


3 1761 11650837 5





Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116508375>













First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SENATE OF CANADA

---

## SÉNAT DU CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de la*

# National Security and Defence

# Sécurité nationale et de la défense

*Chair:*  
The Honourable COLIN KENNY

---

*Président :*  
L'honorable COLIN KENNY

---

Wednesday, March 28, 2007

---

Le mercredi 28 mars 2007

---

**Issue No. 14**  
**Twenty-fifth meeting on:**  
Canada's national security policy

---

**Fascicule n° 14**  
**Vingt-cinquième réunion concernant :**  
La politique de sécurité nationale du Canada

---

INCLUDING:  
THE TWELFTH REPORT OF THE COMMITTEE  
(Budget 2007-08 for special study on the national  
security policy for Canada )

Y COMPRIS :  
LE DOUZIÈME RAPPORT DU COMITÉ  
(Budget de 2007-2008 pour une étude spéciale sur la  
politique nationale sur la sécurité pour le Canada)

AND

ET

THE THIRTEENTH REPORT OF THE COMMITTEE  
(Budget 2007-08 for the Subcommittee  
on Veterans Affairs)

LE TREIZIÈME RAPPORT DU COMITÉ  
(Budget de 2007-2008 du Sous-comité  
des anciens combattants)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable Norman K. Atkins, *Deputy Chair*  
and

The Honourable Senators:

Banks	* LeBreton, P.C.
Day	(or Comeau)
Hays, P.C.	Moore
* Hervieux-Payette, P.C.	
(or Tardif)	

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Change to emembership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Hays, P.C., is substituted for that of the Honourable Senator Zimmer (*March 28, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA  
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

*Président* : L'honorable Colin Kenny

*Vice-président* : L'honorable Norman K. Atkins  
et

Les honorables sénateurs :

Banks	* LeBreton, C.P.
Day	(ou Comeau)
Hays, C.P.	Moore
* Hervieux-Payette, C.P.	
(ou Tardif)	

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Changement à la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Hays, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Zimmer (*le 28 mars 2008*).



## MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, March 28, 2007  
(25)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 4:32 p.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Banks, Day, Hays, P.C., and Kenny (4).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Melissa Radford; and Captain (N) John Gardam, DND Liaison Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

It was agreed that Senator Hays, P.C., be designated as a member of the Subcommittee on Veterans Affairs.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed that the committee acknowledge that there is currently an independent senator on the subcommittee and that there is currently a government position vacant.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 4:34 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

*La greffière du comité,*

Jodi Turner

*Clerk of the Committee*

## PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mercredi 28 mars 2007  
(25)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 32, dans la pièce 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Banks, Day, Hays, C.P., et Kenny (4).

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Melissa Radford, et le capitaine de vaisseau, John Gardam, agent de liaison du MDN.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen relatif à la nécessité de se doter d'une politique de sécurité nationale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

Il est convenu que le sénateur Hays, C.P., soit désigné membre du Sous-comité des anciens combattants.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu que le comité reconnaisse qu'à l'heure actuelle un sénateur indépendant siège au sous-comité, et qu'il y a un siège inoccupé pour le parti au pouvoir.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 16 h 34, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

## REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, March 29, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

## TWELFTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006, to examine and report on the national security policy for Canada, respectfully requests funds for the fiscal year ending March 31, 2008.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

*Le président,*

COLIN KENNY

*Chair*

## RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 29 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

## DOUZIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada, demande respectueusement des fonds pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2008.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration, ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,



**STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE**

**SPECIAL STUDY**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, April 27, 2006:

The Honourable Senator Kenny moved, seconded by the Honourable Senator Moore:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security policy of Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine:

- (a) the capability of the Department of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada and its ability to respond to and prevent a national emergency or attack, and the capability of the Department of Public Safety and Emergency Preparedness to carry out its mandate;
- (b) the working relationships between the various agencies involved in intelligence gathering, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and how these functions might be enhanced;
- (c) the mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in intelligence gathering; and
- (d) the security of our borders and critical infrastructure.

That the papers and evidence received and taken during the Thirty-seventh and Thirty-eighth Parliaments be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate no later than March 31, 2007 and that the Committee retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee until May 31, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

*Le greffier du Sénat,*

Paul C. Bélisle

*Clerk of the Senate*

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE**

**ÉTUDE SPÉCIALE**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET  
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT  
LE 31 MARS 2008**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 27 avril 2006:

L'honorable sénateur Kenny propose, appuyé par l'honorable sénateur Moore,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à mener une étude et à faire rapport sur la politique de sécurité nationale du Canada. Le Comité sera en particulier autorisé à examiner:

- a) la capacité du ministère de la Défense nationale de défendre et de protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada et sa capacité de réagir à une urgence nationale ou à une attaque et de prévenir ces situations, ainsi que la capacité du ministère de la Sécurité publique et de la Protection civile de remplir son mandat ;
- b) les relations de travail entre les divers organismes participant à la collecte de renseignements, comment ils recueillent, colligent, analysent et diffusent ces renseignements, et comment ces fonctions pourraient être améliorées ;
- c) les mécanismes d'examen de la performance et des activités des divers organismes participant à la collecte de renseignements ;
- d) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles.

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus lors de la trente-septième et trente-huitième législature soient déferés au Comité ; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2007 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 mai 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

**SUMMARY OF EXPENDITURES**

Professional and Other Services	\$ 283,000
Transportation and Communications	648,410
All Other Expenditures	<u>25,950</u>
<b>TOTAL</b>	<b>\$ 957,360</b>

The above budget was approved by the Standing Committee on National Security and Defence.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date \_\_\_\_\_  
Colin Kenny  
Chair, Standing Senate Committee on  
National Security and Defence

Date \_\_\_\_\_  
George J. Furey  
Chair, Standing Committee on Internal  
Economy, Budgets, and Administration

**FOR INFORMATION ONLY**

Fiscal year	2001-2002	2002-2003	2003-2004	2004-2005	2005-2006	2006-2007
<b>Total approved</b>	\$ 364,200	\$ 477,170	\$ 359,347	\$ 660,600	\$ 657,000	\$ 865,208
<b>Expenditures</b>	\$ 316,959	\$ 359,844	\$ 282,413	\$ 121,202	\$ 521,340	—

**SOMMAIRE DES DÉPENSES**

Services professionnels et autres	283,000 \$
Transports et communications	648,410
Autres dépenses	<u>25,950</u>
<b>TOTAL</b>	<b>957,360 \$</b>

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le budget sera étudié.

Date \_\_\_\_\_  
Colin Kenny  
Président, Comité sénatorial permanent de  
la sécurité nationale et de la défense

Date \_\_\_\_\_  
George J. Furey  
Président, Comité permanent de la régie  
interne, des budgets et de l'administration

**POUR INFORMATION SEULEMENT**

Exercice financier	2001-2002	2002-2003	2003-2004	2004-2005	2005-2006	2006-2007
<b>Budget approuvé</b>	364,200 \$	477,170 \$	359,347 \$	660,600 \$	657,000 \$	865,208 \$
<b>Dépenses</b>	316,959 \$	359,844 \$	282,413 \$	121,202 \$	521,340 \$	—



**STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE**

**SPECIAL STUDY**

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS  
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

**PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES**

**1. Professional Services**

Senior Military Advisor (12 months @ \$3,308)	\$ 39,700
Military Advisor (Enlisted Personnel) (3 months @ \$500)	1,500
Full-Time National Security Advisor	60,000
Senior Intelligence and National Security Advisor (12 months @ \$3,308)	39,700
Writer-Editor-Researcher (67 days @ \$800)	53,600
Communications Consultant (25 hours @ \$200)	5,000
Clerical Assistance (12 months @ \$3,085)	37,000
Miscellaneous	10,000

**2. Reporting and Transcribing Services**

1 day @ \$2,500 (Winnipeg, Shilo, Moose Jaw, Wainwright, Calgary)	2,500
---	-------

**3. Translation and Interpretation Services**

1 day @ \$3,000 (Winnipeg, Shilo, Moose Jaw, Wainwright, Calgary)	3,000
---	-------

**4. Meals**

Working meals (30 meals at \$300 each)	9,000
--	-------

**5. Hospitality**

2,000

**6. Advertising**

5,000

**7. Conference Fees**

5,000

**8. Miscellaneous**

10,000

**Total — Professional and Other Services**

**\$ 283,000**

**TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS**

**1. Travel – April 2007**

**Fact-Finding in Newark and Washington**

Participation: 9 senators + 2 clerks + 1 consultant + 2 researchers + 1 media relations (15)

Number of days: 7

Number of nights: 6

**Air transportation:**

9 senators x \$3,000 (business)	\$ 27,000
6 staff x \$2,500 (economy)	15,000

**Ground Transportation:**

Taxis = \$200 x 15 participants	3,000
Bus	12,000

**Per diem and incidentals:**

*United States:*

7 days x \$90.75 x 15 participants	9,600
------------------------------------	-------

**Hotel accommodations:**

*United States:*

6 nights x \$425 x 15 participants	38,300
------------------------------------	--------

**Miscellaneous:**

10,000

**Total**

**\$ 114,900**

**2. Travel – September 2007****Public Hearings and Fact-Finding: Winnipeg, CFB Shilo, Moose Jaw, CFB Wainwright, Calgary**

Participation: 9 senators + 2 clerks + 2 consultants + 2 researchers, 1 media relations (16)

3 interpreters + 1 French reporter (4)

Number of days: 5

Number of nights: 4

**Air transportation:**

9 senators x \$3,500 (business) \$ 31,500

7 staff x \$2,500 (economy) 17,500

4 interpreters/reporter x \$1,200 (economy) 4,800

Charter aircraft (Winnipeg – Shilo – Moose Jaw – Wainwright - Calgary) 45,000

**Ground Transportation:**

Taxis = \$200 x 20 participants 4,000

Bus 7,000

**Per diem and incidentals:**

5 days x \$76.95 x 16 participants 6,200

2 days x \$76.95 x 4 participants (interpreters/reporter) 650

**Hotel accommodations:**

4 nights x \$180 x 16 participants 11,600

2 nights x \$180 x 4 participants (interpreters/reporter) 1,500

**Miscellaneous** 10,000**Total****\$ 139,750****3. Travel January 2008****Fact-Finding in Hong Kong (China), Singapore, Dubai (United Arab Emirates) and Kandahar (Afghanistan)**

Participation: 7 senators + 1 clerk + 2 consultants + 1 researcher (11)

Number of days: 10

Number of nights: 9

**Air transportation:**

Senators 7 x \$15,000 (business class) \$ 105,000

Staff 4 x \$15,000 (business class) 60,000

**Ground Transportation:**

Taxis = \$200 x 11 participants 2,200

Bus 7,000

**Per diem and incidentals:**

Travel 2 days x \$40.00/day x 11 900

Hong Kong 2 days x \$140.00/day x 11 3,100

Singapore 2 days x \$115.00/day x 11 2,600

Dubai 2 days x \$95.00/day x 11 2,100

Kandahar – Camp 4 days x \$55.00/day x 7 1,600

**Hotel accommodations:***Hong Kong:*

3 nights x \$475 x 11 participants 15,700

*Singapore*

2 nights x \$400 x 11 participants 8,800

*Dubai*

3 nights (2 partial nights and 1 full night) x \$450 x 11 participants 14,900

**Miscellaneous:**

15,000

**Total****\$ 238,900**



4. Conferences

A. San Pedro, California – April 11-12, 2007

Sayres Response 2 Terrorism	
Participation: 1 senator	
Number of days: 4	
Number of nights: 3	
<b>Air transportation:</b>	
1 senator x \$3,500 (business)	\$ 3,500
<b>Ground transportation:</b>	
Taxis: \$200 x 1 senators	200
<b>Per diem and incidentals:</b>	
4 days x \$90.75/day x 1 senator	370
<b>Hotel accommodations:</b>	
3 nights x \$250 x 1 senator	750
<b>Miscellaneous:</b>	<u>1,000</u>
<b>Total:</b>	<b>\$ 5,820</b>

B. San Diego, California – May 22-24 2007

<b>2007 C4ISR Challenge</b>	
Participation: 2 senators	
Number of days: 5	
Number of nights: 4	
<b>Air transportation:</b>	
2 senators x \$3,500 (business)	\$ 7,000
<b>Ground transportation:</b>	
Taxis: \$200 x 2 senators	400
<b>Per diem and incidentals:</b>	
5 days x \$90.75/day x 2 senators	910
<b>Hotel accommodations:</b>	
4 nights x \$250 x 2 senators	2,000
<b>Miscellaneous:</b>	<u>2,000</u>
<b>Total:</b>	<b>\$ 12,310</b>

C. Anaheim, California – August 6-11, 2007

<b>25th DARPA Systems and Technology Symposium</b>	
Participation: 2 senators	
Number of days: 6	
Number of nights: 5	
<b>Air transportation:</b>	
2 senators x \$3,500 (business)	\$ 7,000
<b>Ground transportation:</b>	
Taxis: \$200 x 2 senators	400
<b>Per diem and incidentals:</b>	
6 days x \$90.75/day x 2 senators	1,100
<b>Hotel accommodations:</b>	
5 nights x \$300 x 2 senators	3,000
<b>Miscellaneous:</b>	<u>2,000</u>
<b>Total:</b>	<b>\$ 13,500</b>

**D. Zurich, Switzerland – October 2007****“International Security Forum”**

Participation: 2 senators

Number of days: 6

Number of nights: 5

**Air transportation:**

2 senators x \$7,500 (business) \$ 15,000

**Ground transportation:**

Taxis: \$200 x 2 senators 400

**Per diem and incidentals:**

6 days x \$115/day x 2 senators 1,380

**Hotel accommodations:**

5 nights x \$450 x 2 senators 4,500

**Miscellaneous:**

3,000

**Total:**

\$ 24,280

**E. London, United Kingdom – January 2008****RUSI Conference “Trans-Atlantic Forum”**

Participation: 2 senators

Number of days: 5

Number of nights: 4

**Air transportation:**

2 senators x \$5,000 (business) \$ 10,000

**Ground transportation:**

Taxis: \$200 x 2 senators 400

**Per diem and incidentals:**

5 days x \$175/day x 2 senators 1,750

**Hotel accommodations:**

4 nights x \$475 x 2 senators 3,800

**Miscellaneous:**

3,000

**Total:**

\$ 18,950

**Total - Conferences**

\$ 74,860

**5. Promotion of Reports**

\$ 50,000

**6. Courier (4 reports)**

\$ 20,000

**7. Miscellaneous**

\$ 10,000

**Total – Transportation and Communications**

\$ 648,410

**ALL OTHER EXPENDITURES****1. Rentals of meeting rooms**

Trip 1 – Newark, Washington \$ 4,450

Trip 2 – Winnipeg, Shilo, Moose Jaw, Wainwright, Calgary 2,500

Trip 3 – Hong Kong, Singapore, Dubai, Kandahar 6,000

**2. Purchase of books and periodicals**

3,000

**3. Office Supplies**

5,000

**4. Miscellaneous contingencies**

5,000

**Total — All Other Expenditures**

\$ 25,950

**GRAND TOTAL**

\$ 957,360

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date



114,900 \$

**2. Déplacement — septembre 2007**

**Audiences publiques et mission d'étude: Winnipeg, BFC Shilo, Moose Jaw, BFC Wainwright, Calgary**

Participation: 9 sénateurs + 2 greffiers + 2 conseillers + 2 attachés de recherche,  
1 représentante des relations avec les médias (16)

3 interprètes + 1 sténographe français (4)

Nombre de jours: 5

Nombre de nuits: 4

**Transportation aérien:**

Sénateurs 9 x 3 500 \$ (classe affaires)	31,500 \$
Personnel 7 x 2 500 \$ (classe économie)	17,500
4 interprètes/sténographe x 1,200 \$ (classe économie)	4,800
Vol nolisé (Winnipeg — Shilo - Moose Jaw — Wainwright -Calgary)	45,000

**Transportation au sol:**

Taxis = 200 \$ x 20 participants	4,000
Autocar	7,000

**Indemnités journalières et faux frais:**

5 jours x 76.95 \$ x 16 participants	6,200
2 jours x 76.95 \$ x 4 participants	650

**Hébergement à l'hôtel:**

4 nuits x 180 \$ x 16 participants	11,600
4 nuits x 180 \$ x 4 participants	1,500

**Divers**

10,000

**Total**

**139,750 \$**

**3. Déplacement — janvier 2008**

**Mission d'étude à Hong Kong (Chine), Singapore, Dubai (UAE) et Kandahar (Afghanistan)**

Participation: 7 sénateurs + 1 greffier + 2 conseillers + 1 attaché de recherche (11)

Nombre de jours: 10

Nombre de nuits: 9

**Transportation aérien:**

Sénateurs 7 x 15 000 \$ (classe affaires)	105,000 \$
Personnel 4 x 15 000 \$ (classe affaires)	60,000

**Transportation au sol:**

Taxis = 200 \$ x 11 participants	2,200
Autocar	7,000

**Indemnités journalières et faux frais:**

Déplacement 2 jours x 40 \$/jour x 11	900
Hong Kong 2 jours x 140 \$/jour x 11	3,100
Singapore 2 days x 115 \$/day x 11	2,600
Dubai 2 jours x 95 \$/ jour x 11	2,100
Kandahar — Camp 4 jours x 55 \$/ jour x 7	1,600

**Hébergement à l'hôtel:**

*Hong Kong:*

3 nuits x 475 \$ x 11 participants	15,700
------------------------------------	--------

*Singapore:*

2 nuits x 400 \$ x 11 participants	8,800
------------------------------------	-------

*Dubai:*

3 nuits (2 nuits partielles et 1 nuit) x 450 \$ x 11 participants	14,900
---	--------

**Divers:**

15,000

**Total**

**238,900 \$**



4. Conférences

A. San Pedro (Californie) —11-12 avril 2007

Sayres Response 2 Terrorism

Participation: 1 sénateur

Nombre of jours: 4

Nombre of nuits: 3

Transportation aérien:

1 sénateur x 3 500 \$ (classe affaires) 3,500 \$

Transportation au sol:

Taxis: 200 \$ x 1 sénateur 200

Indemnités journalières et faux frais:

4 jours x 90.75 \$/jour x 1 sénateur 370

Hébergement à l'hôtel:

3 nuits x 250 \$ x 1 sénateur 750

Divers:

1,000

Total:

5,820 \$

B. San Diego (Californie) — 22-24 mai 2007

2007 C4ISR Challenge

Participation: 2 sénateurs

Nombre of jours: 5

Nombre of nuits: 4

Air transportation:

2 sénateurs x 3 500 \$ (classe affaires) 7,000 \$

Transportation au sol:

Taxis: 200 \$ x 2 sénateurs 400

Indemnités journalières et faux frais:

5 jours x 90.75 \$/jour x 2 sénateurs 910

Hébergement à l'hôtel:

4 nuits x 250 \$ x 2 sénateurs 2,000

Divers:

2,000

Total:

12, 310 \$

C. Anaheim (Californie) —6-11 août 2007

25th DARPA Systems and Technology Symposium

Participation: 2 sénateurs

Nombre of jours: 6

Nombre of nuits: 5

Air transportation:

2 sénateurs x 3 500 \$ (classe affaires) 7,000 \$

Transportation au sol:

Taxis: 200 \$ x 2 sénateurs 400

Indemnités journalières et faux frais:

6 jours x 90.75 \$/jour x 2 sénateurs 1,100

Hébergement à l'hôtel:

5 nuits x 300 \$ x 2 sénateurs 3,000

Divers:

2,000

Total:

13,500 \$

**D. Zurich (Suisse) — octobre 2007****“International Security Forum”**

Participation: 2 sénateurs

Nombre of jours: 6

Nombre of nuits: 5

**Transportation aérien:**

2 sénateurs x 7 500 \$ (classe affaires) 15,000 \$

**Transportation au sol:**

Taxis: 200 \$ x 2 sénateurs 400

**Indemnités journalières et faux frais:**

6 jours x 115 \$/ jour x 2 sénateurs 1,380

**Hébergement à l'hôtel:**

5 nuits x 450 \$ x 2 sénateurs 4,500

**Divers:** 3,000**Total:** 24,280 \$**E. Londres (R.U.) — janvier 2008****RUSI Conference “Trans-Atlantic Forum”**

Participation: 2 sénateurs

Nombre of jours: 5

Nombre of nuits: 4

**Transportation aérien:**

2 sénateurs x 5 000 \$ (classe affaires) 10,000 \$

**Transportation au sol:**

Taxis: 200 \$ x 2 sénateurs 400

**Indemnités journalières et faux frais:**

5 jours x 175 \$/ jour x 2 sénateurs 1,750

**Hébergement à l'hôtel:**

4 nuits x 475 \$ x 2 sénateurs 3,800

**Divers:** 3,000**Total:** 18,950 \$**Total - Conférences** 74,860 \$**5. Promotion des rapports du Comité** 50,000 \$**6. Communications/Messagerie (4 rapports)** 20,000 \$**7. Divers** 10,000 \$**Total — Transport et communications** 648,410 \$**AUTRES DÉPENSES****1. Locations**

Déplacement 1 — Newark, Washington 4,450 \$

Déplacement 2 — Winnipeg, Shilo, Moose Jaw, Wainwright, Calgary 2,500

Déplacement 3 — Hong Kong, Singapore, Dubai, Kandahar 6,000

**2. Achat de livres et de périodiques** 3,000**3. Fourniture de bureau** 5,000**4. Montant pour éventualités** 5,000**Total — Autres dépenses** 25,950 \$**TOTAL GÉNÉRAL** 957,360 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date



## APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, March 29, 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on National Security and Defence for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2007 for the purpose of its Special Study on the need for a National Security Policy, as authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 52,902
Transportation and Communications	151,030
Other Expenditures	<u>9,950</u>
Total	\$ 213,882

(includes funding for public hearings and fact-finding missions)

Respectfully submitted,

*Le président,*

GEORGE J. FUREY

*Chair*

## ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 29 mars 2007

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2007 aux fins de leur étude spéciale sur la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006. Ledit budget se lit comme suit :

Services professionnels et autres	52 902 \$
Transports et communications	151 030
Autres dépenses	<u>9 950</u>
Total	213 882 \$

(y compris des fonds pour participer à une mission d'étude)

Respectueusement soumis,

Thursday, March 29, 2007

Le jeudi 29 mars 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

#### THIRTEENTH REPORT

#### TREIZIÈME RAPPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, May 11, 2006, to examine and report on the services and benefits provided to Canadian Forces, veterans of war and peacekeeping missions and members of their families in recognition of their services to Canada, respectfully requests that it be empowered to travel outside of Canada for the purpose of this study.

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 11 mai 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, les services et les avantages sociaux offerts aux anciens combattants, aux membres des missions de maintien de la paix et à leurs familles en reconnaissance des services rendus au Canada, demande respectueusement que le comité soit autorisé à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de ses travaux.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the Senate Administrative Rules, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration, ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectfully submitted,

Respectueusement soumis,

*Le président,*

COLIN KENNY

*Chair*



**SUBCOMMITTEE ON VETERANS AFFAIRS OF THE  
STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE**

**SPECIAL STUDY**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, May 11, 2006:

The Honourable Senator Day moved, seconded by the Honourable Senator Dallaire:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to undertake a study on:

(a) the services and benefits provided to members of the Canadian Forces, veterans of war and peacekeeping missions and members of their families in recognition of their services to Canada, in particular examining:

- access to priority beds for veterans in community hospitals;
- availability of alternative housing and enhanced home care;
- standardization of services throughout Canada;
- monitoring and accreditation of long term care facilities;

(b) the commemorative activities undertaken by the Department of Veterans Affairs to keep alive for all Canadians the memory of the veterans achievements and sacrifices;

(c) the implementation of the recently enacted Veterans Charter;

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

**SOUS-COMITÉ DES ANCIENS COMBATTANTS  
DU COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA  
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE**

**ÉTUDE SPÉCIALE**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES  
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET  
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT  
LE 31 MARS 2008**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 11 mai 2006:

L'honorable sénateur Day propose, appuyé par l'honorable sénateur Dallaire,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à entreprendre une étude sur:

a) les services et les avantages sociaux offerts aux membres des Forces canadiennes, aux anciens combattants, aux membres des missions de maintien de la paix et à leurs familles en reconnaissance des services rendus au Canada, et vérifier notamment:

- l'accès à des lits prioritaires pour les anciens combattants dans les hôpitaux communautaires;
- la disponibilité de centres d'hébergement et de meilleurs soins à domicile;
- l'uniformisation des services dans tout le Canada;
- la surveillance et l'agrément des établissements de soins de longue durée;

b) les activités commémoratives organisées par le ministère des Anciens combattants pour rappeler à tous les Canadiens les réalisations et les sacrifices des anciens combattants;

c) la mise en œuvre de la Charte des anciens combattants adoptée récemment;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la première session de la trente-huitième législature soient déferés au Comité;

Que le Comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

*Le greffier du Sénat*

Paul C. Bélisle

*Clerk of the Senate*

## SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	0
Transportation and Communications	\$ 72,840
All Other Expenditures	<u>2,000</u>
TOTAL	\$ 74,840

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on National Security and Defence on Monday, February 26, 2007.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

## SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	0
Transports et communications	72 840 \$
Autres dépenses	<u>2 000</u>
TOTAL	74 840 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de sécurité nationale et de la défense le lundi 26 février 2007.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date \_\_\_\_\_  
The Honourable Colin Kenny  
Chair, Standing Senate Committee on  
National Security and Defence

Date \_\_\_\_\_  
L'honorable Colin Kenny  
Président du Comité sénatorial permanent  
de la sécurité nationale et de la défense

Date \_\_\_\_\_  
The Honourable George J. Furey  
Chair, Standing Committee on Internal  
Economy, Budgets and Administration

Date \_\_\_\_\_  
L'honorable George J. Furey  
Président du Comité permanent de la régie  
interne, des budgets et de l'administration



SUBCOMMITTEE ON VETERANS AFFAIRS OF THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

SPECIAL STUDY

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS  
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Travel expenses (0201)

A. Travel for Fact-Finding to Vimy and Paris 2007

Participation: 4 Senators + 1 clerk + 1 researcher

Air transportation:

4 x \$ 7,500 (business class) \$ 30,000

2 x \$ 5,500 (economy class) 11,000

Ground transportation:

Taxis = \$ 400 x 6 participants 2,400

3 trains x \$ 300 x 6 participants (Paris to Arras) 5,400

Per diem and incidentals:

6 days at \$ 140 /day x 6 participants 5,040

Hotel accommodations:

5 nights at \$ 500/night x 6 participants 15,000

Contingencies 4,000

Total — Vimy and Paris

\$ 72,840

Total — Transport and communications

\$ 72,840

ALL OTHER EXPENDITURES

1. Miscellaneous contingencies (0799)

2,000

Total — All other expenditures

\$ 2,000

GRAND TOTAL

\$ 74,840

The Senate administration has reviewed this budget application.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, Director of Finance

\_\_\_\_\_  
Date

**SOUS-COMITÉ DES ANCIENS COMBATTANTS DU COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA SÉCURITÉ  
NATIONALE ET DE LA DÉFENSE**

**ÉTUDE SPÉCIALE**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2008**

**TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS**

**1. Frais de déplacement (0201)**

**A. Voyage pour mission d'information Vimy et Paris, Avril 2007**

Participation: 4 sénateurs + 1 greffier + 1 agent de recherche

**Transport aérien:**

4 x 7 500 \$ (classe affaires) 30 000 \$

2 x 5 500 \$ (classe économie) 11 000

**Transport au sol:**

Taxis = 400 \$ x 6 participants 2 400

3 trains x 300 \$ x 6 participants (Paris à Arras) 5 400

**Per diem et imprévus:**

6 jours à 140 \$ / jours x 6 participants 5 040

**Hébergement à l'hôtel:**

5 nuits à 500 \$/ nuit x 6 participants 15 000

**Divers** 4 000

**Total — Vimy et Paris**

**72 840 \$**

**Total — Transport et communications**

**72 840 \$**

**AUTRES DÉPENSES**

**1. Divers (0799)**

2 000

**Total — Autres dépenses**

**2 000 \$**

**GRAND TOTAL**

**74 840 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, directrice des Finances

\_\_\_\_\_  
Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Thursday, March 29, 2007

Le jeudi 29 mars 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on National Security and Defence (Subcommittee on Veterans Affairs) for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2008 for the purpose of its special study on the services and benefits provided to veterans in recognition of their services to Canada, as authorized by the Senate on Thursday, May 11, 2006. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$	0
Transportation and Communications		40,420
Other Expenditures		<u>2,000</u>
Total	\$	42,420

(includes funding for a fact-finding trip to Vimy and Paris)

Respectfully submitted,

*Le président,*  
GEORGE J. FUREY  
*Chair*

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense (Sous-comité des anciens combattants) concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2008 aux fins de leur étude spéciale sur les prestations et services offerts aux anciens combattants en reconnaissance des services qu'ils ont fournis au Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 11 mai 2006. Le budget approuvé se lit comme suit :

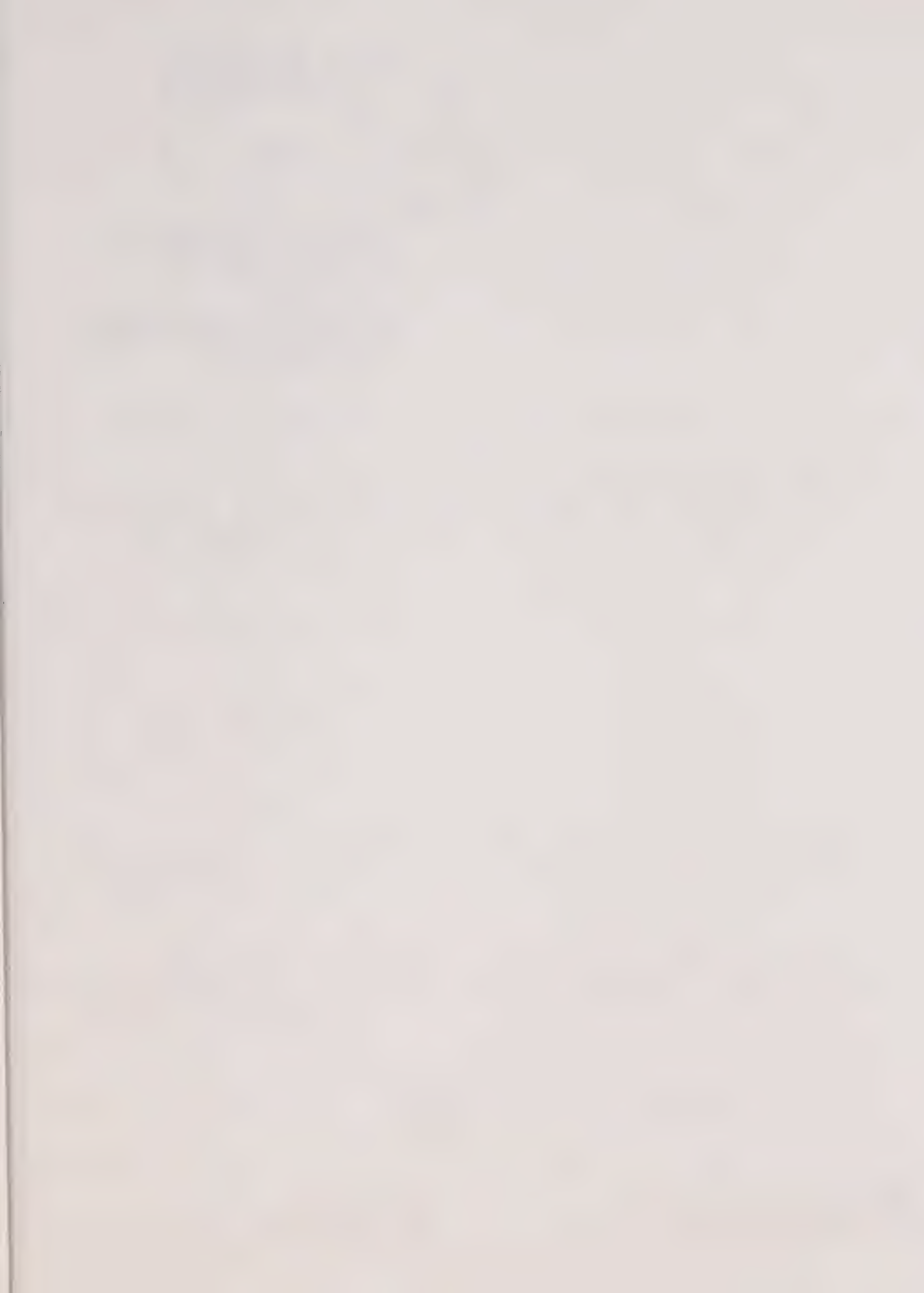
Services professionnels et autres	0 \$
Transports et communications	40 420
Autres dépenses	<u>2 000</u>
Total	42 420 \$

(y compris des fonds pour participer à une mission d'étude à Vimy et à Paris)

Respectueusement soumis,









*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

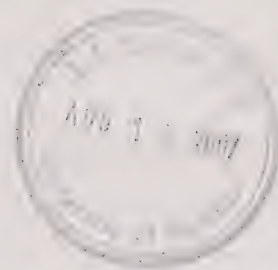
*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5



Available from:  
PWGSC – Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5  
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:  
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5  
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>





First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SENATE OF CANADA

## SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de la*

# National Security and Defence

# Sécurité nationale et de la défense

*Chair:*

The Honourable COLIN KENNY

*Président :*

L'honorable COLIN KENNY

Monday, April 23, 2007  
Monday, April 30, 2007

Le lundi 23 avril 2007  
Le lundi 30 avril 2007

**Issue No. 15**

**Fascicule n° 15**

**Twenty-sixth and twenty-seventh meetings on:**  
Canada's national security policy

**Vingt-sixième et vingt-septième réunions concernant :**  
La politique de sécurité nationale du Canada

**INCLUDING:**

**THE FOURTEENTH REPORT OF THE COMMITTEE**  
(Subcommittee on Veterans Affairs trip  
to Vimy, April 7-9, 2007)

**Y COMPRIS :**

**LE QUATORZIÈME RAPPORT DU COMITÉ**  
(Le voyage du Sous-comité des anciens combattants  
à Vimy, du 7 au 9 avril 2007)

**WITNESSES:**  
(See back cover)

**TÉMOINS :**  
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE  
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable Norman K. Atkins, *Deputy Chair*  
and

The Honourable Senators:

Banks

Day

\* Hervieux-Payette  
(or Tardif)

Jaffer

\* LeBreton, P.C.  
(or Comeau)  
Zimmer

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Changes in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Jaffer is substituted for that of the Honourable Senator Moore (*April 26, 2007*).

The name of the Honourable Senator Zimmer is substituted for that of the Honourable Senator Hays, P.C. (*March 29, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

*Président* : L'honorable Colin Kenny

*Vice-président* : L'honorable Norman K. Atkins

et

Les honorables sénateurs :

Banks

Day

\* Hervieux-Payette  
(ou Tardif)

Jaffer

\* LeBreton, C.P.  
(ou Comeau)  
Zimmer

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modifications de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Jaffer est substitué à celui de l'honorable sénateur Moore (*le 26 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Zimmer est substitué à celui de l'honorable sénateur Hays, C.P. (*le 29 mars 2007*).

## MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, April 23, 2007

(26)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:40 a.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Kenny and Moore (5).

*Other senator present:* The Honourable Senator Ringuette (1).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Melissa Radford and Jason Yung, Analysts; Barry Denofsky, National Security Advisor; Major-General (ret) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Captain (N) John Gardam, DND Liaison Officer; and Inspector Richard Haye, RCMP Liaison Officer.

*Also present:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

## WITNESSES:

*Canadian Manufacturers and Exporters:*

The Honourable Perrin Beatty, P.C., President and CEO.

*National Defence:*

Brigadier-General A.J. Howard, Director General Operations, Strategic Joint Staff.

*Public Safety Canada:*

Craig Oldham, Director, Government Operations Centre;

Suki Wong, Director, Critical Infrastructure Protection Policy;

Jacques Talbot, Legal Counsel, Department of Justice.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:10 a.m., the committee suspended.

At 10:20 a.m., the committee resumed in public in room 2.

The Honourable Perrin Beatty made a presentation and answered questions.

At 12:00 p.m., the committee suspended.

At 12:05 p.m., the committee resumed.

Brigadier-General A.J. Howard made a presentation and answered questions.

## PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 23 avril 2007

(26)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à huis clos, à 9 h 40, dans la pièce 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Kenny et Moore (5).

*Autre sénateur présent :* L'honorable sénateur Ringuette (1).

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Melissa Radford et Jason Yung, analystes; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; major général à la retraite Keith McDonald, conseiller militaire principal; capitaine de vaisseau John Gardam, agent de liaison du MDN; inspecteur Richard Haye, agent de liaison de la GRC.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit l'examen de la nécessité de se doter d'une politique de sécurité nationale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

## TÉMOINS :

*Manufacturiers et Exportateurs du Canada :*

L'honorable Perrin Beatty, C.P., président-directeur général.

*Défense nationale :*

Brigadier général A.J. Howard, directeur général, Opérations, État-major interarmées stratégique.

*Sécurité publique Canada :*

Craig Oldham, directeur, Centre des opérations du gouvernement;

Suki Wong, directrice, Politique en matière d'infrastructures essentielles;

Jacques Talbot, conseiller juridique, ministère de la Justice.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

À 10 h 10, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 20, le comité poursuit ses travaux en séance publique, dans la pièce 2.

L'honorable Perrin Beatty fait un exposé puis répond aux questions.

À 12 heures, le comité suspend ses travaux.

À 12 h 5, le comité reprend ses travaux.

Le brigadier général A.J. Howard fait un exposé puis répond aux questions.



At 1:50 p.m., the committee suspended.

At 1:52 p.m., the committee resumed in camera in room 7.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 2:05 p.m., the committee suspended.

At 2:10 p.m., the committee resumed in public in room 2.

Craig Oldham made a presentation and answered questions with Suki Wong and Jacques Talbot.

At 3:40 p.m., the committee suspended.

At 3:45 p.m., the committee resumed in camera in room 7.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 3:55 p.m., the committee suspended.

At 3:57 p.m., the committee resumed.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

It was agreed that the committee adopt the report of the Subcommittee on Veterans Affairs on their trip to Vimy, April 7-9, 2007.

The question being put on the motion, it was adopted.

The following material was filed as exhibits with the Clerk:

- [Canadian Manufacturers and Exporters, The Honourable Perrin Beatty, P.C., President and CEO, Opening Remarks, April 23, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "65")
- [National Defence, Brigadier-General A.J. Howard, Director General, Strategic Joint Staff, Opening Remarks, April 23, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "66")

At 4:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, April 30, 2007  
(27)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:40 a.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Kenny, Jaffer and Zimmer (6).

À 13 h 50, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 52, le comité poursuit ses travaux à huis clos, dans la pièce 7.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

À 14 h 5, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 10, le comité poursuit ses travaux en séance publique, dans la pièce 2.

Craig Oldham fait un exposé puis, avec l'aide de Suki Wong et de Jacques Talbot, répond aux questions.

À 15 h 40, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 45, le comité poursuit ses travaux à huis clos, dans la pièce 7.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

À 15 h 55, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 57, le comité reprend ses travaux.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

Il est convenu que le comité adopte le rapport du Sous-comité des affaires des anciens combattants sur le voyage qu'il a effectué à Vimy, du 7 au 9 avril 2007.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Les documents suivants sont déposés auprès de la greffière à titre de pièces :

- [Manufacturiers et Exportateurs du Canada, l'honorable Perrin Beatty, C.P., président-directeur général, déclaration préliminaire, le 23 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7-28 « 65 »)
- [Défense nationale, brigadier général A.J. Howard, directeur général des opérations, état-major interarmées stratégique, déclaration préliminaire, le 23 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7-28 « 66 »)

À 16 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 30 avril 2007  
(27)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à huis clos, à 9 h 40, dans la pièce 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Kenny, Jaffer et Zimmer (6).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Steven James and Melissa Radford, Analysts; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Captain (N) John Gardam, DND Liaison Officer.

*Also present:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

**WITNESSES:**

*Canadian Security Intelligence Service:*

Jim Judd, Director.

*Communications Security Establishment:*

John Adams, Chief;

Robert Gordon, Associate Chief (Operations);

David Akman, General Counsel and Director of Legal Services.

*Royal Canadian Mounted Police:*

Bev Busson, Commissioner;

Mike McDonell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations;

Raf Souccar, Assistant Commissioner, Federal and International Operations.

*As an individual:*

Professor Wesley Wark, University of Toronto.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10 a.m., the committee suspended.

At 10:05 a.m., the committee resumed in public in room 2.

Jim Judd made a presentation and answered questions.

At 11:40 a.m., the committee suspended.

At 11:50 a.m., the committee resumed.

John Adams made a presentation and answered questions with Robert Gordon and David Akman.

At 1:15 p.m., the committee suspended.

At 1:20 p.m., the committee resumed in camera in room 7.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 2 p.m., the committee suspended.

At 2:05 p.m., the committee resumed in public in room 2.

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Steven James et Melissa Radford, analystes; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; capitaine de vaisseau John Gardam, agent de liaison du MDN.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la nécessité de se doter d'une politique de sécurité nationale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

**TÉMOINS :**

*Service canadien du renseignement de sécurité :*

Jim Judd, directeur.

*Centre de la sécurité des télécommunications :*

John Adams, chef;

Robert Gordon, chef associé (Opérations);

David Akman, avocat général et directeur des services juridiques.

*Gendarmerie royale du Canada :*

Bev Busson, commissaire;

Mike McDonell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale;

Raf Souccar, commissaire adjoint, Opérations fédérales et internationales.

*À titre personnel :*

Wesley Wark, professeur, Université de Toronto.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

À 10 heures, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 5, le comité poursuit ses travaux en séance publique, dans la pièce 2.

Jim Judd fait un exposé puis répond aux questions.

À 11 h 40, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 50, le comité reprend ses travaux.

John Adams fait un exposé puis, avec l'aide de Robert Gordon et de David Akman, répond aux questions.

À 13 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 20, le comité poursuit ses travaux à huis clos, dans la pièce 7.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

À 14 heures, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 5, le comité poursuit ses travaux en séance publique, dans la pièce 2.

Bev Busson made a presentation and answered questions with Mike McDonell and Raf Souccar.

At 3:32 p.m., the committee suspended.

At 3:37 p.m., the committee resumed.

Professor Wesley Wark made a presentation and answered questions.

At 5:15 p.m., the committee suspended.

At 5:20 p.m., the committee resumed in camera in room 7.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

The following material was filed as exhibits with the Clerk:

- [Communications Security Establishment, John Adams, Chief, Opening Remarks, April 30, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "67")
- [Royal Canadian Mounted Police, Bev Busson, Commissioner, Opening Remarks, April 30, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "68")
- [Wesley Wark, Professor, University of Toronto, Opening Remarks, April 30, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "69")

At 5:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:*

Bev Busson fait un exposé puis, avec l'aide de Mike McDonell et de Raf Souccar, répond aux questions.

À 15 h 32, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 37, le comité reprend ses travaux.

Le professeur Wesley Wark fait un exposé puis répond aux questions.

À 17 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 20, le comité poursuit ses travaux à huis clos, dans la pièce 7.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

Les documents suivants sont déposés auprès de la greffière à titre de pièces :

- [Centre de la sécurité des télécommunications, John Adams, chef, déclaration préliminaire, le 30 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 67 »)
- [Gendarmerie royale du Canada, Bev Busson, commissaire, déclaration préliminaire, le 30 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 68 »)
- [Wesley Wark, professeur, Université de Toronto, déclaration préliminaire, le 30 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 69 »)

À 17 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :*

*La greffière du comité,*

Jodi Turner

*Clerk of the Committee*



**REPORT OF THE COMMITTEE**

Tuesday, April 24, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to table its

**FOURTEENTH REPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, May 11, 2006, to examine and report on the services and benefits provided to Canadian Forces, veterans of war and peacekeeping missions and members of their families in recognition of their services to Canada, now reports to the Senate on the subcommittee's attendance at the 90th Anniversary of the Battle of Vimy Ridge and the Dedication of the Restored Canadian National Vimy Memorial (April 7, 8, 9, 2007).

On the occasion of the 90th Anniversary of the Battle of Vimy Ridge and the Dedication of the Restored Canadian National Vimy Memorial, the Senate Subcommittee on Veterans Affairs received funding through the Senate of Canada to travel to Vimy, France.

This report will provide Honourable Senators and the public at large with information regarding the events which took place in the City of Arras and the Town of Vimy on April 7th, 8th and 9th, 2007.

On Saturday, April 7, 2007 the members of this Committee and other Canadian and French dignitaries attended the interment service of First World War soldier, Private Herbert Peterson at La Chaudière Military Cemetery. Private Peterson was a member of the 49th Battalion Canadian Expeditionary Force who was killed during a night raid on June 8-9, 1917. On that evening, sixteen members of the 49th Battalion were reported missing and presumed dead on the German front near Vimy Ridge. Private Peterson was one of those soldiers. Unknown human remains were found in the fall of 2003 in Avion, a town near Vimy. Modern science and good investigative work helped to identify the remains as those of Private Peterson.

Honoured guests at the interment ceremony included Herbert Peterson, Nephew of Private Herbert Peterson, and his son, Kevin Peterson, Doreen Bargholz, Niece of Private Herbert Peterson, and Douglas Bargholz, Spouse of Doreen Bargholz.

On Sunday, April 8, 2007 the members of your Committee along with the Veterans Affairs contingent and other special guests and ceremonial participants from Canada and France traveled to Arras, France to take part in the 'The Freedom of the City' celebration.

The Freedom of the City is a tradition which originates from British military history and is considered one of the most significant honours that a community can bestow upon a military unit. This ceremony presented the citizens of the City of Arras and the Town of Vimy with an opportunity to express their

**RAPPORT DU COMITÉ**

Le mardi 24 avril 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de déposer son

**QUATORZIÈME RAPPORT**

Votre Comité, autorisé par le Sénat le jeudi 11 mai 2006, à étudier, afin d'en faire rapport, les services et les avantages offerts aux membres des Forces canadiennes, aux anciens combattants et aux membres de missions de maintien de la paix, ainsi qu'aux membres de leur famille, en reconnaissance des services qu'ils ont rendus au Canada, fait maintenant rapport au Sénat sur la participation des membres du Sous-comité aux cérémonies marquant le 90<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de la crête de Vimy et la consécration du Monument commémoratif du Canada à Vimy nouvellement restauré (7, 8, 9 avril 2007).

À l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de la crête de Vimy et de la consécration du Monument commémoratif du Canada à Vimy nouvellement restauré, les membres du Sous-comité ont reçu du Sénat du Canada des fonds pour se rendre à Vimy, en France.

Le présent rapport renseignera les honorables sénateurs et le grand public sur les événements qui se sont déroulés dans les villes d'Arras et de Vimy les 7, 8 et 9 avril 2007.

Le samedi 7 avril 2007, les membres du Comité et d'autres dignitaires canadiens et français ont assisté au service d'inhumation de Herbert Peterson, soldat de la Première Guerre mondiale, au cimetière militaire de La Chaudière. Le soldat Peterson, membre du 49<sup>e</sup> Bataillon de la Force expéditionnaire canadienne, a été tué lors d'une attaque de nuit menée les 8 et 9 juin 1917. Cette nuit-là, seize membres du 49<sup>e</sup> Bataillon ont été déclarés disparus et présumés morts sur le front allemand près de la crête de Vimy. Le soldat Peterson était parmi eux. Des restes humains non identifiés ont été découverts à l'automne 2003 à Avion, une ville près de Vimy. La science moderne et un excellent travail de recherche ont permis de déterminer que ces restes étaient ceux du soldat Peterson.

Comptaient parmi les invités d'honneur à la cérémonie d'inhumation Herbert Peterson, neveu du soldat Peterson, et son fils, Kevin Peterson, Doreen Bargholz, nièce du soldat Peterson, et Douglas Bargholz, époux de Doreen Bargholz.

Le dimanche 8 avril 2007, les membres du Comité, accompagnés du contingent des Anciens combattants et des autres invités spéciaux et d'honneur du Canada et de la France, se sont rendus à Arras, en France, pour participer à la célébration de la « Libération de la ville ».

La Libération de la ville est une tradition issue de l'histoire militaire britannique qui est considérée comme un des plus insignes honneurs qu'une collectivité peut rendre à une unité militaire. Cette cérémonie a été l'occasion pour les habitants des villes d'Arras et de Vimy d'exprimer leur gratitude envers le

gratitude to the Canadian people for the sacrifices made during The Battle of Vimy Ridge and throughout the First World War.

Under British military tradition there are two reasons for which a community will grant freedom of the city: the municipality has enjoyed a long and happy relationship with a unit and/or to mark a people's gratitude for heroic service. It is rare for a city to grant freedom of the city to a foreign military unit, hence this event was special indeed.

This historic ceremony began with a 2.5 kilometer parade through the streets of Arras which was led by three mounted RCMP officers followed by the Canadian Forces Contingent which represented the four divisions of the Canadian Corps which fought during the Battle of Vimy Ridge.

Following tradition, the Canadian Forces Contingent paraded towards a barricade at City Hall where Lieutenant General Leslie, Chief of Land Staff was met by the Chief of Police for the City of Arras. Canada's Commanding Officer then requested to speak with M. Jean-Marie Vanlerenberghe, Sénateur et Maire d'Arras who presented the Canadians with the Freedom of the City scroll. The proclamation was then read to the public and the celebration began with drums beating and Colours flying.

On Monday April 9, 2007 your committee had the honour of attending the Commemoration Ceremony for the 90th Anniversary of the Battle of Vimy Ridge and the Dedication of the Restored Canadian National Vimy Memorial. The Battle of Vimy Ridge marked a profound turning point in the First World War. For the first time, all four Canadian Divisions, which had traditionally been used to supplement their counterparts from Britain and France, fought as a Canadian unit. They were given the lead in the objective of capturing Vimy Ridge from German occupation. This task had proven too much for previous Allied attackers, as the Germans held their position on Vimy Ridge in the face of Allied attacks for more than two years. On Easter Monday April 9, 1917, Canadians led the charge up Vimy Ridge — 4 days later they had captured the entire ridge and surrounding area.

The Commemoration Ceremony on Easter Monday provided your committee with an opportunity to pay our respects to the four Canadian Divisions who fought at Vimy Ridge, and mourn the 3,598 Canadian soldiers who died there. Further, the attendance by your Senate Subcommittee on Veterans Affairs at the Rededication Ceremony was very important and has provided each member with a sense of pride and gratitude that will never be forgotten.

Members of the Senate Subcommittee on Veterans Affairs who attended the Commemoration Ceremony were as follows: The Honourable Senator Joseph A. Day, Chair; The Honourable Senator Norman K. Atkins, Deputy Chair; and the Honourable Senator Colin Kenny, Chair of the National Security and Defence Committee. Attending the ceremonies in addition to the subcommittee members as part of the Minister of Veterans

peuple canadien pour les sacrifices qu'il a fait lors de la bataille de la crête de Vimy et tout au long de la Première Guerre mondiale.

Selon la tradition des militaires britanniques, une collectivité a deux motifs d'accorder un droit de cité : parce qu'elle jouit d'une relation longue et excellente avec une unité, ou pour exprimer la gratitude d'un peuple pour l'héroïsme et la bravoure. Il est rare qu'une ville accorde un droit de cité à une unité militaire étrangère; c'est pourquoi cet événement était quelque chose de très spécial.

Cette cérémonie historique a commencé par un défilé de 2,5 kilomètres dans les rues d'Arras, ouvert par trois agents de la police montée de la GRC, suivis du contingent des Forces canadiennes représentant les quatre divisions du Corps canadien qui a combattu pendant la bataille de la crête de Vimy.

Suivant la tradition, le contingent des Forces canadiennes a défilé vers une barrière à l'hôtel de ville, où le chef de police de la Ville d'Arras a rencontré le lieutenant-général Leslie, Chef d'état-major de l'Armée de terre. Le commandant du Canada a alors demandé à parler à M. Jean-Marie Vanlerenberghe, sénateur et maire d'Arras, lequel a présenté aux Canadiens le manuscrit du droit de cité. La proclamation a alors été lue au public, et la célébration a commencé, tambour battant, sous les drapeaux.

Le lundi 9 avril 2007, les membres du Comité ont eu l'honneur d'assister à la cérémonie commémorative du 90<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de la crête de Vimy et à la consécration du Monument commémoratif du Canada à Vimy. La bataille de la crête de Vimy a constitué un point tournant dans l'histoire de la Première Guerre mondiale. Pour la première fois, les quatre Divisions du Canada, traditionnellement employées pour compléter leurs homologues de Grande-Bretagne et de France, ont combattu en tant qu'unité canadienne. On leur a donné comme objectif de prendre la crête de Vimy, sous occupation allemande. Cette tâche s'était révélée trop ardue pour les attaquants alliés précédents, car les Allemands occupaient la crête de Vimy depuis plus de deux ans, malgré les attaques des Alliés. Le lundi 9 avril 1917, lundi de Pâques, les Canadiens ont pris d'assaut la crête de Vimy : quatre jours plus tard, ils avaient capturé toute la crête et la périphérie.

La cérémonie commémorative qui a eu lieu le lundi de Pâques nous a permis de rendre hommage aux quatre Divisions du Canada qui ont combattu à la crête de Vimy et de porter le deuil des 3 598 soldats canadiens qui y ont péri. En outre, de nombreux membres du Sous-comité des affaires des anciens combattants ont assisté à la cérémonie de réinauguration, ce qui leur a donné un sentiment de fierté et de gratitude qu'ils n'oublieront jamais.

Voici la liste des membres du Sous-comité des affaires des anciens combattants du Sénat ayant assisté à la cérémonie commémorative : l'honorable sénateur Joseph A. Day, président; l'honorable sénateur Norman K. Atkins, vice-président, et l'honorable sénateur Colin Kenny, président du Comité de la sécurité nationale et de la défense. Outre les membres du Sous-comité, les sénateurs suivants ont participé

Affairs contingent were the following Senators; the Honourable Michael A. Meighen, the Honourable Daniel Hays, and Minister Michael Fortier.

Respectfully Submitted,

aux cérémonies en tant que membres du groupe accompagnant le ministre des Affaires étrangères : l'honorable Michael A. Meighen, l'honorable Daniel Hays et le ministre Michael Fortier.

Respectueusement soumis,

*Pour le président,*

JOSEPH A. DAY

*For the Chair*



## EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 23, 2007

The Standing Committee on National Security and Defence met this day at 10:20 a.m. to examine and report on the national security policy of Canada.

**Senator Colin Kenny** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** This is a meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Before we begin, I should like to briefly introduce the members of the committee.

On my immediate right is Senator Atkins, from Ontario, the deputy chair of the committee. He came to the Senate with 27 years of experience in the fields of communications. He served as senior adviser to former federal Conservative leader Robert Stanfield, to Premier William Davis of Ontario and to Prime Minister Brian Mulroney.

To his right is Senator Moore from Halifax. He is a lawyer with a record of community involvement. Senator Moore, who has served for 10 years on the board of governors of Saint Mary's University, also sits on the Standing Senate committee on Banking, Trade and Commerce and on the Standing Joint Committee of the Senate and the House of Commons for the Scrutiny of Regulations.

Beside him is Senator Ringuette from New Brunswick. She was the first francophone woman in New Brunswick to be elected to the Legislative Assembly, in 1987, and to the House of Commons in 1993. Outside of Parliament, she worked as a manager of the international trade development unit for the Canada Post Corporation. She is currently a member the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and also sits on the Standing Senate Committee on National Finance.

On my left, from Alberta, is Senator Banks, who was called to the Senate following a 50-year career in the entertainment industry. He is chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

Beside him, also from New Brunswick, is Senator Day. Senator Day is the chair of the Standing Senate Committee on National Finance. He is a member of the bars of New Brunswick, Ontario and Quebec, a fellow of the Intellectual Property Institute of Canada and a former president and CEO of the New Brunswick Forest Products Association.

Colleagues, we have before us today Mr. Perrin Beatty, president and CEO of Canadian Manufacturers and Exporters. Mr. Beatty is a corporate executive and former politician. He was elected to the House of Commons as a Progressive Conservative in 1972 and, in 1979, was appointed Minister of State for the Treasury Board. He held six additional portfolios in subsequent

## TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 23 avril 2007

Le Comité sénatorial de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 h 20, pour examiner la politique de sécurité nationale du Canada en vue d'en faire rapport.

**Le sénateur Colin Kenny** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Avant de commencer, j'aimerais présenter rapidement les membres du comité.

À ma droite se trouve le sénateur Atkins, de l'Ontario, qui est vice-président du comité. Il a été nommé au sénat après avoir travaillé 27 ans dans le domaine des communications. Il a été conseiller principal de Robert Stanfield lorsque celui-ci était chef du Parti conservateur du Canada, de William Davis lorsqu'il était premier ministre de l'Ontario et de Brian Mulroney lorsqu'il était premier ministre du Canada.

À sa droite se trouve le sénateur Moore, de Halifax. Il est avocat et travaille depuis longtemps dans le milieu communautaire. Il a siégé pendant dix ans au conseil des gouverneurs de l'Université Saint Mary's, et il siège actuellement au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, ainsi qu'au Comité mixte permanent d'examen de la réglementation.

À côté de lui se trouve le sénateur Ringuette, du Nouveau-Brunswick. Elle est devenue la première femme francophone du Nouveau-Brunswick à être élue à l'Assemblée législative de cette province en 1987, et à la Chambre des communes en 1993. À l'extérieur du Parlement, elle a occupé le poste de gestionnaire de l'unité de promotion du commerce international à la Société canadienne des postes. Elle est actuellement membre du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, ainsi que du Comité sénatorial permanent des finances nationales.

À ma gauche se trouve le sénateur Banks, de l'Alberta, qui a été nommé au Sénat après une carrière de 50 ans au sein de l'industrie du divertissement. Il préside le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

À côté de lui se trouve le sénateur Day, qui vient aussi du Nouveau-Brunswick. Le sénateur Day préside le Comité sénatorial permanent des finances nationales. Il est membre des barreaux du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec et de l'Office de la propriété intellectuelle du Canada et il a été président-directeur général de la New Brunswick Forest Products Association.

Chers collègues, nous recevons aujourd'hui M. Perrin Beatty, président-directeur général des Manufacturiers et exportateurs du Canada. M. Beatty est cadre d'entreprise, et il a déjà été politicien. Il a été élu à la Chambre des communes comme député progressiste-conservateur en 1972, et, en 1979, il a été nommé ministre d'État responsable du Conseil du Trésor. Les

Progressive Conservative governments, including National Revenue in 1984, Solicitor General in 1985, National Defence in 1986, Health and Welfare in 1989, Communications in 1991 and Secretary of State for External Affairs in 1993. In 1995, Mr. Beatty was appointed president and CEO of the Canadian Broadcasting Corporation and held that position until 1999 when he became president and CEO of the Canadian Manufacturers and Exporters, a business association that promotes the interests of Canadian industry and exporters. In January 2002, he became business co-chair of the Canadian Labour and Business Centre. In August 2005, he was appointed to the advisory council on national security.

Mr. Beatty, it is a pleasure to have you here. We look forward to hearing your statement.

**Hon. Perrin Beatty, P.C., President and CEO, Canadian Manufacturers and Exporters:** Thank you very much. I have distributed a copy of my statement, but in the interests of time I shall truncate it slightly. If any member of the committee has questions or comments with regard to any element of what is before them, I would be glad to respond it.

First, let me thank you for the invitation to appear before the committee today. This committee has presented many examples of how the world has changed since the terrorist attacks of September 11, 2001. The impact upon institutions and individuals alike has been powerful and only the most naive would believe that we will soon return to how things were before.

In part, governments have responded by substantially increasing the identity requirements for individuals. My purpose here today is to underscore the urgent need for Canada's government to lead in developing sensible policies for secure identification systems that enhance public security, minimize the costs and inconvenience, and protect individual rights. The time for developing such policies is fast running out as jurisdictions on both sides of the border implement plans to establish systems that may meet the narrow requirements of the agency issuing the cards but risk wasting hundreds of millions of dollars and creating serious problems for businesses and citizens alike.

Two specific initiatives in the United States will dramatically change how we do business in travel — namely, the Western Hemisphere Travel Initiative, WHTI, and the Real ID Act. The WHTI will require all travellers entering the United States to carry a passport or other approved secure identification. It is easy to understand and support the desire of the Americans to know who is crossing into their country; however, how this

gouvernements progressistes-conservateurs qui se sont par la suite succédé lui ont confié six autres portefeuilles, soit le Revenu national en 1984, le Bureau du solliciteur général en 1985, la Défense nationale en 1986, la Santé et le Bien-être social en 1989, les Communications en 1991 et le Secrétariat d'État aux Affaires extérieures en 1993. En 1995, M. Beatty a été nommé président-directeur général de la Société Radio-Canada, poste qu'il a occupé jusqu'en 1999, moment où il a été nommé président-directeur général des Manufacturiers et exportateurs du Canada, association d'entreprises qui fait la promotion des intérêts de l'industrie et des exportateurs canadiens. En janvier 2002, il est devenu coprésident, patronat, du Centre syndical et patronal du Canada. En août 2005, il a été nommé au conseil consultatif sur la sécurité nationale.

Monsieur Beatty, c'est avec plaisir que nous vous accueillons ici aujourd'hui. Nous avons hâte d'entendre votre exposé.

**L'honorable Perrin Beatty, C.P., président-directeur général, Manufacturiers et exportateurs du Canada :** Merci beaucoup. J'ai distribué les exemplaires de mon exposé, mais, pour prendre moins de temps, je vais en présenter une version un peu plus courte. Si l'un ou l'autre des membres du comité a une question à poser ou un commentaire à formuler par rapport à un élément du document qu'il a devant lui, je serai heureux d'y répondre.

Tout d'abord, permettez-moi de vous remercier de m'avoir invité à témoigner devant le comité aujourd'hui. Le comité a présenté de nombreux exemples de la manière dont le monde a changé depuis les attaques terroristes du 11 septembre 2001. Les répercussions de ces événements sur les organisations et sur les gens ont été profondes, et il n'y a que les gens les plus naïfs pour croire que les choses vont bientôt revenir comme avant.

Les gouvernements ont en partie réagi en haussant de façon considérable les exigences relatives à l'identité des personnes. L'objectif que je poursuis ici aujourd'hui est de mettre en lumière la nécessité, pour le gouvernement du Canada, de prendre rapidement les devants en ce qui concerne l'élaboration de politiques sensées en matière de systèmes d'identification sûrs permettant d'améliorer la sécurité publique, de réduire au minimum les coûts et le dérangement et de protéger les droits individuels. Le temps qui reste pour l'élaboration de ces politiques diminue rapidement, au fur et à mesure que les administrations des deux côtés de la frontière mettent en œuvre des plans d'adoption de systèmes qui respecteront peut-être les critères précis de l'organisme qui délivre les cartes d'identité, mais qui risquent de causer la perte de centaines de millions de dollars et d'engendrer des problèmes graves tant pour les entreprises que pour les citoyens.

Deux initiatives américaines vont modifier de façon spectaculaire notre façon de faire les choses dans le domaine des voyages, soit l'Initiative relative aux voyages dans l'hémisphère occidental ou IVHO et la Real ID Act. L'IVHO aura pour effet qu'on exigera de tous les voyageurs entrant aux États-Unis qu'ils produisent un passeport ou une autre pièce d'identité sûre et approuvée. Il est facile de comprendre le désir



program will be made to work without causing serious problems is unclear.

Somewhere over 40 per cent of Canadians have passports, while only about 27 per cent of Americans have one. As a result, the WHTI has already made convention planners wary of scheduling events for Canada in case Americans will not go the trouble and expense to get documents needed to re-enter the United States.

The U.S. government has decided to allow NEXUS enrollees to present their cards instead of a passport under the program. Additionally, they have announced a stand-alone secure identification. The passport card will be a limited-use passport in card format for travel only via land or water between the U.S. and Canada, Mexico, the Caribbean and Bermuda.

Whether U.S. citizens will pay for a single-purpose card is at best uncertain as is how to manage these new ID requirements at key land border crossings that are often choked by the volume of vehicles they have to process today with less stringent standards. The Canada Border Services Agency has modelled the impact of these new requirements at a number of border points. To date, they cannot find a way to implement them at Windsor-Detroit without gridlock.

For its part, the Real ID Act will impose federal technological standards and verification processes on state driver's licences and other state-issued ID cards. Once the act comes into force, a federal agency may not accept, for any official purposes, a driver's licence or identification card issued by a state to any person unless the state is meeting the requirements specified in the Real ID Act.

This, for example, Mr. Chairman, would limit people's ability to get on federally regulated aircraft in the United States, even domestic flights, without ID that meets the standards of the Real ID Act.

On March 9, the Department of the Homeland Security estimated an implementation cost to states of \$14.6 billion over the next 10 years. There is good reason to believe that estimate may be low.

While states may balk at implementing the new federal standards, both they and several Canadian provinces have drawn up plans for secure driver's licences and other security

des Américains de savoir qui pénètre dans leur pays et d'être d'accord avec eux; cependant, la question de savoir comment on va exécuter ce programme sans causer de graves problèmes demeure nébuleuse.

Un peu plus de 40 p. 100 des Canadiens ont un passeport, ce qui est le cas d'environ 27 p. 100 des Américains. Cette situation fait que l'IVHO est une source de préoccupation pour les organisateurs de congrès qui veulent organiser des événements au Canada, vu qu'ils ont peur que les Américains soient réticents à se donner la peine et à engager les fonds nécessaires pour obtenir les documents dont ils auront besoin pour rentrer aux États-Unis.

Le gouvernement américain a décidé de permettre aux membres de NEXUS de présenter la carte d'identité obtenue dans le cadre de ce programme plutôt que leur passeport. En outre, il a annoncé la mise en place d'un système autonome d'identification sûr. La carte-passeport sera un passeport d'usage limité qui prendra la forme d'une carte que les voyageurs pourront utiliser pour leurs déplacements par voie terrestre ou maritime entre les États-Unis et le Canada, le Mexique, les Caraïbes et les Bermudes.

Au mieux, on peut dire qu'il y a une incertitude quant au fait que les citoyens américains vont vouloir payer pour obtenir une carte ne servant qu'à une seule chose, tout comme il y a une incertitude quant à la façon de gérer les nouvelles exigences en matière d'identification aux principaux postes frontaliers, qui sont souvent submergés par le nombre de véhicules qui les traversent, même si, à l'heure actuelle, les normes sont moins strictes qu'elles vont l'être bientôt. L'Agence des services frontaliers du Canada a modélisé les répercussions des nouvelles exigences pour un certain nombre de postes frontaliers. Jusqu'à maintenant, l'Agence n'est pas parvenue à trouver une façon d'appliquer ces exigences sans créer des embouteillages au poste Windsor-Detroit.

De son côté, la Real ID Act va rendre obligatoire l'adoption de nouvelles normes fédérales en matière de technologies et de nouveaux processus de vérification en ce qui concerne les permis de conduite dans les différents États et les autres cartes d'identité délivrées par les États. Une fois que la loi entrera en vigueur, un organisme fédéral pourra refuser, à toutes fins officielles, un permis de conduire ou une carte d'identité délivrée par un État à qui que ce soit, si l'État ne se plie pas aux exigences de la Real ID Act.

Cette mesure, par exemple, monsieur le président, empêcherait les personnes qui ne possèdent pas une carte d'identité conforme aux normes de la Real ID Act de monter à bord d'un avion assujéti aux lois fédérales américaines.

Le 9 mars, le Department of the Homeland Security a estimé que les coûts découlant de l'adoption de cette loi seraient, pour les États, de 14,6 milliards de dollars au cours des dix prochaines années. Il y a de bonnes raisons de croire que cette estimation est en deçà de la réalité.

Certains États sont peut-être réticents à l'idée d'adopter les nouvelles normes fédérales, mais ceux-ci, comme plusieurs provinces du Canada, ont élaboré des plans en ce qui concerne



IDs. These new cards will be in addition to a range of secure cards being developed by airports, ports, government departments and private-sector organizations eager to meet government security requirements.

The direct cost to our two countries' taxpayers for these new systems will be in the billions. The true cost goes well beyond that, however. Individuals and organizations will have to file applications and provide supporting documents and pay processing fees and undergo interviews and security checks to obtain these cards. Without agreed-upon standards, we will see scores of stand-alone systems, each requiring personal data and fees to obtain a card.

Without common standards, organizations will choose technology that may not be compatible with similar systems elsewhere. The threat to personal privacy, the cost and the inconvenience will be enormous. In a few years, the folly of rushing into stand-alone systems may be evident. How many governments will announce that they should not have spent tens of millions of tax dollars on stand-alone systems that they now want to scrap so they can collaborate on something more rational?

The Canadian government has asked the Americans to delay implementing the WHTI to ensure that what is put in place works. Unfortunately, the U.S. response has been only partly positive and consultations with Canada on the requirements for crossing our common border have been inadequate.

Several provinces and states propose incorporating the data required by the WHTI into driver's licences that could be read by the new equipment being installed at the border. Here again, the U.S. has so far refused to implement such a system across the board. Last month, it did at least announce a pilot project in cooperation with Washington State. The U.S. will let Washington residents use an enhanced driver's licence at U.S. land and sea ports.

My concern is that Canada is in a reactive mode, responding to initiatives being taken in the United States, instead of developing a coherent, integrated vision of how we want to proceed. Unless we change course, the inevitable result will be the unchecked proliferation of secure IDs, each requiring its own application fee, its own security check, its own card and its own system for reading the cards. This situation threatens privacy at the same time as it creates enormous inefficiencies. Yet, unless coherent standards are developed, the process will

les permis de conduire et autres pièces d'identité sûres. Ces nouvelles cartes d'identité s'ajouteront à tout un éventail de cartes sûres qu'élaborent les aéroports, les ports, les ministères et les organisations du secteur privé qui se préparent activement à répondre aux exigences du gouvernement en matière de sécurité.

Le coût direct de ces nouveaux systèmes, pour les contribuables de nos deux pays, se chiffrera en milliards de dollars. Le coût réel sera cependant beaucoup plus élevé. Les personnes et les organisations devront présenter des demandes et fournir des documents à l'appui de celles-ci, payer des frais de traitement et subir des entrevues et des contrôles de sécurité pour obtenir les cartes en question. En l'absence de normes faisant consensus, nous assisterons à la création de toutes sortes de systèmes autonomes, chacun de ces systèmes exigeant de la personne qui veut obtenir une carte d'identité qu'elle fournisse des renseignements personnels et paie des frais.

En l'absence de normes communes, les organisations choisiront des outils technologiques qui ne seront peut-être pas compatibles avec le système utilisé aux mêmes fins ailleurs. La vie privée sera grandement menacée, le coût sera énorme, et le dérangement sera tout aussi grand. Dans quelques années, on ne pourra que constater que l'adoption irréfléchie de systèmes autonomes était de la folie. Combien de gouvernements annonceront qu'ils n'auraient pas dû dépenser des dizaines de millions de dollars provenant des contribuables pour faire l'acquisition de systèmes autonomes qu'ils voudront alors mettre de côté pour collaborer et se doter de quelque chose de plus rationnel?

Le gouvernement canadien a demandé aux Américains d'attendre avant de mettre en œuvre l'IVHO, de façon qu'on puisse s'assurer que le système qu'on met en place fonctionne. Malheureusement, la réponse des États-Unis n'a été qu'en partie positive, et les consultations avec le Canada au sujet de ce qu'on exige des voyageurs qui traversent notre frontière commune ont été inadéquates.

Plusieurs provinces et États proposent d'inscrire les données rendues nécessaires par l'IVHO sur les permis de conduire, données que pourraient décoder les nouveaux équipements installés à la frontière. Encore une fois, les États-Unis ont refusé jusqu'à maintenant d'adopter ce système dans l'ensemble du pays. Le mois dernier, le pays a au moins fait l'annonce d'un projet pilote en collaboration avec l'État de Washington. Le gouvernement américain va permettre aux résidents de l'État de Washington de présenter un nouveau type de permis de conduire aux postes frontaliers terrestres et maritimes des États-Unis.

Ce qui m'inquiète, c'est que le Canada fonctionne à l'heure actuelle en mode réaction, c'est-à-dire que le pays réagit aux initiatives américaines, plutôt que d'élaborer une vision cohérente et intégrée de la manière dont nous voulons procéder. À moins que nous ne modifiions le cours des choses, il y aura inévitablement une prolifération incontrôlée des cartes d'identité sûres, et, dans chacun des cas, il y aura des frais d'inscription, un contrôle de sécurité, une carte et un système pour le décodage des données figurant sur la carte. Dans cette situation, la vie privée

accelerate and will soon be too late to prevent a much serious situation.

Think of a truck driver making deliveries into the United States. That process in itself will require several licences or examinations. If he makes stops in ports in either country or visits government facilities, we may add several more permits, security checks and fees to the process. If the driver is an immigrant, as is increasingly the case, the obstacles may become insuperable.

The U.S. is about to roll out the transportation worker identity credential, TWIC, starting with people who work at ports, including truck drivers. While the Transportation Security Administration has accepted that security checks done under the FAST program or for a U.S. driver to obtain hazardous materials endorsements on his or her licence will suffice for TWIC, transportation workers will still have to obtain a TWIC card at a cost that could reach U.S. \$125.

My argument is not that we should lower security standards but that we must understand the impacts on the people and businesses that have to comply with them.

We all need to live in the real world. While privacy concerns may tempt us to oppose the development of any widespread secure ID systems, even if it is voluntary, succumbing to wishful thinking that you can somehow prevent secure IDs would ignore legitimate issues about public safety and cost us the ability to influence how systems are designed. Secure IDs are here today, and there will be more in the future. They offer important advantages for both security and convenience, but they need to be done right. I believe our most basic right to be protected from violence can be enhanced without destroying personal privacy.

Today, five and a half years after 9/11, it is still impossible to be sure that the person sitting next to you on an aircraft is the person he claimed to be when he presented his driver's licence. The Auditor General of Ontario, for example, reported in 2005 that at least one application had used a Costco card as a form of identification when applying for a driver's licence.

Last week, I obtained my NEXUS pass. I had to undergo a security screening, attend an interview and pay a fee, but it will facilitate my ability to cross the border, which is a trade

sera menacée, et l'inefficacité sera considérable. Malgré tout, à moins qu'on élabore des normes cohérentes, le processus va s'accélérer, et il sera bientôt trop tard pour corriger une situation qui pourrait devenir très grave.

Pensez au camionneur qui doit effectuer des livraisons aux États-Unis. En soi, ce processus va exiger plusieurs permis ou examens. S'il effectue des arrêts dans des ports dans l'un ou l'autre pays ou encore passe par des installations gouvernementales, nous pouvons penser que le processus exigera encore plusieurs autres permis, contrôles de sécurité et frais. Si ce camionneur est un immigrant, comme c'est de plus en plus souvent le cas, les obstacles vont peut-être devenir insurmontables.

Les États-Unis sont sur le point de lancer le programme TWIC ou « transportation worker identity credential », qui s'appliquera d'abord aux personnes qui travaillent dans les ports, y compris les camionneurs. La Transportation Security Administration a accepté que les contrôles de sécurité effectués dans le cadre du programme EXPRES ou pour permettre à un chauffeur américain d'obtenir une accréditation pour le transport de matières dangereuses, inscrites à son permis de conduire, suffisent dans le cadre du programme TWIC, mais les travailleurs du domaine des transports devront quand même se procurer une carte TWIC, à un coût qui pourrait atteindre 125 \$ américains.

Ce que je pense, c'est non pas que nous devrions abaisser les normes en matière de sécurité, mais plutôt que nous devons comprendre les répercussions sur les gens et les entreprises qui devront s'y plier.

Nous devons tous être réalistes. Nos inquiétudes face au respect de la vie privée peuvent nous pousser à nous opposer à la création de systèmes d'identification sûrs qui seraient utilisés partout, même si c'est de façon volontaire, mais succomber à l'illusion qu'on peut d'une façon ou d'une autre se passer des cartes d'identité sûres serait faire fi de questions légitimes en ce qui concerne la sécurité publique et nous enlèverait la capacité d'avoir un mot à dire dans l'élaboration des systèmes. Les cartes d'identité sûres existent d'ores et déjà, et elles vont se multiplier. Elles offrent des avantages importants, puisqu'elles renforcent la sécurité et sont pratiques, mais il faut que le système soit bien conçu. Je crois qu'il est possible d'assurer le respect de notre droit le plus fondamental, celui d'être protégé contre les actes de violence, sans atteinte à la vie privée.

Aujourd'hui, cinq ans et demi après les événements du 11 septembre 2001, il est impossible de savoir si la personne assise à côté de vous dans un avion est bel et bien qui elle a prétendu être lorsqu'elle a présenté son permis de conduire. Le Vérificateur général de l'Ontario a fait état en 2005, par exemple, du fait qu'au moins une personne avait utilisé une carte de membre de Costco comme pièce d'identité lorsqu'elle a fait sa demande de permis de conduire.

La semaine dernière, je me suis procuré un laissez-passer NEXUS. J'ai dû subir un contrôle de sécurité, ainsi qu'une entrevue, et payer des frais, mais je vais pouvoir traverser la



off I consider worthwhile, although others might not make the same choice.

I believe we can develop standards for secure IDs that involve informed consent of individuals and adequate protection of people's personal data, while avoiding mandatory national IDs and the need to carry a wallet full of cards. If you share my view, what is it I hope you will recommend? Here are my suggestions.

First, I would recommend that the federal government designate a lead agency to coordinate policies and standards for secure ID systems at the federal level and work with other institutions considering developing their own secure ID systems.

Second, that development of secure ID systems should, wherever possible, be voluntary in nature, take place only where clearly defined needs and benefits exist, be designed with the protection of individual rights at their core, minimize cost and inconvenience to users and follow common technology and administrative standards to ensure that people who want to use their cards for different but compatible purposes can do so.

Third, it is time for a broad public discussion. Ottawa should convene stakeholders, including federal departments, interested agencies at other levels of government, privacy experts, international institutional users like universities, hospitals and businesses to develop guidelines lines describing when secure ID systems are necessary or desirable, what technologies or standards to employ, what interoperability between systems should exist, how to make such systems voluntary wherever possible, how to protect the security of the systems themselves and the privacy of individuals, and how to minimize the costs and inconvenience to individuals to businesses and to governments. The process should be open and transparent so the public understands what is being considered.

Fourth, we should urgently request the United States to enter into discussions with Canada to establish uniform standards and to delay further implementation of programs like the WHTI until common standards are developed.

Mr. Chairman, I realize these are ambitious goals, particularly given the time pressures under which we are operating. Some may argue that they are ambitious to the point of being unachievable. However, what is the alternative? If we do not act now, these new systems will be implanted without adequate

frontière plus facilement, ce qui est à mon avis un compromis avantageux, même si d'autres personnes peuvent ne pas faire le même choix que moi.

Je pense que nous pouvons élaborer des normes en matière de cartes d'identité sûres qui nous permettront d'obtenir le consentement éclairé des personnes et de bien protéger leurs renseignements personnels tout en évitant le recours à une carte d'identité nationale obligatoire et la nécessité d'avoir en poche un portefeuille plein de cartes. Si vous êtes du même avis que moi, quelles sont les recommandations que j'aimerais que vous formuliez? Voici mes suggestions.

Premièrement, je recommanderais au gouvernement fédéral de désigner un organisme responsable de la coordination des politiques et des normes relatives aux systèmes d'identification sûrs à l'échelle fédérale, organisme qui travaillerait en collaboration avec les autres organisations qui envisagent d'élaborer leurs propres systèmes d'identification sûrs.

Deuxièmement, l'élaboration des systèmes d'identification sûrs devrait, lorsque c'est possible, se faire de façon volontaire, seulement lorsqu'il y a des besoins et des avantages clairement définis, avoir comme élément fondamental la protection des droits individuels, réduire au minimum les coûts et le dérangement pour les utilisateurs et se plier à des normes technologiques et administratives communes, de façon à permettre aux gens qui veulent utiliser leurs cartes à des fins différentes, mais compatibles, de le faire.

Troisièmement, il est temps d'avoir un grand débat public. Ottawa devrait inviter les intervenants, notamment les ministères fédéraux, les organismes intéressés des autres ordres de gouvernement, les spécialistes des questions relatives au respect de la vie privée, les institutions internationales comme les universités, les hôpitaux et les sociétés, à élaborer des lignes directrices précisant quand les systèmes d'identification sûrs sont nécessaires ou souhaitables, à quels outils technologiques ou à quelles normes il faut avoir recours, quel est le niveau d'interopérabilité optimale des systèmes, comment rendre l'utilisation de ces systèmes volontaire lorsque c'est possible, comment assurer la sécurité des systèmes eux-mêmes et le respect de la vie privée des gens, et comment réduire au minimum les coûts et le dérangement pour les gens, les entreprises et les gouvernements. Le processus devrait être ouvert et transparent, de façon que la population puisse comprendre ce qu'on envisage de faire.

Quatrièmement, nous devrions presser les États-Unis de discuter avec le Canada en vue d'établir des normes uniformes et demander la suspension du processus de mise en œuvre de programmes comme l'IVHO jusqu'à ce qu'on ait élaboré des normes communes.

Monsieur le président, je suis conscient du fait qu'il s'agit d'objectifs ambitieux, compte tenu surtout des délais serrés auxquels nous faisons face. Certaines personnes pourraient dire qu'il s'agit d'objectifs ambitieux au point d'être inatteignables. Cependant, que pouvons-nous faire d'autre? Si nous n'agissons



regard for their cost, their effectiveness or their impact on individual rights.

We are playing catch-up. There is no guarantee that, even if we now develop a sense of urgency to put a rational system in place, we will have the time to do so. The only guarantee is that, if we do nothing, the price of our inaction will be severe.

Thank you.

**The Chairman:** Thank you Mr. Beatty. We will now move to questions.

**Senator Banks:** Good morning, Mr. Beatty. It is nice to see you again.

To a degree, this committee is guilty of contributing to the problem because we have been arguing for a long time about the necessity of more and clearer identification with biometrics and things that are easily certifiable and that cannot be forged. You are right, you have raised a horror story of people having to walk around with a wad of cards in their pockets in order to get through that door and go into that airplane and go to that country. It is a horror story.

We need to do the things you have recommended, but you have been in government, which I have not, and you know the difficulties. I am going to ask you how achievable they are.

I was on the Canada Council for nine years. One of the things we tried to do, beginning in the late 1980s, was to harmonize at least the first page of a grant application with similar grant applications that were made in the provinces. That still has not been done today.

As you have pointed out, many of these things are issued by provinces. Everyone says, yes, we must do that. However, do we really have a shot, because of the new urgency of getting the provinces — never mind the United States — to agree to sit down and do some sensible thing? If we make those recommendations, do we have a shot. Is there someone who can actually bring it off?

**Mr. Beatty:** I believe we do. I had the same experience, over my 21 years in Parliament, as you have had about the difficulty of ensuring coherence and coordination and getting the system to move. However, one thing I have found, in being an interested observer of this committee, is you are extremely effective in getting issues on the public agenda. This issue is not on the public agenda today and needs to be.

pas maintenant, de nouveaux systèmes seront mis en place sans qu'on ait bien examiné leurs coûts, leur efficacité et leurs répercussions sur les droits individuels.

Nous faisons du rattrapage. Même si nous prenons tout à coup conscience de l'urgence de mettre en place un système rationnel, rien ne garantit que nous allons avoir le temps de le faire. La seule chose qui est sûre, c'est que, si nous ne faisons rien, le prix à payer pour notre inertie sera élevé.

Merci.

**Le président :** Merci monsieur Beatty. Nous allons passer à la période de questions.

**Le sénateur Banks :** Bonjour, monsieur Beatty. C'est un plaisir de vous revoir.

Dans une certaine mesure, le comité est coupable d'avoir contribué au problème, parce que nous soutenons depuis longtemps qu'il est nécessaire de procéder davantage à l'identification claire à l'aide de la biométrie et d'éléments faciles à certifier et qu'on ne peut imiter. Vous avez raison, vous avez évoqué une histoire d'horreur lorsque vous avez parlé de gens qui auraient à se promener avec toutes sortes de cartes dans leur poche pour pouvoir entrer dans cette salle, prendre un avion ou se rendre dans tel ou tel pays. C'est une histoire d'horreur.

Nous devons faire ce que vous allez recommander, mais vous avez fait partie du gouvernement, ce qui n'est pas mon cas, et vous savez quelles sont les difficultés. Je vais vous demander à quel point les choses que vous recommandez sont réalisables.

J'ai été membre du Conseil des arts du Canada pendant neuf ans. L'une des choses que nous avons essayé de faire, à partir de la fin des années 80, ça a été d'harmoniser au moins la première page d'une demande de subventions avec des formulaires semblables utilisés dans les provinces. À ce jour, cela n'a pas encore été fait.

Comme vous l'avez mentionné, les provinces délivrent une bonne partie des cartes d'identité dont nous parlons aujourd'hui. Tout le monde est d'accord pour dire que nous devons faire ce que vous proposez. Cependant, avons-nous vraiment des chances de voir cela se réaliser, compte tenu du nouveau besoin pressant de demander aux provinces — oubliez les États-Unis — de discuter et de faire des choses sensées? Si nous faisons ces recommandations, avons-nous une chance de les voir appliquer? Y a-t-il quelqu'un qui puisse s'en charger?

**M. Beatty :** Je pense que c'est possible. Pendant mes 21 années au Parlement, j'ai fait face comme vous à la difficulté liée au fait d'assurer la cohérence et la coordination et de faire bouger le système. Cependant, l'une des choses que j'ai constatées, moi qui suis les travaux du comité avec intérêt, c'est que vous êtes extrêmement efficaces lorsqu'il s'agit de porter des questions à l'attention du public. À l'heure actuelle, la question sur laquelle nous nous penchons aujourd'hui n'intéresse pas la population, mais il faut que la population s'y intéresse.

The starting point is this: The federal government needs to get its own house in order. It should appoint a lead agency or lead individual to take responsibility at the federal level for looking at the plethora of ideas being developed.

As we came into the building today, those of us who are guests were required to provide IDs. The quality of those IDs varied a great deal. I used a driver's licence, which is not a secure ID today. Others would have used other documents.

Federal agencies themselves have a wide range of different requirements, even for their own purposes. As the federal government then deals with the United States in developing identification requirements for crossing borders, as it deals with the private sector in terms of prescribing requirements they might have for security purposes, what we see is a crazy quilt of different standards being developed.

The temptation then, understanding that the IDs we have today are not secure, is to put in place a secure ID system. It is not secure ID cards alone but a whole costly and complex system that goes behind the card that makes it possible. These are being developed on a stovepipe basis, with agencies developing their own without talking to each other.

If the federal government were prepared to lead and designate a lead individual and agency, then I think there is still a chance. However, I am deeply worried that the window is closing on us very quickly, in particular because of the WHTI and the Real ID Act in the United States, which mandate specific timetables for the U.S. to move ahead. The U.S., at this point, has not been as responsive to Canadians concerns as they might be.

Finally, we have seen very good evidence on the part of provinces of their willingness to collaborate. Recently, the premiers of New Brunswick, Manitoba and Ontario were in Washington to meet with American officials, and particularly with state officials, to argue for the use of a driver's licence as a form of secure ID meeting the standards of the WHTI. We could incorporate whatever information was required, put citizenship on to the driver's licence. We have seen a real willingness on the part of provincial governments to find common standards; we now need leadership on the part of the federal government to bring people together.

**Senator Banks:** All this information that would serve the multiple purposes now can be fairly easily encrypted into my driver's licence, is that right?

**Mr. Beatty:** Yes.

Le point de départ est le suivant : le gouvernement fédéral doit mettre de l'ordre dans ses propres affaires. Il devrait déléguer à un organisme ou à une personne la responsabilité, à l'échelon fédéral, d'examiner la pléthore d'idées qu'on est en train d'élaborer.

Lorsque nous sommes arrivés ici ce matin, ceux d'entre nous qui nous trouvons ici à titre d'invités ont dû montrer des cartes d'identité. La qualité de ces cartes d'identité a été très variable. J'ai présenté mon permis de conduite, qui n'est pas une carte d'identité sûre à l'heure actuelle. D'autres ont probablement présenté un autre document.

Les organismes fédéraux ont eux-mêmes un large éventail d'exigences différentes, même à leurs propres fins. Au moment où le gouvernement fédéral tente de définir, conjointement avec le gouvernement américain, ce qu'on exigera des personnes qui veulent traverser la frontière, et où il définit avec le secteur privé d'autres exigences que le secteur privé peut juger souhaitables aux fins de la sécurité, ce que nous voyons élaborer, c'est une quantité folle de normes différentes.

Ce qui est donc tentant, puisqu'on comprend que les cartes d'identité que nous utilisons à l'heure actuelle ne sont pas sûres, c'est de mettre en place un système d'identification sûr. Il s'agit non pas seulement de cartes d'identité sûres, mais de tout un système coûteux et complexe qui se cache derrière ces cartes et qui rend possible l'identification sûre. Ces systèmes sont élaborés en vase clos, différents organismes élaborant chacun le leur sans discuter les uns avec les autres.

Si le gouvernement fédéral était prêt à jouer le rôle de chef de file et à désigner une personne et un organisme qui assumeraient ce rôle, alors je crois qu'il y aurait encore une chance pour que les choses se passent bien. Cependant, je suis très inquiet du fait que le temps qui nous reste diminue très rapidement, surtout dans le contexte de l'IVHO et de la Real ID Act aux États-Unis, qui fixent des échéances précises pour le gouvernement américain. Jusqu'à maintenant, les États-Unis n'ont pas tenu compte des préoccupations du Canada autant qu'ils auraient pu le faire.

Enfin, nous avons vu des signes très clairs de la volonté des provinces de collaborer. Récemment, les premiers ministres du Nouveau-Brunswick, du Manitoba et de l'Ontario se sont rendus à Washington, où ils ont rencontré les fonctionnaires américains, et surtout des fonctionnaires des États, pour prôner l'utilisation du permis de conduire comme carte d'identité sûre respectant les normes de l'IVHO. Nous pourrions faire figurer tous les renseignements nécessaires, par exemple les renseignements concernant la citoyenneté, sur le permis de conduire. Nous avons constaté chez les gouvernements provinciaux une véritable volonté de définir des normes communes; il faut maintenant que le gouvernement fédéral assume le rôle de chef de file et rassemble les gens.

**Le sénateur Banks :** Tous ces renseignements qu'on utiliserait à différentes fins peuvent maintenant assez facilement être encodés dans mon permis de conduire, n'est-ce pas?

**M. Beatty :** Oui.



**Senator Banks:** If I understood correctly, you said that Canada should proceed forthwith and set a good example. Surely it would not make any sense to do that unless we have the agreement of the United States, for example, that what we are putting into those cards — and the form of those cards — will be acceptable by them for their purposes. They have to be involved in this because of the nature of our two countries, is that correct?

**Mr. Beatty:** Yes; I would add, though, that we have two issues here. The first is that, domestically, we need to look at who is developing these systems and why. Are they necessary in the first place? If so, what sort of standards will apply, both in term technology and in terms of privacy and other elements?

Even domestically, we should be beginning to inventory the number of systems being developed and look at developing a common approach here. If we are going to use it for border crossing purposes, clearly we need to collaborate with the United States. It makes no sense for the card to be read by technology going one way across the border but not the other way, or where the data contained in the card is acceptable coming north but not going south.

Canada has indicated its willingness to collaborate closely with the United States. We have not had that sort of reciprocal interest being shown on the Americans' part to this point; nor, in my view, have we been sufficiently aggressive in making the case.

My great worry is that once you spend hundreds of millions of dollars on these systems, that window closes. What politician then says, "That was a dumb thing to have done two years ago, let us rip it out and start again"? The window is closing rapidly.

**Senator Banks:** Canadians and Americans have a natural built-in antipathy to the idea of a mandatory card. It brings back images of people saying, "May I see your papers, please," in situations that we do not like. However, things have changed. Are we not arguing for something that we have already lost? Do not most Canadians — I am sure there are exceptions — already have things that are required ID cards of one kind or another for one situation or another? Are not we arguing about angels on pins when we object to the idea of a national identity card?

**Mr. Beatty:** Most do, and most of us do not object to having cards for the purposes for which they are designed. I am arguing for a card that is more ubiquitous than what we have today, but I am one of those who do not like the idea of a mandatory citizen's ID card.

**Senator Banks:** How can you reconcile that with what you have said before — that we need to have these things?

**Le sénateur Banks :** Si j'ai bien compris, vous avez dit que le Canada devrait faire un pas en avant et donner le bon exemple. Il serait certainement insensé de faire cela sans obtenir l'accord des États-Unis, en ce qui concerne, par exemple, les renseignements que nous ferons figurer sur les cartes d'identité — et leur format — et l'assurance que ces renseignements sont acceptables, compte tenu des fins auxquelles ils veulent utiliser les cartes d'identité. Il est nécessaire de demander l'accord des États-Unis, en raison de la nature de nos pays. Est-ce exact?

**M. Beatty :** Oui. J'ajouterais cependant que nous avons deux problèmes à régler. Le premier consiste à déterminer qui élabore les systèmes au Canada et pourquoi. Tout d'abord, ces systèmes sont-ils nécessaires? Le cas échéant, quel sera le genre de normes applicables, sur le plan tant technologique que du respect de la vie privée et que d'autres plans encore?

Même chez nous, nous devrions commencer à faire l'inventaire des systèmes qu'on est en train d'élaborer et envisager d'adopter une démarche commune. Si nous devons utiliser le système à la frontière, alors il est clair que nous devons collaborer avec les États-Unis. Cela n'aurait aucun sens d'avoir les outils pour décoder les données de la carte quand les gens traversent la frontière dans un sens, mais pas dans l'autre, ou encore que les données de la carte soient acceptables pour entrer au Canada, mais pas aux États-Unis.

Le Canada a exprimé la volonté de travailler en étroite collaboration avec les États-Unis. Jusqu'à maintenant, les Américains n'ont pas exprimé le même intérêt; à mon avis, nous n'avons pas non plus défendu l'idée avec suffisamment d'ardeur.

Ce qui m'inquiète au plus haut point, c'est que, une fois qu'on aura dépensé des centaines de millions de dollars sur ces systèmes, l'occasion sera passée. Ce que les politiciens diront alors, c'est : « Ce qu'on a fait il y a deux ans était stupide, débarrassons-nous du système actuel et recommençons à zéro. » L'occasion passe rapidement.

**Le sénateur Banks :** Les Canadiens et les Américains sont naturellement réticents face à l'idée d'une carte obligatoire. Cette idée ramène à leur esprit l'image de gens disant « Vos papiers, s'il vous plaît », dans des situations que nous n'aimons pas vivre. Cependant, les choses ont changé. Est-ce un débat que nous avons déjà perdu? La plupart des Canadiens — je suis convaincu qu'il y a des exceptions — ne possèdent-ils pas déjà des documents qui sont des cartes d'identité obligatoires d'un genre ou d'un autre, pour telle ou telle situation? N'est-ce pas un débat sur la quadrature du cercle que nous tenons lorsque nous nous opposons à l'idée d'une carte d'identité nationale?

**M. Beatty :** Oui, la plupart des Canadiens ont ce genre de cartes et ne sont pas contre l'idée d'avoir des cartes si celles-ci sont utilisées aux fins pour lesquelles elles ont été conçues. Je suis en faveur d'une carte plus universelle que celles que nous avons à l'heure actuelle, mais je suis de ceux qui n'aiment pas l'idée d'une carte d'identité obligatoire pour tous les citoyens.

**Le sénateur Banks :** Comment concilier ce que vous venez de dire et ce que vous avez dit plus tôt — que nous avons besoin de ces cartes?



**Mr. Beatty:** We need to have cards available. My argument is that it should be with the informed consent of individuals. If the cards are well designed, and they are designed to give a benefit to an individual participating in the program, there will be citizens voluntarily agreeing. People give information to get a driver's licence; they feel the benefit they get is worth the information they are giving.

I mentioned having gone for my NEXUS card, which is a very intrusive process. They will have done a police check on me, they have done iris scans of my eyes, they have fingerprinted me, and that data is now available out of the country to the U.S. government. On balance, it was a concession I was prepared to make for greater facility in crossing the border. Other Canadians would reject that and not feel prepared to do that. If that is so, God bless them. They get in line and take their time, and they cannot participate in the programs.

I am perhaps particularly sensitive on this issue because in my former constituency, when I was first elected to Parliament, we had an order of Mennonites who, for religious reasons, believed deeply that it was an infringement on religious rights and a threat if they were forced to get into a universal numbering system. This posed problems with any government insurance program, but we found ways of getting around that and managing.

In my view, the vast majority of Canadians would say, yes, if the systems are well designed and the benefits are clear, it is a trade-off I am prepared to make. However, the principle should be one of informed consent.

**The Chairman:** This sounds a little like the sign you see when you are lining up to go through security at the airport, where they say that you do not have to be searched if you do not want to fly on the plane; however, if you choose to fly on the plane, then there is going to be a search. In essence, you are saying that it is that sort of volunteer thing. If someone would prefer to take a train, the individual does not have to be searched; but if the person wants to fly, he or she is volunteering to be searched. Am I interpreting you correctly?

**Mr. Beatty:** I would phrase it somewhat differently. It is an interesting analogy and there is some validity to that. There will be people who choose not to take the plane simply because they find the system too intrusive or stressful.

In the case I am referring to, there may be people who — literally for religious reasons — believe it would be violating their obligation to God by taking this sort of program, or possibly by taking a train. In those instances, we should allow people the option.

**M. Beatty :** Nous devons faire en sorte que ces cartes existent. Ce que je pense, c'est qu'il faut obtenir le consentement éclairé des gens. Si les cartes sont bien conçues et de façon à offrir un avantage aux personnes qui participeront au programme, les gens seront volontiers d'accord. Les gens fournissent des renseignements pour obtenir un permis de conduire; ils pensent que l'avantage qu'ils obtiennent ainsi vaut les renseignements fournis.

J'ai parlé du fait que j'ai demandé une carte NEXUS, et il s'agit d'un processus très intrusif. On a vérifié si j'avais un casier judiciaire, on a fait des lectures de mes iris, on a pris mes empreintes digitales, et ces données sont maintenant accessibles à l'extérieur du Canada, le gouvernement des États-Unis y ayant accès. Après réflexion, c'est une concession que j'étais prêt à faire pour pouvoir traverser la frontière plus facilement. D'autres Canadiens rejetteraient cette idée et ne seraient pas prêts à faire cette concession. Le cas échéant, Dieu les bénisse. Ils doivent faire la file et prendre leur temps, et ils ne peuvent participer aux programmes.

Je suis peut-être particulièrement sensible à cette question parce qu'il y avait, dans la circonscription où j'ai été élu député pour la première fois, une communauté de Mennonites qui, pour des motifs religieux, avaient la croyance profonde que de les forcer à s'inscrire dans un système de numérotation universel constituait une atteinte à leurs droits de pratique religieuse et une menace. Cela a posé problème pour tous les programmes d'assurance du gouvernement, mais nous avons trouvé des façons de contourner le problème et de gérer la situation.

À mon avis, la vaste majorité des Canadiens diraient que, si les systèmes sont bien conçus et que les avantages sont clairs, c'est un compromis qu'ils sont prêts à faire. Cependant, le principe devrait être celui du consentement éclairé.

**Le président :** Ce que vous dites me fait penser un peu à la pancarte qu'on voit lorsqu'on fait la file pour le contrôle de la sécurité à l'aéroport, pancarte qui indique qu'il n'est pas nécessaire de subir une fouille si on ne veut pas prendre l'avion, mais qu'il est nécessaire de le faire si on veut monter à bord. Essentiellement, vous dites qu'il s'agit de ce genre de mesure volontaire. Si une personne préfère prendre un train, elle n'a pas besoin de subir une fouille, mais si elle veut prendre un avion, elle subit volontairement une fouille. Est-ce que j'interprète bien ce que vous dites?

**M. Beatty :** Je dirais les choses de façon légèrement différente. C'est une comparaison intéressante que vous faites, et elle a une certaine valeur. Il y a des gens qui choisissent de ne pas prendre l'avion simplement parce qu'ils trouvent le système trop intrusif ou trop stressant.

Dans le cas dont je parlais, il s'agit de gens qui peuvent croire — vraiment pour des motifs religieux — qu'ils agiraient de façon contraire aux obligations qu'ils ont envers Dieu, en s'inscrivant à ce genre de programme, ou en prenant éventuellement un train. Dans ces cas, nous devrions laisser les gens décider.

Does the government want to engage in the sort of fight we would be getting into, even if it were desirable — and I would argue it is not — to have mandatory ID cards, citizenship cards for every citizen? Do we want to engage in that that polarizing debate or look for a system we could move on much more quickly and with less contention in the country?

**The Chairman:** The bottom line is that you want people to sign up because they see an advantage to themselves, rather than because they have to.

**Mr. Beatty:** That is exactly right.

**Senator Day:** Perhaps I could begin by asking you to define the two programs — NEXUS and FAST — and to explain how they work.

**Mr. Beatty:** In essence, these are trusted traveller programs that enable people in institutions who have gone through proper checks in terms of security to receive fast passage across the border. They are based on the correct premise, on which the Canada Border Services Agency has been very progressive and a leader in North America, that the vast majority of border crossings of both cargo and travellers are absolutely legitimate. The threat is not coming from 99 per cent of the crossings but from 1 per cent of the crossings. The issue is determining the best way to find the proverbial needle in the haystack, and the theory on that is to shrink the size of the haystack. If you can identify the certain travellers or certain users of customs and border services that are very low risk because they are prepared to meet stringent standards, then you can take them out of the equation and focus the limited security resources on the areas of high risk. In that way, you dramatically increase your ability to capture people who are genuinely dangerous or to get your hands on dangerous cargo.

This is one area where Canada is ahead of the United States. There are still political pressures in the U.S. Congress to harden the Canada-U.S. border. My concern is that we are in a defensive fight in this sense. We are saying to the Americans that we would like the border to be less difficult, less sticky and less costly than they would like it to be. However, the political incentives in Washington are to throw security resources at the forty-ninth parallel.

During my time in Parliament as Minister of Defence, Minister of Foreign Affairs, Solicitor General and Minister of National Revenue, I was responsible for the border, in one capacity or another, for most of the security agencies in the country. Even a country as rich as the United States does not have all of the security resources that it would like to have. If it spends those resources badly and wastes them, then it

Le gouvernement veut-il s'engager dans l'espèce de combat auquel nous devrions nous livrer, même si c'était souhaitable — et je dirais que ce ne l'est pas — pour obliger tous les citoyens à posséder une carte d'identité, une carte de citoyenneté? Voulons-nous polariser le débat, ou plutôt trouver un système que nous pourrions adopter beaucoup plus rapidement et en soulevant moins de protestations au pays?

**Le président :** Au fond, ce que vous dites, c'est que vous voulez que les gens s'inscrivent au programme parce qu'ils y voient un avantage, plutôt que parce qu'ils sont obligés de le faire.

**M. Beatty :** C'est exactement ça.

**Le sénateur Day :** Je peux peut-être commencer par vous demander de définir les deux programmes — NEXUS et EXPRES — et de nous expliquer comment ces programmes fonctionnent.

**M. Beatty :** Essentiellement, il s'agit de programmes pour les voyageurs de confiance qui permettent à des gens et à des organisations ayant subi des contrôles de sécurité appropriés de traverser rapidement la frontière. Ces programmes sont fondés sur l'hypothèse juste selon laquelle la vaste majorité des mouvements transfrontaliers, qu'il s'agisse de marchandises ou de voyageurs, sont tout à fait légitimes, hypothèse que l'Agence des services frontaliers du Canada a adoptée de façon très progressiste et qu'elle défend à l'échelle de l'Amérique du Nord. La menace provient non pas de 99 p. 100 des passages de la frontière, mais bien de 1 p. 100 de ceux-ci. Il s'agit de déterminer quelle est la meilleure façon de trouver l'aiguille dans la proverbiale botte de foin, et l'idée est de réduire la taille de la botte de foin. Si on arrive à repérer les voyageurs ou les usagers des services des douanes et des frontières qui représentent un risque très faible parce qu'ils sont prêts à respecter des normes strictes, alors il est possible de les faire sortir de l'équation et de concentrer les ressources limitées en matière de sécurité dans les domaines où le risque est élevé. Cela accroît de façon spectaculaire la capacité de capturer les gens qui sont vraiment dangereux ou de mettre la main sur les marchandises dangereuses.

Il s'agit d'un domaine où le Canada est en avance sur les États-Unis. Le Congrès américain exerce encore des pressions politiques et demande le renforcement de la frontière canado-américaine. Ce qui me préoccupe, c'est que nous sommes sur la défensive à cet égard. Nous disons aux Américains que nous aimerions que la frontière soit plus facile à traverser, que cela prenne moins de temps et que l'administration de la frontière coûte moins cher que ce qu'ils veulent. Cependant, à Washington, les politiciens ont intérêt à investir des ressources en matière de sécurité au 49<sup>e</sup> parallèle.

Quand j'ai siégé au Parlement à titre de ministre de la Défense, de ministre des Affaires étrangères, de solliciteur général et de ministre du Revenu national, j'étais responsable de la frontière, dans un rôle ou dans l'autre, pour la plupart des organisations chargées de la sécurité du pays. Même un pays riche comme les États-Unis ne dispose pas de toutes les ressources en matière de sécurité dont il aimerait disposer. Si le pays dépense mal ses



does not have the resources available to spend on the areas of highest risk. FAST and NEXUS help to manage risk so that resources can be targeted in those areas.

**Senator Day:** That would make sense. You said that it is a Canadian initiative more than it is a U.S. buy-in.

**Mr. Beatty:** On FAST and NEXUS, there is a complete buy-in. I understood last week that senators might want to ask questions more broadly about some of the work that we are doing on the border. As a representative of the business community, I have concern with the debate in the United States where the focus is still very much on the forty-ninth parallel. We need to push out the focus on security to the approaches to North America. We want to know what kind of cargo is entering North America before it reaches our shores and to know about individuals before they arrive here. We need to develop good, collaborative criminal and security intelligence to identify people that pose a threat before they attempt to cross the forty-ninth parallel. I am not arguing for erasing security at the border, but if we spend all of our resources on the one chance that as people cross the line at the forty-ninth parallel we will catch a terrorist, then we are misallocating our resources.

Last fall, there was a proposal by a congressman from Georgia to station 8,000 or 10,000 national guardsmen, I believe, on the Canada-U.S. border. Ask the U.S. chief of the defence staff whether, if 10,000 more soldiers were available to provide for the security of the United States, he would think it best to station them along the border or elsewhere. The incentives in Washington are to harden the border and look after its own security.

Collaboratively, we need to find a new equation that will allow us to provide not only for the common security of America but also a border that is transparent for legitimate travellers and cargo.

**Senator Day:** Most of this is being driven by the Government of the United States, as opposed to the state governments, in particular those that border Canada along the forty-ninth parallel. A cynic might suggest that the WHTI is a non-tariff barrier and is simply a way for the U.S. government to try to balance its serious trade problem.

ressources et les gaspille, alors il n'a plus rien à investir dans les domaines où les risques sont les plus élevés. Les programmes EXPRES et NEXUS contribuent à la gestion du risque et permettent de cibler les domaines dans lesquels il faut investir les ressources.

**Le sénateur Day :** Ça a du sens. Vous avez dit qu'il s'agit davantage d'une initiative canadienne que de quelque chose qui rallierait les Américains.

**M. Beatty :** Les Américains sont tout à fait en faveur des programmes EXPRES et NEXUS. J'ai entendu dire la semaine dernière que les sénateurs voudraient poser des questions générales au sujet d'une partie de ce que nous faisons à la frontière. À titre de représentant du milieu des affaires, je suis préoccupé par le débat aux États-Unis, qui porte encore beaucoup sur le 49<sup>e</sup> parallèle. Nous devons faire en sorte d'élargir les mesures de sécurité pour qu'elles portent sur les abords de l'Amérique du Nord. Nous voulons savoir quel genre de marchandises arrivent en Amérique du Nord avant que ces marchandises atteignent nos côtes et obtenir des renseignements sur les gens avant qu'ils arrivent ici. Nous devons mettre en place un bon service de renseignements criminels et de sécurité qui soit le fruit d'une collaboration, qui nous permettra de repérer les gens qui menacent la sécurité avant qu'ils tentent de traverser le 49<sup>e</sup> parallèle. Je ne défends pas la suppression des mesures de sécurité à la frontière, mais si nous misons toutes nos ressources sur la probabilité de capturer les terroristes parmi la masse de gens qui passent par le 49<sup>e</sup> parallèle, je pense que nous utilisons mal nos ressources.

L'automne dernier, un représentant de la Georgie au Congrès a proposé de stationner 8 000 ou 10 000 membres de la garde nationale, je pense, à la frontière canado-américaine. Demandez au chef d'état-major de la Défense des États-Unis s'il croit que, si 10 000 soldats de plus étaient disponibles pour la sécurité des États-Unis, le mieux serait de les stationner à la frontière, ou s'il croit qu'il faudrait les déployer ailleurs. À Washington, on plaide en faveur du renforcement de la frontière, pour que le personnel qui est responsable de celle-ci puisse se charger lui-même d'en assurer la sécurité.

Nous devons collaborer pour trouver une nouvelle façon de faire qui va nous permettre non seulement d'assurer la sécurité de l'ensemble de l'Amérique, mais aussi de faire en sorte que la frontière soit ouverte aux voyageurs et marchandises, lorsque les intentions sont légitimes.

**Le sénateur Day :** C'est le gouvernement des États-Unis, et non les gouvernements des États, surtout des États limitrophes du Canada, le long du 49<sup>e</sup> parallèle, qui est derrière la plupart des initiatives. Une personne cynique dirait peut-être que l'IVHO est un obstacle non tarifaire et une façon simple, pour le gouvernement des États-Unis, d'essayer de régler un grave problème auquel il fait face au chapitre des échanges commerciaux.



I understand that the WHTI is entirely U.S.-driven, that it was not in consultation with Canada or Mexico, but it is impacting strongly on trade at both borders. Do you share the view that there is something more sinister here than just a straight out desire for security?

**Mr. Beatty:** I do not believe, senator, that it would be the primary motive for bringing these programs in, but it is an ancillary effect for these programs that does not upset some people.

For example, if companies are making an investment decision in North America about where to put a plant and if the customers are in the United States and the company will be functioning on a just-in-time basis to get its goods to the customer, then the investor will have to decide whether it makes sense to locate on the side of the border. If unexpected border delays occur from time to time, which could be very costly, the investor might decide to locate closer to his customer on the other side of the border. Would all people be upset about that? Perhaps they would not be. Do I think that is the primary motivation? No.

There is a greater sense of urgency to correct this in Canada because the stakes are higher for Canada than they are for the United States. Canada's trade with the United States is more important to Canada than is U.S. trade with Canada to them. As a result, there is greater urgency for Canada to address this issue and to be the demander to put solutions in place.

**Senator Day:** Still, it is a major impact on the U.S. because Canada is a trading partner of more than 30 American states.

**Mr. Beatty:** That is right.

**Senator Day:** Although you are right that Canada has more to lose than the U.S., many American states have more to lose than others.

**Mr. Beatty:** Yes. For example, the Coalition for Secure and Trade-Efficient Borders, which I chair, has done a back-of-the-envelope calculation. I stress that this is not a scientific calculation. A North American car will pass across the border in various stages of production six to eight times. Each time it does so, it is attracting compliance costs and delays, all of which add to the retail price of the vehicle. The back-of-the-envelope calculation that we did suggests that the cost could be as high as \$800 per vehicle made in North America. In contrast, a vehicle made offshore and shipped to North America on a cargo ship rolls off the ship in North America once and, therefore, attracts these costs only once.

Putting our North American industrial base at such a disadvantage is dumb — there is no other description for it. We need to find a smarter way of doing things. Yet, the way in which we have designed our security system today

Je sais que l'IVHO est une initiative entièrement américaine, qu'elle n'a pas été le fruit de consultations avec le Canada ou le Mexique, mais elle a des répercussions importantes sur les échanges commerciaux aux deux frontières. Êtes-vous aussi d'avis que cette initiative cache un dessein plus sombre que le simple désir d'accroître la sécurité?

**M. Beatty:** Je ne crois pas, sénateur, qu'il s'agisse de la principale motivation pour la mise en œuvre des programmes en question, mais c'est un effet secondaire de ceux-ci dont certaines personnes ne sont pas fâchées.

Si, par exemple, une entreprise doit prendre une décision quant à l'endroit où investir en Amérique du Nord pour la construction d'une usine, que ses clients sont aux États-Unis et que l'entreprise fonctionne selon le principe de la livraison juste-à-temps des biens à ses clients, alors l'investisseur doit décider s'il est sensé de construire l'usine près de la frontière. S'il y a de temps à autre des retards à la frontière, ce qui peut coûter très cher, l'investisseur décidera peut-être de se rapprocher de ses clients, en s'installant de l'autre côté de la frontière. Est-ce que cela contrarie tout le monde? Peut-être pas tout le monde. Est-ce que je pense qu'il s'agit de la principale motivation? Non.

L'urgence de corriger la situation est davantage ressentie au Canada, parce que les enjeux sont plus importants pour le Canada que pour les États-Unis. Les exportations canadiennes aux États-Unis sont plus importantes pour le Canada que les exportations américaines au Canada, pour les États-Unis. Ainsi, l'urgence est plus grande pour le Canada de régler ce problème et de demander la mise en place de solutions.

**Le sénateur Day:** Néanmoins, les répercussions sont importantes pour les États-Unis, puisque le Canada est un partenaire commercial de plus de 30 États américains.

**M. Beatty:** C'est exact.

**Le sénateur Day:** Vous avez raison lorsque vous dites que le Canada a plus à perdre que les États-Unis, mais il y a beaucoup d'États américains qui ont davantage à perdre que les autres.

**M. Beatty:** Oui. La Coalition pour une frontière sécuritaire et efficace sur le plan commercial, que je préside, a, par exemple, effectué un calcul rapide. J'insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un calcul scientifique. Une voiture fabriquée en Amérique du Nord traverse la frontière de six à huit fois au cours des différentes étapes du processus. Chaque fois, cela engendre des coûts et des retards liés au contrôle de conformité, ce qui ajoute au prix de détail du véhicule. Le calcul rapide que nous avons fait laisse croire que le coût peut atteindre 800 \$ par véhicule fabriqué en Amérique du Nord. Au contraire, un véhicule fabriqué à l'étranger avant d'être envoyé en Amérique du Nord par bateau ne débarque en Amérique du Nord qu'une seule fois, ce qui fait qu'il ne faut payer ces coûts qu'une seule fois.

Mettre l'assise industrielle de l'Amérique du Nord dans cette situation désavantageuse est stupide — il n'y a pas d'autres mots. Nous devons trouver une façon plus intelligente de faire les choses. Malgré tout, la façon dont nous avons conçu notre

disadvantages North American industry both in Canada and in the United States and gives advantage to our offshore competitors.

**Senator Day:** Is this information anecdotal or do have evidence from studies to determine, from the point of view of manufacturers' decisions to locate a plant in Canada or in the United States — do you have hard evidence that this committee could use when talking to our U.S. counterparts about the impact on industry and trade?

**Mr. Beatty:** Yes. We can give indications that this has had serious impacts in terms of costs for businesses operating in North America. If you were to ask me whether I can prove that an investment that was not made is attributable to this, it would be impossible to prove in the negative. However, having talked to members of the business community, I have heard that when they are making a business investment, they look at their projected total cost. In a just-in-time environment, they want to ensure that where they have a contractual obligation to their customer, they will be there.

Where you put down an automotive assembly plant for one hour, the cost is about \$1 million per hour for doing so. You can have, literally, seats coming down one side of the border to be matched with a chassis coming down on the other side.

The issue will not be what the average wait time is but whether you have absolute certainty that there will not be a spike that will catch that particular shipment and cause you to miss your contractual obligations to your partner across the border.

Will it affect investment decisions? Simple logic would say there is no reason to believe it would not. When looking at tens of millions of dollars being at stake potentially, it would be foolish for a company not to consider the potential impacts.

**Senator Day:** When you talk about increased costs, what about the truckers from Canadian plants going to the U.S. and our immigration policy that might be somewhat more liberal than the U.S. so that some truckers are not able to obtain or have the type of security that U.S. border people want to see? Are we seeing that now?

**Mr. Beatty:** Yes, we are, very much so. It is a growing issue, particularly with the number of new Canadians joining the trucking industry. There is a serious shortage of truckers today. Increasingly, people in the industry are immigrants to Canada. Often, that causes problems for them in terms of getting permission to enter the U.S.

système de sécurité actuel est désavantageuse pour l'industrie nord-américaine, tant au Canada qu'aux États-Unis, et elle offre un avantage à nos concurrents étrangers.

**Le sénateur Day :** Est-ce que vous nous dites est anecdotique, ou disposez-vous de renseignements tirés d'études pour déterminer, du point de vue des décisions des fabricants de construire une usine au Canada ou aux États-Unis — avez-vous des preuves tangibles que nous pourrions présenter à nos homologues américains lorsque nous allons discuter avec eux des répercussions sur l'industrie et sur le commerce?

**M. Beatty :** Oui. Nous pouvons fournir des données indiquant que les mesures en question ont eu des répercussions financières importantes pour les entreprises de l'Amérique du Nord. Si vous me demandez si je peux prouver le fait que tel ou tel investissement n'a pas été réalisé en raison de ces mesures, c'est une chose impossible à prouver par la négative. Cependant, pour avoir parlé avec des gens du milieu des affaires, je sais que, lorsqu'ils font un investissement commercial, ils se penchent sur le coût total prévu. Si l'entreprise fonctionne selon le principe de la livraison juste-à-temps, ils veulent s'assurer que, lorsqu'ils ont une obligation contractuelle envers leur client, ils sont en mesure de livrer leur produit.

Lorsqu'on ferme l'usine d'assemblage de voiture pendant une heure, le coût est d'environ un million de dollars. Dans les faits, il arrive que les sièges traversent la frontière dans un sens pour être installés dans une carrosserie qui va traverser la frontière dans l'autre sens.

Le problème consiste non pas à savoir quel sera le temps d'attente moyen, mais plutôt à obtenir la certitude absolue qu'il n'y aura pas de retard imprévu pour un envoi précis, qui engendrerait un manquement à une obligation contractuelle envers un partenaire de l'autre côté de la frontière.

Est-ce que les mesures en question auront un effet sur les décisions relatives aux investissements? Une simple analyse logique indique qu'il n'y a aucune raison de croire que cela ne sera pas le cas. Puisqu'il s'agit d'enjeux de dizaines de millions de dollars, les entreprises seraient mal avisées de ne pas envisager les répercussions potentielles.

**Le sénateur Day :** Au sujet de l'augmentation des coûts, qu'en est-il des camionneurs qui transportent des produits d'usines canadiennes vers les États-Unis et de nos politiques d'immigration qui sont peut-être en quelque sorte plus libérales que celles des États-Unis, ce qui fait que certains camionneurs ne sont pas en mesure de répondre aux critères de sécurité que les douaniers aimeraient qu'ils respectent? Est-ce que nous constatons cela, à l'heure actuelle?

**M. Beatty :** Oui, beaucoup. C'est un problème de plus en plus important, surtout en raison du nombre de nouveaux Canadiens qui arrivent dans le secteur du transport routier. Il y a une grave pénurie de camionneurs à l'heure actuelle. Les gens du secteur sont de plus en plus des immigrants au Canada. Cela leur cause souvent des problèmes lorsque vient le temps d'obtenir l'autorisation de pénétrer sur le territoire des États-Unis.



There are the regulatory issues involving individuals, delays, the drive-up costs as you have a truck as well as a truck driver idling and the plethora of security checks and IDs required, each of which creates an administrative and financial burden for the truckers and the companies that employ them.

**Senator Day:** Going back to your main thesis that we must be proactive and negotiate with the U.S. in relation to standards, is it logical that we will be able to achieve any type of consensus when at least some of the requirements that they are imposing do not fit in with our immigration policy and our labour force in Canada?

**Mr. Beatty:** Will there be a degree of stickiness at the border? Yes, there will be. I am not one who argues that we can simply adopt the European system, for example, and have complete mobility in that sense, because we want to maintain separate visa policies in Canada from the United States and decide for ourselves who will be entitled to come to Canada.

There will still be a security presence on the forty-ninth parallel, even under the most optimistic scenario, but can we manage the border in a more intelligent way than we are today? The answer is yes to that as well.

The border as we know it and have conceived it in a seventeenth century conceptualization, namely, as a line on a map, is obsolete. A better description of what constitutes a border is where two sovereignties intersect. That could be in cyber space.

An argument I have made to the Americans is that it was not their border with Canada that was the problem in 9/11. It was their border with Frankfurt, Germany, when people got on the planes there. Simply drawing a line along the physical boundaries of the United States is not the best way to deal with that.

There will still be a security presence at the border, as there should be. We will still have separate policies, but we need to find a more intelligent way of managing the border, particularly given the fact that most of the key border crossings are over or under bodies of water and we cannot simply slap on new lanes. The infrastructure we are using dates back to our grandparents' day.

**Senator Atkins:** Do you agree that one of the problems we are facing, regardless of what system we adopt, is that it takes too long and is too cumbersome?

**Mr. Beatty:** Yes.

**Senator Atkins:** Most Canadians do not know a lot about the problems people face in terms of cross-border activity, but they know that it is difficult to get a passport. You are talking about lineups where people must get up in the middle of the night, are at the office for hours and are lucky, when they get through the line, if they walk away with a passport. How in heaven's name can we

Il y a des problèmes d'ordre réglementaire touchant les personnes, les retards, l'augmentation des coûts lorsque le camion ainsi que le chauffeur sont arrêtés, ainsi que la pléthore de contrôles de sécurité et de cartes d'identité obligatoires, toutes des choses qui engendrent un fardeau administratif et financier pour les camionneurs et les entreprises qui les emploient.

**Le sénateur Day :** Pour en revenir à votre thèse principale, selon laquelle nous devons être proactifs et négocier les normes avec les États-Unis, c'est logique de penser que nous serons en mesure d'obtenir un quelconque consensus, vu que nos politiques en matière d'immigration et notre main-d'œuvre ne sont pas adaptées à au moins une partie des exigences qu'ils imposent?

**M. Beatty :** Y aura-t-il un temps d'attente pour le passage de la frontière? Oui. Je ne dis pas que nous devrions simplement adopter le système européen, par exemple, et avoir une mobilité complète à cet égard, parce que nous voulons continuer d'avoir des politiques différentes en matière de visas au Canada et aux États-Unis et continuer de décider nous-mêmes qui peut entrer au Canada.

Même les scénarios les plus optimistes prévoient la présence du personnel de sécurité au 49<sup>e</sup> parallèle; cependant, pouvons-nous gérer la frontière de façon plus intelligente qu'à l'heure actuelle? La réponse est aussi oui.

La frontière telle que nous la connaissons à l'heure actuelle et l'idée que nous nous en faisons en fonction d'un concept du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire une ligne sur une carte, est dépassée. Une meilleure description de la frontière, c'est le point de contact entre deux États souverains. Ce point peut se trouver dans le cyberspace.

Une chose que j'ai soutenue auprès des Américains, c'est que ce n'est pas la frontière avec le Canada qui était le problème, dans le contexte des attentats du 11 septembre 2001. C'est la frontière avec Francfort, en Allemagne, où les gens sont montés à bord des avions. Tracer simplement une ligne suivant la frontière physique des États-Unis n'est pas la meilleure façon de régler le problème.

Il y aura encore présence du personnel de sécurité à la frontière, comme il se doit. Nos politiques seront encore différentes, mais nous devons trouver une façon plus intelligente de gérer la frontière, vu surtout que la plupart des passages de la frontière les plus importants se font sur ou sous l'eau et que nous ne pouvons simplement ajouter de nouvelles voies. L'infrastructure que nous utilisons date de l'époque de nos grands-parents.

**Le sénateur Atkins :** Êtes-vous d'accord pour dire que l'un des problèmes auxquels nous faisons face, peu importe le système que nous adoptons, c'est que le passage de la frontière prend trop de temps et est trop fastidieux?

**M. Beatty :** Oui.

**Le sénateur Atkins :** La plupart des Canadiens ne savent pas beaucoup de choses au sujet des problèmes auxquels sont confrontés les gens au chapitre de l'activité transfrontalière, mais ils savent qu'il est difficile d'obtenir un passeport. Il y a des files d'attente, les gens se lèvent au milieu de la nuit, passent des heures dans le bureau des passeports et ils sont chanceux,



address those kinds of issues in processing that will be important? If you could address it, people's attitudes about border crossing would change.

**Mr. Beatty:** That is very much the case. There are no easy answers or else governments would have adopted them already. We need only to look at last January. It was some of the requirements of the WHTI, which is not fully implemented today, that gave us a run in our passport offices and they were simply badly backlogged.

In my case, I wrote to apply for a NEXUS card because I travel enough to the United States for it to make sense to do that. It was almost two months by the time my application came back. I was fortunate to get an interview, and things progressed well last week. It is a slow process. That is the case even without the full requirements of WHTI being in place, and still only a minority of Canadians and Americans have passports today.

It is worth your taking the time to speak to Canada Border Services Agency about it. That agency has a sophisticated model of key border crossings. I may not be current, but when I last spoke to them, they could not find a way of implementing WHTI at Windsor-Detroit without gridlock. The design of the system is important. It is clear the Americans will require higher standards of identification going to the United States. If we attempt to fight that, it is a losing fight. They have a legitimate right to know who is entering their country.

The question is whether the system design will work and how it will process. Even the passport card I talked about will cost money. Will people in the United States pay that money just to get a card because they want to come occasionally to Canada to watch a minor league game? Probably they will not. Will they then likely take an old fashioned passport? If they have one, they probably will. There will be others of us with NEXUS cards or other fast-track procedures, but if you cannot get to the lane because you are behind Aunt Molly taking the three kids down to Disney World, all of them looking for the right ID, then a bottleneck is created that ties everything up.

There are serious privacy issues here. One issue with the WHTI requirements is whether you have to slap the card on a plate as a reader, or can it be read through RFID from a distance. With respect to RFID, have the privacy concerns been properly addressed? My argument is not against secure IDs or against improvements to border securities; my argument is do it right. Let us not put in place systems that make us less

lorsqu'ils ont fini de faire la file, s'ils peuvent repartir avec un passeport. Comment, pour l'amour du ciel, pouvons-nous régler ce genre de problèmes de traitement qui vont être importants? Si on parvenait à les régler, l'attitude des gens face au passage de la frontière changerait.

**M. Beatty :** Ce que vous dites est très vrai. Il n'y a pas de solutions faciles, sinon le gouvernement les aurait déjà adoptées. Il suffit de se rappeler janvier dernier. Ce sont certaines des exigences de l'IVHO, qui n'est pas encore complètement mise en œuvre, qui nous ont fait nous précipiter dans nos bureaux de passeport, lesquels avaient tout simplement un arriéré énorme.

Pour ma part, j'ai présenté une demande de carte NEXUS par écrit, parce que je voyage assez souvent aux États-Unis pour que cela en vaille la peine. Il a fallu presque deux mois avant que j'obtienne une réponse. J'ai eu la chance d'obtenir une entrevue, et les choses ont bien avancé la semaine dernière. C'est un processus lent. C'est le cas même si toutes les exigences de l'IVHO ne sont pas encore en place, il n'y a qu'une minorité de Canadiens et d'Américains qui ont un passeport à l'heure actuelle.

Il vaut la peine que vous preniez le temps de discuter avec les représentants de l'Agence des services frontaliers du Canada à ce sujet. L'Agence a un modèle complexe de l'activité à la frontière. Le modèle n'est peut-être pas à jour, mais lorsque j'ai discuté avec le représentant de l'Agence la dernière fois, il n'arrivait pas à trouver un moyen d'appliquer les exigences de l'IVHO au poste frontalier Windsor-Detroit sans créer d'engorgement. La conception du système est une chose importante. Il est clair que les Américains vont définir des normes plus élevées en ce qui concerne l'identification des personnes qui entrent sur leur territoire. Si nous essayons de lutter contre cela, nous allons perdre le combat. Ils ont le droit légitime de savoir qui entre dans leur pays.

La question est de savoir si le système, tel qu'il est conçu, va fonctionner et comment le traitement va s'effectuer. Même la carte-passeport dont j'ai parlé va coûter quelque chose. Est-ce que les Américains vont être prêts à payer pour obtenir une carte juste parce qu'ils veulent se rendre au Canada à l'occasion pour regarder un match d'une ligue mineure? Probablement pas. Apporteront-ils dans ce cas avec eux un passeport ordinaire? S'ils en ont un, probablement. D'autres parmi nous présenteront une carte NEXUS ou suivront une autre procédure rapide, mais si vous n'arrivez pas à vous mettre en file parce que vous êtes derrière tante Berthe qui amène les trois enfants à Disney World, et que tout ce petit monde cherche les bonnes cartes d'identité, alors il se crée un goulot d'étranglement qui ralentit tout le processus.

D'importantes questions liées au respect de la vie privée sont soulevées. L'une des questions, en ce qui concerne les exigences de l'IVHO, c'est celle de savoir si on doit appliquer la carte sur une plaque qui est comme un lecteur, ou encore si toute carte peut être lue à distance à l'aide d'un outil d'identification par radiofréquence. À ce sujet, s'est-on bien occupé des préoccupations relatives au respect de la vie privée? Je ne suis ni

secure or are so cumbersome and costly that they are an undue burden on businesses and individuals or systems that simply cause gridlock.

**Senator Atkins:** You talk about the cost of any system. Do they not pass on the costs to the consumer in these cases? Does that not reduce the overall cost of processing?

**Mr. Beatty:** Are you referring to businesses here?

**Senator Atkins:** Yes, I am.

**Mr. Beatty:** To the extent they can, they do. In the manufacturing sector, manufacturers are under such severe pressure today that they do not have pricing capacity often where they can set market price. They are dealing with having to meet the China price.

What happens if suddenly input costs, whether for stickiness at the border or for new permits or for energy go up in Canada? They still must meet the price that Chinese and other imports will be setting in the market when they get there.

If you try to pass along those costs, you may simply find you have priced yourself out of the market. As I mentioned earlier, having our highly integrated automotive sector pass across the border several times, thereby discriminating against our North American industrial base in favour of imports, is so self-defeating.

**Senator Atkins:** In terms of manufacturing in Ontario, the auto industry would probably represent 70 per cent, would it not?

**Mr. Beatty:** It is probably not that high, but certainly it is high in Ontario.

**Senator Atkins:** It is totally dependent on cross-border traffic, is it not?

**Mr. Beatty:** Very much so.

**Senator Atkins:** Therefore, are you telling me that these suppliers are hiring drivers that are probably not Canadian citizens and they are the ones taking these trucks through the borders?

**Mr. Beatty:** Often. It is the nature of our workforce. By 2010, all of the real growth in our workforce will come from immigration. Increasingly, whether in the trucking industry or in other industries, people staffing our businesses will be new Canadians.

**Senator Atkins:** How do they deal with that on the American side of the border?

contre les cartes d'identité sûres ni contre l'amélioration de la sécurité de la frontière; je dis qu'il faut bien faire les choses. N'adoptons pas de systèmes qui font diminuer notre sécurité ou qui sont si fastidieux et coûteux qu'ils imposent un fardeau indu aux entreprises et aux personnes ou encore des systèmes qui causent simplement des engorgements.

**Le sénateur Atkins :** Vous parlez du coût d'un système quelconque. Est-ce qu'on ne demande pas au client d'assumer les coûts dans ces cas? Est-ce que cela ne réduit pas le coût global du traitement?

**M. Beatty :** Parlez-vous des entreprises?

**Le sénateur Atkins :** Oui.

**M. Beatty :** Dans la mesure où c'est possible, c'est ce qu'on fait. Dans le secteur de la fabrication, les entreprises subissent à l'heure actuelle des pressions telles qu'elles n'ont pas souvent la capacité de fixer les prix de leur produit de façon à déterminer les prix du marché. Ils font face à la nécessité de pouvoir concurrencer la Chine sur le plan des prix.

Qu'arrive-t-il lorsque le coût des intrants augmente soudainement, que ce soit à cause du temps d'attente à la frontière, de nouveaux permis ou de l'augmentation des coûts de l'énergie au Canada? Les entreprises peuvent même offrir leur produit au même prix que les Chinois et les autres pays exportateurs qui fixent les prix du marché lorsqu'ils arrivent dans un secteur.

En essayant de refiler la facture aux consommateurs, l'entreprise peut se retrouver à s'aliéner elle-même sur le marché. Comme je l'ai déjà dit, le fait que les produits de notre secteur de l'automobile, qui est hautement intégré, traversent la frontière plusieurs fois, ce qui offre un avantage sur notre assise industrielle nord-américaine aux pays exportateurs, est un exemple de la manière dont nous nuisons à notre propre cause.

**Le sénateur Atkins :** En ce qui concerne le secteur de la fabrication en Ontario, l'industrie automobile compte probablement pour 70 p. 100 du secteur, n'est-ce pas?

**M. Beatty :** Le chiffre n'est probablement pas aussi élevé, mais c'est assurément un chiffre élevé en Ontario.

**Le sénateur Atkins :** Le secteur dépend totalement du trafic transfrontalier, n'est-ce pas?

**M. Beatty :** En grande partie.

**Le sénateur Atkins :** Est-ce que ce que vous me dites, c'est donc que ces fournisseurs embauchent des chauffeurs qui ne sont probablement pas des citoyens canadiens, et ce sont ces derniers qui font passer les camions à la frontière?

**M. Beatty :** Souvent. C'est une caractéristique de notre main-d'œuvre. D'ici 2010, toute la croissance réelle de notre main-d'œuvre sera le fait de l'immigration. De plus en plus, que ce soit dans le secteur du camionnage ou dans d'autres secteurs, les gens qui vont travailler dans nos entreprises seront de nouveaux Canadiens.

**Le sénateur Atkins :** Comment les Américains font-ils face à cette situation?



**Mr. Beatty:** In some cases, the fact is that people who are authorized to drive in Canada cannot get into the United States as a result of immigration requirements. We also have problems under U.S. Department of Defense requirements in terms of who we can employ in Canadian factories working on defence contracts. There is an element of extraterritoriality of U.S. law that is of concern.

**Senator Atkins:** Is that a new phenomenon?

**Mr. Beatty:** Yes. To the extent we see it today, it is certainly new, for a couple of reasons. First, there is the growing concern about security in the United States and new requirements being put in place; and second, there is the dramatic change in the nature of our workforce, where increasingly our workforce is comprised of new Canadians. It is an issue of growing concern for Canadian businesses.

**Senator Atkins:** Out of curiosity, how much did it cost you for a NEXUS card?

**Mr. Beatty:** That is a very good question. I frankly forget what I paid for that. However, it was worth it. I paid it back in January.

**Senator Atkins:** Now that you have it, what if you became a bad guy? How do they check you out?

**Mr. Beatty:** The card disappears very quickly if I do. One of the things they presented me with when I received the NEXUS card, and it was vintage government program, was a list of all of the things that could get my card taken away. They made it clear the card was a privilege. For example, about 3 per cent of the time I will be automatically referred to secondary inspection when coming through. If it is found I have not declared something, even on a minor basis, I would lose my card. Any other infraction would cause me to lose my card. If I did not keep my data up to date, if I were to move and not keep them informed, I could lose the card. In any of these instances where they are aware that there is any issue related to full compliance of the individual, the card would be cancelled.

**Senator Atkins:** You have to be a good boy.

**Mr. Beatty:** Yes. I was at a conference put on by the consulate in Atlanta about three weeks ago dealing with border issues. One of the folks there had his NEXUS card; I did not have my card at that point. The irony is that he said he had been referred to secondary inspection more frequently since getting the NEXUS card than he did before. It may simply be coincidence, but he said that that had been the net effect for him.

**Senator Atkins:** That is my view of what happens when you carry a green passport.

**M. Beatty :** Dans certains cas, le fait est que les personnes qui ont le droit de conduire au Canada ne peuvent entrer aux États-Unis à cause des exigences relatives à l'immigration. Nous sommes aussi confrontés à des problèmes qui découlent des exigences du ministère de la Défense des États-Unis en ce qui concerne les personnes que nous pouvons employer dans les usines du Canada où on travaille à des contrats de la défense. Il y a un élément de portée extraterritoriale des lois américaines qui soulève des préoccupations.

**Le sénateur Atkins :** S'agit-il d'un phénomène nouveau?

**M. Beatty :** Oui. L'ampleur qu'il prend aujourd'hui est certainement une chose nouvelle, pour deux ou trois raisons. Premièrement, les Américains se préoccupent de plus en plus de la sécurité et ils définissent de nouvelles exigences; deuxièmement, notre main-d'œuvre évolue de façon spectaculaire, et elle est de plus en plus composée de nouveaux Canadiens. C'est une question qui préoccupe de plus en plus les entreprises canadiennes.

**Le sénateur Atkins :** Par curiosité, combien votre carte NEXUS vous a-t-elle coûté?

**M. Beatty :** C'est une très bonne question. Sincèrement, j'ai oublié combien elle m'a coûté. Cependant, ça en valait la peine. J'ai payé la facture en janvier.

**Le sénateur Atkins :** Maintenant que vous possédez la carte, que se passera-t-il si vous devenez un bandit? Comment va-t-on vous surveiller?

**M. Beatty :** Si je deviens un bandit, ma carte va m'être retirée très rapidement. L'une des choses qu'on m'a présentée lorsque j'ai reçu ma carte NEXUS — c'était un vieux programme du gouvernement —, ça a été une liste de toutes les choses qui pourraient me faire perdre ma carte. On m'a clairement laissé savoir que la possession de la carte était un privilège. Par exemple, environ trois fois sur cent où je vais me présenter à la frontière, je devrai automatiquement passer par une deuxième inspection. Si on constate que je n'ai pas déclaré quelque chose, même une chose insignifiante, je perds ma carte. Toute autre infraction me fera perdre ma carte. Si je ne mets pas mes renseignements personnels à jour, si je déménage et que je ne le signale pas, je perds ma carte. La carte est annulée dans tous les cas où on s'aperçoit qu'il y a un problème lié au fait que le titulaire respecte tous les critères d'admissibilité.

**Le sénateur Atkins :** Il faut que vous soyez un garçon honnête.

**M. Beatty :** Oui. Il y a environ trois semaines, j'ai assisté à une conférence portant sur les questions liées à la frontière et organisée par le consulat à Atlanta. Une personne que j'ai rencontrée là-bas avait sa carte NEXUS; je n'avais pas encore la mienne à ce moment-là. Ce qui est ironique, c'est qu'il a dit qu'on l'avait obligé à subir une deuxième inspection plus souvent depuis qu'il avait obtenu sa carte NEXUS. C'est peut-être une simple coïncidence, mais il m'a dit que, au bout du compte, ça avait été l'effet que cela avait eu pour lui.

**Le sénateur Atkins :** À mon avis, c'est ce qui se produit lorsqu'on a un passeport à couverture verte.



**Mr. Beatty:** That may be so.

**The Chairman:** For those watching, a green passport is a special passport as opposed to the blue regular passport.

**Senator Ringuette:** As a result of our large volume of trade with the U.S., of whom you represent a good portion of Canadian exporters, have you looked at what this will cost to the businesses you represent?

**Mr. Beatty:** Are you referring to secure ID cards or border management more broadly?

**Senator Ringuette:** I am looking at the transportation issue that you have to look into. It is the mode of shipping to the U.S.

**Mr. Beatty:** Yes.

**Senator Ringuette:** Train traffic will probably have fewer problems. However, the trucking industry will suffer quite a lot.

**Mr. Beatty:** If I had made a fifth recommendation, it would have been precisely dealing with that. I wanted to keep my recommendations as tightly focused as possible. The fifth recommendation would have been that the Government of Canada commission an economic impact study of the impact of the WHTI on Canada. The Americans are required to look from the American point of view of what the regulatory and the economic impacts are of new regulations. What there is not today is what I believe is good, powerful data indicating serious impact.

The obvious question is: Do the Americans care if costs are being driven up in Canada? Going back to Senator Day's question, if it becomes more costly to do business in Canada is it advantageous to look elsewhere? The competition that Ontario has today for new automotive plants is largely coming from the southern United States. If the southern states are competing for a new automotive plant, will those states be as upset as we will if the border becomes sticky? Maybe not.

I believe it would be very helpful for the Government of Canada to commission a full economic impact analysis of WHTI and of some of these other measures with the credibility the Government of Canada could lend to it. In the private sector, we would collaborate closely to help provide the data. The question then is how to persuade our colleagues on the other side of the border who set the requirements that they should be concerned about the impact in Canada.

**Senator Ringuette:** What I do not understand are the requirements that they have put in those two acts in regard to Canadians. However, in the last month, the President has vetoed

**M. Beatty :** Peut-être.

**Le président :** Pour les gens qui n'en ont pas, le passeport à couverture verte est un passeport spécial, par rapport au passeport régulier, dont la couverture est bleue.

**Le sénateur Ringuette :** Étant donné le volume important de nos échanges commerciaux avec les États-Unis, vous qui représentez une bonne partie des exportateurs canadiens, avez-vous examiné ce que les mesures en question vont coûter aux entreprises que vous représentez?

**M. Beatty :** Parlez-vous des cartes d'identité sûres ou de la gestion de la frontière en général?

**Le sénateur Ringuette :** Je parle de la question que vous devez étudier en ce qui concerne les transports. Il s'agit du moyen de transport utilisé pour envoyer des produits aux États-Unis.

**M. Beatty :** Oui.

**Le sénateur Ringuette :** Le secteur du transport ferroviaire va probablement faire face à moins de problèmes. Cependant, le secteur du transport routier va pas mal souffrir.

**M. Beatty :** Si j'avais formulé une cinquième recommandation, elle aurait porté précisément là-dessus. Je veux que mes recommandations soient aussi précises que possible. La cinquième recommandation aurait été que le gouvernement commande une étude sur les répercussions économiques de l'IVHO sur le Canada. Les Américains sont tenus d'examiner, du point de vue américain, les répercussions d'ordre réglementaire et économique des nouveaux règlements. Ce qu'il n'y a pas, à l'heure actuelle, ce sont, à mon avis, des données convaincantes et de qualité indiquant qu'il y aura des répercussions importantes.

La question évidente qui se pose est la suivante : les Américains se soucient-ils de l'augmentation des coûts au Canada? Pour donner suite à la question du sénateur Day, s'il devient plus coûteux de faire des affaires au Canada, est-il avantageux de chercher ailleurs? Au chapitre de la construction de nouvelles usines de fabrication automobile, la concurrence à laquelle fait face l'Ontario est surtout celle du sud des États-Unis. Si les États du Sud sont dans la course et cherchent à obtenir les nouvelles usines de construction automobile, ces États sont-ils aussi fâchés que les autres de l'augmentation des temps d'attente à la frontière? Peut-être pas.

Je pense qu'il serait très utile pour le gouvernement du Canada de commander une analyse complète des répercussions économiques de l'IVHO et de certaines des autres mesures, compte tenu de la crédibilité que le gouvernement du Canada pourrait donner à cette étude. Dans le secteur privé, nous sommes prêts à travailler en étroite collaboration avec le gouvernement et à contribuer en fournissant les données. Ce qu'il faut alors déterminer, c'est de quelle manière on doit persuader nos collègues de l'autre côté de la frontière qui définissent les exigences qu'ils devraient se soucier des répercussions au Canada.

**Le sénateur Ringuette :** Ce que je ne comprends pas, ce sont les exigences que les Américains ont définies dans les deux lois en question en ce qui concerne les Canadiens. Cependant, le mois

allowing Mexican truck drivers and their loads free access to the U.S. without any security requirements. That has created an entire uproar in some U.S. transportation sectors.

Why are they putting these requirements on us and not on the Mexicans? We are still one of the three partners in NAFTA.

**Mr. Beatty:** I cannot comment on the southern border other than to say that for the most part this border is easier to cross than the southern border. If the Mexicans were here, they would argue that whatever issues we have in terms of the Canada-U.S. border they have exponentially greater there. However, I cannot comment on that particular element.

What I would point out to you and your colleagues from Atlantic Canada is the way in which your region has been hit by the agricultural inspection fees the Americans unilaterally put in place, without consultation with Canada — I do not believe that was designed to be a protectionist measure but rather a revenue grab. It cuts particularly hard on economies like Atlantic Canada.

Another one they attempted to do, which was through a lack of understanding rather than malice, was when they were initially proposing bioterrorism regulations that required 24-hours notice of agricultural food products going into the United States, a captain leaving Charlottetown to go lobster fishing needing to get his lobster onto the market in the United States within 24 hours could not predict when he left port what he would be having and alert the American authorities of exactly what the catch would be. Here again, we are finding if not the design then the impact of a number of these measures has a protectionist effect going to the U.S. market.

When looking at the trucking issue with Mexico, having just said that I was not really in a position to comment, I think you will find that much of the debate in the United States relates to the trucking industry in the United States and its competition with the trucking industry in Mexico. It is an issue of industrial competition.

**Senator Ringuette:** One of the pieces of communication I read in regards to this issue is that there are no rigorous or standardized security requirements, whether it is with the driver itself and the standards of training or security or the content of the truckload.

There were no specific requirements in regards to the security. It went even further to look into the equipment being used that is not standard security-wise for the road in the U.S. That is

dernier, le président a utilisé son droit de veto pour permettre aux chauffeurs de camion mexicains et aux marchandises qu'ils transportent d'entrer librement aux États-Unis, sans devoir se plier à aucune exigence en matière de sécurité. Cela a provoqué le tollé général dans certains des secteurs des transports des États-Unis.

Pourquoi les Américains définissent-ils ces exigences que nous devons respecter, mais pas les Mexicains? Nous sommes encore l'un des trois partenaires de l'ALENA.

**M. Beatty :** Au sujet de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, je ne peux que dire que, la plupart du temps, la frontière entre le Canada et les États-Unis est plus facile à traverser que la frontière entre les États-Unis et le Mexique. S'il y avait ici des représentants du Mexique, ils nous diraient qu'ils sont confrontés aux mêmes problèmes que nous en ce qui concerne la frontière avec les États-Unis, mais que les leurs sont d'une ampleur décuplée. Je ne peux cependant formuler aucun commentaire sur ce sujet précis.

Ce que je porterais à votre attention et à celle de votre collègue des Maritimes, c'est la manière dont votre région s'est vu imposer des frais d'inspection des produits agricoles que les Américains ont créés de façon unilatérale, sans consulter le Canada — je ne crois pas qu'on ait conçu ces frais comme une mesure protectionniste; je pense plutôt qu'il s'agit d'une ponction. C'est un coup particulièrement dur pour des économies comme celle des Maritimes.

Une autre chose que les Américains ont essayé de faire, par manque de compréhension plutôt que par malice, a été de proposer au départ un règlement sur le bioterrorisme qui exigeait un préavis de 24 heures pour l'envoi de produits agricoles aux États-Unis. Un capitaine qui part de Charlottetown pour aller pêcher le homard et qui doit faire parvenir le produit de sa pêche sur le marché américain dans les 24 heures n'est pas en mesure de prédire, lorsqu'il quitte le port, la quantité de homards qu'il va prendre pour en avertir les autorités américaines. Encore une fois, nous constatons que si ce n'est pas la façon de concevoir les mesures, ce sont les répercussions de celles-ci qui ont pour effet de protéger le marché américain.

En ce qui concerne la question du transport routier et du Mexique, je viens de dire que je n'étais pas vraiment en position de formuler un commentaire, mais je pense que vous allez constater que le débat aux États-Unis tient en majeure partie à ce que le secteur du transport routier des États-Unis est en concurrence avec celui du Mexique. C'est une question de concurrence entre les secteurs.

**Le sénateur Ringuette :** L'une des choses que j'ai lues sur la question, c'est qu'il n'y a pas d'exigences rigoureuses ou normalisées en matière de sécurité, que ce soit en ce qui concerne le chauffeur lui-même et les normes de formation et de sécurité ou le contenu du camion.

Il n'y avait aucune exigence précise en ce qui concerne la sécurité. Le document que j'ai lu allait encore plus loin et parlait de l'équipement utilisé et qui ne répond pas aux normes de



a major issue in itself, because we are looking at competitive arguments tied to security.

I have a question in regards to NEXUS and the FAST card. Who owns and operates those two security programs?

**Mr. Beatty:** Our two federal governments jointly in Canada and the United States, so they are common standards that are used. It is important to ensure that whatever standards you meet going south work coming north as well, so these are two areas where the programs are well designed and are functioning well. In the case of the NEXUS card, they will need another iteration of that as they start using it for WHTI purposes because, as the card is technologically designed today, it does not meet the technological standards WHTI will mandate, so I will need to get a new card at some point.

**Senator Ringuette:** You were saying that the diversity of programs being put in place in the different states are all over the field. We see the same situation in Canada, where the Government of Canada is not really assuming a leadership role in regards to having a standard for all Canadian residents. This is twofold. There is the ID situation, which is handled with the Canadian passport nationally; and then there is the security issue, which is not part of the Canadian passport.

Then we have a third way of nationally identifying Canadians, social insurance number, which is different program. As you were saying, I am just wondering if we should not be using that social insurance number in Canada to reach all Canadians and establish a national standard regarding security and identity.

**Mr. Beatty:** My argument would be that we should not focus so much on what card we are using but the requirements we are using and the protections in place. If biometrics are required, what biometrics? How do they need to be read? For what purposes should any card be used?

There may be an argument that for personal privacy reasons your border crossing card should not be used to contain your medical records for the provincial government, and it might make sense to have two. Let us begin to inventory what purposes we need these cards and what standards need to be met.

As an argument in favour of developing the standards and secure IDs that make sense, let us say you get onto a plane. When you fly back home to New Brunswick, you will see people giving two documents. One is a driver's licence, which is not secure. The other document you will see is a passport being used for domestic travel purposes within Canada. Canadian passports are coveted documents by international terrorists and criminals because they are so widely accepted around the world. Do we want people to be

sécurité du transport sur les routes des États-Unis. C'est un problème important en soi, parce que nous nous penchons sur des arguments qui sont liés à la fois à la concurrence et à la sécurité.

J'ai une question en ce qui concerne les cartes NEXUS et EXPRESS. Qui est responsable de ces deux programmes de sécurité et qui les exécute?

**M. Beatty :** Les deux gouvernements fédéraux, celui du Canada et celui des États-Unis, travaillent de façon conjointe, ce qui permet le recours à des normes communes. Il est important de s'assurer que les normes qu'on respecte pour traverser la frontière vers le sud s'appliquent aussi lorsqu'on la traverse vers le nord, et il s'agit donc de deux domaines pour lesquels les programmes sont bien conçus et fonctionnent bien. En ce qui concerne la carte NEXUS, il va falloir en produire une nouvelle version lorsqu'on commencera à l'utiliser aux fins de l'IVHO, parce que la version actuelle ne respecte pas les normes technologiques qui sont obligatoires dans le cadre de l'IVHO, alors je vais devoir me procurer une nouvelle carte à un moment donné.

**Le sénateur Ringuette :** Vous dites qu'on crée toutes sortes de programmes dans différents États. La situation est la même au Canada, le gouvernement du Canada n'assumant pas vraiment le rôle de chef de file en ce qui concerne le fait de définir une norme pour l'ensemble des résidents du Canada. La question est double. Il y a la question de l'identité, dont on s'occupe à l'échelle nationale par l'intermédiaire du passeport canadien; puis il y a la question de la sécurité, qui n'a pas trait au passeport canadien.

À l'échelle nationale, il y a une troisième façon d'identifier les Canadiens : le numéro d'assurance sociale, qui est un programme différent. Comme vous le disiez, je me demande simplement si nous ne devrions pas utiliser le numéro d'assurance sociale pour joindre tous les Canadiens et établir une norme nationale en ce qui concerne la sécurité et l'identité.

**M. Beatty :** Ce que je pense, c'est que nous devrions nous concentrer non pas tant sur la carte que nous utilisons, mais plutôt sur les exigences que nous définissons et sur les mécanismes de protection que nous mettons en place. S'il faut avoir recours à la biométrie, quelles caractéristiques biométriques choisirons-nous? Comment devront-elles être décodées? À quelles fins utilisera-t-on telle ou telle carte?

On peut soutenir que, pour les raisons liées à la protection de la vie privée, la carte présentée pour traverser la frontière ne devrait pas contenir les données du dossier médical d'une personne au gouvernement provincial et qu'il peut être utile d'avoir deux cartes différentes. Commençons à faire l'inventaire des raisons pour lesquelles nous avons besoin de ces cartes et des normes qu'il faut respecter.

Je vais vous donner un argument en faveur de l'élaboration de normes et de cartes d'identité sûres qui aient du sens. Supposons que vous montez à bord d'un avion. Lorsque vous prenez l'avion pour rentrer au Nouveau-Brunswick, vous verrez que les gens présentent deux documents. L'un de ceux-ci est leur permis de conduire, qui n'est pas un document sûr. L'autre est un passeport, que les gens utilisent pour voyager au Canada. Le passeport canadien est un document que les terroristes et les criminels



carrying their passports around, documents easily lost out of pockets or purses? For example, kids going into bars to demonstrate that they are of age, is the passport a document we want them carrying to do that? A very strong argument can be made that, for the benefit of our citizens, we need to have good forms of identification they can use to demonstrate their citizenship or age or whatever.

Using passports for internal purposes within Canada is exactly the wrong thing to do, in my view. We need to think these things through. We need to do so in a way that encourages the greatest possible potential integration and make it as user friendly as possible for individuals and businesses.

Again, I would use the example of the truck driver, a driver's licence permit to carry hazardous materials; permits if he is going from port to port, maybe separate stand-alone permits for those; if he is going to federal buildings, maybe having to have separate ones there — all requiring separate checks, often with one agency not accepting the check that was done by another. With the commensurate cost to taxpayers and individuals and the potential threat to privacy, we need to think this through and do it right but with a sense of urgency.

**Senator Ringette:** As a university student, I worked for a few summers at a border crossing in Edmundston. A lot of families live across the border. I foresee an economic impact if this is not resolved, for New Brunswickers, for the state of Maine and for all of Atlantic Canada. Most of the stuff being shipped from Atlantic Canada to the U.S. is done through New Brunswick and through the state of Maine. This is very serious, and I want to thank you for your comments.

**Senator Moore:** Thank you, Mr. Beatty, for being here.

My first question was going to be the one that Senator Atkins asked about the cost of your NEXUS card.

**Mr. Beatty:** That was the most embarrassing question today.

**Senator Moore:** Are they not \$125? I think they are a bit more expensive than a passport, which is \$85, I believe.

**Mr. Beatty:** The only calculation I remember is thinking that this is a bargain if it can eliminate some of hassles at the border.

**Senator Moore:** Why did you apply for a NEXUS card? Was it to expedite your passage through the air terminal when crossing borders?

d'ailleurs convoitent, puisque c'est un document qui est accepté à peu près partout dans le monde. Souhaitons-nous que les gens traînent leur passeport avec eux, qu'ils puissent facilement le perdre lorsqu'ils l'ont dans les poches ou dans un sac à main? Parce que les jeunes vont dans un bar, par exemple, qu'ils doivent prouver qu'ils ont l'âge requis, est-ce que nous voulons que ce soit leur passeport qu'ils apportent avec eux comme preuve d'âge? Je pense qu'il a de fortes raisons de penser que, pour le bénéfice de nos citoyens, nous devons instaurer de bonnes pièces d'identité qu'ils pourront utiliser pour prouver qu'ils sont citoyens canadiens, leur âge ou quoi que ce soit d'autre.

À mon avis, utiliser son passeport au Canada est exactement ce qu'il faut éviter de faire. Nous devons réfléchir à ces choses. Nous devons le faire de façon à favoriser le plus possible l'intégration et de la façon la plus conviviale possible pour les personnes et les entreprises.

J'évoquerais encore une fois l'exemple du chauffeur de camion, du permis de transport des matières dangereuses annexé au permis de conduire; des permis pour le chauffeur qui va de port en port, peut-être des permis différents pour les différents ports; si le chauffeur livre de la marchandise dans des édifices du gouvernement fédéral, peut-être devrait-il avoir des permis différents pour les différents endroits où il effectue ses livraisons; tous ces permis exigent des vérifications différentes, et il arrive souvent qu'un organisme n'accepte pas les vérifications effectuées par les autres. Compte tenu des coûts qui en découlent pour les contribuables et les gens, ainsi que de la menace potentielle pour la vie privée, nous devons réfléchir à tout cela et bien faire les choses, mais en prenant conscience du fait qu'il est urgent de le faire.

**Le sénateur Ringette :** Lorsque je fréquentais l'université, j'ai travaillé pendant quelques étés à un poste frontalier à Edmundston. Beaucoup de familles vivent de l'autre côté de la frontière. Je prévois des répercussions économiques, si ce problème n'est pas réglé, sur les Néo-Brunswickois, pour l'État du Maine et pour l'ensemble des Maritimes. La plupart des produits expédiés à partir des Maritimes vers les États-Unis passent par le Nouveau-Brunswick et par le Maine. C'est une question très sérieuse, et je veux vous remercier de vos commentaires.

**Le sénateur Moore :** Merci d'être ici, monsieur Beatty.

La première question que j'avais prévu poser, c'est celle que le sénateur Atkins a posée au sujet du coût de votre carte NEXUS.

**M. Beatty :** Ça a été la question la plus difficile aujourd'hui.

**Le sénateur Moore :** La carte ne coûte-t-elle pas 125 \$? Je pense que la carte est un peu plus cher que le passeport, qui, je crois, coûte 85 \$.

**M. Beatty :** Le seul calcul que je me souviens d'avoir fait, c'est que c'était une bonne affaire si la carte allait me permettre de couper court à certaines des étapes de la procédure à la frontière.

**Le sénateur Moore :** Pourquoi avez-vous fait une demande de carte NEXUS? Est-ce que vous souhaitiez accélérer votre passage par les aéroports lorsque vous traversez les frontières?

**Mr. Beatty:** Yes.

**Senator Moore:** Has that proven helpful?

**Mr. Beatty:** I just received it last week; but yes, that is precisely why I got it.

**Senator Moore:** Rather than go in the usual line with your passport?

**Mr. Beatty:** Yes. In an airport, I will be able to have an iris scan done. The scan will be checked against a database, see that I am the individual approved by the program, and I will be whisked through as a result. It will be particularly helpful, given the unpredictability of security at customs at airports today. We have all been in circumstances where we have been watching our watches closely and seeing the spectre of the plane taking off without us.

**Senator Moore:** Some of your comments were interesting. They made me think of some work we have done in the past. I am chairman on our Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce. I am also active in the Canada-U.S. interparliamentary group, and we started work on this WHTI program in 2005, going to meetings in the U.S., trying to convince the authorities on that side of the border to slow down because of the impact on not just Canadians but also Americans who find themselves in Canada not being able to get back home. It is a huge problem. What do you want us to do with these people? You will have to have them in a second facility until they prove who they say they are before we let them back.

I was at a national meeting last summer of the state government, so they are all state representatives and state senators. Michael Chertoff was a speaker, and he impressed upon them the need for standardization of criteria, for example, in a driver's licence to be issued by each state. It was interesting to watch the process. I was watching American colleagues work on this and they made it clear they would not accept that. The individual states are very autonomous. They revere their individuality, and they said that they were not about to get hooked into another program where the federal government tells them what to put in place. "The federal government does not put the money up and they expect us to carry the cost of doing all of that."

I do not know if you will get the cooperation that would be desirable from our neighbours in the south. In Canada, we have our provinces and territories to deal with; the mindset down there is a totally different one. Their country was formed on a different basis. We can sit there at meetings, but cannot tell them what to do; that is for sure. You might even try to suggest the economies

**M. Beatty :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que la carte vous a été utile?

**M. Beatty :** Je viens tout juste de la recevoir, la semaine dernière; mais, oui, c'est précisément la raison pour laquelle je me la suis procuré.

**Le sénateur Moore :** Plutôt que de faire la file habituelle avec votre passeport?

**M. Beatty :** Oui. Dans un aéroport, je vais pouvoir faire faire une lecture de mon iris. Le système va ensuite comparer le résultat de cette lecture aux données contenues dans une base de données, vérifier que je suis bel et bien une personne inscrite au programme, et je vais ainsi pouvoir passer très rapidement. Cela va être particulièrement utile, vu le caractère imprévisible des contrôles de sécurité aux douanes des aéroports aujourd'hui. Nous nous sommes tous un jour ou l'autre trouvés dans la situation où nous avons commencé à regarder les aiguilles de notre montre tourner et avons imaginé l'avion décoller sans nous.

**Le sénateur Moore :** J'ai trouvé certaines de vos observations intéressantes. Elles m'ont rappelé certains travaux que nous avons effectués dans le passé. Je préside le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Je participe aussi au Groupe interparlementaire Canada-États-Unis, et nous avons commencé à travailler sur le programme de l'IVHO en 2005, en participant à des réunions aux États-Unis, en essayant de convaincre les autorités de ce côté-là de la frontière de ralentir le pas en raison des répercussions non seulement sur les Canadiens, mais aussi sur les Américains qui se rendent au Canada et qui ne peuvent rentrer chez eux. C'est un problème énorme. Que voulez-vous que nous fassions avec ces gens? Vous devrez les garder dans des installations secondaires jusqu'à ce qu'ils puissent prouver qu'ils sont qui ils prétendent être et que nous puissions leur permettre de rentrer au pays.

L'été dernier, j'ai participé à une réunion nationale des gouvernements d'État, réunion où se trouvaient donc des représentants et des sénateurs des différents États. L'un des conférenciers était Michael Chertoff, et il a insisté sur la nécessité de normaliser les critères, par exemple, pour les permis de conduire délivrés par chacun des États. C'était un processus qu'il était intéressant d'observer. J'observais des collègues américains qui travaillaient à ce dossier, et ils ont dit clairement qu'ils n'étaient pas prêts à accepter cela. Les États sont très indépendants. Ils sont très fiers de leur indépendance, et ils ont dit que ce n'était pas demain qu'ils allaient participer à un autre programme dans le cadre duquel le gouvernement fédéral leur dirait quoi mettre en place. « Le gouvernement fédéral ne fournit pas l'argent, et il s'attend que ce soit nous qui payions pour tout. »

Je ne sais pas si vous allez obtenir de nos voisins du Sud qu'ils collaborent avec nous, comme cela serait souhaitable. Au Canada, nous devons composer avec les provinces et les territoires; aux États-Unis, la démarche est tout à fait différente. Ce pays est fondé sur une structure différente de la structure de notre pays. Nous pouvons participer à des réunions là-bas, mais,



that would be gained, but that does not cut it, either. It is just, "This is our state and this is how we do things. That is the way it will be." Do you have a comment on that?

**Mr. Beatty:** Most of the push back at the state level is against the Real ID Act; I mentioned cost implementing that program. It is a staggering cost, according to the U.S. Department of Homeland Security, and that is probably below the estimate that the states have as to what cost would be.

In the case of WHTI, the states cannot prevent the WHTI from coming into effect; that is an area of federal jurisdiction. You are seeing Canadian provinces — the three key ones being New Brunswick, Manitoba, and Ontario most recently down in Washington lobbying; and British Columbia, dealing with its counterpart in Washington State, will probably participate in the program — saying, "We are prepared to set reasonable standards and to design our driver's licences in a way that they can be used to meet the technological and data requirements under WHTI, if you in the State Department and the Department of Homeland Security will accept that. On the American side, you will find an interest in that, particularly initially on the part of border states participating. That is particularly useful when you look at the automotive sector, for example, where so much the business being done is Ontario-Michigan and Ontario-New York. I would be pragmatic about this. We cannot force the 50 states to participate, nor can we wait for all them to agree to do it. However, with border states in particular, the states whose economies are most directly affected by cross-border traffic will voluntarily show an interest. If Hawaii or Louisiana is slower, that is their choice; let them come in on their own time. Let us deal with the vast volume of traffic that we are dealing with today to accelerate things. I think you would find good collaboration by both Canadian provinces and border states.

**Senator Moore:** This still relates to your comments. Before the Banking Committee last year, we had officials from the Canadian Border Services Agency. They had been to the U.S. trying to work with their counterparts to get some suggested standard of criteria to be put into a card that would be acceptable, but they could not get cooperation from the U.S. side.

**Mr. Beatty:** That is accurate.

**Senator Moore:** They would not say even what they intended to do with their PASS card. Perhaps they were afraid of giving up technological information as to how they were implanting it. That seemed to be a real rub. They were not forthcoming, and then we heard there would be two types of PASS card. One was a proximity card, meaning that approaching the border you show the card and it would read it. The other

chose certaine, nous ne pouvons leur dire quoi faire. Vous pouvez même essayer de faire valoir les économies qui pourraient être réalisées, mais cela ne les convaincra pas non plus. Leur attitude se résume ainsi : « C'est notre État, et c'est ainsi que nous faisons les choses. C'est comme ça que ça va être. » Avez-vous quelque chose à dire là-dessus?

**M. Beatty :** Les États sont surtout réfractaires à la Real ID Act; j'ai parlé des coûts liés à la mise en place de ce programme. Ce sont des coûts énormes, d'après les chiffres avancés par le Department of Homeland Security des États-Unis, et cette estimation est probablement inférieure à celle que font les États.

En ce qui concerne l'IVHO, les États ne peuvent empêcher son entrée en vigueur; il s'agit d'un domaine de compétence fédérale. On a vu les provinces canadiennes — les trois principales étant le Nouveau-Brunswick, le Manitoba et l'Ontario, tout récemment, se rendre à Washington pour faire du lobbying; la Colombie-Britannique, qui traite avec l'État adjacent de Washington, va probablement participer au programme — et dire : « Nous sommes prêts à définir des normes raisonnables et à élaborer des permis de conduire qui vont répondre aux exigences de l'IVHO sur le plan technologique et des données, si le State Department et le Department of Homeland Security sont d'accord. Les mesures vont intéresser les Américains, surtout, au départ, les États frontaliers qui participeront. Elles sont particulièrement utiles dans le secteur automobile, par exemple, où une très grande partie des échanges s'effectuent entre l'Ontario et le Michigan et l'Ontario et l'État de New York. J'aborderais la chose de façon très pragmatique. Nous ne sommes pas en mesure de forcer la participation des 50 États, ni d'attendre qu'ils soient tous d'accord pour participer. Cependant, les États frontaliers surtout, ceux dont l'économie est la plus directement touchée par le trafic transfrontalier, vont exprimer un intérêt. Si Hawaii ou la Louisiane prennent plus de temps, c'est leur choix; laissons-les venir nous rejoindre quand ils le souhaitent. Faisons en sorte d'accélérer les choses en nous occupant de l'important volume d'échanges avec lequel nous devons composer à l'heure actuelle. Je pense que vous allez constater que les provinces canadiennes et les États frontaliers sont tout à fait prêts à collaborer.

**Le sénateur Moore :** Encore autre chose au sujet de vos observations. L'an dernier, le Comité des banques a reçu des fonctionnaires de l'Agence des services frontaliers du Canada. Ceux-ci s'étaient rendus aux États-Unis pour essayer de travailler avec leurs homologues et obtenir des suggestions quant aux critères qui permettraient d'élaborer une carte acceptable, mais ils n'ont pu obtenir la collaboration des Américains.

**M. Beatty :** C'est exact.

**Le sénateur Moore :** Ils ne voulaient même pas dire ce qu'ils avaient l'intention de faire avec leur carte EXPRES. Ils avaient peut-être peur de divulguer des renseignements technologiques concernant la manière de mettre en place la carte EXPRES. La situation semblait très difficile. Les Américains ne se sont pas montrés prêts à collaborer, puis nous avons entendu dire qu'il y aurait deux types de cartes. L'une était une carte de proximité, ce



was a vicinity card, which could be shown maybe 100 yards back; the card would be read and you would be permitted to cross the border.

There was then the matter of putting a radio signal into the card, which could be read from great distances. It then became a matter of violation of privacy. You could have friends visiting you in Ontario who would have this card and they could be tracked as to where they were shopping, whether they were shopping or dining or this sort of thing. Have you had any feedback or information on that?

**Mr. Beatty:** Yes.

**Senator Moore:** The ambassador said that the violation of privacy is the main concern and their biggest obstacle in trying to achieve some type of card.

**Mr. Beatty:** Yes, and it goes beyond privacy. For example, if someone bounced a signal off a card, it would advertise the nationality of an individual. Hence, a security issue arises; someone travelling abroad might be looking to kidnap an American or Canadian.

The technology used in these is very important. There are two issues. First are the choke points we are talking about. If you wait before reading a card until someone is up at the booth, you will create a bottleneck that will extend miles back from the border. We must find ways of technology that will read from some distance. The other is the concern for security and privacy. It is technologically possible to have an on-off switch on these cards. Basically, when you are going to use them, you enable them. When you are not going to use them and you do not want them to be read, they can have a cut-off.

The committee might want to look at an excellent facility that I intend to visit, namely, a demonstration and research facility being run for radio frequency ID north of Toronto. I think it is in Markham, unless I am mistaken. IBM, GSI and others participate in that and they are doing fine work there. You would probably find it worthwhile to familiarize yourselves with the technology that is available, because a range of issues will arise.

**Senator Moore:** This is technology that would be implanted in a card?

**Mr. Beatty:** Yes; or in a passport, for that matter. You may have a regular paper-type passport that will include this as well.

This brings us back to my central points: We need secure IDs — in other words, we need to know that people are who they claim to be — but we need to think through the technology, the

qui signifie que l'utilisateur présente la carte à l'approche de la frontière et qu'un lecteur la décode. L'autre était une carte de voisinage, qu'on pourrait présenter peut-être à 100 mètres de la frontière; un lecteur décoderait la carte, et l'utilisateur serait autorisé à traverser la frontière.

Il y avait ensuite la question de faire en sorte que la carte émette un signal radio, qui pourrait être décodé à grande distance. C'est devenu une question de violation de la vie privée. Si des amis possédant cette carte vous rendaient visite en Ontario, on pourrait les suivre et déterminer où ils magasinent, ou encore s'ils magasinent ou s'ils vont souper dans un restaurant ou ce genre de chose. Avez-vous obtenu une rétroaction ou des renseignements là-dessus?

**M. Beatty :** Oui.

**Le sénateur Moore :** L'ambassadeur a dit que la violation de la vie privée est la principale préoccupation et l'obstacle le plus important auquel les Américains font face en ce qui concerne l'élaboration d'une carte d'un type ou d'un autre.

**M. Beatty :** Oui, et cela va au-delà de la vie privée. Si, par exemple, une personne porte sur elle une carte qui émet un signal, ce signal révèle la nationalité de la personne. Une question de sécurité se pose donc; une personne voyageant à l'étranger peut avoir l'intention de kidnapper un Américain ou un Canadien.

Le choix de la technologie qu'on utilisera pour ces cartes est très important. Il y a deux problèmes. Premièrement, il y a les engorgements dont nous parlions tout à l'heure. Si les gens ne peuvent présenter leur carte que lorsqu'ils arrivent au poste frontalier, il va y avoir un goulot d'étranglement de plusieurs kilomètres à la frontière. Il faut que nous mettions au point les outils technologiques qui vont permettre une lecture à distance. L'autre problème a trait à la sécurité et au respect de la vie privée. Il est possible, sur le plan technologique, d'intégrer un interrupteur à ces cartes. Essentiellement, lorsqu'une personne veut utiliser sa carte, elle l'active. Lorsqu'elle n'a pas l'intention de l'utiliser et qu'elle ne veut pas qu'elle puisse être décodée, elle éteint l'émetteur.

Les membres du comité voudront peut-être visiter d'excellentes installations que j'ai l'intention de visiter moi-même, c'est-à-dire des installations de démonstration et de recherche en matière d'identification par radiofréquence qui se trouvent au nord de Toronto. Si je ne me trompe pas, ces installations se trouvent à Markham. IBM, GSI et d'autres entreprises participent à ces recherches, et elles font un excellent travail là-bas. Vous allez probablement trouver qu'il vaut la peine de vous familiariser avec les outils technologiques offerts, parce que toutes sortes de questions vont se poser.

**Le sénateur Moore :** Il s'agit de technologies qu'on appliquerait à une carte?

**M. Beatty :** Oui; ou intégrées à un passeport. Il y aura peut-être un passeport ordinaire, en format papier, doté de cette technologie.

Cela nous ramène à mes principales idées : nous avons besoin de cartes d'identité sûres — en d'autres termes, nous devons pouvoir vérifier que les gens sont qui ils prétendent être — mais

biometrics, the security, privacy protection, who will have access, what purposes will they be used for, and develop a coherent strategy on an urgent basis so that we are not doing remedial action after the fact and say, "Why did we not think about the potential threat to security for an individual for privacy here?"

In the preface to your question, you mentioned the difficulty that CBSA was having getting information from the Americans this time last year. One reason for that was that the Americans were preparing and publishing their regulations and their law limits their ability to consult, which was a source of great frustration to Canadians who want to be consulted before the publication. We do have good allies in the United States. My counterpart, Governor John Engler, the former governor of Michigan, is the president of the National Association of Manufacturers. He has been a very strong and articulate voice for having a rational system at the border because he gets it and really understands it.

**Senator Moore:** One of the witnesses before our Banking Committee was Representative Louise Slaughter from the State of New York. She tabled legislation that would provide for the issuance of an ID card that would have minimal bits of information and would cost \$20 and no more. A big part of this is whether or not an American family would spend \$80, \$90 or \$100 for a passport or for a NEXUS card. I know their passports are valid for 10 years, as opposed to ours, which are valid for five years, but whether a family of four would spend \$400 to get cards to come to Canada to vacation, for example, in beautiful Nova Scotia — they probably would not.

Do you know anything about that? Do you know the status of her proposal before the House of Representatives?

**Mr. Beatty:** I do not, but I am very much concerned about the issue of cost to individuals to apply for these things, because you can simply price them out of range. My fear is that the so-called PASS card will simply be too expensive and that most Americans will decide not to get it.

One issue that this committee must and no doubt has been wrestling with in all issues related to security is who pays? It is straightforward for me. Where you can demonstrate that an individual or a specific organization benefits, that individual or that organization should pay. If, on the other hand, there is a broader societal benefit that is coming from this, then it is appropriate that the cost should be spread more widely.

An example of where this has relevance is in regard to airport security charges. If the argument is that the charges are there for the benefit of people getting on aircraft, then it is entirely appropriate to keep all these costs on the travelling public. If, on the other hand, you had family in the World Trade Center on

nous devons réfléchir à la technologie, à la biométrie, à la sécurité, au respect de la vie privée, au choix des personnes à qui l'accès sera réservé, aux fins auxquelles nous utiliserons ces cartes et à l'élaboration d'une stratégie cohérente de toute urgence, de façon que nous n'ayons pas à prendre des mesures correctives par la suite et à éviter de devoir dire : « Pourquoi n'avons-nous pas pensé à la menace potentielle pour la sécurité et à l'atteinte à la vie privée des gens? »

Dans le préambule de votre question, vous avez parlé du fait qu'il a été difficile pour l'ASFC, il y a un an de cela, d'obtenir des renseignements de la part des Américains. Cela est attribuable entre autres au fait que les Américains travaillaient à la rédaction et à la publication d'un règlement et que la loi limite leur participation à des consultations, ce qui est une grande source de frustration pour les Canadiens qui voulaient être consultés avant la publication. Nous avons de bons alliés aux États-Unis. Mon homologue, le gouverneur John Engler, ancien gouverneur du Michigan, est le président de la National Association of Manufacturers. Il s'est exprimé avec beaucoup de force et de façon très claire en faveur de l'adoption d'un système rationnel à la frontière, parce qu'il comprend vraiment bien la situation.

**Le sénateur Moore :** Le Comité des banques a reçu comme témoin la représentante Louise Slaughter, de l'État de New York. Elle a présenté un projet de loi qui prévoit la délivrance d'une carte d'identité qui contiendrait des renseignements minimaux et ne coûterait pas plus de 20 \$. La question est en grande partie de savoir si une famille américaine dépenserait 80, 90 ou 100 \$ pour un passeport ou une carte NEXUS. Je sais que les passeports américains sont valides pendant dix ans, contrairement aux nôtres, qui sont valides cinq ans, mais une famille de quatre personnes dépenserait-elle 400 \$ pour se procurer des cartes lui permettant de venir passer ses vacances au Canada, par exemple, dans la belle province de la Nouvelle-Écosse? Probablement pas.

Avez-vous des renseignements à ce sujet? Savez-vous où en est le projet de loi qu'elle a déposé devant la Chambre des représentants?

**M. Beatty :** Non, mais la question de savoir combien il en coûtera aux gens qui demanderont ce genre de carte me préoccupe beaucoup, parce qu'il serait facile de fixer un prix prohibitif. J'ai peur que la carte qu'on appelle EXPRES soit tout simplement trop chère et que la plupart des Américains décident de ne pas se la procurer.

L'une des questions auxquelles le comité doit répondre et dont il s'occupe sans aucun doute chaque fois qu'il aborde le thème de la sécurité est la suivante : qui paie? Pour moi, la réponse est simple. Dans les cas où il est possible de prouver qu'il y a un avantage pour une personne ou une organisation précise, c'est cette personne ou cette organisation qui doit payer la facture. Cependant, si la mesure est avantageuse pour la société en général, alors il convient de répartir davantage les coûts.

Cette question est pertinente, par exemple, en ce qui concerne les frais liés à la sécurité dans les aéroports. Si l'on est d'avis que ces frais doivent procurer un avantage aux gens qui prennent l'avion, alors il convient tout à fait de faire payer l'ensemble des coûts à la partie de la population qui voyage. Cependant, si un



9/11, you would likely have felt that having adequate security at airports was of a broader advantage to society as a whole and that it should not just be travellers who are carrying the burden.

As we design these cards, we should be asking ourselves whether they are designed for the benefit of the individual or for society more broadly, and then we should spread the cost more widely as well.

**Senator Moore:** I was interested in your comments to Senator Ringuette with regard to some of the economic impacts on Atlantic Canada as a result of regulations and the more stringent requirements to cross the border into the United States. Has your organization done a study on what the economic impact is or would be on Atlantic Canada?

**Mr. Beatty:** Not specifically, no. Here again, I would strongly support this committee recommending to the Government of Canada, particularly as it relates to WHTI but on some of these other measures as well, that it should commission a study as to the economic impact on the Canadian economy, including regional.

**Senator Moore:** I think you mentioned that in the U.S. it is \$300 million or \$500 million; once you hit that kind of impact, they must do a study, and processing of the proposed legislation has to await the completion of that study.

**Mr. Beatty:** One complaint that you heard from our officials in the case of the economic impact analysis done of WHTI is that it was too narrowly construed in the United States when they did the analysis, which is all the more reason we need to arm ourselves with good, solid data that we can put before the Americans.

I shall wear my CME hat for a minute. We have a highly integrated North American industrial base. So much of the cross-border traffic that we are doing is within companies themselves, General Motors to General Motors, or to Ford. We are not advantaging one country over the other in North America but discriminating against the North American industrial base in favour of offshore competition.

The argument we need to be able to make to the Americans is that this is bad economic policy. If we are worried about the survival of our industrial base, we must have policies that make sense.

**The Chairman:** Mr. Beatty, I should like to go back to your four recommendations and work through them. I will start with the fourth recommendation, establishing uniform standards. I really do not understand the RFID issue. I certainly understand the value of a customs booth getting the information ahead of time, but McDonald's solved that a long time ago by installing a microphone and menu three cars back, so they can prepare your order while you are waiting. Cards could be read literally

membre de votre famille s'était trouvé au World Trade Center le 11 septembre 2001, vous penseriez probablement que de bonnes mesures de sécurité dans les aéroports sont quelque chose d'avantageux pour la société en général et que ce ne sont pas seulement les voyageurs qui devraient payer la facture.

Au cours du processus d'élaboration des cartes en question, nous devrions demander si elles sont conçues pour offrir un avantage au titulaire de la carte ou à la société en général, puis nous devrions aussi répartir davantage les coûts.

**Le sénateur Moore :** L'observation dont vous avez fait part au sénateur Ringuette m'a intéressé, au sujet de certaines des répercussions économiques sur les Maritimes des règlements et du resserrement des exigences quant au passage de la frontière pour entrer aux États-Unis. Votre organisation a-t-elle effectué une étude concernant les répercussions économiques actuelles ou éventuelles sur les Maritimes?

**M. Beatty :** Pas précisément sur ce sujet, non. Encore une fois, j'appuierais tout à fait le comité s'il décidait de recommander au gouvernement du Canada de commander une étude au sujet des répercussions sur l'économie du Canada, notamment sur les économiques régionales, surtout en ce qui a trait à IVHO, mais aussi à d'autres mesures.

**Le sénateur Moore :** Je pense que vous avez dit qu'il s'agit de 300 ou de 500 millions de dollars aux États-Unis; lorsque les répercussions sont de cet ordre, il faut faire une étude et attendre qu'elle soit terminée avant d'adopter la loi.

**M. Beatty :** L'une des plaintes que vous avez entendu formuler par nos fonctionnaires en ce qui concerne l'analyse des répercussions économiques de l'IVHO, c'est qu'elle était confinée aux répercussions sur l'économie américaine, et c'est donc une raison de plus pour que nous nous armions de données de qualité et fiables à présenter aux Américains.

Je vais me placer du point de vue des MEC pendant un instant. L'assise industrielle de l'Amérique du Nord est fortement intégrée. Alors une bonne partie du trafic transfrontalier se fait au sein des entreprises elles-mêmes, de General Motors à General Motors, ou encore à Ford. Nous ne donnons pas l'avantage à un pays au détriment d'un autre en Amérique du Nord, mais nous nuisons à l'assise industrielle nord-américaine, ce qui offre un avantage à la concurrence étrangère.

Ce dont nous devons convaincre les Américains, c'est qu'il s'agit d'une mauvaise politique économique. Si nous nous inquiétons de la survie de notre assise industrielle, nous devons adopter des politiques sensées.

**Le président :** Monsieur Beatty, j'aimerais revenir sur vos quatre recommandations dans le détail. Je vais commencer par la quatrième, celle qui tient à l'établissement de normes uniformes. Je ne comprends pas du tout la question de l'identification par radiofréquence. Je comprends très bien l'intérêt, pour le personnel des postes frontaliers, d'obtenir les renseignements à l'avance, mais McDonald's a résolu le problème il y a longtemps en installant un microphone et un menu trois autos avant le guichet,



by swiping them a long way back if someone chose to do that. You do not need to broadcast it and get into those sorts of issues.

You are urging uniform standards and suggesting in recommendation 4 that we enter into discussions with the United States on this. Do you really believe that is a fruitful course of action, given the size of the United States and the likelihood of their compromising the domestic trade-offs they have gone through already? Is it not more sensible for us to simply take a look at the system they have put in place and then find a way for a Canadian system to be compatible with it? We may not want to collect the same information; we may have information we need for our own purposes, but we can encode that and make that available to our reader machines and not to theirs.

Bottom line: Is it realistic and will you achieve your objectives in a timely way if one of the principle objectives you are after is starting the negotiations with the Americans on how to address cards?

**Mr. Beatty:** I believe it is realistic. Is there any guarantee? As I said in my remarks to you, there is no guarantee at all. The only guarantee is that if we do nothing we will find that others will set the standards without our participation.

**The Chairman:** I am not suggesting we do nothing; I am suggesting we simply take the standards. By “standards,” I am talking about the design of the system. We simply take their design of the system and then adapt the information on it to meet our own needs.

**Mr. Beatty:** When I say “do nothing,” I mean do nothing vis-à-vis the Americans. If we accept from the outset that they will prescribe the standard, we will accept whatever they prescribe.

**The Chairman:** They have done that.

**Mr. Beatty:** Yes, and we have been fiercely opposing that, but not as effectively as we should.

**The Chairman:** Very unsuccessfully.

**Mr. Beatty:** One reason for that is we do not have our own house in order in Canada.

**The Chairman:** Fair ball. However, we have watched an evolution in Congress. This committee visited with Representative Sensenbrenner when he chaired the House of Representatives Committee on the Judiciary. In 2003, he wanted to consult. His opening position, which was key for us, was this: Let us consult and work out something in common with our allies to the north and elsewhere — the type of biometrics we like and so on.

ce qui permet aux employés du restaurant de préparer votre commande pendant que vous attendez. S'ils souhaitent utiliser leurs cartes, les titulaires pourraient les faire décoder bien avant le poste frontalier en les glissant dans un lecteur. Il n'est pas nécessaire d'utiliser les radiofréquences et de créer ainsi toutes sortes de problèmes.

Vous pressez le gouvernement d'adopter des normes uniformes, et vous nous suggérez, dans votre quatrième recommandation, d'en discuter avec les Américains. Pensez-vous vraiment que c'est une démarche qui portera fruit, vu la taille des États-Unis et la faible probabilité qu'ils mettent en jeu les compromis déjà conclus dans leur pays? Ne serait-il pas plus sensé de notre part d'étudier le système qu'ils ont mis en place et de trouver une façon de rendre le système canadien compatible avec celui-ci? Nous ne voulons peut-être pas recueillir les mêmes renseignements; il y a peut-être des renseignements dont nous avons besoin pour nos propres fins, mais nous pouvons les encoder et faire en sorte que nos lecteurs puissent les décoder, mais pas les leurs.

Essentiellement, ma question est la suivante : vos objectifs sont-ils réalistes, et parviendrez-vous à les réaliser en temps opportun, si l'un des principaux objectifs que vous poursuivez est de négocier avec les Américains la façon d'élaborer les cartes?

**M. Beatty :** Je pense qu'ils sont réalistes. Y a-t-il une garantie? Comme je l'ai dit dans les observations que j'ai formulées à votre intention, il n'y en a aucune. La seule chose qui est garantie, c'est que si nous ne faisons rien, d'autres personnes vont définir les normes sans que nous participions au processus.

**Le président :** Je ne propose pas de ne rien faire; je propose que nous adoptions simplement les normes. Par « normes », j'entends la façon de concevoir le système. Nous pourrions simplement adopter le même système qu'eux, pour ensuite y intégrer les renseignements dont nous avons besoin.

**M. Beatty :** Lorsque je dis « ne rien faire », je veux dire ne rien faire face aux Américains. Si nous acceptons dès le départ que ce soit eux qui prescrivent les normes, nous allons accepter toutes les normes qu'ils vont prescrire.

**Le président :** Ils l'ont déjà fait.

**M. Beatty :** Oui, et nous nous y sommes féroce­ment opposés, mais pas aussi efficacement que nous aurions dû le faire.

**Le président :** Ça a été un échec total.

**M. Beatty :** Cela est attribuable entre autres au fait que nous n'avons pas fait le ménage de nos propres affaires.

**Le président :** Bon point. Cependant, nous avons constaté une certaine évolution au Congrès. Le comité a visité le représentant Sensenbrenner lorsque celui-ci présidait le Comité du pouvoir judiciaire de la Chambre des représentants. En 2003, il voulait procéder à des consultations. Sa position de départ, qui était très importante à nos yeux, était la suivante : consultons nos alliés du Nord et d'ailleurs et trouvons une solution commune — le genre de caractéristiques biométriques auxquelles nous souhaitons avoir recours, et ainsi de suite.

Events overtook him and momentum built up. At the end of the day, the Americans decided, without consulting anyone. The idea of going back and getting them to push the toothpaste back in the tube seems to me to be challenging.

Which method is faster? How will we achieve the objectives you are proposing better than to say: Look, we want to be consulted as though we were the 51st state. We are as big as California. Make us part of the consultations.

Or will we get there faster by saying: We will accept your system and then we will put on the information that Canadians need to get into the United States, but we will also put on whatever information we want for our own purposes and encode it so that you cannot read it?

**Mr. Beatty:** It depends where “there” is when you ask whether we will “get there faster.” If it is simply having a system that is compatible with that of the United States and acceptable to them, the fast way is simply to accept whatever they prescribe. If, on the other hand, we want to shape the nature of the system itself and have something more reflective of Canada’s needs or goals, then we must engage them. My argument is for engagement here. Are there any guarantees? No, but it is important that we do that.

The Smart Border accord was the Canadian initiative post-9/11. Thank heaven the Government of Canada had done very good work. One of the key people was George Haynal, who you may know. He had done good work well prior to 9/11, looking at how we might improve border management. It left Canada in the position after 9/11 of being the demandeur, saying to the United States: We have a Canadian solution that makes sense and that will help us to have better security and a more transparent border for legitimate individuals and commerce.

We were also the demandeur in the case of the free trade negotiations. It is a discussion for another day, but my experience in terms of our relationship with the United States is that when we are in reactive mode, we lose. It can be win-win. We win more broadly when we think things through ourselves first, decide what we would like to see that makes sense at the end of the day, and set it the context of presenting a win-win solution that is beneficial for both our countries, and go as the demandeur.

Il a été dépassé par les événements, puis le mouvement a commencé à prendre de l’élan. Au bout du compte, les Américains ont décidé sans consulter personne. L’idée de retourner les voir et de leur demander de faire marche arrière me semble un peu difficile à mettre en œuvre.

Quelle est la méthode la plus rapide? Comment allons-nous réaliser les objectifs que vous proposez mieux qu’en leur disant : Écoutez, nous voulons être consultés comme si nous étions le 51<sup>e</sup> État. Notre population équivaut à celle de la Californie. Faites-nous participer aux consultations.

Atteindrons-nous notre but plus rapidement en disant : nous allons adopter votre système, puis y intégrer les renseignements dont les Canadiens ont besoin pour entrer aux États-Unis, et nous allons aussi y inscrire tout renseignement dont nous souhaitons disposer pour nos propres fins et les encoder de façon que vous ne puissiez les décoder?

**M. Beatty :** Tout dépend de l’« objectif » dont vous parlez lorsque vous dites « atteindre plus rapidement cet objectif ». S’il s’agit simplement de mettre en place un système compatible avec celui des Américains et qu’il soit acceptable à leurs yeux, la façon la plus rapide est de tout simplement accepter tout ce qu’ils prescrivent. Si, par contre, nous souhaitons donner forme au système en soi et adopter quelque chose qui reflète davantage les objectifs ou les besoins du Canada, alors nous devons les faire valoir. C’est que nous devons accorder de l’importance à nos besoins et à nos objectifs. Y a-t-il des garanties? Non, mais il est important que nous fassions cela.

L’initiative du gouvernement du Canada après les événements du 11 septembre 2001 a été l’Accord sur la frontière intelligente. Dieu merci, le gouvernement du Canada a fait de l’excellent travail. L’un des principaux intervenants a été George Haynal, que vous connaissez peut-être. Il faisait déjà de l’excellent travail bien avant le 11 septembre, en cherchant des façons d’améliorer la gestion de la frontière. Après les événements du 11 septembre 2001, le Canada s’est donc retrouvé dans la peau du demandeur, puisqu’il a dû dire aux États-Unis : nous avons élaboré une solution canadienne sensée qui va nous aider à améliorer la sécurité et à rendre le passage de la frontière plus fluide pour les personnes et les échanges commerciaux, lorsque les intentions sont légitimes.

Nous étions aussi le pays demandeur à l’occasion des négociations autour du libre-échange. Ce n’est pas aujourd’hui que nous allons parler de cela, mais, d’après mon expérience de nos relations avec les États-Unis, lorsque nous sommes en mode réactif, nous finissons par être perdants. Il est possible que tout le monde gagne. De façon générale, nous réussissons mieux lorsque nous réfléchissons d’abord à la question par nous-mêmes, décidons ce que nous aimerions voir et qui soit sensé au bout du compte et présentons cela dans le contexte d’une solution avantageuse pour nos deux pays, plutôt que de jouer le rôle de demandeur.



In this instance, my concern is the same as yours. They are under congressionally mandated time frames here and the administration is showing little interest at this point in terms of extending those deadlines. So the window is closing very rapidly.

The fundamental question is this: Is it worth our arguing in favour of having meaningful discussions with the United States to set these standards? My answer is yes, but time is fast escaping us to do it.

**The Chairman:** That brings me to your third recommendation, which is broad public discussion. It is a bit like the question: If a tree falls in the forest, does it make a sound? Having a broad public discussion about this issue appears to be one of leaders of industry talking about it and being concerned, politicians talking about it and being concerned, but I do not see the public talking about it. The public is not talking about it because the impact has not hit. It is a situation where there is an apprehended emergency coming ahead, an apprehended problem on the borders. Frankly, most Canadians do not seem to care, and probably will not care, until they run into the problem of not getting to the border.

If you operate a casino in Windsor, you are worried about it, but most of the people who live in Windsor have already equipped themselves. It is the people in Detroit who probably have not equipped themselves.

When we talk about a broad public discussion, are we not really talking about an effort by government, and perhaps organizations like yours, to educate Canadians as to what you see and what you anticipate?

**Mr. Beatty:** Yes.

**The Chairman:** Does your organization have a budget and a communications program aimed at border communities, saying, "This is coming at you like a freight train; here are the consequences. Speak to your representatives, speak to your senator."

**Mr. Beatty:** It would be nice if we had that sort of budget.

**The Chairman:** It will cost you one way or the other, Mr. Beatty.

**Mr. Beatty:** It will cost our members primarily. In the case of CME, we do not have that sort of budget, although a good portion of my time is spent on the road speaking to organizations along the border and raising concerns therein.

You are quite right. There are those most involved in this, including governments, other institutions and businesses, who are, on a day-to-day basis today, concerned about this and must be concerned about the future, what happens a few years down the road. The average member of the public, not surprisingly, is more worried about the NHL playoffs right

Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, nous partageons la même préoccupation. Les Américains doivent composer avec des échéances imposées par le Congrès, et, à l'heure actuelle, l'administration montre peu d'intérêt pour la prolongation de ces délais. Le temps qu'il nous reste passe donc très rapidement.

La question fondamentale est la suivante : vaut-il la peine que nous affirmions l'importance d'avoir un débat significatif avec les États-Unis pour la définition de ces normes? Ma réponse, c'est : oui, mais nous avons de moins en moins de temps pour le faire.

**Le président :** Ce que vous dites me ramène à votre troisième recommandation, celle qui concerne un vaste débat public. C'est un peu comme la question : si un arbre tombe dans une forêt, est-ce que cela fait du bruit? Les intervenants du vaste débat public à ce sujet semblent être les capitaines de l'industrie qui en parlent et qui sont préoccupés, les politiciens qui en parlent et sont préoccupés, je ne constate pas que la population en parle. Les gens n'en parlent pas, parce que les répercussions ne se sont pas encore fait sentir. C'est une situation dans laquelle on s'attend à ce qu'une urgence survienne, à ce qu'il y ait un problème à la frontière. Sincèrement, je pense que les Canadiens se soucient peu de la situation, et qu'ils ne vont probablement pas s'en soucier avant d'être confrontés au problème de ne pouvoir traverser la frontière.

La personne qui exploite un casino à Windsor s'inquiète, mais la plupart des gens qui vivent à Windsor se sont déjà procuré les documents nécessaires. Ce sont les gens de Detroit qui ne l'ont pas fait.

Lorsque nous parlons d'un vaste débat public, ne parlons-nous pas, en fait, d'un effort déployé par le gouvernement, et peut-être par des organisations comme la vôtre, pour renseigner les Canadiens au sujet de ce que vous anticipez?

**M. Beatty :** Oui.

**Le président :** Votre organisation a-t-elle un budget et un programme de communications visant à dire aux collectivités frontalières : « Voici la situation dans laquelle vous allez inévitablement vous retrouver; voici les conséquences. Parlez à votre représentant, à votre sénateur. »

**M. Beatty :** Ce serait bien si nous avions ce genre de budget.

**Le président :** Vous allez devoir payer, d'une façon ou d'une autre, monsieur Beatty.

**M. Beatty :** Ce sont surtout nos membres qui vont devoir payer. Dans le cas des MEC, nous n'avons pas ce genre de budget, même si je passe une bonne partie de mon temps sur la route, à discuter avec des organisations situées le long de la frontière et à soulever les préoccupations dont nous parlons aujourd'hui.

Vous avez tout à fait raison. Il y a les intervenants qui sont le plus directement touchés par la question, notamment les gouvernements, les autres organisations et les entreprises, pour qui la question est une source de préoccupations quotidiennes et qui doivent envisager ce que l'avenir leur réserve, ce qui va se produire d'ici quelques années. Au moment où nous nous parlons,



now as opposed to what is happening to personal privacy down the road.

**The Chairman:** Do you have a favourite in the playoffs?

**Mr. Beatty:** I do. I like all senators; otherwise, I would not be here.

**The Chairman:** Good answer.

**Mr. Beatty:** Even though we may be the initial interlocutors, because we are more involved and have an obligation to educate and inform Canadians, I promise you that, if the Government of Canada initiated a program for a mandatory ID card system, there would be substantial debate engendered in Canada and very real concerns about personal privacy would be raised.

This is why I think that, to make the progress we would like, it is important the process be as transparent as possible so no one feels there is a hidden agenda or no one is trying to pull a quick one on the public. It will be an educational challenge to make people aware.

We were talking about the technological challenges associated with our RFID. The social impacts of these technologies are complex. There are good and bad impacts — which is why we need to have a thoughtful discussion.

**The Chairman:** This committee was concerned about the Windsor-Detroit crossing. In one of our reports, we called for a broad communications plan by the federal government to inform border communities, ideally on both sides of the border, about the costs and the nature of the risks involved. We have not seen any government pick-up. Do you have any reason to believe that your contacts with the government are likely to sponsor a communications plan to discuss the benefits, costs and risks of not having effective border crossing tools?

**Mr. Beatty:** Not spontaneously and not unless they are encouraged by those of us outside of government to do something.

**The Chairman:** You are frequently talking to members of the government. When you talk to them, is the answer, yes, let us do that or, it will be a frosty Friday? What sort of reaction are you getting?

**Mr. Beatty:** It is not a question of hostility to the concept. If you talked to most agencies, they would say that, given the budgets with which I am operating, I have other priorities to invest in and other ways to spend my time.

**The Chairman:** I notice the government has undertaken a study in relation to the costs of Kyoto. What is the likelihood do you think of them undertaking a study of the costs of the border

le citoyen moyen s'inquiète davantage des séries éliminatoires de la coupe Stanley que du respect de la vie privée dans l'avenir, ce qui n'est pas surprenant.

**Le président :** Avez-vous une équipe favorite?

**M. Beatty :** Oui. J'aime tous les sénateurs; sinon, je ne serais pas ici.

**Le président :** Bonne réponse.

**M. Beatty :** Nous sommes peut-être les premiers interlocuteurs, parce que nous sommes davantage touchés et que nous avons l'obligation d'informer les Canadiens, mais je vous assure que, si le gouvernement du Canada lançait un programme visant l'adoption d'un système de carte d'identité obligatoire, il y aurait un débat substantiel au Canada, et on soulèverait des préoccupations très réelles au sujet du respect de la vie privée.

C'est la raison pour laquelle je pense que, pour réaliser les progrès que nous aimerions réaliser, il est important que le processus soit le plus transparent possible, de façon que personne n'ait l'impression qu'il y a une volonté cachée ou que quelqu'un essaie de faire passer quelque chose en douce, sous le nez de la population. Ce sera un défi de sensibiliser les gens.

Nous parlions des défis technologiques liés à l'identification par radiofréquence. Les répercussions sociales de ces outils technologiques sont complexes. Il y en a de bonnes et de mauvaises — c'est pourquoi nous devons avoir un débat éclairé.

**Le président :** Le poste frontalier Windsor-Detroit soulevait des inquiétudes chez les membres du comité. Dans un de nos rapports, nous recommandons l'adoption d'un vaste plan de communications par le gouvernement fédéral pour informer les collectivités frontalières, idéalement, des deux côtés de la frontière, des coûts et de la nature des risques potentiels. Nous n'avons pas vu de signes indiquant que le gouvernement avait l'intention d'appliquer cette recommandation. Avez-vous une quelconque raison de croire que les intervenants avec qui vous traitez au sein du gouvernement sont susceptibles de promouvoir un plan de communications visant à présenter les avantages, les coûts et les risques associés au fait de ne pas disposer d'outils efficaces pour le passage de la frontière?

**M. Beatty :** Pas de façon spontanée et sans que ceux d'entre nous qui sommes à l'extérieur du gouvernement ne les encourageons à faire quelque chose.

**Le président :** Vous parlez souvent avec des gens du gouvernement. Lorsque vous leur parlez, est-ce que leur réponse est oui, faisons cela, ou encore remettent-ils les choses à la semaine des quatre jeudis? Quelle est leur réaction?

**M. Beatty :** Le problème n'est pas qu'ils sont réfractaires à l'idée. Si vous posiez la question à la plupart des organismes, ils vous diraient que, compte tenu de leurs budgets, ils ont d'autres priorités dans lesquelles investir et d'autres choses auxquelles consacrer leur temps.

**Le président :** J'ai pris connaissance du fait que le gouvernement avait entrepris une étude en rapport avec les coûts liés à Kyoto. Selon vous, quelle est la probabilité que le

slowing down? The magnitude of the problem would appear to be that it will have a significant impact on government revenues. It is in the government's own interests to ensure this goes ahead.

**Mr. Beatty:** In my view, that is the case, and thus the plea to this committee to put that on the government's agenda. This committee is very effective as a vehicle for raising issues to the public's attention.

**The Chairman:** What success have you had from the private sector and have your constituent members had who have a huge impact on the economic well-being of the country? Give us some indication of what response you are getting back from the government when you make the same case to them as you are to us today.

**Mr. Beatty:** The challenge, if I refer specifically to secure IDs, is that the responsibility for that is so fragmented that you are not sure who to talk to. I have been making representations at a number of different places, arguing that in each instance something needs to be done. It needs to be done coherently and across the government. There is no single focus and no one agency or individual with the responsibility for leading on this.

As a result, people tend to look for somebody else to take the initiative rather than doing so themselves.

**The Chairman:** Mr. Beatty, you have spent 20 years in Parliament, more than that, more than half as a minister of the Crown. Where do you go when you need to have a lead agency? Who do you turn to?

**Mr. Beatty:** I turn here to the Senate. I have found, on issues related to the border, that this committee has been particularly effective.

**The Chairman:** In fairness, the right place for a lead agency is the Privy Council Office.

**Mr. Beatty:** I had a feeling that is where you were going.

**The Chairman:** I want to know where you are going on this. You are the person advising this committee and we are here to find out your views. You have come here to us, but in your experience as a cabinet minister if you wanted to get things coordinated within the government, what did you do?

**Mr. Beatty:** It depended on the specific issue you are looking at as well as the interest of parliamentary interest in the issue you are dealing with.

gouvernement entreprenne une étude des coûts du ralentissement à la frontière? Le problème semble suffisamment important pour que les répercussions sur les recettes du gouvernement soient significatives. C'est dans l'intérêt du gouvernement de s'assurer que les choses avancent dans ce dossier.

**M. Beatty :** C'est à mon avis le cas, et c'est ce qui me pousse à prier le comité de faire en sorte que ce dossier fasse partie de l'ordre du jour du gouvernement. Le comité est très efficace lorsqu'il s'agit de porter des questions à l'intention du public.

**Le président :** Dans quelle mesure avez-vous connu du succès auprès du secteur privé et à quel point les membres de votre organisation, dont les activités ont des répercussions énormes sur la santé économique du pays ont-ils connu du succès? J'aimerais que vous nous donniez une idée du genre de réaction que vous obtenez du gouvernement lorsque vous lui présentez les mêmes arguments que ceux que vous nous présentez aujourd'hui.

**M. Beatty :** Le problème, en ce qui concerne précisément les cartes d'identité sûres, c'est que la responsabilité est tellement divisée qu'on ne sait pas à qui s'adresser. J'ai fait des démarches auprès d'un certain nombre d'organisations, en soutenant partout qu'il fallait faire quelque chose. Il faut faire les choses de façon cohérente dans l'ensemble du gouvernement. Il n'y a pas de point de mire unique, non plus que d'organismes ou de personnes responsables de jouer le rôle de chef de file dans ce dossier.

Par conséquent, les gens ont tendance à chercher une autre personne qui pourrait prendre l'initiative plutôt que de le faire eux-mêmes.

**Le président :** Monsieur Beatty, vous avez passé 20 ans au Parlement, et en outre, plus de la moitié de ce temps comme ministre de la Couronne. Où allez-vous lorsque vous avez besoin de savoir quel est l'organisme directeur? À qui vous adressez-vous?

**M. Beatty :** Je m'adresse ici au Sénat. J'ai constaté que le comité a été particulièrement efficace dans les dossiers liés à la frontière.

**Le président :** Pour être juste, il faut dire que le bon endroit où demander quel est l'organisme directeur, c'est le Bureau du Conseil privé.

**M. Beatty :** J'avais le pressentiment que c'est là que vous vouliez en venir.

**Le président :** Je veux savoir où vous voulez en venir à ce sujet. C'est vous qui conseillez le comité, et nous sommes ici pour connaître votre point de vue. Vous vous présentez devant nous, mais d'après votre expérience de ministre du Cabinet, si vous vouliez faire en sorte que les choses soient coordonnées au sein du gouvernement, que feriez-vous?

**M. Beatty :** Cela dépend de la question précise qu'on aborde, ainsi que de l'intérêt de cette question pour les parlementaires.



In a case like this, the challenge is one you have raised earlier. There is not a high degree of public awareness or intense interest at this point. The sense is that things are working fairly well, and we tend to react after the fact when a crisis arises.

The challenge here is to get people to do the right thing before a crisis, and provide proper leadership. Have I made representations at various different agencies within government? I have and will continue to. Do I sense this is a priority for the government today? I would not be here if I did.

**Senator Banks:** Taking a step back from the process and looking at the overall situation, the two countries, as both you and Senator Moore have talked about, are different in the way they were formed. They are also different in the sense that, as everyone knows, anyone who has had their house broken has a different attitude the next day in regard to the police, law and order, and sentencing.

The United States has been attacked in a way that we have not. This committee — as well as other committees here — has found that, since that day, on each occasion we have gone to Washington to talk to them about things, to talk about cost and trade problems and the convenience of people going across the border, there is a policy there, one that does not have a name or is not written down — I will call it STE, security trumps everything. In the mind of the United States, this becomes truer as you get closer to the White House. “Never mind all that other stuff. It does not make a difference. We do not care how much it costs. Our security is our first priority and it trumps everything.” That should be the first priority of every state, I suppose.

Given that, are the advantages obtained to the businesses you represent on both sides of the border that derive from the integration of those industries great enough that they will be a factor? Will we discover that states will say to investors, “Do not mess with that stuff; forget it and build your plant here”? Are we in grave, fairly short-term danger in that respect?

**Mr. Beatty:** In my view, it is doable for us to achieve a better system of border management. Rational people in the United States, as in Canada, looking at our North American economy, will discover it is extremely highly integrated. We stand or fall together. If one part of the economy gets ill in North America, the rest of it gets ill as well. We have a vested interest in ensuring from both the perspective of both of our countries that the border and trade function well.

**Senator Banks:** That is true. However, they say that, if it came down to that, we do not care.

**Mr. Beatty:** If it came down to sacrificing security?

**Senator Banks:** Yes.

Dans un dossier comme celui qui nous occupe aujourd'hui, le problème qui se pose est celui que vous avez soulevé plus tôt. À l'heure actuelle, la population n'est pas très bien informée à ce sujet ou n'a pas manifesté grand intérêt à cet égard. L'impression que les gens ont, c'est que les choses vont assez bien, et nous avons tendance à réagir une fois que la crise éclate.

Le défi, c'est de faire en sorte que les gens prennent les mesures nécessaires pour prévenir la crise, et de bien jouer le rôle de chef de file. Est-ce que j'ai fait des démarches auprès de toutes sortes d'organismes différents au sein du gouvernement? Oui, et je vais continuer de le faire. Est-ce que je pense qu'il s'agit d'une priorité pour le gouvernement, en ce moment? Je ne serais pas ici si c'était le cas.

**Le sénateur Banks :** Je laisse de côté le processus pour me pencher sur la situation globale, et les deux pays, comme le sénateur Moore et vous l'avez dit, ont été fondés sur une structure différente. Ils sont aussi différents en ce sens que, comme tout le monde le sait, l'idée qu'une personne se fait de la police, de l'ordre public et des peines imposées aux criminels change le jour où on entre chez elle par effraction.

Les États-Unis ont subi une attaque que nous n'avons pas subie. Le comité — comme d'autres comités du Sénat — a constaté que, depuis, chaque fois que nous nous rendons à Washington pour discuter avec les Américains d'une chose ou d'une autre, pour parler des coûts, des problèmes liés aux échanges commerciaux et de la facilité avec laquelle les gens traversent la frontière, il y a une politique qui n'a pas de nom et qui n'est pas écrite — je vais l'appeler la politique de la sécurité d'abord et avant tout. Dans l'esprit des Américains, cela est d'autant plus vrai qu'on se trouve près de la Maison Blanche. « Oubliez tout le reste. Cela n'a pas d'importance. Nous ne nous soucions pas des coûts. Notre sécurité est notre première priorité, et elle a préséance sur tout. » J'imagine que la sécurité devrait être la première priorité de tout État.

Compte tenu de cela, est-ce que les avantages de l'intégration des entreprises que vous représentez des deux côtés de la frontière sont suffisamment importants pour constituer un facteur à considérer? Allons-nous découvrir que les États diront aux investisseurs : « Ne vous occupez pas de ces choses compliquées; oubliez tout cela et construisez votre usine ici »? Faisons-nous face à un danger important, à court terme, à cet égard?

**M. Beatty :** À mon avis, nous sommes en mesure de nous doter d'un meilleur système de gestion de la frontière. Aux États-Unis et au Canada, si des gens rationnels se penchent sur l'économie nord-américaine, ils vont découvrir que celle-ci est extrêmement intégrée. Nous réussissons ou subissons l'échec ensemble. Si une partie de l'économie fonctionne mal en Amérique du Nord, le reste n'ira pas bien non plus. Notre intérêt immédiat est de nous assurer du bon fonctionnement de la frontière et des échanges commerciaux, du point de vue de nos deux pays.

**Le sénateur Banks :** C'est vrai. Cependant, les Américains disent qu'ils n'en ont cure s'il faut en arriver à cela.

**M. Beatty :** S'il faut en arriver à sacrifier la sécurité?

**Le sénateur Banks :** Oui.



**Mr. Beatty:** That is precisely where I was going. You are absolutely right. One of the mistakes we often make in Canada is that we use the economic argument in dealing with the Americans. Our starting point has to be that we are as concerned as you are vis-à-vis ensuring the security of our own people and ensuring that our country is not used as a staging point against our allies. We are the one country on bin Laden's list that has not been attacked to date. We have no reason to believe we are immune from the threat. We have a strong direct vested interest in protecting our own citizens to ensure that we maintain high standards of security here.

We have a strong direct vested interest in ensuring we are not used as a staging ground against others. That needs to be our starting point, that there is a common cause and a common threat that affects both of us and that we are both stronger by working together than by working in isolation.

The problem is the political dynamic in the United States and in Canada. DFAIT surveyed Canadians after 9/11. By December, according to their surveying, Canadians were saying that what had happened in September was a terrible but let us go back to what we were doing before September 11. The United States was permanently changed in terms of how they saw themselves in the world. We have to understand that and be sensitive to it.

In December of that year, I found myself talking to a congressman involved in the border caucus. I said the following to him: "I do not want to be rude, but I want to understand the dynamics. Do you think your constituents would accept that any country, however competent or well intentioned, could provide for the security of the United States as well as the United States could?" His response was that, at the end of the day, was my constituents expect us to look after ourselves. What I read into "look after ourselves" is let us draw a line around our geographic boundaries and we will deal with that.

No politician or official will lose his job because of having been too vigilant on security. There will be all sorts of individuals who will lose their jobs if there is another incident and they have not been vigilant enough.

The political dynamic in Washington is the following: We will look after ourselves; Canadians are good people, good allies and friends, but at the end of the day protecting American security is the responsibility of Americans. We need to engage in the discussion in a way that says that the best way for the U.S. to provide for the security of the United States is to collaborate with its partners.

Finally, to make the point, it is not a case of having physical security or economic security. They are two sides of the same coin. If al Qaeda damages us physically, they win.

**M. Beatty :** C'est précisément là que je voulais en venir. Vous avez tout à fait raison. L'une des erreurs que nous faisons souvent, au Canada, c'est que nous invoquons des arguments économiques pour convaincre les Américains. Nous devons commencer par leur dire que nous sommes aussi préoccupés qu'eux par la sécurité de notre propre population et par le fait de nous assurer que notre pays n'est pas une étape pour les terroristes qui veulent s'en prendre à nos alliés. Nous sommes le seul pays de la liste de ben Laden qui n'a pas été attaqué jusqu'à maintenant. Nous n'avons aucune raison de croire que la menace ne pèse pas sur nous. Nous avons tout intérêt à protéger nos propres citoyens pour nous assurer que nous maintenons des normes de sécurité élevées au pays.

Nous avons aussi tout intérêt à nous assurer que notre pays n'est pas une étape pour les terroristes qui veulent attaquer d'autres pays. C'est ce qu'il faut commencer par dire, que nous défendons une cause commune et que la même menace pèse sur nos deux pays, et que les deux pays seront plus forts ensemble que chacun de son côté.

Le problème tient à la dynamique politique aux États-Unis et au Canada. Le MAECI a effectué un sondage auprès des Canadiens après les événements du 11 septembre 2001. En décembre, d'après ce sondage, les Canadiens disaient que ce qui s'était produit en septembre était terrible, mais qu'il fallait continuer de vivre comme avant le 11 septembre. Dans l'esprit des Américains, la place que les États-Unis occupent dans le monde ne sera plus jamais la même. Nous devons le comprendre et faire preuve de sensibilité à cet égard.

En décembre 2001, j'ai eu une conversation avec un membre du Congrès qui participait au caucus sur la frontière. Je lui ai dit : « Je ne veux pas être impoli, mais je veux comprendre la dynamique. Croyez-vous que vos électeurs accepteraient l'idée selon laquelle tout pays, si compétent et bien intentionné soit-il, pourrait garantir la sécurité des États-Unis aussi bien que les États-Unis eux-mêmes? » Il m'a répondu : au bout du compte, ce à quoi mes électeurs s'attendent de nous, c'est que nous nous occupions de nous-mêmes. Mon interprétation de « s'occuper de nous-mêmes », c'est : traçons une ligne suivant nos frontières géographiques et occupons-nous de la situation.

Aucun politicien ou fonctionnaire ne va perdre son poste pour avoir été trop vigilant en matière de sécurité. Toutes sortes de gens vont perdre leur poste s'il y a un autre incident et qu'ils n'ont pas été suffisamment vigilants.

Voici la dynamique politique à Washington : nous allons nous occuper de nous-mêmes; les Canadiens sont un bon peuple, de bons alliés et de bons amis, mais, au bout du compte, la sécurité des États-Unis est la responsabilité des Américains. Nous devons participer au débat en disant que la meilleure façon pour les États-Unis de garantir leur propre sécurité est de collaborer avec leurs partenaires.

Enfin, l'idée est qu'il ne s'agit pas de choisir entre la sécurité physique et la sécurité économique. Il s'agit des deux côtés de la même médaille. Si Al-Qaïda réussit à nous porter préjudice sur le

If they damage us economically, they win. We win if we remain strong economically and physically. We can only do that by collaborating with each other.

**Senator Moore:** Mr. Beatty, the U.S. legislation provided for the implementation of the regulations under WHTI for air travel to the U.S., effective January 23, 2007. That is in place. The land and sea regulations are to be effective June 1, 2009. The legislation does not say that, though. It could be beforehand. I am sensing from what I am reading that there is a push in the United States to have the land and sea implementation date moved up to sometime in 2008 perhaps. Canadian awareness will really come home then, because that is probably how a good number of people daily go back and forth on land or sea, including ferries. I guess ferries are lumped into land access. Do you have any feeling from your counterparts in the U.S. as to whether they see this the implementation date being pushed ahead to sometime in 2008, or will in fact be June 1, 2009? Should we plan for that to happen?

**Mr. Beatty:** Our embassy could give you current information. My understanding is that the goal of Homeland Security is to declare themselves ready to implement at the earliest possible date. There is indeed a possibility the date could move forward. That adds urgency.

**Senator Moore:** We are moving along thinking it is 2009. It could be January 1, 2008. Again you go back to sharing information and cooperation. I do not sense it.

**Mr. Beatty:** That is precisely the concern I have. I felt our government, candidly, was slow in terms of putting the WHTI front and centre in terms of a major issue. They have certainly done that now. I am not satisfied with the response from the other side. Senator Kenny alluded to it. In the administration, there is a feeling they have decided they know what they want to do, they will do it and do it as rapidly as possible. It is a legitimate question that Senator Kenny and others put to me this morning as to whether there will be any disinclination on the part of Americans to be deflected in any way from that. I hope there will, and it is worth our attempting to do it. However, the window for us to do that is tight and closing.

**Senator Atkins:** You keep talking about the lack of coordination in government with regard to a lot of these issues. Would it not make sense for it all to come under the Department of Public Safety?

plan physique, c'est cette organisation qui gagne. Si elle réussit à nous porter préjudice sur le plan économique, elle gagne aussi. C'est nous qui gagnons si nous demeurons forts sur les plans économique et physique. Nous ne pouvons y arriver qu'en collaborant l'un avec l'autre.

**Le sénateur Moore :** Monsieur Beatty, la loi américaine prévoyait l'adoption d'un règlement concernant les déplacements aériens vers les États-Unis dans le cadre de l'IVHO, règlement qui est entré en vigueur le 23 janvier 2007. Le règlement est en vigueur. Le règlement concernant le transport terrestre et maritime doit entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> juin 2009. La loi ne le précise cependant pas. Cela pourrait se faire avant. D'après ce que j'ai lu, j'ai l'impression qu'il y a un mouvement aux États-Unis en faveur de l'adoption plus rapide du règlement sur le transport terrestre et maritime, peut-être en 2008. C'est à ce moment que les Canadiens vont vraiment prendre conscience de la situation, parce qu'il y a probablement beaucoup de gens qui entrent sur le territoire américain et qui en ressortent chaque jour par voie terrestre ou maritime, notamment par traversier. J'imagine que les traversiers font partie de l'accès par voie terrestre. Vos homologues américains pensent-ils que la date d'entrée en vigueur du règlement va être ramenée à 2008, ou est-ce que ce sera vraiment le 1<sup>er</sup> juin 2009? Devrions-nous prévoir cette éventualité?

**M. Beatty :** Notre ambassade pourrait vous fournir des renseignements à jour. D'après ce que je sais, l'objectif du Department of Homeland Security est de se déclarer prêt pour l'entrée en vigueur du règlement le plus tôt possible. Il est bel et bien possible que la date soit avancée. Cela ajoute à l'urgence de la situation.

**Le sénateur Moore :** Nous continuons de faire comme si le règlement allait entrer en vigueur en 2009. Il pourrait entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 2008. Vous en revenez à l'échange de renseignements et à la collaboration. Je n'ai pas l'impression que cela se passe bien.

**M. Beatty :** C'est précisément ce qui m'inquiète. Je pense que notre gouvernement, naïvement, a pris du temps avant d'accorder beaucoup d'attention à l'IVHO. Chose certaine, il y accorde maintenant beaucoup d'attention. Je ne suis pas satisfait de la réaction de l'autre côté. Le sénateur Kenny en a parlé brièvement. Au sein de l'administration, on a l'impression d'avoir décidé qu'on sait ce qu'on veut faire, qu'on va le faire, et le plus rapidement possible. C'est une question légitime que le sénateur Kenny et d'autres m'ont posée ce matin lorsqu'ils m'ont demandé si les Américains allaient être réticents de quelque façon que ce soit à modifier cette décision. J'espère qu'ils vont accepter de la modifier, et il vaut la peine que nous essayions de les en convaincre. Cependant, il nous reste de moins en moins de temps pour le faire.

**Le sénateur Atkins :** Vous parlez beaucoup du manque de coordination, au sein du gouvernement, en ce qui concerne beaucoup de ces questions. Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que tout cela relève du ministère de la Sécurité publique?



**Mr. Beatty:** I am not fussy about where they put it, as long as they identify a focus, whether it is Treasury Board because of its responsibility for government records and standards of administration, or Public Safety, but choose one department. Give the chosen department the responsibility and tell it that it is an issue of some considerable urgency.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Beatty. This is clearly a topic of critical importance to Canadians. The response you saw from committee here today gives you a sense of how you have engaged us with this issue. I know you initially came with concerns related to identification cards and the systems that go with them. There is a broader issue behind that. Without an understanding of the broader issue on how it can help or hurt both our economy and the American economy, it is hard to focus on the need for fewer identification cards.

You have performed a very valuable service by drawing this to our attention. We are grateful to you for attending here today. On behalf of the committee, thank you very much.

**Mr. Beatty:** Thank you for your hospitality.

**The Chairman:** For members of the public, please visit our website at [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). We post witness testimony as well as hearing schedules. Otherwise, you may call the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further assistance.

We have before us now Brigadier-General A.J. Howard, Director General Operations, Strategic Joint Staff, National Defence Headquarters. He is a regular visitor to this committee, so much so that we think he is an honorary member. We have had the benefit of him updating us on Afghanistan a number of times previously.

Brigadier-General Howard joined the Canadian Forces in 1978. He was commissioned to the army as an artillery officer. He has commanded from troop to brigade group level. He spent over 15 years either serving on operations or in the field, and has served internationally in Lahr, Cyprus, Yugoslavia and Washington.

More recently, he was promoted to Commanding Officer, 1st Regiment, Royal Canadian Horse Artillery and Commander, 2nd Mechanized Brigade Group. Brigadier-General Howard was appointed Director General of Operations, Strategic Joint Staff at National Defence Headquarters in the summer of 2006. We understand that you have a new appointment coming up shortly, where you will be commanding the Ontario region. Is that correct?

**Brigadier-General A.J. Howard, Director General Operations, Strategic Joint Staff, National Defence:** Yes, Mr. Chairman.

**M. Beatty :** Cela ne me dérange pas que le gouvernement choisisse le ministère qu'il voudra, pour autant qu'il en choisisse un, que ce soit le Conseil du Trésor, parce que c'est cette organisation qui est responsable des dossiers et des normes d'administration du gouvernement, ou Sécurité publique; l'important, c'est d'en choisir un. Attribuez la responsabilité au ministère choisi, et dites aux gens de ce ministère que le problème est passablement urgent.

**Le président :** Merci, monsieur Betty. Il est clair qu'il s'agit d'une question très importante pour les Canadiens. La réaction que vous avez pu voir chez les membres du comité aujourd'hui vous donne une idée de notre engagement face à cette question. Je sais que vous êtes arrivé ici avec des préoccupations au sujet des cartes d'identité et des systèmes qui servent à les décoder. Il y a derrière cette question une question plus générale. Si on ne comprend pas cette question, qui est celle des répercussions positives ou négatives sur notre économie et sur l'économie américaine, il est difficile de se concentrer sur le besoin de réduire le nombre de cartes d'identité.

Vous nous avez rendu un grand service en attirant notre attention là-dessus. Nous sommes reconnaissants de votre participation à cette réunion. Au nom des membres du comité, merci beaucoup.

**M. Beatty :** Merci de votre accueil.

**Le président :** Je suggère aux gens du public de visiter notre site Web au [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). Nous y affichons les noms des témoins qui doivent comparaître, ainsi que l'horaire des audiences. Vous pouvez aussi téléphoner à la greffière du comité, au 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements.

Nous recevons maintenant le brigadier général A.J. Howard, Directeur général — Opérations, et État-major interarmées stratégique, Quartier général de la Défense nationale. Il témoigne tellement souvent devant le comité que nous le voyons comme un membre honoraire du comité. Nous avons profité à plusieurs reprises de ses comptes rendus sur la situation en Afghanistan.

Le Brigadier général Howard s'est joint aux Forces canadiennes en 1978. On l'a nommé officier d'artillerie. Il a été commandant à divers niveaux, des troupes aux groupes-brigades. Il a servi pendant plus de 15 ans dans le cadre d'opérations ou sur le terrain, il a servi à l'étranger à Lahr, Chypre, en Yougoslavie et à Washington.

Récemment, il a été promu commandant du 1<sup>er</sup> Régiment de la Royal Canadian Horse Artillery et commandant du 2<sup>e</sup> Groupe-brigade mécanisé. Le Brigadier général Howard a été nommé Directeur général des opérations, et État-major interarmées stratégique au Quartier général de la Défense nationale à l'été 2006. Nous avons appris que vous alliez être affecté à un nouveau poste très bientôt, celui de commandant de la Région de l'Ontario. Est-ce exact?

**Brigadier général A.J. Howard, directeur général, Opérations, État-major interarmées stratégique, Défense nationale :** Oui, monsieur le président.

**The Chairman:** This may be one of your last appearances before the committee. I suspect we can probably work in two or three more hearings before you take your new appointment.

Brigadier-General Howard, please proceed with your opening statement.

**BGen. Howard:** Honourable senators, I have a short operations update to be shown on 12 PowerPoint slides. I am happy to appear before the committee once again and will provide you with a short update on the operations in Afghanistan. My presentation will be focused on the current ongoing operations.

[Translation]

As you know, Canada is in Afghanistan at the request of the Afghan government. While the three lines of operations of the NATO-led and UN-mandated ISAF mission are interconnected, I will focus mainly on the security component, the aim of which is to provide support to and enhance the other two lines with a view to building Afghan capacity in order to overcome problems and assist with the rebuilding effort.

[English]

There are challenges and problems that confront even the most determined soldiers in Afghanistan. However, in many areas of the country, life is improving, which is not well known to many. Canadian soldiers see it and try to contribute to this improvement daily. They are motivated by statements from humanitarian organizations such as UNICEF Canada. Mr. Nigel Fisher, head of UNICEF Canada, recently underlined the very positive effect that the soldiers are having on helping to improve the lives of Afghans.

This gets lost at times, but Canadian soldiers continue to make significant contributions, as we all know. For example, there are the 8,000 kilometres of new and refurbished roads in Afghanistan. The Canadian Forces provided security for one small part of that along the route summit to allow the Zhari-Panjwayi area to connect with Kandahar city and other major centres to permit easy travel and, hopefully, improve commerce. Some Canadian soldiers gave their lives during the construction of these roads. Canadian soldiers are making a difference.

Since I was last before the committee, Joint Task Force Afghanistan has undergone a successful rotation cycle in February and March that has seen the tactical elements from Rotation 2, such as the battle group and the PRT. The supporting element, which was predominantly generated out of Petawawa and Edmonton, has been replaced by similar elements coming from the Atlantic region, known as Joint Task Force Afghanistan Rotation 3, or JTF Afg Roto 3.

I point to the accomplishments of Joint Task Force Afghanistan Rotation 2 on the next slide. On the first point, reinforced NATO resolve to support the Afghan government

**Le président :** C'est peut-être l'une des dernières fois que vous témoignez devant le comité. Je pense que nous pourrions probablement tenir deux ou trois audiences encore avant que vous occupiez un nouveau poste.

Brigadier général Howard, veuillez faire votre déclaration préliminaire.

**Bgén Howard :** Honorables sénateurs, je vais vous présenter un bref compte rendu qui tient en douze diapos PowerPoint. Je suis heureux de témoigner de nouveau devant le comité, et je vais vous présenter un bref compte rendu des opérations en Afghanistan. Mon exposé va porter sur les opérations en cours.

[Français]

Comme vous le savez, le Canada est en Afghanistan à la demande du gouvernement afghan. Bien que les trois lignes d'opération pour la mission de la FIAS dirigée par l'OTAN et sanctionnée par les Nations Unies soient entremêlées, je vais insister principalement sur le pilier de la sécurité, qui essaie de soutenir et d'améliorer les deux autres pour aider à bâtir une capacité afghane pour surmonter ces difficultés et pour aider à rebâtir le pays.

[Traduction]

Même les soldats les plus déterminés font face à des défis et à des problèmes en Afghanistan. Cependant, dans de nombreuses régions du pays, les choses s'améliorent, ce que beaucoup de gens ne savent pas. Les soldats canadiens le constatent, et ils essaient de contribuer à cette amélioration chaque jour. Ils sont motivés par les déclarations d'organisations humanitaires comme UNICEF Canada. M. Nigel Fisher, directeur d'UNICEF Canada, a récemment souligné les effets très positifs du travail des soldats sur la situation des Afghans.

On oublie parfois de le dire, mais les soldats canadiens continuent d'apporter une contribution importante, comme nous le savons tous. Par exemple, il y a 8 000 km de routes nouvelles et rénovées en Afghanistan. Les Forces canadiennes ont assuré la sécurité d'un petit tronçon de ce réseau, le long de la route Summit pour établir un lien entre la région de Zhari-Panjwayi et la ville de Kandahar, ainsi que d'autres centres urbains importants et favoriser les déplacements et, on l'espère, les échanges commerciaux. Il y a des soldats canadiens qui ont sacrifié leur vie pour la construction de ces routes. La présence des soldats canadiens compte.

Depuis la dernière fois que j'ai témoigné devant le comité, la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan a effectué avec succès un cycle de rotation en février et en mars, qui visait les éléments tactiques de la Rotation 2, comme le groupe tactique et l'EPR. L'élément de soutien, généré surtout à partir de Petawawa et d'Edmonton, a été remplacé par des éléments du même genre provenant de la Région de l'Atlantique, connus sous le nom de Force opérationnelle interarmées en Afghanistan et Rotation 3, ou FOI Afg Roto 3.

Sur la diapo suivante, je signale les réalisations de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan Rotation 2. Au sujet du premier élément de la diapo, la résolution de l'OTAN de



during Operation Medusa, the International Security Assistance Force, ISAF, sent a powerful message to Operation Medusa last September that the Taliban were unwelcome in the Zhari-Panjwayi region west of Kandahar city. Canadians led the operation to dislodge the Taliban from their fortified positions and demonstrated to all that ISAF was serious in its resolve to help Afghans.

Listening to senior commanders talk about Operation Medusa months later, one can hear that message reinforced each time we see operations being conducted in Afghanistan. The Taliban have never concentrated like that again in one area. It has made a positive impact on Afghans in demonstrating their resolve and it has allowed Canadian soldiers to conduct and undertake current operations. Our current operations aimed at improving the security throughout the region have been much easier because of the results achieved by the 1st Battalion Royal Canadian Regiment Battle Group. The group deserves great credit for their success in this endeavour as they dealt insurgents a significant blow. Unlike before, many Afghan families have returned to the region. If you walked through that area in the fall, you would not have not seen many people in the Zhari-Panjwayi area. There were no lights and no markets; there was nothing happening there.

Once Operation Medusa was complete, and for the last several months, we have seen a steady flow of families come back into the area. In certain positions, you can see lights shining at night and the markets are flourishing. Perhaps the most important aspect is that individual Afghans are approaching the soldiers to communicate with them on where there might be arms caches. In that way, they are trying to take on a bit of responsibility for their own security. That is a small but tangible step. I would not want to suggest to senators that all of the problems are resolved, but, certainly, Operation Medusa has had a positive outcome.

The entire Rotation 2 team worked hard post-Op Medusa and continues to work hard to establish a more secure framework within the Zhari-Panjwayi region by overlaying a rudimentary framework of Afghan security forces. Roto 2 witnessed the growth of the Afghan National Army and Afghan National Police within Kandahar province. That went from almost negligible numbers to between 1,000-2,000. It was quite an accomplishment to set that up, and we have watched the growth continue, although we need many more.

Blood, sweat, tears and lives were given to construct a Route Summit. Much of the paving of that route is finished, although we have a small bridge over the Arghandbad River to finish. That has been a major accomplishment of Canadian soldiers and it has the potential to increase the economics of the region.

renforcer le soutien offert au gouvernement afghan dans le cadre de l'opération Médusa, la Force internationale d'assistance à la sécurité, l'ISAF, a envoyé un message clair, au cours de l'opération Médusa, en septembre dernier, selon lequel les Talibans n'étaient pas bienvenus dans la région de Zhari-Panjwayi, à l'ouest de Kandahar. Les Canadiens ont mené l'opération qui a consisté à faire sortir les Talibans de leurs retranchements, et ils ont fait la preuve du sérieux de la résolution de l'ISAF d'aider les Afghans.

Des mois plus tard, lorsqu'on écoute les commandants supérieurs parler de l'opération Médusa, on peut entendre ce message exprimé avec de plus en plus de force chaque fois que nous regardons les opérations effectuées en Afghanistan. Les Talibans ne se sont jamais concentrés de la même façon de nouveau dans une région. Les opérations ont eu des répercussions positives sur les Afghans, puisqu'elles leur ont permis de faire la preuve de leur résolution, et elles ont permis aux soldats canadiens de mener et de lancer les opérations actuelles. Nos opérations actuelles, qui visent l'amélioration de la sécurité dans l'ensemble de la région, se déroulent beaucoup mieux grâce aux résultats obtenus par le 1<sup>er</sup> bataillon du groupement tactique du Royal Canadian Regiment. Il faut reconnaître le grand succès que le groupement a connu dans le cadre de cette entreprise, puisqu'il a asséné un coup important aux insurgés. Bon nombre de familles afghanes sont rentrées dans la région, ce qu'elles ne pouvaient faire auparavant. Si vous aviez parcouru la région de Zhari-Panjwayi à l'automne, vous n'y auriez pas vu beaucoup de gens. Il n'y avait ni lumières ni marchés; il ne se passait rien là-bas.

Au cours des derniers mois, une fois l'opération Médusa terminée, nous avons continuellement vu les familles rentrer dans la région. Dans certains endroits, on peut voir les lumières briller le soir, et les marchés sont en pleine expansion. En outre, ce qui est peut-être encore plus important, c'est que des Afghans s'adressent aux soldats pour leur faire part des endroits où il peut y avoir des caches d'armes. Ils essaient ainsi d'assumer une partie de la responsabilité liée à leur sécurité. C'est un petit pas, mais un pas important. Je ne voudrais pas donner à croire aux sénateurs que tous les problèmes sont réglés, mais il est clair que l'opération Médusa a eu des répercussions positives.

Toute l'équipe de la Rotation 2 a travaillé dur après l'opération Médusa, et elle continue de le faire en vue d'établir un cadre sécuritaire dans la région de Zhari-Panjwayi, en mettant en place un cadre rudimentaire de forces de sécurité afghanes. Les membres de la Roto 2 ont été témoins de l'augmentation de la taille de l'armée et de la police nationale afghanes dans la province de Kandahar. L'effectif est passé d'un nombre presque négligeable, et il est maintenant de 1 000 à 2 000 hommes. Bâtir cet effectif a été une grande réalisation, et nous avons vu la croissance se poursuivre, même s'il nous faut encore beaucoup plus d'hommes.

Le prix de la construction de la route Summit a été du sang, de la sueur, des larmes et des vies. Une bonne partie du revêtement de cette route est terminée, même s'il nous reste un petit pont sur l'Arghandbad à finir. C'est l'une des importantes réalisations des soldats canadiens, et cette route est une promesse de répercussions positives sur l'économie de la région.

*[Translation]*

The Provincial Reconstruction Team has continued to perform well. The addition last fall of an infantry company to assist with PRT security has allowed the team to carry out twice as many protected meetings and location patrols as was previously possible.

*[English]*

That infantry company and the extra capacity that it brought has allowed us to double our work output in the PRT. During the Roto 2 tour, the PRT managed about 300 separate patrols in Kandahar province to help connect Afghans with senior aid officials; nine village medical outreach patrols were conducted, which had a positive influence over 2,500 patients; 16 schools were repaired; two schools were opened; and two school playgrounds were repaired. These were all great accomplishments for Roto 2. You will be happy to know that Roto 2 will parade in Petawawa this coming Thursday, April 27, 2007, when a number of medals and citations will be awarded to members. Canadians are justifiably proud of what this group has accomplished.

Next, I will provide an update of what has occurred since the departure of Roto 2. The slide shows the four country boxes. Regional Command South remains a high-tempo area in which to operate. The rest of Afghanistan is relatively quiet, but things are certainly active in RCS. The focus of this region's operational activity from an ISAF perspective over the last several weeks has continued to be the provision of security in the region by disrupting the Taliban and by setting the conditions for future development, in particular in the Kandahar-Afghan Development Zone.

The Dutch headquarters has commenced its transition to United Kingdom lead. On May 1, British Major General Jacko Page will assume command of Regional Command South. He will be backed by a very capable Canadian general, Marc Hainse, recently commander of 5 Brigade and Chief of Staff, Canada Command, who will act as his Deputy Commander. Approximately 40 Canadians will work at that headquarters with staff from many other nations, with the U.K. having the lead. I will come back to that in a minute.

*[Translation]*

In Task Force Uruzgan, the main focus is to maintain security in the vicinity of Dehrawudd and Tirin Kot. In Task Force Zabul, the main focus is on security operations along Highway 1, security in the Afghan development zone and disruption operations in the Mizan district.

*[Français]*

L'équipe de reconstruction provinciale a poursuivi son bon travail. L'ajout de la compagnie d'infanterie l'automne dernier pour aider à la sécurité du PRT lui a permis de conduire deux fois le nombre des réunions protégées et les patrouilles des sites qui n'étaient pas précédemment possibles.

*[Traduction]*

Cette compagnie de carabiniers et la capacité supplémentaire qu'elle représentait nous ont permis de doubler la quantité de travail effectué par l'EPR. Au cours de la période de service de la Roto 2, l'EPR a géré environ 300 patrouilles différentes dans la province de Kandahar, dans le but d'établir un lien entre les Afghans et les principaux agents d'aide; on a effectué neuf patrouilles médicales dans des villages, ce qui a été bénéfique pour plus de 2 500 patients; on a rénové 16 écoles; on en a ouvert deux autres et on a rénové deux terrains de jeux d'école. Il s'agit là de grandes réalisations de la Roto 2. Vous serez heureux d'apprendre que les membres de la Roto 2 vont parader à Petawawa le jeudi 27 avril 2007, et on va leur accorder plusieurs médailles et mentions. Les Canadiens ont des raisons d'être fiers de ce que ce groupe a accompli.

Je vais maintenant vous donner un compte rendu de ce qui s'est produit depuis le départ du personnel de la Roto 2. La diapo comporte quatre cases correspondant à différentes régions du pays. Le Commandement régional Sud demeure une région où le rythme des opérations est élevé. Le reste de l'Afghanistan est relativement tranquille, mais l'activité est vraiment intense dans le CRS. Du point de vue de l'ISAF, les activités opérationnelles des dernières semaines dans la région ont continué d'avoir pour objet la sécurité de la région, où on repousse des Talibans et on établit les conditions favorables au développement, surtout dans la zone de développement de la ville de Kandahar.

Au quartier général dirigé par les Pays-Bas, la passation des pouvoirs au Royaume-Uni a commencé. Le 1<sup>er</sup> mai, le major général Jacko Page, un officier britannique, prendra la tête du Commandement régional Sud. Il sera secondé par un général canadien très compétent, Marc Hainse, qui a récemment été commandant de la 5<sup>e</sup> brigade et chef d'état-major de Commandement Canada, et qui va occuper le poste de commandant adjoint. Environ 40 Canadiens vont travailler à ce quartier général, auprès de gens de nombreux pays, le Royaume-Uni étant chargé de la direction du quartier général. Je vais y revenir dans une minute.

*[Français]*

Pour la force opérationnelle d'Uruzgan, l'effort principal est de maintenir leur orientation sur la sécurité dans les régions de Dihrawud et de Tirin Kot. Pour la force opérationnelle de Zaboul, l'effort principal est de continuer leur orientation sur les opérations de sécurité, le long de la route 1, la conduite de la sécurité de la zone de développement afghane et les opérations d'interruption dans le district de Mizan.



[English]

In Task Force Kandahar, our main effort is on security, reconstruction and development in the Zhari-Panjwayi area. To follow through on the great work Roto 2 did, we continue to have our main effort in that particular area.

Finally, looking at Task Force Helmand in the Helmand province, the concentration of effort with operations has been in the vicinity of the Sangin valley. The task force has maintained normal patrol patterns in the Afghan development zones and along Highway 1 to provide security and allow reconstruction projects to continue.

Afghan National Security Forces and U.K. forces have worked in partnership to improve and refurbish the Kajaki Dam and continue operations aimed at establishing the necessary security around that dam.

I should like to describe on the next slide what has been going on in Helmand province. On March 5, Operation Achilles, a Regional Command South mission and operation, commenced in Helmand province. It is a U.K. and Afghan National Security Forces-led operation. There are many troops from different nations, but there are over 5,000 Afghan soldiers involved in this mission and thousands of ISAF troops. It is one of the biggest operations undertaken in Afghanistan to date under the ISAF mission, and it is focused on Helmand province.

Its aim is to disrupt operations in the Sangin River valley, which is just over the border between Helmand and Kandahar, thereby creating the conditions that will provide long-term support to the Kajaki Dam. Joint Task Force Afghanistan participation had included a supporting effort, conducting interdiction and disruption message tasks in the Maywand district. It is a district right along the border between Helmand and Kandahar on the Kandahar side. We deployed soldiers in support of operation Achilles up until April 11.

The Kajaki Dam, located in northern Helmand province, is the largest in Afghanistan. It encapsulates the essence of a comprehensive approach, with security, reconstruction and development working hand in hand to deliver the promise of significant economic benefits. The project aims to increase its electrical power output over a two-year period from 12 to 21 megawatts. The project includes the laying of 87 kilometres of metal road, a tripling of irrigation capacity and the promise of economic regeneration with thousands of jobs in the southern region on the balance.

There remains a need for substantial multi-layered security, both a fixed and mobile presence in that area to accomplish this. The aim is to replace ISAF forces, once this mission is complete, with Afghan army, police and militia to maintain a permanent presence there.

[Traduction]

L'effort principal de la Force opérationnelle Kandahar vise la sécurité, la reconstruction et le développement de la région de Zhari-Panjwayi. Pour donner suite à l'excellent travail que le personnel de la Roto 2 a effectué, nous devons poursuivre notre effort principal dans cette région.

Enfin, du côté de la Force opérationnelle de la province de Helmand, nous avons concentré nos efforts opérationnels autour de la vallée de Sangin. La force opérationnelle a maintenu ses patrouilles normales dans les zones de développement afghanes et le long de l'autoroute 1 pour assurer la sécurité et permettre la poursuite des projets de reconstruction.

Les forces de sécurité afghanes et les forces britanniques ont travaillé en partenariat à l'amélioration et à la rénovation du barrage de Kajaki Dam, et elles ont poursuivi les opérations visant à établir la sécurité nécessaire autour du barrage.

À la diapo suivante, j'aimerais décrire ce qui s'est passé, ces derniers temps, dans la province de Helmand. Le 5 mars, l'Opération Achille, une mission et une opération du Commandement régional Sud, a commencé dans la province. Il s'agit d'une opération dirigée par les forces britanniques et les forces de sécurité afghanes. Il y a beaucoup de personnel de pays différents, mais plus de 5 000 soldats afghans participent à cette mission, comme des milliers de soldats de l'ISAF. Il s'agit de l'une des opérations les plus importantes de la mission de l'ISAF en Afghanistan jusqu'à maintenant, et elle vise la province de Helmand.

L'objectif est d'empêcher les opérations dans la vallée de la rivière Sangin, qui se trouve juste de l'autre côté de la frontière, entre Helmand et Kandahar, et d'ainsi établir les conditions qui permettront de protéger à long terme le barrage de Kajaki. La Force opérationnelle interarmées en Afghanistan a participé à cette opération notamment en déployant un effort de soutien et en s'acquittant de tâches d'interception et de diffusion de messages visant à nuire aux opérations dans le district Maywand. Il s'agit d'un district qui se trouve le long de la frontière entre Helmand et Kandahar, du côté de Kandahar. Nous avons déployé des soldats dans le cadre de l'opération Achille jusqu'au 11 avril.

Le barrage de Kajaki, qui se trouve dans la province nordique de Helmand, est le plus important d'Afghanistan. Il s'agit d'un parfait exemple de démarche globale, la sécurité, la reconstruction et le développement allant de pair pour offrir la promesse de retombées économiques significatives. On vise à augmenter la production d'électricité, pour la faire passer de 12 à 21 mégawatts en deux ans. Il consistera entre autres en la construction d'une route empierrée de 87 kilomètres, en la multiplication par trois de la capacité d'irrigation et en une promesse de reprise économique, avec pour résultat la création de milliers d'emplois dans la région du Sud.

Il y a encore dans la région un grand besoin d'assurer la sécurité de multiples niveaux, grâce à une présence à la fois fixe et mobile. L'objectif est de remplacer les forces de l'ISAF, une fois que la mission sera terminée, par l'armée, la police et la milice afghanes de façon à assurer une présence permanente là-bas.

Due to ISAF efforts to secure the Kajaki Dam, the electrical supply to Kandahar city has been sustained. It was wavering earlier in the fall and in early spring because of poor output and disgruntlement by local Afghans working there. Once we will be able to secure that, it will have a direct impact on our province. It is a military operation with an outcome based on reconstruction and economic reason for doing it.

Regarding operational challenges, I shall address some of the challenges that NATO allies and our partners in Regional Command South have faced over the last several weeks. Overall, Helmand province continues to suffer the brunt of Taliban activity. That is where the bulk of the insurgents' activities has been. That is due in part to a continuous and ongoing aggressive U.K. and ANSF operation that I just spoke of in Helmand province, which pose a direct threat to the Taliban's main lines of communication in Regional Command South.

In simple terms, we have NATO troops that are in and have arrived in areas that have not seen ISAF forces before in the Taliban areas. That is why we see the Taliban so active, because ISAF forces have not been in those areas before.

The most recent operation in the Sangin district centre has affected Taliban capabilities in the area, forcing them to flee the district's centre to the towns in the north. As we make our way to secure from Highway 1 through the Sangin valley up to the Kajaki Dam, certainly, the Taliban have not stayed. They have fled the area somewhat.

In Kandahar province, things have been relatively quiet compared to Helmand province. While the Taliban have to reassert themselves within the province after operational successes we achieved in the Zhari-Panjwayi regions as I described earlier in the briefing, we still are having a fairly positive influence throughout that area. The Taliban have proven incapable of confronting our forces as they did last fall and have proved unable to surge in any significant way. They have resorted and resolved themselves to terrorizing all of us, local Afghans and the soldiers, with indiscriminate use of mines and improvised explosive devices, or IEDs.

As you are aware, on April 8, a light armoured vehicle struck an improvised explosive device, killing six Canadian soldiers and wounding four. On April 11, two more soldiers were killed and two were wounded when their Coyote reconnaissance vehicle struck mines. Finally, on April 17, a remote control explosive device was detonated in Kandahar city as a UN road convoy was passing by. The blast claimed the lives of an Afghan driver and four Nepalese guards working for the UN office for project services.

It is clear the Taliban are trying to disrupt the international community's efforts to bring aid and reconstruction into the region. Sadly, the people most impacted by it are the Afghans

Grâce aux efforts déployés par l'ISAF pour sécuriser le barrage de Kajaki, l'alimentation en électricité de la ville de Kandahar a été continue. Il y avait des fluctuations plus tôt au cours de l'automne et au début du printemps, à cause de la faible production et du mécontentement des Afghans qui travaillent là-bas. Une fois que nous serons en mesure d'assurer la sécurité du barrage, cela aura des répercussions directes sur notre province. Il s'agit d'une opération militaire dont l'objectif est la reconstruction et dont le motif est économique.

En ce qui concerne les problèmes liés aux opérations, je vais parler de ceux auxquels nos alliés de l'OTAN et nos partenaires du Commandement régional Sud ont fait face au cours des dernières semaines. De façon générale, la province de Helmand continue d'être le lieu de la majeure partie des activités des Talibans. C'est là que le gros des activités des insurgés se sont déroulées. Cela est attribuable en partie à l'offensive que le Royaume-Uni et les forces de sécurité afghanes continuent de mener dans la province et dont je viens juste de parler, qui menacent directement les principales voies de communication des Talibans dans le secteur du Commandement régional Sud.

Pour dire les choses simplement, les soldats de l'OTAN sont arrivés dans des régions où se trouvent les Talibans et où ne s'était pas encore rendu l'ISAF. C'est la raison pour laquelle les Talibans s'activent : l'ISAF n'avait pas été là auparavant.

La plus récente opération dans le centre du district de Sangin a affaibli les capacités des Talibans dans la région, les forçant à quitter le centre et à se rendre dans les villes du Nord. Au fur et à mesure que nous sécurisons la région qui va de l'autoroute 1 au barrage de Kajaki, en passant par la vallée de la rivière Sangin, il est certain que les Talibans ne demeurent pas dans la région. Ils ont en quelque sorte fui la région.

La province de Kandahar est plus calme, comparativement à celle de Helmand. Les Talibans doivent reprendre du terrain dans la province, après les succès opérationnels que nous avons connus dans la région de Zhari-Panjwayi et que j'ai décrits plus tôt, et nous exerçons toujours une influence assez positive dans l'ensemble de la région. Les Talibans se sont révélés incapables de faire face à nos forces comme l'automne dernier, et ils n'ont offert aucune résistance digne de mention. En dernier ressort, ils posent des actes terroristes, contre les Afghans et contre nos soldats, en utilisant ce qui leur tombe sous la main, que ce soit des mines ou des engins explosifs improvisés ou EEI.

Le 8 avril, comme vous le savez, un véhicule blindé léger a roulé sur un engin explosif improvisé, et six soldats canadiens ont été tués, et quatre, blessés. Le 11 avril, deux autres soldats ont été tués, et deux autres, blessés, lorsque leur véhicule de reconnaissance Coyote a heurté une mine. Enfin, le 17 avril, un engin explosif télécommandé a explosé à Kandahar au moment où un convoi routier de l'ONU passait tout près. L'explosion a coûté la vie à un chauffeur afghan et à quatre gardes népalais qui travaillaient aux services des projets du bureau de l'ONU.

Il est évident que les Talibans essaient de perturber les efforts de la communauté internationale en ce qui concerne l'aide et la reconstruction dans la région. Malheureusement, les personnes



themselves, who definitely want a better life for their children but are terrorized by the Taliban who attack the soldiers and aid workers who are trying to help.

Within the Canadian contingent, there has been and is a heartfelt respect for the Canadian families, all of them that have lost family members, certainly, those that have lost them recently. Their continued resolve to press ahead is what our fallen comrades would want, and that is certainly the theme within the contingent as I speak.

The ongoing initiatives to provide our troops with the best equipment to help protect them and Afghans are essential. The troops will tell you that they can see progress and they see that every day on the ground. This time last year, you could not have conducted a foot patrol through the Zhari-Panjwayi area; it would not have been safe to do. Our soldiers are able to do that now every day. They are able to get out of the forward operating bases and intermingle in the Zhari-Panjwayi area. That is a positive sign for a soldier when he is able to dismount, leave the FOB and walk around on foot. That is a positive sign amongst the families that have returned to that particular region.

The new tanks recently announced will provide the troops with better protection and will ensure our troops will continue to operate in setting the conditions for meaningful improvements to governance and reconstruction that Afghans need and want.

The final portion of my brief is aimed at highlighting the activities our troops have undertaken over the last several weeks.

On the right-hand side, the green oval on your slide points to the Zhari-Panjwayi area where our main effort of providing security to support reconstruction and development is occurring. Our activities have included security patrols with our Afghan partners to reassure local inhabitants of our commitment to help and our commitment to stay. We engage in such simple things as conversations with local Afghans and interacting with their key leaders to start mapping the tribal framework in the area and develop a detailed assessment of pattern of life so that we can set the conditions to help the villagers, to perhaps help in school reconstruction and a whole host of issues.

We have assisted the Afghan army and police in this area to establish vehicle checkpoints. For example, our engineers have installed wiring, lighting and additional security fencing at six checkpoints over the last week. All of this activity is aimed at helping Afghans take control of their towns and villages in this area.

It is a work in progress but even the small steps mean a lot. For example, on April 8, despite that day being a tough one for Canadians, over 100 young Kandaharis participated in the

qui sont le plus touchées sont les Afghans eux-mêmes, qui veulent une meilleure vie pour leurs enfants, mais qui sont terrorisés par les Talibans, lesquels attaquent les soldats et les travailleurs humanitaires qui essaient d'aider les Afghans.

Le contingent canadien manifeste un profond respect envers les familles canadiennes qui ont perdu un de leurs proches, surtout celles à qui c'est arrivé récemment. La volonté d'aller jusqu'au bout de la mission reste présente ainsi que le souhaiteraient les camarades tombés au combat, et c'est certainement ce qui anime le contingent en ce moment.

Les initiatives en cours visant à fournir à nos soldats le meilleur équipement possible pour se protéger et pour protéger les Afghans sont essentielles. Les soldats vous diront qu'ils constatent des progrès chaque jour sur le terrain. À la même époque l'an dernier, vous n'auriez pas effectué une patrouille à pied dans la région de Zhari-Panjwayi; vous n'auriez pas été en sécurité. Nos soldats peuvent maintenant le faire chaque jour. Ils peuvent maintenant sortir des bases d'opération avancées et se mêler à la population de la région de Zhari-Panjwayi. C'est bon signe lorsque les soldats peuvent descendre de leur véhicule, sortir de la FOB et faire un tour à pied. C'est bon signe pour les familles qui sont rentrées dans la région.

Les nouveaux chars d'assaut qui ont fait l'objet d'une annonce récente vont offrir une meilleure protection aux soldats et vont leur permettre de poursuivre les opérations visant à établir les conditions nécessaires pour que se produisent les améliorations significatives de la gouvernance et la reconstruction dont les Afghans ont besoin et qu'ils souhaitent.

La dernière partie de mon exposé vise à mettre en lumière les activités que nos soldats ont entreprises au cours des dernières semaines.

Du côté droit de la diapo, l'ovale vert pointe vers la région de Zhari-Panjwayi, où nous déployons notre principal effort de sécurité pour soutenir la reconstruction et le développement. Entre autres activités, nous avons effectué des patrouilles de sécurité avec nos partenaires afghans pour assurer les habitants de l'endroit de notre engagement à les aider et à rester sur place. Nous faisons des choses simples comme discuter avec les Afghans et collaborer avec leurs principaux dirigeants pour commencer à dresser la carte des tribus dans la région et faire une évaluation détaillée du mode de vie, de façon que nous puissions établir les conditions favorables pour les villageois, et peut-être pour contribuer à la reconstruction des écoles et donner un coup de main à beaucoup d'autres égards.

Nous avons aidé l'armée et la police afghanes à établir des points de contrôle des véhicules dans la région. La semaine dernière, par exemple, nos ingénieurs ont installé des fils, des lampes et des clôtures de sécurité supplémentaires à six points de contrôle. Toutes ces activités visent à permettre aux Afghans de maîtriser la situation dans les villes et dans les villages de la région.

C'est un travail en cours, mais chaque petit pas compte. Le 8 avril, par exemple, même si la journée a été difficile pour les Canadiens, plus de 100 jeunes de Kandahar ont participé à une

Kandahar fun run. I brought a picture of that run. Again, the step is a small, measured one. The thought of local inhabitants being able to conduct what we would take as a normal Saturday activity here in Ottawa is heartening to see: to see kids running and to see folks running in shorts. The Taliban never would have allowed that. This run was successfully accomplished with no violence and it shows the potential in the region for normal patterns of life.

While this run was well-presented and distributed by the local media, we did not achieve that coverage on the international stage, so I thought I would bring that information to you. It is a powerful message and it motivates people on the ground.

I will go then to the following slide where I want to talk about the green oval on the right. That oval points to the Maywand District in Kandahar Province where our Canadian troops have conducted patrols along the border region, as I previously described, interacting and meeting with local leaders. I did not encounter many insurgents through there, although we did have the horrific strike by an improvised explosive device, IED, within that particular area. Our presence has allowed the Helmand Task Force to accomplish their mission by ensuring that nothing from the flank interferes with their missions.

I will move now to the Provincial Reconstruction Team. Their main effort is as wide as you would recall when you were over there talking to the PRT team. They have made significant progress in Kandahar since January 2007, accelerating the process of projects under the Afghan Government National Area Based Development Program. This progress is a direct reflection of the leadership of the Governor of Kandahar and the continued support of the international community. There is traction. The governor has been an active player in the province and it is good to see all these signs. The situation is not perfect. There are problems. I do not suggest for a minute that those problems have gone away, but I believe they are trending in the right way.

The implementation of a national solidarity program is taking hold within the province and we see the evolution of many development communities at the local level, with Afghans helping themselves to become coordinated. Many activities have occurred, such as that one, under the PRT over the last six months.

At the tactical level, a number of accomplishments can be seen on my next slide. I will not go through each one, but they mean a lot to the folks on the grounds. What I find heartening is the continuing emphasis of improvement when it comes to reconstruction projects within the province. For example, most recently, Minister Zia, who is the reconstruction development minister in the Afghan government, announced 34 projects within the Kandahar province worth almost \$2 million U.S. being funded by the Canadian International Development Agency, CIDA. Those projects will provide a combined total of 49,000 labour days and will benefit some 74,000 people in the Kandahar

course. J'ai apporté une photographie qui a été prise à l'occasion de cet événement. Encore une fois, il s'agit d'un petit pas, mesuré. C'est encourageant de voir les habitants de l'endroit se livrer à une activité qui passerait pour normale un samedi à Ottawa : voir les enfants courir et les gens courir en shorts. Les Talibans ne l'auraient jamais permis. La course s'est bien passée, sans violence, et cela prouve qu'il est possible de vivre une vie normale dans la région.

Les médias locaux ont effectué une couverture adéquate de l'événement, mais celui-ci n'a pas autant attiré l'attention sur la scène internationale, alors j'ai cru bon de vous en parler. C'est un message puissant qui motive les gens sur le terrain.

Je passe à la diapo suivante, et je veux parler de l'ovale vert qui se trouve à droite. L'ovale indique le district de Maywand, dans la province de Kandahar, où nos soldats ont effectué des patrouilles le long de la frontière, comme je l'ai déjà décrit, et ils ont rencontré les dirigeants locaux. Je n'ai pas croisé beaucoup d'insurgés là-bas, même si c'est là qu'a eu lieu l'horrible attentat à l'engin explosif improvisé. Notre présence a permis à la Force opérationnelle de Helmand d'accomplir sa mission en s'assurant qu'aucun élément ne vienne par le flanc l'en empêcher.

Je vais maintenant parler de l'équipe provinciale de reconstruction. L'effort principal de cette équipe est aussi important qu'il l'était au moment où vous étiez là-bas pour discuter avec les membres de l'équipe. Ils ont réalisé des progrès importants à Kandahar depuis janvier 2007, en accélérant le déroulement de projets dans le cadre du Programme national de développement axé sur les régions du gouvernement afghan. Ces progrès sont un reflet direct du leadership du gouverneur de Kandahar et du soutien continu de la communauté internationale. Il y a des progrès. Le gouverneur a joué un rôle actif dans la province, et c'est agréable de voir tous ces signes positifs. La situation n'est pas parfaite. Il y a des problèmes. Je suis loin de dire que tous les problèmes sont réglés, mais je pense que les choses vont dans la bonne direction.

La mise en place d'un programme national de solidarité avance dans la province, et nous constatons l'évolution de nombreuses communautés de développement à l'échelle locale, les Afghans eux-mêmes contribuant à l'amélioration de la coordination de leurs activités. Bon nombre d'activités du genre ont eu lieu sous l'égide de l'EPR au cours des six derniers mois.

Sur le plan tactique, je présente un certain nombre de réalisations à la diapo suivante. Je ne vais pas parler de chacune de ces réalisations, mais elles sont importantes aux yeux des gens sur le terrain. Ce que je trouve encourageant, c'est qu'on insiste toujours sur les améliorations, lorsqu'on parle des projets de reconstruction dans la province. Tout récemment, par exemple, le ministre Zia, qui est le ministre de la reconstruction et du développement au sein du gouvernement afghan, a fait l'annonce de 34 projets dans la province de Kandahar, d'une valeur totale de près de deux millions de dollars américains et financés par l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI. Au



province. For example, projects that include the solar power initiative will bring light to 800 households which have not had light before. A whole slew of positive activities and initiatives are underway in Kandahar province.

That brings me to the end of my formal presentation, Mr. Chairman. I am happy to address any questions.

**The Chairman:** Thank you, general. The committee received the impression that something was different in terms of the approach of the Canadian Forces between Operation Medusa and Operation Baaz Tsuka, and those two operations bracketed our visit to Afghanistan. Our impression was that feeling was growing amongst the command in the south that the impact of military operations themselves had a negative impact on local residents, and that perhaps a slightly different set of terms of engagement were put in place in Op Baaz Tsuka that I heard described as a more gentle approach, or perhaps a more careful approach, in terms of how operations were conducted. Is this so, and did the approach prove to be more effective, in your estimate, in the long term in winning over hearts and minds of locals in the south?

**BGen. Howard:** From my vantage point, our preference has always been, in Afghanistan, not to conduct combat. We would prefer not to fire a single round. I would say that Op Medusa set the conditions to allow Op Baaz Tsuka to be successful. In conducting Operation Medusa, the same sorts of ideas were presented to the Taliban, essentially a request to leave: "We will enter this area, we want to help the local Afghans and we want you to leave." Their response was to build fortified positions similar to those built in World War I: trench lines, heavy concentrations of troops, anti-tank weapons and the like. When faced with that type of enemy, to remove them from that area was the difficult endeavour.

As I have described before, removing them took combat action. For Operation Baaz Tsuka, which followed Operation Medusa, the Taliban knew we were serious and if they decided to terrorize the locals again and set up defensive positions, we would not tolerate that activity. However, it was clear that once we let them know we were coming, so to speak, they quickly melted away. After the fact, as our troops advanced through that area prepared to do exactly what we had done in Operation Medusa, we did not encounter any Taliban in the numbers or strength that we encountered before.

I believe Op Medusa set the conditions. Op Baaz Tsuka is a great model by which we can conduct security operations. Each situation is always different. I do not think it points to a new way of doing things, but goes back to the premise that

total, ces projets vont offrir 49 000 jours de travail et profiter à quelque 74 000 personnes dans la province. Par exemple, des projets liés notamment à l'initiative sur l'énergie solaire vont permettre d'éclairer 800 maisons qui ne l'étaient pas auparavant. Toutes sortes d'activités et d'initiatives positives sont en cours dans la province de Kandahar.

J'ai terminé mon exposé, monsieur le président. Je serai heureux de répondre à toutes vos questions.

**Le président :** Merci, général. Les membres du comité ont eu l'impression qu'il y avait une différence entre la démarche des Forces canadiennes dans le cadre de l'opération Médusa et de l'opération Baaz Tsuka, et, lorsque nous nous sommes rendus en Afghanistan, nous avons porté notre attention sur ces deux opérations. L'impression que nous avons eue est que les membres du commandement du Sud avaient de plus en plus le sentiment que les opérations militaires avaient des répercussions négatives sur les gens de l'endroit et qu'on avait peut-être adopté un cadre d'intervention légèrement différent pour l'opération Baaz Tsuka, que j'ai entendu décrire comme étant un peu moins offensive, ou peut-être un peu plus prudente, au chapitre de la conduite des opérations. Est-ce le cas, et, selon vous, cette démarche s'est-elle révélée plus efficace, à long terme, pour ce qui est de gagner la confiance des gens du sud du pays?

**Bgén Howard :** Mon point de vue, c'est que nous avons toujours préféré ne pas avoir à nous livrer au combat en Afghanistan. Nous préférierions ne pas avoir à tirer une seule balle. Je dirais que l'opération Médusa a permis d'établir les conditions nécessaires au succès de l'opération Baaz Tsuka. Dans le cadre de l'opération Médusa, on a présenté le même genre d'idée aux Talibans, et nous leur avons essentiellement demandé de partir : « Nous allons occuper cette région, nous voulons aider la population locale et nous vous demandons de partir. » Leur réaction a été de se retrancher, situation qui rappelle la Première Guerre mondiale : des tranchées, une forte concentration des soldats, des armes antichars et des choses du genre. Face à ce type d'ennemi, l'entreprise difficile a été de les déloger de la région.

Comme je l'ai déjà mentionné, il a fallu combattre pour les faire partir. Pendant l'opération Baaz Tsuka, qui a suivi l'opération Médusa, les Talibans savaient que nous étions sérieux et que nous n'allions pas tolérer qu'ils continuent de terroriser la population locale et de se placer dans les positions retranchées. Cependant, il a été clair, une fois que nous leur avons fait savoir que nous nous en venions, pour ainsi dire, qu'ils se sont défilés. Par la suite, lorsque nos soldats se sont avancés dans cette région, préparés à faire exactement ce que nous avions fait au cours de l'opération Médusa, les Talibans n'étaient plus aussi nombreux qu'auparavant, et leur résistance n'était plus aussi grande.

Je crois que c'est l'opération Médusa qui a permis de préparer le terrain. L'opération Baaz Tsuka offre un excellent modèle que nous pouvons suivre pour les opérations de sécurité. Chaque situation est différente. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une nouvelle

Canadian troops would prefer not to be engaged in combat there. We want to provide security. However, if someone wants to take us on, we have the expertise and wherewithal to set the conditions for that stable and secure environment.

**The Chairman:** What approach applies to the current operation?

**BGen. Howard:** Currently, we are in the Zhari Panjwayi area. We are at what I would describe as the back end of Operation Baaz Tsuka, which is a chance to consolidate in the region and attempt to overlay a secure environment. We are trying to bring in our Afghan partners there — Afghan National Police and others — to take responsibility for their own security and key leader engagements, to facilitate the movement of aid and reconstruction into that zone, and to make sure that the Taliban do not re-infiltrate in large numbers. We will continue to maintain a presence. Our presence is what maintains the security and stability in that region.

To do that everywhere in Afghanistan would be particularly tough. Many troops would be needed. However, if there is success, and others see that success, then in subsequent months perhaps we can go to other regions and make them secure and stable as well. It is a work in progress and will be for several months ahead.

**The Chairman:** When you were last here, a major issue was insufficient support in the south from other NATO countries. Has that been resolved?

**BGen. Howard:** Partners in the southern region have worked together. We have grouped the nations there to conduct big operations together. That is one thing that I think has worked out well. We certainly encourage our nations to join us in the south. This endeavour is NATO-lead. The individual arrangements they make with other countries are negotiated at that particular level. Additional U.S. battalions are available to Regional Command South. The U.K. has increased their number of soldiers in theatre. We increased ours in the fall, and I hope over the months ahead, we will see other partners join us in the south.

**The Chairman:** You are here representing the Chief of the Defence Staff, correct?

**BGen. Howard:** I am.

**The Chairman:** Is he satisfied with the NATO participation as it stands now?

façon de faire les choses, mais cela nous ramène à l'idée de départ selon laquelle les soldats canadiens préfèrent ne pas avoir à livrer de combat là-bas. Ce que nous voulons, c'est assurer la sécurité. Cependant, si quelqu'un s'en prend à nous, nous avons l'expertise et les ressources nécessaires pour établir les conditions permettant la création d'un milieu stable et sûr.

**Le président :** Quelle démarche s'applique à l'opération actuelle?

**Bgén Howard :** À l'heure actuelle, nous nous trouvons dans la région de Zhari-Panjwayi. Il s'agit de ce que je décrirais comme étant la partie postérieure de l'opération Baaz Tsuka, et il s'agit de l'occasion d'effectuer une consolidation dans la région et d'essayer de rendre le milieu sûr. Nous essayons d'amener nos partenaires afghans — la police nationale afghane et d'autres partenaires — pour qu'ils assument la responsabilité de leur propre sécurité, ainsi que de mobiliser les principaux dirigeants, pour qu'ils facilitent l'afflux de l'aide et la reconstruction dans cette zone, et qu'ils s'assurent que les Talibans ne reviennent pas en grand nombre. Nous continuerons d'assurer une présence. Notre présence est ce qui garantit la sécurité et la stabilité de la région.

Faire la même chose partout en Afghanistan serait particulièrement difficile. Il faudrait beaucoup de soldats. Cependant, si nous réussissons, et que d'autres le constatent, alors, au cours des mois suivants, nous pouvons peut-être nous rendre dans d'autres régions pour les rendre sûres et stables aussi. C'est un travail inachevé qui prendra encore plusieurs mois à terminer.

**Le président :** La dernière fois que vous avez témoigné devant nous, l'un des problèmes importants était un soutien insuffisant de la part des autres pays de l'OTAN dans le Sud. Est-ce que ce problème est réglé?

**Bgén Howard :** Les partenaires de la région du Sud ont travaillé ensemble. Les pays se sont regroupés là-bas pour effectuer de grandes opérations ensemble. C'est l'une des choses qui, à mon avis, a bien fonctionné. Nous encourageons certainement nos alliés à se joindre à nous dans le Sud. Il s'agit d'une entreprise dirigée par l'OTAN. Les différentes ententes qu'ils ont conclues avec d'autres pays sont négociées à ce niveau précis. Le Commandement régional Sud dispose d'autres bataillons américains. Le Royaume-Uni a envoyé davantage de soldats dans le théâtre des opérations. Nous avons augmenté notre propre effectif à l'automne, et j'espère que, au cours des mois qui viennent, d'autres partenaires se joindront à nous dans le Sud.

**Le président :** Vous êtes ici à titre de représentant du Chef d'état-major de la Défense, n'est-ce pas?

**Bgén Howard :** Oui.

**Le président :** Est-il satisfait de la participation actuelle de l'OTAN?



**BGen. Howard:** We have enough troops to conduct the missions underway in Regional Command South. We do the best we can with what we have. General Hillier would tell you we would love to have more people in the south to help us, but if we do not have large numbers, then it takes longer to do things.

**The Chairman:** General, you are hedging. Is he satisfied with the number of troops there now from NATO?

**BGen. Howard:** I cannot speak specifically because I have not asked him that question in the last several weeks. I would have to ask him.

**The Chairman:** What was his response the last time you asked?

**BGen. Howard:** I have given you my response. The last time I asked him about troops in regional command south, he said, "We will take as many as we can get and we will sequence our operations to conduct operations with the troops we have. It simply means it takes longer."

**The Chairman:** Is the government looking for more participation from NATO or not?

**BGen. Howard:** I cannot answer that question. I do not know. I have not asked recently.

**The Chairman:** Can you get that answer for the committee please?

**BGen. Howard:** Certainly.

**The Chairman:** Thank you.

**Senator Moore:** Nice to see you again, Brigadier-General Howard. Thank you for being here. I want to start by asking questions with regard to the Afghan National Police and the auxiliary police. We heard comments in the past that we are training the auxiliary because the police were corrupt and, as such, we needed an auxiliary force with only 10 to 14 days training, which I think is minimal.

What were the goals of the total establishment of the police force and the auxiliary force, and what have we achieved in numbers in training these people? We were looking for so many trained police, and I want know where we are now. Do you have that information? If not, perhaps you could get it, and the same applies with regard to the auxiliary police.

**BGen. Howard:** As we have discussed before, the police is a work in progress. Canadian Forces is focused on the Afghan National Army, ANA, and is involved in their training in Kabul. Some 20,000 Afghans have gone through the training there. On the policing side, a U.S.-led security command headquarters is responsible for the efforts relating to the

**Bgén Howard :** Nous disposons de suffisamment de soldats pour effectuer les missions en cours au Commandement régional Sud. Nous faisons de notre mieux avec les ressources dont nous disposons. Le général Hillier vous dirait que nous aimerions beaucoup qu'il y ait davantage de gens dans le Sud pour nous aider, mais, si nous ne sommes pas nombreux, alors il faut plus de temps pour effectuer les opérations.

**Le président :** Général, vous tournez autour du pot. Est-il satisfait du nombre de soldats de l'OTAN qui se trouvent là-bas à l'heure actuelle?

**Bgén Howard :** Je ne peux pas répondre de façon précise, parce que je ne lui ai pas posé la question au cours des dernières semaines. Il faudrait que je la lui pose.

**Le président :** Quelle a été sa réponse la dernière fois que vous lui avez posé la question?

**Bgén Howard :** Je vous ai déjà répondu. La dernière fois que je lui ai posé une question au sujet des soldats dans la zone du Commandement régional Sud, il m'a dit : « Nous allons prendre le plus de soldats possible et prévoir nos opérations en fonction des troupes dont nous disposerons. Cela veut simplement dire qu'il va falloir plus de temps. »

**Le président :** Est-ce que le gouvernement souhaite solliciter une participation plus importante de la part de l'OTAN?

**Bgén Howard :** Je ne suis pas en mesure de répondre à votre question. Je ne connais pas la réponse. Je n'ai pas posé cette question récemment.

**Le président :** Pouvez-vous poser la question et transmettre la réponse au comité, s'il vous plaît?

**Bgén Howard :** Certainement.

**Le président :** Merci.

**Le sénateur Moore :** C'est bon de vous revoir, Brigadier général Howard. Merci d'être ici. Je veux commencer en vous posant des questions au sujet de la police nationale afghane et de la police auxiliaire. Nous avons entendu dire dans le passé que nous sommes en train de former les policiers auxiliaires, parce que la police était corrompue et que, de ce fait, nous avions besoin d'une force auxiliaire n'ayant eu que de 10 à 14 jours d'entraînement, ce qui, à mon avis, est très peu.

Quels étaient les objectifs, dans l'ensemble, de l'établissement de la force de police et de la force auxiliaire, et combien de personnes avons-nous formées? Nous voulions former un nombre donné de policiers, et je veux savoir où nous en sommes. Le savez-vous? Sinon, pouvez-vous obtenir le renseignement, ainsi que les renseignements correspondants en ce qui concerne la police auxiliaire?

**Bgén Howard :** Comme nous l'avons dit auparavant, la mise en place des services policiers est un travail évolutif. Les Forces canadiennes concentrent leurs efforts sur l'Armée nationale afghane, l'ANA, et prennent part à l'entraînement de leurs soldats à Kaboul. Quelque 20 000 Afghans y ont subi un entraînement. Du côté policier, le quartier général du

Afghan National Police and the Afghan National Auxiliary Police, and their endeavour is to train them better. To create them is a work in progress but it lags behind the ANA.

As far as targets go, I would need to research the specific numbers because they are not readily available at my fingers, but within Kandahar province, as I mentioned, we have gone from negligible numbers this time last year to hundreds, if not almost 1,000, when it comes to police and soldiers that operate within our area.

The Afghans themselves have set a lofty goal to create a military of 40,000, and that is well under way. I would need to research the specific numbers of police. When Minister Day was recently in theatre, he announced more RCMP officers will be deployed to the PRT. This trend is a positive. The Department of Foreign Affairs and International Trade, DFAIT, leads on the policing aspects, and they would have better information for you.

**Senator Moore:** Of the 20,000 Afghans that went through the training, were there any women or were they all men?

**BGen. Howard:** I would say, predominantly men.

**Senator Moore:** Of those 20,000 who went through training, how many have stayed?

**BGen. Howard:** In general terms, attrition was a problem as we began. As they professionalize, the trend line for attrition rate is lowering due to positioning these soldiers in their home districts, as opposed to scattering them in different districts, and giving them better pay.

**Senator Moore:** Can you give us numbers? Are half or three quarters staying?

**BGen. Howard:** No, I do not know that.

**Senator Moore:** That would be interesting to know as well.

**The Chairman:** Can you provide the clerk with answers in writing to both these questions and my earlier question?

**BGen. Howard:** Certainly.

**Senator Moore:** The chair asked about NATO. You mentioned the work being done at the Kajaki dam. Is this dam the one the Americans are working on? Are they primarily doing the work on the reconstruction of this dam?

**BGen. Howard:** This endeavour would be international. I am not sure of the specific nations that will be the contractors, for example, but no work has been done on the dam. That is the problem. We need to secure the area around the dam.

commandement responsable de la sécurité, dirigé par les États-Unis, a à sa charge les efforts liés à la Police nationale afghane et à la Police auxiliaire nationale afghane. Son but est de mieux entraîner les policiers en question. Créer les services policiers en question représente un travail évolutif, mais c'est une tâche qui prend du retard par rapport à l'ANA.

Pour ce qui est des objectifs, il faudrait que je fasse une recherche. Je n'ai pas à portée de main les chiffres précis, mais, dans le cas de la province de Kandahar, comme je l'ai mentionné, nous sommes passés d'un nombre négligeable, l'an dernier, à pareille date, à des centaines, sinon presque un millier d'hommes, pour ce qui est de la police et des soldats qui patrouillent dans notre secteur.

Les Afghans eux-mêmes se sont donné un objectif élevé, soit la création d'une armée de 40 000 soldats, projet qui est bien en voie de se réaliser. Il faudrait que je fasse une recherche pour vous dire quels sont les chiffres précis dans le cas de la police. Au moment de sa visite au théâtre des opérations récemment, le ministre Day a annoncé le déploiement d'autres agents de la GRC destinés à faire partie de l'EPR. Voilà une décision qui s'inscrit dans une tendance positive. Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, le MAECI, prend en charge les tâches relatives aux services policiers. Il serait mieux placé pour vous donner les informations en question.

**Le sénateur Moore :** Parmi les 20 000 Afghans qui ont subi l'entraînement en question, y a-t-il des femmes, sinon est-ce que ce sont tous des hommes?

**Bgén Howard :** Je dirais qu'il s'agit d'abord et avant tout d'hommes.

**Le sénateur Moore :** Parmi les 20 000 qui ont subi l'entraînement, combien sont restés?

**Bgén Howard :** De manière générale, l'attrition a présenté un problème dès le départ. Au fur et à mesure que les soldats se professionnalisent, le taux d'attribution diminue du fait qu'ils sont postés dans leur district d'origine, plutôt que d'être dispersés dans différents districts, et qu'ils sont mieux payés.

**Le sénateur Moore :** Pouvez-vous nous donner des chiffres? Qui reste : la moitié ou les trois quarts?

**Bgén Howard :** Je ne le sais pas.

**Le sénateur Moore :** Il serait intéressant de savoir cela aussi.

**Le président :** Pouvez-vous écrire à la greffière pour donner la réponse à ces deux questions et à la question que j'ai posée plus tôt?

**Bgén Howard :** Certainement.

**Le sénateur Moore :** Le président vous a posé une question sur l'OTAN. Vous avez mentionné les travaux au barrage de Kajaki. Est-ce le barrage auquel les Américains travaillent? Est-ce surtout eux qui travaillent à la reconstruction de ce barrage?

**Bgén Howard :** C'est un projet international. Je ne sais pas quels pays en particulier se trouvent à en être les sous-traitants, par exemple, mais il n'y a pas eu de travaux à ce barrage. Voilà le problème. Nous devons sécuriser le secteur autour du barrage.



**Senator Moore:** Nothing has happened yet?

**BGen. Howard:** Little things have happened to maintain the minor electrical generation that occurs there, but the serious improvement has not yet occurred.

**Senator Moore:** We heard that Afghans were stealing the cable that was used in some of the reconstruction work to remove the copper, and that set things back. Do you know about that?

**BGen. Howard:** I cannot comment on that. I know the problem is not so much at the dam itself, but the security required to get there. The Taliban are trying to prevent all the convoys and the like that we would take to do this sort of reconstruction, and we need to secure that part, so the problem is the entire environment around there. Local Afghans are trying to survive as well, and their conditions of work and the like need to be improved as well, but I think once we can provide the security, pay the local Afghans properly and rehabilitate the dam, we are on the right road.

**Senator Moore:** You mentioned in your remarks that you would go from the production of 12 megawatts to 21 megawatts over two years. Will it take two years to have this dam properly functioning and generating?

**BGen. Howard:** Yes: a lot of work needs to be done. I am not an expert on power dams, but I think things will need to be brought to a halt to do the refurbishment. Thirty years of neglect needs to be corrected.

**Senator Moore:** When we were there, we were told that Kandahar City has two hours of electricity per day. Is that supply still the same, to the best of your knowledge?

**BGen. Howard:** In the early new year of 2007, we were concerned there would be no power at all. Minimal power is going towards Kandahar City.

**Senator Moore:** This is a city of 600,000 people.

**BGen. Howard:** Yes: There was some threat that without improved wages there would be no power, so that situation needed to be dealt with. There is a continuous flow but I am not aware of the number of hours per day.

**Senator Moore:** You mentioned it is important that the workers at the Kajaki Dam project be paid properly. Who pays them?

**BGen. Howard:** Who pays the Afghans?

**Senator Moore:** Yes, who pays the workers? Are they paid by the state or by companies doing the work?

**BGen. Howard:** In this particular case for that dam, their wages are taken care of through local Afghan means, as I understand it. It is not an international organization paying for their wages.

**Le sénateur Moore :** Il n'y a encore rien qui se soit fait?

**Bgén Howard :** Il y a eu quelques petits travaux qui ont permis d'y produire un peu d'électricité, mais le travail d'amélioration important qui s'impose n'a pas encore été fait.

**Le sénateur Moore :** Nous avons entendu dire que des Afghans volaient le câble qui sert à certains des travaux de reconstruction pour en extraire le cuivre et que cela a retardé les travaux. Étiez-vous au courant de cela?

**Bgén Howard :** Je ne peux faire de commentaires à ce sujet. Je sais que le problème touche non pas tant le barrage lui-même, mais la sécurité qu'il faut pour s'y rendre. Les Talibans essaient de bloquer tous les convois que nous organisons en vue de procéder à cette reconstruction, et il nous faut sécuriser ce secteur; le problème réside donc dans tout l'environnement qu'il y a là. Les Afghans de l'endroit essaient de survivre aussi, et leurs conditions de travail et le reste doivent s'améliorer aussi, mais, à mon avis, une fois que nous aurons établi la sécurité, rémunéré les Afghans de l'endroit correctement et refait le barrage, nous serons sur une bonne voie.

**Le sénateur Moore :** Dans votre déclaration, vous avez dit que vous alliez passer de la production de 12 mégawatts à 21 mégawatts sur une période de deux ans. Est-ce qu'il faudra deux ans pour faire en sorte que ce barrage puisse fonctionner convenablement et produire de l'électricité?

**Bgén Howard :** Oui : il y a encore beaucoup de travail à faire. Je ne suis pas spécialiste des barrages hydroélectriques, mais je crois qu'il faudra suspendre les activités pour remettre le barrage en état. Ce sont 30 années de négligence qu'il faut corriger.

**Le sénateur Moore :** Pendant notre visite, on nous a dit que la ville de Kandahar bénéficiait de l'électricité pendant deux heures par jour. La situation est-elle demeurée la même sur ce plan, à votre connaissance?

**Bgén Howard :** Au début de l'année 2007, nous craignons qu'il n'y ait plus du tout d'électricité à Kandahar. L'alimentation en électricité de cette ville est minimale.

**Le sénateur Moore :** C'est une ville qui compte 600 000 habitants.

**Bgén Howard :** Oui : il y avait la menace que l'électricité ne soit pas fournie si les salaires n'étaient pas majorés. Il fallait composer avec cette situation. L'alimentation est continue, mais je ne sais pas pendant combien d'heures par jour les gens en profitent.

**Le sénateur Moore :** Vous avez affirmé qu'il importe que les travailleurs du barrage de Kajaki soient rémunérés correctement. Qui verse leur salaire?

**Bgén Howard :** Qui paie les Afghans?

**Le sénateur Moore :** Oui, qui paie les travailleurs? Est-ce qu'ils sont payés par l'État ou par les entreprises chargées des travaux?

**Bgén Howard :** Dans le cas particulier de ce barrage, ce sont des moyens locaux, d'Afghanistan, qui servent à payer les salaires, si je comprends bien. Ce n'est pas un organisme international qui verse ces salaires de ses travailleurs.

**Senator Moore:** What do you mean by "local means"? Do you mean the money is paid by some local elder, by an erstwhile warlord, or by whom?

**BGen. Howard:** Probably by the governor. Money flows from the national level to the governor's level to them.

**Senator Moore:** It is interesting that you mentioned Mr. Zhia. I do not know if you are aware, but an article about him is in today's edition of *The Toronto Star*. He is the minister of rural rehabilitation and development. A quote about NGOs working in Afghanistan attributed to him states:

Many of these NGOs have failed to realize the grand reality of Afghanistan today — that we have a duly and democratically elected government with the responsibility of making decisions best for us. Instead, the NGOs seem very much in competition with the government.

Why? Because business as usual suits them very well.

It is a ringing indictment of the work of the NGOs. When you were here last time, we talked about CIDA not being able to put funding onto the ground to help people. As a result, we saw funding for our forces increase from \$1.9 to \$4 billion so they would have more direct access to help people.

What do you think about Mr. Zhia's comments with regard to the NGOs? He does not seem to be happy that they are there. Maybe everything is supposed to go through him. I do not know how this aid is structured. We are not together on this issue but how is that impacting on the Canadian efforts?

**BGen. Howard:** The issues or the comments of the minister are not for me to comment on as a military officer concerned with operations of Canadian Forces, but I could comment from my own personal experience in previous missions. When you go into a nation that requires assistance, there is great energy and enthusiasm for all to help.

**Senator Moore:** Is that energy from the NGOs?

**BGen. Howard:** It is from everyone: from the military, from other government departments here in Canada, to NGOs and international organizations. One difficulty is trying to tie all that together. I am a military man. I like a hierarchy. When I tell someone to do something, they do it. That works well for me in the military, but when I ask an NGO to participate in that, they do not necessarily see it the same way. I am not criticizing NGOs. The coordination, though, of their activities is a mammoth task. We could go into any experience we have had and that coordination is one of the key challenges. I hate to see anyone criticized for what everyone is trying to do in Afghanistan. My reading of this presentation is that the minister is saying we need to be better coordinated so we are all

**Le sénateur Moore :** Qu'entendez-vous par « moyens locaux »? Voulez-vous dire que l'argent provient de quelque aîné local, d'un seigneur de la guerre comme on en trouvait jadis, ou de qui encore?

**Bgén Howard :** Probablement du gouverneur. L'argent passe du niveau national au niveau du gouverneur, puis se rend à eux.

**Le sénateur Moore :** Il est intéressant que vous ayez parlé de M. Zhia. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il y a un article sur lui dans l'édition du *Toronto Star* d'aujourd'hui. Il est ministre du Relèvement et du Développement rural. Il a été cité au sujet des ONG qui travaillent en Afghanistan :

Bon nombre de ces ONG n'ont pas pris conscience de la grande réalité de l'Afghanistan d'aujourd'hui — le fait que nous ayons un gouvernement démocratique, élu en bonne et due forme, et dont la responsabilité est de prendre les décisions qui sont dans notre intérêt. À la place, les ONG semblent entrer en concurrence avec le gouvernement.

Pourquoi? Parce que le statu quo semble très bien leur convenir.

Voilà qui condamne vivement les ONG. La dernière fois où vous êtes venu comparaître ici, vous avez parlé du fait que l'ACDI n'était pas en mesure de mettre des fonds entre les mains des gens sur le terrain. De ce fait, nous avons constaté que le financement de nos forces est passé de 1,9 à 4 milliards de dollars, pour qu'ils puissent avoir un accès plus direct aux gens pour les aider.

Que pensez-vous des propos tenus par M. Zhia concernant les ONG? Il ne semble pas heureux de leur présence. Peut-être que tout est censé passer par lui. Je ne sais pas de quelle façon cette aide est structurée. Nous ne sommes pas d'accord sur cette question, mais quel est l'effet de cela sur l'effort canadien?

**Bgén Howard :** En tant qu'officier chargé des opérations des Forces canadiennes, il ne m'appartient pas de commenter les questions soulevées ou les propos tenus par le ministre, mais je pourrais vous parler de l'expérience personnelle que j'ai vécue au cours de missions précédentes. Lorsqu'on arrive dans un pays qui a besoin d'aide, il y a beaucoup d'énergie et d'enthousiasme de toutes parts.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que c'est une énergie qui vient des ONG?

**Bgén Howard :** Ça vient de tout le monde : de l'armée, des autres ministères ici même au Canada, des ONG et des organismes internationaux. Une des difficultés qui se posent, c'est de faire le lien entre tous ces éléments. Je suis militaire. J'aime une hiérarchie. Quand je dis à quelqu'un de faire quelque chose, il le fait. Ça marche bien de mon point de vue dans l'armée, mais si je demande aux membres d'une ONG de prendre part à l'exercice, ils ne verront pas forcément la chose du même œil. Je ne critique pas les ONG. Tout de même, la coordination de leurs activités est une tâche titanesque. Nous pourrions parler de n'importe laquelle des expériences que nous avons vécues et nous verrions que la coordination représente un des grands défis à relever. Je déteste que quiconque soit critiqué, compte tenu de ce



on the same page. That is certainly a purpose of the provincial reconstruction teams, for example, to try to bring people together to work together.

I want to correct one thing in this article. I never said that CIDA had funding on hold. I simply said it would take time to move money into these funded projects. CIDA deserves great credit for what has been accomplished over the last several months. Those folks working in CIDA headquarters are working hard to help Afghans.

**Senator Moore:** We appreciate that. You did not say that your last time here, I know that. For the record, I am glad you cleared that up.

At the same time, when we were there, only one person from CIDA was on the ground. When we were there, there was one person.

**The Chairman:** Yes, and for the first three months of year, no one was there.

**Senator Moore:** I do not want to put you on the spot of criticizing CIDA. We saw what we saw and we made our report. It stands and the record has been proven correct.

**The Chairman:** Before we leave this subject, can you tell us how many NGO groups are active in Kandahar currently?

**BGen. Howard:** The security situation is perilous in Kandahar province. Certain the UN is the leading agency working there. I am not aware of any NGOs working independently of the UN in Kandahar; it is difficult. You would find them in other provinces or sectors. That is what I do not know.

**The Chairman:** We are interested in the turf that Canadians are responsible for. You say that presently there are no NGOs.

**BGen. Howard:** For example, the UN is there. The UN High Commissioner for Refugees, UNHCR, operates through there with displaced refugees, and the World Food Programme is there. The UN is certainly present in Kandahar city. The number of NGOs with which they are working in parallel is not at my fingertips: I do not know.

**The Chairman:** Can you provide the committee with that information?

**BGen. Howard:** Certainly.

**The Chairman:** Can you also provide the committee more detail on what the UN is doing in Kandahar province?

que tous essaient d'accomplir en Afghanistan. D'après mon interprétation des propos, le ministre est en train de nous dire qu'il faut mieux coordonner le travail, pour que nous soyons tous sur la même longueur d'onde. C'est certainement un des buts des équipes provinciales de reconstruction, par exemple : réunir les gens pour qu'ils puissent travailler ensemble.

Je tiens à corriger un élément qui s'est trouvé dans cet article. Je n'ai jamais dit que l'ACDI retenait des fonds. J'ai simplement dit qu'il faudrait du temps pour que les sommes d'argent soient injectées dans les projets financés. L'ACDI mérite d'être félicitée au plus haut point pour ce qu'elle accomplit depuis plusieurs mois. Les gens à l'administration centrale de l'ACDI triment dur pour venir en aide aux Afghans.

**Le sénateur Moore :** Nous leur en savons gré. Vous n'avez pas mentionné cela la dernière fois, je le sais. Pour le compte rendu, je suis heureux que vous ayez fait cette mise au point.

Par contre, au moment de notre visite, il n'y avait qu'une personne de l'ACDI sur le terrain. Au moment où nous y étions, il n'y avait qu'une personne.

**Le président :** Oui, et durant les trois premiers mois de l'année, il n'y avait personne.

**Le sénateur Moore :** Je ne veux pas vous mettre dans le pétrin pour avoir critiqué l'ACDI. Nous avons vu ce que nous avons vu et nous avons rédigé notre rapport. Cela demeure, et les faits sont venus confirmer les dires.

**Le président :** Avant de délaisser ce sujet, pouvez-vous nous dire combien il y a d'ONG actives à Kandahar en ce moment?

**BGen Howard :** Le climat de sécurité est périlleux dans la province de Kandahar. À coup sûr, c'est l'ONU qui est le principal organisme là-bas. Je ne suis pas au courant d'ONG qui travailleraient indépendamment de l'ONU à Kandahar : c'est difficile. Elles se trouveraient dans d'autres provinces ou dans d'autres secteurs. Cela, je ne le sais pas.

**Le président :** Nous nous intéressons au secteur dont les Canadiens sont responsables. Vous dites que, en ce moment, il n'y a aucune ONG.

**BGen Howard :** Par exemple, il y a l'ONU. Le Haut-Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, le HCNUR, y travaille auprès des personnes déplacées; le Programme alimentaire mondial y est aussi. L'ONU est certainement présente à Kandahar. Je ne sais pas quel est le nombre d'ONG avec lesquelles elle travaille parallèlement. Je n'ai pas cela à portée de main. Je ne sais pas.

**Le président :** Pourriez-vous donner cette information au comité?

**BGen Howard :** Certainement.

**Le président :** Pouvez-vous donner aussi au comité de plus amples précisions sur ce que fait l'ONU dans la province de Kandahar?

**BGen. Howard:** I could but that subject is better addressed by CIDA. They are the ones who work closely with the UN. You might receive a better answer from CIDA on what UNHCR is doing than from a military organization.

**The Chairman:** We are asking you, but we will ask both.

**BGen. Howard:** We will ask CIDA and I will ask them to provide an answer.

**The Chairman:** Thank you.

**Senator Day:** General, thank you for being here and thank you for the briefing on Kandahar and Afghanistan. I will resist the temptation to ask a lot of follow-up questions on that aspect of your presentation because, as the chair has indicated, you will leave your position as Director General Operations soon. I want to ask a few more questions about the Strategic Joint Staff organization, if I could, and your observations in that regard.

First, thank you for giving us a photo of the Kandahar 10K Race for Peace. I think that event is excellent. Obviously, one benefit is the orange caps that they were all given. I see many of them in the photograph. It would be extremely symbolic if that race were on the new highway that was constructed.

**BGen. Howard:** I will put that suggestion forward. That is a good idea.

**Senator Moore:** As a runner, you may want one of those hats.

**Senator Day:** I only make suggestions about noticing these things.

Can we go to the block diagram of the Strategic Joint Staff organization that you provided to us? Perhaps we could fill in some names. You are the Director General Operations?

**BGen. Howard:** Yes.

**Senator Day:** Who is the Director of Staff?

**BGen. Howard:** Rear-Admiral Dan Murphy.

**Senator Day:** And the Director General of Plans?

**BGen. Howard:** Brigadier-General André Viens.

**Senator Day:** Is the Strategic Joint Staff organization now a permanent part of the new organization or is this organization an interim, evolving type of concept?

**BGen. Howard:** The Strategic Joint Staff was formed to provide staff support to the Chief of the Defence Staff on operational matters at the strategic level. We work with and for the Chief of the Defence Staff.

**Bgén Howard :** Je pourrais le faire, mais l'ACDI est mieux placée pour traiter de cette question. C'est elle qui travaille en collaboration étroite avec l'ONU. Les responsables de l'ACDI ou du HCNUR vous donneraient peut-être des informations plus utiles qu'une organisation militaire.

**Le président :** Nous vous posons la question à vous, mais nous allons poser la question aux deux organisations.

**Bgén Howard :** Nous allons demander cela à l'ACDI et je vais leur demander de nous donner une réponse.

**Le président :** Merci.

**Le sénateur Day :** Général, merci d'être là et merci de faire le point sur Kandahar et l'Afghanistan. Je vais résister à la tentation de poser toutes sortes de questions de suivi en rapport avec cet aspect de votre exposé, car, comme le président l'a signalé, vous allez quitter bientôt le poste de directeur général des Opérations que vous occupez. Je veux vous poser quelques questions de plus sur l'organisation de l'État-major interarmées stratégique, si vous le permettez, et obtenir vos observations à cet égard.

Premièrement, merci de nous avoir remis une photo de la course de 10 kilomètres pour la paix qui a eu lieu à Kandahar. Cela me semble être un excellent événement. Évidemment, un des avantages de la chose, c'est que tous ont pu recevoir une casquette orange. J'en vois bon nombre sur la photo. Il serait grandement symbolique de tenir cette course sur la nouvelle route en voie de construction.

**Bgén Howard :** Je transmettrai la suggestion. C'est une bonne idée.

**Le sénateur Moore :** Si vous êtes coureur, vous allez peut-être vouloir une de ces casquettes.

**Le sénateur Day :** Je ne fais que des suggestions pour qu'on remarque ces choses.

Pouvons-nous garder l'organigramme de l'État-major interarmées stratégique que vous nous avez remis? Peut-être pouvons-nous y coller quelques noms. Vous êtes directeur général des opérations?

**Bgén Howard :** Oui.

**Le sénateur Day :** Qui est directeur de l'état-major?

**Bgén Howard :** Le contre-amiral Dan Murphy.

**Le sénateur Day :** Et directeur général de la planification?

**Bgén Howard :** Le brigadier général André Viens.

**Le sénateur Day :** L'État-major interarmées stratégique est-il maintenant un élément permanent de la nouvelle organisation, sinon cette nouvelle organisation est-elle provisoire, est-ce une idée qui est appelée à évoluer?

**Bgén Howard :** L'État-major interarmées stratégique a été mis sur pied pour soutenir le chef d'état-major de la Défense à propos des questions opérationnelles, d'un point de vue stratégique. Nous travaillons pour le chef d'état-major de la Défense, nous travaillons avec lui aussi.



The Strategic Joint Staff is not designed to conduct a structuring or defence strategy — that remains with the Chief of Force Development — but is purely focused on operations. It is a coordinating body to assist the commanders, the Chief of the Defence Staff and his subordinate commanders in Canada Command, Canadian Expeditionary Force Command, the other two commands and Expeditionary Combat Support Squadron, to ensure there is horizontal coordination for operations, which is essential.

Our daily remit to the Chief of the Defence Staff is to apprise the CDS of events that have occurred within the Canadian Forces to bring the CDS immediate awareness of events going on here in Canada and in Afghanistan and to provide staff support for when the CDS wishes to provide direction to subordinate commanders. We also deal with other government departments on larger strategic issues of operating, both here in Canada and in Afghanistan.

**Senator Day:** You list ongoing activities in your block diagram, such as lessons learned and operational requirements. I presume you are conducting these activities in conjunction with the various commanders as well as the force generators. Are these activities joint activities?

**B.Gen. Howard:** Right now, in the particular areas of training and lessons learned, principally all we are able to achieve is to provide a strategic framework for the chief to inform his subordinate commanders on the mechanisms that we, the Canadian Forces, want to achieve under training and lessons learned. We also give direction to the environmental command structures, ECSs, and operational commanders on the importance of lessons learned, because we want to be a learning institution.

While we cannot be involved in the massive detail that would arise from such activity, the aim here is to have the framework to provide that, and the consultation between the commanders.

The lessons learned and training cell is composed of two or three officers. It is small. They will work on the policy and strategic precepts. The actual execution of moving a lesson from the battlefield of Afghanistan or from the airfield here in Canada up through the system and to others is what we are trying to achieve.

**Senator Day:** There must be people thinking about, and working on, lessons learned, especially the staff of the Canadian Expeditionary Force commander, as well as the various force generators, such as the commander of land staff, air staff and maritime staff.

L'État-major interarmées stratégique n'est pas conçu pour mener une stratégie structurante ou de défense — cela demeure l'affaire du chef du Déploiement des Forces. Les opérations constituent son seul et unique centre d'intérêt. C'est un organisme de coordination qui vient en aide aux commandants, au chef d'état-major de la Défense et à ses commandants subalternes du Commandement du Canada, du Commandement de la Force expéditionnaire du Canada, des deux autres commandements et de l'Escadron de soutien au combat de la Force expéditionnaire — afin de s'assurer qu'il y a une coordination horizontale des opérations, ce qui est essentiel.

Nous remettons un rapport quotidien au chef d'état-major de la Défense pour le mettre au fait des événements qui se sont produits au sein des Forces canadiennes, pour qu'il soit immédiatement au courant des événements qui ont lieu ici au Canada et en Afghanistan aussi, et pour le soutenir là où il souhaite fournir des consignes aux commandants subalternes. De même, nous traitons avec d'autres ministères à propos de questions stratégiques plus générales liées aux opérations, ici même au Canada et en Afghanistan.

**Le sénateur Day :** Vous faites la liste des activités permanentes dans votre organigramme, par exemple les leçons apprises et les exigences opérationnelles. Je présume que vous réalisez ces activités de concert avec les divers commandants aussi bien que les responsables de la mise sur pied de la force. Est-ce que ce sont là des activités conjointes?

**Bgén Howard :** En ce moment, dans les secteurs particuliers que sont la formation et les leçons apprises, nous parvenons principalement à fournir au chef un cadre stratégique pour qu'il puisse renseigner ses commandants subalternes sur les mécanismes que nous souhaitons mettre en application, au sein des Forces canadiennes, du point de vue de la formation et des leçons apprises. Nous voulons aussi donner des consignes aux structures de commandement environnementales, les SCE, et aux commandants opérationnels à propos de l'importance des leçons apprises : nous souhaitons être un établissement d'apprentissage.

Nous ne saurions être partie prenante à la masse énorme de détails qui découlent d'une telle activité, mais il s'agit de fournir un cadre et de préparer le terrain à la consultation entre commandants.

La cellule des leçons apprises et de la formation se compose de deux ou trois officiers. C'est une petite cellule. Elle travaille aux préceptes propres à la politique et à la stratégie. Ce à quoi nous aspirons, c'est de faire cheminer la leçon apprise sur le champ de bataille en Afghanistan ou le champ d'exercice ici même au Canada dans le système et jusqu'à autrui.

**Le sénateur Day :** Il doit y avoir des gens qui réfléchissent, qui travaillent aux leçons apprises, surtout l'état-major du commandant de la Force expéditionnaire du Canada, mais aussi les divers responsables de la mise sur pied des forces, par exemple le commandant de l'état-major de l'Armée de terre, de la Force aérienne et des Forces maritimes.

**B.Gen. Howard:** Most definitely: After any serious incident anywhere, there is a quick analysis to try to learn what has happened and to see if we can improve our procedures or buy a new piece of equipment, for example. That process goes on every day.

**The Chairman:** Does the chief do this analysis or is it done someplace else?

**B.Gen. Howard:** The idea is still emerging. As it sits now, the function is within the Strategic Joint Staff. Will the function move to the Chief of Force Development at some point? Perhaps it will. The debate is ongoing. This function is to take lessons from the field and ensure that immediate action is taken. If the action is longer term, such as equipment-based, clearly, the Chief of Force Development needs to be involved, as does the Assistant Deputy Minister of Materiel. A wide matrix of people would be involved.

**The Chairman:** I had dinner with the Chief of Doctrine the other night and he seemed to describe his work as, principally, lessons learned.

**B.Gen. Howard:** Who is the Chief of Doctrine?

**The Chairman:** It is Major-General Beare.

**B.Gen. Howard:** General Stuart Beare heads up the land forces section of doctrine. This section is sitting across the Canadian Forces, to provide a strategic framework. There are multiple levels where lessons are being learned, and little ones are applied. From a Strategic Joint Staff perspective, we want to have the framework. If there is a big lesson that has an impact on the Canadian Forces, having a look at it and delivering the idea to senior decision makers is a function there. It happens at multiple levels and is not in a stovepipe, necessarily.

**The Chairman:** I think where Senator Day is going, and what I am interested in, is how your role relates to the other commands that we see. How many people do we have here? Are they doing the same job that other people are doing? The committee is confused when we see an organization chart like this with so many boxes. We wonder how much of their turf you are moving into.

**B.Gen. Howard:** Lessons learned, for example, is an activity that occurs at every level. If you are to be a learning organization, you have to do it at every level. For example, within every platoon operating on the Afghanistan battlefield, after each activity is conducted, there will be an after-action review. There is a lessons-learned activity going on there in terms of how we could have done that better.

**Bgén Howard :** Tout à fait : après tout incident grave, où qu'il puisse s'être produit, il s'agit d'analyser rapidement la situation pour essayer de voir ce qui s'est produit et de déterminer si nous pouvons améliorer nos procédures ou acheter un nouvel article d'équipement, par exemple. C'est un processus qui s'applique tous les jours.

**Le président :** Est-ce que le chef réalise lui-même l'analyse ou est-ce que cela se fait ailleurs?

**Bgén Howard :** L'idée est encore en train de se former. En ce moment, la fonction revient à l'État-major interarmées stratégique. Est-ce qu'elle appartiendra au chef du Développement des forces à un moment donné? Peut-être. Le débat a cours en ce moment même. La fonction en question consiste à tirer des leçons utiles de ce qui se passe sur le terrain et de s'assurer que des mesures immédiates sont prises. Si le terme est plus long, par exemple s'il s'agit d'acquérir du matériel, bien entendu, le chef du Développement des forces doit participer à l'exercice, tout comme le sous-ministre adjoint du Matériel. C'est une panoplie de responsables qui pourraient être partie prenante à l'exercice.

**Le président :** J'ai soupé avec le Chef de la Doctrine l'autre soir. Il m'a paru décrire son travail comme étant constitué surtout de leçons apprises.

**Bgén Howard :** Qui est le Chef de la Doctrine?

**Le président :** C'est le major-général Beare.

**Bgén Howard :** Le général Stuart Beare est à la tête de la section des forces terrestres pour la doctrine. Cette section chapeaute les Forces canadiennes, elle fournit un cadre stratégique. C'est à de multiples paliers que les leçons sont apprises, parfois de façon modeste. Du point de vue de l'État-major armées stratégique, nous pouvons dire que nous voulons mettre la main sur ce cadre. S'il y a une grande leçon à tirer de l'impact que ça peut avoir sur les Forces canadiennes, examiner la situation et signaler l'idée aux décideurs de haut rang représente une fonction dans ce cas. Cela se fait à de multiples paliers sans qu'il y ait nécessairement d'effet de cloisonnement.

**Le président :** Ce que le sénateur Day cherche à savoir, à mon avis, et cela m'intéresse aussi, c'est en quoi votre rôle entre en relation avec celui des autres commandements que nous voyons. Combien de gens y a-t-il ici? Est-ce qu'ils font le même travail que les autres gens? Devant un tel organigramme, qui comporte un si grand nombre de cases, le comité devient confus. Nous nous demandons dans quelle mesure vous n'empiétez pas sur leur territoire.

**Bgén Howard :** Les leçons apprises, par exemple, renvoient à une activité qui se produit à tous les paliers. Au sein d'une organisation du savoir, il faut faire cela à tous les paliers. Par exemple, à l'intérieur de chacun des pelotons qui combattent en Afghanistan, après chaque activité, il y a un compte rendu après action. Il y a un exercice visant à tirer des leçons utiles de ce qui s'est passé, pour savoir comment nous aurions pu faire mieux.



As the activity rolls all the way up, at the platoon level, they say, "We can fix that; we only need to go around the corner better," or whatever the activity was. They fix it on the spot. They might communicate to others that they had this problem and they fixed it.

**Senator Day:** Is it not equally important to communicate this information to others so others do not make the same mistake the next time around?

**B.Gen. Howard:** Yes: At every level of the military, people are thinking about what occurred and what lessons were learned. If the local organization can deal with the problem and fix it, they will. If not, they obviously need to pass it higher. If the troops said the vehicle they had is no good, they cannot fix that particular problem at that level. Therefore, that problem makes its way all the way up through the military.

Certainly at this level, the Chief of the Defence Staff and others within National Defence Headquarters have a mechanism by which lessons learned are looked at holistically. Those problems that cannot be solved below are brought forward and those issues are dealt with here.

The two or three officers working in this lessons-learned centre are not necessarily operating and thinking about the activity that occurred at a platoon level that was solved. Too much information would be coming forward.

For example, if we had a serious mine strike and we needed to make an equipment fix, they would certainly be aware as this information flows up and that structure would help to coordinate that information across the department.

**Senator Day:** Can you explain to us how that information flows on its way up from the platoon level and the operations in the field? Does it come through the Canadian Expeditionary Force Command or through one of the environmental force generators? How does it flow to the Strategic Joint Staff?

**B.Gen. Howard:** The lessons learned in Afghanistan, for example, flow from the field to CEFCOM. We demand a report within 96 hours after serious incident. A small cell looks at lessons learned. We look for whether there is something we could do better, and whether there is a lesson to be learned.

The flow of information will go from theatre, through the commander of CEFCOM, back into National Defence Headquarters and into the army, where there is a collaborative effort to determine a way ahead.

**Senator Day:** Therefore, it goes back into the army, the Chief of the Land Staff. At the same time, I look at the second page of your block diagram, and the Chief of the Land Staff receives the information, but it also filters its way down through the Strategic Joint Staff who look at a repetition of things and

Avec le déroulement de l'activité, jusqu'à l'échelle du peloton, on finit par dire : « Nous pouvons régler ce problème; il suffit de mieux tourner le coin » ou je ne sais quoi encore. On règle le problème sur-le-champ. On peut dire aux autres qu'on a eu ce problème et qu'on l'a réglé de telle façon.

**Le sénateur Day :** N'est-il pas aussi important de communiquer l'information à d'autres, pour que les autres ne répètent pas nos erreurs?

**Bgén Howard :** Oui : à tous les paliers de l'organisation militaire, des gens réfléchissent à ce qui s'est produit et essaient de tirer des leçons utiles de la chose. Si l'organisation locale peut s'attaquer au problème et le régler, elle le fait. Sinon, il faut évidemment passer le flambeau à un palier supérieur. Si les soldats affirment que le véhicule à leur disposition ne convient pas, c'est un problème particulier qu'ils ne peuvent régler à leur palier. Par conséquent, le problème chemine au sein de la hiérarchie militaire.

Certes, à ce palier, le chef d'état-major de la Défense et d'autres responsables au quartier général de la Défense nationale disposent d'un mécanisme grâce auquel les leçons apprises sont examinées dans une perspective globale. Les problèmes qui ne peuvent se régler à un échelon inférieur sont soulevés et réglés là.

Les deux ou trois officiers qui travaillent à l'intérieur de ce centre des leçons apprises ne fonctionnent pas ou ne réfléchissent pas nécessairement en fonction d'un problème qui a été réglé à l'intérieur même du peloton. Sinon, les informations qui leur parviendraient seraient trop abondantes.

Par exemple, s'il y avait un incident grave lié à l'explosion d'une mine et qu'il fallait réparer un article de matériel, ils en seraient certainement conscients : l'information chemine vers le haut, et la structure en question aide à coordonner la circulation de l'information au sein du ministère.

**Le sénateur Day :** Pouvez-vous nous expliquer comment l'information chemine depuis le peloton et les opérations sur le terrain même? Est-ce qu'elle passe par le commandant de la Force expéditionnaire du Canada ou par l'organisation des responsables de la mise sur pied des Forces? Comment l'information se rend-elle à l'État-major interarmées stratégique?

**Bgén Howard :** Les leçons apprises en Afghanistan, par exemple, vont du terrain au COMFEC. Nous exigeons un rapport dans les 96 heures suivant les incidents graves. Une petite cellule se penche sur les leçons pouvant en être tirées. Nous essayons de voir s'il y a quelque chose que nous pourrions mieux faire et s'il y a une leçon à tirer de l'expérience.

L'information ira du théâtre des opérations jusqu'au commandant du COMFEC, reviendra au quartier général de la défense nationale et dans l'armée, là où il y a un effort concerté visant à déterminer le chemin à tracer.

**Le sénateur Day :** L'information se retrouve donc dans l'armée, entre les mains du chef d'état-major de l'Armée de terre. En même temps, je regarde la deuxième page de votre organigramme et je constate que le chef d'état-major de l'Armée de terre reçoit l'information, mais que celle-ci finit par se retrouver à

for a broader application of doctrine and lessons learned that could help in future operations. Am I getting it correct?

**B.Gen. Howard:** We are more concerned about making sure the information flows, as opposed to solving the matter. For example, in this particular cell, we created the mechanism to ensure the information arrives back quickly. We received strategic direction, drafted for the CDS. We want the lessons learned to move in a rapid fashion along this belt. The job of that "lessons learned" centre, first and foremost, is to ensure the information is flowing, and to do what we said we would do. Solving the problem and learning the lesson we take to subject matter experts. For example, if we have a vehicle problem, we send it to the vehicle guys. It is more a job of steering the information and making sure it is indeed flowing. It is a dynamic process.

After the IED and mine strike of two weeks ago, the Vice-Chief of the Defence Staff personally became involved with CEFCON and the Chief of the Land Staff, CLS, to overlay on top of this to ensure we are learning the lessons. With the flow of information coming from theatre back into the headquarters, ADM of Materials is interested in the impact of two vehicles, the Chief of the Land Staff is interested in techniques and procedures and the vice-chief wants to ensure there is coherence. That is an example of a little framework these guys put together that has allowed this horizontal collaboration, and the layout of mechanisms by which it is to happen.

They are not manned to do the lesson learned, to do the analysis on the report. That is not their function. Their function is to provide broadly the strategic framework.

**Senator Day:** Are you satisfied that this whole organization that reports directly to the Chief of the Defence Staff, called the Strategic Joint Staff, is not duplicating effort, and is not another silo that will create a problem of different people making decisions who are not communicating? Are you satisfied those two problems are not there?

**B.Gen. Howard:** I live this everyday. My personal opinion is that the Strategic Joint Staff has a key role to play for the CDS in allowing him, with staff support, to provide coherence among the Canadian Forces. All commanders have a staff, as CEFCON has a staff, to help with the subordinate formations.

I do not want to be involved in areas well looked after by the ECSs and the operational commands. We want to tie things together the way the chief wants, but there is no independent activity occurring there that supports the Chief of the Defence

l'État-major interarmées stratégique, qui essaie de repérer les choses qui se répètent et d'imaginer une application générale de la doctrine et des leçons apprises qui serait utile aux futures opérations. Ai-je raison de voir les choses ainsi?

**Bgén Howard :** Nous nous soucions davantage de l'idée de faire circuler l'information, plutôt que de régler la question. Par exemple, dans le cas de cette cellule particulière, nous avons créé le mécanisme pour nous assurer que l'information revient rapidement. Nous avons reçu des consignes stratégiques, préparées à l'intention du CEMD. Nous voulons que les leçons apprises circulent rapidement le long de cette ceinture. Le centre des « leçons apprises » a pour travail, d'abord et avant tout le reste, de s'assurer que l'information circule — et de faire ce que nous avons dit que nous allions faire. Résoudre le problème et tirer des leçons utiles de l'expérience, voilà le travail que nous confions à des experts en la matière. Par exemple, s'il y a un problème touchant les véhicules, nous allons voir les experts des véhicules. Plus qu'autre chose, il s'agit de diriger l'information vers la bonne personne et de s'assurer que l'information circule bien. C'est un processus dynamique.

Après l'explosion du dispositif de circonstance et d'une mine il y a deux semaines, le vice-chef d'état-major de la Défense est intervenu personnellement auprès du COMFEC et du chef d'état-major de l'Armée de terre, le CEMAT, pour veiller à ce que nous tirions les leçons utiles de l'incident. Comme l'information circule entre le théâtre des opérations et le quartier général, le SMA du Matériel se concentre sur les répercussions de deux véhicules, le chef d'état-major de l'Armée de terre se concentre sur les techniques et procédures en jeu, et le vice-chef d'état-major de la Défense veille à la cohérence de l'ensemble. Voilà un exemple d'un petit cadre que les responsables ont pu créer pour permettre cette collaboration horizontale, et la façon dont s'organisent les mécanismes qui doivent permettre d'y arriver.

Ils ne sont pas pourvus de ce qu'il faut pour établir les leçons apprises, pour procéder à l'analyse à la suite du rapport. Ce n'est pas là leur fonction. Leur fonction consiste à établir un cadre stratégique en termes généraux.

**Le sénateur Day :** Êtes-vous sûr que toute cette organisation qui rendait compte directement au chef d'état-major de la Défense, appelée l'État-major interarmées stratégique, ne fait pas double emploi, qu'il ne s'agit pas d'un autre silo qui va créer un problème où différentes personnes prennent des décisions sans communiquer entre elles? Croyez-vous que ces deux problèmes n'en sont pas?

**Bgén Howard :** Je vis cela tous les jours. Selon moi, l'État-major interarmées stratégique a un rôle clé à jouer du point de vue du CEMD, car il lui permet, grâce à la fonction de soutien de l'état-major, d'imprimer une certaine cohérence à l'ensemble des Forces canadiennes. Tous les commandants disposent d'un état-major, le COMFEC dispose d'un état-major, pour prendre en charge les formations subordonnées.

Je ne veux pas intervenir dans les champs d'action dont s'occupent bien les SCE et les commandements opérationnels. Nous voulons établir tous les liens comme le veut le chef, mais il n'y a pas d'activités indépendantes qui viennent soutenir le chef



Staff in his command of the Canadian Forces. Our work is the chief's work. If he wishes to issue direction to the subordinate commanders, we draft that for him. It is not an independent organization working on its own.

I see no duplication. The chief needs operational staff, and we are it.

**Senator Day:** The term ECS, is that environmental command structure?

**B.Gen. Howard:** Yes: It is the Chief of the Land Staff, maritime and air staff.

**Senator Day:** Does that include military police?

**B.Gen. Howard:** That is Chief of Military Personnel. The position used to be an ADM and was reduced to a chief.

**Senator Day:** How many, in total, would work in the Strategic Joint Staff at the present time?

**B.Gen. Howard:** Our numbers are in the neighbourhood of 200. There are 50 staff officers working in the three directorates, but I have responsibility for the National Defence Command Centre. Within that, there are well over 150 people, including the shift workers and the staff that provide support to the operational commands, our integrators and the like. It sounds like a lot, 200, but actually 50 staff officers are working the issues for the chief. Within one silo, the defence command centre, we have a fair number of staff, but they support all levels of operational centres.

**Senator Day:** What do you feel the steady state is likely to be? Are you still building or are you there now?

**B.Gen. Howard:** We are still building. Having done the transformation, it is still a work in progress. After a year, I think we need to assess where we are and determine if we have the functionality right. It is not perfect. Where are the gaps and overlaps to tie that together? That was a fundamental shift in the command control arrangement. In my opinion, it was a positive one to have two commanders: one here in North America and one overseas, especially with a high tempo.

Having done that, do we have the right number of people at each level, and have the functions been squared away? Do we have coherence with the other level ones? Are they satisfied? All those issues need to be addressed. Over time, this process will evolve. We are nowhere near an end-state on, for example, the Strategic Joint Staff.

**Senator Day:** When you say "having completed the transformation," we are still in the process? We have begun the process?

d'état-major de la Défense dans son commandement des Forces canadiennes. Notre travail, c'est le travail du chef. S'il souhaite établir une consigne à l'intention des commandants subordonnés, nous rédigeons cette consigne pour lui. Ce n'est pas une organisation indépendante qui travaille de son côté.

Je ne vois pas de double emploi. Le chef a besoin d'un état-major opérationnel. C'est nous.

**Le sénateur Day :** Le sigle SCE : est-ce que ça veut dire structure de commandement environnemental?

**Bgén Howard :** Oui : c'est le chef d'état-major de l'Armée de terre, des Forces maritimes et de la Force aérienne.

**Le sénateur Day :** Est-ce que ça comprend la politique militaire?

**Bgén Howard :** C'est le chef du personnel militaire. C'était anciennement un sous-ministre adjoint. Ce n'est maintenant qu'un chef.

**Le sénateur Day :** Dans l'ensemble, combien de personnes travaillent à l'État-major armées stratégique en ce moment?

**Bgén Howard :** C'est autour de 200. Il y a 50 officiers d'état-major qui travaillent dans trois directions, mais j'ai moi-même la responsabilité du Centre de commandement de la Défense nationale. Dans ce cadre, il y a bien au-delà de 150 personnes, y compris les travailleurs de quart et le personnel chargé de soutenir les commandements opérationnels, nos intégrateurs et ainsi de suite. Ça semble beaucoup, 200 personnes, mais, en fait, il y a 50 officiers d'état-major qui travaillent pour le compte du chef. Dans un seul silo, le centre de commandement de la défense, nous avons un bon nombre de personnes, mais toutes soutiennent les centres opérationnels à tous les niveaux.

**Le sénateur Day :** À quoi cela devrait-il ressembler à l'état stable, selon vous? Êtes-vous encore en train d'aménager les éléments ou êtes-vous parvenu au point voulu?

**Bgén Howard :** Nous aménageons toujours les éléments. La transformation étant chose faite, c'est un travail évolutif. Après un an, je crois qu'il faut évaluer le point où nous en sommes et déterminer si nous avons atteint notre objectif du point de vue de la fonctionnalité. Ce n'est pas parfait. Où sont les lacunes et les chevauchements, pour faire le lien? Il y a eu une modification fondamentale des arrangements touchant le commandement et le contrôle. À mon avis, il a été judicieux de se donner deux commandants : un pour l'Amérique du Nord et un pour l'étranger, surtout que le rythme d'activité est fort.

Cela étant fait, avons-nous le bon nombre de personnes à chaque palier, et les fonctions ont-elles été bien délimitées? Est-ce que l'ensemble est cohérent? Est-ce satisfaisant? Ce sont toutes des questions qu'il faut aborder. Au fil du temps, le processus va évoluer. Nous ne sommes pas du tout près de l'état souhaité, par exemple, dans le cas de l'État-major interarmées stratégique.

**Le sénateur Day :** Lorsque vous dites que la transformation est chose faite, nous sommes toujours en voie d'y arriver? Nous avons commencé le processus?

**B.Gen. Howard:** Yes, it is a work in progress.

**The Chairman:** How many people did the previous CDS have on his immediate staff?

**B.Gen. Howard:** He had the Deputy Chief of Defence Staff group, which numbered in the hundreds. You will recall that we broke away from the DCDS and created the four operational commands. Hundreds of staff were involved in that.

**The Chairman:** The DCDS group has been divided into four commands now, and presumably they are doing that work.

**B.Gen. Howard:** There is still a strategic function to communicate with PCO, and to provide CDS with staff so that strategic directions can still be issued. We have operational commanders, but they must still report to the CDS and there still needs to be interaction back into the rest of government: ministerial briefings, for example.

We need a small staff effort at that level, but it is a lot smaller than it was.

**The Chairman:** Are you telling us that if you took the number of senior officers, lieutenant colonels and above, we have fewer of them managing things now when we look at four new commands plus the Strategic Joint Staff organization? When we do the math, are you telling us there are fewer than when we had a Deputy Chief of the Defence Staff?

**B.Gen. Howard:** We can look at numbers, but what is effective? We are trying to build an effective system, and numbers need to be looked at. There is no end-state arrived at. The vice chief is looking at this subject.

I am not running the full analysis. You would have to ask him overall. I know within my little lane here on the SJS, those officers work long and hard hours each and every day to pick up the strategic pieces that have always been required at the operational level. Having done this exercise for several months, a bit of analysis on where we are at is a good thing.

**The Chairman:** Can you provide us with the numbers you have in the Strategic Joint Staff organization?

**B.Gen. Howard:** We can provide that information.

**Senator Banks:** I will move to a different area and talk about something you brought up last time, November 20. You stated that:

The keys to the future in Afghanistan . . . is to get at effective governance. We need and want to take prompt action against corruption.

**Bgén Howard :** Oui, c'est un travail évolutif.

**Le président :** Combien de personnes le CEMD précédait-il immédiatement à sa disposition?

**Bgén Howard :** Il avait le groupe du sous-chef d'état-major de la Défense, soit des centaines de personnes. Vous vous souviendrez : nous avons délaissé le SCEMD et créé les quatre commandements opérationnels. Il y avait là des centaines de personnes.

**Le président :** Le groupe du SCEMD a été divisé en quatre commandements, qui, présume-t-on, font ce travail.

**Bgén Howard :** Il y a encore une fonction stratégique qui consiste à communiquer avec le BCP et à mettre un état-major à la disposition du CEMD, pour que des consignes stratégiques puissent être données. Nous avons bien des commandants opérationnels, mais ils doivent encore rendre des comptes au CEMD et ils faut encore une interaction avec le reste du gouvernement : des séances d'information aux ministres, par exemple.

Il faut un petit effort à cet égard du point de vue de l'état-major, mais c'est nettement moins important qu'auparavant.

**Le président :** Dites-vous que, pour ce qui est du nombre d'officiers supérieurs, du rang de lieutenant-colonel et plus, il y en a moins aujourd'hui qui gèrent les affaires avec les quatre nouveaux commandements plus l'organisation de l'État-major interarmées stratégique? À faire le calcul... êtes-vous en train de nous dire qu'il y en a moins qu'à l'époque où nous avions un sous-chef d'état-major de la Défense?

**Bgén Howard :** Nous pouvons bien compter le nombre de personnes, mais il faut se demander : qu'est-ce qui est efficace? Nous essayons de mettre sur pied un système efficace, et il faut regarder le nombre de personnes voulues. Le projet n'est pas achevé. Le vice-chef étudie la question.

Je n'ai pas fait l'analyse complète de la situation. Il faudrait lui poser des questions sur l'ensemble de la situation. Je sais que, dans mon petit coin à moi, ici à l'État-major interarmées stratégique, les officiers en question triment dur pendant de longues heures, tous les jours, pour saisir les éléments stratégiques qui ont toujours été nécessaires du point de vue opérationnel. Comme l'exercice a lieu depuis plusieurs mois, un peu d'efforts pour analyser le stade où nous en sommes est une bonne chose.

**Le président :** Pouvez-vous nous donner les chiffres en ce qui concerne l'organisation de l'État-major interarmées stratégique?

**Bgén Howard :** Nous pourrions vous donner cette information.

**Le sénateur Banks :** Je vais aborder un autre sujet et parler d'une question que vous avez soumise la dernière fois, le 20 novembre. À ce moment-là, vous avez dit :

Au cœur de l'avenir de l'Afghanistan [...] se trouve un gouvernement efficace. Nous devons et nous voulons prendre des mesures immédiates contre la corruption.



Nobody could possibly disagree with that. Everybody understands the nature and extent of the problem in Afghanistan. Corruption has been the normal state of affairs for probably centuries.

We have been told that we can take great pride in the work being done by the Strategic Advisory Team in Kabul. Can you tell us how that is going? They have, as we understand it, for all intents and purposes, formed the staff of the President of Afghanistan. You talked earlier about wages to workers being processed through the governor. One concern we have is money from Canada and other places being put on the top of this giant hopper and the money is hard to follow. It is harder to the extent it is being processed by the government of Afghanistan. The government of Afghanistan is, of course, the object of all of this money: to make a situation in which there is a government in Afghanistan. I understand the Strategic Advisory Team is directly concerned with that. How is that going?

**B.Gen. Howard:** The strategic advisory team, made up of military officers and one CIDA officer, if you would allow me to digress, is almost complete. They go for a year, so they will come up shortly for rotation and will change this summer.

The purpose of the team is to work with local Afghan ministries. Team members do not work for the President. The team is within the bureaucracy. Their purpose is to teach, show and assist the bureaucracy in planning. We suggest that they organize a strategic framework to address this or that particular issue. You would be surprised by the wide variety of subjects in which they become involved.

**Senator Banks:** We would not be surprised at all.

**B.Gen. Howard:** The team is more to provide assistance on how to organize something from a bureaucratic point of view. You may ask yourself, why are military officers doing that? Many of these officers have special qualifications, such as being a lawyer or a communications expert. We try to have a wide variety of qualifications.

Our role is to fill a void, which is what it was in Afghanistan, such as give us a hand and show us how. One of the things missing is an understanding of how to organize things and run a bureaucracy. We have stepped up to the plate to fill that void. Perhaps the team needs to evolve over time to involve other government officials. It will be a test of time to see where that team needs to evolve.

Currently, each and everyday, as I look through the work, and I have had the chance to chat with them when I was over recently with the Governor General, I think of them as staff support, but in a macro sense. These executives can help minor officials put a plan together. For example, if we want to do some agricultural stuff in this particular province, we need to

Qui pourrait bien dire le contraire? Tout le monde comprend la nature et l'ampleur du problème qu'il y a en Afghanistan. La corruption y est un usage jugé normal, probablement depuis des siècles.

On nous dit que nous pouvons être très fiers du travail accompli par l'Équipe consultative stratégique à Kaboul. Pouvez-vous nous dire comment va sa mission? Si nous avons bien compris, elle a pratiquement formé le personnel du président de l'Afghanistan. Vous avez dit que les salaires des travailleurs passaient par le gouverneur. Entre autres, nous nous préoccupons de l'éventualité que l'argent provenant du Canada et d'ailleurs se retrouve dans une grande caisse où les sorties de fonds deviennent difficiles à suivre. C'est relativement plus difficile dans la mesure où les fonds sont traités par le gouvernement de l'Afghanistan. Le gouvernement de l'Afghanistan, bien entendu, est l'objet de tout ce financement : il s'agit de faire en sorte qu'il y ait un gouvernement en Afghanistan. Je crois savoir que l'équipe consultative stratégique s'intéresse directement à cette question. Comment va ce travail?

**Bgén Howard :** L'équipe consultative stratégique, composée d'officiers de l'armée et d'un agent de l'ACDI, si vous me permettez de faire une parenthèse, a presque achevé son mandat. Son mandat vaut pour un an, de sorte qu'il y aura bientôt alternance. Le changement est prévu pour l'été.

Le travail de l'équipe consiste à collaborer avec les ministères locaux. Les membres de l'équipe ne travaillent pas pour le président. L'équipe s'inscrit dans la bureaucratie. Son travail consiste à enseigner la planification à la bureaucratie, à l'aider à cet égard. Nous proposons qu'elle organise un cadre stratégique pour ceci ou cela. La panoplie de sujets sur lesquels elle se penche vous étonnerait.

**Le sénateur Banks :** Ça ne nous étonnerait pas du tout.

**Bgén Howard :** L'équipe cherche d'abord et avant tout à aider à organiser les choses d'un point de vue bureaucratique. Vous allez peut-être vous poser la question : pourquoi est-ce que ce sont des militaires qui s'occupent de cela? Bon nombre des officiers en question ont des compétences particulières, par exemple en droit ou en communications. Nous essayons d'avoir une bonne diversité de compétences.

Notre rôle consiste à combler un vide, et il y avait un vide en Afghanistan; les gens nous ont demandé de leur prêter main-forte, de leur montrer comment faire. Un des problèmes, c'est qu'on ne sait pas comment y organiser les choses et diriger une bureaucratie. Nous avons été à la hauteur : nous avons comblé ce vide. Peut-être que l'équipe doit évoluer au fil du temps et accueillir d'autres responsables gouvernementaux. C'est le temps qui nous dira en quoi l'équipe doit évoluer.

À l'heure actuelle, tous les jours, lorsque je regarde le travail accompli... j'ai eu l'occasion de converser avec des membres de l'équipe au moment de m'y rendre récemment en compagnie de la gouverneure générale... J'y vois un personnel de soutien de l'état-major, mais d'une façon globale. Ce sont des cadres qui peuvent aider les petits fonctionnaires à établir un plan. Par

think through the problem and the aim, help facilitate the visit, draw up a plan and take that plan through the chief of staff, up to the President.

This role is not us running government. We are helping bureaucrats at a lower level by teaching them and showing them how to put a plan together.

**Senator Banks:** We understood that, although I am surprised because my understanding was that those 14 or 15 people were working directly with the President. You said they are not. I do not think it is inappropriate that the military should do this work, as the military is best equipped in that country to do it.

What success is that group of people having in changing the nature of the culture of governance, or establishing a culture of governance in Afghanistan? Are we making any progress? To use your point about distributing wages to workers through the governor, there was a point where people on the ground did not have confidence that the distribution was done properly.

Do they have more confidence now? Are we making progress in changing that culture of governance?

**B.Gen. Howard:** It would be easy for me to say yes. I encourage the committee to invite Don Dickson and the team, when they return, to talk on the specifics. That will give you a good sense of where they are. I was enthused in talking to Fred Aubin and Don Dixon on what they have achieved. It is a large amount of work that, unfortunately, is measured in small steps. It will take time. Afghans are learning from Canadians on how to do this sort of thing. I am sorry I do not have more detail. Talking to them specifically when they return would help on this particular subject.

**Senator Ringuette:** It is my pleasure to meet you, brigadier general. This is my first time on this committee, although I am interested in the issues. I may have a few naive questions for you.

**B.Gen. Howard:** I do not think there are any naive questions on Afghanistan.

**Senator Ringuette:** With regard to your responsibility, what is your line of communication with the UN?

**B.Gen. Howard:** This mission is a United Nations sanctioned mission that has given NATO the umbrella under which to operate within Afghanistan.

Interaction, then, occurs between the NATO and UN level. The name of the committee escapes me, but a central body tries to coordinate activities. The UN is present in Afghanistan to look at a number of issues. NATO has the lead currently in trying to establish this secure and stable environment.

exemple, si nous voulons réaliser un projet agricole dans une province particulière, nous devons réfléchir au problème et au but visé, aider à faciliter la visite, mettre sur pied un plan et proposer le plan au chef d'état-major, et jusqu'au président.

Nous ne sommes pas pour autant à la tête du gouvernement. Nous aidons les bureaucrates de moindre rang en leur montrant comment faire, comment créer un plan.

**Le sénateur Banks :** Nous comprenons cela, mais je suis surpris : je croyais savoir que ces 14 ou 15 personnes travaillaient directement avec le président. Vous dites que ce n'est pas le cas. Je ne suis pas d'avis que l'armée ne devrait pas prendre en charge le travail, car c'est elle qui est le mieux placée pour le faire dans ce pays.

Dans quelle mesure ce groupe arrive-t-il à changer la nature de la culture de gouvernance ou à établir une culture de gouvernance en Afghanistan? Est-ce que nous faisons des progrès quelconques à cet égard? Pour prendre votre exemple de salaires distribués aux travailleurs par l'entremise du gouverneur... à un moment donné, les gens sur le terrain ne croyaient pas que cette distribution se faisait correctement.

Est-ce que cela vous inspire plus confiance aujourd'hui? Est-ce que nous progressons quand il s'agit de changer la culture de gouvernance?

**Bgén Howard :** Je pourrais facilement dire que oui. J'encourage le comité à inviter Don Dickson et l'équipe, une fois qu'elle sera de retour, pour parler des aspects précis de la question. Vous aurez ainsi une bonne idée du chemin parcouru par l'équipe. Cela m'a réjoui de parler avec Fred Aubin et Don Dixon de ce que l'équipe a accompli. C'est une grande somme de travail qui, malheureusement, se mesure en avancées modestes. Il faudra du temps. Les Canadiens montrent aux Afghans comment procéder à cet égard. Je suis désolé de ne pouvoir vous donner plus de précisions. Discuter de la question avec les membres de l'équipe à leur retour vous renseignera sur ce sujet particulier.

**Le sénateur Ringuette :** Je suis heureuse de faire votre connaissance, brigadier général. C'est la première fois que je siège au comité, mais ce sont des questions qui m'intéressent. Je devrai peut-être vous poser quelques questions naïves.

**Bgén Howard :** Je ne crois pas qu'il y ait de questions naïves à propos de l'Afghanistan.

**Le sénateur Ringuette :** Du point de vue de la responsabilité qui est la vôtre, quelles sont vos voies de communications avec l'ONU?

**Bgén Howard :** C'est une mission sanctionnée par les Nations Unies, qui a donné à l'OTAN le cadre général dans lequel fonctionner en Afghanistan.

L'interaction se fait donc entre l'OTAN et l'ONU. Le nom du comité m'échappe, mais c'est un organisme central qui essaie de coordonner les activités. L'ONU est présente en Afghanistan, pour regarder les chiffres. L'OTAN est actuellement responsable en tout premier lieu d'y établir la sécurité et d'y stabiliser l'environnement.



**Senator Ringuette:** Who is our person at NATO that relays information to you?

**B.Gen. Howard:** We have a Canadian delegation headed by Vice-Admiral Davidson, who works this particular issue day after day, and Ambassador Juneau. From a Canadian perspective, interacting with NATO is done on a day-to-day, hour to hour, basis of communication.

**Senator Ringuette:** Who in NATO or the UN establishes the strategic planning for Afghanistan?

**B.Gen. Howard:** The Afghan Compact was a multinational plan.

**Senator Ringuette:** NATO or UN?

**B.Gen. Howard:** Both: This is the international community's effort in Afghanistan.

**Senator Ringuette:** With regard to your responsibility, would you have in your hands a UN- NATO strategic plan in regard to Afghanistan?

**B.Gen. Howard:** UN Security Council resolutions have been written on the mission.

**Senator Ringuette:** The resolutions are one thing. I am asking if you have a UN-NATO strategic plan that you, as being responsible for operations, can implement. Do you have a plan?

**B.Gen. Howard:** There is an Afghan Compact, which is the plan that governs the international community's endeavours in Afghanistan. The Canadian government has issued Canadian Forces a campaign plan. That plan is what steers us, the Canadian Forces, the Chief of the Defence Staff's direction that he has received from government.

**Senator Ringuette:** We are talking about a lot of different entities here. You said that the Canadian government is directing your strategic planning on the ground in Afghanistan. That is what you said. You take your orders from the Canadian government.

**B.Gen. Howard:** I am responsible for operations in the Canadian Forces. You are talking about diplomatic and national interaction with NATO. That is DFAIT responsibility.

**Senator Ringuette:** What I am asking you is not a naive question but a basic, fundamental responsibility question. Do you have a plan in regard to your responsibility and the responsibility of the international community in Afghanistan that comes from the UN or NATO, or this new entity that you call the "Afghan compact," which I did not know had any international recognition whatsoever. Who is in charge here and do you have a plan?

**B.Gen. Howard:** You are asking some questions that obviously are policy and politically related. I can brief you on operations in the Canadian Forces, but I am not comfortable that I have the policy background to address this particular issue.

**Le sénateur Ringuette :** Quel est le nom de notre responsable à l'OTAN qui vous transmet des informations?

**Bgén Howard :** La délégation canadienne a à sa tête le vice-amiral Davidson, qui travaille à ce dossier tous les jours, et l'ambassadeur Juneau. D'un point de vue canadien, l'interaction avec l'OTAN se fait de façon quotidienne, sinon horaire.

**Le sénateur Ringuette :** Qui à l'OTAN ou à l'ONU établit la planification stratégique pour l'Afghanistan?

**Bgén Howard :** Le Pacte de l'Afghanistan est un plan multinational.

**Le sénateur Ringuette :** Est-ce l'OTAN ou l'ONU?

**Bgén Howard :** Les deux. C'est l'effort de la communauté internationale en Afghanistan.

**Le sénateur Ringuette :** Pour ce qui est de votre responsabilité, avez-vous en main un plan stratégique ONU-OTAN en ce qui concerne l'Afghanistan?

**Bgén Howard :** Le Conseil de sécurité de l'ONU a adopté des résolutions sur la mission.

**Le sénateur Ringuette :** Je comprends qu'il y ait des résolutions. Je vous demande si vous avez à mettre en œuvre un plan stratégique ONU-OTAN, en tant que responsable des opérations. Avez-vous un tel plan?

**Bgén Howard :** Il y a le Pacte de l'Afghanistan, qui est le plan régissant les efforts de la communauté internationale en Afghanistan. Le gouvernement canadien a remis aux Forces canadiennes un plan de campagne. Ce plan nous oriente, aux Forces canadiennes; c'est la consigne transmise par le gouvernement au chef d'état-major de la Défense.

**Le sénateur Ringuette :** Il est question ici de nombreuses entités distinctes. Vous dites que le gouvernement canadien dirige votre planification stratégique sur le terrain, en Afghanistan. C'est ce que vous avez dit. Vos ordres proviennent du gouvernement canadien.

**Bgén Howard :** Je suis responsable des opérations dans les Forces canadiennes. Vous parlez d'interaction diplomatique et nationale avec l'OTAN. C'est là une responsabilité du MAECI.

**Le sénateur Ringuette :** Je vous pose non pas une question naïve, mais une question fondamentale sur la responsabilité. Avez-vous un plan concernant votre responsabilité et la responsabilité de la communauté internationale en Afghanistan, plan qui proviendrait de l'ONU ou de l'OTAN, ou de cette nouvelle entité que vous qualifiez de « Pacte de l'Afghanistan », dont je ne savais qu'il avait quelque reconnaissance internationale. Qui est responsable, et avez-vous un plan?

**Bgén Howard :** Vous avez posé des questions qui, de toute évidence, concernent les politiques et la politique. Je peux vous renseigner sur les opérations dans les Forces canadiennes, mais je ne suis pas sûr de posséder les compétences voulues pour traiter des politiques gouvernementales à ce sujet.

**Senator Ringuette:** This is not a question of policy, brigadier-general. This is a question of knowing where we are going in Afghanistan. If we do not have a plan, then we do not know where we are going.

**BGen. Howard:** We have a plan.

**Senator Ringuette:** Who has supplied this plan to you — the UN, NATO or this new entity called the compact?

**BGen. Howard:** Our plan in the Canadian Forces is guided by the Canadian Forces Campaign Plan. That plan is designed by senior officials in the department, and signed off by the minister and the Chief of the Defence Staff.

**The Chairman:** I think the senator is asking where NATO fits in with the London compact? What are the different lines of control that NATO has, and that Canada has, in terms of the functioning of its forces in Afghanistan?

**BGen. Howard:** As I have said, I can address the issues of operations in Canadian Forces.

**The Chairman:** Senator Ringuette is not asking for policy; she is asking only for the framework.

**BGen. Howard:** I can address the issues of operations in the Canadian Forces, but I do not think I am able today to satisfy your specific questions here. In my opinion, they are policy based and outside of my lane.

**Senator Banks:** The Canadian Forces are operating, in terms of the plan you talked about, as part of a NATO force. That NATO force is commanded by an officer who is named from time to time by NATO. Does that officer operate under a strategic plan — a plan of applying military force in Afghanistan — that is a NATO plan of which the Canadian plan is a part?

**BGen. Howard:** I understand the question, but I am not the expert on this subject. I am not the right guy to address this issue.

**The Chairman:** Fair ball.

**BGen. Howard:** I will not make it up as I go along. I know what we are doing within the Canadian Forces; I am the Director General of Operations in the Canadian Forces. However, you are asking questions about NATO and the like, on their higher framework. I do not have the answer at my fingertips. I am sorry and I apologize, but I do not have the answer.

**The Chairman:** If you cannot provide an answer, can you arrange for an answer in writing to come to the committee, please?

**BGen. Howard:** I certainly will pass the question back to NDHQ and find the officer who is responsible.

**Senator Ringuette:** You have indicated on page 6 of your presentation:

**Le sénateur Ringuette :** Ce n'est pas une question de politiques gouvernementales, brigadier général. Il s'agit de savoir vers quoi nous nous dirigeons en Afghanistan. Si nous n'avons pas de plan, alors nous ne savons pas vers quoi nous nous dirigeons.

**Bgén Howard :** Nous avons un plan.

**Le sénateur Ringuette :** Qui vous a remis ce plan — l'ONU, l'OTAN ou cette nouvelle entité que vous avez qualifiée de « pacte »?

**Bgén Howard :** Notre plan, au sein des Forces canadiennes, découle du Plan de campagne des Forces canadiennes. Ce plan-là est conçu par des responsables de haut rang au ministère et porte la signature du ministre et du chef d'état-major de la Défense.

**Le président :** Je crois que le sénateur veut savoir comment l'OTAN s'inscrit dans l'entente de Londres? Quelles sont les différentes voies de contrôle dont dispose l'OTAN et le Canada pour ce qui est du fonctionnement de ses forces en Afghanistan?

**Bgén Howard :** Comme je l'ai dit, je peux parler des questions liées aux opérations au sein des Forces canadiennes.

**Le président :** Le sénateur Ringuette ne demande pas quelles sont les politiques; elle demande seulement quel est le cadre.

**Bgén Howard :** Je peux parler des questions liées aux opérations des Forces canadiennes, mais je ne crois pas pouvoir répondre correctement aux questions particulières que vous posez aujourd'hui. À mon avis, elles sont liées aux politiques et se situent en dehors de mon champ d'action.

**Le sénateur Banks :** Pour ce qui est du plan que vous avez évoqué, les Forces canadiennes s'inscrivent dans une force de l'OTAN. Cette force de l'OTAN est commandée par un officier qui est nommé périodiquement par l'OTAN. L'officier en question applique-t-il un plan stratégique — un plan pour appliquer la force militaire en Afghanistan — qui serait un plan de l'OTAN, dont le plan canadien fait partie?

**Bgén Howard :** Je comprends la question, mais je ne suis pas expert en la matière. Vous ne posez pas la question à la bonne personne.

**Le président :** Voilà une affirmation légitime.

**Bgén Howard :** Je n'improviserai pas. Je sais ce que nous faisons au sein des Forces canadiennes; je suis directeur général des opérations au sein des Forces canadiennes. Toutefois, vous posez des questions sur l'OTAN et des choses du genre, sur le cadre plus général qu'il y a là. Je n'ai pas la réponse à portée de la main. Je suis désolé et je m'excuse, mais je n'ai pas la réponse.

**Le président :** Si vous n'avez pas la réponse, pouvez-vous prendre des dispositions pour nous faire parvenir la réponse par écrit?

**Bgén Howard :** Je vais certainement refiler la question au QGDN et trouver l'officier responsable.

**Le sénateur Ringuette :** Vous dites à la page 6 de votre mémoire :



Helmand River Valley is a key line of communication for insurgents and narco-smugglers.

By “narco-smugglers,” were you referring to opium farmers and the opium economy there?

**BGen. Howard:** There is not much more I can say about the Taliban in an unclassified forum such as this.

**The Chairman:** Senator Ringuette asked you if these people were smuggling opium. What is classified about that? The world knows that opium is a primary crop. What is happening?

**BGen. Howard:** I have said what I did on the slides there. We have to be careful because we are in an unclassified forum here.

**The Chairman:** There might be someone who knows that opium is a product that is grown in Afghanistan: is that it?

**Senator Ringuette:** I would not have brought it up if your slide had not referred to insurgents and narco-smugglers. What are they smuggling?

**BGen. Howard:** They are obviously smuggling drugs, right?

**Senator Ringuette:** That is a start. I do not know, in regard to your general operations, what kind of influence you could have in regard to economic recovery and economic development for Afghanistan. However, I hope that people in higher policy development in regard to Afghanistan are looking at the fact that if opium is the primary source of income for that population, and nothing is done except for poor thinking that making a farmer switch from growing opium to carrots will bring economic prosperity to that country, then we need a big dose of reality.

**The Chairman:** What is the question?

**Senator Ringuette:** What are we doing in regard to economic recovery and economic development — real and sustainable economic development for these people — except rebuild highways that we destroyed?

**BGen. Howard:** I think a great program is under way within the country: The international community has poured in some \$10 billion. Per capita income has doubled in Afghanistan and the Afghan economy has tripled. For example, some 4 million women have been vaccinated against tetanus. Children and women can go to school, where they were not allowed to under the Taliban. The subject is extremely wide. A number of activities are under way throughout Afghanistan to improve the lives of local Afghans.

**Senator Ringuette:** You have indicated, in response to questions from Senator Moore regarding police training, that the U.S. is leading training for security command — there was another word but I did not catch it.

La vallée de la rivière Helmand est une voie de communication importante du point de vue des insurgés et des narcotrafiquants.

En parlant de « narcotrafiquants », vous faites allusion aux cultivateurs d’opium et à l’économie de l’opium qu’il y a là-bas?

**Bgén Howard :** Je ne saurais en dire bien plus sur les Talibans, dans une séance non protégée.

**Le président :** Le sénateur Ringuette vous a demandé si ces gens-là passaient de l’opium en contrebande. En quoi un tel renseignement pourrait-il être secret? Le monde entier sait que l’opium est une culture importante là-bas. Qu’est-ce qui se passe?

**Bgén Howard :** J’ai dit ce que j’ai dit à partir des diapositives. Nous devons faire attention : la discussion que nous avons n’est pas protégée.

**Le président :** Quelqu’un pourrait découvrir que l’opium est cultivé en Afghanistan : c’est cela?

**Le sénateur Ringuette :** Je n’aurais pas soulevé la question si vous n’aviez pas fait allusion aux insurgés et aux narcotrafiquants sur votre diapositive. Qu’est-ce qu’on passe en contrebande?

**Bgén Howard :** Évidemment, on passe de la drogue en contrebande, n’est-ce pas?

**Le sénateur Ringuette :** Voilà un début. Pour ce qui touche vos opérations générales, je ne sais pas quel genre d’influence vous avez par rapport au rétablissement économique et au développement économique en Afghanistan. Tout de même, j’espère que les concepteurs des politiques touchant l’Afghanistan songent au fait que, si l’opium est la source principale de revenu de la population et que, rien n’est fait à part une piètre réflexion selon laquelle on croit que le passage de la culture de l’opium à la culture de la carotte apportera la prospérité économique à ce pays, le réveil sera brutal.

**Le président :** Quelle est la question?

**Le sénateur Ringuette :** Que faisons-nous du point de vue du redressement économique et du développement économique — d’un développement économique réel et durable pour les Afghans —, à part le fait de reconstruire les routes que nous avons détruites?

**Bgén Howard :** Je crois qu’il y a un programme merveilleux qui est en voie en Afghanistan : la communauté internationale y a injecté quelque 10 milliards de dollars. Le revenu par habitant a doublé en Afghanistan, alors que les chiffres de l’économie afghane, eux, ont triplé. Par exemple, environ quatre millions de femmes ont été vaccinées contre le tétanos. Les enfants et les femmes peuvent fréquenter l’école, ce qui leur était interdit sous le régime des Talibans. C’est extrêmement vaste. Plusieurs activités sont en cours en Afghanistan pour améliorer la vie des Afghans, sur les lieux mêmes.

**Le sénateur Ringuette :** En réponse aux questions du sénateur Moore concernant la formation de la police, vous avez affirmé que les États-Unis dirigent la formation du commandement pour la sécurité — c’était un autre terme, mais je ne l’ai pas noté.

**BGen. Howard:** There is a U.S.-led security training command that looks to improve all aspects of security within Afghanistan. Multinational partners are involved, but the U.S. predominantly has the lead in this area.

**Senator Ringuette:** Is this an NGO or a for-profit business?

**BGen. Howard:** No, this is the military.

**Senator Ringuette:** Is it the U.S. military?

**BGen. Howard:** Yes: Of the military officers, Canadians have a brigadier-general and a staff of 10 assigned to this command.

**Senator Ringuette:** Are they assigned to the security command or to the it to the training or the security command?

**BGen. Howard:** What I have described is one headquarters — security training headquarters.

**Senator Ringuette:** In regard to this national security command headquarters that we are also involved in — although you have indicated it is U.S.-led — what is our relationship to the entity called the National Directorate of Security?

**BGen. Howard:** I do not know specifically. I do not know the intricacies of that particular organization. Are you referring to the NDS?

**Senator Ringuette:** Yes.

**BGen. Howard:** I am not sure. I do not know.

**Senator Ringuette:** They must be under the umbrella of the security command.

**BGen. Howard:** I do not know that.

**Senator Ringuette:** Do you know what our operations or relationships are with the Afghan National Security Forces, which is another entity?

**BGen. Howard:** The Afghan national security forces are our partners in the field. They are divided into many categories. Simply, there is the Afghan National Army and the Afghan National Police with whom we work each day in the field. Canadian soldiers in Kabul are involved in a multinational effort to train the Afghan National Army. RCMP officers on the provincial reconstruction teams are involved with the training of the Afghan National Police and are helping to mentor them. The Afghan National Security Force is a moniker, writ large, of all Afghans in uniform — police and army personnel — and our interaction with them is on a daily basis.

**Senator Ringuette:** They are under the direction of the security command.

**BGen. Howard:** No: The ANSF report to the Afghan government, which has security forces and a police force, as Canada has. The training command assists the Government of

**Bgén Howard :** Les Américains sont à la tête d'un commandement pour la formation des forces de sécurité qui vise à améliorer tous les aspects de la situation à cet égard en Afghanistan. De multiples pays y apportent une contribution, mais les États-Unis sont les premiers responsables.

**Le sénateur Ringuette :** Est-ce une ONG ou une entreprise à but lucratif?

**Bgén Howard :** Non, c'est l'armée.

**Le sénateur Ringuette :** C'est l'armée américaine?

**Bgén Howard :** Oui : parmi les officiers, il y a un brigadier général canadien et dix Canadiens sous son commandement.

**Le sénateur Ringuette :** Sont-ils affectés au commandement pour la sécurité ou... à la formation ou au commandement pour la sécurité?

**Bgén Howard :** J'ai décrit un quartier général en particulier — celui de la formation des forces de sécurité.

**Le sénateur Ringuette :** Pour ce qui est de ce quartier général du commandement national pour la sécurité auquel nous participons — vous avez dit que c'était les Américains qui dirigeaient —, quelle est notre relation avec l'entité baptisée Direction nationale de la sécurité?

**Bgén Howard :** Je ne sais pas très bien. Je ne connais pas les méandres de cette organisation-là. Faites-vous allusion à la DNS?

**Le sénateur Ringuette :** Oui.

**Bgén Howard :** Je n'en suis pas sûr. Je ne sais pas.

**Le sénateur Ringuette :** Les gens-là doivent relever du commandement de la sécurité.

**Bgén Howard :** Ça, je ne le sais pas.

**Le sénateur Ringuette :** Savez-vous quelles sont nos opérations ou nos relations avec les Forces de sécurité nationales afghanes, qui constituent une autre entité

**Bgén Howard :** Les Forces de sécurité nationales afghanes sont nos partenaires sur le terrain. Elles se divisent en de nombreuses catégories. Pour dire les choses simplement, il y a l'armée nationale afghane et la police nationale afghane avec lesquelles nous travaillons tous les jours sur le terrain. Les soldats canadiens à Kaboul participent à un effort multinational visant à former l'armée nationale afghane. Des agents de la GRC membres des équipes provinciales de reconstruction participent à la formation de la police nationale afghane. Ils y servent de mentors. Le terme « force de sécurité nationale afghane » désigne, globalement, tous les Afghans qui portent l'uniforme — le personnel des services policiers et de l'armée — et notre interaction quotidienne avec eux.

**Le sénateur Ringuette :** Ils travaillent sous la direction du commandement de la sécurité.

**Bgén Howard :** Les FSNA rendent des comptes au gouvernement afghan, qui dispose de forces de sécurité et d'une force policière, comme le Canada. Le commandement de



Afghanistan to grow the capacity of the police and the army. It provides assistance, training and money, to grow those capacities.

**Senator Ringuette:** To ensure that I understood, the security command at the national level is U.S. led and Canada participates in it. They work with the Afghan government, which is responsible for policing and the National Directorate of Security.

**BGen. Howard:** I am sorry that I do not know what the relationship is with the NDS.

**Senator Ringuette:** Yet, we trained them.

**BGen. Howard:** I do not know about the NDS. I am sorry.

**Senator Ringuette:** I want to go to the issue of farmers that are being held by Canadians and then turned over to one of the entities that you described. It seems that one of those entities is the NDS and another is the Afghan police that we train. Human rights are being violated by Afghan police, whom we train. I know that you will tell me that we have an agreement and so forth, but enough of that. If we train the Afghan police, then surely we can train them to observe human rights, which is our hallmark around the world. What kind of training in respect to human rights are we providing to the Afghan police?

**BGen. Howard:** I share your sentiment, senator, as a military officer. We want all Afghans to be treated with respect and treated humanely. We are trying to encourage Afghans to model their behaviour on the kind of behaviour we have in Canada. However, it is a work in progress and it requires rudimentary steps. In respect of detainees, the Canadian Forces has well laid out procedures to care for them. As a soldier, I would want them treated in the same humane manner as if I were being held, and I will use that as my standard.

The handoff to Afghan authorities clearly needs to be looked at. We need to do a better job in that area but higher authorities will look at the process. I agree with your sentiment that we need to treat detainees humanely.

Mr. Chairman, I am over time by 15 minutes and need to take my leave because I have other responsibilities to attend to.

**Senator Ringuette:** As we have responsibilities, Mr. Chairman.

**The Chairman:** An agreement was entered into with Brigadier-General Howard that he would be allowed to leave at 1:30; and we have an obligation to him. Perhaps you could conclude with one question.

**Senator Ringuette:** Perhaps I will comment rather than question. If the Canadian government is not able to renegotiate that agreement in respect of Afghan detainees, are you willing to

formation aide le gouvernement d'Afghanistan à relever la capacité de la police et de l'armée. Il fournit aide, formation et argent, pour que la capacité en question soit plus grande.

**Le sénateur Ringuette :** Je veux être sûre d'être bien comprise : le commandement de la sécurité, au niveau national, est dirigé par les États-Unis, et le Canada y participe. Ces gens-là travaillent avec le gouvernement afghan, qui est responsable des services policiers et de la Direction nationale de la sécurité.

**Bgén Howard :** Je suis désolé. Je ne sais pas quelle est la relation avec la DNS.

**Le sénateur Ringuette :** Néanmoins, nous les avons formés.

**Bgén Howard :** Dans le cas de la DNS, je ne sais pas. Je suis désolé.

**Le sénateur Ringuette :** Je veux parler des cultivateurs qui sont faits prisonniers par les Canadiens, puis remis à l'une des entités que vous avez décrites. Il me semble que l'une de ces entités, c'est la DNS, et qu'une autre, c'est la police afghane, que nous formons. Des violations des droits de la personne sont commises par la police afghane, que nous formons. Je sais que vous allez me dire que nous avons une entente avec ces gens et ainsi de suite, mais ça suffit comme ça. Si nous formons la police afghane, nous pouvons sûrement la former pour qu'elle respecte les droits de la personne, notre marque de commerce de par le monde. Quelle est la nature de la formation que nous dispensons à la police afghane en ce qui concerne les droits de la personne?

**Bgén Howard :** En tant qu'officier, je vous comprends, sénateur. Nous voulons que tous les Afghans soient traités avec respect, avec humanité. Nous essayons d'encourager les Afghans à modeler leur conduite sur le genre de conduite que nous avons au Canada. Par contre, c'est un travail qui est appelé à évoluer et qui procède par étapes rudimentaires. Pour ce qui est des détenus, les Forces canadiennes qui s'en chargent ont des procédures bien définies à respecter. En tant que soldat, je voudrais qu'ils aient droit au même traitement respectueux auquel je voudrais avoir droit moi-même, et ce sera là mon repère.

Le transfert des responsabilités aux autorités afghanes doit visiblement être soumis à l'étude. Nous devons nous améliorer à cet égard, mais les autorités supérieures vont se pencher sur le processus. Je suis d'accord avec ce que vous dites : il faut accorder aux détenus un traitement humanitaire.

Monsieur le président, j'ai dépassé les 15 minutes qui me sont allouées. Je dois quitter parce que j'ai d'autres responsabilités à exercer.

**Le sénateur Ringuette :** Tout comme nous avons des responsabilités, monsieur le président.

**Le président :** Nous nous étions entendus avec brigadier général Howard, pour qu'il puisse s'en aller à 13 h 30. C'est notre obligation envers lui. Vous pourriez peut-être conclure avec une question.

**Le sénateur Ringuette :** Je pourrais formuler une observation plutôt que poser une question. Si le gouvernement canadien n'est pas en mesure de renégocier l'entente touchant les détenus

hold those detainees within your line of responsibility until the time that we know human rights will be observed when they are given over to the authority of the Afghan police?

**BGen. Howard:** I return to my earlier comment. We want to see the Taliban treated humanely when they are in detention. The next steps are being discussed. It is not for me to say what the government policy should be on this issue. It is a serious matter that needs to be looked at, and it will be over the next several days.

**Senator Ringuette:** This matter has been a public issue for the last 10 months.

**The Chairman:** Brigadier-General Howard, thank you, and we apologize for keeping you. The committee appreciates the testimony that you provided.

We have before us Craig Oldham, Director of Operations, Government Operations Centre, Public Safety Canada. He spent 27 years in the army, starting as a private soldier, and served in command positions. He served on operations in North America, Europe, Africa and the Middle East.

Following his experience overseas, he became a member of Canada's counterterrorism and special operations unit, Joint Task Force 2, where he commanded a squadron specializing in maritime counterterrorism operations, as well as explosives, technical operations and sniping. He also served in the Directorate of Counter Terrorism and Special Operations at National Defence Headquarters where he was responsible for out-of-country strategic contingency for the coordination of overseas special operations.

In April 2004, he assumed the duties of Director of Government Operations Centre at Public Safety Canada. The centre provides a strategic level of coordination and direction on behalf of the Government of Canada in response to an emerging or an occurring event affecting the national interest.

He is accompanied by Suki Wong, Director, Critical Infrastructure Protection Policy, Government Public Safety Canada and Mr. Jacques Talbot, Legal Counsel.

**Craig Oldham, Director, Government Operations Centre, Public Safety Canada:** Thank you for inviting me and my colleagues. I intend to limit my opening comments to the Government Operations Centre proper, of which I am the director. The role of the Government Operations Centre, GOC, is to provide a strategic level of coordination on behalf of the Government of Canada in response to an emerging or occurring event affecting the national interest.

To achieve this goal, the Government Operations Centre is, in fact, a number of divisions, not only my own. For those of you with military backgrounds, Government Operations Centre is similar in structure to a brigade headquarters and follows a mix of

afghans, êtes-vous prêt à garder les détenus qui relèvent de votre champ de responsabilité jusqu'au moment où nous saurons que les droits fondamentaux des détenus remis à la police afghane seront respectés?

**Bgén Howard :** Je reviendrai à ce que j'ai dit plus tôt. Nous voulons que les Talibans soient traités de manière humanitaire lorsqu'ils sont détenus. Les étapes à venir font l'objet de discussions. Il ne m'appartient pas de dire quelle devrait être la politique gouvernementale à ce sujet. C'est une question grave qu'il faut examiner attentivement, et ce sera le cas au cours des prochains jours.

**Le sénateur Ringuette :** Cette question est débattue en public depuis dix mois.

**Le président :** Brigadier général Howard, merci, et excusez-nous de vous avoir retenu. Le comité apprécie le témoignage que vous avez donné.

Nous accueillons maintenant Craig Oldham, directeur des Opérations, Centre des opérations du gouvernement, Sécurité publique Canada. Il a passé 27 ans de sa vie dans l'armée, au départ comme simple soldat, pour occuper enfin des postes de commandement. Il a participé à des opérations en Amérique du Nord, en Europe, en Afrique et au Moyen-Orient.

À la suite de son expérience à l'étranger, il est devenu membre de l'unité de contre-terrorisme et d'opérations spéciales du Canada, la Force opérationnelle interarmées 2, où il a commandé un escadron spécialisé dans les opérations de contre-terrorisme maritimes ainsi que dans les explosifs, les opérations techniques et le tir d'élite. Il a aussi exercé les fonctions de directeur du contre-terrorisme et des opérations spéciales au quartier général de la Défense nationale, où il était responsable des mesures d'urgence relatives à la coordination des opérations spéciales à l'étranger.

En avril 2004, il a assumé les fonctions de directeur du Centre des opérations du gouvernement de Sécurité publique Canada. Au nom du gouvernement du Canada, le centre en question assure une coordination et une direction stratégiques des mesures adoptées en réaction à un événement imminent ou en cours qui met en jeu l'intérêt national.

Il est accompagné de Suki Wong, directrice, Politiques en matière d'infrastructures essentielles, Sécurité publique Canada, et de M. Jacques Talbot, conseiller juridique.

**Craig Oldham, directeur, Centre des opérations du gouvernement, Sécurité publique Canada :** Merci de nous inviter, moi-même et mes collègues. J'ai l'intention de limiter ma déclaration liminaire au Centre des opérations du gouvernement, dont je suis le directeur. Le Centre des opérations du gouvernement, ou COG, a pour rôle d'assurer au nom du gouvernement du Canada une coordination stratégique des mesures adoptées en réaction à un événement imminent ou en cours qui met en jeu l'intérêt national.

Pour y arriver, le Centre des opérations du gouvernement regroupe plusieurs divisions, et non seulement la mienne. Pour ceux qui parmi vous qui ont une formation militaire, sachez que la structure du Centre des opérations du gouvernement ressemble à



military continental staff system as well as a civilian incident command system, which, of course, is also based on military structure.

The Government Operations Centre consists of a situational awareness risk assessment unit, a plans division, an operations division, the Canadian Cyber Incident Response Centre and is supported by an in-house administrative staff. Our role statement is carefully considered, and it draws on the policy outlined in the national security policy, current legislation and other policies. We provide our services at the strategic or national level, as opposed to the tactical level where first responders and municipalities have responsibility.

We also do not provide services at the operational level where the provinces, territories and the federal departments and agencies have responsibility.

We provide management of Canada's collective response efforts under the National Emergency Response System. I would say that 90 per cent of our work is coordination or management of events, but we also provide direction to federal entities as required. That direction comes from the decision-making structure within the federal government and is implemented through the Government Operations Centre.

The Government Operations Centre, though housed in Public Safety Canada, provides its support to all departments and agencies responding based on whoever is the lead minister. We are truly Canada's Government Operations Centre.

The Government Operations Centre is a proactive organization, and our role statement says that we are responsible for both emerging and occurring events. That responsibility means assessment of emerging potential threats, preplanning to meet those threats and proactive response to prevent or mitigate, if possible. Previously, most plans in governments were reactive, and we knew, well before Hurricane Katrina, that response is not good enough.

We focus on events that have the potential to affect national interest, both domestically and internationally. That focus does not mean that the Government Operations Centre performs duties that are legislatively mandated to other departments and agencies. Rather, we provide management from a strategic vantage point to bring to bear the full capabilities of the Government of Canada to respond to an event.

Last year, we actively managed 93 events that were deemed to be in the national interest, we provided a reporting to the Privy Council Office, PCO, and others on 202 other events,

celle du quartier général d'une brigade et qu'il combine le concept européen d'état-major du monde militaire au système civil de commandement des interventions, qui, bien entendu, est inspiré lui aussi d'une structure militaire.

Le Centre des opérations du gouvernement comprend une unité d'évaluation des risques et de compréhension de la situation, une division des plans, une division des opérations et le Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques — et peut compter sur l'appui d'un personnel administratif à l'interne. L'énoncé de notre rôle a été mûrement réfléchi; il s'inspire des orientations décrites dans la politique nationale de sécurité, les lois actuelles et d'autres politiques encore. Nous fournissons nos services au niveau stratégique ou national, par opposition au niveau tactique, où les premiers intervenants et les municipalités sont responsables.

De même, nous n'offrons pas de services au niveau opérationnel dans les cas où la responsabilité revient aux provinces, aux territoires et aux ministères et organismes fédéraux.

Nous gérons les efforts collectifs d'intervention du Canada dans le cadre du Système national d'intervention d'urgence. Je dirais que la coordination ou la gestion des événements représente 90 p. 100 de notre travail, mais nous donnons aussi au besoin des consignes aux organismes fédéraux. Les consignes en question proviennent de la structure décisionnelle au sein du gouvernement fédéral et sont mises en œuvre par l'entremise du Centre des opérations du gouvernement.

Le Centre des opérations du gouvernement, même s'il loge dans le même immeuble que Sécurité publique Canada, offre son soutien à l'ensemble des ministères et organismes appelés à réagir à une situation, quel que soit le ministre qui en est le premier responsable. Nous sommes vraiment le Centre des opérations du gouvernement du Canada.

Le Centre des opérations du gouvernement est un organisme proactif; selon l'énoncé de notre rôle, nous sommes responsables des événements imminents et en cours. Cela veut dire que nous évaluons les menaces, que nous nous préparons à contrer les menaces en question et que nous organisons des mesures proactives pour prévenir le problème ou en atténuer les effets, dans la mesure du possible. Auparavant, la plupart des plans du gouvernement étaient réactifs, et nous savions, bien avant l'ouragan Katrina, qu'il ne suffit pas de simplement réagir.

Nous nous attachons aux événements qui peuvent mettre en jeu l'intérêt national, au pays même et à l'étranger. Cela ne veut pas dire que le Centre des opérations du gouvernement exerce des fonctions qui relèvent du mandat que confère la loi à d'autres ministères et organismes. Plutôt, nous assurons la gestion stratégique nécessaire pour mettre pleinement en œuvre les moyens d'action du gouvernement du Canada en réaction à un événement.

L'an dernier, nous avons géré activement 93 événements considérés comme mettant en jeu l'intérêt national, nous avons rendu des comptes au Bureau du Conseil privé, le BCO, et à

and, over the course of the year, we monitored and estimated 4,300 incidents across Canada and internationally.

We are more than happy to answer any questions to the best of our capabilities today.

**Senator Day:** Thank you for appearing today. I think I understood your comments, but you went through them quickly. Can you take more time, particularly in explaining the role of an operations centre, as opposed to planning? You said you actively managed 93 events, you reported on 202 events and what was the reference to 4,300?

**Mr. Oldham:** Forty-three hundred is what we call incidents.

**Senator Day:** They are not events but incidents?

**Mr. Oldham:** They have not escalated to the point where we would call them an event. They may be weather generated, national security or cyber incidents. These things all potentially emerge when we receive reporting from intelligence organizations, the media, our allies and the provinces and territories. These events are all ones we are looking at and doing an initial assessment to determine whether we need to be proactive in responding to that event.

For example, there are a great number of white powder incidents or bomb threats across the country on a daily basis. We look at some of those to assess if they meet certain criteria and whether they are potential incidents or only background noise.

**Senator Day:** When something happens, what is your role?

**Mr. Oldham:** Our role is to provide a whole-of-government response to that event and support the department or agency that may be the lead for that event.

In many cases, domestically, we are talking about support directly to the Minister of Public Safety who has the biggest mandate for these sorts of things. We could potentially support another department or agency.

For example, for an outbreak of bird flu somewhere in Canada, we may provide a strategic level of services to the Canadian Food Inspection Agency.

**Senator Day:** Are you and your organization involved in man-made events and incidents as well as natural happenings?

**Mr. Oldham:** One fundamental tenet of the way we do business is to have an all-hazards response approach. We do not deal with a national security event any differently than a cyber event or a natural or man-made hazard. The systematic approach to deal

d'autres organismes au sujet de 202 autres événements et, pendant l'année, nous avons surveillé et contrôlé 4 300 incidents au Canada et à l'étranger.

Nous sommes fins prêts à répondre à toutes les questions que vous voudrez poser, au meilleur de notre connaissance, aujourd'hui.

**Le sénateur Day :** Merci de venir comparaître aujourd'hui. Je crois avoir saisi vos propos, mais vous avez dit cela rapidement. Pourriez-vous prendre plus de temps pour expliquer cela, et particulièrement le rôle du Centre des opérations, par opposition à la planification? Vous dites que vous avez géré activement 93 événements, que vous avez rendu des comptes au sujet de 202 événements... et quelle était l'allusion à 4 300...?

**M. Oldham :** Quatre mille trois cents de ce que nous qualifions d'incidents.

**Le sénateur Day :** Ce sont non pas des événements, mais des incidents?

**M. Oldham :** La situation ne s'est pas aggravée au point où nous les qualifierions d'événements. Ils peuvent être attribuables au mauvais temps, mettre en jeu la sécurité nationale ou se produire dans le cyberspace. Ce sont tous des cas où nous recevons des rapports d'organismes de renseignement, des médias, de nos alliés et des provinces et territoires. Nous examinons tous les événements en question, nous procédons à une évaluation initiale pour déterminer s'il y a lieu de préparer une intervention.

Par exemple, tous les jours, il y a partout au pays un grand nombre de menaces à la bombe ou d'incidents impliquant une poudre blanche. Nous examinons certains des cas en question pour déterminer s'ils répondent à certains critères et s'il s'agit d'incidents éventuels à proprement parler ou de cas que nous jugerons insignifiants.

**Le sénateur Day :** Lorsqu'il se produit quelque chose, quel est votre rôle?

**M. Oldham :** Notre rôle consiste à coordonner l'intervention dans l'ensemble du gouvernement face à l'événement en question et à soutenir le ministère ou l'organisme qui peut en être le premier responsable.

Dans de nombreux cas, au Canada même, nous soutenons directement le ministre de la Sécurité publique, dont le mandat à cet égard est le plus important. Nous pourrions aussi soutenir un autre ministère ou organisme.

Par exemple, s'il y a une poussée de grippe aviaire quelque part au Canada, nous pourrions assurer un niveau stratégique de services pour le compte de l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

**Le sénateur Day :** Intervenez-vous, vous et votre organisation, là où l'homme est à l'origine de l'événement ou de l'incident, aussi bien que dans le cas des catastrophes naturelles?

**M. Oldham :** C'est un de nos principes fondamentaux : nous adoptons une approche tous risques. Qu'il s'agisse d'un événement qui met en jeu la sécurité nationale ou d'un cyberévénement ou encore d'une catastrophe d'origine naturelle



with that event remains unchanged. The actions we take may be different, but we do not have a separate system for each of these events.

We have realized over time that no emergencies are simple. All emergencies are complex. For example, a national security event will undoubtedly have a traditional consequence management aspect. It is better to take that into account from the beginning, and plan and prepare in that manner rather than wait until some point in the emergency and suddenly wake up the emergency preparedness people and tell them to move. We do the whole thing as totally integrated from the beginning.

**Senator Day:** Are you tapped into all the security intelligence monitoring in Canada?

**Mr. Oldham:** Yes, we are. We are not an intelligence organization. We do not gather intelligence. We do not actively seek it out in the way the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, or the Canadian Security Intelligence Service, CSIS, would. We are consumers of intelligence and intelligence products, and we take from all sources. The government operations centre operates up to the top secret level, and we have access to all that material. If we did not, we could not do our job.

**Senator Day:** Can you do an analysis of the information and intelligence coming in? Do you apply a different type of analysis than might be done somewhere else?

**Mr. Oldham:** In a way we do, for two reasons. First, we operate at the strategic level, and we have different considerations than the operational or tactical levels.

Second, we always attempt to view the situation from a whole-of-government vantage point rather than the viewpoint of a department agency or level of government, which are obviously focused on their own responsibilities. We look at the bigger picture to see how one piece matches up with another. Is there a connection? Is there a cumulative effect? What is the overall assessment of the threat at the national strategic level?

**Senator Day:** I am trying to sort out the difference between tactical and strategic levels when you say you manage 93 events. To me, manage suggests tactical. It suggests something happening now and you are in there managing somehow. You say your role is strategic in that regard?

**Mr. Oldham:** That is correct. There is a difference in operations among those three levels: tactical, operational and strategic. For instance, I am not concerned about looking at a camera showing me what is happening at Portage and Main in

ou humaine, c'est pareil pour nous. L'approche est systématique; elle est toujours la même. Les mesures que nous adoptons peuvent différer, mais nous n'appliquons pas un système distinct à chacun de ces événements.

Au fil du temps, nous avons pris conscience du fait qu'aucune urgence n'est simple. Toute urgence est complexe. Par exemple, un événement mettant en jeu la sécurité nationale comportera une dimension « gestion des conséquences » au sens classique du terme. Il vaut mieux en tenir compte dès le départ, établir son plan et se préparer de cette manière, plutôt que d'attendre et, une fois l'urgence en cours, appeler subitement les responsables des mesures d'urgence et leur dire de se lancer. Tout cela est totalement intégré dès le départ, pour nous.

**Le sénateur Day :** Êtes-vous branché sur tous les canaux de renseignement de sécurité au Canada?

**M. Oldham :** Oui, nous le sommes. Notre organisme n'est pas un organisme de renseignement. Nous n'amassons pas de renseignements de sécurité. Nous ne cherchons pas activement à recueillir des renseignements à la façon du Centre intégré d'évaluation des menaces, le CIEM, ou du Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS. Nous utilisons les renseignements et les produits du renseignement qui proviennent d'autres sources, de toutes les sources. Le Centre des opérations du gouvernement prend parfois en charge des tâches dites « très secrètes ». Nous avons accès à tout le matériel « très secret ». Sinon, nous ne pourrions faire notre travail.

**Le sénateur Day :** Est-ce qu'il vous arrive d'analyser les informations et les renseignements qui vous parviennent? Procédez-vous à une analyse qui ne serait pas la même que celle qui se fait ailleurs?

**M. Oldham :** D'une certaine façon, oui, pour deux raisons. Premièrement, nous fonctionnons au niveau stratégique et avons des considérations qui sont différentes de celles des responsables des niveaux opérationnels ou tactiques.

Deuxièmement, nous essayons toujours d'envisager la situation du point de vue du gouvernement dans son ensemble, plutôt que du point de vue d'un seul ministère ou ordre de gouvernement, qui, évidemment, s'attache à ses propres responsabilités. Nous regardons le tableau dans son ensemble et essayons de voir comment les morceaux s'imbriquent. Y a-t-il un lien ici ou là? Y a-t-il un effet cumulatif? Quel est le résultat de l'évaluation globale de la menace au niveau stratégique et national?

**Le sénateur Day :** J'essaie de faire la distinction entre le niveau tactique et le niveau stratégique, quand vous parlez de la gestion de 93 événements. À mes yeux, qui dit gestion dit niveau tactique. Cela donne à penser qu'il y a quelque chose qui se produit en ce moment même et que vous y êtes à le gérer d'une façon ou d'une autre. Vous dites que votre rôle est stratégique à cet égard?

**M. Oldham :** C'est cela. Dans le cas des opérations, il y a une différence entre les trois niveaux : tactique, opérationnel et stratégique. Par exemple, je ne me soucie pas de savoir ce que montre la caméra installée à l'angle Portage et Main, à Winnipeg.

Winnipeg. I am concerned about whether the first responders and the operational level have the tools, support and assets they need to manage that emergency.

If I focused on what colour the fire trucks were or that kind of thing, I would not be doing my job. My job is to stand back and take a broader view of the emergency, and respond to that.

**Senator Day:** Since you have taken us out west, there is flooding in Saskatchewan right now. Are you involved in that kind of situation? If so, explain your role.

**Mr. Oldham:** Natural hazards such as flooding, forest fires, and to a lesser degree, ice storms or hurricanes all have an element of predictability, to a point.

What we started to do early, as we did this year, was to scan the environment and make an assessment based on the reporting we receive from the different departments and agencies such as Environment Canada, and also directly from the provinces that are linked into their municipalities. What are the soil conditions, what is the ice like and what are the meteorological conditions that perhaps will lead to certain types of flooding conditions? Based on that information, we prepare a contingency plan at the strategic level. As the event roles out, we implement and adjust that strategic plan. A plan is in place right now for British Columbia.

Today, for Saskatchewan we are simply monitoring that situation. The situation has not triggered our systematic approach yet, other than the monitoring part. We know there will be floods in Saskatchewan, the same way we know there will be floods in Manitoba and B.C. The science and art is to assess how big the situation will be and what we can do to mitigate or prevent the event from happening. We cannot prevent flooding, but we may be able to mitigate some of the effects.

**Senator Day:** What triggered you to prepare a plan and study for British Columbia but not Manitoba or Saskatchewan?

**Mr. Oldham:** I did not say we did not prepare plans for them as well. It is a matter of degree. In B.C., there are a number of things from the activity of the pine beetle, to deforestation, soil conditions, the unusual amount of snow they have had and the rapidly warming weather conditions this year.

We do not isolate our view province by province. We try to look at the event across the big picture. Right now, the biggest threat is in the British Columbia area. That does not mean we expect any kind of big disaster. We are simply prudent in always

Je me soucie plutôt de savoir si les premiers intervenants et les responsables opérationnels ont à leur disposition les outils de travail, le soutien et le matériel qu'il leur faut pour gérer l'urgence qui peut s'y produire.

Si je m'attachais à la couleur des camions de pompier ou je ne sais quoi encore, je ne ferais pas mon travail. Mon travail consiste à prendre un certain recul et à adopter une vue d'ensemble des urgences, et à réagir.

**Le sénateur Day :** Vous nous invitez dans l'Ouest, et voilà qu'il y a des inondations en Saskatchewan. Est-ce que vous intervenez dans un tel cas? Dans l'affirmative, pouvez-vous expliquer votre rôle?

**M. Oldham :** Les catastrophes naturelles, par exemple les inondations, les incendies de forêt et, dans une moindre mesure, les crises de verglas et les ouragans, comportent toutes des éléments prévisibles, jusqu'à un certain point.

Ce que nous avons fait dès les premiers stades, et cela a été le cas cette année, c'est d'examiner l'environnement et d'évaluer la situation à partir des rapports que nous recevons des divers ministères et organismes, par exemple Environnement Canada, et aussi directement des provinces, qui sont branchées sur leurs municipalités. Quelles sont les conditions de sol, à quoi ressemble la glace, quelles sont les conditions météorologiques qui, peut-être, feraient naître certaines conditions parmi celles qui mènent à des inondations? À partir des informations en question, nous préparons un plan d'urgence au niveau stratégique. À mesure que l'événement se déroule, nous appliquons le plan stratégique en le rajustant au besoin. Il y a un plan en place en ce moment même dans le cas de la Colombie-Britannique.

Aujourd'hui, en Saskatchewan, nous surveillons simplement la situation. La situation n'a pas encore déclenché notre approche systématique, mis à part le cas de la surveillance. Nous savons qu'il y aura des inondations en Saskatchewan, tout comme nous savons qu'il y aura des inondations au Manitoba et en Colombie-Britannique. La science et l'art dans tout cela, c'est d'évaluer l'ampleur que prendra la situation et d'envisager les mesures que nous pouvons adopter pour empêcher que l'événement ne se produise, sinon pour en atténuer les effets. Nous ne pouvons empêcher qu'il y ait une inondation, mais nous pouvons en atténuer certains des effets.

**Le sénateur Day :** Qu'est-ce qui vous a poussés à préparer un plan et une étude pour la Colombie-Britannique, mais pas pour le Manitoba ou la Saskatchewan?

**M. Oldham :** Je n'ai pas dit que nous n'avions pas préparé de plans pour ces provinces-là non plus. C'est une question de degré. En Colombie-Britannique, il y a plusieurs choses dont il faut tenir compte, depuis l'activité du dendroctone du pin jusqu'au réchauffement rapide qu'on y a connu cette année, en passant par la déforestation, les conditions de sol et la quantité inhabituelle de neige qu'on y a reçu.

Nous n'isolons pas une province par rapport aux autres. Nous essayons d'envisager l'événement dans un tableau d'ensemble. En ce moment, la plus grande menace est celle qui touche un secteur de la Colombie-Britannique. Cela ne veut pas dire que nous nous



making assessments and plans. That process is continuous and ongoing in the same way that shortly we will look at hurricane season.

**Senator Day:** Can you explain how you would coordinate your efforts in Saskatchewan with what emergency measures must be doing right now and what the operations centre for Environment Canada might be doing, with respect to these same events?

**Mr. Oldham:** We are connected to all the provincial emergency management organizations, as well as the national security or policing side of whatever organization is in place within that province. We are also connected to all the departments and agencies.

When we talk about things such as our assessment and plans, we prepare assessments and plans hand in hand with other federal departments and agencies, and with the provinces. We do not prepare a plan only within the Government Operations Centre, and not speak with anybody else about it.

We prepare it interdepartmentally and intergovernmentally at the time. We take that approach to ensure that everyone is involved and playing. We cannot pretend to be the experts within our operation centre on all kinds of emergencies, but we can be experts at managing events and bringing a disciplined approach to how we deal with them.

**Senator Day:** If there is a problem, such as a flood or pandemic-type situation, your operation centre is ready to go. However, if the problem is a pandemic-type situation, avian flu or whatever it might be, there will be a Health Canada operation centre on the go?

**Mr. Oldham:** Yes, that is because Health Canada has a legislative mandate to look after certain aspects of that pandemic. No pandemic is ever a purely Health Canada event either. There will be economic impact, potential national security impacts, et cetera. Our job is to bring in all the players involved, and ensure we approach the emergency in a holistic way.

We do not need to activate our centre, because our centre runs 24/7, 365 days a year. There is no setting up the computers and that sort of thing. The centre is up and running all the time, and monitoring the environment constantly.

As we spin up through a pandemic or any other kind of emergency that requires more and more effort, the connections to other operations centres become more robust. Most operation centres within the Government of Canada and at the provincial level are not 24/7 operations. They must activate and start to respond. As they do, that connection between them and us becomes more firm.

attendons à une grande catastrophe. C'est simplement que nous procédons avec prudence en établissant toujours des évaluations et des plans. C'est un processus continu et permanent, qui fera que nous allons nous pencher bientôt, de la même façon, sur la saison des ouragans.

**Le sénateur Day :** Pouvez-vous expliquer comment vous feriez pour coordonner vos efforts en Saskatchewan avec les mesures d'urgence qui doivent y être déployées en ce moment et ce que le Centre des opérations d'Environnement Canada doit être en train de faire, en ce qui concerne les mêmes événements?

**M. Oldham :** Nous sommes branchés sur tous les organismes provinciaux d'intervention en cas d'urgence et sur les services de police ou de sécurité nationaux de l'organisme qui se trouvent en place dans la province en question. De même, nous sommes branchés sur tous les ministères et organismes.

Lorsque nous parlons des documents que nous produisons, par exemple nos évaluations et nos plans... nous préparons les évaluations et les plans de concert avec d'autres ministères et organismes fédéraux, et aussi avec les provinces. Ce n'est pas un plan que nous préparons uniquement au Centre des opérations du gouvernement, sans en parler à quiconque.

Nous le préparons dans un contexte interministériel et intergouvernemental. C'est une approche que nous adoptons pour nous assurer que tout le monde apporte sa contribution et joue son rôle. Nous ne pouvons faire semblant d'être les experts en urgences de tous genres dans notre centre des opérations, mais nous pouvons être les experts de la gestion des événements et faire profiter les autres de l'approche rigoureuse que nous appliquons.

**Le sénateur Day :** S'il y a un problème, par exemple une inondation ou une pandémie, votre centre des opérations est prêt à intervenir. Toutefois, si c'est une pandémie, que ce soit de grippe aviaire ou d'autres choses, est-ce qu'il y a un centre des opérations de Santé Canada qui est prêt à intervenir?

**M. Oldham :** Oui, car la loi donne à Santé Canada le mandat de se pencher sur certains aspects de cette pandémie. Aucune pandémie ne relève jamais uniquement de Santé Canada. Il y a les conséquences économiques, les conséquences possibles du point de vue de la sécurité nationale et ainsi de suite. Notre travail consiste à réunir tous les responsables et à nous assurer d'aborder l'urgence d'une façon globale.

Nous n'avons pas à mettre en branle notre centre : notre centre fonctionne 24 heures sur 24, sept jours sur sept, 365 jours par année. Il n'y a pas d'ordinateurs à installer et autres trucs du genre. Le centre fonctionne tout le temps; on y surveille l'environnement constamment.

Au fil de la pandémie ou de toute autre urgence qui exige des efforts de plus en plus grands, les liens avec les autres centres des opérations se resserrent. La plupart des centres des opérations au gouvernement du Canada et dans les provinces ne fonctionnent pas 24 heures sur 24, sept jours sur sept. Ils doivent se lancer et commencer à intervenir. Lorsqu'ils le font, le lien entre eux et le lien entre eux et nous devient plus solide.

In addition, people from those departments and agencies deploy into our facility, so they are working hand-in-hand with us at the time of the emergency.

**Senator Day:** Would your office trigger another government department to look at a situation because it will spill over into their side of things?

**Mr. Oldham:** We do communicate that way through a wide variety of means. We do not have the authority to tell other departments to start doing something, but also we are not required to do that. Every department has its roles and responsibilities and they are conscious of what those are. However, it is not unusual for the government operations centre to warn another department, agency or level of government of something what is emerging so they can focus on it. Then they feed information back to us and we feed it out to everyone else involved.

**Senator Day:** Is there anyone that you direct?

**Mr. Oldham:** We do not have authority within the government operations centre to tell anyone to do anything directly in the military way you suggest. Ninety per cent of what we do is cooperative.

We found through exercises and real operations that within the Government of Canada there is more than sufficient mandate and legislative authority to do almost anything that needs to be done. The problem in the past has been that departments and agencies tried to deal with things by themselves, and any one department or agency does not have all the tools to do the job. However, when everyone is around the table, and everyone's piece is brought to the centre, we can achieve almost anything.

Where we do not have authority to do something and we need a decision, we go up through the committee structure to obtain that decision. We go up through the assistant deputy minister level, deputy minister level, cabinet, and to the Prime Minister if we have to.

By and large, the Government of Canada does not need a whole lot in terms of emergency response from those higher levels. Often, the authority is unique, such as during Hurricane Katrina, when we needed to move a portion of the national emergency stockpile from Ottawa to the United States. There was no authority to move that stockpile outside the country. In that case, we had to obtain that authority.

Once we had the authority, the government operations centre was empowered to implement that decision.

**Senator Day:** If it was deemed important to communicate to the public to reassure the public things were in hand, is that the responsibility of your office or is that the responsibility of the agency or department that is involved directly?

En outre, les responsables des ministères et organismes arrivent dans nos installations, de manière à travailler côte à côte avec nous au moment de l'urgence.

**Le sénateur Day :** Votre bureau va-t-il inviter un autre ministère à surveiller la situation car celle-ci pourrait finir par se répercuter sur lui?

**M. Oldham :** Nous communiquons de cette façon par toute une série de moyens. Nous ne sommes pas habilités à dire aux autres ministères d'enclencher telle ou telle mesure, mais nous n'avons pas à le faire. Chaque ministère a des rôles et des responsabilités dont il est très conscient. Tout de même, il n'est pas hors de l'ordinaire que le centre des opérations du gouvernement avertisse un autre ministère, organisme, ou ordre de gouvernement d'un problème imminent. L'autre nous transmet alors des informations que nous pouvons renvoyer à toutes les parties en jeu.

**Le sénateur Day :** Y a-t-il quelqu'un à qui vous donnez des directives?

**M. Oldham :** Nous ne sommes pas habilités, au centre des opérations du gouvernement, à dire directement à quiconque de faire quoi que ce soit, au sens militaire où vous l'entendez. Dans une proportion de 90 p. 100, notre travail repose sur la coopération.

Au moyen d'exercices et d'opérations concrètes effectués au sein du gouvernement du Canada, nous avons constaté que, à l'heure actuelle, le mandat et le fondement législatif de notre action suffisent à prendre en charge à peu près n'importe laquelle des situations. Par le passé, les difficultés se sont produites lorsque les ministères et organismes ont essayé de tout régler d'eux-mêmes, et aucun d'entre eux n'a à lui seul tous les instruments nécessaires pour faire le travail. Tout de même, quand tout le monde se retrouve autour de la même table et que chacun peut fournir un élément, nous pouvons régler à peu près n'importe quel problème.

Dans les cas où ne sommes pas autorisés à adopter une mesure et qu'il faut une décision à cet égard, nous passons par la structure des comités pour obtenir l'autorisation. Nous nous adressons au sous-ministre adjoint, au sous-ministre, au cabinet, et même au premier ministre s'il le faut.

Globalement, la participation des hauts échelons aux mesures d'urgence n'a pas à être très grande. Souvent, le fondement de l'action est unique, par exemple dans le cas de l'ouragan Katrina. À ce moment-là, il a fallu déplacer une partie de la réserve nationale de secours d'Ottawa vers les États-Unis. Nous n'étions pas autorisés à déplacer un élément de la réserve à l'extérieur du pays. Dans ce cas, il a fallu obtenir l'autorisation.

Une fois l'autorisation obtenue, le centre des opérations du gouvernement était habilité à mettre en œuvre la décision prise.

**Le sénateur Day :** S'il est considéré comme important de communiquer avec le public pour le rassurer, est-ce la responsabilité de votre bureau ou encore est-ce celle du ministère ou de l'organisme qui est directement touché?



**Mr. Oldham:** Public communications is not the responsibility of the Government Operations Centre. We do not have any public interface. We do not have a number for people to call. Our job is to coordinate government, government agencies and levels of government.

The public communications responsibility lies with the lead department, normally public safety. I am not the expert in this area so I will limit my comments, but public safety has an organization in place that coordinates public messaging with the other departments and agencies, in a similar manner to what we do.

**Senator Day:** You are in public safety?

**Mr. Oldham:** Yes.

**Senator Day:** This other group is within public safety?

**Mr. Oldham:** That is correct. It is the public communications part of public safety.

The ground truth as to what is happening and what the event is that feeds to our public communications people comes from the Government Operations Centre.

**Senator Day:** Are they not part of your operations centre to provide an overview of the event?

**Mr. Oldham:** Yes: Public communications plays two roles within the Government Operations Centre. They provide a watch officer to the Government Operations Centre to assist us with media monitoring. It is not unusual for CNN, CTV or someone else to have the first bit of information on something that has happened. They help us with that.

They also help coordinate the flow of public communications, media lines, et cetera. The reason they are in the Government Operations Centre is to ensure that wrong information is not passed out based on erroneous reporting. We saw some of that problem during the blackout a few years ago, where different people stood up and talked about an event, and the information they relayed was completely inaccurate.

**Senator Day:** I could continue asking questions because you have given us helpful information. I will pass to my colleagues and I may have further questions on the second round, if there is time for one.

**Senator Banks:** I will continue along Senator Day's line of questioning.

**M. Oldham :** Les communications avec le public ne relèvent pas du centre des opérations du gouvernement. Nous n'avons aucune communication avec le public. Il n'y a pas de numéro de téléphone où les gens pourraient nous appeler. Notre travail consiste à coordonner l'effort gouvernemental, des organismes gouvernementaux et des ordres de gouvernement.

La responsabilité des communications avec le public appartient au ministère responsable, habituellement à Sécurité publique. Je ne suis pas expert en la matière; je vais donc me contenter de dire que Sécurité publique a en place une organisation qui coordonne la transmission des messages au public de concert avec les ministères et organismes touchés, coopération qui ressemble à celle que nous appliquons nous-mêmes.

**Le sénateur Day :** Vous êtes à la Sécurité publique?

**M. Oldham :** Oui.

**Le sénateur Day :** L'autre groupe se trouve aussi à la Sécurité publique?

**M. Oldham :** C'est cela. C'est l'élément de communications avec le public de Sécurité publique.

Essentiellement, la vérité sur ce qui se passe, sur l'événement, est relayée du Centre des opérations du gouvernement à nos responsables des communications avec le public.

**Le sénateur Day :** Ces gens-là ne feront pas partie de votre centre des opérations, de façon à pouvoir donner une vue d'ensemble de l'événement?

**M. Oldham :** Oui : Les communications avec le public remplissent deux fonctions au Centre des opérations du gouvernement. Il y a au Centre des opérations du gouvernement un responsable de la veille médiatique qui nous aide à cet égard. Il n'est pas rare que ce soit CNN, CTV ou un autre média qui transmet les premiers éléments d'information sur une situation. Ces gens-là nous aident de ce point de vue.

Ils aident aussi à coordonner le cheminement des communications avec le public, à préparer les infocapsules et ainsi de suite. La raison de leur présence au Centre des opérations du gouvernement, c'est de s'assurer qu'il n'y ait pas d'informations erronées qui circulent du fait d'un reportage déficient. C'est un problème que nous avons constaté au moment de la panne de courant qui est survenue il y a quelques années : diverses personnes ont pris la parole au sujet de l'événement, et l'information qu'elles donnaient était tout à fait inexacte.

**Le sénateur Day :** Je pourrais bien continuer à vous poser des questions : vous nous avez donné des informations utiles. Je vais céder la parole à mes collègues, mais j'aurais peut-être d'autres questions à poser au deuxième tour, si jamais nous avons le temps.

**Le sénateur Banks :** Je vais poursuivre dans la même veine que le sénateur Day.

You have partly explained this process, but when you become aware of something you make an assessment, and that surely must be made by people who are there on the spot. If I went to your centre at 2:30 tomorrow morning, how many people would I find there?

**Mr. Oldham:** Depending on the shifts, you could find between four and seven people on duty at that time.

**Senator Banks:** Those folks make the first initial assessment: Something has happened, boom, and who do they phone? Tell us, in a microcosmic way, what happens next. Who decides what? Who calls whom? How quickly does it happen?

**Mr. Oldham:** It all can happen quickly indeed. What we call the watch centre, the people who are there right now if you went to have a look —

**Senator Banks:** Can I?

**Mr. Oldham:** Certainly: It takes me off subject a bit, but I am happy to have you all over, depending on what operation we are conducting at the time, and I will personally provide you with that tour.

**Senator Banks:** It is probably best if we come when you are not conducting an operation.

**Mr. Oldham:** Perhaps: It depends on the nature of the operation, but we are always doing something.

Those people in that centre right now are looking for trouble. They are monitoring the environment and what is going on. As an event emerges, it is passed to the senior watch officer. The senior watch officer performs an operation similar to when you walk into an emergency room at a hospital: The officer does triage on the event. The officer continues to monitor the event to see where it is going, or perhaps the officer discounts it but continues to monitor, or the officer escalates the event.

When officers escalate it, they pick up the phone and talk to a senior operations officer, my second-in-command or me. They say, this is what we have. Right away, that connection is made to the next senior level.

From there, the senior person makes a rapid assessment of the event by looking at all the pieces coming in. The other people are shift workers, so they do not have access to all the current intelligence picture. Then, we make a determination as to where we think the event is going.

We have standard operating procedures, SOPs, in place, we have responses in place, and we follow those. If something does not fit within that norm, we continue to respond, but we also bump it up another level to the director general. We have the ability within the Government Operations Centre to go directly to the deputy minister if we need to. We would rarely do that. We try to go up through the steps so we can obtain sober second looks all the way through.

Vous avez expliqué le processus en partie, mais dites-moi : lorsque vous êtes mis au fait d'une situation, vous procédez à une évaluation, et cela vient sûrement des gens qui sont là sur place. Si j'allais à votre centre à 2 h 30 du matin, demain, combien de personnes est-ce que j'y trouverais?

**M. Oldham :** Suivant les quarts de travail, il peut y avoir entre quatre et sept personnes en poste.

**Le sénateur Banks :** Ces gens-là ont réalisé l'évaluation initiale : il est arrivé quelque chose, bang! À qui téléphone-t-on? Dites-nous ce qui se produit alors, d'un point de vue microcosmique. Qui décide quoi faire? Qui appelle qui? À quelle vitesse cela se fait-il

**M. Oldham :** Cela peut se faire très rapidement. Ce que nous appelons le centre de surveillance, les gens qui sont là en ce moment même, que vous verriez si vous y alliez...

**Le sénateur Banks :** Je peux?

**M. Oldham :** Certainement. Cela me détourne un peu du sujet, mais je vous dirai que je serai heureux de vous accueillir tous, selon l'opération qui se déroule à ce moment-là, et je dirigerai moi-même la visite des lieux.

**Le sénateur Banks :** Il serait probablement mieux pour nous d'y aller au moment où il n'y a pas d'opération.

**M. Oldham :** Peut-être. Cela dépend de la nature de l'opération en question, mais nous sommes toujours en train de faire quelque chose.

Les gens de ce centre-là, en ce moment, sont aux aguets. Ils surveillent l'environnement, essaient de voir ce qui se passe. Si un événement survient, l'information est donnée à un responsable supérieur de la surveillance. Le responsable en question exécute une tâche qui s'apparente à celle qui est accomplie quand vous arrivez à la salle d'urgence d'un hôpital : il procède au triage. Il surveille toujours l'événement pour voir ce qui se passe ou peut-être décide-t-il que c'est relativement insignifiant, mais il continue de surveiller un peu, ou encore il relève le niveau d'alerte.

S'il relève le niveau d'alerte, il prend le téléphone et communique avec un responsable supérieur des opérations, soit mon adjoint, soit moi. Il dit alors : voici la situation. Tout de suite, le lien est ainsi fait avec le palier supérieur.

De là, le responsable supérieur procède à une évaluation rapide de l'événement en étudiant les éléments d'information qui arrivent. Les autres personnes présentes sont des travailleurs de quart; elles n'ont pas accès à l'ensemble du tableau du point de vue du renseignement de sécurité. Puis, nous déterminons le déroulement probable de la situation.

Nous avons des procédures normalisées auxquelles nous nous plions. Si la situation ne correspond pas à la norme établie, nous continuons d'intervenir, mais nous en saisissons l'échelon immédiatement au-dessus du nôtre, soit celui de directeur général. Au Centre des opérations du gouvernement, nous sommes en mesure de nous adresser directement au sous-ministre s'il le faut. Ce serait une décision rarissime de notre part. Nous essayons de respecter les étapes, de manière à ce qu'il y ait chaque fois un deuxième regard objectif porté sur la situation.



**Senator Banks:** Sober second is a phrase that is familiar to us on this committee.

If you went to the deputy minister, which would be one person if the event was a flood, another person if it was a pandemic and someone else if it was something even worse than that, would that deputy minister understand the nature of the room from which you are calling, and understand what is happening there? Has that deputy minister likely been in the physical plant that you operate? Has the minister been in the facility, and has the Prime Minister been in the facility? As we all know, and as you know by direct experience, exercises and understanding a thing on a piece of paper is nice. However, when the event happens, plans do not work well if someone has not been there and they walk in and do not know where the ketchup is.

**Mr. Oldham:** I will try to handle that question on several tracks. The Prime Minister has not been to the facility. Most ministers and deputy ministers have not been to the facility. Having said that, they all are aware of what the facility is and what the facility does.

The facility is not designed to house them, and it is not designed to have them in it while we are running emergencies. That would not be effective for us. We need to have ministers and senior officials stand off at a distance from a place like ours. Why? It is human nature that they will focus on what is happening in that centre, and that is not where we need them to focus. We need them to focus on the bigger decisions to be made, and that cannot happen in a facility like ours.

It is common. If you look at other operations centres in other countries, they have exactly the same arrangement as we do. We do not have the deputy minister, the minister or the Prime Minister within the government operations centre. We provide information and decision briefs to them.

**Senator Banks:** In the event of the worst happening, is there a place that the Prime Minister and ministers would go that is secure, safe, protectable and has hard communications between your place and their place?

**Mr. Oldham:** You are outside my area now. I am responsible only for the Government Operations Centre. I communicate with the Privy Council Office, PCO, and they are responsible for communication with the Prime Minister's Office. There is facility within public safety to house officials and to do those kinds of things, but I am not aware of what the Prime Minister has in place or what PCO has in place outside the facilities they have currently.

**Senator Banks:** Do they have such a facility?

**Mr. Oldham:** I do not know.

**Le sénateur Banks :** Un deuxième regard objectif : voilà qui nous semble familier ici au comité.

Dans un cas où vous vous adressez au sous-ministre — ce serait un sous-ministre particulier en cas d'inondation, un autre en cas de pandémie et un autre encore si c'était quelque chose de pire —, le sous-ministre en question serait-il à même de comprendre le fonctionnement du centre d'où vous appelez et de saisir ce qui s'y passe? Le sous-ministre en question est-il susceptible d'avoir visité les lieux? A-t-il déjà vu le centre des opérations, le premier ministre l'a-t-il déjà vu? Comme nous le savons tous, et comme vous avez pu le voir d'après une expérience directe de la chose, il est très bien de faire des exercices et de saisir une notion au moyen d'un bout de papier, mais, lorsque l'événement se produit dans les faits, les plans ne fonctionnent pas bien si la personne responsable n'a pas arpenté les lieux, qu'elle n'arrive pas à trouver l'agrafeuse.

**M. Oldham :** Je vais essayer de situer ma réponse sur plusieurs tableaux. Le premier ministre n'a pas visité l'installation. La plupart des ministres et des sous-ministres n'y ont jamais mis les pieds. Cela dit, ils savent tous quel est le centre en question et quel est le travail qui s'y fait.

Le centre n'est pas conçu pour les abriter, il n'est pas conçu pour les accueillir au moment où nous adoptons des mesures en cas d'urgence. Cela ne serait pas efficace de notre point de vue. Nous avons besoin que les ministres et les hauts fonctionnaires demeurent à une distance respectueuse. Pourquoi? C'est la nature humaine qui le veut ainsi : ils se concentreraient sur ce qui se passe au centre en question, alors que nous voulons qu'ils portent le regard ailleurs. Nous voulons qu'ils s'attachent aux décisions globales à prendre, et ça ne saurait se faire dans un centre comme le nôtre.

C'est monnaie courante. Si vous étudiez le fonctionnement d'autres centres des opérations dans d'autres pays, vous constatez qu'ils ont exactement la même façon de procéder que nous. Nous n'invitons pas le sous-ministre, le ministre ni même le premier ministre au centre des opérations du gouvernement. Nous leur fournissons des informations et des notes à des fins de décision.

**Le sénateur Banks :** Pour envisager le pire scénario, y a-t-il un endroit où le premier ministre et les ministres se réfugient, un endroit sûr et protégé, et qui bénéficie de voies de communication sûres avec votre centre?

**M. Oldham :** Vous venez de sortir de mon champ d'action. Je suis seulement responsable du Centre des opérations du gouvernement. Je communique avec le Bureau du Conseil privé, le BCP, qui est responsable de communiquer avec le cabinet du premier ministre. À la sécurité publique, il y a bien un endroit pour abriter les fonctionnaires et prendre en charge ce genre de tâches, mais, à ma connaissance, il n'y aurait pas d'endroit où le premier ministre ou le BCP se réfugie, en dehors des installations dont ces gens-là disposent déjà.

**Le sénateur Banks :** Est-ce qu'ils ont un tel lieu de refuge?

**M. Oldham :** Je ne sais pas.

**The Chairman:** How about PCO? Answer the same question, if you would, please, with respect to PCO. Do you have secure communications with them that is 24/7, and do you know who you are dealing with in PCO on any given day?

**Mr. Oldham:** Yes, we have secure communications with PCO, but 24/7, if you are talking about an operation centre in PCO that runs 24/7, they do not.

**The Chairman:** Let us say that Kevin Lynch, Clerk of PCO, needs to be apprised of something. Do you know where the clerk is all the time?

**Mr. Oldham:** We do not know where the clerk is all the time, but PCO knows where the clerk is, and we have guaranteed communications with PCO through duty officers and also through direct communications with senior officials in PCO.

**The Chairman:** What if Mr. Lynch is not available?

**Mr. Oldham:** We would be in contact with the National Security Advisor.

**The Chairman:** What if the National Security Advisor is not available?

**Mr. Oldham:** Then we are connected to the duty officer who is on call, as well as the head of S&I at PCO.

**The Chairman:** What is S&I?

**Mr. Oldham:** Security and Intelligence. They have their own internal duty roster and internal communication systems. I do not know, on a day-to-day basis, exactly where everyone is within PCO, but I do know that I have reliable numbers and reliable communications to reach people within PCO if I need to. In three years, I have never had an experience where I could not reach who I needed to reach in PCO in a short period of time.

**The Chairman:** What is a short period of time?

**Mr. Oldham:** Within 10 minutes.

**The Chairman:** I will give you two examples. I have had ministers of the Crown, in fairness, not in this government, but in a previous government, describe that they were the acting Prime Minister. They were the Prime Minister while the Prime Minister was elsewhere. In this case, they were probably the seventeenth down the list of seniority. They were contacted and consulted as to how to behave in a certain incident that related to interdicting and vessels bringing drugs into the country. You would not talk to someone who is communicating with the Prime Minister of the day. You would not talk directly to the minister. You would talk to someone who had talked to the minister. Do I have that right?

**Le président :** Et le BCP? Auriez-vous l'obligeance de répondre à la même question, mais en ce qui concerne le BCP? Avez-vous avec lui des voies de communication sûres qui fonctionnent 24 heures sur 24, sept jours sur sept, et savez-vous à qui vous pouvez vous adresser quotidiennement au BCP?

**M. Oldham :** Oui, nous bénéficions de communications protégées avec le BCP, mais à savoir 24 heures sur 24, sept jours sur sept, si vous parlez d'un centre des opérations au BCP qui fonctionnerait 24 heures sur 24, sept jours sur sept, je dois vous dire que ça n'existe pas.

**Le président :** Disons que Kevin Lynch, greffier du BCP, doit être mis au fait d'une situation. Savez-vous où il se trouve en tout temps?

**M. Oldham :** Nous ne savons pas où se trouve le greffier en tout temps, mais le BCP le sait, et nous bénéficions de voies de communication protégées avec le BCP, par l'entremise d'agents en poste, et aussi grâce à des communications directes avec les hauts responsables.

**Le président :** Et si M. Lynch ne peut être joint?

**M. Oldham :** Nous communiquerions alors la conseillère nationale pour la sécurité.

**Le président :** Et si la conseillère nationale ne peut être jointe?

**M. Oldham :** À ce moment-là, nous communiquons avec l'agent en poste ainsi qu'avec le grand responsable en matière de S et R au BCP.

**Le président :** Qu'est-ce que le S et R?

**M. Oldham :** Sécurité et renseignement. Ils ont leur horaire interne et leurs systèmes de communications internes. Je ne sais pas où chacun se trouve quotidiennement au BCP, mais je sais que j'ai en main des numéros de téléphone fiables et que j'ai accès à des communications fiables, qui font que je peux communiquer avec des gens du BCP au besoin. En trois ans, il n'y a pas eu une seule fois où je n'ai pu joindre rapidement quelqu'un au BCP.

**Le président :** Qu'entendez-vous par rapidement?

**M. Oldham :** En dix minutes.

**Le président :** Je vais vous donner deux exemples. J'ai eu affaire à des ministres — pas ceux qui font partie du présent gouvernement, pour être juste, mais ceux d'un gouvernement précédent — qui se sont décrits comme étant le premier ministre par intérim. Ils étaient premier ministre pendant que le premier ministre se trouvait ailleurs. Dans un tel cas, leurs noms figuraient probablement au 17<sup>e</sup> rang de la liste d'ancienneté. On a communiqué avec eux pour savoir quoi faire en rapport avec un certain incident, lié à l'interception de bateaux qui allaient passer de la drogue en contrebande au pays. Ce n'est pas à une personne qui a communiqué avec le premier ministre du gouvernement en place que vous pourriez parler. Ce n'est pas au ministre que vous pourriez parler directement. C'est à une personne qui, elle, aurait parlé au ministre. C'est bien cela?



**Mr. Oldham:** That is normally correct. The minister responsible would talk to the Prime Minister. The deputy ministers responsible to that minister would speak to the minister. We may brief cabinet. We may brief at the deputy minister level, either for information purposes or for decision purposes. No, I would not pick up the phone and speak directly to a minister, in most cases.

**The Chairman:** If we picked a more dramatic situation, such as a hijacking of an airliner that looked like it was heading towards a city, would the operations centre deal with that?

**Mr. Oldham:** Yes.

**The Chairman:** How many people would you need to talk to before you reached someone who could decide whether the airliner was to be shot down?

**Mr. Oldham:** I need to be careful on this subject, because Canada's response in those circumstances is sensitive. We exercise this scenario frequently with the Department of National Defence. I imagine you have probably spoken to them as well. We do not have difficulty reaching decision-makers up to the Chief of the Defence Staff equivalent. I do not know what exercises DND conducts within their own department up to the ministerial level. I cannot answer that question, as I am not aware of it. Every other aspect of an aircraft hijacking, with the exception of that particular slice, if you like, is managed through the Government Operations Centre, and it is not uncommon for us to deal with that.

**The Chairman:** Who should we talk to for a picture of the entire chain? Is it the Prime Minister's National Security Advisor, Margaret Bloodworth? Who is the best person to say, "From incident to decision, I can describe to you each step of the way?"

**Mr. Oldham:** I can describe that step to you. My concern is about discussing the details and how it works at a certain point in a public forum. I am happy to say that, in terms of all aspects of the response, with the exception of the issue you are talking about — that is a Department of Public Safety and RCMP responsibility, and we know exactly how that works — we practice it, and we do it on live events. The other portion you are talking about is the responsibility of the Minister of National Defence, and that department is best placed to respond to how they deal with their legislated responsibilities in that particular event for that particular aspect.

These two things are not isolated. They operate concurrently. The normal policing and Public Security part go with any aviation emergency such as that, which is a Public Security matter, and concurrently, the responsibilities of Department of National Defence are operating. Our challenge, and it is an interesting exercise, is to keep the two responsibilities on track, to manage the two and to ensure the information flows back and forth

**M. Oldham :** D'habitude, ce serait cela. Le ministre responsable parlerait au premier ministre. Les sous-ministres responsables devant les ministres en question s'adresseraient au ministre. Nous pourrions avoir à donner une séance d'information au Cabinet. Nous pourrions faire un compte rendu au sous-ministre, soit à des fins d'information, soit à des fins de décision. Non, je ne prendrais pas le téléphone pour appeler directement le ministre, dans la plupart des cas.

**Le président :** Choisissons une situation plus dramatique; par exemple, un avion qui est détourné et qui semble se diriger vers une ville. Le centre des opérations aurait-il à intervenir à ce moment-là?

**M. Oldham :** Oui.

**Le président :** À combien de personnes faudrait-il parler avant de joindre celles qui seraient autorisées à décider si, oui ou non, il faut abattre l'avion?

**M. Oldham :** Je dois rester sur mes gardes ici, car la réaction du Canada dans de telles situations représente une question délicate. Nous envisageons souvent ce scénario en compagnie du ministère de la Défense nationale. J'imagine que vous avez probablement parlé aussi aux gens de la Défense. Nous n'avons pas de difficulté à joindre les décideurs, jusqu'à l'équivalent du chef d'état-major de la Défense. Je ne sais pas quels sont les exercices qu'applique le MDN jusqu'au niveau ministériel. Je ne saurais répondre à cette question : je ne suis pas au courant de la chose. La gestion de tous les aspects d'un détournement d'avion, sauf cet aspect particulier-là, si vous voulez, relève du Centre des opérations du gouvernement. Il n'est pas rare que nous ayons à composer avec cela.

**Le président :** À qui nous faudrait-il nous adresser pour avoir une vue d'ensemble de la filière? Est-ce à la conseillère nationale du premier ministre pour la sécurité, Margaret Bloodworth? Qui est le mieux placé pour faire l'affirmation suivante : « Depuis l'incident jusqu'au moment de la décision, je peux vous décrire toutes les étapes de la démarche »?

**M. Oldham :** Je peux vous décrire cette étape. Je crains toutefois d'aborder des aspects particuliers de l'affaire et notamment la manière dont ça fonctionne à un moment donné, dans une tribune publique. Je suis heureux d'affirmer que, pour ce qui est de tous les aspects d'une telle intervention, sauf celui dont vous parliez — cela relève du ministère de la Sécurité publique et de la GRC, et nous savons très bien comment ça fonctionne — nous mettons cela en pratique, et nous intervenons ainsi dans le cas d'événements réels. L'autre élément dont vous avez parlé évoque la responsabilité du ministre de la Défense nationale, dont le ministère est le mieux placé pour dire comment il s'acquitte des responsabilités que lui confère la loi en rapport avec cet événement particulier, sous cet aspect particulier.

Les deux choses ne sont pas isolées l'une de l'autre. Elles sont concurrentes. Les aspects service policier et sécurité publique caractérisent toutes les urgences dans le domaine de l'aviation, ce qui fait que la question relève alors de la Sécurité publique, mais en même temps, les responsabilités du ministère de la Défense nationale s'appliquent. Le défi que nous avons à relever, et c'est là un exercice intéressant, consiste à garder en piste les deux

between both departments at the same time, and to ensure that we have not only an appropriate response from the Department of Public Security or the Department of National Defence but that the departments also think about the consequence management aspect of anything that may occur, whether it is an aircraft crash or something else.

**Senator Banks:** We would not presume to ask what the decision would be. The question is only, what is the chain? What is the means by which whoever is in charge of your place reaches the necessary people to make whatever decision needs to be made?

**Mr. Oldham:** We establish the communications through a conference call. It is the fastest and most efficient way to do it. When we are in one of these events, a series of conference calls happen as we coordinate the various mandates. Obviously, we need to talk to the Americans at the same time. There is a NORAD aspect. There is potentially a U.S. aspect. There can be an international aspect depending on which air carrier it is. All those conference calls are up and going within a matter of minutes. The actual activation at the senior level of the decision makers also happens rapidly. We and DND keep track of the people who have authority for making decisions in that scenario you are talking about.

**Senator Banks:** You said communications is not your direct responsibility. However, if something happens, the release of something from an overturned train car and you need to reach a large number of people in the shortest possible space of time, there are different means from province to province, and sometimes from county to county as to how that is done. Sometimes it is reverse 9-1-1, sometimes it is radio broadcast and sometimes it is interrupt. This committee has referred to an emergency warning system that exists in Alberta in which one button is pushed, broadcast entities are immediately interrupted and the message goes out, which is done on a voluntary basis.

We have recommended in our previous report that such a thing should be made a condition of broadcast licensing in Canada and should be universal in the country. Do you think that system would be a good idea?

**Mr. Oldham:** I cannot really say without looking at exactly how their system works and what the implications would be.

**Senator Banks:** It works perfectly.

**Mr. Oldham:** Few things do.

Is it a good idea to warn people publicly: of course. As you say, different jurisdictions do it in different ways. For instance, British Columbia is adept at warnings related to tsunamis. Therefore it depends on the province or territory, but it is not our responsibility to alert the public. That is not within our mandate. We do governmental warning and governmental alerting. Does that mean we will reach out and tell a province that something is happening: absolutely.

responsabilités, à les gérer, les deux, et à nous assurer que l'information circule entre les deux ministères à la fois, et à nous assurer qu'il y a une intervention appropriée non seulement du ministère de la Sécurité publique ou du ministère de la Défense nationale; également, il faut réfléchir à la gestion des conséquences possibles, qu'il s'agisse d'un avion qui s'écrase ou d'autre chose.

**Le sénateur Banks :** Nous ne saurions demander quelle serait la décision. La question vise uniquement à savoir : quelle est la filière? Par quel moyen la personne responsable chez vous joint-elle les personnes voulues, là-bas, pour que la décision qui s'impose puisse être prise?

**M. Oldham :** Nous établissons les communications au moyen d'une conférence téléphonique. C'est la façon la plus rapide et la plus efficace de procéder. En cas d'événements du genre, une série de conférences téléphoniques nous permet de coordonner les divers mandats. Évidemment, nous devons parler aux Américains en même temps. Il y a NORAD qui entre en ligne de compte. Il y a peut-être un aspect américain à la question. Il peut y avoir un aspect international aussi, selon le transporteur dont il est question. Toutes les conférences téléphoniques en question se réalisent en quelques minutes à peine. C'est rapidement aussi que nous communiquons avec les décideurs de haut rang. De concert avec le MDN, nous suivons les gens qui sont autorisés à prendre les décisions dans le cas du scénario dont vous parliez.

**Le sénateur Banks :** Vous avez dit que vous n'étiez pas directement responsable des communications. Toutefois, si un problème survient, le déversement d'une substance de la voiture d'un train qui a déraillé... vous devez rejoindre beaucoup de gens le plus rapidement possible; il existe des moyens différents d'une province à l'autre et, parfois, d'un comté à l'autre, quant à la façon de faire. Parfois c'est le 9-1-1 inversé, parfois c'est la radio, parfois c'est une interruption programmée. Le comité a parlé du système d'alerte en cas d'urgence qui existe en Alberta : il suffit d'appuyer sur un bouton pour interrompre la programmation des entités de radiodiffusion et véhiculer le message voulu. Cela se fait de manière volontaire.

Dans notre rapport précédent, nous avons recommandé qu'une telle chose figure comme condition à l'octroi d'une licence de radiodiffusion au Canada. Ce serait universel. Croyez-vous que c'est une bonne idée?

**M. Oldham :** Je ne saurais le dire sans pouvoir étudier le système en question et envisager les conséquences.

**Le sénateur Banks :** Ça fonctionne très bien.

**M. Oldham :** Cela est rare.

Il est bien de lancer un avertissement public. Bien entendu. Comme vous le dites, cela se fait différemment d'un endroit à l'autre. Par exemple, en Colombie-Britannique, les avertissements de tsunamis sont bien diffusés. Cela dépend donc de la province ou du territoire, mais il ne nous appartient pas à nous d'alerter le public. Cela ne s'inscrit pas dans notre mandat. Nous avertissons le gouvernement, nous alertons le gouvernement. Est-ce dire que nous allons communiquer avec les responsables d'une province pour dire qu'il se passe quelque chose? Tout à fait.



**Senator Banks:** Are the relationships with the respective provincial counterparts good?

**Mr. Oldham:** They are good, yes.

**The Chairman:** Mr. Oldham, you mentioned warnings for tsunamis. Have you checked that warning system and do you know that for a fact? Have you been in British Columbia on the seashore in a place where a tsunami might come?

**Mr. Oldham:** No.

**The Chairman:** Have you had anyone go on your behalf?

**Mr. Oldham:** No, I have not.

**The Chairman:** Can you describe how someone standing on the edge of the ocean would learn that a tsunami was coming towards them?

**Mr. Oldham:** I can explain up to a point where it becomes a provincial responsibility.

**The Chairman:** Perhaps I can save you some time. When you said there was a good warning system in British Columbia regarding tsunamis, when the committee was in British Columbia we asked the question: How do you actually communicate a warning to someone who is sitting on the dock? The best answer we received was that it is the responsibility of the municipality.

We do not know of municipalities that have sirens or warning systems of the sort that we see up and down the coast of Florida, for example, warning people every kilometre or so that a hurricane is coming and they must evacuate the island. We are concerned about whether people would be well warned in the event of a tsunami. Have you satisfied yourself that if something was coming the warning system would work and the folks on the beach would be safe?

**Mr. Oldham:** Perhaps I should revise my comments. I am relaying the message I received from the Province of British Columbia that they think they have a good system in place. If you are asking me if I know that personally, as a fact, the answer is no, I do not.

**Senator Atkins:** You referred to the operations centre as sort of the same line and staff as the brigade. Is that because of the leadership that put it together, or is that because it is the most practical way of implementing your responsibilities?

**Mr. Oldham:** Obviously, I have a bias. That is natural enough. However, my boss is not a military officer. My boss is a former RCMP officer. Few of the people who worked together to put in the system we have now were military people. We looked at the military model because it works. It has worked effectively for a long time under severe stress. We were also conscious of the Incident Command System, which basically functions almost universally across the country and throughout North America.

**Le sénateur Banks :** Les liens que vous avez avec vos homologues provinciaux sont-ils bons?

**M. Oldham :** Ils sont bons, oui.

**Le président :** Monsieur Oldham, vous avez parlé d'avertissements de tsunamis. Avez-vous vérifié le système d'alerte en question, pouvez-vous confirmer ce fait? Êtes-vous allé au bord de la mer en Colombie-Britannique, à un endroit où un tsunami pourrait frapper?

**M. Oldham :** Non.

**Le président :** Quelqu'un est-il allé en votre nom?

**M. Oldham :** Non, ce n'est pas le cas.

**Le président :** Pouvez-vous me dire comment une personne qui se tient au bord de la mer peut apprendre qu'un tsunami s'en vient vers elle?

**M. Oldham :** Je peux expliquer jusqu'au point où cela devient une responsabilité provinciale.

**Le président :** Permettez-moi de vous épargner le temps qu'il faudrait pour expliquer cela. Lorsque vous avez dit qu'il y a un bon système d'avertissement en Colombie-Britannique pour ce qui est des tsunamis... en Colombie-Britannique, le comité a posé la question : comment vous y prenez vous pour communiquer avec une personne qui est assise sur le quai? La meilleure réponse que nous avons pu recevoir, c'est que c'était la responsabilité de la municipalité.

Nous ne sommes au courant d'aucune municipalité qui aurait une sirène ou un système d'alerte de la sorte que l'on voit tout le long de la côte de la Floride, par exemple, qui lance tous les kilomètres environ l'avertissement selon lequel il y a un ouragan qui s'amène et qu'il faut évacuer l'île. Nous nous demandons si les gens seraient bien avertis en cas de tsunami. Avez-vous déjà confirmé que, si jamais quelque chose se produisait, le système d'avertissement fonctionnerait et avertirait bien les gens à la plage, pour qu'ils se mettent en sécurité?

**M. Oldham :** Je devrais peut-être réviser mes propos. Je transmets le message que j'ai reçu de la province de la Colombie-Britannique : on croit avoir un bon système en place. Si vous voulez savoir ce que j'en sais personnellement, de fait, je dois vous dire que je n'en sais rien.

**Le sénateur Atkins :** Vous avez affirmé que le centre des opérations est structuré à la manière d'une brigade. Est-ce en raison de la direction qui conçoit l'ensemble ou parce que c'est la façon la plus pratique d'appliquer vos responsabilités?

**M. Oldham :** Évidemment, j'ai un préjugé favorable pour sa structure. C'est naturel. Par contre, mon patron n'est pas militaire. Mon patron est un ex-agent de la GRC. Parmi les gens appelés à concevoir le système, peu étaient des militaires. Nous avons pris le modèle militaire parce qu'il fonctionne. Il fonctionne depuis longtemps dans des conditions difficiles. Nous sommes au courant aussi du système de commandement des interventions, qui, essentiellement, a un fonctionnement presque universel au pays et dans l'ensemble de l'Amérique du Nord.

One reason we modeled on the Incident Command System is because it is already in play and in use within municipalities and provinces. We did not want to come up with a system that worked against what was already in place. Because the Incident Command System is based on the military model, it allows us to have good understanding, communications and interaction between us and our military, between our two militaries, Canada and the U.S., and between the Department of Homeland Security and ourselves, which is also organized under the same basic structure.

It is a system that works and there was not a whole lot of point in reinventing the wheel. Why not use something that was proven? Therefore, we took the best parts of the military system and the best parts of the civilian system and melded them together in an all-hazards approach.

**Senator Atkins:** Who is your boss?

**Mr. Oldham:** My boss is Robert Lesser, who is the Director General of Operations. Operations is a directorate within Public Safety Canada.

**Senator Atkins:** How many human resources are in this office?

**Mr. Oldham:** Currently, our establishment is 122 persons. In addition, when we have a large-scale emergency, people from other departments, agencies and from Public Safety Canada come in and augment that number even further, as required.

**Senator Atkins:** Can we take an example of how you would handle something, such as the CN situation in the last two or three days?

**Mr. Oldham:** I apologize because I have been on second language training for the past four weeks, so I am not sure what you refer to in terms of CN.

**Senator Atkins:** I refer to the blockade by the First Nations people.

**Mr. Oldham:** I am not aware of the details but I have a general idea of that event.

**The Chairman:** Why not give the example of a case where a group of Indians decide to block a railroad.

**Senator Atkins:** That information would come to you. Is there anything you would do in your situation room to deal with this question?

**Mr. Oldham:** We have a well-established process of looking at events and making determinations of their potential impact. Something such as that situation, of course, at that point, is not any kind of emergency that needs to be dealt with.

**Senator Atkins:** It could be a national emergency.

**Mr. Oldham:** There is a difference between a national emergency and something that may be of interest nationally. That situation is not necessarily an emergency, if you follow what I mean. No lives are at threat or anything like that. Some people would suggest the problem is political.

Une des raisons pour lesquelles nous avons pris pour modèle le système de commandement des interventions, c'est qu'il existe déjà et qu'il est utilisé dans les municipalités et les provinces. Nous ne voulions pas concocter un système qui nuirait à ce qui était déjà en place. Comme le système de commandement des interventions est fondé sur un modèle militaire, la compréhension, la communication et l'interaction entre nous et l'armée, entre nos deux armées, celles du Canada et des États-Unis, ainsi qu'entre le Department of Homeland Security et nous-mêmes, qui est organisé d'après la même structure de base, sont bonnes.

C'est un système qui marche. Il n'y avait vraiment pas lieu de réinventer la roue. Pourquoi ne pas employer un truc qui a fait ses preuves? Nous avons donc pris les meilleurs éléments du système militaire et les meilleurs éléments du système civil, nous les avons fusionnés et avons fondé cela sur une approche tous risques.

**Le sénateur Atkins :** Qui est votre patron?

**M. Oldham :** Mon patron est Robert Lesser, directeur général des Opérations. Les Opérations, c'est une direction à Sécurité publique Canada.

**Le sénateur Atkins :** Combien de personnes travaillent à ce bureau?

**M. Oldham :** À l'heure actuelle, notre établissement compte 122 employés. En outre, là où il s'agit d'une urgence d'une grande ampleur, il y a des gens des autres ministères et organismes et d'ailleurs à Sécurité publique Canada qui s'ajoutent au nombre, au besoin.

**Le sénateur Atkins :** Pouvez-vous donner un exemple d'une intervention de votre part, par exemple avec le cas du CN que nous voyons depuis deux ou trois jours?

**M. Oldham :** Je m'excuse : j'assiste à un cours de langue depuis quatre semaines. Je ne suis pas sûr de saisir l'allusion au CN.

**Le sénateur Atkins :** Je fais allusion à la barricade dressée par les Premières nations.

**M. Oldham :** Je ne suis pas au courant des détails, mais j'ai une idée générale de l'événement.

**Le président :** Pourquoi ne pas prendre l'exemple d'un groupe d'Indiens qui décident de dresser un barrage sur un chemin de fer.

**Le sénateur Atkins :** L'information vous parvient. Y a-t-il quelque chose que vous pouvez faire, dans votre salle des opérations, pour régler cette question?

**M. Oldham :** Nous avons un procédé bien établi : nous regardons l'événement et déterminons les conséquences éventuelles. Dans un cas pareil, bien entendu, au point où cela en est, ce n'est pas du tout une urgence qu'il faut régler tout de suite.

**Le sénateur Atkins :** Ce pourrait être une urgence nationale.

**M. Oldham :** Il y a une distinction entre l'urgence nationale et un événement qui peut présenter un intérêt national. Cette situation-là ne constitue pas forcément une urgence, si vous me comprenez. Aucune vie n'est en danger. Certains diraient que le problème est de nature politique.



However, in the first flush of that situation, it is not the responsibility of the federal government to be involved in a rail blockade. That does not mean the Government Operations Centre is not actively monitoring that situation; likely it is. I am sure if I called back to the office they would tell me they were, and they may be looking at a number of other things. They are probably chasing 10 to 12 events, as we speak.

**Senator Atkins:** Are there any situations where you would have a direct connection with the Prime Minister?

**Mr. Oldham:** No, there are not.

**Senator Atkins:** Does your immediate boss have a direct connection?

**Mr. Oldham:** No, it is unlikely that would happen. We may brief ministers directly, but I think it would be unusual for us to brief the Prime Minister directly. That is the role and responsibility of PCO.

**Senator Atkins:** You described that you might have a situation at Portage and Main. You may draw a conclusion that the resources to deal with that situation are limited. What action would you take?

**Mr. Oldham:** At that point it comes down to identifying what resources are required, where we can source them from and, as importantly, where we can replace them.

In a hypothetical situation — and this example may help explain how we do our business — if we look at forest fires over the coming season, and assess the potential for forest fires, where we think they will burn, et cetera, we can start to lay critical infrastructure over that potential and look at it. As we go through that process, we may identify, for example, communications nodes that may be affected by a fire. At that point, we do not sit back and wait for the fire to burn through the communications node. We could identify mobile resources for communications that we could earmark for that particular task and pre-deploy into the region to mitigate that event.

We do not have the authority to tell that department or agency to pick up its stuff and move it. We do not have to do that, either, because as soon as we identify to them that something like that needs to be done, they do it proactively in a co-operative manner.

It is the same thing with Hurricane Katrina. When we moved the national emergency stockpile, I think, to Texas, we needed to replace the resource we consumed. Because we are at a strategic level and we are talking about strategic-level assets as part of the entire planning process, we need to ask where to recreate a disaster assistance response team, DART, or a national emergency stockpile. If I move a heavy urban search and rescue team to a major structural collapse in Edmonton, do I then move a heavy urban search and rescue team to

Toutefois, au départ, il appartient au gouvernement fédéral d'intervenir en cas de barrage sur un chemin de fer. Ça ne veut pas dire que le Centre des opérations du gouvernement ne surveille pas activement la situation; vraisemblablement, ce serait le cas. Si j'appelle au bureau, je suis sûr que les gens vont me dire qu'ils surveillent la situation, entre autres situations possibles. Ils suivent probablement 10 à 12 événements, en ce moment même.

**Le sénateur Atkins :** Est-ce qu'il existe des situations où vous auriez à communiquer directement avec le premier ministre?

**M. Oldham :** Non, il n'en existe pas.

**Le sénateur Atkins :** Votre supérieur immédiat peut-il communiquer directement avec le premier ministre?

**M. Oldham :** Non, ce serait improbable. Il arrive que nous ayons à donner des séances d'information directement aux ministres, mais je crois qu'il serait rare que nous ayons à donner une séance d'information directement au premier ministre. Ce sont là le rôle et la responsabilité du BCP.

**Le sénateur Atkins :** Vous avez parlé d'une situation possible à l'angle Portage et Main. Vous allez peut-être conclure que les ressources dont on dispose pour régler le problème sont limitées. Que feriez-vous?

**M. Oldham :** À ce moment-là, il s'agit de déterminer quelles ressources se révèlent nécessaires, d'établir où nous pouvons aller les chercher et, ce qui est encore plus important, où nous pouvons les remplacer.

Scénario imaginaire — et l'exemple servira peut-être à bien expliquer ce que nous faisons — nous envisageons les incendies de forêt qui pourraient avoir lieu au cours de la saison à venir et déterminons les possibilités à cet égard, les endroits où c'est susceptible de se déclarer et ainsi de suite. À ce moment-là, nous pouvons envisager une infrastructure essentielle et échafauder une solution. Au fil du processus, nous pouvons déterminer, par exemple, qu'il y a des nœuds de communications qui pourraient être touchés par un incendie. À ce moment-là, nous ne nous contentons pas de nous asseoir et d'attendre que les flammes consomment les nœuds de communications en question. Nous dégageons des ressources mobiles à cet égard, que nous réservons à cette tâche particulière et nous les déployons d'avance, dans la région, pour réduire les effets d'un tel événement.

Nous ne sommes pas habilités à dire au ministère ou à l'organisme de déplacer tel ou tel élément. Nous n'avons pas à le faire non plus, car dès que nous disons aux gens qu'il faut faire quelque chose du genre, ils le font, par prévention; ils coopèrent.

La même chose est arrivée au moment de l'ouragan Katrina. Lorsque nous avons envoyé la réserve nationale de secours au Texas, je crois, il nous a fallu remplacer la ressource. Comme nous travaillons à un niveau stratégique et qu'il est question d'actifs de niveau stratégique dans le cadre du processus de planification dans son ensemble, nous devons nous demander où recruter une équipe d'intervention en cas de catastrophe ou une réserve nationale de secours. Si j'envoie une équipe de recherche et de sauvetage en milieu urbain à Edmonton parce qu'une structure

another site so we balance that out resource across the country to be ready for another event. Those decisions are strategic operations.

**Senator Atkins:** Using a forest fire example in New Brunswick, and you draw the conclusion that the fire is getting out of hand, would you recommend the New Brunswick government call in the military perhaps if you thought it was necessary to deal with that kind of situation?

**Mr. Oldham:** We would not make an assessment and decision like that by ourselves. We would make that assessment hand in hand with the Province of New Brunswick who is a strong partner with us. We do a lot of things with them, including things on the technology side.

We would not make a recommendation like that by ourselves. It would be something we would do in concert with New Brunswick as well as with DND and all the other departments and agencies that have the potential to play in that.

There is a tendency during any kind of emergency to push the red button and say, bring in the army. The army is not necessarily the best way to deal with most events. They are not trained or equipped for it.

Often, when all the departments and agencies are sitting around the table, you find out quickly there are a bunch of resources out there people never imagined existed. For example, Correctional Service Canada has some ability to fight fires through the prison population. The Department of Indian and Northern Affairs has stockpiles of firefighting equipment. Many native communities have fully-trained professional, deployable fire-fighting teams that are begging to be used. We do not necessarily need to go to the military right away. One of the advantages of a GOC is that we would look at something as a whole, as opposed to a department looking at it in isolation and not recognizing the big picture.

**Senator Atkins:** Are there any other examples where a province might request the military to intervene.

**Mr. Oldham:** I assume you mean outside of snowstorms in Toronto. I think forest fires tend to be the big one, as well as flooding. If we had a major earthquake, would we look at military resources? Undoubtedly we would. Public Security Canada, under certain circumstances and conditions, would also be included. It is a valuable resource and we have a good and tight relationship with Canada Command.

importante s'y est effondrée, est-ce que je déplace une autre équipe du genre ailleurs, de manière à équilibrer les ressources au pays, pour que nous puissions être prêts à intervenir dans un autre cas? Ce sont là des décisions qui relèvent des opérations stratégiques.

**Le sénateur Atkins :** En prenant pour exemple un incendie de forêt au Nouveau-Brunswick, si vous concluez qu'on n'arrive vraiment pas à maîtriser le problème, recommandez-vous que le gouvernement du Nouveau-Brunswick appelle l'armée, peut-être, si vous jugez qu'il est nécessaire de procéder ainsi?

**M. Oldham :** Il s'agit là d'une évaluation et d'une décision du genre qui n'est pas de notre ressort. Nous pourrions effectuer une telle évaluation de concert avec la province du Nouveau-Brunswick, qui est pour nous un bon partenaire. Nous travaillons souvent avec les responsables du Nouveau-Brunswick, notamment du côté technologique.

Nous n'irions pas formuler une telle recommandation nous-mêmes. C'est une chose que nous ferions de concert avec le Nouveau-Brunswick et aussi avec le MDN et tous les autres ministères et organismes qui ont un rôle à jouer.

Quelle que soit la nature de l'urgence, on a toujours tendance à appuyer sur le bouton rouge et à dire : faisons venir l'armée. Le recours à l'armée n'est pas forcément la meilleure façon de régler la plupart des problèmes. L'armée n'est pas entraînée ni équipée en fonction de cela.

Souvent, lorsque les responsables de tous les ministères et organismes se trouvent autour d'une même table, on découvre rapidement qu'il y a une panoplie de ressources que les gens n'avaient jamais osé imaginer. Par exemple, le Service correctionnel du Canada a des moyens pour lutter contre les incendies dans les prisons. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord stocke du matériel de lutte contre les incendies. Bon nombre de communautés autochtones disposent d'équipes de pompiers professionnels dûment entraînées et prêtes à être déployées. Rien ne leur plairait davantage que d'entrer en scène. Nous n'avons pas forcément à choisir tout de suite l'armée. Un des avantages que présente un COG, c'est que nous pouvons regarder l'ensemble de la situation, plutôt que d'avoir un ministère qui s'y attache seul dans son coin, sans voir la situation générale.

**Le sénateur Atkins :** Est-ce qu'il existe d'autres exemples où une province pourrait demander à l'armée d'intervenir?

**M. Oldham :** Je présume que vous voulez dire : pour autre chose que les tempêtes de neige à Toronto. À mon avis, ce sont les incendies de forêt qui ont tendance à poser le plus de problème, de même que les inondations. S'il y avait un gros tremblement de terre, est-ce que nous chercherions à recourir aux ressources militaires? Cela ne fait aucun doute. Sécurité publique Canada, dans certaines circonstances et suivant certaines conditions, serait également de la partie. C'est une ressource précieuse, et nous entretenons avec le Commandement du Canada une relation privilégiée.



When I am not on second language training, for example, I have a conference call every morning at 7:15 with my counterpart at Canada Command.

**Senator Atkins:** Is the reorganization of the military a good thing?

**Mr. Oldham:** It is not my place to say, but it has been useful for me to have a dedicated organization that is responsible for domestic operations and is focused on them.

**Senator Atkins:** Is there anything you deal with, in relation to the Internet, which is becoming a more serious problem all the time?

**Mr. Oldham:** The Internet is interesting. We make use of the Internet for communications, obviously. It is robust. That is part of the reason it was developed in the first place.

In terms of threats that emerge in that area, that is the federal responsibility of the Canadian Cyber Incident Response Centre, CCIRC, which is housed within the Government Operations Centre. I am no expert on the Internet. I know how to type in web addresses. That is probably the extent of my Internet experience.

There are people within CCIRC who do what we do for everything else, but focus on the Internet. Obviously, there is a potential for national security events resulting from the Internet, and events happening within the Internet may be an indicator of something else. That is another thing we monitor.

**Senator Atkins:** Of the five to seven people on duty, one of them would deal with the Internet?

**Mr. Oldham:** You are correct. There is a cyber incident response centre watch officer as well.

**Senator Moore:** You say that somebody monitors the Internet, yet you say you do not engage in operational tactics, you operate at a strategic level. How do you rationalize those two things? You do more than only strategy.

**Mr. Oldham:** It is interesting that you picked up on that because it is probably the one exception we have within the Government Operations Centre. The Canadian Cyber Incident Response Centre responds in a more operational way than any other part of our organization.

CCIRC existed before the Government Operations Centre was established. It pre-existed. It was a good and effective organization. For intrusions into federal systems, et cetera, they would be involved in helping to manage that event with the departments and agencies affected, the intelligence organizations affected and with police. It is our one exception where we do not operate at the tactical level. We do things at the operational and strategic level when it comes to the cyber centre.

Quand je n'assiste pas à un cours de langue seconde, par exemple, je participe à une conférence téléphonique avec mon homologue de Commandement Canada tous les matins à 7 h 15.

**Le sénateur Atkins :** La réorganisation de l'appareil militaire est une bonne chose?

**M. Oldham :** Il ne m'appartient pas de le dire, mais cela a été utile pour moi : j'ai pu avoir une organisation dévouée qui est responsable des opérations intérieures et qui est concentrée sur cette tâche.

**Le sénateur Atkins :** En rapport avec Internet, avez-vous affaire à un phénomène qui deviendrait un problème de plus en plus grave avec le temps?

**M. Oldham :** Internet est intéressant. Nous recourons à Internet pour les communications, évidemment. C'est solide. C'est en partie pour cela qu'Internet a été mis au point au départ.

Pour ce qui est des menaces qui se profilent à cet égard, la responsabilité fédérale est celle du Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques, le CCRIC, qui fait partie du Centre des opérations du gouvernement. Je ne suis pas spécialiste d'Internet. Je sais comment taper une adresse web. Voilà qui montre probablement toute l'ampleur de mon expérience quant à Internet.

Il y a au CCRIC des gens qui font le travail que nous faisons pour tout le reste, mais appliqué à Internet. Évidemment, il peut y avoir là des événements qui mettent en jeu la sécurité nationale, ou encore un événement qui se produit sur Internet peut représenter une sorte d'indicateur. Nous surveillons cela aussi.

**Le sénateur Atkins :** Des cinq à sept personnes qui se trouvent en poste, il y en a une qui s'occupe d'Internet, c'est bien cela?

**M. Oldham :** C'est cela. Il y a un agent de surveillance au centre de réponse aux incidents cybernétiques.

**Le sénateur Moore :** Vous dites qu'il y a quelqu'un qui surveille Internet, mais vous dites ne pas vous adonner à des tactiques opérationnelles, vous dites fonctionner au niveau stratégique. Comment rationalisez-vous ces deux choses? Vous ne vous occupez pas que de stratégies.

**M. Oldham :** Il est intéressant que vous ayez noté cela : c'est probablement la seule exception qu'il y ait au Centre des opérations du gouvernement. Le Centre de réponse aux incidents cybernétiques pratique des interventions davantage opérationnelles que les autres secteurs de notre organisation.

Le CCRIC existait avant la mise sur pied du Centre des opérations du gouvernement. C'était une bonne organisation, une organisation efficace. En cas d'intrusion dans les systèmes fédéraux, elle aidait à gérer l'événement de concert avec le ministère ou l'organisme touché, les organismes de renseignement touchés et la police. C'est la seule et unique exception chez nous, car nous ne fonctionnons pas au niveau tactique. Nous fonctionnons au niveau opérationnel et stratégique pour ce qui est du centre de réponse aux incidents cybernétiques.

**Senator Moore:** Is this unit the only one operating in Canada?

**Mr. Oldham:** No, every agency and department has responsibility for —

**Senator Moore:** Monitoring the Internet?

**Mr. Oldham:** We need to be careful what we say about monitoring. When I talk about monitoring, I am not talking about the content of the Internet, what goes on or what people say in chat rooms, et cetera. I am talking about things that affect the stability of the Internet, overall. I am talking about hackers, viruses and those sorts of things. I am talking about intrusions into government systems. I am not talking about monitoring.

**Senator Moore:** Are those things that could upset the national or international system?

**Mr. Oldham:** Yes.

**The Chairman:** Would Research in Motion, RIM, going down last week be an example?

**Mr. Oldham:** Yes. I will speculate again as I was away at that time. I know our incident response centre would have talked to the company to find out what went on and why their network was down: “Is there another nexus here that we are missing or did you have a power blackout?”

**The Chairman:** You mentioned the national emergency stockpile. What does that stockpile include? Does it include food and clothing?

**Mr. Oldham:** I refer you to the Public Health Agency of Canada for the exact breakdown of what is in the stockpile and what is in regional depots. At that particular time, we were looking for certain parts of the stockpile.

**Senator Moore:** Is this when you were sent to Louisiana?

**Mr. Oldham:** That is right. We were looking for blankets, cots and certain specific commodities.

The Americans were overwhelmed with assistance from other countries. Part of the challenge, of course, and the Department of Foreign Affairs was a great partner in this challenge, was not to send the Americans more things than they needed. Everybody on the planet offered them rations, for example, because rations are the easiest thing to move. We ensured that we provided our neighbours things they actually wanted.

**Senator Moore:** You said you needed authority to transport the things you wanted from Canada to another country, in this case the United States. Who did you receive that authority from?

**Le sénateur Moore :** Est-ce la seule unité qui fonctionne au Canada?

**M. Oldham :** Non, chaque organisme et ministère a la responsabilité de...

**Le sénateur Moore :** Surveiller Internet?

**M. Oldham :** Nous devons faire attention quand nous parlons de surveillance. Quand je parle de surveillance, je ne parle pas de surveiller le contenu d’Internet, ce qui s’y passe ou ce que les gens disent dans les groupes de discussion et ainsi de suite. Je parle de choses qui ont une incidence sur la stabilité d’Internet, dans l’ensemble. Je parle des pirates Internet, des virus et d’autres trucs du genre. Je parle d’intrusion dans les systèmes gouvernementaux. Je ne parle pas de surveillance.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que ce sont des choses qui peuvent perturber le système national ou international?

**M. Oldham :** Oui.

**Le président :** Est-ce que la panne chez Research in Motion, RIM, la semaine dernière en serait un exemple?

**M. Oldham :** Oui. J’imagine que ce serait le cas, car je n’étais pas là à ce moment-là. Je sais que les responsables de notre centre de réponse aux incidents se seraient entretenus avec les responsables de l’entreprise pour savoir ce qui s’est passé et pourquoi leur réseau s’est planté : « Y a-t-il une connexion que nous n’avons pas vue ou encore avez-vous eu une panne de courant? »

**Le président :** Vous avez mentionné la réserve nationale de secours. Qu’est-ce qui se trouve dans cette réserve? Est-ce qu’il y a des aliments et des vêtements?

**M. Oldham :** Je vous renvoie à l’Agence de santé publique du Canada si vous voulez connaître la répartition précise des éléments de la réserve et ce qui se trouve dans les dépôts régionaux. À ce moment-là, nous recherchions certaines parties de la réserve.

**Le sénateur Moore :** C’est au moment où on vous a envoyés en Louisiane?

**M. Oldham :** C’est cela. Nous cherchions des couvertures, des lits de camp et certaines denrées précises.

Les Américains étaient submergés d’aide provenant d’autres pays. Bien entendu, le défi consistait en partie — et le ministère des Affaires étrangères s’est révélé un excellent partenaire à cet égard — à ne pas envoyer aux Américains plus de choses qu’il leur fallait. Toute la planète leur a offert des rations, par exemple, car les rations sont les trucs les plus faciles à déplacer. Nous nous sommes assurés de fournir à nos voisins des choses qu’ils voulaient vraiment.

**Le sénateur Moore :** Vous dites que vous devez obtenir l’autorisation nécessaire pour transporter les trucs du Canada vers un autre pays, dans ce cas-ci, les États-Unis. Qui vous a donné cette autorisation?



**Mr. Oldham:** I believe we obtained it at the deputy minister level.

**Senator Moore:** What department was that?

**Mr. Oldham:** It was the Public Health Agency, which is Health Canada.

The issue was the authority to deploy outside the country. The ability to pick it up, move it or arrange that movement was not an issue. Authority was needed to deploy something internationally that was earmarked to be used domestically.

**Senator Moore:** Are you involved in the security planning for the Vancouver Olympics at Whistler?

**Mr. Oldham:** I am not personally involved but our planning organization within the Government Operations Centre is, yes.

**Senator Moore:** That security is a little more than strategic.

**Mr. Oldham:** We are looking at it from the strategic point of view. What happens tactically at the venue site is not our responsibility: rather responsibility is at the provincial level. The RCMP has responsibility for those things within the province. We are looking at the bigger picture in terms of preparation.

**Senator Moore:** Where is the GOC located?

**Mr. Oldham:** It is currently in the downtown core. I am not able to discuss publicly exactly where it is located.

**Senator Moore:** Ms. Wong, is the national critical infrastructure protection strategy document completed?

**Suki Wong, Director, Critical Infrastructure Protection Policy, Public Safety Canada:** We are currently finalizing the document. A draft document has been created. Once it is finalized, we will be able to circulate the document.

**Senator Moore:** What is the time frame for completion?

**Ms. Wong:** We are near finishing. We need to do our consultations. Those steps are next. We hope to finalize it in early fall.

**Senator Moore:** Do consultations go through ministries, and when the document is finished, is it a public document?

**Ms. Wong:** Yes.

**Senator Moore:** Do you expect all of that to be completed by the fall of 2007?

**Ms. Wong:** Critical infrastructure protection is an ongoing process. We cannot be complacent. We cannot say that once a strategy is developed we are happy with the strategy. Critical

**M. Oldham :** Je crois que cela s'est fait à l'échelle du sous-ministre.

**Le sénateur Moore :** De quel ministère?

**M. Oldham :** C'était l'Agence de santé publique, qui relève de Santé Canada.

Il s'agissait d'obtenir l'autorisation de déployer des éléments à l'étranger. La capacité de prendre les éléments en question, de les déplacer ou d'organiser le transport ne posait pas de problème. Il fallait seulement obtenir l'autorisation voulue pour déployer à l'étranger un élément qui était réservé à l'usage intérieur.

**Le sénateur Moore :** Participez-vous à la planification des mesures de sécurité en vue des Olympiques de Vancouver à Whistler?

**M. Oldham :** Je n'y participe pas moi-même, mais notre division de la planification au Centre des opérations du gouvernement y participe, oui.

**Le sénateur Moore :** Ces mesures de sécurité ne sont vraiment pas que stratégiques.

**M. Oldham :** Nous les envisageons d'un point de vue stratégique. Les éléments tactiques sur les lieux ne relèvent pas de notre responsabilité : c'est plutôt la responsabilité de la province. La GRC a la responsabilité des mesures à l'intérieur de la province. Nous regardons le tableau d'ensemble, du point de vue des préparatifs.

**Le sénateur Moore :** Où se trouve le GOC?

**M. Oldham :** En ce moment, il est au centre-ville. Je ne peux dire en public où il se trouve exactement.

**Le sénateur Moore :** Madame Wong, le document sur la stratégie nationale de protection des infrastructures essentielles est-il prêt?

**Suki Wong, directrice, Politiques en matière d'infrastructures essentielles, Sécurité publique Canada :** Nous sommes en train de mettre la dernière main au document. Une ébauche de texte existe. Au moment où ce sera prêt, nous pourrions faire circuler le document.

**Le sénateur Moore :** Quand?

**Mme Wong :** Nous avons presque fini. Nous devons procéder à nos consultations. Ce sont les étapes à venir. Nous espérons avoir terminé cela au début de l'automne.

**Le sénateur Moore :** Les consultations se font-elles dans les ministères et, au moment où le document est terminé, est-il devenu un document public?

**Mme Wong :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Croyez-vous que tout cela sera terminé à l'automne 2007?

**Mme Wong :** La protection des infrastructures essentielles est un processus permanent. Nous ne pouvons être complaisants. Nous pouvons dire, une fois une stratégie conçue, qu'elle nous

infrastructure is evolving and we must adjust our planning, do more consultations, and collaborate with the provinces, territories and the private sector.

**Senator Moore:** Will the ongoing process end in the fall?

**Ms. Wong:** The guiding principle —

**Senator Moore:** It sounds like it will continue to go on. Is there an end date?

**Ms. Wong:** Yes, the principles for critical infrastructure protection, such as risk management, information sharing, and partnerships with industry — those foundation pieces — will be done, consulted on and agreed to by all partners.

In terms of ongoing planning — how we protect our critical infrastructure and what information needs to be shared — that is something we do and renew on an ongoing basis.

**Senator Moore:** I think we discussed this sort of thing when we were out west. Will you speak to people, for example, gas pipeline concerns in Alberta? Would you speak to these types of companies and individuals, to set the plan in place?

**Ms. Wong:** They are one of our important stakeholders and we have spoken to them.

**Senator Moore:** I would think so. Thank you.

**The Chairman:** Redundancy, do you have a second office?

**Mr. Oldham:** We have a second facility although it does not meet my level of satisfaction at this point. It is on a separate power grid. It is physically located in a different area, but it is not the same kind of facility as the one we have in our principal location. That difference is a matter of time and money.

Our ultimate goal is to leave the facility we are currently in because, as I will explain, the facility is not completely adequate to our needs.

The concept is to develop, if possible, a unique centre that has sufficient redundancy and survivability that we would not need to redeploy to a secondary site. A secondary site for this kind of facility would be expensive and totally underused. If we build it right, except in situations where we are talking about the continuity of the constitutional government, the GOC should not need to relocate.

**The Chairman:** You will go to North Bay and use the old hole there.

**Mr. Oldham:** I sure hope not.

**The Chairman:** Have you worked the backup centre? Have you said to everybody, next Tuesday we will all go there for a day?

satisfait. L'infrastructure essentielle évolue, et nous devons rajuster notre planification, procéder à d'autres consultations, collaborer avec les provinces et territoires et avec le secteur privé.

**Le sénateur Moore :** Le processus permanent sera-t-il terminé à l'automne?

**Mme Wong :** Le principe directeur...

**Le sénateur Moore :** On a l'impression que ça va se poursuivre. Y a-t-il une date limite?

**Mme Wong :** Oui, les principes de protection des infrastructures essentielles, par exemple la gestion des risques, l'échange des informations et l'établissement de partenariats avec l'industrie — les éléments fondateurs — seront chose faite, il y aura eu consultation à leur sujet, et tous les partenaires se seront entendus là-dessus.

Pour ce qui est de la planification permanente — comment protéger notre infrastructure essentielle et quelle est l'information qu'il faut échanger —, voilà une chose que nous faisons et que nous renouvelons constamment.

**Le sénateur Moore :** Je crois que nous avons discuté de ce genre de questions au moment où nous étions dans l'Ouest. Allez-vous discuter avec les gens, par exemple, avec les gens des entreprises qui construisent des pipelines en Alberta? Allez-vous vous adresser aux responsables de ces entreprises, à ces gens-là, pour mettre en place le plan voulu?

**Mme Wong :** Ils font partie des intervenants qui sont importants à nos yeux, et nous leur avons effectivement parlé.

**Le sénateur Moore :** Je croyais bien. Merci.

**Le président :** Redondance... avez-vous un deuxième bureau?

**M. Oldham :** Nous avons un deuxième centre, mais je n'en suis pas encore satisfait. Il est branché sur un autre réseau. Il est situé ailleurs, mais ce n'est pas le même genre d'installation. La différence tient à une question de temps et d'argent.

Notre but ultime, c'est de quitter l'installation où nous nous trouvons en ce moment, car, comme je l'expliquerai, elle ne répond pas parfaitement à nos besoins.

L'idée est de concevoir, autant que possible, un centre unique dont la pérennité et la redondance font en sorte qu'il ne serait pas nécessaire de se tourner vers le deuxième centre. Pour une installation du genre, un deuxième centre serait coûteux et sous-utilisé. Si nous concevons le centre principal correctement, hormis les cas où il est question de la continuité du gouvernement constitutionnel, le COG n'aurait pas à se réinstaller ailleurs.

**Le président :** Vous allez vous rendre à North Bay et utiliser le vieux trou qu'il y a là.

**M. Oldham :** J'espère bien que non.

**Le président :** Avez-vous mis à l'essai le centre secondaire? Avez-vous déjà dit aux autres : mardi prochain, nous allons tous travailler là pour la journée?



**Mr. Oldham:** Yes, we conduct tests in the centre. It is in the facility that belongs to another government department. We do not necessarily tell the staff, but we attempt to coordinate that a little bit. The problem with the alternate location is that we must establish it. That means pulling out the computers, plugging them in, connecting phones and things like that. It is not a standing facility.

**The Chairman:** You do not have redundancy unless it is all plugged in.

**Mr. Oldham:** It depends on the kind of redundancy you are talking about. For instance, if you are talking about redundant power at our current sites, we have that. We have redundant communications systems.

**The Chairman:** The purpose of redundancy is if, for some reason, your system goes down, you have a place that you can go to immediately.

**Mr. Oldham:** I am not worried about any of our systems going down because we have backups to our systems. I am concerned about something happening to the physical building we are in.

**The Chairman:** If you have a fire in the building, you must go elsewhere.

**Mr. Oldham:** Exactly, if we have a fire, earthquake, et cetera, then we have a major problem.

**The Chairman:** You need a place to go to right away.

**Mr. Oldham:** Yes: The other problem, of course, is the people. We may have a second facility, but if we do not have a second complete group of people, and we lose our people in that building, a second site will make no difference. That is why we are looking at the other approach, which is to build a robust survivable facility so we do not have that problem.

**The Chairman:** What is the optimum or maximum number of events you can manage at one time?

**Mr. Oldham:** Our structure is designed so we can deal with three events consecutively.

**The Chairman:** Is that consecutively or simultaneously?

**Mr. Oldham:** Sorry, that is simultaneously. I would say that all three events would not be huge major ones. Often exercises are designed to look like the Four Horsemen of the Apocalypse and their whole families have arrived. In reality, that does not happen. However, we need to be able to deal with a major event, and at least a couple of other events at any given time. When you see the facility, you will see we are physically set up to do that.

**The Chairman:** Do you have an organization chart, together with a descriptor, that you can make available to the committee?

**Mr. Oldham:** I need to check on the classification to see whether I can release it.

**M. Oldham :** Oui, nous avons fait des testes au centre. C'est dans un centre qui appartient à un autre ministère. Nous ne le disons pas forcément au personnel, mais nous essayons de coordonner cela un peu. Le problème du deuxième centre, c'est qu'il faut l'établir. Cela veut dire qu'il faut débrancher les ordinateurs, rebrancher les appareils, brancher les téléphones et des trucs comme cela. Ce n'est pas une installation permanente.

**Le président :** Il n'y a pas redondance si les branchements ne sont pas faits.

**M. Oldham :** Cela dépend du genre de redondance dont vous parlez. Par exemple, si vous parlez d'alimentation redondante en électricité dans nos sites actuels, c'est chose faite. Nous avons des systèmes de communication redondants.

**Le président :** Le but de la redondance est de s'assurer que, si, pour une raison ou une autre, votre système plante, il y en a un autre que vous pouvez utiliser immédiatement.

**M. Oldham :** Je ne m'inquiète pas de la possibilité que l'un quelconque de nos systèmes plante : nous avons un système secondaire pour chacun d'entre eux. Je me préoccupe de ce qui pourrait arriver au bâtiment où nous sommes logés.

**Le président :** S'il y a un incendie dans le bâtiment, il faut aller ailleurs.

**M. Oldham :** Tout à fait, s'il y a un incendie, un tremblement de terre ou je ne sais quoi, c'est une grande difficulté à ce moment-là.

**Le président :** Vous devez avoir tout de suite un lieu où aller.

**M. Oldham :** Oui. L'autre problème, bien entendu, c'est celui des gens. Nous avons peut-être une deuxième installation, mais nous n'avons pas un deuxième effectif complet, et si nous perdons notre effectif dans ce bâtiment, le deuxième centre est inutile. C'est pourquoi nous envisageons l'autre approche, qui consiste à assurer la pérennité d'une installation solide, pour que nous n'ayons pas ce problème-là.

**Le président :** Quel est le nombre optimal ou maximal d'événements que vous pouvez gérer en même temps?

**M. Oldham :** Notre structure est conçue pour que nous puissions composer avec trois événements consécutivement.

**Le président :** Consécutivement ou simultanément?

**M. Oldham :** Désolé, je voulais dire « simultanément ». Je dirais que les trois événements en question ne pourraient être de grande ampleur. Souvent, les exercices sont conçus pour ressembler à l'histoire des quatre cavaliers de l'Apocalypse qui débarquent avec toute leur famille. En réalité, une telle chose ne se produit pas. Tout de même, nous devons être en mesure de composer avec un événement de grande ampleur et tout au moins quelques autres événements à un moment donné. Le jour où vous verrez le centre, vous verrez où nous sommes installés pour y arriver.

**Le président :** Avez-vous un organigramme et une description que vous pourriez remettre au comité?

**M. Oldham :** Je dois vérifier la cote de classification pour savoir si je peux le diffuser.

**The Chairman:** Can you advise the clerk, please?

**Mr. Oldham:** Yes.

**The Chairman:** Senator Moore talked with Ms. Wong a moment ago about the inventory of critical infrastructure. How did you collect your inventory of assets and capabilities across the country? How do you assess it and how do you maintain it?

**Mr. Oldham:** We have taken a different approach. We have not taken the approach that we build a list and then maintain it because we never seem to finish. We finish one jurisdiction and before we are ready to start the next one, we must go back and redo our list again because it is not current. The list is almost impossible to maintain.

Instead, we have gone to people who have responsibilities for certain sectors — Transport Canada, for instance, for transportation, and Industry Canada, for oil. When talking to provinces and territories, many, such as Alberta, have a robust system where they know what their critical infrastructure is.

We have taken the approach of looking at our connections and our ability to reach out and assess critical infrastructure against the threat or event at the moment because the environment is constantly changing. It goes back to the example of the forest fire. Here is what is going on: What do we overlay and where do we obtain the information to overlay it on?

If we have the ability to connect directly with the people who are responsible for maintaining those lists and pieces, we have the thing licked. If we try to build and maintain our own list internal, we cannot do it.

We have a robust geomatics organization within our organization, which focuses on exactly that for every event we run through. We immediately start pulling out the pieces from Natural Resources Canada, industry, environment, provinces and territories, and map those pieces directly onto that event because what may be critical today in that condition is not critical tomorrow under a separate type of threat.

**The Chairman:** Geomatics is a 25-cent word. Is there a 5-cent word for geomatics?

**Mr. Oldham:** Geomatics takes geographical information, overlays layers of different types of intelligence and applies it to the map — whether it is infrastructure or weather and all those sorts of things. We build that map in a multi-layer way and then look at the impacts that fall out.

**The Chairman:** I am having difficulty with what you are describing. You described the operations centre as a core with a body of knowledge, and that you can provide an all-governments approach to natural and man-made disasters by utilizing the

**Le président :** Pouvez-vous en aviser la greffière?

**M. Oldham :** Oui.

**Le président :** Il y a un instant, le sénateur Moore a discuté avec Mme Wong de l'inventaire des infrastructures essentielles. Comment avez-vous fait pour établir votre inventaire des biens et des capacités dans l'ensemble du pays? Comment faites-vous l'évaluation et comment maintenez-vous cet inventaire?

**M. Oldham :** Nous avons adopté une approche différente. Nous n'avons pas adopté l'approche qui consiste à dresser une liste, puis à maintenir ce qui s'y trouve, car il semble que cela n'ait pas de fin. Nous terminons une division territoriale et, avant d'aborder la suivante, nous devons revenir refaire notre liste parce que ce n'est pas à jour. La liste est presque impossible à tenir.

Plutôt, nous nous sommes tournés vers les gens qui ont des responsabilités dans certains secteurs — Transports Canada, par exemple, dans le domaine des transports, ou Industrie Canada, pour le pétrole. Quand nous discutons avec les responsables de provinces et de territoires, bon nombre, comme c'est le cas en Alberta, disposent d'un système solide qui fait qu'ils savent où se trouve l'infrastructure essentielle.

Nous avons décidé de regarder nos liens et notre capacité d'extension et d'évaluation d'infrastructure essentielle par rapport à la menace ou à l'événement de l'heure, du fait que l'environnement change constamment. Cela nous ramène à l'exemple de l'incendie de forêt. Voici ce qui se passe : quelle superposition faut-il établir et où obtenir l'information pour le faire?

Si nous pouvons communiquer directement avec les gens responsables de tenir à jour les listes et les éléments en question, le tour est joué. Si nous devons dresser et tenir à jour notre liste à l'interne, ce n'est pas possible.

Nous avons une très bonne division de la géomatique au sein de notre organisation, division qui se concentre tout à fait sur cette tâche, chaque fois qu'un événement est traité. Nous commençons immédiatement à tirer les éléments voulus de Ressources naturelles Canada, d'Industrie, d'Environnement, des provinces et des territoires, et nous appliquons les éléments en question directement à l'événement, car ce qui est essentiel aujourd'hui, suivant la condition qui s'applique en ce moment, ne l'est pas nécessairement demain, dans un cas où la menace n'est pas la même.

**Le président :** La géomatique, voilà un mot à une piastre. Y a-t-il un mot à cinq cents pour désigner ce qu'est la géomatique?

**M. Oldham :** La géomatique prend de l'information géographique, y superpose divers types de renseignements et applique cela à une carte — qu'il s'agisse d'infrastructure ou de météo ou de je ne sais quoi encore. Nous établissons la carte en couches superposées, puis nous essayons de voir les conséquences possibles.

**Le président :** J'ai de la difficulté à comprendre la description que vous faites de la chose. Vous avez décrit le centre des opérations comme étant un cœur avec un ensemble de savoir tout autour, et vous dites que vous pouvez aborder les catastrophes



different assets that exist in governments, plural, and, beyond that, in the private sector when you talked about fire departments that were for hire. How do you know the assets are there if you have not developed a list, or you have not completed an inventory?

**Mr. Oldham:** We do that in two basic ways. One is through our contingency planning process, where I talked about identifying potential threats and going into the planning process. When we bring all those people around the table and look at the contingency plan that results from that process, we see assets identified. This is where we learned things in the first year about what is out there to fight forest fires. We assess that situation every year because the resources that departments, agencies, provinces and even the military have to fight forest fires changes every year.

The other way we do it is through that good connection. When an event starts to emerge, we go out to everybody and ask them what they have today.

**The Chairman:** Does this approach include drills where you work through an event and you talk to somebody in the province, and the province talks to somebody in the city, and the federal minister is plugged in here, and the provincial minister is plugged in there?

**Mr. Oldham:** A lot of exercises go on. We try to participate in as many as we can. It is difficult to participate in all of them because everybody wants to interact with the Government Operations Centre. Combine that demand with the number of events we run, which are the best kinds of exercises.

At the same time, we have drills every month with other departments and agencies. We have exercises with provinces and territories. We have the big exercises such as the Top Officials, TOPOFF, series. Another one is coming up this fall where interaction will take place all the way down to the municipal level, I believe. We need to refer back to our exercise division within Public Safety Canada to obtain the details of what exactly is planned for TOPOFF 4.

We have drills and exercises to practice, as well having the actual live events.

**The Chairman:** How many potential lead ministers are there — six or seven?

**Mr. Oldham:** I do not think it is necessarily that high. In any kind of complex emergency, the lead minister is clearly the Minister of Public Safety. I believe the proposed emergency management act, which Ms. Wong is far more expert in than I am, reinforces the concept that during any kind of emergency domestically, the Minister of Public Safety will be the lead minister, or the Minister of Foreign Affairs.

d'origine naturelle et humaine du point de vue de l'ensemble du gouvernement en utilisant les divers actifs gouvernementaux, des divers gouvernementaux, et, après, dans le secteur privé, il y a les postes de pompier que vous pouvez faire intervenir. Comment savez-vous que ces actifs-là existent si vous n'avez pas dressé de liste ou que vous n'avez pas dressé d'inventaire?

**M. Oldham :** Nous procédons de deux façons, essentiellement. Premièrement, il y a le processus de planification d'urgence, dont je vous ai parlé quand j'ai évoqué les menaces et le processus de planification. Lorsque nous réunissons les gens autour d'une même table et que nous regardons le plan d'urgence qui découle de ce processus, nous voyons les éléments d'actif qui sont établis. C'est de cette façon que, la première année, nous avons appris quels étaient les éléments à notre disposition pour lutter contre les incendies de forêt. Nous évaluons cette situation tous les ans, car les ressources des ministères, des organismes, des provinces et même de l'armée pour la lutte contre les incendies de forêt varient d'une année à l'autre.

L'autre façon de procéder consiste à cultiver de bons liens. Si un événement se profile à l'horizon, nous communiquons avec tout le monde et leur demandons ce qu'ils ont à portée de main.

**Le président :** Cette approche comprend-elle des exercices de simulation d'un événement où vous pouvez parler à un responsable d'une province, qui, lui, s'adresse à un responsable municipal, et voilà que le ministre fédéral est branché, et le ministre provincial aussi?

**M. Oldham :** Nous tenons beaucoup d'exercices. Nous essayons de prendre part à un aussi grand nombre d'exercices. Il est difficile de participer à chacun d'entre eux : tout le monde veut interagir avec le Centre des opérations du gouvernement. Combinez cette demande au nombre d'événements dont nous nous occupons... voilà le meilleur genre d'exercices.

En même temps, nous participons tous les mois à des exercices de concert avec les autres ministères et organismes. Nous tenons aussi des exercices avec les provinces et territoires. Il y a les grands exercices comme ceux de la série TOPOFF, qui réunit des hauts fonctionnaires. Un autre exercice est prévu pour l'automne. À ce moment-là, il y aura jusqu'aux responsables municipaux qui participeront, je crois. Nous devons vous renvoyer à notre division des exercices à Sécurité publique Canada, si vous voulez obtenir des précisions sur ce qui est prévu exactement au moment de la quatrième édition de la série TOPOFF.

Nous avons des exercices et des simulations, sans oublier les événements eux-mêmes.

**Le président :** Combien de ministres peuvent être premiers responsables d'une situation au total — six ou sept?

**M. Oldham :** Ce ne serait pas forcément si élevé, selon moi. Dès que l'urgence est complexe, c'est le ministre de la Sécurité publique qui est le premier responsable. Je crois que la loi proposé concernant la gestion des urgences, que Mme Wong connaît nettement mieux que moi, renforce l'idée selon laquelle, quelle que soit l'urgence qui a lieu au pays, c'est le ministre de la Sécurité publique, sinon le ministre des Affaires étrangères, qui est tenu pour ministre responsable.

**The Chairman:** When, for some reason, neither of them is reachable, who is next on the food chain?

**Mr. Oldham:** The responsibility still lies within that department, so it follows whatever structure that department has in place.

**The Chairman:** The department is responsible only so far. At some point, political direction and a political decision is required. The department can advise, caution, counsel and do all sorts of things, but there are some things that a politician needs to say yes to. Who replaces the Minister of Public Safety or the Minister of Foreign Affairs if one of them, for some reason, cannot be reached in a timely fashion?

**Mr. Oldham:** PCO manages that for us. I do not interface with the ministers directly.

**The Chairman:** For the political piece of the puzzle, PCO is responsible.

**Mr. Oldham:** That is correct. PCO is part of the group that deploys to the Government Operations Centre during a crisis.

**The Chairman:** Do you have offices in every province?

**Mr. Oldham:** I believe the Department of Public Safety has a regional office in every province, as well as the territories, which have been augmented recently as well.

**The Chairman:** The National Security Policy of 2004 said there would be operation centres in every province and territory, and there would be an effort to co-locate them with provincial and territorial operational centres. Is that the case?

**Mr. Oldham:** That is the case but it has not happened yet. That is the goal. They are working toward it, jurisdiction by jurisdiction. For instance, I know they are co-located in Nova Scotia.

**The Chairman:** Nova Scotia is the one we are sure of. Are there others?

**Mr. Oldham:** I believe New Brunswick is in the process of co-locating operational centres as we speak. Our co-ordination directorate within Public Safety has the responsibility for the regional offices. I know the effort is ongoing in British Columbia and, I think, in Alberta as well. I believe, in British Columbia, they are at the point of talking about facilities, but I would have to check that fact.

**Senator Ringette:** A few weeks ago, Minister Day was in Halifax supposedly to make a surprise arrest of 150 stowaways in containers. Who would provide the department with that information and who would verify it?

**Mr. Oldham:** I was not around for that operation.

**Senator Ringette:** I should have asked my question in French.

**Le président :** Si ni l'un ni l'autre ne peut être joint pour une raison ou une autre, qui faut-il appeler?

**M. Oldham :** La responsabilité demeure celle du ministère, si bien qu'il faut s'en tenir à la structure qu'il y a en place à ce ministère-là.

**Le président :** La responsabilité du ministère n'est pas illimitée. À un moment donné, il faut une consigne politique et une décision politique. Le ministère peut conseiller, mettre en garde, faire toutes sortes de choses, mais il y a des mesures qu'un politicien doit autoriser. Qui remplace le ministre de la Sécurité publique ou le ministre des Affaires étrangères si l'un d'entre eux, pour une raison ou une autre, ne peut être joint à temps?

**M. Oldham :** Le BCP s'occupe de cela pour nous. Je n'ai pas d'interaction directe avec les ministres.

**Le président :** Pour l'élément politique du problème, le BCP entre en scène.

**M. Oldham :** C'est cela. Le BCP fait partie du groupe qui envoie des responsables au Centre des opérations du gouvernement pendant une crise.

**Le président :** Avez-vous des bureaux dans toutes les provinces?

**M. Oldham :** Je crois que le ministère de la Sécurité publique a un bureau régional dans chacune des provinces, sans oublier les territoires, où il y a eu augmentation récemment.

**Le président :** Selon la politique nationale de sécurité de 2004, il devait y avoir des centres des opérations dans chacune des provinces et chacun des territoires, et un effort fait pour les installer sur les mêmes lieux que les centres des opérations provinciaux et territoriaux. C'est cela?

**M. Oldham :** C'est cela, mais ce n'est pas encore chose faite. C'est l'objectif. On y travaille, province par province, territoire par territoire. Par exemple, je sais que cela c'est fait en Nouvelle-Écosse.

**Le président :** La Nouvelle-Écosse est le cas dont nous sommes sûrs. Y en a-t-il d'autres?

**M. Oldham :** Je crois que le Nouveau-Brunswick est en train d'installer ensemble les centres opérationnels, en ce moment même. À la Sécurité publique, notre direction de la coordination est responsable des bureaux régionaux. Je sais que l'on fait des efforts en ce sens en Colombie-Britannique et, je crois, en Alberta aussi. En Colombie-Britannique, il me semble qu'ils en sont au stade où ils discutent des installations, mais il faudrait que je vérifie.

**Le sénateur Ringette :** Il y a quelques semaines, le ministre Day s'est retrouvé à Halifax, prétendument pour procéder à l'arrestation surprise de 150 clandestins cachés dans des conteneurs. Qui fournirait une telle information au ministère et qui vérifierait la chose?

**M. Oldham :** Je n'étais pas là au moment de cette opération.

**Le sénateur Ringette :** J'aurais dû poser ma question dans ma langue maternelle.



**Mr. Oldham:** I still would not have been around. However, I can say that intelligence is intelligence and it does not always turn out to be exactly what we think it is. I am not privy to the details of that particular event or the intelligence at the time because I was not there. However, I would speculate that intelligence of that kind would come from a number of different agencies and departments, and would be fed in centrally. There is no doubt in my mind that work would have been done within the Government Operations Centre to collate the intelligence and come up with a collective response on behalf of the Government of Canada to that event. I am sure that it was not only one department or agency involved in that stowaway event. Rather, a number of departments or agencies would have been involved. I can think of half a dozen or so off the top of my head, such as the RCMP, Canada Border Services Agency and Citizenship and Immigration Canada. The whole response to that potential threat would have been coordinated within the Government Operations Centre, and then coordinated regionally as well.

**Senator Ringuette:** The GOC would have verified the information?

**Mr. Oldham:** Yes, the GOC would have worked on the verification. The problem is that we can never be 100-per-cent certain of a particular event. Even though I was not there, I would say that a proactive response in an attempt to mitigate something is better than sitting back and waiting for the absolutely perfect intelligence picture that guarantees something will happen, and then responding to it. I would rather be proactive.

**Senator Ringuette:** I can understand the need to be proactive in the name of security. Would you send your minister there without being 100-per-cent accurate?

**Mr. Oldham:** Obviously, that call is not for the Government Operations Centre to make. I assume the responsibility lies with the PMO and the PCO to decide those kinds of things. Where ministers make statements on one event or another, that is clearly outside the mandate of the Government Operations Centre.

**Senator Ringuette:** Another concern of mine on safety and security is with all the activity in the Great Canadian North. We have heard stories of submarines, for example, plying the northern waters. Is the GOC looking into this matter? Do you have information on such activities? Would you make any kind of recommendation in respect of sovereignty in the North? What is your responsibility, and where would you intervene?

**Mr. Oldham:** Our responsibility is limited to emergency response. The GOC does not deal with the policy issues that surround those kinds of activities. There is no emergency in the North and the Government Operations Centre is in place to manage emergencies.

**M. Oldham :** Je n'aurais toujours pas été là. Cependant, je peux dire qu'un renseignement est un renseignement, et que la situation réelle ne correspond pas toujours exactement à ce que nous pensions. Je n'ai pas de précision sur cet événement particulier-là ni sur le renseignement fourni car je n'y étais pas. Tout de même, je pourrais dire qu'un renseignement de cette nature pourrait provenir de différents organismes et ministères et qu'il serait acheminé par une voie centrale. Je n'ai aucun doute là-dessus : un travail aurait été fait au Centre des opérations du gouvernement, qui aurait réuni les renseignements et imaginé une réponse collective de la part du gouvernement du Canada face à l'événement en question. Je suis sûr qu'il n'y a pas que le ministère ou l'organisme touché qui était en cause dans le cas des clandestins. Ce sont plutôt plusieurs ministères et organismes qui ont mis la main à la pâte. Je pourrais vous en nommer tout de suite une demi-douzaine : la GRC, l'Agence des services frontaliers du Canada, Citoyenneté et Immigration Canada et ainsi de suite. La coordination de l'ensemble de l'intervention face à la menace relèverait du Centre des opérations du gouvernement, puis il y aurait une coordination régionale aussi.

**Le sénateur Ringuette :** Le COG aurait vérifié l'information?

**M. Oldham :** Oui, le COG aurait fait la vérification. Le problème, c'est que nous ne pourrions jamais être parfaitement sûrs d'un événement particulier. Même si je n'y étais pas, je dirais que les gens ont préparé une intervention proactive pour essayer d'atténuer l'effet de l'événement, plutôt que de rester assis et d'attendre d'avoir des renseignements de sécurité absolument parfaits qui garantissent qu'un événement va se produire, puis ensuite on peut réagir. J'aime mieux être proactif.

**Le sénateur Ringuette :** Je peux comprendre la nécessité d'être proactif au nom de la sécurité. Est-ce que vous y enverriez votre ministre sans être sûr à 100 p. 100 de la chose?

**M. Oldham :** Évidemment, il n'appartient pas au Centre des opérations du gouvernement de décider. Je présume qu'il appartient au CPM ou au BCP de décider dans de tels cas. Lorsqu'un ministre se prononce sur un événement ou un autre, c'est clairement en dehors du mandat du Centre des opérations du gouvernement.

**Le sénateur Ringuette :** À propos de la sécurité, je me préoccupe aussi de l'activité qui se déroule dans le Grand Nord canadien. Nous avons entendu parler de sous-marins qui circulent dans les eaux du Nord, par exemple. Le COG se penche-t-il sur cette question? Avez-vous des renseignements sur de telles activités? Feriez-vous quelques recommandations concernant la souveraineté dans le Nord? Quelle est votre responsabilité et dans quelle mesure intervenez-vous à ce sujet?

**M. Oldham :** Notre responsabilité se limite aux cas urgents. Le COG n'intervient pas dans les dossiers relevant des politiques gouvernementales, en rapport avec ce genre d'activités. Il n'y a pas d'urgence dans le Nord, et le Centre des opérations du gouvernement existe pour gérer des urgences.

When the British nuclear submarine had the accident on board about five weeks ago, it was not within Canadian waters. However, the GOC focussed on it to determine whether they needed help because the accident created an emergency.

**Senator Ringuette:** It is nuclear equipment.

**Mr. Oldham:** That is right. The GOC must determine the impact on Canada when there is an emergency. In such a case, we are responsive but the other issues are outside the purview of emergency response and, therefore, are not looked at by the GOC.

**Senator Ringuette:** Thank you.

**Senator Banks:** I have the temerity to try to change your mind, Mr. Oldham, about redundancy. In your business, it seems that the normal considerations that would be given to the cost-benefit analysis of something based on risk assessment do not apply, and that you must be prepared for the worst possible scenario. In the event of an incident that would render the GOC and its staff inoperable, for whatever reason and by whatever means, an answer given after the fact to Canadians that, having looked at an alternate location, the GOC determined it was not worth the cost, would not be a good answer. I hope that you would reconsider your plans with respect to redundancy.

**Mr. Oldham:** Perhaps I should provide some clarification. I am not saying that we should not have an alternate location to set up the GOC. We do not have such a facility established at the same level of robustness as the current facility. It has taken us a lot of time to build what we have. One reason you have not been to the facility sooner is that we have been renovating so that it is up to speed. Now, we are on to the next piece. I agree with your approach. We have not had the ability to develop any further than we have developed, to date.

**Senator Moore:** Senator Atkins mentioned the blockade of the railroad in Ontario last week. Would the GOC log that kind of incident? Would that incident be reported? You said it was not an event, so which category would that blockade fit into?

**Mr. Oldham:** I am speculating because I was not there last week. That incident would be categorized as one that the GOC would monitor, among the other 4,300 incidents. Let us talk about what occurred in Caledonia, for example, one year ago. That kind of activity would be reported on by the GOC.

**Senator Moore:** Tell us about the British nuclear submarine incident. When and where did it take place?

**Mr. Oldham:** I do not know the exact date and I do not have it with me.

**Senator Moore:** Was it on the East or West Coast?

**Mr. Oldham:** Off the West Coast of Alaska, a British nuclear submarine had an explosion or fire in one of its oxygen tanks. One crew member was lost and a number of others were

Le sous-marin nucléaire britannique où il y a eu un accident il y a cinq semaines environ ne se trouvait pas dans les eaux canadiennes. Toutefois, le COG a cherché à déterminer si les Britanniques avaient besoin d'aide, car l'accident suscitait une urgence.

**Le sénateur Ringuette :** C'est du matériel nucléaire.

**M. Oldham :** Voilà. Le COG doit déterminer l'impact de l'urgence sur le Canada. Dans un tel cas, nous intervenons, mais les autres questions ne constituent pas des urgences, si bien que nous nous n'y attachons pas.

**Le sénateur Ringuette :** Merci.

**Le sénateur Banks :** J'aurai l'audace d'essayer de vous faire changer d'idée, monsieur Oldham, au sujet de la redondance. Dans votre domaine, il me semble que les considérations d'usage ne s'appliquent pas en ce qui concerne l'analyse coûts-avantages, suivant l'évaluation des risques, et vous devez vous préparer au pire scénario possible. Dans l'éventualité d'un incident qui mettrait en échec le COG et son personnel, pour une raison ou une autre, le fait d'expliquer aux Canadiens par la suite que, ayant examiné l'idée d'établir une autre installation, le COG a déterminé que le jeu ne valait pas la chandelle ne serait pas une bonne réponse. Je vous prie de réviser vos projets en ce qui concerne la redondance.

**M. Oldham :** Je devrais peut-être apporter une précision. Je n'affirme pas que nous ne devrions pas avoir un autre endroit où établir le COG. Nous n'avons pas d'autres installations qui aient la solidité de l'installation actuelle. Il a fallu beaucoup de temps pour mettre sur pied ce que nous avons aujourd'hui. Une des raisons pour lesquelles vous n'avez pas encore visité les lieux, c'est que nous rénovons de manière à être à jour. Voilà que nous entamons l'étape suivante. Je suis d'accord avec votre approche. Nous n'avons pas été en mesure d'en faire plus que ce que nous avons fait jusqu'à maintenant.

**Le sénateur Moore :** Le sénateur Atkins a parlé du barrage dressé sur le chemin de fer en Ontario la semaine dernière. Le COG enregistre-t-il ce genre d'incident? Cet incident serait-il noté? Vous dites que ce n'était pas un événement; dans quelle catégorie faut-il inscrire ce barrage?

**M. Oldham :** C'est de la conjecture de ma part : je n'étais pas là la semaine dernière. Cet incident figure parmi ceux que le COG suivrait, parmi les 4 300 autres incidents. Parlons de ce qui s'est passé en Calédonie, par exemple, il y a un an. C'est le genre d'activité sur laquelle se pencherait le COG.

**Le sénateur Moore :** Parlez-nous de l'incident du sous-marin nucléaire britannique. Où et quand cela s'est-il produit?

**M. Oldham :** Je ne sais pas très bien, je n'ai pas la date précise à portée de la main.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que c'était sur la côte est ou la côte ouest?

**M. Oldham :** Au large de la côte ouest de l'Alaska, un des réservoirs d'oxygène d'un sous-marin nucléaire britannique a explosé ou a pris feu. Un membre de l'équipage est mort, et



wounded. We received information on that quickly through our allies, after which we started to look at the event to determine the possible impacts. The first one was saving lives and the second was the environmental and other impacts of the event, not knowing in the initial seconds what had happened. We plan for, watch for and respond to that kind of activity, although it is impossible to plan for every possibility. That is our daily work.

**Senator Ringuette:** I have a follow-up question because we want to know more about the issue. Mr. Oldham, you said that your counterpart would have advised you of the event. Does the U.K. have a similar security safety headquarters that would be in communication with the GOC?

**Mr. Oldham:** Each country organizes itself somewhat differently to perform our kind of work. In Canada, we are unique with our Government Operations Centre that has such a broad mandate and is focused in such a way. Many countries are split between national security policing and traditional consequence management, and they do not talk to each other a great deal. We are fortunate to have the GOC in Canada.

We have tight relationships in communications between our principal allies and through the military. The initial reporting of a submarine accident, or similar accident, would be classified information and would not be known to most people initially. We receive that information as it happens because GOC has that kind of relationship with the Canadian military, with NORAD and with our allies.

**Senator Ringuette:** For instance, in this incident, you would have had information from two entities: their national security or safety organization and our national defence department.

**Mr. Oldham:** I cannot recall exactly how it flowed in, but your concept is correct. I believe, in this case, we did not receive the information directly from the British. However, to address your point that we receive information from a number of different places on the same event, if I receive four reports on the same event, I am a happy guy. That means I have the redundant communications and I have good lines of communications. I am receiving different viewpoints from different departments, organizations, et cetera. I do not mind having to sort out what is happening. The question is whether I receive all the information right away.

Then the challenge is to feed that information back out to everyone else who needs to know so we can build what we call a common operating environment: one national picture of what is going on.

**The Chairman:** Mr. Oldham, thank you very much to you and your colleagues for appearing before us. The committee has found the information instructive. We have generated more information that we would like to think about, and we will probably invite you

plusieurs autres ont été blessés. Nous avons rapidement reçu des informations sur la situation grâce à nos alliés, puis nous avons commencé à étudier l'événement pour en déterminer les impacts possibles. D'abord, il s'agissait de sauver des vies et, ensuite, d'imaginer les conséquences environnementales et autres de l'événement, en ne sachant pas au tout début ce qui s'était produit. Nous nous préparons à ce genre d'activité, nous en guetons l'éventualité et intervenons au besoin, mais il est impossible de se préparer à toute éventualité. Voilà notre travail quotidien.

**Le sénateur Ringuette :** J'ai une question complémentaire. Je veux en savoir plus sur cette question. Monsieur Oldham, vous dites que votre homologue vous aurait mis au fait de la situation. La Grande-Bretagne a-t-elle un quartier général semblable qui s'occupe de la sécurité et qui aurait communiqué avec le COG?

**M. Oldham :** Chaque pays s'organise à sa façon pour prendre en charge ce genre de travail. Au Canada, nous sommes uniques avec notre Centre des opérations du gouvernement, qui a un mandat très large et qui canalise ses efforts d'une façon particulière. De nombreux pays sont partagés entre la notion de sécurité nationale et le concept classique de gestion des conséquences, et les deux segments ne communiquent pas beaucoup entre eux. Nous sommes chanceux d'avoir le COG au Canada.

Du point de vue des communications, les relations sont étroites entre nos principaux alliés et au sein de toute armée. Le premier signalement d'un accident de sous-marin, ou d'un accident semblable, serait classifié; la plupart des gens ne seraient pas au courant, au départ. Nous recevons l'information au fur et à mesure, du fait que le COG cultive ce genre de lien avec l'armée canadienne, avec l'administration du NORAD et avec nos alliés.

**Le sénateur Ringuette :** Par exemple, en rapport avec cet incident-là, vous auriez reçu l'information de deux entités : l'administration britannique chargée de la sécurité nationale ou encore notre ministère de la Défense nationale.

**M. Oldham :** Je ne me souviens plus très bien de la provenance de l'information, mais votre raisonnement est juste. Dans ce cas, je crois que l'information n'est pas parvenue directement des Britanniques. Cependant, vous dites que nous pouvons recevoir des informations de plusieurs sources distinctes en rapport avec un même événement. Je vous dis que si je reçois quatre rapports sur un même événement, je suis heureux. Cela veut dire que je bénéficie de communications redondantes et que je bénéficie de bonnes voies de communication. Je reçois divers points de vue de divers ministères et organismes et ainsi de suite. Je ne me soucie guère de devoir me figurer la scène à partir de ces informations. Il s'agit plutôt de savoir si je reçois toute l'information tout de suite.

Le défi qu'il faut alors relever, c'est de transmettre l'information à toutes les personnes qui en ont besoin, pour que nous puissions travailler à partir d'un même tableau : une vue d'ensemble nationale de ce qui se passe.

**Le président :** Monsieur Oldham, merci beaucoup, à vous et à vos collègues, d'être venus comparaître. Les informations que vous avez données ont été instructives aux yeux du comité. Il y a là plus d'information que ce que nous savons en faire, et nous

back for another round. We are grateful to you for coming today and for the clarity of your testimony. It was delivered in a helpful manner.

**Mr. Oldham:** Thank you, senator and the committee. I personally invite you to visit. I would be happy to conduct the tour myself and take you through our Government Operations Centre and show you what we have achieved. We are proud of what we have done in a few short years, and would be happy to show you.

**The Chairman:** For members of the public viewing this program, if you have any questions or comments please visit our website at [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee continued in camera.

---

OTTAWA, Monday, April 30, 2007

The Standing Committee on National Security and Defence met this day at 9:40 a.m. to examine and report on the national security policy of Canada.

**Senator Colin Kenny** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Honourable senators, I will call the meeting to order. Before we begin, I would like to introduce the members of the committee. Senator Tommy Banks is from Alberta. He was called to the Senate following a 50-year career in the entertainment industry. He is the chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

Beside him is Senator Joseph Day from New Brunswick, who is the chair of the Standing Senate Committee on National Finance. He is a member of the bar of New Brunswick, Ontario and Quebec and a fellow of the Intellectual Property Institute of Canada. He is also a former president and CEO of the New Brunswick Forest Products Association.

Senator Rod Zimmer is from Winnipeg. He has had a long career in business and philanthropy and has volunteered his services for countless charitable causes and organizations. He sits on the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs and also on the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

We are also very pleased to have with us Senator Mobina Jaffer from British Columbia. She is a lawyer with extensive experience in refugee and immigration law. She is an active

allons probablement vous inviter à venir témoigner une autre fois. Nous vous savons gré d'être venus aujourd'hui et d'avoir présenté un exposé très clair. Vous avez fait œuvre utile.

**M. Oldham :** Merci, sénateur, mesdames et messieurs les membres du comité. Je vous invite personnellement à venir visiter les lieux. Je serai heureux de vous faire faire le tour moi-même et de vous initier au Centre des opérations du gouvernement, de vous montrer ce que nous avons accompli. Nous sommes fiers de ce que nous avons accompli en quelques années à peine, et je serais heureux de vous le montrer.

**Le président :** Aux membres du public qui nous regardent à la télévision, si vous avez des questions ou des observations, n'hésitez pas à consulter notre site Web au [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). Nous y affichons les témoignages aussi bien que les ordres du jour révisés. Sinon, vous pouvez communiquer avec la greffière du comité en composant le 1-800-267-7362, pour obtenir de plus amples informations ou communiquer avec des membres du comité.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

---

OTTAWA, le lundi 30 avril 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 40 pour examiner, afin d'en faire rapport, la politique de sécurité nationale du Canada.

**Le sénateur Colin Kenny** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Avant que nous ne commencions, j'aimerais vous présenter les membres du comité. Le sénateur Tommy Banks est de l'Alberta et il a été nommé au Sénat au terme d'une carrière d'un demi-siècle dans le secteur du divertissement. Il préside le Comité permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

Assis à ses côtés est le sénateur Joseph Day, du Nouveau-Brunswick, qui est le président du Comité sénatorial permanent des finances nationales. Il est membre des barreaux du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec, et membre de l'Institut de la propriété intellectuelle du Canada. Il est également ancien président-directeur général de l'Association des produits forestiers du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Rod Zimmer est de Winnipeg. Il a mené une longue et distinguée carrière comme homme d'affaires et philanthrope et a travaillé bénévolement au service de nombreuses causes et organisations de bienfaisance. Il est membre du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles ainsi que du Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Nous sommes également très heureux de compter parmi nous le sénateur Mobina Jaffer, qui est de la Colombie-Britannique. Elle est avocate et a une vaste expérience du droit des réfugiés et



member of the community and a supporter of a vast array of community-based organizations. Currently, she is a member of the Special Committee on the Anti-Terrorism Act and also the Standing Senate Committees on Human Rights, Internal Economy, Legal and Constitutional Affairs and Official languages. That is quite a list.

Honourable senators, we have before us today Mr. Jim Judd, Director of the Canadian Security Intelligence Service, CSIS. Mr. Judd has been the director of CSIS since November 2004 and joined the Department of External Affairs in 1973. He has a long and distinguished career as Secretary of the Treasury Board and Deputy Minister of National Defence amongst other positions. We last heard from him on June 19, 2006.

Mr. Judd we understand you do not have an opening statement and we can cut to the chase.

**Jim Judd, Director, Canadian Security Intelligence Service:** Chase away, senator.

**Senator Banks:** I will begin with a question that will demonstrate my naiveté. I have been a member of this committee since it was founded, and I do not have a clear understanding now, today, of the mandate of CSIS or the constraints on CSIS on its general purview, partly because it has changed to a degree in the past few years. Therefore, would you begin please by giving us an overview of what the mandate of CSIS is, as set out in the act, and the degree to which the act, in your interpretation of it, constrains what CSIS does?

I will go on from there. I am sorry for the naiveté of the question, but I want to get a handle on where it is and what the agency is doing?

**Mr. Judd:** Broadly speaking, the agency was established with its own legislation in 1984. Without getting into the details of the legislative wording, it is a national security intelligence service whose principal focus is on threats to the security of Canada or Canadians, wherever they may be.

The agency is also responsible for advising government on security assessments, which is to say security screening for an array of individuals, refugees, immigrants or people seeking employment with the federal government requiring a security clearance. We perform the same service for several provincial governments including Alberta and New Brunswick.

The organization's mandate is to collect intelligence and advise government with respect to threats to the security of Canada or Canadians, and we do that through collecting information and intelligence through a variety of mechanisms.

de l'immigration. Elle est membre active de la communauté et appuie une vaste gamme d'organisations communautaires. Elle siège également au Comité spécial sur la Loi antiterroriste, ainsi qu'aux comités sénatoriaux permanents des droits de la personne, de la régie interne, des affaires juridiques et constitutionnelles et des langues officielles. C'est toute une liste.

Honorables sénateurs, nous accueillons devant nous aujourd'hui M. Jim Judd, directeur du Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS. M. Judd est directeur du SCRS depuis novembre 2004. Il s'était joint au ministère des Affaires étrangères en 1973. Il a eu une longue et distinguée carrière en tant que secrétaire du Conseil du Trésor et sous-ministre de la Défense nationale, entre autres postes qu'il a occupés. La dernière fois que nous l'avons entendu remonte au 19 juin 2006.

Monsieur Judd, d'après ce que nous avons compris, vous n'avez pas de déclaration liminaire à nous faire, et nous pouvons donc tout de suite nous lancer dans le vif du sujet.

**Jim Judd, directeur, Service canadien du renseignement de sécurité :** Lancez-vous, sénateur.

**Le sénateur Banks :** Je vais commencer par vous poser une question qui témoignera de ma naïveté. Je suis membre de ce comité depuis sa création, et je ne connais pas très bien, aujourd'hui, le mandat du SCRS ou les contraintes à l'intérieur desquelles celui-ci doit fonctionner, ce en partie parce que son mandat a, dans une certaine mesure, changé au cours des dernières années. Je vous demanderais donc de commencer par nous donner un aperçu de ce qu'est le mandat du SCRS, tel qu'il est énoncé dans la loi, et du degré auquel cette loi, d'après l'interprétation que vous en faites, impose au SCRS des contraintes dans le cadre de son travail.

Je poursuivrai ensuite mon interrogatoire à partir de là. Je m'excuse de la naïveté de ma question, mais je tiens à bien comprendre où en est le service et ce qu'il fait.

**M. Judd :** De façon générale, l'agence a été créée par une loi habilitante en 1984. Sans aller dans le détail du libellé, il s'agit d'un service national de renseignement de sécurité qui s'intéresse principalement aux menaces à la sécurité du Canada ou de Canadiens, où que celles-ci se trouvent.

L'agence est également responsable de conseiller le gouvernement au sujet des évaluations de sécurité, c'est-à-dire les vérifications de sécurité pour tout un éventail de personnes, de réfugiés, d'immigrants et de postulants à des emplois au sein du gouvernement fédéral et qui exigent une cote de sécurité. Nous offrons ce même service à plusieurs gouvernements provinciaux, dont ceux de l'Alberta et du Nouveau-Brunswick.

Le mandat de l'organisation est de recueillir des renseignements de sécurité et de conseiller le gouvernement relativement aux menaces à la sécurité du Canada ou de Canadiens, et nous faisons cela par le biais de la collecte, au moyen de toute une gamme de mécanismes, de données et de renseignements.

We also have a mandate, at the behest of the Minister of National Defence and Minister of Foreign Affairs, to collect what is often referred to as foreign intelligence, but only within Canada.

**Senator Banks:** Can you explain what “foreign intelligence within Canada” is, please?

**Mr. Judd:** It is the collecting of intelligence about the activities or intentions of foreign governments, but we only do that if specifically requested to do so through the Minister of National Defence and the Minister of Foreign Affairs subject to the concurrence of our minister.

The agency was established with a very all-encompassing set of political and legal controls — and probably a unique review and complaints arrangement — where we have two independent agencies that review what we do and how we do it throughout the year and annually. One of them, the Security Intelligence Review Committee, SIRC, also acts as a complaints agency for CSIS activities.

**Senator Banks:** What is the other agency?

**Mr. Judd:** The Inspector General, who reports to the minister both annually on our activities over the course of the year. The Inspector General might also conduct independent reviews of our operations and activities.

**Senator Banks:** I understand they deal with complaints when someone might think SIRC has been more intrusive or a business or person has a complaint. Does either of them oversee the efficacy of what CSIS does, or ask questions about whether it is pursuing a particular avenue of interest?

**Mr. Judd:** To a large extent, they are mostly focused on our compliance with law and policy. In terms of efficacy, judgments about what we do and how we do it. There are a range of other parts of the federal government, starting with the minister responsible for the agency, and Public Safety Canada, which is responsible for the portfolio of agencies under public safety. There are, of course, other parts of the government, the Treasury Board Secretariat, the Privy Council Office, who will make judgments that are more in line with efficacy or focus issues. Are we looking at the right things in as much detail with as much effort as in the past?

**Senator Banks:** When you said that one of the jobs is to look at the security of Canada as it might be affected by the activities of foreign governments, do you mean that CSIS would look at the activities, for example, of the United States or Iranian governments in Canada, or would you try to determine the activities and intents in the larger global sense?

Nous avons également pour responsabilité, à la demande du ministre de la Défense nationale et du ministre des Affaires étrangères, de faire la collecte de ce que l'on appelle souvent des renseignements étrangers, mais ce uniquement à l'intérieur du Canada.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous, s'il vous plaît, nous expliquer ce que sont des « renseignements étrangers à l'intérieur du Canada »?

**M. Judd :** Il s'agit de la collecte de renseignements au sujet des activités ou des intentions de gouvernements étrangers, mais nous ne nous y adonnons qu'à la demande expresse du ministre de la Défense nationale et du ministre des Affaires étrangères, sous réserve du consentement du ministre dont nous relevons.

Lorsque l'agence a été créée, elle a été dotée d'un ensemble exhaustif de contrôles politiques et juridiques — et sans doute d'un arrangement unique en matière d'examen et de plaintes — en vertu duquel deux agences indépendantes revoient ce que nous faisons et comment nous nous y prenons tout au long de l'année et annuellement. L'une d'entre elles, le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, soit le CSARS, joue également le rôle d'agence de plaintes pour les activités du SCRS.

**Le sénateur Banks :** Quelle est l'autre agence?

**M. Judd :** L'inspecteur général, qui rend compte au ministre tout au long de l'année ainsi qu'annuellement. L'inspecteur général peut également entreprendre des examens indépendants de nos opérations et activités.

**Le sénateur Banks :** D'après ce que je comprends, ces agences traitent les plaintes venant de personnes qui pensent peut-être que le SCARS a été plus intrusif, ou encore lorsqu'une entreprise ou un particulier a une plainte. L'une ou l'autre de ces agences examine-t-elle l'efficacité de ce que fait le SCRS, ou pose-t-elle des questions en vue de déterminer si celui-ci poursuit une piste intéressante donnée?

**M. Judd :** Ces agences se concentrent très largement sur notre respect des lois et des politiques. Pour ce qui est de l'efficacité, elles jugent de ce que nous faisons et de la façon dont nous nous y prenons. Il y a tout un volant d'autres intervenants du gouvernement fédéral, à commencer par le ministre responsable de l'agence, et Sécurité publique et Protection civile Canada, qui est responsable du portefeuille des agences relevant de la sécurité publique. Il y a, bien sûr, d'autres éléments de gouvernement, notamment le Secrétariat du Conseil du Trésor et le Bureau du Conseil privé, qui sont appelés à trancher davantage sur l'efficacité et les dossiers ciblés. Examinons-nous les bonnes choses de façon aussi détaillée et en déployant autant d'efforts que par le passé?

**Le sénateur Banks :** Lorsque vous avez dit que l'un des rôles est d'examiner la sécurité du Canada dans le contexte de l'incidence sur elle d'activités de gouvernements étrangers, entendiez-vous par là que le SCRS se pencherait, par exemple, sur les activités des gouvernements américain ou iranien au Canada, ou bien vous efforcez-vous de cerner les activités et les intentions dans un contexte davantage mondial?



**Mr. Judd:** Our efforts, with respect to foreign governments, are conducted only inside Canada. CSIS legislation specifically curtails that mandate to within Canada in section 16 of their act to the extent that we obtain information about the activities, interests, of foreign governments. It could be through the Department of Foreign Affairs or through other agencies, such as the Communications Security Establishment, CSE.

**Senator Banks:** If there were a CSIS person in Bucharest, for whatever reason, would that CSIS person be expected to look at what the Rumanian government's attitudes are now and where they are headed with respect to Canada and also in the larger global sense? Would it report back to the Canadian government for its edification?

**Mr. Judd:** The CSIS person in an overseas deployment would only be reporting information that directly affected our core national security mandate, regarding Canada or Canadians. The broader kind of reporting of which you speak is something that the Department of Foreign Affairs is more involved in through the course of its diplomatic reporting and monitoring of foreign governments' policies, programs, activities and so on.

**Senator Banks:** I assume it does that in what I would call an overt way.

**Mr. Judd:** Yes.

**Senator Banks:** I presume some of the activities of CSIS are covert and must be. Is anyone taking care of that, to continue with my example, in Bucharest?

**Mr. Judd:** We do not engage in covert intelligence collection overseas in respect of the activities, policies, intentions of foreign government, no.

**Senator Banks:** Does anyone do that on behalf of Canada that you know of?

**Mr. Judd:** The Communications Security Establishment has that capacity.

**The Chairman:** You seem to make mention of core national security. What is the difference between core national security and national security?

**Mr. Judd:** It is an interesting question, senator. The distinction that has normally been drawn has been through reference to core national security being direct threats to Canada or Canadians, irrespective of where they are. Traditionally, that has excluded us. We are excluded legislatively from collecting such information overseas where it relates to the activities of the broader, if you will, foreign policy interests and activities of foreign governments. An example may be a specific threat that we would be concerned about that might involve a foreign

**M. Judd :** En ce qui concerne les gouvernements étrangers, notre travail est cantonné à l'intérieur du Canada. La Loi régissant le SCRS, à l'article 16 plus précisément, limite la portée de ses activités au territoire canadien pour ce qui est de l'obtention par nous d'information au sujet des activités et des intérêts de gouvernements étrangers. Ce travail peut être mené par le biais du ministère des Affaires étrangères ou d'autres agences, comme par exemple le Centre de sécurité des télécommunications, ou CST.

**Le sénateur Banks :** S'il se trouvait pour quelque raison à Bucarest un employé du SCRS, s'attendrait-on à ce que cette personne examine les attitudes du gouvernement roumain et ses visées futures relativement au Canada et au reste du monde? Le SCRS en ferait-il rapport au gouvernement canadien pour son éducation?

**M. Judd :** Un employé du SCRS déployé à l'étranger ne ferait rapport que de renseignements ayant une incidence directe sur notre mandat essentiel en matière de sécurité nationale à l'égard du Canada et des Canadiens. Le genre de rapport plus vaste auquel vous songez serait davantage l'affaire du ministère des Affaires étrangères dans le cadre de ses rapports diplomatiques et de sa surveillance des politiques, programmes, activités et ainsi de suite de gouvernements étrangers.

**Le sénateur Banks :** J'imagine que l'agence fait ce travail d'une façon que je qualifierais de déclarée.

**M. Judd :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Je devine que certaines des activités du SCRS sont secrètes et qu'elles doivent l'être. Y a-t-il quelqu'un qui se charge de ce genre de choses, pour poursuivre avec mon exemple, à Bucarest?

**M. Judd :** Nous ne nous engageons pas dans des activités secrètes de collecte de renseignements à l'étranger relativement aux activités, politiques et intentions de gouvernements étrangers, non.

**Le sénateur Banks :** D'après ce que vous en savez, y a-t-il quelqu'un qui fasse ce travail pour le compte du Canada?

**M. Judd :** Le Centre de sécurité des télécommunications a cette capacité.

**Le président :** Vous avez fait état, si je ne m'abuse, de la sécurité nationale de base. Quelle différence y a-t-il entre sécurité nationale de base et sécurité nationale?

**M. Judd :** C'est une question intéressante, sénateur. La distinction habituelle repose sur le fait que la sécurité nationale de base renvoie à des menaces directes pour le Canada ou les Canadiens, quelle qu'en soit la source. Traditionnellement, cela nous a exclus. Nous sommes en vertu de la loi exclus de la collecte de tels renseignements à l'étranger lorsqu'il est question des activités correspondant aux intérêts et interventions plus larges en matière de politique étrangère de gouvernements étrangers. Un exemple serait une menace particulière émanant d'un

government. That would be a different issue, espionage, for example, or a government's support for terrorism.

It is a curious distinction, and it is one that has befuddled people a great deal over time. That is the best way I can explain it.

**The Chairman:** Perhaps it would be clearer to us then if you thought that one of the governments of the countries surrounding Afghanistan was taking action that puts our troops at risk. Would that be a role for CSIS to report back on?

**Mr. Judd:** That would obviously be an issue of interest to us, yes.

**The Chairman:** Could you give us other examples that would obviously be of interest?

**Mr. Judd:** Some of the issues we deal with that are of direct relevance to national security would be proliferation of weapons of mass destruction, state support for terrorism, or obviously state support, which is inevitably the case, with respect to either foreign interference in Canada or foreign intelligence activities in Canada.

**The Chairman:** Is the requirement always that it is state-supported, or could it be non-state activities?

**Mr. Judd:** We would take an interest in non-state activities as well.

**The Chairman:** In fact, your interests in threats to Canada abroad tells us that the core is really fairly large, is it not?

**Mr. Judd:** It is rather large.

**The Chairman:** Could you elaborate on that, please?

**Mr. Judd:** One of the realities we are dealing with — and it is a much over-used term obviously — but we really live in a global world these days. The mobility of individuals internationally, including in and out of Canada, is quite extraordinary. In most of the threats that we have seen either here or in other Western countries, there always seem to be international connections associated with them. These could be terrorist activity or efforts to support the proliferation of weapons of mass destruction, or delivery systems, ballistic missiles for example, and espionage — which inevitably has its roots outside the country.

**The Chairman:** Do you categorize these as files?

**Mr. Judd:** Currently, the preponderance of our investigative activity is terrorism-related. We have fairly active programs in relation to weapons of mass destruction, foreign intelligence and foreign interference in Canadian affairs. Leaving aside our security screening program, those would be the three top operational priorities for us these days.

gouvernement étranger et source de préoccupation pour nous. Ce serait là quelque chose de différent, et je citerais à titre d'exemple l'espionnage ou l'appui au terrorisme de la part d'un gouvernement donné.

Il s'agit d'une curieuse distinction qui trouble depuis toujours les gens. C'est la meilleure explication que je puisse donner.

**Le président :** Peut-être que cela serait plus clair pour nous si vous pensiez que l'un des gouvernements des pays entourant l'Afghanistan prenait des mesures mettant en péril nos troupes. Le SCRS aurait-il en la matière un rôle de rapporteur?

**M. Judd :** Oui, cela nous intéresserait certainement.

**Le président :** Pourriez-vous nous donner d'autres exemples de situations qui vous intéresseraient certainement?

**M. Judd :** Comptent parmi les questions dont nous traitons et qui ont un rapport direct avec la sécurité nationale, la prolifération d'armes de destruction massive, le terrorisme entretenu par un État ou l'appui, par un État, d'ingérence étrangère au Canada ou d'activités de renseignement étranger au Canada.

**Le président :** Est-il nécessaire que ces activités soient appuyées par un État, ou bien pourrait-il s'agir d'activités non étatiques?

**M. Judd :** Nous nous intéresserions également aux activités non étatiques.

**Le président :** En fait, l'intérêt que vous portez aux menaces au Canada est tel que la base est plutôt large, n'est-ce pas?

**M. Judd :** Elle est plutôt large.

**Le président :** Pourriez-vous nous expliquer cela davantage?

**M. Judd :** L'une des réalités auxquelles nous nous trouvons confrontés — et il s'agit bien sûr d'un terme galvaudé — est que nous vivons réellement aujourd'hui dans un monde planétaire. La mobilité des gens à l'échelle internationale, y compris en partance et à destination du Canada, est tout à fait extraordinaire. Dans le cas de la plupart des menaces que nous avons relevées ici ou dans d'autres pays occidentaux, il semble qu'il y ait toujours eu une certaine dimension internationale. Cela peut prendre la forme d'activités terroristes ou d'efforts visant la prolifération d'armes de destruction massive ou de systèmes de livraison, par exemple missiles balistiques, ou encore d'espionnage — dont les racines se trouvent inévitablement à l'extérieur du pays.

**Le président :** Ces éléments constituent-ils chez vous des dossiers?

**M. Judd :** À l'heure actuelle, le gros de notre activité d'enquête concerne le terrorisme. Nous avons des programmes relativement actifs pour ce qui est des armes de destruction massive, du renseignement étranger et de l'ingérence étrangère dans les affaires du Canada. Laissant de côté notre programme de filtrage de sécurité, ce seraient là les trois priorités opérationnelles pour nous en ce moment.



**The Chairman:** Would you break down the files into sub-classifications because the matter originated in a particular geographic location or with a particular group? I ask that to understand how many issues are at play.

**Mr. Judd:** I do not know if we have done a body count on files in that fashion but, at any given time, we would have hundreds of active investigations cutting across the domain of proliferation issues, terrorism and espionage.

**The Chairman:** Are these occurring overseas?

**Mr. Judd:** Borders do not mean much any more with respect to these issues. Some of the individuals in whom we have an interest with respect to terrorism might be connected to other individuals in as many as a dozen countries. Obviously, espionage activities have their genesis in foreign countries. Proliferation issues can cross national frontiers, as well as the distinction between the public and private sectors because of the role that private corporations might play in facilitating the development of such programs. It is messy in that there are no clear distinctions between national and international and private and public sectors.

**The Chairman:** Senator Banks asked you to provide the committee with an overview of the work of CSIS overseas. I was trying to get you to give us some sense of the order of magnitude of the issues and groups that you are dealing with overseas. Can you be more precise?

**Mr. Judd:** With respect to terrorism, proliferation and espionage cases, virtually all of them have an international dimension. CSIS confines its work to dealing with the specifics of the security threats involved as distinct from the work of other agencies with which you are familiar, such as the CIA in the U.S. and MI6 in the U.K. Those agencies are active collectors and producers of foreign intelligence on the broader political and economic circumstance of foreign governments. The work of CSIS is related much more specifically to threats affecting Canada in a narrower construct.

**The Chairman:** Does that information help the committee to understand what the core national security is?

**Mr. Judd:** If you look at the national security policy of several years ago, you will find that it identified eight threats to national security, including pandemics and natural disasters. Certainly, the ones identified at that time in terms of terrorism, foreign espionage, foreign interference and the proliferation of weapons of mass destruction constitute the core business of CSIS.

**Senator Zimmer:** Mr. Judd, the chairman asked you about, and we discussed, the issues, but it might help me if we were to look at the infrastructure. Do we originate these issues or do we look at them from within Canada? Do we have agents

**Le président :** Effectueriez-vous une ventilation de ces dossiers par sous-classification, selon que le problème soit né dans une zone géographique particulière ou chez un groupe donné? Si je vous pose la question, c'est que j'essaie de comprendre combien d'éléments sont en jeu.

**M. Judd :** J'ignore si nous avons fait une ventilation du genre des dossiers, mais nous avons à tout moment des centaines d'enquêtes actives en cours et qui recoupent tous l'éventail, soit prolifération d'armes de destruction massive, terrorisme et espionnage.

**Le président :** Et ce travail d'enquête se fait-il à l'étranger?

**M. Judd :** Les frontières ne veulent plus dire grand-chose pour ce qui est de ces questions. Certaines des personnes qui nous intéressent dans le contexte du terrorisme peuvent avoir des liens avec d'autres dans jusqu'à une douzaine de pays différents. Bien sûr, les activités d'espionnage ont leur origine en pays étranger. Les questions relatives à la prolifération des armes peuvent traverser des frontières nationales et intervient également la distinction entre secteurs public et privé, du fait du rôle que peuvent jouer les entreprises privées dans la facilitation du développement de tels programmes. Les choses sont embrouillées du fait qu'il n'existe aucune distinction claire entre secteurs national et international et secteurs privé et public.

**Le président :** Le sénateur Banks vous a demandé de broser pour le comité un tableau d'ensemble du travail mené par le SCRS à l'étranger. J'essayais pour ma part d'obtenir de vous que vous nous donniez une idée de l'ordre de grandeur quant aux dossiers et aux groupes dont vous vous occupez à l'étranger. Pourriez-vous être plus précis?

**M. Judd :** Pour ce qui est du terrorisme, de la prolifération des armes et de l'espionnage, la quasi-totalité des dossiers comportent une dimension internationale. Le SCRS limite son travail au détail des menaces pour la sécurité, ce qui le distingue d'autres agences que vous connaissez, comme par exemple la CIA aux États-Unis et le MI6 au Royaume-Uni. Ces agences-là sont des cueilleurs et des producteurs actifs de renseignements étrangers sur les circonstances politiques et économiques générales de gouvernements étrangers. Le travail du SCRS cible de façon beaucoup plus étroite les menaces visant le Canada.

**Le président :** Ces renseignements aident-ils le comité à comprendre ce qu'est la sécurité nationale de base?

**M. Judd :** Si vous regardez la politique de sécurité nationale d'il y a quelques années, vous y verrez qu'elle identifiait huit menaces à la sécurité nationale, dont les pandémies et les catastrophes naturelles. Il est certain que les menaces identifiées à l'époque relativement au terrorisme, à l'espionnage étranger, à l'ingérence étrangère et à la prolifération d'armes de destruction massive constituent l'activité fondamentale du SCRS.

**Le sénateur Zimmer :** Monsieur Judd, le président vous a interrogé au sujet des dossiers, et nous en avons discuté, mais cela m'aidait que l'on se penche sur l'infrastructure. Sommes-nous les auteurs des dossiers ou bien allons-nous à la pêche à partir du

positioned around the world who feed this information to personnel in Canada? How does the system work? What is the infrastructure?

**Mr. Judd:** The overwhelming majority of our personnel work in Canada. We have offices across the country, including the National Capital Region. We also have CSIS personnel serving overseas in, I believe, 30 foreign countries. The vast majority of them act as liaison officers to foreign agencies in those countries. As well, they conduct work to aid the immigration program on security screening.

On occasion, our overseas people perform operational activities on an ongoing basis, such as supporting the Canadian Forces in Afghanistan. At times, we have sent people overseas when specific cases of safety and security of Canadians has been affected, such as during the conflict in Lebanon last year and the hostage taking in Iraq about 15 months ago. It is a fairly standard feature of life for us that individuals working in Canada can and will travel overseas with respect to a specific operation to which there is an international dimension. By and large, CSIS is preponderantly a domestic-based service. We have approximately 2,600 employees, about 50 of whom would be situated permanently in Canada.

**Senator Zimmer:** When such individuals work in other countries, they are called liaison officers. Are they truly that or do we know that they are working in another capacity? Does CSIS have personnel in foreign countries who are not called liaison officers and who might be operating undercover to look for broader issues? Does CSIS have personnel in other countries who are not to be known to be there?

**Mr. Judd:** No. All CSIS liaison officers are declared to the host government as such. That is also the usual practice for foreign governments operating in Canada. There might be instances of suspicion about a declared liaison officer engaging in extra-curricular activities, but we do not do that. Some others from time to time do that here.

**Senator Banks:** Following on what you just said, would it be fair to assume that such Canadians working in foreign countries in which Canadian interests might be affected one way or another have a big red flag on them because we have told the relevant government that these people are liaison officers? As such, no one from CSIS enters a foreign country to work under the guise of being an importer-exporter or otherwise completely undercover. Is that the state of affairs at the moment?

Canada? Avons-nous des agents répartis un petit peu partout dans le monde et qui fournissent ces renseignements au personnel ici au Canada? Comment fonctionne le système? Quelle est l'infrastructure?

**M. Judd :** La très grande majorité de notre personnel travaille au Canada. Nous avons des bureaux d'un bout à l'autre du pays, y compris dans la région de la capitale nationale. Nous avons également du personnel du SCRS en poste à l'étranger dans, je pense, quelque 30 pays. La grande majorité d'entre eux sont des agents de liaison auprès d'agences étrangères dans ces pays. Ces employés font également du travail en vue d'appuyer le programme d'immigration sur le plan du filtrage de sécurité.

Il arrive à l'occasion que nos gens à l'étranger exécutent en permanence des activités opérationnelles, comme par exemple l'appui aux Forces canadiennes en Afghanistan. Il nous est déjà arrivé d'envoyer du personnel à l'étranger dans des cas particuliers où la sécurité et la sûreté des Canadiens ont été menacées, comme par exemple lors du conflit au Liban, il y a un an, et de la prise d'otages en Iraq, il y a de cela environ 15 mois. Cela fait plus ou moins partie de la donne que des employés travaillant au Canada soient envoyés à l'étranger pour s'occuper de dossiers particuliers ayant une dimension internationale. Le SCRS est cependant principalement un service national. Nous comptons environ 2 600 employés, dont une cinquantaine environ sont en poste en permanence au Canada.

**Le sénateur Zimmer :** Lorsque ces personnes sont envoyées travailler à l'étranger, on les appelle des agents de liaison. S'agit-il véritablement d'agents de liaison ou bien savons-nous que ces personnes assurent un autre rôle? Le SCRS compte-t-il des employés à l'étranger qui ne sont pas appelés agents de liaison et qui travaillent peut-être comme agents clandestins affectés à des dossiers plus vastes? Le SCRS compte-t-il des employés en poste à l'étranger et dont la présence là-bas est censée être tue?

**M. Judd :** Non. Tous les agents de liaison du SCRS sont déclarés en tant que tel au gouvernement hôte. C'est habituellement cette même pratique qui est suivie par les gouvernements étrangers qui mènent des activités au Canada. Il peut y avoir de la suspicion quant à la participation d'un agent de liaison déclaré à des activités paraprofessionnelles, mais nous ne nous adonnons pas à ce genre de choses. Cela arrive cependant de temps à autre que des agents d'autres pays mènent ici de telles activités.

**Le sénateur Banks :** Compte tenu de ce que vous venez à l'instant de dire, serait-il juste de supposer que de tels Canadiens, travaillant dans des pays étrangers dans lesquels les intérêts du Canada pourraient être touchés d'une façon ou d'une autre, porteraient sur eux un grand drapeau rouge, du fait que nous ayons averti le gouvernement intéressé que ces personnes sont des agents de liaison? Personne du SCRS ne part travailler dans un pays étranger en prétendant, par exemple, être un importateur-exportateur, ou encore de façon complètement clandestine, n'est-ce pas? Est-ce bien ainsi que les choses fonctionnent à l'heure actuelle?



**Mr. Judd:** That is the fact for our liaison staff who are permanently deployed overseas. However, we will send people from Canada to operate covertly.

**Senator Banks:** Who are not announced and identified necessarily?

**Mr. Judd:** No.

**Senator Banks:** You made a distinction a moment ago between MI6 and the CIA, on the one hand, whose mandates were somewhat familiar, and CSIS on the other. You said that CSIS, generally speaking, does not do the things that MI6 and the CIA do. I assume from that, if we were to draw an unfair comparison, CSIS would be closest to MI5.

**Mr. Judd:** Correct.

**Senator Banks:** Does that mean that there is a deficiency in Canada's interests being served?

**Mr. Judd:** Do you mean in terms of Canada having the kind of capacity that MI6 or the CIA would provide?

**Senator Banks:** Yes.

**Mr. Judd:** That issue is under review by the government as we speak. It has been under intensive review and debate within government. We are not yet at a stage of going to ministers with any firm views or recommendations on it, so the debate still continues.

**Senator Banks:** Would it be fair for a Canadian to assume, based on that state of affairs, that there are some kinds of interests that are being looked after — with respect to the interests of the United States on the one hand and Great Britain on the other in the examples that you gave — which simply are not being addressed by Canada; that some attention ought to be paid to it, and that it is a deficiency in the present landscape?

**Mr. Judd:** To cut to the chase, in terms of conducting what is normally referred to as “human intelligence collection” overseas in regard to the political, economic or other activities of foreign governments, we do not do that. Most of our allies do that and have been doing it for a long time.

However, with the Communications Security Establishment — I believe its chief, Mr. Adams, is appearing before you later today — we do have the capacity to do collection electronically through signals interception. I believe that organization makes a substantial contribution to the government's interests here in Canada in those areas. We are missing the active so-called human intelligence factor.

**Senator Day:** In your remarks earlier, in answer to a question from Senator Banks, you talked about the changing world landscape and the overuse of the term “globalization” making these clear distinctions between national activity and international

**M. Judd :** C'est le cas de nos agents de liaison qui sont déployés de façon permanente à l'étranger. Cependant, il nous arrive d'envoyer des gens du Canada mener des activités clandestines.

**Le sénateur Banks :** Des personnes qui ne sont pas forcément annoncées ni identifiées?

**M. Judd :** Non.

**Le sénateur Banks :** Vous avez, il y a un instant, fait une distinction entre, d'un côté, le MI6 et la CIA, dont les mandats sont quelque peu semblables, et, de l'autre, le SCRS. Vous avez dit que, de façon générale, le SCRS ne fait pas les mêmes choses que le MI6 et la CIA. Dois-je en déduire que, si nous devions faire une comparaison injuste, le SCRS se rapprocherait davantage du MI5?

**M. Judd :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** Cela signifie-t-il qu'il y a des lacunes quant à la défense des intérêts du Canada?

**M. Judd :** Parlez-vous là de la possibilité que le Canada dispose des mêmes capacités que ce qu'assurerait le MI6 ou la CIA?

**Le sénateur Banks :** Oui.

**M. Judd :** Le gouvernement se penche en ce moment même sur cette question. Elle fait l'objet d'un examen et d'un débat intensifs au sein du gouvernement. Nous n'en sommes pas encore arrivés à l'étape où des avis ou des recommandations fermes pourraient être livrés aux ministres, alors le débat se poursuit toujours.

**Le sénateur Banks :** Serait-il juste pour un Canadien de supposer, sur la base de cette situation, qu'il y a certains types d'intérêts dont on s'occupe — relativement aux intérêts des États-Unis d'un côté et à ceux de la Grande-Bretagne de l'autre, selon les exemples que vous avez donnés — et dont le Canada ne s'occupe tout simplement pas du tout; que l'on devrait y porter une certaine attention et que c'est là une lacune dans le paysage actuel?

**M. Judd :** Pour aller droit au but, pour ce qui est de l'exécution de ce que l'on appelle normalement la « collecte de renseignements humains » à l'étranger au sujet d'activités politiques, économiques ou autres de gouvernements étrangers, nous ne nous y adonnons pas. C'est cependant le cas de la plupart de nos alliés, et ce depuis longtemps.

Cependant, avec le Centre de la sécurité des télécommunications — et je pense que son chef, John Adams, comparait devant vous plus tard aujourd'hui —, nous avons la capacité de faire de la collecte par voie électronique grâce à l'interception des signaux. J'estime que ce centre fait dans ce domaine ici au Canada une importante contribution quant aux intérêts du gouvernement. Il nous manque le facteur du renseignement actif dit humain.

**Le sénateur Day :** Dans une réponse que vous avez donnée un petit peu plus tôt à une question du sénateur Banks, vous avez parlé du paysage mondial changeant et du suremploi du terme « mondialisation », qui est tel que ces distinctions claires entre

activity a little tougher to distinguish. Does that lead one to say that the division that exists in the U.K. between MI5 and MI6, and between the CIA and the U.S. national activity, made sense in the past, but, moving forward, it is less clear that there should be separate organizations?

**Mr. Judd:** That is a very interesting comment. In the case of the United Kingdom, my sense is that the operational distinction between those two agencies is starting to blur. MI5 is probably not as active as we are internationally; but given the circumstances in the United Kingdom and some of their commitments overseas, I have the impression that MI6 is spending more time on counterterrorism issues than it ever has before versus its more traditional role of looking at political and economic intelligence collection about the intentions and activities of foreign government. Certainly, because of the increasing irrelevance of national borders, we see more and more of an overlap between these activities of these kinds of agencies.

I know that in the two Western jurisdictions that have, in the last decade, moved into more explicit collection of foreign intelligence — the Netherlands and New Zealand — in those cases, they were combined in a single agency to try to avoid a silos or stovepiping phenomenon.

**Senator Day:** Historically, what has gone on in Russia?

**Mr. Judd:** Historically, Russia was the Soviet Union.

**Senator Day:** Yes, the Soviet Union in those days.

**Mr. Judd:** It had the unified intelligence agency par excellence, depending on your standards, with the KGB. After the collapse of the Soviet Union, however, the KGB was split into two services. One is largely oriented to foreign operations and collection, along the lines of the CIA or MI6. We refer to it as the SVR. Then there is a domestic agency that operates within the confines of Russia, called the FSB. Mandate-wise, it is much larger than our organization. It also includes things such as border controls — kind of what the Canadian Border Services Agency, CBSA, does. That is a brief nutshell of their experience.

**Senator Day:** With the breakup of the Soviet Union, was it considered that the KGB, the unified organization, was not as effective? Was that the reason for the breakup of that organization into a foreign and a domestic agency, or was there another reason for that?

**Mr. Judd:** I am not familiar with all the considerations that led into the decision, but I suspect part of it was a rebranding image issue. The KGB did not have a good brand domestically in Russia. There may also have been an interest in getting two organizations to focus in each of their respective mandates as opposed to trying to do that in one institution.

activités nationales et activités internationales sont un petit peu plus difficiles à cerner. Cela amène-t-il la conclusion que la division qui existe au Royaume-Uni entre le MI5 et le MI6, et celle qui existe entre la CIA et l'activité nationale américaine, était logique par le passé, mais qu'en ce qui concerne l'avenir, la nécessité d'avoir des organisations distinctes est moins claire?

**M. Judd :** Ce que vous dites est très intéressant. Dans le cas du Royaume-Uni, mon impression est que la distinction opérationnelle entre les deux agences est en train de commencer à s'estomper. Le MI5 n'est sans doute pas aussi actif que nous le sommes, à l'échelle internationale; mais étant donné les circonstances qui existent au Royaume-Uni et certains de ses engagements à l'étranger, j'ai l'impression que le MI6 consacre davantage de temps à son volet antiterroriste que jamais auparavant, comparativement à son rôle plus traditionnel de collecte de renseignements politiques et économiques relativement aux intentions et activités de gouvernements étrangers. Il est certain qu'étant donné la non-pertinence croissante des frontières nationales, nous constatons de plus en plus de chevauchement entre ces activités chez ces genres d'agences.

Je sais que dans le cas des deux pays occidentaux qui ont, au cours de la dernière décennie, opté pour une collecte de renseignements étrangers plus explicite — les Pays-Bas et la Nouvelle-Zélande —, les deux services ont été réunis au sein d'une seule et même agence, ce dans le but d'éviter le phénomène des silos ou du cloisonnement.

**Le sénateur Day :** Historiquement, que s'est-il passé en Russie?

**M. Judd :** Historiquement, la Russie était l'Union soviétique.

**Le sénateur Day :** Oui, l'Union soviétique à cette époque-là.

**M. Judd :** L'Union soviétique était dotée de l'agence de renseignement unifiée par excellence, selon vos normes, et je veux parler du KGB. Cependant, après l'effondrement de l'Union soviétique, le KGB a été scindé en deux services. L'un est largement axé sur la cueillette d'informations et des opérations à l'étranger, un peu dans le genre de la CIA ou du MI6. C'est ce que nous appelons le SVR. Puis il y a une agence nationale qui travaille à l'intérieur du territoire russe et qui s'appelle le FSB. Côté mandat, ce service est beaucoup plus important que notre organisation. Il s'occupe également de choses comme le contrôle des frontières, un peu à la manière de ce que fait l'Agence des services frontaliers du Canada, ou ASFC. Voilà qui résume l'expérience soviétique.

**Le sénateur Day :** Avec l'éclatement de l'Union soviétique, a-t-on jugé que le KGB, l'organisation unifiée, n'était pas aussi efficace? Était-ce là la raison de la scission de cette organisation en une agence nationale et une agence internationale, ou bien y avait-il à cela d'autres raisons?

**M. Judd :** Je ne connais pas toutes les considérations qui ont amené cette décision, mais je devine que cela relevait en partie du désir de changer d'image. Le KGB n'était pas une très bonne marque à l'intérieur du territoire russe. L'idée était peut-être également d'avoir deux organisations se consacrant chacune à son mandat respectif, au lieu d'essayer de tout réunir au sein d'une seule et même institution.



**Senator Day:** You indicated, a short while ago, that probably our CSIS activity has more of a foreign element to it than MI5, for example. Is that because MI5 has a sister organization that does the foreign intelligence? We do not have that, so the natural path has been for an expansion of CSIS into some of those more important foreign activities.

**Mr. Judd:** I suspect that is part of it. Also, MI5 is much more preponderantly focused than are we on counterterrorism, to almost the exclusion of many other things. It still does counter-espionage and counter-proliferation issues, but, for example, on counter-proliferation questions, MI6 is probably the more active of the two. The circumstances in the United Kingdom over the last while have meant a disproportionate focus for MI5 on the terrorist issues on the domestic scene.

**Senator Day:** If we look at the U.K. again, and England in particular with respect to homegrown terrorism and the recent activity in that regard; and, having in mind, again, the globalization of all of this, and the possibility of these homegrown terrorists receiving funding from outside the country and possibly some direction from outside the country, would MI5 go international from a counterterrorism point of view? Or would they have to talk to MI6 to say, "You are the foreign guys. Help us with this particular activity"?

**Mr. Judd:** It is a bit of a mix and match. MI6 has put more and more of its focus on counterterrorism efforts. The two agencies work quite closely together. There is a fair amount of interchange of personnel between the agencies, particularly from MI6 to MI5 these days to assist on the counterterrorism portfolio.

**Senator Day:** All of which seems to be leading toward a unified agency concept.

**Mr. Judd:** Actually, I believe the British government may have looked at that within the last decade and decided to stay with the two separate entities. Operationally speaking, particularly in counterterrorism, there is quite an interrelationship between the agencies there.

**Senator Day:** Given that there must be a clear interrelationship between agencies, let us assume that the decision is made that we need to increase our foreign intelligence activity with respect to political economic issues. If one was trying to look at this from an academic and political point of view, what are the arguments for and against expanding the existing agency that we have in CSIS or creating a department or a larger group within Foreign Affairs and International Trade Canada to do this activity that could work closely with our embassies around the world, or creating a Canadian stand-alone agency that would be similar to the CIA or MI6? What are the pros and cons of each one of those?

**Le sénateur Day :** Vous avez indiqué tout à l'heure que l'activité de notre SCRS compte sans doute un plus gros élément étranger que celle du MI5, par exemple. Est-ce parce que le MI5 compte une organisation sœur qui s'occupe du renseignement étranger? Nous n'avons pas cela, alors la voie toute naturelle a été l'expansion du SCRS dans certaines de ces activités étrangères plus importantes.

**M. Judd :** Je devine que c'est en partie cela. Par ailleurs, le MI5 est beaucoup plus axé que nous ne le sommes sur l'antiterrorisme, et ce presque à l'exclusion de nombreuses autres choses. Ce service fait toujours du contre-espionnage et du travail de contre-prolifération, par exemple, mais pour ce qui est des questions de contre-prolifération, le MI6 est sans doute le plus actif des deux services. Les circonstances que vit depuis quelque temps le Royaume-Uni sont telles que le dossier du terrorisme à l'intérieur de ses frontières occupe une part disproportionnée de l'attention du MI5.

**Le sénateur Day :** Pour revenir au cas du Royaume-Uni, et tout particulièrement à celui de l'Angleterre, avec son terrorisme indigène et la récente activité à ce niveau-là, et gardant à l'esprit, encore une fois, la mondialisation de tout cela et la possibilité que certains de ces terroristes intérieurs reçoivent de l'argent depuis l'étranger et peut-être même des directives depuis l'étranger, le MI5 interviendrait-il au niveau international d'un point de vue contre-terrorisme? Ou bien serait-il tenu de faire appel au MI6 en disant : « C'est vous qui vous occupez de l'étranger. Aidez-nous avec cette activité particulière »?

**M. Judd :** C'est un petit peu une combinaison des deux. Le MI6 s'est de plus en plus concentré sur son travail de contre-terrorisme. Les deux agences travaillent assez étroitement ensemble. Il se fait beaucoup d'échange de personnel entre les agences, surtout du MI6 au MI5 par les temps qui courent, ce pour appuyer le portefeuille du contre-terrorisme.

**Le sénateur Day :** Et tous ces éléments semblent tendre vers un concept d'agence unique.

**M. Judd :** En fait, il me semble que le gouvernement britannique s'est peut-être penché là-dessus au cours de la dernière décennie et qu'il a fini par décider de s'en tenir aux deux entités distinctes. Sur le plan opérationnel, en ce qui concerne surtout le contre-terrorisme, il y a là toute une interrelation entre les agences.

**Le sénateur Day :** Étant donné qu'il doit y avoir une interrelation claire entre agences, supposons qu'il soit décidé qu'il nous faille augmenter notre activité de renseignement étranger relativement à des dossiers politico-économiques. Si l'on tentait d'envisager la chose d'un point de vue théorique et politique, quels sont les arguments pour et contre l'élargissement de l'agence existante que nous avons avec le SCRS ou la création d'un ministère ou d'un groupe plus important au sein d'Affaires étrangères et Commerce international Canada afin de mener cette activité, et qui pourrait travailler étroitement avec nos ambassades partout dans le monde, ou encore la création d'une agence canadienne indépendante qui serait semblable à la CIA ou au MI6? Quels seraient les avantages et les inconvénients de chacune de ces propositions?

**Mr. Judd:** From what I have seen of the public debates over these questions, some would argue that we cannot have one agency doing those two activities because they are so different, they cannot function effectively.

For example, if we are operating domestically on a national security mandate, with a very strict political oversight, court oversight, external review oversight, then everything is done in accordance with the law; whereas if we are engaged in foreign espionage outside of the country, chances are we are breaking someone's laws — not our own, but probably our host country.

Another countervailing factor that has been thrown up goes back to the globalization issue, which is that distinctions between national and international are so fuzzy or of such less relevance today that it is best to have the operations integrated. Another traditional criticism of the security intelligence communities internationally — and we saw it certainly with the 9/11 commission report in the United States — is that they have a tendency to become too stovepiped, and that the more they clear away the stovepipes, the better off they are.

Another factor thrown up about the creation of a new agency from scratch — and we have seen a bit of that in the United States with the establishment of the Office of the Director of National Intelligence — is that when we create a brand new institution in this business, more often than not we are robbing Peter to pay Paul because we are going out to existing institutions to take away the talent to set up the new agency. In the United States, for example, the Office of the Director of National Intelligence has had to take personnel out of a whole variety of American agencies to establish them.

There are pros and cons. I have discussed the issue with my Dutch counterpart just to get a sense of the issues that they faced. My sense from him is that so far it seems to be working relatively well for them, although their foreign intelligence activity, I believe, is very focused. It is not as large a mandate or not as large an operational activity as MI6 or CIA, which are more global entities, if you will.

**Senator Day:** To clarify, you mentioned earlier the Netherlands and New Zealand have expanded their national activity into the international sphere through the single agency concept.

**Mr. Judd:** Yes.

**Senator Jaffer:** To clarify what you said, would you be looking at increasing the mandates of CSIS, so that you would have the ability to do what the CIA or MI6 does?

**Mr. Judd:** As I said, senator, the issue is one which is currently before government in terms of coming to some view as to what should be done in this respect.

For the moment, I would say that I am more than fully occupied with my current mandate, which manages to keep me occupied most days of the week, as opposed to taking on additional responsibilities.

**M. Judd :** D'après ce que j'ai constaté lors de débats publics au sujet de ces questions, d'aucuns diraient que nous ne pouvons pas avoir une seule agence qui assure les deux activités, celles-ci étant si différentes que cela ne pourrait pas fonctionner efficacement.

Par exemple, si nous œuvrons à l'intérieur du pays à un mandat de sécurité nationale, avec une surveillance politique très stricte, une surveillance par les tribunaux et une surveillance par le biais d'examen externes, alors tout est fait conformément à la loi, alors que si nous nous engageons dans de l'espionnage à l'étranger, il y a de fortes chances que cela enfonce les lois de quelqu'un d'autre — pas les nôtres, mais probablement celles du pays hôte.

Un autre facteur compensateur qui a été mentionné renvoie à l'aspect mondialisation, en ce sens que les distinctions entre ce qui est national et ce qui est international sont si floues ou si peu pertinentes aujourd'hui qu'il est préférable que les opérations soient intégrées. Un autre reproche que l'on fait traditionnellement à l'endroit des communautés de renseignement de sécurité dans le monde — et nous avons certainement vu cela dans le cas du rapport de la commission américaine sur les événements du 11 septembre — est que celles-ci ont tendance à être trop cloisonnées, et que plus on décroisse, mieux c'est.

Un autre facteur dont on parle lorsqu'il est question de créer une nouvelle agence à partir de zéro — et c'est un petit peu ce que nous avons vu aux États-Unis avec la création du Office of the Director of National Intelligence — est que lorsqu'on crée une toute nouvelle institution dans ce secteur, la plupart du temps on prend à Pierre pour donner à Paul, car l'on puise dans les institutions existantes le talent qui est nécessaire pour la nouvelle agence que l'on crée. Aux États-Unis, par exemple, l'Office of the Director of National Intelligence a dû arracher du personnel à tout un tas d'agences américaines.

Il y a du pour et du contre. J'ai discuté de la question avec mon homologue hollandais, tout simplement pour savoir à quels problèmes il s'était trouvé confronté. D'après ce qu'il m'a dit, il semble que cela fonctionne relativement bien pour les Pays-Bas, bien que, si j'ai bien compris, leur activité de renseignement étranger soit très ciblée. Le mandat et l'activité opérationnelle ne sont pas aussi vastes, si vous voulez, que ceux du MI6 ou de la CIA, qui sont des entités davantage mondiales.

**Le sénateur Day :** Pour que les choses soient bien claires, vous avez mentionné plus tôt que les Pays-Bas et la Nouvelle-Zélande ont élargi leur activité nationale jusque dans la sphère internationale par le biais de ce concept d'agence unique.

**M. Judd :** Oui.

**Le sénateur Jaffer :** Pour préciser ce que vous avez dit, envisageriez-vous d'élargir les mandats du SCRS, afin d'avoir la capacité de faire ce que font la CIA ou le MI6?

**M. Judd :** Comme je l'ai dit plus tôt, sénateur, le gouvernement est en ce moment en train d'examiner cette question en vue de déterminer ce qui devrait être fait à cet égard.

Pour le moment, je dirais que je suis plus qu'entièrement occupé par mon actuel mandat, qui m'accapare la plupart des jours de la semaine, et je ne cherche pas à assumer de responsabilités supplémentaires.



**The Chairman:** Mr. Judd, when you were talking about the pros and cons with Senator Day, you did not talk about the home; that is, if there was to be a more robust foreign intelligence collection capability.

**Mr. Judd:** The institutional home?

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Judd:** As best as I understand it, all intelligence agencies, be they domestic or foreign, are stand-alone institutions or, in a few cases, combined, as they are in the Netherlands and New Zealand.

The political or institutional relationships they have to government are different. MI6, for example, is the responsibility of the foreign secretary in the United Kingdom. In most jurisdictions, you will find that institutionally domestic services tend to be the political responsibility of, for want of a better word, the interior minister function. Foreign service agencies tend to be the political responsibility of foreign ministers, with some exceptions, I believe.

**The Chairman:** When you examined this with your friends, the Dutch, or with the folks from New Zealand, when they have had a single agency, how have they accommodated this problem?

**Mr. Judd:** In New Zealand it was pretty easy. It was the Prime Minister. In the Netherlands, my colleague has an institutional responsibility to the equivalent of the Dutch minister of the interior, but also has a close relationship to the Dutch foreign minister. In fact, some of the individuals that work in the Dutch service come out of the foreign ministry. The last time I was there, the head of the foreign intelligence portion of the service was a career diplomat out of the foreign ministry, so the connections are close.

My presumption has always been that were one to go into the realm of human intelligence — foreign collection about foreign intelligence issues — that there would have to be a tight relationship with the foreign minister, ostensibly your principal client.

**Senator Zimmer:** I want to question you on your response about individuals that are being sent to other countries under covert operations. Do other countries do the same? I presume that they do. We say the Cold War is over, although I am not sometimes totally sure that it is. Do other countries send individuals into our country? I presume they do. If they do, do we know when they come into our country, and do we know where they are at whatever time they are here? What parts of the world are they coming from?

**Mr. Judd:** Yes, they do come here. We like to believe that we know when they are coming, where they are going and who they are, and in many cases we do. One of my foreign counterparts

**Le président :** Monsieur Judd, lors de votre échange avec le sénateur Day sur les avantages et les inconvénients, vous n'avez pas parlé de la base, c'est-à-dire de la question de savoir s'il faudrait qu'il y ait une capacité plus robuste de collecte de renseignements étrangers.

**M. Judd :** La base institutionnelle?

**Le président :** Oui.

**M. Judd :** D'après ce que je peux comprendre, toutes les agences de renseignement, qu'elles soient canadiennes ou étrangères, sont des institutions indépendantes ou, dans quelques rares cas, combinées, comme c'est le cas aux Pays-Bas et en Nouvelle-Zélande.

Les relations politiques ou institutionnelles qu'elles entretiennent avec leur gouvernement sont différentes. Le MI6, par exemple, est la responsabilité du secrétaire au Foreign Office au Royaume-Uni. Dans la plupart des pays, vous constaterez que les services institutionnellement nationaux ont tendance à relever, sur le plan politique, de la fonction ministre de l'Intérieur, à défaut d'un terme meilleur. Les agences de service extérieur ont tendance à être la responsabilité politique des ministres des Affaires étrangères, avec, je pense, quelques exceptions.

**Le président :** Lorsque vous vous êtes penché sur cette question avec vos amis, les Hollandais ou les Néo-Zélandais, lorsqu'ils se sont dotés d'une agence unique, de quelle manière ont-ils abordé ce problème?

**M. Judd :** En Nouvelle-Zélande, c'était assez facile. C'était le premier ministre. Aux Pays-Bas, mon collègue a une responsabilité institutionnelle envers l'équivalent du ministre de l'Intérieur hollandais, mais il entretient également une étroite relation avec le ministre des Affaires étrangères hollandais. D'ailleurs, certaines des personnes qui travaillent pour le service hollandais sont sorties du ministère des Affaires étrangères. La dernière fois que je suis allé là-bas, le directeur du volet renseignement étranger du service était un diplomate de carrière sorti du ministère des Affaires étrangères, et les liens sont donc étroits.

J'ai toujours pensé que pour se lancer dans le domaine du renseignement humain — la cueillette à l'étranger de renseignements sur des dossiers étrangers — il faudrait qu'il y ait une relation très étroite avec le ministre des Affaires étrangères, ostensiblement votre principal client.

**Le sénateur Zimmer :** J'aimerais vous interroger au sujet de votre réponse relativement aux personnes qui se font envoyer en pays étranger pour y mener des activités clandestines. D'autres pays font-ils la même chose? Je présume que oui. Les gens disent que la guerre froide est terminée, mais je n'en suis pas toujours entièrement convaincu. Est-ce que d'autres pays envoient des gens chez nous? Je présume que oui. Si c'est le cas, le savons-nous, lorsque ces personnes viennent chez nous, et savons-nous où elles se trouvent à tout moment lorsqu'elles sont sur notre territoire? De quelle partie du globe viennent-elles?

**M. Judd :** Oui, il y en a qui viennent ici. Nos espérons savoir, lorsque ces personnes arrivent ici, où elles vont et qui elles sont, et c'est souvent le cas. L'un de mes homologues étrangers a un jour

once said that in this kind of business, we spend most of our time worrying about what we do not know, which would certainly apply here as well.

It is sometimes surprising the number of hyperactive tourists we get here and where they come from. I do not want to be politically incorrect, so I will not name specific countries, but at any given time there are maybe 15 countries that would be of interest to us in that regard. It ebbs and flows, depending on issues.

**Senator Zimmer:** Is it equal, or is there a fair number of individuals who come from certain countries?

**Mr. Judd:** There does tend to be a concentration of sorts, yes.

**The Chairman:** Surely it is not politically incorrect to comment on the public reports we have seen about the Chinese and what is reputed to be an aggressive program that they have in this country. The government has commented on this publicly.

**Mr. Judd:** They would be one of the 15 countries.

**The Chairman:** Are they at the top of the list?

**Mr. Judd:** Pretty much.

**The Chairman:** Do they take up 50 per cent of your time?

**Mr. Judd:** Close to it.

**Senator Zimmer:** In a different vein, as far as the threats are concerned, we have always heard the term "weapons of mass destruction." In my understanding, they still have not found them. Sometimes those terms are used possibly to strike fear and possibly because there are other means that are to be accomplished, but really it is the degree of the seriousness of the threat.

In our involvement in Afghanistan, originally, we were known as peacekeepers around the world, and we are very proud of that. Now, we have moved into another area that is becoming not only peacekeepers but also forces. Has the safety of our country been threatened because of that action?

**Mr. Judd:** I do not believe so. Obviously, there has been an escalated threat to Canadian Forces personnel who are serving there. However, historically, a number of the world's problems with terrorism originated in Afghanistan before there were any foreign forces there, any North Atlantic Treaty Organisation, NATO, forces or any human mission.

Its standing as a threat is long running. I do not know that our presence in Afghanistan with the Canadian Forces has exacerbated the threat to Canada. I would argue that it has had the opposite effect of somewhat constraining the threat to Canada.

dit que dans ce domaine nous passons le gros de notre temps à nous inquiéter de ce que nous ne savons pas, et ce constat s'appliquerait certainement en l'espèce.

Il est parfois étonnant de constater le nombre de touristes hyperactifs qui viennent ici et leur pays d'origine. Je ne voudrais pas être politiquement incorrect, alors je ne vais pas nommer de pays en particulier, mais il y a peut-être à tout moment une quinzaine de pays qui nous intéresseraient à cet égard. Cela va et vient, selon les dossiers du jour.

**Le sénateur Zimmer :** Cela est-il assez équilibré, ou bien y a-t-il un plus grand nombre de personnes émanant de certains pays bien particuliers?

**M. Judd :** Il semble en effet qu'il y ait une certaine concentration, oui.

**Le président :** Il ne serait assurément pas politiquement incorrect de faire état des rapports publics que nous avons vus au sujet des Chinois et de ce qui est réputé être un programme agressif qu'ils mènent dans notre pays. Le gouvernement s'est prononcé publiquement là-dessus.

**M. Judd :** Ce pays compterait parmi les 15.

**Le président :** Est-il en haut de la liste?

**M. Judd :** Plutôt.

**Le président :** Ce pays accapare-t-il 50 p. 100 de votre temps?

**M. Judd :** À peu près.

**Le sénateur Zimmer :** Passant maintenant à autre chose, en ce qui concerne les menaces, nous avons toujours entendu employer l'expression « armes de destruction massive ». D'après ce que je sais de la question, on n'en a toujours pas trouvé. Des termes comme cela sont peut-être employés à l'occasion pour semer la peur et peut-être que cela vise également d'autres objectifs, mais la question est réellement celle du degré de sérieux de la menace.

En ce qui concerne notre participation aux opérations en Afghanistan, au départ, nous étions connus partout dans le monde comme étant des soldats de la paix, et nous en sommes très fiers. Cependant, nous avons maintenant entrepris de nouvelles activités et nous ne sommes plus seulement des soldats de maintien de la paix mais également des soldats de combat. La sécurité de notre pays est-elle menacée de ce fait?

**M. Judd :** Je ne le crois pas. Il y a, bien sûr, eu une augmentation de la menace pour les membres des Forces canadiennes qui sont en train de servir là-bas. Cependant, historiquement, plusieurs des problèmes de terrorisme dans le monde ont pris naissance en Afghanistan avant qu'il n'y ait là-bas de forces étrangères, de forces de l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord, l'OTAN, ou une quelconque mission humanitaire.

Sa stature en tant que menace ne date pas d'hier. Je ne peux pas dire si notre présence en Afghanistan avec les Forces canadiennes a exacerbé cette menace pour le Canada. Je dirais au contraire que cela a eu l'effet inverse, soit une légère diminution de la menace pour le Canada.



**Senator Zimmer:** My thought would be that since we have changed our role from peacekeeper to forces, there could be the thought of retaliation because we have taken on a different role now. It is a more active role where actually we are in war with Afghanistan now, so to speak. We can talk about tradition, but that has changed because our role has changed from peacekeeper to Armed Forces personnel, which are, unfortunately, killing some of the Afghani people.

Would that initiate or escalate the threat to our country because the role has actually changed?

**Mr. Judd:** I do not believe so, no.

**Senator Zimmer:** In another area, I understand that findings and recommendations resulting from reviews conducted by the Security Intelligence Review Committee are not binding on your organization. How does CSIS typically treat SIRC reviews, and under what circumstances do SIRC findings and recommendations result in changes to the way the organization's activities are carried out?

**Mr. Judd:** You are correct in that the recommendations by SIRC are not binding. I do not have the numbers before me, but I suspect that in most cases, if there is a recommendation from SIRC with respect to how we do something, we will change how we do it to reflect the recommendation.

The organization is not at all static in terms of its operational policies and practices. When something is drawn to our attention by an external agency, in this case SIRC, it is not binding. More often than not, we will adopt the recommendation in some form or another.

**Senator Zimmer:** The last time you appeared before the committee, you touched upon the issue of disclosure and intelligence information for the purpose of criminal prosecution. At the time, CSIS was engaged in a discussion with the RCMP and the Department of Justice Canada about disclosure issues. Would you please comment on the outcome of those discussions and how it may affect CSIS operationally?

**Mr. Judd:** Yes. We started the discussion with our colleagues in the RCMP and the Department of Justice Canada just over a year ago because of a concern that there may potentially be more and more instances where intelligence information may be brought into a court proceeding. There are all kinds of issues around the disclosure of national security confidences in a public setting, which have often made it difficult for that kind of information to be used in a court. I should add that that is not just a Canadian problem. It exists in many other Western jurisdictions as well.

**Le sénateur Zimmer :** J'aurais pensé que depuis que nous avons changé notre rôle de celui de force de la paix à celui de force de combat, cela aurait pu déboucher sur des mesures de représailles du fait du rôle différent que nous jouons aujourd'hui. Il s'agit d'un rôle plus actif en vertu duquel nous sommes en vérité en guerre avec l'Afghanistan à l'heure actuelle, si je puis dire. Nous pouvons parler de tradition, mais cela a changé du fait que notre rôle soit passé de celui de force de maintien de la paix à celui de membres des Forces armées, qui, malheureusement, sont en train de tuer des Afghans.

Le fait que notre rôle ait véritablement changé pourrait-il enclencher une menace pour notre pays ou en augmenter l'importance?

**M. Judd :** Non, je ne le pense pas.

**Le sénateur Zimmer :** Pour passer maintenant à un autre domaine, les conclusions et recommandations résultant d'examen menés par le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité ne lient pas votre organisation. Typiquement, comment le SCRS réagit-il aux examens du CSARS, et dans quelles circonstances les conclusions et recommandations de ce dernier résultent-ils en des changements dans la façon dont sont menées les activités du SCRS?

**M. Judd :** Vous avez raison lorsque vous dites que les recommandations émanant du CSARS ne sont pas exécutoires. Je n'ai pas les chiffres ici, mais je devine que dans la plupart des cas, s'il émane du CSARS une recommandation quant à la façon dont nous faisons quelque chose, nous y apporterons des changements pour refléter la recommandation.

Notre organisation n'est pas du tout statique pour ce qui est de ses politiques et pratiques opérationnelles. Lorsqu'une chose est portée à notre attention par une agence externe, dans ce cas-ci le CSARS, nous ne sommes pas tenus de nous plier à la recommandation. Cependant, dans la plupart des cas, nous l'adoptons, sous une forme ou une autre.

**Le sénateur Zimmer :** La dernière fois que vous avez comparu devant le comité, vous avez abordé la question de la divulgation et des renseignements utilisés aux fins de poursuites au criminel. À l'époque, le SCRS était engagé dans une discussion avec la GRC et le ministère de la Justice au sujet de questions de divulgation. Pourriez-vous s'il vous plaît nous éclairer quant à l'issue de ces discussions et l'incidence que cela pourrait avoir sur les opérations du SCRS?

**M. Judd :** Oui. Nous avons entamé cette discussion avec nos collègues de la GRC et du ministère de la Justice il y a environ un an du fait du risque qu'il y ait de plus en plus de cas dans lesquels des renseignements secrets pourraient être déposés lors de poursuites. Il y a toutes sortes de questions entourant la divulgation de renseignements confidentiels intéressant la sécurité nationale dans un cadre public, et telles qu'il a souvent été difficile d'utiliser ce genre de renseignements devant une cour. Il me faudrait ajouter qu'il ne s'agit pas simplement d'un problème canadien. Le problème se pose dans de nombreux autres pays occidentaux.

In any event, the work between us, the Department of Justice Canada and the RCMP is still ongoing. We hope to have it concluded within the next several months. As part and parcel of that, we are also looking at what it means for our operations. I will give you a few examples. Police force surveillance units keep track of their activities through note taking, as ours do, but there are some differences between how intelligence surveillance and police surveillance do it.

We are also looking at what it would mean for such aspects as the transcription of intercepts from a foreign language where we have to meet certain standards for a court. We also have concerns about the degree to which we would divulge or not divulge technically how we obtain the information, which would go to the technology and methodology used to conduct an interception.

We are looking at another area as well. It is commonplace for police services or forces personnel to testify in courts of law. Our personnel do not, although they will be called to testify in some court proceedings in Canada. Getting people trained to do that well is something we are looking at, in the same way that, for example, MI5 made the transition to being more active in court proceedings 15 years ago and had to adjust their policies and practices. It will also mean, operationally, more connectivity with prosecutors and police forces earlier than has been the case in terms of investigations that could potentially end up in a criminal proceeding. A range of factors is being looked at in terms of how we do business.

**Senator Jaffer:** I was interested in knowing how information gathered through torture is treated. Does CSIS have a policy as to how you process or filter information that may have been received because a person was tortured?

**Mr. Judd:** Yes, we have policies on that and certainly policies on what information we would share with a foreign government that pretty much circumscribe it. It was an issue that was very much in the forefront of Mr. O'Connor's inquiry. He was by and large reassured by the extent of our policy regime in respect of that issue. Even during Mr. O'Connor's inquiry, we took steps to strengthen some of the provisions again.

**Senator Jaffer:** You were talking about the Dutch, who are a middle power. Are there other middle powers similar to us that are looking at expanding their foreign intelligence gathering and if so, are we looking at a partnership with some of them?

Quoi qu'il en soit, le travail entre nous, le ministère de Justice et la GRC est toujours en cours. Nous espérons qu'il pourra être terminé d'ici quelques mois. Dans le cadre de cet exercice, nous nous penchons également sur ce que cela signifie pour nos opérations. Je vais vous donner quelques exemples. Les unités de surveillance policière consignent leurs activités grâce à la prise de notes, comme c'est notre cas également, mais il y a certaines différences entre les façons de faire pour la surveillance dans le but d'obtenir des renseignements et la surveillance policière.

Nous examinons également ce que cela signifierait pour certains aspects, notamment la transcription de messages interceptés en langue étrangère, pour lesquels il nous faut satisfaire à certaines normes lorsque cela va être utilisé en cour. Nous avons également des inquiétudes quant à la mesure dans laquelle il nous faudrait divulguer les méthodes employées pour obtenir des renseignements, c'est-à-dire la technologie utilisée pour effectuer une interception.

Nous nous penchons sur encore un autre aspect. Il est courant que des membres de forces policières comparaissent devant les cours de justice. Or, ce n'est pas le cas de nos membres, bien qu'ils puissent être sommés à comparaître lors de certaines actions en justice au Canada. C'est ainsi que nous réfléchissons également à la façon de former les gens pour bien s'acquitter de ce rôle, comme ce qu'a fait, par exemple, le MI5, il y a de cela 15 ans, lorsqu'il a fallu que ses membres fassent la transition vers une participation plus active dans les poursuites, ce qui a exigé un rajustement des politiques et pratiques. Cela nécessitera également, sur le plan opérationnel, une connectivité plus étroite avec les procureurs et les forces policières à un stade beaucoup plus précoce que cela n'a été le cas jusqu'ici pour les enquêtes pouvant déboucher sur des poursuites criminelles. Toute une gamme de facteurs sont à l'étude en ce qui concerne notre façon de travailler.

**Le sénateur Jaffer :** Cela m'intéresserait de savoir comment vous traitez les renseignements obtenus par la torture. Le SCRS a-t-il une politique quant à la façon dont vous traitez ou filtrez les renseignements ayant pu être obtenus du fait qu'une personne ait été torturée?

**M. Judd :** Oui, nous avons des politiques là-dessus, ainsi que sur les renseignements que nous livrerions à un gouvernement étranger, et qui sont assez claires. Il s'agit là d'une question qui a été placée au premier plan de l'enquête de M. O'Connor. Il a de façon générale été rassuré par l'ampleur de nos politiques en la matière. Même pendant l'enquête de M. O'Connor, nous avons pris des mesures pour renforcer encore certaines des dispositions.

**Le sénateur Jaffer :** Vous parliez des Pays-Bas, qui sont une moyenne puissance. Y a-t-il d'autres moyennes puissances semblables à nous et qui cherchent à élargir leur activité de collecte de renseignements étrangers et, dans l'affirmative, envisageons-nous de forger des partenariats avec certaines d'entre elles?



**Mr. Judd:** Most middle powers are already doing this. If Canada were to get into this activity, irrespective of who did it or where it was done, some form of collaboration with Western partners would be in the cards, unless of course they were the targets.

**Senator Jaffer:** I have asked you this, and I understand it is in front of cabinet so you may not be able to answer. However, I would appreciate your views as to the proper role of Foreign Affairs and International Trade Canada in the collection of foreign intelligence.

**Mr. Judd:** When you get right down to it, “intelligence” is just another word for information. What distinguishes intelligence from general information is how it is collected. Normally, intelligence in my vocabulary is information collected surreptitiously or covertly. All that said, there is an enormous amount of information that can be acquired through non-covert means. This would include the normal day-to-day interaction of our diplomatic corps with a foreign government, foreign experts or other people, which, in some respects, may be as valuable as or more valuable than intelligence that is being covertly collected, depending on the subject matter.

Our Foreign Affairs and International Trade Canada department is an active collector of information overseas through its normal diplomatic activities, in the same way that most foreign ministries are.

**Senator Jaffer:** Canada is seen as an honest broker. If it was seen that Foreign Affairs and International Trade Canada was openly collecting intelligence, would it hamper their work?

**Mr. Judd:** That may be the case, but I believe there are other Western governments that are seen as good international community citizens, if I can put it that way, that do collect foreign intelligence, such as the Dutch or some of the other Western European countries that do that. I do not know that it would necessarily have an adverse effect on our international image. I suspect many people internationally probably believe we already do this.

**Senator Jaffer:** Please tell me if you would classify it this way. After 9/11 we had a very serious threat. Where in the scale are we now as to the threat to Canada?

**Mr. Judd:** Do you mean with respect to terrorism specifically?

**Senator Jaffer:** That is right.

**Mr. Judd:** As you know, al Qaeda has, on a number of occasions, listed us as a target. We have had instances — at least two cases currently before the courts, on which I cannot comment — where terrorist activity in Canada was an issue. A number of individuals at any given time are under investigation in Canada — Canadians, visitors or foreign residents — for terrorism. Generally speaking, for us and for most Western

**M. Judd :** La plupart des moyennes puissances font déjà cela. Si le Canada devait se lancer dans cette activité, peu importe qui s'en chargerait et où, une certaine forme de collaboration avec des partenaires occidentaux serait à prévoir, à moins, bien sûr, que ceux-ci ne soient les cibles visées.

**Le sénateur Jaffer :** Je vous ai posé la question, et d'après ce que je comprends, le Cabinet en est en ce moment saisi, alors il ne vous est peut-être pas possible de répondre. Cependant, j'aimerais connaître votre opinion quant au rôle qui devrait revenir à Affaires étrangères et Commerce international Canada dans la cueillette de renseignements étrangers.

**M. Judd :** En vérité, le mot « renseignement » signifie tout simplement information. Ce qui distingue les renseignements d'information générale est la façon dont ceux-ci sont obtenus. En règle générale, selon mon vocabulaire, les renseignements sont des informations qui sont recueillies subrepticement ou clandestinement. Tout cela étant dit, des quantités énormes d'information peuvent être obtenues par des moyens non clandestins. Je songe notamment aux interactions normales quotidiennes des membres de notre corps diplomatique avec des gouvernements étrangers, des experts étrangers et d'autres encore, et qui, à certains égards, sont peut-être tout aussi précieuses voire plus précieuses que les renseignements qui sont obtenus clandestinement, selon le sujet dont il est question.

Notre ministère des Affaires étrangères et du Commerce international est un ramasseur actif d'information à l'étranger par le biais de ses activités diplomatiques normales, comme c'est le cas de la plupart des ministères des Affaires étrangères.

**Le sénateur Jaffer :** Le Canada est considéré comme un intermédiaire impartial. Si Affaires étrangères et Commerce international Canada était perçu comme recueillant ouvertement des renseignements, cela entraverait-il son travail?

**M. Judd :** Ce pourrait être le cas, mais je pense qu'il y a d'autres gouvernements occidentaux qui sont perçus comme étant de bons citoyens membres de la communauté internationale, si je peux dire les choses ainsi, et qui rassemblent des renseignements étrangers, et c'est le cas notamment des Pays-Bas et de certains autres pays d'Europe de l'Ouest. Je ne pourrais pas dire que cela aurait forcément une incidence néfaste sur notre image internationale. Je devine que les gens sont nombreux dans le monde à penser que nous faisons déjà cela.

**Le sénateur Jaffer :** J'aimerais, s'il vous plaît, que vous me donniez votre opinion. Après le 11 septembre, la menace pour nous a été très sérieuse. Où sur l'échelle se situe aujourd'hui la menace à laquelle est exposé le Canada?

**M. Judd :** Relativement au terrorisme en particulier?

**Le sénateur Jaffer :** Exactement.

**M. Judd :** Comme vous le savez, al-Qaïda nous a, à plusieurs reprises, cité comme cible. Il y a eu des cas — et il y en a en ce moment au moins deux devant les tribunaux, et sur lesquels je ne peux pas me prononcer — où l'activité terroriste au Canada a posé problème. Il y a à tout moment au Canada différents individus — Canadiens, visiteurs ou résidents étrangers — qui font l'objet d'enquêtes relativement au terrorisme. De façon

governments, the threat posed by terrorism remains the pre-eminent security threat today and possibly for the foreseeable future.

**Senator Jaffer:** My colleague Senator Zimmer asked you this question and perhaps I am repeating it: Do you feel our threat increased because we changed our role in Afghanistan?

**Mr. Judd:** No. As I said, I do not believe it has had the effect of increasing the threat to Canada. It has obviously had the effect of increasing the threat to Canadians in Afghanistan, be they military or, as in the case of Glyn Berry, diplomats. However, I believe that, to the extent that Afghanistan, as a country, can be brought to a state of domestic peace and security, broadly defined — physical security, economic security and so on — the rest of the world will be better off for it, Canada included.

**Senator Jaffer:** Immediately after 9/11, the perception in some communities was that you were looking at the communities and really did not know them. It is my observation that the community is now a partner with you to make our country safer. Is that a correct observation?

**Mr. Judd:** I certainly hope so. We have invested an enormous amount of time and effort in dialogue with various communities in Canada. Last year, we conducted more than two dozen events across the country. For most of our officers it has become a standard feature of work. The dialogue with the communities has served to assuage some of their concerns, and it has also had benefits for us in terms of us getting them more actively involved in helping us hire people from those communities, which we have been doing at a much greater rate over the last number of years.

**Senator Jaffer:** Have you increased the training within CSIS to understand these communities better in order that you can work with them?

**Mr. Judd:** Yes. We are actually quite a diverse organization ourselves in terms of our workforce, and we use individuals from our own service who represent a particular community and will very often go outside to respected leaders of communities and have them participate in the training activities that we do for our own staff.

It is quite an active area, and we use both internal and external resources to do that.

**The Chairman:** Mr. Judd, you have fewer staff now than you had in 1987.

**Mr. Judd:** Yes.

**The Chairman:** Do you have fewer files?

générale, pour nous et pour la plupart des gouvernements occidentaux, la menace posée par le terrorisme demeure la principale menace à la sécurité, et ce sera sans doute le cas pour un avenir prévisible.

**Le sénateur Jaffer :** Mon collègue, le sénateur Zimmer, vous a posé cette question, et peut-être que c'est de la répétition : pensez-vous que la menace à notre endroit ait augmenté du fait que nous ayons changé notre rôle en Afghanistan?

**M. Judd :** Non. Comme je l'ai dit, je ne pense pas que cela ait eu pour effet d'augmenter la menace pour le Canada. Cela a bien sûr eu pour effet d'augmenter la menace pour les Canadiens en Afghanistan, qu'il s'agisse de militaires ou, comme dans le cas de Glyn Berry, de diplomates. Cependant, je crois que, dans la mesure où l'Afghanistan pourra, en tant que pays, être amené à un état de paix et de sécurité intérieures, largement défini — sécurité physique, sécurité économique et ainsi de suite —, alors le reste du monde, y compris le Canada, ne s'en portera que mieux.

**Le sénateur Jaffer :** Immédiatement après les événements du 11 septembre, la perception de certaines communautés était que vous les regardiez et que vous ne les connaissiez pas vraiment. Le constat que je fais est que la communauté est maintenant un partenaire dans vos efforts visant à rendre notre pays plus sûr. Est-ce le bon constat?

**M. Judd :** J'espère certainement que oui. Nous avons investi énormément de temps et d'efforts pour dialoguer avec diverses communautés au Canada. L'an dernier, nous avons tenu plus de deux douzaines d'événements un petit peu partout au pays. Pour la plupart de nos agents, cela fait tout simplement partie de leur travail normal. Le dialogue avec les communautés a servi à apaiser certaines de leurs craintes, et il nous a également beaucoup apporté du fait que cela nous ait permis de les engager plus activement pour nous aider à recruter des membres de ces communautés, ce que nous faisons à un rythme beaucoup plus accéléré depuis quelques années.

**Le sénateur Jaffer :** Avez-vous amélioré la formation que vous donnez au sein du SCRS en vue de mieux comprendre ces communautés de façon à être en mesure de mieux travailler avec elles?

**M. Judd :** Oui. Nous sommes en vérité nous-mêmes une organisation plutôt diversifiée pour ce qui est de la composition de notre effectif, et nous faisons appel à des membres de notre service qui représentent une communauté donnée et qui sortent souvent voir des leaders respectés des différentes communautés et les amènent à participer aux activités de formation que nous offrons à notre propre personnel.

Il s'agit d'un volet très actif et nous recourons pour ce travail à des ressources tant internes qu'externes.

**Le président :** Monsieur Judd, vous comptez moins d'employés aujourd'hui qu'en 1987.

**M. Judd :** Oui.

**Le président :** Avez-vous moins de dossiers à traiter?



**Mr. Judd:** I do not know; I was not there in 1987, but the business has certainly changed. In 1987, in the middle of the Cold War, CSIS was largely a counter-intelligence service. Terrorism was becoming more of a factor because of some files at the time. It was only a few years after the Air India bombing, and there were issues around the Irish Republican Army, IRA, and others.

The environment we face today is certainly different. Whether it is more difficult than it was then, I do not know. I suspect that it is a bit more diverse and a bit more internationalized than it was. I certainly find it challenging enough today.

**The Chairman:** You spoke to Senator Banks and Senator Day about the work outside of Canada. In terms of counter-intelligence or counterterrorism, what sort of volume are you addressing inside Canada? How many files do you have on that and approximately how many groups would be of interest?

**Mr. Judd:** With respect to counter-intelligence and foreign interference up to — it ebbs and flows — 15 foreign governments would be of interest to us at any given time. There are significant variations among them in terms of the level of activity.

On the weapons of mass destruction files, there are probably six to 10 areas of the world in which we have an active interest. Some of them are obviously on the front page of the newspapers fairly regularly, such as North Korea and Iran, but there are others as well. On the terrorism front, at any given time, we probably have several hundred individuals or groups under investigation.

**The Chairman:** What do you say to Canadians who say that this is a safe country, that we really are not facing any threats at this time?

To put that in more context, we perceive ourselves as good people — good guys, as Senator Zimmer described earlier. Senator Jaffer said we believe our image elsewhere is a positive one. We have large oceans to our east and west and a friendly country to the south. A number of people ask why there is all this fuss about security.

**Mr. Judd:** I will say a couple of contradictory things first.

**The Chairman:** You would not be the first witness to do that.

**Mr. Judd:** I would hate to be a precedent.

I have believed for a long time that we are probably the luckiest country in the world, for a whole variety of reasons — geography resources, economy, population, diversity and so on. That said, no one is immune to security threats anywhere in the world, and we are certainly no exception. We have seen the Air India bombing and other terrorism attacks that have been successful, apprehended or disrupted. Foreign espionage continues to be a

**M. Judd :** Je ne sais pas; je n'étais pas là en 1987, mais notre travail a certainement changé. En 1987, au beau milieu de la guerre froide, le SCRS était principalement un service de contre-espionnage. Le terrorisme devenait à l'époque davantage un facteur du fait de certains dossiers. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis l'attentat à la bombe qui a fait s'écraser l'avion d'Air India, et il y avait des questions relativement à l'Armée républicaine irlandaise, l'IRA, et d'autres.

L'environnement auquel nous sommes aujourd'hui confrontés est certainement différent. Quant à savoir s'il est aujourd'hui plus difficile qu'il ne l'était à l'époque, je ne sais pas. J'imagine que c'est un petit peu plus diversifié et plus international. J'estime en tout cas que les défis qui se posent aujourd'hui sont suffisants.

**Le président :** Vous avez discuté avec le sénateur Banks et le sénateur Day du travail qui se fait à l'extérieur du Canada. Pour ce qui est du contre-espionnage ou du contre-terrorisme, quel volume de ce travail vous occupe à l'intérieur du Canada? Combien de dossiers avez-vous en la matière et environ combien de groupes retiennent votre attention?

**M. Judd :** Pour ce qui est du contre-espionnage et de l'ingérence étrangère, cela peut aller jusqu'à — cela varie — 15 gouvernements étrangers qui nous intéressent à tout moment. Les niveaux d'activité varient beaucoup entre eux.

Pour ce qui est des dossiers des armes de destruction massive, il y a sans doute dans le monde six à dix régions pour lesquelles nous avons un intérêt actif. Certaines d'entre elles font assez régulièrement la une des journaux, et je songe notamment à la Corée du Nord et à l'Iran, mais il y en a d'autres également. En ce qui concerne le terrorisme, nous avons sans doute à tout moment une centaine de personnes ou de groupes sur lesquels nous faisons enquête.

**Le président :** Que répondez-vous aux Canadiens qui disent que notre pays est sûr et que nous ne sommes pour le moment exposés à aucune menace?

Pour mettre un peu mieux les choses en contexte, nous nous percevons comme étant des gens bien — des bons, pour reprendre les termes employés tout à l'heure par le sénateur Zimmer. Le sénateur Jaffer a dit que nous pensons que notre image ailleurs dans le monde est positive. Nous avons de vastes océans à l'est et à l'ouest, et un pays ami au sud. Les gens sont nombreux à se demander pourquoi il y a toute cette agitation au sujet de la sécurité.

**M. Judd :** Je vais commencer par faire quelques commentaires contradictoires.

**Le président :** Vous ne serez pas le premier témoin à faire cela.

**M. Judd :** Je n'aimerais pas du tout créer un précédent.

Je crois depuis longtemps que nous sommes sans doute le pays le plus chanceux du monde, et ce pour quantité de raisons : ressources géographiques, économie, population, diversité et ainsi de suite. Cela étant dit, personne, où que ce soit dans le monde, n'est à l'abri de menaces à sa sécurité, et nous ne faisons certainement pas exception à la règle. Nous avons vu l'explosion de l'avion d'Air India et d'autres actes terroristes qui ont réussi,

fact of life. As well, some governments and non-governments continue to aspire to obtain weapons of mass destruction. People might be surprised by the degree to which dual use technologies can be acquired here and used as input for weapons of mass destruction.

All that said, as a general rule, I try to be modulated in describing the risk, because I do not know that there is much to be gained by scaring people about these things. My hope has always been that we will deal with the threats as effectively as possible and, in an ideal world, prevent them from materializing. Unfortunately, history proves that that has not always been the case, as we saw with the Air India case and the attacks on Turkish diplomats and interests, even here in Ottawa.

Unfortunately, those are the realities that we face now and will have to face in the future. Nonetheless, we are still one of the luckiest countries in the world for all the other reasons I stated.

**The Chairman:** As a manager, can you help the committee with an outline of a business case that you would look to in terms of value of human intelligence versus putting your resources into open sources? If you had an extra dollar to spend, how would you allocate it?

**Mr. Judd:** Actually, we do much of both. We have a public source information centre in our organization, which is as good as any in the world in terms of its collection capacity and public source information.

With respect to the public source side, I believe someone may have mentioned it in a previous hearing. They are engaged in a multilateral effort with some of our foreign partners, which is exclusively focused on open source information, something called the Global Futures Forum.

At the end of the day, however, while open source information can be extraordinarily useful and informative — it would be possible to get through the day without it — there will always be a set of information or intelligence that we will only be able to collect through covert means. That could include the interception activity of CSE or us domestically, or the cultivation of human sources and the use of human intelligence.

There are certain things that will never appear in the public domain, and those cannot be obtained except through covert means.

**The Chairman:** Have you exhausted the issues from your testimony this morning in the debate about whether or not we should have a more robust foreign collection capability?

qui ont été entravés ou dont les responsables ont été arrêtés. L'espionnage étranger continue d'être un fait brutal de la vie. D'autre part, certains gouvernements et intervenants non gouvernementaux continuent de chercher à obtenir des armes de destruction massive. Les gens seraient peut-être surpris par la facilité avec laquelle des technologies à double usage peuvent être obtenues ici et utilisées pour la fabrication d'armes de destruction massive.

Tout cela étant dit, en règle générale, je m'efforce de décrire le risque de façon modulée, car je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à gagner à semer la peur chez les gens. Mon espoir a toujours été que nous traitions des menaces de la façon la plus efficace possible et, dans un monde idéal, que nous les empêchions de se matérialiser. Malheureusement, l'histoire montre que cela n'a pas toujours été le cas, comme nous l'avons vu avec l'avion d'Air India et les attaques contre des diplomates et des intérêts turcs, même ici à Ottawa.

Malheureusement, ce sont là les réalités auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés et auxquelles nous serons confrontés à l'avenir. Il n'en demeure pas moins que nous sommes malgré tout l'un des pays les plus chanceux du monde, pour toutes les raisons que j'ai données.

**Le président :** En votre qualité de gestionnaire, pourriez-vous aider le comité en nous esquissant l'analyse de cas sur laquelle vous vous appuyeriez pour ce qui est de la valeur du renseignement humain versus l'investissement de vos ressources dans des sources ouvertes? Si vous aviez un dollar de plus à dépenser, à quoi le consacriez-vous?

**M. Judd :** En vérité, nous faisons les deux choses. Nous avons au sein de notre organisation un centre d'information de source publique, qui est à la hauteur de tout ce qui peut exister dans le monde pour ce qui est de sa capacité de cueillette et de la qualité de ses informations de source publique.

Pour ce qui est de l'aspect source publique, je crois que quelqu'un en a peut-être fait état lors d'une réunion antérieure du comité. Ce travail suppose un effort multilatéral avec certains de nos partenaires étrangers et il s'intéresse exclusivement aux renseignements de source ouverte dans le cadre d'une chose que l'on appelle le Global Futures Forum.

En bout de ligne, cependant, bien que les informations de source ouverte puissent être extrêmement utiles et instructives — il serait possible de vivre une journée sans —, il y aura toujours des indications ou des renseignements qui ne pourront être obtenus que par des moyens clandestins. Je songe notamment à l'activité d'interception du CST, ou de notre travail en la matière ici au Canada, ou du fait de cultiver des sources humaines ou l'utilisation de renseignements humains.

Il y a certaines choses qui ne relèveront jamais du domaine public et qui ne pourront être obtenues que par le biais de moyens clandestins.

**Le président :** Avez-vous épuisé tous les éléments de votre témoignage de ce matin dans ce débat au sujet de la question de savoir si nous devrions avoir une plus robuste capacité de cueillette de renseignements étrangers?



**Mr. Judd:** I do not know whether I have exhausted them or not. There have been writings about the issue publicly that I found useful.

One of my predecessors, Reid Morden, wrote a piece on the issue either last year or the year before, and he covered many bases with that. It appeared in one of the publications from an institute in Calgary. I may have missed some, but I will reflect on that further.

**The Chairman:** Would you get back to us after that reflection?

**Mr. Judd:** Yes, I would be happy to.

**Senator Banks:** With respect to foreign intelligence, when we met with folks in Australia, for example, their foreign intelligence gathering is very focused on areas that will obviously be of much more interest to Australia than to us, those areas having to do with Indonesia and that aspect of Southeast Asia because they are facing it directly. We do not directly have much interest in that, and they do not have much interest in aspects that are of great interest to Canada.

If you get to the point that you are more robust in those kinds of foreign activities, do you believe Canada should be focused in that way so that when we bump into something that might be of interest to Australia we can let them have it? When they bump into something in Southeast Asia that might be of interest to us, we can trade rather than do it some other way.

**Mr. Judd:** That is a good point. The Australians do have the virtue of a geographic location in a neighbourhood that provides a sharp focus for them.

It may have been a former American Secretary of State who allegedly once defined Canada as a regional power without a region. Our neighbourhood tends to be occupied by only a few people.

With respect to the issues under consideration, referring back to Senator Kenny's question, if you were intending to do this, what would you actually want to do? I feel even large agencies such as the CIA or MI6 or others of that size cannot credibly provide global coverage.

Where Canadian effort would be focused is ultimately the purview of our political masters to decide upon and tell whoever was supposed to collect it to do so.

However, I believe the case you cite with respect to the exchange with the Australians would certainly make sense, because my sense is that they have a very highly developed capacity in that part of the world and to the north of them that

**M. Judd :** J'ignore si je les ai ou non tous épuisés. Il y a eu des articles publics au sujet de la question et que j'ai trouvé intéressants.

L'un de mes prédécesseurs, Reid Morden, a écrit un article là-dessus l'an dernier ou l'année d'avant, et il y est couvert beaucoup de choses. Cet article a paru dans l'une des publications d'un institut à Calgary. Il y en a peut-être quelques-uns qui m'ont échappé, mais je vais continuer d'y réfléchir.

**Le président :** Pourriez-vous nous revenir une fois votre réflexion terminée?

**M. Judd :** Oui, avec plaisir.

**Le sénateur Banks :** En ce qui concerne le renseignement étranger, lorsque nous avons rencontré des gens en Australie, par exemple, nous avons appris que leur activité de cueillette de renseignements étrangers est très axée sur des questions qui revêtent manifestement beaucoup plus d'intérêt pour l'Australie que pour nous, dont par exemple les questions ayant très à l'Indonésie et à cette partie de l'Asie du Sud-Est, du fait que l'Australie y soit sans cesse confrontée. Nous n'avons pas un très grand intérêt direct là-dedans, et les Australiens ne s'attardent pas non plus beaucoup sur certains éléments qui revêtent un très grand intérêt pour le Canada.

Si vous en arriviez au stade où vous seriez plus solides pour ce qui est de ces différentes activités à l'étranger, pensez-vous que le Canada devrait s'organiser de telle façon que, si nous relevions quelque chose qui pourrait intéresser l'Australie, nous soyons en mesure de la lui communiquer? Et lorsque les Australiens repéreraient en Asie du Sud-Est quelque chose qui pourrait nous intéresser nous, nous pourrions faire un échange, au lieu de procéder d'une autre façon.

**M. Judd :** Ce que vous dites est très juste. Les Australiens ont cette vertu de s'inscrire géographiquement à l'intérieur d'un voisinage qui les intéresse de manière très aiguë.

C'est peut-être un ancien secrétaire d'État américain qui a un jour défini le Canada comme étant une puissance régionale sans région. Notre voisinage tend à n'être occupé que par un très petit nombre de personnes.

Pour ce qui est des aspects qui sont à l'étude ici, et pour en revenir à la question du sénateur Kenny, si nous comptons faire cela, de quelle manière souhaiterions-nous vraiment procéder? J'estime pour ma part que même les grosses organisations comme la CIA et le MI6 et d'autres de la même envergure ne peuvent pas, de manière crédible, assurer une couverture mondiale.

Quant à la question de savoir sur quoi serait dirigé l'effort canadien, cela relève, en bout de ligne, de nos maîtres politiques, à qui il revient de décider et d'ordonner quoi faire aux gens qui sont censés s'occuper de la collecte de renseignements.

Cependant, je pense que le cas que vous citez relativement à la possibilité d'échanges avec les Australiens serait tout à fait logique, car j'ai l'impression qu'ils ont dans cette partie du monde et au nord de leur territoire une capacité hautement développée

would be very difficult to replicate for us. Therefore, ongoing exchange with them about that part of the world would be of considerable value to us.

**Senator Banks:** In that exchange of information, is it the case that you would need something to put on the table before you get something back? In order to be welcome at the table, you have to be able to ante up.

**Mr. Judd:** Yes, to some extent. We would get information from the Australians now where it dealt with something that was a specific security concern to Canada in the same way that we would hopefully do the same in reverse. I feel it is like anything else: There is no free lunch.

**Senator Banks:** At the moment, we believe that perhaps we do not have enough with which to bargain.

Getting back to the domestic issue, and bearing in mind what you said about core concerns and the foreign intelligence folks that come here to find stuff out about Canada, much of that is commercial and proprietary information or intellectual property information.

You said earlier that you do not get into that area very often. However, in Canada, would you regard that as something that would be of concern to Canada's core security? For example, would the stealing of information about a new drill bit or chemical compound fall within your present purview?

**Mr. Judd:** Yes. Were it to occur and we were aware of it, we would certainly ensure that the company was made aware of the issue as well.

We also have a fairly active and ongoing relationship with some parts of the Canadian economy on security issues. For example, we are part of a security working group with the oil and gas sector of the energy industry from your province of Alberta. We have fairly close relationships with some other parts of the economy, such as the telecommunications sectors and so on.

If there were specific instances that we were aware of where intellectual property or secrets of companies were at risk, we would certainly try to ensure that the government in some fashion made the company aware of that.

**Senator Banks:** Would you be able to stop that from leaking outside the country? Where is the hammer, in other words? If you find out these people are stealing something from people with Canadian interests, do you do something about it or does somebody else do something about it? Do you call the police?

**Mr. Judd:** We might behave diplomatically and encourage the foreign government to stop it, because we can occasionally be persuasive.

qu'il nous serait très difficile de reproduire. En conséquence, des échanges continus avec eux au sujet de cette partie du globe présenterait pour nous une valeur considérable.

**Le sénateur Banks :** Dans le cadre d'un tel échange d'information, vous faudrait-il mettre quelque chose sur la table avant d'obtenir quelque chose en retour? Il vous faut, pour être le bienvenu à la table, avoir quelque chose à offrir.

**M. Judd :** Oui, dans une certaine mesure. À l'heure actuelle, nous obtiendrions des Australiens des renseignements concernant un souci particulier en matière de sécurité pour le Canada, tout comme, je l'espère, nous ferions la même chose à l'inverse. Selon moi, c'est la même chose qui s'applique en tout temps : rien n'est jamais gratuit.

**Le sénateur Banks :** À l'heure actuelle, nous avons l'impression que nous ne possédons peut-être pas ce qu'il faudrait pour pouvoir négocier.

Pour en revenir à la question nationale, et gardant bien à l'esprit ce que vous avez dit au sujet des préoccupations de base et des agents du renseignement étranger qui viennent ici pour découvrir des choses sur le Canada, il s'agit dans une grande mesure de renseignements commerciaux ou de nature exclusive ou encore reliés à de la propriété intellectuelle.

Vous avez dit tout à l'heure que ce n'est pas souvent que vous vous aventurez dans ce domaine. Cependant, au Canada, considéreriez-vous cela comme intéressant la sécurité de base du Canada? Par exemple, le vol de renseignements au sujet d'un nouvel outil de forage ou d'un nouveau composé chimique relèverait-il de votre mandat actuel?

**M. Judd :** Oui. Si cela arrivait et si nous l'apprenions, nous veillerions certainement à ce que l'entreprise soit elle aussi mise au courant.

Nous entretenons une relation continue et plutôt active avec certains éléments de l'économie canadienne pour ce qui est de questions de sécurité. Par exemple, nous participons à un groupe de travail sur la sécurité avec le secteur pétrolier et gazier de l'industrie énergétique de votre province, l'Alberta. Nous entretenons des relations assez étroites avec d'autres éléments encore de l'économie, comme par exemple le secteur des télécommunications, et ainsi de suite.

S'il se présentait des circonstances particulières mettant à risque la propriété intellectuelle ou les secrets d'une entreprise et que nous en étions au courant, nous nous efforcerions certainement de veiller à ce que le gouvernement y sensibilise d'une façon ou d'une autre l'entreprise concernée.

**Le sénateur Banks :** Seriez-vous en mesure d'empêcher que de tels renseignements sortent du pays? En d'autres termes, où est le marteau? Si vous apprenez que des gens sont en train de voler quelque chose à des personnes ayant des intérêts canadiens, y feriez-vous quelque chose ou bien est-ce que ce serait quelqu'un d'autre qui interviendrait? Appelleriez-vous la police?

**M. Judd :** Nous userions peut-être de diplomatie, encourageant le gouvernement étranger d'y mettre fin, car il nous arrive à l'occasion d'être convaincants.



**Senator Banks:** I would like to ask one final question in relation to a question that the chair raised about the complement of your agency. This is happening across the government, in other security areas and in the Canadian Forces, where we have come to a demographic bump that has been moving along: Right now, we have many senior people with senior expertise, who are leaving. You have lost the deputy director of operations, assistant director of operations, the assistant director of corporate and the assistant director of finance. That means that there is upward movement, which I presume often comes from inside. How is the recruiting going? Are you finding that you are filling that intake quotient at the bottom sufficiently well?

**Mr. Judd:** Yes, generally speaking. All the individuals you mentioned have been replaced.

**Senator Banks:** Succeeded; I am sure some of them could not be replaced.

**Mr. Judd:** They all are replaceable. They have all been succeeded, in most cases from within the service, but we have brought in a few outsiders.

On recruitment generally, last year we hired 100 new intelligence officers from across the country out of a total of 14,500 applications. There is a healthy market out there for bright, young people, and the calibre of persons we are recruiting is very high.

**Senator Banks:** Is 100 officers all you needed or all you were able to find?

**Mr. Judd:** It was actually more than we needed. We are building a bit of flexibility into our capacity. I expect we will hire another 100 this year, and I expect the level of applications will be that high as well.

**Senator Banks:** That is fairly stiff competition, getting 100 people out of 14,000 applications.

**Mr. Judd:** Fairly stiff competition for the 13,900 that do not get in, yes.

The level of interest is surprising, but the quality of people is very high: Approximately two thirds have two or more university degrees; 50 per cent of them have languages other than our own official languages; and a number of them have had some work experience, including overseas or military. We are doing fairly well on that.

The issue for us now is training and development and getting them to an operational level.

**Senator Banks:** How long does that take?

**Mr. Judd:** Just base training?

**Senator Banks:** From coming in until someone becomes fundamentally useful to you.

**Mr. Judd:** It takes several years.

**Senator Banks:** How many; three, five?

**Le sénateur Banks :** J'aimerais poser une dernière question, qui se rattache à une question qu'a posée le président au sujet de l'effectif de votre agence. La même chose se passe à l'échelle du gouvernement, dans d'autres volets de la sécurité ainsi que dans les Forces canadiennes, où il y a une bulle démographique qui avance. À l'heure actuelle, il y a de nombreux employés chevronnés, qui ont des compétences très aiguisées, et qui s'en vont. Vous avez perdu le sous-directeur des opérations, le directeur adjoint des opérations, le directeur adjoint des affaires générales et le directeur adjoint des finances. Cela veut dire qu'il y a un mouvement vers le haut, dont je présume qu'il est souvent alimenté depuis l'intérieur. Comment les choses se passent-elles sur le plan du recrutement? Estimez-vous que vous accueillez un nombre suffisant de nouveaux arrivants à la base?

**M. Judd :** Oui, de façon générale. Toutes les personnes que vous avez mentionnées ont été remplacées.

**Le sénateur Banks :** Leurs postes ont été comblés; je suis certain qu'il y en a parmi ces gens qui ne pourraient pas être remplacés.

**M. Judd :** Ils sont tous remplaçables. On leur a à tous trouvé un successeur, dans la plupart des cas à l'intérieur du service, mais nous avons également accueilli quelques éléments de l'extérieur.

Pour ce qui est du recrutement en général, l'an dernier nous avons embauché 100 nouveaux agents du renseignement, venus d'un petit peu partout au pays, sur un total de 14 500 candidats. Il existe un marché très sain de jeunes gens doués, et le calibre des personnes que nous recrutons est très élevé.

**Le sénateur Banks :** Ces 100 agents suffisent-ils à vos besoins ou bien n'avez-vous pas trouvé d'autres bons candidats?

**M. Judd :** Nous en avons embauché plus qu'il nous en fallait. Nous voulons nous ménager un peu de flexibilité. Je m'attends à ce que nous en embauchions encore 100 cette année, et je m'attends également à ce qu'il y ait autant de demandes que la dernière fois.

**Le sénateur Banks :** La concurrence est assez ardue, si vous ne prenez que 100 personnes sur 14 000 demandeurs.

**M. Judd :** Une concurrence très ardue, oui, pour les 13 900 qui ne sont pas pris.

Le niveau d'intérêt est étonnant, mais la qualité des gens est très élevée : près des deux tiers possèdent deux diplômes universitaires ou plus, 50 p. 100 possèdent des langues autres que nos langues officielles; et plusieurs d'entre eux ont déjà une certaine expérience professionnelle, y compris à l'étranger ou chez les militaires. Nous nous portons donc plutôt bien sur ce plan-là.

Il nous faut maintenant leur assurer formation et perfectionnement et les amener au niveau opérationnel.

**Le sénateur Banks :** Et combien de temps cela demande-t-il?

**M. Judd :** Simplement la formation de base?

**Le sénateur Banks :** Depuis l'entrée d'une personne jusqu'à ce qu'elle vous soit utile.

**M. Judd :** Cela demande plusieurs années.

**Le sénateur Banks :** Combien : trois, cinq?

**Mr. Judd:** The base training is six months. On top of that, there would be a whole series of other training, depending on what they were to be involved in. Traditionally, the service has regarded five years as the notional period for people to be on probation, if you will. We are reconsidering that now, actually, because of the demographic shift that you talked about, with the baby-boom generation going out and such a high proportion of new entrants coming into the system.

Some of my colleagues would say that the recruits that have come into the organization over the last five or six years are smarter than ever before. Some of them have more experience, life experience, if you will, other than academic credentials that may make them more readily deployable than was perhaps the case in the past.

**Senator Day:** Section 12 of the act under which you operate has the requirement for a threat to the security of Canada. Do you define threat to the security of Canada to cover those situations of monitoring the activities of the 15 operatives from other nations, who are in Canada with respect to industrial matters, as opposed to threatening the stability of our government, for example? Is it still within your definition of "core"?

**Mr. Judd:** Yes.

**Senator Day:** Section 16 allows foreign intelligence and if your minister agrees to the request from the Minister of National Defence or the Minister of Foreign Affairs. That is only those two departments. You also do foreign intelligence from time to time for Citizenship and Immigration Canada, CBSA, RCMP, CIDA and perhaps Transport Canada. Is that within your section 12 mandate?

**Mr. Judd:** That would be within the section 12 mandate; our collection of foreign intelligence, as I tried to define it. The intelligence about foreign government policies and practices is only done under section 16 at the behest of the other two ministers, subject to the concurrence of our minister.

**Senator Day:** Do you need a more clear definition, or is it better not to have a clear definition, to allow you to do the activities you are doing now? Not the debate we had earlier about expanding but the activities you are doing now, the same definitions that were in there in 1984 when the legislation was passed creating CSIS? Do you feel you need any changes to the legislation now to cover the activities that are being done?

**Mr. Judd:** So far, I would say it is working out all right.

**M. Judd :** La formation de base dure six mois. Vient s'ajouter à cela toute une série d'autres cours de formation, selon le travail que la personne sera appelée à faire. Traditionnellement, le service a considéré cinq ans comme étant la période notionnelle de probation pour les gens, si vous voulez. Nous sommes en fait en train de revoir cela à l'heure actuelle, compte tenu des décalages démographiques dont vous avez parlé, avec le départ de la génération du baby-boom et l'intégration dans l'effectif d'une si forte proportion de nouveaux entrants.

Certains de mes collègues diraient que les recrues qui ont été accueillies au sein de l'organisation au cours des cinq ou six dernières années sont beaucoup plus intelligentes que jamais auparavant. Certaines d'entre elles ont davantage d'expérience, d'expérience de la vie, si vous voulez, en plus de leurs titres et diplômes, ce qui les rend plus facilement déployables que ce n'était peut-être le cas des recrues des générations antérieures.

**Le sénateur Day :** L'article 12 de la loi en vertu de laquelle vous travaillez comporte l'exigence d'une menace à la sécurité du Canada. Votre définition de ce qui constitue une menace à la sécurité du Canada englobe-t-elle les situations de surveillance des activités des 15 agents étrangers, qui sont au Canada pour des questions de nature industrielle, et non pas pour menacer la stabilité de notre gouvernement, par exemple? Ces activités s'inscrivent-elles toujours dans votre définition de votre travail de « base »?

**M. Judd :** Oui.

**Le sénateur Day :** L'article 16 autorise le renseignement étranger et votre intervention si votre ministre accepte une demande émanant du ministre de la Défense nationale ou du ministre des Affaires étrangères. Ce sont là les deux seuls ministères pouvant le faire. Vous faites également de temps à autre du travail de renseignement étranger pour Citoyenneté et Immigration Canada, l'ASFC, la GRC, l'ACDI et peut-être Transports Canada. Cela relève-t-il de votre mandat en vertu de l'article 12?

**M. Judd :** Cela s'inscrirait dans notre mandat découlant de l'article 12, notre cueillette de renseignements étrangers, que j'ai essayé de définir. Le travail de cueillette de renseignements au sujet des politiques et pratiques de gouvernements étrangers ne peut être qu'entrepris en vertu de l'article 16 à la demande des deux autres ministres, à condition que notre ministre soit d'accord.

**Le sénateur Day :** Vous faut-il une définition plus claire, ou bien est-il préférable de ne pas avoir une définition claire, afin que vous puissiez poursuivre les activités que vous menez à l'heure actuelle? Je ne veux pas revenir au débat que nous avons eu tout à l'heure au sujet de l'élargissement de vos activités, mais parler des activités que vous menez à l'heure actuelle et les définitions qui étaient là en 1984 lors de l'adoption de la loi créant le SCRS. Pensez-vous qu'il vous faudrait des changements à la loi actuelle pour couvrir les activités que vous menez?

**M. Judd :** Je dirais que jusqu'ici tout fonctionne assez bien.



**Senator Day:** The final part of this one question that I am asking you is with respect to the intelligence activity of various other groups that is going on now, including National Defence, Foreign Affairs and International Trade Canada, presumably RCMP, Transport Canada et cetera. How is that coordinated? Is the integrated threat assessment centre within your department working? The fact that all of the national security and intelligence information that goes to the Prime Minister must be fed through the National Security Advisor, is that system working and being properly coordinated?

**Mr. Judd:** Yes, to all of those questions. Let me take them in sequence. The current National Security Advisor, Ms. Bloodworth, is, without question, the most experienced federal civil servant in areas related to security and intelligence by virtue of her past experience: Deputy Minister of Transport and Deputy Minister of Defence. She was Security and Intelligence Coordinator in the Privy Council Office for a number of years as well. She is probably the most conversant senior public official on these issues. It makes her very well suited to that role.

Ms. Bloodworth and the Privy Council Office coordinate with the community at large through a variety of ad hoc and more established, more formal, working groups at various levels from the deputy ministers to assistant deputy ministers to staff below them.

The Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, is up and running. It has been functioning since the fall of 2004. We have 12 separate agencies represented, including the provincial police of Ontario and Quebec, and 10 federal agencies and departments including the Privy Council Office, the Financial Transactions and Reports Analysis Centre of Canada, our organization, CSE, Transport Canada and a few others that I have forgotten. On an ad hoc basis, depending on the issue, we would create coordinating bodies to deal with those issues.

We also do many things bilaterally with other departments and agencies that try to address the potential problem for stovepiping. We have a fairly extensive set of relationships with the RCMP — including case management — Communications Security Establishment, Foreign Affairs and International Trade Canada, Citizenship and Immigration Canada, Canada Border Services Agency and a few others.

The system is, by and large, working fairly well.

**The Chairman:** Can Canada's intelligence requirements be considered to be adequately met without a more robust foreign intelligence capability?

**Mr. Judd:** In principle, we would have to say, in the absence of the capacity, the requirements are not being fully met.

**The Chairman:** Thank you.

**Le sénateur Day :** La dernière partie de cette question que je vous pose concerne l'activité en matière de renseignement que mènent à l'heure actuelle un certain nombre d'autres groupes, dont la Défense nationale, Affaires étrangères et Commerce international Canada, vraisemblablement la GRC, Transports Canada, et ainsi de suite. Comment ce travail est-il coordonné? Le centre intégré d'évaluation des menaces qui existe à l'intérieur de votre structure fonctionne-t-il? Est-ce qu'avec le fait que tous les renseignements en matière de sécurité nationale à destination du premier ministre doivent passer par le Conseiller à la sécurité nationale permet au système de fonctionner et d'être coordonné comme il se doit?

**M. Judd :** Oui, en réponse à toutes les questions. Permettez que j'y réponde une à une. L'actuelle conseillère à la sécurité nationale, Mme Bloodworth, est, incontestablement, la fonctionnaire fédérale la plus expérimentée en matière de sécurité et de renseignement, du fait de son expérience passée : elle a été sous-ministre des Transports et sous-ministre de la Défense. Elle a également été pendant plusieurs années coordonnatrice de la sécurité et du renseignement au Bureau du Conseil privé. Elle est sans doute la haute fonctionnaire la plus au courant de toutes ces questions. Elle est très bien armée pour ce rôle.

Mme Bloodworth et le Bureau du Conseil privé assurent la coordination avec l'ensemble des intervenants par le truchement d'une vaste gamme de groupes de travail — certains ponctuels et d'autres plus structurés — à différents paliers, tant chez les sous-ministres et les sous-ministres adjoints, que chez leurs subalternes.

Le Centre intégré d'évaluation des menaces, le CIEM, est fonctionnel. Il est actif depuis l'automne 2004. Nous avons 12 agences distinctes représentées, dont la police provinciale de l'Ontario et celle du Québec et 10 agences et ministères fédéraux, dont le Bureau du Conseil privé, le Centre d'analyse des opérations et déclarations financières du Canada, notre organisation, le CST, Transports Canada et quelques autres qui m'échappent. Selon le dossier dont il est question, nous créons ponctuellement des organes de coordination qui s'en chargent.

Nous menons par ailleurs beaucoup d'activités bilatérales avec d'autres ministères et agences, ce pour éviter le problème potentiel du cloisonnement. Nous entretenons un ensemble exhaustif de relations avec la GRC — y compris pour la gestion de cas —, le Centre de sécurité des communications, Affaires étrangères et Commerce international Canada, Citoyenneté et Immigration Canada, l'Agence des services frontaliers du Canada et quelques autres.

Le système fonctionne dans l'ensemble assez bien.

**Le président :** Peut-on dire que les besoins en matière de renseignement du Canada pourront être remplis de façon satisfaisante en l'absence d'une capacité de renseignement étranger plus robuste?

**M. Judd :** Il nous faudrait dire, en principe, qu'en l'absence de cette capacité, les besoins ne sont pas pleinement remplis.

**Le président :** Merci.

On behalf of the committee, we very much appreciate having you back here again. We are embarking on an examination of intelligence issues, including foreign collection, and we hope that you would accept an invitation to come back before us again, because we find these meetings to be very useful. We look forward to seeing you again.

**Mr. Judd:** Thank you very much.

**The Chairman:** Colleagues, we now have before us Mr. John Adams, Chief, Communications Security Establishment. Mr. Adams was appointed Associate Deputy Minister of National Defence and Chief of the Communications Security Establishment, CSE, in July of 2005.

Prior to his appointment as chief, Mr. Adams served from 2003 to 2005 as Associate Deputy Minister of the Marine Services and Commissioner of the Canadian Coast Guard. Before joining the Canadian Coast Guard, Mr. Adams enjoyed a long and distinguished career in the Canadian Armed Forces from 1967 until retiring as Major General in 1993.

Upon retiring from the forces, he was appointed Assistant Deputy Minister, Infrastructure and Environment for National Defence, a position he held until 1998.

Mr. Adams is accompanied today by Mr. Robert Gordon, Associate Chief, Operations, and Mr. David Akman, General Counsel and Director of Legal Services.

Mr. Adams, welcome to the committee. We are pleased to have you back before us in a different capacity than the last time you were here. We understand you have a brief statement to make. The floor is yours, sir.

*[Translation]*

**John Adams, Chief, Communications Security Establishment:** Mr. Chairman, thank you for the opportunity to appear before you today. It is not often that I am afforded the chance to speak in a public forum such as this, and I am grateful for your invitation.

While I will be as forthright as possible in describing the role the Communications Security Establishment plays within Government, I trust this Committee understands that there are obvious limits to what I can say publicly due to the very sensitive work we do.

As you are well aware, the Government significantly bolstered Canada's anti-terrorism capabilities after the events of 9/11. For CSE, the passage of the 2001 Anti-Terrorism Act was a watershed in two important ways.

*[English]*

First, the Anti-terrorism Act amended the National Defence Act to provide CSE with a legislated basis for its activities. Under the National Defence Act, CSE engages in three broad areas of activity: The collection of foreign intelligence; the protection of electronic information and networks critical to the Government of Canada —what we call information

Au nom du comité, je tiens à vous remercier d'être revenu nous voir. Nous nous lançons dans une étude sur les questions relatives au renseignement, y compris la cueillette à l'étranger, et nous espérons que vous accepterez une invitation à revenir nous voir, car nous trouvons que ces réunions sont très utiles. Nous envisageons avec plaisir de vous revoir.

**M. Judd :** Merci beaucoup.

**Le président :** Collègues, nous accueillons maintenant M. John Adams, chef, Centre de la sécurité des télécommunications. M. Adams a été nommé sous-ministre adjoint de la Défense nationale et chef du Centre de la sécurité des télécommunications, le CST, en juillet 2005.

Avant sa nomination au poste de chef, M. Adams a, de 2003 à 2005, servi comme sous-ministre adjoint des Services de la marine et Commissaire de la Garde côtière canadienne. Avant de se joindre à la Garde côtière canadienne, M. Adams a eu une longue et distinguée carrière au Forces armées canadiennes, de 1967 jusqu'à sa retraite en 1993, alors qu'il était major-général.

Suite à son départ à la retraite des Forces armées, il a été nommé sous-ministre adjoint, Infrastructure et environnement, pour la Défense nationale, poste qu'il a occupé jusqu'en 1998.

M. Adams est aujourd'hui accompagné par M. Robert Gordon, chef associé, Opérations, et par M. David Akman, avocat général et directeur des Services juridiques.

Monsieur Adams, bienvenue au comité. Nous sommes heureux de vous revoir, cette fois-ci dans un autre rôle que celui qui était le vôtre à l'époque. Nous croyons savoir que vous avez une brève déclaration à nous faire. Vous avez la parole, monsieur.

*[Français]*

**John Adams, chef, Centre de la sécurité des télécommunications :** Monsieur le président, merci de me donner l'occasion de me présenter devant vous aujourd'hui. Je n'ai pas souvent la chance de profiter d'une tribune publique comme celle-ci et je suis heureux de votre invitation.

Je vais décrire le rôle du CST le plus ouvertement possible et j'espère que le comité comprendra qu'il y a des limites sur ce que je peux dire en public en raison de la nature très sensible du travail que nous réalisons.

Comme vous le savez, le gouvernement a beaucoup augmenté les capacités du Canada en matière d'antiterrorisme suite aux attentats du 11 septembre 2001. Pour le CST, l'adoption de la Loi antiterroriste de 2001 a été décisive de deux façons.

*[Traduction]*

D'abord, la Loi antiterroriste modifiait la Loi sur la Défense nationale en accordant au CST un cadre législatif pour mener ses activités. En vertu de la Loi sur la Défense nationale, le CST œuvre dans trois grands domaines d'activité : la collecte de renseignements étrangers, la protection de l'information électronique et des réseaux essentiels au gouvernement — ce



technology, IT, security; and, the provision of assistance to federal law enforcement and security agencies.

Second, the Anti-terrorism Act filled an authority gap to allow CSE to better respond to government security priorities, particularly terrorism. Specifically, prior to 2001, CSE was prohibited by the Criminal Code from intercepting private communications, defined as communications that originate or terminate in Canada and where the originator has an expectation of privacy.

In practice, this meant CSE could not intercept any communication without first knowing if both ends were foreign — an impossible task in an environment where communications are routed in unpredictable ways.

The Anti-terrorism Act resolved this problem by creating a mechanism, an authorization by the Minister of National Defence, that allows CSE to intercept private communications when conducting foreign intelligence or IT security activities. These authorizations are subject to the same conditions that govern all of CSE's foreign intelligence and IT security activities, that is, that these activities are not directed at Canadians or any person in Canada.

They also include conditions, specific to the authorizations themselves, that are put in place to further protect the rights of Canadians. I cannot emphasize enough the importance of these authorizations to CSE's current work, and I was, therefore, pleased to see that both the Senate and House committees, who reviewed the Anti-terrorism Act, acknowledged the necessity of these authorizations in their reports.

Over the last six years, CSE has experienced other key changes, including significant increases in our personnel and budget. CSE currently employs 1,700 individuals, an increase of 80 per cent since 2001.

These individuals have been recruited from a wide range of disciplines and join an already talented and dedicated staff of analysts, linguists, mathematicians, engineers and computer specialists. In terms of resources, CSE received significant increases in the 2001 and 2004 federal budgets, funding that allowed us to respond to the technological and operational challenges at the time.

Finally, I would like to highlight the evolution of CSE's activities in response to changing government security priorities.

After the Cold War, CSE's foreign intelligence operations were concentrated mostly on international political issues — in response to government priorities of the day. Since 9/11, however, security has become our main concern to the point where a vast majority of our foreign intelligence reporting is now in this area. A similar evolution has occurred in the area of IT security, particularly in the last six years, as CSE has focused on

que nous appelons la sécurité des technologies de l'information, ou TI — et l'assistance aux organismes fédéraux chargés de l'application de la loi et de la sécurité.

Ensuite, la Loi antiterroriste a accordé au CST des pouvoirs lui permettant de mieux répondre aux priorités du gouvernement en matière de sécurité et, plus particulièrement, en matière de terrorisme. Avant 2001, le Code criminel interdisait au CST d'intercepter des communications privées, c'est-à-dire des communications en provenance ou à destination du Canada et dont l'auteur peut raisonnablement s'attendre à ce qu'elles ne soient pas interceptées par un tiers.

Ainsi, en pratique, le CST ne pouvait intercepter aucune communication sans savoir au préalable si ses deux extrémités étaient étrangères — une tâche impossible dans un environnement où les communications sont acheminées de façon imprévisible.

La Loi antiterroriste a résolu ce problème en instaurant un mécanisme, une autorisation du ministre de la Défense nationale, par lequel le CST peut intercepter des communications privées dans le cadre de ses activités de renseignement étranger ou de sécurité des TI. Ces autorisations font l'objet des mêmes conditions qui régissent toutes les activités de renseignement étranger et de sécurité des TI du CST, à savoir que ces activités ne visent ni les Canadiens ni les personnes au Canada.

Elles comprennent également des conditions propres aux autorisations mêmes qui permettent de protéger encore davantage les droits des Canadiens. Je n'insisterai jamais assez sur l'importance de ces autorisations dans le cadre du travail actuel du CST, et c'est donc avec grand plaisir que j'ai constaté que le Comité sénatorial et le Comité de la Chambre qui ont examiné la Loi antiterroriste ont tous deux reconnu la nécessité de ces autorisations dans leurs rapports.

Au cours des six dernières années, le CST a vécu d'autres gros changements, dont des augmentations importantes de l'effectif et du budget. Le CST emploie actuellement 1 700 personnes — soit une augmentation de 80 p. 100 depuis 2001.

Ces personnes ont été recrutées parmi un bassin regroupant une grande diversité de disciplines et se joignent à un personnel déjà talentueux et dévoué d'analystes, de linguistes, de mathématiciens, d'ingénieurs et d'informaticiens. Pour ce qui est des ressources, le CST a reçu d'importantes augmentations dans le cadre des budgets fédéraux de 2001 et 2004, financement qui lui a permis de relever des défis technologiques et opérationnels d'alors.

Enfin, j'aimerais souligner l'évolution des activités du CST à la lumière des priorités changeantes du gouvernement en matière de sécurité.

Après la guerre froide, les activités de renseignement étranger du CST étaient surtout axées sur les enjeux de politique internationale pour satisfaire aux priorités du gouvernement de l'époque. Depuis le 11 septembre 2001, par contre, la sécurité est devenue son principal objectif au point où une grande part de nos rapports découlant du renseignement étranger portent maintenant sur ce sujet. Une transformation semblable a eu lieu dans le

protecting the government's most sensitive communications and information assets from increasingly serious and sophisticated threats.

These results would have been impossible to achieve without the amendments made by the Anti-terrorism Act and the investments provided in recent budgets.

I will now focus on CSE's national and international partnerships. Domestically, CSE's most important partners are the Department of National Defence and the Canadian Forces. CSE works closely with National Defence to provide support to military operations abroad, including, for example, Canada's mission in Afghanistan.

Specifically, CSE is working with the Canadian Forces Information Operations Group to provide foreign intelligence to Canadian troops in Afghanistan. As part of this effort, CSE has deployed several employees to that country. In the last year, over a quarter of our security intelligence reporting was related to Afghanistan.

This reporting helps the government to achieve its political, economic and military objectives in Afghanistan. While I cannot discuss details, I can say that CSE information has, for example, helped to advance the interests of Canada and its closest allies and has been directly responsible for protecting Canadian troops in combat.

In addition, CSE's foreign intelligence mandate supports a number of other domestic partners, including CSIS, the RCMP, Foreign Affairs and International Trade Canada and Public Safety Canada, who are key players in national security issues. We provide them with foreign intelligence that helps senior policy-makers to make informed decisions on national security and international issues.

We also provide services and assistance to defend their computer networks against cyber attacks and help protect the privacy of Canadians. In terms of assistance, I would note that our relationships with CSIS and the RCMP are particularly important, as CSE provides technical and operational support to these organizations as they conduct public safety and national security investigations under their lawful mandates.

As Margaret Bloodworth emphasized in her remarks to you in March, Canada is a net importer of intelligence. That is why CSE works very closely with international allies in the United States, Great Britain, Australia and New Zealand. It is to share intelligence, track threats to North American security and tackle very significant technological challenges.

domaine de la sécurité des TI, plus particulièrement dans les six dernières années, puisque le CST se concentre de plus en plus sur la protection des communications et des biens d'information les plus sensibles du gouvernement contre des menaces de plus en plus graves et sophistiquées.

Ces résultats auraient été impossibles sans les modifications apportées par la Loi antiterroriste et sans les investissements consentis dans le cadre des récents budgets.

J'aimerais maintenant parler des partenariats nationaux et internationaux du CST. Au Canada, les partenaires les plus importants du CST sont le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes. Le CST travaille en étroite collaboration avec la Défense nationale pour appuyer les opérations militaires à l'étranger, y compris, par exemple, la mission du Canada en Afghanistan.

Plus précisément, le CST travaille avec le Groupe des opérations d'information des Forces canadiennes pour fournir du renseignements étrangers aux troupes canadiennes en Afghanistan. Dans le cadre de cet effort, le CST a déployé plusieurs employés dans ce pays. L'année dernière, plus du quart des rapports sur la sécurité concernaient l'Afghanistan.

Ces rapports aident le gouvernement à réaliser ses objectifs politiques, économiques et militaires en Afghanistan. Je ne peux pas entrer dans les détails, mais je peux dire que l'information qu'a fournie le CST a, par exemple, aidé à faire avancer les intérêts du Canada et de ses plus proches alliés et a directement contribué à protéger les troupes canadiennes en combat.

De plus, grâce à son mandat de renseignement étranger, le CST appuie plusieurs autres partenaires nationaux, dont le SCRS, la GRC, Affaires étrangères et Commerce international Canada et Sécurité publique et Protection civile Canada, tous des intervenants clés dans le cadre des enjeux de sécurité nationale. Nous leur fournissons du renseignement étranger qui aide les hauts fonctionnaires à prendre des décisions éclairées sur les questions de sécurité nationale et internationale.

Nous offrons aussi des services et de l'assistance pour défendre leurs réseaux informatiques contre des cyberattaques et aider à protéger la vie privée des Canadiens. En ce qui concerne l'assistance, je voudrais préciser que les relations du CST avec le SCRS et la GRC sont d'une importance toute particulière, car le CST fournit un soutien technique et opérationnel à ces organismes dans la conduite de leurs enquêtes de sécurité publique et de sécurité nationale en vertu de leurs mandats conférés par la loi.

Comme l'a souligné Margaret Bloodworth, dans son discours qu'elle a prononcé devant vous en mars, le Canada est un importateur net de renseignements. C'est pourquoi le CST travaille en très étroite collaboration avec ses alliés internationaux aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande, pour échanger du renseignement, faire le suivi des menaces à la sécurité nord-américaine et relever des défis technologiques considérables.



These relationships, particularly with the U.S. National Security Agency, give Canada access to intelligence and technologies it would not normally have and for which it would be prohibitively expensive to generate on its own. These relationships, like all CSE activities, support Canadian priorities as set annually by cabinet and are managed with full regard to Canadian laws and the Charter.

As the committee is aware, the O'Connor commission recently made a number of recommendations regarding review bodies in Canada's intelligence community. Most are specific and not related to CSE, but a number also implicate Canada's review regime more generally.

In this context, I would like to elaborate on review at CSE. I would first like to note that CSE has an on-site team of Department of Justice lawyers, who provide ongoing advice on CSE operations and procedures. I also have a directorate of audit and evaluation dedicated to studying the efficacy and propriety of CSE operations and making recommendations for constant improvement.

In terms of external review, our most important relationship is, of course, with the Office of the Communications Security Establishment Commissioner, which reviews CES's activities for compliance with the law. The commissioner has the same powers as an official Commission of Inquiry, has full access to all our information and personnel, and may review any of our activities. The commissioner is also responsible for reviewing any complaints.

Moreover, CSE cooperates with both the Privacy and Information Commissioners as well as the Auditor General. This review regime helps CSE refine its operations and provides assurances to the minister, Parliament and the public that CSE effectively protects the privacy of Canadians.

That is a snapshot of CSE's evolution, its partners and review regime. I will now discuss some of the challenges facing the organization.

When the National Security Advisor was here in March, she mentioned no one in government will say they have sufficient resources to do everything they might do. This is especially true for departments and agencies with responsibilities in the area of Canada's national security. CSE, for one, faces several key challenges.

First, there is an increasing demand for CSE security-related products and services. While this illustrates the necessity and value of our work, it has also led to situations where we have had to turn down certain requests and limit our assistance to departments and agencies that have the most pressing needs.

Ces relations, surtout celle avec la National Security Agency des États-Unis, donnent au Canada un accès, qu'il n'aurait autrement pas, à du renseignement et à des technologies extrêmement onéreux qu'il ne pourrait pas obtenir de son propre chef. Ces relations, comme toutes les activités du CST, s'inscrivent dans les priorités du Canada qu'établit tous les ans le Cabinet, et sont gérées dans le respect le plus strict des lois et de la Charte canadiennes.

Comme le sait le comité, la Commission O'Connor a récemment proposé un certain nombre de recommandations à l'égard des organes d'examen au sein de la collectivité du renseignement du Canada. La plupart de ces recommandations sont très précises et ne concernent pas le CST, mais certaines font référence de façon plus générale au régime d'examen du Canada.

Dans ce contexte, j'aimerais vous expliquer un petit peu la notion d'examen au CST. D'abord, j'aimerais indiquer que le CST a sur place une équipe d'avocats du ministère de la Justice, qui fournit constamment des conseils sur les activités et les procédures du CST. Il y a aussi une Direction de vérification et d'évaluation chargée d'étudier l'efficacité et l'à-propos des activités du CST et de proposer des recommandations en vue d'une amélioration constante.

Pour ce qui est d'examen externes, notre relation la plus importante est, bien sûr, celle qui nous entretenons avec le Bureau du commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications, qui examine les activités du CST en vue d'en assurer la conformité avec la loi. Le commissaire a les mêmes pouvoirs que ceux d'une commission d'enquête officielle, a accès à toute l'information et à tout le personnel du CST, et peut examiner n'importe quelle de ses activités. Il incombe aussi au commissaire de faire enquête au sujet de toute plainte qui est faite.

Par ailleurs, le CST collabore à la fois avec le Commissaire à la protection de la vie privée, le Commissaire à l'information et la vérificatrice générale. Ce cadre d'examen permet au CST de mettre au point ses activités et de donner au ministre, au Parlement et au public canadien l'assurance que le CST protège de façon efficace la vie privée des Canadiens.

Je vous ai fait là un survol de l'évolution du CST, de ses partenaires et de ses mécanismes d'examen. Je vais maintenant traiter de certains des défis auxquels se trouve confrontée l'organisation.

Lorsque la conseillère à la sécurité nationale est venue ici en mars, elle a mentionné que personne au gouvernement ne dirait qu'il dispose de suffisamment de ressources pour faire tout ce qu'il pourrait faire. Cela est tout particulièrement vrai pour les ministères et organismes qui œuvrent à la sécurité nationale du Canada. Le CST, pour sa part, est confronté à plusieurs défis de taille.

Premièrement, la demande augmente pour ses produits et services liés à la sécurité. Voilà qui illustre la nécessité et la valeur de son travail, mais qui l'a également obligé à refuser certaines demandes et à limiter son aide aux ministères et organismes ayant les besoins les plus pressants.

Second, CSE must grapple with technological change. As you are aware, the communications environment is marked by constant change — change that is at times both evolutionary and revolutionary. To give two revealing examples, in 1991, there were 16 million cell phone subscribers worldwide; in 2005, that number surpassed 2 billion. Since 2000, the number of Internet users has doubled to over 1 billion, with the largest growth occurring in Africa and the Middle East.

If CSE is to adapt to these changes and continue to respond to government priorities, it must continue to appropriately invest in recruitment, skills development and retention efforts — pressures that are common to other security and intelligence agencies. Of critical importance to CSE, however, is that it must continue invest in leading-edge technology — equipment and techniques that form the very core of our operational capability.

Finally, CSE must ensure it has the necessary authorities to remain effective and to address the government's key intelligence priorities. CSE is currently working with the Department of Justice and other government partners to meet these requirements.

[Translation]

In closing, the changes CSE has undergone over the last six years have helped us to modernize and reorient the focus and nature of our activities, bringing them in line with the realities of a new security environment. At the same time, however, security is not static, as you well know, and CSE must continue to evolve to remain effective and help the Government meet the threats and challenges facing Canada.

Thank you again, Mr. Chairman, for the opportunity to speak to the Committee today. I hope that I have been able to provide you with some insight into how CSE operates. I would be pleased to respond to any questions you or your colleagues may have.

[English]

**Senator Day:** Thank you for being here. We appreciate you attending and introductory words.

I would like to get a better feeling of how the Communications Security Establishment fits into the greater picture with respect to intelligence. Mr. Judd, from CSIS, explained to us his and CSIS's role. Could you tell me, for example, if the Communications Security Establishment — your organization — participates in the Integrated Threat Assessment Centre activities?

**Mr. Adams:** Yes, we do. We have three analysts now. We actually have four positions there, and we are in the midst of replacing the fourth one.

**Senator Day:** That is a centre within CSIS, as I understand it.

Deuxièmement, le CST doit suivre le rythme des changements technologiques qui s'opèrent. Comme vous le savez, l'environnement des communications vit en permanence des changements, changements qui peuvent être à la fois évolutifs et révolutionnaires. En voici deux exemples parlants : en 1991, il y avait 16 millions d'abonnés à la téléphonie cellulaire dans le monde; en 2005, ce nombre dépassait les deux milliards. Depuis l'an 2000, le nombre d'internautes a doublé, pour dépasser le milliard, la croissance la plus importante étant enregistrée en Afrique et au Moyen-Orient.

Pour que le CST puisse s'adapter à ces changements et continuer de répondre aux priorités du gouvernement, il doit continuer d'investir avec discernement dans le recrutement, le perfectionnement des compétences et les efforts de rétention — pressions qui sont communes aux autres agences de renseignement et de sécurité. Plus important encore, le CST doit continuer d'investir dans des technologies, de l'équipement et des techniques de pointe — les équipements et les techniques qui sont au cœur même de sa capacité opérationnelle.

Enfin, le CST doit veiller à ce qu'il dispose des pouvoirs nécessaires pour assurer son efficacité et répondre aux priorités clés du gouvernement en matière de renseignement. Le CST travaille actuellement avec le ministère de la Justice et d'autres partenaires gouvernementaux en vue de satisfaire à ces exigences.

[Français]

En conclusion, depuis six ans, le CST a connu des changements qui ont aidé à moderniser et réorienter nos objectifs et la nature de nos activités pour les aligner sur les réalités du nouveau contexte de sécurité. Toutefois, la sécurité n'est pas statique, vous le savez bien, et le CST doit continuer à évoluer pour rester efficace et aider le gouvernement à contrer les menaces et les défis que le Canada doit affronter.

Une fois de plus, monsieur le président, je vous remercie de l'occasion que vous m'avez offerte de comparaître devant votre comité aujourd'hui. J'espère que j'ai pu vous éclairer sur le fonctionnement du CST. Je répondrai maintenant avec plaisir à vos questions et à celles de vos collègues.

[Traduction]

**Le sénateur Day :** Merci d'être ici. Nous apprécions votre participation et vos remarques liminaires.

J'aimerais mieux comprendre comment le Centre de la sécurité des télécommunications s'intègre à l'intérieur du tableau d'ensemble en ce qui concerne le renseignement. M. Judd, du SCRS, nous a expliqué son rôle et celui du SCRS. Pourriez-vous me dire, par exemple, si le Centre de la sécurité des télécommunications — votre organisation — participe aux activités du Centre intégré d'évaluation des menaces?

**M. Adams :** Oui, nous y participons. Nous avons à l'heure actuelle trois analystes. Nous avons en fait quatre postes là-bas, et nous sommes justement en train de remplacer le quatrième analyste.

**Le sénateur Day :** Si je comprends bien, il s'agit d'un centre qui fait partie du SCRS.



**Mr. Adams:** It is, indeed.

**Senator Day:** Does that centre and its participants help to establish priorities with respect to intelligence, help deal with the priorities that are established and coordinate all the activities?

**Mr. Adams:** It does not deal with priorities per se. It has a relatively narrow assessment responsibility focused on counterterrorism. The centre takes information reports from us, open sources, CSIS and RCMP and melds them together into an assessment on any specific issue or region for the consumption of the security and intelligence community. That is ITAC.

**Senator Day:** In terms of establishing priorities, does your organization basically then react to the priorities that are established in other parts of government, or are you participating in intelligence priority establishment?

**Mr. Adams:** CSE, per se, does not have intelligence priorities. You are correct in saying we receive the priorities as articulated by those ministers of those departments who have issues of concern. The ministers, on an annual basis, assess what those priorities are in order of precedence, and then we take those and form our work plan. Our priorities will fall out of that, and we establish our own signals intelligence priorities, which are a mirror of the government priorities.

**The Chairman:** Sometimes do you not find that you have developed a capability of which the rest of the community is not aware, that, in fact, would alter the priorities?

**Mr. Adams:** The priorities are not cast in stone, so it is conceivable that they would change but only under the authority of the ministers.

**Senator Day:** That is helpful. We are just trying to understand clearly how all of this fits together. We may ask questions that are a bit off the mark, but you can put us back on.

I am not certain if it was the anti-terrorism legislation or public safety legislation that came along after September 11, 2001, but it changed your role. You have indicated a significant increase in funding and personnel.

I want to clearly understand the point that you made with respect to foreign intelligence. You have indicated that the Minister of National Defence authorizes your organization to obtain foreign intelligence — for foreign intelligence and IT security. I did not understand the next part of your comment where you indicated it must not be directed toward Canadians. Can you explain that?

**M. Adams :** En effet.

**Le sénateur Day :** Ce centre et ses participants contribuent-ils à l'établissement des priorités pour ce qui est du renseignement, au travail correspondant aux priorités ainsi fixées et à la coordination de toutes les activités?

**M. Adams :** Ce centre ne traite pas des priorités à proprement parler. Il a une responsabilité relativement étroite d'évaluation, centrée sur le contre-terrorisme. Ce centre récupère des rapports d'information auprès de nous, de sources ouvertes, du SCRS et de la GRC et les fusionne pour en faire une évaluation d'un dossier ou d'une région en particulier, évaluation qui est alors à la disposition de toute la communauté de la sécurité et du renseignement. Voilà ce qu'est le CIEM.

**Le sénateur Day :** Pour ce qui est de l'établissement des priorités, votre organisation réagit-elle donc, en gros, aux priorités qui sont établies ailleurs au gouvernement, ou bien participez-vous à l'établissement des priorités en matière de renseignement?

**M. Adams :** Le CST n'a pas, lui-même, de priorités en matière de renseignement. Vous avez raison de dire que nous accueillons les priorités telles qu'elles sont exprimées par les ministres de ces ministères qui ont des sujets de préoccupation. Les ministres évaluent chaque année quelles sont ces priorités et les classent en ordre d'importance, et nous nous en servons ensuite pour élaborer notre plan de travail. Nos priorités découleront de cela, et nous établissons nos propres priorités en matière de renseignement d'origine électromagnétique, et qui sont le miroir des priorités du gouvernement.

**Le président :** Ne vous arrive-t-il pas parfois de mettre au point une capacité que le reste de la communauté ne connaît pas et qui viendrait, en fait, modifier les priorités?

**M. Adams :** Les priorités ne sont pas gravées dans la pierre, alors il est tout à fait concevable qu'elles viennent à changer, mais seulement avec l'autorisation des ministres.

**Le sénateur Day :** Vos explications sont utiles. Nous nous efforçons simplement de comprendre comment tous les éléments s'imbriquent les uns dans les autres. Nous vous poserons peut-être des questions qui sont un petit peu à côté, mais vous pourrez nous remettre sur les rails.

Je ne sais plus si c'est la loi antiterroriste ou la loi sur la sécurité publique qui ont été adoptées après les événements du 11 septembre 2001, mais cela a changé votre rôle. Vous avez fait état d'une augmentation importante sur les plans financement et personnel.

J'aimerais être bien certain de comprendre ce que vous avez dit au sujet du renseignement étranger. Vous avez indiqué que le ministre de la Défense nationale autorise votre organisation à obtenir des renseignements étrangers — pour la sécurité du renseignement étranger et des TI. Je n'ai pas compris la partie suivante de votre explication, dans laquelle vous avez indiqué qu'il ne faut pas que cela vise des Canadiens. Pourriez-vous m'expliquer cela?

**Mr. Adams:** As members of a foreign intelligence agency, we focus on foreign intelligence only; we do not target Canadians. Having said that, there was a time in the good old days, so to speak, when that was easy, because we had one target — the Soviet Union. Generally, there were fixed-line communications such that we knew who was talking to whom. The problem with today's communication is that it is not fixed. With the Internet, we do not know at any given time who is talking to whom. We target foreigners, but we do not know necessarily that they will be talking to foreigners. When the Internet became the mode of choice for communications, we were effectively muted because we could not target a foreigner because we did not know whether that target might speak to a Canadian. We were euhred.

The Anti-terrorism Act permitted us to be shielded from the Criminal Code, which states that one cannot intercept private communications. We might target a foreigner, but if that foreigner were to speak to a Canadian, we would be contravening the Criminal Code. Ministerial authorization under the Anti-terrorism Act shields us from the Criminal Code with the proviso that we protect those private communications and keep them to ourselves. In that way, if we target a foreigner who speaks to a Canadian, we are not breaking the law.

**Senator Day:** Is the issue targeting?

**Mr. Adams:** Yes, we target foreigners. Obviously, in many cases the foreign target speaks to another foreigner, so it does not matter. However, if the foreign target speaks to a Canadian, we are not precluded from intercepting. That being said, we cannot pursue it beyond that point because that would be construed as targeting Canadians.

**Senator Day:** Could you talk to CSIS about it so they might follow up?

**Mr. Adams:** Yes, we could pass the information to CSIS, who has the domestic responsibility. That is the biggest difference between CSIS and CSE.

**Senator Day:** Do you require authorization from the Minister of National Defence to target if you know that both ends of the communication are foreign?

**Mr. Adams:** No.

**Senator Day:** How do you know that it will likely end up in Canada?

**Mr. Adams:** We do not know that. If we knew they were both foreign, we would not need authorization, but because we do not know, we seek authorization first.

**The Chairman:** This is a distinction that Parliament has written into the law, after which Parliament adjusted the law accordingly. Could you give us the rationale for this distinction and, given the fact that you can pass the file on to CSIS or that other

**M. Adams :** En tant que membre d'une agence de renseignement étranger, nous ne nous intéressons qu'au renseignement étranger; nous ne visons pas de Canadiens. Cela étant dit, à une époque, au bon vieux temps, si je peux m'exprimer ainsi, cela était facile, car nous avions une seule cible : l'Union soviétique. De façon générale, il s'agissait de communications filaires, de telle sorte que nous savions qui parlait à qui. Le problème des communications aujourd'hui est qu'il ne s'agit pas de service fixe. Avec Internet, nous ne pouvons pas savoir à tout moment qui parle avec qui. Nous visons les étrangers, mais nous ne saurons pas forcément s'ils discutent avec des étrangers. Lorsque Internet est devenu le mode de communication privilégié, nous avons en définitive été bâillonnés, car nous ne pouvions pas viser un étranger du fait que nous ne savions pas s'il n'allait pas s'entretenir avec un Canadien. On nous a damé le pion.

La Loi antiterroriste nous a permis de nous mettre à l'abri du Code criminel, qui interdit l'interception de communications privées. Nous pourrions cibler un étranger, mais si celui-ci s'entretenait avec un Canadien, alors cela enfreindrait le Code criminel. L'autorisation ministérielle prévue dans la Loi antiterroriste nous met à l'abri du Code criminel à condition que nous protégions ces communications privées et les gardions pour nous. De cette façon, si nous ciblons un étranger qui parle à un Canadien, nous n'enfreignons pas la loi.

**Le sénateur Day :** La question est-elle celle de la cible?

**M. Adams :** Oui, nous ciblons les étrangers. Bien sûr, dans de nombreux cas la cible étrangère va s'entretenir avec un autre étranger, alors cela n'intervient pas. Cependant, si la cible étrangère s'entretient avec un Canadien, nous ne sommes pas empêchés d'intercepter la communication. Cela étant dit, nous ne pouvons pas poursuivre plus loin la chose, car cela serait considéré comme le ciblage de Canadiens.

**Le sénateur Day :** Pourriez-vous en aviser le SCRS afin que celui-ci puisse donner suite?

**M. Adams :** Oui, nous pourrions transmettre l'information au SCRS, qui est responsable de ce qui se passe à l'intérieur du pays. C'est là la principale différence entre le SCRS et le CST.

**Le sénateur Day :** Vous faut-il obtenir l'autorisation du ministre de la Défense nationale si vous savez que les deux participants à la communication sont étrangers?

**M. Adams :** Non.

**Le sénateur Day :** Comment pouvez-vous savoir qu'il est probable que la communication aboutisse au Canada?

**M. Adams :** Nous ne le savons pas. Si nous savions que les deux intéressés étaient étrangers, nous n'aurions pas besoin d'autorisation, mais du fait que nous ne le sachions pas, il nous faut obtenir préalablement l'autorisation.

**Le président :** C'est une distinction que le Parlement a inscrite dans la loi, après quoi le Parlement a rajusté la loi en conséquence. Pourriez-vous nous expliquer les raisons de cette distinction, et, étant donné que vous pouvez transmettre le dossier



agencies can address the problem, why should your agency be constrained?

**Mr. Adams:** That is because we focus on foreign. Otherwise, we would have two agencies working domestically. Therefore, it was decided to keep CSIS focussed on domestic and the CSE on foreign.

**The Chairman:** How is the average Canadian better served by this distinction?

**Mr. Adams:** He or she is better served because the CSE can do its job. As well, with only one agency focussing domestically, there is not a second agency interfering.

**David Akman, General Counsel and Director of Legal Services, Communications Security Establishment:** This brings us to the area of protecting privacy rights. CSE's legislation, and specifically the ministerial authorization regime, was developed for foreign intelligence that is directed at foreigners.

**The Chairman:** It is a lower threshold than is required to listen to Canadians.

**Mr. Akman:** Yes. For Canada, the courts have said that prior judicial authorization is required. With that threshold being so much higher, the CSE would not be able to do its job if it had to deal with that threshold. It is necessary to give in one area so that foreign intelligence can be done. The legislation gave the CSE a little more latitude on the understanding that we would protect Charter Rights and not target Canadians.

**The Chairman:** Could you go through the same hoops that CSIS personnel go through if you were authorized to do so?

**Mr. Akman:** Yes, if it were domestic we could do that, but it would not be the right regime for foreign intelligence collection where the targets are foreigners outside the country. It is the prerogative of the government to do foreign intelligence activities outside the country.

**Senator Day:** We were talking about communications that might involve a Canadian or a Canadian organization at one end.

**Mr. Adams:** They could be Canadian or anyone in Canada, including corporations.

**Senator Day:** Have you ever targeted a communication that you thought was entirely outside of Canada where a third person becomes involved who is a Canadian or someone in Canada?

**Mr. Adams:** We would have authorization for that because otherwise, we would not risk breaking the law.

au SCRS ou que d'autres agences puissent s'attaquer au problème, pour quelle raison votre agence devrait être ainsi limitée?

**M. Adams :** C'est parce que nous nous intéressons à ce qui passe à l'étranger. Si ce n'était pas le cas, il y aurait deux agences qui, chacune, s'occuperait de ce qui se passe à l'intérieur du pays. C'est pourquoi il a été décidé que le SCRS se concentrerait sur l'activité intérieure et le CST sur l'activité extérieure.

**Le président :** En quoi le citoyen canadien moyen est-il mieux servi du fait de cette distinction?

**M. Adams :** Il ou elle est mieux servi car le CST peut faire son travail. D'autre part, avec une seule agence qui se consacre à la situation à l'intérieur du pays, il n'y a pas d'ingérence de la part d'une deuxième agence.

**David Akman, avocat général et directeur des Services juridiques, Centre de la sécurité des télécommunications :** Ceci nous amène à la question de la protection du droit au respect de la vie privée et des renseignements personnels. La loi créant le CST et, plus particulièrement, le régime d'autorisation ministérielle, a été élaborée en fonction du renseignement étranger à destination d'étrangers.

**Le président :** Le seuil est inférieur à celui qui s'applique lorsqu'il s'agit de mettre sur écoute des Canadiens.

**M. Akman :** Oui. Pour ce qui est du Canada, les tribunaux ont dit qu'il faut une autorisation judiciaire préalable. Ce seuil étant donc beaucoup plus élevé, le CST serait dans l'impossibilité de faire son travail s'il lui fallait l'atteindre. Il importe de céder sur une chose pour que le travail de renseignement étranger puisse se faire. La loi a accordé un peu plus de marge au CST, à condition que nous protégeons la Charte des droits et que nous ne visions pas de Canadiens.

**Le président :** Pourriez-vous faire les mêmes acrobaties que le personnel du SCRS si vous y étiez autorisés?

**M. Akman :** Oui, si nous étions chargés de ce qui se passe à l'intérieur du pays, nous pourrions faire cela, mais ce ne serait pas le bon régime pour la collecte de renseignements étrangers lorsque les cibles sont des étrangers qui se trouvent à l'extérieur du pays. C'est la prerogative du gouvernement de mener des activités de renseignement étranger à l'extérieur du pays.

**Le sénateur Day :** Nous parlions de communications pour lesquelles il y aurait à l'un ou l'autre bout un Canadien ou une organisation canadienne.

**M. Adams :** Ce pourrait être un Canadien ou n'importe quelle personne au Canada, y compris une société.

**Le sénateur Day :** Vous est-il jamais arrivé de cibler une communication dont vous pensiez qu'elle était menée entièrement à l'extérieur du Canada mais dans laquelle est intervenue une troisième personne qui était ou un Canadien ou une personne se trouvant au Canada?

**M. Adams :** Il nous faudrait pour cela une autorisation, car nous ne voudrions pas risquer d'enfreindre la loi.

**Senator Day:** What if you had no prior knowledge?

**Mr. Adams:** We request authorization first.

**Senator Day:** Do you receive a blanket authorization or can you obtain authorization after the fact?

**Mr. Adams:** We are required to have authorization first. We cannot ask for forgiveness if we have broken the law.

**Senator Day:** It must occur frequently that you do not know, and so you ask for authorization when, it turns out, you did not need it.

**Mr. Adams:** We have a fair number of authorizations, but they are broadly written and are not specific to each individual target.

**Senator Day:** How does an authorization look? Does it speak to the activities of the target?

**Mr. Adams:** Yes, it does that. It could be groups of activities.

**Senator Day:** Can they be happening anywhere in the world?

**Mr. Adams:** Yes, it can be anywhere consistent with government priorities.

**Senator Day:** The Minister of National Defence does not have to sit and sign authorizations all afternoon.

**Mr. Adams:** No.

**Senator Day:** Is there a review by the minister or his department as to whether he should sign a particular authorization?

**Mr. Adams:** We walk through them and he specifies the conditions to be met before he signs the authorization. The review is then done by a CSE commissioner.

**Senator Day:** How frequently would the Minister of National Defence sit down to sign authorizations?

**Mr. Adams:** I have been with the CSE for two years during which time about five combinations of signals intelligence and IT security have been signed.

**Senator Day:** In your remarks, you indicated that, over the past year, more than one quarter of our security reporting was related to Afghanistan. Is that all of the activity happening?

**Mr. Adams:** That is in respect of the reports. Twenty-five per cent of the reports prepared were on Afghanistan.

**Senator Day:** The reports equate the filtered-down results of all the activity.

**Mr. Adams:** The reports are the culmination of the activities of those people targeting Afghanistan.

**Le sénateur Day :** Qu'en serait-il si vous n'en aviez pas eu connaissance au préalable?

**M. Adams :** Nous demandons d'abord l'autorisation.

**Le sénateur Day :** Recevez-vous une autorisation globale ou pouvez-vous obtenir l'autorisation après coup?

**M. Adams :** Nous sommes tenus d'obtenir préalablement l'autorisation. Nous ne pouvons pas demander pardon si nous avons enfreint la loi.

**Le sénateur Day :** Cela doit arriver souvent que vous n'ayez en la matière aucune certitude, et vous demandez donc une autorisation pour constater en bout de ligne que cela n'était pas nécessaire.

**M. Adams :** Nous avons bon nombre d'autorisations, mais elles sont couchées en des termes très larges et ne concernent pas une cible individuelle donnée.

**Le sénateur Day :** À quoi ressemble une telle autorisation? Y est-il fait état des activités de la cible?

**M. Adams :** Oui. Ce pourrait être des groupes d'activités.

**Le sénateur Day :** Et celles-ci peuvent-elles survenir n'importe où dans le monde?

**M. Adams :** Oui, ce peut être n'importe où, en fonction des priorités du gouvernement.

**Le sénateur Day :** Le ministre de la Défense nationale n'a pas à s'asseoir et à signer des autorisations pendant toute une après-midi.

**M. Adams :** Non.

**Le sénateur Day :** Le ministre ou le ministère procède-t-il à un examen pour déterminer si le ministre devrait signer une autorisation particulière?

**M. Adams :** Nous les passons en revue et il précise les conditions à remplir avant qu'il ne signe l'autorisation. L'examen est ensuite effectué par un commissaire du CST.

**Le sénateur Day :** À quelle fréquence le ministre de la Défense nationale s'assoit-il pour signer des autorisations?

**M. Adams :** Cela fait deux ans que je suis au CST, et pendant ce temps environ cinq combinaisons d'autorisations pour renseignement électromagnétique et sécurité des TI ont été signées.

**Le sénateur Day :** Vous avez indiqué, dans vos remarques liminaires, qu'au cours de l'année écoulée, plus du quart de nos rapports de sécurité ont porté sur l'Afghanistan. Parlez-vous là de toute l'activité qui est menée?

**M. Adams :** Je parlais des rapports. Vingt-cinq pour cent des rapports qui ont été préparés ont porté sur l'Afghanistan.

**Le sénateur Day :** Les rapports résument les résultats de toute l'activité.

**M. Adams :** Les rapports sont l'aboutissement des activités de ces personnes ciblant l'Afghanistan.



**Senator Day:** This would seem to be National Defence-weighted, bearing in mind that the CSE is providing support for CSIS, the RCMP, counterterrorism, espionage, et cetera. Has it always been done in this way?

**Mr. Adams:** No. Prior to 2001, it could be measured in single digits, whereas since then, about 80 per cent of the CSE's activities is focussed on security and support to military operations.

**Senator Day:** This committee is supportive of military activities and the activities of our Armed Forces in Afghanistan. We know that the CSE provides important support to Canada's military and its allies. We hear that regularly from various sources. My concern is that CSIS, the RCMP and other groups responsible for homeland security might not be getting the service from you that they received previously. Can you reassure the committee that that is not the case?

**Mr. Adams:** I can assure the committee that there has not been a degradation of our services to the security and intelligence partners — the RCMP, CSIS, Public Safety Canada, et cetera. We have had to reprioritize in other areas but not at the expense of security and intelligence for the security community.

**Senator Day:** If everything were wonderful, and you had all the funds that you desired, would there be more activity with respect to homeland security and security intelligence from the Canadian point of view for CSIS and the RCMP?

**Mr. Adams:** Not in homeland security; there are other areas of government where there is more we could do.

**Senator Day:** Do you want to tell us about them?

**Mr. Adams:** We have a multitude of clients in government. They are very broad, but I cannot specify; I do not want to get into that here.

**Senator Day:** Are these government organizations and agencies that could function better if they had more communications-type intelligence?

**Mr. Adams:** I would say possibly. It would be for them to say if it was better, but we could certainly provide them with information.

**Senator Day:** Are they making requests of you that you are not able to meet?

**Mr. Adams:** As Ms. Bloodworth, the National Security Advisor, says, no one has the amount of assets they would like. They are not meeting the threshold at this particular time.

**Senator Day:** Margaret Bloodworth was here a week or two ago, and we had a good chat with her. You report up through her, plus you report through the Minister of National Defence, is that correct?

**Mr. Adams:** I have a bifurcated reporting regime, yes.

**Senator Day:** How does that work?

**Le sénateur Day :** Il semble que cela penche plutôt du côté de la Défense nationale, sans oublier que le CST assure un appui au SCRS, à la GRC, au contre-terrorisme, à l'espionnage, et cetera. Cela a-t-il toujours fonctionné ainsi?

**M. Adams :** Non. Avant 2001, cela pouvait être mesuré avec un nombre à un seul chiffre, alors que depuis, environ 80 p. 100 des activités du CST sont axées sur la sécurité et l'appui à des opérations militaires.

**Le sénateur Day :** Le comité appuie les activités militaires et les activités de nos Forces armées en Afghanistan. Nous savons que le CST assure un important appui à l'appareil militaire canadien et à ses alliés. Cela nous est régulièrement rapporté par différentes sources. Mon souci est que le SCRS, la GRC et d'autres groupes responsables de la sécurité intérieure n'obtiennent peut-être pas de vous le service qu'ils recevaient auparavant. Pouvez-vous donner au comité l'assurance que tel n'est pas le cas?

**M. Adams :** Je peux assurer le comité qu'il n'y a pas eu de dégradation de nos services offerts à nos partenaires de la sécurité et du renseignement, soit la GRC, le SCRS, Sécurité publique et Protection civile Canada, et cetera. Nous avons dû réorganiser nos priorités dans d'autres domaines, mais pas aux dépens de la sécurité et du renseignement pour la communauté de la sécurité.

**Le sénateur Day :** Si tout était merveilleux et que vous disposiez de tout l'argent que vous souhaitiez, y aurait-il davantage d'activité en matière de sécurité intérieure et de renseignement de sécurité du point de vue canadien pour le SCRS et la GRC?

**M. Adams :** Pas du côté de la sécurité intérieure; il y a d'autres domaines relevant du gouvernement dans lesquels il y a plus que nous pourrions faire.

**Le sénateur Day :** Pourriez-vous nous en entretenir?

**M. Adams :** Nous avons au gouvernement une multitude de clients. Ils sont très larges, mais je ne peux pas vous en dire plus; je ne veux pas aborder cela ici.

**Le sénateur Day :** S'agit-il d'organisations et d'agences gouvernementales qui fonctionneraient mieux si elles disposaient de plus de renseignements de type communications?

**M. Adams :** Peut-être, dirais-je. Ce serait à elles de dire si ce serait meilleur, mais nous pourrions certainement leur fournir ces renseignements.

**Le sénateur Day :** Vous font-elles des demandes que vous ne pouvez remplir?

**M. Adams :** Comme l'a dit Mme Bloodworth, la conseillère à la sécurité nationale, personne ne dispose de toutes les ressources qu'il souhaiterait avoir. En ce moment, le seuil n'est pas en train d'être atteint.

**Le sénateur Day :** Mme Bloodworth a comparu devant nous il y a une semaine ou deux, et nous avons eu avec elle un bon échange. Vous faites rapport à elle ainsi qu'au ministre de la Défense nationale, n'est-ce pas?

**M. Adams :** Oui, j'ai un régime de rapport bifurqué.

**Le sénateur Day :** Comment cela fonctionne-t-il?

**Mr. Adams:** Ms. Bloodworth is responsible for operations and policy, and the Deputy Minister of Defence is responsible for finances and administration.

**Senator Day:** The Deputy Minister of Defence oversees the finances and administration side and the Minister of National Defence signs off on all your activities that you have indicated.

**Mr. Adams:** He is the minister of CSE, which reports to him.

**Senator Day:** To give you authorization?

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Day:** Does Ms. Bloodworth get involved in any of that type of approval of your activities?

**Mr. Adams:** Most things go through her and the deputy on their way to the minister.

**Senator Day:** You indicated, toward the conclusion of your remarks, that you have technological challenges, and that you complemented our partners with respect to some of the technology they have been able to share with you. In general terms, are you able to tell us what we are talking about? Is this a major change from analogue to digital — adjusting to that kind of activity?

**Mr. Adams:** That, among other things, of course. The volume and type of communications is literally endless. That combination is the challenge for us. Our vision is security through information superiority. We want to master the Internet. That is a challenge that no one institution — be it ours or the National Security Agency, NSA, for that matter — can manage on their own. We try to do that in conjunction with our allies.

At the same time, we have a threat that is very diverse, very distributed around the world — similar to needles in haystacks. We have the combination of the technology and the threat that, together, make it virtually impossible for any one organization to manage it on its own. That is what we mean by working together. If we are to master that Internet, we will have to do it together; and we are focusing on that.

**Senator Day:** Do you need more equipment that you do not have now, or are we talking about intelligent operators, who can work that equipment?

**Mr. Adams:** We are talking about both. We have to try to stay ahead, if possible, of the technological evolution; and we have to have the people who are capable of operating that technologically sophisticated equipment. It is a combination of both.

Do we have enough? We have enough now. We are looking at what we will need in the future to sustain that type of operation. We spend much time on that.

**M. Adams :** Mme Bloodworth est responsable des opérations et de la politique, et le sous-ministre de la Défense est responsable des finances et de l'administration.

**Le sénateur Day :** Le sous-ministre de la Défense contrôle les finances et l'aspect administratif et le ministre de la Défense nationale donne son aval pour ce qui est de toutes les activités dont vous avez fait état.

**M. Adams :** Il est le ministre responsable du CST, qui relève de lui.

**Le sénateur Day :** Pour vous donner les autorisations requises?

**M. Adams :** C'est exact.

**Le sénateur Day :** Mme Bloodworth intervient-elle à quelque niveau dans ce genre d'approbation de vos activités?

**M. Adams :** La plupart des choses passent par elle et le sous-ministre avant d'aboutir chez le ministre.

**Le sénateur Day :** Vous avez indiqué, vers la fin de votre déclaration, que vous êtes confronté à des défis technologiques, et que vous avez travaillé en complément de nos partenaires pour ce qui est de certaines des technologies que ceux-ci ont pu partager avec vous. Seriez-vous en mesure de nous dire, en des termes généraux, ce dont nous parlons ici? S'agit-il d'un changement important, le passage de l'analogue au numérique — l'adaptation à ce genre d'activité?

**M. Adams :** Cela, parmi d'autres choses, bien sûr. Le volume et le genre de communications sont littéralement illimités. C'est cette combinaison qui est le défi pour nous. Notre vision est celle de la sécurité par le biais de la supériorité fondée sur le renseignement. Nous voulons maîtriser Internet. Il s'agit là d'un défi qu'aucune institution — que ce soit la nôtre ou la National Security Agency, la NSA — ne peut gérer toute seule. Nous nous efforçons de faire cela conjointement avec nos alliés.

En même temps, nous avons une menace qui est très diverse, très distribuée dans le monde — c'est un petit peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Nous avons la combinaison de la technologie et de la menace qui, ensemble, font qu'il est presque impossible pour une seule et même organisation, quelle qu'elle soit, de gérer cela toute seule. Voilà ce que nous entendons par travailler ensemble. Si nous voulons maîtriser l'Internet, il nous faudra le faire ensemble, et c'est là-dessus que nous mettons l'accent.

**Le sénateur Day :** Vous faut-il davantage de matériel que vous n'avez pas à l'heure actuelle, ou bien parle-t-on ici d'agents du renseignement, qui puissent utiliser ce matériel?

**M. Adams :** On parle des deux choses. Il nous faut nous efforcer, dans toute la mesure du possible, de rester en avance par rapport à l'évolution technologique; et il nous faut avoir des personnes qui soient en mesure d'utiliser ce matériel technologique hautement sophistiqué. C'est un mélange des deux.

Avons-nous ce qu'il nous faut? Nous avons ce qu'il nous faut en ce moment. Nous sommes en train d'examiner ce qu'il nous faudra à l'avenir pour soutenir ce genre d'opération. Nous y consacrons beaucoup de temps.



**Senator Day:** You have a mandated role in legislation for information technology, as well as the foreign intelligence.

**Mr. Adams:** Yes, we do.

**Senator Day:** Is your role to protect all the government information technology?

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Day:** If there was a virus, for example, that was put into the Internet, is that the area in which you get involved? Would you try to trace that down and let the RCMP know where it likely came from and how to handle it?

**Mr. Adams:** We would focus on a sophisticated threat — in other words, a state-sponsored threat — but not the average hacker. Public Safety Canada has the responsibility for that aspect of critical infrastructure protection.

**Senator Day:** Is that in Mr. Day's department?

**Mr. Adams:** Yes.

**Senator Day:** Does he have a group of people, separate from you, that are involved in communications intelligence and protection?

**Mr. Adams:** Correct; but not intelligence as much as protection. They are not out there looking to see who is putting it in there; they react once they have the virus or once there is something wrong.

**Senator Day:** Who is doing the job now? You have to react quickly on these things. Sometimes we will see an announcement made — be careful, turn your computer off — every once in a while that happens. Or the media covers a story that a worm virus is working its way through. Who looks after handling the public file on that and tries to find a solution to this?

**Mr. Adams:** Public Safety Canada handles that; but we would act as the technical advisor if they asked us.

**Senator Day:** Apart from the information technology side of your mandate, you described yourself as a foreign intelligence agency, in effect, for communications.

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Day:** We just had an interesting hypothetical discussion with Mr. Judd about "what ifs." What if we decided to have a foreign intelligence activity, other than that which would come under section 16 of the Canadian Security Intelligence Service Act? If we had a full-blown foreign intelligence activity, directed as we might determine it to be directed, would it make sense that your foreign intelligence agency activity would be combined with whatever else we put in place for operatives throughout the world?

**Le sénateur Day :** Vous avez, en vertu de la loi, un rôle en matière de technologie de l'information ainsi qu'un rôle en matière de renseignement étranger.

**M. Adams :** Oui, en effet.

**Le sénateur Day :** Votre rôle est-il de protéger toute la technologie de l'information du gouvernement?

**M. Adams :** C'est exact.

**Le sénateur Day :** Si, par exemple, un virus était installé dans Internet, est-ce là quelque chose dont vous vous occuperiez? Essaieriez-vous d'en retracer l'origine et indiqueriez-vous à la GRC sa provenance probable et la façon de s'attaquer au problème?

**M. Adams :** Nous nous en occuperions s'il s'agissait d'une menace sophistiquée — en d'autres termes, d'une menace parrainée par un État —, mais pas si c'était le fait d'un simple pirate informatique. Sécurité publique et Protection civile Canada est responsable de cet aspect de la protection des infrastructures essentielles.

**Le sénateur Day :** Cela relève-t-il du ministère de M. Day?

**M. Adams :** Oui.

**Le sénateur Day :** A-t-il un groupe de personnes, qui est distinct de votre équipe, et qui s'occupe de la protection des communications et du renseignement transmissions?

**M. Adams :** C'est exact, mais ce groupe s'occupe davantage de protection que de renseignement. Il n'est pas là en train d'essayer de voir qui est en train d'installer un virus; il réagit une fois que le virus est là ou qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

**Le sénateur Day :** Qui fait ce travail à l'heure actuelle? Il vous faut réagir rapidement face à ce genre de problème. Il nous arrive de temps à autre de voir des avertissements du genre : faites attention, fermez votre ordinateur. Ou bien les médias vont faire un reportage au sujet d'un programme-ver qui est en train de se propager. Qui s'occupe du dossier public en la matière et essaie de trouver une solution?

**M. Adams :** C'est Sécurité publique Canada qui s'occupe de cela, mais nous jouerions le rôle de conseiller technique si on nous en faisait la demande.

**Le sénateur Day :** En dehors du volet technologie de l'information de votre mandat, vous vous êtes décrit, en définitive, comme étant une agence de renseignement étranger pour les communications.

**M. Adams :** C'est exact.

**Le sénateur Day :** Nous venons tout juste d'avoir une discussion hypothétique intéressante avec M. Judd au sujet de « qu'est-ce qui se passerait si ». Qu'est-ce qui se passerait si nous décidions d'avoir une activité de renseignement étranger autre que celles qui relèvent de l'article 16 de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité? Si nous avions une activité de renseignement de sécurité à part entière, dirigée contre ce que l'on aurait décidé, serait-il logique que votre activité d'agence de renseignement étranger soit combinée avec tout ce que nous mettrions en place pour les agents partout dans le monde?

**Mr. Adams:** Are you talking about a foreign human intelligence activity?

**Senator Day:** Yes.

**Mr. Adams:** Combined is unlikely; there are quite different requirements, technological challenges and training regimes. However, it would certainly complement what we do internationally on foreign intelligence. There would be the combination of our foreign intelligence communications and the foreign human intelligence, which would complement it.

**Senator Day:** Surely, it would make sense. Intelligence is information that is assessed, analyzed and synthesized so that it applies to whatever group or organization is getting all this information and then trying to get something intelligent out of it.

**Mr. Adams:** It would come together at the centre; but, for example, we do not run agents. It is a fundamentally different business — the human intelligence business — than ours. We deal in electrons; they deal in humans. That is a whole different demand from the point of view of expertise within the establishment itself.

**Senator Day:** However, the information that is gathered has to be put together with other information that is gathered. It is like two different operatives putting the information together somewhere.

**Mr. Adams:** Correct, and that would be the responsibility of assessment agencies, of which we have the Intelligence Assessment Secretariat, IAS, within the Privy Council Office and the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, within CSIS. That would come together at that level.

**Senator Day:** What, if any, direction do you get from Foreign Affairs and International Trade Canada?

**Mr. Adams:** Direction, again, is in the form that their minister would be included in the establishment of the priorities. We take those priorities to the extent that there are external affairs priorities there, and they meet the threshold that has been established as to what the most important priorities are. We would then deal with each of those departments, including Foreign Affairs and International Trade Canada, to determine specifically what it is we would do to assist them in prosecuting their mandate.

**Senator Day:** Is your activity — the quarter of reports with respect to Afghanistan — Foreign Affairs-based information and intelligence or tactical military information?

**Mr. Adams:** It is a combination of all three “Ds” — defence, which is obviously for the military; development, which would be for Canadian International Development Agency, CIDA; and diplomatic, which would be external. I should have made the point that all of that work is not necessarily for defence or for support to military operations; it is to support all of the activities within Afghanistan.

**M. Adams :** Parlez-vous d'une activité de renseignement humain étranger?

**Le sénateur Day :** Oui.

**M. Adams :** Il est peu probable que cela puisse être combiné; il existe des exigences, des défis technologiques et des régimes de formation très différents. Cependant, cela viendrait certainement compléter ce que nous faisons à l'échelle internationale en matière de renseignement étranger. Il y aurait combinaison de nos renseignements transmissions étrangers et du renseignement humain étranger, qui seraient complémentaires.

**Le sénateur Day :** C'est ce qui serait logique. Les renseignements sont des informations qui sont évaluées, analysées et synthétisées de façon à s'appliquer au groupe ou à l'organisation qui recueille toutes ces informations pour s'efforcer ensuite d'en tirer quelque chose d'intelligent.

**M. Adams :** Tout cela se retrouverait au centre, mais, par exemple, nous n'avons pas d'agents. L'activité renseignement humain est fondamentalement différente de notre activité. Nous, nous nous occupons d'électrons; eux, ils s'occupent d'êtres humains. Il y a une demande toute différente pour ce qui est des compétences qui sont requises au sein de l'institution elle-même.

**Le sénateur Day :** Quoi qu'il en soit, les renseignements qui sont recueillis doivent être ajoutés à d'autres renseignements qui sont rassemblés. C'est comme s'il y avait deux agents différents qui réunissaient tous les renseignements quelque part.

**M. Adams :** C'est exact, et ce serait là la responsabilité des agences d'évaluation que nous avons, notamment le Secrétariat de l'évaluation du renseignement, ou SER, au sein du Bureau du Conseil privé, et le Centre intégré d'évaluation des menaces, le CIEM, au sein du SCRS. Il y aurait rencontre à ce niveau-là.

**Le sénateur Day :** Quelles directives, s'il y en a, vous viennent d'Affaires étrangères et Commerce international Canada?

**M. Adams :** Encore une fois, les seules directives émanant de ce ministère seraient celles découlant de la participation par le ministre à l'établissement des priorités. Nous prenons ces priorités, et s'il y en a qui viennent des Affaires étrangères, alors elles doivent être conformes au seuil qui a été établi quant aux priorités les plus importantes. Nous traiterions alors avec chacun de ces ministères, y compris Affaires étrangères et Commerce international Canada, pour déterminer précisément ce que nous pourrions faire pour les aider dans la poursuite de leur mandat.

**Le sénateur Day :** Votre activité — le quart des rapports concernant l'Afghanistan — est-elle axée sur des renseignements et de l'information d'intérêt pour le ministère des Affaires étrangères ou bien le renseignement militaire tactique?

**M. Adams :** C'est une combinaison des trois « D » — défense, ce qui concerne bien sûr les militaires; développement, ce qui concerne l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI; et diplomatique, c'est-à-dire ce qui est externe. J'aurais dû préciser que tout ce travail n'a pas forcément pour objet de servir la défense ou l'appui aux opérations militaires; il s'agit d'appuyer l'ensemble des activités menées en Afghanistan.



**Senator Day:** I am glad we had a chance to clarify that.

**The Chairman:** In that hypothetical foreign capability, you probably have a role in terms of assisting with communications.

**Mr. Adams:** Yes.

**The Chairman:** How they would communicate back, and how they might be communicated with — this is your area.

**Mr. Adams:** Again, we would be there for the technical assistance if that is what is required, yes.

**The Chairman:** Five authorizations in the last 18 months does not sound like much supervision. Would you care to elaborate on that, so we have a better understanding of authorizations?

**Mr. Adams:** On the supervision or the authorizations?

**The Chairman:** I said that five authorizations does not sound like much supervision, and so perhaps we do not understand the nature or quality of the authorizations.

**Mr. Adams:** The authorizations are extensive documents that lay out exactly what we would want to do. They are only good for a year, and then we have to go back and refresh them. I do not like to use the word “renew,” because it is not a question of re-stamping them. We literally have to go back with the justification included again. The minister then, again, looks at all the requirements and puts his limitations and conditions on that. Every six months, we go back to the minister to tell him what we have done using those authorizations. This includes, for example, how many private communications, if any, we have intercepted and what exactly we have done with those private communications. Over and above that, every year, the CSE commissioner reviews in detail each of those ministerial authorizations.

**The Chairman:** Can you give us the elements of a hypothetical authorization?

**Mr. Akman:** A request goes up through the two deputy ministers, as Mr. Adams said, to the minister to authorize the interception of either an activity or class of activities.

**The Chairman:** When you say “activity” or “class of activities,” give us a hypothetical example as you go through the process.

**Mr. Akman:** We are getting a bit into operations here.

**Robert Gordon, Associate Chief (Operations), Communications Security Establishment:** It is a type of collection activity that we are talking about. The minister is authorizing a specific operational technique.

**Senator Banks:** A technique, not a subject?

**Mr. Gordon:** That is correct. It is a class of activities.

**Le sénateur Day :** Je suis heureux que nous ayons eu l'occasion de préciser cela.

**Le président :** Dans cette capacité étrangère hypothétique, vous avez probablement un rôle à jouer sur le plan de l'aide aux communications.

**M. Adams :** Oui.

**Le président :** La façon dont les intervenants communiqueraient en retour et dont on pourrait communiquer avec eux, c'est là votre domaine.

**M. Adams :** Encore une fois, nous serions là pour l'aide technique si c'est cela qui est requis, oui.

**Le président :** Cinq autorisations au cours des 18 derniers mois ne semblent pas correspondre à beaucoup de supervision. Auriez-vous l'obligeance d'expliquer davantage cela, afin que nous comprenions mieux les autorisations?

**M. Adams :** Vous parlez de la supervision ou des autorisations?

**Le président :** J'ai dit que cinq autorisations, cela ne semble pas constituer une grande supervision, alors peut-être que nous ne comprenons pas la nature ou la qualité des autorisations.

**M. Adams :** Les autorisations sont de vastes documents qui explicitent dans le menu détail ce que nous voudrions faire. Elles ne sont valables que pendant un an, après quoi il nous faut retourner les rafraîchir. Je n'aime pas le terme « renouveler », car il n'est pas question de tout simplement les estampiller de nouveau. Il nous faut littéralement retourner en incluant de nouveau les pièces justificatives. Le ministre examine alors toutes les exigences et impose ses limites et conditions. Tous les six mois, nous retournons voir le ministre pour lui dire ce que nous avons fait dans l'application des autorisations. Cela inclut, par exemple, le nombre de communications privées, s'il en est, que nous avons interceptées et ce que nous en avons fait très exactement. En plus de cela, chaque année, le commissaire du CST revoie dans le détail chacune de ces autorisations ministérielles.

**Le président :** Pourriez-vous nous donner les éléments d'une autorisation hypothétique?

**M. Akman :** Comme l'a expliqué M. Adams, une demande est acheminée par les deux sous-ministres au ministre, en vue de l'autorisation de l'interception d'une activité ou d'une catégorie d'activités.

**Le président :** Lorsque vous dites « activité » ou « catégorie d'activités », donnez-nous un exemple hypothétique au fur et à mesure du processus.

**M. Akman :** Nous nous aventurons un petit peu ici du côté des opérations.

**Robert Gordon, chef associé (Opérations), Centre de la sécurité des télécommunications :** Nous parlons ici d'un genre d'activité de collecte. Le ministre autorise une technique opérationnelle bien particulière.

**Le sénateur Banks :** Une technique, et non pas un sujet?

**M. Gordon :** C'est exact. C'est une catégorie d'activités.

**The Chairman:** An example would be intercepting a cellphone call. Surely you are not giving away the store to the bad guys if you say that.

**Mr. Gordon:** Yes, senator, that conceivably is an example of what we might intercept. We might intercept in a broader class than just cellular phone activity.

**Mr. Akman:** Then we have to satisfy the minister that the interception would be directed at foreign entities outside of Canada. There are a few conditions set out in the legislation, the most important of which are the measures in place to protect the privacy of Canadians if a private communication will be intercepted.

Just to go back a little, when we are directing our activity at a foreign entity, we do not know beforehand the target, to whom the target will be talking. To use your example of cellphones, we do not know whom someone in a foreign country will call beforehand. That is why we cannot get the prior judicial authorization that we were alluding to before. CSE is getting an authorization that if a communication comes to or from Canada, having an expectation of privacy, CSE would be shielded from the Criminal Code.

This was explained when Bill C-36 went through, both to the Senate and the House of Commons. The ministerial authorization is a shield, because when we are directing at a foreign entity, we do not have the information beforehand. That was the prior problem that CSE needed addressed in Bill C-36. With the definition of "private communication," it was an offence if we intercepted the communications of a foreign target who happened to be calling someone in Canada.

We do not know beforehand whether, in a year, there will be one communication to or from Canada or a number of them. This ministerial authorization was the regime we put in place to shield the CSE from intercepting a private communication.

If the communication comes to Canada and there is no foreign intelligence value, it is destroyed. The condition in the legislation says that only essential foreign intelligence communications would be retained if they relate to international relations, security or defence. Therefore, if there is a communication to or from Canada that has nothing to do with foreign intelligence, it is destroyed. If it is foreign intelligence and essential, it will be used and retained.

**The Chairman:** Can you provide the committee with a hard copy of a sample authorization?

**Mr. Adams:** No, we could not.

**The Chairman:** Why?

**Le président :** Un exemple serait l'interception d'un appel par téléphone cellulaire. Vous ne livrez pas de secret aux méchants en disant cela.

**M. Gordon :** Oui, sénateur, ce pourrait être là un exemple de ce que nous intercepterions. Nous ferions peut-être de l'interception dans une catégorie plus vaste qui ne se limite pas à la simple activité sur téléphone cellulaire.

**M. Akman :** Il nous faut ensuite prouver au ministre que l'interception viserait des entités étrangères à l'extérieur du Canada. La loi énonce un certain nombre de conditions, la plus importante étant les mesures en place pour protéger la vie privée des Canadiens en cas d'interception d'une communication privée.

Pour retourner un petit peu en arrière, lorsque nous dirigeons notre activité sur une entité étrangère, nous ne connaissons pas au préalable la cible, à qui la cible va parler. Pour reprendre votre exemple du téléphone cellulaire, nous ne savons pas à l'avance à qui téléphonerait quelqu'un dans un pays étranger. C'est pourquoi nous ne pouvons pas obtenir cette autorisation judiciaire préalable à laquelle nous avons fait allusion tout à l'heure. Le CST obtient une autorisation selon laquelle, si une communication est envoyée à destination ou en partance du Canada, et s'il y a un risque d'atteinte à la vie privée, le CST serait à l'abri du Code criminel.

Cela a été expliqué lors de l'adoption du projet de loi C-36, et au Sénat et à la Chambre des communes. L'autorisation ministérielle est un écran, car lorsque nous visons une entité étrangère, nous ne disposons pas des renseignements au préalable. C'était là le problème qui existait antérieurement et que le CST voulait voir régler dans le cadre du projet de loi C-36. Avec la définition de « communication privée », nous enfreignons la loi si nous interceptons la communication d'une cible étrangère qui appelait quelqu'un se trouvant au Canada.

Nous ne pouvons pas savoir à l'avance s'il y aura, pendant l'année, une communication à destination ou en partance du Canada ou plusieurs d'entre elles. Cette autorisation ministérielle est le mécanisme qui a été mis en place pour mettre à l'abri le CST du fait d'interception de communications privées.

Si la communication arrive au Canada et qu'elle n'a aucune valeur sur le plan renseignement étranger, alors elle est détruite. La condition énoncée dans la loi dit que seules des communications de renseignements étrangers essentielles seront conservées si elles concernent les relations internationales, la sécurité ou la défense. En conséquence, s'il y a, à destination ou en partance du Canada, une communication qui n'a rien à voir avec le renseignement étranger, alors elle est détruite. Si la communication a trait au renseignement étranger et est essentielle, alors elle sera utilisée et conservée.

**Le président :** Pourriez-vous fournir au comité une copie papier d'un échantillon d'autorisation?

**M. Adams :** Non, nous ne le pourrions pas.

**Le président :** Pourquoi?



**Mr. Adams:** Normally they are classified, top secret COMINT — communications intelligence.

**The Chairman:** I mentioned a sample. You do not have to give us an authorization that you gave to the minister, but just a sample.

**Mr. Adams:** Could we take that under advisement?

**The Chairman:** Yes, please. We are not asking for an authorization that you actually gave the minister; we are asking for a sample to see what it looks like.

**Mr. Adams:** We will see what we can do.

**The Chairman:** There is the question of managing information sharing with our allies. You mentioned the NSA. There are the Five Eyes, members of the international signals intelligence community: Canada, Great Britain, United States, Australia and New Zealand. Is it your job to decide what is shared? Who, within the system, determines what information you collect is shared with our allies with whom we work closely?

**Mr. Adams:** Essentially, it is driven very much by the priorities. If it is a priority and there is a mutual interest in sharing, we would share consistent with our priorities and consistent with the interests of Canada.

**The Chairman:** Who makes that judgment? Is that your judgment or a judgment made by someone else in the system?

**Mr. Adams:** Some judgments are mine, and, with others, I would go up and seek authority if I was in doubt.

**Senator Banks:** I am confused. Mr. Akman was describing the authorization. It is the nature of the authorization that I am asking about. Mr. Akman often called it “the communication,” but you said earlier that the nature of the authorization that you get is not to obtain a communication between Fred in Indonesia and me.

**Mr. Adams:** No.

**Senator Banks:** It is to intercept that sort of communication. Have I got that right? The authorization allows you to use a particular technological device to intercept a certain kind of communication?

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Banks:** Having got that authorization, can you use it to apply to anyone?

**Mr. Adams:** Any number of intercepts, yes.

**Senator Banks:** Some of those authorizations include the authority to interrupt communications from someone in Indonesia and in circumstances in which that Canadian might otherwise have a reasonable expectation of privacy.

**M. Adams :** En règle générale, il s'agit de renseignements COMINT très secrets, classifiés — nous parlons de renseignements transmissions.

**Le président :** J'ai parlé d'un échantillon. Il ne s'agirait pas de nous donner une autorisation que vous avez fournie au ministre, mais juste un échantillon.

**M. Adams :** Permettez-vous qu'on y réfléchisse?

**Le président :** Oui, s'il vous plaît. Nous ne vous demandons pas une autorisation que vous avez véritablement donnée au ministre, mais simplement un échantillon, pour voir à quoi cela ressemble.

**M. Adams :** Nous verrons ce que nous pouvons faire.

**Le président :** Il y a la question de la gestion de l'échange d'information avec vos alliés. Vous avez parlé de la NSA. Il y a les Five Eyes, qui sont membres de la communauté internationale du renseignement sur les communications : le Canada, la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Est-ce votre tâche de décider ce qui est échangé? Qui, à l'intérieur du système, détermine quelles informations, parmi celles que vous recueillez, sont partagées avec nos alliés avec qui nous travaillons étroitement?

**M. Adams :** Cela est très largement déterminé par les priorités. S'il s'agit d'une priorité et qu'il y a un intérêt mutuel à partager les renseignements, alors c'est ce que nous faisons, conformément à nos priorités et aux intérêts du Canada.

**Le président :** Qui prend la décision? La décision vous appartient-elle ou bien est-ce l'affaire de quelqu'un d'autre à l'intérieur du système?

**M. Adams :** Certaines décisions sont les miennes, et dans d'autres cas, si j'ai des doutes, je monte plus haut et demande une autorisation.

**Le sénateur Banks :** Je suis confus. M. Akman a décrit l'autorisation. C'est au sujet de la nature de l'autorisation que je vous interrogeais. M. Akman a souvent appelé cela « la communication », mais vous avez dit plus tôt que la nature de l'autorisation que vous obtenez est telle qu'il ne s'agit pas pour vous d'obtenir une communication entre Fred, en Indonésie, et moi.

**M. Adams :** Non.

**Le sénateur Banks :** Il s'agit d'intercepter ce genre de communication. Ai-je bien compris? L'autorisation vous permet d'utiliser un dispositif technologique particulier pour intercepter un certain genre de communication, n'est-ce pas?

**M. Adams :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** Ayant obtenu cette autorisation, pouvez-vous l'appliquer à n'importe qui?

**M. Adams :** À quantité d'interceptions, oui.

**Le sénateur Banks :** Certaines de ces autorisations englobent le pouvoir d'intercepter une communication d'une personne en Indonésie, et ce dans des circonstances dans lesquelles le Canadien concerné se serait normalement attendu à un degré raisonnable de protection de sa vie privée.

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Zimmer:** Major General, you are probably too young to remember, but many years ago I worked for the Minister of National Defence, and we did cross paths. I am sort of like the *Flight of the Phoenix*. I expired in flames, and I have come back here in this form. It is good to see you again.

The relationship that your organization has is part of National Defence. In your opinion, is it positioned in the right place?

**Mr. Adams:** Yes.

**Senator Atkins:** Why?

**Mr. Adams:** Historically, it is correct, in the sense that that has been our home department since post-World War II. However, in practical terms, that is where the vast majority of our efforts are concentrated at this particular time. Where else would be more appropriate? No matter where you argue, there are pros and cons for both, but we are quite comfortable where we are. It seems to be working. Back to the bifurcation, this is part of the reason I do have a responsibility to the Privy Council Office. No matter where I am, I have to be very careful that I do not become that department's resource, because I have a much broader mandate, as has been talked about, than to any given department.

Obviously, the National Security Adviser watches closely to ensure that I am not pigeonholed into defence. That is a reasonable explanation.

**Senator Zimmer:** Do you see it staying there in the future, or are there possibilities of moving under a different command or under a different authority?

**Mr. Adams:** Do you mean under a different regime?

**Senator Zimmer:** Yes.

**Mr. Adams:** Whatever the government decides, we will be where they want us to be, but at this particular time, we are comfortable where we are.

**Senator Zimmer:** Margaret Bloodworth emphasized in her remarks to you in March that Canada is a net importer of intelligence. You mentioned that. Technically, is it net as in gross or net as in fishing for information? What do you mean by the term "net importer"?

**Mr. Adams:** I mean all of those. In relative terms, we are small, obviously, compared to the National Security Agency of the United States. We are relatively small even in comparison to Government Communications Headquarters, GCHQ, in Great Britain. We would generally gain more than we give. There are some areas where we are more active than they are, and that is the game based on our national priorities. There are some areas in

**M. Adams :** C'est exact.

**Le sénateur Zimmer :** Major-général, vous êtes sans doute trop jeune pour vous en rappeler, mais il y a de cela de nombreuses années j'ai travaillé pour le ministère de la Défense nationale, et nous nous sommes croisés. Je suis un petit peu comme le phénix, brûlé, renaissant de ses cendres sous la forme que vous voyez. Je suis heureux de vous revoir.

La relation qu'a votre organisation s'inscrit dans la Défense nationale. À votre avis, est-elle située au bon endroit?

**M. Adams :** Oui.

**Le sénateur Atkins :** Pourquoi?

**M. Adams :** Historiquement, il est vrai qu'en un sens c'est là notre ministère d'attache depuis l'après-Seconde Guerre mondiale. Cependant, sur le plan pratique, c'est là que sont concentrés la grande majorité de nos efforts en ce moment. Quel serait un meilleur endroit? Peu importe de quel côté vous vous placez, il y a du pour et du contre dans les deux cas, mais nous sommes très à l'aise avec notre situation. Cela semble fonctionner. Pour en revenir à la bifurcation, cela fait partie de la raison pour laquelle j'ai une responsabilité envers le Bureau du Conseil privé. Peu importe où je suis, il me faut être prudent et veiller à ne pas devenir la ressource de ce ministère, car j'ai un mandat beaucoup plus vaste, comme cela a été dit, qui ne se limite à aucun ministère.

Clairement, la conseillère à la sécurité nationale surveille la situation de très près pour veiller à ce que je ne me trouve pas casé exclusivement dans la défense. C'est là une explication raisonnable.

**Le sénateur Zimmer :** Pensez-vous que les choses resteront telles quelles à l'avenir, ou bien y a-t-il des possibilités que vous soyez versé sous un commandement différent ou une autorité différente?

**M. Adams :** Entendez-vous par-là un régime différent?

**Le sénateur Zimmer :** Oui.

**M. Adams :** Quoi que décide le gouvernement, nous serons là où il souhaite que nous soyons, mais à l'heure actuelle, nous sommes à l'aise avec la situation dans laquelle nous nous trouvons.

**Le sénateur Zimmer :** Margaret Bloodworth a souligné, lors de la déclaration qu'elle vous a faite en mars, que le Canada est un importateur net de renseignement. Vous avez mentionné cela. Techniquement, est-ce net par opposition à brut ou net comme dans « aller à la pêche pour des renseignements »? Qu'entendez-vous par « importateur net »?

**M. Adams :** J'entends par là toutes ces choses. Nous sommes petits, proportionnellement, bien sûr, comparativement à la National Security Agency des États-Unis. Nous sommes même relativement petits comparativement aux Government Communications Headquarters, ou GCHQ, au Royaume-Uni. De façon générale, nous obtiendrions plus que nous ne donnerions. Il y a certains domaines dans lesquels nous sommes



the world where we are present and other people are not. Obviously, in that case, we would be an exporter of information, if that information was needed elsewhere.

In total, that is basically it, senator.

**The Chairman:** Do protocols exist where you have divided up the spectrum, as it were?

**Mr. Adams:** No, they do not, senator. It is based purely on our priorities as defined by the government.

**The Chairman:** Allied countries do not get together and say, "You seem to be doing fairly well in this area, but we have a bit of a gap over here; any chance of you moving into it?"

**Mr. Adams:** No, we do not. If it is important to Canada, we will be there, if we can get there, obviously.

In discussions, as I said earlier, knowing the priorities that we have, we would share if there are mutual priorities and mutual national interests.

**The Chairman:** You could seize the turf, even. To give an example, the Australians have a profound interest in Indonesia.

**Mr. Adams:** Correct.

**The Chairman:** It seems redundant not to take advantage of the Australians' acknowledged expertise in that area.

**Mr. Adams:** It would be redundant not to, but if our government wanted information on Indonesia, we would be trying to get that information on Indonesia. If we could supplement that using Australian information, we would.

**The Chairman:** You would start with a message to the Australians saying, "What do you know about this?"

**Mr. Adams:** We might.

**The Chairman:** Okay.

**Senator Zimmer:** This is more of a point of clarification. I was interested in your comment about technological change. You indicate that the Internet has almost doubled to over 1 billion users, with the largest growth occurring in Africa and the Middle East. I could understand the Middle East; I am pleasantly surprised to hear that an undeveloped continent such as Africa is developing that quickly. What is the percentage between the two areas?

**Mr. Adams:** I cannot give you that kind of detail, but the rationale is simple: They have skipped a generation of communications and have gone directly to the Internet. The protocol is wireless. Towers are needed.

**Senator Banks:** Most of them are from the Nigerian foreign affairs department and they want to give you a million dollars.

plus actifs qu'eux, et c'est là le jeu qui est déterminé par nos priorités nationales. Il y a certaines régions du monde dans lesquelles nous sommes présents alors que d'autres ne le sont pas. Bien évidemment, dans pareil cas, nous serions un exportateur de renseignements, si ces renseignements étaient nécessaires ailleurs.

Voilà qui résume un peu le tout, sénateur.

**Le président :** Existe-t-il des protocoles en vertu desquels vous avez en quelque sorte divisé le spectre entre vous?

**M. Adams :** Non, sénateur. Cela s'appuie purement sur nos priorités, telles que définies par le gouvernement.

**Le président :** Les pays alliés ne se réunissent pas pour dire : « Vous semblez vous débrouiller assez bien dans telle région, mais il y a un petit écart par ici; y a-t-il quelque possibilité pour vous de vous en occuper? »

**M. Adams :** Non. Si c'est important pour le Canada, nous serons là, si nous pouvons y être, bien sûr.

Comme je l'ai déjà dit, lors des discussions que nous pouvons avoir, compte tenu des priorités que nous avons, nous partageons les informations s'il y a des priorités et des intérêts nationaux mutuels.

**Le président :** Vous pourriez même occuper le terrain. Pour vous donner un exemple, les Australiens s'intéressent de très près à l'Indonésie.

**M. Adams :** C'est exact.

**Le président :** Il semble redondant de ne pas profiter de la compétence reconnue des Australiens dans cette région.

**M. Adams :** Il est peut-être redondant de ne pas le faire, mais si notre gouvernement souhaitait avoir des renseignements sur l'Indonésie, nous nous efforcerions d'obtenir ces renseignements sur l'Indonésie. Si nous pouvions compléter cela en puisant dans des renseignements australiens, nous le ferions.

**Le président :** Vous commenceriez par un message aux Australiens disant : « Que voulez-vous savoir là-dessus? »

**M. Adams :** Possiblement.

**Le président :** Très bien.

**Le sénateur Zimmer :** Ce qui suit est davantage une demande d'éclaircissement. J'ai été intrigué par votre commentaire au sujet du changement technologique. Vous avez indiqué que le nombre d'utilisateurs d'Internet a presque doublé, pour atteindre plus d'un milliard, la croissance la plus importante étant enregistrée en Afrique et dans le Moyen-Orient. Je peux comprendre ce qui se passe au Moyen-Orient; je suis agréablement surpris d'apprendre qu'un continent sous-développé comme l'Afrique se développe à une telle vitesse. Quel est l'écart entre ces deux régions du globe?

**M. Adams :** Je ne peux pas vous fournir ce genre de détail, mais la raison est fort simple : ils ont sauté une génération de communication et sont passés directement à Internet. Le protocole est sans fil. Des tours sont nécessaires.

**Le sénateur Banks :** La plupart d'entre eux appartiennent au ministère des Affaires étrangères du Nigeria et ils veulent vous donner un million de dollars.

**Mr. Adams:** They have gone that route. That is why they are moving so quickly.

**Senator Zimmer:** I also understand that CSE operates within all Canadian laws and that audits conducted by the Auditor General, Privacy Commissioner and Information Commissioner have uncovered no concerns about your organization's adherence to those laws. Are any of CSE's foreign intelligence-gathering operations subject to international laws?

**Mr. Adams:** I would have to ask my lawyer.

**Senator Zimmer:** I thought that is where it would go.

**Mr. Akman:** That is an interesting question. For the collection activities that we do, we comply with Canadian law. One could almost assume that in certain countries it would be an offence to intercept their communications, so if one starts from that premise, it leads one to the answer. We comply with our own laws when we do collection.

**Senator Zimmer:** In doing that, have you received complaints about interfering with other laws around the world?

**Mr. Akman:** As far as I know, we have never received any complaint. I have been around for a long time.

**The Chairman:** How would anyone know if their communications were intercepted?

**Mr. Adams:** We hope they would not.

**The Chairman:** That makes the oversight redundant, does it not?

**Mr. Adams:** I am sorry?

**The Chairman:** It is hard, if no one can complain.

**Mr. Adams:** This is not just those complaints. It includes complaints from my employees. It includes complaints from anyone that has suspicions — an "I-heard-a-click-on-my-line" complaint.

**The Chairman:** That happens to senators all the time.

**Mr. Adams:** I must say, to my knowledge, there has only ever been one complaint about CSE. We are doing very well.

**The Chairman:** Is Mr. Justice Lamer overpaid?

**Mr. Adams:** He is not dealing with complaints. He is dealing with a lot of oversight.

**Senator Zimmer:** You hope they would not know. It is like that submarine under the ocean; hopefully, nobody knows it is there, but it is.

Your website indicates that CSE relies on its closest foreign intelligence allies — United States, United Kingdom, Australia and New Zealand — to share the collection burden and the resulting intelligence yield. Can you provide us more detail with

**M. Adams :** Ils ont choisi cette voie. C'est pourquoi ils bougent si rapidement.

**Le sénateur Zimmer :** Je comprends également que le CST observe toutes les lois canadiennes et que les vérifications menées par la vérificatrice générale, le commissaire à la protection de la vie privée et le commissaire à l'information n'ont fait état d'aucune inquiétude quant au respect par votre organisation de ces lois. Y en a-t-il parmi les opérations de cueillette de renseignements étrangers du CST qui soient assujetties à des lois internationales?

**M. Adams :** Il me faudrait poser la question à mon avocat.

**Le sénateur Zimmer :** Je pensais bien que c'est à cela que les choses mèneraient.

**M. Akman :** Cette question est intéressante. En ce qui concerne les activités de cueillette que nous menons, nous respectons la loi canadienne. L'on pourrait presque supposer que, dans certains pays, ce serait un crime d'intercepter leurs communications, et si l'on part de cette prémisse, cela mène à la réponse. Nous observons nos propres lois lorsque nous faisons de la cueillette de renseignements.

**Le sénateur Zimmer :** Vous est-il arrivé, ce faisant, de recevoir des plaintes au sujet de votre ignorance d'autres lois dans le monde?

**M. Akman :** Que je sache, nous n'avons jamais reçu de plainte, et j'œuvre depuis longtemps dans le domaine.

**Le président :** Comment une personne saurait-elle que ses communications ont été interceptées?

**M. Adams :** Nous souhaiterions qu'elle ne le sache pas.

**Le président :** Cela rend redondante la surveillance, n'est-ce pas?

**M. Adams :** Pardon?

**Le président :** C'est difficile, si personne ne peut se plaindre.

**M. Adams :** Il n'y a pas que ces plaintes-là. Cela inclut les plaintes de mes employés. Cela inclut les plaintes de quiconque a des doutes — une plainte du genre « J'ai entendu un clic sur ma ligne ».

**Le président :** Cela arrive tout le temps aux sénateurs.

**M. Adams :** Il me faut dire qu'à ma connaissance il n'y a jamais eu la moindre plainte au sujet du CST. Nous nous débrouillons fort bien.

**Le président :** Le juge Lamer est-il trop bien payé?

**M. Adams :** Il ne s'occupe pas de plaintes. Il s'occupe de beaucoup de surveillance.

**Le sénateur Zimmer :** Vous espérez que les gens ne soient pas au courant. C'est comme le sous-marin dans l'océan; on espère que personne ne sache qu'il est là, mais il l'est.

Il est indiqué sur votre site Web que le CST compte sur ses plus proches alliés en matière de renseignement étranger — États-Unis, Royaume-Uni, Australie et Nouvelle-Zélande — pour partager le fardeau de la cueillette et les renseignements ainsi obtenus.



an appreciation of the nature of CSE's relationship with these counterparts in other countries? What is your relationship with them? How closely do you work with them?

**Mr. Adams:** It is very close and productive, and covers the full gamut of our activities. As I was saying earlier, if it is of interest to us and to our allies, we would share. Clearly, it is always based on our national interests and dictated by our priorities, but we share foreign intelligence; we share details on threats to our infrastructure — particularly in North America, we are very closely intertwined with the National Security Agency in the United States — and technological advances, et cetera. We pretty much cover the gamut in that regard.

**Senator Zimmer:** Thank you. Maybe we can reminisce a few minutes after.

**Mr. Adams:** Certainly.

**The Chairman:** Following along with the sharing of intelligence, for a moment, Mr. Adams, there are no laws in the United States that prohibit that agency from intercepting calls from one Canadian to another.

**Mr. Adams:** Correct. For them, that, would be foreign.

**The Chairman:** Right. They share information?

**Mr. Adams:** Correct.

**The Chairman:** Would it be unreasonable to assume that if they collected information from one Canadian to another that they thought would be of interest to the authorities in Canada, they would then give it to us?

**Mr. Akman:** CSE's legislation clearly indicates that CSE cannot direct its activities against Canadians anywhere or anybody in Canada. CSE could not be complicit in asking for it.

**The Chairman:** You could not ask for it, but could you receive it?

**Mr. Akman:** Probably we would not know their method of collection to know how they got it to start with. We would get a report that would say something is happening. We would not know its origins.

**The Chairman:** The suggestion that came up when Bill C-36 was being looked at that if the law prohibits you from listening to Canadians, you can always go to your friends, and they can listen to Canadians for you.

**Mr. Adams:** Could I make a point on that? There are two aspects. First, there is a protocol among us that we do not target each other's citizens.

Pourriez-vous nous expliquer de façon un peu plus détaillée la nature de la relation qu'entretient le CST avec ces agences analogues d'autres pays? Quelle est votre relation avec elles? Dans quelle mesure travaillez-vous étroitement avec elles?

**M. Adams :** Cette relation est très étroite et productive, et elle englobe toute la gamme de nos activités. Comme je le disais plus tôt, si la question revêt un intérêt pour nous et pour nos alliés, alors nous échangeons. Clairement, cela est toujours fondé sur nos intérêts nationaux et dicté par nos priorités, mais nous partageons les renseignements étrangers; nous partageons le détail quant aux menaces à notre infrastructure — tout particulièrement en Amérique du Nord, où nous sommes très étroitement interreliés avec la National Security Agency des États-Unis — et aux percées technologiques, et ainsi de suite. Nous couvrons plus ou moins toute la gamme à cet égard.

**Le sénateur Zimmer :** Merci. Peut-être que nous pourrions nous raconter des souvenirs d'ici quelques minutes.

**M. Adams :** Certainement.

**Le président :** Pour poursuivre encore un peu la discussion au sujet de l'échange de renseignements, monsieur Adams, il n'y a pas de loi aux États-Unis qui interdise à cette agence d'intercepter des appels entre Canadiens.

**M. Adams :** C'est exact. Pour les Américains, ce serait une communication étrangère.

**Le président :** C'est exact. Et ils partagent leurs renseignements?

**M. Adams :** C'est exact.

**Le président :** Serait-il déraisonnable de supposer que si les Américains recueillaient des renseignements, lors d'une conversation entre deux Canadiens, dont ils pensaient qu'ils pourraient intéresser les autorités canadiennes, alors ils nous les livreraient?

**M. Akman :** La loi du CST indique clairement que le CST ne peut pas, dans le cadre de ses activités, viser des Canadiens où que ce soit dans le monde, ni toute personne se trouvant au Canada. Le CST ne pourrait pas être complice en demandant de telles informations.

**Le président :** Vous ne pourriez pas en faire la demande, mais pourriez-vous les recevoir?

**M. Akman :** Pour commencer, nous ne serions probablement pas au courant de la méthode de cueillette et ne saurions donc pas comment ils auraient obtenu les informations. Nous recevriions un rapport disant que quelque chose se passe. Nous n'en connaîtrions pas l'origine.

**Le président :** La suggestion qui a été faite lors de l'examen du projet de loi C-36 était que si la loi vous interdit d'écouter ce que disent des Canadiens, vous pouvez toujours aller voir vos amis, qui peuvent les écouter à votre place.

**M. Adams :** Puis-je dire quelque chose là-dessus? Il y a deux aspects. Premièrement, il y a entre nous un protocole tel que nous ne ciblons pas les citoyens les uns des autres.

Second, we could not be complicit in anything they do. I could not ask my colleagues anywhere to target Canadians, because if I did that, I would be circumventing our law and thereby breaking that law. It would not happen.

However, if they targeted, unbeknownst to us, and it was obviously a threat that they envisaged, possibly to Canada, I would guess that — since if it is close to Canada, it is close to the United States — they may well give us that information. As Mr. Akman said, we would not have known where it came from or been involved in that targeting. We cannot circumvent our laws.

**Senator Atkins:** I am still a little surprised that that CSE comes under National Defence. As you expand, even though most of your business relates to matters relating to National Defence, would it not be better if you were independent of any department?

**Mr. Adams:** Do you mean as part of the centre?

**Senator Atkins:** As part of the centre and as part of the reporting process that you would go through. Would you ever meet with the Prime Minister?

**Mr. Adams:** I have not, but it could conceivably happen. He does get our product, or his office does. If I needed to see the Prime Minister, I would do that through the National Security Advisor.

**Senator Atkins:** That would be your chain of command?

**Mr. Adams:** Correct.

Further to your other question, the historical norm of the Privy Council Office, PCO — which would be the centre — is that it has stayed out of line departments and line business. If we were responsible to the centre, we would somehow have to be responsible to the Prime Minister, the Deputy Prime Minister or what have you, someone not in the line, so to speak.

The beauty of where we are now is that the PCO can do the challenge function, and our line responsibility is to the Minister of National Defence. It seems to work in our historical context. That is not to say that it could not work the other way. It does work the other way in some other countries. For example, Great Britain reports to the Foreign and Commonwealth Office. In New Zealand, it reports directly to the Prime Minister; and in Australia, to the Minister of Defence. It varies from country to country according to their tradition and their historical context.

**Senator Atkins:** Are you satisfied that any intelligence that you have to pass on will reach its goal?

**Mr. Adams:** Absolutely. We have two principal routes for the key departments. One is an electronic system that we control, which is very highly classified. The other is our client

Deuxièmement, nous ne pourrions pas être complice d'eux dans ce qu'ils feraient. Je ne pourrais pas demander à mes collègues, où que ce soit, de cibler des Canadiens, car si je faisais cela, cela reviendrait à contourner notre loi et je l'enfreindrais donc. Cela ne pourrait pas se faire.

Cependant, s'ils ciblaient des Canadiens à notre insu, et s'ils décelaient une menace, peut-être pour le Canada, je dirais — étant donné que si la menace est proche du Canada, elle est proche des États-Unis — qu'il se pourrait fort bien qu'ils nous livrent ces renseignements. Comme l'a dit M. Akman, nous n'en connaîtrions pas la provenance et nous n'aurions pas participé à l'opération. Nous ne pouvons pas contourner nos lois.

**Le sénateur Atkins :** Cela m'étonne toujours un peu que le CST relève de la Défense nationale. Au fur et à mesure de votre expansion, même si le gros de votre activité concerne des questions qui sont liées à la Défense nationale, ne serait-il pas préférable que vous soyez indépendant de tout ministère?

**M. Adams :** Vous voulez dire dans le cadre du centre?

**Le sénateur Atkins :** Dans le cadre du centre et dans le cadre du processus de reddition de comptes que vous suivriez. Cela pourrait-il vous arriver de rencontrer le premier ministre?

**M. Adams :** Je ne l'ai pas fait, mais la chose serait possible. Il reçoit notre produit, ou plutôt c'est son cabinet qui le reçoit. S'il me fallait rencontrer le premier ministre, il me faudrait passer par le Conseiller à la sécurité nationale.

**Le sénateur Atkins :** Ce serait là votre chaîne de commandement?

**M. Adams :** C'est exact.

Pour ce qui est de votre autre question, la norme historique du BCP, le Bureau du Conseil privé — qui serait le centre — est que cela est resté à l'écart des ministères et des secteurs axiaux. S'il nous fallait rendre compte au centre, il nous faudrait également rendre compte au premier ministre, au vice-premier ministre ou autre, en tout cas à une personne ne s'inscrivant pas dans l'axe hiérarchique, si vous voulez.

La beauté de la situation actuelle est que le BPC peut s'occuper de la fonction contestation, et notre chaîne de responsabilité remonte au ministre de la Défense nationale. Cela semble fonctionner dans notre contexte historique. Cela ne veut pas dire que cela ne pourrait pas fonctionner de l'autre façon. Cela fonctionne de l'autre façon dans certains pays. Par exemple, en Grande-Bretagne, l'agence relève du Foreign and Commonwealth Office. En Nouvelle-Zélande, elle rend compte directement au premier ministre, et en Australie, elle rend compte au ministre de la Défense. Cela varie d'un pays à l'autre, selon sa tradition et son contexte historique.

**Le sénateur Atkins :** Êtes-vous convaincu que tout renseignement que vous avez à transmettre atteindra son objectif?

**M. Adams :** Absolument. Nous avons deux principales voies pour ce qui est des ministères clés. L'une est un système électronique que nous contrôlons, et qui est hautement classifié.



relations officers. They are in key departments and literally hand-carry the information to the key players and get immediate feedback.

We are satisfied that it is getting through to where it needs to be.

**Senator Atkins:** There is no disconnect?

**Mr. Adams:** No, there is no disconnect.

**Senator Atkins:** Do you meet with the RCMP and CSIS?

**Mr. Adams:** Yes, on a regular basis. We have no one integrated into the RCMP, but we do have CSE employees integrated into CSIS over and above what we have at ITAC. We actually have people in CSIS as we speak, and they in turn will have people with us to ensure close collaboration and integration of efforts.

**Senator Atkins:** In terms of human resources, are you satisfied that you have the necessary number of people to allow you to fulfill your mandate?

**Mr. Adams:** Yes, I am satisfied. Even if I were not, it would be a challenge, because we are recruiting as fast as we can. We are getting extremely good people — which we insist on because of the challenges we have. We can only recruit and absorb them at a certain rate. Furthermore, we have to consider accommodation. We have expanded in our current campus area as much as we can.

We are capable of meeting our mandate. We still have authorization to hire a few more recruits. However, we have met our hiring targets on time and are satisfied that we can do what we need to do.

**Senator Atkins:** That raises the next question. What do you look for when hiring?

**Mr. Adams:** We look for what is between the ears.

**Senator Atkins:** As we all do.

**Mr. Adams:** I listed some of the key qualifications. We need linguists, mathematicians, computer specialists and capable people with an analytical bent.

**Senator Atkins:** What kind of training do you put them through?

**Mr. Adams:** Almost all of our training is done by us or through opportunities that our allies offer us.

**Senator Atkins:** Do you send them overseas?

**Mr. Adams:** Some of them, yes. We send them to wherever there are courses that will benefit us. We need to make analysts out of them. Usually, they are very bright. We obviously use the computer scientists for our systems. Most of our linguists are not translators; they are linguists. They are truly students

L'autre est géré par nos agents de relations avec les clients. Ces personnes sont en poste dans les ministères clés et livrent littéralement en mains propres l'information aux intervenants clés et recueillent immédiatement auprès d'eux la rétroaction.

Nous sommes convaincus que l'information arrive là où elle le doit.

**Le sénateur Atkins :** Il n'y a aucune interruption?

**M. Adams :** Non, il n'y a aucune interruption.

**Le sénateur Atkins :** Rencontrez-vous la GRC et le SCRS?

**M. Adams :** Oui, de façon régulière. Nous n'avons personne qui soit intégré dans la GRC, mais nous avons des employés du CST qui sont intégrés dans le SCRS, en plus de ceux que nous avons au CIEM. Nous avons en ce moment même de nos éléments au SCRS, et celui-ci a, à son tour, des gens chez nous, ce pour assurer collaboration étroite et intégration de nos efforts.

**Le sénateur Atkins :** Pour ce qui est des ressources humaines, êtes-vous convaincu d'avoir le personnel requis pour vous permettre d'exécuter votre mandat?

**M. Adams :** Oui, j'en suis convaincu. Même si je ne l'étais pas, ce serait tout un défi, car nous recrutons aussi vite que nous le pouvons. Nous accueillons chez nous des gens extrêmement compétents — ce sur quoi nous insistons, du fait des défis que nous devons relever. Mais nous ne pouvons les recruter et les absorber qu'à un rythme donné. Il nous faut d'autre part tenir compte de l'aspect locaux. Nous avons élargi autant que cela nous a été possible notre campus actuel.

Nous sommes en mesure de nous acquitter de notre mandat. Nous avons encore l'autorisation de recruter quelques recrues de plus. Nous avons cependant atteint dans les temps nos objectifs d'embauche et sommes convaincus d'être en mesure de faire ce que nous devons faire.

**Le sénateur Atkins :** Cela m'amène à la question suivante. Que recherchez-vous lorsque vous recrutez?

**M. Adams :** Nous nous intéressons à ce que les gens ont entre les deux oreilles.

**Le sénateur Atkins :** Comme c'est le cas de nous tous.

**M. Adams :** Je vous ai énuméré certaines des compétences clés. Il nous faut des linguistes, des mathématiciens, des informaticiens et des gens capables, dotés d'un esprit d'analyse.

**Le sénateur Atkins :** Quel genre de formation leur offrez-vous?

**M. Adams :** Presque toute notre formation est assurée par nous ou par le biais de possibilités que nous offrent nos alliés.

**Le sénateur Atkins :** Envoyez-vous ces personnes à l'étranger?

**M. Adams :** Oui, certaines d'entre elles. Nous les envoyons là où il s'offre des cours qui seront bénéfiques pour nous. Il nous faut en faire des analystes. Ce sont en général des personnes très douées. Nous utilisons bien sûr les informaticiens pour nos systèmes. La plupart de nos linguistes ne sont pas des traducteurs.

of the language; and they come with a cultural background, so we teach them analytical training. That is most of the training we do.

We continue to be the decoders and coders that we have been since World War II. With encryption so readily available now, we keep our mathematicians very busy, mostly decrypting.

**Senator Atkins:** Are you satisfied with the Anti-terrorism Act?

**Mr. Adams:** With all due respect to my legal friends, we could make it better.

**Senator Banks:** No, we could make it better.

**Mr. Adams:** The “royal we” could make it better, exactly.

There are some areas that are somewhat ambiguous, so we could certainly recommend improvements to those. We are working on that in conjunction with the Department of Justice Canada and other people who are looking at legislation.

**Senator Atkins:** You talked about necessary alterations. Can you give us a hint of what you meant by that?

**Mr. Adams:** The CSE commissioner has quoted something along these lines three times in a row:

... I noted also that fine-tuning and clarification of some of its provisions — particularly those related to ministerial authorizations to intercept private communications for the purpose of obtaining foreign intelligence — would help eliminate ambiguities ...

That is an area we have talked about a fair amount. We have talked about it because it is not as clear as it could be in the legislation. As all three of the CSE commissioners have said, it is not a question of them being concerned about us not being lawful. They are concerned that the law could be misinterpreted such that it would appear that we are not being lawful. It could be improved from that point of view.

**Senator Atkins:** Do you have to consider human rights?

**Mr. Akman:** The Charter legislation that was drafted does comply with the Charter. If it did not, the Department of Justice Canada would not have allowed that to go forward. With regard to human rights and privacy rights of Canadians, it does comply with the Charter. The CSE commissioners have never had a problem with that. As Mr. Adams said, there is a bit of clarity that could be added if you have the luxury of time for redrafting.

**The Chairman:** Mr. Judd, in his testimony, talked at some length about how the Internet had changed his work. Could you tell us how it has changed the work of your organization?

Ce sont des linguistes. Ce sont véritablement des élèves de la langue, et ils viennent avec un bagage culturel et nous leur apprenons à analyser. C'est là la principale formation que nous assurons.

Nous continuons d'être les décodeurs et les codeurs que nous sommes depuis la Seconde Guerre mondiale. L'encodage étant aujourd'hui si aisément disponible, nous tenons nos mathématiciens très occupés, et ils se consacrent principalement au décryptage.

**Le sénateur Atkins :** Êtes-vous satisfait de la Loi antiterroriste?

**M. Adams :** Sauf tout le respect que je dois à mes amis spécialistes du droit, nous pourrions l'améliorer.

**Le sénateur Banks :** Non, nous pourrions l'améliorer.

**M. Adams :** Le « nous royal » pourrait l'améliorer, exactement.

Il y a certains aspects qui sont quelque peu ambigus, alors nous pourrions certainement recommander en la matière des amendements. Nous y travaillons conjointement avec le ministère de la Justice et d'autres qui se penchent sur la loi.

**Le sénateur Atkins :** Vous avez parlé de modifications nécessaires. Pourriez-vous nous donner une petite idée de ce que vous entendez par là?

**M. Adams :** Le commissaire de la CST a cité trois fois de suite quelque chose du genre de ceci :

[...] Je soulignerais également que le peaufinage et l'éclaircissement de certaines de ces dispositions — notamment celles liées aux autorisations ministérielles d'interception de communications privées dans le but d'obtenir du renseignement étranger — aideraient à éliminer les ambiguïtés...

Il s'agit là d'un aspect dont nous avons parlé abondamment. Nous en avons parlé car cet aspect n'est pas aussi clair qu'il pourrait l'être dans la loi. Comme l'ont dit les trois commissaires de la CST, ce n'est pas qu'ils craignent que nous ne respections pas la loi. Ils craignent que la loi soit mal interprétée et que, de ce fait, les gens aient l'impression que nous ne respectons pas la loi. Celle-ci pourrait donc être améliorée de ce point de vue-là.

**Le sénateur Atkins :** Vous faut-il tenir compte des droits de la personne?

**M. Akman :** La législation a été rédigée de façon à se conformer à la Charte. Si elle ne le faisait pas, le ministère de la Justice ne l'aurait jamais laissée introduire. Pour ce qui est des droits de la personne et des droits à la vie privée des Canadiens, elle est conforme à la Charte. Les commissaires du CST n'ont jamais vu de problème à cet égard. Comme M. Adams l'a dit, si vous avez le luxe du temps pour la réécrire, on pourrait la rendre un peu plus claire.

**Le président :** M. Judd, dans son témoignage, a assez longuement décrit comment l'Internet a transformé son travail. Pouvez-vous nous parler un peu de la manière dont il a changé le travail de votre organisation?



**Mr. Adams:** It is essentially the communications medium of choice, and the adversary has an ingenious mind about how they use it. It would not be exceptional for any one individual to have two or three cellphones with five or seven SIM — security identity module — cards. It is very challenging. That is the way it has changed our business. It is difficult to get your arms around.

**The Chairman:** You are talking about cellphones, but what about the Internet?

**Mr. Adams:** Again, most of that work is going through the Internet. It is voice over Internet Protocol, VoIP. That is an example of how our life has changed dramatically.

**Senator Banks:** Without casting aspersions or being the least bit disrespectful, you must not and cannot always rely upon the advice of the Department of Justice Canada that something does not contravene the Charter. I could name you three bills in particular that went through that gamut and were determined by the Senate to contravene the Charter when they were challenged. It is not always a slam dunk. There are different opinions about different things.

I want to get back to the question of authorization. I am sorry to bug you about it, but I want to ensure that I understand those authorizations and their nature. You said there were five different ones?

**Mr. Adams:** I have been involved in about five authorizations in the period of time I have been there.

**Senator Banks:** That is not many authorizations. One presumes that under each of those, there could have been at least 20,000 interceptions of some kind of communication or another that could have happened under the authority of any or each of those authorizations. Those would include, as I believe it should, intrusions into the privacy of Canadians when something bad is happening.

Talking about that and about your quite proper concern about contraventions of the Charter and the rights of Canadians and relating that to possibly clarifying the provisions of Bill C-36 and other attendant legislation, how reasonable is it that you should be playing by the Marquess of Queensberry rules and being nicely observant with white gloves of everyone's rights and being extremely careful not to transgress against them when the bad guys, one assumes, are not paying any attention to such niceties and have no compunction about abusing someone's rights? Are we in a fair fight here?

**Mr. Adams:** My philosophy is simple: Two wrongs do not make a right. I will not stoop to that level.

**Senator Banks:** Would you like to see changes made that would allow you to expand?

**Mr. Adams:** No. The changes I referred to are changes of clarification, fine tuning, and not fundamental change at this stage.

**M. Adams :** L'Internet, en substance, est le mode de communication préféré et l'adversaire connaît des méthodes ingénieuses pour s'en servir. Il n'est pas exceptionnel qu'une personne possède deux ou trois téléphones cellulaires avec cinq ou sept cartes SIM — module d'identification d'abonné. C'est très difficile pour nous. Voilà comme il a changé notre travail. C'est très difficile à cerner.

**Le président :** Vous parlez des téléphones cellulaires, mais qu'en est-il de l'Internet?

**M. Adams :** La plus grande partie de ces communications passent par l'Internet. C'est le protocole voix par Internet, VoIP. C'est un exemple de la façon dont notre vie a été bouleversée.

**Le sénateur Banks :** Sans vouloir jeter des blâmes ou manquer de respect le moins du monde, vous ne devez pas et ne pouvez pas toujours vous fier à l'opinion du ministère de la Justice Canada disant que quelque chose ne contrevient pas à la Charte. Je pourrais vous nommer trois projets de loi en particulier qui ont suivi toutes les phases et dont le Sénat a constaté qu'ils contrevenaient à la Charte. Ce n'est pas toujours aussi évident. Les opinions peuvent diverger.

J'aimerais revenir à la question de l'autorisation. Je suis désolé d'insister, mais je veux m'assurer de bien comprendre ces autorisations et leur nature. Vous dites qu'il y en a eu cinq différentes?

**M. Adams :** Depuis que je suis là, j'ai eu à connaître de cinq autorisations environ.

**Le sénateur Banks :** Cela ne fait pas beaucoup d'autorisations. Je présume qu'en vertu de chacune il pourrait y avoir au moins 20 000 interceptions de communications d'une sorte ou d'une autre. Cela pourrait englober, comme il se doit, des intrusions dans la vie privée de Canadiens lorsqu'il se passe quelque chose d'inquiétant.

À cet égard, et connaissant votre souci de ne pas enfreindre la Charte et les droits des Canadiens et de peut-être clarifier les dispositions du projet de loi C-36 et d'autres lois connexes, dans quelle mesure est-il raisonnable que vous jouiez selon les règles du marquis de Queensberry avec des gants blancs et observiez courtoisement les droits de tout le monde, en veillant soigneusement à ne pas empiéter, alors que les méchants, je suppose, ne se soucient guère de ces belles règles et n'ont aucun scrupule à enfreindre les droits de quelqu'un? Est-ce que nous nous battons à armes égales?

**M. Adams :** Ma philosophie est simple : on ne guérit pas le mal par le mal. Je ne m'abaisserai pas à ce niveau.

**Le sénateur Banks :** Aimerez-vous voir des changements qui vous autoriseraient à faire plus?

**M. Adams :** Non. Les changements dont j'ai fait état visent à clarifier, préciser le sens, et non pas à apporter de changements fondamentaux à ce stade.

**Senator Banks:** Could you describe that specifically? In your presentation, you said one of the challenges you face is that you must ensure you have the necessary authorities to remain effective. I presume that has much to do with changes in technology et cetera.

Could you give us specific examples of what those necessary authorities — which I presume are lacking — in your view, are?

**Mr. Adams:** I would not call them lacking. They make our job a little more difficult. We feel that, with some changes, we could make them less difficult. I would not call them gaps at this stage. They are changes that would make life easier.

**Senator Banks:** What kinds of changes?

**Mr. Adams:** I do not believe I can specifically get into that. It would be awkward. I would not want anyone to exploit those changes, so I cannot talk about them.

**Senator Banks:** If they are changes in legislation, we will get them because they cannot happen unless we agree to them.

**Mr. Adams:** That would be good, but I do not want to publicly talk about them until they are in the legislation as being considered. I would sooner avoid that.

**Senator Banks:** Would they be done through the means of a bill of amendment to the present legislation?

**Mr. Adams:** Yes. I will give you an example about one of the concerns expressed to us, which involves the whole business of intercept. What is your interpretation of intercept, if I were to ask? If you asked me, it would be if I heard someone talking to someone else or if I read someone's writing.

An intercept would not be to look on the outside of the envelope. That is not an intercept to me. Unfortunately, that is not everyone's interpretation of intercept, so the suggestion is that we should define that in the legislation.

**Senator Banks:** Should the legislation say it is okay for you to look on the outside of the envelope?

**Mr. Adams:** I will not get into that. It is an example of why the legislation is not perfect.

Intercept is defined in another piece of legislation, and that is where people would probably look if they were searching for a definition of intercept. They are saying that could be troublesome for us, so we had better define it in our act to avoid that problem. That sort of thing has not come up as an issue, but it could.

**The Chairman:** Could you send the clerk a list of the issues that are on your mind so we can look at them?

**Mr. Adams:** The problem is that this list is between us. It would have to come from the centre. We do not have agreement on it.

**Senator Banks:** We will get it.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous décrire cela plus précisément? Dans votre exposé vous avez dit que l'un de vos défis est de veiller à disposer des pouvoirs nécessaires pour rester efficace. Je présume que cela est en rapport avec les changements technologiques, et cetera.

Pourriez-vous nous donner des exemples précis de ces pouvoirs nécessaires — dont je présume qu'ils laissent à désirer?

**M. Adams :** Je ne dirais pas qu'ils laissent à désirer. Ils rendent notre travail un peu plus difficile. Nous pensons qu'avec quelques changements, nous pourrions le rendre moins difficile. Je ne dirais pas que ce sont des lacunes à ce stade. Ce sont des changements qui faciliteraient la vie.

**Le sénateur Banks :** Quelles sortes de changements?

**M. Adams :** Je ne pense pas pouvoir vous donner de précisions. Ce pourrait être gênant. Je n'aimerais pas que quelqu'un exploite ces faiblesses et je ne peux donc pas en parler.

**Le sénateur Banks :** S'il s'agit de modifications de la loi, nous les recevrons car elles ne pourront être apportées sans notre accord.

**M. Adams :** Ce serait bien, mais je ne veux pas en parler publiquement tant qu'ils ne font pas l'objet d'un projet de loi. Je préfère éviter cela.

**Le sénateur Banks :** Prendraient-ils la forme d'un projet de loi modifiant la loi actuelle?

**M. Adams :** Oui. Je vais vous donner un exemple d'une préoccupation qui nous été exprimée, qui met en jeu toute la notion d'interception. Quelle est votre interprétation de la notion d'interception, si on vous le demandait? Si vous me le demandiez, je dirais que c'est lorsque j'entends quelqu'un parler à quelqu'un d'autre ou si je lis ce que quelqu'un a écrit.

Regarder l'extérieur d'une enveloppe n'est pas une interception. À mes yeux, ce n'est pas une interception. Malheureusement, ce n'est pas l'interprétation de tout le monde et il s'agirait donc de définir cela dans la loi.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que la loi devrait dire que vous pouvez examiner l'extérieur de l'enveloppe?

**M. Adams :** Je ne répondrai pas à cela. C'est un exemple montrant que la loi n'est pas parfaite.

L'interception est définie dans une autre loi et si les gens cherchent une définition de l'interception, c'est probablement là qu'ils iraient chercher. Ils disent que cela pourrait être gênant pour nous et qu'il vaudrait mieux mettre une définition dans notre loi pour éviter ce problème. Ce genre de choses ne nous a pas encore posé de problème, mais cela pourrait arriver.

**Le président :** Pourriez-vous envoyer au greffier une liste des problèmes que vous avez en tête afin que nous puissions l'examiner?

**M. Adams :** Le problème est que cette liste est entre nous. Il faudrait qu'elle vous soit remise par le centre. Nous n'avons pas d'accord là-dessus.

**Le sénateur Banks :** Nous nous la procurerons.



**Mr. Adams:** You will. When you do, it will not be from us.

**Senator Banks:** In answer to a question that Senator Day asked, having to do with the 25 per cent of reports about Afghanistan that you have completed in the recent past, you said that the preponderance did not affect the service function you were able to provide having to do with national security.

**Mr. Adams:** Correct.

**Senator Banks:** Is national security not what you do?

**Mr. Adams:** No, we do foreign intelligence.

**Senator Banks:** Is that different?

**Mr. Adams:** Yes. It is much broader.

**Senator Banks:** Does that foreign intelligence have to do with national security?

**Mr. Adams:** Some of it does.

**Senator Banks:** Do you complete foreign policy that does not deal with national security?

**Mr. Adams:** Yes. Foreign intelligence means information or intelligence about the capabilities, intentions or activities of a foreign individual, state, organization or terrorist group as they relate to international affairs, defence or security. It is much broader than just security.

**Senator Banks:** Could that include communications between two foreign entities or persons having to do with commercial matters that are of interest to Canadian national interests?

**Mr. Adams:** You said it, not us.

**Senator Banks:** It is a question, though.

**Mr. Adams:** I cannot talk about what we target and what we do not target. It is dealing with international affairs.

**Senator Banks:** You have just described what it is you are able to do.

**Mr. Adams:** That is in the legislation.

**Senator Banks:** When you are dealing with intelligence for whatever purpose, there is the collection — which is raw — then processing, assessment and analysis and, finally, distribution and application. How far down that road does CSE go? Do you do analysis?

**Mr. Adams:** We would analyze it — we very seldom distribute raw — and that is where the analyst linguist comes in. Even if we just translate it, it is not raw. We would then put it together with other information and prepare our report. We would then distribute the report. We do the collection, analysis and distribution, and we put caveats on the distribution depending on the nature and where we got it.

**M. Adams :** Vous l'aurez. Vous l'aurez, mais elle ne viendra pas de nous.

**Le sénateur Banks :** En réponse à une question du sénateur Day portant sur le fait que 25 p. 100 de vos rapports ces derniers temps concernent l'Afghanistan, vous avez dit que cette proportion ne nuit pas pour autant à votre service habituel relatif à la sécurité nationale.

**M. Adams :** Exact.

**Le sénateur Banks :** La sécurité nationale, n'est-ce pas là le travail que vous faites?

**M. Adams :** Non, nous faisons du renseignement extérieur.

**Le sénateur Banks :** Est-ce différent?

**M. Adams :** Oui. C'est beaucoup plus large.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que le renseignement extérieur a quelque chose à voir avec la sécurité nationale?

**M. Adams :** Oui, en partie.

**Le sénateur Banks :** Faites-vous du renseignement extérieur qui n'est pas en rapport avec la sécurité nationale?

**M. Adams :** Oui. Le renseignement extérieur signifie des informations ou des renseignements intéressant les capacités, les intentions ou les activités de particuliers, d'État, d'organisations ou de groupes terroristes étrangers dans la mesure où elles concernent les affaires internationales, la défense et la sécurité. C'est beaucoup plus large que la seule sécurité.

**Le sénateur Banks :** Cela pourrait-il englober les communications entre entités ou personnes étrangères relatives à des affaires commerciales intéressant des intérêts nationaux canadiens?

**M. Adams :** C'est vous qui l'avez dit, pas nous.

**Le sénateur Banks :** Mais je vous pose la question.

**M. Adams :** Je ne puis parler de ce que nous ciblons et ne ciblons pas. C'est toujours en rapport avec les affaires internationales.

**Le sénateur Banks :** Vous venez de décrire ce que vous êtes capable de faire.

**M. Adams :** C'est dans la loi.

**Le sénateur Banks :** Lorsqu'il est question de renseignement, quel que soit le but poursuivi, il y a la collecte — l'information brute — puis le traitement, l'évaluation et l'analyse et, enfin, la distribution et l'exploitation. Jusqu'où va le CST sur ce chemin? Faites-vous de l'analyse?

**M. Adams :** Nous analysons — nous distribuons rarement de l'information brute — et c'est là où intervient l'analyste linguiste. Même si nous ne faisons que traduire, l'information n'est pas brute. Nous la groupons ensuite avec d'autres et rédigeons notre rapport. Nous distribuons ensuite le rapport. Nous faisons la collecte, l'analyse et la distribution, et nous plaçons des restrictions à la distribution selon la nature et la provenance.

**Senator Banks:** You talked about the outside of the envelope question. CSE, I would gather from that, is not necessarily limited only to dealing with electronic communications of one kind or another. Am I right, or do I read communications to mean electronic, period, end of sentence?

**Mr. Adams:** We only deal with electronic communications. I used the envelope as an example. We are not into that, no.

**Senator Banks:** Therefore, communications, other than the electronic communications, are someone else's business?

**Mr. Adams:** Absolutely. We are the Communications Security Establishment.

**The Chairman:** When we visited your facilities last, all the hardware, all the computers that you had were built by NSA. Do you now have the capacity to build some of your own?

**Mr. Adams:** We have the capacity, but we would not do it. It would cost far too much money. We would want to take the next step, and the next step is research and development that is beyond our capacity at this stage.

**The Chairman:** Does the fact that a foreign nation has a monopoly on the equipment that we use mean that we are vulnerable to that nation?

**Mr. Adams:** In what sense?

**The Chairman:** They understand the hardware better than we do; they built it and designed it.

**Mr. Adams:** They built and designed it, but they do not understand it better than we do now.

**The Chairman:** What assures you of that?

**Mr. Adams:** The people we have. I have tremendous confidence in our mathematicians and computer specialists. They probably would not recognize that equipment now given some of the things we have done in the intervening period. They do the original research, yes. The computer we paid \$12 million for probably cost \$200 million to develop. That is what we avoid, but once it is ours it is ours.

**The Chairman:** I certainly understand the economics of them providing the equipment, but it seems to me it also creates an umbilical cord that is difficult to break. Are they the only member of Five Eyes that can create the equipment, or are there other people who build good equipment?

**Mr. Adams:** They are the predominant force in that area within the Five Eyes.

**Senator Zimmer:** When 9/11 happened, it was an horrific event and affected not only the lives of Americans, but also the lives of people around the world. People have taken stock in inventory of what happened there and how it will change their lives as they travel around the world. Has the impact of that on your establishment changed your mandate at all?

**Le sénateur Banks :** Vous avez parlé de l'extérieur des enveloppes. J'en déduis que le CST n'est pas nécessairement limité à l'interception de communications électroniques d'une sorte ou d'une autre. Ai-je raison, ou bien s'agit-il exclusivement de communications électroniques?

**M. Adams :** Nous ne nous occupons que de communications électroniques. J'ai utilisé l'enveloppe comme exemple. Nous ne faisons rien dans ce domaine, non.

**Le sénateur Banks :** Par conséquent les communications autres qu'électroniques relèvent de quelqu'un d'autre?

**M. Adams :** Absolument. Nous sommes le Centre de la sécurité des télécommunications.

**Le président :** Lorsque nous avons visité vos installations la dernière fois, tout le matériel, tous les ordinateurs étaient construits par la NSA. Avez-vous aujourd'hui la capacité d'en construire vous-même une partie?

**M. Adams :** Nous avons la capacité, mais nous ne le faisons pas. Cela coûterait beaucoup trop cher. Nous voudrions franchir le pas suivant, soit entreprendre de la recherche-développement, et cela dépasse notre capacité à ce stade.

**Le président :** Est-ce que le fait qu'un pays étranger ait le monopole du matériel que nous utilisons nous rend vulnérables?

**M. Adams :** En quoi?

**Le président :** Il connaît le matériel mieux que nous; il l'a construit et conçu.

**M. Adams :** Il l'a construit et conçu, mais il ne le connaît pas mieux que nous maintenant.

**Le président :** Qu'est-ce qui vous en donne l'assurance?

**M. Adams :** Notre personnel. Je porte une confiance énorme à nos mathématiciens et informaticiens. Les Américains ne reconnaîtraient probablement pas notre matériel aujourd'hui, vu les modifications que nous avons apportées dans l'intervalle. Ils ont fait la recherche initiale, oui. L'ordinateur que nous avons payé 12 millions de dollars a probablement coûté 200 millions de dollars en frais de développement. C'est ce que nous évitons en achetant, mais une fois qu'il est à nous, il est à nous.

**Le président :** Je comprends certainement l'intérêt économique d'acheter chez eux, mais il me semble que cela crée aussi un cordon ombilical qui est difficile à rompre. Sont-ils le seul membre des Five Eyes qui puissent fabriquer ce matériel, ou bien y en a-t-il d'autres qui peuvent en construire du bon?

**M. Adams :** Ils sont la force dominante dans ce domaine parmi les Five Eyes.

**Le sénateur Zimmer :** Lorsque le 11 septembre est survenu, c'était un événement horripant qui a retenti non seulement sur la vie des Américains mais aussi les habitants du monde entier. Chacun a dû faire le point et se demander comment cela changerait sa vie et ses déplacements dans le monde. Est-ce que cet événement a changé aussi la mission de votre centre?



**Mr. Adams:** The mandate has not changed, but it has breathed new life into the establishment and given it a raison d'être that is different from anything since World War II. The lives are real; we have lost lives and we continue to do so. It has given them a new lease on life.

Similar to the rest of the security business in this country, and in most Western countries, we did go down a fairly steep decline post-World War II and then after the fall of the Berlin Wall. At one stage, there was some debate about the efficacy, the necessity of CSE, but 9/11 removed all of that. These figures have been used. The preponderance of intelligence now, certainly in Iraq, is coming from signals intelligence, what we do, because the adversary is so hard to penetrate with human intelligence. That has people extremely excited, and it has helped us in our recruiting and retention efforts. Our normal turnover is almost nil — less than 4 per cent — not counting retirements. It has made a tremendous difference.

**Senator Zimmer:** It is unfortunate it took that to do it. It is similar to the environment issues, when people realize what could happen, it affects whatever they do. People are recognizing it as a possible reality.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Adams. Your testimony today was most helpful. We are grateful that you and your colleagues took the time to prepare and come to see us. We hope to call on you again.

Colleagues, we have before us today Ms. Bev Busson, Commissioner of the Royal Canadian Mounted Police. Ms. Busson joined the RCMP in 1974. She served in a variety of front-line operational positions, including fraud investigation, drug enforcement and serious crimes investigation in British Columbia. She was commissioned to inspector in 1992 and served in North Battleford, Saskatchewan, before moving back to British Columbia. In 1996, she was promoted to superintendent, and the following year, she was promoted to chief superintendent as criminal operations officer for Saskatchewan.

In 1998, she was promoted to assistant commissioner as the commanding officer of Saskatchewan. In 1999, she left the force to head the Organized Crime Agency of British Columbia. She rejoined the RCMP in 2000 as commanding officer of British Columbia, and in 2001, she became deputy commissioner for the Pacific region, while retaining her role as commanding officer of British Columbia.

She was appointed the twenty-first Commissioner of the RCMP on December 16, 2006.

Commissioner Busson is accompanied today by Mr. Mike McDonell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations, and Mr. Raf Souccar, Assistant Commissioner, Federal and International Operations.

**Bev Busson, Commissioner, Royal Canadian Mounted Police:** Thank you very much, Mr. Chairman and members of the committee, for having us appear before you.

**M. Adams :** La mission n'a pas changé mais cela a insufflé une vie nouvelle au Centre et lui a donné une raison d'être différente de tout ce que l'on a connu depuis la Seconde Guerre mondiale. Ce sont des vies réelles qui ont été perdues et qui continuent de l'être. Cela a insufflé une vigueur nouvelle au Centre.

Comme tous les autres services de sécurité dans ce pays et dans la plupart des pays occidentaux, nous avons connu un déclin assez brutal après la Seconde Guerre mondiale et ensuite après la chute du mur de Berlin. À un moment donné il y a eu un débat sur l'efficacité et l'utilité du CST, mais le 11 septembre a mis fin à tout cela. Ces chiffres ont été utilisés. La prépondérance du renseignement maintenant, certainement en Iraq, provient du renseignement électromagnétique, le travail que nous faisons, car il est tellement difficile de pénétrer l'adversaire avec des agents humains. Du coût, les gens se passionnent et cela nous a aidés dans nos efforts de recrutement et de maintien du personnel. Notre taux de rotation normal est presque nul — moins de 4 p. 100 — si l'on fait abstraction des départs à la retraite. Cela a fait une énorme différence.

**Le sénateur Zimmer :** Il est regrettable qu'il ait fallu cela pour en arriver là. C'est comme avec l'environnement, lorsque les gens réalisent ce qui pourrait arriver, cela se répercute sur tout ce qu'ils font. Les gens prennent conscience que c'est une réalité possible.

**Le président :** Merci, monsieur Adams. Votre témoignage nous a été très utile. Nous vous sommes reconnaissants ainsi qu'à vos collègues d'avoir pris le temps de vous préparer et de venir nous rencontrer. Nous espérons faire appel à vous de nouveau.

Collègues, nous entendons maintenant Mme Bev Busson, commissaire de la Gendarmerie royale du Canada. Mme Busson est entrée à la GRC en 1974. Elle a occupé divers postes opérationnels de première ligne, notamment enquête sur les fraudes, lutte antidrogue et enquête sur les crimes graves en Colombie-Britannique. Elle a été promue inspectrice en 1992 et a servi à North Battleford, en Saskatchewan, avant de retourner en Colombie-Britannique. En 1996, elle a été promue surintendante et, l'année suivante, promue surintendante principale responsable de la Police criminelle pour la Saskatchewan.

En 1998, elle accède au rang de commissaire adjointe à titre de commandante sous-divisionnaire de la Saskatchewan. En 1999, elle quitte la Gendarmerie pour diriger l'Organized Crime Agency de la Colombie-Britannique. Elle rejoint les rangs de la GRC en 2000 comme commandante sous-divisionnaire de la Colombie-Britannique, et, en 2001, elle devient sous-commissaire pour la Région du Pacifique, tout en conservant ses fonctions de commandante sous-divisionnaire de la Colombie-Britannique.

Elle est nommée vingt-et-unième commissaire de la GRC le 16 décembre 2006.

La commissaire Busson est accompagnée aujourd'hui de M. Mike McDonell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale, et de M. Raf Souccar, commissaire adjoint, Opérations fédérales et internationales.

**Bev Busson, commissaire, Gendarmerie royale du Canada :** Merci beaucoup, monsieur le président et membres du comité, de nous avoir invités à comparaître.

I am here to outline some of the basic points that will hopefully clarify the RCMP's place in Canada's intelligence community and its role in national security.

The RCMP collects criminal intelligence, intelligence on criminals, criminal organizations and criminal activities that dictates how and what we do to prevent and detect crime. We do not collect security intelligence that focuses on threats to the security of Canada. It is not part of our national security mandate. That is the job of the Canadian Security Intelligence Service, CSIS. We do not collect foreign intelligence — the plans, intentions and activities of foreign individuals, governments and other bodies.

We are responsible for national security criminal investigations. That has always been one of our key functions and continues to be a very important role. We have adapted to the current national security environment. We have split our Criminal Intelligence Directorate from the national security criminal intelligence investigations group to give both the attention they deserve.

We do have a close working relationship with CSIS. We share criminal and security intelligence with the service with a view toward acting on information they collect that has a criminal nexus necessitating the gathering of evidence, the arrest of those who are responsible and their prosecution. This relationship and cooperation is the best it has ever been, thanks to the revised memorandum of understanding and the joint national counterterrorism strategy that recognizes our distinct but complementary role.

Also, any Canadian agency that collects foreign information can share that information about criminal activity with the RCMP for further investigation. This is how we work with our partners to help to tackle criminal activity that threatens our national security. As Canada's national police force, we have the design that facilitates the sharing of information because we operate at the municipal, provincial, federal and international levels.

Some people wonder whether the RCMP mandate is too large, and some want the RCMP to be solely a federal police force, like the FBI. Our integrated police service model best serves Canadians. Recognizing that our federal responsibilities stretch across Canada, through contract policing the RCMP polices 73 per cent of the land mass of Canada and 20 per cent of the Canadian population in our contract role. We are also the national police force for every Canadian. We police eight provinces, three territories and many municipalities that choose the RCMP as their police service.

We understand and believe in the value of our integrated policing model and what it brings to communities. It works because the skills that are needed to address the complexity of organized crime and national security, skills used in our ports, at

Je suis ici aujourd'hui pour expliquer certains éléments de base afin, je l'espère, de clarifier la place de la GRC dans le monde du renseignement au Canada, et son rôle en matière de sécurité nationale.

La GRC recueille des renseignements de nature criminelle — des renseignements sur des criminels, sur des organisations criminelles et sur des activités criminelles — qui déterminent la nature et les modalités de notre action visant à prévenir et détecter les crimes. Nous ne recueillons pas des renseignements de sécurité intéressant les menaces à la sécurité du Canada. Cela ne fait pas partie de notre mandat sur le plan de la sécurité nationale. C'est plutôt là le rôle du Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS. Nous ne recueillons pas des renseignements à l'étranger sur les plans, les intentions et les activités de ressortissants, de gouvernements et autres organes étrangers.

Nous sommes responsables des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale. Cela a toujours été l'une de nos fonctions principales et demeure un rôle très important. Nous nous sommes adaptés à l'environnement actuel de sécurité nationale. Nous avons séparé notre Direction des renseignements criminels et notre Groupe des enquêtes criminelles sur la sécurité nationale afin que les deux secteurs reçoivent toute l'attention nécessaire.

Nous avons des relations de travail étroites avec le SCRS. Nous nous échangeons les renseignements criminels et les renseignements de sécurité afin de prendre les mesures voulues à l'égard des renseignements que le service recueille et qui peuvent comporter une dimension criminelle nécessitant la collecte de preuves, l'arrestation des responsables et l'ouverture de poursuites. Cette relation et cette collaboration n'ont jamais été aussi bonnes grâce à un nouveau protocole d'entente et à la stratégie nationale de lutte contre le terrorisme qui reconnaît nos rôles distincts mais complémentaires.

Par ailleurs, tout organisme canadien qui recueille des renseignements étrangers peut communiquer ceux concernant l'activité criminelle à la GRC pour complément d'enquête. C'est ainsi que nous travaillons avec nos partenaires pour lutter contre les activités criminelles qui menacent notre sécurité nationale. En qualité de police nationale du Canada, notre structure facilite l'échange de renseignements car nous œuvrons aux échelons municipal, provincial, fédéral et international.

D'aucuns se demandent si le mandat de la GRC n'est pas trop vaste et voudraient que la GRC soit exclusivement un service de police fédéral, comme le FBI. Notre modèle de service de police intégré est le mieux à même de répondre aux besoins du pays. Nos responsabilités fédérales couvrent tout le Canada et dans le cadre de ses services contractuels, la GRC couvre 73 p. 100 du territoire et 20 p. 100 de la population du Canada. Nous sommes aussi la force de police nationale pour la totalité des Canadiens. Nous assurons la police dans huit provinces, les trois territoires et dans de nombreuses municipalités qui choisissent la GRC comme leur service de police.

Nous sommes convaincus de la valeur de notre modèle de police intégrée et de ce qu'il apporte aux collectivités. Il fonctionne bien parce que les compétences qui sont nécessaires au travail complexe de lutte contre le crime organisé et de sécurité



our airports and at the border, are developed and honed in contract policing. After graduation, every RCMP cadet spends a number of years serving Canadians right in their communities. Every federal investigator has their roots on the front lines. We need to be able to move trained police officers quickly, efficiently and economically when and where we need them. The RCMP has done this, time and again, to respond to emergencies such as 9/11, floods, forest fires and strikes.

If the RCMP was only a federal force, we would not have the skills or the numbers to keep Canadians safe and secure when it matters. Contract policing works because we have 11,000 fully trained officers who can easily adapt anywhere in the country.

That is also why the RCMP has the leadership within its own ranks to lead our great organization. This matters because all police forces are experiencing the baby boomer retirement. The RCMP is hiring and we searching for new and innovative ways to retain those who are thinking about retiring. Last year, more than 1,500 cadets graduated from Depot Division in Regina, the highest number in the force's history. We continue to need a new generation of trained police officers and have adopted a new, aggressive recruiting and training program.

All Canadians deserve a high level of national police service, regardless of where they live. We work with our many partners every day to deliver that service. The global nature and complexity of crime today means that we need to recognize that criminals do not respect borders. Our role in federal and international policing allows us to partner with a multitude of agencies worldwide to prevent and detect crime prior to that crime reaching our borders.

It is our job to cooperate and collaborate with our partners in policing and in the security of law enforcement around the world. That said, we are committed, as you are, to working with our partners in an integrated and seamless way to assure the safety and security of our country.

I want the members of this committee to know that the RCMP does not take the trust of Canadians lightly. At all times, members of the general public have three questions on their mind when interacting with the police: Am I safe? Do you know what you are doing? Can I trust you? These questions are not restricted to Canadians who are increasingly fearful of crime, even when the incidence of certain crimes is actually on the downslide. These three questions are also on the minds of our partner agencies, clients and employees.

Police forces throughout Canada have enjoyed levels of public trust between 65 per cent and 80 per cent, among the highest of any profession. The work done by our employees everyday builds

nationale, compétences déployées dans nos ports, nos aéroports et postes frontaliers, sont développées et perfectionnées dans le cadre des services de police à contrat. Leur diplôme en poche, tous les cadets de la GRC passent quelques années à servir les Canadiens directement dans leur localité. Tous les enquêteurs fédéraux ont commencé leur carrière en première ligne. Nous devons pouvoir déplacer rapidement, efficacement et économiquement des agents bien formés, afin de les déployer là et quand nous en avons besoin. La GRC l'a fait à maintes et maintes reprises pour répondre aux catastrophes et crises telles que le 11 septembre, les inondations, les feux de forêt et les grèves.

Si la GRC était uniquement une police fédérale, elle n'aurait pas les compétences ni les effectifs pour assurer la sécurité des Canadiens en situation de crise. Les services de police à contrat fonctionnent parce que nous avons 11 000 policiers pleinement formés qui peuvent facilement s'adapter n'importe où dans le pays.

C'est également la raison pour laquelle la GRC trouve dans ses propres rangs les leaders pour diriger cette organisation remarquable. Ce point est important car tous les services de police sont confrontés au départ à la retraite de la génération du baby-boom. La GRC embauche et cherche des moyens novateurs de retenir ceux qui songent à la retraite. L'an dernier, plus de 1 500 cadets sont sortis de la Division dépôt de Regina, le nombre le plus élevé de l'histoire de la GRC. Nous continuons d'avoir besoin d'une nouvelle génération de policiers bien entraînés et avons adopté un programme dynamique de recrutement et de formation.

Tous les Canadiens méritent un service de police de haut niveau, où qu'ils habitent. Nous travaillons tous les jours avec de nombreux partenaires pour fournir ce service. La portée mondiale et la complexité de la criminalité d'aujourd'hui nous obligent à reconnaître que les criminels ne respectent pas les frontières. Notre rôle aux plans fédéral et international nous permet de nouer des partenariats avec une multitude d'organismes partout dans le monde afin de prévenir et de détecter la criminalité avant même qu'elle n'atteigne nos frontières.

Nous devons collaborer avec nos partenaires des services de police et de sécurité et d'application de la loi à l'échelle locale partout dans le monde. Cela dit, nous sommes tout aussi déterminés que vous à travailler avec nos partenaires selon une approche intégrée et homogène afin d'assurer la sécurité de notre pays.

Je tiens à dire aux membres du comité que la GRC ne prend pas à la légère la confiance des Canadiens. Le grand public se pose en permanence trois questions lorsqu'il est en contact avec la police : Suis-je en sécurité? Savez-vous ce que vous faites? Puis-je vous faire confiance? Ces questions, les Canadiens qui ont de plus en plus peur de la criminalité, alors même que la fréquence de certains crimes est en baisse, ne sont pas seuls à se les poser. Ces trois questions sont également à l'esprit de nos partenaires, de nos clients et de nos employés.

Les services de police de tout le Canada jouissent de niveaux de confiance du public entre 65 et 80 p. 100, parmi les plus élevés de toutes les professions. Le travail effectué par nos employés

on and maintains the trust and confidence that Canadians have in the RCMP. This can never be taken for granted as it is a precious commodity that must be earned.

I would be pleased to respond to any questions you may have.

**Senator Atkins:** Well, it is my pleasure to be the first one to question the commissioner. It was a pleasure for me to sit with her at the ceremonies at Vimy, which was a wonderful day. I welcome you here.

Since your appointment as commissioner, what key messages has the Minister of Public Safety relayed to you with regard to carrying out your mandate?

**Ms. Busson:** When I became the Commissioner of the RCMP, I had a meeting with the minister. We talked about the need for strong leadership in policing this country because of the issues that Canada and the world are facing in terms of criminal issues and the work that needs to be done with organized crime along with the global threat of terrorism.

**Senator Atkins:** Were you directed in any way to change your priorities?

**Ms. Busson:** No, I was not.

**Senator Atkins:** What are the major challenges facing the RCMP today and how is the force addressing those issues?

**Ms. Busson:** One major challenge is capacity. I have noticed in conversations across a number of topics with people at all levels of engagement in different departments that people seem to think that there may be a need to revisit the design of the RCMP in Canada, to look at a more federal role. One of the biggest challenges for the RCMP in the future is to spend more time showing people the beauty of the design that Canada has, with the RCMP being at the municipal, provincial, federal and international level in policing, and what that specifically brings to Canadians.

The challenge right now is capacity. We are competing with other police forces and agencies for the best and the brightest amongst young Canadians. We have a robust and aggressive recruiting strategy but, at the same time, there are other people after those same young people.

We are gearing up the infrastructure at Depot Division in Regina to bring the best training to those people as we address our capacity issues.

**Senator Atkins:** What kind of application list have you got? What are the numbers?

**Ms. Busson:** We do very well. We are told that the ratio of applicant to successful candidate at the end of the day is between 8 to 1 and 10 to 1. That creates a lot of work for our recruiters, but we are getting the applications, as we did before. The numbers tend to be down a little from previous times. I think that is a function of the fact that there is a growth in policing, both at the contract and at the federal level. There are increased mandates

aujourd'hui bénéficie de la confiance que les Canadiens portent à la GRC et y contribue en retour. Mais la confiance ne doit jamais être tenue pour acquise car elle constitue un bien précieux qui se mérite.

Je serais ravie de répondre aux questions que vous pourriez avoir.

**Le sénateur Atkins :** Eh bien, c'est un plaisir d'être le premier à poser des questions à la commissaire. Cela a été un plaisir pour moi que d'être assis à vos côtés aux cérémonies de Vimy, une merveilleuse journée. Je vous souhaite la bienvenue ici.

Depuis votre nomination au poste de commissaire, quels sont les grands messages que le ministre de la Sécurité publique vous a communiqués, pour ce qui est de l'exécution de votre mandat?

**Mme Busson :** Lorsque je suis devenue commissaire de la GRC, j'ai rencontré le ministre. Nous avons parlé de la nécessité d'un leadership fort dans la police du pays à cause des problèmes qui confrontent le Canada et le monde sur le plan de la criminalité et de la lutte à mener contre la criminalité organisée et le terrorisme mondial.

**Le sénateur Atkins :** Vous a-t-il demandé de modifier en quoi que ce soit vos priorités?

**Mme Busson :** Non.

**Le sénateur Atkins :** Quels sont les principaux défis auxquels la GRC fait face aujourd'hui et de quelle manière les relève-t-elle?

**Mme Busson :** Le plus gros enjeu est la capacité. J'ai relevé dans mes conversations sur toutes sortes de sujets avec des personnes à différents niveaux de différents ministères que certains semblent penser qu'il faudrait revoir la conception de la GRC au Canada, de la cantonner davantage dans un rôle fédéral. L'une des plus grosses gageures pour la GRC à l'avenir sera de démontrer la beauté de la conception canadienne, avec une GRC présente aux niveaux municipal, provincial, fédéral et international, avec tous les atouts concrets que cela apporte aux Canadiens.

À l'heure actuelle, la principale difficulté est le maintien de la capacité. Nous sommes en concurrence avec d'autres services de police et organismes pour attirer les meilleurs parmi les jeunes Canadiens. Nous avons une stratégie de recrutement robuste et dynamique, mais d'autres que nous viennent aussi courtiser les mêmes jeunes gens.

Nous renforçons l'infrastructure de la Division dépôt à Regina afin de dispenser la meilleure formation possible aux jeunes recrues qui vont assurer la relève.

**Le sénateur Atkins :** Quelle sorte de liste de candidats avez-vous? Quels sont les chiffres?

**Mme Busson :** Nous nous en tirons bien. On nous dit que le ratio des demandeurs par rapport aux candidats retenus se situe entre huit pour un et dix pour un. Cela donne beaucoup de travail à nos recruteurs, mais nous recevons un grand nombre de demandes, comme auparavant. Les ratios sont un peu en baisse et je crois que c'est dû au fait qu'il y a une augmentation des besoins d'effectifs, tant au niveau contractuel qu'au niveau fédéral. Les



and responsibilities. There are certainly more people needed than there were in the past. We are still getting the applications and we are able to fill our troops.

Within the next three years our goal is to train up to 72 troops a year, which will put approximately 2,100 new police officers on the street every year.

**Senator Atkins:** Can you tell me what the attrition rate is?

**Ms. Busson:** The attrition rate has been hovering around the 700 mark for the last number of years. We expect that it will go up. They call it a bubble and a snake with the baby boomer generation across Canada, and certainly the RCMP is experiencing that same phenomenon. There will be an increase in the retirement rate over the next while.

**Senator Atkins:** That is suggesting a net rate increase of about 1,600 officers.

**Ms. Busson:** It is between 1,400 and 1,600, depending on the attrition rate.

**Senator Atkins:** Can Regina handle it?

**Ms. Busson:** Regina is buying bunk beds and increasing their infrastructure. We gave the commanding officer there the challenge of 2,100 young members and Depot Division says they can do it. They are actually gearing up for it. That is going to be our goal for 2008-09.

**Senator Atkins:** What do you see as the major challenge for the RCMP in the next five to ten years?

**Ms. Busson:** The major challenge for the RCMP over that period of time is to continue to build the partnerships and infrastructure that facilitate information sharing and cooperative integrations for the security of the country.

**Senator Atkins:** How have the four levels of policing influenced the RCMP's philosophy toward contract policing? Is that as important as it used to be?

**Ms. Busson:** It is more important than ever from a policing perspective in respect of effectiveness and efficiencies. Contract policing is not only a training ground but also an environment where every police officer learns what it means to be a police officer and learns the standards and the expectations that they have to live by every day. Wearing the uniform and being part of a community truly engenders for every police officer what that means. In many, likely most, contract policing environments, one learns at an early age how to lead in communities, how to negotiate successes, both on the side of the road or at community meetings, as one moves forward to build professional capacity.

From an organizational perspective, given the kind of intelligence-led organization that it is, the RCMP benefits three-fold by being in municipal, provincial and federal policing. When

mandats et responsabilités se sont élargis. Nous avons certainement besoin du plus d'effectifs que dans le passé. Nous recevons toujours un bon nombre de demandes et nous sommes en mesure de constituer nos troupes.

Au cours des trois prochaines années, notre objectif est de former 72 troupes par an, ce qui correspond à environ 2 100 nouveaux agents de police déployés dans les rues chaque année.

**Le sénateur Atkins :** Pouvez-vous m'indiquer quel est le taux d'attrition?

**Mme Busson :** Le taux d'attrition tourne autour de 700 ces dernières années. Nous pensons que ce chiffre va augmenter. Il y a ce que l'on appelle une bulle et un serpent dans la société canadienne, avec la génération du baby-boom, et le même phénomène se manifeste dans la GRC. Il va y avoir une augmentation des taux de départ à la retraite pendant quelques années.

**Le sénateur Atkins :** Cela indique qu'il faudra une augmentation nette d'environ 1 600 agents.

**Mme Busson :** C'est entre 1 400 et 1 600, selon le taux d'attrition.

**Le sénateur Atkins :** Est-ce que Regina peut suffire à la tâche?

**Mme Busson :** Regina achète des lits de camp et accroît son infrastructure. Nous avons donné au commandant sous-divisionnaire là-bas le défi de former 2 100 jeunes membres et la Division dépôt a répondu qu'elle en est capable. Elle se prépare à ce rythme. Ce sera notre objectif pour 2008-2009.

**Le sénateur Atkins :** Quel sera selon vous le principal défi à relever par la GRC au cours des cinq à dix prochaines années?

**Mme Busson :** Le principal défi pour la GRC au cours de cette période sera de continuer à créer les partenariats et l'infrastructure qui faciliteront l'échange d'information et les intégrations coopératives pour la sécurité du pays.

**Le sénateur Atkins :** En quoi les quatre niveaux de police ont-ils influencé la pensée de la GRC par rapport à la police contractuelle? Est-elle toujours considérée comme aussi importante que dans le passé?

**Mme Busson :** Elle est plus importante que jamais du point de vue de l'efficacité et de l'efficience de la police. Les services contractuels sont non seulement un terrain de formation mais aussi un environnement où chaque agent apprend ce que c'est que d'être un policier et apprend les normes et les attentes qu'il lui faudra atteindre chaque jour. Porter l'uniforme et faire partie d'une communauté fait réellement comprendre à chaque agent le sens de cette mission. Dans un grand nombre, voire la plupart, des environnements de police contractuelle, l'on apprend à un très jeune âge comme être un leader, comment négocier la réussite, tant au bord de la route que dans les assemblées communautaires, et à avancer sur le chemin de la compétence professionnelle.

Du point de vue organisationnel, sachant que nous sommes une organisation tributaire du renseignement, la GRC bénéficie triplement du fait d'être un service de police à la fois municipal et

I was working major crime, many cases were solved by having the ability to glean information from a young member's traffic stop or some other in-and-of-itself insignificant moment in time. The intelligence is often a network that becomes a bit of a puzzle, and the crime is solved not necessarily by the big pieces but rather by having all the pieces of the puzzle readily available for people to gain a full picture of what is happening.

**Senator Atkins:** With the importance of national security and the growing threat from terrorism, does continued involvement in contract policing detract from the ability of the RCMP to focus on these growing threat areas?

**Ms. Busson:** It is just the opposite. As I tried to explain earlier and will articulate again, the issues around contract policing are strictly capacity. Over the years, we had been using our contract policing resources and our federal policing resources to balance one another because we did not have the full complement on either side. Within the next three years, with our aggressive recruiting and training program, we will be at a zero-vacancy pattern. The design will show itself to be quite efficient and effective.

**Senator Atkins:** For the record, how many provinces are under contract?

**Ms. Busson:** We police eight provinces and the three territories.

**Senator Atkins:** Policing is a unique business.

**Ms. Busson:** Yes, it is.

**Senator Atkins:** Can you describe the culture of organizations such as the RCMP?

**Ms. Busson:** The culture of the RCMP is steeped in a long and proud tradition of community involvement and the nexus between being part of the community and creating a safe environment. The RCMP engenders a model that is not just law enforcement, which some people consider policing to be. In addition, the RCMP goes further in its capacity of peace officer, a positive part of communities and a positive contributor to the whole Canadian culture. We are lucky enough to be part of Canadian culture and the culture of the RCMP reflects that.

**Senator Atkins:** If you were to consider your successor, would you look inside or outside the RCMP?

**Ms. Busson:** Definitely, I would look inside because, for a number of reasons, the RCMP has the leadership to take the force to the next level. We have some amazing young leaders in the RCMP who have come up through the ranks, who know what it looks like, what it feels like to get out of a car in the middle of the night and what it takes to encourage the next generation to have the courage to do the same thing to support Canadians and to carry on that tradition. It is part of Canadian

provincial et fédéral. Lorsque j'étais responsable des enquêtes sur les crimes majeurs, de nombreuses affaires ont été résolues grâce aux renseignements recueillis lors des contrôles de la circulation d'un jeune agent ou de quelque autre acte insignifiant sur le moment. Le renseignement est souvent un réseau fait de pièces éparses, et le crime est résolu pas nécessairement par les grosses pièces mais plutôt par le fait d'avoir sous la main une multitude de petites pièces qui, une fois assemblées, vont dessiner un tableau d'ensemble de la situation.

**Le sénateur Atkins :** Vu l'importance de la sécurité nationale et du danger croissant que pose le terrorisme, est-ce que le maintien des services contractuels de la GRC ne détourne pas son attention de ces dangers croissants?

**Mme Busson :** C'est tout le contraire. Comme j'ai tenté de l'expliquer et comme je vais le répéter, les problèmes que posent les services contractuels tiennent strictement à la capacité. Au fil des ans, nous avons connu une concurrence entre les ressources pour la police contractuelle et les ressources pour la police fédérale parce que nous manquions d'effectifs des deux côtés. Au cours des trois prochaines années, avec notre programme ambitieux de recrutement et de formation, nous n'aurons aucun poste vacant. La conception va s'avérer être efficiente et efficace.

**Le sénateur Atkins :** Dites-nous, aux fins du procès-verbal, combien de provinces sont desservies par contrat?

**Mme Busson :** Nous avons huit provinces et les trois territoires.

**Le sénateur Atkins :** Le travail de police est quelque chose de bien particulier.

**Mme Busson :** C'est vrai.

**Le sénateur Atkins :** Pourriez-vous décrire la culture d'organisations telles que la GRC?

**Mme Busson :** La culture de la GRC est enracinée dans une longue et fière tradition de présence dans la société, en combinant la participation sociale et la création d'un environnement sûr. La GRC représente un modèle qui ne se limite pas à l'application de la loi, ce que d'aucuns considèrent comme étant le seul rôle de la police. Un agent de la GRC va plus loin en sa capacité d'agent de la paix, d'élément positif des collectivités et de contributeur positif à toute la culture canadienne. Nous avons la chance d'être partie intégrante de la culture canadienne et la culture de la GRC reflète ce fait.

**Le sénateur Atkins :** Si vous deviez choisir votre propre successeur, cherchiez-vous dans les rangs de la GRC ou bien en dehors?

**Mme Busson :** Je chercherais certainement à l'intérieur car, pour diverses raisons, la GRC possède les leaders voulus pour conduire la Gendarmerie jusqu'au niveau suivant. Nous avons d'étonnants jeunes dirigeants dans la GRC, qui sont issus des rangs, qui connaissent le travail, qui savent ce que c'est que de sortir d'une voiture de patrouille au milieu de la nuit et qui sait ce qu'il faut pour donner le courage à la génération suivante de faire la même chose afin de soutenir les Canadiens et poursuivre cette



culture. Much as there needs to be a huge skill set around leadership, we have that as well.

**Senator Atkins:** Given your experience, is there any way you can train for the job?

**Ms. Busson:** Every young constable who joins the RCMP is in training for the job from day one. We work in small communities specifically, but, generally, when you put on the uniform and show up at a car accident or an incidence of family violence, you engage in problem solving and carrying that image of the force to the next level. People are training for the job, so to speak, from day one. People who aspire to that level certainly keep that in mind. Most members of the RCMP have that level of leadership simply because of what we do.

**Senator Atkins:** What surprised you the most in taking on your current position as commissioner?

**Ms. Busson:** I had not thought about that. When travelling across the country and interacting with young members and hearing about the work that they do, I hear that they are anxious to know that I understand and that I will facilitate their doing the best that they can do and being the best that they can be. When they figure out that I have been through the ranks and that I am operationally focused, then they give that automatic support to take on that leadership. Leadership is a two-way street.

**The Chairman:** Commissioner, could you clarify from an administrative point of view how contract policing gives you flexibility in terms of managing your resources?

**Ms. Busson:** Certainly. Within each of the provincial contracts, there is an ability for the RCMP to garner at least 10 per cent of any other province's resources to meet emergency needs. That can be done almost automatically. Given the relationships with the provinces, I have found through personal experience that it is close to automatic when an emergency situation suddenly presents itself.

From one province to another, when an emergency occurs, such as a forest fire, an industry strike, a highway accident, a train derailment or other serious incident, the RCMP is able to mobilize personnel at a moment's notice.

**The Chairman:** If, for example, we were talking about a problem in Saskatchewan and members of the force from Manitoba were moved to assist them, would anyone in Saskatchewan know the difference?

**Ms. Busson:** Certainly, there has to be a balancing act. From the Saskatchewan perspective, the uniforms are the same and people relate to that image and so have a sense that it is business as usual. The confidence of people in those kinds of emergency situations is part of the bigger picture of service delivery.

tradition. Cela fait partie de la culture canadienne. Certes, il faut aussi d'énormes compétences en sus du talent de leader, et nous les avons aussi.

**Le sénateur Atkins :** Selon votre expérience, est-il possible de se former à cette fonction?

**Mme Busson :** Chaque jeune agent qui entre à la GRC se forme à cette fonction dès le premier jour. Nous travaillons plus précisément dans des petites localités mais, de façon générale, lorsque vous endossez l'uniforme et vous présentez sur les lieux d'un accident de voiture ou sur une scène de violence familiale, vous faites de la résolution de problèmes et vous projetez l'image de la Gendarmerie à l'extérieur. Les agents se forment à la fonction, en quelque sorte, dès le premier jour. Ceux qui aspirent à ce niveau de responsabilité ne le perdent certainement pas de vue. La plupart des membres de la GRC sont à ce niveau de leadership tout simplement parce qu'il est inhérent au travail que nous faisons.

**Le sénateur Atkins :** Qu'est-ce qui vous a le plus surpris lorsque vous avez assumé votre fonction actuelle de commissaire?

**Mme Busson :** Je n'y ai pas réfléchi. Lorsque je me déplace dans le pays et que je rencontre les jeunes agents qui me parlent du travail qu'ils font, je vois qu'ils ont besoin de savoir que je comprends et que je vais les aider à faire de leur mieux et à être les meilleurs qu'ils puissent être. Lorsqu'ils réalisent que je sors des rangs et que je connais bien les opérations, ils m'accordent leur soutien automatique pour exercer ce leadership. Le leadership est une rue à double sens.

**Le président :** Commissaire, pourriez-vous nous expliquer, du point de vue administratif, en quoi les services contractuels vous donnent de la flexibilité sur le plan de la gestion de vos ressources?

**Mme Busson :** Certainement. Chacun des contrats avec les provinces prévoit la possibilité pour la GRC de puiser au moins 10 p. 100 des effectifs de toute autre province pour répondre aux situations d'urgence. Cela peut être fait automatiquement. Étant donné les relations avec les provinces, j'ai pu constater personnellement que c'est presque automatique lorsqu'une situation de crise surgit quelque part.

La GRC est capable de déplacer à très court préavis des effectifs d'une province à l'autre lorsqu'il se produit une situation d'urgence, tel qu'un incendie de forêt, une grève, un carambolage sur les routes, un déraillement ferroviaire ou quelque autre incident sérieux.

**Le président :** Si, par exemple, nous parlons d'un problème en Saskatchewan et que l'on détache des gendarmes du Manitoba pour porter assistance, est-ce que quelqu'un en Saskatchewan se rend compte de la différence?

**Mme Busson :** Certainement, il faut trouver le juste équilibre. Selon la perspective de la Saskatchewan, les uniformes sont les mêmes et le public est habitué à cette image et a l'impression que tout se passe pour le mieux. La confiance du public dans ces situations de crise fait partie du tableau d'ensemble de la prestation de services.

**The Chairman:** How is that accomplished in Quebec and Ontario, where the provincial police are separate?

**Ms. Busson:** How is it accomplished for them?

**The Chairman:** For example, if a requirement for additional resources arises in one of those two provinces, how is it handled? Is there a comparable program whereby Ontario has signed an agreement to send their provincial police in cases of emergency?

**Ms. Busson:** It is a much less seamless process. It goes government to government and minister to minister. It can take some bureaucratic time to get through those requests.

**The Chairman:** Would citizens in the adjoining province understand and recognize the different uniform?

**Ms. Busson:** I think they would see the difference in the uniform, absolutely.

**Senator Zimmer:** I get to be the second person to congratulate you, Ms. Busson. I have an affinity because I grew up in Saskatchewan. I went to university in Saskatoon so I know North Battleford very well.

I want to cover some questions in the area of securities and borders, then move into your resources, and end up with an actual activity or event that you are working on.

Aside from the integrated border enforcement teams, what is the RCMP doing to ensure that security between border posts is sufficient? I can go back to testimony from October 2, 2006, when Mr. Souccar said, "We know that most interdictions are done at the ports of entry, but perhaps more is coming through between the ports of entry than we are aware of."

**Ms. Busson:** We are doing a number of things. There is never enough and the descriptions of our borders vary, but our responsibility continues.

We work very hard with folks who live and operate around borders to be ever vigilant and to build the kind of relationships where people know what to look for and are our eyes and ears at certain unmanned or unsecured border crossings.

We have recently also been working with the U.S. border service. They have a robust technological response to expanses of border between border crossings, and we are very interested in some of the work they are doing technologically to watch the borders without the need to have people standing shoulder to shoulder between the different border points.

**Senator Zimmer:** The government has started a 10-year process of arming Canadian border security officers. In the interim, what specific proposals has the RCMP put forth to provide an armed presence at major border crossings and to reduce emergency response times to border crossings?

**Ms. Busson:** I will ask Mr. Souccar to make sure I give a full answer to the question. Certainly, in areas of the country where we are the police force of primary jurisdiction, we have spent a

**Le président :** Comme cela se passe-t-il dans le cas du Québec et de l'Ontario qui ont leur propre police provinciale?

**Mme Busson :** Comment cela se passe chez eux?

**Le président :** Par exemple, si l'une des deux provinces a besoin d'effectifs supplémentaires, comment cela se passe-t-il? Existe-t-il un programme comparable dans le cadre duquel l'Ontario aurait signé un accord pour envoyer sa police provinciale en situation de crise?

**Mme Busson :** C'est beaucoup moins automatique. Les demandes doivent passer de gouvernement à gouvernement et de ministre à ministre. Ces demandes peuvent se heurter à quelques délais administratifs.

**Le président :** Est-ce que les citoyens de la province voisine remarquent et reconnaissent l'uniforme différent?

**Mme Busson :** Je pense qu'ils remarqueraient la différence d'uniforme, absolument.

**Le sénateur Zimmer :** Je me trouve être la deuxième personne à pouvoir vous féliciter, madame Busson. J'ai une affinité avec vous car j'ai grandi en Saskatchewan. J'ai fréquenté l'Université de Saskatoon et je connais très bien North Battleford.

J'aimerais poser quelques questions concernant la sécurité et les frontières, puis parler de vos ressources, et terminer par une activité ou un événement sur lequel vous travaillez.

Outre les équipes intégrées de la police des frontières, que fait la GRC pour assurer la sécurité entre les postes frontaliers? Je me reporte au témoignage du 2 octobre 2006 où M. Souccar a déclaré : « Nous savons que la plupart des interceptions se font aux points d'entrée, mais peut-être davantage de choses passent-elles à notre insu entre les points d'entrée ».

**Mme Busson :** Nous faisons plusieurs choses. Cela ne suffit jamais et les conditions à nos frontières varient, mais notre responsabilité persiste.

Nous travaillons très fort avec des gens qui vivent et travaillent le long des frontières pour maintenir la plus grande vigilance et établir un genre de relations tel que les gens sachent quoi chercher et soient nos yeux et nos oreilles à certains passages frontaliers sans personnel.

Depuis peu nous travaillons aussi avec le service frontalier américain. Il a mis en place une surveillance technologique très robuste entre les postes frontières et nous sommes très intéressés par le matériel déployé pour surveiller la frontière sans avoir des effectifs épaule contre épaule pour couvrir la distance entre les postes frontaliers.

**Le sénateur Zimmer :** Le gouvernement s'est lancé dans un programme décennal d'armement des agents de sécurité frontalière canadiens. Dans l'intervalle, quelles propositions précises a faites la GRC pour assurer une présence armée aux principaux postes frontaliers et réduire les délais d'intervention d'urgence à la frontière?

**Mme Busson :** Je vais demander à M. Souccar de compléter ma réponse. Dans les régions du pays où nous sommes la première force de police, nous avons consacré beaucoup de temps et



fair amount of time and effort on training to make sure that folks in those areas are fully aware of the need for immediate response to requests for assistance from Canada Border Services Agency, CBSA, in areas where they expect or have some intelligence that they need an armed response at the border. In areas that are not part of our primary jurisdiction, we are also working with the police force that is there to support them as they move forward.

**Mr. Souccar:** I think that covers it. We have a close working relationship with CBSA. They are part of our integrated border enforcement teams as well as our proceeds of crime teams — our combined forces special enforcement teams — so we have a close working relationship with them.

We spoke about arming the border guards. We are assisting in the training of their officers. I believe that by July of this year their first group will have graduated from firearms training provided by us.

As Commissioner Busson has said, whether the response is immediate or delayed varies depending on the seriousness of the call and the relative danger associated with the call, as we deal with other priorities that are inland. Between the points of entry, we have stepped up our awareness programs so that the public is also working with us and assisting us in responding to any between-ports of entry activities that are taking place. We try to educate them and create awareness so that they can help us as well.

**Senator Zimmer:** Is that to ensure that they know what to look for?

**Mr. Souccar:** Exactly.

**Senator Zimmer:** The committee has recommended that the RCMP should be the lead agency in charge of security at Canadian airports. What role do you see the RCMP playing with regard to securing airports?

**Ms. Busson:** Given our criminal mandate through organized crime and national security, the RCMP has an important role to play in both environments. Specifically, there is a huge piece around organized crime at the ports and a huge piece around national security.

The airports are much the same environment. There is a crossover between issues around organized crime and national security. In some cases, it is not until you are actually involved in whatever that investigation is that you know exactly what you are looking at.

CBSA and all of our partner agencies work closely together to deal with those security issues. It is seldom cut and dried which agency has the full mandate to deal with it; often there is a crossover. It may be a CBSA lead or it may be a policing lead. As we continue to become more robust in those areas, we need to work on making sure that those mandates are clear and concise, that they are not duplicated and do not create confusion for people.

d'efforts à la formation pour assurer que les agents dans ces régions soient pleinement conscients de l'impératif d'une réaction immédiate aux demandes d'assistance émanant de l'Agence des services frontaliers du Canada, l'ASFC, lorsqu'elle s'attend ou entre en possession de renseignements indiquant qu'une intervention armée sera nécessaire. Dans les régions où nous ne sommes pas la première force de police, nous travaillons avec la police locale pour lui donner notre appui en cas de besoin.

**M. Souccar :** Vous avez fait le tour. Nous avons une relation de travail étroite avec l'ASFC. Ces agents font partie de nos équipes intégrées de police frontalière, ainsi que des unités des produits de la criminalité — nos Groupes spéciaux interpolices — et nous avons donc une relation de travail étroite avec l'Agence.

Nous avons parlé de l'armement des gardes frontières. Nous contribuons à l'entraînement de ces agents. Je crois que d'ici juillet de cette année, le premier groupe aura achevé la formation au tir que nous fournissons.

Comme la commissaire Busson l'a indiqué, le délai de réponse dépend de la gravité de la situation et du niveau de danger relatif associé à l'intervention, étant donné que nous avons d'autres priorités à l'intérieur. Entre les points de passage, nous avons renforcé nos programmes de sensibilisation de telle façon que le public collabore aussi avec nous en signalant les activités suspectes entre les points d'entrée. Nous nous efforçons d'éduquer et de sensibiliser le public afin qu'il puisse nous aider aussi.

**Le sénateur Zimmer :** S'agit-il d'assurer que le public sache repérer les activités suspectes?

**M. Souccar :** Exactement.

**Le sénateur Zimmer :** Le comité a recommandé que la GRC soit la première force de police responsable de la sécurité dans les aéroports canadiens. Quel rôle voyez-vous la GRC jouer à l'égard de la sécurité aéroportuaire?

**Mme Busson :** Étant donné notre mission relativement au volet pénal de la criminalité organisée et de la sécurité nationale, la GRC a un rôle important à jouer dans les deux environnements. Plus particulièrement, il y a un volet énorme concernant le crime organisé dans les ports et un volet énorme relatif à la sécurité nationale.

Les aéroports sont un environnement très similaire. Il y a un recoupement entre la lutte contre le crime organisé et la sécurité nationale. Dans certains cas, ce n'est qu'une fois que l'enquête est déjà bien avancée que l'on sait exactement à quoi l'on a affaire.

L'ASFC et tous nos organismes partenaires collaborent étroitement sur le plan de la sécurité. Il est rare qu'une affaire relève entièrement du mandat d'un seul organisme; souvent deux organismes sont mis en jeu. Le premier rôle peut appartenir soit à l'ASFC soit à la police. Au fur et à mesure que nous devenons plus robustes dans ces domaines, nous allons devoir veiller à préciser les mandats respectifs pour éviter les chevauchements et les doubles emplois et ne pas engendrer la confusion.

**Senator Zimmer:** Given the past role of RCMP at airports, would assuming these responsibilities once again be problematic for the RCMP?

**Ms. Busson:** Do you mean in terms of capacity?

**Senator Zimmer:** That and responsibilities — jurisdiction.

**Ms. Busson:** Jurisdictionally, it gets complicated when we are not the police force of primary jurisdiction in the areas where we have major airports. There is a jurisdictional issue in those places, depending on the crime we are dealing with and the way those issues are dealt with in Canadian constitutional law. Generally, those issues could be negotiated and worked through.

The other issue is capacity. Over a period of time, as an agency's mandate increases, that agency has to strategize and work to make sure their capacity is designed and ready to meet that next challenge.

**Senator Zimmer:** You mentioned resources. If you did assume those responsibilities at airports again, do you think you would have sufficient resources to accomplish those goals?

**Ms. Busson:** We would need an increase of resources to accomplish those goals. They are certainly manpower intensive, and the skill sets for doing that kind of work and experience are definitely important.

**Senator Zimmer:** There are only 24 RCMP officers assigned to Canada's 19 ports that comprise the national ports system. What role do you see the RCMP playing with regard to securing the major marine ports?

**Ms. Busson:** I am hopeful that as we move forward, the mandate of the RCMP — in conjunction and in partnership with the mandate of the other police jurisdictions — will increase to the point where we can all work together and build a design that addresses what the primary jurisdiction brings to the table and what we as a national police force bring to the table. In some of the big ports — in British Columbia, for example, where we are also the provincial police — we can leverage that level of expertise as well to make sure it is an integrated, robust system, both from a security perspective and from a criminal perspective on the organized crime side.

**Senator Zimmer:** I want to move into a different area, one where you work side by side with the Canadian Security Intelligence Service. They have a specific security role and your role is policing, as I understand it. Are changes anticipated to the scale of the RCMP mission in Afghanistan? Do you anticipate any changes to your responsibilities there based on the fact of your policing and the training you will be doing there?

**Ms. Busson:** We have 12 police officers there now, and we will be looking at increasing that number to approximately 25 over the next two years to enhance and assist in training Afghan police

**Le sénateur Zimmer :** Étant donné le rôle passé de la GRC dans les aéroports, est-ce que ce serait un problème pour la GRC que d'assumer de nouveaux ces responsabilités?

**Mme Busson :** Voulez-vous dire sur le plan de la capacité?

**Le sénateur Zimmer :** Oui, et aussi des responsabilités — de la juridiction.

**Mme Busson :** Sur le plan juridictionnel, cela devient compliqué lorsque nous ne sommes pas le service de police de première juridiction dans la région de l'aéroport. Il se pose un problème juridictionnel dans ces endroits, selon la nature du crime concerné et la manière dont ces choses sont traitées en droit constitutionnel canadien. De façon générale, ces questions pourraient faire l'objet de négociations et se régler ainsi.

L'autre problème est celui de la capacité. Lorsque le mandat d'un organisme est élargi, celui-ci doit adapter ses stratégies et veiller à se doter de la capacité de répondre à ce nouveau défi.

**Le sénateur Zimmer :** Vous avez mentionné les ressources. Si vous assumiez de nouveau ces responsabilités dans les aéroports, pensez-vous que vous auriez des ressources suffisantes pour accomplir ces objectifs?

**Mme Busson :** Il nous faudrait une augmentation des ressources pour accomplir ces objectifs. Ils exigent une main-d'œuvre considérable et des compétences et une expérience bien particulières.

**Le sénateur Zimmer :** Il n'y a que 24 agents de la GRC affectés au 19 ports canadiens qui constituent le réseau portuaire national. Quel rôle voyez-vous la GRC jouer à l'égard de la sécurité des grands ports maritimes?

**Mme Busson :** J'espère que le mandat de la GRC — en conjonction et en partenariat avec les autres forces de police — sera élargi au point que nous puissions tous collaborer et construire une structure intégrant ce que la police de première juridiction apporte à la table et ce que nous, comme service de police national, apportons à la table. Dans certains des grands ports — en Colombie-Britannique, par exemple, où nous sommes également la police provinciale — nous pouvons mettre à profit ce savoir-faire pour assurer d'avoir un système robuste et intégré, tant sur le plan de la sécurité que sur le plan de la lutte contre la criminalité organisée.

**Le sénateur Zimmer :** J'aimerais aborder un sujet différent, un domaine où vous travaillez côte à côte avec le Service canadien du renseignement de sécurité. Ce dernier a un rôle spécifique sur le plan de la sécurité et vous avez un rôle de police, si je saisis bien. Est-ce que vous prévoyez des changements à l'envergure de la mission de la GRC en Afghanistan? Prévoyez-vous des modifications de vos responsabilités sur le plan du travail de police et de formation que vous effectuez là-bas?

**Mme Busson :** Nous avons là-bas 12 agents de police maintenant et nous allons porter ce chiffre à environ 25 au cours des deux prochaines années pour contribuer à former des



officers to a more democratic skill set around how they deal with citizens and how they bring a more professional policing response to the democracy that Afghans are fighting for.

**Senator Zimmer:** I have a note here that says that the Government of Canada provided up to 60 Canadian police officer trainers in addition to the current contingent of six.

**The Chairman:** That was our recommendation. Just on that point, commissioner, how do you teach integrity? The Afghan national police are notoriously corrupt. One of the principal reasons is that they do not appear to be paid. If you do not pay them, they will probably take what they need. I can certainly understand how you can train someone in investigative procedures. I understand how you can train them to shoot a weapon and treat it safely. I can see how you can train someone in how to prepare a report properly. How do you deal with corruption when it is systemic, and how do the individuals in Afghanistan now go about addressing that challenge?

**Ms. Busson:** That is an incredibly big challenge when you are dealing with another culture and trying to embed integrity into a system that has been notoriously missing that commodity for a period of time. However, you have to start somewhere. I understand that our police officers are engaged every day in discussions and guidance around the way that we do police work and the way we interact with people we work with. It will take a long time before we get to a point. We are hoping to deal with younger recruits as they come up and be able to start a conversation where that culture is nipped in the bud, certainly from a professional perspective. I understand it is not an easy task and, from what I hear from the people who have been there, it is a huge challenge.

**The Chairman:** Could you describe the products to us? What do the 12 officers there produce in the course of a year? What do we get back? What is the product from having 12 people there? If that number is increased to 25, what change will result from 25 members being present in Afghanistan?

**Mr. Souccar:** If I may, perhaps I will also add to your previous question, senator. Corruption and greed sometimes vary, and sometimes you have corruption for greed, as we do in the West, versus corruption for basic needs. I always recall eradicating in the jungles of Columbia and having the 50-calibre machine gunner behind me in a helicopter pointing down to his house as we were leaving the counter-narcotics airport at 4:30 in the morning, and I could literally see inside his house because he did not have a roof over it; it was only partly covered. Sometimes corruption is for basic needs, such as food and shelter for the family, and basic needs can be covered off with increased salary. The other component is creating an environment of safety and trust, where they can operate without the fear of intimidation or being strong-armed into the corruption that exists in some countries. All of these things have to get done together in order to get rid of corruption.

agents de police afghans et leur apprendre à traiter leurs citoyens de façon plus démocratique et offrir un service de police plus professionnel à la démocratie pour laquelle combattent les Afghans.

**Le sénateur Zimmer :** J'ai une note ici disant que le gouvernement du Canada a fourni jusqu'à 60 formateurs canadiens de policiers, en sus du contingent actuel de six.

**Le président :** C'était notre recommandation. À ce sujet, commissaire, comment enseignez-vous l'intégrité? La police nationale afghane est notoirement corrompue. L'une des raisons principales en est qu'elle semble ne pas être payée. Si vous ne payez pas les policiers, ils vont probablement prendre ce dont ils ont besoin. Je peux certes comprendre comment on enseigne à quelqu'un les méthodes d'enquête, comment on enseigne le tir et comment manier sans danger une arme à feu. Je peux voir comment on forme quelqu'un à rédiger correctement un rapport. Comment faire face à la corruption lorsqu'elle est systémique et comment les Afghans pourrions-ils surmonter ce problème?

**Mme Busson :** C'est un défi incroyable lorsqu'on est confronté à une autre culture et que l'on cherche à distiller l'intégrité dans un système qui en est notoirement démuné depuis longtemps. Cependant, il faut bien commencer quelque part. Nos agents de police expliquent chaque jour comment nous abordons le travail de police et comment nous interagissons avec le public. Ce sera un effort de longue haleine. Nous espérons montrer la voie aux jeunes recrues afin d'étouffer dans l'œuf cette mentalité, en tout cas du point de vue professionnel. Je sais que ce n'est pas une tâche facile et d'après ce que me disent ceux qui ont travaillé là-bas, c'est un énorme défi.

**Le président :** Pourriez-vous nous décrire les produits. Que produisent les 12 agents là-bas dans le courant d'une année? Qu'en retirons-nous? Quel est le produit de la présence de ces 12 personnes? Si ce chiffre était porté à 25, quel changement résulterait de la présence de ces 25 agents en Afghanistan?

**M. Souccar :** Si vous le permettez, je pourrais peut-être ajouter un complément de réponse à la question précédente, sénateur. La corruption et l'avidité peuvent varier, et parfois la corruption obéit à l'appât du gain, comme c'est le cas en Occident, et parfois la corruption répond à un besoin élémentaire. Je me souviens de la campagne d'éradication dans la jungle de Colombie et du mitrailleur servant la mitrailleuse de calibre 50 derrière moi, dans l'hélicoptère, qui m'a désigné sa maison alors que nous décollions de l'aéroport de la brigade antidrogue à 4 heures et demie du matin, et je pouvais littéralement voir l'intérieur de sa maison parce qu'elle n'avait pas de toit; elle n'était que partiellement couverte. Parfois la corruption sert à satisfaire des besoins élémentaires, tels que la nourriture et un abri pour la famille, et les besoins élémentaires pourraient être satisfaits par une augmentation de salaire. L'autre élément consiste à créer un environnement de sécurité et de confiance, où ils peuvent travailler sans être intimidés ou contraints de participer à la corruption qui existe dans certains pays. Tout cela doit aller de pair si l'on veut se débarrasser de la corruption.

With respect to what our people are doing in Afghanistan over the course of a year, their role there is with the Kandahar Provincial Reconstruction Team, PRT. They look after training the Afghan national police. It is very basic training: search, seizure, handcuffing techniques, searches of vehicles, basic police work. We try to get out of the compound in Kandahar into the communities with the Afghan national police to try to upgrade their training to a point where they can operate in an effective manner.

**The Chairman:** We visited the PRT in Afghanistan. We have talked with your people there. The impression we came away with was that it was an incredibly small number of people and a massive job. We understand the techniques that were being communicated and trained. We had great difficulty understanding how, at the end of the day, the people who were there would change the culture, if you will, and get the police to deal with matters in an even-handed way so that it did not matter who you knew or what tribe you were from and so that the police would be able to enforce the law in a manner consistent with how we see it or, probably more important, in a manner that Afghans felt was fair and reasonable. The Afghan police seem to be incredibly unpopular, and you can understand why, given how they behave. What programming or training do our officers have to counteract that?

**Mr. Souccar:** It is not an easy job by any means, and the environment makes it difficult. There is a training academy, a building that was set up, and I think it is pretty well complete. That will at least enable us to take them in for a period of time and provide them with training in an environment that is safe.

**The Chairman:** Are any of the techniques you would use at Depot Division applicable at this academy?

**Mr. Souccar:** Yes, absolutely. Some are similar. They are applied in a different environment, but some of them are basic police techniques.

**The Chairman:** I meant in terms of character, culture, honesty and integrity.

**Mr. Souccar:** I do not think that that would come from the training that our folks are giving in Afghanistan. That is a much larger environmental issue that has to be dealt with, as I said earlier, in terms of the safety of the environment, perhaps increased pay and so on.

**Ms. Busson:** If I might add a comment, I know from some of my briefings that Canadian police there enjoy quite a bit of respect and profile from the people in the PRC. I believe that that spills over to some of the young recruits they are getting in their training group. They admire Canadians generally, and they have that level of respect. It means something as they move forward through their own journey to democracy.

**Senator Zimmer:** To go to another area, dealing with your resources and also actual activity, the *National Post* recently reported that the RCMP investigation of the World Tamil Movement will be extended another year. Why is this extension

Pour ce qui est de l'action de nos agents en Afghanistan dans le courant d'une année, ils font partie de l'Équipe provinciale de reconstruction de Kandahar, l'EPR. Ils s'occupent de la formation de la police nationale afghane. C'est une formation très élémentaire : perquisitions, saisies, techniques de menottage, fouilles de véhicule, travail de police de base. Nous essayons de sortir du camp de Kandahar pour nous rendre dans les villages avec la police nationale afghane afin de parfaire son entraînement jusqu'à un point où elle peut fonctionner de manière efficace.

**Le président :** Nous avons visité l'EPR en Afghanistan. Nous avons parlé avec vos gens là-bas. Nous sommes repartis avec l'impression que c'est un nombre incroyablement faible de gens pour accomplir un travail aussi massif. Nous comprenons les techniques qui sont enseignées. Nous avons beaucoup de mal à comprendre comment, en fin de compte, nos agents là-bas pourraient modifier la mentalité, en quelque sorte, et amener la police locale à agir de manière impartiale, de telle façon que peu importe la tribu à laquelle vous appartenez, la police appliquera la loi d'une manière conforme à nos habitudes ou, peut-être plus important encore, d'une manière que les Afghans pourront considérer équitable et raisonnable. La police afghane semble être incroyablement impopulaire et on peut comprendre pourquoi, vu la façon dont elle se comporte. Quel programme ou quelle formation nos agents peuvent-ils donner pour contrebalancer cela?

**M. Souccar :** Ce n'est pas du tout un travail facile et l'environnement le rend encore plus difficile. Il existe un centre de formation, un bâtiment qui a été construit et qui est à peu près terminé. Cela nous permettra au moins d'accueillir ces policiers et de les garder pendant quelques temps pour les former dans de bonnes conditions de sécurité.

**Le président :** Existe-t-il des techniques que vous utilisez à la Division dépôt que vous pourriez employer dans cette école?

**M. Souccar :** Oui, absolument. Certaines méthodes sont similaires. Elles sont appliquées dans un milieu différent, mais certaines sont des techniques policières de base.

**Le président :** J'entends du point de vue du caractère, de la culture, de l'honnêteté et de l'intégrité.

**M. Souccar :** Je ne pense pas que cela provienne de la formation que nos agents dispensent en Afghanistan. Cela s'inscrit dans une problématique du milieu beaucoup plus large, comme je l'ai dit, qui met en jeu la sécurité de l'environnement, peut-être des augmentations de salaire, et cetera.

**Mme Busson :** Si je puis ajouter un mot, je sais, d'après certains des breffages que j'ai eus, que la police canadienne jouit d'un assez grand respect et d'une bonne visibilité auprès des membres de l'ERP. Je crois que cela est retransmis à certaines des jeunes recrues qui suivent la formation. Ils admirent les Canadiens de façon générale et leur portent un certain respect. Nous sommes pour eux un exemple dans leur cheminement vers la démocratie.

**Le sénateur Zimmer :** Pour aborder un autre sujet, en rapport avec vos ressources et votre activité, le *National Post* a récemment écrit que l'enquête de la GRC sur le World Tamil Movement sera prolongée d'une autre année. Pourquoi cela est-il nécessaire? Est-



needed? Is it because you lack the resources to contribute to end this investigation, or are there other complex investigations taking more time than necessary due to the lack of resources, lack of trained investigators, as an example? Why is the extension needed?

**Ms. Busson:** My understanding is that this investigation is around a funding issue, and those kinds of investigation often take more time at the end of the day than they appear they might when one first begins. Especially in international investigations of that nature, there are agencies and organizations outside of our control with whom we must work in order to bring an investigation to fruition.

**Mike McDonell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations, Royal Canadian Mounted Police:** The commissioner touched on that. I will speak generally rather than to this specific investigation, which is still underway. These investigations are very resource intensive, further complicated by the language skills required to do the work and then working with our international partners to lead the trail down. That the money was in Canada and left Canada is only one facet of the investigation. They are lengthy and complex investigations involving international partners, as are most terrorist investigations. Another challenge for us is language.

**The Chairman:** Is it a problem of not having enough people or is it simply that other organizations take time to get answers back to you?

**Mr. McDonell:** It is both. Having the bodies is one thing; having the right bodies, those with the language skills, is another. Then there is the process of doing background work to maintain the integrity of our investigations and of the Royal Canadian Mounted Police.

**Senator Zimmer:** Now to an actual activity. CSIS has been monitoring the activities of the World Tamil Movement for some time. How do the roles and responsibilities of CSIS and the RCMP differ with regards to the investigation? There are two areas of responsibility.

**Ms. Busson:** CSIS's responsibility under their national security mandate is to gather intelligence when that activity shows potential for criminal activity that affects Canadians. We have a robust design in place where we meet monthly to look at our two sets of mandates and the investigations that are going on under each one of those mandates for possible duplication and crossover. When something shows itself to be turning criminal, we take that over from a criminal investigations perspective and carry it forward.

**Senator Zimmer:** Do issues remain with regard to the sharing of intelligence between CSIS and the RCMP?

**Ms. Busson:** The issues that remain around the two organizations have nothing to do with relationships. I believe that we have a healthy relationship when it comes to working together and the understanding and coordination of each other's mandates.

ce parce que vous n'avez pas les ressources voulues pour contribuer à cette enquête, ou bien existe-t-il d'autres enquêtes complexes qui prennent plus de temps que nécessaire à cause du manque de ressources, du manque d'enquêteurs formés, par exemple? Pourquoi ce prolongement est-il nécessaire?

**Mme Busson :** Je crois savoir que cette enquête porte sur une affaire de financement, et ce genre d'enquête finit souvent par prendre plus de temps qu'on ne le pensait au départ. Surtout dans le cas d'enquêtes internationales de cette nature, nous devons traiter avec des agents et des organismes qui échappent à notre contrôle pour les mener à bien.

**Mike McDonell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale, Gendarmerie royale du Canada :** La commissaire l'a évoqué et je peux vous parler de ces enquêtes en général plutôt que de cette enquête particulière qui est toujours en cours. Ces enquêtes exigent beaucoup de ressources et sont rendues encore plus complexes par les connaissances linguistiques requises pour faire le travail et pour la collaboration avec nos partenaires étrangers qui suivent la piste. Le fait que l'argent était au Canada et est sorti du Canada ne constitue qu'une facette de l'enquête. Ce sont des enquêtes longues et complexes qui mettent en jeu des partenaires étrangers, comme c'est le cas de la plupart des enquêtes sur le terrorisme. La langue est une autre difficulté.

**Le président :** Le problème est-il un manque d'effectifs ou est-il simplement dû au fait que d'autres organisations tardent à vous répondre?

**M. McDonell :** Les deux. Avoir des effectifs est une chose, encore faut-il avoir les bons agents, ceux qui possèdent les connaissances linguistiques. Ensuite, il y a tout le travail de base à accomplir pour maintenir l'intégrité de nos enquêtes et de la Gendarmerie royale du Canada.

**Le sénateur Zimmer :** Parlons maintenant d'une activité concrète. Le SCRS surveille depuis quelque temps les activités du World Tamil Movement. En quoi les rôles et les responsabilités respectifs du SCRS et de la GRC diffèrent-ils en ce qui concerne cette enquête? Il y a deux domaines de responsabilité.

**Mme Busson :** La fonction du SCRS en vertu de son mandat de sécurité nationale consiste à recueillir des renseignements lorsqu'il y a une possibilité d'activité criminelle se répercutant sur les Canadiens. Nous avons en place une structure robuste telle que nous nous réunissons chaque mois pour passer en revue nos deux missions respectives et les enquêtes en cours au titre de chacune, pour voir les possibilités de dédoublement et les recoupements. Lorsqu'une activité semble devenir criminelle, nous prenons en main l'affaire et poursuivons l'enquête.

**Le sénateur Zimmer :** Subsiste-t-il des problèmes au niveau de l'échange de renseignements entre le SCRS et la GRC?

**Mme Busson :** Les problèmes qui peuvent subsister n'ont rien à voir avec la relation entre les deux organisations. Je pense que nous avons une relation saine sur le plan de la collaboration, de la compréhension et de la coordination de nos mandats respectifs.

There are still issues as to how the crossover between intelligence and evidence takes place. How one protects information and informants from disclosure in a criminal context can be very difficult for CSIS in doing their intelligence work and at the same time being able to protect their covert activities and their sources.

**Senator Zimmer:** Do you feel that you are getting enough information from them on an ongoing basis to be able to move your role and responsibility forward?

**Ms. Busson:** Absolutely, I believe we are.

**Senator Zimmer:** My next question is in the area of the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC. In what capacity is the RCMP involved with ITAC in terms of the development of threat assessments? How are ITAC assessments communicated to the relevant area within your organizations?

**Ms. Busson:** I believe Mr. McDonell can give you a fuller answer on that technical question.

**Mr. McDonell:** We have people seconded to the Integrated Threat Assessment Centre, and with them go our databases. They have immediate access to all our information and can use that to contribute to the overall ITAC assessment. The reverse is true through that same channel. Their information comes into our national operations centre. Immediately upon their release, ITAC reports are transmitted to the RCMP and from there we disseminate them internally.

**Senator Zimmer:** What role do your international liaison officers play within the ITAC operations?

**Mr. McDonell:** Our liaison officers are linked to the police community in the countries they are in or are responsible for, providing us with relevant information from those countries. That information goes into our data banks and therefore is also accessible to the analysts at ITAC. If it was something new and critical to a specific investigation, it would be highlighted and there would be a verbal communication that this is relevant.

**Senator Banks:** Perhaps you have read some of the past reports and recommendations of this committee. With respect to your discussion with the chairman regarding Afghanistan, our committee recommended in February of this year that we should engage special forces and RCMP intelligence gathering in Afghanistan and use that expertise in an accelerated program of interdiction and targeting of drug lords in the distribution systems in order to quell the trade of narcotics into and from Afghanistan. What do you think of that idea?

**Ms. Busson:** We know from our intelligence that Afghanistan is a major source country for the heroin trade around the world. Much of the heroin that ends up on the streets of Montreal, Ottawa and Vancouver is sourced out of Afghanistan. As we move forward building the capacity to use that information

Il subsiste des difficultés au point d'intersection entre ce qui relève du renseignement et ce qui relève de la preuve. La protection de l'information et des informateurs contre la divulgation dans un contexte pénal peut être très épineux pour le SCRS, qui doit pouvoir faire son travail de renseignement et protéger ses activités secrètes et ses sources.

**Le sénateur Zimmer :** Trouvez-vous que le service vous transmet régulièrement les renseignements dont vous avez besoin pour vous acquitter de votre rôle et de vos responsabilités?

**Mme Busson :** Oui, absolument.

**Le sénateur Zimmer :** Ma question suivante porte sur le Centre intégré de l'évaluation des menaces, le CIEM. En quelle capacité la GRC intervient-elle au CIEM du point de vue de l'évaluation des menaces? Comment les évaluations du CIEM sont-elles communiquées aux services concernés à l'intérieur de vos organisations?

**Mme Busson :** Je crois que M. McDonell pourra vous donner une réponse plus complète à cette question technique.

**M. McDonell :** Nous avons du personnel détaché au Centre intégré de l'évaluation des menaces et celui-ci a accès à toutes nos bases de données. Ses agents ont un accès immédiat à tous nos renseignements et peuvent les contribuer à l'évaluation d'ensemble du CIEM. La réciproque est vraie en passant par le même canal. Les renseignements du centre sont acheminés à notre Centre national des opérations. Les rapports du CIEM sont transmis à la GRC dès qu'ils sont disponibles et nous les disséminons ensuite à l'interne.

**Le sénateur Zimmer :** Quel rôle jouent vos agents de liaison internationale dans les opérations du CIEM?

**M. McDonell :** Nos agents de liaison sont en rapport avec les services de police des pays dans lesquels ils sont affectés ou dont ils sont responsables, et nous transmettent les renseignements pertinents provenant de ces pays. Ces renseignements sont versés à nos banques de données et deviennent ainsi accessibles par les analystes du CIEM. S'il s'agit de renseignements nouveaux et importants pour une enquête spécifique, ils seront mis en exergue et feront l'objet d'une communication verbale.

**Le sénateur Banks :** Peut-être avez-vous lu certains des rapports précédents et des recommandations du comité. En ce qui concerne votre discussion avec le président au sujet de l'Afghanistan, notre comité a recommandé en février de cette année d'engager en Afghanistan des forces spéciales et des agents de renseignements de la GRC et d'utiliser leur savoir-faire dans un programme accéléré ciblant les barons de la drogue et leurs réseaux de distribution, afin d'étouffer le narcotrafic en provenance et à destination de l'Afghanistan. Que pensez-vous de cette idée?

**Mme Busson :** Nous savons que l'Afghanistan est un important pays source pour le trafic d'héroïne dans le monde. Une grande partie de l'héroïne qui se retrouve dans les rues de Montréal, d'Ottawa et de Vancouver provient d'Afghanistan. Une fois que nous serons dotés de la capacité d'exploiter correctement ces



properly, having our drug enforcement people able to play a more robust role in the interdiction at the source country is certainly something we would be interested in entertaining.

**Senator Banks:** Is it in the works?

**Mr. Souccar:** We spoke about that, senator. It is not imminent. Canada has historically worked inside out as opposed to outside in. We commence investigations in Canada and then follow them to the source country, where hopefully the individual responsible for the exportation to Canada is eventually arrested and prosecuted in the foreign jurisdiction.

**Senator Banks:** There is not much hope of that in Afghanistan, is there?

**Mr. Souccar:** Because of the environment, it becomes more difficult to do than if the source were in another country that is not war-torn. There are all sorts of ideas out there as to how it could be done. You can have vetted teams, which some countries do have in various parts of the world, where they assemble the best and brightest of the local police and have them polygraphed to make sure that they are not working both sides. They are trained, and then their salary is increased and they work on behalf of and for the foreign country that has hired them.

**Senator Banks:** Would it not be efficient if we could go to the source of the problem and significantly reduce the problem? Your people know how to do that. There are people in Afghanistan, we think, who would be willing to help do that. Would that not be a good idea, prevention as opposed to cure?

**Ms. Busson:** It becomes a bigger problem vis-à-vis our defence people and the war in Afghanistan as it continues. I believe it is a bigger strategy. There is intelligence that shows that as you push harder on the drug trade in Afghanistan, it could have negative effects on the bigger picture around the National Defence response and the threat to our Canadian troops. It is not really a drug issue at this point in time specifically; it becomes a much bigger issue in which we are barely a part player.

**Senator Banks:** I am not sure I agree with that, but I commend that recommendation to your attention.

If you have read some of our reports, you will have seen that we have great concerns regarding all matters having to do with national security and intelligence: stovepiping, silos, exchange of information and proprietary protecting of information, et cetera. You have reinforced our view on that by saying, with respect to the question you were asked about airports and ports, that it depends on what you called the crossover of jurisdiction in ports and airports and who is the police force of primary responsibility.

Have you had any reaction to our recommendations having to do with ports, seaports and borders, that it would be efficient and effective if in Canada one police force were responsible for security in all those places, and that it would be you?

renseignements, nous serions certainement intéressés à ce que nos spécialistes de la lutte contre le trafic de drogue jouent un rôle plus robuste dans la répression à la source.

**Le sénateur Banks :** Est-ce en train?

**M. Souccar :** Nous en avons parlé, sénateur. Ce n'est pas imminent. Le Canada travaillait traditionnellement de l'intérieur à l'extérieur plutôt que dans la direction inverse. Nous commençons les enquêtes au Canada et suivons la piste jusque dans le pays source, en espérant que la personne responsable de l'exportation au Canada y sera arrêtée et poursuivie.

**Le sénateur Banks :** Il n'y a pas grand-chose à espérer de ce côté en Afghanistan, n'est-ce pas?

**M. Souccar :** Vu la situation là-bas, c'est plus difficile à faire que si la source se trouvait dans un pays non déchiré par la guerre. Il circule toutes sortes d'idées sur la façon dont on pourrait s'y prendre. On pourrait avoir des équipées éprouvées, comme certains pays en ont constitué dans divers pays du monde, composées des meilleurs éléments de la police locale, qui subissent un test polygraphique pour s'assurer qu'ils ne jouent pas double jeu. Ils suivent un entraînement spécial et leur salaire est accru et ils travaillent pour le compte du pays étranger qui les a recrutés.

**Le sénateur Banks :** Ne serait-il pas efficace d'aller à la source du problème pour en réduire considérablement l'envergure? Vos gens savent faire cela. Il existe des gens en Afghanistan, pensons-nous, qui seraient prêts à aider pour cela. Ne serait-ce pas une bonne idée, prévenir plutôt que guérir?

**Mme Busson :** Cela devient un plus gros problème vis-à-vis de nos militaires et de la guerre en Afghanistan. Cela s'inscrit dans une stratégie plus large. Des renseignements indiquent que si l'on intensifie la lutte contre le narcotrafic en Afghanistan, cela pourrait avoir des effets négatifs sur le plan de notre action militaire et exposer nos troupes canadiennes à de plus grands dangers. À ce stade ce n'est pas réellement un problème de drogue, c'est un enjeu beaucoup plus vaste dans lequel nous ne jouons qu'un tout petit rôle.

**Le sénateur Banks :** Je ne suis pas sûr d'être d'accord avec cela, mais je porte cette recommandation à votre attention.

Si vous avez lu certains de nos rapports, vous aurez vu que nous sommes grandement préoccupés par tout ce qui concerne la sécurité nationale et le renseignement : l'existence de silos et de domaines réservés, les difficultés de l'échange d'information, et cetera. Vous avez renforcé nos craintes à cet égard en disant, en réponse à la question sur les aéroports et les ports, que tout dépendait de ce que vous avez appelé les points d'intersection des compétences dans les ports et aéroports et quel est le service de police exerçant la responsabilité première.

Comment avez-vous réagi à nos recommandations relatives aux ports, aéroports, aux ports maritimes et aux frontières, où nous disions qu'il serait efficient et efficace pour le Canada d'avoir un seul service de police responsable de la sécurité dans tous ces endroits, et préconisons que ce service soit la GRC.

**Ms. Busson:** I think you could extrapolate the belief I have in contract policing and what it brings to our ability to police in Canada, but since that is not the perfect world we live in, the relationships that we build with the other people we work with are a response that I believe fills that gap.

**Senator Banks:** We do not think that it does. Our committee has been very clear that it is our view that those things do not fill that gap, that law enforcement in every one of those areas is deficient in some respects and that law enforcement would be improved considerably if national policy dictated that, leaving borders aside, the police force of primary jurisdiction at ports and airports were the RCMP.

**Ms. Busson:** Certainly from a national security perspective, being the national police force, I would favour that recommendation.

**Senator Banks:** That would require more officers and more constables.

**Ms. Busson:** No matter who is doing it, more officers would be required.

**Senator Banks:** Specifically dealing with threats, I will ask you for some definitions. I have never been able to get myself clear on some of these definitions. Would you describe your force's perception of the threat environment in Canada and how the force is responding to that threat? That relates to a question that you were asked earlier about the challenges that the force faces in coming years. What is the threat environment here now?

**Ms. Busson:** If you look at what happened in Toronto last year, at this point in time we do not have a specific group that we believe is bent on or in the act of building such a conspiracy in Canada. At the same time, we are the only country on the list of targets for the Taliban that has not yet suffered the kind of attack that our partner countries have. Certainly with the intelligence network that we have, we are coached over and over to be ever vigilant.

In many cases, information around those things is not easy to get. The networks around such intelligence are difficult to build. The outreach and the relationships with the communities that we work with are getting better all the time, but we are not sure yet that we have the level of intelligence network to be able to address those threats.

The threat is difficult to assess, but from our own feeling within the country, at this point in time the threat assessment is low. It could change at any moment, depending on the aggressiveness of certain groups.

**Senator Banks:** Is the threat assessment an arbitrary thing?

**Ms. Busson:** That could move. Tomorrow it could be high.

**Senator Banks:** What about the threat environment? You are right if you draw a line at a certain date and say that we are the only country on a particular list that has not been dinged yet.

**Mme Busson :** Je pense que vous pourriez extrapoler la foi que je porte au service contractuel et à ce qu'il contribue à notre capacité d'assurer la police au Canada, mais puisque nous ne vivons pas dans un monde parfait, les relations que nous nouons avec les autres avec lesquels nous travaillons comblent cet écart, à mon avis.

**Le sénateur Banks :** Nous ne pensons pas que ce soit le cas. Notre comité a fait savoir très clairement que l'écart n'est pas comblé à ses yeux, que l'application de la loi dans chacun de ces domaines présente des déficiences et serait considérablement amélioré si une politique nationale dictait que le service de police de première juridiction dans les ports et les aéroports soit la GRC, laissant de côté la frontière terrestre.

**Mme Busson :** Du point de vue de la sécurité nationale, et étant le service de police national, je serais certainement en faveur de cela.

**Le sénateur Banks :** Cela exigerait davantage d'agents et de gendarmes.

**Mme Busson :** Peu importe qui fera le travail, il faudra davantage d'effectifs.

**Le sénateur Banks :** Parlant spécifiquement des menaces, j'aimerais vous demander quelques définitions. Je ne suis jamais parvenu à me faire une idée précise de certaines de ces définitions. Pourriez-vous décrire votre perception du contexte de sécurité au Canada et de la manière dont la GRC répond à cette menace? C'est relié à une question qui vous a été posée tout à l'heure concernant les défis qui confrontent la gendarmerie dans les années à venir. Quel est le contexte sécuritaire ici aujourd'hui?

**Mme Busson :** Si vous regardez ce qui s'est passé à Toronto l'an dernier, à ce stade il n'existe pas, croyons-nous, de groupe précis qui soit désireux ou en train d'édifier une telle conspiration au Canada. Cependant, nous sommes le seul pays sur la liste des cibles des talibans à ne pas avoir encore subi le genre d'attaques lancées contre nos partenaires. Le réseau de renseignements que nous possédons nous rappelle sans cesse l'impératif de la vigilance.

Il n'est pas facile, la plupart du temps, de se procurer les renseignements sur ces choses. Les réseaux dans ce domaine sont difficiles à construire. Les relations avec les autres services avec lesquels nous travaillons ne cessent de s'améliorer, mais nous n'avons pas la certitude de disposer d'un réseau de renseignement suffisant pour contrer ces menaces.

La menace est difficile à évaluer, mais nous pensons qu'à ce stade elle est faible à l'intérieur du Canada. Cela peut changer à tout moment, selon l'agressivité de certains groupes.

**Le sénateur Banks :** L'évaluation de la menace est-elle arbitraire?

**Mme Busson :** Elle peut évoluer. Elle peut être jugée élevée demain.

**Le sénateur Banks :** Qu'en est-il du contexte sécuritaire? Vous avez raison si vous tirez une ligne à une certaine date et dites que nous sommes le seul pays d'une liste donnée à ne pas avoir encore



However, Canada was one of the first countries in the world to suffer a terrorist attack, with Air India, just by way of example. The threat is not limited to one.

**Ms. Busson:** That is what makes the conversation around that topic very difficult. You do not want to be lulled into a false sense of security, because you have to be ever vigilant and aware of the fact that you might not have your finger on every pulse. It just takes one to be able to get through a security checkpoint and do what needs to be done.

At the same time, we have no intelligence at this point that turns up the volume, so to speak, to have us believe that there is an attack forthcoming.

**Senator Banks:** I will get to my semantics question. We have asked this question twice this morning, in one form or another, of the Communications Security Establishment and of CSIS. In your remarks, you said that the RCMP does not collect security intelligence that focuses on threats to the security of Canada. That is someone else's job. Nor do you collect foreign intelligence. You said that the RCMP is responsible for national security criminal investigations. I understand that. However, terrorism is by definition criminal.

**Ms. Busson:** Absolutely.

**Senator Banks:** If you are concerned about protecting Canadians from terrorism of whatever kind, from whatever source — Timothy McVeigh was a terrorist and he was born in North America — how can you not be concerned with collecting security intelligence that has to do with those things that are specifically criminal?

**Ms. Busson:** We will collect intelligence that is specifically criminal.

**Senator Banks:** If somebody is going to blow somebody up, that is criminal.

**Ms. Busson:** Yes. The minute we know there is a crime involved in the activity, we become incredibly interested. CSIS does not enforce the law. Their mandate is clearly to collect intelligence. When their intelligence becomes a criminal matter, the switch is turned as soon as possible with our people who are seconded to CSIS. When there is activity around that intelligence, we become involved very quickly.

**Senator Banks:** Do you get it as fast as you need it?

**Ms. Busson:** Yes, I believe we do, and we are getting better at it all the time. The people working within each other's organizations are very attuned to what the risk is when we do not.

The issue in keeping our mandates clear is to stop duplication or the assumption that the other person is looking after the farm, so to speak. You have to keep clear, concise and acute differences and have that switch very much available.

été frappé. Cependant, le Canada a été l'un des premiers pays du monde à subir une attaque terroriste, avec le vol Air India, en guise d'exemple. Il n'y a pas qu'une seule menace.

**Mme Busson :** C'est ce qui rend très difficile la conversation sur ce sujet. Il ne s'agit pas de se laisser aller à un faux sentiment de sécurité car il faut se montrer constamment vigilant et réaliser que vous n'avez pas forcément le doigt sur chaque pouls. Il suffit d'une personne qui parvient à se faufiler à travers un poste de contrôle pour commettre un attentat.

Mais à stade nous n'avons pas de renseignements qui fassent augmenter le volume, en quelque sorte, et nous fassent craindre une attaque imminente.

**Le sénateur Banks :** J'en viens à ma question sémantique. Nous avons posé cette question deux fois ce matin, sous une forme ou sous une autre, au Centre de la sécurité des télécommunications et au SCRS. Dans votre exposé, vous avez dit que la GRC ne recueille pas de renseignements de sécurité focalisant sur les menaces à la sécurité du Canada. C'est là le travail de quelqu'un d'autre. Vous ne recueillez pas non plus de renseignements à l'étranger. Vous dites que la GRC est responsable des enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale. Je comprends cela. Cependant, le terrorisme est par définition un acte criminel.

**Mme Busson :** Absolument.

**Le sénateur Banks :** Si vous êtes soucieux de protéger les Canadiens contre le terrorisme, de quelque nature ou de quelque source que ce soit — Timothy McVeigh était un terroriste et il était né en Amérique du Nord — comment pouvez-vous ne pas vouloir recueillir des renseignements de sécurité en rapport avec des agissements spécifiquement criminels?

**Mme Busson :** Nous recueillons des renseignements sur des agissements spécifiquement criminels.

**Le sénateur Banks :** Si quelqu'un va faire sauter quelqu'un, c'est criminel.

**Mme Busson :** Oui. Dès l'instant où nous savons qu'un agissement est de nature criminelle, nous devenons incroyablement intéressés. Le SCRS n'applique pas la loi. Son mandat se limite clairement à recueillir des renseignements. Lorsque ces renseignements deviennent une affaire pénale, nos agents détachés auprès du SCR sont alertés le plus rapidement possible. Lorsqu'un renseignement concerne une activité criminelle, nous sommes mis en jeu très rapidement.

**Le sénateur Banks :** Êtes-vous alerté aussi rapidement qu'il le faut?

**Mme Busson :** Oui, je crois, et cela va en s'améliorant sans cesse. Les agents respectivement détachés dans l'autre organisation sont très conscients du risque lorsque la communication se fait mal.

La difficulté pour ce qui est de la séparation de nos mandats est de stopper le dédoublement et ne pas considérer que l'autre s'occupe de la boutique, pour ainsi dire. Il faut délimiter de façon claire et concise les responsabilités et avoir le signal d'alarme à portée de la main.

**Senator Banks:** Here is a question that a Canadian who is an insomniac and heard all of the testimony we have heard today will ask of the RCMP. You do not do security intelligence that focuses on the security of Canada, and you do not do foreign intelligence. Do you do any intelligence except as relates specifically to criminal activity in the normal sense of the word, such as stealing stuff?

**Ms. Busson:** Maybe I could clarify the comment I made in my opening remarks. We do not collect intelligence that focuses solely on the security of Canadians. Once something becomes criminal, once the intelligence switches over to the criminal realm, we get involved very quickly. If it was not our intelligence to begin with, when something becomes a criminal matter we continue on with the intelligence. We have robust networks to do the criminal side of that work.

**Senator Banks:** What part of a threat to Canadian security would not be criminal?

**Ms. Busson:** It would be people specifically in the spy game for issues other than of a criminal nature, such as issues of a political nature.

**Senator Banks:** That is not criminal?

**Ms. Busson:** It is not necessarily criminal. Those people are expelled before they are prosecuted. It does not get to the criminal stage.

**Senator Banks:** However, if they did what they were planning to do, that would be a crime, would it not, such as conspiracy or treason?

**Ms. Busson:** My colleague might be able to answer that better than I can.

**Senator Banks:** I am sorry to ask you these naive questions. I just do not get it.

**Mr. McDonell:** They are not naive. We have to look at the difference between information and intelligence. We do not apply ourselves to going into other countries and gathering intelligence or gathering it through other means. We deal with information that relates specifically to criminal events.

If we take a snapshot in time from last fall, 28 per cent of our work at that time was generated by contact with the Canadian public who pointed out things within their community that required investigation. Our liaison officers help us in the interaction of moving criminal evidence between different police services around the globe. We have very strong relationships with police services, for example in England and in the United States of America, and we move criminal evidence back and forth quite readily. That same snapshot in time reveals that 11 per cent of our work came from our liaison officers interacting with other police services.

**Senator Banks:** Do you mean foreign police services?

**Le sénateur Banks :** Voici une question que poserait à la GRC un Canadien insomniaque qui a suivi tous les témoignages que nous avons entendus aujourd'hui. Vous n'avez pas d'activités de renseignement relatives à la sécurité du Canada et vous n'avez pas d'activités de renseignement à l'étranger. Recherchez-vous des renseignements autres que ceux concernant expressément l'activité criminelle au sens normal du mot, tel que le vol?

**Mme Busson :** Je pourrais peut-être préciser le sens de mes remarques liminaires. Nous ne recueillons pas de renseignements qui concernent exclusivement la sécurité des Canadiens. Mais une fois qu'une activité devient criminelle, une fois que le renseignement tombe dans le domaine criminel, nous intervenons très rapidement. Ce n'était pas notre renseignement au départ, mais lorsque une activité devient une affaire criminelle, nous poursuivons le travail de renseignement. Nous avons des réseaux robustes pour assurer le volet criminel de ce travail.

**Le sénateur Banks :** Quelle partie d'une menace à la sécurité canadienne n'est-elle pas criminelle?

**Mme Busson :** Il peut s'agir d'activités d'espionnage à des fins autres que criminelles, de nature politique.

**Le sénateur Banks :** Cela n'est pas un crime?

**Mme Busson :** Ce n'est pas nécessairement criminel. Ces personnes sont expulsées avant d'être poursuivies. L'affaire ne va pas jusqu'au stade pénal.

**Le sénateur Banks :** Cependant, si elles mettent à exécution leurs intentions, ce serait un crime, n'est-ce pas, tel que conspiration ou trahison?

**Mme Busson :** Mon collègue pourrait peut-être répondre mieux que moi.

**Le sénateur Banks :** Je suis désolé de vous poser ces questions naïves. C'est juste que je ne comprends pas.

**M. McDonell :** Elles ne sont pas naïves. Il faut faire une distinction entre une information et le renseignement. Nous n'allons pas à l'étranger pour faire du renseignement ou en rassembler des informations par d'autres moyens. Nous exploitons l'information en rapport spécifiquement avec des actes criminels.

Si nous prenons un instantané de l'automne dernier, 28 p. 100 de notre travail à l'époque était généré par des contacts avec le public canadien qui nous signalait des choses dans les alentours qui exigeaient une enquête. Nos agents de liaison nous aident à interagir avec différents services de police et à faire circuler l'information criminelle autour du globe. Nous avons des relations très étroites avec des services de police, par exemple en Angleterre et aux États-Unis, et nous échangeons très facilement l'information de nature criminelle. Le même instantané révèle que 11 p. 100 de notre travail l'automne dernier était généré par l'interaction de nos agents de liaison avec d'autres services de police.

**Le sénateur Banks :** Entendez-vous des services de police étrangers?



**Mr. McDonnell:** Yes, foreign police services. The threat we are dealing with is a global one, and we have established quite a good link with our partners in the criminal law enforcement field. We move criminal information back and forth quite readily and quickly.

**Senator Zimmer:** There is a fine line between law enforcement and national security. Is there a possibility that your responsibility in law enforcement could creep over into the responsibilities of CSIS, thereby committing criminal offences and breaking laws? If so, would that strain the relationship between the two organizations?

**Ms. Busson:** Are you asking whether there a time when what we are doing runs into a CSIS investigation?

**Senator Zimmer:** Yes, contravening existing laws.

**Ms. Busson:** I cannot think of an instance where that would be the case.

**Mr. McDonnell:** No. The current MOU, which was signed in September of last year, reflects our relationship, rather than our relationship being driven by the MOU. We get together quite regularly with the service. When there are active investigations going on, we are an open book to them. The responsibility of the service is to inform the Government of Canada and to provide us intelligence. I do not know how they would do that unless we provided them an open book, and we do provide that open book. We have clear dialogue on every investigation and we take our strategic priorities as to where we should start to build our strengths for next year from the service.

We are in constant dialogue with them. There is a clear understanding at every level of our mandates. We now have centralized control in place, with people reviewing and looking for that to ensure that we are not getting into the mandate of the service. They are a very good and effective intelligence agency. We are a very good and effective police service. We complement one another and provide security to Canadians by recognizing our mandates and complementing one another. We have worked quite hard to build this relationship.

**Senator Banks:** Commissioner, other jurisdictions, some close to us and some, to a degree, in Canada, have formed partnerships with the private sector having to do with security, intelligence and law enforcement. That subject was raised in this country last week, as I am sure you are aware. As the Commissioner of the RCMP, what is your professional judgment on that?

**Ms. Busson:** Are you asking whether we should do it or not do it?

**Senator Banks:** Yes.

**Ms. Busson:** We have to work very closely with the private sector, specifically around issues of infrastructure and infrastructure protection, if that is what you are referring to. We need to work very closely with regard to those issues. We must

**M. McDonnell :** Oui, des services de police étrangers. La menace dont nous nous occupons est planétaire et nous avons de très bonnes relations avec nos partenaires dans le domaine de l'application du droit criminel. Nous nous échangeons avec beaucoup de facilité et de rapidité l'information de nature criminelle.

**Le sénateur Zimmer :** La distinction est tenue entre l'application de la loi et la sécurité nationale. Existe-t-il la possibilité que votre responsabilité à l'égard de l'application de la loi déborde sur les responsabilités du SCRS, vous amenant à commettre des délits criminels et à enfreindre des lois? Si oui, est-ce que cela éprouverait les relations entre les deux organisations?

**Mme Busson :** Demandez-vous s'il arrive que ce que nous faisons contrarie une enquête du SCRS?

**Le sénateur Zimmer :** Oui, contrevienne aux lois existantes.

**Mme Busson :** Je ne vois aucun cas où ce soit arrivé.

**M. McDonnell :** Non. Le protocole d'entente actuel, qui a été signé en septembre dernier, reflète notre relation, au lieu que notre relation soit dictée par le protocole d'entente. Nous avons des réunions régulières avec le SCRS. Lorsque des enquêtes actives sont en train, nous sommes totalement transparents pour lui. La responsabilité du Service est d'informer le gouvernement du Canada et de nous fournir des renseignements. Je ne vois pas comment il pourrait le faire à moins d'être pour lui un livre ouvert et c'est ce que nous lui donnons. Nous avons un dialogue clair sur chaque enquête et c'est le Service qui nous donne nos priorités stratégiques, c'est-à-dire les domaines où nous devons renforcer nos activités l'année suivante.

Nous avons un dialogue constant avec lui. Le tableau est très clair à chaque niveau de nos mandats. Nous avons maintenant un contrôle centralisé, avec des gens qui veillent sans cesse à ce que nous n'empiétons pas sur le mandat du Service. Il est un service de renseignements très bon et efficace. Nous sommes un service de police très bon et efficace. Nous nous complétons l'un l'autre et assurons la sécurité des Canadiens, en reconnaissant nos mandats et en nous complétant l'un l'autre. Nous avons travaillé très fort pour construire cette relation.

**Le sénateur Banks :** Commissaire, d'autres pays, certains proches de nous, et même certaines juridictions canadiennes, ont formé des partenariats avec le secteur privé pour travailler sur le plan de la sécurité, du renseignement et de l'application de la loi. Cette question a été soulevée dans le pays la semaine dernière, comme vous ne l'ignorez certainement pas. En tant que commissaire de la GRC, quel est votre jugement professionnel à cet égard?

**Mme Busson :** Me demandez-vous si nous devrions le faire ou non?

**Le sénateur Banks :** Oui.

**Mme Busson :** Nous devons travailler en collaboration très étroite avec le secteur privé, particulièrement sur le plan de la protection de l'infrastructure, si c'est de cela dont vous parlez. Nous devons travailler en collaboration très étroite dans ce

look at our providers of atomic energy and those kinds of public sector partners. We need to work hard to build whatever partnerships are necessary to make that robust.

**Senator Banks:** The question was raised of armed security, even at borders, but provided by private contractors. What is your view on that?

**Ms. Busson:** One of the atomic energy plants in Ontario was looking at that issue specifically. We would have to look at the memorandum of understanding, but given a succinct and finite set of circumstances in an area that is specifically mandated, we would not, by definition, be against that kind of arrangement.

**Senator Banks:** That would involve the provision to private security of some kind of authority to be armed.

**Ms. Busson:** Much like Brink's guards are for bank assets and other specific people are for specific pieces of infrastructure.

**Senator Banks:** Brink's guards and railway police. Are there any others in Canada?

**Ms. Busson:** The light rail transit in Vancouver has armed guards, as do a number of subway infrastructures across Canada.

You have to be very careful when dealing with those kinds of things, because there are issues around the responsibility of these private groups as a police agency or a private security agency, and issues around the Charter may or may not apply. There are a number of grey areas that must be looked into. It is difficult to give a yes or no answer to such questions without knowing the parameters and the mandate. We would not be against it as a matter of principle, given the proper safeguards.

**Senator Atkins:** What about armed security on Parliament Hill?

**Ms. Busson:** Inside the buildings?

**Senator Atkins:** Arming members of the Senate security staff.

**Ms. Busson:** We would have to look at the requirements, the risk and the parameters. From a Senate perspective, it would be your call to make the request. We would examine what that might look like from another perspective. I know there is a tradition that you do not have armed people wandering around inside the Senate or the House of Commons.

**Senator Atkins:** Your predecessor appeared before the committee and was against it.

**Ms. Busson:** There are changing times and changing threat assessments. I am hoping we are not at a time when that becomes appropriate, but we must never say "never" in this day and age. We are in a changing environment with regard to threats, and what is a good statement one day might be a little naive the next.

**Senator Atkins:** Some members of the House of Commons security staff carry weapons. The argument is that if they do, maybe we should.

domaine. Nous devons collaborer avec les fournisseurs de l'énergie atomique et cette sorte de partenaires du secteur public. Nous devons travailler fort pour construire tous les partenariats nécessaires pour rendre cela robuste.

**Le sénateur Banks :** La possibilité a été évoquée d'avoir des services de sécurité armés, même aux frontières, fournis par des entreprises privées. Que pensez-vous de cela?

**Mme Busson :** L'une des centrales nucléaires de l'Ontario envisageait précisément ce genre de chose. Il faudrait examiner le protocole d'entente, mais s'il y a un ensemble précis et bien délimité de circonstances dans un lieu bien circonscrit, nous ne serions pas opposés à ce genre d'arrangement par principe.

**Le sénateur Banks :** Il s'agirait de la fourniture de services de sécurité privés par du personnel armé.

**Mme Busson :** Un peu comme les convoyeurs de fonds de Brink's sont armés et d'autres gardiens protégeant des éléments particuliers d'infrastructure.

**Le sénateur Banks :** Les convoyeurs de fonds de Brink's et la police ferroviaire. Y en a-t-il d'autres au Canada?

**Mme Busson :** Le réseau ferroviaire léger de Vancouver a des gardiens armés, tout comme certains métros au Canada.

Il faut être très prudent avec ce genre de choses, car il peut se poser des questions concernant la responsabilité de ces groupes privés agissant comme un service de police ou une agence de sécurité privée, et certains aspects peuvent mettre en jeu la Charte. Il existe différentes zones grises à examiner. Il est difficile de répondre par oui ou non sans connaître les paramètres et le mandat. Nous ne serions pas opposés par principe, avec les garde-fou voulus.

**Le sénateur Atkins :** Qu'en est-il de gardiens armés sur la colline du Parlement?

**Mme Busson :** À l'intérieur des bâtiments?

**Le sénateur Atkins :** Armer le personnel de sécurité du Sénat.

**Mme Busson :** Il faudrait examiner les besoins, les risques et les paramètres. Dans le cas du Sénat, il vous incomberait de faire la demande. Nous examinons à quoi cela pourrait ressembler selon une autre perspective. Je sais qu'il est de tradition de ne pas avoir des gens armés se promenant à l'intérieur du Sénat ou de la Chambre des communes.

**Le sénateur Atkins :** Votre prédécesseur a comparu devant le comité et s'est prononcé contre.

**Mme Busson :** Les temps changent et l'évaluation des menaces change. J'espère que nous ne sommes pas à un stade où cela devient nécessaire, mais il ne faut jamais dire « jamais » de nos jours. Nous sommes dans un environnement en évolution sur le plan des menaces et une position judicieuse un jour peut s'avérer un peu naïve le lendemain.

**Le sénateur Atkins :** Certains membres du personnel de sécurité de la Chambre des communes portent des armes. L'argument est que s'ils sont armés, nous devrions l'être aussi.



**The Chairman:** Senator Atkins, in fairness, this issue has been discussed by the Internal Economy Committee at some length. The House of Commons Board of Internal Economy arrived at one decision and the Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration arrived at a different decision. I do not think the Commissioner is the right person to put the question to.

**Senator Atkins:** That is fair enough.

**Senator Day:** On the broader question, is the RCMP ever involved, either on an advisory basis or an authoritative basis, in determining whether a private sector organization, group or municipality can carry arms in public? Is that up to the provincial government?

**Ms. Busson:** I can speak from experience on that. When they considered having the LRT security in Vancouver armed, we were part of the consultative process with the province and the municipalities since the rapid transit runs through a number of municipalities.

**Senator Banks:** The armed folks on the Vancouver LRT are peace officers.

**Ms. Busson:** They are now, yes.

**Senator Banks:** Brink's guards are not.

**Ms. Busson:** They are not peace officers. The police officers at the LRT are only police officers for the specific environment in which they operate. If you were going to have atomic energy facilities privately policed, it is possible that they could be peace officers within the confines or gates of this jurisdiction. There are different ways of constructing these things to make them work. I do not suggest that they would be like Brink's guards, but they could have a very limited set of peace officer powers for the specific purpose.

**Senator Day:** Does the provincial government have the jurisdiction to allow private sector armed personnel to carry fire arms?

**Ms. Busson:** I believe they are licensed by the province in certain jurisdictions.

**Senator Day:** If New Brunswick felt that it was desirable to have private guards guarding a refinery or the nuclear generating plant at Point Lepreau, that would be up to the province to determine and the RCMP would not have a say?

**Ms. Busson:** I will have to check on that specifically. I base my knowledge on the British Columbia experience, so I am not specifically sure what it would look like in New Brunswick.

**Senator Day:** I think generally the Canadian public does not like to see the proliferation of arms being carried by different groups. We have a lot of respect and confidence in the RCMP, but when other groups start carrying arms, I think we would like to know that the RCMP is overseeing this and has something to say about it.

**Le président :** Sénateur Atkins, il faut avouer que la question a été longuement débattue par le Comité de la régie interne. Le Bureau de régie interne de la Chambre des communes a pris une décision et le Comité sénatorial de la régie interne, des budgets et de l'administration a pris une décision différente. Je ne pense pas que le commissaire soit la bonne personne à qui poser la question.

**Le sénateur Atkins :** Très bien.

**Le sénateur Day :** Sur la question plus générale, arrive-t-il jamais à la GRC de se prononcer, soit à titre consultatif soit à titre d'organe de décision, sur la possibilité d'une entreprise privée, d'un groupe ou d'une municipalité de porter des armes en public? Cela relève-t-il du gouvernement provincial?

**Mme Busson :** Je peut vous en parler d'expérience. Lorsqu'il a été question d'armer les gardes de sécurité du réseau ferroviaire léger de Vancouver, nous avons participé au mécanisme de concertation avec la province et les municipalités, puisque les lignes traversent plusieurs municipalités.

**Le sénateur Banks :** Les gardiens armés du réseau ferroviaire léger de Vancouver sont des agents de la paix.

**Mme Busson :** Ils le sont maintenant, Oui.

**Le sénateur Banks :** Ce n'est pas le cas des convoyeurs de fonds de la Brink's.

**Mme Busson :** Ils ne sont pas agents de la paix. Les agents de police du réseau ferré ne sont des agents de la force publique que dans le cadre précis où ils sont déployés. Si vous aviez des centrales nucléaires gardées par du personnel privé, il est possible que ces gardiens soient agents de la paix à l'intérieur de cette enceinte. Il existe différentes façons de structurer ces choses. Je ne dis pas qu'ils seraient comme les convoyeurs de fonds de la Brink's, mais ils auraient un ensemble très limité de pouvoirs d'agent de la force publique pour une fin précise.

**Le sénateur Day :** Est-ce que le gouvernement provincial a pouvoir d'autoriser du personnel de sécurité privé à porter des armes à feu?

**Mme Busson :** Je crois qu'ils ont un permis de la province dans certaines juridictions.

**Le sénateur Day :** Si le Nouveau-Brunswick estimait souhaitable d'avoir des gardiens privés pour garder une raffinerie ou la centrale nucléaire de Pointe Lepreau, est-ce que la province pourrait le décider seule sans que la GRC ait son mot à dire?

**Mme Busson :** Il faudrait que je vérifie pour cette province. Mes connaissances concernent la Colombie-Britannique, et je ne suis pas sûre pour ce qui est du Nouveau-Brunswick.

**Le sénateur Day :** Je pense que, de façon générale, le public canadien n'aime guère voir une prolifération d'armes portées par différents groupes. Nous avons beaucoup de respect et de confiance pour la GRC, mais lorsque d'autres groupes commencent à porter des armes, je pense que nous aimerions que la GRC supervise tout cela et ait son mot à dire.

Are the arms being used in the proper manner? Are you telling me you are not familiar as to whether you have an oversight role?

**The Chairman:** It is a matter of provincial jurisdiction, Senator Day. Each province has powers to do that.

**Ms. Busson:** My suggestion was that each case would have to be looked at specifically on the threat, capacity and ability. In the consultative process, each case would have to be decided on its own business case and threat assessment. Certainly, as you move forward through those kinds of things, we would have a lot to say about it.

**The Chairman:** Commissioner Busson, I would like to come back to borders if I could briefly. The Canada Border Services Agency testified before the committee that during a six-month period recently they had 300 border runners at different posts across the country.

Do we conduct tests of our ability to secure the borders between posts? In other words, have people purposefully crossed the border and seen whether we have the ability to determine whether the border has been crossed?

**Ms. Busson:** I am not sure. I know that the border crossing at the Okanagan is specifically tested at the Osoyoos crossing. I am not sure whether that is part of a bigger plan across the country, but there is a bit of technology there as well, and I know they test the technology.

**The Chairman:** How do you know how effective border security is if from time to time you do not measure it and you do not see whether people can move across easily and not be detected? That is the broader question.

**Mr. McDonell:** I can speak to where we use remote sensors. They are tested.

**The Chairman:** If someone walks by, is there a picture taken or does a sound go off?

**Mr. McDonell:** No. We know if it is a person or a fox. They have to be tuned. You then regularly check it out.

**The Chairman:** For example, in airports, we have people who test whether or not Canadian Air Transport Security Authority is operating effectively or not. There is a group of people who spend their day trying to beat the system, and you can measure whether or not they are successful in determining how well CATSA functions.

Do we have a method of testing whether or not our borders are secure in this country?

**Mr. McDonell:** Where we have sensors we have methods of determining if they are effective.

**The Chairman:** What happens where we do not have sensors?

Les armes sont-elles utilisées de façon appropriée? Me dites-vous que vous ne savez pas si vous avez un rôle de supervision?

**Le président :** C'est une question de juridiction provinciale, sénateur Day. Chaque province possède les pouvoirs pour faire cela.

**Mme Busson :** Je disais que chaque cas devrait être examiné individuellement en fonction de la menace, de la capacité et de l'aptitude. Dans le cadre de la concertation, les décisions seraient prises au cas par cas en fonction de l'évaluation de la menace. Au fur et à mesure que la réflexion avancerait, nous aurions beaucoup de choses à dire.

**Le président :** Commissaire Busson, j'aimerais revenir brièvement sur la question de la frontière, si je puis. L'Agence des services frontaliers du Canada a indiqué lors de sa comparaison devant le comité qu'au cours d'une période de six mois récente, on a enregistré 300 passages en force de la frontière à différents postes frontaliers du pays.

Est-ce que nous effectuons des tests pour éprouver notre capacité à sécuriser la frontière entre les postes? Autrement dit, avez-vous chargé des agents de franchir intentionnellement la frontière pour voir si vous êtes capables de détecter le passage?

**Mme Busson :** Je ne suis pas sûre. Je sais que la frontière dans l'Okanagan fait l'objet d'essais spécifiques au poste frontalier d'Osoyoos. Je ne sais pas si cela s'inscrit dans un plan global à l'échelle nationale, mais on y a déployé pas mal de dispositifs et je sais qu'on teste les appareils.

**Le président :** Comment pouvez-vous déterminer l'efficacité de la sécurité frontalière si de temps à autre vous ne la mesurez pas et si vous ne vérifiez pas s'il est possible de franchir facilement la frontière sans être détecté? Voilà la question plus générale.

**M. McDonell :** Je peux parler des endroits où nous utilisons des détecteurs. Nous y effectuons des tests.

**Le président :** Si quelqu'un traverse à pied, une photo est-elle prise ou bien une alarme retentit-elle?

**M. McDonell :** Non. Nous savons si c'est une personne ou un renard. Il faut faire une mise au point. Ensuite on vérifie régulièrement.

**Le président :** Par exemple, dans les aéroports, nous avons des personnes qui effectuent des tests pour voir si l'Administration canadienne de la sûreté du transport aérien fonctionne efficacement ou non. Il y a un groupe de personnes qui passent leurs journées à essayer de déjouer le système et on peut mesurer leur taux de réussite pour déterminer la qualité du travail de l'ACSTA.

Avons-nous une méthode pour éprouver la sécurité de nos frontières dans ce pays?

**M. McDonell :** Là où nous avons des détecteurs, nous avons des méthodes pour déterminer s'ils sont efficaces.

**Le président :** Que se passe-t-il là où nous n'avons pas de détecteurs?



**Mr. McDonell:** I do not know the answer to that question. I was answering that question as a result of my previous experience as a commander of a detachment that had sensors.

**Mr. Souccar:** I am not sure we do, senator. However, it is a great idea.

**The Chairman:** Could somebody get back to the committee at some point and indicate to us how you measure the effectiveness of the security of our borders? It is a very broad question because there is a lot of border, there is different terrain and different situations would pertain. How do you know our borders are secure and what confidence do you have in it? How can you demonstrate to me that they are secure? Could you give us an answer, not necessarily today, but at some point in the future?

**Ms. Busson:** We will commit to doing that, absolutely. Certainly the experience of our border enforcement teams suggests that there is some slippage around some of the unmanned parts of the border that are not technically secure. We will get back to you on that.

**The Chairman:** I would appreciate that. If we are talking about a Canada First defence policy and if our objective is to keep the country secure, there ought to be ways of measuring how we are doing the job. We are very curious to know what those methods are.

**Mr. Souccar:** We do have those, and I know you are aware that border threat assessment is conducted in order to determine what we have, how it operates, how integrated it is with our southern borders as well as our partners from the south and other agencies within Canada, the use of technology, the integration between our border teams, our inland teams and how effective they are and the training they receive to work at the border.

That type of threat assessment exists, to evaluate the effectiveness of our team. Whether or not we have people testing the system, I do not have an answer for that.

**The Chairman:** When you say evaluate the effectiveness of the team, the real issue is how you measure that. We are curious about the metrics. We would be very interested if you could help us with that.

**Ms. Busson:** We will get back to you.

**The Chairman:** Finally, if we could turn to homegrown terrorists. This is a phenomenon that has developed within the past few years and is of huge concern to us.

You talked earlier about the threat assessment being low. Can you tell us in general terms what the RCMP does and what their response is to the threat of homegrown terrorists?

**Ms. Busson:** We have a number of mechanisms and procedures to deal with homegrown terrorists. From debriefings and information sharing from our colleagues in London and other places where that phenomenon has occurred, we understand that much of it is around disenfranchised youth with a detachment from their country. Many of these young people are second-generation immigrants who feel alienated from their new country

**M. McDonell :** Je ne connais pas la réponse à cette question. Je répondais à la question sur la base de mon expérience d'ancien commandant d'un détachement qui avait des détecteurs.

**M. Souccar :** Je ne suis pas sûr que nous fassions cela, sénateur. Cependant, c'est une excellente idée.

**Le président :** Quelqu'un pourrait-il nous revenir ultérieurement pour nous expliquer comment vous mesurez l'efficacité des mesures de sécurité à nos frontières? C'est une très vaste question, car nous avons une longue frontière avec des topographies et des situations très différentes. Comment savez-vous si nos frontières sont sûres et quel degré de confiance pouvez-vous avoir? Et comment pouvez-vous me démontrer qu'elles sont sûres? Apportez-nous une réponse, pas nécessairement aujourd'hui, mais prochainement?

**Mme Busson :** Je m'engage à faire cela, absolument. L'expérience de nos équipes de police frontalière montre certainement qu'il y a une certaine perméabilité des parties de la frontières sans personnel et sans sécurisation technique. Nous vous apporterons une réponse à ce sujet.

**Le président :** Je vous en serais reconnaissant. Si nous parlons d'une politique de défense « le Canada d'abord » et si notre objectif est de sécuriser le pays, il devrait exister des façons de déterminer dans quelle mesure nous y parvenons. Nous serions très curieux de savoir quelles sont ces méthodes.

**M. Souccar :** Nous en avons, et je sais que vous n'ignorez pas que nous effectuons des évaluations de menaces à la frontière pour déterminer ce que nous avons, comment cela fonctionne, comment cela est intégré avec le travail de nos partenaires du sud et d'autres organismes canadiens, l'emploi de la technologie, l'intégration entre nos équipes frontalières, nos équipes de l'intérieur, et leur efficacité et la formation qu'ils reçoivent pour le travail frontalier.

Ce type d'évaluation de la menace existe, pour évaluer l'efficacité de notre équipe. Cependant, je ne peux pas vous dire si nous avons des agents qui éprouvent le système.

**Le président :** Lorsque vous parlez d'évaluer l'efficacité de l'équipe, le vrai problème est de savoir comment vous mesurez cela. Nous sommes curieux de connaître les paramètres. Nous serions très intéressés si vous pouviez nous communiquer cela.

**Mme Busson :** Nous vous apporterons la réponse.

**Le président :** Enfin, j'aimerais parler des terroristes de l'intérieur. C'est un phénomène apparu au cours des dernières années et qui nous préoccupe grandement.

Vous avez dit plus tôt que la menace est jugée faible. Pouvez-vous nous indiquer de manière générale ce que fait la GRC et quelle est sa réponse à la menace du terrorisme intérieur?

**Mme Busson :** Nous avons un certain nombre de mécanismes et de procédures pour faire face au terrorisme de l'intérieur. Grâce aux breffages et au partage d'information avec nos collègues de Londres et d'autres lieux où le phénomène s'est produit, nous savons qu'il tourne beaucoup autour des jeunes désenchantés qui se sentent détachés de leur pays. Nombre de ces jeunes sont des immigrants de deuxième génération qui se sentent coupés de leur

and who are therefore easily attracted by fundamentalist groups that look for young people, much as people look for young kids to belong to street gangs.

We have active and robust outreach groups that work across Canada not only with adults but also with youth to try to create relationships and have a kind of early warning system. On two fronts, we try to work with young people to set a positive relationship to begin with, so that young people who know that other people in their group are acting out would be more likely to mention this to somebody within our organization or some other support group.

We also work very hard with the established Muslim Arab groups within Canada and the leadership there to make sure that those folks do not compare policing in Canada to the kind of policing they may have been accustomed to in their countries of origin.

I myself am part of the commissioner's diversity working group. Each commanding officer, certainly the ones in the Western provinces, has a diversity group that works with the commanding officers and leadership in the provinces and with me here in the national capital from across the country. They work very hard to bring those kinds of issues forward and work with us in innovative ways to outreach with groups and make sure that we do everything we can on, as I said, two fronts, alienation and the building of relationships so that we can have a better information stream with those communities. We feel that that is very important.

**Senator Atkins:** In view of what happened at Virginia Tech, the questions of profiling and what kind of individuals could be dangerous to society are emerging. Do we have anything that would match what they are attempting to do in profiling these individuals?

**Ms. Busson:** Actually, it is interesting. A number of criminal psychologists who work with the force on criminal behavioural science have been looking at those issues since Taber and a number of other Canadian tragedies. They look at the copycat element and the profile of these young people who become so isolated and aggrieved that they feel that they have to act out in this way. We have been talking about this, and there are well qualified people in our organization who will look at that specifically. As well as the massacres we have seen, there are many cases caught in the bud or cases where young people have acted out with severe bullying. In many cases there are some very dysfunctional dynamics happening in schools around this country. We use this as an opportunity to try to work through that. I believe that that work will become much more focused here in the near future.

**The Chairman:** I thank Commissioner Busson and her colleagues for their testimony today.

Our next witness is Professor Wesley Wark, from the University of Toronto. Mr. Wark is a Fellow of the Munk Centre for International Studies and a Fellow of the Institute for

nouveau pays et qui de ce fait se laissent facilement séduire par des groupes fondamentalistes qui recherchent des jeunes, un peu comme les gangs de rue cherchent à recruter de jeunes adolescents.

Nous avons des équipes de proximité actives et robustes qui travaillent à travers le Canada, non seulement auprès des adultes mais aussi des adolescents pour tenter de nouer des relations et avoir une sorte de système d'alerte précoce. Sur deux fronts, nous travaillons avec des jeunes pour instaurer une relation positive au départ, afin que des jeunes qui savent que des camarades dans leur milieu sont susceptibles de passer à l'acte le mentionnent à quelqu'un au sein de notre organisation ou d'un autre groupe de soutien.

Nous travaillons également très fort avec les groupes arabes musulmans établis au Canada et les dirigeants de ces associations pour bien faire comprendre que l'action de la police au Canada est différente de ce à quoi ils ont pu être accoutumés dans leur pays d'origine.

Moi-même je suis membre du groupe de travail du commissaire sur la diversité. Chaque commandant divisionnaire, certainement ceux des provinces de l'Ouest, a un groupe de travail sur la diversité qui établit le contact avec les leaders dans les provinces et moi, ici dans la région de la capitale nationale. Ils travaillent très fort pour mettre ces questions à l'avant-plan et trouver avec nous de nouvelles façons de dialoguer avec ces groupes et assurer que nous fassions tout le possible, comme je l'ai dit, sur deux fronts, l'aliénation et la construction de relations afin que nous obtenions un meilleur flux d'information en provenance de ces communautés. Nous considérons cela comme très important.

**Le sénateur Atkins :** Étant donné ce qui s'est passé à Virginia Tech, on commence à parler de profilage et de repérage du type de personnes dangereuses dans une société. Avons-nous quoi que ce soit qui corresponde à ce qu'ils cherchent à faire en matière de profilage de ces personnes?

**Mme Busson :** Effectivement, c'est intéressant. Un certain nombre de psychologues criminalistes travaillant avec la Gendarmerie sur la science du comportement criminel se penchent sur ces questions depuis Taber et quelques autres tragédies canadiennes. Ils s'intéressent à la dimension imitation et au profil des ces jeunes gens qui deviennent tellement isolés et enragés qu'ils explosent de cette manière. Nous avons parlé de cela et nous avons des gens très qualifiés dans notre organisation qui vont se pencher là-dessus expressément. Outre les massacres qui se sont produits, nous avons vu de nombreux cas étouffés dans l'œuf ou des cas où des jeunes se livraient à une intimidation caractérisée. Dans de nombreux cas, c'est dû à une dynamique très dysfonctionnelle à l'œuvre dans les écoles de ce pays. Nous considérons cela comme une occasion d'y voir un peu plus clair. Je pense que ce travail va devenir beaucoup plus focalisé dans un avenir proche.

**Le président :** Je remercie la commissaire Busson et ses collègues de leurs témoignages d'aujourd'hui.

Notre prochain témoin est le professeur Wesley Wark, de l'Université de Toronto. M. Wark est membre du Munk Centre for International Studies et membre de l'Institut de recherche en



Research on Public Policy, Canada's longest-established think tank. He is an expert on international intelligence and security issues. He is the author of numerous books, edited works, chapters, essays and articles. He appears frequently in the Canadian and international media as a commentator and op-ed contributor. He serves on the Canadian government's Advisory Council on National Security and on the Canada Border Services Advisory Committee. Mr. Wark is well-known to this committee and we are pleased that he is here today.

**Wesley Wark, Professor, University of Toronto, as an individual:** I am grateful for the invitation to reappear before this committee, whose work I genuinely admire. There is an undoubted need for Parliament to have the capacity to intelligently scrutinize the work and capabilities of the Canadian intelligence community.

I will address briefly the post 9/11 threat environment and changes to the Canadian intelligence community, and the issue of foreign intelligence capabilities, on which the committee spent some interesting time earlier today.

The international security environment has, in important respects, been degraded significantly since 9/11. Al Qaeda remains strong and appears to be re-building itself from sanctuaries in the tribal borderlands of Pakistan and the western provinces of Iraq. The recent leak of a Joint Terrorism Analysis Centre, JTAC, report from the U.K. suggests a growing alarm about the prospect of al Qaeda returning to an offensive target on the so-called "foreign enemy" with greater attention this time to European states like Britain and France. The current issue of *Foreign Affairs* carries a commentary by a retired senior CIA official, Bruce Riedel, warning about the prospects of future 9/11s targeted against the United States by a resurgent al Qaeda.

Al Qaeda's message remains powerful and seductive; little progress appears to have been made in winning the war of ideas against Islamist extremism. The situation in Iraq has played a central role in the downward spiral of international security since 9/11, as the U.S. National Intelligence Council has concluded, and shows no reasonable sign of hope for improvement. Prospects for peace in Afghanistan and the long-term reconstruction of that country remain tenuous, and the Taliban has grown in strength and aggressiveness over the last two years, as the Canadian contingent to the International Security Assistance Force has discovered.

Old terrorist hot spots are being supplemented by new and emerging ones, such as Bangladesh and Somalia. The world, five and a half years since the events of 9/11, seems dismayingly favourable to the spread of Islamist extremist ideology and Islamist terrorism.

Canadian security interests are directly affected by the failure to make marked progress in what was originally labelled, or mislabelled, "the war on terror." Our national security interests are affected in three broad ways: First, Canada has an important

politiques publiques, l'un des groupes de réflexion les plus anciens du Canada. Il est expert des questions de renseignements et de sécurité internationale. Il est l'auteur de nombreux ouvrages publiés, articles, chapitres et essais. On le voit fréquemment dans les médias canadiens et étrangers à titre de commentateur et chroniqueur. Il siège au Conseil consultatif de la sécurité nationale du gouvernement canadien et au Comité consultatif sur les services frontaliers du Canada. M. Wark est bien connu de notre comité et nous sommes ravis qu'il se joigne à nous aujourd'hui.

**Wesley Wark, professeur, Université de Toronto, à titre personnel :** Je suis reconnaissant de l'invitation à comparaître devant votre comité dont j'admire sincèrement le travail. La nécessité est patente pour le Parlement d'avoir la capacité d'analyser intelligemment le travail et les capacités des services de renseignements canadiens.

Je vais passer en revue brièvement le contexte sécuritaire d'après le 11 septembre et l'évolution de la communauté canadienne du renseignement, ainsi que la question d'une capacité de renseignement extérieur qui a fait l'objet d'une discussion intéressante ici ce matin.

L'environnement sécuritaire international s'est considérablement dégradé à d'importants égards depuis le 11 septembre. Al-Qaïda reste puissant et semble se reconstituer dans ses sanctuaires des régions tribales frontalières du Pakistan et des provinces occidentales de l'Iraq. Un rapport récent du Joint Terrorism Analysis Centre britannique, le JTAC, qui a été l'objet d'une fuite, fait état d'une inquiétude croissante face à la perspective d'un retour à l'offensive d'al-Qaïda contre « l'ennemi étranger », visant plus particulièrement cette fois-ci des États européens comme la Grande-Bretagne et la France. Le dernier numéro de *Foreign Affairs* publie un commentaire d'un haut responsable retraité de la CIA, Bruce Riedel, mettant en garde contre de futures actions de type 11 septembre contre les États-Unis de la part d'un al-Qaïda résurgent.

Le message d'al-Qaïda reste puissant et séducteur : peu de progrès semblent avoir été faits dans la guerre d'idées contre l'extrémisme islamiste. La situation en Iraq a largement contribué à la spirale descendante de la sécurité internationale depuis le 11 septembre, comme l'a conclu le U.S. National Intelligence Council et rien ne permet d'espérer une amélioration. Les perspectives de paix en Afghanistan et de reconstruction à long terme du pays restent ténues et les Talibans ont gagné en force et en agressivité au cours des deux dernières années, comme l'a découvert le contingent canadien de la Force internationale d'assistance à la sécurité.

Aux anciens chaudrons terroristes s'en ajoutent de nouveaux, comme le Bangladesh et la Somalie. Le monde, cinq années et demie après les événements du 11 septembre, semble être un terrain lamentablement favorable à la dissémination de l'idéologie extrémiste islamiste et au terrorisme islamiste.

Les intérêts sécuritaires canadiens sont directement touchés par l'absence de progrès sensible dans ce que l'on a initialement qualifié, à tort, de « guerre contre la terreur ». Nos intérêts sécuritaires nationaux s'en ressentent de trois grandes façons :

stake in the international security environment. We live in a globalized world and, as you heard this morning, have, as a society, aspirations to make that globalized community better. Second, Canada is a potential target for both international and homegrown terrorism, as well as the for other kinds of threats mentioned by Mr. Judd, such as proliferation and espionage. We are a target not because we choose to be one but because of our identity as a Western nation and as a close ally of the United States. Third, Canada is a participant in international security operations, most notably these days in Afghanistan, and this marks us as an enemy to some.

Not only has the threat environment changed profoundly since 9/11, so too has Canadian intelligence. As a country, we have invested massive amounts of money in building up the capacities of the Canadian intelligence community. We have engaged in some fundamental reorganization of the government bureaucracy and we have laid down a new and historically unprecedented doctrine for national security.

All of this activity reflects a recognition of a new way of thinking about intelligence — new at least to Canada but long familiar to some of our great power allies. This new way of thinking is reflected in, among other enactments, the national security strategy articulated in *Securing an Open Society: Canada's National Security Policy*, issued by the government in April 2004. In short, the thinking is that intelligence now occupies a place in Canadian statecraft that it has never occupied before as the country's "first line of defence."

The first line of defence charges Canadian intelligence with a tremendous burden to know about wide-ranging threats to Canadian security and to have a predictive capacity so that such threats can be avoided, blunted or minimized. This is a tall order in the 21st century security environment, especially when it reflects a new understanding of the importance of intelligence. This new understanding, I fear, might still be tentative and not fully realized within government operations. It is all the more important that Parliament be able to watch over this period of its immaturity.

The key developments in the Canadian intelligence community since 9/11 have included new fiscal resources, the anti-terrorism legislation of Bill C-36, the reorganization of the community embarked on in December 2003 with the creation of the post of National Security Adviser, the Department of Public Safety and the Canada Border Services Agency as well as the creation of the intelligence fusion centre known as ITAC, the Integrated Threat Assessment Centre. It was an important step following on these to issue Canada's National Security Policy paper in April 2004.

premièrement, le Canada a un enjeu majeur dans l'environnement sécuritaire international. Nous vivons à l'ère de la mondialisation et, comme vous l'avez entendu ce matin, en tant que société nous nourrissons l'aspiration de rendre meilleure la communauté planétaire. Deuxièmement, le Canada est une cible potentielle pour le terrorisme tant international qu'intérieur et est exposé à d'autres formes de menaces mentionnées par M. Judd, telles que la prolifération nucléaire et l'espionnage. Nous sommes une cible non parce que nous choisissons de l'être mais parce que nous sommes une nation occidentale et un proche allié des États-Unis. Troisièmement, le Canada est un participant aux opérations de sécurité internationale, principalement en Afghanistan en ce moment, et cela fait de nous un ennemi aux yeux de certains.

Non seulement le contexte sécuritaire a-t-il profondément changé depuis le 11 septembre, le renseignement canadien a fait de même. Notre pays a investi massivement dans le renforcement des capacités des services de renseignement canadiens. Nous avons entrepris une restructuration fondamentale de l'administration gouvernementale et avons formulé une doctrine nouvelle de la sécurité nationale qui est sans précédent dans notre histoire.

Toute cette activité traduit une nouvelle façon de penser le renseignement — nouvelle à tout le moins pour le Canada, mais familière de longue date à certaines des grandes puissances auxquelles nous sommes alliées. Cette nouvelle façon de penser se reflète, entre autres, dans la nouvelle stratégie de sécurité nationale énoncée dans le rapport *Protéger une société ouverte : La politique canadienne de sécurité nationale*, publié par le gouvernement en avril 2004. En bref, l'idée est que le renseignement occupe aujourd'hui une place qui n'a jamais encore été la sienne dans l'État canadien, celle de « première ligne de défense ».

La première ligne de défense impose au renseignement canadien le fardeau énorme d'être au courant d'un large éventail de menaces à la sécurité du Canada et d'avoir une capacité prédictive de façon à pouvoir éviter, amortir ou minimiser ces menaces. Ce n'est pas une mince tâche dans le contexte sécuritaire du XXI<sup>e</sup> siècle, surtout lorsqu'elle reflète une nouvelle conception de l'importance du renseignement. Cette nouvelle conception, je le crains, reste encore fragmentaire et n'est pas pleinement intégrée aux opérations gouvernementales. Il est d'autant plus important que le Parlement soit en mesure d'exercer une surveillance pendant cette période d'immaturité.

Les développements clés dans le monde canadien du renseignement depuis le 11 septembre sont l'octroi de nouvelles ressources financières, les mesures législatives antiterroristes du projet de loi C-36, la restructuration des services de renseignement entamés en décembre 2003, avec la création de la fonction de Conseiller à la sécurité nationale, du ministère de la Sécurité publique et de l'Agence des services frontaliers du Canada, ainsi que la création d'un centre de synthèse du renseignement connu sous le nom de CIEM, Centre intégré de l'évaluation des menaces. La publication en avril 2004 de la Politique de sécurité nationale a représenté une autre étape importante, consécutive à ces mesures.



Our capacity in public to scrutinize the effectiveness of all these changes is limited. They come from the right playbook, to my mind, but ITAC appears to have become a conduit for allied intelligence assessments, according to the most recent report of the Security Intelligence Review Committee, SIRC. The position of National Security Adviser is essentially part-time and the Department of Public Safety is still a work in progress, as its senior officials will admit. The Canadian Border Services Agency lacks an effective intelligence component or strategy. The National Security Policy was both too ambitious and politically deeply cautious.

It will take a long time for the idea of intelligence as a first line of defence to truly root itself in the flesh and bones of the Canadian government and, indeed, perhaps an even longer time to root itself in the mind of the Canadian public.

The debate over Canadian foreign intelligence capabilities is an off-shoot of the new importance attached to intelligence; we would not be having this debate without this new importance and new security environment. However, it is helpful to understand that the debate is old. The first serious attention given to the idea of creating a foreign intelligence service dates back to 1945. We have been debating the creation of a foreign intelligence service intermittently for the past 62 years. However, the issue has taken on a new seriousness in a post 9/11 environment.

It is a complex issue that must take as its starting point an understanding of an important distinction between foreign intelligence capabilities and the creation of a foreign intelligence service. It is important not to put the cart before the horse. There is no doubt that Canada needs a much greater foreign intelligence capability. Once we accept that argument, then we can begin to discuss how to achieve this greater capacity.

The answer is not simply to be found in creating a foreign intelligence service. The answer might not even depend on such a creation. Canada needs a greater understanding of international security developments, greater collection capacity, greater assessment capabilities and a political culture in which such intelligence can be absorbed into the mainstream of decision making.

In this equation, we tend to focus on the collection side only, which is a mistake. Even with regard to collection, we focus too narrowly on the sexy issue of a foreign spy service or Human Intelligence, HUMINT, agency. We may need such a service down the road. We also need greater diplomatic reporting, a stronger defence attaché system, better military intelligence, more attention to intelligence in the development framework and what CIDA and other government agencies do, and more resources in immigration and security screening abroad — the so-called migration control officers. We also need to invest in new ways of collecting intelligence, some of which may be high tech and expensive — not just what CSE, the Communications Security

Notre capacité à analyser publiquement l'efficacité de tous ces changements est limitée. À mon avis, ces changements vont dans le bon sens mais le CIEM semble être devenu un conduit pour les évaluations de renseignement des alliés, selon le rapport le plus récent du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, le CSARS. Le poste de conseiller à la sécurité nationale est pratiquement à temps partiel et le ministère de la Sécurité publique reste une œuvre inachevée, comme ses hauts fonctionnaires le reconnaissent. L'Agence des services frontaliers du Canada souffre de l'absence d'un volet ou d'une stratégie de renseignements efficace. La politique de sécurité nationale est à la fois trop ambitieuse et d'une grande prudence politique.

Il faudra encore longtemps avant que la notion du renseignement comme première ligne de défense prenne racine véritablement dans les profondeurs et les rouages du gouvernement canadien, et peut-être encore plus longtemps pour qu'elle s'enracine dans l'esprit du public canadien.

Le débat sur la capacité de renseignement à l'étranger du Canada est un produit de la nouvelle importance accordée au renseignement : nous n'aurions pas ce débat sans cette importance nouvelle et sans le nouveau contexte sécuritaire. Cependant, il est bon de savoir que c'est un débat ancien. La première fois que l'on a sérieusement envisagé de créer un service de renseignement étranger était en 1945. On a parlé épisodiquement de la création d'un service de renseignement étranger au cours des 62 dernières années. Cependant, la question a acquis une gravité nouvelle depuis le 11 septembre.

C'est une question complexe qui exige que l'on fasse au départ la distinction entre une capacité de renseignement à l'étranger et la création d'un service de renseignement extérieur. Il importe de ne pas atteler la charrue avant les bœufs. Il ne fait aucun doute que le Canada a besoin d'une plus grande capacité de renseignement à l'étranger. Une fois que nous acceptons la notion, alors nous pouvons discuter de la façon d'y parvenir.

La solution ne consiste pas simplement à créer un service de renseignement extérieur. La solution ne passe peut-être même pas par une telle création. Le Canada a besoin d'une meilleure connaissance des développements sécuritaires internationaux, d'une meilleure capacité de collecte, d'une meilleure capacité d'évaluation et d'une culture politique permettant que de tels renseignements soient routinièrement intégrés à la prise de décisions.

Dans cette équation, nous tendons à focaliser uniquement sur le volet collecte, ce qui est une erreur. Même sur le plan de la collecte, nous focalisons trop étroitement sur la notion titillante d'une agence d'espionnage extérieur ou de renseignement d'origine humaine, ROHUM. Nous aurons peut-être besoin d'un tel service ultérieurement. Nous avons besoin aussi de meilleurs rapports diplomatiques, d'un meilleur système d'attachés militaires, d'un meilleur service de renseignement militaire, de porter une plus grande attention au renseignement dans le cadre du développement et dans les activités de l'ACDI et d'autres organismes gouvernementaux, et de consacrer davantage de ressources au contrôle d'immigration et de sécurité à

Establishment, does, but the beckoning future of imagery collection or IMINT, if you want another acronym to add to the alphabet soup.

Canada needs better intelligence to fulfil the first line of defence mandate, which is now the role of intelligence. It needs better intelligence because without good intelligence, Canada will never be fully sovereign or relatively safe. It needs better intelligence because we want to be a smart power and an activist force in international relations. There are all kinds of definitions out there of a future Canada — as a principled power, as an energy security giant and so on. We will not reach any of these aspirations without becoming at the same time, or perhaps first, an intelligence power.

**Senator Zimmer:** Thank you for attending today and for some of the comments you made. It is interesting that events in history shape our lives — change, affect or influence them. A couple in my lifetime I can remember are the Kennedy assassination and 9/11. It is sort of similar to the environment; 20 years ago, people did not think environment was a problem until it started affecting their lives. Now it is an issue we must deal with.

The area I want to touch on is the security and intelligence community. Could you provide the committee with a brief overview of the developments of security intelligence in Canada, with an emphasis on changes since 9/11?

**Mr. Wark:** I will do my best to do that briefly.

I will first make a note about the history of Canada's involvement in this kind of work, which goes back to the Second World War. It was then that Canada discovered an appetite and a need for intelligence, both domestic intelligence and foreign intelligence in particular.

During the Second World War, we experimented with a variety of ways to collect and use intelligence, often with the aid and under the direction of our Allies. The Second World War was for Canada, in the world of intelligence — as it was economically, politically and militarily — a fast-paced period of maturation. We had our eyes opened to the possibilities of intelligence.

At the end of the Second World War and the beginning of the Cold War, there was a debate within government about whether Canada needed to do any intelligence independently, which we really had not done much of before the Second World War, and, if we needed such intelligence capacity, what form it would take. The debate was an interesting and complex one, but the end result was to argue that Canada

l'étranger — ceux que l'on appelle les agents de contrôle de la migration. Nous devons également investir dans de nouvelles façons de recueillir les renseignements, dont certaines peuvent mettre en jeu la haute technologie et être coûteuses — je ne songe pas seulement à ce que fait le CST, le Centre de la sécurité des télécommunications, mais aussi aux possibilités futures du renseignement par imagerie ou IMINT, si vous voulez ajouter un autre sigle à la soupe alphabétique.

Le Canada a besoin d'un meilleur renseignement pour exécuter la mission de première ligne de défense, ce qui est le nouveau rôle du renseignement. Il a besoin d'un meilleur renseignement car sans un bon renseignement, le Canada ne sera jamais pleinement souverain ni ne jouira d'une sécurité relative. Il a besoin d'un meilleur renseignement parce que nous voulons être une puissance intelligente et une force activiste dans les relations internationales. On peut imaginer toutes sortes de définitions du Canada futur — une puissance à principes, un géant énergétique, et cetera. Nous ne réaliserons aucune de ces aspirations sans devenir en même temps, ou peut-être d'abord, une puissance du renseignement.

**Le sénateur Zimmer :** Merci de comparaître aujourd'hui et de l'exposé que vous avez présenté. Il est intéressant de voir que les événements historiques façonnent nos vies — les changent, les touchent ou les influencent. Les plus marquants dont je me souviens au cours de ma vie sont l'assassinat de Kennedy et le 11 septembre. C'est un peu comme l'environnement : il y a 20 ans, les gens ne pensaient pas que l'environnement était un problème jusqu'à ce qu'il commence à peser sur leur vie. Aujourd'hui, il est un problème que nous devons résoudre.

J'aimerais parler du monde de la sécurité et du renseignement. Pourriez-vous nous faire un bref survol des développements intervenus sur le plan du renseignement de sécurité au Canada, en mettant l'accent sur les changements depuis le 11 septembre?

**M. Wark :** Je ferai de mon mieux pour le faire succinctement.

Je vais d'abord dire un mot sur l'histoire de l'action du Canada dans ce domaine, qui remonte à la Seconde Guerre mondiale. C'est alors que le Canada s'est découvert un appétit pour le renseignement, en même temps qu'un besoin de renseignements, tant intérieurs qu'étrangers.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, nous avons expérimenté différentes façons de recueillir et d'exploiter des renseignements, souvent avec l'aide et sous la directive de nos alliés. La Seconde Guerre mondiale a été pour le Canada dans la sphère du renseignement — tout comme dans la sphère économique, politique et militaire — une période de maturation rapide. Nos yeux se sont ouverts sur les possibilités du renseignement.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale et au début de la guerre froide, un débat s'est déroulé à l'intérieur du gouvernement sur la question de savoir si le gouvernement devait faire du renseignement de manière autonome, ce que nous n'avions réellement jamais fait vraiment avant la Seconde Guerre mondiale, et, si nous avions besoin d'une telle capacité de renseignement, quelle forme elle devrait prendre. Le débat a été



did need intelligence and should create its own independent capacity.

However, in the Cold War context between 1945 and the early 1990s or 1989, I would say that while Canada invested to a certain extent in intelligence both foreign and domestic, much of what we did as an intelligence power was not designed specifically to aid Canadian decision making or national security. We imagined ourselves, between 1945 and 1989, as an intelligence power of a particular kind. We were an intelligence power that wanted to play within an intelligence alliance, which Canada regarded as very important then and now. We did do our part and we developed relations within this intelligence community, which continues to thrive to the present.

The reason I stress this is that in this period of time — the formative period over the decades between 1945 and 1991 — we did intelligence for Allied reasons. There was always a Canadian interest in doing it for Allied reasons, but that is essentially why it was done. This fact, in addition to the burdens of secrecy and compartmentalization that always surround intelligence work, meant that something happened that was quite curious and unique in Canada, which was that the idea of intelligence as a key component of decision making on all kinds of domestic and international issues really never took root.

I would say the problem only intensified with the end of the Cold War. We saw a decade, from 1991 to 2001, in which we returned to some basic issues about what kind of intelligence Canada needed, how we should construct those activities and how important and central and significant they were. It was a decade of searching for answers, but I am not sure we ever came up with any.

There were various suggestions about why Canada needed to do intelligence. Perhaps we would turn our attention to international criminal activity; perhaps we would turn our attention to environmental scans, which might be one new area of investigation for intelligence services. There were some traditional problems that needed to continue to be watched; but essentially, I would characterize the post-Cold War decade as a decade in which intelligence went searching for a new mission to replace its old Cold War one.

The September 11 attacks came as a surprise and shock to the Canadian intelligence community. We have to accept the fact that Canada experienced its own form of intelligence failure with September 11. We were not directly targeted. Canadian lives were lost in the twin towers and elsewhere, but we shared the general allied intelligence community's inability to fully imagine the possibility of an al Qaeda strike then.

intéressant et complexe et la conclusion a été que le Canada avait besoin de renseignements et devait se doter de ses moyens propres d'aller les chercher.

Cependant, dans le contexte de la guerre froide, entre 1945 et le début des années 1990, ou 1989, je dirais que le Canada a investi dans une certaine mesure dans le renseignement tant étranger qu'intérieur, mais que la plus grande partie de l'activité de renseignement n'était pas conçue spécifiquement pour contribuer à la prise de décision canadienne ou à notre sécurité nationale. Nous nous imaginions nous-mêmes, entre 1945 et 1989, comme une puissance de renseignement d'une sorte particulière. Nous étions une puissance de renseignement qui voulait évoluer à l'intérieur d'une alliance du renseignement, alliance que le Canada considérait alors et considère toujours comme très importante. Nous faisons notre part et nous établissions des relations à l'intérieur de cette communauté du renseignement qui restent encore très vivaces encore aujourd'hui.

La raison pour laquelle je souligne cela est qu'au cours de cette période — les décennies formatives entre 1945 et 1991 — nous faisons du renseignement dans l'intérêt de l'alliance. Le Canada a toujours été soucieux de recueillir des renseignements pour ses alliés, et c'était la raison essentielle de l'activité. Cela, indépendamment des fardeaux du secret et de la compartimentalisation qui ont toujours été l'apanage du travail de renseignement, a produit un phénomène très curieux et propre au Canada, à savoir que la notion de renseignement comme ingrédient clé de la prise de décision relativement à toutes sortes d'enjeux nationaux et internationaux n'a jamais vraiment pris racine.

Je dirais que le problème n'a fait que s'intensifier avec la fin de la guerre froide. Nous avons connu une décennie, de 1991 à 2001, dans laquelle nous sommes revenus aux vieilles interrogations sur le type de renseignement dont le Canada a besoin, la façon de structurer ces activités et l'importance à leur allouer. C'était une décennie de quête de réponses, mais je ne suis pas sûr que nous n'en ayons jamais trouvées.

Diverses raisons étaient avancées pour lesquelles le Canada avait besoin de faire du renseignement. Peut-être tournerions-nous notre attention vers l'activité criminelle internationale, peut-être tournerions-nous notre attention vers des balayages environnementaux, qui pouvaient être un nouveau domaine d'enquête pour les services de renseignement. Il subsistait quelques problèmes traditionnels qu'il fallait continuer de surveiller mais, de façon générale, je qualifierais la décennie de l'après guerre froide comme la recherche par les services de renseignement d'une nouvelle mission pour remplacer celle qu'ils avaient pendant la guerre froide.

Les attaques du 11 septembre ont été surprise et un choc pour la communauté canadienne du renseignement. Nous devons reconnaître que le 11 septembre a représenté pour le Canada sa propre forme de défaillance en matière de renseignement. Nous n'étions pas directement visés. Des vies canadiennes ont été perdues dans les tours jumelles et ailleurs, mais nous partagions l'incapacité des milieux du renseignement alliés de pleinement imaginer la possibilité d'une frappe d'al-Qaïda.

After September 11, on the back of that shock, we were thrown into a profoundly revolutionary period of change, but a revolution that proceeded without a script for much of this time. We knew we needed more intelligence and we knew we needed to throw more resources at it. We knew we needed to organize our government differently. We wanted to make sure we could stay in the alliance club; and we wanted to develop new partnerships with other states that might have information useful to us. Therefore, we went out to change the face of Canadian intelligence — but again, without a script.

The script came along in April 2004 with the national security strategy, which was designed to define national security interests and also to give marching orders to a set of new bureaucratic developments that had been created months earlier — especially the creation of the Department of Public Safety, the Canada Border Services Agency, the National Security Advisor post and organizations like the JTAC, the Joint Terrorism and Analysis Centre.

The period after September 11, 2001, was shaped by very fast-paced change. It was essentially a reactive effort to catch up with the threat and catch up with a missing history of intelligence that precedes the 9/11 attacks, to try to find ways to boost Canadian capabilities in made-in-Canada terms. However, there really was no overall sense of how best to achieve this, or even much opportunity for reflecting on the steps that we took — as we took them incrementally and reactively after September 11.

The most promising thing, from my perspective, is that the idea did emerge powerfully that intelligence had a profoundly different and much more important role to play in Canadian statecraft after that time. The question that remains for me as a public observer of long standing — my interest in intelligence issues goes back to 1978 as a student of these matters — is the implementation side. The frustration for any public observer, and perhaps the frustration shared by a few senators on this panel, is the question of how does one fully probe the effectiveness and thinking behind some of the changes that have occurred.

I think we have the right kind of playbook in terms of resources and the new attention to intelligence, the new bureaucratic structures in some respects. The missing dimension, the one that is quite elusive and hard to pin down, is the culture of intelligence. Is there a full appreciation, especially at senior levels of government, in the bureaucracy and at the political decision-making level, of the important potential role that intelligence can play? Is it fully enmeshed in the decision-making apparatus? At the same time, is there a proper appreciation of the limitations of intelligence? You cannot expect too much from intelligence. You have a right to expect something from it, but not too much.

Après le 11 septembre, en contrecoup de ce choc, nous avons été précipités dans une période de changement profondément révolutionnaire, mais une révolution qui s'est faite pendant une bonne partie du temps sans programme. Nous savions qu'il nous fallait plus de renseignement et nous savions qu'il nous fallait y consacrer plus de ressources. Nous savions qu'il nous fallait organiser différemment notre gouvernement. Nous tenions à rester membres du club allié, et nous voulions nouer de nouveaux partenariats avec d'autres États pouvant posséder des informations utiles pour nous. Nous avons donc entrepris de reconstruire le visage du renseignement canadien — mais je le répète, sans scénario à suivre.

Le scénario est arrivé en avril 2004 avec la stratégie de sécurité nationale, qui était conçue de manière à définir les intérêts sécuritaires nationaux et donner les ordres de marche à un ensemble de nouveaux organes administratifs créés quelques mois plus tôt — plus particulièrement le ministère de la Sécurité publique, l'Agence des services frontaliers du Canada, le poste de Conseiller à la sécurité nationale, et des organismes tels que le CIEM, le Centre intégré de l'évaluation des menaces.

La période consécutive au 11 septembre 2001 a été marquée par un rythme de changement très rapide. Il s'agissait essentiellement d'une réaction, d'un effort de rattrapage de la menace, de reconstitution des renseignements manquants, de rattrapage de l'histoire manquante du renseignement avant les attaques du 11 septembre, pour chercher les moyens de renforcer les capacités canadiennes selon des modalités décidées au Canada. Cependant, il n'y avait pas de conception d'ensemble pour y parvenir ni même beaucoup d'occasions de réfléchir aux mesures prises, car il s'agissait de décisions ponctuelles et réactives après le 11 septembre.

La chose la plus prometteuse, dans mon optique, est que s'est imposé l'idée que le renseignement a un rôle profondément différent et beaucoup plus important à jouer dans l'appareil d'État canadien. L'interrogation qui subsiste encore pour moi, observateur de longue date — mon intérêt pour les questions de renseignement remonte à 1978 — concerne l'exécution. La frustration de tout observateur public, et peut-être est-elle partagée par quelques sénateurs dans ce comité, tient à la difficulté de réellement éprouver l'efficacité et le raisonnement qui sous-tendent certains des changements intervenus.

Je pense que nous suivons le bon scénario pour ce qui est des ressources, du nouvel intérêt pour le renseignements, des nouvelles structures administratives à certains égards. La dimension manquante, celle qui est relativement insaisissable et plus difficile à cerner, c'est la culture du renseignement. Réalise-t-on vraiment, surtout au niveau supérieur du gouvernement, dans l'administration et au niveau de la prise de décisions politiques, le rôle potentiellement important que peut jouer le renseignement? Est-il pleinement intégré à l'appareil décisionnel? En même temps, comprend-on suffisamment les limites du renseignement? Il ne faut trop attendre du renseignement. On est fondé à en attendre quelque chose, mais pas trop.



In addition to that missing dimension, the other problem we face in this country is because we did not, as a government or as a society at large, pay much attention to the idea of Canadian intelligence before September 11. Continuing in the post 9/11 era, we are having to come to grips with a new phenomenon — intelligence in Canada. The public knows very little about this. The public has been told very little about this, and not enough about it. Although some steps have been made to close the gap between what government does and what the public understands, the gap is still large. There has been a significant failure in public education in not only explaining the threat environment that Canadians face but also explaining the kinds of instruments and capacities that the Canadian government has and wields against those threats.

**Senator Zimmer:** Briefly, can you provide the committee with an appreciation for the threat environment today? Is it high alert? Describe how you see it evolving over the next decade and what you see as the greatest current sources of instability in the world and how those would affect our country — not the United States, but our country.

For a long time, our role in society has been peacekeeping. We have now taken on a different role in Afghanistan. Do you perceive that we are being challenged further or that the threat to our country has been enhanced because of this change of role from peacekeeping to forces?

**Mr. Wark:** Senator, those are two good questions. Again, I will do my best with them.

On the threat environment, the threat to Canada is different from the threat faced by our allies, but it is hard to be certain about that difference or to quantify it or to be comfortable with an assurance that it will always remain different. Certain European countries, like Britain and France, face and acknowledge a much higher level of threat in terms of dangers posed by both homegrown and international terrorism than does Canada. That is true as well for the United States.

The difficulty we face is that while we are not at the bull's eye of the activities of any international terrorist group, let us take al Qaeda as the leading example, or any of its offshoots, nevertheless there is always the possibility that we might be targeted, either because it is conceived that it is possible to operate in Canada or because a disaffected group decides to strike against Canada in retaliation for some activities that Canada has engaged in abroad. It is certainly the case, as Mr. Judd, the CSIS director, has pointed out on numerous occasions, that Canada remains the only country identified by al Qaeda as a target for operations that has not been effectively targeted.

We face a threat. The difficulty is in knowing what the precise dimensions of that threat are. The problem in terms of responding to it is that, in some respects, we are forced into an uncomfortable situation of having to assume the worst, or operate on the basis of worst-case assumptions. Even if we are not at the bull's eye, we might likely be targeted, and we have to take the same measures

Outre cette dimension manquante, l'autre problème que nous connaissons dans ce pays tient au fait que, en tant que gouvernement ou plus généralement en tant que société, nous n'avons guère prêté attention à la notion de renseignement canadien avant le 11 septembre. Depuis le 11 septembre, nous devons nous débattre avec un nouveau phénomène — l'activité de renseignement au Canada. Le public en est très peu informé. On a très peu dit au public à ce sujet, on ne lui a pas dit assez. Bien que quelques petites mesures aient commencé à réduire le fossé entre ce que fait le gouvernement et ce que le public sait, l'écart reste considérable. Il y a une grave défaillance de l'éducation publique, qui fait que l'on n'a pas expliqué suffisamment non seulement la menace à laquelle les Canadiens sont confrontés mais aussi les types d'instrument et les capacités que le gouvernement canadien possède et utilise pour contrer ces menaces.

**Le sénateur Zimmer :** Pourriez-vous brièvement donner au comité votre appréciation du contexte sécuritaire aujourd'hui? Est-ce un état de haute d'alerte? Décrivez comment vous le voyez évoluer au cours des dix prochaines années et dites-nous quelles sont les plus grandes sources d'instabilité actuelle dans le monde et comment elles se répercuteraient sur notre pays — pas sur les États-Unis, sur notre pays.

Pendant longtemps, notre rôle international a été le maintien de la paix. Aujourd'hui, nous assumons un rôle différent en Afghanistan. Pensez-vous que cela nous expose davantage ou que la menace ciblant notre pays s'est intensifiée à cause de ce changement de rôle, du passage du maintien de la paix à l'action armée?

**M. Wark :** Ce sont là deux bonnes questions, sénateur. Je vais faire de mon mieux pour y répondre.

Pour ce qui est du contexte sécuritaire, la menace pour le Canada est différente de celle que connaissent nos alliés, mais il est difficile de cerner ou de quantifier la différence et il n'existe pas de garantie qu'elle sera toujours différente. Certains pays européens, comme la Grande-Bretagne et la France, connaissent et reconnaissent un niveau de menace beaucoup plus grand que le Canada, du point de vue des dangers présentés par le terrorisme tant intérieur qu'international. Cela est vrai aussi des États-Unis.

La difficulté pour nous est que, si nous ne sommes au centre de la cible d'aucun groupe terroriste international, principalement al-Qaïda ou l'un de ses multiples groupes dérivés, il est néanmoins possible que nous soyons attaqués, soit parce que la possibilité existe d'opérer au Canada soit parce qu'un groupe désaffecté quelconque décide de frapper le Canada en représailles de quelque activité du Canada à l'étranger. Il est certes vrai, comme M. Judd, le directeur du SCRS l'a fait remarquer à maintes reprises, que le Canada reste le seul pays donné par al-Qaïda comme cible à ne pas avoir été réellement attaqué.

Nous sommes face à une menace. La difficulté est de déterminer les dimensions précises de cette menace. Le problème sur le plan de notre réaction, c'est que, à certains égards, nous sommes acculés à une situation inconfortable où nous devons supposer le pire, ou fonctionner sur la base du pire scénario. Même si nous ne sommes pas au centre de la cible, nous

and precautions. Most importantly, if you follow the logic of intelligence as the first line of defence, invest heavily in intelligence against the possibility. It is almost impossible to pin down what that possibility is or to make comfortable predictions about the future.

I would reject only the extremes of this. The one extreme will say, and I have heard this from people in the intelligence community, that it is not a question of if but when. We can say that, but there is no purpose in saying it. On the other hand, I would reject out of hand the notion that Canada will never be targeted by terrorists.

We have many advantages in this country. We have a very effective civil society. Actually, we have an effective intelligence community. We have effective relationships with foreign countries that provide us with some degree of security, but that security cannot be 100 per cent.

We are threatened, and it is not a way that we like to think about these matters. We are involved in the war on terror, whether or not that war on terror is mislabelled and should be called something else. It is a war that has not found a proper label. Call it a contest against global terrorism, whatever you like, but we are engaged in it, and we have been engaged in it since we decided to sign on to the collective security Article 5 of NATO in September 2001. We are threatened, and there is no sign that global transnational terrorism is going away or being transmuted into political activism or that its capacities are being lessened and diminished. This is a long-term threat that will be very difficult to diminish and get under control.

Frankly, Canada has an important role to play in doing that through a variety of instruments, not just military power, but development aid, thinking about the root causes of such threats, occasionally taking part in international coalition activities, using its intelligence and using its relationships with foreign powers. We have a distinct role to play in this contest with terrorism.

We like to think of ourselves as an activist international power, and it behooves Canada to regard terrorism as one of the terrible global scourges. There are others, of course, and we may decide that, from time to time, they have a greater call on our attention and resources, whether it is AIDS or epidemics or natural disasters or what have you, but terrorism has now joined the ranks of global scourges that the global community has a responsibility to try to eradicate.

As regards to peacemaking versus war fighting, my view as a one-time military historian is that Canada has a long and proud tradition of war fighting that goes back to the Boer War, World War I, World War II and Korea. It is not necessarily the case that we are continuing in that tradition in Afghanistan, but that tradition is part of our military and political culture.

pourrions être attaqués et nous devons prendre les mêmes mesures et précautions. Aussi, si vous suivez la logique du renseignement comme première ligne de défense, il nous faut investir lourdement dans le renseignement en vue de l'éventualité. Il est presque impossible de cerner quelle est cette éventualité ou de faire des prévisions confortables pour l'avenir.

Je rejetterais les deux points de vue extrêmes à cet égard. À un extrême, on vous dira — et j'ai entendu dire cela dans le milieu du renseignement — que la question n'est pas de savoir si, mais quand nous allons être attaqués. Nous pouvons dire cela, mais cela ne sert à rien. À l'inverse, je rejetterais d'emblée la notion que le Canada ne sera jamais attaqué par des terroristes.

Nous avons de nombreux avantages dans notre pays. Nous avons une société civile fonctionnant très bien. Nous avons des services de renseignement efficaces. Nous avons de bonnes relations avec des pays étrangers qui nous apportent un certain degré de sécurité, mais cette sécurité ne sera jamais de 100 p. 100.

Nous sommes menacés et ce n'est pas ainsi que nous aimons penser ces choses. Nous sommes impliqués dans la guerre à la terreur, et peu importe que l'expression soit inappropriée et qu'il faudrait appeler cela autrement. C'est une guerre qui n'a pas encore trouvé une bonne désignation. Appelez cela la lutte contre le terrorisme mondial, appelez cela comme vous voudrez, mais nous y sommes engagés et nous y sommes engagés depuis que nous avons décidé de signer l'article 5 de l'OTAN sur la sécurité collective, en septembre 2001. Nous sommes menacés et rien n'indique que le terrorisme transnational planétaire va disparaître ou se transformer en activisme politique ou que ses capacités ont été amoindries et réduites. C'est une menace à long terme qu'il sera très difficile d'entamer et de maîtriser.

Franchement, le Canada a un rôle important à jouer à cet égard, en agissant au moyen de divers instruments, pas seulement le pouvoir militaire, mais aussi l'aide au développement, la réflexion sur les causes profondes de ces menaces, la participation occasionnelle à des coalitions internationales, l'exploitation de ces renseignements et l'emploi de ses relations avec les puissances étrangères. Nous avons un rôle distinctif à jouer dans cet affrontement avec le terrorisme.

Nous aimons nous considérer comme une puissance internationale activiste et il incombe au Canada de considérer le terrorisme comme l'un des pires fléaux du monde. Il y en a d'autres, bien entendu, et nous pouvons décider à l'occasion de consacrer à d'autres une plus grande part de notre attention et de nos ressources, qu'il s'agisse du sida, ou d'épidémies, ou de catastrophes naturelles ou de tout ce que vous voudrez, mais le terrorisme a maintenant rejoint les rangs des fléaux planétaires que la communauté mondiale se doit d'éradiquer.

En ce qui concerne la pacification, par opposition à la guerre, mon point de vue, à moi qui ai jadis été historien militaire, est que le Canada a une longue et fière tradition de combat qui remonte à la Guerre des Boers, la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale et la Corée. Il n'est pas nécessairement vrai que notre action en Afghanistan s'inscrive dans cette tradition, mais cette tradition fait partie de notre culture militaire et politique.



The role that the Canadian military took in Afghanistan from early 2002 onwards was never a peacemaking role. It was always a war-fighting, post-war reconstruction, security role. In certain kinds of military environments, you cannot make peace. This may sound simplistic, and I apologize if it does, but you cannot make peace unless you are prepared to do some fighting along the way. That is the situation we face in Afghanistan.

The real question in Afghanistan is how long we will remain welcome there as a fighter on behalf of the Afghan people. Time is running out for that, and perhaps the sympathies of parts of the Afghan population, particularly in Kandahar province and southern Afghanistan, may be wearing thin with the presence of foreign troops and their activities.

I do not see us fundamentally embarked on something unprecedented or unheard of in Afghanistan. It fits into a Canadian tradition.

You asked whether that increases the dangers to Canada. The answer is that it is impossible to say. We probably cannot judge or should not judge the mission on those grounds. It may well increase the desire on the part of al Qaeda or Taliban elements to take revenge on Canada. If they are going to do that, probably their most fertile operational area to take such revenge, of course, is in Afghanistan itself. We simply cannot discount the possibility that because Canada has become a visible part of the International Security Assistance Force, ISAF, coalition and a forcible part of that coalition's operations in Kandahar and elsewhere, that we may be targeted for retribution.

The other aspect is that it is possible that disaffected people in Canada who very much disagree with Western intervention in Afghanistan might take it upon themselves to think that their own society should be punished for this anti-Islamist activity, or however they might characterize it, and they may well take matters into their own hands. There was some suggestion certainly in the media reporting around the alleged terrorist plotters in Toronto that part of what drove them to concoct the plots that they were reported to have concocted was anger at Canadian activities in Afghanistan. We cannot discount that. Who knows what the truth of that is? We will not know until the court cases presumably come to public trial, but there is always that possibility.

**Senator Zimmer:** Very briefly, do you think the resources that have been allocated to the intelligence community in our country are sufficient to meet the threat today? Do you think the intelligence community is ready to respond to these homegrown threats?

**Mr. Wark:** My answer would be in accord with some of what you heard from Mr. Adams and, if I recall correctly, Mr. Judd, which is that the intelligence community has been given a great deal of money to expand in a relatively short period of time. It is

Le rôle que les Forces armées canadiennes ont joué en Afghanistan à partir du début de 2002 n'en a jamais été un d'établissement de la paix. Cela a toujours été un rôle de combat, de reconstruction d'après conflit et de sécurisation. Dans certains environnements militaires, vous ne pouvez faire la paix. Cela peut sembler simpliste et je vous demande pardon si c'est le cas, mais vous ne pouvez faire la paix si vous n'êtes pas prêt à livrer quelques combats en cours de chemin. C'est la situation dans laquelle nous sommes en Afghanistan.

La véritable question en Afghanistan est de savoir combien de temps nous y serons bienvenus à titre de combattants pour le compte des Afghans. Le temps joue contre nous et peut-être la bienveillance d'une partie de la population afghane, particulièrement dans la province de Kandahar et dans le sud de l'Afghanistan, va-t-elle s'épuiser face à la présence de troupes étrangères et à leurs activités.

Mais je ne nous conçois pas comme fondamentalement embarqués en Afghanistan dans une aventure sans précédent ou inouïe. Cela s'inscrit dans une tradition canadienne.

Vous avez demandé si cela accroît le danger pour le Canada. La réponse est qu'il est impossible de le savoir. Nous ne pouvons probablement ou ne devrions pas juger la mission sous cet angle. Il se peut qu'elle accroisse le désir chez des éléments d'al-Qaïda ou les Talibans de se venger contre le Canada. S'ils vont le faire, le terrain opérationnel le plus fécond pour une telle vengeance se situe, bien sûr, en Afghanistan même. Nous ne pouvons tout simplement pas négliger la possibilité que, du fait que le Canada est devenu une partie visible de la Force internationale d'assistance à la sécurité, la FIAS, de la coalition et un participant actif aux opérations militaires de cette coalition à Kandahar et ailleurs, nous devenions la cible d'attentats de rétribution.

L'autre possibilité est que des personnes désaffectées au Canada qui sont fortement opposées à l'intervention occidentale en Afghanistan prennent sur elle de punir leur propre société pour cette activité anti-islamiste, ou quelle que soit la perception qu'ils peuvent en avoir, et prennent les choses en main elles-mêmes. On a entendu dire dans les médias au sujet des présumés terroristes de Toronto que c'est leur colère devant les activités canadiennes en Afghanistan qui les a amenés à concocter leur complot. On ne peut négliger cette possibilité. Qui sait ce qu'il en est réellement? Nous ne le saurons qu'une fois qu'ils seront jugés en procès public, mais la possibilité existe toujours.

**Le sénateur Zimmer :** Très brièvement, pensez-vous que les ressources allouées aux services de renseignement dans notre pays suffisent à contrer la menace aujourd'hui? Pensez-vous que la communauté du renseignement soit prête à faire face à ces menaces intérieures?

**M. Wark :** Ma réponse sera conforme à ce que vous ont dit, entre autres, M. Adams et, si je me souviens bien, M. Judd, à savoir que les services de renseignements ont reçu énormément d'argent pour développer leur capacité en relativement peu de

not easy for an intelligence community to absorb money, because what they want is high-quality personnel and technological capabilities. This takes time to train and generate.

I accept the observation by the leaders of the Canadian intelligence community that they have been given all they can cope with at the moment. That said, I anticipate that the intelligence budget will continue to expand, and may expand dramatically, depending on what is happening domestically or internationally, for the foreseeable future. We are on an ever-ascending rise in terms of intelligence spending, and I think that is where we should be.

It is hard to parse the intelligence budget because the intelligence budget is essentially secret. We know bits and pieces of it, but we do not know how it is broken down and spent within the overall budget envelopes. It may be that more money needs to be spent in one area as opposed to another, but we do not have much capacity to scrutinize that from the outside, or at least I do not have. We do have the Auditor General and Parliament to do some of that work for us, and we do have the Security Intelligence Review Committee. If Justice O'Connor's recommendations are followed through at some point, we may have a broader intelligence community review capacity put in place down the road.

**Senator Zimmer:** We talked with our previous witnesses from the RCMP about security between the borders, not at the borders but between the borders. Arising from that is an education, awareness and culture of the public to watch for certain things and report situations. Using that same analogy with this situation, intelligence culture and terrorism here in Canada, the culture, to a point, has always said that it cannot happen here. I think that view is somewhat changing, but much is said about the lack of intelligence culture in Canada.

Do you concur that that is the thought process at the moment? What do you believe is required to better engage government and the public about the issues of national security?

**Mr. Wark:** Thank you for the question, because it gives me an opportunity to say this as forcefully as I can. I believe that Canada faces a real problem in terms of this thing that we call intelligence culture. By that, I mean an understanding that suffuses all of government operations when it comes to both domestic politics and international security. It suffuses all those operations with an appreciation that intelligence knowledge, intelligence assessments in particular, should have something to contribute to a process of decision making. It will not determine decisions. It may sometimes bend decisions in one way or another, it may sometimes have no impact whatsoever, but it has a contribution to make. Historically, that has never been the case for decision making in Canada, except in rare moments, arguably, of crisis, when we perhaps responded badly to the intelligence that we did have available to us.

temps. Il n'est pas facile pour des services de renseignement d'absorber des fonds, car c'est de personnel de haute qualité et de capacité technologique dont ils ont besoin et il faut du temps pour les produire.

J'accepte l'observation des dirigeants de la communauté du renseignement canadienne qu'ils ont toutes les ressources qu'ils peuvent absorber en ce moment. Cela dit, je prévois que le budget du renseignement va continuer de croître dans l'avenir prévisible, et peut-être même grimper en flèche, selon ce qui va se passer à l'échelle nationale ou internationale. Nous sommes dans une courbe de forte ascension des dépenses de renseignement et je pense que c'est ce qu'il faut.

Il est difficile d'analyser le budget du renseignement car l'essentiel en est caché. Nous en connaissons quelques éléments, mais nous ne savons pas comment il est ventilé et comment les grandes enveloppes budgétaires sont dépensées. Peut-être vaudrait-il mieux dépenser davantage dans un domaine plutôt que dans un autre, mais nous n'avons guère la capacité d'examiner cela de l'extérieur, ou du moins je ne l'ai pas. Le vérificateur général et le Parlement peuvent faire une partie de ce travail pour nous, et nous avons le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité. Si les recommandations du juge O'Connor sont suivies, nous aurons peut-être un jour une meilleure capacité de surveillance de la communauté du renseignement.

**Le sénateur Zimmer :** Nous avons parlé avec nos témoins précédents, les représentants de la GRC, de la sécurité entre les postes frontaliers, non pas au niveau des postes mais entre les postes. À cet égard, on cherche à sensibiliser et éduquer le public et à créer une culture telle que le public soit à l'affût de certaines choses et signale des situations. Pour faire l'analogie avec la situation du renseignement et de la lutte contre le terrorisme ici au Canada, dans une certaine mesure la culture, la mentalité, a toujours été que cela ne peut se produire chez nous. Je crois que c'est en train de changer un peu, mais on parle beaucoup de l'absence d'une culture du renseignement au Canada.

Pensez-vous que cela soit le processus mental en ce moment? Que faudrait-il, à votre avis, pour intéresser davantage le gouvernement et le public à la sécurité nationale?

**M. Wark :** Merci de la question car cela me donne l'occasion de dire ceci avec autant de force que je puis. Je suis persuadé que le Canada connaît un réel problème du point de vue de cette chose que nous appelons la culture du renseignement. J'entends par-là une conception qui imprègne toutes les activités du gouvernement, que ce soit sur le plan de la politique intérieure ou celui de la sécurité internationale. Toutes ses opérations doivent être imprégnées de la notion que les connaissances issues du renseignement, en particulier des évaluations du renseignement, ont quelque chose à contribuer à la prise de décision. Le renseignement ne va pas déterminer les décisions, il peut parfois les infléchir dans un sens ou un autre, parfois n'avoir aucun effet du tout, mais il a une contribution à faire. Historiquement, cela n'a jamais été le cas de la prise de décision au Canada, sauf en de rares moments de crise où nous avons peut-être mal exploité les renseignements à notre disposition.



There is a problem of appreciating and taking seriously intelligence as a component of decision making. What is to be done about that? I think nothing in the short term can be done about that. It is a process of familiarizing senior officials with the intelligence product and getting them to a position of respecting it. The same process must go on with cabinet ministers, many of whom, before they take up portfolios, will never have heard of intelligence, other than in a kind of James Bondian fashion. It is a long-term seeding process of respect for intelligence and what it can do.

An essential component, of course, is that intelligence has to earn its respect. There has to be a good product to convince senior decision makers and cabinet ministers that it should be listened to and paid attention to and decisions based on it. There is a symbiotic relationship between good intelligence and good political culture that is prepared to take intelligence on board.

A great weakness in trying to ensure that this political culture of intelligence had some roots in Canadian government decision making was the absence of the high-level intelligence product. I think the committee has heard from Margaret Bloodworth, or perhaps her deputy, Rennie Marcoux, that the cabinet and Prime Minister now receive a regular intelligence brief. However, I think we need an even more systematic process of ensuring that senior cabinet ministers and the Prime Minister get a full daily diet of intelligence.

We are edging towards a long-established British and American practice, which in the British case is the famous Joint Intelligence Committee Red Book, essentially a weekly strategic assessment of intelligence and threats. That is the kind of thing that the Canadian intelligence community needs to create. It has to be a very good, very high-level product, and one which the decision makers have to get accustomed to receiving and acting on. There is a high level of reporting — which was not part of the practice because intelligence was not central to government operations before September 11 — with which we are experimenting and playing but which we have still not gotten right.

On the public side, again, I do not think there are any short-term fixes. It will take the Canadian public a long time to wean itself from caricatures of spying. It will take my academic colleagues a long time to wean themselves from these caricatures. I experience it all the time. Intelligence for Canadians is a kind of joke. It is a popular cultural phenomenon. It is not serious; it is not what we do. The truth of the matter is that it is deeply important business for Canada in a post-9/11 environment.

One of the ways in which that popular culture miasma can be overturned a little bit lies in the hands of the Canadian government. I would strongly recommend that the Canadian government embark on an annual public threat assessment reporting process that should be channelled through Parliament but should not be surrounded by the layers of secrecy that often

Nous n'apprécions et ne prenons pas suffisamment au sérieux le renseignement comme facteur de la prise de décision, et c'est un problème. Comment peut-on y remédier? Je pense que rien ne pourra changer cela à court terme. Il s'agit de familiariser les hauts fonctionnaires avec le produit du renseignement et les amener à le respecter. La même chose doit se passer au niveau des ministres, dont beaucoup, lorsqu'ils assument leur portefeuille, n'ont jamais entendu parler du renseignement autrement que dans les films de James Bond. C'est un processus à long terme consistant à inoculer le respect pour le renseignement et ce qu'il peut faire.

Un ingrédient essentiel pour cela, bien entendu, est que le renseignement mérite ce respect. Il doit être un bon produit afin de convaincre les décideurs et les ministres d'en tenir compte et de fonder leurs décisions sur lui. Il y a une relation symbiotique entre du bon renseignement et une bonne culture politique prête à prendre le renseignement à bord.

Une grande faiblesse, s'agissant d'enraciner cette culture politique du renseignement dans la prise de décision gouvernementale canadienne, était l'absence d'un produit de haut niveau issu du renseignement. Vous avez entendu, je crois, Margaret Bloodworth, ou peut-être son adjoint Rennie Marcoux, vous dire que le Cabinet et le premier ministre reçoivent maintenant à intervalles réguliers un breffage de renseignement. Cependant, je pense qu'il faudrait un mécanisme encore plus systématique pour assurer que les principaux ministres du Cabinet et le premier ministre reçoivent une ration quotidienne complète de renseignements.

Nous nous approchons d'une pratique britannique et américaine ancienne, qui dans le cas britannique prend la forme du fameux Joint Intelligence Committee Red Book, qui est une évaluation stratégique hebdomadaire des renseignements et des menaces. Voilà le genre de choses que la communauté du renseignement canadienne doit créer. Il doit s'agir d'un produit de très haut niveau que les décideurs deviendront accoutumés à recevoir et à prendre en compte. Nous expérimentons par petites touches, mais sans avoir trouvé la solution, avec ces rapports de haut niveau qui ne faisaient jusqu'à présent pas partie de notre pratique parce que le renseignement n'était pas au cœur des opérations gouvernementales avant le 11 septembre.

Du côté du public, là non plus je ne pense pas qu'il y ait de solution à court terme. Il faudra longtemps au public canadien pour se sevrer des images caricaturales de l'espionnage. Il faudra longtemps à mes collègues universitaires pour se sevrer de ces caricatures. Je le constate tout le temps. Le renseignement, pour les Canadiens, c'est un peu une plaisanterie. C'est un phénomène culturel populaire, cela n'a rien de sérieux, ce n'est pas ce que nous faisons. La réalité, c'est que c'est une affaire d'importance vitale pour le Canada dans le monde d'après le 11 septembre.

L'une des façons de contrer un peu ces miasmes de la culture populaire réside entre les mains du gouvernement canadien. Je recommande fortement que le gouvernement mette en place un mécanisme de rapport annuel public d'évaluation de la menace par l'intermédiaire du Parlement, mais sans être entouré des strates de secret qui encombrant souvent les rapports des services

go into intelligence community reporting to Parliament and beyond, whether it is the Security Intelligence Review Committee annual reports or anything else. We need a public document in which the government will set out what it sees to be the current threats in this year, the year previous and on the horizon, and the kinds of capabilities that Canada has to respond to those threats. I think that would be an important tool of public education and not an unheard-of one in terms of the practices adopted by our allies.

**Senator Zimmer:** Since 9/11, the U.S. government has been extremely proactive in engaging and supporting American universities and colleges in the study of intelligence, with a focus on analysis. The tragedy that just occurred in one of the universities in the last couple of weeks was mentioned here earlier. It was not quite related, but still in the same vein.

Is this the case in Canada? If not, could you provide the committee with a brief explanation of why this does not happen in Canada and suggest ways to improve the situation?

**Mr. Wark:** Again, I thank you for the question.

**Senator Zimmer:** My honourable colleague has just pointed out that in fact it has occurred in Montreal. That is true.

**Mr. Wark:** Senator Zimmer, I have a sad story to tell you in response to this question. I think that the academic community, of which I am a member, has failed profoundly to respond to this new international security environment and to Canada's role in the world post-September 11. Very little attention is paid in the academic community to intelligence and security issues. There are only a handful of us who have attempted to develop an expertise in this area, generally on the basis of our own interests, without institutional support and certainly without much government support. I could probably number the academic experts in this country on intelligence and security issues on two hands, if not less. It is a shocking failure. The failure is of such a magnitude that I am in some respects at a loss to explain it.

In part, the failure is one of government leadership. There has been no systematic government program to encourage study and research in this area whatsoever. The funding councils that we look to in this area have been particularly remiss in this regard. It is also a failure of academic communities and universities themselves to take this subject on board and invest in it. Somehow, in the academic community in this country, intelligence and security issues remain caricatured and are not seen as significant or trendy.

The academic community is out of touch with reality on this. What alarms me most about this is that those of us who have invested to make ourselves expert in this field over the last couple of decades are a greying, essentially baby boomer generation. Every time one of us retires, he or she is not replaced.

de renseignement au Parlement et au-delà, qu'il s'agisse des rapports annuels du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité ou de tout le reste. Il faudrait un document public dans lequel le gouvernement décrirait ce qu'il considère être les menaces courantes cette année, l'année précédente et à l'horizon, ainsi que les capacités que possède le Canada d'y réagir. Je pense que ce serait un outil important d'éducation du public que certains de nos alliés ont déjà adopté.

**Le sénateur Zimmer :** Depuis le 11 septembre, le gouvernement américain s'est montré extrêmement proactif pour pousser et aider les universités et collèges américains sur le plan de l'étude du renseignement, l'accent étant mis sur l'analyse. On a mentionné ici tout à l'heure la tragédie survenue dans l'une des universités il y a quelques semaines. C'est un événement qui n'est pas directement en rapport avec notre sujet mais qui s'inscrit dans la même veine.

Est-ce la même chose au Canada? Sinon, pourriez-vous expliquer brièvement au comité pourquoi cela n'arrive pas au Canada et proposer des façons d'améliorer la situation?

**M. Wark :** Merci encore pour la question.

**Le sénateur Zimmer :** Mon honorable collègue vient de me rappeler que c'est effectivement arrivé à Montréal. C'est vrai.

**M. Wark :** Sénateur Zimmer, j'ai une triste histoire à vous raconter en réponse à cette question. Je pense que le monde universitaire, dont je suis membre, a lamentablement failli à répondre à ce nouvel environnement sécuritaire international et au rôle du Canada dans le monde de l'après 11 septembre. Les milieux universitaires ont prêté très peu d'attention à la problématique du renseignement et de la sécurité. Seuls une poignée d'entre nous ont tenté de se spécialiser dans ce domaine, en étant mus généralement par notre intérêt propre et sans aucun soutien institutionnel et guère de soutien gouvernemental. Je pourrais probablement compter sur les doigts des deux mains, voire d'une seule, le nombre d'experts universitaires du renseignement et de la sécurité dans ce pays. C'est une défaillance choquante. La défaillance est de telle ampleur que j'ai beaucoup de mal à l'expliquer.

En partie, la défaillance est due à l'absence de leadership gouvernemental. Il n'y a eu aucun programme gouvernemental systématique pour encourager l'étude et la recherche dans ce domaine. Les conseils subventionnaires vers lesquels nous nous tournons ont été particulièrement fautifs à cet égard. Il y a aussi l'omission du monde académique et des universités elles-mêmes à s'emparer du sujet et à y investir. D'une certaine façon, dans les milieux académiques de ce pays, les questions relatives au renseignement et à la sécurité restent des sujets caricaturaux et ne sont pas considérés comme importants ou dans le vent.

Le monde universitaire est coupé de la réalité à cet égard. Ce qui m'alarme le plus, c'est que ceux d'entre nous qui se sont investis afin de se spécialiser dans ce domaine au cours des dernières décennies appartiennent à la génération grisonnante du baby-boom. Lorsque l'un d'entre nous part à la retraite, personne ne vient le remplacer.



The most recent example is Martin Rudner at Carleton University, who created the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies and who launched a graduate program of teaching in intelligence and security, the first of its kind in Canada. He is not going to be replaced. They have no one to teach that program. It is a shocking situation. The blame for it is shared between my academic cohort and the government. The only place I would not put blame is on the students, who love this subject and flock to it. I have 300 undergraduate students taking a course in intelligence and security. I have full graduate seminars, students flocking to this subject because they are fascinated by it and they think it has academic or career potential for them.

The infrastructure support and resources are wholly lacking, and the subject is dying in this country. It is wholly different from what is going on in the United States or the U.K.

**Senator Zimmer:** Would Peter St. John from Winnipeg be one you would name?

**Mr. Wark:** He is long retired and was not replaced.

**Senator Zimmer:** I appreciate your candour.

**The Chairman:** It sounds an awful lot like the Senate. They are retiring and not being replaced.

**Mr. Wark:** You get to be elected.

**The Chairman:** Senator Banks and I want to run tomorrow.

You mentioned Mr. Justice O'Connor. It is not likely that he will come forward with anything that will tell us much about the effectiveness of the intelligence apparatus, is it?

**Mr. Wark:** I have two answers to that. One may be slightly in confidence, so I am a little conflicted about it.

I have certainly heard from Justice O'Connor statements suggesting that he believes Canada is well-served by its intelligence community, from all that he observed in the course of his investigations. It is also more substantively the case that, especially in the part one report that he did, he has clearly outlined the importance of intelligence to Canadian security and the importance of maintaining intelligence alliance relationships. He has called attention to some of the ways in which the intelligence community in the case of Arar did not perform according to their own rules and guidelines, or as well as they could have done.

As I read the report, all of that is said in the context of an understanding that the intelligence community is necessary and on the whole does good work, but what is required is some fine tuning, particularly on the part of RCMP national security operations.

**The Chairman:** I was intrigued, and perhaps a bit surprised, at your analysis of why there was not more academic interest in intelligence. I thought you were going to say there was not more interest in it because it did not lend itself to the traditional

L'exemple le plus récent est Martin Rudner de l'Université Carleton, qui a fondé le Canadian Centre of Intelligence and Security Studies et lancé un programme d'enseignement de deuxième cycle sur le renseignement et la sécurité, le premier de son genre au Canada. Il ne va pas être remplacé. L'université n'a personne pour enseigner ce cours. C'est une situation choquante. Le blâme est à partager entre ma cohorte universitaire et le gouvernement. Les seuls que l'on ne puisse blâmer sont les étudiants, qui adorent le sujet et s'inscrivent en masse. J'ai 300 étudiants de premier cycle inscrits dans un cours sur le renseignement et la sécurité. J'organise des séminaires complets de deuxième cycle pour quantité d'étudiants qui sont fascinés par le sujet et pensent qu'il leur offre un potentiel académique ou professionnel.

Mais le soutien infrastructurel et les ressources sont totalement absents et la discipline dépérit dans ce pays. C'est totalement différent de ce qui se passe aux États-Unis ou au Royaume-Uni.

**Le sénateur Zimmer :** Est-ce que Peter St. John, de Winnipeg, fait partie de ceux que vous nommeriez?

**M. Wark :** Il a pris sa retraite depuis longtemps et n'a pas été remplacé.

**Le sénateur Zimmer :** J'apprécie votre franchise.

**Le président :** Cela ressemble énormément au Sénat. Ils partent à la retraite et ne sont pas remplacés.

**M. Wark :** Vous pouvez vous faire élire.

**Le président :** Le sénateur Banks et moi-même voulons nous porter candidats demain.

Vous avez mentionné le juge O'Connor. Il est peu probable qu'il nous apprenne grand-chose sur l'efficacité du dispositif de renseignement, n'est-ce pas?

**M. Wark :** J'ai deux réponses à cela. L'une est peut-être un peu confidentielle et je me sens un peu tiraillé.

J'ai entendu des propos de la bouche du juge O'Connor donnant à penser qu'il considère que le Canada est bien servi par ses services de renseignement, d'après tout ce qu'il a pu observer au cours de son enquête. Il est vrai également que, surtout dans la Partie I de son rapport, il a clairement souligné l'importance du renseignement pour la sécurité du Canada et l'importance du maintien de nos relations avec les services de renseignement alliés. Il a attiré l'attention sur certains dysfonctionnements dans l'affaire Arar où les services de renseignement n'ont pas respecté leurs propres règles ou lignes directrices ou ne se sont pas comportés aussi bien qu'ils l'auraient dû.

Selon ma lecture du rapport, tout cela revient à dire que les services de renseignement sont nécessaires et font un bon travail dans l'ensemble mais qu'il faut apporter quelques ajustements, particulièrement au niveau des activités de la GRC relatives à la sécurité nationale.

**Le président :** J'ai été intrigué, et peut-être un peu surpris, par votre explication de l'absence d'intérêt des milieux universitaires pour le renseignement. Je pensais que vous alliez dire que ce désintérêt est dû au fait que le sujet ne se prête pas aux méthodes

academic ways of studying things. We do not have sources you can go back to examine. You are left reading on the margins of what you are trying to study without the ability to validate any of your conclusions. Is that not part of the reason?

**Mr. Wark:** It is a factor, but I would turn it on its head and say that I think for all of us who have got involved in this subject, and all of us who would encourage a young generation of academics to get involved in it, it is a challenge. It is undoubtedly the case that you will always sooner or later run into the barriers and walls of secrecy, whether you are looking historically or in a more contemporaneous vein at intelligence operations.

However, we live in an open age and society in which there is a great volume of publicly available documentation about the performance of intelligence communities and about intelligence problems in general. Much of what interests me, for example about how intelligence functions, has to do with issues such as why intelligence assessment fails. What are the building blocks of good assessment as opposed to bad? Where does thinking go wrong? This you can do without necessarily having access to all the raw material available through an intelligence community. You can come up with remarkable findings about those issues that directly bear on operational effectiveness.

While I would say that the field would be more attractive to more scholars if it were a little less daunting to do some aspects of research in it, I do not see this as the major problem or the major hindrance in terms of encouraging people to do that work. Sometimes intelligence scholars like to think of themselves a little bit in the way archaeologists or medievalists think of themselves. There is always a limited record, but you can tell important and sometimes wonderful stories with what you have.

**The Chairman:** You commented about intelligence not being used as part of the decision-making process. Frankly, if intelligence is not going to be used as part of the decision-making process, there is no point in having intelligence. The whole thing is a waste. We seem to be in a push society where intelligence is pushed up rather than pulled up. You commented about the lack of preparedness or interest of senior officials and political leaders. How would you propose to demonstrate to them that they should include intelligence information in their decision-making process?

**Mr. Wark:** There are two ways to do that. One would be for Canadian decision makers to familiarize themselves with the reality of intelligence culture in other countries. You only have to spend a brief period of time with senior British officials and decision makers to understand how they appreciate intelligence, and the same is true of our counterparts in the United States. An appreciation for what other states do, even on a comparative power basis, is useful, for instance the ways in which intelligence is used in the Australian system, where it is even today much more influential than it is across the board in Canada. International comparisons would help, and familiarity with them.

d'étude universitaire traditionnelles. Il n'existe pas dans ce domaine de sources auxquelles se fier. On se retrouve à lire à la marge du sujet que l'on cherche à étudier sans pouvoir valider aucune de ses conclusions. N'est-ce pas là une partie de l'explication?

**M. Wark :** C'est un facteur, mais on peut retourner l'argument et dire que, pour tous ceux d'entre nous qui se sont passionnés pour le sujet et qui encouragent la jeune génération de chercheurs à s'y intéresser, c'est stimulant. Certes, vous allez tôt ou tard vous heurter aux barrières et cloisons du secret, que votre recherche soit historique ou porte sur le fonctionnement plus contemporain des services de renseignement.

Cependant, nous vivons dans une ère d'ouverture et dans une société où une grande masse de documents sur le fonctionnement de la communauté du renseignement et la problématique du renseignement en général sont disponibles. Ce qui m'intéresse en particulier dans le fonctionnement du renseignement, c'est la raison pour laquelle l'évaluation du renseignement est défailante. Quels sont les éléments constitutifs d'une bonne évaluation, comparés à une mauvaise? Où intervient le dérapage de la pensée? On peut faire cette analyse sans nécessairement disposer de toute la matière première que possède la communauté du renseignement. Vous pouvez tirer des conclusions remarquables qui sont directement en rapport avec l'efficacité opérationnelle.

Si je suis prêt à admettre que la discipline serait un peu plus attrayante si certaines recherches étaient moins difficiles dans ce domaine, je n'y vois pas un obstacle majeur qui découragerait de faire ce travail. Certains spécialistes du renseignement aiment à se considérer un peu comme des archéologues ou des médiévalistes. La documentation est toujours limitée, mais à partir de ce que vous avez vous pouvez néanmoins raconter des histoires importantes et parfois merveilleuses.

**Le président :** Vous avez parlé du fait que le renseignement n'est pas utilisé aux fins de la prise de décision. Franchement, si l'on ne va pas utiliser le renseignement pour prendre des décisions, il ne sert à rien d'avoir des services de renseignement. C'est juste un gaspillage. Nous semblons vivre dans une société où le renseignement doit s'imposer plutôt que d'être recherché. Vous avez fait état du manque de préparation ou d'intérêt des hauts fonctionnaires et dirigeants politiques. Comment envisagez-vous de leur démontrer qu'ils devraient utiliser le renseignement dans le processus décisionnel?

**M. Wark :** Il y a deux façons de le faire. La première serait que les décideurs canadiens se familiarisent avec la réalité de la culture du renseignement dans d'autres pays. Il suffit de passer un peu de temps avec des responsables et décideurs britanniques pour voir à quel point ils apprécient le renseignement, et la même chose vaut pour nos homologues américains. La connaissance de ce que font d'autres États est utile, même sur une base comparative, par exemple la façon dont le renseignement est utilisé dans le système australien où, même aujourd'hui, il est beaucoup plus influent de façon générale qu'au Canada. Les comparaisons internationales pourraient aider, et la connaissance des pratiques étrangères.



Again, to come back to the point I made, you only get to this level of appreciation when there is a regular product that is good, and where that regular product is not confined to the middle ranks of the bureaucracy, as was often the case prior to September 11 with much of the intelligence reporting. It circulated around in the middle ranks of the bureaucracies, in committees formed to create intelligence assessments and discuss threats and so on, a middle kind of rank. It needs to be moved into the upper echelons and to stay there, as well as influencing middle level and lower level decision making and knowledge.

I have read Margaret Bloodworth's testimony to the committee. I hesitate to disagree with the way in which she has characterized this. I know that in response to your similar question to her about this she said that it was not strictly a question of push up and no pull from above. I suspect that she is right and that is changing, but it is probably not changing quickly enough.

We need a process somehow to educate senior decision makers in intelligence. Every cabinet minister coming into his or her portfolio needs to be given an intelligence briefing, not just about facts but about the community. We need this regular product going up. We need to have a kind of intelligence bible that will be the test of the intelligence community's capacities and a test of the senior decision makers' capabilities to understand this material and use it wisely. Until we get to that, that combination of knowing where Canada sits internationally and how we can draw on international lessons and having that daily experience of intelligence, we cannot otherwise imagine it, but with those two things in place we could easily imagine it.

**The Chairman:** Most cabinet ministers cannot imagine a situation where they would require intelligence in the exercise of their responsibilities. They do not see how it fits into the context of the work they are doing.

The other aspect is that those ministers who do have a direct role in intelligence do not have enough hours in the day to look at it. When Minister Anne McLellan came before this committee, we reviewed her duties as Deputy Prime Minister, her responsibilities for the border file, the fact that she spent an hour a day on Question Period and perhaps another hour preparing for it, and the fact that she then had to fly halfway across the country every week to her constituency, which she won by 200 votes or less, depending on the election, if she hoped to get re-elected. We were astonished. By the time she finished with the committees she chaired and the amount of work she had to do just to grind out the sausages, there was not much time for leisure reading.

Virtually any minister in that position appears to be almost totally reliant on someone supplying a fused view and a specific recommendation. When we talk to the providers, they say they do

Pour en revenir à ce que je disais, vous ne parvenez à ce degré d'appréciation que si vous avez un produit régulier de bonne qualité et lorsque la diffusion de ce produit ne s'arrête pas aux rangs intermédiaires de l'administration, comme c'était souvent le cas des fiches de renseignements avant le 11 septembre. Les rapports circulaient dans les rangs intermédiaires des administrations, dans des comités formés pour créer des évaluations de renseignement et discuter des menaces et cetera, à un niveau hiérarchique moyen. Il faut que tout cela remonte jusqu'aux échelons supérieurs et y reste, en sus d'influencer la prise de décision et la connaissance aux niveaux intermédiaires et inférieurs.

J'ai lu le témoignage donné par Margaret Bloodworth au comité. J'hésite à me dire en désaccord avec sa description. Je sais qu'en réponse à une question similaire posée par vous sur le sujet, elle a dit que ce n'était pas strictement une question de poussée d'en bas et de traction d'en haut. Je soupçonne qu'elle a raison et que les choses sont en train de changer, mais elles ne changent probablement pas assez vite.

Il nous faut un mécanisme quelconque pour sensibiliser les hauts responsables au renseignement. Chaque ministre, en accédant à son portefeuille, devrait recevoir un breffage sur le renseignement, traitant non seulement des faits mais expliquant aussi la nature des services. Nous avons besoin de ce produit régulier qui remonte. Nous avons besoin d'une sorte de bible du renseignement qui sera le révélateur des capacités de la communauté du renseignement et le révélateur de la capacité des hauts responsables à comprendre ce matériau et à l'utiliser intelligemment. Tant que nous n'en arriverons pas à cela, à cette combinaison consistant à savoir où se situe le Canada au plan international et comment mettre à profit les leçons internationales et avoir cette expérience quotidienne du renseignement, nous ne pourrions l'imaginer autrement, mais avec ces deux choses en place nous pourrions facilement l'imaginer.

**Le président :** La plupart des ministres ne peuvent imaginer une situation où ils auraient besoin du renseignement pour exercer leurs responsabilités. Ils ne voient pas en quoi il s'inscrit dans le contexte du travail qu'ils font.

L'autre aspect est que ces ministres qui ont un rôle direct dans le renseignement n'ont pas assez d'heures dans la journée pour s'y intéresser. Lorsque la ministre Anne McLellan a comparu devant le comité, nous avons passé en revue ses responsabilités en tant que vice-première ministre, ses responsabilités vis-à-vis du dossier frontalier, le fait qu'elle passait une heure par jour à la Période des questions et peut-être une autre heure à s'y préparer, et le fait qu'elle devait ensuite traverser la moitié du pays chaque semaine pour se rendre dans sa circonscription — qu'elle ne remportait que par 200 voix ou moins, selon l'élection — si elle voulait se faire réelle. Nous étions étonnés. Une fois qu'elle en avait terminé avec les comités qu'elle présidait et le volume de travail qui lui fallait abattre rien que pour fabriquer les saucisses, il ne lui restait pas grand temps pour la lecture de loisir.

Virtuellement tous les ministres vivent cette situation et semblent presque totalement dépendre de quelqu'un pour leur donner une synthèse et faire une recommandation précise.

not get access, that they never have a chance to talk to the minister, that they pass something through a deputy who, in turn, sends it on to Privy Council Office. At the end of the day, the product is reduced simply because of the other demands on time.

**Mr. Wark:** I am sure this is a difficult business, and I am sure that cabinet ministers are vastly overworked. I suspect that Minister McLellan is happy to be back in the law faculty of the University of Alberta.

It is a matter of reordering priorities. The intelligence communities in this country and elsewhere around the world have found ways to address the problem of busy politicians. This is not an issue unique to Canada. There are different ways to deliver intelligence information, and the understanding is that it has to be brief and punchy. It is not beyond Canadian genius to come up with ways of getting a succinct and important intelligence message to senior decision makers. It is more a question of appetite and understanding that this is important material.

To sound slightly frivolous, there are ways in which intelligence has some natural advantages when it comes to finding its place in the feeding chain of what goes before a minister. Anything in a red docket might have its attractions. Ministers, like everyone else, like to know secrets that no one else knows, and ministers do not like to not know secrets that other people know. I mention this because it is a well-documented phenomenon in the history of intelligence that there is a competitive disadvantage, even around a cabinet table, to being caught out not knowing what your fellow ministers know.

There are those kinds of advantages, but the serious point to this is that while a great deal of information appears in front of a minister in all kinds of guises, intelligence should be delivering absolutely critical information that all ministers have to know. It is not a matter of choice. They must be apprised of fundamental threats to Canadian security. This cannot be frivolous material that you are wasting their time with. It has to be seen as important material that they must know. Presented in this guise, and when ministers begin to appreciate that these are not random tidbits of interesting information collected by the intelligence community but, rather, are assessed views of the dangers facing Canada that weigh on national security interests, then attitudes will change.

We face a profound inheritance from the decades since World War II in which intelligence never had that kind of stature. It is a new phenomenon that it does have that stature, and it will take time before intelligence decision makers appreciate that stature. I would encourage intelligence briefings and encourage them to contact their counterparts in foreign countries. No Canadian cabinet minister would want to be seen as less well-informed than their foreign counterparts on critical issues.

Lorsque nous parlons aux fournisseurs, ils disent qu'ils n'ont pas accès, qu'ils n'ont jamais l'occasion de parler au ministre, qu'ils transmettent un dossier à un sous-ministre qui, à son tour, l'envoie au Bureau du Conseil privé. Finalement, le produit se trouve diminué simplement à cause de tout ce qui vient accaparer le temps.

**M. Wark :** Je suis sûr que c'est un travail difficile et je ne doute pas que les ministres sont totalement surchargés de travail. Je soupçonne que la ministre McLellan est heureuse d'être de retour à la faculté de droit de l'Université de l'Alberta.

Il s'agit de réordonner les priorités. Les services de renseignement du pays et d'autres dans le monde ont trouvé des façons de retenir l'attention des politiciens surchargés. Ce n'est pas un problème propre au Canada. Il existe différentes façons de présenter l'information, d'une manière succincte et percutante. Le génie canadien est capable de trouver des façons d'acheminer un message succinct et important aux décideurs supérieurs. C'est davantage une affaire d'appétit et de conscience de l'importance du matériel.

Au risque de paraître un peu frivole, le renseignement possède quelques avantages naturels s'agissant de se tailler une place dans la chaîne alimentaire de l'information soumise à un ministre. Tout ce qui se présente dans une chemise rouge peut avoir des attraits. Les ministres, comme tout le monde, aiment connaître des secrets que personne d'autre ne connaît et les ministres n'aiment pas être tenus à l'écart des secrets que d'autres connaissent. Je mentionne cela car c'est un phénomène bien connu dans l'histoire du renseignement qu'il y a un désavantage concurrentiel, même autour d'une table de Cabinet, d'être surpris à ignorer ce que savent vos collègues, les autres ministres.

Il existe ce type d'avantages, mais l'élément sérieux dans tout cela est que, parmi toute l'information qui passe sous les yeux d'un ministre sous toutes sortes de forme, le renseignement doit apporter des éléments absolument cruciaux que tous les ministres doivent connaître. Ce n'est pas une question de choix. Ils doivent être mis au courant des menaces fondamentales à la sécurité du Canada. Il ne peut donc pas s'agir de rapports frivoles qu'ils perdraient leur temps à lire. Il doit s'agir d'information importante qu'ils doivent absolument connaître. Présentée sous cette forme, et lorsque les ministres commenceront à réaliser que ce ne sont pas là de petites nouvelles glanées au hasard par les services de renseignement mais au contraire des analyses réfléchies des dangers qui mettent en jeu la sécurité nationale du Canada, les attitudes vont changer.

Dans la tradition qui s'est établie chez nous au cours des décennies depuis la Seconde Guerre mondiale, le renseignement n'a jamais été auréolé d'un tel prestige. C'est un phénomène nouveau et il faudra du temps avant que les responsables des services de renseignement en prennent conscience. Je les encourage à organiser des breffages des ministres et à prendre contact avec leurs homologues étrangers. Aucun ministre canadien ne voudrait paraître moins bien informé que ses homologues étrangers dans des domaines cruciaux.



**The Chairman:** The last element of this that I will touch on is the disrepute that intelligence has acquired over time. We have seen intelligence in countries close to us used for political purposes, and we are always much more conscious of intelligence failures than we are of intelligence successes. This puts the intelligence community at a significant disadvantage if they want to become part of the decision making process.

**Mr. Wark:** I suppose it does, but on the other hand, maybe we could turn that idea on its head and say that while Canada has witnessed profound intelligence failures recently on the part of our allies, particularly in terms of assessments of weapons of mass destruction with regard to Iraq by the British, the Americans, the Australians and the Israelis, all of which were similar, there is an opportunity for us to learn a couple of lessons. The first is the importance of getting intelligence right and another is about the sensitivities that must surround the politicization of intelligence.

It would behoove us to reflect on recent history of our decision making in the international arena when we think about the issue of intelligence success, the role of intelligence and intelligence failure. On what basis of knowledge did we go into Afghanistan? On what basis of knowledge did we stay out of Iraq, if any? These are important questions, and I am not sure that reflecting on them would necessarily lead to a conclusion that intelligence has been so scandalized and sensationalized that it is not important. We might find that there were significant deficiencies in our knowledge base that we ourselves should be cognizant of, which would reinforce the idea that even though intelligence can and will frequently fail — some argue will always fail because the business is so difficult — like it or not, we have to rely on intelligence assessments for some critical and tricky decisions and there is much work to be done in the Canadian intelligence community to get to the point where we both rely on a good intelligence product and know its limitations.

**Senator Banks:** Would you comment on the fact that, in one sense at least, the intelligence about Iraq before the invasion was effective because it sent some people into war, notwithstanding that it was wrong? Is that not one of the reasons for which the intelligence community has generally fallen into disrepute? It was wrong intelligence.

**Mr. Wark:** Absolutely; the intelligence was shockingly wrong. There is, of course, much controversy around the degree to which the intelligence was shockingly wrong because it was politically manipulated, a controversy that will probably never be fully settled in the lifetimes of any of us.

I suppose you could take away from that an argument that intelligence will be wrong and that it is very dangerous to rely on intelligence when it comes to such critical decisions of war or peace. However, in the longer historical view, we know that in

**Le président :** Le dernier aspect que j'aborderai à cet égard est la mauvaise réputation que les services de renseignement ont acquise au fil du temps. Nous avons vu, dans des pays proches de nous, le renseignement manipulé à des fins politiques et les défaillances du renseignement sont toujours plus présentes à l'esprit que ses réussites. Cela désavantage sensiblement la communauté du renseignement si elle veut s'insérer dans le processus décisionnel.

**M. Wark :** Je suppose que oui, mais en revanche peut-être peut-on inverser la proposition et dire que si le Canada a été témoin récemment de profondes défaillances du renseignement chez nos alliés, particulièrement avec l'évaluation par les Britanniques, les Américains, les Australiens et les Israéliens de la présence d'armes de destruction massive en Iraq, évaluations qui allaient toutes dans le même sens, cela nous donne la possibilité d'en tirer les leçons. La première est l'importance de fournir des renseignements fiables et l'autre est la prudence qui doit entourer la politisation du renseignement.

Il serait bon que nous réfléchissions à l'histoire récente de notre prise de décision dans le domaine international lorsqu'on parle du rôle du renseignement et de ses défaillances et succès. Sur la base de quelle connaissance sommes-nous allés en Afghanistan? Sur la base de quelle connaissance avons-nous décidé de ne pas aller en Iraq? Ce sont des questions importantes et je ne suis pas sûr que la réflexion à leur sujet amènerait nécessairement à la conclusion que le renseignement a été tellement dévoyé et sensationnalisé qu'il n'est pas important. Nous pourrions nous apercevoir qu'il y avait des déficiences considérables dans nos connaissances, déficiences dont nous devrions prendre conscience et qui renforceraient l'idée que, même si le renseignement peut et va fréquemment être défaillant — certains argueront qu'il va toujours être défaillant parce que le domaine est si difficile — que cela nous plaise ou non, nous allons devoir dépendre des évaluations du renseignement pour certaines décisions difficiles et délicates et qu'il y a beaucoup de travail à faire dans les milieux du renseignement canadiens pour arriver à un stade où nous pouvons à la fois disposer d'un bon produit et en connaître les limitations.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous parler du fait que, d'une certaine façon au moins, le renseignement au sujet de l'Iraq avant l'invasion a été efficace car il a amené les gens à faire la guerre, alors même que l'information était erronée? N'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles les services de renseignement en général ont acquis une mauvaise réputation? L'information était erronée.

**M. Wark :** Absolument, les services de renseignement se sont totalement fourvoyés. Bien entendu, il y a une grande controverse sur la question de savoir dans quelle mesure l'information était fausse parce qu'elle a été politiquement manipulée et le débat ne sera sans doute pas entièrement tranché du vivant d'aucun d'entre nous.

Je suppose que vous pourriez en tirer la conclusion que le renseignement va être erroné et qu'il est très dangereux de se fier au renseignement pour prendre des décisions aussi importantes que la guerre ou la paix. Cependant, dans une perspective

critical decisions of war and peace you often need to rely on intelligence and sometimes, in critical instances, intelligence will save you from catastrophe.

My favourite example of this, one in which Canada had a role, is the Cuban missile crisis. Without the kind of intelligence that the United States had in that crisis, the world would probably have blundered into a nuclear war. It was only the intelligence available then, and the willingness of the Kennedy administration to listen to it and to fashion their options on the basis of it, that pulled us back from the brink.

There are always instances that can be marshalled against the long and sensational record of failure. The truth of the matter is that what we are asking of intelligence is, in a way, the impossible. We want the intelligence communities to know the world, know all the threats and predict where the threats are coming from. That is an impossibility, but we expect them to have a 100 per cent record.

**Senator Banks:** We do expect them to get it right, whatever interpretation they put on it.

**Mr. Wark:** Yes, but sometimes it is difficult to do that. Not to go deeply into the Iraq assessment, but I have studied it and talked to many people involved. At the end of the day, it is hard to come away from that business without reflecting on the fact that the most surprising thing about it was that Saddam Hussein did not have weapons of mass destruction. If you reflect on that, you can begin to see how difficult it was for intelligence communities around the world, whether British, American, Australian or Israeli — and we know the nature of their assessments because of parliamentary and other forms of public inquiries — to come up with any alternative analysis except that Saddam Hussein must have this stuff.

**Senator Banks:** We do not want to spend too much time on this, but the intelligence that said he must have it was on one side of the page, and the other side was the intelligence on which I remember Canada based much of its decision, which was some UN inspector who said he did not. There were two sets of intelligence. Some guys went with the wrong one. I will move away from that.

From one witness this morning we heard that “intelligence” must be understood as just another word for “information.” From another witness this morning we heard that one must understand the distinction between intelligence and information.

**Mr. Wark:** People have tried to come up with a definition of intelligence and the distinctiveness between intelligence and information for decades. I am not sure I will be any better at this. However, there are some clarifications that take us a certain distance. When modern intelligence agencies came into being before World War I, they were trafficking in secret information that they would acquire clandestinely through humans. That world is long gone.

Today, intelligence services provide information to governments on the basis of both clandestinely acquired and open source information. As I think you will hear from most

historique plus longue, nous savons que pour les décisions cruciales de guerre et de paix, il faut souvent s'en remettre au renseignement et parfois, dans des situations critiques, le renseignement vous évitera une catastrophe.

Mon exemple favori à cet égard, dans lequel le Canada a joué un rôle, est la crise des missiles cubains. Sans les informations dont disposaient les États-Unis lors de cette crise, le monde se serait précipité tête baissée dans une guerre nucléaire. Seuls les renseignements alors disponibles, et le fait que le gouvernement Kennedy ait accepté d'écouter et de façonner ses options en fonction d'eux, nous ont évité le pire.

On peut toujours trouver des exemples à citer contre la longue et sensationnelle litanie des défaillances. La vérité est que nous demandons aux services de renseignement l'impossible, d'une certaine façon. Nous voulons qu'ils connaissent le monde, connaissent toutes les menaces et prédisent leur provenance. C'est une impossibilité, mais nous leur demandons de tomber juste à 100 p. 100.

**Le sénateur Banks :** Nous leur demandons une information juste, quelle que soit l'interprétation qu'ils en donnent.

**M. Wark :** Oui, mais parfois c'est difficile à faire. Sans vouloir trop m'attarder sur l'évaluation concernant l'Iraq, je l'ai étudiée et j'ai parlé à quantité de personnes impliquées. Tout compte fait, on sort de là en se disant que le plus surprenant était que Saddam Hussein n'ait pas eu d'armes de destruction massive. Si vous y réfléchissez, vous commencez à voir combien il était difficile pour les services de renseignement du monde, qu'ils soient britanniques, américains, australiens ou israéliens — et nous connaissons la nature de leurs évaluations grâce aux enquêtes publiques parlementaires et autres — d'arriver à une conclusion autre que celle que Saddam Hussein devait posséder ces armes.

**Le sénateur Banks :** Nous ne voulons pas passer trop de temps là-dessus, mais l'information disant qu'il devait en avoir figurait sur un côté de la page, et sur l'autre côté était l'information sur laquelle le Canada a principalement fondé sa décision, à savoir le rapport d'un inspecteur des Nations Unies disant qu'il n'avait pas ces armes. Il y avait deux jeux de renseignements. Certains ont décidé de se fier au mauvais jeu. Mais laissons cela.

Un témoin ce matin nous a dit qu'il faut entendre « renseignement » au même sens que le mot « information ». Un autre témoin ce matin a dit qu'il faut faire une distinction entre renseignement et information.

**M. Wark :** Cela fait des décennies que l'on cherche une définition de « renseignement » et de la distinction entre renseignement et information. Je ne suis pas sûr de pouvoir faire mieux. Cependant, certains éclaircissements nous rapprochent du but. Lorsque les services de renseignement modernes ont vu le jour après la Première Guerre mondiale, ils faisaient le trafic d'information secrète acquise clandestinement par des êtres humains. Ce monde est révolu depuis longtemps.

Aujourd'hui, les services de renseignement fournissent au gouvernement des informations acquises tant clandestinement qu'auprès de sources ouvertes. Comme la plupart des praticiens



intelligence practitioners, a good part of the spectrum of information they now provide to governments is derived from open source reporting, and only a relatively small part comes from that clandestinely acquired stream, whether from signals or communication intelligence. Indeed, for those states that have the capacity, there is imagery intelligence.

Intelligence services, in my estimation, provide to governments informed judgments about threats and the nature of the international and domestic security environment. Those informed judgments are important because they are not just raw information and material. The sense they make and the assessments they do on that information is what really counts. Intelligence assessment is at the heart of this business.

Intelligence services provide informed judgments to governments on current and future security threats at home and abroad. That is the way I would define the business.

**Senator Banks:** With respect to processing and assessment analysis, you talked about a time in which we were more welcome than we might be now at the international tables. We understood that from approximately the end of the war until the end of the Cold War, Canada's main stock in trade was not the gathering and the acquisition of raw information; rather, it was the expertise we had in processing the information that made us welcome.

You said the answer is not simply in creating a foreign intelligence service. The answer may not even depend upon such a creation. Could we go to a specialization, if you like, of greater intelligence assessment capabilities and make that our niche?

**Mr. Wark:** That is an interesting question. I think we could do more along those lines, and we have lost a certain place that we once had. It is difficult to judge. This is an illustration of Senator Kenny's remarks. It is hard to survey the broad history of Canadian intelligence assessments because so much of the documentation remains closed.

During periods of the Cold War, Canada was intimately plugged into an allied network in which we shared intelligence assessments. Canadian intelligence assessments were often listened to with some degree of respect. We were seen as a relatively cautious and skeptical intelligence community that did not leap at the next threat and did not tend to exaggerate the nature of the threat.

My sense is that that intimate sharing of intelligence assessments as opposed to intimate sharing of intelligence collection material has been devalued over time, but it certainly could be rebuilt. I think we would have a strong capacity to be a leader in intelligence assessments given the kinds of people, resources and technological resources we have in this country as well as our global interests.

**Senator Banks:** Do you mean devalued in terms of our capacity to do it, not in terms of its value in the international intelligence community?

vous le diront, une bonne part de l'éventail des informations qu'ils fournissent aujourd'hui aux gouvernements provient de sources ouvertes, et seule une partie relativement petite provient du flux clandestin, soit la surveillance des transmissions ou des télécommunications. Certains États ont même maintenant une capacité de renseignements par imagerie.

Les services de renseignement, selon mon estimation, fournissent aux gouvernements des jugements éclairés sur les menaces et la nature de l'environnement sécuritaire international et national. Ces jugements éclairés sont importants car ils ne consistent pas seulement en des informations brutes. Ce qui compte réellement, c'est l'analyse et l'évaluation qu'ils font de ces informations. L'évaluation de renseignement est le cœur de cette activité.

Les services de renseignement fournissent des jugements éclairés aux gouvernements sur les menaces à la sécurité actuelle et future sur le territoire national et à l'étranger. Voilà comment je définirais ce travail.

**Le sénateur Banks :** Pour ce qui est du traitement et de l'analyse d'évaluation, vous avez parlé d'une époque où nous étions mieux accueillis qu'aujourd'hui aux tables internationales. Depuis la fin de la guerre jusqu'à la fin de la guerre froide, approximativement, le principal article de commerce du Canada n'était pas la collecte et l'acquisition d'information brute, mais plutôt son savoir-faire sur le plan du traitement de cette information.

Vous avez dit que la solution ne consiste pas simplement à créer un service du renseignement extérieur. La solution ne réside peut-être même pas dans une telle création. Pourrions-nous nous spécialiser, en quelque sorte, dans une meilleure capacité d'évaluation des renseignements et en faire notre créneau?

**M. Wark :** C'est une question intéressante. Je pense que nous pourrions faire plus à cet égard et nous avons perdu la place qui était jadis la nôtre. C'est difficile à juger. C'est une illustration des remarques du sénateur Kenny. Il est difficile de faire une histoire générale des évaluations du renseignement canadiennes parce qu'une si grande partie de la documentation reste fermée.

Pendant certaines période de la guerre froide le Canada était intimement branché à un réseau allié à l'intérieur duquel nous échangeons les évaluations du renseignement. Les évaluations canadiennes étaient souvent accueillies avec un certain respect. Nous étions perçus comme une communauté du renseignement prudente et sceptique qui ne bondissait pas sur la moindre menace pour en exagérer l'importance.

Mon sentiment est que le partage intime des évaluations du renseignement, par opposition au matériau brut, a reculé au fil du temps, mais il est certainement possible de reconstruire cela. Je pense que nous aurions une bonne aptitude à devenir leaders en matière d'évaluation du renseignement, étant donné les ressources humaines, financières et technologiques dont nous disposons dans ce pays, ainsi que nos intérêts planétaires.

**Le sénateur Banks :** Lorsque vous parlez de recul, parlez-vous du recul de notre capacité à les faire, ou bien de recul de leur valeur pour la communauté du renseignement international?

**Mr. Wark:** No, in terms of our capacity to contribute. I think we could build up that contribution again. It would require reinvesting in some mechanisms that we allowed to rust away, including the liaison officer networks that linked us to Britain and Washington and so on.

It could be done. It depends on having a very good intelligence assessment product because you are up against some capable organizations: the National Intelligence Council in the U.S., the Joint Intelligence Committee in the U.K. and others of that kind.

We could be that niche, but I would not want us to try to be that niche alone. I think that could be part of Canada's identity as an intelligence power. You cannot do good intelligence assessment unless you have enough collecting power of your own. You need all kinds of sources of information. You have to have open source information, clandestinely acquired information, signals intelligence information and some capacity to get a hold of the imagery intelligence or generate it yourself. You need the full spectrum of intelligence collection before you can complete effective intelligence assessment. Otherwise, what happens, as we saw with the Iraq war, is that every intelligence assessment community ends up aping the conclusions of the other intelligence assessment communities.

**Senator Banks:** Except ours.

**Mr. Wark:** I would like to be confident that we had a dissenting view on this, but I have yet to see the evidence of that.

**Senator Banks:** You were talking about Mr. Justice O'Connor's report. The chair discussed that with you. Under the last government, some of us were members of an all-party inter-House committee that ran around the world and looked at some of the Five Eyes people, and we created a report of recommendations having to do with parliamentary oversight. Canada is the only country among the Western democracies that does not have some kind of parliamentary oversight over security and intelligence matters, and that was touched on in Mr. Justice O'Connor's report.

I assume you might have seen some of our recommendations.

**Mr. Wark:** Yes, I have indeed.

**Senator Banks:** What is your quick take on that situation? Do you think that parliamentary oversight ought to be before or after the fact? Should it be supervision or review after the fact?

**Mr. Wark:** I will answer the second question first because I think it is the easier one.

On the whole, parliamentary scrutiny of the intelligence community has to be retrospective. That is the way it can best work. I do not think it really has a role in terms of contributing to or commenting on current operations. I cannot see that happening, and that is not the usual practice in parliamentary systems.

**M. Wark :** Non, je parle de notre capacité à contribuer. Je pense que nous pourrions reconstituer cette contribution. Cela exigerait de réinvestir dans certains mécanismes que nous avons laissés déperir, en particulier les réseaux d'agents de liaison qui nous mettaient en rapport avec la Grande-Bretagne et Washington et cetera.

Ce pourrait être fait. Il faudrait pour cela avoir un très bon produit d'évaluation du renseignement car nous aurions à rivaliser avec quelques organisations très capables : le National Intelligence Council aux États-Unis, le Joint Intelligence Committee au Royaume-Uni et d'autres de cette nature.

Nous pourrions devenir ce créneau, mais je n'aimerais pas que nous nous limitions à cela. Je pense que cela pourrait faire partie de l'identité du Canada en tant que puissance de renseignement. On ne peut pas faire de bonnes évaluations du renseignement si vous n'avez pas suffisamment de pouvoir de collecte propre. Il faut disposer de toutes sortes d'informations. Il faut disposer d'informations de source ouverte, d'informations acquises clandestinement, d'informations provenant de la surveillance des transmissions et une certaine capacité à mettre la main sur des données d'imagerie ou bien en générer soi-même. Il faut collecter tout l'éventail des informations avant de pouvoir effectuer de bonnes évaluations du renseignement. Autrement, ce qui se passe, comme nous l'avons vu avec la guerre en Iraq, c'est que tous les services de renseignement finissent par singer les conclusions des autres services de renseignement.

**Le sénateur Banks :** Sauf les nôtres.

**M. Wark :** J'aimerais croire que nous avons une opinion divergente à ce sujet, mais je n'en ai pas encore vu la preuve.

**Le sénateur Banks :** Vous parliez du rapport du juge O'Connor. Le président en a discuté avec vous. Sous le dernier gouvernement, certains d'entre nous étions membres d'un comité mixte pluripartite qui a parcouru le monde pour examiner certains des services des « Five Eyes », et nous avons rédigé un rapport contenant des recommandations sur la supervision parlementaire. Le Canada est la seule des démocraties occidentales à ne pas avoir une forme de supervision parlementaire des affaires de sécurité et de renseignement, et le juge O'Connor en a fait état dans son rapport.

Je suppose que vous avez vu nos recommandations.

**M. Wark :** Oui, certainement.

**Le sénateur Banks :** Quelle est votre opinion? Pensez-vous qu'il faudrait une supervision parlementaire à priori ou à posteriori? Devrait-ce être une surveillance ou un examen à posteriori?

**M. Wark :** Je répondrai d'abord à la deuxième question car je pense que c'est la plus facile.

Dans l'ensemble, l'examen parlementaire de la communauté du renseignement doit être rétrospectif. C'est ainsi qu'il peut fonctionner le mieux. Je ne pense pas que le Parlement ait réellement un rôle, ou puisse contribuer ou se prononcer sur les opérations courantes. Je ne puis imaginer cela et ce n'est pas la pratique habituelle dans les régimes parlementaires.



My understanding is that the issue of a parliamentary committee or a committee of parliamentarians is still under review by the government. My own view is that the time has come for such an institution. My personal preference for such a committee would be more of a parliamentary committee on a joint basis, as your group recommended, rather than the British model of a committee of parliamentarians, which can be more closely controlled and held. At the end of the day, I would be prepared to accept either as a step forward to get this practice rolling and we can always see about changes down the road.

I think it is critical for Parliament to have a greater capacity than it currently has to scrutinize the work of the intelligence community, not because — and this would have been the principal burden of expectation in the past — the intelligence community is engaged in a lot of dirty tricks or law breaking. That is not where the work needs to be done. It is the whole question of efficacy. How good are they at their job?

A parliamentary committee, to my mind, could assist the intelligence community in getting better at its job by giving it an outside stimulus to improve. The intelligence community tends to be hermetically sealed and its members live in an isolated world where it is difficult to generate internal criticism; they need external criticism.

A parliamentary committee could have a profound impact on public education through the reports and testimony that could go on here and the media attention that would accrue to that. It could, over the long run, change the way people think about intelligence issues in this country.

**Senator Banks:** If that committee had the access to do its job, some kind of security clearance, there would be a strict limit on what it would be able to tell the public about what it found.

**Mr. Wark:** That is often the concern, but I think that the practices of the British, Australians, Americans or Israelis do not raise those concerns. There will always be matters of operational sources, methods and details that should not be divulged to the public, but that is not what is important about parliamentary reporting in any case. It would be a broader, more strategic look at the security and intelligence community — how it was performing and integrated, how tasking was being accomplished, and what failures had evidently occurred and needed to be investigated. It would be along those lines and not down into the weeds of operational sources and methods. That would not be the role of such a committee. It is a bit of a shibboleth to argue that once you get a security cleared parliamentary committee with security cleared staff you shut it away from the public and ordinary parliamentary business. It does not have to be like that.

**Senator Day:** I had determined in my own mind that the definition of intelligence was information from all sources, whether clandestine or open, that was analyzed and then it became intelligence.

Je crois savoir que le gouvernement réfléchit toujours à la question d'un comité parlementaire ou d'un comité de parlementaires. Mon point de vue est que le moment d'avoir une telle institution est venu. Ma préférence personnelle irait à un comité parlementaire mixte, comme vous l'avez recommandé, plutôt qu'au modèle britannique d'un comité de parlementaires, qui peut être plus facilement endigué et contrôlé. Mais je serais prêt à accepter l'un ou l'autre pour que la pratique voie le jour, et on pourra toujours apporter des changements ultérieurement.

Je pense qu'il est essentiel que le Parlement ait une plus grande capacité qu'à l'heure actuelle de scruter le travail de la communauté du renseignement, mais non pas — et cela aurait été l'attente principale dans le passé — parce que les services de renseignement se livraient à quantité de coups fourrés ou d'infractions à la loi. Ce n'est pas là-dessus que doit porter le travail, mais sur toute la question de l'efficacité. Dans quelle mesure les services de renseignement font-ils un bon travail?

Un comité parlementaire, à mon avis, pourrait aider la communauté du renseignement à faire un meilleur travail en étant un stimulant externe la poussant à s'améliorer. La communauté du renseignement tend à être hermétiquement scellée et ses membres vivent dans un monde clos où il est difficile de générer une critique interne; ils ont besoin d'une critique externe.

Un comité parlementaire pourrait avoir un profond impact sur l'éducation du public, par le biais de rapports et d'audiences qui retiendraient l'attention des médias. À long terme, cela pourrait modifier toute la conception que les gens se font des milieux du renseignement dans ce pays.

**Le sénateur Banks :** Si le comité obtenait l'accès requis pour faire son travail, c'est-à-dire une certaine habilitation de sécurité, des limites strictes restreindraient ce qu'il pourrait dire au public.

**M. Wark :** C'est souvent le problème, mais je crois que les pratiques des Britanniques, des Australiens, des Américains ou des Israéliens ne suscitent pas ces soucis. Il y aura toujours la question des sources, des méthodes et détails opérationnels qui ne devront pas être dévoilés au public, mais ce n'est pas cela qui compte dans les rapports parlementaires de toute façon. Il s'agirait plutôt d'un regard plus large, plus stratégique, sur la communauté de la sécurité et du renseignement — comment elle fonctionne et comment les services s'intègrent, comment les missions sont définies et quelles défaillances se sont produites et devaient être étudiées. Les rapports traiteraient de ces aspects et n'entreraient pas dans le détail des sources et méthodes opérationnelles. Ce ne serait pas là le rôle d'un tel comité. C'est une vieille rengaine dépassée que de dire que si vous avez un comité parlementaire dont les membres et le personnel ont une habilitation sécuritaire, il va être coupé du public et des affaires parlementaires ordinaires. Ce ne doit pas nécessairement être le cas.

**Le sénateur Day :** J'avais décidé dans mon esprit que la définition du « renseignement » était une information de toute provenance, clandestine ou non, qui est analysée et qui se transforme ainsi en renseignement.

**Mr. Wark:** That is a sensible and appropriate definition.

**Senator Day:** As Senator Banks noted, one of the definitions was indeed the one you pointed out from World War I when intelligence was information gathered in a clandestine way. That was called intelligence, but we are away from that now.

You mentioned imagery collection. Can you give a definition? Are we talking about geopolitical information?

**Mr. Wark:** Imagery intelligence is anything collected generally from technological platforms in the air or in space. It has a long history going back to World War I or earlier. It is a look from above at countries or armies or anything of potential interest.

Imagery intelligence has long been a part of the spectrum of intelligence information collection. It has tended to be expensive and a monopoly of the great powers. There is now a technological and cost revolution under way. The possibility of doing imagery intelligence is now much more ubiquitous and cheaper than in the past. There are costly "Cadillacs" in the sky that Canada could never afford, and I gather we get some of that intelligence in any case through our alliance relationship. There are lesser collection platforms, some of which we have deployed to Afghanistan, which in the future will be an important part of the intelligence business. There has been discussion about how Canada will increase its knowledge of developments in the Arctic and Arctic security. One of the ways in which that could be accomplished is through investment in imagery.

There are concerns which we have heard in this committee about border security and monitoring the borders. There are technological sensors in place, but there may be platforms in place in the future that do that work for us. They are often seen as a military device but they are a profound intelligence tool that is becoming cheap and miniaturized and available in ways that allow it to be used by Canada. We are just on the edges of this. With the Afghanistan situation, I fear we have not given enough thought to what kind of imagery technology might be useful to us. When we went into Afghanistan we bought off the shelf UAVs that had a mixed record of performance and we need to give thought to what kinds of imagery systems might suit Canadian intelligence needs. There are commercial satellites up there to be used more and you need the capacity to use that information if you buy it. We may want to launch our own satellites in the future and there are lower level items we could use as well.

**Senator Day:** The uninhabited vehicles with cameras on them is one source of the imagery you are talking about. Is that source of information less expensive than the satellite images we get? Are they also effective with cloud cover or would be below the clouds? Is that the reason for looking at these?

**M. Wark :** C'est une définition sensée et appropriée.

**Le sénateur Day :** Comme le sénateur Banks l'a relevé, l'une des définitions était effectivement celle remontant à la Première Guerre mondiale, où le renseignement était une information recueillie de manière clandestine. C'est ce que l'on appelait le renseignement, mais on est loin de cela aujourd'hui.

Vous avez mentionné le renseignement par imagerie. Pouvez-vous nous en donner une définition? Parlons-nous là d'information géopolitique?

**M. Wark :** Le renseignement par imagerie, de façon générale, est tout ce qui est recueilli par des plates-formes technologiques dans les airs ou dans l'espace. Il a aussi une longue histoire qui remonte à la Première Guerre mondiale ou même avant. C'est un regard d'en haut sur des pays, ou des armées, ou tout ce qui peut intéresser.

Le renseignement par imagerie fait de longue date partie de l'éventail de la collecte d'information. Il était jadis coûteux et l'apanage des grandes puissances. Nous assistons aujourd'hui à une révolution technologique et économique. Il est aujourd'hui beaucoup moins coûteux et à la portée de beaucoup plus de gens de faire du renseignement par imagerie. Il y a les coûteuses « Cadillacs » du ciel que le Canada ne pourra jamais s'offrir, et je suppose que nous profitons des fruits de toute façon par le biais de nos alliés. Il existe des plates-formes de collecte moins coûteuses, dont nous avons déployé certaines en Afghanistan, et qui joueront à l'avenir un rôle important en matière de renseignement. On discute de la façon dont le Canada pourra accroître sa connaissance des développements dans l'Arctique et au niveau de la sécurité de l'Arctique. L'un des moyens pourrait être d'investir dans l'imagerie.

On a parlé dans ce comité des préoccupations relatives à la sécurité frontalière et la surveillance des frontières. On a mis en place des détecteurs mais il pourrait y voir à l'avenir des plates-formes qui feront ce travail pour nous. On les perçoit souvent comme des dispositifs militaires, mais ce sont des outils de renseignement qui deviennent bon marché et miniaturisés et assez facilement disponibles pour être utilisés par le Canada. Nous sommes juste au début de cela. En Afghanistan, je crains que nous n'ayons pas suffisamment réfléchi au type de technologie d'imagerie qui serait utile pour nous. Lorsque nous sommes allés en Afghanistan, nous avons acheté des UAV de série moyennement performants et nous devons réfléchir au type de système d'imagerie qui répondrait le mieux aux besoins du Canada. On pourrait faire usage davantage des satellites commerciaux en place et nous avons besoin de la capacité d'exploiter cette information si nous l'achetons. Nous pourrions décider de lancer nos propres satellites à l'avenir et il existe d'autres dispositifs de plus faible altitude que nous pourrions utiliser également.

**Le sénateur Day :** Les véhicules aériens sans pilote équipés de caméras sont l'une des sources d'image dont vous parlez. Est-ce que cette source d'information est moins coûteuse que les images satellites que nous recevons? Sont-ils efficaces également avec une couverture nuageuse ou bien volent-ils en dessous des nuages? Est-ce la raison pour laquelle nous les utilisons?



**Mr. Wark:** They have different capabilities and price tags. You would want to look at the capabilities and at the price tags. Canada has some pretty good technological capacity in this area. We have been a leader in X-ray satellite technology for a number of years. We have never asked ourselves what part of this technology we need to enhance Canada's capacity as an intelligence power. Afghanistan really has been the first time we have been forced to ask ourselves that question. Perhaps our security will require us to ask it.

I think there is a border security and Arctic security role for this technology. I think there is a role for it in military peacemaking and peacekeeping operations in the future. We may well decide that we want a niche capacity in terms of intelligence monitoring of other issues. Maybe we want to take a role in global environmental scanning through commercial satellites. You either have to have the satellites or be willing to buy some dedicated time from them.

This is a great future field of possibility for the Canadian community, which historically has always relied on its allies for the product and has made good use of the product but never owned it ourselves.

**Senator Day:** During your remarks you were discussing a number of changes that have taken place since September 11, 2001. You make some good points.

You talked about the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, which appears to have become a conduit for allied intelligence assessments. From your observation, then, we are not doing our own assessment, just acting as a clearing house or gathering house for information from our allies. Is that what you are saying?

**Mr. Wark:** It is what I am guessing. There is some statistical information about the nature of ITAC reporting in the most recent Security Intelligence Review Committee annual report that suggests that the majority of the product it produces as threat assessments is repackaged allied threat assessments coming to us from sister agencies.

ITAC was created in part in order to provide a Canadian equivalent to similar antiterrorist fusion centres that were being created in Washington and London. JTAC is the Joint Terrorism and Analysis Centre in the U.K. The name of the American centre has changed over time, but it is essentially their integrated threat assessment terrorist centre as well.

That sense that a good deal of the product is coming via allied channels may reflect the fact that we have not quite worked out a way to make ITAC work for ourselves. It is important to have this product flowing through ITAC from allied countries. I would not suggest otherwise for a minute. My sense from a statistical glimpse is that ITAC was not doing enough of its own reporting

**M. Wark :** Il y a différentes catégories de capacité et de prix. Il faudrait regarder les capacités et les prix. Le Canada possède une assez bonne capacité technologique dans ce domaine. Nous sommes chef de file dans la technologie des satellites à rayons X depuis pas mal d'années. Nous ne nous sommes jamais demandé quelle partie de cette technologie nous permettrait de renforcer la capacité du Canada en tant que puissance de renseignement. L'Afghanistan est réellement la première fois que nous sommes contraints de nous poser cette question. Peut-être notre sécurité va-t-elle nous contraindre à la poser.

Je pense qu'il y a un rôle de sécurité frontalière et de sécurité arctique pour cette technologie. Je pense qu'il y a un rôle pour elle dans les opérations de pacification et de maintien de la paix futures. Nous pourrions très bien décider de nous doter d'une capacité spécialisée sur le plan de la surveillance d'autres aspects aux fins du renseignement. Nous pourrions vouloir jouer un rôle dans la surveillance mondiale de l'environnement au moyen de satellites commerciaux. Soit il nous faudrait posséder les satellites soit être disposés à acheter du temps d'utilisation sur les satellites d'autrui.

Il y a là un très grand champ de possibilités pour la communauté du renseignement canadienne, qui historiquement a toujours dépendu de ses alliés pour le produit et en a fait bon usage mais sans jamais en être le propriétaire.

**Le sénateur Day :** Au cours de votre exposé vous avez fait état d'un certain nombre de changements intervenus depuis le 11 septembre 2001. Vous avez formulé quelques remarques judicieuses.

Vous avez parlé du Centre intégré de l'évaluation des menaces, le CIEM, qui semble être devenu un conduit pour les évaluations du renseignement alliées. Selon ce que vous avez observé, nous ne faisons pas nos propres évaluations, nous agissons simplement comme courroie de transmission ou point de collecte d'informations venant de nos alliés. Est-ce là ce que vous dites?

**M. Wark :** C'est ce que je devine. On trouve quelques données statistiques sur la nature des rapports du CIEM dans le rapport annuel le plus récent du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité qui donnent à penser que la majorité des évaluations de menaces qu'il produit sont des évaluations alliées reconditionnées provenant de services étrangers.

Le CIEM a été créé en partie pour établir un équivalent canadien des centres de synthèse antiterroriste similaires créés à Washington et à Londres. Le JTAC est le Joint Terrorism and Analysis Centre au Royaume-Uni. Le nom du centre américain a changé au fil du temps, mais c'est à toutes fins pratiques l'équivalent de notre Centre intégré de l'évaluation des menaces terroristes.

Cette impression qu'une bonne partie du produit provient des alliés reflète peut-être le fait que nous n'avons pas encore trouvé une façon d'exploiter le CIEM pour nous-mêmes. Il est important que ces produits provenant des pays alliés parviennent au CIEM. Je ne dis pas du tout le contraire. Mon impression, d'après un aperçu statistique, est que le CIEM ne rédige pas

on a Canadian vision of terrorist threats to this country or more globally. I was quite struck by the extent to which its reporting was offshore and repackaged.

It speaks to the root of the experiment with ITAC, which was, in part, to create a Canadian equivalent to other centres for liaison and allied relationship purposes; it was an experiment in intelligence cooperation that did not go beyond wanting to be an experiment in intelligence cooperation; and, it was rooted in a kind of widespread suspicion that perhaps CSIS knew more than it was letting on to other government agencies, so let us have this integrated centre where everything could be put on the table. All that is to say that perhaps it was not a very clear strategic objective for ITAC in Canadian terms when it was created, and perhaps we are still searching for that.

**Senator Day:** Is the information and the communications intelligence that is gathered, which we hear a great deal about from many sources, as we are top notch in the Communications Security Establishment work, fed through ITAC and compared with other information that CSIS is gathering on its own?

**Mr. Wark:** I have never seen any of the products of ITAC and never been involved in any of its work, so I am just speculating, but as I understand it, the idea is that it would be a fusion centre. It would involve personnel who would represent their departments and agencies and the information databases of those departments and agencies and their expertise, and bring all of that to one central location with a specific focus on terrorist threats. It was to make sure, in a way, that there was not any missing piece of information that existed somewhere in the bureaucracy that was known about or perhaps emerging. How it works beyond that in practice, how well this idea of a fusion centre is operating and to what extent all the information is coming into this centre is impossible for me to know.

**Senator Day:** We should ask more questions then. There is also a group of analysts within the Privy Council Office. That is where the National Security Advisor is housed as well. Where is the analysis to take place, or does it take place in different places for different purposes?

**Mr. Wark:** The group in the Privy Council Office is of long standing. In fact, it probably has the deepest historical roots. It goes back to an experiment that began in World War II and has been more or less been continuous. It is now called the International Assessments Staff or IAS. It distinguishes itself from ITAC because the role of the IAS is to do foreign strategic assessments on a wide range of issues. The role of ITAC is to focus on terrorist threats and kinds of emergencies that might impact on Canada. That is how the functions have been distinguished.

In addition to those two leading intelligence assessment bodies, there is also a proliferation of smaller assessment units throughout the government. That has been a phenomenon of the post 9/11 environment. There is an assessment unit in the

suffisamment de rapports propres pour donner une vision canadienne des menaces terroristes pesant sur notre pays ou plus largement sur le monde. J'ai été assez frappé de voir dans quelle mesure ces rapports sont de provenance étrangère et réconditionnés.

C'est dû à la motivation de l'expérience effectuée avec le CIEM, soit le souci de créer un équivalent canadien des autres centres aux fins de la liaison et de la relation avec les alliés; c'était une expérience de coopération en matière de renseignement qui n'était destinée à être rien de plus que cela; et c'était fondé sur une sorte de soupçon généralisé que peut-être le SCRS en savait plus qu'il ne le disait aux autres organismes gouvernementaux, et donc on allait créer ce centre intégré où tout serait mis sur la table. Tout cela pour dire qu'il n'y avait pas pour le CIEM d'objectif stratégique canadien très clair au moment de sa création et peut-être le cherchons-nous toujours.

**Le sénateur Day :** Est-ce que l'information provenant de la surveillance des communications, dont beaucoup de sources nous parlent et qui est la spécialité du Centre de la sécurité des télécommunications, est canalisée par le CIEM et comparée à d'autres informations que le SCRS recueille de son côté?

**M. Wark :** Je n'ai jamais vu aucun des produits du CIEM et n'ai jamais effectué aucun travail avec lui et je ne fais donc que spéculer, mais je crois savoir que l'idée était qu'il s'agirait là d'un centre de synthèse. Il regrouperait du personnel représentant leurs ministères et organismes respectifs et contribueraient les bases de données et le savoir-faire de ces ministères et organismes en apportant tout cela à un organe central focalisant spécifiquement sur les menaces terroristes. Il s'agissait de veiller à ce que ne passe pas inaperçu un élément d'information pouvant exister ou émerger quelque part dans la bureaucratie. Comment cela fonctionne en pratique, dans quelle mesure cette idée d'un centre de synthèse fonctionne bien et dans quelle mesure toute l'information est canalisée vers ce centre, il m'est impossible de le savoir.

**Le sénateur Day :** Nous devrions donc poser davantage de questions. Il existe aussi un groupe d'analystes au sein du Bureau du Conseil privé. C'est également là où est logé le Conseiller à la sécurité nationale. Où l'analyse a-t-elle lieu, ou bien a-t-elle lieu en différents endroits pour des fins différentes?

**M. Wark :** Le groupe du Bureau du Conseil privé existe depuis longtemps. C'est probablement lui qui a les racines historiques les plus profondes. Il remonte à une expérience qui a commencé pendant la Seconde Guerre mondiale et son existence est plus ou moins continue depuis. On l'appelle aujourd'hui le Bureau de l'évaluation internationale, ou BEI. Il se distingue du CIEM parce que son rôle est d'effectuer des évaluations stratégiques étrangères sur toute une gamme d'enjeux. Le rôle du CIEM est de focaliser sur les menaces terroristes et autres types d'urgence qui pourraient se répercuter sur le Canada. Voilà la distinction entre les fonctions.

Outre ces deux principaux organes d'évaluation du renseignement, il existe une foule de petites unités d'évaluation dispersées à travers l'administration gouvernementale. C'est un phénomène de l'environnement post-11 septembre. Il existe une



Canada Border Services Agency. There is an assessment unit in Foreign Affairs and International Trade Canada. There is an assessment section in the Department of National Defence. We both have these efforts at coordination, integration and fusion and this spreading landscape of separate and specialized assessment units.

To what extent we need this proliferation is a big question. How well are these bodies communicating with each other, and do they all have the individual resources that they require? With respect to the experiment in CBSA to come up with their own assessment staff, I am struck by how under-resourced it is, as I understand it, but how crucial it may be to the work of that agency.

**Senator Day:** They obviously were not getting the type of intelligence they felt they needed for their particular applications, and maybe to a degree, down the line, you have to analyze that information for specific application, and you cannot have one body analyzing for every possible application.

**Mr. Wark:** Yes. There is a great debate about the organization of intelligence communities between centralizers and decentralizers. I raise this because it is important in the Canadian context. Is it best to have a centralized top-down intelligence community, tightly organized in some hierarchical fashion, or is it better to have it decentralized and more horizontal in structure? The reason you might want to consider these trade-offs is that, increasingly, the specialized literature on intelligence suggests you want a combination of both a centralized organization and a decentralized structure because you want what is often called "competitive intelligence." You want a capacity to have different judgments circulating that can bounce around and bang against each other in order to make sure that you will get the best conclusion at the end of the day.

Parenthetically, this has been one of the great difficulties in the CSIS-RCMP relationship. According to the terms of the original division of responsibilities when CSIS was created, CSIS was to be the provider of all intelligence and the RCMP was to act on that intelligence somehow without any intelligence capacity of its own. We saw the problems that emerged with that when the RCMP found it had to have its own intelligence assessment to do its national security function, post 9/11, with regard to the Arar case.

There is always a case to be made for specialized assessment units in their own kinds of silos, so long as you have a capacity to make sure that their judgments can be competitively pursued in combination with other judgments reached elsewhere in the community, and so long as someone has an overview of this. One of the reasons it is a mistake to make the National Security Advisor a part-time post is that a lot more work is to be done in the coordination of this still essentially decentralized community we have in Canada than a part-time function allows for.

unité d'évaluation à l'Agence des services frontaliers du Canada. Il y en a une au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Il y en a une au ministère de la Défense nationale. Nous avons à la fois ces efforts de coordination, d'intégration et de synthèse et cette prolifération d'unités d'évaluation distinctes et spécialisées.

Dans quelle mesure avons-nous besoin de cette prolifération, voilà une vaste question. Dans quelle mesure ces organes communiquent-ils bien ensemble et disposent tous des ressources individuelles dont ils ont besoin? Pour ce qui est de l'expérience de l'ASFC avec son propre personnel d'évaluation, je suis frappé de voir à quel point la section manque de ressources, d'après ce que je sais, mais aussi à quel point son travail pourrait être crucial pour cette agence.

**Le sénateur Day :** Manifestement ils n'obtenaient pas le type de renseignement qu'ils jugeaient nécessaire pour leurs fins particulières et peut-être, dans une certaine mesure, faut-il analyser l'information plus en aval en fonction d'une application spécifique, c'est-à-dire que l'on ne peut avoir un organe analysant l'information pour toutes les applications possibles.

**M. Wark :** Oui. Il y a un grand débat au sujet de la structure des services de renseignement entre centralisateurs et décentralisateurs. J'aborde ce sujet car il est important dans le contexte canadien. Vaut-il mieux avoir une communauté de renseignement centralisée et hiérarchisée, strictement contrôlée depuis le sommet, ou vaut-il mieux avoir une structure décentralisée et plus horizontale? La raison pour laquelle vous pourriez vouloir réfléchir à ces options est que, de plus en plus, les écrits spécialisés sur le renseignement penchent pour la combinaison d'une structure centralisée et d'une structure décentralisée, parce qu'il est bon d'avoir ce que l'on appelle souvent du « renseignement concurrentiel ». Il s'agit de la capacité d'avoir différents jugements en circulation, qui vont se heurter et s'éprouver mutuellement, pour obtenir en fin de compte la meilleure conclusion possible.

Soit dit en passant, cela a été l'une des grandes difficultés de la relation SCRS-GRC. Selon le partage initial des responsabilités, lorsque le SCRS a été créé, ce dernier devait être le fournisseur de tout le renseignement et la GRC devait agir sur la base de cette information, sans aucune capacité de renseignement propre. Nous avons vu les problèmes qui ont émergé avec cela lorsque la GRC a estimé qu'il lui fallait sa propre unité d'évaluation du renseignement pour assurer sa fonction de sécurité nationale, après le 11 septembre, en rapport avec l'affaire Arar.

Il existe toujours des arguments en faveur d'unités d'évaluation spécialisées existant dans leur propre silo, à condition d'avoir la capacité de mettre leurs jugements en concurrence avec ceux formés ailleurs dans la communauté et à condition que quelqu'un chapeaute le tout. L'une des raisons pour lesquelles c'est une erreur d'avoir fait de la fonction de Conseiller à la sécurité nationale un poste à temps partiel est qu'il reste encore beaucoup de travail de coordination à faire dans cette communauté qui reste toujours très décentralisée, plus de travail que ne peut en abattre un conseiller à temps partiel.

**Senator Day:** Is that, in effect, what Ms. Bloodworth is, part-time in security and part-time in other Privy Council Office activities?

**Mr. Wark:** She wears various hats. She is extremely good at wearing all those hats, but we are unique in deciding that we do not need a full-time national security advisor. That is a mistake.

**Senator Day:** Was it in 2004, with the national security strategy, that the position of National Security Advisor was created?

**Mr. Wark:** The position was created by the Paul Martin government. It was announced in December 2003, and there have been a number of incumbents. The position predated the national security strategy. The first incumbent was a man named Rob Wright, who, in that capacity, helped fashion the national security strategy.

**Senator Day:** Can you tell us a little about the Advisory Council on National Security? What is it doing and what should it be doing?

**Mr. Wark:** Now I get to say it is confidential. The government announced the desire to create an advisory council on national security in the national security strategy in April 2004. They then proceeded to put this body together on the basis of a call for people to submit applications to serve on this council. It was constituted in September 2005 in its first incarnation, and the original membership remains today, although its terms of office will shortly come to an end.

The idea behind the Advisory Council on National Security was to provide the National Security Advisor and the cabinet committee to whom she reports with some independent advice on issues of intelligence and national security. That was the idea. It is safe to say that the council has had some teething problems and is still in search of a role and the government is still gently feeling out the idea of independent advice. I was a proponent of this idea. It has a future and I hope it will continue. It is hard to say to what extent it is in favour, in the minds of the current government. I do not know about that.

**Senator Day:** How frequently does the body meet?

**Mr. Wark:** According to its mandate, it is to meet between two and four times a year. Because there have been changes of government and the National Security Advisor, its meeting schedule has been a little irregular. In its best year it met four times and in its less active year it met twice.

**Senator Day:** The Canada Border Services Agency has an advisory group as well. Does it have a similar role and mandate?

**Mr. Wark:** It is put together differently. The idea is the same, to advise the president of the CBSA on issues to do with border security strategically. It was put together by CBSA with people it wanted to have on that committee. It was differently constituted from the advisory council. It has met quite frequently. CBSA has a real interest in hearing from it. Again, the rules of the road are

**Le sénateur Day :** Est-ce là ce qu'est en pratique Mme Bloodworth, Conseillère à la sécurité une partie de son temps et chargée d'autres activités au Bureau du Conseil privé pendant l'autre partie?

**M. Wark :** Elle porte plusieurs chapeaux. Elle les porte extrêmement bien mais nous sommes seuls à avoir décidé que nous n'avons pas besoin d'un conseiller à la sécurité nationale à plein temps. C'est une erreur.

**Le sénateur Day :** Est-ce en 2004 que le poste de Conseiller à la sécurité nationale a été créé, par la stratégie de sécurité nationale?

**M. Wark :** Le poste a été créé par le gouvernement de Paul Martin. Il a été annoncé en décembre 2003 et il a été occupé depuis par plusieurs personnes. Le poste est antérieur à la stratégie de sécurité nationale. Le premier titulaire était un nommé Rob Wright qui, en cette capacité, a contribué à l'élaboration de la stratégie de sécurité nationale.

**Le sénateur Day :** Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur le Conseil consultatif de la sécurité nationale? Que fait-il et qu'est-il censé faire?

**M. Wark :** Maintenant je peux me réfugier derrière la confidentialité. Le gouvernement a annoncé son désir de créer un Conseil consultatif sur la sécurité nationale dans la stratégie de sécurité nationale d'avril 2004. Il l'a ensuite constitué en lançant un appel à candidature aux personnes intéressées à y siéger. Il a vu le jour en septembre 2005 et ses membres initiaux y siègent toujours, bien que leur mandat va prendre fin prochainement.

L'idée derrière le Conseil consultatif de la sécurité nationale était de donner au Conseiller à la sécurité nationale et au comité du Cabinet auquel il fait rapport des conseils indépendants relatifs au renseignement et à la sécurité nationale. C'était l'idée. Je pense pouvoir dire que le Conseil a connu quelques difficultés de jeunesse et il est toujours en quête d'un rôle et le gouvernement se tâte toujours concernant l'idée d'un conseil indépendant. J'étais un promoteur de cette idée. Elle a de l'avenir et j'espère que le Conseil sera maintenu. Il est difficile de savoir dans quelle mesure le gouvernement actuel y est favorable. Je ne le sais pas.

**Le sénateur Day :** Avec quelle fréquence se réunit le Conseil?

**M. Wark :** Selon son mandat, il doit se réunir entre deux et quatre fois par an. Vu les changements de gouvernement et de Conseiller à la sécurité nationale, ses réunions ont été un peu irrégulières. La meilleure année, il s'est réuni quatre fois et au cours de son année moins active, il s'est réuni deux fois.

**Le sénateur Day :** L'Agence des services frontaliers du Canada a également un organe consultatif. A-t-il un rôle et un mandat similaires?

**M. Wark :** Il est constitué différemment. L'idée est la même, conseiller le président de l'ASFC sur les enjeux stratégiques de la sécurité frontalière. L'Agence y a nommé les personnes qu'elle souhaitait avoir. Il est constitué différemment du Conseil consultatif. Il se réunit assez fréquemment. L'ASFC est réellement intéressée à recevoir ses avis. Là encore, le code de la



being written as it goes. It is kind of an experiment — an important one, because one of the things that has made the Canadian intelligence community more insular than it needs to be over the years has been its inability to engage with an expert community outside its walls, whether an academic community, past practitioners or experts in the private sector. Both of these councils or committees, in their different forms, are designed to begin a process of building bridges between outside experts and the government in terms of an advisory capacity.

**The Chairman:** Professor Wark, given that foreign intelligence is necessary as part of the mix, could we have a brief comment from you as to where it is best housed, in an expansion of CSIS or in a separate agency, in an independent body or in an agency that is responsible to Parliament through the Department of Foreign Affairs? Do you have feelings on that?

**Mr. Wark:** I do. I will preface my answer by saying I have also been asked by the Institute for Research on Public Policy to do a report on foreign intelligence capabilities, which I plan to write this summer. I would be happy to share that report with the committee.

The realistic road is to rewrite the CSIS Act to remove the sort of linguistic roadblock of “threats to the security of Canada” that potentially impede CSIS’s overseas operations and to give them a mandate, initially, to develop a full-service foreign intelligence capacity. This would be with an understanding that it would probably be a decade-long project. It would require some resources, and at the end of that period, it would be important to assess where the best institutional home for such a service would be. It has to begin with CSIS. They are the only agency in the Canadian government that has the capacity to grow such an organization and feed the information that it would collect properly into government channels. However, the question of the future institutional home would have to be left open. CSIS would have to prove, over the course of developing such a capacity, that it is the responsible home for it in the long term. There are other alternative homes, including the British model of housing it, at arms length, in the equivalent of the Department of Foreign Affairs.

In terms of political direction and oversight, it would be important for a foreign intelligence sub-agency within CSIS to have a steering committee consisting of the Deputy Prime Minister, if we had such a person in the future, the Minister of Public Safety and the Minister of Foreign Affairs. It would have a mini cabinet or steering committee to regularly oversee the operations and approve tasking and so on. This is sensitive and complex. One of the things you would want to oversee is inter-allied relationships. That would be important to the functioning and effectiveness of a Canadian foreign intelligence service.

I would start it up in CSIS and I would make that possible by amending the CSIS Act. I would set a timeline on the emergence of a foreign service arm in CSIS and mandate a full scale review of

route est rédigé au fur et à mesure. C’est un peu une expérience — une expérience importante car l’une des choses qui a rendu la communauté du renseignement canadienne plus insulaire qu’elle ne le devrait au fil des ans a été son incapacité à dialoguer avec une communauté d’experts externes, qu’il s’agisse d’universitaires, d’anciens praticiens ou des experts du secteur privé. Ces deux conseils ou comités, avec leurs formes différentes, sont tous deux conçus pour mettre en marche un processus de construction de passerelles entre les experts externes et le gouvernement sur le plan d’une capacité consultative.

**Le président :** Professeur Wark, étant donné que le renseignement extérieur est un ingrédient nécessaire du mélange, pourriez-vous nous parler brièvement du lieu où il conviendrait de le loger, dans un SCRS élargi, ou dans une agence distincte, dans une entité indépendante ou dans une agence responsable devant le Parlement par l’intermédiaire du ministère des Affaires étrangères? Avez-vous des opinions à ce sujet?

**M. Wark :** Oui. Je vais préfacier ma réponse en disant que j’ai également été invité par l’Institut de recherche en politiques publiques à rédiger un rapport sur les capacités de renseignement extérieur, ce que je prévois de faire cet été. Je me ferai un plaisir de transmettre ce rapport au comité.

La route réaliste consiste à réécrire la Loi sur le SCRS afin de lever l’obstacle sémantique des « menaces à la sécurité du Canada » qui pourrait empêcher le SCRS d’entreprendre des opérations à l’étranger et de lui confier le mandat, initialement, de créer une capacité de renseignement extérieur à service intégral. Il serait entendu que ce projet prendrait probablement une dizaine d’années. Il exigerait quelques ressources et, à la fin de la période, il serait important de déterminer la meilleure localisation institutionnelle d’un tel service. Il doit commencer au sein du SCRS. Ce dernier est la seule agence du gouvernement canadien à posséder la capacité de créer une telle organisation et d’injecter l’information recueillie dans les circuits gouvernementaux. Cependant, la question du logement institutionnel futur devrait rester ouverte. Le SCRS devrait prouver, au fil de l’élaboration d’une telle capacité, qu’il peut en être le domicile responsable à long terme. D’autres domiciles sont possibles, notamment le modèle britannique de la domiciliation dans l’équivalent de notre ministère des Affaires étrangères, dans des conditions d’autonomie.

Pour ce qui est de l’encadrement politique et de la surveillance, il porterait qu’une sous-agence du renseignement extérieur au sein du SCRS soit flanquée d’un comité directeur composé du vice-premier ministre, si un tel poste existe à l’avenir, du ministre de la Sécurité publique et du ministre des Affaires étrangères. Il serait ainsi doté d’un mini-cabinet ou comité directeur qui superviserait régulièrement les opérations et approuverait les missions, et cetera. C’est un sujet délicat et complexe. Les relations interalliées sont l’un de aspects qu’il s’agirait de superviser, car il est important pour le fonctionnement et l’efficacité d’un service du renseignement extérieur canadien.

Il démarrerait au sein du SCRS et je rendrais cela possible en modifiant la Loi sur le SCRS. Je fixerais une échéance à la création d’un service étranger au sein du SCRS et j’imposerais un

that activity in terms of thinking about future institutional arrangements and leadership at the end of a specified period of time.

**The Chairman:** Terrific. Thank you. On behalf of the committee, I would like to thank you very much for coming and sharing your views with us. It has been very helpful. It has been a useful contrast with the officials we had earlier today, and we are grateful to you for your insights and comments. We hope that you do share this study with us.

**Mr. Wark:** I would love to.

**The Chairman:** We look forward to having a continuing relationship with you.

**Mr. Wark:** Thank you, Mr. Chairman.

**The Chairman:** Colleagues, this meeting is suspended and will continue for about three minutes in the adjacent room.

The committee continued in camera.

examen complet de cette activité à la fin de la période spécifiée en vue de décider des arrangements institutionnels et de la direction future.

**Le président :** Excellent. Merci. Au nom du comité, je vous remercie infiniment d'être venu partager vos vues avec nous. Cela a été très utile. Cela a été un contraste utile avec les fonctionnaires que nous avons reçus plus tôt et nous vous sommes reconnaissants de vos connaissances et de vos commentaires. J'espère que vous nous transmettez cette étude.

**M. Wark :** Ce sera avec plaisir.

**Le président :** Nous serons ravis de maintenir le contact avec vous.

**M. Wark :** Merci, monsieur le président.

**Le président :** Collègues, je suspends la séance et nous allons continuer pendant environ trois minutes dans la pièce d'à-côté.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



*Canadian Mounted Police:*

Busson, Commissioner,

Mike McDonnell, Assistant Commissioner, National Security  
Criminal Investigations;

Raf Souccar, Assistant Commissioner, Federal and International  
Operations.

*Individual:*

Wesley Wark, Professor, University of Toronto.

*Gendarmerie Royal du Canada :*

Bev Busson, commissaire;

Mike McDonnell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles relatives  
à la sécurité nationale

Raf Souccar, commissaire adjoint, Opérations fédérales et  
internationales.

*À titre personnel :*

Wesley Wark, professeur, Université de Toronto.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

**Monday, April 23, 2007**

*Canadian Manufacturers and Exporters:*

The Honourable Perrin Beatty, P.C., President and CEO.

*National Defence:*

Brigadier-General A.J. Howard, Director General Operations,  
Strategic Joint Staff.

*Public Safety Canada:*

Craig Oldham, Director, Government Operations Centre;  
Suki Wong, Director, Critical Infrastructure Protection Policy;

Jacques Talbot, Legal Counsel, Department of Justice.

**Monday, April 30, 2007**

*Canadian Security Intelligence Service:*

Jim Judd, Director.

*Communications Security Establishment:*

John Adams, Chief,  
Robert Gordon, Associate Chief (Operations);  
David Akman, Legal Counsel and Director of Legal Services.

*(Continued on previous page)*

#### TÉMOINS

**Le lundi 23 avril 2007**

*Manufacturiers et Exportateurs du Canada :*

L'honorable Perrin Beatty, C.P., président-directeur général.

*Défense nationale :*

Brigadier général A.J. Howard, directeur-général, Opérations  
État-major interarmées stratégique.

*Sécurité publique Canada :*

Craig Oldham, directeur, Centre des opérations du gouvernement;  
Suki Wong, directrice, Politiques en matière d'infrastructures  
essentielles;

Jacques Talbot, conseiller juridique, ministère de la Justice.

**Le lundi 30 avril 2007**

*Service canadien du renseignement de sécurité :*

Jim Judd, directeur.

*Centre de la sécurité des télécommunications :*

John Adams, chef;  
Robert Gordon, chef associé (Opérations);  
David Akman, avocat général et directeur des Services juridiques.

*(Suite à la page précédente)*







First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de la*

## National Security and Defence

## Sécurité nationale et de la défense

*Chair:*

The Honourable COLIN KENNY

*Président :*

L'honorable COLIN KENNY

Monday, May 28, 2007

Le lundi 28 mai 2007

Issue No. 16

Fascicule n° 16

Twenty-eighth meeting on:

Canada's national security policy

Vingt-huitième réunion concernant :

La politique de sécurité nationale du Canada

INCLUDING:

THE FIFTEENTH REPORT OF THE COMMITTEE  
(Supplementary release of funds)

Y COMPRIS :

LE QUINZIÈME RAPPORT DU COMITÉ  
(Le déblocage additionnel de fonds)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE  
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable Norman K. Atkins, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	* LeBreton, P.C.
Day	(or Comeau)
* Hervieux-Payette	Moore
(or Tardif)	Zimmer

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Change in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Moore is substituted for that of the Honourable Senator Jaffer (*May 3, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE  
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

*Président* : L'honorable Colin Kenny

*Vice-président* : L'honorable Norman K. Atkins

et

Les honorables sénateurs :

Banks	* LeBreton, C.P.
Day	(ou Comeau)
* Hervieux-Payette	Moore
(ou Tardif)	Zimmer

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modification de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Moore est substitué à celui de l'honorable sénateur Jaffer (*le 3 mai 2007*).



**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Monday, May 28, 2007  
(28)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:35 a.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Atkins, Banks, Kenny, Moore and Zimmer (5).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Steven James, Melissa Radford and Jason Yung, Analysts; Barry Denofsky, National Security Advisor; Major-General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Captain (N) John Gardam, DND Liaison Officer; and Inspector Richard Haye, RCMP Liaison Officer.

*Also present:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

**WITNESSES:*****Foreign Affairs and International Trade Canada:***

Colleen Swords, Assistant Deputy Minister, International Security Branch;

Bruce Jutzi, Director General, Security and Intelligence, Security and Intelligence Bureau;

John DiGangi, Director, Foreign Intelligence Division.

***As an individual:***

Martin Rudner, Professor, Director, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University.

***Canadian Security Intelligence Service:***

Jim Judd, Director;

Daniel Giasson, Director, Integrated Threat Assessment Centre.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:05 a.m., the committee suspended.

At 10:10 a.m., the committee resumed in public in room 2.

Colleen Swords made a presentation and answered questions.

At 11:35 a.m., the committee suspended.

At 11:45 a.m., the committee resumed.

Professor Martin Rudner made a presentation and answered questions.

**PROCÈS-VERBAL**

OTTAWA, le lundi 28 mai 2007  
(28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à huis clos, à 9 h 35, dans la salle 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Kenny, Moore et Zimmer (5).

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Steven James, Melissa Radford et Jason Yung, analystes; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; le capitaine de vaisseau John Gardam, agent de liaison du MDN; et l'inspecteur Richard Haye, agent de liaison de la GRC.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son étude sur la nécessité d'une politique de sécurité nationale pour le Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

**TÉMOINS :*****Affaires étrangères et commerce international Canada :***

Colleen Swords, sous-ministre adjointe, Direction de la sécurité internationale;

Bruce Jutzi, directeur général, Sécurité et renseignements, Direction générale de la sécurité et du renseignement;

John DiGangi, directeur, Direction du renseignement extérieur.

***À titre personnel :***

Martin Rudner, professeur, directeur, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton.

***Service canadien du renseignement de sécurité :***

Jim Judd, directeur;

Daniel Giasson, directeur, Centre intégré d'évaluation des menaces.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 10 h 5, la séance est interrompue.

À 10 h 10, la séance reprend en public dans la salle 2.

Colleen Swords fait une déclaration puis répond aux questions.

À 11 h 35, la séance est interrompue.

À 11 h 45, la séance reprend.

Le professeur Martin Rudner fait une déclaration puis répond aux questions.

At 1:15 p.m., the committee suspended.

At 1:17 p.m., the committee resumed in camera in room 7.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 2:07 p.m., the committee suspended.

At 2:10 p.m., the committee resumed in public in room 2.

Jim Judd made a presentation and answered questions.

At 3:40 p.m., the committee suspended.

At 3:45 p.m., the committee resumed.

Daniel Giasson made a presentation and answered questions.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

The following material was filed as exhibits with the Clerk:

- [Integrated Threat Assessment Centre, Daniel Giasson, Director, Opening Remarks, May 28, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "70")

At 4:45 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:*

À 13 h 15, la séance est interrompue.

À 13 h 17, la séance reprend à huis clos dans la salle 7.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 14 h 7, la séance est interrompue.

À 14 h 10, la séance reprend en public dans la salle 2.

Jim Judd fait une déclaration puis répond aux questions.

À 15 h 40, la séance est interrompue.

À 15 h 45, la séance reprend.

Daniel Giasson fait une déclaration puis répond aux questions.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

Le document suivant est déposé auprès de la greffière :

- [Centre intégré d'évaluation des menaces, Daniel Giasson, directeur, déclaration d'ouverture, 28 mai 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 70 »)

À 16 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :*

*La greffière du comité,*

Jodi Turner

*Clerk of the Committee*



## REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, May 3, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

## FIFTEENTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006, to examine and report on the national security policy for Canada, respectfully requests funds for the fiscal year ending March 31, 2008.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget application submitted was printed in the *Journals of the Senate* on March 29, 2007. On April 19, 2007, the Senate approved the release of \$213,882 to the Committee. The report of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration recommending the release of additional funds is appended to this report.

Respectfully submitted,

*Le président,*

COLIN KENNY

*Chair*

## APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, May 3, 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on National Security and Defence for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2008 for the purpose of its special study on the national security policy of Canada, as authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 230,098
Transportation and Communications	\$ 497,380
Other Expenditures	\$ 16,000
<b>Total (supplementary release)</b>	<b>\$ 743,478</b>

(includes funds for public hearings, fact-findings trips and conferences)

Respectfully submitted,

*Le président,*

GEORGE J. FUREY

*Chair*

## RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 3 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

## QUINZIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, sur la politique nationale sur la sécurité pour le Canada, demande respectueusement des fonds pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2008.

Conformément au Chapitre 3 :06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté a été imprimé dans les *Journaux du Sénat* le 29 mars 2007. Le 19 avril 2007, le Sénat a approuvé un déblocage de fonds de 213 882\$ au comité. Le rapport du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration recommandant un déblocage additionnel de fonds est annexé au présent rapport.

Respectueusement soumis,

## ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 3 mai 2007

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2008 aux fins de leur étude spéciale sur la politique de sécurité nationale du Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	230 098 \$
Transports et communications	497 380 \$
Autres dépenses	16 000 \$
<b>Total (fonds supplémentaires)</b>	<b>743 478 \$</b>

(y compris des fonds pour des audiences publiques, des missions d'étude et des conférences)

Respectueusement soumis,

**EVIDENCE**

OTTAWA, Monday, May 28, 2007

The Standing Committee on National Security and Defence met this day at 10:10 a.m. to examine and report on the national security policy of Canada.

**Senator Colin Kenny** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Honourable senators, this is the Standing Senate Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny and I am the chair of the committee.

Before we hear from our witnesses, let me introduce the members of the committee. Senator Wilfred Moore is from Halifax. He is a lawyer with an extensive record of community involvement and has served for 10 years on the board of governors of St. Mary's University. He also sits on the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and on the Standing Joint Committee of the Senate and the House of Commons for the Scrutiny of Regulations.

Senator Rod Zimmer is from Winnipeg, Manitoba. He has had a long and distinguished career in business and philanthropy, and has volunteered his services for countless charitable causes and organizations. He sits on the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs and the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

Senator Tommy Banks is from Alberta. He was called to the Senate following a 50-year career in the entertainment industry. He is the chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

Colleagues, we have before us today Ms. Colleen Swords, Assistant Deputy Minister, International Security Branch, Foreign Affairs and International Trade Canada. Ms. Swords has had a long and distinguished career in the public service. She was appointed to her current position in September 2006. Prior to that, Ms. Swords was Canada's ambassador to the Netherlands and permanent representative to the Organisation for the Prohibition of Chemical Weapons.

Ms. Swords has also served in Barbados and the Eastern Caribbean, Washington, Thailand — with cross-accreditation to Vietnam, Laos and Cambodia — and Tanzania. She was a legal adviser to the Department of Foreign Affairs from 2002 to 2005 and, in that capacity, acted as the agent for Canada before the International Court of Justice in the case on the legality of the use of force.

Ms. Swords is accompanied by Mr. Bruce Jutzi, Director General, Security and Intelligence, Security and Intelligence Bureau, and Mr. John DiGangi, Director, Foreign Intelligence Division.

Welcome to the committee. We are very pleased you are here. We understand you have a statement. The floor is yours.

**TÉMOIGNAGES**

OTTAWA, le lundi 28 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 10 h 10 pour étudier, en vue d'en faire rapport, la politique de sécurité nationale du Canada.

**Le sénateur Colin Kenny** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Honorables sénateurs, le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense tient séance. Je m'appelle Colin Kenny et je suis président du comité.

Avant d'entendre les témoins, permettez-moi de présenter les membres du comité. Le sénateur Wilfred Moore est originaire de Halifax. Il est avocat, il compte une vaste expérience de affaires communautaires et siège depuis dix ans au conseil d'administration de l'Université St. Mary's. Il siège également au Comité sénatorial des banques et du commerce ainsi qu'au Comité mixte permanent du Sénat et de la Chambre de communes sur l'examen de la réglementation.

Le sénateur Rod Zimmer est originaire de Winnipeg, au Manitoba. Il a su se distinguer pendant une longue carrière en affaires et en philanthropie, notamment pour avoir proposé bénévolement ses services à d'innombrables organismes et œuvres de bienfaisance. Il siège au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles ainsi qu'au Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Le sénateur Tommy Banks est originaire de l'Alberta. Il a été appelé au Sénat à la suite d'une carrière de 50 ans dans l'industrie du spectacle. Il est président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

Chers collègues, nous accueillons aujourd'hui Mme Colleen Swords, sous-ministre adjointe, Secteur de la sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international Canada. Mme Swords a su se distinguer au cours d'une longue carrière dans la fonction publique. Elle a été nommée au poste qu'elle occupe actuellement en septembre 2006. Auparavant, Mme Swords était l'ambassadrice canadienne aux Pays-Bas et représentante permanente à l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques.

Mme Swords a aussi servi son pays à la Barbade et dans les Caraïbes orientales, à Washington, en Thaïlande — elle était aussi accréditée auprès du Vietnam, du Laos et du Cambodge — et en Tanzanie. Elle a été juriste au ministère des Affaires étrangères de 2002 à 2005 et, à ce titre, a été l'agent du Canada dans le dossier de la légalité du recours à la force porté devant la Cour internationale de justice.

Mme Swords est accompagnée de M. Bruce Jutzi, directeur général, Sécurité et Renseignement, Direction générale de la sécurité et du renseignement, et de M. John DiGangi, directeur, Direction du renseignement extérieur.

Bienvenue au comité. Nous sommes très heureux de vous accueillir. Il paraît que vous avez une déclaration à présenter. La parole est à vous.



[Translation]

Ms. Colleen Swords, Assistant Deputy Minister, International Security Branch, Foreign Affairs and International Trade Canada: I want to thank you for giving me the opportunity to address the committee today and to elaborate on the role of the Department of Foreign Affairs and International Trade in relation to Canada's national security and defence and the collection of foreign intelligence.

DFAIT's activities are governed by the Foreign Affairs and International Trade Act. The department is charged with advancing and protecting the interests and values of Canada and Canadians abroad.

[English]

The minister's authority is set out in section 10(1) of the act, which states that:

The powers, duties and functions of the Minister extend to and include all matters over which Parliament has jurisdiction, not by law assigned to any other department, board or agency of the Government of Canada, relating to the conduct of the external affairs of Canada . . .

Section 10(2) continues:

In exercising his powers and carrying out his duties and functions under this Act, the Minister shall

- (a) conduct all diplomatic and consular relations on behalf of Canada;
- (b) conduct all official communication between the Government of Canada and the government of any other country and between the Government of Canada and any international organization;
- (c) conduct and manage international negotiations as they relate to Canada;
- (d) coordinate Canada's international economic relations;
- (e) foster the expansion of Canada's international trade and commerce;
- (f) have the control and supervision of the Canadian International Development Agency;
- (g) coordinate the direction given by the Government of Canada to the heads of Canada's diplomatic and consular missions;
- (h) have the management of Canada's diplomatic and consular missions;
- (i) administer the foreign service of Canada;
- (j) foster the development of international law and its application in Canada's external relations; and
- (k) carry out such other duties and functions as are by law assigned to him.

[Français]

Colleen Swords, sous-ministre adjointe, Direction de la sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de prendre la parole devant votre comité aujourd'hui et de donner des précisions sur le rôle du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international en regard de la sécurité nationale et de la défense du Canada et de la collecte de renseignements étrangers.

Les activités du MAECI sont régies par la Loi sur le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et elles ont pour but de faire valoir et de protéger les intérêts et les valeurs du Canada et des Canadiennes et des Canadiens à l'étranger.

[Traduction]

Le pouvoir d'agir du ministre est énoncé au paragraphe 10(1) de la loi, qui se lit comme suit :

Les pouvoirs et fonctions du ministre s'étendent d'une façon générale à tous les domaines de compétence du Parlement non attribués de droit à d'autres ministères ou organismes fédéraux et liés à la conduite des affaires extérieures du Canada...

Plus loin, au paragraphe 10(2) :

Dans le cadre des pouvoirs et fonctions que lui confère la présente loi, le ministre :

- a) dirige les relations diplomatiques et consulaires du Canada;
- b) est chargé des communications officielles entre le gouvernement du Canada, d'une part, et les gouvernements étrangers ou les organisations internationales, d'autre part;
- c) mène les négociations internationales auxquelles le Canada participe;
- d) coordonne les relations économiques internationales du Canada;
- e) stimule le commerce international du Canada;
- f) a la tutelle de l'Agence canadienne de développement international;
- g) coordonne les orientations données par le gouvernement du Canada aux chefs des missions diplomatiques et consulaires du Canada;
- h) assure la gestion des missions diplomatiques et consulaires du Canada;
- i) assure la gestion du service extérieur;
- j) encourage le développement du droit international et son application aux relations extérieures du Canada;
- k) exerce tous autres pouvoirs et fonctions qui lui sont attribués de droit.

Section 10 further states that:

(3) The Minister may develop and carry out programs related to the Minister's powers, duties and functions for the promotion of Canada's interests abroad . . . .

In developing and carrying out those programs abroad, the department is also governed by the Vienna Convention on Diplomatic Relations and, in particular, article 3.1, which sets out the functions of a diplomatic mission. Article 3.1(d) lists one of those functions as:

Ascertaining by all lawful means conditions and developments in the receiving State —

— that is, the foreign state to which we are accredited —

and reporting thereon to the Government of the sending State;

In our case, that would be Canada.

This is all key to understanding the basis on which DFAIT operates abroad and how Canadian diplomats go about doing their job, an important part of which involves developing relationships with a range of official and unofficial contacts — some open, others more discreet — and reporting what they have to say back to the department and other customers in Ottawa. Canadian diplomats do not work under cover or collect intelligence covertly from human sources.

What we mean by "foreign intelligence" is clearly defined in Part V.1 of the National Defence Act, which deals with CSE — Communications Security Establishments. I quote:

"foreign intelligence" means information or intelligence about the capabilities, intentions or activities of a foreign individual, state, organization or terrorist group, as they relate to international affairs, defence or security.

This definition is further amplified in section 16(1) of the CSIS Act, which explicitly recognizes the prerogatives of the ministers of Foreign Affairs and National Defence with respect to foreign intelligence. Section 16(1) reads as follows:

Subject to this section, the Service may, in relation to the defence of Canada or the conduct of the international affairs of Canada, assist the Minister of National Defence or the Minister of Foreign Affairs, within Canada, in the collection of information or intelligence relating to the capabilities, intentions or activities of

(a) any foreign state or group of foreign states; or

(b) any person other than

(i) a Canadian citizen,

Plus loin, l'article 10 précise :

(3) Le ministre peut élaborer et mettre en œuvre de programmes relevant de ses pouvoirs et fonctions en vue d favoriser les intérêts du Canada à l'étranger...

En ce qui a trait à l'élaboration et à la mise en œuvre de programmes en question à l'étranger, le ministère est également régi par la Convention de Vienne sur les relations diplomatique et, en particulier, l'article 3.1., qui expose les fonctions d'une mission diplomatique. L'alinéa 3.1d) décrit une des fonctions en question :

S'informer par tous les moyens licites des conditions et de l'évolution des événements dans l'État accréditaire...

— c'est-à-dire l'État auprès duquel nous sommes accrédités —

... et faire rapport à ce sujet au gouvernement de l'État accréditant;

Dans le cas qui nous occupe, le Canada.

Tout cela est essentiel pour comprendre la manière dont évolue le MAECI à l'étranger et la manière dont les diplomates canadiens exercent leurs fonctions, dont une partie importante consiste à nouer des liens avec toute une série de personnages officiels et autres — parfois ouvertement, parfois de façon plus discrète — et de signaler les observations qu'ils peuvent formuler au ministère et à d'autres clients à Ottawa. Les diplomates canadiens ne travaillent pas clandestinement ni ne recueillent de renseignements secrètement auprès de sources humaines.

Le sens que nous donnons au terme « renseignements étrangers » est donné clairement à la partie V.1 de la Loi sur la défense nationale, qui traite du CST — le Centre de la sécurité et des télécommunications. Je cite :

« renseignements étrangers » Renseignements sur les moyens, les intentions ou les activités d'un étranger, d'un État étranger, d'une organisation étrangère ou d'un groupe terroriste étranger et qui portent sur les affaires internationales, la défense ou la sécurité.

Un élément de précision est donné à cette définition au paragraphe 16(1) de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, qui reconnaît expressément les prerogatives accordées aux ministres des Affaires étrangères et de la Défense nationale en ce qui concerne le renseignement étranger ou extérieur. Le paragraphe 16(1) se lit comme suit :

Sous réserve des autres dispositions du présent article, le Service peut, dans les domaines de la défense et de la conduite des affaires internationales du Canada, prêter son assistance au ministre de la Défense nationale ou au ministre des Affaires étrangères, dans les limites du Canada, à la collecte d'informations ou de renseignements sur les moyens, les intentions ou les activités :

a) d'un État étranger ou de groupes d'États étrangers;

b) d'une personne qui n'est

i) ni un citoyen canadien,



- (ii) a permanent resident within the meaning of subsection 2(1) of the Immigration and Refugee Protection Act, or
- (iii) a corporation incorporated by or under an Act of Parliament or of the legislature of a province.

At DFAIT, I am responsible for the international security branch, which is a broad portfolio covering international security issues, including those relating to foreign intelligence. Also included are international security institutions such as NATO, NORAD, the OSCE, the Organisation for the Prohibition of Chemical Weapons, non-proliferation and arms control issues, as well as counterterrorism and counter-narcotics — issues related to failed and fragile states.

Added to this is the role of the G-8 political director. Within the branch is the bureau for security and intelligence, within which there is a foreign intelligence division that is responsible for assessing the current intelligence for senior management, distributing intelligence products within the department and maintaining DFAIT's highly classified communications systems. In addition, that division manages the global security reporting program, which I will describe more later, and the interview program. It also manages the intelligence liaison officers that we have in Washington, London and Canberra, and interactions with other elements of the Canadian intelligence community.

The division's short form is called ISI and it houses liaison officers from CSIS, the RCMP and personnel seconded from CSE. DFAIT provides assistance and a wide range of support to CSIS, DND, CSE and the RCMP abroad. While there is an understandable tendency to think of Canadian missions as being staffed primarily by Canadian diplomats, the current reality is that representatives of other government departments and agencies now outnumber — in terms of Canadian-based staff — personnel from Foreign Affairs in our missions abroad.

DFAIT, in the person of the head of mission — that is, the Ambassador or the High Commissioner, depending on the country — is ultimately responsible for what other departments and agencies do in the jurisdiction to which he or she is accredited. The Department of Foreign Affairs and International Trade Act specifically states, in section 13(2), that:

... a head of mission shall have the management and direction of his mission and its activities and the supervision of the official activities of the various departments and agencies of the Government of Canada in the country or portion of the country or at the international organization to which he is appointed.

For this reason, relations between DFAIT and departments and agencies operating outside of Canada must be closely managed, and there must be a clear understanding of

- ii) ni un résident permanent au sens du paragraphe 2(1) de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés,
- iii) ni une personne morale constituée en vertu d'une loi fédérale ou provinciale.

Au MAECI, je suis responsable du Secteur de la sécurité internationale, qui englobe l'ensemble des questions liées à la sécurité internationale, dont celles qui ont trait au renseignement étranger. Entrent également dans ce champ d'action les établissements de sécurité internationale comme l'OTAN, le NORAD, l'OSCE, l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques, des questions relatives au contrôle des armements à la non-prolifération des armes, ainsi que la lutte au terrorisme et la répression du trafic de la drogue — questions liées à des États faillis et fragiles.

Ajoutons à cela le rôle de directrice politique pour le G-8. Le secteur compte une direction générale de la sécurité et du renseignement, où se trouve une direction du renseignement extérieur qui a pour responsabilité d'évaluer les renseignements étrangers à jour à l'intention de la haute direction, de distribuer les produits du renseignement au sein du ministère et de tenir à jour les systèmes de communications ultra-protégés du MAECI. En outre, la direction du renseignement extérieur gère le programme d'établissement de rapports sur la sécurité mondiale, que je décrirai plus tard, et le programme d'entrevue. Elle gère aussi le travail des agents de liaison pour le renseignement que nous avons en place à Washington, Londres et Canberra, et les interactions avec les autres éléments du milieu canadien du renseignement.

La direction a pour sigle ISI et elle abrite des agents de liaison du SCRS et de la GRC ainsi que du personnel détaché par le CST. Le MAECI prête aide et soutien sous diverses formes au SCRS, au MDN, au CST et à la GRC à l'étranger. Les gens ont tendance à croire que les missions canadiennes sont pourvues d'abord et avant tout de diplomates canadiens, cela se conçoit, mais, en réalité, les représentants des autres ministères et organismes gouvernementaux dépassent maintenant en nombre — je parle ici du personnel en provenance du Canada — le personnel des Affaires étrangères dans nos missions à l'étranger.

Le MAECI, en la personne du chef de mission — c'est-à-dire l'ambassadeur ou le Haut-commissaire, suivant le pays dont il s'agit — a la responsabilité ultime des actes posés par les ministères et organismes sur le territoire de l'Etat où il est accrédité. Cela est précisé dans la Loi sur le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, au paragraphe 13(2) :

... le chef de mission assure la direction et la gestion du poste pour lequel il est accrédité et contrôle l'activité officielle des ministères et organismes fédéraux dans le pays, la division de pays ou l'organisation internationale auprès desquels il est accrédité.

Pour cette raison, il faut gérer de manière serrée la relation entre le MAECI et les ministères et organismes évoluant hors du Canada et il faut avoir une idée claire du partage de la

accountabilities for their activities abroad. As Jim Judd highlighted before this committee, there will have to be an extremely tight relationship between CSIS and DFAIT as the service expands its activities outside of Canada.

Since the horrific events of 9/11, DFAIT's contribution to the collection of information to help meet its own requirements and assist other agencies of the Canadian government has been enhanced.

It may be worth noting that there are more than 150 Canadian missions abroad including embassies, high commissions and consulates, staffed by DFAIT with experienced and professional officials accustomed to functioning in often risky foreign environments, and where logistical support and classified communications systems are managed and maintained that help to meet the requirements of the Canadian government writ large.

As already noted one of DFAIT's principal functions is gathering information relevant to the conduct of Canada's foreign and commercial relations and the protection of its foreign and trade policy interests. For Canadian missions abroad, diplomatic reporting is the main vehicle through which information is conveyed to headquarters. Diplomatic reporting is generally derived from a combination of open sources and information obtained in confidence, from carefully cultivated contacts in the host country. This is foreign intelligence in its broadest sense; that is, the collection and analysis of information relating to the capabilities, intentions or activities of foreign states, groups or individuals.

In the aftermath of 9/11, the department also established a global security reporting program, GSRP. There are currently 15 GSRP officers at Canadian missions abroad. This program was created to generate more focused reporting from our posts abroad on terrorism, non-proliferation and similar security issues. These positions are filled by foreign service officers who work as accredited diplomats in difficult and sensitive places including Kabul, Tehran and Khartoum. They are not intelligence operators in a covert sense; they do not run sources, recruit and pay agents. They are dedicated to the collection of information related to questions of strategic stability and security. What is different about them is their specific mandate to develop non-traditional sources and gain access to information of immediate value to DFAIT, as well as the Canadian security and intelligence community and the government writ large.

The work of the GSRP is supplemented by a long-standing government interview program at DFAIT which draws on the experience and knowledge of Canadians and others who have particular insight into developments abroad with specific

responsabilité des activités exercées à l'étranger. Comme Jim Judd l'a souligné au comité, il faudra des liens extrêmement étroits entre le SCRS et le MAECI au fur et à mesure que le premier étend ses activités à l'extérieur du pays.

Depuis les événements terribles du 11 septembre, le MAECI est davantage appelé à contribuer à la collecte d'informations pour répondre à ses propres exigences et aussi pour aider les autres organismes gouvernementaux canadiens.

Il vaut la peine de noter qu'il existe plus de 150 missions canadiennes à l'étranger, ambassades, haut-commissariats et consulats y compris, où le personnel chevronné et professionnel du MAECI est habitué à évoluer dans un contexte étrange, souvent risqué et où les systèmes de soutien logistique et de communication classifiés servent à répondre aux exigences du gouvernement canadien au sens large du terme.

Comme nous l'avons déjà noté, une des principales fonctions du MAECI consiste à recueillir des informations sur la conduite des relations étrangères et commerciales du Canada ainsi que sur la défense des intérêts du pays du point de vue de sa politique étrangère et de sa politique commerciale. Pour les missions canadiennes à l'étranger, le rapport diplomatique représente le moyen principal par lequel l'information est transmise à l'administration centrale. Le rapport diplomatique repose généralement sur une combinaison de sources ouvertes et d'informations obtenues de manière confidentielle auprès de contacts cultivés avec soin dans le pays hôte. C'est le renseignement étranger au sens large du terme. Il s'agit donc de recueillir et d'analyser des informations sur les moyens, les intentions ou les activités d'États étrangers, de groupes étrangers ou de personnes étrangères.

Dans la foulée des attaques du 11 septembre, le ministère a également adopté un programme d'établissement des rapports sur la sécurité mondiale, ou PERSM. À l'heure actuelle, il y a 15 agents rattachés à ce programme dans les missions canadiennes à l'étranger. Le programme a été créé pour mieux canaliser le travail d'information effectué depuis nos missions à l'étranger à propos du terrorisme, de la non-prolifération et d'autres questions de sécurité de cet acabit. Les postes sont occupés par des agents du service extérieur qui travaillent comme diplomates accrédités dans des lieux difficiles et délicats, dont Kaboul, Téhéran et Khartoum. Ce ne sont pas des agents de renseignement au sens clandestin du terme; ils n'ont pas d'indicateurs, ils n'ont pas d'agents étrangers à leur solde. Ils se consacrent au travail qui consiste à réunir des informations sur les questions de stabilité et de sécurité au sens stratégique. Ce qui les distingue, c'est qu'ils ont pour mandat particulier de cultiver des sources atypiques et de se donner accès à des informations qui comportent une valeur immédiate pour le MAECI, et dans le milieu canadien de la sécurité et du renseignement, sans oublier le gouvernement au sens large.

S'ajoute au PERSM un programme d'entrevues gouvernemental utilisé depuis longtemps au MAECI. Programme qui met à profit l'expérience et le savoir de Canadiens et de citoyens d'autres pays capables d'éclairer



knowledge of interest to Canada and its close allies. This interview program operates entirely on a voluntary basis.

While DFAIT is involved in the collection of information abroad, it is also a primary user of foreign intelligence to help shape and inform Canada's foreign policy. The department has a high demand for political and economic intelligence. Foreign intelligence can forewarn Canadian officials and policy makers of developments that could impact Canadian interests in detrimental ways but which can also advance Canada's foreign policy agenda.

Foreign intelligence is distributed to senior policy-makers and foreign service officers in Canada and abroad by a team of individuals in the ISI division dedicated to the handling of all-source intelligence. While current intelligence is provided directly to DFAIT headquarters, it is also disseminated to appropriately cleared officers at some 60 of our embassies abroad through a dedicated high-security communications system.

Foreign intelligence is therefore of central importance to the Minister of Foreign Affairs and International Trade's mandate. It is vital to DFAIT's capacity to fulfil its mandate, that it be in a position to acquire the political and economic intelligence that it needs and that there be resources specifically allocated to the collection of the intelligence necessary to meet its and the government's requirements.

**Senator Moore:** Thank you, witnesses, for being here this morning. Ms. Swords, regarding page 3 of your submission, I quote: "What we mean by foreign intelligence is clearly defined in Part V.1 of the National Defence Act which deals with CSE." What do you mean by CSE?

**Ms. Swords:** It means the Canadian Security Establishment. The head of CSE, John Adams, has appeared before this committee.

**Senator Moore:** There seems to be a great deal going on in your shop.

**Ms. Swords:** The issue is really about information. Foreign intelligence is also about information. Obviously, if you are representing Canada abroad, you are doing a wide range of things. Part of it is trying to understand the country, which is all about gathering information on that country.

**Senator Moore:** Is there anything that you cannot do? The statutes that you cite as your authorities gives your branch the authority to gather information on individuals, foreign countries, as you wish.

**Ms. Swords:** We do not gather information as we wish but rather through open sources. We are not operating covertly. When in a country abroad, you meet a wide number of people

l'évolution de la situation à l'étranger, dans la mesure où ils possèdent des connaissances précises qui intéressent le Canada et ses proches alliés. La participation au programme d'entrevues en question est entièrement volontaire.

Si les responsables du MAECI travaillent à réunir des informations à l'étranger, de même ils utilisent énormément les renseignements étrangers à leur disposition pour aider à donner forme à la politique étrangère du Canada. Les renseignements politiques et économiques sont très en demande au ministère. Le renseignement étranger peut servir à avertir les décideurs et autres responsables canadiens de faits nouveaux susceptibles de se répercuter sur les intérêts canadiens d'une façon négative, mais aussi parfois d'une façon utile pour faire avancer la politique étrangère du Canada.

Le renseignement étranger est diffusé aux décideurs de haut rang et agents du service extérieur au Canada même et à l'étranger par une équipe de responsables de la direction ISI qui prend en charge les renseignements de toutes sources. Les renseignements à jour sont fournis directement à l'administration centrale du MAECI, mais ils sont aussi transmis aux agents ayant obtenu la cote de sécurité voulue dans une soixantaine de nos ambassades à l'étranger, par le truchement d'un système de communication ultra-protégé spécialement réservé à cette tâche.

Le renseignement étranger tient donc une place centrale dans le mandat du ministre des Affaires étrangères et du Commerce international. Pour exercer son mandat, le MAECI doit absolument être en mesure d'acquérir les renseignements politiques et économiques qu'il lui faut et compter sur des ressources spécialement prévues pour la collecte des renseignements nécessaires à la satisfaction de ses exigences et de celles du gouvernement.

**Le sénateur Moore :** Je remercie les témoins d'être venus comparaître ce matin. Madame Swords, à la page 3 de votre mémoire, vous dites, et je cite : « Le sens que nous donnons au terme « renseignement étranger » est donné clairement à la partie V.1 de la Loi sur la défense nationale, qui traite du CST. » Qu'est-ce que le CST?

**Mme Swords :** Il s'agit du Centre de la sécurité des télécommunications. Le directeur du CST, John Adams, a déjà comparu devant le comité.

**Le sénateur Moore :** Il semble y avoir beaucoup d'activités chez vous.

**Mme Swords :** C'est vraiment une question d'information. Qui dit renseignement étranger dit aussi information. Évidemment, si vous représentez le Canada à l'étranger, vous accomplissez toute une série de tâches. Il s'agira en partie d'essayer de comprendre le pays en question, c'est-à-dire qu'il faut se renseigner à ce sujet.

**Le sénateur Moore :** Y a-t-il une tâche qui vous serait interdite? Les lois que vous citez autorisent votre secteur à recueillir des renseignements sur les personnes, les pays étrangers, ce que vous voulez.

**Mme Swords :** Nous réunissons des informations non pas comme nous le voulons, mais plutôt en recourant à des sources ouvertes. Notre travail n'est pas clandestin. En poste à l'étranger,

in government, the academic community, the NGO community, or the opposition parties. You are gathering information from quite a large number of sources. That is part of the mandate that diplomats have abroad under the Vienna Convention on Diplomatic Relations.

**Senator Moore:** I am interested in the different sections within your branch, for example, the global security reporting program. Could you tell us a bit more about that? Does that report to you?

**Ms. Swords:** It reports to my colleagues at the table. I am several layers higher up in the hierarchy.

The reports are widely circulated within the government to the Privy Council Office, the Department of National Defence, the Canadian Border Security Agency and Public Safety and Emergency Preparedness Canada.

This group of officers has very good language skills. They devote their resources and time in the embassies that they represent gathering information to understand the security situation in that country as it might affect Canada.

Many people in our embassies abroad have a mandate that includes consular affairs and organizing visits for incoming Canadian officials. The 15 in the global security resource program are a fenced resource in that they only do reporting.

**Senator Moore:** To whom do they report? Are they reporting abroad to someone in the foreign service who then reports back to Canada?

**Ms. Swords:** No, they usually report to the geographic desk at Foreign Affairs that handles the particular country where they are represented as well as to ISI. Their reports are copied to many departments in the Canadian government that would have an interest in the situation in that particular country.

It is not really that much different from the diplomatic reporting done for many years except that they are in countries where there is some degree of instability or a particular interest to Canada. They have good language skills and all they are doing is reporting. Over time, in many of the countries where we are represented, the foreign service officers abroad have a mandate to do quite a number of different things. It is not just all about providing information back to headquarters.

**Senator Moore:** Tell me about the interview program. You say there are not intelligence operatives and you do not run sources or recruit or pay agents. Who are the people who make up the interview program? Are these people abroad?

vous allez rencontrer toutes sortes de personnes du milieu gouvernemental, du monde universitaire, du monde des ONG ou des partis de l'opposition. Vous allez réunir des renseignements à partir d'un très grand nombre de sources. Cela s'inscrit dans le mandat qu'exercent les diplomates à l'étranger conformément à la Convention de Vienne sur les relations diplomatiques.

**Le sénateur Moore :** Je m'intéresse aux diverses sections qui se trouvent à l'intérieur de votre direction, par exemple le programme d'établissement des rapports sur la sécurité mondiale. Pouvez-vous nous en parler un peu plus? Les responsables de ce programme vous sont-ils comptables?

**Mme Swords :** Ils sont comptables à mes collègues, ici, à la table. Mon poste est situé quelques échelons plus haut dans la hiérarchie.

Les rapports circulent largement au sein du gouvernement, dont au Bureau du Conseil privé, au ministère de la Défense nationale, à l'Agence des services frontaliers du Canada et à Sécurité publique et Protection civile Canada.

Le groupe d'agents qui s'y trouvent possède de très bonnes aptitudes linguistiques. Dans les ambassades qu'ils représentent, les agents consacrent leurs ressources et leur temps à la collecte d'information en vue de comprendre la situation du pays en matière de sécurité, dans la mesure où cela peut avoir une incidence sur le Canada.

Dans nos ambassades, les gens sont nombreux à exercer un mandat qui comporte la réalisation d'affaires consulaires et l'organisation de visites de dignitaires en provenance du Canada. Les 15 qui sont rattachés au programme d'établissement de rapports sur la sécurité mondiale évoluent à l'intérieur d'un périmètre précis, c'est-à-dire qu'ils ne s'occupent que de rapports.

**Le sénateur Moore :** À qui font-ils rapport? Font-ils rapport à l'étranger à un membre du service extérieur, qui fait alors rapport au Canada?

**Mme Swords :** Non, ils font habituellement rapport à la direction géographique des Affaires étrangères qui est chargée du pays particulier qu'ils représentent, ainsi qu'à la direction ISI. Des exemplaires de leurs rapports sont remis à de nombreux ministères canadiens ayant un intérêt pour la situation du pays en question.

En vérité, ce n'est pas très différent de rapports diplomatiques qui ont été produits pendant de nombreuses années, sauf que cela touche des pays où il y a un certain degré d'instabilité ou pour lesquels le Canada cultive un intérêt particulier. Les gens en question possèdent de bonnes aptitudes linguistiques et ils travaillent exclusivement à la production de rapports. Au fil du temps, dans bon nombre des pays où nous sommes représentés, les agents du service extérieur ont fini par avoir un mandat qui comporte toutes sortes de tâches. Il ne s'agit pas simplement de renvoyer des informations à l'administration centrale.

**Le sénateur Moore :** Parlez-moi du programme d'entrevue. Vous dites que vous n'avez pas d'agents clandestins, que vous n'avez d'indicateurs, que vous n'avez pas d'agents à votre solde. Qui sont les gens qui s'occupent du programme d'entrevue? Est-ce que ce sont des gens à l'étranger?



**Ms. Swords:** No. Several foreign service officers in ISI work in Canada at the Department of Foreign Affairs and International Trade. This practice started during the Cold War with private Canadian citizens who were travelling for one reason or another in a foreign country. It was not always Canadian citizens, though, and at times it could be visiting foreigners who think they might have open-source information of interest to us.

There were times when some countries were difficult to enter and a business person might ask whether the department was interested in their reflections on what they had seen on their travels there.

**Senator Moore:** What would the business person do? Would they telephone you, out of the blue, to let you know where they were going?

**Ms. Swords:** In some cases, people would telephone us.

**Senator Moore:** I do not think the public at large knows about that.

**Ms. Swords:** Often, such people would be in touch with the Canadian mission in a country to let them know that they had found some interesting information and to ask whether staff were interested in hearing about it. We are interested to the extent that we want to understand what is going on in such a country. Sometimes it starts in our embassy abroad and then continues back home. In some cases, people might call the Department of Foreign Affairs and International Trade to say they have information that we might be interested in. Often, they are in touch with the geographic desk. I have not described the department overall but we have a geographic function as well.

**Senator Moore:** Perhaps you should do that for the benefit of everyone here as well as those people who are watching this meeting. I will go back to my example. Tell us about that structure?

**Ms. Swords:** I will if I can remember all of it because it changes every time. We have what we call a "matrix management system," whereby an assistant deputy minister is responsible for North America including Mexico and for consular affairs. We have what we call a "geographic assistant deputy minister," who is responsible for all our missions everywhere else in the world. As well, we have the international security branch, for which I am responsible. The intelligence function is only one aspect of it. There is also a strategic policy branch and one for global affairs, which tends to UN matters, UN voting issues, environment issues, pandemics and human rights abroad. Another branch looks after corporate matters and another still looks after human resource matters.

**Mme Swords :** Non. À la direction ISI, la tâche est attribuée à plusieurs agents du service extérieur qui travaillent au Canada, au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. C'est un usage qui a été institué à l'époque de la guerre froide avec l'apport de citoyens canadiens qui se trouvaient en voyage à l'étranger, pour une raison ou une autre. Il ne s'agissait pas toujours de citoyens canadiens, par contre, et, parfois, il pouvait s'agir d'étrangers en visite au Canada qui croyaient disposer d'informations de source ouverte susceptibles de nous intéresser.

Il y a eu des cas où il était difficile d'entrer dans certains pays, et un homme d'affaires pouvait proposer au ministère ses réflexions sur ce qu'il avait vu en voyage dans le pays en question.

**Le sénateur Moore :** Que faisait alors l'homme d'affaires? Est-ce qu'il vous téléphonait, sans autre forme de préavis, pour vous dire dans quel pays il s'en allait?

**Mme Swords :** Dans certains cas, les gens nous téléphonaient, oui.

**Le sénateur Moore :** Je ne crois pas que le grand public en soit conscient.

**Mme Swords :** Souvent, les gens en question communiquaient avec la mission canadienne dans un pays donné pour lui signaler qu'ils avaient trouvé des informations intéressantes et demandaient si cela intéressait le personnel de les entendre. Nous sommes intéressés dans la mesure où nous souhaitons comprendre ce qui se passe dans un tel pays. Parfois, ça commence dans notre ambassade, puis ça revient chez nous. Dans certains cas, les gens peuvent appeler le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international pour révéler qu'ils détiennent une information qui nous intéresserait peut-être. Souvent, ils communiquent avec la direction géographique. Je n'ai pas décrit le ministère dans son ensemble, mais nous avons aussi une fonction géographique.

**Le sénateur Moore :** Vous pourriez le faire, pour que les personnes présentes et celles qui nous écoutent à distance puissent le savoir. Je reviendrai à mon exemple. Pouvez-vous nous parler de la structure?

**Mme Swords :** Oui, si j'arrive à me souvenir de tout : ça change tout le temps. Nous avons ce qui s'appelle un « système de gestion matricielle », ou un sous-ministre adjoint responsable de l'Amérique du Nord, dont le Mexique, et des Affaires consulaires. Nous avons ce que nous appelons un « sous-ministre adjoint géographique », qui est responsable de toutes nos missions ailleurs dans le monde. De même, nous avons le Secteur de la sécurité internationale, dont je suis responsable. La fonction de renseignement n'en est qu'un aspect. Il y a aussi une direction de la politique stratégique et une direction des affaires mondiales, qui s'occupe des dossiers relatifs à l'ONU, des questions relatives au vote se déroulant à l'ONU, des questions environnementales, des pandémies et des droits de la personne à l'étranger. Une autre direction s'occupe des affaires administratives, et une autre encore, des ressources humaines.

If we are looking at an issue such as Kosovo, where in the past Canada has been actively involved in restoring stability, it would involve both my branch, because of NATO policy, and the division and bureau that handles Europe because the country is situated in Europe. There would be constant discussions between the two branches about how to manage the situation and what information each branch has.

**Senator Moore:** Are these desks located in the same building?

**Ms. Swords:** Yes, all of them are in the Lester B. Pearson building.

**Senator Moore:** I assume they talk to one another regularly?

**Ms. Swords:** That is right. In terms of the reporting in the department, it is rare that anyone would send it to only one area back home, whether that person is from headquarters reporting on discussions they may have had with a foreign embassy here or from our embassy abroad. Generally speaking, such reports would be sent to all branches. Often, they are copied to many other departments that might have an interest.

For example, the Canada Border Services Agency and Citizenship and Immigration Canada have a strong interest in situations occurring in many countries to help them determine whether we might see a sudden influx of migrants. An economic situation might lead to information that matters to the trade department. The information is not channelled to one area only in one department but is widely disseminated.

**Senator Moore:** I want to clarify one thing.

**Ms. Swords:** Yes.

**Senator Moore:** With regard to the business person example, they would return to Canada having provided information to the Canadian mission abroad. Would the department ever ask that person to obtain specific information the next time they travel abroad? Would the department enlist a Canadian to try to obtain information? Would the department send that person to a foreign country on a specific assignment?

**Ms. Swords:** A kind of dialogue occurs. It would not be an assignment but if someone were to go back to the country and wished to talk to us again, we would be happy to receive information from them.

**Senator Moore:** Would you identify something specific that the department would like information about?

**Ms. Swords:** We would not assign something or task them because it is entirely up to the individuals whether they wish to volunteer information.

**Senator Moore:** Would you tell someone what you would like information on something and ask whether they could obtain it for you? Does that happen?

Si vous étudiez un problème comme celui du Kosovo, pays où le Canada a déjà participé activement à l'effort de stabilisation, sachez que cela fait intervenir ma direction à moi, du fait que cela touche une politique de l'OTAN, ainsi que la direction et la direction générale qui s'occupe de l'Europe, car le pays en question se trouve en Europe. Il y aurait des discussions constantes entre les deux directions quant à la façon d'agir et aux informations dont dispose chacune des directions.

**Le sénateur Moore :** Les directions en question sont-elles situées dans le même bâtiment?

**Mme Swords :** Oui, toutes se trouvent dans l'immeuble Lester B. Pearson.

**Le sénateur Moore :** Je présume que les gens des diverses directions se parlent entre eux régulièrement?

**Mme Swords :** Oui. Quand il y a un rapport à présenter au ministère, il est rare que quiconque ne l'envoie qu'à un seul secteur au Canada, qu'il s'agisse d'une personne de l'administration centrale qui fait rapport sur des discussions qui ont peut-être eu lieu dans une ambassade étrangère ici au Canada ou encore d'une ambassade canadienne à l'étranger. De façon générale, un tel rapport serait transmis à toutes les directions. Souvent, ils sont transmis en copie conforme à de nombreux autres ministères susceptibles d'être intéressés.

Par exemple, l'Agence des services frontaliers du Canada et Citoyenneté et Immigration Canada s'intéressent vivement aux situations survenant dans de nombreux pays, pour déterminer si un afflux subi de migrants se profile à l'horizon. Une information sur la situation économique peut être jugée utile au secteur du commerce. L'information n'est pas canalisée vers un seul et unique secteur du ministère. Elle est largement diffusée.

**Le sénateur Moore :** Je voudrais obtenir une précision...

**Mme Swords :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Pour prendre l'exemple de l'homme d'affaires, il reviendrait au Canada après avoir donné des informations à la mission canadienne à l'étranger. Arrive-t-il que le ministère demande à une telle personne d'obtenir des renseignements précis au cours d'un voyage ultérieur à l'étranger? Le ministère ferait-il appel à un citoyen pour essayer d'obtenir les informations? Le ministère enverrait-il cette personne dans un pays étranger chargé d'une mission précise?

**Mme Swords :** Il y a une sorte de dialogue qui s'établit. Ce n'est pas une mission à proprement parler, mais si quelqu'un retournait dans le pays en question et souhaitait nous parler de nouveau, nous serions heureux de recueillir ces informations.

**Le sénateur Moore :** Donneriez-vous un élément précis sur lequel le ministère souhaiterait se renseigner?

**Mme Swords :** Nous ne leur donnerions pas une mission ou une tâche. La décision leur appartient entièrement : c'est eux qui peuvent se proposer de nous donner des informations.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que vous diriez à quelqu'un le sujet qui vous intéresse en demandant d'obtenir des informations là-dessus? Est-ce que ça se fait?



**Ms. Swords:** I do not know, senator, because I do not participate in those discussions. My understanding is that there are discussions with people who have information. In some of the smaller countries around the world, we do not have a mission. People might travel to those countries and find there are great economic opportunities but with challenges attached, such as a lack of foreign investment law, for example. It could be something as basic as that.

**Senator Moore:** I am interested to know whether you might enlist the participation of a Canadian citizen who is travelling abroad in a repeated fashion. Do you ever do that?

**Ms. Swords:** I assume that there are times when someone volunteers to come and see us more than once. It is not a question of us enlisting or asking them to obtain anything specific on their next trip.

**Senator Moore:** Would you ever contact that business person to tell them you would like information on a particular area of activity in a certain country if that person travels there again?

**Ms. Swords:** Honestly, I do not know the answer to that because I do not participate in the discussions.

**Senator Moore:** It could be so or it could not be so.

**The Chairman:** Can you obtain the answer to that question?

**Ms. Swords:** I could get it.

**Senator Moore:** I think this interview program is interesting and I was unaware of it before. Thank you.

**Ms. Swords:** I should add that the interview program is small, with only three or four people.

**Senator Moore:** The three or four are working in Ottawa?

**Ms. Swords:** Yes, they are in Ottawa.

**Senator Moore:** However, the potential involvement of Canadian business people travelling abroad, using your example, could be greater with the three or four people in Ottawa administering the program.

**Ms. Swords:** It does not always need to be business people, but using that example, they would often come to our embassies abroad seeking assistance on the trade side, at times, and at other times simply to say that the situation was bad in the country they recently left, such as no food in the markets. Those things are relevant to us if we are watching for potential serious instability in a country.

**Senator Banks:** Good morning. First, I would ask for another acronym definition: What does ISI stand for?

**Mme Swords :** Je ne sais pas, sénateur : je ne participe pas à ces discussions. Je crois savoir qu'il y a des discussions avec les gens qui possèdent de l'information. Il y a des petits pays dans le monde où nous n'avons pas de mission officielle. Les gens peuvent s'y rendre et constater qu'il y a là de grandes occasions économiques à saisir, mais assorties de certains défis, par exemple l'absence de règles entourant les investissements étrangers. Il pourrait s'agir d'une chose aussi fondamentale que celle-là.

**Le sénateur Moore :** Je voudrais savoir si vous pourriez faire appel à répétition à un citoyen canadien dans le contexte. Est-ce que cela vous arrive?

**Mme Swords :** Je présume qu'il existe des fois où les gens se proposent de venir nous donner des informations plus d'une fois. Ce n'est pas que nous faisons appel à eux, que nous leur demandions d'obtenir un élément d'information particulier au cours du prochain voyage.

**Le sénateur Moore :** Vous arriverait-il de communiquer avec l'homme d'affaires en question pour lui demander d'obtenir un élément d'information sur un secteur d'activités en particulier dans un certain pays, si jamais il s'y rend à nouveau?

**Mme Swords :** Honnêtement, je ne connais pas la réponse à cette question : je ne participe pas à ces discussions.

**Le sénateur Moore :** C'est peut-être le cas et ce n'est peut-être pas le cas.

**Le président :** Pouvez-vous obtenir la réponse à cette question?

**Mme Swords :** Je pourrais l'obtenir.

**Le sénateur Moore :** Ce programme d'entrevue m'apparaît intéressant, je ne savais pas qu'il existait. Merci.

**Mme Swords :** J'ajouterais que le programme d'entrevue est modeste. Il ne comporte que trois ou quatre employés.

**Le sénateur Moore :** Les trois ou quatre en question travaillent à Ottawa?

**Mme Swords :** Oui, ils travaillent à Ottawa.

**Le sénateur Moore :** Cependant, la participation des gens d'affaires du Canada qui voyagent à l'étranger, pour prendre votre exemple, pourrait être plus grande si les trois ou quatre employés qui gèrent le programme à Ottawa étaient mis à contribution.

**Mme Swords :** Ce ne sont pas forcément des gens d'affaires, mais, pour prendre l'exemple en question, disons qu'ils se présenteraient souvent à notre ambassade à la recherche d'une aide commerciale, parfois, et qu'ils se présentent d'autres fois simplement pour dire que la situation était mauvaise dans le pays qu'ils viennent de quitter, par exemple qu'il n'y avait pas de nourriture dans les marchés. Ces choses-là sont pertinentes à nos yeux : nous surveillons les possibilités d'instabilité grave dans un pays.

**Le sénateur Banks :** Bonjour. Premièrement, je vous demanderais moi aussi de définir un sigle : qu'est-ce que l'ISI?

**Ms. Swords:** There is a story behind that, senator. In the old days, when we used telegraphs, someone won an award for coming up with the idea of having three letters to designate each division in the department for sending by telex. The letters do not necessarily correspond to anything in particular.

**Senator Banks:** It is not an acronym.

**Ms. Swords:** Technically, no. We usually say, ISI.

**Senator Banks:** In answer to Senator Moore's question, you will find out for us whether occasionally there would be situations in which someone from DFAIT would say to someone they know returning to a place, "If you happen to bump into this information, we would be interested in knowing it."

Can you confirm to us that you have undertaken to get us that information?

**Ms. Swords:** I will find out what I can advise you on that, yes.

**Senator Banks:** Thank you.

This committee has been very interested in the question of foreign and security intelligence and the distinctions between them and who is doing what. We have advocated strongly from time to time, sometimes in our reports and otherwise, that, to put it plainly, Canada needs to beef up its efforts in those respects for a variety of reasons, including in its own interests and in order that it can be a player at the table. There is a certain amount of quid pro quo that goes on in that area.

Efforts to increase our capabilities in those two respects are important to us. We are hopeful when we see moves in that direction.

We are also worried, as we have said in the past, about silos and communication and synergy and those kinds of questions. You were an ambassador, and I note you have said that DFAIT, in the person of head of mission, is ultimately responsible for what other departments and agencies do in the jurisdiction to which he or she is accredited. When it comes to an expanded capability in foreign and security intelligence gathering outside of Canada, do you think that whoever is charged with doing that would be subject to that jurisdiction? In other words, to use the colloquial word, a spy, an operative who will undertake covert as opposed to overt sources, would that person be subject to the jurisdiction of the head of mission?

**Ms. Swords:** Senator, in a way you are asking for a legal interpretation of section 13(2). What it does say is that the head of mission has supervision of the official activities of the various departments and agencies represented in the country. In a way the question becomes, if something is being collected covertly, is it an official activity? I do not have an answer to that. It is a question of legal interpretation of the act. That is what the issue would be.

**Mme Swords :** Il y a une histoire à ce sujet que je dois raconter, sénateur. Anciennement, à l'époque du télégraphe il y a quelqu'un qui a obtenu une distinction pour avoir conçu l'idée d'employer trois lettres pour désigner chacune des divisions du ministère, pour la transmission par télex. Les lettres ne correspondent pas forcément à quoi que ce soit de particulier.

**Le sénateur Banks :** Ce n'est pas un acronyme.

**Mme Swords :** Pas au sens propre. Nous disons habituellement : ISI.

**Le sénateur Banks :** Pour répondre à la question du sénateur Moore, vous allez déterminer pour nous si, à l'occasion, il arrive que quelqu'un ou MAECI demande à une personne dont elle sait qu'elle retourne dans un pays donné : « Si vous venez à savoir telle chose, cela nous intéresserait d'en être informés ».

Pouvez-vous confirmer que vous avez entrepris d'aller chercher pour nous cette information?

**Mme Swords :** Je vais déterminer ce que je peux vous dire à ce sujet, oui.

**Le sénateur Banks :** Merci.

Notre comité s'intéresse vivement à la question du renseignement étranger et à celle du renseignement de sécurité, ainsi qu'à la distinction entre les deux — qui fait quoi? Dans nos rapports et autrement, nous avons préconisé vivement, de temps à autre, pour dire les choses clairement, que le Canada a besoin de se donner du muscle à cet égard, pour toutes sortes de raisons, et notamment avoir son mot à dire. C'est donnant-donnant dans ce domaine.

Les efforts déployés pour améliorer notre capacité sur ces deux plans nous importent. Nous espérons qu'il y aura des progrès à cet égard.

De même, comme nous l'avons dit dans le passé, nous nous inquiétons des silos, des communications, de la synergie, des trucs du genre. Si vous étiez ambassadrice, et je signale que vous avez dit que le MAECI, en la personne du chef de mission, a la responsabilité ultime des actes posés par les autres ministères et organismes sur le territoire de l'État où il est accrédité... Quand il est question d'élargir la capacité de recueillir des renseignements de sécurité et des renseignements étrangers en dehors même du Canada, croyez-vous que la personne chargée d'accomplir la tâche devrait être assujettie au champ de compétence du chef de mission? Autrement dit, pour reprendre l'expression populaire, l'espion, l'agent qui entreprend un travail clandestin, plutôt que de consulter des sources ouvertes, relèverait-il de la compétence du chef de mission?

**Mme Swords :** Sénateur, d'une certaine façon, vous me demandez de vous donner une interprétation juridique du paragraphe 13(2). De fait, il y est dit que le chef de mission contrôle l'activité officielle des ministères et organismes fédéraux représentés dans le pays. D'une certaine façon, il faut donc se demander : si un renseignement est recueilli clandestinement, est-ce que c'est quand même une activité officielle? Je ne connais pas la réponse à cette question. C'est une affaire d'interprétation juridique de la loi. Ce serait là l'enjeu.



**Senator Banks:** That is the question. Do you have an opinion about what that would be? I am assuming that, if an agency or a function of the government has instructed or required that someone working for Canada goes someplace to find out something, that is an official function, is it not?

**Ms. Swords:** I am not sure how one defines "official."

**The Chairman:** Funded with taxpayers' money.

**Ms. Swords:** I do not know, because it is a bit hypothetical. If it is part of a department's mandate to do that abroad, properly funded, then perhaps it is official.

I should say that supervision of the official activity does not mean that you are watching absolutely everything that one does in a foreign mission. It would be impossible to do that.

When I was our ambassador in The Hague, for example, we had two RCMP officers based there, dealing partly with Europol but partly with criminal investigations that were being done together with Canada, both ends of it. I was not informed of all aspects of that, nor should I be, because those are criminal investigations. On the other hand, when it came to the appraisal for that person — were they in the office, were they handling things, was I getting positive feedback generally from the local police — that constituted supervision.

There are a number of questions buried in what you are asking: What does "official activity" mean, what does "supervision" mean? It will depend on the circumstances.

**Senator Banks:** When the capability of Canada to obtain foreign intelligence and security intelligence outside of Canada is enhanced and improved, will that change the nature of what DFAIT and its diplomats who are posted abroad do? Will it curtail or enhance; how will that work? Describe to us how you think that will work, wherever those foreign operatives come from and whatever bailiwick they are in. It will exchange the way DFAIT works in foreign countries, I presume, because we will be doing things to a degree that we are not doing now.

**Ms. Swords:** It is a little hard to answer the question because I am not sure what more we will be doing abroad at this point. Obviously, whatever we do abroad, the ambassador is expected to be representing Canada. If there is a problem with something that happens abroad, whoever is doing it, if they are government official, the foreign government does not go to that named individual or the head of an agency in Canada, they will be going to the ambassador. There could be positive fallout, but if there is negative fallout it is the ambassador who must deal with that.

It seems to me that it is important that there be some link and role for the head of mission who ultimately responds to the minister and cabinet.

**Le sénateur Banks :** C'est là la question. Avez-vous un avis sur ce que ce serait? Je présume que, dans la mesure où un organisme ou une fonction du gouvernement a donné à un employé du gouvernement canadien l'instruction ou l'ordre d'aller quelque part y trouver quelque chose, ça devient une fonction officielle, non?

**Mme Swords :** Je ne suis pas sûre de la façon de définir le terme « officiel ».

**Le président :** C'est ce qui est financé avec l'argent du contribuable.

**Mme Swords :** Je ne sais pas, ça relève de l'hypothèse. Si faire cela à l'étranger s'inscrit dans le mandat du ministère, dans la mesure où c'est financé comme il se doit, c'est peut-être officiel.

Je devrais dire que contrôler l'activité officielle ne signifie pas forcément surveiller absolument tout ce que fait la personne dans une mission étrangère. Cela serait impossible.

À l'époque où j'étais ambassadeur du Canada à La Haye, par exemple, il y avait l'ambassade deux agents de la GRC chargés en partie de traiter avec Europol, mais aussi en partie de réaliser les enquêtes criminelles menées conjointement avec le Canada — les deux aspects entraient en ligne de compte. Je n'étais pas informée de tous les aspects de la question, il n'y avait pas lieu non plus que je le sois : c'était des enquêtes criminelles. Par ailleurs, le moment venu d'évaluer le travail de la personne — ce qu'elle faisait au bureau, sa façon de se tirer d'affaire : est-ce que je recevais généralement de bons échos de la part de la police locale... c'était une façon de contrôler.

Il y a plusieurs questions sous-jacentes à ce que vous demandez : que faut-il entendre par « activité officielle »; que faut-il entendre par « contrôler »? Cela dépend de la situation.

**Le sénateur Banks :** Lorsque le Canada aura amélioré sa capacité de recueillir des renseignements étrangers et des renseignements de sécurité en dehors du Canada, la nature du travail du MAECI et de ses diplomates à l'étranger s'en trouvera-t-elle changée? Cela servira-t-il à limiter ou à ouvrir leur champ d'action? Comment cela fonctionnera-t-il? Décrivez pour nous ce à quoi ça ressemblera selon vous, d'où proviennent ces agents extérieurs et de quel ressort... Cela va changer la façon dont travaille le MAECI dans les autres pays, je le présume, car nous allons, jusqu'à un certain point, assumer des tâches que nous n'assumons pas en ce moment.

**Mme Swords :** J'ai un peu de difficulté à répondre à la question parce que je ne sais pas très bien ce que nous allons faire de plus à ce sujet à l'étranger. Évidemment, quoi que nous fassions à l'étranger, l'ambassadeur est censé représenter le Canada. Si un acte posé à l'étranger pose un problème, quel qu'en soit l'auteur, si c'est un responsable du gouvernement, le gouvernement du pays en question ne s'adressera pas à la personne ni au chef d'un organisme au Canada. Il s'adressera à l'ambassadeur. Il se peut que les retombées soient positives, mais si elles sont négatives, c'est l'ambassadeur qui doit se charger du dossier.

Il me semble qu'il importe que le chef de mission rende des comptes au ministre et au cabinet, qu'il ait un lien quelconque avec eux.

**Senator Banks:** You would expect that, in whatever form it takes and whatever bailiwick it comes from, foreign and security intelligence gathering outside of Canada will be known to and be, in a sense, supervised by the appropriate DFAIT person, an ambassador or chargé d'affaires.

**Ms. Swords:** It depends on exactly what form that takes. We need to understand that when we are talking about foreign intelligence there is a definition in the act that talks about the subject matter, the intention of foreign governments and so forth. It does not talk about the method of collection. Very often, when people hear the phrase "foreign intelligence" they automatically assume covert, secret, unknown collection.

For us, foreign intelligence has a definition, but that definition does not actually say it is overt or covert. In terms of foreign intelligence, it is information, however collected.

It is not just a question of collection; it is also a question of analyzing. You can have lots of information, but if you do not analyze it quickly and well, it is not much use to you. In fact, you can have too much.

What can we collect relatively easily through open sources, or discreet open sources? You do not phone up the foreign ministry every time you want information, you can sometimes find out information other ways, but nevertheless open. There needs to be close cooperation in whatever we might decide to do more covertly with what is already being done overtly.

There is also a resource question. Why collect something covertly if you can get it overtly? It makes sense.

**Senator Banks:** The landscape has changed in that respect. It is fair to characterize this committee's view as being very supportive of increasing those capabilities, and some of them will be covert.

I know what the definitions in the respective acts say, but the landscape has changed by a number of events and situations since those acts have been written. Can you help us out with a definition between foreign intelligence on the one hand and security intelligence that would be gathered in countries other than Canada on the other hand?

**Ms. Swords:** A number of the witnesses have discussed the same issue. In the end, we must go by what is in our legislation. We have definitions of both in the legislation. One refers to the intentions of governments and people abroad — that is foreign intelligence. One refers to threats to Canada — that is security intelligence. Again, those are what Canada considers to be statutorily defined.

**Le sénateur Banks :** On s'y attendrait : quel qu'en soit la forme ou le secteur, le renseignement étranger et le renseignement de sécurité recueilli en dehors du Canada est réputé être contrôlé par la personne voulue au MAECI, et est effectivement contrôlé par un ambassadeur ou un chargé d'affaires.

**Mme Swords :** Cela dépend de la forme que prend l'information. À propos du renseignement étranger, il faut comprendre qu'il y a dans la loi une définition où il est question du sujet, de l'intention d'un gouvernement étranger et ainsi de suite. Rien n'est dit sur la méthode de collecte. Très souvent, lorsque les gens entendent l'expression « renseignement étranger », il leur vient naturellement à l'esprit un travail de collecte clandestin, secret.

Pour nous, le renseignement étranger comporte une définition, mais la définition en question n'indique pas si le travail en question se fait de manière transparente ou secrète. Du point de vue du renseignement étranger, c'est de l'information, quelle que soit la méthode employée.

Ce n'est pas seulement la collecte des renseignements qui compte; c'est aussi l'analyse. Vous pouvez disposer de quantités d'informations, mais si vous ne les analysez pas rapidement et intelligemment, elles ne sont pas très utiles. De fait, vous pouvez disposer de trop d'informations.

Quelles sont les informations que nous pouvons recueillir assez facilement en recourant aux sources ouvertes, ou encore aux sources ouvertes discrètes? Vous ne téléphonez pas au ministère des Affaires étrangères chaque fois qu'il vous faut un renseignement. Il existe d'autres façons de débusquer les informations, tout en demeurant dans les sources ouvertes. Il nous faut une coopération plus étroite entre ce que nous allons peut-être décider de faire davantage de manière transparente et ce qui se fait déjà de manière clandestine.

C'est aussi une question de ressources. Pourquoi aller cueillir un renseignement de manière clandestine si vous pouvez l'obtenir dans les formes? C'est le bon sens.

**Le sénateur Banks :** Le paysage a évolué à ce chapitre. On ne se trompe pas en affirmant que notre comité appuie vivement l'accroissement de la capacité en question, et une partie de cela sera affaire de clandestinité.

Je connais les définitions des lois respectives dont il est question, mais le paysage a évolué, c'est-à-dire qu'il y a eu plusieurs événements et situations depuis que les lois en question ont été rédigées. Pouvez-vous nous aider en nous donnant une définition qui permettra de distinguer le renseignement étranger, d'une part, et le renseignement de sécurité cueilli dans des pays autres que le Canada, d'autre part?

**Mme Swords :** Plusieurs témoins ont parlé de cette même question. En dernière analyse, nous devons nous fier à notre législation. Nous avons des définitions dans les deux lois en question. Une d'entre elles parle des intentions des gouvernements et des gens à l'étranger — c'est le renseignement étranger. Une autre parle des menaces planant sur le Canada — c'est le renseignement de sécurité. Encore une fois, c'est ce que le Canada considère comme étant défini par voie législative.



**Senator Banks:** I am sorry to interrupt, but in every instance would you be able to clearly say that, in a case of gathering one or the other of those things in Belarus or Mexico, for example, that piece of information we are after falls into this file folder and that other one falls into that file folder? Are those definitions clear to you? They are not to us, or at least not to me.

**Ms. Swords:** Sometimes, I have the same problem. I think there are circles, with overlap. There are some parts that are clearly only foreign intelligence and some parts that are clearly only security intelligence. However, there is a part in the middle that is probably both.

There is a question about immediacy in a way. If there is information about a bomb that is about to go off on an airplane arriving in or departing from Canada, that would be immediate security intelligence because it is a threat to Canada. If there is something that relates to a country where they are actually fostering and providing a safe haven for a particular terrorist group more generally and that situation is enhanced by the fact that there is a lot of poverty, narcotics or there is generally an unstable situation where the government is not able to handle its own security situation, that kind of more general reporting, while it is actually related to security, is also related to foreign intelligence. That is where I see overlap.

**Senator Banks:** That leads directly to my last question. There is, we understand, a move towards enhancing Canada's capability outside of the country. Are you confident that there will be an effective sharing of information, among and between whatever agencies are charged with doing that, and that there will not be conflicts, tensions or frictions that will get in the way? We have all heard probably apocryphal examples about lack of information trading between agencies, and we have seen some of them. Do you think the regime under which this will happen can escape that problem?

**Ms. Swords:** Coordination and information sharing will have to be managed in a way that works to preserve the security of the type of information that is received but at the same time make sure that those who need to know do know. There are extra challenges in terms of sharing information in the intelligence sector.

**Senator Banks:** There must be that security, but there must be generosity.

**Ms. Swords:** Information is of no use if it does not get to the people who need it most. There is also no use if it is not analyzed properly. Misunderstood information can come in because the context within which it comes has not been explained and, therefore, it is not very meaningful.

**Le sénateur Banks :** Je suis désolé de vous interrompre, mais, dans chaque cas possible, seriez-vous en mesure de dire clairement que, lorsqu'il s'agit de recueillir un renseignement étranger ou un renseignement de sécurité au Belarus ou au Mexique, par exemple, que l'élément d'information en question est versé dans ce dossier, ici, et que l'autre élément d'information est versé dans ce dossier, là? Êtes-vous d'avis que ces définitions sont claires? Elles ne le sont pas, à nos yeux, tout au moins à mes yeux, à moi.

**Mme Swords :** Parfois, j'éprouve le même problème. Je crois que ça prend la forme de cercles et qu'il y a chevauchement. Certains éléments relèvent clairement du seul et unique renseignement étranger, et d'autres, clairement, du seul et unique renseignement de sécurité. Par contre, il y a une partie au milieu qui relève probablement des deux.

D'une certaine façon, cela soulève la question de l'immédiateté. S'il est révélé qu'une bombe est sur le point d'exploser à bord d'un avion qui arrive au Canada ou en part, ce serait là un renseignement de sécurité immédiat, car il y a menace pour le Canada. Si l'information a trait à un pays où des gens favorisent les activités de groupes terroristes, qu'ils lui donnent un refuge sûr, de façon plus générale, et que la situation est d'autant plus grave qu'il y a beaucoup de pauvreté, des stupéfiants ou une situation généralement instable où le gouvernement n'arrive pas à régler ses problèmes de sécurité, cela relèverait d'un rapport plus général, qui porterait en fait sur la sécurité, et ce serait lié aussi au renseignement étranger. Voilà où je vois le chevauchement.

**Le sénateur Banks :** Cela me mène à ma dernière question. Nous croyons savoir qu'il y a un mouvement en faveur de l'accroissement de la capacité du Canada en dehors même du pays. Croyez-vous qu'il y aura bien un échange efficace d'informations entre les organismes chargés de la question, quels qu'ils soient, et qu'il n'y aura pas de conflits, de tensions ou de frictions qui feront obstacle à la tâche? Nous avons tous entendu des exemples plus ou moins douteux d'informations qui ne sont pas échangées entre les organismes, et nous avons été témoins de certains cas avérés. Croyez-vous que le mode de fonctionnement qui sera adopté ici permettra d'éviter le problème?

**Mme Swords :** Il faudra gérer la coordination et l'échange d'informations de manière à préserver la sécurité du type d'information reçu, mais, en même temps, à s'assurer que ceux qui ont besoin de savoir quelque chose le savent bien. Dans le cas du secteur du renseignement, l'échange d'informations pose des défis supplémentaires.

**Le sénateur Banks :** Il faut qu'il y ait cette sécurité, mais il faut qu'il y ait aussi une certaine générosité.

**Mme Swords :** L'information ne sert à rien si elle ne se rend pas aux gens qui en ont le plus besoin. Elle ne sert à rien non plus si elle n'est pas analysée convenablement. Des informations mal comprises peuvent circuler parce que le contexte où elles s'inscrivent n'a pas été expliqué et que, de ce fait, ce n'est pas très significatif.

**Senator Banks:** Information from two places can come in and be found to be useless after analysis but if the two pieces of information are put together it can be found to be useful. Do you think the putting together part will be put in place?

**Ms. Swords:** I hope so, but I do not know. I am not sure what you are referring to in terms of the two being put together.

**Senator Banks:** Forgive me, but you will be the people responsible when it comes to this question because the government has said that it intends to expand our capabilities in terms of getting information outside of Canada. Let us not even call it intelligence. That information will sometimes be received by functions of the government other than DFAIT.

Are you hopeful, comfortable and confident that the necessary sharing synergies — two plus two equals six — will happen with respect to that information?

**Ms. Swords:** The proper structures are being put in place to try to ensure that coordination. The national security advisor is doing her best to make sure we are all coordinated.

Will a particular piece of information in every case get to all the places it needs to? That is the challenge. The challenge becomes even greater with the more information you have because not every piece of information is of the same value, merit or necessity that it be passed somewhere. There runs the risk that you receive so much information that people start turning off. We must watch that we make sure the right information gets to the right people.

**Senator Banks:** Whose job will it be to make sure this is looked after?

**Ms. Swords:** It will likely have to be something decided through a well-coordinated group and with the right kinds of structures being put in place.

**The Chairman:** Before we go to Senator Zimmer, perhaps we can come back to the question of supervision that you had with Senator Banks. If you could maybe go back one step further and describe to us an ambassador's job. What is the ambassador responsible for in a country?

**Ms. Swords:** Broadly speaking, the ambassador is responsible for representing the Government of Canada as a whole. That includes all departments and the provinces. It is a question of representing Canada, advocating Canadian positions and explaining to Canada what the position of that government is on various issues. That is the broad picture.

Depending on the embassy one is the ambassador of, a variety of different government programs can be operating there. In some cases, it is CIDA, Immigration, CSBA, RCMP, DND, CSIS and so forth. It is the ambassador's responsibility to make sure that all those programs are working together and

**Le sénateur Banks :** Des informations peuvent provenir de deux endroits et être jugées inutiles une fois l'analyse faite, mais : les deux éléments d'information sont mis ensemble, ils peuvent être jugés utiles. Croyez-vous que cette tâche — mettre ensemble les informations — se fera?

**Mme Swords :** Je l'espère, mais je ne le sais pas. Je ne sais pas très bien de quoi vous parlez quand vous dites mettre les deux ensemble.

**Le sénateur Banks :** Je m'excuse, mais vous serez responsable de la question lorsqu'elle se présentera, car le gouvernement dit qu'il a l'intention d'accroître notre capacité de collecter d'information en dehors du Canada. Ne disons même pas qu'il s'agit de renseignement. L'information sera parfois reçue par des titulaires de fonctions gouvernementales autres que ceux du MAECI.

Est-ce que cela vous inspire de l'espoir et de la confiance : les synergies d'échange nécessaires — deux et deux font six — prendront forme en rapport avec cette information?

**Mme Swords :** On est à mettre en place les structures qu'il faut pour s'assurer qu'il y a coordination. La conseillère en matière de sécurité nationale fait de son mieux pour s'assurer que tout notre travail est coordonné.

Un élément d'information particulier pourrait-il aboutir partout où il doit aboutir dans chaque cas? Voilà le défi qui se présente. Le défi devient d'autant plus grand que l'information abonde et que tous les éléments d'information n'ont ni la même valeur ni le même mérite, ni ne sont considérés comme devant circuler avec le même degré d'urgence. Vous risquez de recevoir tant d'information que la vigilance des gens finit par tomber. Nous devons nous assurer que les bonnes informations aboutissent entre les bonnes mains.

**Le sénateur Banks :** Qui est responsable de ce travail de surveillance?

**Mme Swords :** Il faudra probablement que cela relève de la décision d'un groupe où il y a une bonne concertation avec l'appui des bons types de structures.

**Le président :** Avant de donner la parole au sénateur Zimmer, peut-être pouvons-nous revenir à la question du contrôle dont vous avez discuté avec le sénateur Banks. Pourriez-vous aller un peu plus loin et décrire pour nous le travail d'ambassadeur. Quelle est la responsabilité d'un ambassadeur dans un pays?

**Mme Swords :** De façon générale, l'ambassadeur a pour responsabilité de représenter le gouvernement du Canada dans l'ensemble. Cela inclut tous les ministères et toutes les provinces. Il s'agit de représenter le Canada, de faire valoir les positions du Canada et d'expliquer au Canada la position du gouvernement étranger en question dans divers dossiers. Voilà pour les grandes lignes.

Selon l'ambassade où on est ambassadeur, divers programmes gouvernementaux distincts peuvent s'appliquer. Dans certains cas, c'est l'ACDI, Immigration, l'ASFC, la GRC, le MDN, le SCRS et ainsi de suite. L'ambassadeur a pour responsabilité de s'assurer que tous les programmes des organismes en question



are coordinated as part of Canada's representation abroad. It will vary depending on the country and what programs are actually represented.

**The Chairman:** Take us from there to the ambassador's, your word, "supervision" of the people that are working in the embassy.

**Ms. Swords:** Supervision is actually the word in the legislation.

**The Chairman:** Yes, but you are stuck with interpreting the legislation that governs it. You have been an ambassador and the legislation applied to you. When you see the word "supervision," what does that mean with respect to the various people sent to work in the embassy? Were they working for you?

**Ms. Swords:** They are obviously working for the department they come from, and their operational daily reports go to that department. However, the head of mission is entitled to know what is happening in the mission and determine whether it might have an impact on other programs within the mission.

There could be a situation, for example, where there may be an issue that affects the Immigration Department in a mission abroad, but it might also affect the RCMP and it might also affect your diplomatic reporting. Therefore, as head of mission, you are responsible to ensure that the dots are connected and the people are speaking to each other. At times, you make sure a single report goes forward from the mission rather than three separate ones and all the appropriate departments are copied on it. It is an integration function at times.

**The Chairman:** Take us a step further when it comes to the collection of intelligence.

**Ms. Swords:** Collection of intelligence depends on how you define collection of intelligence.

**The Chairman:** We are starting off with a broad definition of intelligence and then we can narrow it down.

**Ms. Swords:** For us, collection of intelligence abroad is all done overtly. That would be a question of me being the head of mission going in and seeing the defence minister, for example, and we discuss a number of things. A DND representative is with me. We do a report back on the discussions we had. The report goes to a number of departments but certainly to our department and the Department of National Defence. Is that intelligence? It is information on their current views and current thinking on issues that matter to Canada.

**The Chairman:** You said we collect intelligence overtly, but some of the people in the embassy looking forward may not be doing that.

**Ms. Swords:** I guess that remains to be decided. That would have to be a decision to be made by the government.

fonctionnent bien ensemble et sont coordonnés dans le contexte de la représentation du Canada à l'étranger. Cela varie selon le pays dont il s'agit et les programmes qui y sont représentés.

**Le président :** Maintenant, parlez-nous du mot de l'ambassadeur, de votre mot : « contrôler » les gens qui travaillent à l'ambassade.

**Mme Swords :** De fait, le terme « contrôler » est tiré de la loi.

**Le président :** Oui, mais vous êtes prise pour interpréter la loi qui s'applique. Vous avez été ambassadrice, et la loi s'est appliquée à vous. Lorsque vous voyez le mot « contrôler », qu'est-ce que cela veut dire en ce qui concerne les diverses personnes appelées à travailler à l'ambassade? Est-ce qu'elles travaillent pour vous?

**Mme Swords :** Elles travaillent évidemment pour le ministère d'où elles proviennent, auquel elles envoient leurs rapports opérationnels quotidiens. Par contre, le chef de mission a le droit de savoir ce qui se passe dans la mission et de déterminer si cela peut avoir une incidence sur les autres programmes dans la mission.

Par exemple, il pourrait y avoir un cas où la question en jeu a une incidence sur le ministère de l'Immigration dans une mission à l'étranger, mais aussi sur la GRC et peut-être aussi sur les rapports diplomatiques que vous présentez. À titre de chef de mission, vous devez donc vous assurer de faire les liens qui s'imposent et de veiller à ce que les gens se parlent entre eux. Parfois, vous vous assurez du fait que c'est un seul et unique rapport qui part de la mission, plutôt que trois rapports distincts, et que tous les ministères intéressés en reçoivent un exemplaire. C'est parfois une fonction d'intégration.

**Le président :** Expliquez la situation encore un peu et parlez-nous de la collecte de renseignements.

**Mme Swords :** La collecte de renseignements dépend de la définition que vous donnez de la tâche.

**Le président :** Nous allons commencer par une définition générale du renseignement, puis nous pourrions préciser la notion.

**Mme Swords :** Pour nous, la collecte de renseignements à l'étranger se fait toujours ouvertement. Il s'agirait pour moi, en tant que chef de mission, d'aller voir le ministre de la Défense, par exemple, pour discuter de plusieurs questions. Je suis accompagnée d'un représentant du MDN. Nous renvoyons à l'administration un rapport sur les discussions que nous avons eues. Le rapport est transmis à plusieurs ministères, mais il l'est certainement à notre ministère et au ministère de la Défense nationale. Est-ce que c'est du renseignement? C'est de l'information sur le point de vue actuel et la pensée actuelle des gens en question sur des questions qui intéressent le Canada.

**Le président :** Vous dites que nous recueillons le renseignement ouvertement, mais certaines des personnes qui travaillent à l'ambassade ne s'en tiendront peut-être pas à cela.

**Mme Swords :** J'imagine que c'est à déterminer. C'est une décision qui relève du gouvernement.

**The Chairman:** I guess the question is this: If intelligence were being collected overtly, should the ambassador be aware of what was happening in the country that ambassador was responsible for?

**Ms. Swords:** That would partly depend on whether the person was accredited as a diplomat or whether they were just present in the country. Obviously, Canadian officials go to other countries but they are not formally accredited as diplomats. It would depend partially on that.

**The Chairman:** Would the responsibility of the ambassador not cover all the activities the government had in that country?

**Ms. Swords:** It does not cover unofficial activities. The ambassador would not necessarily know, in a large country, if a Canadian official is going for a week to a conference.

**The Chairman:** Would the ambassador know if a person was working there for a number of years?

**Ms. Swords:** Yes, with the exception of being on secondment to an international organization. An example would be customs officers in New York, and part of the Canadian mission. Generally speaking, Canadian government officials abroad want to have diplomatic immunity. They do not want to be subject to the laws of that country with respect to their official activities. To maintain that responsibility it is necessary for them to be accredited as diplomats. If they are not accredited as a diplomat, they do not have immunity.

**The Chairman:** As we go forward, job descriptions and definitions such as "supervision" "oversight" and "responsibility for" will come back frequently. We must become used to discussing them over the next few months.

**Senator Zimmer:** Thank you, Ms. Swords for your appearance and presentation this morning.

I want to go back to a question first raised by Senator Moore concerning the global security reporting program that was established after 9/11. Could the responsibilities of that program have been handled by the existing infrastructure or capacity rather than by creating a new program?

**Ms. Swords:** It would be a question of resources. Without obtaining additional resources, we would have had to take people who were otherwise doing work in headquarters or in other missions abroad and not able to do that work.

Having a special program allowed us to access funds that were given to the various departments after September 11 through Public Safety and Emergency Preparedness Canada funding that

**Le président :** La question pourrait se poser comme suit : si le renseignement est recueilli ouvertement, l'ambassadeur devrait-il être au fait de ce qui se passe dans le pays dont il est responsable?

**Mme Swords :** Cela tiendrait en partie à la mesure dans laquelle la personne est accréditée à titre de diplomate ou au fait qu'elle ne soit que présente au pays. Évidemment, les fonctionnaires canadiens vont travailler dans d'autres pays sans être accrédités officiellement en tant que diplomates. Cela tient en partie à ce fait.

**Le président :** Votre responsabilité en tant qu'ambassadeur n'englobe-t-elle pas toutes les activités auxquelles s'adonne le gouvernement dans ce pays?

**Mme Swords :** Cela n'englobe pas les activités officielles. L'ambassadeur n'a pas nécessairement à savoir, dans un grand pays, si le responsable canadien quitte le bureau pour une semaine afin d'assister à une conférence.

**Le président :** Est-ce que l'ambassadeur serait au courant d'une personne qui travaille là depuis plusieurs années?

**Mme Swords :** Oui, exception faite du personnel détaché auprès d'une organisation internationale. Il peut s'agir, par exemple, d'agents de douane à New York qui font partie de la mission canadienne. De façon générale, les responsables du gouvernement canadien à l'étranger souhaitent bénéficier de l'immunité diplomatique. Ils ne souhaitent pas être assujettis aux lois de l'autre pays en ce qui concerne leurs activités officielles. Pour s'acquitter de leur responsabilité dans le contexte, ils doivent être accrédités en tant que diplomates. S'ils ne le sont pas, ils n'ont pas l'immunité.

**Le président :** Au fil de notre discussion, les définitions et termes propres aux descriptions de travail — « contrôler », « diriger », « responsabilité », et cetera — vont souvent revenir. Nous allons devoir nous habituer au fait d'en discuter au cours des prochains mois.

**Le sénateur Zimmer :** Merci, madame Swords d'être venue comparaître et d'avoir présenté un exposé ce matin.

Je veux revenir à une question qui a d'abord été soulevée par le sénateur Moore au sujet du programme d'établissement de rapports sur la sécurité mondiale, mis sur pied à la suite des attaques du 11 septembre. Les responsabilités associées au programme en question auraient-elles pu être prises en charge dans l'infrastructure ou la capacité existante plutôt que de donner lieu à la création d'un programme?

**Mme Swords :** Ce serait une question de ressources. Si ce n'était des ressources supplémentaires affectées à la tâche, il nous aurait fallu prendre des gens qui faisaient un autre travail à l'administration centrale ou dans d'autres missions à l'étranger, sans être capables de faire ce travail.

C'est un programme spécialement conçu qui nous a permis d'obtenir des fonds parmi ceux qui ont été remis aux divers ministères après le 11 septembre, soit les fonds remis aux divers



was given to various departments. Our department received funding under that program for the global security reporting program.

Could it have been done? Yes, but at a cost somewhere else in the world or at a cost to headquarters. Having it as a program helps us to fence the resources to ensure we have dedicated reporting. It helps us attract people with special language skill that are often needed to ensure the reporting in a particular country is valuable.

**Senator Zimmer:** I want to follow up on the CSIS mandate and role. If the government proceeds with changing the CSIS mandate, how would the requirements of Foreign Affairs and International Trade Canada be communicated to CSIS and who would ensure compliance?

**Ms. Swords:** Many different models could be used. Various committees or exchanges of letters could be used. It is up to the government to decide how it wants to do that.

**Senator Zimmer:** What risks are associated to Canada of covertly conducting foreign intelligence abroad, recognizing the political and economic implications?

**Ms. Swords:** We come back to the question of what we mean by "foreign intelligence." I assume you are speaking of covert collection as opposed to overt collection. I am not aware of the risks. There could be an impact on the bilateral relations between two countries if the receiving country feels we are collecting information covertly without their permission and they do not think we should. There have been cases in Canada, for example, where we have declared a diplomat as *persona non grata*. They have been sent back home. I do not know of an occasion when we have closed an embassy because of that. It can become an irritant in the relationship. There is the issue of cost-benefit. Are we receiving sufficient benefit? Is it worth that kind of cost?

**Senator Zimmer:** I want to ask about Canada's international reputation and potential risks. If the role of CSIS is expanded to include foreign intelligence collection outside of Canada, what potential risks do you see to Canada's international reputation and the management of Canada's foreign relations? Can you explain which benefits outweigh the financial and political risks?

**Ms. Swords:** It depends on exactly what we are talking about in terms of activity abroad and covert collection. Even within that definition, there is a range of activities that might be done abroad, some more aggressive than others. That would have an impact on the risks.

ministères par l'entremise de Sécurité publique et Protection civile Canada. Notre ministère a ainsi reçu des fonds destinés au programme d'établissement de rapports sur la sécurité mondiale.

Est-ce que cela aurait pu se faire? Oui, mais il aurait fallu assumer le coût ailleurs dans le monde ou à l'administration centrale. L'existence de ce programme nous permet de réserver des ressources et de nous assurer que des rapports à ce sujet sont produits. Il nous aide à attirer chez nous des gens qui possèdent les aptitudes linguistiques particulières qu'il faut souvent pour s'assurer que les rapports produits au sujet d'un pays particulier sont de bonne qualité.

**Le sénateur Zimmer :** Je veux poser une question complémentaire au sujet du rôle et du mandat du SCRS. Si le gouvernement modifie bel et bien le mandat du SCRS, comment les exigences d'Affaires étrangères et Commerce international Canada seraient-elles communiquées au SCRS et qui s'occuperait du respect des règles?

**Mme Swords :** De nombreux modèles peuvent être employés. On peut opter pour divers comités ou encore pour un échange de lettres. Il appartient au gouvernement de décider comment il souhaite procéder.

**Le sénateur Zimmer :** Quels risques court le Canada en recueillant clandestinement des renseignements étrangers à l'étranger, compte tenu des conséquences politiques et économiques de la chose?

**Mme Swords :** Cela nous ramène à la question de savoir ce que nous entendons par « renseignement étranger ». Je présume que vous parlez du renseignement clandestin par opposition aux renseignements provenant d'une source ouverte. Je ne suis pas au courant des risques. Cela pourrait avoir une incidence sur les relations bilatérales entre les deux pays, si jamais le pays hôte croit que nous recueillons des renseignements secrètement, sans sa permission, et qu'il n'est pas d'accord avec cette pratique. Il y a eu des cas au Canada, par exemple, où nous avons déclaré un diplomate *persona non grata*. Il a été renvoyé chez lui. Je ne connais pas de cas où nous aurions fermé une ambassade en raison d'un tel incident. Cela devient un facteur irritant pour la relation. Il y a la question des coûts et des avantages. Est-ce que notre avantage est suffisant? Est-ce que ça vaut la peine compte tenu du coût?

**Le sénateur Zimmer :** Je veux poser des questions sur la réputation du Canada à l'étranger et sur les risques éventuels liés au renseignement. Si le rôle du SCRS est élargi, de manière à inclure désormais le renseignement étranger recueilli en dehors du Canada, quels sont selon vous les risques pour la réputation du Canada à l'étranger et la gestion des relations internationales du Canada? Pouvez-vous expliquer quels sont les avantages qui compensent les risques financiers et politiques ainsi courus?

**Mme Swords :** Cela dépend des activités menées à l'étranger et de la collecte clandestine de renseignements dont il est précisément question. Même avec une telle définition, il y a toute une série d'activités auxquelles nous pourrions nous adonner à l'étranger, certaines étant plus énergiques que d'autres. Cela aurait une incidence pour ce qui est des risques.

It is difficult to say. Many countries already think we do this. In one country, a colleague was detained by the police because he had gone to see the Leader of the Opposition. They thought that unacceptable. In some countries, the definition of what constitutes "unacceptable gathering of information" already falls within what we would consider to be regular diplomatic information gathering. Much depends on the individual country and how covert information is collected.

**Senator Zimmer:** I want to ask you a few questions about your branch and its role.

Based on DFAIT's current report on planning and priorities, one of your branch's activities involves ensuring a seamless Canada-U.S. defence and security architecture including a more effective Permanent Joint Board on Defence.

Please provide us with an appreciation of the international committee's role on the board's initiatives and the way in which you collaborate with other departments such as the Department of National Defence.

**Ms. Swords:** I will get back to you on that, senator. We engage in a variety of activities. Our department co-chairs that committee together with someone from Parliament. The last meeting was held in the United States. We are dealing with continental security in the modern age. The Permanent Joint Board on Defence was created a long time ago. NORAD itself has been extended in perpetuity with a maritime surveillance element. A number of questions face the architecture of defence for the continent. We are working closely with DND. We participate fully with them. I speak with colleagues in the Department of National Defence if not daily, almost every second day although not always on continental architecture. There are other issues.

**Senator Zimmer:** Can you explain the goal of the International Security Research and Outreach Programme? How is the information that is obtained by the government utilized? What do they do with it? How do they utilize that? Explain how that information is obtained, and through the program, how is it utilized?

**Ms. Swords:** I am not sure what you mean by "international security outreach?"

**Senator Zimmer:** I understand an outreach program is attached to your branch. How is that information obtained?

**Ms. Swords:** A small program operates in the branch. It tends to deal more with assistance in non-proliferation issues. It sometime helps to fund a conference related to disarmament or non-proliferation. That program is the only one that may fall into the category you are referring to.

C'est difficile à dire. De nombreux pays croient déjà que nous adonnons à cette pratique. Dans un pays en particulier, un collègue a été détenu par la police parce qu'il avait été voir le leader de l'opposition. Les autorités ont jugé que c'était inacceptable. Dans certains pays, les pratiques définies comme étant inacceptables de ce point de vue figurent dans ce que nous qualifions d'activités usuelles pour la collecte d'information diplomatique. Cela tient pour une grande part au pays dont il est question et à la manière dont l'information clandestine est recueillie.

**Le sénateur Zimmer :** Je veux vous poser quelques questions sur votre direction et sur le mandat qu'elle exerce.

Selon le plus récent rapport sur la planification et les priorités au MAECI, une des activités de votre direction consiste à assurer une coopération canado-américaine sans faille pour la défense et la sécurité, y compris un travail plus efficace à la Commission permanente mixte de défense.

Pouvez-vous nous donner votre avis sur le rôle du comité international relativement aux projets de la Commission en question et la manière dont vous collaborez avec d'autres ministères, par exemple le ministère de la Défense nationale?

**Mme Swords :** Je vous reviendrai là-dessus, sénateur. Nous exerçons toutes sortes d'activités. Notre ministère copréside le comité avec un représentant du Parlement. La dernière réunion a eu lieu aux États-Unis. Nous traitons de la sécurité continentale à l'époque moderne. La Commission permanente mixte de défense existe depuis longtemps. Le NORAD est devenu une institution permanente qui comporte un élément de surveillance maritime. Plusieurs problèmes touchent l'architecture de défense du continent. Nous collaborons étroitement avec le MDN. Nous participons pleinement à l'exercice à ses côtés. Je m'entretiens avec mes collègues du ministère de la Défense nationale — pas tous les jours, mais presque un jour sur deux, même si le sujet n'est pas toujours l'architecture de défense du continent. D'autres questions entrent en jeu.

**Le sénateur Zimmer :** Pouvez-vous expliquer le but du Programme de recherche et d'information dans le domaine de la sécurité internationale? Que fait le gouvernement de l'information qu'il obtient grâce à ce programme? Comment l'utilise-t-il? Pouvez-vous expliquer comment on obtient l'information en question et, grâce au programme, comment on l'utilise?

**Mme Swords :** Je ne sais pas très bien ce que vous voulez dire.

**Le sénateur Zimmer :** Je crois savoir qu'il y a un programme d'information à votre direction. Comment l'information en question est-elle obtenue?

**Mme Swords :** C'est un programme modeste qui existe à la direction. Il s'agit le plus souvent d'aide en rapport avec la non-prolifération. Il est parfois utile de financer une conférence portant sur le désarmement ou la non-prolifération. Le programme en question est peut-être le seul qui entre dans la catégorie à laquelle vous avez fait allusion.



**Senator Zimmer:** That is the one I am referring to. I want to know how that information has changed and what they do with that information.

**Ms. Swords:** I will get back to you on exact details on what has been done in the last year. I took up this function only in September.

Generally speaking, they fund conferences or a consultation process to bring in people from across the country engaged in security issues to give us advice.

**Senator Moore:** The chair touched on your role as an ambassador. I should like to know what the relationship is between the CSIS personnel who are stationed abroad and Foreign Affairs. As the ambassador, are you in charge of all intelligence activity? For example, when you were in the Netherlands, did this come under your supervisory role? What is the relationship between you as an ambassador and the CSIS personnel who may be stationed in the country in which you are representing Canada?

**Ms. Swords:** There is a memorandum of understanding between our department and CSIS that sets out some of those roles and responsibilities. The CSIS officers who are abroad are liaison officers. They are liaising with the local security agency. Their activities tend to be more in the nature of not running operations but liaison and gathering information that the local intelligence organization would have. Some of what is in the MOU is very pedestrian. It concerns which benefits one gets and who has a say in the appraisal. Basically, the liaison officer is to ensure that the head of mission is informed of any major issues that affect their program but not daily operations by any means.

**Senator Moore:** Do they report to you as ambassador?

**Ms. Swords:** They report to the head of mission in the sense that, certainly in the missions I have been in, they would regularly meet with the ambassador and brief the ambassador on general things they are doing or the situation in the country. Do they report in the sense that the head of mission would be signing off on everything they write, as you might do with a foreign service officer? No. It is a different kind relationship than what you would have with someone who is actually part of the Department of Foreign Affairs.

**Senator Moore:** To whom would those personnel report? Would it be someone in Canada?

**Ms. Swords:** Their daily operations would be reported directly back to CSIS headquarters in Canada.

**Senator Moore:** On page 3 of your presentation, you went through section 16 of the CSIS Act:

**Le sénateur Zimmer :** C'est celle à laquelle je fais allusion. Je veux savoir en quoi l'information en question a évolué et ce que les autorités font de cette information.

**Mme Swords :** Je vous transmettrai des précisions sur ce qui s'est fait au cours de l'année. Je n'ai commencé à occuper mon poste qu'en septembre.

De façon générale, le programme sert à financer des conférences ou un processus de consultation qui réunit des responsables de la sécurité de toutes les régions du pays, pour qu'ils puissent nous donner des conseils.

**Le sénateur Moore :** Le président a abordé la question de votre rôle en tant qu'ambassadeur. J'aimerais savoir à quoi ressemble la relation entre le personnel du SCRS posté à l'étranger et le personnel des Affaires étrangères. À titre d'ambassadrice, êtes-vous responsable de toute l'activité de renseignement? Par exemple, à l'époque où vous étiez aux Pays-Bas, exerciez-vous un contrôle sur cette activité? Quelle est votre relation à vous, en tant qu'ambassadrice, et le personnel du SCRS posté dans le pays où vous représentez le Canada?

**Mme Swords :** Notre ministère et le SCRS ont conclu un protocole d'entente qui expose les rôles et les responsabilités en rapport avec certaines de ces questions. Les agents du SCRS postés à l'étranger sont des agents de liaison. Ils assurent la liaison avec l'organisme local chargé de la sécurité. Leur travail consiste non pas tant à mener des opérations clandestines qu'à recueillir des renseignements et à assurer la liaison avec l'organisme local de renseignement. Le protocole d'entente comporte des éléments tout à fait prosaïques. Il s'agit de savoir qui tire parti de quoi et qui a son mot à dire dans l'évaluation. Essentiellement, l'agent de liaison vise à informer la mission de toute grande question susceptible d'avoir une incidence sur son programme, mais il ne s'agit d'aucune façon d'opérations quotidiennes.

**Le sénateur Moore :** Est-ce qu'ils sont comptables à l'ambassadeur?

**Mme Swords :** Ils sont comptables au chef de mission dans le sens où — et j'ai certainement vu cela dans les missions où j'ai été moi-même — ils rencontrent périodiquement l'ambassadeur et lui présentent un aperçu général de la situation du pays ou de ce qu'ils y font. Sont-ils comptables dans le sens où le chef de mission aurait à signer tous les documents qu'ils produisent, comme c'est le cas d'un agent du service extérieur? Non. La relation n'est pas la même que celle qu'on aurait avec un véritable employé du ministère des Affaires étrangères.

**Le sénateur Moore :** À qui le personnel en question est-il comptable? Est-ce quelqu'un au Canada?

**Mme Swords :** Il rend compte de ses opérations quotidiennes directement à l'administration centrale du SCRS au Canada.

**Le sénateur Moore :** À la page 3 de votre mémoire, vous citez l'article 16 de la Loi sur le SCRS :

Subject to this section, the Service may, in relation to the defence of Canada or the conduct of the international affairs of Canada, assist the Minister of National Defence or the Minister of Foreign Affairs, within Canada . . .

You may request the authority for CSIS to do that, and CSIS may do it, but does CSIS still not need to have the permission of the Minister of Public Safety?

**Ms. Swords:** Not vis-à-vis this act. I am not familiar with what sorts of ministerial directives they may have. You would have to ask the head of CSIS.

**Senator Moore:** So they "may" help. It is not a "shall."

**Ms. Swords:** Generally, in terms of legal interpretation, "may" is permissive as opposed to mandatory.

**Senator Moore:** Does this happen often? Can you outline the nature of such a request and the extent of such requests?

**Ms. Swords:** I believe it is an operational issue as to how often it would happen. I cannot say the number of times. It relates more to situations where we think there may be value in collecting information here in Canada with regard to the intentions of a particular government. A request is made to CSIS through our minister that goes through a whole process. If the issue concerns SIGINT, signals interpretation, then it goes to court and the Federal Court approves it. There is a whole process to it.

**Senator Moore:** Does this happen often? Is the frequency once a month or once a week? What has been the history, say, for the last five years? I know you are new at this, but someone must have that answer.

**Ms. Swords:** It does happen. As to the frequency, I am not able to say, but I do not necessarily think it is prudent to say a number of times a month. There may be others who may find that of interest to them. It is not something that we do all the time. We do it when we think there is particular information that would be of value with respect to a particular government.

**Senator Banks:** To pursue that question, you were careful, in answer to Senator Moore's question, to talk about those requests made to CSIS in Canada. How about those requests made to CSIS for intelligence gathering and information gathering outside of Canada? Does DFAIT do that from time to time?

**Ms. Swords:** Section 16 refers only to a gathering of intelligence within Canada. That is why I was referring to that.

**Senator Banks:** Does DFAIT ask CSIS to do that outside of Canada?

Sous réserve des autres dispositions du présent article, le Service peut, dans les domaines de la défense et de la conduite des affaires internationales du Canada, prêter son assistance au ministre de la Défense nationale ou au ministre des Affaires étrangères, dans les limites du Canada...

Vous pouvez demander l'autorisation voulue pour que le SCRS s'adonne à cela, et le SCRS peut s'y adonner, mais le SCRS n'a-t-il tout de même pas besoin d'avoir la permission du ministre de la Sécurité publique?

**Mme Swords :** Pas vis-à-vis de cette loi. Je ne suis pas au courant des instructions du ministre dans son cas. Il faudrait poser la question au directeur du SCRS.

**Le sénateur Moore :** C'est donc qu'il « peut » aider. Il n'est pas dit directement qu'il « aide ».

**Mme Swords :** De façon générale, pour ce qui est de l'interprétation des lois, cela évoque une possibilité plutôt qu'une règle obligatoire.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que cela se produit souvent? Pouvez-vous décrire la nature d'une telle demande et l'ampleur de telles demandes?

**Mme Swords :** La fréquence m'apparaît être une question opérationnelle. Je ne saurais dire combien de fois cela se produit. Il s'agit le plus souvent de situations où nous croyons qu'il serait peut-être utile de recueillir des renseignements ici au Canada à propos des intentions d'un gouvernement particulier. Notre ministre adresse au SCRS une demande qui passe par toute une série d'étapes. S'il est question de SIGINT, d'interprétation de transmissions, la question est soumise au tribunal, et la Cour fédérale est chargée d'approuver la demande. Il y a toute une série d'étapes.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que cela se produit souvent? Est-ce une fois par mois ou une fois par semaine? Qu'en est-il, disons, pour ce qui est des cinq dernières années? Je sais que vous êtes nouvelle, mais quelqu'un doit posséder la réponse.

**Mme Swords :** Cela arrive. Quant à la fréquence, je ne saurais dire, mais il ne m'apparaît pas nécessairement prudent de dire que c'est tant de fois par mois. Il y a peut-être des gens qui trouveraient cela intéressant. Ce n'est pas une chose à laquelle nous nous adonnons tout le temps. Nous nous y adonnons là où nous croyons qu'une information particulière serait utile en rapport avec un gouvernement particulier.

**Le sénateur Banks :** À propos de la même question, en répondant à la question du sénateur Moore, vous avez pris soin de parler des demandes adressées au SCRS au Canada. Qu'en est-il des demandes adressées au SCRS, pour qu'il y ait collecte de renseignements et d'information, en dehors du Canada? Le MAECI le demande-t-il de temps à autre?

**Mme Swords :** L'article 16 n'évoque que le cas de renseignements recueillis dans les limites du Canada. C'est pourquoi je m'y reportais.

**Le sénateur Banks :** Le MAECI demande-t-il au SCRS de recueillir des renseignements en dehors du Canada?



**Ms. Swords:** Not the collection of foreign intelligence. There could be security intelligence, as we discussed, that could be of interest to us from a foreign intelligence point of view that might also be a security intelligence issue.

**Senator Banks:** Does that happen from time to time?

**Ms. Swords:** Senator, I honestly do not know. I am trying to think of whether that has happened during my time. I do not think it has. For the most part, the information that we have needed we have received from allied sources or from our own reporting, or CSIS is already gathering information on the security intelligence side and it is distributed to those who need to know within all of Canada.

**Senator Banks:** It would be very helpful to us in our understanding of the process if you could explain that to us by sending the information to the committee clerk, specifically, the nature and extent and perhaps the frequency of requests to CSIS that fall under section 16, or those that are made for activities and information gathering outside the country, without getting specific as to where, when and what it is about, just how often it might happen. We would be very grateful if you could undertake to do that.

Some of us on this committee were members of an interparliamentary committee of both Houses of Parliament involving all parties that were tasked to examine in other countries the question of parliamentary oversight of security. We took it upon ourselves to include foreign intelligence gathering. Canada is the only country, among any significant countries in the world, that does not have any significant parliamentary oversight at that particular level. With respect to the increased robustness of Canada's information gathering outside the country, which we hope very much is forthcoming, I would assume that DFAIT would have been asked about this by the government, to comment on it and to give advice on it. Is that the case?

**Ms. Swords:** The O'Connor report, Volume II, did comment on oversight in connection with our consular activities where they intersect with security or national security issues. We have been asked for our views on how one might set that up. There have certainly been discussions at the deputies' level about models of parliamentary oversight, and our department is part of those discussions.

**Senator Banks:** In your opinion, is parliamentary oversight of foreign intelligence gathering and foreign information gathering, foreign security informing gathering, a good idea?

**Ms. Swords:** Senator, to appear before a parliamentary committee and say that I did not think it was a good idea might not be well received. Seriously, I think it is more a question of how one does it. How does one preserve the sensitive nature of the information? What do you mean by oversight? What are you overseeing? Do not forget that, when it comes to diplomatic reporting, our minister reports to the Standing Committee on

**Mme Swords :** Pas de recueillir des renseignements étrangers. Ce pourrait être des renseignements de sécurité, comme nous en avons discuté, qui sont susceptibles de nous intéresser du point de vue du renseignement étranger et qui font entrer en jeu également une question liée aux renseignements de sécurité.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que cela se produit de temps à autre?

**Mme Swords :** Sénateur, je ne le sais honnêtement pas. J'essaie de me rappeler si c'est arrivé durant mon séjour. Je crois que non. Pour la plus grande part, l'information dont nous avons eu besoin, nous l'avons puisée dans les sources alliées ou dans notre propre rapport, sinon le SCRS recueille déjà des renseignements de sécurité qui sont diffusés à toutes les personnes qui ont besoin de les connaître, dans tout le Canada.

**Le sénateur Banks :** Nous serions nettement mieux placés pour comprendre le processus si vous nous l'expliquiez, en transmettant les informations voulues au greffier du comité, et particulièrement au sujet de la nature et de l'ampleur, et peut-être de la fréquence, des demandes adressées au SCRS en application de l'article 16 ou relativement à des activités, notamment la collecte d'information, en dehors du pays, sans préciser pour autant ce qui est recueilli où et à quel sujet, en indiquant seulement la fréquence possible. Nous vous serions très reconnaissants.

Au comité, certains d'entre nous siégeons au comité parlementaire mixte multipartite qui avait pour tâche d'examiner, pour d'autres pays, la question de la surveillance par le Parlement du domaine de la sécurité. Nous avons décidé nous-mêmes d'inclure la collecte de renseignements étrangers. Parmi les pays qui comptent, le Canada est le seul où le Parlement n'exerce pas vraiment de surveillance à ce sujet. Quant au raffermissement du travail de Canadiens de collecte de renseignements en dehors du pays, objectif auquel nous souscrivons vraiment, je présume que le gouvernement a demandé au MAECI ses commentaires et ses conseils. Est-ce le cas?

**Mme Swords :** Le volume II du rapport O'Connor traite de la surveillance de nos activités consulaires dans les cas où la sécurité, la sécurité nationale est en jeu. Nous avons été appelés à donner notre point de vue sur la façon de faire les aménagements nécessaires à cet égard. Les sous-ministres ont certainement eu des discussions sur les modèles possibles de surveillance parlementaire, et notre ministère a pris part à ces discussions.

**Le sénateur Banks :** À votre avis, est-ce une bonne idée que le Parlement exerce une surveillance sur la collecte de renseignements étrangers, la collecte de renseignements de sécurité en rapport avec d'autres pays?

**Mme Swords :** Sénateur, si je venais témoigner devant un comité parlementaire et que je disais que ce n'est pas une bonne idée à mon avis, ce ne serait pas très bien reçu. Sérieusement, je crois qu'il faut s'attacher davantage à la question de savoir comment procéder. Comment préserver le caractère confidentiel de l'information? Qu'entendez-vous par surveillance? Que surveillez-vous? N'oubliez pas que, pour ce qui est des rapports

Foreign Affairs on a regular basis and is accountable to Parliament daily in Question Period. There are many questions about what is meant by "oversight."

If there is to be more robust oversight by Parliament, it is important that the appropriate resources are provided to departments to ensure that they can prepare for that. Sometimes, no resources are allocated, which means that departments have to do less of something else that you would otherwise be doing in order to prepare the right materials.

**Senator Banks:** This committee heard those points and took them into account in its report.

**The Chairman:** Excuse me, Senator Banks. Ms. Sword, you used the word "oversight." Was that the word you intended to use?

**Ms. Swords:** I used the word that the senator used.

**The Chairman:** You then validated his comment. Do you agree that it should be "parliamentary oversight?"

**Ms. Swords:** Are you making a distinction between oversight and review?

**The Chairman:** Yes.

**Ms. Swords:** I was not making that distinction. I was using Senator Banks' word. Again, there is the question about what you mean by "oversight" — the extent to which the parliamentary committee looks at it, how it affects the resources and how it is set up.

**Senator Banks:** Yes, but that is part of the question, although I am not sure that we were to discuss that today. With regard to the distinction between oversight and review, it was the committee's view, to a degree at least, that it ought to be oversight, but not in the sense that any parliamentarian should ever know, let alone make public, operational matters. However, review of what has gone on in the past in determining whether it was either sufficient, correct or otherwise is a quite different thing from being able to receive an assurance in Parliament that a matter in a country abroad is being looked after. Those are two very different things, but because we have opened the discussion, what would your view be in respect of the distinction between "oversight" and "review?"

**Ms. Swords:** As you said, there is a difference. There are different degrees of resource involvement and of parliamentary involvement in a process. You would need to think about some of the existing oversight mechanisms that CSIS has and how parliamentary review/oversight would affect that. In our case, you would have to think about the operations of the Department of Foreign Affairs and International Trade vis-à-vis parliamentary review that occurs now on a regular basis by our minister appearing before the committee in the other place.

diplomatiques, notre ministre rend périodiquement compte au Comité permanent des affaires étrangères et qu'il est comptable au Parlement, tous les jours, durant la période de questions. Le sens du terme « surveillance » évoque de nombreuses questions.

S'il faut raffermir le travail de surveillance du Parlement, il importe que les ministères soient dotés des ressources voulues pour s'y préparer. Parfois, aucune ressource n'est prévue, ce qui veut dire que le ministère doit rogner sur une autre activité afin de pouvoir préparer les bons documents.

**Le sénateur Banks :** Le comité a entendu ces arguments et en a tenu compte dans son rapport.

**Le président :** Je m'excuse, sénateur Banks. Madame Swords, vous avez utilisé le terme « surveillance ». Est-ce bien le terme que vous souhaitiez utiliser?

**Mme Swords :** J'ai utilisé le terme que le sénateur lui-même a employé.

**Le président :** Puis vous avez validé son observation. Êtes-vous d'accord pour dire que nous devrions parler de « surveillance » assurée par le Parlement?

**Mme Swords :** Est-ce que vous faites une distinction entre surveillance et examen?

**Le président :** Oui.

**Mme Swords :** Je ne faisais pas de telle distinction. J'employais le terme utilisé par le sénateur Banks. Encore une fois, il faut savoir ce que l'on entend par « surveillance » — la mesure dans laquelle le comité parlementaire s'y attache, la manière d'y affecter les ressources et la façon de mettre cela sur pied.

**Le sénateur Banks :** Oui, mais c'est là une partie de ma question, mais je ne suis pas sûr que nous devions discuter de cela aujourd'hui. Quant à la distinction entre surveillance et examen, le comité était d'avis, dans une certaine mesure, tout au moins, que c'est le terme « surveillance » qu'il faudrait employer, mais pas dans le sens où les parlementaires ne devraient jamais connaître les questions opérationnelles, encore moins les rendre publiques. Cependant, examiner ce qui s'est fait par le passé pour déterminer si c'est suffisant, correct ou autrement, c'est très différent du fait de pouvoir obtenir au Parlement l'assurance qu'une question survenant dans un pays quelconque reçoit l'attention voulue. Ce sont deux choses très différentes, mais comme nous avons lancé la discussion, que pensez-vous de la distinction entre « surveillance » et « examen »?

**Mme Swords :** Comme vous le dites, il y a une différence. Il y a des différences du point de vue des ressources consacrées à la tâche et de la participation du Parlement à l'exercice. Il vous faudrait réfléchir à certains des mécanismes de surveillance déjà en place au SCRS et à l'incidence qu'aurait sur eux le travail d'examen ou de surveillance du Parlement. Dans notre cas, il vous faudrait réfléchir aux opérations du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international dans le contexte de l'examen parlementaire auquel se prête périodiquement notre ministre en comparaisant devant le comité à l'autre endroit.



They are quite different in nature, as you say. The objective of oversight in the past in Canada has been related mainly to the degree of intrusiveness into individual Canadians' activities as opposed to questions related to what is happening in foreign countries.

**Senator Banks:** That is precisely the question.

**Ms. Swords:** The government will need to make a decision on which way it wants to go.

**Senator Banks:** We hope they make that decision pretty soon.

We just missed seeing you when we were in The Hague, which is too bad because we had an interesting time. In respect of the question we have skirted around about whether an ambassador or head of mission would know what is happening in a foreign country, your response to Senator Moore's question was clear to the extent that it was understood at the time. However, after this thing becomes more robust and we are receiving more covert information from another country, would it be the case that an ambassador would know that an operative gathering intelligence covertly is in the country, not necessarily attached to the mission, not accredited, and therefore at risk? Is it your view that the ambassador would know or should know that?

**Ms. Swords:** If there were a risk that what the person was doing would have a negative impact on the bilateral relations between Canada and the foreign country, it would be important for the ambassador to know that, although it would not necessarily be the case in every instance. I am thinking of my experience with the RCMP, for example, who are careful about not telling the ambassador about criminal investigations because they cannot divulge that information. However, if the RCMP think something might become difficult or an irritant or might attract a great deal of attention in Canada, they will tell us about an operation, what it relates to — drugs, say — when they expect something to happen, perhaps in the next 24 hours, and that we need to be ready. The RCMP does not convey to us the details, however; they do not relay the details of things that do not rise to that level of possible public attention.

**Senator Banks:** Once you have that information, wherever it ends up, what is the extent of the relationship between DFAIT and the international assessment staff in the Privy Council Office? Do they produce the assessments at the direction of DFAIT? How does that process work? How is the information in that process sent out to those who need it?

**Ms. Swords:** The international assessment staff at PCO operates both ways. At times, we ask them to prepare a report on a particular situation; at other times, they are asked by another department to do that. They circulate it quite widely. It works both ways.

Ils sont d'une nature très différente, comme vous le dites. Au Canada, dans le passé, l'objectif de la surveillance a surtout visé à jauger le degré d'ingérence des autorités dans les activités des particuliers, par opposition à ce qui peut se passer dans un autre pays.

**Le sénateur Banks :** C'est justement la question.

**Mme Swords :** Le gouvernement devra décider dans quelle voie il souhaite s'engager.

**Le sénateur Banks :** Nous espérons qu'il saura se décider bientôt.

Nous nous sommes manqués de justesse à La Haye, ce qui est dommage : notre séjour s'est révélé intéressant. Quant à la question qui nous a valu tant d'esquive, soit de savoir si un ambassadeur ou le chef d'une mission serait au courant de ce qui se passe dans un pays étranger, votre réponse à la question du sénateur Moore était claire dans la mesure où on l'a comprise à ce moment-là. Tout de même, une fois que les autorités auront raffermi la collecte et que nous recevrons davantage de renseignements secrets provenant d'autres pays, croyez-vous que l'ambassadeur saura qu'il y a un agent qui recueille clandestinement des renseignements dans le pays, agent qui n'est pas forcément rattaché à la mission, pas accrédité, et donc à risque? À votre avis, est-ce que l'ambassadeur serait au courant, et devrait-il l'être?

**Mme Swords :** Si l'activité de la personne risquait de se répercuter négativement sur les relations entre le Canada et le pays en question, il serait important que l'ambassadeur soit au courant, mais ce ne serait pas forcément ni toujours le cas. Je songe à mon expérience à la GRC, par exemple. La GRC prend garde de ne pas parler à l'ambassadeur des enquêtes criminelles car elle n'est pas autorisée à divulguer une telle information. Toutefois, si la GRC entrevoit une difficulté ou un irritant ou un élément susceptible d'attirer beaucoup l'attention au Canada, elle nous dira qu'il y a une opération, ce qu'elle vise — une histoire de drogue, disons —, ce à quoi elle s'attend, peut-être au cours des 24 prochaines heures, et qu'il nous faut nous préparer. La GRC ne nous donne pas de précisions, toutefois. Elle ne donne pas de précisions sur les situations qui ne susciteraient pas une telle attention du public.

**Le sénateur Banks :** Une fois que vous avez en main l'information en question, quel qu'en soit l'aboutissement, quelle est la nature de la relation entre le MAECI et le personnel chargé des évaluations internationales au Bureau du Conseil privé? Y produit-on les évaluations à la demande du MAECI? Comment le processus fonctionne-t-il? Dans le contexte, comment l'information est-elle transmise à ceux qui ont besoin de savoir?

**Mme Swords :** Le personnel chargé des évaluations internationales au BCP travaille dans les deux sens. Parfois, nous lui demandons de préparer un rapport sur une situation particulière; d'autres fois, c'est un autre ministère qui lui demande de le faire. Il y a alors une très large diffusion. Cela se fait dans les deux sens.

Some of the information they are using for their assessments could be from our diplomatic reporting, or from allied sources or off the Internet. Some information can help us understand something that comes from an open source. The IAS pulls it all together, and operates on the bases of specific requests and ongoing interests that they know about. For example, they prepare a daily intelligence summary containing short briefs on each one, whether or not we ask for them.

**Senator Banks:** On my final question concerning that, it appears that we will become more robust in gathering information elsewhere. We agree with that. Do you agree that, given the constraint on DFAIT — that is, that it does not operate covertly and that it does not establish unfavourable relations with another country — we need to beef up our foreign and security intelligence gathering mechanisms and the assessment processes so that the information can be processed to our advantage?

**Ms. Swords:** We need to figure out the cost and the benefit, where the existing gaps are in the collection process with our allies and whether the gaps are significant. We need to ensure that we have the right assessment and analysis in place to make use of whatever information we gather. There are a number of variables. At times, I am given to wondering whether we should not simply collect covertly. However, the question is much broader than that and must include determining what information we need to have, how we should obtain it, what it will cost to do so and whether we have the right capacity to analyze it.

**Senator Banks:** Do you think there is a shortfall in the information we obtain as opposed to the information that we need?

**Ms. Swords:** You could always have more information, without question. There might be gaps in specific areas, but I cannot say that I have sensed a huge gap in the past. At times, there are gaps in the timeliness of obtaining the information.

**Senator Banks:** You have been at the international negotiating tables. There must be a certain amount of quid pro quo. If we want to sit at the table and receive information we must be able to give information. If we do not have groceries to put on the table we cannot attend the whole meeting and hear what we need to. Is that not a factor? We have heard that it is. Tell us whether that is true.

**Ms. Swords:** We are a net importer of covertly collected foreign intelligence. At the same time, we produce some in Canada ourselves, and that is why I keep coming back to some of the diplomatic reporting: the overt. There are times when foreign-intelligence-gathering agencies find the information that

Les informations qui servent à leur évaluation proviennent parfois de nos rapports diplomatiques, sinon de sources alliées ou d'Internet. L'information peut nous aider à comprendre un fait révélé dans une source ouverte. Le Bureau de l'évaluation internationale réunit toutes les données et agit en réponse à des demandes précises ou pour défendre des intérêts qui lui sont connus. Par exemple, il prépare un résumé quotidien qui présente un sommaire pour chacun des cas, que nous le demandions ou non.

**Le sénateur Banks :** À propos de la dernière question que j'ai posée, à ce sujet, il semble que nous allons raffermir la collecte de renseignements faite ailleurs. Nous sommes d'accord avec cela. Étant donné les limites du champ d'action du MAECI — qui ne doit pas mener d'opérations clandestines ni établir de relations défavorables avec un autre pays —, êtes-vous d'accord pour dire qu'il nous faut renforcer nos mécanismes de collecte des renseignements étrangers et renseignements de sécurité, ainsi que les procédés d'évaluation, pour que l'information puisse être traitée à notre avantage?

**Mme Swords :** Nous devons déterminer les coûts et les avantages de la chose, déceler les lacunes du processus de collecte aux côtés de nos alliés et déterminer si elles sont importantes. Nous devons nous assurer que notre analyse et notre évaluation sont justes avant d'utiliser les informations que nous réunissons, quelles qu'elles soient. Plusieurs variables entrent en ligne de compte. Parfois, je me prends à me demander si nous ne devrions pas simplement recueillir les renseignements de manière clandestine. Cependant, la question est d'une portée nettement plus vaste et doit inclure le fait de déterminer quelles sont les informations dont nous avons besoin, comment nous devrions nous y prendre pour les obtenir, les coûts que cela suppose et nos possibilités de les analyser convenablement.

**Le sénateur Banks :** Croyez-vous qu'il y a une lacune quant à l'information que nous obtenons, par opposition à l'information dont nous avons besoin?

**Mme Swords :** On peut toujours obtenir plus d'information, cela ne fait aucun doute. Il y aura peut-être des lacunes à des points de vue particuliers, mais je ne saurais dire que j'ai senti qu'il y a eu par le passé de très grands manques. Parfois, nous n'arrivons pas à obtenir l'information en temps utile.

**Le sénateur Banks :** Vous avez déjà été présente aux tables de négociation des forums internationaux. C'est donnant-donnant dans une certaine mesure. Si nous voulons être présents à la table et recevoir de l'information, il nous faut donner de l'information. Si nous n'avons rien de solide à mettre sur la table, nous ne pouvons assister à la réunion entière et entendre ce qu'il nous faut entendre. N'est-ce pas là un facteur? Nous avons entendu dire que c'est un facteur. Dites-nous si c'est vrai.

**Mme Swords :** Notre pays est un importateur net de renseignements étrangers recueillis clandestinement. En même temps, nous en produisons nous-mêmes au Canada, et c'est pourquoi je reviens toujours à une partie des rapports diplomatiques : la partie ouverte. Parfois, les services de collecte



we gather through diplomatic sources or through our embassies abroad to be almost as interesting to them as something that might be collected covertly.

It is based on people living in a foreign country, gathering information from a variety of sources, and putting it in a context.

**Senator Banks:** Into whichever category they fall, can Canada's foreign information requirements be addressed and dealt with by DFAIT now and into the future?

**Ms. Swords:** There are questions of resources that need to be looked at. We need to look at what the intelligence community needs, as a whole, in Canada. If resources are there, how best we can collect collectively. There are probably roles for all of us.

**Senator Banks:** If money were not a problem, would DFAIT be the best way to address our requirements?

**Ms. Swords:** There are roles for all departments to play.

**Senator Zimmer:** If you look at the other end of the culvert, would the driving force be the need for that information, which then would create the criteria and mandate to say, we need these resources to fulfil this need? Would you not do it from the other end? Do you do it only when you have the resources?

Is there a perceived lack of need or not saying what we need? If the resources drive it, maybe there are other needs you should address rather than relying on what resources are available. Would you not look at the other end?

**Ms. Swords:** We could look at it from both ends. There are times when, if needs are identified and the resources are not there to go with them, then we must stop doing something else to meet those needs.

**Senator Zimmer:** Priorities come into play.

**Ms. Swords:** Then, there are risks.

**The Chairman:** In responding to Senator Banks' question about the relationship of the hypothetical ambassador to the staff and embassy, you gave us the example of the RCMP who said they would bring something to your attention if they thought there might be a problem. In collecting intelligence, what role should the ambassador play in determining what intelligence needs to be collected in that country?

**Ms. Swords:** The ambassador is one of the players, but obviously, others in Canada have an interest in what is collected there as well.

de renseignements étrangers estiment que l'information que nous réunissons grâce aux sources diplomatiques ou à nos ambassades à l'étranger est presque aussi intéressante à leurs yeux qu'un élément d'information que nous aurions obtenu clandestinement.

Cela provient de gens qui vivent dans un pays étranger, qui recueillent des informations auprès de diverses sources et qui situent cela dans un contexte.

**Le sénateur Banks :** Quelle que soit la catégorie dans laquelle l'information entre, aujourd'hui et pour l'avenir, le MAECI est-il en mesure de répondre aux besoins du Canada en matière de renseignements étrangers?

**Mme Swords :** Il faut regarder les ressources. Il faut regarder ce dont a besoin le milieu du renseignement, dans son ensemble, au Canada. Si les ressources sont disponibles, il faut alors savoir comment procéder collectivement. Chacun d'entre nous a probablement un rôle à jouer.

**Le sénateur Banks :** Si l'argent ne pose aucun problème, la meilleure façon de répondre à nos besoins consisterait-elle à passer par le MAECI?

**Mme Swords :** Tous les ministères ont un rôle à jouer.

**Le sénateur Zimmer :** Si vous regardez à l'autre bout de la lorgnette, la grande motivation est-elle le besoin de posséder cette information, puis cela donne les critères et le mandat voulus : il nous faut ces ressources pour répondre à ce besoin? N'est-il pas possible de procéder en prenant pour point de départ l'autre bout? Agissez-vous seulement lorsque vous avez les ressources nécessaires?

A-t-on l'impression que les gens n'ont pas besoin de tels renseignements ou encore les gens omettent-ils de le dire? Si ce sont les ressources qui sont à l'origine de la démarche, il faudrait peut-être se pencher sur d'autres besoins, plutôt que de compter sur les ressources disponibles. Ne prendriez-vous pas le problème par l'autre bout de la lorgnette?

**Mme Swords :** Nous pouvons aborder le problème par les deux bouts. Parfois, là où on décèle un besoin sans que les ressources y soient, il nous faut interrompre une autre activité pour agir et répondre aux besoins relevés.

**Le sénateur Zimmer :** L'ordre de priorité s'applique.

**Mme Swords :** Puis, il y a les risques.

**Le président :** Pour répondre à la question du sénateur Bank à propos de la relation entre l'ambassadeur fictif et le personnel de l'ambassade, vous nous avez donné l'exemple de la GRC, qui a affirmé qu'elle signalerait une chose à votre attention si elle croyait que cela pouvait poser un problème. Quel rôle devrait jouer l'ambassadeur quand il s'agit de déterminer quel renseignement il faut recueillir dans le pays en question?

**Mme Swords :** L'ambassadeur est un des acteurs qui entrent en jeu, mais, évidemment, il y en a d'autres au Canada qui ont aussi un intérêt pour le renseignement qui sera recueilli.

It is good to set priorities, but there can be intelligence also that is directly related to that mission. For example, what if there is a bomb threat or a threat against all western missions? That information might come in through the CSIS person. That is the kind of information that an ambassador would expect to know and be told right away, irrespective of whether there is ongoing intelligence collection activities in that country.

**The Chairman:** Thank you very much for coming. We will invite you back again over the coming months. You have undertaken to provide information to us on a number of items. We look forward to receiving that information.

Our next witness today is Professor Martin Rudner, from Carleton University, who is a professor at the Norman Paterson School of International Affairs and the founding director for the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies. He is the author of over 80 books and articles dealing with Southeast Asia, international affairs and security and intelligence studies. He appears frequently in the Canadian and international media as a commentator.

We are pleased that you are here today. I understand you have a short statement for us. You have the floor.

**Martin Rudner, Professor, Director, Canadian Centre for Intelligence and Security Studies, Carleton University, as an individual:** Thank you for the honour and privilege of appearing before the committee on a subject that I think we all are concerned about, which is the role of intelligence in Canada. I also want to address my comments to the role of intelligence studies in the universities as a means of, first, educating Canadians about the role of intelligence in statecraft; second, preparing a cadre of Canadians at the graduate level for positions not only in the intelligence community, but broadly in government, the private sector and in public civil society organizations, who are knowledgeable about the place of intelligence in a democracy; and, third, advancing knowledge at a research level globally as Canadians, as to what we could contribute to understanding the role of intelligence in democracies in responding to threats to the values of democracies.

I have entitled my brief presentation, "What is wrong with this picture: The landscape in Canada, in academe, for intelligence and security studies, where we are at and why we are there."

In regard to the "where we are at" question, it is both a pleasure and a sadness to say that in all the Canadian university community, there are 13 academics who would be defined by world standards as competent in intelligence and security studies — competence being defined as having contributed to the refereed scholarly literature so they are regarded by their peers as colleagues, as part of the collegium

Il est bien de se donner un ordre de priorité, mais il peut y avoir aussi des renseignements qui sont directement liés à la mission en question. Par exemple, qu'est-ce qu'il advient en cas d'alerte à la bombe ou de menace visant l'ensemble des missions des pays occidentaux? L'information en question peut être relayée par l'agent du SCRS. C'est le genre d'information que l'ambassadeur s'attend à recevoir, immédiatement, qu'il y ait ou non des activités permanentes de collecte de renseignements dans le pays en question.

**Le président :** Merci beaucoup d'être venus. Nous allons vous inviter à revenir témoigner durant les mois à venir. Vous vous êtes engagés à nous fournir des informations sur plusieurs points. Nous espérons recevoir bientôt l'information en question.

Notre prochain témoin aujourd'hui est le professeur Martin Rudner, de l'Université Carleton, professeur à l'école des affaires internationales Norman Paterson et directeur-fondateur du Canadian Centre of Intelligence and Security Studies. Il a publié plus de 80 livres et articles sur l'Asie du Sud-Est, les affaires internationales et les études du renseignement et de la sécurité. Il est souvent appelé à commenter les actualités dans les médias canadiens et internationaux.

Nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui. Je crois savoir que vous avez une courte déclaration à présenter. Vous avez la parole.

**Martin Rudner, professeur, directeur, Canadian Centre for Intelligence and Security Studies, Université Carleton, à titre personnel :** Je vous remercie de l'honneur et du privilège que vous m'accordez en m'invitant à comparaître devant le comité à propos d'un sujet qui, je crois, nous préoccupe tous, soit le rôle du renseignement au Canada. Je souhaite aussi traiter de la fonction des études sur le renseignement dans les universités en tant que moyen, premièrement, de sensibiliser les Canadiens à la fonction du renseignement dans les affaires de l'État; deuxièmement, de préparer des étudiants canadiens aux études de deuxième cycle aux postes à combler non seulement dans le milieu du renseignement, mais aussi, de manière générale, au sein de l'administration gouvernementale, d'entreprises et d'organismes publics de la société civile, qui connaissent bien la place du renseignement dans une démocratie; et, troisièmement, en tant que Canadiens, de faire progresser la recherche mondiale dans le domaine, c'est-à-dire aider à mieux comprendre le rôle que peut jouer le renseignement en démocratie devant les menaces qui pèsent sur les valeurs des démocraties, justement.

J'ai intitulé mon exposé : « Qu'est-ce qui cloche? La situation des études sur le renseignement et la sécurité en milieu universitaire au Canada — où en sommes-nous et pourquoi en sommes-nous là? »

À la question « où en sommes-nous? » je répondrai avec bonheur et tristesse à la fois en disant que la communauté universitaire canadienne dans son ensemble compte 13 penseurs qui, d'après les critères internationaux, seraient jugés compétents en études sur le renseignement et la sécurité — le critère de compétence étant le fait d'avoir apporté une pierre à l'édifice documentaire en la matière, de sorte qu'ils sont vus comme des



in intelligence and security studies. Of the 13, two are retired; one will retire in five weeks — that is me — which leaves 10 in all the universities and departments across Canada.

What do these people do? Again, across Canada, nine universities offer courses in intelligence and security studies. My university, Carleton, offers courses in three of its units — the Norman Paterson School of International Affairs, political science and history. In other universities across Canada, single courses are offered here and there across the disciplines according to whether they have a person who is interested or knowledgeable.

In graduate programs across Canada, there is only one, and it is the Norman Paterson School of International Affairs, where this fall we will be launching the first and so far only in Canada master's program in intelligence and national security.

In research centres, there is only one, and it is the Norman Paterson School of International Affairs, where we have the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, of which I am the director.

We also have in Canada an immense resource that is being widely accessed by government, private sector and others, namely, the Canadian Association for Security and Intelligence Studies, CASIS, which is now in its twenty-seventh year. This year's conference, incidentally, will be held in Alberta at the University of Calgary, which literally brings together the world of intelligence studies — intelligence academics, officials of government and officials of the intelligence communities. The sad thing is the paucity of Canadians capable of speaking there, because there are so few of us, yet the world comes to us to meet on this topic. It is an interesting paradox.

What are the lacunae that I see? First, they are in intelligence studies as such. Most important, I believe I am correct in saying that we have one or two courses at most in Canadian intelligence history. Frankly, we have a distinguished intelligence history in this country beginning before the Second World War, and it remains untaught in history courses, political science courses and Canadian studies courses, unknown to most Canadians. You could pick up any number of textbooks on Canada and you will not find reference to what we have done well in wartime — the *Gouzenko* affair, the beginnings of counter espionage for our allies as well as ourselves, the Cold War and counterterrorism.

We also, frankly, do very poorly on terrorism studies. There are fewer than five courses in all of Canada on terrorism studies, and one will only be starting this fall, by a graduate of

colleagues par leurs pairs, comme membres de la communauté d'études sur le renseignement et la sécurité. Parmi les 13 en question, deux sont à la retraite, et un autre prendra sa retraite dans cinq semaines — cet autre, c'est moi —, ce qui laisse en tout et pour tout dix spécialistes de la question dans les universités de tout le Canada.

Quel est le travail de ces gens? Encore une fois, au Canada, neuf universités offrent des cours sur le renseignement et la sécurité. Mon université à moi, l'Université Carleton, offre des cours dans trois de ses programmes — les affaires internationales, à l'école des affaires internationales Norman Paterson, la science politique et l'histoire. D'autres universités au Canada proposent un cours, ici et là, dans une discipline ou dans l'autre, suivant qu'ils peuvent embaucher une personne qui s'y intéresse ou s'y connaît.

Parmi les programmes d'études supérieures au Canada, un seul, celui de l'École des affaires internationales Norman Paterson, et cela viendra à l'automne, propose un programme de maîtrise « canadienne » en renseignement et en sécurité nationale.

Dans les centres de recherche, un seul, et c'est celui de l'École des affaires internationales Norman Paterson, compte le Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, dont je suis le directeur.

Nous avons également au Canada un immense trésor auquel puisent largement des fonctionnaires, des intervenants du secteur privé et d'autres personnes, soit l'Association canadienne pour l'étude de la sécurité et du renseignement, ou CASIS, qui en est maintenant dans sa 27<sup>e</sup> année d'existence. Soit dit en passant, la conférence de cette année aura lieu en Alberta, à l'Université de Calgary. Cette conférence rassemble tous les acteurs du milieu des études sur le renseignement — les universitaires, les responsables gouvernementaux et les représentants des services de renseignement. Ce qui est triste, c'est que rares sont les Canadiens qui sont aptes à y prendre la parole, car nous sommes si peu nombreux à nous y retrouver, même si le monde entier vient à notre rencontre pour traiter de ce sujet. Voilà un paradoxe intéressant.

Quelles sont les lacunes selon moi? Premièrement, il y a les études sur le renseignement en elles-mêmes. Le plus important : à mon avis, je ne me trompe pas en affirmant qu'il y a tout au plus un cours ou deux sur l'histoire du renseignement au Canada. Pour être franc, il y a ici une brillante histoire du renseignement qui date d'avant la Seconde Guerre mondiale, mais cela n'est pas enseigné dans les cours d'histoire, dans les cours de sciences politiques ou dans les cours d'études canadiennes, et la plupart des Canadiens en ignorent l'existence. Vous pouvez choisir n'importe quel manuel d'histoire sur le Canada, mais vous n'y trouverez pas de référence à ce que nous avons accompli en temps de guerre : l'affaire *Gouzenko*, les balbutiements du contre-espionnage au profit de nos alliés et à notre profit aussi, la guerre froide et la lutte au terrorisme.

Pour être franc, nous affichons aussi de piètres résultats du côté des études sur le terrorisme. Dans tout le Canada, il y a moins de cinq cours sur le terrorisme, dont un qui commencera seulement

Carleton University, who is fortunately teaching at the University of Ottawa but sadly not at Carleton University. We cannot even have a capacity in Canada to teach courses on the topic of the day that concerns and threatens us all.

The protection of our critical national infrastructure is untaught across Canada. There is a single course on national security law in all law schools across Canada. Journalism schools offer nothing on intelligence or national security. In my opinion, it is tragic that our media representatives do not have access to knowledge about intelligence and national security as part of their professional development and coverage of a topic that people are interested in, concerned about and certainly ought to be made aware of.

There are missed opportunities coming from all of this. There are too many to mention, but two may be of specific concern to this committee.

Four years ago, we initiated an effort to develop a project addressing something that today is called homegrown terrorism. At that time, it was unknown. We put together a team of 12 scholars from nine countries, including professors of psychiatry, sociologist, anthropology and Islamic studies, mainly across Europe as well as North America. We could not obtain any funding at all from any source for a project on what amounts to homegrown terrorism. Therefore, others picked it up.

Sweden decided to run with it. While I am sitting here today, my colleagues are over in Stockholm on the first day of a major international conference — the second one, following up the first — with respect to studies on homegrown terrorism. How do we understand the alienation and the dynamics that create a pathology in societies of people who betray their countries for a terrorist cause? We could have had that here. We do not.

The second missed opportunity deals with, interestingly enough, museology or museums. When the new Canadian War Museum was being designed, we met with the directors of the museum and suggested having a gallery on Canadian intelligence history as part of Canada's active involvement in wartime, the Cold War, peacekeeping and other initiatives. The professionals were very interested, but it went nowhere.

Let me give you a sidebar: Among the most attractive museums in the world as we speak for people visiting places is the International Spy Museum in Washington, D.C., which is more of a Disneyland, not in a pejorative sense, but as portraying espionage. They do not use real artifacts. There is also the Imperial War Museum, in London, which does use real artifacts in its Secret War exhibition. I think it deprives us all of access to our understanding of Canada and of intelligence

à l'automne et qui sera donné par un diplômé de l'Université Carleton, qui enseigne heureusement à l'Université d'Ottawa mais non pas à l'Université Carleton, ce qui est triste. Au Canada nous n'arrivons même pas à nous donner les moyens voulus pour dispenser des cours sur le sujet de l'heure qui nous préoccupe et nous menace tous.

La protection de notre infrastructure critique n'est pas enseignée au Canada. Dans toutes les facultés de droit d'Canada, il y a un seul cours sur le droit en matière de sécurité nationale. Les écoles de journalisme ne proposent aucun cours sur le renseignement ou la sécurité nationale. À mon avis, c'est un fait tragique : les connaissances accumulées sur le renseignement et la sécurité nationale ne font pas partie du perfectionnement professionnel des représentants des médias ni ne permettent d'éclairer un sujet qui nourrit l'intérêt et les soucis des gens et dont on devrait certainement être conscient.

Toutes sortes d'occasions ratées sont liées à ce fait. Je n'en saurais les mentionner toutes tant elles sont nombreuses, mais deux d'entre elles intéresseront particulièrement le comité.

Il y a quatre ans, nous avons lancé un effort pour édifier un projet de lutte contre ce qui s'appelle aujourd'hui le terrorisme interne ou intérieur. À l'époque, c'était un phénomène inconnu. Nous avons mis sur pied une équipe de 12 universitaires provenant de neuf pays, dont des professeurs de psychiatrie, de sociologie, d'anthropologie et d'études islamiques, surtout en provenance d'Europe, mais d'Amérique du Nord aussi. Nous n'arrivions pas à obtenir du financement de quelque source que ce soit, pour un projet de lutte contre le terrorisme intérieur. D'autres ont donc saisi la balle au bond.

La Suède a décidé de porter le projet. Je suis assis ici aujourd'hui, mais mes collègues se trouvent à Stockholm, où c'est la première journée d'une grande conférence internationale — la deuxième, à la suite de la première — ayant pour thème l'étude du terrorisme intérieur. Comment comprendre le sentiment d'aliénation et la dynamique d'un phénomène qui est à l'origine d'une pathologie dans les sociétés où quelqu'un trahit son pays pour défendre une cause terroriste? Ce projet aurait pu être le nôtre. Il ne l'est pas.

Deuxième occasion ratée : c'est assez intéressant, il est question ici de muséologie ou de musées. Au moment de la conception du nouveau Musée canadien de la guerre, nous avons rencontré les administrateurs et proposé une galerie sur l'histoire du renseignement canadien en tant qu'élément des activités de guerre du Canada, de la guerre froide, des missions de maintien de la paix et d'autres initiatives. Les professionnels étaient très intéressés par la chose, mais le projet n'a jamais levé.

Permettez-moi une parenthèse : parmi les musées les plus attrayants que l'on trouve dans le monde, pour les gens qui aiment visiter ces endroits, il y a l'International Spy Museum de Washington, aux États-Unis, qui est un peu un Disneyland de l'espionnage — ce n'est pas dit de façon péjorative —, mais c'est cette façon-là de dépeindre l'espionnage. Ce ne sont pas de véritables artefacts qui sont utilisés. Il y a aussi l'Imperial War Museum, à Londres, qui utilise, lui, de véritables artefacts dans



that we do not have, in fact, for public education, a museum of Canadian intelligence and intelligence history.

Why are we there? To me, the more important question to where we are is why we are there.

A word about challenges facing the Government of Canada as a central government — and research funding is one of them. Let me quote from Budget 2007, which was presented a while back. Budget 2007 targeted research funding. Where? On energy, the environment, information and communications technologies, health sciences, management, business and finance. What is missing? National security is missing. Intelligence and national security is not a priority equal to what was defined as priority.

The government's Science and Technology Strategy: Mobilizing Science and Technology to Canada's Advantage was just announced on May 17, this month; \$9.2 billion was put forward for research and development of natural resources, the environment, health and information technology. What is missing? National security is missing.

Frankly, I personally find it distressing that national security is not a national priority for research.

Five or six years ago, Canada established a Canada Research Chairs Program, where 1,650-plus research chairs have been established under the program across the universities of Canada. In all of those, not one went to intelligence and national security. In other words, not only is this a low priority, it is a no priority.

The Canada Research Chairs Program says the universities did not ask. That is true, which is why it is such a no priority. Let me put the question back. Had universities not proposed the Canada Research Chair in, let us say, environment, Aboriginal study, women's study or trade policy, would the Canada Research Chairs Program have sat back and said, that is all right, or would they have gone after the universities and asked why they are not responding to urgent national priorities — and quite correctly so? The sad thing here is that they did not ask those questions.

The Social Sciences and Humanities Research Council abdicated any and all responsibilities for the promotion of research on intelligence and national security.

There is no mechanism on intelligence and national security, for example, equal to the very excellent program run by the Department of National Defence called the Security and Defence Forum. The Security and Defence Forum has funded approximately \$2 million a year to 13 research institutions

son exposition sur la guerre secrète. Voilà qui nous prive tous de connaissances sur le Canada et sur le renseignement, selon moi : il n'y a pas, au profit du public, un musée canadien du renseignement et de l'histoire du renseignement.

Pourquoi en sommes-nous là? Selon moi, c'est la question la plus importante qu'il faut se poser : pourquoi en sommes-nous là?

Un mot sur les défis auxquels fait face le gouvernement du Canada en tant qu'administration centrale — et je compte le financement de la recherche parmi eux... permettez-moi de citer le budget de 2007, qui a été présenté il y a un certain temps. Le budget de 2007 avait pour thème le financement de la recherche. Dans quel secteur? L'énergie, l'environnement, les technologies de l'information et des communications, les sciences de la santé, la gestion, l'administration des affaires et les finances. Quel élément manque à l'appel? C'est la sécurité nationale qui manque à l'appel. Le renseignement et la sécurité nationale ne sont pas aussi importants que ce qui a été défini comme étant prioritaire.

Le gouvernement vient d'annoncer, le 17 mai, le lancement de sa stratégie nationale des sciences et de la technologie : Réaliser le potentiel des sciences et de la technologie au profit du Canada. Un budget de 9,2 milliards de dollars est proposé pour financer la R-D touchant les ressources naturelles, l'environnement, la santé et la technologie de l'information. Qu'est-ce qui manque à l'appel? La sécurité nationale manque à l'appel.

Pour être franc, le fait que la sécurité nationale ne constitue pas une priorité nationale du point de vue de la recherche m'afflige profondément.

Il y a cinq ou six ans, le Canada a établi le programme des chaires de recherche du Canada, qui a permis de créer plus de 1 650 chaires de recherche dans les universités du pays. Du nombre, il n'y en a pas une seule qui soit consacrée au renseignement ou à la sécurité nationale. Autrement dit, ce n'est pas très haut dans l'ordre de priorité; ça n'y figure pas du tout.

Les responsables du programme des chaires de recherche du Canada affirment que les universités n'en ont pas fait la demande. Cela est vrai, et voilà pourquoi ce n'est pas du tout considéré comme important. Permettez-moi de poser la question autrement. Si les universités n'avaient pas proposé la création d'une chaire de recherche du Canada dans tel domaine — disons l'environnement, les études autochtones, les études féministes ou la politique commerciale —, les responsables du programme des chaires de recherche auraient-ils dit « Parfait », sinon auraient-ils appliqué et demandé aux universités pourquoi elles ne s'attachaient pas à des questions nationales urgentes — et avec raison? Ce qui est triste, c'est qu'ils n'ont même pas posé de telles questions.

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a renoncé entièrement à toute responsabilité relative à la promotion de la recherche sur le renseignement et la sécurité nationale.

Par exemple, pour le renseignement et la sécurité nationale, il n'y a pas d'équivalent de l'excellent programme du ministère de la Défense nationale baptisé Forum sur la sécurité et la défense. Le Forum sur la sécurité et la défense a permis de financer à hauteur de quelque 2 millions de dollars par année 13 établissements

across Canada, plus a defence management studies chair at Queen's University. Nothing like that exists for intelligence and national security. Zero.

I will provide international comparisons. Australia, which is smaller than us, spends Aus. \$40 million, equal to about Can. \$34 million, for 143 research projects on intelligence and national security. The United States, through the Department of Homeland Security Centers of Excellence Program, spends U.S. \$83 million for research at six universities and 23 partner institutions on homeland security issues. The U.K. is into tens of millions of pounds sterling for languages, area study, strategically important subjects in intelligence, terrorism and conflict. By comparison to major investments taking place by our allies — zero in Canada.

What about the security and intelligence community as such? The answer here is that there are real constraints to which I am sympathetic. It would not be appropriate for intelligence agencies to fund academic work on intelligence agencies, for a whole range of sensitivities that we can understand.

Some government departments have been very forthcoming. Let me cite, in particular, Natural Resources Canada. Its Energy Infrastructure Protection Division funded a major program of research with us over several years on critical energy infrastructure protection. It led to 13 research studies, two major international conferences and three major specialized workshops. One can find avenues on areas of national strategic importance where government departments have been active; however, frankly, NRCan is a model — but it is also unique; there is nothing else like it.

In Canada, under our Constitution the provinces are responsible for higher education, and they have been highly neglectful of higher education. Two presidents of Alberta universities accused the Province of Alberta — which is the most generous, given oil prices — of something they called, quite correctly, “aggressive frugality.” Ontario ranks tenth, out of 10, in funding per student for higher education — and the number is diminishing, not increasing, every year.

The provinces regard higher education as a budgetary liability, not an investment in human resources or national priorities.

In the private sector, the media have been free riders. The media have contacted academics in this field quite regularly for interviews. I have been approached in excess of 300 times over two years for media interviews by the electronic and print media. The media companies, who charge for advertising and

canadiens de recherche, puis une chaire d'études en gestion de la défense à l'Université Queen's. Rien de cela n'existe dans le domaine du renseignement ou de la sécurité nationale. C'est le néant.

Je vais comparer notre situation avec celle d'autres pays. L'Australie, pays plus petit que le nôtre, consacre 40 millions de dollars australiens, soit environ 34 millions de dollars canadiens, à 143 projets de recherche sur le renseignement et la sécurité nationale. Les États-Unis, par l'entremise du programme de centres d'excellence du Department of Homeland Security, consacrent 83 millions de dollars US en recherche sur les questions liées à la sécurité du territoire américain. Six universités et 23 établissements partenaires sont mis à contribution. Le Royaume-Uni investit des dizaines de millions de livres sterling dans l'étude des langues et des civilisations — ce sont là des sujets d'importance stratégique pour le renseignement, le terrorisme et les conflits. En comparaison avec les grands investissements faits par nos alliés, le Canada, lui, n'investit rien.

Qu'en est-il du milieu canadien de la sécurité et du renseignement? Je dois dire qu'il existe de véritables contraintes que je comprends tout à fait. Il ne conviendrait pas que les services de renseignement financent les travaux universitaires sur les services de renseignement, pour toutes sortes de raisons délicates que nous pouvons saisir.

Certains ministères n'ont pas du tout lésiné en la matière. J'évoquerai en particulier le cas de Ressources naturelles Canada. Sa Division de la protection des infrastructures énergétiques a financé chez nous un grand programme de recherche, sur plusieurs années. Le sujet en était la protection des infrastructures énergétiques capitales. Cela a débouché sur 13 études, deux grandes conférences internationales et trois grands ateliers spécialisés. On peut trouver des secteurs où les ministères ont été actifs en rapport avec des questions nationales d'importance stratégique. Tout de même, pour être franc, le cas de Ressources naturelles Canada est un modèle à suivre, mais qui est aussi unique; on ne trouve rien qui puisse s'y comparer.

Au Canada, selon notre Constitution, ce sont les provinces qui sont responsables de l'enseignement supérieur, domaine qu'elles ont beaucoup négligé. En Alberta, deux recteurs d'universités ont accusé la province — la plus généreuse, étant donné le prix du pétrole — d'imposer en quelque sorte l'« aggressive frugality », une forme extrême de simplicité volontaire, pour ainsi dire. L'Ontario vient au 10<sup>e</sup> rang, le dernier, pour le financement des études supérieures par étudiant — et le montant diminue tous les ans et non pas l'inverse.

Les provinces tiennent les études supérieures pour un fardeau budgétaire et non pas pour un investissement dans les ressources humaines ou les priorités nationales.

Quant au secteur privé, les médias ont en quelque sorte parasité l'université. Les médias ont sollicité assez souvent des entrevues avec les spécialistes du domaine. J'ai été abordé moi-même plus de 300 fois sur deux années, pour des entrevues dans les médias électroniques et imprimés. Les sociétés médiatiques, qui font de la



purchase of their products, have not offered any support whatsoever to the development of the resource that serves their ultimate purposes.

Industry has total indifference. We have this program on energy security. We have spoken to the energy industry across Canada, at their invitation, and in the United States, at its invitation. No one ever sat back and said, "If we are inviting these people because it is useful to us, perhaps we should support them." I am not referring to my salary — I am paid by Carleton University; however, it would not be bad to have a post-doctoral fellowship, to bring back a Canadian studying for a doctoral degree abroad or in Canada to the university, so they can continue pursuing their research. For that, one needs external resources.

Philanthropy has been absolutely missing.

The universities on this one have a challenge. First, there is immense student interest in the topic. We are starting our new program this year and have admitted 27 students at the M.A. level. However, the universities find it extremely difficult to respond to the market, and they tend not to respond to markets, rather they tend to respond to internally generated requirements, one of them making up the staffing for previous years of underfunding.

In conclusion, it is sad to have to report to this committee that it is about shoestrings without shoes.

**Senator Banks:** Professor, I will take your point about post-secondary education in these matters as having been made. This is a good forum for that, but there is very little that we can do about it. Maybe there is more we can do about it than we have, and maybe we should.

However, I will revert to the point about the role of intelligence in statecraft and the fact that most of us in Canada do not perceive it in a way people in other countries do. Why do you think that is so?

**Mr. Rudner:** It has to do with what we might want to call public culture. For most Canadians, intelligence carries a pejorative term, which is unfortunate. In other democracies, intelligence does not carry this pejorative term, nor does it in our past and it should not today. What people do not understand is that we have a need for information. Some of that information can come from open sources. The problem is that not in all circumstances are open sources candid. Even in friendly countries, open sources may not be necessarily truthful to us. Friendly countries may have interests that require them to act in our domain and our jurisdictions in ways that conflict with our interests. In that sense, in my opinion, we do have a need to steal other peoples' secrets, where those secrets denote intensions, capabilities and activities that are prejudicial and threatening to Canada.

publicité et exigent des frais en échange de leurs produits, n'ont offert aucune forme de soutien quelconque susceptible de stimuler l'expansion de la ressource qui leur sert au bout du compte.

L'industrie est tout à fait indifférente à la question. Nous avons un programme sur la sécurité énergétique. Nous nous sommes adressés à l'industrie de l'énergie partout au Canada, à son invitation, et aux États-Unis, à leur invitation aussi. Personne ne s'est jamais dit : « Si nous invitons ces gens, c'est qu'ils nous sont utiles; peut-être que nous devrions les soutenir. » Je ne parle pas de mon salaire — je suis rémunéré par l'Université Carleton; cependant, ce serait bien d'avoir un boursier en études postdoctorales, de rapatrier à l'université un Canadien qui étudie à l'étranger ou ailleurs au Canada en vue d'obtenir son doctorat; il pourrait poursuivre ses recherches chez nous. Pour cela, il faut des ressources externes.

Le monde de la philanthropie manque tout à fait à l'appel.

Les universités ont un défi à relever de ce point de vue. Premièrement, l'intérêt des étudiants pour le sujet est très vif. Nous lançons notre programme cette année et avons déjà admis 27 étudiants à la maîtrise. Cependant, les universités éprouvent une difficulté extrême à réagir au marché, et elles ont tendance à ne pas réagir au marché; elles ont plutôt tendance à réagir à des exigences internes, dont le fait d'essayer de panser les plaies causées par le sous-financement les années précédentes.

En guise de conclusion, je dirais qu'il est triste de devoir dire au comité que nous devons nous serrer la ceinture, mais que nous n'avons pas de pantalon.

**Le sénateur Banks :** Monsieur Rudner, je note dûment votre observation au sujet de l'enseignement postsecondaire sur les questions en jeu. Notre audience est une bonne tribune pour faire valoir un tel point, mais notre possibilité d'agir à cet égard est très limitée. Peut-être que nous pourrions en faire plus que ce que nous avons fait dans le passé, peut-être devrions-nous le faire.

Tout de même, je reviendrai à la remarque que vous avez faite au sujet de la fonction du renseignement dans les affaires de l'État et au fait que la plupart d'entre nous, ici au Canada, ne perçoivent pas la chose comme le font les gens dans d'autres pays. Pourquoi est-ce le cas selon vous?

**M. Rudner :** Cela a trait au fait que nous privilégions la transparence. Aux yeux de la plupart des Canadiens, le terme renseignement est péjoratif, ce qui est malheureux. Dans d'autres démocraties, le renseignement ne comporte pas cette connotation péjorative. Il n'a pas été une force négative dans notre passé ni ne devrait l'être aujourd'hui. Ce que les gens ne saisissent pas, c'est qu'il nous faut ces informations. Certains des éléments d'information en question proviennent de sources ouvertes. Le problème réside dans le fait que toutes les sources ouvertes ne sont pas parfaitement fiables. Même dans un pays ami, les sources ouvertes ne nous donnent pas forcément la vérité. Les pays amis défendent peut-être des intérêts tels qu'ils doivent intervenir dans notre champ d'action de façons qui entrent en conflit avec nos intérêts à nous. Dans le contexte, à mon avis, il nous faut bel et bien mettre au jour les secrets d'autrui, là où les secrets en question dénotent des intentions, des moyens ou des activités susceptibles de nuire au Canada ou qui constituent une menace.

**Senator Banks:** You have spent a large part of your academic career examining questions that we are now only beginning to chip away at. You have raised the interesting point of candour.

We have found when we visit other countries that we receive from the bureaucrats in those places, including at the highest level of MI5 in London, the Special Branch of the Scotland Yard, and our counterparts in the United States and in Australia, more candid information than we do in this country. You must have examined that question at some point or other and arrived at that conclusion. Do you agree with that assessment? If so, why do you think it is true?

**Mr. Rudner:** I do agree with that assessment. It has to do with an element in Canadian public culture.

In the parliamentary system to which we subscribe, traditionally, it is ministers who make policies and bureaucrats who serve the minister. But as that model democratized, for example in the U.K. or in Australia, other jurisdictions, it was understood that a bureaucrat could speak one's mind certainly before a parliamentary committee, but even before public audiences in ways that differ from the official "line" of the minister and the government of the day without jeopardizing the bona fides of the government or the loyalty of the bureaucrat. We are all mature enough to understand in Canada and in a democracy that there will be many different alternative assessments of situations, which ought to be worked out publicly by stakeholders and interested parties, so that decisions arrived at are consensual with not everyone necessarily agreeing to everything.

The U.K. director of the British Security Service or the head of counterterrorism of the Metropolitan Police makes speeches and, in fact, urges policies that the government of the day has not adopted and may not adopt. Yet, this is considered appropriate for the British public to understand, first, the definition of the situation and, second, the alternatives that are before the government of the day. Hence, at the end, regardless of the decision taken, people have confidence that issues have been well canvassed, considered and broadly conceived, and here is the choice of the elected and accountable minister.

In Canada, we are very much in the old-style model, where no one will say anything up until the point when the government of the day has signalled the minister's interest and the task of the bureaucrat is to protect that interest. That is the old model and it is not a worthy model in a democratic society facing the kinds of public challenges but, more important, public interest in the solutions. This is where we are at today.

**Le sénateur Banks :** Vous avez passé une grande partie de votre carrière universitaire à étudier des questions que nous commençons à peine à effleurer. Vous avez soulevé un point important : l'honnêteté des sources.

Dans d'autres pays, nous avons constaté que les bureaucrates — y compris dans les plus hautes sphères du MI5 à Londres, la section spéciale de Scotland Yard, et chez nos homologues aux États-Unis et en Australie — nous parlent avec davantage de franchise que les bureaucrates du Canada. Vous avez déjà eu à vous pencher sur la question et vous en êtes arrivés à la même conclusion. Êtes-vous d'accord avec cette évaluation des choses? Le cas échéant, comment expliquez-vous cela?

**M. Rudner :** Je suis d'accord avec cela. Cela a trait à un élément qui fait partie de la culture de transparence du Canada.

Dans le régime parlementaire auquel nous souscrivons, de tradition, le ministre décide des orientations, et les bureaucrates sont à son service. Tout de même, avec la démocratisation de ce modèle, par exemple au Royaume-Uni ou en Australie, ailleurs, il a fini par être entendu qu'un bureaucrate pouvait exprimer franchement sa pensée, certainement au moment de comparaître devant un comité parlementaire, mais même devant un auditoire public, en s'écartant de la position officielle du ministre et du gouvernement en place, sans mettre en péril la légitimité du gouvernement ou sa loyauté à lui. Dans une démocratie, au Canada, nous avons tous assez de maturité pour comprendre qu'il peut y avoir nombre d'évaluations différentes d'une situation, divergences que les intervenants et les parties intéressées devraient chercher à régler publiquement, pour que les décisions prises reposent sur un consensus sans que tous ne s'entendent forcément sur tout.

Le directeur du service de sécurité britannique au Royaume-Uni et le chef de la lutte au terrorisme de la police métropolitaine prononcent des discours où, de fait, ils invitent vivement les autorités à adopter des politiques qu'elles n'ont pas adoptées ou qu'elles n'adopteront peut-être pas. Néanmoins, il est jugé convenable que les citoyens de Grande-Bretagne puissent comprendre, en premier lieu, la définition de la situation et, en deuxième lieu, les options qui s'offrent au gouvernement en place. Par conséquent, quelle que soit la décision prise au bout du compte, les gens croient que l'exposé des enjeux et la réflexion subséquente se sont faites dans les règles de l'art — et voici les choix qui s'offrent au ministre, qui est élu et comptable au Parlement.

Au Canada, nous pratiquons pour une grande part le vieux style en la matière, c'est-à-dire que tout le monde garde le silence jusqu'à ce que le gouvernement en place signale l'intérêt du ministre pour la question et charge un bureaucrate de défendre l'intérêt dont il s'agit. C'est le vieux modèle, qui ne vaut plus dans une société démocratique aux prises avec le genre de défis publics qui se présentent à nous, mais, ce qui est encore plus important, où les citoyens s'intéressent aux solutions proposées. Voilà où nous en sommes maintenant.



**Senator Banks:** We have found that in London, Washington and Canberra, not only with respect to security and intelligence matters but to other things as well. We have to address that and try to fix it.

**Mr. Rudner:** I agree. On issues like parliamentary oversight, there are certain very important issues that have to be addressed between Parliament, the public and the bureaucracy on oversight and review.

One will only come to the appropriate solution for Canada if all considerations are canvassed, all ideas are sorted through and assessed, and then the most appropriate for Canada is adopted, which may differ from what is being done in the U.K. through the parliamentary committee or in the Australian model. France does not have at all parliamentary review or oversight, mainly because, for reasons that we could understand, the government of the day would not allow the French Communist Party, Parti communiste français, to have any sort of access to information arising from the Directorate of Territorial Surveillance, DST, or the intelligence services.

**Senator Banks:** I do not know if you read the report of the parliamentary committee. That report does not contain that precise concern, but members of the committee, including the chair and I, expressed that concern. There are parties in Canada to whom you would not want to make all security and intelligence matters known.

**Mr. Rudner:** Absolutely. There are paradoxes as well. Aside from the party paradox, there is the Member of Parliament paradox, in the sense that one wants a Member of Parliament capable of speaking in Parliament on all matters that exercise that Member of Parliament's interests and concern. Yet, if one is sworn to secrecy one is also attached to the operational side of intelligence, so therefore one cannot speak one's mind in Parliament.

This comes out, for example, in the United States. Members of Congress who are in the circle of secrecy are, in effect, constrained in their role as senators and congressmen. Every country works out the balance that is comfortable to their political culture. The United States Congress is a much larger body than, for example, the Canadian House of Commons and the Canadian Senate. In a smaller body, how do we want to work out the arithmetic of accountability and oversight and review to ensure that, after all, both are achieved? We do want parliamentary accountability so that the intelligence services are known to Parliament and Parliament is aware of what happens in the intelligence domain, but, equally, we want our Members of Parliament to be capable of speaking to the Canadian Parliament.

**Senator Banks:** It is, as you say, a question of balance. There are things that, however that works out, parliamentarians will need to know about which they cannot speak. That is a given.

**Le sénateur Banks :** Nous avons établi le même constat à Londres, à Washington et à Canberra, non seulement pour les questions touchant à la sécurité et au renseignement, mais aussi pour d'autres questions. Nous devons nous pencher sur cette question et essayer de remédier au problème relevé.

**M. Rudner :** Je suis d'accord. Pour des questions comme la surveillance par le Parlement, il existe des points de litige très importants qu'il faut régler entre le Parlement, le grand public et la bureaucratie, en ce qui concerne la surveillance et l'examen.

Pour que nous en arrivions à la solution qui s'impose du point de vue du Canada, il faudra que toutes les considérations soient exposées, que toutes les idées fassent l'objet d'une évaluation et d'un tri, puis que la solution la mieux adaptée au Canada soit adoptée, ce qui peut être différent de ce qui se fait au Royaume-Uni, par l'entremise du comité parlementaire, sinon par rapport au modèle australien. La France n'a pas du tout d'examen ou de surveillance par le Parlement, surtout que, on peut le comprendre, le gouvernement en place ne permettrait pas au Parti communiste français d'avoir un accès quelconque aux informations de la Direction de la surveillance territoriale, le service de renseignement.

**Le sénateur Banks :** Je ne sais pas si vous avez lu le rapport du comité parlementaire. Il ne soulève pas cette préoccupation précise, mais les membres du comité, dont le président et moi-même, l'ont soulevée. Il y a au Canada certains partis auxquels on ne voudrait pas dévoiler toutes les questions relatives à la sécurité et au renseignement.

**M. Rudner :** Absolument. Il y a aussi des paradoxes. Mis à part le paradoxe des partis, il y a le paradoxe du député : on veut que le député puisse s'exprimer, au Parlement, sur toutes les questions qui l'intéressent et dont il se soucie. Néanmoins, en jurant de garder le secret sur les aspects opérationnels du renseignement, on ne saurait parler librement au Parlement.

Ce problème se manifeste aux États-Unis, par exemple. Les membres du Congrès qui sont tenus au secret exercent ainsi leur fonction de sénateurs ou de membres de la Chambre des représentants sous une certaine contrainte. Chaque pays trouve l'équilibre qui convient à sa culture politique. Le Congrès américain est nettement plus grand que la Chambre des communes et le Sénat du Canada, par exemple. Dans le cas d'une assemblée plus modeste, comment moduler quantitativement la transparence et la surveillance et l'examen, afin de s'assurer que, au bout du compte, les deux objectifs sont atteints? Nous voulons que les gens soient responsables devant le Parlement, de sorte que les services de renseignement sont connus au Parlement et que le Parlement sait ce qui se passe dans le domaine du renseignement, mais, tout autant, nous voulons que nos députés soient capables de parler librement au Parlement canadien.

**Le sénateur Banks :** Comme vous le dites, c'est une affaire d'équilibre. Quoi qu'il en soit, les parlementaires ont besoin de savoir des choses dont ils ne sauraient parler. C'est acquis.

Would you tell us, because you have been observing this and I assume there has been a change, how the intelligence and security community in Canada, and the things that it does — for example, CSE, CSIS, the RCMP, DFAIT and all of the above — has changed since the momentous events of 9/11?

**Mr. Rudner:** They have changed in several important respects. One, of course, is the interest of parliamentarians and the public in their activity. The Security Intelligence Review Committee reports have a wider readership today than they had prior. I still think the very valuable reports of the CSE commissioner are not yet given the kind of public attention they merit.

Let me add, as a sidebar, that they are very thoughtful, almost philosophical, reports by a leading Canadian jurist — the CSE commissioner is always a judge, by law — in terms of the thinking that goes behind setting up accountability systems for a foreign intelligence service.

Sidebar: Something that must be remembered is that a foreign intelligence service by definition is not bound by national law. That is why you establish one to operate abroad, in effect, outside the parameters of our own law because they are outside your territorial jurisdiction, but also outside the parameters of the laws of the country in which they are operating because they are supposed to be stealing secrets. That is why we have one. How do you have oversight of activities that by definition is outside the law but not outside ethics?

Again, another sidebar: We have done work, for example, at my centre, on the issues of the ethics of intelligence collection. That is a topic of immense interest today. We have had several conferences and research studies on it. One is taking place now in the U.K., and another one is taking place in the United States to which our people have been invited.

So, yes, foreign collection involves a range of issues that oversight has to address, but it is very different than it used to be.

In Canada, part of the problem is that our review bodies are, strictly speaking, bound by legislation. When SIRC issues its reports, the reports necessarily have to be constrained by that legislation and cannot go beyond the remit of legislation. That is the advantage of a parliamentary committee. The parliamentary committee, by definition, has flexibility.

I am not advocating one against the other. I am certainly not saying that SIRC is not doing a competent, capable, important job. However, as Canadians, we want to visit all the levels of accountability systems and ask: Who does what? Where do the comparative advantages lie between the kind of internal perspective the Inspector General of CSIS can bring, the SIRC could bring the review perspective, and what value added can Parliament bring?

Comme vous avez observé la situation et qu'il y a eu évolution, du moins je le présume, pourriez-vous nous dire en quoi le milieu du renseignement et de la sécurité au Canada ainsi que les actes qu'il pose — je parle, par exemple, du CST, du SCRS, de la GRC, du MAECI et de tous ceux qui sont nommés plus haut — ont évolué depuis les événements-charnières du 11 septembre?

**M. Rudner :** Ils ont évolué sous plusieurs aspects importants. Bien entendu, il y a l'intérêt que portent les parlementaires et le grand public à leur activité. Les rapports du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité connaissent un lectorat plus large aujourd'hui que dans le passé. À mon avis, les rapports inestimables du commissaire du CST n'obtiennent pas encore toute l'attention qu'ils méritent de la part du public.

Permettez-moi d'ajouter une parenthèse : ce sont des rapports très mûrement réfléchis, presque philosophiques, pondus par un éminent juriste canadien — le commissaire du CST est toujours un juge, la loi l'exige — en ce qui concerne la réflexion sous-tendant les systèmes de responsabilisation d'un service du renseignement étranger.

Parenthèse : il faut se rappeler que, par sa nature même, un service de renseignement étranger n'est pas soumis au droit national. C'est la raison pour laquelle on en crée un à l'étranger, justement, pour échapper aux paramètres de son propre droit : il se situe en dehors de votre territoire de compétence, mais aussi à l'abri des paramètres des droits du pays où il évolue, car il est censé être là pour débusquer des secrets. C'est pourquoi nous l'avons créé. Comment exercer une surveillance sur des activités qui, par leur nature même, se situent en dehors du droit, mais non pas en dehors de l'éthique?

Voici une autre parenthèse : par exemple, au centre que je dirige, nous avons travaillé à la question de l'éthique et de la collecte de renseignements. C'est un sujet qui suscite énormément d'intérêt aujourd'hui. Nous avons tenu plusieurs conférences et réalisé plusieurs études à ce sujet. Il y en a une qui a lieu en ce moment même au Royaume-Uni, et notre personnel a été invité à celle qui est prévue pour les États-Unis.

Par conséquent, oui, la collecte de renseignements fait intervenir toute une série de questions où s'applique la surveillance, mais c'est très différent de ce que c'était à l'époque.

Au Canada, une partie du problème tient au fait que nos organismes d'examen sont, à proprement parler, soumis à la loi. Lorsque le CSARS publie un rapport, ce dernier doit nécessairement entrer dans les limites de la loi applicable. C'est une règle stricte. C'est l'avantage du comité parlementaire. Par définition, le comité parlementaire a une certaine marge de manœuvre.

Je ne propose pas que nous opposions les démarches. Je ne dis certainement pas que le CSARS n'accomplit pas un travail important, compétent, digne de mérite. Par contre, en tant que Canadiens, nous voulons nous pencher sur tous les régimes de responsabilisation possible et poser la question : qui fait quoi? Quels sont les avantages comparés du point de vue interne de l'inspecteur général du SCRS, du procédé d'examen du CSARS et de la valeur ajoutée du Parlement?



As you mentioned, senator, within the sense of balance, you do not want parliamentarians, in effect, to be co-opted into the circle of secrecy and unable to share with the public.

**Senator Banks:** You are right about the increased interest in the public on the reports of the CSE commissioner and the review that deals with CSIS. Have the operations changed? Has Canada done it differently? Has the threat environment to Canada changed since 9/11 or in light of 9/11, or have we just been made more aware of it? What are the current sources of instability in the world that most affect Canada, and how has Canada's intelligence committee changed in its approach and operations since that event? You would agree that the event changed the nature of things in the world.

**Mr. Rudner:** Absolutely. To me, terrorism, as far as Canada is concerned, did not commence on September 11. We had terrorist attacks in Canada and on Canadians prior to September 11.

**Senator Banks:** Air India, for example.

**Mr. Rudner:** Yes, and as in terrorist attacks in Montreal in the mid-1960s.

**The Chairman:** And in Ottawa.

**Mr. Rudner:** Yes. One of the tragedies of Canada is that most Canadians think it began on September 12. No, it did not begin on September 11 or the 12. It began when people used violence against Canadian institutions, values, people and interests.

**Senator Banks:** If we did not wake up then, have we woken up since?

**Mr. Rudner:** The intelligence services, I believe, have. Let me address three elements that to me are important and new, and one criticism of our system, which makes this unknown to Canadians.

We are certainly aware that now we have threats of terrorism coming from abroad through networks rooted often through Europe and into Canada as part of terrorist networks operating against targets in North Africa and the Middle East and in Western Europe. We also know that this has transmuted itself into home-grown terrorism that has targeted Canada. We also know that there are explicit and direct threats to Canadian infrastructure, critical national infrastructure, especially, in my view, in the energy sector. This is not Martin Rudner saying it but Martin Rudner reading the materials coming out of the adversarial community.

**Senator Banks:** Those are susceptibilities that we know we have, but you say there are specific and known threats?

Comme vous l'avez dit à propos de l'équilibre qu'il faut atteindre, sénateur, on ne voudrait pas que les parlementaires soient piégés par l'idée de secret et ne puissent parler au public.

**Le sénateur Banks :** Vous avez raison de dire que le public porte un intérêt plus grand aux rapports du commissaire du CST et à l'examen qui porte sur le SCRS. Les opérations ont-elles changé? Le Canada a-t-il procédé autrement? Le contexte des menaces pour le Canada est-il le même depuis le 11 septembre, sinon compte tenu du 11 septembre, ou est-ce seulement que nous en sommes maintenant plus conscients? Quelles sont les sources actuelles d'instabilité dans le monde qui touchent le plus le Canada et en quoi le comité du renseignement du Canada a-t-il modifié son approche et ses opérations depuis cet événement? Vous êtes d'accord pour dire que l'événement en question a changé la donne dans le monde.

**M. Rudner :** Tout à fait. À mes yeux, du point de vue du Canada, le terrorisme n'est pas un phénomène qui s'est manifesté pour la première fois le 11 septembre. Il y a eu des attaques terroristes au Canada, dirigées contre des Canadiens, avant le 11 septembre.

**Le sénateur Banks :** Le vol d'Air India, par exemple.

**M. Rudner :** Oui, comme les attaques terroristes qu'il y a eu à Montréal au milieu des années 60.

**Le président :** Et à Ottawa.

**M. Rudner :** Oui. Une des tragédies, dans le cas du Canada, c'est que la plupart des Canadiens croient que cela a commencé le 12 septembre. Non, ça n'a pas commencé le 11 septembre ni le 12. Ça a commencé quand les gens ont recouru à la violence à l'encontre des institutions, des valeurs, des habitants et des intérêts canadiens.

**Le sénateur Banks :** Si nous ne sommes pas réveillés à l'époque, est-ce que nous sommes réveillés depuis?

**M. Rudner :** À mon avis, les services de renseignement se sont réveillés. Permettez-moi d'aborder trois éléments qui me semblent importants et nouveaux et de formuler une critique de notre système, qui fait que cela est inconnu parmi les Canadiens.

Certes, nous sommes maintenant conscients du fait que nous recevons des menaces d'actes terroristes provenant de l'étranger, par le truchement de réseaux qui ont souvent pris racine partout en Europe et jusqu'au Canada, éléments de réseaux terroristes qui dirigent leur action contre les cibles en Afrique du Nord et au Moyen-Orient et en Europe occidentale. Nous savons aussi que, par transmutation, cela est devenu un terrorisme de l'intérieur qui a ciblé le Canada. Nous savons aussi qu'il y a des menaces directes visant l'infrastructure canadienne, l'infrastructure critique du pays, surtout, à mon avis, dans le secteur de l'énergie. Ce n'est pas Martin Rudner qui l'affirme, c'est Martin Rudner qui le constate à la lecture des documents du camp adverse.

**Le sénateur Banks :** Nous savons que nous sommes vulnérables sur certains plans, mais vous dites qu'il est connu qu'il y a des menaces précises?

**Mr. Rudner:** Explicit threats, and coming from the sources, not someone saying, "I think they are thinking." We know they are thinking because we access their sources, and we make this public. The security intelligence community in Canada is very much aware this.

What is the problem? Why not the public? Let me mention one of the challenges, in my view, about our legal system.

One of the constraints in our legal system is that virtually any element of the legal proceedings can be sealed by a decision of the bench at the request of either the prosecution or the defence. It is often in the interest of the defence to suppress the public information, in the interest, so it is said, of a fair trial.

However, let me give you a case in point. An individual here in Ottawa was arrested over two years ago as part of an alleged co-conspiracy in the United Kingdom. The British trial has already been concluded. The British parties to the co-conspiracy have been convicted. The evidence has been made public in British court overwhelmingly showing the elements of the crime or the terrorist act implicating strongly the Canadian individual. Yet, in Canada, it must remain unreported.

Picture an ordinary Canadian saying, "Why is it that I hear of these things there but I hear nothing here?" People have been arrested in Toronto — they are going through the bail hearings right now — and the information is sealed. Most Canadians will be highly suspicious of absence of information. If there were something, we would know.

Again, in my opinion, I certainly would not want to have any legal proceeding that is prejudiced against a defendant or biased against a defendant. However, I cannot believe that the courts in other democracies, such as the Netherlands, Sweden, the U.K., the United States, are biased or rigged. Justice is seen to be done in these jurisdictions. Ought not we to examine the needs and interests of the Canadian public in seeing justice done?

**Senator Banks:** I think so.

**Mr. Rudner:** I think so very much.

**Senator Zimmer:** Mr. Rudner, your interesting remarks get my Sir Stephenson hormones humming. You talked about universities. I think you know Peter St. John, from Winnipeg, who told me the same story a few weeks ago, in that there is the need and universities are not responding, for whatever reasons. He has recently concluded and the university is not replacing him. The numbers are dropping.

**Mr. Rudner:** He is unique in aviation security.

**M. Rudner :** Des menaces explicites qui proviennent des sources elles-mêmes et non pas de quelqu'un qui dit : « Je crois que ces gens-là pensent que... ». Nous savons ce qu'ils pensent parce que nous consultons leurs sources et que nous rendons cela public. Le milieu du renseignement de sécurité au Canada est tout à fait conscient de la situation.

Quel est le problème? Pourquoi pas le public? Permettez-moi de parler d'un défi qui se présente, à mon avis, dans notre système juridique.

Une des contraintes qui marque notre système juridique, c'est que pratiquement n'importe quel élément d'une action en justice peut être scellé sur la décision du juge, à la demande de la poursuite ou de la défense. Souvent, il est dans l'intérêt de la défense de supprimer l'information publique, pour qu'il y ait, dit-on, un procès équitable.

Par contre, permettez-moi de vous donner un exemple de la chose. Un individu a été arrêté ici à Ottawa il y a deux ans en rapport avec un complot présumé au Royaume-Uni. Le procès britannique s'était déjà achevé. Les parties britanniques au complot ont été condamnées. Le tribunal britannique a permis de voir publiquement une preuve accablante de l'implication de l'individu canadien dans les éléments de l'acte criminel ou terroriste qui a été posé. Néanmoins, au Canada, il ne saurait en être question.

Imaginez donc que le Canadien ordinaire se dit : « Pourquoi est-ce que j'entends ces choses de là-bas, mais rien d'ici? » Des gens ont été arrêtés à Toronto — l'enquête sur le cautionnement a lieu en ce moment même — et l'information est scellée. La plupart des Canadiens se méfieront énormément de l'absence d'information dans le contexte. S'il se passe quelque chose, nous devrions le savoir.

Encore une fois, si vous voulez mon avis, je ne voudrais certainement pas d'une action en justice qui est préjudiciable à l'intérêt du demandeur. Cependant, je n'arrive pas à croire que les tribunaux d'autres pays démocratiques, par exemple les Pays-Bas, la Suède, le Royaume-Uni, les États-Unis, sont biaisés ou truqués. La justice semble avoir été rendue dans ces pays. Ne devrions-nous pas examiner les besoins et les intérêts des citoyens canadiens qui souhaitent que justice soit rendue?

**Le sénateur Banks :** Je crois que oui.

**M. Rudner :** Je crois vraiment que oui.

**Le sénateur Zimmer :** Monsieur Rudner, les observations intéressantes que vous faites stimulent mon côté Sir Stephenson. Vous avez parlé des universités. Je crois que vous connaissez Peter St. John, de Winnipeg, qui m'a raconté la même histoire il y a quelques semaines : le besoin existe, mais les universités de réagissent pas, pour une raison ou pour une autre. Il a conclu récemment que l'université n'allait pas le remplacer. L'effectif est à la baisse.

**M. Rudner :** Il est unique en sécurité aérienne.



**Senator Zimmer:** Yes, he investigated the Air India incident. There seems to be a culture not only with governments but also with universities. It appears that it is almost taboo to go there because they think we are inciting and encouraging it by offering those classes, whereas the case is exactly the opposite.

As a case in point, I was in Kingston three months ago to speak to a gathering of 500 students. In my days at university, it was commerce, agriculture and law, but now universities are adapting to the vocations and the cultures out there, which is right. I asked one young woman what she was studying and she replied "Aboriginal governance." I thought, wow, in this day and age, that is what you need. Hence, universities are adjusting to that, but, in this case, they are not adjusting; they are going the other way. I stress your point, which is very good. I am not sure what we can say or do from this committee, but it is important that you came today to say that in this open forum because otherwise it is all under the table and hushed and quiet. They have the classes, but they do not go any further than that. There should be a further development of this through universities supported by governments, and I totally support your points.

**Mr. Rudner:** Could I make a suggestion in terms of the committee, senator? Speaking for myself as an academic, who will retire in five weeks, and about 12 other individuals who work in these fields, we want leadership of the Government of Canada. We do not want to change the Constitution, because we will not do that, and have higher education made into a federal jurisdiction. It would not be appropriate and it would not work. This is Canada, after all.

However, there is an element of leadership of the Government of Canada that could be exercised in three ways: First, let ministers and senior bureaucrats who attend the occasional cocktail party where they might meet a university president say that the universities that work in this field are of value to us. After all, this happens when other departmental portfolios meet university presidents, who are, after all, human. To be told that something has value helps move the institution to regard that something as something to be done.

Second, Canada has an excellent precedent in the Security and Defence Forum run out of the Department of National Defence. It has been in place for well over 20 years, I believe; it has been validated by Treasury Board in terms of the accompanying accountability mechanisms; the forum supports 13 SDF centres across Canada, including an important one at the University of Manitoba. I believe that every province has at least one and has participated in national activities. In other words, it works well. Why not have even a modest one for security and intelligence? You do not need 13 centres. If we had three or four centres to begin with, for the first decade, it would amount to

**Le sénateur Zimmer :** Oui, il a fait enquête sur l'incident du vol d'Air India. Il semble y avoir une certaine mentalité non seulement dans les administrations gouvernementales, mais aussi dans les universités. La chose semble être presque frappée de tabou : il ne faut pas s'engager là dedans, sinon, ce serait comme encourager la chose en offrant des cours sur le sujet, alors que c'est tout à fait l'inverse.

À titre d'exemple, j'étais à Kingston il y a trois mois pour m'adresser à un rassemblement de 500 étudiants. À mon époque, à l'université, c'était le commerce, l'agriculture et le droit qui étaient en vogue, mais, aujourd'hui, les universités s'adaptent aux vocations et aux cultures qui existent, ce qui convient. J'ai demandé à une jeune femme quel était son champ d'étude. Elle a répondu : la gouvernance autochtone. J'ai pensé : sensationnel! À notre époque, c'est bien ce qu'il faut. Les universités s'adaptent donc à cette situation, mais, dans ce cas-ci, elles ne s'adaptent pas; elles font l'inverse. J'insiste sur le point que vous avez fait valoir, qui est excellent. Je ne sais pas très bien ce que nous pouvons dire ou faire à ce sujet au comité, mais il est important que vous soyez venu témoigner aujourd'hui pour dire cela, dans cette tribune libre, sinon tout se fait dans le secret et le silence. Il y a certains cours, mais ça ne va pas plus loin que ça. Un tel programme devrait être développé davantage par l'action des universités appuyées par les gouvernements, et je suis tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit.

**M. Rudner :** Puis-je faire une suggestion au comité, sénateur? Pour moi-même, un universitaire qui va prendre sa retraite d'ici cinq semaines, et une douzaine d'autres personnes qui travaillent dans ces domaines, je dirais que nous souhaitons que le gouvernement du Canada prenne la situation en main. Nous ne voulons pas modifier la Constitution : nous ne ferons pas cela, nous ne transformerons pas les études supérieures en secteur de compétence fédérale. Ça ne conviendrait pas et ça ne fonctionnerait pas. Nous sommes au Canada, après tout.

Tout de même, il y a un élément de leadership que le gouvernement du Canada pourrait exercer de trois façons : premièrement, permettre aux ministres et aux bureaucrates de haut rang qui sont susceptibles de croiser un recteur d'université dans un cocktail à l'occasion de dire que nous prisons les universités qui travaillent dans ce domaine. Après tout, cela survient lorsque les titulaires d'autres portefeuilles ministériels rencontrent les recteurs d'universités, qui sont, après tout, des êtres humains. Entendre dire que le travail est prisé aide un établissement à considérer le travail en question comme étant quelque chose qu'il faut accomplir.

Deuxièmement, le Canada compte un excellent précédent dans le domaine, soit le Forum sur la sécurité et la défense, qui relève du ministère de la Défense nationale. Ce forum est en place depuis bien au-delà de 20 ans, je crois. Le Conseil du Trésor a validé son travail en ce qui concerne les mécanismes de responsabilisation. La structure comporte 13 centres au Canada, dont un centre important à l'Université du Manitoba. Je crois que chacune des provinces en a au moins un et participe aux activités nationales. Autrement dit, ça fonctionne bien. Pourquoi ne pas se donner un tel forum sur la sécurité et le renseignement, même s'il doit être modeste? On n'a pas besoin de 13 centres. S'il y avait trois ou

three or four times what we have now. An acceptable federal solution is possible that will work and will not be expensive. By the way, the SDF is budgeted at about \$2 million per year, which is not resource-intensive in the overall picture.

Third, all of our graduates are employed quickly by the security intelligence community, in particular on the analytical side. We heard this morning how important analysis is. We do not train operatives — we do not have the trade craft — but we can train analysts. It would be interesting for government to recognize that publicly, and say that anyone who wants to be professionally accredited in certain areas of intelligence analysis, whether working for CSIS, DFAIT, Environment Canada or Agriculture Canada, because they all have analytical units, has to have this credential. Once again, that sets a requirement in the universities to develop the capacity to meet the requirement, just as they have done for criminology, law and other academic disciplines.

The Government of Canada can take specific action to exercise leadership in this area without revising the Constitution or remaking the pyramid, so to speak.

**Senator Zimmer:** I have done that ambassadorial role with university presidents, and former Minister of Foreign Affairs Lloyd Axworthy. Many students have asked how they can get into Foreign Affairs. I have told them that such tools might lead them into the industry once they have acquired those courses.

I wish to get your opinion on some of the things our previous witness, Ms. Swords, said. The Minister of Public Safety recently announced that the CSIS Act will be amended to provide for an expanded role for CSIS to collect foreign intelligence outside Canada. In your opinion, do you think that the government's foreign intelligence requirements can be adequately addressed by CSIS?

**Mr. Rudner:** I will answer the question directly. The answer is, yes, Canada has real needs and, yes, CSIS can address those needs. However, at what cost — not in terms of cash but in terms of CSIS, the organization, and Canada, the country — would the CSIS engagement entail?

Let me mention two kinds of costs: First, the kinds of skill sets required for a foreign intelligence operative as compared to a domestic intelligence operative are quite different. How do we know that? We know that because every other jurisdiction in the democratic world has separate services for foreign and domestic security intelligence precisely because the training requirements, the skill sets requirements and the trade craft requirements are extremely different. One operates at home under law while the other operates abroad clandestinely. Each is a unique mode of operation.

quatre centres pour commencer, pendant la première décennie, ce serait trois ou quatre fois plus que ce que nous avons en ce moment. Il existe une solution fédérale acceptable qui fonctionnera et qui ne coûtera pas cher. Soit dit en passant, le FSD est doté d'un budget d'environ deux milliards de dollars par année, ce qui ne représente pas énormément de ressources dans le tableau d'ensemble.

Troisièmement, tous les diplômés trouvent du travail rapidement dans le milieu du renseignement de sécurité, particulièrement du côté de l'analyse. Nous avons entendu dire ce matin à quel point l'analyse est importante. Nous ne formons pas d'agents clandestins — nous n'avons pas le métier voulu, mais nous pouvons former des analystes. Il serait intéressant que le gouvernement reconnaisse la chose publiquement et qu'il dise que quiconque souhaite obtenir la reconnaissance professionnelle dans certains secteurs de l'analyse du renseignement, que ce soit au SCRS, au MAECI, à Environnement Canada ou à Agriculture Canada, car ces organismes ont tous un service d'analyse, doit posséder ce titre de compétence. Encore une fois, cela incite les universités à établir les programmes voulus pour répondre à cette exigence, tout comme elles l'ont fait en criminologie, en droit et dans d'autres champs d'étude.

Le gouvernement du Canada peut adopter des mesures précises et exercer son leadership dans le domaine sans réviser la Constitution ou réinventer la roue, pour ainsi dire.

**Le sénateur Zimmer :** J'ai défendu cette cause auprès de recteurs d'universités et de l'ex-ministre des Affaires étrangères, Lloyd Axworthy. Bon nombre d'étudiants ont demandé comment ils pouvaient être engagés aux Affaires étrangères. Je leur ai dit que l'acquisition de telles compétences leur permettrait peut-être d'entrer dans l'industrie une fois les cours terminés.

J'aimerais connaître votre avis sur certaines des déclarations de notre témoin précédent, Mme Swords. Le ministre de la Sécurité publique a annoncé récemment que la Loi sur le SCRS sera amendée de manière que le SCRS soit mieux à même de recueillir des renseignements étrangers en dehors du Canada même. À votre avis, le SCRS peut-il satisfaire adéquatement aux exigences du gouvernement en matière de renseignements étrangers?

**M. Rudner :** Je vais répondre à la question directement. La réponse est « oui », le Canada a des besoins réels et, oui, le SCRS peut satisfaire à ces besoins. Cependant, à quel prix — je ne parle pas d'argent, mais du SCRS, de l'organisation et du Canada, du pays — viendrait l'engagement du SCRS?

Permettez-moi d'expliquer les deux formes de prix : premièrement, le genre de compétences que doit posséder un agent de renseignement étranger se distingue nettement de celui que doit posséder un agent de renseignement intérieur. Comment savons-nous cela? Nous le savons parce qu'ailleurs, dans le monde démocratique, il y a des services distincts de renseignement de sécurité étrangers et intérieurs, précisément parce que la formation, les compétences et le métier qu'il faut posséder sont extrêmement différents. Un travaille au pays sous le régime du droit national, alors que l'autre évolue à l'étranger de manière clandestine. C'est un mode d'opération unique dans chaque cas.



One reason that foreign services tend to be separate from security intelligence is the problem with intelligence sharing and what we call the Chinese wall. This arose in discussions in the United States. Security intelligence must operate within the laws of Canada, and not only does CSIS do this but also the CSIS Inspector General and SIRC ensure that they comply by way of review. When you operate abroad, you do not operate under Canadian law, nor do you operate under the law of the jurisdiction in which you are operating. If you are stealing secrets against a foreign target, certainly you are not operating within their law.

How do you differentiate, within a single organization, the lawful side from the unlawful side and the sharing of information between them? It is very tricky. In my view, having looked at the experience of many foreign jurisdictions, the differences in the trade craft requirement and the lawfulness requirement make it desirable to separate them into two different organizations. That has been the pattern for almost every democracy.

In response to your question, CSIS could do this, but we ought to examine why other countries have chosen to do them as separate, specialized collection agencies. By the way, we in Canada subscribe to that in the sense that we have a separate foreign agency collecting signals intelligence. We did not give it to CSIS, precisely because the Communications Security Establishment, as a foreign intelligence agency, has a different skill set and legal framework around which it operates abroad.

**Senator Zimmer:** This morning, I asked our witness about priorities and how they would deal with that, and they said we would have to take resources from elsewhere. My subsequent question was whether it would not be better to base it on your needs and priorities — in other words, looking at the other end of the culvert, saying this is what we need, go to the government and tell them what we require, rather than being fearful that you cannot do that because if you do you have to go elsewhere and take away from someone else, fight them for the resources. Would you rather not go with the priorities, list your needs, and say that we need those resources and we will not take it from elsewhere? What is your opinion on that?

**Mr. Rudner:** You are absolutely right. Intelligence collection should be needs-driven. For example, if we need to know about a foreign country's intentions or capabilities to conduct hostile acts in Canada, or activities hostile to Canadians, it should not be a question of, by the way, can we afford the air ticket to that country's capital? We must know now.

Une des raisons pour lesquelles les services de renseignement étrangers ont tendance à être séparés des services de renseignement de sécurité, c'est que la mise en commun des renseignements pose problème et qu'il y a ce que nous appelons la muraille de Chine. La question a été soulevée pendant des discussions avec les États-Unis. Le renseignement de sécurité doit respecter les limites des lois canadiennes : non seulement le SCRS s'y plie, mais aussi l'inspecteur général du SCRS et le CSARS s'en assurent au moyen d'un examen. Lorsque vous évoluez à l'étranger, vous n'êtes pas assujéti au droit canadien ni au droit du pays où vous évoluez. Si vous dérobez des secrets à une cible étrangère certes, vous ne travaillez pas dans les limites du droit du pays en question.

Comment distinguer alors, dans une seule et unique organisation, l'aspect légal de l'aspect illégal et qu'en est-il de la circulation de l'information entre l'un et l'autre? C'est très délicat. À mon avis, ayant pris connaissance de l'expérience de nombreux pays étrangers, je dirais que, compte tenu des différences quant au métier exigé et de l'obligation de légalité, il est souhaitable de séparer les deux formes de renseignement en deux organisations distinctes. C'est ce qui a été la tendance dans pratiquement tous les pays démocratiques.

Pour répondre à votre question, le SCRS pourrait s'acquitter de la tâche, mais nous devrions chercher à savoir pourquoi d'autres pays ont choisi de créer deux organismes distincts et spécialisés dans la collecte de renseignements. Soit dit en passant, nous adhérons à ce principe au Canada dans le sens où nous avons un organisme distinct qui s'occupe des transmissions. Nous n'attribuons pas cette tâche au SCRS justement parce que le Centre de la sécurité des télécommunications, en tant qu'organisme chargé de recueillir des renseignements étrangers, compte sur des compétences différentes et évolue dans un cadre juridique différent à l'étranger.

**Le sénateur Zimmer :** Ce matin, j'ai interrogé notre témoin sur les priorités et sur la façon de s'attaquer à cette question. On m'a répondu qu'il faudrait prendre des ressources ailleurs. Ma question suivante vise à savoir s'il ne vaudrait pas mieux prendre pour critère les besoins et les priorités — autrement dit, prendre le problème par l'autre bout de la loupe, dire : voici ce qu'il nous faut, aller au gouvernement et lui dire ce qu'il nous faut, plutôt que de craindre d'être dans l'impossibilité de le faire parce qu'il faudrait aller chercher ailleurs les ressources, se battre pour obtenir des ressources. Ne vaudrait-il pas mieux opter pour les priorités, pour l'idée de faire la liste de ses besoins et de dire : il nous faut ces ressources, et nous n'allons pas les chercher ailleurs? Qu'en pensez-vous?

**M. Rudner :** Vous avez tout à fait raison. La collecte de renseignements devrait se faire d'après les besoins établis. Par exemple, si nous avons besoin de savoir qu'un pays a l'intention ou les moyens de poser des actes hostiles envers le Canada ou d'organiser des activités hostiles envers le Canada, il ne faudrait pas que cela devienne une affaire de ressources, par exemple à savoir si nous avons les moyens d'acheter un billet d'avion à destination de la capitale du pays en question. Nous avons besoin de le savoir tout de suite.

In other jurisdictions, the foreign collection agency would be tasked to get that information. If a minister has drafted a memorandum to conduct a hostile operation in Canada and you have to break into his or her desk to steal it, so be it. If you have to recruit someone in that minister's office, so be it. Yes, you are breaking their law, but you are defending Canada and Canadian interests.

**Senator Zimmer:** That comes to your point of law versus ethics.

**Mr. Rudner:** Yes. I would be happy to supply the text of a study done by a colleague on the ethics of foreign intelligence collection — and that colleague is an ethicist. The study sets out a framework of analysis of when ethics justify the stealing of secrets. There are times when it is absolutely justified; there are times when it is not.

**Senator Zimmer:** Is it time for Canada to have a separate foreign intelligence service?

**Mr. Rudner:** I have to confess to mixed opinions, for three reasons. I believe we must be robust in the collection of foreign intelligence, including covert means. We must collect human source intelligence by means of espionage. We have three types of targets to deal with, by the way — people who threaten Canada; the penetration of foreign intelligence services of countries we know have intelligence services operating in Canada against our interests, and, thirdly, proliferation, people out to steal our technologies in the areas of chemistry, biology, radiology and nuclear technology to be used in ways that threaten Canada's global interest. We need to access that information.

Canadians are not ripe and ready for a separate agency on three levels. Let me go in ascending order. First, we do not have the trained people. Some colleagues and I did a quick and dirty assessment. Given our knowledge of what it takes to train people in the U.K. and Australia in these areas, it would take us a decade to get qualified people on the trade craft side, running agents, recruiting agents, capably, without being detected. Ambassadors do not need to know this. There is something called plausible deniability.

The second level is finance. Canada is strongly dedicated to robust frugality, in almost everything to do with the public sector. The Canadian public is not eager to spend money on Canadian public interests.

The third level is political will. We would want to have the kind of leadership that other countries have demonstrated, and they are no less democratic than we are. Not only the United States and the United Kingdom, but the Netherlands, Denmark and Norway have robust foreign capabilities and are proud of it. Prime Ministers exercise leadership, ministers proudly address

Ailleurs, l'organisme de renseignement étranger aurait pour tâche d'obtenir l'information en question. Si un ministre a rédigé une note en vue de faire procéder à une opération hostile au Canada et qu'il vous faut entrer par effraction dans son bureau pour voler la note en question, ainsi soit-il. S'il vous faut recruter un employé du cabinet du ministre, ainsi soit-il. Oui, vous violez la loi du pays, mais vous défendez les intérêts du Canada et des Canadiens.

**Le sénateur Zimmer :** Cela nous amène à l'observation que vous avez faite à propos du droit et de l'éthique.

**M. Rudner :** Oui. Je serais heureux de vous remettre le texte d'une étude réalisée par un collègue à moi à propos de l'éthique et de la collecte de renseignement étranger — et le collègue en question est éthicien. Son étude expose un cadre d'analyse qui permet de voir les cas où, de manière éthique, il est justifié de voler des secrets. Il y a des fois où il est absolument justifié de le faire; d'autres fois, il ne l'est pas.

**Le sénateur Zimmer :** Le moment est-il venu pour le Canada de se donner un service de renseignement étranger distinct?

**M. Rudner :** Je dois admettre que je suis un peu ambivalent à cet égard, pour trois raisons. Je crois que nous devons agir avec une plus grande vigueur pour ce qui est de la collecte de renseignements étrangers, y compris par les moyens clandestins. Nous devons recourir à l'espionnage pour recueillir des renseignements auprès de sources humaines. Il est question de trois types de cibles, soit dit en passant : les gens qui menacent le Canada; l'infiltration de services de renseignement étranger de pays dont nous savons que les services de renseignement agissent au Canada contre nos intérêts; et, troisièmement, la prolifération — soit les gens qui sont prêts à dérober nos secrets dans le domaine de la technologie, par exemple en chimie, en biologie, en radiologie et en technologie nucléaire, pour s'en servir de manières qui menacent les intérêts du Canada dans le monde. Nous avons besoin d'accéder à une telle information.

Les Canadiens ne sont pas tout à fait prêts à accepter un organisme distinct à trois niveaux. J'irai en ordre ascendant. Premièrement, nous n'avons pas les gens dûment formés à la tâche. Avec certains collègues, j'ai réalisé, vite fait, une évaluation brute de la situation. En sachant ce qu'il faut pour former les gens au Royaume-Uni et en Australie dans ces domaines, il faudrait dix ans pour engager des gens de métier compétents, déployer les agents, recruter les agents, de façon intelligente, sans être détecté. Les ambassadeurs n'ont pas à savoir cela. Cela fait intervenir la notion dite de dénégation plausible.

Le deuxième niveau est celui des finances. Le Canada tient vraiment à la limitation des dépenses publiques, pour pratiquement tout ce qui touche le secteur. Les Canadiens ne sont pas chauds à l'idée de dépenser pour défendre l'intérêt public canadien.

Le troisième niveau fait intervenir la volonté politique. Nous voudrions ici le genre de leadership dont ont fait preuve d'autres pays qui ne sont pas moins démocratiques que nous. Non seulement les États-Unis et le Royaume-Uni, mais encore les Pays-Bas, le Danemark et la Norvège se sont donné des services de renseignement étranger vigoureux et en sont fiers. Les premiers



their capabilities. Obviously, they do not tell you what they are doing to whom and where, but it is part of their political culture that they have capable, robust foreign intelligence operations and collections, as democracies.

**Senator Zimmer:** We have had Air India, situations in Montreal and others in this country before 9/11, as you have said. What will it take for us to start moving in these areas of the universities and training?

Senator Banks always teases and tantalizes the witnesses with the word "spies." They hesitate and cringe at the word. It is a reality.

**Mr. Rudner:** In my view, a large part of the problem is that Canadians cannot imagine that there could be people out there who wish us harm, who are, in a sense, evil, not in a demonic way but in a value sense. Their values are so contrary to our values that for them to realize their values requires for them to destroy our value system. Canadians find that hard to believe.

The Canadian belief would be that if we gave them a lecture, in both official languages of Canada, about sustainable development, gender equity and regional balance, they would love us and stop being hostile.

Sorry. There are people out there whose values genuinely threaten ours, precisely because they wish to supplant our value system with something very different and dangerous for us. Canadians find that hard to grasp.

**The Chairman:** You gave a compelling pitch for more support for academic studies of intelligence. When we talk to people in the intelligence community, we are almost astonished at how negative they are about academics dealing with their work. The message almost always is, you can talk to him, but he is 10 years out of date and does not really know what we are doing now.

It is hard to tell whether this is an effort on their part to confuse parliamentary committees that are trying to study a topic or whether they want a monopoly on the information themselves. What do you say to the criticism that, good old Bloggins is a terrific professor, studied under him years ago, but the business has evolved and he is not just with it now?

**Mr. Rudner:** Yes, the business has evolved. Our job as academics is to capture the evolution.

Let me address the essence of the question, which is important. As academics, I do not believe we could do the intelligence service's job better than they do. We are not Monday-morning quarterbacks or counter managers. Our

ministres font preuve de leadership, les ministres jaugent leurs moyens avec fierté. Évidemment, ils ne vous révèlent pas ce qu'ils font à qui ni quand, mais c'est un élément de leur culture politique : ils ont, tout démocratiques qu'ils sont, des services de renseignement étranger compétents et vigoureux.

**Le sénateur Zimmer :** Nous avons eu le vol d'Air India, des situations à Montréal et d'autres incidents au pays avant le 11 septembre, comme vous l'avez dit. Qu'est-ce qu'il nous faudra encore pour nous convaincre d'entamer la formation en question et les programmes voulus dans les universités?

Le sénateur Banks fait toujours exprès : il agace les témoins en utilisant le terme « espions ». Cela les rend hésitants, l'emploi du terme déclenche un mouvement de recul. C'est une réalité.

**M. Rudner :** À mon avis, le problème tient en grande partie au fait que les Canadiens n'arrivent pas à imaginer qu'il existe des gens qui voudraient nous nuire, qui, d'une certaine façon, sont méchants, pas d'une façon démoniaque, mais d'une façon qui a trait aux valeurs. Leurs valeurs sont tellement à l'opposé des nôtres que, pour les appliquer, ils doivent détruire notre système de valeurs à nous. Les Canadiens n'arrivent pas à concevoir cela.

Aux yeux des Canadiens, il suffirait que nous leur faisons, dans les deux langues officielles du Canada, un bon exposé sur le développement durable, l'équité entre les hommes et les femmes et l'équilibre des régions pour qu'ils nous aiment et cessent d'être hostiles.

Je m'excuse : il y a des gens dont les valeurs menacent véritablement les nôtres, précisément parce qu'ils souhaitent remplacer notre système de valeurs par quelque chose de très différent et très dangereux pour nous. Les Canadiens ont de la difficulté à comprendre cela.

**Le président :** Vous avez formulé un plaidoyer convaincant pour un financement accru des études universitaires sur le renseignement. Lorsque nous discutons avec les gens du milieu du renseignement, nous sommes presque ahuris de constater à quel point ils voient d'un mauvais œil les universitaires qui se penchent sur leur travail. Le message est presque toujours le même : vous pouvez vous entretenir avec ce type, mais il est en retard de dix ans et il ne sait pas vraiment ce qui se passe en ce moment.

Il est difficile de savoir si c'est de leur part un effort qui vise à jeter la confusion dans l'esprit des membres des comités parlementaires qui essaient d'étudier le sujet ou à préserver un monopole sur l'information elle-même. Quoi répondre à celui qui dit : le bon vieux Machin truc est un excellent prof, j'ai beaucoup appris de lui il y a des années de cela, mais le domaine a évolué, et il n'est tout simplement plus dans le coup?

**M. Rudner :** Oui, le domaine a évolué. Notre travail d'universitaires consiste à suivre cette évolution.

Permettez-moi d'aller à l'essence de la question, ce qui est important. En tant qu'universitaires, je ne suis pas d'avis que nous serions mieux placés pour faire le travail du service du renseignement que le service de renseignement lui-même. Nous ne

job is to study how they do their jobs, not in order to attack and condemn, but in order to learn, build knowledge and educate.

Frankly, there are people in academia, as elsewhere, who are very strongly against intelligence services. One of the Ontario academic unions has a publication called *Academic Matters*. In fall 2006, there was an article entitled, "New Challenges to Academic Freedom," in which the greatest threat was described as the intelligence community's threats to Canadian academe, not terrorist attacks or terrorist threats to Canada.

I have met many people in the Canadian intelligence community and many people in academe, and I have never been threatened by the intelligence community. However, you have a mindset going back to —

**The Chairman:** Right, but the question really is that they are saying you are not current. Where do you go for your source data? How do you manage to stay current? How do you get basic material that you use in your classes?

**Mr. Rudner:** Let me answer that in two forms. First, it is extremely difficult to get information about the Canadian intelligence services because we are more reticent than our allies. There is much greater openness in the United States, the United Kingdom and much of Europe than in Canada and I think that is a shame. I try to address that as part of our attitudes toward museums and openness of the court system. We are very closed. Foreign jurisdictions are much more open. The Dutch publish appropriately sensitized important reports derived from their clandestine work.

I literally monitor the world of intelligence. I spend two to three hours a day doing so and I share much of this information with colleagues. One is able to learn much about the intelligence of our friends and allies through open sources. Then you draw lessons learned and implications for Canada.

**The Chairman:** We obviously think you are worthwhile because this is not your first visit here. We have had you before, and if you are prepared to come back as a retired person, we will probably have you again. We do not share that view; but there is a lacuna where the intelligence communities have a fairly negative attitude about academics and yet the politicians do not seem to want to use the intelligence communities that much. There is no pull at the top for intelligence.

You have the intelligence communities being very protective about the information they are giving out, because they are afraid of the political push back, yet you have not much interest from the politicians.

sommes pas des gérants d'estrade. Notre travail consiste à étudier la manière dont ils font leur travail, eux, et non pas à les attaquer ni à les condamner. Nous voulons plutôt apprendre, édifier et propager des connaissances.

Pour être franc, il y a en milieu universitaire comme ailleurs bien des gens qui s'opposent vivement aux services de renseignement. Un des syndicats universitaires de l'Ontario publie une revue qui a pour titre *Academic Matters*. À l'automne 2006, on pouvait y lire un article portant sur les nouveaux obstacles à la liberté d'études, intitulé « New Challenges to Academic Freedom », où la plus grande menace était non pas les attaques terroristes visant le Canada, mais plutôt le milieu du renseignement lui-même.

J'ai rencontré toutes sortes de gens du milieu canadien du renseignement et toutes sortes de gens du milieu universitaire, et je n'ai jamais été menacé par le milieu du renseignement. Cependant, il y a une mentalité qui remonte à...

**Le président :** D'accord, mais la question vise vraiment à savoir si le professeur est à jour ou non. Où allez-vous chercher vos données premières? Comment faites-vous pour rester à jour? Comment allez-vous chercher le matériel de base qui vous sert dans vos cours?

**M. Rudner :** Permettez-moi de donner une réponse qui prendra deux formes. Premièrement, il est extrêmement difficile d'obtenir des informations sur les services canadiens du renseignement parce que nous sommes plus réticents que nos alliés. Aux États-Unis, au Royaume-Uni et dans une bonne partie de l'Europe, il y a une ouverture nettement plus grande à cet égard qu'au Canada, et je trouve que c'est dommage. J'essaie de me figurer cela comme faisant partie des attitudes que nous affichons à l'égard des musées et de l'ouverture des tribunaux. Nous sommes très fermés. Les autres pays sont nettement plus ouverts. Les Néerlandais publient des rapports importants sur leur travail clandestin avec la classification qui s'impose.

J'observe le monde du renseignement au sens littéral du terme. Je passe deux ou trois heures par jour à faire cela et j'échange une bonne part des informations ainsi obtenues avec mes collègues. On peut venir à en savoir beaucoup sur le domaine du renseignement chez nos amis et nos alliés en recourant aux sources ouvertes. Il suffit à ce moment-là de tirer des leçons utiles et d'en jauger les conséquences pour le Canada.

**Le président :** Nous prisons évidemment votre travail : ce n'est pas la première fois que vous êtes invité à comparaître. Nous vous avons déjà accueilli, et si vous êtes prêt à revenir en tant que retraité, nous allons probablement vous accueillir à nouveau. Nous ne sommes pas d'accord sur ce point, mais il y a cette lacune dans le milieu du renseignement : les gens y affichent une attitude assez défavorable envers les universitaires et, néanmoins, les politiciens ne semblent pas vouloir recourir tant au milieu du renseignement. Il n'y a pas de mouvement en faveur du renseignement dans les hautes sphères.

Il y le milieu du renseignement qui protège beaucoup l'information qu'il distille, car il a peur du mouvement de ressac du côté politique. Néanmoins, les politiciens ne sont pas très intéressés par la question.



**Mr. Rudner:** It is interesting, senators; in other jurisdictions — let us do a comparative analysis — the intelligence communities tend to regard their academic counterparts as assets vis-à-vis government. Things you want to be said as a big picture — as an explanation of why, as an explanation of how — they share with academics; academics write articles and papers, give talks and lectures and build up public knowledge.

Let me use a metaphor. The biggest enemy of the Canadian intelligence community is the Treasury Board. How do you get the Treasury Board to understand the intelligence community? There are two ways. One way is to try as a bureaucrat to speak to the bureaucrats; of course, that is self-interest, a vested interest. Another is to create an academic knowledge base out there, so that people who join Treasury Board are educated in the universities about why we have intelligence services, what they do and what is the purpose of intelligence. There is criticism, too, but more important, a legitimate instrument of statecraft. Then the Treasury Board attitude toward the intelligence service is different. That is what foreign jurisdictions have found. We suffer in Canada because of the reticence.

You have some individuals in the intelligence community who are interested in dismantling this reticence, which is why CASIS, the Canadian Association for Security and Intelligence Studies, is such a robust organization. The intelligence community is there; the problem is that the academics are not. We are organizing this major international conference together; we are there in large numbers — 400 to 500 people — and all we had last year in Ottawa was 500 people in the audience and eight Canadian academics on the program, out of 50. Where is the Canadian presence, from their point of view?

The answer is we need to exercise better leadership to build up an academic critical mass. Second, in building up the critical mass, you share information — not secret information, we do not need operational information — give Canadians what the British are giving the Brits, the Dutch are giving the Dutch, the Swedes, Norwegians, et cetera.

The open source material coming out of the Norwegian Defence Research Establishment on security and intelligence matters exceeds anything available in Canada. That does not compromise the security of Norway or Norway's friends. It helps us because we get a handle on Canada through the visions coming out of Norway.

**The Chairman:** When you were responding to Senator Zimmer's questions about one agency or two, you seemed to be making a case for two. I got the impression you were not describing to us what the disadvantages and problems were

**M. Rudner :** Voilà qui est intéressant, mesdames et messieurs; ailleurs — procédons à une analyse comparée —, le milieu du renseignement a tendance à voir les universitaires comme des alliés par rapport au gouvernement. Ce que vous classez parmi les choses devant être dites de manière générale — pour expliquer pourquoi on procède ainsi, pour expliquer comment aussi —, le milieu du renseignement collabore avec les universités. Les universitaires rédigent des articles et des communications, prononcent des discours et des conférences, éduquent le public.

Permettez-moi de recourir à une métaphore. Le plus grand ennemi du milieu canadien du renseignement est le Conseil du Trésor. Comment faire en sorte que le Conseil du Trésor comprenne le milieu du renseignement? Il existe deux façons de procéder. Vous pouvez, en tant que bureaucrate, vous adresser aux bureaucrates; bien entendu, c'est intéressé, c'est une manière de défendre son propre intérêt. Sinon, vous créez des connaissances, pour que les gens qui arrivent au Conseil du Trésor aient appris à l'université pourquoi nous avons un service du renseignement, ce qu'il fait et la raison d'être du renseignement. Il y a la critique aussi, mais, fait plus important, il y a un instrument légitime de l'État à défendre. Puis, l'attitude du Conseil du Trésor à l'égard du service de renseignement n'est plus la même. C'est ce qu'on a constaté à l'étranger. Cette réticence nous nuit au Canada.

Dans le milieu du renseignement, il y a certaines personnes qui souhaitent vaincre cette réticence, ce qui explique pourquoi le CASIS, l'Association canadienne pour l'étude de la sécurité et du renseignement, est une organisation qui a tant de vigueur. Le milieu du renseignement est dans le coup; le problème, c'est que les universitaires ne le sont pas. Nous organisons une grande conférence internationale ensemble. Nous y sommes présents en grand nombre — de 400 à 500 personnes —, mais, l'an dernier à Ottawa, des 500 personnes présentes, il y avait huit universitaires canadiens au programme, sur 50. Où est donc la présence canadienne, du point de vue de ces gens-là?

Ce qu'il faut, c'est de mieux montrer la voie pour en arriver à une masse critique dans les universités. En deuxième lieu, en essayant d'en arriver à la masse critique en question, vous mettez en commun les informations — non pas des informations secrètes, nous n'avons pas besoin d'information opérationnelle —, vous donnez aux Canadiens ce que les Britanniques donnent aux Britanniques, ce que les Néerlandais donnent aux Néerlandais, et puis les Suédois, les Norvégiens et ainsi de suite.

Les données offertes en accès libre par l'établissement norvégien de recherche pour la défense, sur les questions liées à la sécurité et au renseignement, dépassent tout ce qui est offert au Canada. Cela ne compromet pas la sécurité de la Norvège ni celle des amis de la Norvège. Ça nous est utile, car nous arrivons à mieux comprendre le Canada grâce aux vues qui proviennent de la Norvège.

**Le président :** En réponse à la question du sénateur Zimmer, qui voulait savoir s'il faudrait un service de renseignement ou deux, vous avez semblé plaider pour qu'il y en ait deux. J'ai eu l'impression que vous n'avez pas décrit pour nous les

with two, and I know you are aware that there are some. I know you are also aware that there is a certain fuzziness between organizations although they tend to be integrating a little more.

Would you tell the committee about some of the disadvantages of having two organizations? Please identify certain countries where the internal and external apparatus are moving closer together.

**Mr. Rudner:** Let me answer part two first. In all jurisdictions today, there is not only intelligence sharing, there is a much more robust interoperability between foreign services and domestic services because the threats cross the borders. MI5 and MI6 operate in much greater synergy today — also the metropolitan police, who developed a new instrument in their counterterrorism force, operating with MI5 and MI6, because the threat does not observe the borders.

Then there are different mandates in different jurisdictions, not because they are necessarily encompassed in law, which they must be, but they are also encompassed in logic. The foreign service can do things that the domestic service cannot do because they are operating abroad. They also have certain kinds of tradecraft, which they have learned over the years in terms of recruiting and running agents.

Without going through a lot of detail, in Britain, someone who comes from an interesting jurisdiction to study in Britain or to visit Britain can be traced from childhood by MI6 — handing over to MI5 while they are in Britain, and back to MI6 when they return to their home country. You need to know who this person is 25 years down the road. You have access to a body of knowledge about an individual, their vulnerabilities and their strengths, which enables you to operate abroad as an effective collector of foreign intelligence. The Dutch are also very good at this.

In Canada, I do not think there is any place in the whole country that has a list of foreign visitors to Canada who come here to study or otherwise, let alone their strengths and weaknesses. We do not do that kind of thing.

Where does that fit into the first part of the question — what are the weaknesses? The weakness is you must have a society that says we value our national security, not at the expense of human rights. The British and others are not compromising human rights or civil liberties in their jurisdictions. What they are saying is there is a difference between privacy and anonymity.

You have a right to your privacy. People do not break into your hotel room in Britain and beat you up for the sake of extracting information from you. It does not happen and should not happen. On the other hand, you do not have the right to be anonymous. When you drive down the street, you have a licence

inconvenients et les problèmes qui seraient associés à l'existence de deux services distincts, et je sais que vous savez qu'ils existent. Je sais que vous êtes conscient aussi de l'existence d'un certain flou entre les organisations, bien qu'elles aient un peu plus maintenant la tendance à l'intégration.

Pourriez-vous dire au comité quels seraient certains des inconvenients d'une formule où il y a deux services distincts? Veuillez préciser les pays où les services internes et externes se rapprochent.

**M. Rudner :** Permettez-moi de répondre d'abord à la deuxième partie de la question. Partout ailleurs, aujourd'hui, non seulement il y a mise en commun des renseignements, mais, de plus, il y a un plus solide interfonctionnement entre les services de renseignement étranger et intérieur à cause des menaces transfrontalières. Il y a une interaction nettement plus grande entre le MI5 et le MI6 de nos jours — et aussi la police métropolitaine, qui a conçu un nouvel instrument pour sa force antiterroriste, qui travaille de concert avec le MI5 et le MI6, parce que la menace n'a rien à faire des frontières.

À différents lieux différents mandats : ce n'est pas parce qu'ils entrent forcément dans le champ d'action du droit, ce qui doit être le cas, mais parce qu'ils entrent aussi dans le champ d'action de la logique. Le service extérieur peut s'autoriser des choses que ne peut s'autoriser le service intérieur du fait qu'il évolue à l'étranger. Il y a également certains trucs du métier, qui ont été assimilés au fil d'années passées à recruter et à utiliser des agents.

Sans donner trop de précisions sur la chose, en Grande-Bretagne, le MI6 peut établir depuis l'enfance même le cheminement d'une personne qui est venue d'un lieu intéressant étudier en Grande-Bretagne ou y faire du tourisme — le dossier étant remis au MI5 pendant que la personne se trouve en sol britannique, puis il est renvoyé au MI6 quand elle s'en retourne dans son pays. Vous devez savoir de qui il s'agit dans 25 ans. Vous devez accéder à un ensemble de connaissances sur la personne, sur ses points faibles et ses forces, ce qui vous permet de recueillir du renseignement étranger de manière efficace en dehors de votre pays. Les Néerlandais sont également très habiles de ce point de vue.

Je ne crois pas qu'il y ait à quelque endroit au Canada une liste des étrangers venus étudier ou s'adonner à quelque autre activité au pays, encore moins une liste de leurs points forts et de leurs faiblesses. Nous ne nous attardons pas à ce genre d'activité.

En quoi cela se rapporte-t-il à la première partie de la question — quelles sont les faiblesses? La faiblesse, c'est qu'il vous faut une société où les gens disent : nous prisons notre sécurité nationale, mais pas au détriment des droits de la personne. Les Britanniques et d'autres encore ne compromettent pas les droits de la personne ni les libertés civiles sur leur territoire. Ce qu'ils affirment, c'est qu'il existe une distinction entre la vie privée et l'anonymat.

Vous avez le droit à une vie privée. En Grande-Bretagne, les gens ne vont pas forcer la porte de votre chambre d'hôtel pour vous donner une raclée afin de vous soutirer des informations. Ça ne se fait pas, et ça ne devrait pas se faire. Par ailleurs, vous n'avez pas le droit d'être anonyme. En voiture, il y a la plaque



plate on your car; you are not anonymous. You cannot be stopped to ask why you are on the street; but you certainly can be seen to be driving down the street and that could be recorded if you break the speed limit.

It is the same thing here, with a slightly different metaphor. The thing is that in Canada, we have not come to terms with the nature of threat, which is not respecting borders. There is also an important distinction between anonymity and privacy. We will not violate your privacy; but in this kind of threat situation, you cannot be anonymous. We need to know who you are when you get on board an aircraft, when you cross into our country, when you register to study nuclear physics. We need to know who you are. Our weakness is our generous view of humankind.

**Senator Banks:** And naïveté.

**Mr. Rudner:** And naïveté about the nature of the threat to a decent society.

**The Chairman:** Did Senator Banks just go on the record against generosity?

**Senator Moore:** Mr. Rudner, you just touched on something that I want to ask you about. The April 27 edition of the *Winnipeg Sun* dealt with, "... the tug-of-war collective rights of the public versus the civil rights of suspected terrorists." You say that an extreme burden is being put on law enforcement to monitor a person 24/7, and it sometimes fails. You also say that in Britain, two suspected terrorists being monitored in the community disappeared and still have not been found.

**Mr. Rudner:** Yes, and three more just this past week.

**Senator Moore:** In the same article, you continue to say, "You can't sue Amnesty International after a terrorist act is perpetrated by someone who they encouraged to be let out." Could you expound on that in terms of the Charter and our need for better security in meeting that terrorist risk? I know you had a conference on the subject.

**Mr. Rudner:** In three weeks, here in Ottawa, we are having an international conference on the administration of justice, national security and democracies. I think 12 Supreme Court-level judges from 7 or 8 international jurisdictions will be in Ottawa.

**Senator Moore:** Are there any Canadian judges of that level?

**Mr. Rudner:** It is jointly us and the Federal Court. Among the speakers will be Mr. Justice Josephson from British Columbia and Mr. Justice Dennis O'Connor, but many other judges as well.

d'immatriculation qui vous identifie; vous n'êtes pas anonyme. On ne peut vous arrêter pour vous demander ce que vous faites dans la rue. Par contre, on peut certainement vous observer tandis que vous roulez en voiture et enregistrer l'affaire si vous dépassez la limite de vitesse.

C'est la même chose ici, mais la métaphore est un peu différente. C'est que, au Canada, nous n'avons pas encore saisi la nature de la menace qui existe, qui fait fi des frontières. Il y a aussi une distinction importante entre l'anonymat et la vie privée. Nous n'allons pas violer votre vie privée; par contre, dans une situation où il y a une telle menace, vous ne sauriez être anonyme. Nous devons savoir qui vous êtes lorsque vous montez à bord d'un avion, lorsque vous traversez notre pays, lorsque vous vous inscrivez à un programme d'études en physique nucléaire. Nous devons savoir qui vous êtes. Notre faiblesse, c'est notre point de vue généreux sur l'humanité.

**Le sénateur Banks :** Et notre naïveté.

**M. Rudner :** Et notre naïveté au sujet de la nature de la menace qui plane sur une société compatissante.

**Le président :** Est-ce que le sénateur Banks vient de porter au compte rendu un plaidoyer contre la générosité?

**Le sénateur Moore :** Monsieur Rudner, vous venez de toucher à un sujet à propos duquel je voulais vous poser une question. Dans l'édition du 27 avril du *Winnipeg Sun*, on peut lire : « [...] la tension entre les droits collectifs du public et les droits civils des présumés terroristes. » Vous dites que c'est maintenant un fardeau extrême qui est imposé aux forces de la loi, qui doivent surveiller une personne 24 heures sur 24, sept jours sur sept, et qu'il y a parfois des problèmes. Vous dites que, en Grande-Bretagne, deux présumés terroristes sous surveillance au sein de la collectivité sont disparus, on ne sait toujours pas où ils se trouvent.

**M. Rudner :** Oui, et trois autres tout juste la semaine dernière.

**Le sénateur Moore :** Dans le même article, vous dites encore : [Traduction] « Vous ne pouvez poursuivre Amnistie internationale pour avoir encouragé à libérer une personne qui a commis un acte terroriste. » Pouvez-vous nous donner des précisions là-dessus dans le contexte de la Charte et de la nécessité pour nous de mieux assurer la sécurité face au risque de terrorisme? Je sais que vous avez eu une conférence là-dessus.

**M. Rudner :** Dans trois semaines, ici même à Ottawa, nous allons tenir une conférence internationale sur l'administration de la justice, la sécurité nationale et les pays démocratiques. Je crois qu'il y aura à Ottawa 12 juges des tribunaux supérieurs de sept ou huit pays.

**Le sénateur Moore :** Y aura-t-il des juges canadiens membres de la Cour suprême?

**M. Rudner :** Nous organisons cela conjointement avec la Cour fédérale. Parmi les conférenciers, il y aura le juge Josephson de la Colombie-Britannique et le juge Dennis O'Connor, mais de nombreux autres juges aussi.

In answer to your question, to me the problem here is one of accountability. People generally do not want to have injustices done to others. The problem is there are two purposes of justice. One is to be just to an individual in terms of if they are innocent, to exculpate them; and if they are guilty, to punish them. Second, there is justice to the society. We need public safety and security.

The problem is that we have a situation in Canada of people who we cannot let out on the streets because there is intelligence available about them as constituting a threat to Canada. We cannot deport them because there is no jurisdiction in the world that will receive them, and they do not wish to go to particular countries that must receive them because they are nationals of that country.

**Senator Moore:** You cannot send them back to the country from whence they came?

**Mr. Rudner:** No, if the country of origin must receive them, they may claim that they could be subject to maltreatment in that country.

Let me put a slightly different slant on this subject. We have several issues. Who judges that, let us say, Algeria or Jordan is a country of brutality to people? We have certain organizations which have made that assessment. The interesting thing is that during the Cold War, these same countries were considered paragons of many virtues and suddenly they have turned into demonologies.

The British came to a twofold conclusion. Britain certainly signed an agreement with many of these same jurisdictions, guaranteeing the safety of individuals deported from the U.K. to those jurisdictions.

**Senator Moore:** Safety in terms of what?

**Mr. Rudner:** That they will not be abused. Britain has the right to oversee the absence of abuse. The most interesting issue is that Britain had several people let out on their equivalent of security certificate bail, I believe six people. The people said that the bail conditions were so onerous that they would go back, and they actually went back to their countries in North Africa and the Middle East.

From a British taxpayer's point of view, they supported these people, supported their litigation and went through all the conceivable hoops that a decent society could go through, and suddenly they are discomfited with the outcome that they requested and they are going home? Something is wrong.

Part of the problem, in my view, is who is accountable for this. The courts have a problem. The Charter says certain things and the courts say because of the way the Charter has been interpreted, we cannot detain these people indefinitely, so we will let them go home on rigorous bail.

Pour répondre à votre question, à mes yeux, c'est un problème de transparence. De manière générale, les gens ne souhaitent pas qu'une injustice soit commise envers d'autres personnes. Le problème, c'est que la justice comporte deux buts. Un but consisterait à être juste envers la personne, quant à savoir si elle est innocente, c'est-à-dire la disculper; sinon, si elle est coupable, la punir. Deuxième but : la justice à l'égard de la société. Il faut protéger les citoyens.

Le problème, c'est que nous avons au Canada une situation qui fait que nous ne pouvons libérer des gens dont on sait, d'après les renseignements recueillis, qu'ils constituent une menace pour le Canada. Nous ne pouvons les expulser parce qu'aucun pays dans le monde n'acceptera de leur donner refuge, et ils ne souhaitent pas aboutir dans le pays susceptible de les recevoir, parce qu'ils en sont des ressortissants.

**Le sénateur Moore :** Vous ne pouvez les renvoyer du pays d'où ils viennent?

**M. Rudner :** Non, si le pays d'origine doit les accueillir, ils peuvent faire valoir qu'ils y feraient l'objet de sévices.

Permettez-moi de modifier légèrement l'optique que nous prenons. Plusieurs questions entrent en jeu. Qui détermine que l'Algérie ou la Jordanie, par exemple, est un pays où les gens sont victimes de brutalité? Il y a certaines organisations qui ont évalué la chose. Fait intéressant, les pays tenus pour des parangons de vertu durant la guerre froide sont entrés subitement dans le cercle des démons.

Les Britanniques en ont tiré deux conclusions. La Grande-Bretagne a certes conclu une entente avec bon nombre des pays en question, pour garantir la sécurité des personnes expulsées du Royaume-Uni.

**Le sénateur Moore :** Quel genre de sécurité?

**M. Rudner :** Une garantie qu'ils ne feront pas l'objet de sévices. La Grande-Bretagne a un droit de surveillance, pour qu'il n'y ait pas de sévices. Le fait le plus intéressant, c'est que la Grande-Bretagne a libéré plusieurs personnes sous l'équivalent du cautionnement qui s'applique au certificat de sécurité, je crois que c'est six personnes. Les gens ont affirmé que les conditions du cautionnement étaient à ce point lourdes qu'ils retourneraient chez eux; de fait, ils sont retournés dans leur pays en Afrique du Nord et au Moyen-Orient.

Du point de vue du contribuable britannique, disons que ce dernier a appuyé les gens en question, appuyé leurs litiges et qu'il a consenti à toutes sortes de formalités qu'une société bonne s'imposerait, puis, subitement, mal à l'aise face au résultat qu'ils ont demandé, ils s'en retournent chez eux? Quelque chose cloche.

À mon avis, une partie du problème réside dans l'attribution des responsabilités. Les tribunaux se trouvent face à un problème. La Charte affirme certaines choses, et les tribunaux font valoir que, du fait de l'interprétation donnée de la Charte, nous ne pouvons détenir ces gens indéfiniment, si bien que nous allons les laisser retourner chez eux avec un cautionnement aux conditions rigoureuses.



By the way, what happened, at least in one case, the person went back to the court, saying that this is too rigorous and sought to soften it. The court remained robust on this one. In another case, the individual concerned actually broke the law, and the person's lawyer said that was only traffic laws; it is not important. Sorry, but traffic laws are important. Law-abidingness covers a lot of ground.

The more important point is who is accountable for enforcing those bail conditions? Needless to say, it falls on the police. But are the police equipped for this? We know that in intelligence, it takes 16 operatives to conduct 24/7 surveillance on a single target.

**The Chairman:** We heard a higher number from Jack Hooper. I think he said 23 or 22 people, and 16 people for a wiretap.

**Mr. Rudner:** Then I stand corrected. We are saying this is a major effort. It is not something you do on a shoestring. Can our local police services — Ottawa, Toronto and Winnipeg police — afford to allocate these kinds of resources to conduct surveillance on individuals over an indefinite period of time, if the individual is genuinely suspect and there is no question about that — judges have said they are genuinely suspect — and if their tradecraft is exactly the avoidance of surveillance? That is what you learn in a terrorist school, so to speak. We have the terrorist manuals.

**Senator Moore:** You said the surveillance of a suspect with regard to bail conditions is passed to the municipal police force, not to the RCMP? They are here on suspicion of doing something against the nation, so why is the nation's force not given that task?

**Mr. Rudner:** I may stand corrected on this. There was a reference in one of our Ottawa newspaper articles that CBSA was involved in such surveillance. There are few law enforcement organizations in Canada that have 22 spare officers, so wherever it falls, it is a fairly heavy accountability burden. After all, the whole point is that these are genuine terrorist suspects. The courts have decided that. They will try to evade surveillance.

You cannot make a casual effort. You do not send the person who is not good any more to do the job; you have to send your best to do the job because that is where your terrorist threat lies.

**Senator Moore:** Has the court set out any standards as to what is an indefinite period of detention? Dependent upon what a person is suspected of doing or planning to do, would there not have to be case-by-case consideration and determination of what is an appropriate period of detention?

**Mr. Rudner:** They are not on trial.

**Senator Moore:** I know that.

Soit dit en passant, dans un cas au moins, la personne a appliqué au tribunal et affirmé que c'était trop rigoureux, cherchant à assouplir les conditions en question. Le tribunal a tenu bon. Dans un autre cas, la personne avait bien violé la loi, et l'avocat a dit que ce n'était qu'en rapport avec la circulation automobile, que ce n'était pas important. Je m'excuse, mais les lois en matière de circulation automobile sont importantes. Le respect de la loi est une notion qui couvre beaucoup de terrain.

Fait plus important : qui est responsable d'appliquer les conditions d'un tel cautionnement? Inutile de dire que se sont les services policiers. Cependant, ont-ils les moyens de le faire? Nous savons que, du point de vue du renseignement, pour surveiller une seule personne 24 heures sur 24, sept jours sur sept, il faut 16 agents.

**Le président :** Jack Hooper nous a donné un nombre plus élevé. Je crois qu'il a dit que c'était 23 ou 22 personnes, et 16, dans le cas de l'écoute électronique.

**M. Rudner :** J'accepte la mise au point. Nous sommes en train de dire qu'il s'agit d'un effort important. Ce n'est pas un scénario à petit budget. Est-ce que nos services policiers locaux — à Ottawa, à Toronto et à Winnipeg — ont les moyens de surveiller les gens pour une période indéfinie, dans la mesure où les soupçons sont vraiment fondés et que cela ne fait aucun doute — ce sont des juges qui ont dit que c'était vraiment fondé — et que le métier de la personne est justement d'éluder la surveillance? C'est ce qu'on apprend à l'école du terrorisme, pour ainsi dire. Nous avons lu les guides du terroriste.

**Le sénateur Moore :** Vous dites que la tâche de surveiller un suspect libéré sous cautionnement est transférée à la force policière municipale et non pas à la GRC? La personne en question est soupçonnée d'avoir commis un crime contre le pays. Pourquoi n'est-ce pas la force nationale qui prend la tâche en charge?

**M. Rudner :** Je me tromperai peut-être ici. Dans un article d'un de nos journaux à Ottawa, on disait que l'ASFC participe à une telle surveillance. Il existe peu d'organisations policières au Canada qui disposent de 22 agents supplémentaires; par conséquent, quelle que soit l'organisation responsable, c'est un fardeau assez lourd. Après tout, l'essentiel est là : ce sont vraiment des présumés terroristes. Les tribunaux ont décidé cela. Ces gens-là vont essayer d'éluder la surveillance.

Une demi-mesure n'en est pas une. On ne peut plus confier la tâche à quelqu'un qui ne s'en tire pas bien. Il faut envoyer le meilleur possible, car il y a là une menace terroriste.

**Le sénateur Moore :** Les tribunaux ont-ils établi des critères pour déterminer ce que serait une période de détention indéfinie? Suivant la nature de l'acte que la personne est censée avoir posé ou prévu poser, n'y aurait-il pas une analyse spécifique de son cas, puis la détermination d'une période de détention appropriée?

**M. Rudner :** Ce n'est pas un procès.

**Le sénateur Moore :** Je le sais.

**Mr. Rudner:** There is no process through which their degree of actual culpability can be tested and adjudicated. The problem here is that they cannot see the evidence because the evidence is sensitive.

Whether or not the Federal Court judges will say this person was suspected, for example, of terrorism finance and five years of detention seems reasonable, whereas it would not have been reasonable in a case where the person was suspected of setting up the sleeper cell to mount an attack on a Canadian target. This I do not know and the Federal Court judges cannot say, because to say that would be to disclose the nature of the information, which would disclose the source.

Incidentally, with respect to this, we will be having a full half day precisely focusing on the issues of deportation, detention and admissibility of evidence at the conference on June 12 with judges from Spain, France, the Netherlands, United States and the U.K. examining their experience. I think our point here is this: Let us hear how other democracies have handled this and distill what is applicable to Canada in terms of our Constitution, our Charter and our needs.

**Senator Moore:** Yes. Since 2001, there must be a bit of a body of case law that has developed internationally.

**Mr. Rudner:** Yes, but not in Canada. We have a single Canadian professor of national security law. He is very young. I am proud to say he is a graduate of the Norman Paterson School of International Affairs. He teaches at the University of Ottawa, and his courses began last year. Among the lacunae in our system is how thin it is on the ground.

**Senator Moore:** Speaking of how thin it is on the ground, there was an article in *The Globe and Mail* on April 12 of this year with regard to national security intelligence and the screening. You were quoted in that article:

If there are weaknesses on the incoming screening, there are other weaknesses that not only DND, but all other government departments, need to build up a capacity to withstand as they face the threat of infiltration by adversaries.

In 2006, with regard to DND alone, the backlog and screening of DND employees to the 26,000 files, which has been reduced to 18,000, a maximum 8,000 cases in the screening process at one time is the desired maximum.

Are we still at the 18,000 level? How do we improve upon that? What is the experience in other countries? Will you look at that during your conference?

**Mr. Rudner:** That is a somewhat different issue. Let me make two points deriving from your question. First, we know from al Qaeda sources, that they have targeted sensitive government departments, intelligence and law enforcement agencies.

**M. Rudner :** Il n'y a pas de marche à suivre pour déterminer leur degré réel de culpabilité et trancher. La difficulté, c'est qu'ils ne peuvent pas voir les éléments de preuve, les éléments de preuve étant classifiés.

Que les juges de la Cour fédérale déterminent ou non que la personne était soupçonnée, par exemple, de financer un acte terroriste et qu'une période de détention de cinq ans est raisonnable, alors que ce ne serait pas raisonnable dans un cas où la personne est soupçonnée d'avoir mis sur pied une cellule dormante chargée de préparer une attaque contre une cible canadienne... Cela, je ne le sais pas, et les juges de la Cour fédérale ne sauraient le dire, car l'affirmer équivaldrait à dévoiler la nature de l'information, ce qui dévoilerait du même coup la source.

Soit dit en passant, à ce sujet, nous allons consacrer une demi-journée complète de la conférence à la question particulière de l'expulsion, de la détention et de l'admissibilité des éléments de preuve, le 12 juin, avec des juges venus d'Espagne, de France, des Pays-Bas, des États-Unis et du Royaume-Uni. Nous verrons quelle expérience ils ont de la chose. Je crois qu'il faut dire ceci : essayons de voir ce que les autres démocraties ont fait pour aborder la question et de déduire ce qui s'applique au Canada en ce qui concerne notre constitution, notre charte et nos besoins.

**Le sénateur Moore :** Oui. Depuis 2001, il doit s'être établi une certaine jurisprudence à l'échelle internationale.

**M. Rudner :** Oui, mais pas au Canada. Nous avons un seul et unique professeur canadien de droit en matière de sécurité nationale. Il est très jeune. Je suis fier de dire qu'il a étudié à l'école des affaires internationales Norman Paterson. Il enseigne à l'Université d'Ottawa; ses cours ont commencé l'an dernier. Voilà une des lacunes de notre système : les éléments se font rares sur le terrain.

**Le sénateur Moore :** En parlant de ce qui est rare sur le terrain, il y a eu un article dans le *Globe and Mail*, le 12 avril, au sujet du renseignement et des vérifications dans le contexte de la sécurité nationale. Vous y étiez cité :

Si la vérification de la situation de la personne comporte des faiblesses au départ, il existe d'autres faiblesses qui touchent non seulement le MDN, mais aussi d'autres ministères, qui doivent se donner les moyens de résister à la menace d'infiltration par les adversaires.

En 2006, dans le seul cas du MDN, l'arrérage touchant la sélection des employés du MDN est de l'ordre de 26 000 dossiers, ce qui a été ramené à 18 000... un maximum de 8 000 cas à un moment précis est le maximum souhaité.

En sommes-nous toujours à 18 000 dossiers? Pouvons-nous améliorer la situation? Quelle est l'expérience vécue dans d'autres pays? Allez-vous vous pencher sur cette question pendant votre conférence?

**M. Rudner :** Ce n'est pas tout à fait la même question. Divisons votre question en deux. D'abord, de première main, nous savons que Al-Qaïda a pris pour cible des ministères, des services de renseignement et des services de police stratégiques.



**Senator Moore:** In Canada?

**Mr. Rudner:** Globally, to place their operatives to infiltrate these organizations and to find their tradecraft, how they intend to do it, what they intend to do and for what purposes.

In other words, there is no question that we are targets of infiltration. By the way, their tradecraft is at par with the best of ours; they are not second best.

The challenge, though, is screening. Screening is valid on the day you do it. The day after, it is history. My colleagues at the centre and I are looking at a research project we call counter-intelligence as counter-terrorism. In order to withstand the threat, you do not do screening once in a while or once every five years. You need a managerial structure that is sensitive to the anomalies.

Yes, people are eccentric, and so and so is a disgruntled person. Disgruntled people and eccentrics are not threats. There is literature completed by psychologists and psychiatrists on when and what anomalies signal security threats.

**Senator Moore:** Do "anomalies" mean personal traits or historic activities.

**Mr. Rudner:** It could be anything from people who suddenly seem to have more income at their disposal to people who suddenly have sympathies that demonstrate displaced loyalty to one's country.

**Senator Moore:** By "sympathies," do you mean participating in public demonstrations and sympathizing with causes that are contrary to Canadian causes?

**Mr. Rudner:** It may even be articulated in their work. For example, if someone comes along in a work situation and says that suicide bombing seems to be an acceptable response to the hard feelings of wealthy people in Saudi Arabia, is this not something that someone ought to notice? That event in itself is not a crime, but it certainly is an anomaly.

In other words, there is enough literature on counterintelligence derived from the Cold War and updated through mainly the work of psychologists and people in human organizations that have developed five tests of these types of anomalies, which signal a risk to national security.

I could cite the work by an American retired counter-intelligence specialist by the name of Richard Heuer, Jr. I believe he is a pioneer in this area.

**Senator Moore:** Is this a book or report that we could obtain?

**Mr. Rudner:** Yes. I can send a copy of the article to the committee.

**Senator Moore:** That might be useful.

**Mr. Rudner:** You have identified a very serious issue confronting all of us.

**Le sénateur Moore :** Au Canada?

**M. Rudner :** Partout dans le monde, de façon à installer ces agents, à infiltrer les organisations pour apprendre leur stratagème, la façon dont ils ont l'intention de procéder, ce qu'ils ont l'intention de faire et pourquoi.

Autrement dit, il ne fait aucun doute que nous sommes les cibles d'une infiltration. Soit dit en passant, leur connaissance du métier est égale à la nôtre; ils ne sont pas inférieurs.

Ce sont les vérifications qui comptent. Les résultats d'une vérification sont valables le jour où elle est faite. Ensuite, c'est de l'histoire ancienne. Au centre, mes collègues et moi nous nous penchons sur un projet d'études que nous qualifions de contre-espionnage contre le terrorisme. Pour résister à la menace, il ne faut pas procéder à une vérification une seule fois ni une fois tous les cinq ans. Il faut mettre en place une structure de gestion qui est sensible aux anomalies.

Oui, les gens sont excentriques, et un tel est mécontent. Les mécontents et les excentriques ne sont pas des menaces. Il y a une documentation spécialisée que des psychologues et des psychiatres ont préparée pour que nous sachions quelles anomalies laissent entrevoir une menace pour la sécurité et à quel moment.

**Le sénateur Moore :** Par « anomalies » entendez-vous des caractéristiques personnelles ou des activités passées?

**M. Rudner :** C'est variable, allant du cas de la personne qui se retrouve subitement avec beaucoup plus d'argent à sa disposition à celui de la personne dont les sympathies témoignent d'une certaine déloyauté envers son propre pays.

**Le sénateur Moore :** Par « sympathies », voulez-vous dire le fait de participer à des manifestations publiques et de défendre une cause qui est contraire aux causes canadiennes?

**M. Rudner :** Ça peut même être exprimé dans le travail fait par la personne. Par exemple, si quelqu'un arrive au travail et dit que les attentats-suicides représentent une réaction acceptable aux sentiments déçus des gens riches d'Arabie Saoudite, n'est-ce pas là une chose qu'il faut relever? L'événement lui-même n'est pas un crime, mais c'est certainement une anomalie.

Autrement dit, il y a suffisamment de documentation sur le contre-espionnage qui nous vient de la Guerre froide et qui a été mise à jour, surtout grâce aux travaux des psychologues et des spécialistes des organisations humaines, qui ont mis au point cinq épreuves pour dépister ce type d'anomalies, qui dénotent un risque pour la sécurité nationale.

Je pourrais citer les travaux d'un spécialiste à la retraite du contre-espionnage. C'est un américain du nom de Richard Heuer Jr. Je crois qu'il est un pionnier dans son domaine.

**Le sénateur Moore :** Y a-t-il un livre ou un rapport que nous pourrions obtenir?

**M. Rudner :** Oui. Je peux faire parvenir un exemplaire de l'article au comité.

**Le sénateur Moore :** Ce serait peut-être utile.

**M. Rudner :** Vous avez mis le doigt sur une question très grave à laquelle nous faisons tous face.

**Senator Moore:** Have the numbers gotten better? Do you monitor that as part of your academic work?

**Mr. Rudner:** No, this is not something I monitor in terms of numbers.

My concern is not the numbers. My concern is that DND itself would be a target precisely because Canada is active. The adversary would want, in fact, not only to know our plans and intentions but also to distort them.

**Senator Zimmer:** I would like to add one final comment with respect to your comments about immigration detainees.

Our laws sometimes work against us in that, as you indicated, someone who did not like conditions all of a sudden could move back to their country. All of a sudden, they would not be persecuted and everything is fine.

They are shopping around and looking for the best place to live in a country, and the people working with them sometimes work against their cause. That is an excellent point. Thank you.

**Mr. Rudner:** We have a document that was tested and validated by the British court, by the Old Bailey, and it is the operational manual of al-Qaeda. There is a chapter in the manual for training al Qaeda operatives on how to manipulate the court systems in the democracies. I will not go into the chapter and verse, but they are there.

Again, we should never underestimate the capabilities of the adversary. They are as good as we are and they are as well educated as we are. In that sense, they command professional respect and, therefore, we must be better than what we are.

**Senator Zimmer:** Through another source, I was able to read the same chapter and verse. Thank you.

**Senator Atkins:** As I sit here and listen to you, it is all very interesting, but I get a sense that there is disconnect between the different counter-intelligence organizations and the different agencies in Canada. Do you feel that, or are you satisfied that they are operating in a coherent way?

**Mr. Rudner:** I am of the view that they actually operate well together. About 20 years ago, there was a history of tension and friction between CSIS and the RCMP, and Canada paid a very high cost as a result of certain of the consequences of that friction. They work very well together today.

In my view, the challenge is where things may not be working as well. Intelligence collection works in Canada and works well in our security intelligence. That is why we have not been attacked. It is not because the adversary has not tried. We have been successful in foiling the adversary. If we have weaknesses, in my opinion, it is in the area of analysis.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que ça s'est amélioré du point de vue des statistiques? Surveillez-vous cet élément dans vos travaux?

**M. Rudner :** Non, je ne surveille pas le côté statistique.

Je ne me soucie pas des chiffres. Mon souci, c'est que le MDN lui-même devienne une cible précisément parce que le Canada est actif dans le domaine. L'adversaire, de fait, voudrait non seulement connaître nos projets et nos intentions, mais aussi les déformer.

**Le sénateur Zimmer :** J'aimerais ajouter une dernière observation en ce qui concerne les remarques que vous avez formulées à propos des détenus du service d'immigration.

Nos lois nous nuisent parfois à cet égard, comme vous l'avez signalé : la personne qui n'apprécie pas toutes les conditions qui lui sont imposées pourrait s'en retourner subitement dans son pays. Subitement, elles n'y seraient plus persécutées, et tout est beau.

Ils « magasinent » les endroits pour savoir où il ferait le mieux vivre dans un pays, et les gens qui travaillent avec eux nuisent parfois à leur cause. C'est un excellent point à soulever. Merci.

**M. Rudner :** Nous avons un document qui a été validé par le tribunal pénal de Londres, celui qu'on appelle Old Bailey. C'est le guide des opérations d'Al-Qaïda. Il renferme un chapitre sur la manière les agents d'Al-Qaïda peuvent s'y prendre pour manipuler les tribunaux dans les pays démocratiques. Je n'entrerai pas dans les détails, mais ça existe.

Encore une fois, nous ne devrions jamais sous-estimer la capacité de l'adversaire. Il est aussi habile que nous et aussi bien instruit aussi. Dans le contexte, il inspire un certain respect professionnel et, par conséquent, nous devons faire mieux.

**Le sénateur Zimmer :** Par une autre source, j'ai pu lire le même ouvrage. Merci.

**Le sénateur Atkins :** Je vous écoute et je trouve que tout cela est très intéressant, mais j'ai l'impression qu'il y a un écart entre les divers services de contre-espionnage et les divers organismes au Canada. Êtes-vous de cet avis ou croyez-vous que les gens en question fonctionnent de manière cohérente?

**M. Rudner :** Je suis d'avis qu'ils collaborent bien, en fait. Il y a une vingtaine d'années, il y avait des tensions et des frictions bien ancrées entre le SCRS et la GRC, et le Canada a payé un lourd tribut pour l'existence de cette friction. Aujourd'hui, les gens en question collaborent très bien.

À mon avis, le défi se pose là où les choses ne fonctionnent peut-être pas si bien. La collecte de renseignements fonctionne au Canada et fonctionne bien dans le contexte du renseignement de sécurité. Voilà pourquoi nous n'avons pas été attaqués. Ce n'est pas parce que l'adversaire n'a pas essayé. Nous avons réussi à déjouer ces tentatives. Là où nous sommes faibles, à mon avis, c'est dans le domaine de l'analyse.



One thing we have learned from all the major reports of our allies, the Butler report in the U.K., the Flood report in Australia, the 9/11 Commission in the United States, is the importance of robust and capable analysis.

In Canada, analysis takes place in different units. They are small, but they are there. We have two centralized analytical components: The International Assessment Staff in PCO and ITAC, the Integrated Threat Assessment Centre, which specializes in counterterrorism. Frankly, both are small.

I am not saying they are not doing their work and they certainly are but they are small. They need to be robust and large in order to meet the analytical requirements of the current threat environments. They also need to acquire skills, which currently are not available to them. We need people who have knowledge of Asian studies and the tribal people of Afghanistan. We need people who understand the regional language and anthropology of the area. We need to know how to identify a leader and competing leaders so we understand the dynamics of a society that is attacking and killing us. We need to have the analytical capacity we had in wartime. We need that in peacetime because peacetime today is wartime; this is a terrorist situation. In that sense, we have to build up that very important analytical capacity.

Second, we still underestimate the threat and need for responses to critical national infrastructures, especially in the energy and transportation sectors. The British, for example, after the attacks on the London underground and transport system, issued a major report on resilience planning. It is not only damage mitigation, but to defeat the terrorists you want a system up and running quickly, because that is how you defeat the terrorist. When the London underground ran 24 hours after the attacks, Britain won. That is the nature of our struggle. We need a much more robust capacity.

The energy sector is best thanks to the leadership of NRCan and the Energy Infrastructure Protection Division. Many other sectors are rudimentary. We need to build up the whole envelope and then each part of the envelope so we are not only capable of preventing attacks, but also capable of mitigating damage in the event of attacks and achieving resilience immediately after the attacks. That is a secondary initiative we want in Canada.

Last, we do not have a centralized direction of the intelligence services. We have an adviser to the Prime Minister who does not have levers in the community. We have the Department of Public Safety, which has levers over CSIS and the RCMP, but not over

S'il y a une leçon que nous avons tirée de tous les grands rapports produits par nos alliés — le rapport Butler au Royaume-Uni, le rapport Flood en Australie, le rapport de la Commission d'étude des attentats terroristes du 11 septembre aux États-Unis —, c'est qu'il importe de pouvoir effectuer une analyse compétente et rigoureuse.

Au Canada, l'analyse est confiée à divers services. Ce sont des services modestes, mais ils existent. Nous avons deux composantes d'analyse centralisées : le Bureau de l'évaluation internationale du BCP et le Centre intégré d'évaluation des menaces, le CIEM, qui se spécialise dans la lutte au terrorisme. Pour être franc, les deux sont de taille modeste.

Je ne dis pas que ces organisations ne font pas leur travail — il est certain qu'elles le font —, mais elles sont petites. Elles doivent être solides et de taille importante pour pouvoir effectuer les analyses qu'exige l'ampleur des menaces actuelles. Elles doivent aussi acquérir certaines compétences qu'elles n'ont pas à l'heure actuelle. Nous avons besoin de gens qui connaissent les cultures asiatiques et les tribus d'Afghanistan. Nous avons besoin de gens qui parlent la langue locale et qui ont des connaissances anthropologiques sur la région. Nous devons savoir comment repérer un dirigeant et quels sont les dirigeants en concurrence pour comprendre la dynamique d'une société qui nous attaque et fait des victimes parmi nos rangs. Nous devons nous doter de la capacité d'analyse dont nous disposions en temps de guerre. Nous en avons besoin en temps de paix, parce que le temps de paix est aujourd'hui temps de guerre; nous faisons face à une menace terroriste. En ce sens, nous devons nous doter de cette capacité d'analyse très importante.

Deuxièmement, nous continuons de sous-estimer la menace et le besoin de réagir en ce qui concerne les infrastructures nationales essentielles, surtout dans les secteurs de l'énergie et des transports. En Grande-Bretagne, par exemple, après les attaques visant le métro de Londres et le réseau de transport, on a publié un rapport important sur la planification de la résilience. Il ne s'agit pas seulement d'atténuer les dommages, mais, pour vaincre les terroristes, il faut que le système se rétablisse rapidement, parce que c'est ainsi qu'on peut vaincre les terroristes. C'est parce que le métro de Londres a recommencé à fonctionner 24 heures après les attaques que la Grande-Bretagne a vaincu l'ennemi. Voilà la nature de la lutte que nous menons. Nous avons besoin d'une capacité beaucoup plus solide.

Le secteur de l'énergie s'est amélioré grâce au leadership de NRCan et la Division de la protection des infrastructures énergétiques. La préparation de nombreux autres secteurs est encore rudimentaire. Nous devons fabriquer une enveloppe protectrice, puis chacune des parties de celle-ci, de façon à être non seulement capables de prévenir les attaques, mais aussi d'atténuer les dommages en cas d'attaque et faire preuve de résilience immédiatement après celle-ci. Voilà une initiative secondaire que nous souhaitons prendre au Canada.

Enfin, il n'y a pas de direction centralisée des services de renseignement. Il y a un conseiller du premier ministre qui ne dispose d'aucun pouvoir dans le milieu. Il y a le ministère de la Sécurité publique, qui a un certain pouvoir sur le SCRS et sur la

CSE, military intelligence, which is a very important part of our foreign intelligence capability, and the other areas. In other words, no one in Canada has the central focus of a director of national intelligence. I would not call it that because the Americans have called it that and Canadians do not like to use the same terminology as Americans. Call it something else but have a national coordinator with the levers of budget so if you need more funds for a priority need, you do not have to go through the circus of an annual battle of the budget and persuade Treasury Board that national security is just as important, for example, as some health or environmental or other priority. They are all important, but this is the one where people die if we lose and our country is badly damaged if we are hit. We need a coordinator with levers.

**Senator Atkins:** After 9/11, our committee visited the U.S. We met with the chair of the Department of Homeland Security. He had just come from his daily visit with the President. We do not have a person like him. Should we?

**Mr. Rudner:** The Prime Minister and cabinet should be apprised regularly of the threat environment, the response mechanisms to that threat environment and the needs. We need that, absolutely. That is when you have a national priority. That is what a national priority and leadership means.

**Senator Atkins:** Do you feel that, because of the Bush administration's strategy on terrorism and its international impact that the United States has an excessive amount of influence on us in terms of our paranoia about national security?

**Mr. Rudner:** Let me answer your question through the lens of the terrorists. They have planned attacks on targets. Let me give you a number. The Norwegian Defence Research Establishment has identified 30 spectacular attacks which were foiled from about 2002-04. The Norwegians are good guys, from the northern regions like us and they lose at hockey to us. The United States does not disclose these things. Canada has signalled that the RCMP has interrupted 12 major plots. In Britain, the Home Secretary has announced over 30-plus priority one investigations are currently taking place. There are over 2,000 current surveillances. In other words, the terrorists are attacking and they have not succeeded except for singularities. The reason they have not succeeded except for those singularities is that they have been defeated by our counterterrorism and law enforcement efforts.

GRC, mais pas sur le CST, organisme qui est chargé du renseignement militaire et qui est une partie très importante de notre capacité de renseignements extérieurs, ainsi que d'autres secteurs. En d'autres termes, personne au Canada n'a le point de vue global d'un directeur du renseignement national. Ce n'est pas ainsi que je nommerais le poste, parce que c'est le nom que les Américains ont donné à ce poste, et les Canadiens n'aiment pas utiliser les mêmes termes que les Américains. Appelez-le autrement, mais créez un poste de coordonnateur national disposant des pouvoirs budgétaires voulus, de façon que, s'il lui est nécessaire d'obtenir davantage de fonds pour un besoin prioritaire, il n'aura pas à livrer la bataille annuelle du budget et à convaincre le Conseil du Trésor que la sécurité nationale est tout aussi importante, par exemple, qu'une quelconque priorité en matière de santé ou d'environnement. Toutes les priorités sont importantes, mais c'est le respect de celles-ci qui détermine si les gens meurent dans le cas où nous perdons la bataille ou notre pays subit des dommages importants en cas d'attaque. Nous avons besoin d'un coordonnateur qui dispose de certains pouvoirs.

**Le sénateur Atkins :** Après le 11 septembre, notre comité s'est rendu aux États-Unis. Nous avons rencontré le président du Department of Homeland Security. Lorsque nous l'avons rencontré, il revenait tout juste de sa réunion quotidienne avec le Président. Il n'a pas d'homologue chez nous. Devrions-nous créer ce poste?

**M. Rudner :** Le premier ministre et le Cabinet devraient être régulièrement mis au courant de l'étendue des menaces, des mécanismes de réaction à ces menaces et des besoins. Il faut que nous fassions cela, tout à fait. Ce serait définir une priorité nationale. C'est ça, établir une priorité nationale et faire preuve de leadership.

**Le sénateur Atkins :** Pensez-vous que les États-Unis exercent une influence excessive sur nous, vu la stratégie de l'administration Bush en matière de sécurité et ses répercussions à l'échelle internationale, ce qui nous rendrait paranoïaque en ce qui concerne la sécurité nationale?

**M. Rudner :** Permettez-moi de répondre à votre question du point de vue des terroristes. Les terroristes ont prévu d'attaquer certaines cibles. Permettez-moi de vous donner un chiffre. Le Norwegian Defence Research Establishment a relevé le fait que l'on a prévenu 30 attaques spectaculaires depuis 2002 ou 2004. Les Norvégiens sont parmi les bons, ce sont des gens des régions nordiques comme nous et ils perdent au hockey contre nous. Les États-Unis ne divulguent pas ce genre de renseignements. Le Canada a signalé le fait que la GRC a arrêté 12 complots importants. En Grande-Bretagne, le secrétaire de l'Intérieur a déclaré que plus de 30 enquêtes prioritaires sont en cours. On effectue plus de 2 000 surveillances à l'heure actuelle. En d'autres termes, les terroristes sont en train d'attaquer et n'ont pas réussi, sauf dans les cas isolés. La raison pour laquelle ils n'ont pas réussi, sauf dans ces cas isolés, c'est qu'ils ont été déjoués par nos efforts de contre-terrorisme et d'application de la loi.



We must be aware of that. Part of the problem is the nature of the victory. I do not want to use that phrase. The nature of the successes against the terrorist operatives is such that you cannot disclose the details. Canada could disclose more than it does. The British certainly disclose more than Canada. The British public is aware of the number, nature, and means of attacks attempted by the attackers. We should be given the same information. We would then, not, in a sense, be asking that question of our intelligence community. We would say, "Yes, we have been targeted and the targets in fact were sufficiently capable that it did not happen."

**Senator Moore:** It also gets the public involved.

**Mr. Rudner:** Yes.

**Senator Moore:** It is part of being aware of what is going around and getting more involved in the community.

**Mr. Rudner:** I am not suggesting we should compromise the things that cannot be compromised nor should we target innocent people and innocent communities. The British and Norwegians do not do this. People are not out to pick on anyone. We are out to build a robust capacity to withstand a very severe threat to our own values and our safety. Democracies have not well given the nature and intensity of the threat.

**Senator Banks:** Professor, you commented on a lack of capacity for central control and direction. We understand that various parts of the intelligence community provide information to the National Security Advisor to the Prime Minister. I assume that is not the control that you are talking about. Where should the control come from? Where should it be?

**Mr. Rudner:** It is not, in the sense that the National Security Adviser to the Prime Minister has the ability to exercise moral suasion, make a phone call and plead, please do it this way because I think it should be done this way. The operating agency can say, "Listen if you are asking us to do it that way, who should pay for it?" You are into an inter-bureaucratic dispute. In wartime, in Canada and elsewhere, we had an intelligence committee that had financial resources. You required resources on the North Atlantic based on need. That committee made the decision to apply resources to signals intelligence in the North Atlantic based on the need of the battle of the Atlantic.

**Senator Banks:** In your view, we are now at war and we have to start acting like it.

**Mr. Rudner:** Yes, the adversary is saying we are at war and I am responding with law enforcement and intelligence to what amounts to a war-like terrorist threat.

Nous devons en être conscients. Une partie du problème tient à la nature de la victoire. Je ne veux pas utiliser cette expression. La nature des victoires contre les éléments terroristes fait qu'on ne peut divulguer de détails. Le Canada pourrait divulguer davantage de renseignements qu'il ne le fait à l'heure actuelle. Les Britanniques en divulguent assurément davantage que les Canadiens. Le public là-bas connaît le nombre d'attaques qui auraient pu avoir lieu, leur nature et les moyens que les terroristes ont essayé de prendre. On devrait nous fournir les mêmes renseignements. Dans un sens, nous ne poserions pas alors la question aux représentants de notre milieu du renseignement. Nous dirions : « Oui, nous avons été pris pour cible, et les cibles ont été suffisamment efficaces pour qu'il ne se produise rien. »

**Le sénateur Moore :** Ainsi, la population participe.

**M. Rudner :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Cela fait partie de la démarche qui consiste à prendre conscience de ce qui se passe et à participer davantage à la collectivité.

**M. Rudner :** Je ne propose pas que nous compromettons les choses qui ne peuvent être compromises ni que nous ciblions des gens innocents et des collectivités innocentes. Les Britanniques et les Norvégiens ne font pas cela. Personne ne s'en prend à personne. Nous nous occupons d'établir une solide capacité pour pouvoir soutenir une menace très importante à nos valeurs et à notre sécurité. Les démocraties n'ont pas encore fait suffisamment de choses, vu la nature et l'intensité de la menace.

**Le sénateur Banks :** Monsieur Rudner, vous avez parlé de l'absence d'une capacité de contrôle et de direction centralisés. Nous savons que différents services du milieu du renseignement fournissent de l'information au conseiller à la sécurité nationale du Premier ministre. Je présume que ce n'est pas de ce contrôle dont vous parlez. Qui devrait exercer ce contrôle? Au sein de quelle organisation?

**M. Rudner :** Effectivement, ce n'est pas de cela que je parlais, en ce sens que le conseil à la sécurité nationale du premier ministre a, sur le plan moral, l'autorité de persuader les gens, de passer un coup de fil et de dire : « S'il vous plaît, faites ceci comme cela, parce que je pense que c'est ce qu'il faut faire. » L'organisme d'exécution peut répondre : « Écoutez, si vous nous demandez de faire ceci comme cela, qui doit payer? » C'est une dispute entre bureaucrates. En temps de guerre, au Canada comme ailleurs, il y avait un comité du renseignement qui disposait de ressources financières. On pouvait demander le déploiement de ressources dans l'Atlantique-Nord au besoin. Ce comité a pris la décision d'utiliser certaines ressources pour le renseignement électromagnétique dans l'Atlantique-Nord, en fonction de ce qu'exigeait la bataille de l'Atlantique.

**Le sénateur Banks :** À votre avis, nous sommes maintenant en guerre, et nous devons commencer à agir en fonction de cette réalité.

**M. Rudner :** Oui, l'adversaire a déclaré la guerre, et je réagis à ce qui équivaut à une menace terroriste qui existerait en temps de guerre en prenant des mesures relatives à l'application de la loi et au renseignement.

**The Chairman:** Thank you, professor. It has been a very helpful morning and we appreciate your assistance to the committee. We are very grateful.

Honourable senators, we have before us again Mr. Jim Judd, Director of the Canadian Security Intelligence Service. Mr. Judd joined the Department of External Affairs in 1973 and has had a long and distinguished career serving as Secretary of the Treasury Board and Deputy Minister of Defence, amongst many other positions.

Mr. Judd, welcome back. We are grateful that you are able to spare the time to be with us. We assume that we are following Judd rules, so we will begin with questions.

**Jim Judd, Director, Canadian Security Intelligence Service:** Thank you for the kind introduction and your assumption is correct.

**Senator Banks:** Welcome back, Mr. Judd and thank you very much for answering our request for reappearance so quickly. We got halfway through the questions that we wanted to ask you last time. You told us then that in the present circumstance and with present mandates and the like, Canada had a shortfall in terms of its intelligence. I think I am paraphrasing this fairly in that the need that Canada has for foreign intelligence that has been taken in foreign places is not up to where it ought to be. Now, there are news reports that the government is moving in the right direction, and what this committee believes is the right direction, in closing that gap or filling that need. The news reports are to the effect that CSIS will be given that job.

I will ask you two questions. First, I am assuming that the government, as well as heads of other agencies in this respect have consulted you, and that the news reports are making you more or less happy. Second, will that new responsibility, should it come to you, fill the gap that you referred to in your last appearance before us?

**Mr. Judd:** On the first question, the issue of addressing the question of foreign intelligence outside of Canada, specifically I would qualify what I would refer to as human intelligence collection as opposed to signals intelligence collection.

**Senator Banks:** You have made that distinction.

**Mr. Judd:** It has been under discussion and review within the government for the better part of a year. The government has yet to take a final decision on the issue, as there are still some questions to be addressed. The news reports you refer to may have indicated a certain direction of thinking, but the decision has not yet been taken. Prior to any decision being taken, there would be a requirement for the cabinet and the Prime Minister to consider and agree upon a course of action, and then there would be the

**Le président :** Merci, monsieur Rudner. Le temps passé avec vous cet avant-midi aura été très utile, et nous vous remercions de l'aide que vous avez apportée au comité. Nous sommes très reconnaissants.

Honorables sénateurs, nous recevons de nouveau M. Jim Judd, directeur du Service canadien du renseignement de sécurité. M. Judd s'est joint au ministère des Affaires extérieures en 1973, et il a fait une longue et brillante carrière à titre de secrétaire du Conseil du Trésor et de sous-ministre de la Défense, entre autres.

Monsieur Judd, nous vous souhaitons encore une fois la bienvenue. Nous sommes reconnaissants du fait que vous soyez en mesure de passer du temps avec nous. Nous présumons que vous allez suivre les règles que vous avez vous-même établies, alors nous allons commencer par vous poser des questions.

**Jim Judd, directeur, Service canadien du renseignement de sécurité :** Merci de m'avoir présenté d'une façon aussi si flatteuse. Vous avez bien présumé.

**Le sénateur Banks :** Je vous souhaite de nouveau la bienvenue parmi nous, monsieur Judd, et je vous remercie d'avoir répondu si rapidement lorsque nous vous avons demandé de revenir témoigner. Nous n'avons pu que vous poser la moitié des questions que nous voulions vous poser la dernière fois. Vous nous avez dit que, dans les circonstances actuelles, et compte tenu des mandats et autres choses du genre, il y avait des lacunes au Canada en matière de renseignement. Je pense que j'ai décrit la chose de façon à préciser que le besoin du Canada en matière de renseignements étrangers obtenus à l'extérieur du Canada n'est pas comblé. Par ailleurs, selon certaines choses qu'on entend dans les actualités, le gouvernement est engagé dans la bonne voie, et dans la voie que le comité croit être la bonne, pour combler cette lacune ou répondre à ce besoin. D'après ces reportages, c'est au SCRS qu'on va assigner cette tâche.

Je vais vous poser deux questions. Premièrement, je présume que le gouvernement, ainsi que les directeurs des autres organismes concernés vont ont consulté, et que ce qu'on dit dans les actualités vous rend plus ou moins heureux. Deuxièmement, est-ce que cette nouvelle responsabilité, si elle vous revient, va vous permettre de combler la lacune dont vous avez parlé la dernière fois que vous avez témoigné devant nous?

**M. Judd :** Pour répondre à votre première question, celle sur les renseignements étrangers obtenus à l'extérieur du Canada, je parlerais précisément de collecte de renseignement humain, par opposition aux renseignements électromagnétiques.

**Le sénateur Banks :** Vous avez établi cette distinction.

**M. Judd :** La chose fait l'objet de discussions et d'un examen, au sein du gouvernement, depuis pratiquement un an. Le gouvernement n'a pas encore pris de décision définitive à cet égard, puisqu'il y a encore des questions à régler. Les reportages dont vous avez parlé faisaient peut-être état d'une certaine façon de penser, mais la décision n'a pas encore été prise. Avant qu'une décision ne soit prise, il faut que le Cabinet et le premier ministre se mettent d'accord sur la marche à suivre, et il faut



attendant requisites to be dealt with, including changes to legislation or the introduction of new legislation or whatever was required.

Were Canada to move in this direction, it would largely fill that lacuna that I would describe as being one around the collection of human intelligence outside of Canada because, as you know, the CSE collects signals intelligence and we collect foreign intelligence but only in Canada, so there is one part of the map that is essentially blank at this juncture.

As regards the relative state of my contentment, I would just say that, if in fact a decision were taken to that end, we would obviously want to do our very best to ensure that it was implemented effectively, and it would take time to do that in terms of building up the requisite capacity and methodologies and so on. I suspect you would not see anything substantial or dramatic happening overnight, given the time that would be required to address issues of resources, technology, methodology, policies and so on.

**The Chairman:** Mr. Judd, we have before us, and we can provide you with a copy of it, Mr. Day's testimony before the Standing Committee on Public Safety and National Security where he comments on a question asked by Mr. Laurie Hahn.

Could you make that available to Mr. Judd? He talks about the last campaign, the need for it, and then he goes on to say:

The research we've done, the discussions we've had with a variety of groups, lead us to think that starting a separate agency would not be in our best interests. The cost of that, of course, would be huge. It would be a number of years . . . just to get set it up, and it creates the possibility of yet another silo of information storage, which could be difficult, as organizations, just by their nature, are sometimes difficult, as we've seen in the past, with the RCMP and CSIS. I don't think they have that problem now, but in the past they did.

What you're going to see, in our discussions with CSIS and with our other partners on foreign fields, is that we will have the ability to change legislation, subject to obviously what this committee and Parliament says . . . . After some months of looking at it, this is the direction that we believe is the best way to go, and having determined that, we'll be presenting for consideration at some point, whether it's spring or fall, our approach to that . . . .

We have the impression that, at least in the minister's mind, there is a decision in principle to move forward.

**Mr. Judd:** Heaven forbid that I would contradict the minister, especially my own.

aussi s'occuper de certaines choses connexes, notamment les modifications qui doivent être apportées à la loi ou l'adoption d'une nouvelle loi, ou toute autre chose nécessaire.

Si le Canada devait s'engager dans cette voie, il comblerait en grande partie la lacune que je décrirais comme étant une lacune dans la collecte de renseignement humain à l'extérieur du Canada, parce que, comme vous le savez, le CST recueille des renseignements électromagnétiques, tandis que nous recueillons des renseignements étrangers, mais seulement au Canada, alors il y a un vide à l'heure actuelle.

En ce qui concerne le fait que je sois heureux ou non, je dirais simplement que, si on prend effectivement une décision allant dans ce sens, nous souhaiterions évidemment faire de notre mieux pour agir de façon efficace, et il faudrait du temps pour le faire, puisqu'il faudrait élaborer la capacité et les méthodes nécessaires, et ainsi de suite. Je soupçonne qu'il ne se produirait rien d'important ou de spectaculaire du jour au lendemain, vu le temps qu'il faudrait pour régler les questions relatives aux ressources, à la technologie, aux méthodes, aux politiques et ainsi de suite.

**Le président :** Monsieur Judd, nous avons — et nous pouvons vous en fournir un exemplaire — la transcription du témoignage de M. Day devant le Comité permanent de la sécurité publique et nationale, dans lequel il répond à une question posée par Mme Laurie Hahn.

Pouvez-vous donner un exemplaire du témoignage à M. Judd? Il parle de la dernière campagne, de la nécessité de celle-ci, et il dit :

Les études que nous avons faites et les entretiens que nous avons eus avec un certain nombre de groupes nous portent à croire qu'il ne serait pas dans notre intérêt de mettre sur pied un organisme distinct. Naturellement, ce serait extrêmement coûteux. Il faudrait un certain nombre d'années tout simplement pour mettre l'organisme sur pied, et cela créerait la possibilité d'avoir encore un autre silo de stockage d'information, ce qui serait difficile, puisque les organismes, de par leur nature même, sont parfois difficiles, comme nous l'avons constaté par le passé avec la GRC et le SCRS. Je ne crois pas qu'ils aient un problème à l'heure actuelle, mais ils en ont déjà eus par le passé.

À la suite de nos entretiens avec le SCRS et avec nos autres partenaires à l'étranger, nous avons constaté que nous avons la possibilité de changer la loi, naturellement, selon ce que votre comité souhaitera et ce que le Parlement souhaitera [...] Après avoir étudié la question pendant quelques mois, nous avons décidé que c'était la meilleure chose à faire et, ayant déterminé cela, nous vous présenterons, soit au printemps, soit à l'automne, nos propositions à cet effet [...]

Nous avons l'impression que la décision a été prise, du moins pour le ministre, en principe, de passer à l'action.

**M. Judd :** Dieu me garde de contredire le ministre, surtout le mien.

**The Chairman:** We know that would never happen. You would simply amplify and assist us in understanding these words.

**Mr. Judd:** As the minister says in his statement, he is indicating a direction. There are still a number of steps to go through, but certainly that reflects his views.

**The Chairman:** That is why I was wondering whether we were getting off on the wrong foot.

**Senator Banks:** Assuming it goes there, will it fill the gap?

**Mr. Judd:** Yes, presuming that whoever is charged with the responsibility does it effectively.

**Senator Banks:** Let us talk about the time it will take to do that. You just talked about the fact that it will take quite a bit of time to rev that up. You said that CSIS does not do foreign human intelligence at the moment. Does it not sometimes a little bit? Has it not a little bit sometimes done some of that outside of Canada? Does CSIS not do some human intelligence operations outside of Canada?

**Mr. Judd:** It is a clouded picture, if you will. We certainly collect foreign intelligence within the borders of Canada, and we certainly do conduct intelligence operations outside of Canada, but I guess I would differentiate them on the basis of the objective. To the extent that we conduct operations outside of Canada, it is now done only clearly linked to our national security mandate relating to the protection of Canada or Canadians, so we are not so much collecting foreign intelligence as collecting national security intelligence outside of Canada. It is a bit of a confusing distinction.

**Senator Banks:** I gather that part of what you are talking about in terms of the amount of time it would take to get up and running, is that there is a difference between what a CSIS operative does in Canada, and the skills that requires as compared with the kind of operative you would need to do the new job outside of Canada. Is that part of the reason for time it might take?

**Mr. Judd:** A number of the basic skills would be transferable from domestic to foreign. What is referred to as tradecraft, much of the basic training and the more advanced training done for our staff today would be as applicable to operating outside of Canada in a foreign intelligence fashion, as it would be to our normal current operation. It depends on what we were asked to do. Obviously, we would be looking at language capacities and a variety of other factors that are not necessarily currently in stock. We have many people with foreign languages that are already engaged in doing their business, so we would have to increase the number of staff, change some of the training and work out different policies. My presumption is that there would be accompanying changes in the review regime that would apply and that some issues, possibly around technology, would have to be addressed on secure mobile communications and other areas of

**Le président :** Nous savons que cela ne pourrait se produire. Vous ne feriez que nous expliquer ces mots et nous aider à les comprendre.

**M. Judd :** Dans ce témoignage, le ministre parle d'une orientation. Il y a encore beaucoup d'étapes à franchir, mais, assurément, cela reflète son point de vue.

**Le président :** C'est la raison pour laquelle je me demandais si nous commençons de la mauvaise façon.

**Le sénateur Banks :** Si nous présumons que c'est ça qui va se produire, est-ce que la lacune va être comblée?

**M. Judd :** Oui, si la personne à qui on confie la responsabilité s'en acquitte de façon efficace.

**Le sénateur Banks :** Parlons du temps qu'il faudra pour faire cela. Vous venez de parler du fait qu'il faudra pas mal de temps pour mettre cela en branle. Vous dites que le SCRS ne recueille pas de renseignement humain étranger à l'heure actuelle. Ne le fait-il pas parfois un peu? N'a-t-il pas recueilli à l'occasion quelques renseignements à l'extérieur du Canada? Le SCRS ne fait-il pas des opérations de collecte de renseignement humain à l'extérieur du Canada?

**M. Judd :** Il y a un flou, si vous voulez. Il est certain que nous recueillons des renseignements étrangers au Canada, et il est certain aussi que nous effectuons des opérations de collecte de renseignements à l'extérieur du Canada, mais je pense que je les distinguerais en fonction des objectifs. Nous n'effectuons des opérations à l'extérieur du Canada qu'en lien direct avec notre mandat lié à la sécurité nationale qui consiste à protéger le Canada ou les Canadiens, alors nous recueillons à l'extérieur du Canada plutôt des renseignements liés à la sécurité nationale que des renseignements étrangers. C'est une distinction un peu compliquée.

**Le sénateur Banks :** Je crois comprendre que, lorsque vous parlez du temps qu'il faudrait pour mettre les choses en branle, cela tient en partie au fait qu'il y a une différence entre ce qu'un agent du SCRS fait au Canada, vu les compétences que cela exige, et ce que ferait le genre d'agent dont vous avez besoin pour faire quelque chose de nouveau à l'extérieur du Canada. Est-ce que cela explique en partie le temps qu'il faudrait?

**M. Judd :** Un certain nombre de compétences de base acquises au pays pourraient être utilisées à l'étranger. Ce qu'on appelle les techniques d'espionnage, une bonne partie de la formation de base et la formation avancée que suit notre personnel à l'heure actuelle pourraient s'appliquer à la collecte de renseignements étrangers à l'extérieur du Canada, comme elles s'appliquent à nos opérations ordinaires. Cela dépend de ce qu'on nous demande de faire. Évidemment, nous envisagerions de nous doter de capacités linguistiques et de toutes sortes d'autres capacités que nous n'avons pas nécessairement à l'heure actuelle. Il y a chez nous beaucoup de gens qui parlent des langues étrangères et qui sont déjà occupés par leurs activités, alors nous devrions embaucher plus de personnel, modifier une partie de la formation et élaborer de nouvelles politiques. Je présume que, en parallèle, il y aurait des changements dans le régime d'examen, et qu'il faudrait régler



technical operations. A capacity-building period would be required in terms of methodologies, people and some other areas as well.

**Senator Banks:** It might take that direction and go to CSIS, according to the news reports referenced by the chair of the committee. Assuming that you will give a different set of skills to some people in human intelligence outside of Canada, bearing in mind that CSIS operators in Canada are bound by the laws of Canada and that there might be circumstances when you are asked to do something with respect to a CSIS person in a country outside of Canada who would not be bound by some Canadian laws and perhaps not be bound by the laws of the country to which they are going, what would be the relationship between CSIS, the person in country X, the Canadian head of mission in that country, the ambassador or the High Commissioner or the consul or whomever? Would the head of the mission know that operation?

**Mr. Judd:** I have two comments on that. Obviously, there would have to be a strong relationship between this kind of operation and the foreign policy establishment in Canada or those parts of government that have strong international interests, such as DFAIT.

My understanding of the operations of other Western services is that the heads of mission or the ambassadors in countries where foreign intelligence operators might function would be relatively au courant, although not necessarily to the nth degree of detail on every operation. Certainly, there would be a close relationship in the field with the ambassador and in Ottawa with DFAIT, as exists in virtually all Western services with which I am familiar.

**Senator Banks:** The extent legislation, absent the changes you said would be necessary, DFAIT and its officers can ask CSIS to do some things in foreign countries, which CSIS might do. Can you tell us whether those requests have been made and, if so, what the frequency would be and whether CSIS has said from time to time that it would not comply with a certain request? Would a request like that be honoured as a matter of course?

**Mr. Judd:** Currently, the legislation provides for either the Minister of Foreign Affairs or the Minister of National Defence to make a request of CSIS that it collect so-called "foreign intelligence" under section 16 of our act, which is inside Canada. This is subject to the concurrence of the Minister of Public Safety. Of course, regarding our capacity to do what we are being asked to do, I cannot think immediately of an instance where such a request was denied, but that does not reflect an extensive file review. By and large, these operations have worked out satisfactorily.

certaines questions, peut-être en matière de technologies, en ce qui concerne les communications sans fil sécurisées et d'autres aspects des opérations techniques. Il faudrait prévoir du temps pour le renforcement des capacités au chapitre des méthodes, des ressources humaines, et cetera.

**Le sénateur Banks :** Le gouvernement va peut-être emprunter cette voie et attribuer la tâche au SCRS, d'après les reportages dont le président du comité a parlé. Si l'on présume que vous allez offrir à certaines personnes chargées de recueillir du renseignement humain à l'extérieur du Canada un ensemble de compétences différentes, et si l'on garde à l'esprit que le agents du SCRS qui travaillent au Canada sont tenus de respecter les lois du pays et qu'il y aura peut-être des circonstances dans lesquelles on vous demandera de faire quelque chose en ce qui concerne une personne du SCRS dans un pays autre que le Canada, qui ne sera pas tenue de respecter les lois du Canada, ni peut-être celles du pays dans lequel elle se trouvera, quelle serait la relation entre le SCRS, la personne se trouvant dans tel ou tel pays, le chef de la mission canadienne dans ce pays, l'ambassadeur, le haut-commissaire, le consul ou qui que ce soit d'autre? Le chef de mission serait-il au courant de cette opération?

**M. Judd :** J'ai deux choses à dire là-dessus. Évidemment, il y aurait des liens très étroits entre ce genre d'opération et l'établissement chargé de l'élaboration des politiques étrangères au Canada ou les éléments du gouvernement qui ont d'importants intérêts à l'échelle internationale, par exemple le MAECI.

D'après ce que je sais des opérations d'autres services du monde occidental, les chefs de mission ou les ambassadeurs de pays où des agents de renseignement étranger pourraient exercer des activités seraient relativement au courant, mais pas nécessairement de tous les détails des opérations. Assurément, il y aurait des liens étroits, sur le terrain, avec l'ambassadeur, et à Ottawa, avec le MAECI, comme c'est le cas pour pratiquement tous les services que je connais dans le monde occidental.

**Le sénateur Banks :** Dans le cadre de la loi actuelle, abstraction faite des changements que vous avez dits nécessaires, le MAECI et les fonctionnaires de ce ministère peuvent demander au SCRS de faire certaines choses à l'étranger, et le SCRS peut accepter ou non. Pouvez-vous nous dire si ce genre de demande a été présentée, et, le cas échéant, à quelle fréquence? Pouvez-vous nous dire aussi si le SCRS a refusé, de temps à autre, d'accéder à telle ou telle demande? Est-ce qu'il est normal que ce genre de demande soit acceptée?

**M. Judd :** À l'heure actuelle, la loi prévoit que le ministre des Affaires étrangères ou le ministre de la Défense nationale peuvent demander au SCRS de recueillir ce qu'on appelle des « renseignements étrangers » en vertu de l'article 16 de la loi constitutive du SCRS, ce qui veut dire à l'intérieur du Canada. Le ministre de la Sécurité publique doit y consentir. Bien entendu, en ce qui concerne notre capacité de faire ce qu'on nous demande, il ne me vient à l'esprit aucun cas où nous ayons refusé une demande, mais ce que je dis ne reflète pas un examen complet des dossiers. Grosso modo, ces opérations ont fonctionné de façon satisfaisante.

I do not want to confound you, but as to the numbers, I would say that we are talking about low double digits per year.

**Senator Banks:** That would imply one every two weeks on average.

**Mr. Judd:** If that many.

**The Chairman:** To have a reasonable foreign intelligence capacity, what is a reasonable size in terms of human intelligence? How many people does it take for a country the size of Canada? Is it 50, 250 or 300 people?

**Mr. Judd:** That is a good question and the answer is partly a function of expectations of the service. What would the government be asking it to do? It goes back to the very good point made by Senator Banks when I last appeared on the distinction between Australia, which has what I would call a "well-defined neighbourhood," and our situation, where we have a well-defined neighbourhood but it is different in that it is blurred. It is probably fair to say that we have a broader range of international interests than the Australians have by virtue of trade and demography and our history of military engagements with the United Nations. I suspect that it has been much more international than that of Australia.

The size would largely be a function of the expectations, what we are being asked to do and where to do it. It would not be our role or decision to determine what we would collect and where we would collect it. The government would make that decision and then tell us to go out and do it. We are in the collection business only, so to speak.

**The Chairman:** Clearly, your writ-limiting step will be your capacity and your ability to increase your capacity is somewhat limited. When you were last before the committee, you said that you had brought in 100 new recruits this year.

**Mr. Judd:** We are hoping for 100 recruits this year and we took in 100 last year.

**The Chairman:** As I understand the issue, it takes these people 10 years to become proficient. It takes 10 years before they can take any serious responsibility. Is that right?

**Mr. Judd:** That is an interesting question. I have been reviewing the issue in my mind and discussing it with some of my foreign Western partners because we face the same demographic situation.

**The Chairman:** People are getting old.

**Mr. Judd:** It is the down-sizing that occurred in the 1990s and then the post-9/11 ramping up combined with the baby boom generation retiring. I think all Western services have been recruiting heavily to deal with the baby boom attrition and the growth. In the process, they are starting to rethink some of their basic operational policies to the extent that some of my

Je ne veux pas semer la confusion, mais, pour vous donner un chiffre, je dirais qu'il s'agit de quelques dizaines de demandes par année.

**Le sénateur Banks :** Ça vaudrait dire en moyenne une demande toutes les deux semaines.

**M. Judd :** Peut-être moins.

**Le président :** Quelle est la taille d'une capacité de renseignement étranger raisonnable? Je parle du renseignement humain. Combien de gens faut-il, pour un pays de la taille du Canada? Cinquante, 250, 300 personnes?

**M. Judd :** C'est une bonne question, et la réponse tient en partie à ce qu'on attend du service. Qu'est-ce que le gouvernement va demander au service de faire? Cela nous ramène à un excellent point soulevé par le sénateur Banks la dernière fois que je suis venu témoigner, au sujet de la différence entre la situation de l'Australie, qui a ce que j'appellerais un « voisinage bien défini », et la nôtre, puisque nous avons un voisinage bien défini mais différent en ce sens qu'il est plus flou. Il est probablement juste de dire que nos intérêts sont plus variés que ceux des Australiens sur le plan international, en raison du commerce, de la démographie et de notre histoire d'engagement militaire auprès des Nations Unies. Je soupçonne que notre engagement militaire est beaucoup plus international que celui de l'Australie.

La taille sera en grande partie fonction des attentes, de ce qu'on nous demanderait de faire et de l'endroit où on nous demanderait de le faire. Ce ne serait pas notre rôle de déterminer quels renseignements nous recueillerons et où nous les recueillerons, et cette décision ne serait pas la nôtre. C'est le gouvernement qui prendrait cette décision et qui nous demanderait de faire quelque chose pour lui. Nous ne nous occupons que de collecte de renseignements, pour ainsi dire.

**Le président :** Il est clair que ce qui limitera votre mandat, c'est votre capacité, et vous ne disposez que de possibilités limitées d'augmenter votre capacité. Lorsque vous avez témoigné devant le comité la dernière fois, vous avez dit que vous aviez recruté 100 nouvelles personnes cette année.

**M. Judd :** Nous espérons recruter 100 nouvelles personnes cette année, et nous en avons recruté 100 l'an dernier.

**Le président :** D'après ce que je comprends, il faut dix ans pour que ces gens deviennent efficaces. Il faut dix ans avant qu'ils puissent assumer une quelconque responsabilité importante. Est-ce exact?

**M. Judd :** C'est une question intéressante. J'ai réfléchi à la question, et j'en ai discuté avec certains de mes partenaires des services de renseignement étranger du monde occidental, puisque nous faisons face à la même situation démographique.

**Le président :** Les gens vieillissent.

**M. Judd :** C'est la réduction de l'effectif qui a eu lieu dans les années 1990, puis l'augmentation de la taille de celui-ci après le 11 septembre, combiné à la retraite des baby-boomers. Je pense que tous les services du monde occidental ont procédé à un recrutement massif pour faire face au taux d'attrition chez les baby-boomers et à la croissance. Du coup, ils commencent à



Western partners are now putting people out of their own country within a year of entry following initial training. It is an issue that we are looking at because of our own operational and resource pressures.

It may be that you could unroll something faster, but because of the level of risk involved in this kind of thing, we would probably want to heavily emphasize the due diligence portions of the operations.

**Senator Moore:** In response to the chairman's question regarding Minister Day and the quotation in terms of starting a separate agency, you said that is how he reads the situation. Did you mean that just rhetorically speaking?

I do not imagine this comment would come out of the blue without there having been some previous discussion with you and your officials. Can we presume that, or did this come out and now we are trying to catch up and put it together?

**Mr. Judd:** Let me give you a two-part answer. First, there obviously have been discussions on the issue within the government over the last year or so. Second, it is a long-standing and wise policy that public servants do not comment on the advice that they give to ministers — at least, they do not comment publicly.

**Senator Moore:** With that, should I let him off the hook?

**The Chairman:** You have the floor, senator.

**Senator Moore:** Do his comments reflect where you think we should be going in terms of a separate entity under CSIS?

**Mr. Judd:** As I said in response to an earlier question by the chairman, I make it a rule never to disagree with a minister publicly unless I am in search of a career change.

**Senator Moore:** Okay. With regard to the requests you might get at CSIS from the Department of Foreign Affairs and National Defence, are any or many of the matters that you are asked to investigate or to obtain intelligence on terrorist- or threat-related?

**Mr. Judd:** No. Most of the issues that we deal with that are terrorist-related, we deal with under the course of our normal mandate, as defined in section 2 of our act. The requests from the ministers of Foreign Affairs or National Defence would come under section 16 of our act, and generally relate to other issues or questions, not terrorism. We essentially cover terrorism as a matter of course.

**Senator Moore:** When you are sent a request, do you have to have the approval of the minister before you can act on it?

repenser certaines de leurs politiques opérationnelles de base, dans la mesure où certains de mes partenaires du monde occidental envoient maintenant des gens à l'extérieur de leur propre pays après un an de formation. C'est une question sur laquelle nous nous penchons, vu les pressions que nous subissons nous-mêmes, sur le plan des opérations et des ressources.

Il est peut-être possible de faire en sorte que les choses se déroulent plus rapidement, mais, vu le niveau de risque lié à ce genre de chose, nous voudrions probablement mettre l'accent sur la diligence raisonnable qui doit être caractéristique des opérations.

**Le sénateur Moore :** En réponse à la question du président sur le ministre Day et les propos qu'il a tenus sur la création d'un organisme à part, vous dites que c'est ainsi qu'il comprend la situation. Était-ce une figure de style que vous employez?

Je ne peux imaginer que cette observation vienne de nulle part et ne découle pas d'une discussion entre vous et vos fonctionnaires. Pouvons-nous le présumer, ou est-ce que c'est quelque chose qui a été dit, et que nous essayons maintenant de suivre et de comprendre?

**M. Judd :** Permettez-moi de vous donner une réponse en deux temps. Premièrement, il y a évidemment eu des discussions là-dessus au gouvernement depuis un an environ. Deuxièmement, la politique selon laquelle les fonctionnaires ne font pas de commentaires sur les conseils qu'ils donnent aux ministres — à tout le moins pas en public — est là depuis longtemps, et c'est une sage politique.

**Le sénateur Moore :** Là-dessus, devrais-je le laisser s'en tirer?

**Le président :** Vous avez la parole, sénateur.

**Le sénateur Moore :** Est-ce que vous pensez que nous devrions envisager une organisation à part, relevant du SCRS, comme le ministre l'a évoqué?

**M. Judd :** Comme je l'ai dit en répondant à une question que m'a posée le président, j'ai pour principe de ne jamais me dire publiquement en désaccord avec un ministre, à moins d'avoir envie de changer de carrière.

**Le sénateur Moore :** D'accord. En ce qui concerne les demandes que le ministère des Affaires étrangères ou le ministère de la Défense nationale peut présenter au SCRS, y a-t-il beaucoup de choses sur lesquelles on vous demande d'enquêter ou d'obtenir des renseignements qui ont trait au terrorisme ou à des menaces?

**M. Judd :** Non. Nous nous occupons de la plupart des questions liées au terrorisme dans le cadre de notre mandat ordinaire, qui est défini à l'article 2 de la Loi sur le SCRS. Les demandes émanant du ministère des Affaires étrangères ou du ministère de la Défense nationale relèvent de l'article 16 de cette loi, et elles ont généralement trait à d'autres questions, pas au terrorisme. Nous nous occupons du terrorisme dans le cadre de nos activités normales.

**Le sénateur Moore :** Lorsqu'on vous présente une demande, devez-vous obtenir l'approbation du ministre avant de pouvoir y donner suite?

**Mr. Judd:** Yes.

**Senator Moore:** Which minister is that?

**Mr. Judd:** It is the Minister of Public Safety. It has to be a request from one of the other ministers, an assessment of whether or not it is doable or feasible, and then our own minister would have to concur.

**Senator Moore:** You would do a briefing and a recommendation, I would expect, as the Director of CSIS.

**Mr. Judd:** Yes; that is correct.

**Senator Moore:** With regard to CSIS personnel working in other countries, we had former ambassador Ms. Colleen Swords here earlier today. She said that as the head representative of Canada in the country in which she was working, she would expect to be advised and in the loop on matters that were of significance and were being reported back to Canada. Is that your understanding of the relationship between our head of mission in a country and your agency?

**Mr. Judd:** Yes, very much so. Our officers at Canadian missions overseas are part of the embassy or High Commission, and work closely with other personnel in the mission and with the head of mission. In some places, the relationship is fairly intensive by virtue of the environment and the issues that may be going on at the time. It is a close working relationship that seems to work well.

**Senator Moore:** If the proposed structure happens, with a foreign intelligence gathering agency entity put in place and with more working people abroad, would those people come under that same rubric, that they would be respecting the head of the mission of Canada in a country? It might be more sensitive information but that ambassador would still be our lead person who would be advised of things that were of significance to our country, is that right?

**Mr. Judd:** That would be my presumption as to how things would operate. I understand that to be the case with our principle Western foreign partners as well. It would not represent a significant change in how we function now.

**Senator Moore:** In the relationship between CSIS and Foreign Affairs, would Foreign Affairs have the capacity to do a covert collection of foreign intelligence?

**Mr. Judd:** I do not believe they have the capacity to do covert collection like we do covert collection. The reality, though, is that in the course of their work, Foreign Affairs personnel are often privy to confidences of some sort that are shared with and by a foreign government that would not be public. I would not refer to it as "intelligence," strictly defined. I always use the term to describe information that is obtained through covert means; but very often in the course of their normal duties, they can collect information which is given in confidence by someone in the

**M. Judd :** Oui.

**Le sénateur Moore :** De quel ministre s'agit-il?

**M. Judd :** Le ministre de la Sécurité publique. Il faut que ce soit une demande présentée par l'un des autres ministres, une évaluation de la faisabilité de la chose, puis notre ministre doit donner son consentement.

**Le sénateur Moore :** J'imagine que vous organisez une séance d'information et que vous formulez une recommandation, à titre de directeur du SCRS.

**M. Judd :** Oui, c'est exact.

**Le sénateur Moore :** En ce qui concerne le personnel du SCRS qui travaille à l'étranger, nous avons reçu Mme Colleen Swords, l'ancienne ambassadrice, plus tôt aujourd'hui. Elle a dit que, à titre de principal représentant du Canada dans le pays où elle travaillait, elle s'attendait à être mise au courant des détails concernant les questions importantes faisant l'objet de rapports au Canada. Est-ce ainsi que vous voyez la relation entre notre chef de mission dans un pays donné et votre organisation?

**M. Judd :** Oui, tout à fait. Nos agents des missions canadiennes à l'étranger font partie de l'ambassade ou du haut-commissariat et ils travaillent en collaboration étroite avec les autres employés de la mission et avec le chef de mission. Dans certains endroits, les liens sont très serrés, en fonction du milieu et des choses qui se passent à tel ou tel moment. Les gens travaillent en étroite collaboration, et il semble que cela fonctionne bien.

**Le sénateur Moore :** Si la structure proposée se matérialise, c'est-à-dire si on crée un organisme de collecte de renseignement étranger et que davantage de gens travaillent à l'étranger, est-ce que ces gens seraient tenus d'agir de la même façon, c'est-à-dire de respecter l'autorité du chef de la mission canadienne dans le pays en question? Les renseignements qu'on recueillerait seraient peut-être plus délicats, mais l'ambassadeur serait toujours la principale personne chargée de nous représenter, et cette personne serait avisée des choses importantes ayant trait à notre pays, n'est-ce pas exact?

**M. Judd :** C'est ainsi, je pense, que les choses se dérouleraient. D'après ce que je sais, c'est ce qui se produit chez nos principaux partenaires des services de renseignement étranger du monde occidental. Ce ne serait pas très différent de notre façon actuelle de fonctionner.

**Le sénateur Moore :** Compte tenu des liens qui existent entre le SCRS et les Affaires étrangères, pensez-vous que le ministère des Affaires étrangères a la capacité de recueillir secrètement des renseignements étrangers?

**M. Judd :** Je ne pense pas que le ministère a la capacité de recueillir des renseignements en secret comme nous le faisons. La réalité, cependant, c'est que, dans le cadre de leur travail, les employés du ministère des Affaires étrangères reçoivent souvent des confidences de toutes sortes des représentants de gouvernements étrangers sur des choses qui ne sont pas du domaine public. Je ne dirais pas qu'il s'agit de « renseignement », au sens strict. J'utilise toujours ce terme pour décrire des renseignements obtenus secrètement; mais il arrive très



foreign government and not made public — information of considerable import, I would suggest. If you will, it is another category of information that we acquire or can acquire.

**Senator Moore:** Would they continue to do that work? I am trying to establish what the relationship might be down the road if this additional mandate is given to CSIS.

**Mr. Judd:** I presume that Foreign Affairs would continue to do that. In many respects, that is their bread and butter business as far as political reporting goes overseas, which is trying to figure out what is happening in a country or region and getting the views, impressions and insights of members of that government or people who are familiar with that situation. In many instances that information is not made public because it is given in confidence to the diplomats.

**The Chairman:** Mr. Judd could you outline the trade-offs between one organization and two organizations? There are obvious benefits and we understand that there is no perfect solution. Could you give us an overview of the advantages and the disadvantages in having both the foreign and domestic intelligence dealt with by one organization or having two separate organizations?

**Mr. Judd:** Having two organizations would provide greater clarity in the mandates for each of the organizations. It would mean a greater operational focus in each agency on what they were responsible for doing.

The minister referred to a couple of issues that might be considered a downside when creating a new agency, including the cost, start-up time required and the risk of creating yet another silo of information. An advantage to going to a single agency is that it would recognize the reality, the increasing insignificance of national boundaries and many of the issues with which we deal. Putting both functions in one agency would allow one to better build on the existing methodology, strengths, technologies, and expertise that already exist in one agency.

Senator Banks mentioned the McDonald commission addressed the issue of having people operating under one mandate subject to Canadian law and other people operating under a different mandate, not necessarily subject to foreign law in what they do overseas. This could create a kind of organizational schizophrenia or to some extent a legal schizophrenia.

I think there are advantages and disadvantages on both sides of the equation. The least costly and fastest way would be to add the function to an existing capacity in terms of getting a faster bang for your smaller buck than you would creating

souvent que ces gens, au cours de leurs activités normales, obtiennent des renseignements de gens des gouvernements étrangers, renseignements qui ne sont pas rendus publics — des renseignements d'une importance considérable, je dirais. Si vous voulez, c'est une autre catégorie de renseignements que nous obtenons ou que nous pouvons obtenir.

**Le sénateur Moore :** Continueraient-ils d'effectuer ce travail? J'essaie de déterminer ce que sera la relation si on donne ce mandat supplémentaire au SCRS.

**M. Judd :** Je présume que les gens des Affaires étrangères vont continuer de faire cela. A de nombreux égards, c'est leur pain quotidien en ce qui concerne la surveillance de la situation politique à l'étranger, c'est-à-dire le fait d'essayer de comprendre ce qui se passe dans un pays ou dans une région et d'obtenir les points de vue, les impressions et les idées des membres de tel ou tel gouvernement ou des gens qui sont au courant de la situation. Dans de nombreux cas, les renseignements en question ne sont pas rendus publics parce qu'il s'agit de confidences qu'on fait aux diplomates.

**Le président :** Monsieur Judd, pouvez-vous nous dire quels sont les avantages et les inconvénients d'avoir une ou deux organisations? Il y a évidemment des avantages, et nous savons qu'il n'y a pas de solution parfaite. Pouvez-vous nous donner un aperçu des avantages et des inconvénients de demander à une seule organisation ou à deux organisations indépendantes de faire la collecte de renseignements à l'étranger et au pays?

**M. Judd :** S'il y avait deux organisations, les mandats de chacune de celles-ci seraient plus clairs. Cela signifierait que chacune des organisations saurait clairement, sur le plan des opérations, ce qu'elle est responsable de faire.

Le ministre a cité deux ou trois problèmes qu'on pourrait voir comme des inconvénients à la création d'un nouvel organisme, notamment le coût, le temps nécessaire pour mettre les choses en branle et le risque de créer encore un nouveau compartiment en matière de renseignements. Ce qui serait avantageux, s'il y avait un seul organisme, c'est qu'on admettrait une réalité, le fait que les frontières nationales ont de moins en moins d'importance par rapport aux questions dont nous nous occupons. Attribuer les deux fonctions à une seule organisation permettrait à celle-ci de mieux tirer parti des méthodes, des forces, des technologies et de l'expertise que l'organisation qui existe possède déjà.

Le sénateur Banks a dit que la Commission McDonald avait réglé le problème que posait le fait d'avoir des gens qui travaillaient dans le cadre d'un mandat assujéti à la loi canadienne et d'autres gens travaillant dans le cadre d'un mandat différent, pas nécessairement assujéti aux lois étrangères pour leurs activités à l'étranger. Cette façon de faire pourrait engendrer une sorte de schizophrénie organisationnelle, ou dans une certaine mesure, juridique.

Je pense qu'il y a des avantages et des inconvénients des deux côtés. Ce qui serait le plus rapide et le plus économique, ce serait d'ajouter la fonction à la capacité existante, ce qui permettrait d'obtenir un effet plus rapidement pour moins d'argent qu'en

a new organization. Creating new organizations always has birthing pains associated with it in terms of time, effort and start-up costs.

**The Chairman:** Yet, most of our allies have gone the way.

**Mr. Judd:** Yes, that is correct. It is an interesting issue. I have often wondered about this myself when I travel abroad. I have not seen a standard model. Most countries divide their responsibilities for domestic security, foreign intelligence and signals collection into separate entities as is the case in the United States, the United Kingdom and Australia. Some other countries mix and match the three functions. The two new entrants into the field amongst Western jurisdictions, New Zealand and the Netherlands, both went for a merged foreign and domestic model. Historically, and certainly this is true in the majority of cases in the West, you are dealing with multiple agencies, domestic, foreign and signals.

**The Chairman:** As a senior manager with scarce resources, how do you trade-off between spending money on analysis of open sources and spending money on human intelligence that you retrieve in a covert manner?

**Mr. Judd:** The bulk of our resources are devoted to covert intelligence collection. We are avid consumers of open source information that is either provided to us voluntarily or acquired in the same fashion as anyone else. In resource terms, most of our collection is on the covert collection side although when going to court for a warrant for intrusive power it would not be unusual for a warrant affidavit to include a mix of both covert and open source intelligence. It is a mix and match, but it is predominantly covert intelligence collection.

**The Chairman:** You surprise me by the way you chose your words. When you say "the bulk" is it 80 per cent covert or is it 90 per cent?

**Mr. Judd:** I do not know that I have ever looked at it with that degree of precision. Off the top of my head, it is roughly 75 per cent covert and 25 per cent overt.

**The Chairman:** We are told repeatedly that there is an incredible amount of information valuable to a country that is available from open sources. What is lacking is the capacity to process that information in a way that is useful to the country. It would also seem very expensive to send someone overseas with the attendant costs. Someone overseas would cost two or three times as much as keeping someone in Ottawa. If you are not managing to process the open source information that you have available to you, why would you invest in covert operations?

créant une nouvelle organisation. Mettre au monde une nouvelle organisation ne se fait jamais sans douleur, puisqu'il faut du temps, ainsi que des efforts, et qu'il y a des coûts de lancement.

**Le président :** Néanmoins, la plupart de nos alliés ont procédé ainsi.

**M. Judd :** Oui, c'est exact. C'est une question intéressante. Je me suis souvent posé la question lorsque je voyageais à l'étranger. Je n'ai pas constaté l'existence d'un modèle standard. La plupart des pays répartissent la responsabilité de la sécurité nationale, du renseignement étranger et du renseignement électromagnétique au sein d'organisations distinctes, comme c'est le cas aux États-Unis au Royaume-Uni et en Australie. D'autres pays mélangent les trois fonctions. Les deux nouveaux pays occidentaux dans le domaine, la Nouvelle-Zélande et les Pays-Bas, ont tous deux opté pour le modèle de services de renseignements étrangers et intérieurs fusionnés. Dans le passé, et c'est certainement vrai de la plupart des pays occidentaux, il y avait un organisme pour chacun des types de renseignements : les renseignements intérieurs, les renseignements étrangers et les renseignements électromagnétiques.

**Le président :** Puisque, comme directeur, vous disposez de ressources limitées, comment répartissez-vous les fonds entre l'analyse de sources ouvertes et la collecte de renseignement humain que vous obtenez en secret?

**M. Judd :** Nous consacrons la majeure partie de nos ressources à la collecte de renseignements secrets. Nous sommes un gros consommateur de renseignements de sources ouvertes qui nous sont fournis de façon volontaire ou que nous obtenons de la même façon que quiconque souhaitant obtenir ce genre de renseignements. Au chapitre des ressources, la plupart de nos activités de collecte de renseignements sont secrètes, quoiqu'il ne soit pas rare, lorsque nous nous adressons à un tribunal pour obtenir un mandat de pouvoir intrusif, que l'affidavit établi à l'appui d'une demande de mandat comporte un mélange de renseignements secrets et de sources ouvertes. C'est un mélange, mais nous effectuons surtout des activités de collecte de renseignements secrets.

**Le président :** Votre choix de mots de surprend. Lorsque vous dites « la majeure partie », est-ce 80 ou 90 p. 100 d'activités secrètes?

**M. Judd :** Je ne sais pas si j'ai déjà envisagé la question de façon si précise. Comme ça, je dirais environ 75 p. 100 d'activités secrètes, le reste se faisant au vu et au su de tous.

**Le président :** On nous répète sans cesse qu'il y a une quantité incroyable de renseignements précieux qu'un pays peut obtenir des sources ouvertes. Ce qui manque, c'est la capacité de traiter ces renseignements de façon qu'ils soient utiles au pays. Il doit par ailleurs être très coûteux d'envoyer des gens à l'étranger, vu les frais connexes. Un employé à l'étranger doit coûter deux ou trois fois plus cher qu'un employé à Ottawa. Si vous n'arrivez pas à traiter les renseignements provenant de sources ouvertes qui vous sont accessibles, pourquoi investir dans des opérations secrètes?



**Mr. Judd:** Covertly acquired intelligence can provide you with information that you otherwise would not be able to get and which is of such relevance to what you are trying to do that you have no option but to focus on covert intelligence. I will try to put it in the context of a contemporary counterterrorism operation.

Something in the order of 5,000 Internet websites are somehow terrorist related. There is obviously a great deal of material in the public domain about terrorism and so on. In our case, we focus on the broad phenomenon. The specifics of the cases that we deal with are about specific individuals who try to ensure that they are never identified or identified in advance. The only way that you can really get at them is through covert intelligence activities, whether it is telecommunications interceptions or the use of human sources. You can build up a wealth of information through public sources but, at the end of the day, you still require a covert intelligence capacity to reach the highest-level threats. You require that capacity because of the extent to which they try to cover their tracks, operations, identities and so on.

**The Chairman:** You referred to how lucky Australia is because they have a clearly definable backyard and an area of focus. Would you describe for the committee what sort of process you or CSIS would go through to match Canada's interests geographically? How does an organization determine where it wants to put its assets? How does it create a hierarchy of national interests, and how do you determine your focus?

**Mr. Judd:** We try to determine where we focus based on the priorities we are given by the government and ongoing program operation requirements. For example, we are responsible for security screening of immigrants and refugees. The bulk of the immigrants that come to Canada come from readily identifiable countries year after year. You will not be surprised that there is a relationship with those countries where we have some of our people who are engaged more than anything else in security screening activities.

Where that is not a factor, we tend to focus on key partnerships for us where we have significant intelligence sharing arrangements with foreign governments. We also focus on high-risk environments where there may be a particular set of issues related to, for example, terrorism that is such that we find it helpful to have someone posted in the country to try to get a better handle on the development of issues. We do the assessment on priorities and distribution of resources all the time, annually at a minimum, but throughout the year as well in response to changing circumstances.

**M. Judd :** Les renseignements obtenus dans le secret ne peuvent être obtenus autrement, et ils ont une telle incidence sur ce qu'on essaie de faire qu'il n'y a pas d'autres choix que de se concentrer sur le renseignement secret. Je vais essayer de mettre ça dans le contexte d'une opération de lutte contre le terrorisme en cours.

Quelque chose comme 5 000 sites Web ont trait, d'une manière ou d'une autre, au terrorisme. Il y a de toute évidence dans le domaine public beaucoup de documents portant sur le terrorisme et ainsi de suite. Pour ce qui nous concerne, nous nous concentrons sur le phénomène général. Les cas précis dont nous nous occupons sont ceux de gens qui essaient de s'assurer de n'être jamais identifiés ou identifiés à l'avance. La seule façon de les découvrir, c'est par l'intermédiaire d'activités de renseignement secret, que ce soit en interceptant des signaux de télécommunications ou en ayant recours à des sources humaines. Il est possible d'obtenir tout un tas de renseignements des sources publiques, mais, au bout du compte, il faut quand même une capacité de renseignement secret pour découvrir les menaces les plus importantes. Il est nécessaire d'avoir cette capacité, vu les précautions que prennent les gens qui sont à l'origine de ces menaces pour cacher leurs pistes, leurs opérations, leur identité et ainsi de suite.

**Le président :** Vous avez parlé de la chance qu'a l'Australie de pouvoir déterminer clairement ce qui se passe dans sa cour et d'avoir un point de mire. Pourriez-vous décrire au comité le genre de processus que vous ou le SCRS suivriez pour servir les intérêts du Canada sur le plan géographique? Comment une organisation détermine-t-elle où elle veut déployer ses ressources? Comment ordonne-t-elle les intérêts nationaux, et comment décidez-vous de ce sur quoi il faut vous concentrer?

**M. Judd :** Nous essayons de décider sur quoi nous concentrer en fonction des priorités que le gouvernement détermine pour nous et des exigences opérationnelles permanentes du programme. Par exemple, nous sommes responsables du contrôle de sécurité des immigrants et des réfugiés. La majeure partie des immigrants qui arrivent au Canada chaque année viennent de pays faciles à identifier. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il y a un lien avec ces pays où certains de nos employés consacrent leur temps surtout à des activités de contrôle de sécurité.

Là où ce n'est pas un facteur, nous avons tendance à nous concentrer sur les partenariats les plus importants pour nous, dans le cadre desquels nous concluons d'importantes ententes de partage de renseignements avec les gouvernements étrangers. Nous nous concentrons aussi sur les milieux où le risque est élevé et où il peut y avoir un ensemble de questions liées, par exemple, au terrorisme, ce qui fait que nous trouvons utile d'avoir une personne dans ce pays pour essayer de mieux suivre l'évolution des dossiers. Nous procédons à l'évaluation des priorités et à la répartition des ressources de façon régulière, une fois par année, au minimum, mais à d'autres moments aussi, en réaction à l'évolution de la situation.

In the next year or two, we are probably planning to actually close down some of our presence overseas and open in other places to reflect changing circumstances. It is an ongoing process, if you will, that tries to balance the priorities we are given and the risks or operational imperatives that various countries pose for us.

**The Chairman:** Is it a fair assumption that if you are talking about human intelligence overseas, you have much longer lead times, greater requirements for developing language capabilities, developing contacts in the countries you are going to, and that, in effect, you have to play a much longer game than you would in Canada?

**Mr. Judd:** I think that is a fair comment. You can show up in a foreign country, walk into the capital the next day and try to start recruiting people on the street absent a full understanding of the culture, the political dynamics, the language, and so on. From what I have seen, the collection of human intelligence is a time-consuming business. It takes time to develop the relationship and the confidence and the assurance that the information you are getting out of the individual is actually value-added and is not tainted in some fashion by personal motive or other factors. Yes, your characterization would be correct in terms of the longer lead times involved.

**The Chairman:** Are you referring to a 40-year-old who has been in the field for a decade or a 26-year-old who just went through training last year that you discussed some of our allies are looking at now?

**Mr. Judd:** In an ideal world, yes. The reality is that my colleagues elsewhere just do not have 40-year-old people with 10 years of experience ready to put out anywhere or everywhere at the drop of a hat. In our case, historically, we have never put anyone overseas without five years of experience. Bear in mind that most of our positions overseas are declared to the foreign government — liaison, security screening and so on; they are not operational. Demographic realities and growth are such for some of my colleagues internationally that they have no choice but to do this.

**The Chairman:** Your numbers now are less than they were in 1990. Your budget is perhaps 25 per cent higher than it was then, but your actual numbers are about 200 to 300 less than they were then. You are only adding 100 a year. Of that, what percentage is going out the door?

**Mr. Judd:** We are hiring above attrition rates. If we hired 100 last year, we probably lost 45 to 50 officers. We are hiring at double the attrition rate. Given the budget resources that we have been accorded in the last budget, we anticipate growth into the future as well.

Au cours de la prochaine année, ou des deux prochaines années, nous prévoyons mettre fin à notre présence dans certains pays et assurer une nouvelle présence dans d'autres pays, pour nous adapter à la situation, qui évolue. C'est un processus continu, si vous voulez, dans le cadre duquel nous essayons de trouver l'équilibre entre les priorités qu'on détermine pour nous et les risques ou les impératifs opérationnels que différents pays posent pour nous.

**Le président :** Peut-on raisonnablement résumer, en ce qui concerne le renseignement humain à l'étranger, que les délais d'exécution sont beaucoup plus importants, que les exigences liées à l'acquisition de compétences linguistiques sont beaucoup plus élevées, et que, puisqu'il faut faire des contacts dans les pays où vous vous rendez, vous devez jouer le jeu beaucoup plus longtemps que vous devriez le faire au Canada?

**M. Judd :** Je pense que c'est une observation juste. Il n'est pas possible d'arriver dans un pays étranger, de se rendre dans la capitale le jour suivant et de commencer à recruter des gens dans la rue sans bien comprendre la culture, la dynamique politique, la langue, et ainsi de suite. D'après mon expérience, la collecte de renseignements humains prend du temps. Il faut du temps pour établir une relation et obtenir la confiance et l'assurance que les renseignements qu'on obtient d'une personne ont une valeur ajoutée et ne sont pas faussés de quelque façon que ce soit par des motifs personnels ou d'autres facteurs. Oui, ce que vous dites est exact au sujet des délais plus longs dans ce domaine.

**Le président :** Parlez-vous d'une personne de 40 ans qui travaille dans le domaine depuis 10 ans ou d'une personne de 26 ans qui a terminé sa formation l'an dernier, c'est-à-dire le genre de personne que nos alliés envisagent en ce moment, d'après ce que vous avez dit?

**M. Judd :** Idéalement, oui. La réalité, c'est que mes collègues des autres pays ne connaissent tout simplement pas de gens de 40 ans qui possèdent 10 ans d'expérience et qui sont prêts à travailler n'importe où au pied levé. Pour ce qui nous concerne, dans le passé, nous n'avons jamais envoyé à l'étranger quelqu'un qui n'avait pas cinq ans d'expérience. Gardez en tête le fait que nous informons le gouvernement concerné de la présence de la plupart de nos employés à l'étranger — liaison, contrôle de sécurité et ainsi de suite; ils ne sont pas opérationnels. La réalité démographique et la croissance font que certains de mes collègues d'autres pays n'ont d'autre choix que de faire ce que j'ai dit.

**Le président :** Vous employez moins de gens qu'en 1990. Votre budget est peut-être de 25 p. 100 supérieur à ce qu'il était alors, mais vous employez entre 200 et 300 personnes de moins. Vous n'embauchez que 100 personnes par année. De ce nombre, quelle est la proportion qui part à la retraite?

**M. Judd :** Nous embauchons à un rythme supérieur au taux d'attrition. L'an dernier, nous avons embauché 100 personnes, et nous avons probablement perdu de 45 à 50 agents. Nous embauchons donc à un rythme deux fois plus rapide que le taux d'attrition. Vu les ressources budgétaires qu'on nous a accordées dans le dernier budget, nous prévoyons que la croissance va se poursuivre dans l'avenir.



**The Chairman:** At that rate, it will be another four years before you reach the number you had in 1990.

**Mr. Judd:** Yes, that is correct.

**Senator Atkins:** When you hire 100 and you bring them in, how do you start training? Do you mentor them? Do you put them with partners? How do you integrate them into the system so that not only can you train them but you can assess them?

**Mr. Judd:** There are a couple of points on that. One is that we have a slow recruitment process. Part of that is because there is such a heavy upfront set of assessments associated with it. The security screening for applicants is more rigorous than it is for most other people in the government. A number of psychological assessments, suitability assessments, are done as well.

An individual who is hired by the service has probably been interviewed at least three times by personnel already in the service. By the time we offer someone a job, we are already confident they will be able to do the job. On entry, having met official languages' requirements, they would spend the first six months of their career in basic training, which is in-house, tailor made. That is only the basic training.

Depending on what they will do subsequently, there will be even more training involved. A completely different program is used to train people who may go overseas. Chances are that an individual going outside of Canada as a foreign intelligence service officer would have had up to a year of training of various sorts before that officer left the country, not including things like foreign language training.

We also try to ensure that mentoring continues from senior officers after the recruits have finished the basic training. We have a training and development system that is such that as individuals move through the organization, they receive more training and development with changes in levels of responsibility. I do not know that we are as intensive on training and development as the Canadian Forces, which is a remarkable lifelong situation, but we would be probably close to that. A lot of time, effort and attention goes into training and development, and then the ongoing mentoring process.

**Senator Atkins:** I want to take a step backwards. Universities now are training students in different areas of security and law. If one of these students were to run into you, knowing what your position is, what would your advice be to that person if they were trying to apply to CSIS? We receive that question often and it is hard for us to tell them what to do.

**Le président :** À ce rythme, il faudra encore quatre ans pour que vous atteigniez le nombre d'employés de 1990.

**M. Judd :** Oui, c'est exact.

**Le sénateur Atkins :** Lorsque vous embauchez 100 personnes, comment commencez-vous à les former? Avez-vous un programme de mentorat? Faites-vous travailler les nouveaux employés avec des partenaires? Comment les intégrez-vous au système de façon à pouvoir non seulement les former, mais aussi les évaluer?

**M. Judd :** J'ai deux ou trois choses à dire là-dessus. Premièrement, le processus de recrutement est lent. C'est en partie attribuable au fait qu'il y a une importante série d'évaluations au début du processus. Les contrôles de sécurité que doivent subir les candidats sont plus rigoureux que ceux que subissent la plupart des autres personnes qui travaillent au gouvernement. Nous faisons aussi un certain nombre d'évaluations psychologiques et de l'admissibilité.

Les gens que le service embauche passent au moins trois entrevues avec des membres du personnel déjà en service. Lorsque nous offrons un poste à quelqu'un, nous savons déjà que cette personne est à la hauteur. À l'admission, une fois que les nouveaux employés respectent les exigences liées aux langues officielles, ils passent les six premiers mois de leur carrière à suivre la formation de base, qui est offerte au sein de l'organisation et sur mesure. Il ne s'agit que de la formation de base.

En fonction de ce que nous faisons par la suite, il y a de nouvelles formations. Nous avons recours à un programme entièrement différent pour former les gens qui sont appelés à aller à l'étranger. Généralement, les gens que nous envoyons à l'extérieur du pays à titre d'agents du service du renseignement étranger ont suivi une formation variée qui peut durer jusqu'à un an au préalable, sans compter la formation en langue étrangère.

Nous essayons aussi de faire en sorte que les agents expérimentés continuent d'encadrer des recrues après la formation de base. Notre système de formation et de perfectionnement est conçu de façon que les employés qui gravissent les échelons de l'organisation suivent de nouveaux programmes de formation et de perfectionnement à mesure que leur niveau de responsabilité augmente. Je ne sais pas si nos programmes de formation et de perfectionnement sont aussi intensifs que ceux des Forces canadiennes, dont la durée est remarquable, mais nous sommes probablement proches du compte : nous consacrons beaucoup de temps et d'effort et nous accordons beaucoup d'attention à la formation et au perfectionnement, ainsi qu'au mentorat, qui est un processus continu.

**Le sénateur Atkins :** Je veux revenir un peu en arrière. Les universités forment aujourd'hui des étudiants dans différents domaines liés à la sécurité et au droit. Si l'un de ces étudiants vous rencontrait par hasard, s'il connaissait le poste que vous occupez, que lui conseilleriez-vous, advenant le cas où il voudrait présenter sa candidature au SCRS? C'est une question qu'on nous pose souvent; c'est difficile pour nous de dire aux gens quoi faire.

**Mr. Judd:** There is no magic academic qualification for CSIS. We hire from across faculties. Last year's intake would have included lawyers, engineers, scientists, social scientists, liberal arts graduates, social workers and teachers — a whole range of people. We are satisfied with the quality of people who apply.

**Senator Atkins:** Is there a registrar or is there someone to whom you apply?

**Mr. Judd:** Most of our applicants come to us over our website, which is how most young people find jobs these days in either the private or public sector. The overwhelming majority of applications we receive are web-based applications.

We are active participants in career fairs on university campuses across the country. We recruit literally from Memorial University in Newfoundland to the University of Victoria on Vancouver Island and everywhere in between. Last year, we might have participated in something in the order of 50 to 60 career fairs at universities across the country.

**Senator Atkins:** How many applications do you receive?

**Mr. Judd:** Last year, we had over 14,500.

**Senator Zimmer:** In relation to your human resources and recruitment, do you feel that you can meet your requirements within Canada? You sort of answered that. If not, would you recruit internationally also or would you stay within the country?

**Mr. Judd:** Unlike some other services, we do not insist that people be born in Canada to be hired. We have a number of staff in the organization, including intelligence officers, who were born elsewhere, and we recruit Canadians studying in foreign institutions as well. We are also starting to recruit outside the normal entry level recruitment pattern to take in people who have experience elsewhere — in law enforcement, the military or something that is somewhat analogous to what we do. However, we would not hire an intelligence officer who was not a Canadian citizen.

**Senator Zimmer:** Would you hire from another intelligence agency in another country or is that not proper?

**Mr. Judd:** No, we have exchange officers — some of ours working elsewhere in the world and we have one or two foreign officers working with us — but it is fairly limited.

**Senator Zimmer:** In what ways would CSIS collaboration with its counterpart organizations in other countries increase as a result of the expanded role?

**Mr. Judd:** We currently have formally agreed arrangements with about 240 agencies around the world in about 140 countries. These arrangements are entered into only with the concurrence

**M. Judd :** Il n'y a pas de formation universitaire qui donne automatiquement accès au SCRS. Nous embauchons des gens qui sont passés par toutes sortes de facultés. Parmi les gens embauchés l'an dernier, il y avait des avocats, des ingénieurs, des scientifiques, des chercheurs en sciences sociales, des diplômés en arts, des travailleurs sociaux et des enseignants — toutes sortes de gens. Nous sommes satisfaits de la qualité des candidatures.

**Le sénateur Atkins :** Y a-t-il un registraire ou quelqu'un à qui il faut envoyer sa demande?

**M. Judd :** La plupart des candidats s'adressent à nous par l'intermédiaire de notre site web, et c'est la façon la plus courante pour les jeunes de trouver un emploi aujourd'hui, que ce soit dans le secteur privé ou dans le secteur public. L'écrasante majorité des demandes que nous recevons passent par Internet.

Nous participons activement aux salons d'emploi des universités de l'ensemble du pays. Nous recrutons des gens de l'Université Memorial, à Terre-Neuve, jusqu'à l'Université de Victoria, sur l'île de Vancouver, en passant par toutes les universités qui se trouvent entre ces deux-là. L'an dernier, nous avons participé à quelque chose comme 50 ou 60 salons de l'emploi dans des universités de l'ensemble du pays.

**Le sénateur Atkins :** Combien de demandes d'emploi recevez-vous?

**M. Judd :** L'an dernier, nous en avons reçu plus de 14 500.

**Le sénateur Zimmer :** En ce qui concerne vos ressources humaines et le recrutement, pensez-vous pouvoir répondre à vos besoins au sein du Canada? Vous avez en quelque sorte répondu à cette question. Sinon, recruteriez-vous des gens d'autres pays, ou vous en tenez-vous au Canada?

**M. Judd :** Contrairement à d'autres services, nous ne tenons pas à ce que les gens que nous embauchons soient nés au Canada. Nous avons un certain nombre d'employés, y compris des agents du renseignement, qui sont nés ailleurs, et nous recrutons des Canadiens qui étudient dans des établissements à l'étranger. Nous commençons aussi à recruter des gens pour des niveaux autres que le niveau de base, de façon à embaucher des gens qui ont acquis une expérience ailleurs — dans le domaine de l'application de la loi, dans l'armée ou dans des domaines connexes à notre domaine d'activités. Nous n'embauchons pas, cependant, de gens qui ne sont pas citoyens canadiens pour le poste d'agent du renseignement.

**Le sénateur Zimmer :** Embaucheriez-vous des gens provenant du service du renseignement d'un autre pays, ou est-ce que cela ne se fait pas?

**M. Judd :** Non. Il y a des agents en échange — certains de nos agents travaillent ailleurs dans le monde, et un ou deux agents étrangers travaillent avec nous — mais c'est très limité.

**Le sénateur Zimmer :** En quoi le SCRS travaillerait-il davantage en collaboration avec les services du renseignement des autres pays, si son rôle était étendu?

**M. Judd :** Nous avons conclu des ententes officielles avec environ 240 services, dans environ 140 pays. Il s'agit d'ententes qui ne seront conclues qu'avec l'accord de notre ministre et du



of our minister and the Minister of Foreign Affairs. The level of interaction with the agencies varies dramatically from one to the next. In some cases, it is active and in some cases, far less so. I am not sure that a change in our mandate would affect the number or range of foreign agencies with whom we deal now.

**Senator Banks:** Going to the other end of that continuum of service, when you recruit people to do the putative new job, you train them to do things that are different from most of your present complement. Some of those things will be greatly different and some will deal with ways in which one can avoid detection by the law in operating covertly in undercover, surreptitious espionage. When such people have finished their service with CSIS for Canada, they will come back to the agency in a kind of streamed envelope whereby their skill sets are clearly identified, and they would not be sent to Toronto to obtain public information. Is that right? There will be different kinds of people?

**Mr. Judd:** That is a good question and I have wondered about that myself. I raised the question with my Dutch counterpart who runs a joint service. I asked what happened when someone who had been overseas for a time came home. Were they put in one part of the building while everyone else was in the other part of the building?

**Senator Banks:** Under lock and key.

**Mr. Judd:** He said that did not happen and that his office deals with them interchangeably. I was a little surprised by the answer. I had no idea where they functioned overseas but I suspect that their work in Amsterdam would be considerably different than their work in the Middle East. However, he said that they treat them as a single community.

**Senator Banks:** They would be "super officers" in that they would be able to engage in domestic overt and foreign covert activities, whereas you would still have people in the agency who would work at only domestic overt activities. Would you train everyone to become a cloak-and-dagger officer?

**Mr. Judd:** Currently, we have intensive training for people who serve overseas and that intensity varies depending on where they are going, obviously. We do not offer that training to everyone in the organization because it is tailor-made and directed only to the people selected for the assignments. Offering it generally would be costly and probably unmanageable because we would have so many people tied up in training. My guess is that if there were a move to a new operational mandate for the organization, the training and work associated with it would be focused solely on those who were destined to do that kind of work, as opposed to dealing with everyone in the organization in the same fashion.

ministre des Affaires étrangères. Le niveau d'interaction varie beaucoup en fonction des services. Dans certains cas, il y a beaucoup d'activités, et dans d'autres, beaucoup moins. Je ne sais pas si la modification de notre mandat entraînerait une variation du nombre de services étrangers avec lesquels nous traitons ou de la portée des interactions.

**Le sénateur Banks :** Pour aborder l'autre extrémité de cet éventail de services, lorsque vous allez recruter des gens pour la nouvelle fonction supposée, vous allez les former pour qu'ils puissent faire des choses différentes de ce que font la plupart de vos employés à l'heure actuelle. Certaines choses vont être très différentes, et il faudra entre autres que les nouveaux agents puissent éviter d'être repérés par les autorités en agissant dans le secret, sous de fausses identités, dans un contexte d'espionnage. Lorsque ces gens ont terminé leur service auprès du SCRS pour le Canada, ils vont revenir au sein de l'organisme avec un ensemble de compétences clairement définies, et on ne les enverra pas à Toronto pour obtenir des renseignements publics. Est-ce exact? Y aura-t-il différents types de gens?

**M. Judd :** C'est une bonne question, et je me la suis moi-même posée. J'ai posé cette question à un homologue hollandais qui est à la tête d'un service conjoint. Je lui ai demandé ce qui se produit lorsqu'une personne qu'on a envoyée à l'étranger pendant un certain temps revient au pays. Est-ce qu'on met ces gens sur un étage différent, à part de tous les autres employés?

**Le sénateur Banks :** On les enferme sous clé.

**M. Judd :** Il m'a dit que ce n'est pas ce qui s'est produit, et que son bureau traite les gens en question de la même façon que les autres. Ça m'a un peu surpris. Je n'avais aucune idée des pays où le service en question est actif, mais je soupçonne que le travail fait à Amsterdam est considérablement différent de celui qui est effectué au Moyen-Orient. Cependant, il m'a dit que tous les employés de son service sont traités comme les membres d'un seul et même groupe.

**Le sénateur Banks :** Il s'agirait de « super agents », en ce sens qu'ils seraient en mesure d'effectuer des activités au vu et au su de tous à l'échelle nationale et des activités secrètes à l'étranger, tandis que certains autres employés du service continueraient de n'effectuer que des activités visibles à l'échelle nationale. Formeriez-vous tous vos employés pour en faire des agents secrets?

**M. Judd :** À l'heure actuelle, nous offrons une formation intensive aux gens qui travaillent à l'étranger, et l'intensité varie en fonction du pays auquel ils sont affectés, évidemment. Nous n'offrons pas cette formation à tous les membres de l'organisation, puisqu'elle est faite sur mesure et qu'elle ne vise que les personnes choisies pour les affectations. L'offrir à tous serait coûteux et probablement impossible à gérer, parce que trop de gens seraient accaparés par la formation. Ce que je pense, c'est que si l'organisation obtient un nouveau mandat opérationnel, la formation et le travail connexes ne viseraient que les gens choisis pour faire ce genre de travail, plutôt que de traiter tous les membres de l'organisation de la même façon.

**Senator Banks:** When people are posted to other countries, it is likely at times that the destination country will have Canadian Forces operating. In fact, that has happened. Canadian Forces have human intelligence undertakings where they are of necessity.

**Mr. Judd:** Yes.

**Senator Banks:** Is there any bumping into one another?

**Mr. Judd:** I do not think so. We work closely with Canadian Forces, as you might know, and our activities are a bit different. The relationship is about as good as you could want and largely problem-free in terms of activities. We do not step on their toes, they do not step on our toes and we work well together in the field.

**Senator Gauthier:** Does the synergy work well?

**Mr. Judd:** Yes, it works well.

**Senator Banks:** I have a diversionary question. Mr. Judd, you talked with your tongue only partly in your cheek about not publicly disagreeing with the minister. We have taken note of that practice, although not only in your case, but you are more forthcoming than many people are. This morning, we heard from Professor Rudner who made a comparison, perhaps odious, between the candour with which bureaucrats and heads of agencies in other jurisdictions respond to questions and, at times, of their own volition make public statements and present views that are not always those of the government. At times, they go far out in front of their governments and voice what they think government ought to do.

We have noted and have commented in the past in this committee and in other committees that in Canada, that is not the case. Canadian heads of agencies and bureaucrats in general are highly circumspect when it comes to answering those kinds of questions with candour. Is that a written practice? Is it a convention? I know you are aware of the difference in the way that is dealt with in Canada and in other jurisdictions.

**Mr. Judd:** It is a long-standing convention in Canada that public servants, as a rule, try to adhere to. I did not hear Professor Rudner's testimony so I do not know who he was comparing us to.

**Senator Banks:** When we have spoken to your approximate counterparts in other countries, we found them to be forthcoming on issues that were not always precisely reflective of their government's determined direction. Am I safe so far because I have been careful?

**Mr. Judd:** Those interactions were probably not on television with recording devices attendant, either.

**Senator Banks:** That is true. They were not.

**Mr. Judd:** They were in the vein of what I might call, "privileged communications."

**Le sénateur Banks :** Il arrive parfois que les gens soient affectés dans des pays où les Forces canadiennes sont actives. En fait, cela s'est produit. Les Forces canadiennes se livrent à des activités de collecte de renseignement humain là où c'est nécessaire.

**M. Judd :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Se marchent-ils sur les pieds?

**M. Judd :** Je ne le crois pas. Nous travaillons en étroite collaboration avec les Forces canadiennes, comme vous le savez peut-être, et nos activités sont un peu différentes. La relation est à peu près aussi bonne qu'on puisse le souhaiter, et il n'y a pratiquement aucun problème au chapitre des activités. Nous ne leur marchons pas sur les pieds, ils ne marchent pas sur les nôtres et nous travaillons tous très bien ensemble sur le terrain.

**Le sénateur Gauthier :** La synergie fonctionne-t-elle bien?

**M. Judd :** Oui, elle fonctionne bien.

**Le sénateur Banks :** Je veux poser une question pour faire diversion. Monsieur Judd, c'était plus ou moins une blague lorsque vous disiez n'être jamais publiquement en désaccord avec le ministre. Nous avons relevé cette pratique, mais pas seulement dans votre cas, quoique vous soyez plus franc que la plupart des gens. Ce matin, M. Rudner a fait une comparaison, peut-être odieuse, entre la candeur avec laquelle certains bureaucrates et directeurs d'organismes d'autres administrations répondent aux questions, et, parfois, leur propre volonté de faire des déclarations publiques et de présenter des points de vue qui ne sont pas toujours ceux du gouvernement. Il arrive parfois qu'ils prennent beaucoup d'avance sur leur gouvernement et expriment ce que, à leur avis, leur gouvernement doit faire.

Nous avons remarqué que ce n'est pas le cas au Canada, et nous l'avons dit à l'occasion de réunions du comité et d'autres comités. Les directeurs d'organismes du Canada et les bureaucrates en général font preuve de beaucoup de circonspection lorsqu'il s'agit de répondre à ce genre de questions avec candeur. Est-ce une pratique écrite quelque part? Est-ce une convention? Je sais que vous avez vous-même constaté la différence entre la façon de faire les choses au Canada et ailleurs.

**M. Judd :** C'est une convention de longue date au Canada que les fonctionnaires, en règle générale, essaient de respecter. Je n'ai pas entendu le témoignage de M. Rudner, alors je ne sais pas à qui il nous comparait.

**Le sénateur Banks :** Lorsque nous avons discuté avec les gens qui sont, grosso modo, vos homologues dans d'autres pays, nous avons constaté qu'ils étaient ouverts à l'idée de discuter de questions qui ne reflétaient pas toujours précisément les orientations officielles de leur gouvernement. Suis-je encore en sécurité parce que j'ai été prudent?

**M. Judd :** Ces échanges n'ont probablement pas eu lieu à la télévision ni n'ont été enregistrés.

**Le sénateur Banks :** C'est vrai.

**M. Judd :** Ils étaient de l'ordre de ce que je pourrais appeler les « communications confidentielles ».



**Senator Banks:** That is correct. You are right because none of those interactions were public meetings. Is that the difference?

**Mr. Judd:** I suspect it has something to do with it. I know that much of what transpires in the United States or the United Kingdom, for example, in terms of dealing with congressional or parliamentary review agencies is largely conducted in camera. I suspect that if you looked at the activities of the House or Senate committees in Washington, you would find that the bulk of their interactions with their agencies occur in camera. That is almost always true of the United Kingdom as well.

**Senator Banks:** That is true but the heads of some of those agencies make public pronouncements at times on the ways in which they believe the government should go, or a direction they urge the government to take. I find that is rarely the case with Canadian heads of agencies.

**Mr. Judd:** I can only assume that it is because we are much more polite.

**Senator Banks:** Politeness is a hallmark of Canadians.

**The Chairman:** Mr. Judd, how is your product evaluated? Is there a process?

**Mr. Judd:** Yes, it is a normal part of collection activity. There is collection assessment as to the weight or value it is given, and whether it is corroborated or not. It is unusual for our organization to act on single source information. We would always try to corroborate its validity. The question you ask is an interesting one at this moment because we are looking at this question internally.

**The Chairman:** That is what our briefing note said.

**Mr. Judd:** You are well briefed then, maybe too well briefed. We are in the process of taking a new hard look at the cycle of requirement definition — collection and assessment — and how that changes the requirements to see whether we have it right.

**The Chairman:** What about customer satisfaction?

**Mr. Judd:** That is another good question. We seek customer feedback. It is a hit-and-miss exercise. If we have something wrong, we usually find out about it quickly. If we have something right, we may not hear from people.

Even absent of a formalized system of customer satisfaction surveys that are "check this box if you are happy or not," we have a sense as to whether we are on the mark. It is part and parcel of this process where we are look back at requirements, collection, assessment and the degree to which we are doing it well.

**Le sénateur Banks :** C'est exact. Vous avez raison : aucun de ces échanges n'a eu lieu à l'occasion de séances publiques. Est-ce que c'est ça qui fait la différence?

**M. Judd :** Je suppose que c'est en lien. Je sais qu'une bonne partie de ce qui transpire, aux États-Unis ou au Royaume-Uni, par exemple des activités des organismes d'examen du Congrès ou du parlement est divulguée à l'occasion de séances à huis clos. Je pense que, si vous examiniez les activités des comités de la Chambre ou du Sénat à Washington, vous constateriez que la majeure de leurs échanges avec leurs organismes se fait à huis clos. C'est pratiquement toujours le cas au Royaume-Uni aussi.

**Le sénateur Banks :** C'est vrai, mais les dirigeants de certains de ces organismes font parfois des déclarations publiques sur les orientations que devrait se donner leur gouvernement selon eux, ou la voie qu'ils exhortent leur gouvernement à suivre. J'ai constaté que c'est rarement le cas chez les directeurs d'organismes canadiens.

**M. Judd :** Je ne peux que penser que c'est parce que nous sommes plus polis.

**Le sénateur Banks :** La politesse est l'un des traits de caractère qui distinguent les Canadiens.

**Le président :** Monsieur Judd, comment votre produit est-il évalué? Y a-t-il un processus?

**M. Judd :** Oui, cela fait partie des activités normales de collecte de renseignements. Nous évaluons les renseignements recueillis en fonction de leur poids ou de leur valeur, et du fait qu'ils sont corroborés ou non. Notre organisation se fonde rarement sur une seule source d'information. Nous essayons toujours de vérifier la validité des renseignements recueillis. La question que vous posez est intéressante, puisque, en ce moment, nous nous penchons là-dessus.

**Le président :** C'est ce que notre note d'information indique.

**M. Judd :** Vous êtes donc bien informés, peut-être trop bien. Nous sommes en train d'examiner objectivement le cycle de définition des exigences — la collecte de renseignements et l'évaluation — et la façon dont cela modifie les exigences pour voir si nous faisons les choses comme il faut.

**Le président :** Qu'en est-il de la satisfaction des clients?

**M. Judd :** Une autre bonne question. Nous demandons une rétroaction à nos clients. Nous y allons au petit bonheur. Si nous nous trompons, nous le savons habituellement assez rapidement. Dans le cas contraire, il est possible que nos clients ne nous disent rien.

Même sans procéder à des sondages officiels auprès de nos clients, du genre « Cochez la case si vous êtes satisfait », nous avons une idée de ce que nous avons bien fait le travail ou non. Cela fait partie du processus de revoir les exigences, les renseignements recueillis, l'évaluation et la mesure dans laquelle nous avons bien effectué le travail.

**The Chairman:** Do you think in the Canadian system and in such a small community as Ottawa, people are inclined to be candid when they are not well served? People know they must live with you for a long time afterwards.

**Mr. Judd:** In the senior levels of the public service, there is enough mutual understanding for adequate amounts of candour.

**The Chairman:** In the past, I asked one of your predecessors about the service provided to the Department of National Defence. His answer was, "We provide them with a lot of service and a great deal of product." A week later I asked the same question of the Chief of the Defence Staff. His response "Oh really: I ought to have a chat with him." He clearly was not sure.

**Mr. Judd:** That may well be true. In the current construct, our colleagues are satisfied with what we are doing, particularly in one part of the work. I do not want to put words in his mouth but the current Chief of the Defence Staff would not repudiate me publicly or privately.

**The Chairman:** That is my point. Publicly would be counterproductive. If someone wanted to comment about what you were doing, the last place to make criticism that is useful would be in public.

**Mr. Judd:** Yes.

**The Chairman:** It is hard to get a fix on a matrix of performance in a secret organization.

**Mr. Judd:** I know. I will invite you along some time for one of my in-house discussions on the importance of performance measurement to give you some idea of how invigorating an opportunity this really is.

**The Chairman:** I would welcome that experience.

**Senator Moore:** Recently, a ship landed in Halifax that was supposed to have 150 or so stowaways. It did not prove to be the case. Was your agency involved in that investigation?

**Mr. Judd:** No.

**Senator Moore:** You were not?

**Mr. Judd:** No.

**Senator Moore:** Do you know who was involved from the Canadian side? Was it the RCMP?

**Mr. Judd:** I do not know the genesis of the information.

**Senator Moore:** Thank you.

**Senator Atkins:** You are responsible for the clearance of immigrants and refugees. That list must be fairly long.

**Mr. Judd:** We do that for all refugee applicants, but not all immigration applicants. All immigrants to Canada are screened.

**Le président :** Pensez-vous que les gens ont tendance à être francs lorsqu'ils ne sont pas bien servis, au sein du système canadien et d'un petit milieu comme Ottawa? Les gens savent qu'ils vont continuer de vous voir pendant longtemps.

**M. Judd :** Aux échelons les plus élevés de la fonction publique, il y a suffisamment de compréhension mutuelle pour permettre une franchise adéquate.

**Le président :** Dans le passé, j'ai demandé à l'un de vos prédécesseurs de me parler du service que vous fournissez au ministère de la Défense nationale. Il m'a répondu : « Nous fournissons au ministère de la Défense nationale beaucoup de services et tout un tas de produits. » Une semaine plus tard, j'ai posé la même question au chef d'état-major de la Défense. Il m'a répondu : « Vraiment? Il faut que je discute avec lui. » Il est clair qu'il n'était pas convaincu.

**M. Judd :** C'est probablement vrai. Dans la situation actuelle, nos collègues sont satisfaits de notre travail, particulièrement dans une région précise du monde. Je ne veux pas faire dire au chef d'état-major de la Défense quelque chose qu'il n'a pas dit, mais je sais qu'il ne me renierait ni en public ni en privé.

**Le président :** C'est ce que je dis. Une déclaration publique serait improductive. Si quelqu'un voulait commenter votre travail, la pire façon pour cette personne de formuler une critique constructive, ce serait de la faire en public.

**M. Judd :** Oui.

**Le président :** C'est difficile de se faire une idée de la grille de rendement d'une organisation secrète.

**M. Judd :** Je sais. Je vous inviterai un jour à participer à une discussion interne sur l'importance de l'évaluation du rendement, pour que vous sachiez à quel point c'est une expérience inspirante.

**Le président :** J'aimerais beaucoup.

**Le sénateur Moore :** Récemment, on a pensé qu'il y avait environ 150 passagers clandestins dans un bateau qui a accosté à Halifax. Ce n'était pas le cas. Votre organisme a-t-il participé à l'enquête?

**M. Judd :** Non.

**Le sénateur Moore :** Non?

**M. Judd :** Non.

**Le sénateur Moore :** Savez-vous qui a participé du côté canadien? Était-ce la GRC?

**M. Judd :** Je ne sais pas d'où vient l'information.

**Le sénateur Moore :** Merci.

**Le sénateur Atkins :** Vous êtes responsable des autorisations de sécurité en ce qui concerne les immigrants et les réfugiés. La liste doit être passablement longue.

**M. Judd :** Nous le faisons pour tous les demandeurs du statut de réfugié, mais pas pour tous les demandeurs du statut d'immigrant. On contrôle tous les immigrants qui arrivent au Canada.



**Senator Atkins:** Are all of them screened?

**Mr. Judd:** They are screened by Canada Border Services Agency and Citizenship and Immigration Canada. Criminal checks are done by the RCMP. There are checks by the Canadian Border Services Agency on matters such as associations with war criminals. There is a health portion to it as well. In a proportion of cases, which averages annually about 10 per cent of cases, we receive referrals on specific individuals to provide a security assessment.

We also prepare security assessments for individuals seeking employment in positions in the federal government where clearance is required. We prepare them for the nuclear industry and analogous government positions in Alberta and New Brunswick. These assessments may be extended to the Atlantic Provinces later this year. There are a few other sectors.

Last year, we did about half a million security assessments in all those categories.

**Senator Atkins:** That would require a lot of staff, would it not?

**Mr. Judd:** Yes, and it requires a lot of technology and databases.

**The Chairman:** This came up with Jack Hooper's testimony a few months ago. You came back a couple of weeks later and said everyone was screened. We understood the question referred to the security assessment. It was his view that CSIS did not have enough resources to do the security assessments he thought necessary for Pakistan and Afghanistan refugee applicants.

You came back and made the point that everyone was screened and went through the screening process. What about his concern that you do not have the capacity to prepare the security assessment? This assessment is far more time-consuming, going over a significant number of years and requiring a detailed matching. It requires an individual to go back and match what the applicant said they did each of those years, with personal interviews and so forth.

**Senator Atkins:** It could take months to clear a person?

**Mr. Judd:** It can.

We have made some internal reallocations on resources. It is not an issue.

**The Chairman:** Is it not an issue? I did not hear you, I am sorry.

**Le sénateur Atkins :** Tous?

**M. Judd :** L'Agence canadienne des services frontaliers et Citoyenneté et Immigration Canada s'en chargent. Les vérifications de casier judiciaire sont effectuées par la GRC. L'Agence des services frontaliers du Canada effectue des vérifications en ce qui concerne des choses comme les liens avec les criminels de guerre. Il s'agit aussi en partie d'un contrôle médical. Pour une certaine proportion des cas, qui tourne autour de 10 p. 100 des cas chaque année, on nous demande d'effectuer des évaluations de sécurité de certaines personnes.

Nous effectuons aussi des évaluations de sécurité des gens qui posent leur candidature à des postes au sein du gouvernement fédéral qui exigent une autorisation de sécurité. Nous en faisons pour le compte du secteur du nucléaire et pour les postes correspondant au gouvernement de l'Alberta et au gouvernement du Nouveau-Brunswick. Il se peut que nous en fassions aussi dans les provinces de l'Atlantique plus tard au cours de l'année. Il y a quelques autres secteurs où nous faisons des évaluations de sécurité.

L'an dernier, nous avons effectué environ un demi-million d'évaluations de sécurité dans toutes ces catégories.

**Le sénateur Atkins :** Vous devez avoir besoin de beaucoup de personnel pour le faire, non?

**M. Judd :** Oui, ainsi que de beaucoup d'outils technologiques et de bases de données.

**Le président :** C'est une question que Jack Hooper a abordée dans son témoignage il y a quelques mois. Vous êtes revenu deux ou trois semaines plus tard et vous avez dit que tout le monde était contrôlé. Nous avons compris que la question portait sur les évaluations de sécurité. À son avis, le SCRS ne disposait pas de suffisamment de ressources pour effectuer les évaluations de sécurité qu'il jugeait nécessaires dans le cas des demandeurs du statut de réfugié provenant du Pakistan et de l'Afghanistan.

Vous êtes revenu, et vous avez dit que tout le monde était contrôlé et passait par le processus de contrôle. Que pensez-vous de ce que M. Hooper a dit au sujet du fait que vous n'avez pas la capacité d'effectuer les évaluations de sécurité? L'évaluation en question prendra beaucoup plus de temps, elle s'étend sur plusieurs années et exige une mise en correspondance précise des renseignements. Il faut qu'une personne vérifie que ce que le demandeur dit avoir fait telle ou telle année est vrai, en faisant des entrevues avec cette personne et ainsi de suite.

**Le sénateur Atkins :** Cela peut prendre des mois pour qu'une personne obtienne l'autorisation de sécurité?

**M. Judd :** Oui.

Nous avons procédé à des réaffectations internes des ressources. Il n'y a pas de problème.

**Le président :** Pas de problème? Je m'excuse, je n'ai pas entendu ce que vous avez dit.

**Mr. Judd:** Resource scarcity is not an issue. We intended to obtain additional funding for future screening capacity in this year's federal budget.

**The Chairman:** The budget has gone up, but your budget is not up. How many organizations are still functioning with 15 per less than they had in 1990?

**Mr. Judd:** In the federal government, I suspect there might be a few, given what happened with deficit reduction efforts in 1990.

**The Chairman:** Yes, that happened with the military, the border services, the Mounties and you.

**Mr. Judd:** Point taken.

**The Chairman:** There are more customers?

**Mr. Judd:** Yes.

**The Chairman:** I do not think they think of themselves that way, but we think of them that way.

**Mr. Judd:** I understand. It is always a challenge to balance the service and the requirements, but I think we are doing not too bad a job so far.

**The Chairman:** When a senior official says it is always a challenge, it means that the official is running as fast as possible and hopes that the treadmill does not speed up at all.

**Mr. Judd:** That may be true, but I am also blessed by having people working for me who are a lot smarter than I am and work much harder than I do.

**Senator Atkins:** On the immigration issue, we have been told that over 20,000 people come into the country illegally and there is no way of identifying these people across the country. Is there any way that you become involved in tracking down these people?

**Mr. Judd:** My understanding is that, for the most part, they tend to be people who have come here on visitor, student or other visas and then overstayed, if you will. They are largely the responsibility of the Canada Border Services Agency. We would take an interest in them if any of the individuals were thought to be associated with core mandate issues for us, namely terrorism, espionage or something, in which case we would take an active interest in finding them as well. I do not know how frequently that has been an issue for us, though.

**Senator Atkins:** Does it surprise you that a large number of people come across the border that are not identified?

**Mr. Judd:** I think the numbers are modest relative to many other Western jurisdictions. If you look at the level of illegal migration in the United States or in some parts of Western Europe and other countries, it is much higher. For a country such as ours, which is relatively open and welcoming of foreigners, I am not sure that the number astonishes me.

**The Chairman:** What is the situation with Australia?

**M. Judd :** Il n'y a pas de problème de manque de ressources. Nous pensions obtenir des fonds supplémentaires pour une éventuelle capacité de contrôle dans le cadre du budget fédéral de cette année.

**Le président :** Le budget a augmenté, mais pas le vôtre. Combien d'organisations fonctionnent encore avec 15 p. 100 moins de ressources qu'en 1990?

**M. Judd :** Au sein du gouvernement fédéral, je pense qu'il doit y en avoir quelques-unes, compte tenu des efforts déployés pour réduire le déficit en 1990.

**Le président :** Oui, c'est ce qui est arrivé à l'armée, aux services frontaliers, à la police montée et à vous.

**M. Judd :** Vous avez raison.

**Le président :** Y a-t-il plus de clients?

**M. Judd :** Oui.

**Le président :** Je ne pense pas que c'est ainsi qu'ils se voient, mais c'est ainsi que nous les voyons.

**M. Judd :** Je comprends. C'est toujours un défi de trouver l'équilibre entre le service et les exigences, mais je pense que nous nous débrouillons assez bien jusqu'à maintenant.

**Le président :** Lorsqu'un haut fonctionnaire dit que c'est toujours un défi, cela signifie qu'il court le plus vite qu'il peut et qu'il espère que le tapis roulant ne va pas accélérer.

**M. Judd :** C'est peut-être vrai, mais j'ai aussi la chance d'avoir avec moi des gens qui travaillent beaucoup plus dur que moi et qui sont beaucoup plus brillants que moi.

**Le sénateur Atkins :** En ce qui concerne l'immigration, on nous a dit que plus de 20 000 personnes entrent au pays de façon illégale et qu'il n'y a aucun moyen de déterminer où ils se trouvent et qui ils sont. Participez-vous en quoi que ce soit au repérage de ces gens?

**M. Judd :** D'après ce que je sais, il s'agit pour la plupart de gens qui sont entrés au pays avec un visa de visiteur, d'étudiant ou d'un autre type de visa, puis qui sont restés après l'expiration de ce visa. C'est en grande partie la responsabilité de l'Agence canadienne des services frontaliers du Canada. Nous nous intéressons à ces cas que si les personnes en question sont connues pour avoir des activités liées aux principaux éléments de notre mandat, c'est-à-dire le terrorisme, l'espionnage ou autre chose du genre, auquel cas nous devenons très intéressés à les trouver, nous aussi. Je ne sais pas à quelle fréquence c'est arrivé, cependant.

**Le sénateur Atkins :** Êtes-vous surpris du fait que beaucoup de gens passent la frontière sans être identifiés?

**M. Judd :** Je pense que les chiffres sont peu élevés, si on les compare à bon nombre d'autres pays du monde occidental. L'immigration illégale aux États-Unis, dans certaines parties de l'Europe occidentale et dans d'autres pays est beaucoup plus importante. Pour un pays comme le nôtre, qui est relativement ouvert et accueillant, je ne suis pas sûr que ce chiffre m'étonne.

**Le président :** Quelle est la situation en Australie?



**Mr. Judd:** They have more ocean.

**The Chairman:** They have other methods, too.

**Senator Banks:** We have heard from you, Mr. Judd, and others, but most importantly from you, about how important the analysis of information is. I will not use the word "intelligence" because that is confusing. It is all information, though.

This is a chicken-and-egg question. In your shop, does the analysis drive the collection and say where the collection needs to come from next, or does collection drive the analysis? Is there a clear answer to that question?

**Mr. Judd:** This answer goes back to what I said to Senator Kenny earlier. We are looking at that in the present. To some extent, we have a situation in which both occur. The analysis drives some or, if I could say, analysis gaps drive some, and some are driven simply by operational requirements. It is a highly operational organization. To give you an example, if we are told that five individuals are reputedly associated with something untoward, much of the focus operationally is on identifying those five individuals and gaining a better sense of what they are up to. There is a kind of ricochet effect between the operations and analysis part of the organization. It is a bit of a ping-pong effect, if I could put it that way.

**Senator Banks:** Bearing in mind that one missing piece of the puzzle could either screw things up or lead to a happy outcome, if there is such a thing, are you confident that every piece of collected information is somehow subjected to analysis and is put into the picture?

**Mr. Judd:** Pretty much, I think. I cannot say with my hand on my heart that I can guarantee you 100 per cent accuracy on that, but we have a fairly sophisticated data management system that brings together bits and pieces from disparate sources to help provide a composite picture, if you will. The system was developed some years ago and, so far, works effectively in that respect.

**Senator Banks:** I ask you that question because sometimes a little piece of information sits out here that, by itself, does not seem to be relevant but which, put into the right place, becomes relevant. This is the subject of all kinds of stories. A piece of important information is sitting in someone's inbox. I know that is a bad analogy. Can we rest assured that it does not happen much?

**Mr. Judd:** No, CSIS is an IT organization. The inboxes tend to be electronic so that the facility is there to pick up issues that might be related to a common individual or common issue.

**M. Judd :** Le pays est au milieu de l'océan.

**Le président :** Les Australiens ont aussi des méthodes différentes.

**Le sénateur Banks :** Vous nous avez parlé, monsieur Judd, comme d'autres, mais c'est surtout vous qui avez insisté là-dessus, de l'importance de l'analyse de l'information. Je ne vais pas utiliser le mot « renseignement », parce que cela porte à confusion. Tout cela est de l'information, cependant.

Je vais vous poser une question du genre « l'œuf ou la poule ». Au sein de votre organisation, est-ce que c'est l'analyse qui motive la collecte de données et permet de déterminer où il faut chercher des renseignements, ou est-ce la collecte de données qui motive l'analyse? Y a-t-il une réponse claire à cette question?

**M. Judd :** La réponse a trait à ce que j'ai dit plus tôt au sénateur Kenny. Nous nous penchons là-dessus à l'heure actuelle. Dans une certaine mesure, nous nous trouvons dans une situation où les deux choses se produisent. L'analyse, ou, si je peux dire, les lacunes de l'analyse nous poussent à obtenir des renseignements, et il y a des renseignements que nous obtenons simplement en fonction des exigences opérationnelles. Il s'agit d'une organisation hautement opérationnelle. Pour vous donner un exemple, si on nous dit que cinq personnes sont réputées être associées à quelque élément adverse, le point de mire de nos opérations sera en grande partie d'identifier ces cinq personnes et de nous faire une idée de ce qu'elles préparent. Il y a une espèce d'effet de ricochet entre les opérations et l'analyse, au sein de l'organisation. C'est un peu comme un ping-pong, si je puis dire.

**Le sénateur Banks :** Si l'on garde en tête le fait que l'absence d'une seule pièce du casse-tête peut tout gâcher ou entraîner un dénouement heureux, si une telle chose existe, êtes-vous convaincu que tous les renseignements recueillis sont en quelque sorte soumis à l'analyse et que les rapprochements avec les autres renseignements dont vous disposez sont effectués?

**M. Judd :** Plutôt, oui. Je ne peux pas le jurer et vous garantir une précision parfaite à cet égard, mais nous disposons d'un système de gestion des données passablement élaboré, qui rapproche des renseignements provenant de diverses sources pour nous donner une sorte d'image composite, si vous voulez. C'est un système qui a été mis au point il y a un certain nombre d'années, et, jusqu'à maintenant, il fonctionne bien à cet égard.

**Le sénateur Banks :** Je vous ai posé la question parce qu'il arrive parfois qu'un renseignement qui, à première vue, n'est pas pertinent, trouve son sens dans le bon contexte. C'est le sujet de toutes sortes d'histoires. Un renseignement important se trouve dans la boîte de réception de quelqu'un. Je sais que ce n'est pas une bonne comparaison. Pouvons-nous avoir confiance que cela ne se produit pas trop souvent?

**M. Judd :** Non, le SCRS est une organisation qui fonde ses activités sur les TI. Les boîtes de réception sont pour la plupart électroniques, alors il est facile de trouver des renseignements qui peuvent être liés à une même personne ou à une même question.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Judd. We have run past our allotted time. We had a few other questions. Can we send them to you in a letter and you would give us a reply?

**Mr. Judd:** I would be pleased to try to answer as best as I can.

**The Chairman:** On behalf of the committee, thank you for coming here today. You have been helpful, and we are grateful to you for assisting us.

Colleagues, our next witness is Daniel Giasson, Director, Integrated Threat Assessment Centre. He joined the public service in 1985. Before joining the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, in January 2007, he held positions as Corporate Secretary, the Canada Border Services Agency; Senior Director, Policy and Strategic Management and Planning, IT systems, Human Resources Development Canada; Director of Operations, Security and Intelligence Secretariat, Privy Council Office; and Director General, Government Online, Canadian Heritage.

Mr. Giasson, welcome to the committee. We understand you have a brief statement to make.

**Daniel Giasson, Director, Integrated Threat Assessment Centre, Canadian Security Intelligence Service:** Thank you, Mr. Chairman. I do not have the abilities of the previous witness, so I will open with a brief statement in both official languages. After that, I will be happy to take your questions.

**The Chairman:** We would like that. Mr. Judd comes and brings Judd rules. The rest of the witnesses do as you are doing. Please proceed.

**Mr. Giasson:** Thank you for the opportunity to appear before you today.

[Translation]

I was appointed Director of the Integrated Threat Assessment Centre on January 22, 2007.

At this time, I would like to present an overview of the origins of our organization, its mandate and structure, its governance, and the links we maintain with key international partners.

I will then outline some key challenges that we are still facing, and how we are addressing them.

Canada's national security policy, released in April 2004, called for the creation of an Integrated Threat Assessment Centre to allow for the sharing of intelligence amongst government departments in order to protect Canadians and Canadian interests.

[English]

The centre's mandate is to produce comprehensive integrated assessments with respect to terrorist threats. The centre has been operating since October 2004. Its first threat assessment was

**Le président :** Merci, monsieur Judd. Nous avons dépassé le temps alloué. Nous avons encore quelques questions à vous poser. Pouvons-nous vous les poser par écrit? Pouvez-vous répondre à ces questions écrites?

**M. Judd :** Je serai heureux d'essayer d'y répondre de mon mieux.

**Le président :** Au nom du comité, merci d'être venu ici aujourd'hui. Votre témoignage a été utile, et nous vous sommes reconnaissants de nous avoir aidés.

Chers collègues, notre prochain témoin est M. Daniel Giasson, directeur du Centre intégré d'évaluation des menaces. Il est entré à la fonction publique en 1985. Avant d'arriver au Centre intégré d'évaluation des menaces ou CIEM, en janvier 2007, il a été secrétaire général de l'Agence des services frontaliers du Canada, directeur principal de la gestion et de la planification stratégiques ainsi que des systèmes de TI à Développement des ressources humaines Canada, directeur des opérations au Secrétariat de la sécurité et du renseignement du Bureau du Conseil privé et directeur général, Gouvernement en direct, à Patrimoine canadien.

Monsieur Giasson, bienvenue à la réunion du comité. D'après ce qu'on nous a dit, vous avez un bref exposé à présenter.

**Daniel Giasson, directeur, Centre intégré d'évaluation des menaces, Service canadien du renseignement de sécurité :** Merci, monsieur le président. Je n'ai pas les aptitudes du témoin précédent, alors je vais commencer par faire un bref exposé dans les deux langues officielles. Par la suite, je serai heureux de répondre à vos questions.

**Le président :** Nous aimerions que vous fassiez cela. M. Judd établit ses propres règles. Le reste des témoins font comme vous. Vous pouvez y aller.

**M. Giasson :** Merci de m'avoir offert l'occasion de témoigner devant vous aujourd'hui.

[Français]

J'ai été nommé directeur du Centre intégré d'évaluation des menaces le 22 janvier 2007.

J'aimerais d'abord vous donner un aperçu de l'origine, du mandat, de la structure et de la gouvernance de notre organisation, ainsi des liens que nous entretenons avec nos partenaires clés, à l'étranger.

Je vous décrirai ensuite certains de nos principaux défis et les moyens que nous prenons pour y faire face.

La politique de sécurité nationale du Canada, adoptée en avril 2004, prévoyait la création d'un centre intégré d'évaluation des menaces qui permettrait aux ministres de se communiquer des renseignements entre eux dans le but de protéger la population canadienne et les intérêts du Canada.

[Traduction]

Le Centre a pour mandat de rédiger des évaluations de la menace exhaustives et intégrées. Il est entré en fonction en octobre 2004. Il a effectué sa première évaluation au cours du même mois.



issued in the same month of the same year. Since its inception, the centre has produced over 200 threat assessments for distribution within the Canadian security and intelligence community, Canada's first responders and key international partners.

The centre is a component of the Canadian Security Intelligence Service and is subject to the provisions of The CSIS Act. It is also a community resource and is staffed with representatives from federal government departments and agencies, including the Canada Border Services Agency, the service itself, Public Safety Canada, the Communications Security Establishment, the Department of National Defence, the Department of Foreign Affairs and International Trade, the Privy Council Office, Transport Canada, the RCMP, Correctional Service Canada and the Financial Transactions and Reports Analysis Centre of Canada, FINTRAC.

The Ontario Provincial Police and the Sûreté du Québec are also represented in our organization. These officers serve as a liaison function between the centre and the first responder community. Through their contacts, they are able to maintain a valuable link to provincial police forces to obtain information from them and to obtain feedback as well on the timeliness and relevance of our products.

These 13 departments, agencies and police organizations make up the centre's core participants.

*[Translation]*

Under the current human resource model, analysts are typically seconded for a period of two years. This may be extended at the discretion of the analyst's home agency.

Early in 2006, ITAC reached its full analytical capacity and is now undergoing its first rotational cycle. Original analysts are now returning to their home department with new analysts being identified as replacements.

In addition to its analytical and liaison personnel, the Centre has its own dedicated support staff responsible for partnerships, dissemination of its products and its day to day administration.

*[English]*

The Integrated Threat Assessment Centre is housed within the headquarters of the Canadian Security Intelligence Service and is subject to its policies and procedures. Following a recent review of our governance, I report to the Assistant Director of Intelligence who, in turn, reports to the Director of CSIS. The Director of CSIS is accountable to the National Security Advisor to the Prime Minister of Canada for the centre's performance. In recognition of our mandate as a security and intelligence community resource, I also report to an assessment management committee comprised of assistant deputy ministers of organizations represented at the centre. The committee acts as a forum to provide advice on the effectiveness of the centre's production. In turn, it supports a management board consisting of deputy ministers or equivalent

Depuis, il a produit plus de 200 évaluations de la menace pour l'appareil du renseignement et de la sécurité du Canada, ses premiers intervenants au pays et ses principaux partenaires à l'étranger.

Le Centre fait partie du Service canadien du renseignement de sécurité et est assujéti à la Loi sur le SCRS. Il est également une ressource pour l'appareil du renseignement et de la sécurité, et son personnel est composé de représentants de ministères et d'organismes fédéraux, notamment l'Agence des services frontaliers du Canada, le Service lui-même, Sécurité publique Canada, le Centre de la sécurité des télécommunications, le ministère de la Défense nationale, le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, le Bureau du Conseil privé, Transports Canada, la GRC, le Service correctionnel du Canada et le Centre d'analyse des opérations et déclarations financières du Canada ou CANAFE.

Le Centre compte aussi des représentants de la Police provinciale de l'Ontario et de la Sûreté du Québec. Ces agents assurent la liaison avec les premiers intervenants. Leurs contacts leur permettent d'entretenir un lien précieux avec les services de police provinciaux, de leur demander des informations et d'obtenir leurs commentaires sur l'utilité des évaluations du CIEM et la rapidité de leur publication.

Les 13 ministères, organismes et services policiers que j'ai mentionnés forment le noyau du Centre.

*[Français]*

Selon le modèle des ressources humaines actuel, des analystes sont habituellement détachés au centre pour une période de deux ans. Un détachement peut toutefois être prolongé, à la discrétion du ministère ou de l'organisme d'attache de l'analyste.

Le CIEM a complété son équipe d'analyse en 2006 et en est maintenant à son premier cycle de rotation. Les analystes retourneront à leurs organismes d'attache qui enverront au centre d'autres représentants en détachement.

En plus d'avoir des analystes et un personnel de liaison, le CIEM est doté de ses propres employés de soutien qui s'occupent des partenariats, de la distribution de nos documents et de la gestion quotidienne du centre.

*[Traduction]*

Le Centre intégré d'évaluation des menaces a ses locaux à l'administration centrale du Service canadien du renseignement de sécurité. Il est soumis aux politiques et aux procédures du Service. Par suite d'un récent examen de la gouvernance du CIEM, je relève du directeur adjoint du Renseignement, qui relève lui-même du directeur du SCRS. Celui-ci rend compte du rendement du Centre à la conseillère en matière de sécurité nationale auprès du premier ministre du Canada. Compte tenu du mandat que nous avons en notre qualité de ressources pour l'appareil de la sécurité du renseignement, je suis aussi responsable devant un comité de la gestion des évaluations qui est formé des sous-ministres adjoints des organismes représentés au Centre. Ce comité est une tribune où l'on fournit des conseils sur l'efficacité des activités du Centre.

from participating departments and agencies. The board establishes requirements and priorities and reviews the centre's overall performance. I act as the secretary of that board.

On the international front, Canada's major allies have all recognized the need to establish their own integrated threat assessment centres. We cooperate closely with the National Counterterrorism Center in the U.S., the Joint Terrorism Analysis Centre in the U.K., the National Threat Assessment Centre in Australia, and the Combined Threat Assessment Group in New Zealand.

As a result of this cooperation, the centre was able to provide its clients with over 1,700 assessments produced by our allied threat assessment centres. These assessments offer an international perspective on worldwide terrorism events and provide insights not previously available to Canada's security and intelligence communities.

We are now in our third year of operation. It is a good time to look back and reflect on our accomplishments and our challenges. Under the leadership of the previous director of the centre and with the support of CSIS, the organization has grown from an initial complement of 11 in October 2004 to its current complement of over 50 personnel. We are at the capacity envisaged to carry out our mandate and we can now dedicate our efforts to improving our products and making them increasingly relevant to their readership.

The organization must serve a large and varied readership consisting of senior government decision-makers, policy advisors and first responders. Therefore, a remaining challenge is to ensure that the solid planning process is in place to target those audiences and to prepare products that are relevant to their concerns. We have initiated a strategic planning process that will assist us in meeting that challenge.

While our mandate is precise, other organizations are involved, whether in assessment of threats or in assessment of risks, giving rise to potential duplication of products. The Royal Canadian Mounted Police is mandated to support its police operations through the timely production of threat assessment, as is the case with the Department of National Defence to support its military operations. We are cognizant that in meeting their respective mandates, the assessment function of some organizations might be duplicated in some instances. To mitigate the potential problem, ITAC distributes its production schedule widely to its partners. When potential duplication appears, we engage with our partners to harmonize or differentiate our products.

Le comité soutient à son tour un conseil de gestion formé des sous-ministres des ministères participants, et, dans le cas des organismes, de personnes qui occupent un poste équivalent. Le conseil, dont je suis le secrétaire, fixe les exigences et les priorités du Centre et examine son rendement global.

Sur la scène internationale, les principaux alliés du Canada ont tous reconnu la nécessité de créer leur propre centre intégré d'évaluation de la menace. Nous collaborons étroitement avec le National Counterterrorism Center aux États-Unis, le Joint Terrorism Analysis Centre au Royaume-Uni, le National Threat Assessment Centre en Australie et le Combined Threat Assessment Group en Nouvelle-Zélande.

Grâce à cette collaboration, le Centre a pu faire parvenir à ses clients plus de 1 700 évaluations obtenues des centres d'évaluation de la menace alliés. Ces évaluations offrent un point de vue international sur les activités terroristes qui se déroulent un peu partout dans le monde et fournissent des informations auxquelles l'appareil canadien du renseignement et de la sécurité n'avait pas accès auparavant.

Le CIEM en est maintenant à sa troisième année d'activité. Le moment est venu de faire le point et de nous interroger sur nos réalisations et les défis qui nous attendent. Sous l'autorité du directeur précédent, et avec l'appui du SCRS, notre effectif est passé de 11 personnes en octobre 2004 à plus de 50 personnes aujourd'hui. Nous avons maintenant atteint le niveau prévu au départ pour nous permettre de nous acquitter de notre mandat. Nous pouvons donc faire les efforts requis pour améliorer nos produits et les rendre de plus en plus utiles à leurs destinataires.

Le Centre doit répondre aux besoins de lectorats nombreux et diversifiés, composés aussi bien de décideurs gouvernementaux que de conseillers en matière de politiques et de premiers intervenants. Nous devons donc relever notre dernier défi, à savoir nous assurer d'adopter un processus de planification rigoureux qui nous permettra de cibler ces destinataires et de leur donner des produits qui répondent à leurs besoins. Nous avons mis en branle un processus de planification stratégique qui nous aidera à relever ce défi.

Notre mandat est très précis. D'autres organismes évoluent toutefois sur le même terrain que nous et produisent, par exemple, des évaluations de la menace ou des risques. Il est donc possible que les divers produits se recoupent. Ainsi, la Gendarmerie royale du Canada appuie ses opérations policières en produisant des évaluations de la menace en temps utile, et le ministère de la Défense nationale fait de même à l'appui de ses opérations militaires. Nous savons que le contenu des évaluations dont ont besoin certains organismes pour s'acquitter de leurs mandats respectifs peut recouper celui de nos propres évaluations. Pour atténuer ce problème potentiel, nous diffusons notre calendrier de publication auprès de tous nos partenaires. Lorsqu'il y a risque que des produits fassent double emploi, nous communiquons avec ces partenaires pour harmoniser nos produits respectifs, ou, au contraire, les différencier.



[Translation]

The dissemination of our products remains an ongoing challenge that we are actively addressing. For the most part, distribution within the federal government environment is not an issue as there are established lines of communication. Nevertheless, we are actively seeking ways to improve distribution, particularly to law enforcement agencies.

[English]

Distribution to the private sector is more difficult because it represents a wide and diverse readership, and requirements for security clearance must be considered. We are working on three fronts to resolve that issue. First, we are increasing our production of unclassified products to reach a wider audience. Second, we are looking at ways to streamline our distribution to key stakeholders, such as the emergency management infrastructure in Canada or to associations representing first responders, such as police, fire or security personnel of critical infrastructure sectors with a view to involving them continuously in the feedback mechanism. Third, we are experimenting with a “pull” strategy instead of a “push” strategy that would allow our readership to choose the assessments selectively that are relevant to them.

ITAC is an essential component of the Government of Canada's efforts to build an integrated national security system. To date, we have built a solid foundation and we will continue in our efforts to protect Canadians and Canadian interests.

I would be happy to answer your questions.

**Senator Moore:** Mr. Giasson, in your comments you talked about the reporting alignment. Who is the ultimate boss? Is it Mr. Judd, Director of CSIS, or is it the National Security Adviser to the Prime Minister of Canada?

**Mr. Giasson:** The boss is the Director of CSIS and I report to the Assistant Director of Intelligence, who reports to Mr. Judd.

**Senator Moore:** Mr. Judd.

**Mr. Giasson:** Yes.

**The Chairman:** When ITAC was originally set up, did its director not report to the head of CSIS?

**Mr. Giasson:** In the initial reporting relationship, a link was created with the national security adviser. The governance of the centre is consistently renewed in response to requests from our community. The reporting relationship recognized initially with the Director of CSIS has been strengthened.

**The Chairman:** How is it strengthened when someone is put between you and him?

**Mr. Giasson:** I believe that the reporting relationship is strengthened because all the services required to make ITAC function properly are provided by the service. All the human

[Français]

La diffusion de nos produits pose encore des difficultés que nous cherchons activement à résoudre. Dans la plupart des cas, la diffusion au sein de l'administration fédérale ne pose pas de problème car il existe des moyens de communication établis. Nous cherchons, par contre, activement des moyens d'améliorer la diffusion aux organismes d'application de la loi surtout.

[Traduction]

La diffusion auprès du secteur privé s'avère plus difficile, d'une part parce que le lectorat est nombreux et diversifié, et d'autre part parce que nous devons tenir compte des cotes de sécurité. Encore là, nous poursuivons nos efforts sur trois fronts. Tout d'abord, nous produisons davantage de documents non classifiés pour joindre un plus large public. Ensuite, nous cherchons des moyens de simplifier la diffusion auprès des principaux intervenants, par exemple les responsables de l'infrastructure canadienne de gestion des urgences ou les associations qui représentent les premiers intervenants, comme les policiers, les pompiers et les responsables de la sécurité au sein des infrastructures névralgiques dans le but de les faire participer régulièrement au processus de rétroaction. Enfin, nous mettons à l'essai une stratégie qui pourrait permettre aux destinataires de nos publications de choisir les évaluations qui les intéressent au lieu de recevoir d'office tout ce que nous produisons.

Le CIEM constitue un maillon essentiel des efforts du gouvernement du Canada pour mettre en place un système intégré de sécurité nationale. Nous avons établi de solides fondations et nous poursuivons nos efforts en vue de protéger les citoyens canadiens et les intérêts du Canada.

Si vous avez des questions, je répondrai avec plaisir.

**Le sénateur Moore :** Monsieur Giasson, dans votre exposé, vous avez parlé de la structure hiérarchique. Qui est le vrai patron? Est-ce que c'est M. Judd, le directeur du SCRS, ou est-ce que c'est la conseillère en matière de sécurité nationale auprès du premier ministre du Canada?

**M. Giasson :** Le patron, c'est le directeur du SCRS, et je rends des comptes au directeur adjoint du Renseignement qui, lui, rend des comptes à M. Judd.

**Le sénateur Moore :** M. Judd.

**M. Giasson :** Oui.

**Le président :** Au moment de la création du CIEM, le directeur ne relevait-il pas du directeur du SCRS?

**M. Giasson :** Au sein de la première structure hiérarchique, il y avait un lien avec le conseiller en matière de sécurité nationale. La gouvernance du Centre est constamment renouvelée pour donner suite aux demandes des gens du milieu. La relation hiérarchique qui existait au départ avec le directeur du SCRS a été renforcée.

**Le président :** Comment peut-elle être renforcée si on a mis une personne entre vous et lui?

**M. Giasson :** Je pense que le lien hiérarchique est renforcé parce que tous les services nécessaires au bon fonctionnement du CIEM sont fournis par le Service. Toutes les ressources humaines,

resources, plans and IT support required for the proper functioning of ITAC are provided directly by CSIS. As well, for my day-to-day operations I have a place to carry the various issues required to make the centre function properly.

**The Chairman:** I understand that but you are carrying them to a third party and not directly to the Director of CSIS. Before, your position answered directly to the person that ran CSIS and now it is to someone who works for him. It does not sound like it is a better communication arrangement.

**Mr. Giasson:** I would say that it is a better reporting arrangement because for all of its operations, ITAC needed a place to grow up and that place is well established within CSIS. I had the opportunity when policy direction was being provided to have access to the Director of CSIS as required, on a regular basis.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Giasson.

**Senator Moore:** ITAC has been in operation since October 2004. Prior to that, there was the Integrated National Security Assessment Centre, which became operational in February 2003, not long before ITAC came into existence. It was replaced by ITAC. Do you know what made that change necessary? I realize you have been director only since January 2007, but do you have any history as to why INSAC was replaced by ITAC? Why was it necessary and what does the new centre do that the old entity was not able to do?

**Mr. Giasson:** I cannot really comment on the history of the INSAC organization. However, I will try to distinguish how it was created, from my perspective. Essentially, INSAC was first an idea generated by the service itself in trying to outreach —

**Senator Moore:** The service meaning CSIS?

**Mr. Giasson:** Yes. Second, I believe that the resource requirements to fund that particular initiative were not appropriated outside of the service. The service used its resources to set up the organization.

**Senator Moore:** To set up INSAC?

**Mr. Giasson:** Yes, the initial one. The change occurred in terms of establishing ITAC as a community resource, where the impetus to establish it was generated by the intelligence community as a whole. ITAC was appropriated resources specifically to carry out its mandate. That is how I would distinguish between the two.

**Senator Moore:** You made the point that the funding to establish the Integrated National Security Assessment Centre came from the CSIS budget. Does the funding for ITAC, which you head, come within the CSIS budget?

tous les plans et tout le soutien en matière de TI nécessaires au bon fonctionnement du CIEM sont fournis directement par le SCRS. De même, pour mes opérations de tous les jours, je peux faire état à quelqu'un des différentes choses qui sont nécessaires pour assurer le bon fonctionnement du centre.

**Le président :** Je comprends, mais vous faites état de ces choses à une tierce partie, et non au directeur du SCRS lui-même. Auparavant, le titulaire de votre poste rendait des comptes directement à la personne qui dirige le SCRS, et maintenant, c'était quelqu'un qui travaille pour cette personne. Ça ne me semble pas être une meilleure façon de communiquer.

**M. Giasson :** Je dirais que c'est une meilleure structure hiérarchique, parce que, pour toutes ses opérations, le CIEM avait besoin de place pour prendre de l'expansion, et cette place est maintenant bien établie au sein du SCRS. J'ai eu l'occasion, au moment où on a donné les orientations stratégiques au Centre, de discuter avec le directeur du SCRS au besoin, de façon régulière.

**Le président :** Merci, monsieur Giasson.

**Le sénateur Moore :** Le CIEM est en service depuis octobre 2004. Auparavant, il y avait le Centre intégré d'évaluation de la sécurité nationale, devenu opérationnel en février 2003, peu de temps avant la création du CIEM. Ce centre a été remplacé par le CIEM. Savez-vous ce qui a rendu ce changement nécessaire? Je sais que vous n'êtes directeur du Centre que depuis janvier 2007, mais pouvez-vous nous dire pourquoi on a remplacé le CIESN par le CIEM? Pourquoi cela a-t-il été nécessaire, et que fait le nouveau centre que l'autre organisation ne pouvait faire?

**M. Giasson :** Je ne peux pas vraiment dire quoi que ce soit au sujet du CIESN. Je vais cependant essayer de vous décrire comment cette organisation a été créée, selon moi. Essentiellement, le CIESN était à l'origine d'une idée du service lui-même, qui voulait joindre...

**Le sénateur Moore :** Quand vous dites le service, vous voulez dire le SCRS?

**M. Giasson :** Oui. Ensuite, je crois que les ressources nécessaires pour financer cette initiative n'ont pas été obtenues à l'extérieur du service. Le service a utilisé ses propres ressources pour mettre sur pied l'organisation.

**Le sénateur Moore :** Pour mettre sur pied le CIESN?

**M. Giasson :** Oui, le premier centre. Le changement a consisté à établir le CIEM comme une ressource pour tout le milieu du renseignement, et l'idée de l'établir est venue de l'ensemble du milieu. Le CIEM s'est vu offrir des ressources précisément pour s'acquitter de son mandat. C'est ainsi que je distingue les deux centres.

**Le sénateur Moore :** Vous avez souligné le fait que les fonds nécessaires à l'établissement du Centre intégré d'évaluation de la sécurité nationale provenaient du budget du SCRS. Est-ce que l'argent nécessaire au fonctionnement du CIEM, que vous dirigez, vient du budget du SCRS?



**Mr. Giasson:** It was a funding decision made by the government as a whole. The money that was established to set up ITAC is now funnelled through the service but initially it came from outside CSIS appropriations. That is the difference.

**Senator Moore:** It is outside CSIS, but CSIS is the administrator of the funds. Is that correct?

**Mr. Giasson:** It was initially appropriated from a decision of the government to establish ITAC, and that decision was made out of the National Security Policy of 2004.

**Senator Moore:** You list the 11 representatives from federal government departments and agencies and the two police forces. How many people from each of those 13 entities are involved in ITAC?

**Mr. Giasson:** It varies by organization. I can tell you that we have one analyst right now from FINTRAC that is looking at financial terrorism specifically. In other organizations with a larger mandate, we would have more than one analyst embedded within ITAC. It is a variation that mirrors the relative size of the various organizations that are represented within ITAC. We have a number of analysts from the Department of Defence, for example.

**Senator Moore:** Will you run through your list and tell us how many are from each organization? Is that a good question to ask or is that security we cannot know? How many people are involved?

**Mr. Giasson:** Yes, I can. From an analytical perspective, we have seven representatives from CSIS; we have four from the Department of National Defence; we have three from the Royal Canadian Mounted Police; we have two for Transport Canada; we have two from the Communications Security Establishment; we have two from the Department of Public Safety; we have three from the Canada Border Services Agency; we have one representative from FINTRAC; we have two from the Department of Foreign Affairs and International Trade; and we have a representative that comes from the Privy Council Office. That list represents the analytical capacity of the centre.

**Senator Moore:** I am sorry, was that three from the Communications Security Establishment?

**Mr. Giasson:** We have two.

**Senator Moore:** And the Ontario Provincial Police and the Sûreté du Québec?

**Mr. Giasson:** They have one representative each.

**Senator Banks:** Is there one from Correctional Service Canada?

**M. Giasson :** C'est une décision financière que le gouvernement dans l'ensemble a prise. L'argent qui a servi à mettre sur pied le CIEM passe maintenant par le service, mais, au départ, c'était des fonds autres que les crédits accordés au SCRS. C'est ça la différence.

**Le sénateur Moore :** Le centre est financé à l'extérieur du SCRS, mais le SCRS administre ces fonds. Est-ce exact?

**M. Giasson :** Au départ, le financement a découlé de la décision du gouvernement d'établir le CIEM, et cette décision a été prise dans le cadre de la Politique de sécurité nationale de 2004.

**Le sénateur Moore :** Vous avez nommé 11 représentants des ministères et organismes du gouvernement fédéral et deux services de police. Combien de personnes de chacune de ces 13 organisations participent aux activités du CIEM?

**M. Giasson :** Ça varie en fonction des organisations. Je peux vous dire que, à l'heure actuelle, il y a chez nous un analyste du CANAFE qui s'occupe précisément du terrorisme financier. Pour les organisations dont le mandat est plus important, nous aurions plus d'un analyste au CIEM. Le nombre de personnes varie en fonction de la taille de différentes organisations représentées au sein du CIEM. Il y a parmi nous beaucoup d'analystes du ministère de la Défense, par exemple.

**Le sénateur Moore :** Pourriez-vous nous dire combien de personnes de chacune des organisations de votre liste travaillent au centre? Est-ce une bonne question, ou s'agit-il d'un renseignement secret auquel nous n'avons pas accès? Combien de gens participent à vos activités?

**M. Giasson :** Oui, je peux le faire. Du point de vue de l'analyse, nous avons sept représentants du SCRS, quatre du ministère de la Défense nationale, trois de la Gendarmerie royale du Canada, deux de Transports Canada, deux du Centre de la sécurité des télécommunications, deux du ministère de la Sécurité publique, trois de l'Agence des services frontaliers du Canada, un du CANAFE, deux du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et un du Bureau du Conseil privé. Voilà donc la liste des analystes du centre.

**Le sénateur Moore :** Excusez-moi, vous avez dit trois personnes du Centre de la sécurité des télécommunications?

**M. Giasson :** Il y a en deux.

**Le sénateur Moore :** Et pour ce qui est de la Police provinciale de l'Ontario et de la Sûreté du Québec?

**M. Giasson :** Un représentant de chacune des deux organisations.

**Le sénateur Banks :** Y a-t-il un représentant du Service correctionnel du Canada?

**Mr. Giasson:** Yes, I believe we have one. Let me verify my list, senator, if I may. Somehow that has not been provided here, but I will double-check that statistic and will update it for the committee. You are correct, senator, there is representation from that department.

**Senator Moore:** These people are seconded for a two-year cycle. I know you have been the director only since January of this year. However, when you took on this job, I expect, like any other new executive, you had some ideas, some direction, some priorities that you wanted to set, and some benchmarks you wanted to achieve. Can you tell us what your priorities are and what you aim to do to make ITAC better?

**Mr. Giasson:** Thanks to the previous Director of ITAC, I believe I inherited an organization that now operates at its full capacity. There is always movement of personnel as people are seconded to ITAC from their various home organizations. They are replaced by others who will be seconded to the organization to work for another two and maybe three years.

Since the organization is established and is running at almost full capacity, given its resource requirements initially and where we are at, my priorities are to look at the quality and relevance of the products that we have released to date. The centre's unique contribution is that it comes from many members of the community. As such, I believe that we provide comprehensive threat assessments because we have access to information coming from a number of organizations. It is integrated because our analysts are able to gather that information and put it into an assessment that provides a valuable perspective.

I think this particular trait of the centre is its greatest asset. However, we need to look at it on a constant basis to determine whether the products we are releasing are of high quality: are the assessments relevant, how are they being read, who reads them and who is looking at them in terms of their content per se?

Second is its relevance. I alluded in my opening remarks to the various issues or challenges that are related to the distribution of our product. That is where I would make my second comments in terms of priority — establishing the relevance of the product. We serve a wide variety of readerships, from government decision-makers to first responders — first responders being defined here as police departments, fire departments —

**Senator Moore:** Search and rescue.

**Mr. Giasson:** Yes, they include emergency management organizations, whether provinces or cities, and some members, provided that they are security cleared, from the private sector that operates in various areas — whether the energy sector or transportation sector. It is wide and diverse, so we need to ensure that the products are relevant to the specific requirements of those readerships.

**M. Giasson :** Oui, je crois qu'il y en a un. Permettez-moi de vérifier dans ma liste, sénateur. Pour une raison ou pour une autre, ce renseignement n'y figure pas, mais je vais vérifier le chiffre et je vous en ferai part. Vous avez raison, sénateur, il y a quelqu'un qui représente ce ministère.

**Le sénateur Moore :** Ces gens sont détachés auprès du centre pour deux ans. Je sais que vous n'êtes directeur que depuis janvier dernier. Cependant, lorsque vous avez accepté le poste, j'imagine que, comme tout autre nouveau directeur, vous aviez certaines idées, une certaine orientation et certaines priorités que vous souhaitiez vous donner, ainsi que certaines choses que vous vouliez réaliser. Pouvez-vous nous dire quelles sont vos priorités et ce que vous avez l'intention de faire pour améliorer le CIEM?

**M. Giasson :** Grâce à l'ancien directeur du CIEM, je pense que j'hérite d'une organisation qui fonctionne maintenant à plein régime. Il y a toujours un roulement de personnel, puisque les employés de différentes organisations sont détachés auprès du CIEM. Elles sont ensuite remplacées par d'autres qui sont détachées auprès de l'organisation pour travailler deux ou peut-être trois ans.

Puisque l'organisation est établie et qu'elle fonctionne pratiquement à plein régime, compte tenu des besoins en ressources qu'elle avait au départ et de la situation actuelle, ma priorité, c'est d'examiner la qualité et la pertinence des produits que nous avons diffusés jusqu'à maintenant. Ce qui rend la contribution du centre unique, c'est qu'elle est celle de nombreux intervenants du milieu. Ainsi, je pense que nous sommes en mesure de produire des évaluations de la menace exhaustives parce que nous avons accès à des renseignements de plusieurs organisations. Le processus est intégré, parce que nos analystes sont capables d'obtenir ces renseignements et d'en faire une évaluation qui offre un point de vue intéressant.

Je pense que ce trait précis du centre est son plus grand atout. Cependant, nous devons constamment surveiller le processus pour nous assurer que les produits que nous diffusons sont de haute qualité : les évaluations sont-elles pertinentes, comment les interprète-on, qui les lit et qui examine leur contenu en soi?

La deuxième chose, c'est la pertinence. J'ai parlé dans mon exposé des différents problèmes ou défis liés à la diffusion de notre produit. Voilà ce que je pourrais donner comme deuxième priorité : établir la pertinence du produit. Nous sommes au service d'un lectorat très diversifié, qui va des décideurs gouvernementaux aux premiers intervenants — ceux-ci étant les services de police et des incendies...

**Le sénateur Moore :** Les équipes de recherche et de sauvetage.

**M. Giasson :** Oui, ainsi que les organisations de gestion des urgences, que ce soit celles des provinces ou celles de villes, et certains intervenants du secteur privé — qui doivent obtenir une autorisation de sécurité — actifs dans différents domaines — qu'il s'agisse du secteur de l'énergie ou de celui des transports. Les destinataires sont nombreux et forment un groupe diversifié, alors nous devons nous assurer que les produits répondent aux besoins précis de ces destinataires.



In some instances, it will be and some it may not. My challenge and priority is to review constantly, assess and see that downstream the products produced are the right and relevant ones.

**Senator Zimmer:** Thank you for your presentation this afternoon. Does ITAC receive intelligence product produced by other governments, and if so, how do you use this product? Is it simply repackaged and forwarded to other ITAC partners?

**Mr. Giasson:** ITAC is not a collector of information. Therefore, we assess the information received from other partners. We receive assessments from other governments including foreign governments. I named the privileged partnership we entertain with some countries and we redistribute products to those who wish to see them. It is primarily a final product. It is an assessment made and redistributed.

Regarding dissemination, we are reviewing this issue to the extent that various assessments can be numerous. How relevant are they again to the readership of the ITAC membership or family? How can we collect those various assessments from our international partners and see if trends emerge from them? Can we organize the information thematically to provide better direction in terms of what the readership is expected to look at? I alluded to a "pull" strategy, which is doing that with our own products. By that, I mean, being able to say to a reader, "ITAC has been doing those assessments and you can find them here if you require them."

We want to do the same with international products or assessments. The difficulty is balancing the level of resources dedicated to those products, given that, in some instances, the production of other fusion centres can be fairly overwhelming. I use fusion centres to describe the other organizations that look like ITAC. How many resources can I dedicate to thematic organization, providing trend analysis on international assessments products and informing the readership about those products? It is a challenge.

**Senator Zimmer:** How do you verify intelligence products provided by other governments?

**Mr. Giasson:** Can you explain what you mean by verify?

**Senator Zimmer:** How do you ensure that the information you receive is validated and is good information?

**Mr. Giasson:** As a matter of course, we do not verify the specific information contained in those assessments. This is because the production of those assessments is based on the same rigorous rules that are required to produce a threat assessment.

Dans certains cas, c'est le cas, dans d'autres, non. Le défi que je dois relever, et ma priorité, c'est d'évaluer constamment les produits pour déterminer s'ils sont pertinents et s'il s'agit des bons produits.

**Le sénateur Zimmer :** Merci de votre exposé. Est-ce que le CIEM reçoit les produits de renseignements d'autres gouvernements, et, le cas échéant, comment les utilisez-vous? Est-ce que vous ne faites que les remballer et les envoyer aux partenaires du Centre?

**M. Giasson :** Le CIEM ne procède pas à la collecte de renseignements. Nous évaluons donc les renseignements que nous recevons de nos partenaires. Nous recevons des évaluations de la part d'autres gouvernements, notamment de gouvernements étrangers. J'ai parlé du lien privilégié que nous entretenons avec certains pays, et nous redistribuons les produits à ceux qui veulent en prendre connaissance. C'est essentiellement un produit final. Il s'agit d'une évaluation qui est faite et redistribuée.

En ce qui concerne la diffusion, nous sommes en train de nous pencher sur cette question, dans la mesure où différentes évaluations peuvent être multiples. Encore une fois, quelle est la pertinence de ces évaluations pour le lectorat que forment les membres ou la famille du CIEM? Comment pouvons-nous regrouper les différentes évaluations réalisées par nos partenaires internationaux et déterminer s'il s'en dégage des tendances? Pouvons-nous structurer l'information en fonction des thèmes, de façon à mieux guider le lectorat en fonction de ce qui devrait l'intéresser? J'ai parlé d'une stratégie visant à laisser les destinataires choisir les renseignements dont ils veulent prendre connaissance, ce qui revient à faire cela avec nos propres produits. Je veux dire par là être en mesure de dire aux lecteurs : « le CIEM a effectué telle ou telle évaluation, et vous pouvez la trouver à tel ou tel endroit. »

Nous voulons faire la même chose avec les évaluations ou les produits internationaux. La difficulté, c'est de trouver l'équilibre au chapitre des ressources que nous consacrons à ces produits, vu que, dans certains cas, la production des autres centres fusionnés peut être passablement imposante. J'utilise l'expression « centre fusionné » pour décrire d'autres organisations du genre du CIEM. Quelle part des ressources puis-je consacrer à l'organisation thématique, à l'analyse des tendances des produits d'évaluation internationaux et à l'information du lectorat au sujet de ces produits? C'est un défi.

**Le sénateur Zimmer :** Comment vérifiez-vous les produits de renseignement que vous fournissent les autres gouvernements?

**M. Giasson :** Qu'entendez-vous par « vérifier »?

**Le sénateur Zimmer :** Comment vous assurez-vous que l'information que vous recevez est validée et qu'il s'agit de bons renseignements?

**M. Giasson :** Dans le cadre de nos activités normales, nous ne vérifions pas les renseignements précis que contiennent ces évaluations. La raison, c'est que ces évaluations sont fondées sur les mêmes règles strictes que les évaluations de la menace. On

Those rules are established by looking at the information, and I believe the director alluded to this in his presentation this morning, that it is validated by more than one source.

I am confident, because those rules are in place in the other fusion centres, that the information I receive is information I am able to pass on to the readership. It would not be possible for us to redo it.

**Senator Zimmer:** You mentioned that you are able to handle the volume. What is the volume ITAC produces and what is the volume of assessments received from others? Do you have any idea what your volume is?

**Mr. Giasson:** The current ITAC production is just over 200. That is product generated by the Integrated Threat Assessment Centre. The volume of other assessments is over 1,700. I will not say it is a misleading statistic but obviously it recognizes the different sizes of organizations in other countries. For example, the National Counterterrorism Center in the U.S. is ten times larger than ITAC. That is why a large volume is produced by other assessment centres.

**Senator Zimmer:** What process is in place to review and evaluate intelligence product produced by ITAC? Do you have a process in place to review and evaluate it?

**Mr. Giasson:** Yes, and if I may highlight that process, a topic for assessment is determined by the threat. A specific threat is determined by world events. It could also be determined by a client request. A client of ITAC may request a threat assessment.

It must fit under our mandate. If so, then we assign an assessment to the appropriate sector or analyst. That analyst, in turn, determines the requirements for the project, and I define the project as the assessment, the final product with partners. The benefit of having ITAC is, we are able to go to a number of partners embedded in the organization, consult with them and prepare a project plan.

Then, we add this product to our production list and inform our various partners of the incoming threat assessment.

Then the analyst will conduct research, seek partners' input, review and prepare drafts, bounce it around with other partners to see how it fits, incorporate information or intelligence obtained by the various partners within ITAC and come up with the first draft of a product. This draft is rigorously reviewed for factual accuracy. The analysts ensure the information provided is accurate, verified and contextualized properly. Then, a draft assessment goes through a variety of approval processes. This leads to a final product, and is adjusted accordingly as it is reviewed by a variety of people.

établit ces règles en examinant l'information — et je pense que le directeur en a parlé dans son exposé de ce matin —, information qui est validée par plus d'une source.

Je suis convaincu que l'information que je reçois est de l'information que je peux transmettre au lectorat, puisque ces règles sont en place dans les autres centres fusionnés. Il ne serait pas possible pour nous de refaire le travail.

**Le sénateur Zimmer :** Vous avez dit être en mesure de composer avec le volume. Quel est le volume d'évaluations que le CIEM produit, et quel est le volume d'évaluations qu'il reçoit d'autres centres? Avez-vous une idée de votre volume d'évaluation?

**M. Giasson :** La production actuelle du CIEM dépasse tout juste 200 évaluations. Il s'agit des produits générés par le Centre intégré d'évaluation des menaces. Le volume des autres évaluations dépasse les 1 700. Je ne dirais pas que c'est un chiffre trompeur, mais, évidemment, il reflète les différences de taille entre les organisations des autres pays. Le National Counterterrorism Center des États-Unis, par exemple, est dix fois plus gros que le CIEM. C'est la raison pour laquelle les autres centres d'évaluation produisent un volume important d'évaluations.

**Le sénateur Zimmer :** Quel est le processus en place pour l'examen et l'évaluation des produits de renseignement du CIEM? Y a-t-il un processus en place à cet égard?

**M. Giasson :** Oui, et, si vous me permettez d'expliquer le processus, l'objet des évaluations est déterminé par la menace. Les menaces qui existent sont fonction des événements qui ont lieu à l'échelle mondiale. L'évaluation peut aussi dépendre d'une demande formulée par un client. Un client du CIEM peut demander une évaluation de la menace.

Il faut que cela s'inscrive dans le cadre de notre mandat. Le cas échéant, nous demandons à la section ou à l'analyste approprié de faire l'évaluation. Cet analyste détermine à son tour les exigences du projet, et je définis le projet comme l'évaluation, le produit final, avec nos partenaires. L'avantage qu'offre le CIEM, c'est que nous pouvons nous adresser à plusieurs partenaires qui font partie de l'organisation, et consulter et préparer un plan de projet.

Ensuite, nous ajoutons le produit en question à notre liste de production, et nous informons nos différents partenaires de l'évaluation de la menace à venir.

L'analyste effectue ensuite des recherches, demande aux partenaires de lui fournir des renseignements, révise et rédige les ébauches, les présente aux autres partenaires pour en déterminer la pertinence, intègre de l'information ou des renseignements obtenus des différents partenaires du CIEM et présente une première ébauche du produit. L'ébauche fait l'objet d'un examen rigoureux visant à déterminer l'exactitude des faits qu'elle contient. Les analystes s'assurent que l'information fournie est exacte, vérifiée et bien mise en contexte. L'ébauche d'évaluation passe ensuite par toutes sortes de processus d'approbation. Ces processus donnent un produit final, qui est rajusté au besoin par toutes les personnes qui l'examinent.



The advantage of that process is that it bears in mind the specific characteristics of ITAC. Usually, the intelligence will be contextualized further, added with other pieces of information coming from other analysts and brought together in a comprehensive product at the end. I am sorry if the answer is long.

**Senator Zimmer:** It is a solid answer. You have a process in place.

**Mr. Giasson:** Yes, senator.

**Senator Zimmer:** My last questions pertain to the website. Your staff has been seconded to the centre for a period of two years. Is it arranged that every two years you bring in a whole new team comprising representatives from each organization, or are the terms staggered? Are you responsible for maintaining the corporate memory? Do you bring in a whole new team or do you stagger the terms? How do you do that?

**Mr. Giasson:** The centre has ramped up in terms of resources, which means that people come in at different dates. Therefore, we have a list of personnel that is staggered because of when they come in. We try to keep our analysts for at least two years. In fact, we try to keep our analysts for a longer period if we can, because it provides for a better development of their analytical skills. It provides as well for corporate knowledge to be passed on to others.

When we have new analysts, we establish sessions with the current ones, for a changeover period, to enable the new analyst to come in and benefit from that corporate knowledge. New analysts go through orientation and training in order to take their place within the organization. I am confident right now that we are in a position where we can impart that corporate knowledge properly to new analysts coming in. It is not a perfect solution, but it serves our needs right now.

**Senator Zimmer:** For continuity, it is staggered. There is a continual flow. There is not a drop and then new ones come in. Based on when they arrive, you add on two years, and that provides continuity.

**Mr. Giasson:** Correct.

**Senator Zimmer:** Does ITAC's staff of 53 include the 30 from other departments?

**Mr. Giasson:** Yes, it includes the 30.

**Senator Zimmer:** It includes that amount?

**Mr. Giasson:** Yes.

**Senator Banks:** On that question, in the last few weeks of our study on intelligence, we have heard from many people about how important analysis and assessments are. Is there a process of analysis and assessment that a piece of information goes through

L'avantage de ce processus, c'est qu'il tient compte des caractéristiques précises du CIEM. Habituellement, les renseignements sont placés dans un contexte encore plus précis, rapprochés d'autres renseignements fournis par d'autres analystes et regroupés pour devenir un produit final exhaustif. Je m'excuse de la longueur de ma réponse.

**Le sénateur Zimmer :** C'est une réponse claire. Il y a un processus en place.

**M. Giasson :** Oui, sénateur.

**Le sénateur Zimmer :** Ma dernière question a trait au site web. Votre personnel a été détaché auprès du centre pour une période de deux ans. Est-ce que vous avez une toute nouvelle équipe de représentants de chacune des organisations tous les deux ans, ou est-ce que les mandats sont décalés? Êtes-vous responsable de la mémoire de l'organisation? Embauchez-vous une toute nouvelle équipe, ou décalez-vous les mandats? Comment procédez-vous?

**M. Giasson :** Les ressources du centre sont augmentées, ce qui signifie que des gens arrivent à différents moments. Ainsi, nous avons une liste de membres du personnel dont les mandats sont décalés en raison du moment de leur arrivée. Nous essayons de garder nos analystes au moins deux ans. En fait, nous essayons de les garder plus longtemps si c'est possible, parce qu'ils peuvent ainsi perfectionner davantage leur capacité d'analyse. Ça permet aussi de transmettre le savoir de l'organisation à d'autres.

Lorsque de nouveaux analystes arrivent chez nous, nous organisons des séances auxquelles ils participent avec les analystes déjà en poste, pendant la période de transition, pour permettre aux nouveaux analystes de tirer parti du savoir de l'organisation. Les nouveaux analystes participent à des séances d'orientation et de formation pour faire leur place au sein de l'organisation. Je suis convaincu que nous sommes en ce moment en mesure de bien transmettre le savoir de l'organisation aux nouveaux analystes qui arrivent chez nous. Ce n'est pas une solution parfaite, mais elle répond à nos besoins actuels.

**Le sénateur Zimmer :** Les mandats sont décalés pour assurer la continuité. Il y a un mouvement continu. Il n'y a pas de trou lorsque les nouveaux analystes entrent en poste. Leur mandat dure deux ans à partir du moment où ils arrivent, et cela permet d'assurer la continuité.

**M. Giasson :** Exact.

**Le sénateur Zimmer :** Est-ce que l'effectif du CIEM est de 53 personnes en comptant les 30 personnes qui viennent d'autres ministères?

**M. Giasson :** Oui, les 30 autres personnes sont incluses dans ce chiffre.

**Le sénateur Zimmer :** Elles sont incluses?

**M. Giasson :** Oui.

**Le sénateur Banks :** À ce propos, au cours des dernières semaines, dans le cadre de notre étude portant sur le renseignement, nous avons entendu de nombreuses personnes nous parler de l'importance de l'analyse et des évaluations. Est-ce

before ITAC receives it, or does ITAC, in effect, do the assessment and analysis of the information? My corollary question is, how many people are in CSIS: several hundred?

**Mr. Giasson:** Yes.

**Senator Banks:** There are 52 people in ITAC, 30 of whom are analysts and 20 of whom do something else. You gather information from all sorts of places, but the processing, we have been told over and over again, is the most important part. There are 30 analysts dealing with the information that comes from hundreds of different places in CSIS, and then from many more places outside CSIS. I assume that there must be some analytical or assessment process that the information goes through before it comes to ITAC, or are 30 people able to do all that?

**Mr. Giasson:** It is a good question, and I do not think I will be able to tell you, as the director said, that a hundred per cent, for example, is the mark. First, ITAC's mandate is mainly interested in the terrorism threat. Second, analysts have at their disposal those information tools, essentially, that the director of CSIS alluded to: to extract information from various databases, both service and in-house, and to be able to look at and assess the information.

On the other side, as I mentioned, we usually have information already assessed from the other fusion centres in terms of a final product. Does that cover all pieces of information? I believe it covers a large number, but I would not be able to tell you definitively that it covers all information.

**Senator Banks:** I asked Mr. Judd this question as well. If a piece of information, which, by itself, does not mean anything and appears irrelevant, but which when connected with certain other pieces of information becomes important indeed, can it escape the attention of the 30 analysts and assessors, and we could miss something? He gave us assurance that it is electronically kept, gathered and noted.

**Mr. Giasson:** Correct.

**Senator Banks:** A piece of paper will not go astray, and someone will not have something in their inbox for a week before they look at it? I will put the question another way: You said you have reached your full capacity, by which I take it to mean that you are now functioning on all cylinders. With the 52 people, everything is working.

It also could be taken that you have reached your full capacity and the pipeline is full and cannot take any more. Could you use more than 52 people to do the job? Is there a shortfall that is the result of not having enough people to do the job that ITAC is supposed to do? Bear in mind that terrorism, as you have said, is

qu'un renseignement que doit recevoir le CIEM passe par un processus d'analyse et d'évaluation au préalable, ou est-ce le CIEM, en fait, qui se charge de ce travail? L'autre question que je veux poser là-dessus, c'est : combien y a-t-il de gens au SCRS? Plusieurs centaines?

**M. Giasson :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Il y a 52 personnes au CIEM, c'est-à-dire 30 analystes et 20 personnes qui font quelque chose d'autre. Vous obtenez de l'information de toutes sortes de sources, mais le traitement, d'après ce qu'on nous a dit à maintes reprises, est la partie la plus importante. Il y a 30 analystes qui traitent l'information qui vient de centaines de sources différentes au sein du SCRS, ainsi que de beaucoup d'autres sources à l'extérieur du SCRS. Je présume que l'information passe par un quelconque processus d'analyse ou d'évaluation avant que le CIEM la reçoive, à moins que 30 personnes ne soient en mesure de faire tout cela?

**M. Giasson :** C'est une bonne question, et je ne pense pas que je vais être en mesure de vous dire, comme l'a dit le directeur, que la note est de 100 p. 100. Premièrement, le mandat du CIEM concerne surtout la menace terroriste. Deuxièmement, les analystes ont à leur disposition ces outils d'information, essentiellement, que le directeur du SCRS a mentionnés : des outils qui servent à extraire l'information des différentes bases de données, tant celle du service que la base de données maison, et qui permettent d'examiner et d'évaluer l'information.

Par contre, comme je l'ai déjà dit, nous obtenons habituellement des autres centres fusionnés un produit final qui comporte de l'information déjà évaluée. S'agit-il de tous les renseignements? Je pense qu'il s'agit d'une proportion importante des renseignements, mais je ne serais pas en mesure de vous dire définitivement qu'il s'agit de tous les renseignements.

**Le sénateur Banks :** J'ai posé cette question à M. Judd aussi. Si un renseignement, en soi, n'a pas de sens et semble ne pas être pertinent, mais qu'il s'agit d'un renseignement qui peut devenir important s'il est rapproché d'autres renseignements, est-ce qu'il peut échapper à 30 analystes et évaluateurs, et pouvons-nous passer à côté de quelque chose? Il nous a assurés que les renseignements sont conservés, recueillis et évalués en format électronique.

**M. Giasson :** Exact.

**Le sénateur Banks :** Il n'y a pas de document qui se perd ou de choses qui traînent dans les boîtes de réception de gens pendant une semaine avant d'être examinés? Je vais poser la question autrement : vous avez dit avoir atteint votre capacité maximale, ce que j'interprète comme voulant dire que vous fonctionnez à plein régime. Avec 52 personnes, tout fonctionne.

On pourrait aussi penser que vous avez atteint votre pleine capacité et que cela signifie que vous effectuez déjà tout le travail que vous pouvez effectuer et que vous ne pouvez en faire davantage. Vous serait-il utile d'avoir plus de 52 personnes pour vous acquitter de vos tâches? Y a-t-il un manque qui découle du



the main point, but it is not the only point, nor is it the only place from which threats to Canada's interests can come. I am sorry for asking you a three-pronged question, but there you go.

**Mr. Giasson:** I am confident that, with the current level of resources that ITAC has at its disposal to meet its mandate, it is meeting it properly.

I am confident also that we have access to a number of sources of information and that we are processing the information and we are able to look at and extract what I call a rich picture out of it, or an assessment. That is my answer to the second part of your question.

Could I use more resources? Other witnesses have been in front of you, sir, to tell you that yes, we could always use more resources to carry our mandate, but I think that under the current resource level that I have, I can carry it.

**Senator Banks:** Is there a shortfall? Is stuff not being done that ought to be done?

**Mr. Giasson:** You mean in all the threats?

**Senator Banks:** Yes: ITAC is responsible for, if I understand it correctly, assessing and analyzing information from whatever source, and making sure that, with respect to Canada's national interests, the people who need that information have it. I cannot think of anything more important for a state than that. It is not good enough to say that, given the resources we have, we are doing the best job we can. The question is, are the country's interests being fully served with respect to analysis, assessment and distribution of information that we receive from whatever source?

**Mr. Giasson:** You are putting it in a broader context, I think, in terms of national security. Let me try to provide you with an answer. Terrorism threat analysis covers many areas of national security interests, by the nature of our mandate. We look at national security through the terrorism prism, or the terrorism lens, but we provide analysis on methods and trends. Let me give you an example.

The weaponization of biochemical agents is something that ITAC is interested in. In that sense, ITAC covers, from a national security perspective, issues relating to chemical, biological and radiological threats.

If we look at a particular threat, or even a trend related to an element of critical infrastructure in Canada, for example, we will also, through the terrorism prism, look at critical infrastructure, which is another part of the national security piece. Through our analysis, we touch on many fronts.

nombre insuffisant de gens pour faire le travail que le CIEM est censé faire? Gardez en tête, comme vous l'avez dit, que le terrorisme est au cœur des préoccupations, mais que ce n'est pas la seule chose, pas plus que c'est la seule menace visant les intérêts du Canada. Je suis désolé de vous poser une question à trois volets, mais voilà, j'ai terminé.

**M. Giasson :** Je suis convaincu que le CIEM remplit adéquatement son mandat avec les ressources à sa disposition.

Je suis aussi convaincu que nous avons accès à de nombreuses sources d'information et que nous traitons cette information, et que nous sommes en mesure d'envisager et d'extraire ce que j'appelle une image complexe à partir de cette information, ou de faire une évaluation. C'est ma réponse à la deuxième partie de votre question.

Est-ce que je pourrais utiliser davantage de ressources? D'autres témoins ont comparu devant vous, monsieur, pour vous dire que oui, nous pourrions toujours utiliser davantage de ressources pour remplir notre mandat, mais je pense que, compte tenu des ressources dont je dispose à l'heure actuelle, je peux m'en acquitter.

**Le sénateur Banks :** Y a-t-il des lacunes à combler? Y a-t-il des choses qui doivent être faites et qui ne le sont pas?

**M. Giasson :** Vous voulez dire pour ce qui est de toutes les menaces?

**Le sénateur Banks :** Oui. Le CIEM est responsable, si j'ai bien compris, d'évaluer et d'analyser l'information qui vient de toutes les sources, ainsi que de s'assurer que, en ce qui concerne les intérêts nationaux du Canada, les gens qui ont besoin de cette information l'obtiennent. À mon avis, il n'y a rien de plus important pour un État. Il ne suffit pas de dire que nous faisons de notre mieux avec les ressources dont nous disposons. La question, c'est : est-ce que nous servons entièrement les intérêts du pays au chapitre de l'analyse, de l'évaluation et de la diffusion de l'information que nous recevons de toutes les sources?

**M. Giasson :** Vous envisagez la chose dans un contexte plus général, c'est-à-dire, je pense, la sécurité nationale. Permettez-moi d'essayer de vous répondre. L'analyse de la menace terroriste touche de nombreux domaines d'intérêt liés à la sécurité nationale, d'après la nature de notre mandat. Nous envisageons la sécurité nationale dans l'optique du terrorisme, mais nous fournissons des analyses des méthodes et des tendances. Permettez-moi de vous donner un exemple.

L'utilisation d'agents biochimiques comme arme intéresse le CIEM. En ce sens, le CIEM s'occupe, du point de vue de la sécurité nationale, de questions liées aux menaces chimiques, biologiques et radiologiques.

Lorsque nous envisageons une menace précise, ou même une tendance liée à un élément des infrastructures essentielles du Canada, par exemple, nous envisageons aussi, dans l'optique du terrorisme, les infrastructures essentielles, qui sont un autre volet du dossier de la sécurité nationale. Nous nous intéressons à différents aspects dans le cadre de l'analyse.

I will leave my answer at that.

**Senator Banks:** Does the mandate of ITAC specifically say that it will look at everything through the lens of terrorism?

**Mr. Giasson:** To answer that question, I would need to review specifically the kind of documents that look at ITAC, the genesis of the mandate.

**Senator Banks:** Will you do that and let us know, perhaps, by sending those documents to the clerk of the committee?

**Mr. Giasson:** Yes.

**Senator Banks:** That might be the focus at the moment, as a matter of policy, but is that the focus of ITAC? Is that a right, full and complete job or have we taken this focus because of a policy?

**Mr. Giasson:** I will do that.

**Senator Banks:** I would be grateful. When Canada becomes a more robust collector of foreign information, which we will applaud, that information will also find its way to ITAC. Do you anticipate an increase in human resources to deal with that additional information?

**Mr. Giasson:** It might require further policy discussions and decisions. You heard the Director of CSIS talk about this matter and, essentially, it might mean more information for ITAC to assess. If that is the case, then it becomes a new element to consider under policy direction.

**Senator Banks:** I assume that whereas one truckload of information pulls up to your door every day now, there will be two truckloads each day so it will take more staff, or some of the work will not be done.

**Mr. Giasson:** I am not able to comment on what it would mean in terms of additional influx of information or intelligence. I would not diminish the current ability of the service through its information management technology. I do not know what it would mean. I suppose it could mean additional discussions, decisions and, perhaps, resources.

**Senator Banks:** Earlier, Senator Zimmer asked you a question about the reporting group. Who is the assistant director of CSIS?

**Mr. Giasson:** Mr. Flanigan is Assistant Director, Intelligence, at CSIS.

**Senator Banks:** We have met him. You said that you have direct access to the director when you need it.

**Mr. Giasson:** Yes.

Je vais m'en tenir à cela.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que le mandat du CIEM est précisément d'envisager toutes les questions dans l'optique du terrorisme?

**M. Giasson :** Pour répondre à la question, il faudrait que j'examine certains documents précis qui parlent du CIEM, du mandat à l'origine.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous le faire et nous fournir une réponse, peut-être en faisant parvenir les documents en question à la greffière du comité?

**M. Giasson :** Oui.

**Le sénateur Banks :** C'est peut-être le point de mire du moment, du point de vue stratégique, mais est-ce que c'est le point de mire du CIEM? Est-ce le travail du centre en tant que tel ou ce point de mire découle-t-il d'une politique?

**M. Giasson :** Je vais le faire.

**Le sénateur Banks :** Je vous en serais reconnaissant. Lorsque le Canada deviendra plus habile à recueillir des renseignements étrangers, ce que nous applaudirons, c'est que ces renseignements vont aussi aboutir au CIEM. Vous attendez-vous à une augmentation des ressources humaines pour traiter ces renseignements supplémentaires?

**M. Giasson :** Il faudra peut-être de nouvelles discussions et décisions stratégiques. Vous avez entendu le directeur du SCRS là-dessus et, essentiellement, cela signifie plus de renseignements pour le CIEM à évaluer. Si c'est le cas, ce sera un nouvel élément à envisager dans le cadre de la définition d'orientations stratégiques.

**Le sénateur Banks :** Je présume que vous allez recevoir deux fois plus de renseignements dans l'avenir, alors il vous faudra plus de personnel, sans quoi une partie du travail ne sera pas fait.

**M. Giasson :** Je ne suis pas en mesure de vous dire quoi que ce soit sur ce que cela engendrerait au chapitre de l'information ou des renseignements supplémentaires. Je ne diminuerai pas la capacité actuelle du service qui découle de la technologie de gestion de l'information. Je ne sais pas ce que cela supposerait. Je pense qu'il y aurait plus de discussions, plus de décisions et peut-être plus de ressources.

**Le sénateur Banks :** Le sénateur Zimmer vous a posé plus tôt une question au sujet de la structure hiérarchique. Qui est le directeur adjoint du SCRS?

**M. Giasson :** M. Flanigan est directeur adjoint du renseignement au SCRS.

**Le sénateur Banks :** Nous l'avons rencontré. Vous avez dit pouvoir parler directement au directeur au besoin.

**M. Giasson :** Oui.



**Senator Banks:** When you have information that needs to be passed to Mr. Flanigan, do you assume that it goes to the right place, which one presumes to be Mr. Judd? Would you know if it did not go to the right place?

**Mr. Giasson:** Would I know if it did not?

**Senator Banks:** I am not questioning Mr. Flanigan but do you have a means of knowing whether a piece of information that you thought to be important went to the right place?

**Mr. Giasson:** I believe I have that means. I am talking about a piece of information that is an assessment, for example.

**Senator Banks:** Yes.

**Mr. Giasson:** What goes from my area is distributed as a matter of course through various protocols and channels to senior decision makers, including Mr. Judd. When a particular piece of information requires specific attention, I have the ability and the access to signal that.

**Senator Banks:** Who gives you a report card on the efficiency, thoroughness and usefulness of your assessment? I am sure you have internal measurement and evaluation systems but are you subject to scrutiny, oversight and testing, other than by the deputy director and the director?

**Mr. Giasson:** We are subjected to scrutiny and oversight as any other part of the service would be through the Security Intelligence Review Committee, SIRC.

**Senator Banks:** The concern of SIRC is mainly to ensure that CSIS does not overstep its bounds concerning the rights of Canadians, and that it does not go too far without receiving proper authorization to do so. I do not think that SIRC concerns itself with whether we caught a threat in time or whether we know enough about a particular problem.

**Mr. Giasson:** You are right. Its mandate is not that.

**Senator Banks:** With respect to that kind of efficacy, is there a measurement by which one could determine objectively whether the work is objective, useful, complete and thorough?

Everyone knows the problem that former CIA Director George Tenet faces in the United States because of the reporting route he chose with respect to speaking to person A as opposed to person B. There has been much argument about how things might have been different had he gone to person B, as opposed to person A. His argument was that the convention and regime at the time were such that he reported to person A, and that is what he did. Then, the wall fell down. I guess that is the landscape in which I ask the question. Are you subject to scrutiny testing to ensure that the function that you are presumed to perform is performed to the best of everyone's ability?

**Mr. Giasson:** ITAC's overall performance is being looked at, which is through the report of governance that I alluded to initially. I report to the Assistant Director of Intelligence and then

**Le sénateur Banks :** Lorsque vous avez de l'information à communiquer à M. Flanigan, présumez-vous qu'elle aboutit au bon endroit, c'est-à-dire, d'après ce qu'on peut supposer, chez M. Judd? Le sauriez-vous si l'information n'aboutissait pas au bon endroit?

**M. Giasson :** Est-ce que je le saurais si ce n'était pas le cas?

**Le sénateur Banks :** Je ne remets pas en question la compétence de M. Flanigan, mais avez-vous un moyen de vous assurer qu'un renseignement que vous jugez important aboutit bel et bien au bon endroit?

**M. Giasson :** Je pense disposer de ce moyen. Je parle d'un renseignement qui constitue une évaluation, par exemple.

**Le sénateur Banks :** Oui.

**M. Giasson :** L'information qui vient de mon service est diffusée, dans le cadre des activités normales, par l'intermédiaire de différents protocoles et de différentes voies, auprès des décideurs, notamment de M. Judd. Lorsqu'un renseignement précis exige une attention particulière, j'ai la capacité de le signaler, et je dispose de l'accès nécessaire.

**Le sénateur Banks :** Qui examine l'efficacité, l'exhaustivité et l'utilité de vos évaluations? Je suis sûr qu'il y a au sein de votre organisation des systèmes de mesure et d'évaluation, mais faites-vous l'objet d'examen, de surveillance et d'épreuves, sauf par le directeur adjoint et le directeur?

**M. Giasson :** Comme toutes les autres parties du service, nous faisons l'objet de l'examen et de la surveillance du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité au CSARS.

**Le sénateur Banks :** Le CSARS s'assure surtout que le SCRS ne dépasse pas ses limites en ce qui concerne les droits des Canadiens, et qu'il ne va pas trop loin sans être dûment autorisé à le faire. Je ne pense pas que le CSARS se préoccupe de savoir s'il découvrira une menace à temps ou si nous en savons suffisamment au sujet d'un problème particulier.

**M. Giasson :** Vous avez raison. Ce n'est pas son mandat.

**Le sénateur Banks :** En ce qui concerne ce genre d'efficacité, y a-t-il un moyen de déterminer objectivement si le travail est objectif, utile et complet?

Tout le monde connaît le problème auquel est confronté, aux États-Unis, l'ancien directeur de la CIA, George Tenet, en raison de son choix de structure hiérarchique, c'est-à-dire au fait de parler à une personne A plutôt qu'à une personne B. On a beaucoup débattu de ce que les choses auraient pu être différentes s'il s'était adressé à la personne B plutôt qu'à la personne A. Ce qu'il a affirmé, c'est que la convention et le régime de l'époque ont fait en sorte qu'il devait rendre des comptes à la personne A, et c'est ce qu'il a fait. Puis, le mur est tombé. Je pense que c'est le contexte dans lequel je pose la question. Faites-vous l'objet d'un examen visant à déterminer si vous remplissez la fonction que vous devez remplir au meilleur des capacités de tout un chacun?

**M. Giasson :** On examine le rendement global du CIEM, dans le cadre du rapport sur la gouvernance dont j'ai parlé au début. Je rends des comptes au directeur adjoint du renseignement, puis au

to the Director of CSIS. That issue is being reviewed by the national security advisor and a committee of deputy ministers, who are looking at the overall performance. I would give that part in answer to your question.

**Senator Banks:** Is that done on an oversight basis or on a review basis?

**Mr. Giasson:** I would not use "review" in the same way. It is done annually but I would not use the word "review" in the same terms as the committee, for example. As part of the initiative brought forward for the organization when I arrived is the development of specific indicators to look at the production of our products and measure it, as much as we can measure a threat assessment, by the number of indicators that we look at to make that decision. This ongoing process and project is being developed through the organization. We expect it to yield results by the end of 2007. Internally, we will have some indicators to allow us to answer the question as precisely as possible.

**Senator Atkins:** I will ask you a couple of questions about the committee. Are the members of the committee full-time?

**Mr. Giasson:** Which committee are you referring to?

**Senator Atkins:** ITAC.

**Mr. Giasson:** The personnel at ITAC are full-time.

**Senator Atkins:** How are they selected from the different agencies?

**Mr. Giasson:** That is a good question. Selection will be based, first, on what I would call the overall analytical capacity described in broad terms by the home agency — a combination of training, formal development, formal academics, and any specific training undertaken with the previous agency.

Those elements are included in the selection process. With the cooperation of the various organizations that are part of ITAC, I am developing an analytical profile. That profile will indicate to the home organization what kind of analytical proficiency we require. They will make a selection based on that profile. When a person is seconded to our organization, this analyst goes through a variety of training and orientation sessions to hone in on the specific products and what we release from ITAC. Does that answer your question?

**Senator Atkins:** Yes, although I have one additional question. Would anyone who is seconded from any of the agencies consider this something that is of real interest and a challenge?

**Mr. Giasson:** I certainly do. Once an analyst comes to ITAC, my goal is for that analyst to deepen their analytical capacity. They would be trained to carry out their functions with regular

directeur du SCRS. La question fait l'objet d'un examen par la conseillère à la sécurité nationale et par un comité de sous-ministres, qui se penchent sur le rendement global. C'est ainsi que je répondrais à votre question.

**Le sénateur Banks :** S'agit-il d'une surveillance ou d'un examen?

**M. Giasson :** Je n'utiliserais pas le mot « examen » de la même façon. C'est une chose qui est faite annuellement, mais je n'utiliserais pas le mot « examen » de la même façon que le comité, par exemple. Dans le cadre de l'initiative lancée pour l'organisation au moment où je suis arrivé, on procède à l'élaboration d'indicateurs précis permettant d'évaluer nos produits, de la même façon que nous pouvons examiner une évaluation de la menace, à partir d'un certain nombre d'indicateurs que nous utilisons pour prendre une décision. Ce processus et ce projet continus sont en cours d'élaboration au sein de l'organisation. Nous nous attendons à obtenir des résultats d'ici la fin de 2007. L'organisation disposera d'indicateurs nous permettant de répondre à la question avec le plus de précision possible.

**Le sénateur Atkins :** Je vais vous poser deux ou trois questions au sujet du comité. Est-ce que les membres du comité siègent à temps plein?

**M. Giasson :** De quel comité s'agit-il?

**Le sénateur Atkins :** Du CIEM.

**M. Giasson :** Le personnel du CIEM travaille à temps plein.

**Le sénateur Atkins :** Comment les membres du personnel sont-ils choisis au sein des différents organismes desquels ils proviennent?

**M. Giasson :** C'est une bonne question. La sélection est fondée, au départ, sur ce que j'appellerais la capacité d'analyse globale qui est décrite en termes généraux par l'organisme d'attache — une combinaison d'éléments de formation, de programmes de perfectionnement officiels, de programmes d'étude officiels et de toute formation particulière suivie au sein de l'organisme de provenance.

Ces éléments font partie du processus de sélection. Avec la collaboration des différentes organisations membres du CIEM, j'élaboré un profil analytique. Ce profil indique à l'organisation d'attache quel genre de compétences analytiques nous exigeons. L'organisme prend ensuite une décision en fonction de ce profil. Lorsqu'un analyste est détaché auprès de notre organisation, il suit toutes sortes de séances de formation et d'orientation pour perfectionner sa connaissance des produits de CIEM et des documents que nous publions. Est-ce que ça répond à votre question?

**Le sénateur Atkins :** Oui, mais j'ai une autre question. Est-ce que des gens, parmi ceux qui sont détachés de l'une ou l'autre organisation, envisagent leur travail auprès de votre organisation comme étant vraiment intéressant et comme un vrai défi?

**M. Giasson :** Certainement, en ce qui me concerne. Lorsqu'un analyste se joint au CIEM, mon objectif, c'est que cette personne renforce ses capacités d'analyse. Les gens qui travaillent avec nous



contact with their home organizations, including training that may be offered, and they build a network of relationships within the security and intelligence community of the Government of Canada that becomes an asset to the home organization when they return. From my discussions with the various stakeholders that are part of ITAC, everyone has the same wishes.

**Senator Atkins:** To what degree is ITAC independent of CSIS decision-making?

**Mr. Giasson:** ITAC does not deal with operations of the service. In that sense, we are independent. The dependencies are established usually at the human resources, information management or information technology support level. If it is something that is not related to threat assessments per se, I would not be directly involved. I participate in a variety of management meetings within the service so I am generally aware of what the service does. I am well informed. I will not be impacted by some of those decisions or necessarily have a say in them.

**Senator Atkins:** Are you physically located in the same location?

**Mr. Giasson:** Yes.

**Senator Atkins:** As Director of ITAC, do you have the capacity to produce and disseminate intelligence assessments within and outside of Canada without specific approval from CSIS?

**Mr. Giasson:** Are you asking if I have the ability to release an assessment without the specific approval of CSIS?

**Senator Atkins:** Yes, or do you go through the deputy?

**Mr. Giasson:** I have the independence to do that barring the approval process that I described earlier. That approval process insures that the information is collected, looked at and analyzed the proper way. I can release an assessment on my own volition. However, the information is part of the ITAC report and is part of a good assessment process. It must be verified, checked and approved by the sourcing organization. If we use information that comes from one of our organizations, as represented, then we ensure this information can be properly released. Once that step is taken, I have the authority to release that information.

**Senator Atkins:** To put out a product that ITAC has put together, do you need the approval of the department or the Director of CSIS?

**Mr. Giasson:** For the release of ITAC assessments I do not need their approval.

**Senator Atkins:** CSIS has its own intelligence assessment branch. To what degree does the work of this branch conflict with the work done by ITAC?

sont formés pour remplir leurs fonctions, et ils communiquent régulièrement avec leur organisme d'attache, en suivant notamment des formations offertes, et ils établissent un réseau de contacts dans le milieu de la sécurité et du renseignement du gouvernement du Canada, et c'est un avantage pour leur organisme d'attache lorsqu'ils retournent auprès de celui-ci. D'après les discussions que j'ai eues avec les différents intervenants du CIEM, tout le monde souhaite la même chose.

**Le sénateur Atkins :** Dans quelle mesure le CIEM est-il autonome par rapport aux décisions précises au SCRS?

**M. Giasson :** Le CIEM ne s'occupe pas des opérations du service. En ce sens, nous sommes autonomes. Là où il y a des liens de dépendance, c'est habituellement dans les domaines des ressources humaines, de la gestion de l'information et des technologies de l'information. Si quelque chose n'est pas directement en lien avec les évaluations de la menace en soi, je ne participe pas directement. Je participe à toutes sortes de réunions de gestion au sein du service, alors, de façon générale, je suis au courant des activités du service. Je suis bien informé. Certaines des décisions prises au service n'ont pas d'effet sur moi, et je n'ai pas nécessairement non plus voix au chapitre.

**Le sénateur Atkins :** Est-ce que vos bureaux se trouvent au même endroit?

**M. Giasson :** Oui.

**Le sénateur Atkins :** À titre de directeur du CIEM, avez-vous la capacité de produire et de diffuser des évaluations du renseignement au Canada et à l'extérieur du Canada sans obtenir l'approbation du SCRS?

**M. Giasson :** Me demandez-vous si je peux publier une évaluation sans l'approbation du SCRS?

**Le sénateur Atkins :** Oui; ou est-ce que vous devez passer par le sous-ministre?

**M. Giasson :** J'ai l'autonomie nécessaire pour le faire, mais dans le cadre du processus d'approbation que j'ai décrit plus tôt. Le processus d'approbation sert à garantir que les renseignements sont recueillis, examinés de façon adéquate. Je peux publier une évaluation de mon propre chef. Cependant, l'information fait partie du rapport du CIEM, et elle est traitée dans le cadre d'un processus d'évaluation adéquat. Elle doit être vérifiée et approuvée par l'organisation source. Si nous utilisons les renseignements qui proviennent de l'une de nos organisations, c'est-à-dire une organisation représentée au centre, alors nous nous assurons que ces renseignements peuvent être publiés de façon adéquate. Une fois cette étape franchie, j'ai le pouvoir de publier l'information.

**Le sénateur Atkins :** Pour diffuser un produit élaboré par le CIEM, avez-vous besoin de l'approbation du ministère ou du directeur du SCRS?

**M. Giasson :** Pour la publication des évaluations du CIEM, je n'ai pas besoin de cette approbation.

**Le sénateur Atkins :** Le SCRS a son propre service d'évaluation du renseignement. Dans quelle mesure le travail effectué dans ce service empiète-t-il sur le travail effectué au CIEM?

**Mr. Giasson:** If it has conflicted in the past, it conflicts less and less now. In my opening remarks, I raised the issue of duplication. We are extremely well aligned within CSIS in terms of ensuring that the products we release are unique or differentiated from the service. We share whatever projects we have on the books with the service when they are looking at an issue that may touch or impact on ITAC assessments. This sharing works well in terms of ensuring that the products we release are not duplications of the products the service may release. I will not pretend that it may not happen but we have the mechanisms in place internally to ensure that those products are differentiated, unique or that they support each other, as required.

**Senator Atkins:** Is it necessary to have two organizations housed within CSIS that produce intelligence assessments? Is this a duplication of effort and resources?

**Mr. Giasson:** I do not believe so. I believe that ITAC looks at tactical information. I do not mean that as the military or police would describe it but in the sense that we release products that tend to be relatively short, that look at a specific threat over a medium term versus long term while other organizations within CSIS look at the long-term strategic papers that might support our own assessments but that might not necessarily be the same. In that sense, we are complementary and becoming more complementary as we operate within the realm of CSIS.

**Senator Atkins:** If ITAC comes up with an intelligence threat that in the judgment of some of your people is real, is there a system within CSIS for a red alert or a process like that to capture peoples' attention?

**Mr. Giasson:** Yes, we have the means to distribute threat assessments that may be short term where we need to focus the attention on a particular threat. We have the means to communicate that information to the people that need it when they develop the response side of a specific threat.

Again, the threat assessment centre is interested in the assessment of the threat. In that sense, we are in the mitigation part but if required, we can provide information to a police force through links and communications that are established that the police force may use in responding.

**Senator Atkins:** Is it an alert system?

**Mr. Giasson:** No, I would not define it as an alert system per se. I do not know what you mean by "alert system."

**Senator Atkins:** The Americans have a different category system: They have the red, yellow and green system to capture people's attention.

**M. Giasson :** Il y a eu des problèmes dans le passé, mais il y en a de moins en moins. Dans mon exposé, j'ai soulevé la question des recoupements. Nous avons très bien défini notre place au sein du SCRS pour nous assurer que les produits que nous diffusons sont uniques, ou encore différents de ceux du service. Nous faisons part au service de tous nos projets lorsque le service s'occupe d'une question qui peut toucher les évaluations du CIEM ou avoir des répercussions sur celle-ci. Ces échanges nous permettent de nous assurer que les produits que nous publions ne font pas double emploi avec les produits publiés par le service. Je ne prétendrai pas que cela ne puisse se produire, mais nous disposons de mécanismes qui nous permettent de nous assurer que les produits sont différents, uniques ou qu'ils se complètent, au besoin.

**Le sénateur Atkins :** Est-il nécessaire qu'il y ait au SCRS deux organisations qui produisent des évaluations de renseignement? Est-ce qu'on ne déploie pas deux fois plus d'efforts et n'utilise pas deux fois plus de ressources que s'il n'y avait qu'une organisation?

**M. Giasson :** Je ne crois pas. Je pense que le CIEM se penche sur l'information stratégique. Je ne dis pas cela comme on le dirait dans l'armée ou dans les services de police, mais je veux dire que les produits que nous publions sont habituellement relativement courts, portent sur des menaces précises à moyen terme plutôt qu'à long terme, tandis que d'autres organisations au sein du SCRS se penchent sur des documents stratégiques à long terme qui peuvent servir à nos évaluations, mais qui n'ont pas nécessairement le même contenu. En ce sens, nous sommes complémentaires, et nous le devenons encore davantage en faisant partie du SCRS.

**Le sénateur Atkins :** Si le CIEM présente des renseignements sur les menaces que certaines personnes jugent réelles, y a-t-il un système au sein du SCRS pour donner l'alerte rouge, ou encore un processus du genre, visant à obtenir l'attention des gens?

**M. Giasson :** Oui, nous disposons des moyens de diffuser des évaluations de la menace qui peuvent être à court terme et exiger que nous portions notre attention sur une menace particulière. Nous avons les moyens de communiquer cette information aux gens qui en ont besoin au moment d'élaborer un processus d'intervention pour une menace précise.

Encore une fois, le centre d'évaluation des menaces s'intéresse à l'évaluation des menaces. En ce sens, nous sommes du côté de l'atténuation, mais, au besoin, nous pouvons fournir des renseignements à un service de police par l'intermédiaire de liens et de voies de communication établis et que les services de police peuvent utiliser pour l'intervention.

**Le sénateur Atkins :** S'agit-il d'un système d'alerte?

**M. Giasson :** Non, je ne dirais pas que c'est un système d'alerte en tant que tel. Je ne sais pas ce que vous voulez dire par « système d'alerte ».

**Le sénateur Atkins :** Les Américains disposent d'un système à multiples catégories : il y a les alertes rouges, jaunes et vertes qui visent à attirer l'attention des gens.



**Mr. Giasson:** I understand. Within our threat assessment capability we have the capability to release low, medium, or high threats.

**Senator Atkins:** Are you satisfied that if you had something that was a hot item, you could get it through in a hurry?

**Mr. Giasson:** I am satisfied.

**The Chairman:** Senator Banks, do you have a follow up question?

**Senator Banks:** I do. First I have an apology to make. I stated wrongly that you report to the deputy director but you report to the assistant director of intelligence and the assistant director reports to the deputy.

**Mr. Giasson:** Allow me to check that but I do not think so.

**Senator Banks:** So the assistant director might make a jump there?

**Mr. Giasson:** Yes.

**Senator Banks:** Will you find that out and let us know?

**Mr. Giasson:** Yes. I apologize. I should have the answer to that question at hand.

**Senator Banks:** It was I who made the mistake.

Following up on Senator Atkins' question, we understand assessments and analyses are prepared for intelligence matters that would include terrorism matters that are still prepared independently. Senator Atkins asked you about assessments in CSIS, RCMP, Canadian Border Services Agency, Transport Canada, Citizenship and Immigration Canada and the Department of Foreign Affairs and International Trade. These organizations continue to do their own analysis and assessment to some degree. You talked earlier about overlap, and another way to look at that might be thoroughness. A way to look at it might be overlap and silo-building.

When the British government established the Joint Terrorism Analysis Centre in the U.K., they brought together all the analysts from all the departments and put them together in one place in the headquarters of the British Security Service, which reports directly to the Director General of MI5 and through the Director General, to the Home Office. That approach seems efficient on two counts. One, all analysts are in one place instead of different offices. The likelihood of a piece going astray or some synergy not happening is less likely. Is that not a simple example to follow?

**Mr. Giasson:** It could be a good example to follow. There are different models. All the other fusion centres have their different models. Some have differences. We are looking at the model closely.

**M. Giasson :** Je comprends. Notre capacité d'évaluation de la menace nous permet de diffuser des avis de menaces faibles, moyennes ou élevées.

**Le sénateur Atkins :** Êtes-vous convaincu que si vous aviez à vous occuper de quelque chose de pressant, vous pourriez le faire rapidement?

**M. Giasson :** J'en suis convaincu.

**Le président :** Sénateur Banks, avez-vous une question complémentaire à poser?

**Le sénateur Banks :** Oui. Je dois d'abord m'excuser. J'ai dit à tort que vous rendiez des comptes au directeur adjoint, mais vous relevez en fait du directeur adjoint du renseignement, lequel rend des comptes au sous-ministre.

**M. Giasson :** Permettez-moi de vérifier, mais je ne crois pas.

**Le sénateur Banks :** Le directeur adjoint peut donc sauter un échelon?

**M. Giasson :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Allez-vous vérifier et nous faire connaître la réponse?

**M. Giasson :** Oui. Je m'excuse. J'aurais dû pouvoir vous répondre par cœur.

**Le sénateur Banks :** Mon erreur.

Pour donner suite à la question du sénateur Atkins, je dirais que nous comprenons qu'on effectue des évaluations et des analyses du renseignement, notamment sur des questions liées au terrorisme, évaluations qui sont encore réalisées de façon indépendante. Le sénateur Atkins vous a posé des questions au sujet des évaluations effectuées au SCRS, à la GRC, à l'Agence des services frontaliers du Canada, à Transports Canada, à Citoyenneté et Immigration Canada et au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Ces organisations continuent d'effectuer leur propre analyse et leurs propres évaluations dans une certaine mesure. Vous avez parlé plus tôt de recoupement, et notre façon d'envisager la chose, ce serait de parler de l'exhaustivité. On pourrait envisager la chose du point de vue des recoupements et de la compartimentation.

Lorsque le gouvernement britannique a établi le Joint Terrorism Analysis Centre, il a rassemblé tous les analystes de tous les ministères à un endroit, c'est-à-dire au quartier général du British Security Service, qui rendait compte directement au directeur général du MI5, et, par l'intermédiaire du directeur général, au Home Office. Cette démarche semble efficace à deux égards. Premièrement, tous les analystes sont au même endroit, plutôt que de se trouver dans des bureaux différents. La probabilité qu'un renseignement leur échappe ou que la synergie ne fonctionne pas est moins importante. Est-ce que ce n'est pas un exemple simple à suivre?

**M. Giasson :** Ça pourrait être un bon exemple à suivre. Il y a différents modèles. Tous les autres centres fusionnés ont leurs modèles différents. Certains de ces modèles comportent des différences. Nous étudions le modèle de près.

**Senator Banks:** Is it one that someone in the intelligence community suggests might be followed?

**Mr. Giasson:** I have not participated in discussions since my arrival on that particular question. I know that the model prevailing in the U.K. is an interesting model. Some discussions have occurred asking if it is a model that we need to strive for, establish or look at. We are discussing that with the Americans and with the other centres.

I do not want to be disingenuous on your question but this particular model tends to be operational in nature in terms of getting all the intelligence analysis including first responders within the centre. That may require further discussion, and direction from the current mandate, because it is a different proposal.

**Senator Banks:** I hope that the discussion takes place.

**The Chairman:** Mr. Giasson, I appreciate you coming before us today. It is our first opportunity to have a witness from the Integrated Threat Assessment Centre. It has been instructive and helpful. We hope to have the opportunity to talk to you again in the future. We also expect some information to be provided to the clerk.

**Mr. Giasson:** Yes.

**The Chairman:** On behalf of the committee I thank you. We are grateful for your assistance. It was a pleasure.

For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments please visit our website by going to [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee adjourned.

**Le sénateur Banks :** S'agit-il d'un modèle que des gens du milieu de renseignement proposent de suivre?

**M. Giasson :** Je n'ai pas discuté de cette question précise avec quiconque depuis mon arrivée. Je sais que le modèle dominant au Royaume-Uni est un modèle intéressant. Il y a eu des débats sur la question de savoir s'il s'agit d'un modèle que nous devrions essayer de suivre, que nous devrions adopter ou que nous devrions envisager. Nous en discutons avec les Américains et avec les autres centres.

Je ne veux pas répondre à votre question de façon faussement naïve, mais ce modèle précis a tendance à être opérationnel de par sa nature, en ce sens que tout le travail d'analyse du renseignement se fait au centre, et que même les premiers intervenants s'y trouvent. Il faudrait en discuter davantage avant d'adopter ce modèle, et il faudrait réorienter le mandat, parce qu'il s'agit d'une proposition différente.

**Le sénateur Banks :** J'espère que ce débat aura lieu.

**Le président :** Monsieur Giasson, merci d'avoir témoigné devant nous aujourd'hui. C'est la première fois que nous recevions un témoin du Centre intégré d'évaluation des menaces. Votre témoignage a été instructif et utile. Nous espérons avoir de nouveau l'occasion de discuter avec vous dans l'avenir. Nous nous attendons aussi à ce que vous fournissiez certains renseignements à la greffière.

**M. Giasson :** Oui.

**Le président :** Au nom du comité, je vous remercie. Nous sommes reconnaissants de l'aide que vous nous avez apportée. Ça a été un plaisir de vous recevoir.

Pour les gens du public qui regardent cette émission, vous pouvez visiter notre site web au [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca) si vous avez des questions ou des commentaires. Nous y affichons les témoignages des gens que nous recevons, ainsi que l'ordre du jour révisé des réunions. Vous pouvez communiquer aussi avec la greffière du comité en téléphonant au 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou pour obtenir de l'aide pour joindre les membres du comité.

La séance est levée.







*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

*Foreign Affairs and International Trade Canada:*

Colleen Swords, Assistant Deputy Minister, International Security Branch;

Bruce Jutzi, Director General, Security and Intelligence, Security and Intelligence Bureau;

John DiGangi, Director, Foreign Intelligence Division.

*As an individual:*

Martin Rudner, Professor, Director, Canadian Centre for Intelligence and Security Studies, Carleton University.

*Canadian Security Intelligence Service:*

Jim Judd, Director;

Daniel Giasson, Director, Integrated Threat Assessment Centre.

#### TÉMOINS

*Affaires étrangères et Commerce international Canada :*

Colleen Swords, sous-ministre adjointe, Direction de la sécurité internationale;

Bruce Jutzi, directeur général, Sécurité et renseignement, Direction générale de la sécurité et du renseignement;

John DiGangi, directeur, Direction du renseignement extérieur.

*À titre individuel :*

Martin Rudner, professeur, directeur, Canadian Centre for Intelligence and Security, Université Carleton.

*Service canadien du renseignement de sécurité :*

Jim Judd, directeur;

Daniel Giasson, directeur, Centre intégré d'évaluation des menaces.







First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SENATE OF CANADA

---

## SÉNAT DU CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de la*

# National Security and Defence

# Sécurité nationale et de la défense

*Chair:*

The Honourable COLIN KENNY

---

*Président :*

L'honorable COLIN KENNY

---

Monday, June 11, 2007  
Monday, June 18, 2007

---

Le lundi 11 juin 2007  
Le lundi 18 juin 2007

---

**Issue No. 17**

**Fascicule n° 17**

**Twenty-ninth and thirtieth meetings on:**  
Canada's national security policy

---

**Vingt-neuvième et trentième réunions concernant :**  
La politique de sécurité nationale du Canada

---

**INCLUDING:**

**THE SIXTEENTH REPORT OF THE COMMITTEE**  
(Interim Report of the Subcommittee on Veterans Affairs,  
entitled *An Enduring Controversy : The Strategic Bombing  
Campaign Display in the Canadian War Museum*)

---

**Y COMPRIS :**

**LE SEIZIÈME RAPPORT DU COMITÉ**  
(Le rapport intérimaire du Sous-comité des  
Anciens combattants intitulé *Une controverse qui persiste:  
L'exposition de la campagne de bombardement stratégique  
au Musée canadien de la guerre*)

---

**WITNESSES:**  
(See back cover)

**TÉMOINS :**  
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable Norman K. Atkins, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	* LeBreton, P.C.
Day	(or Comeau)
* Hervieux-Payette, P.C.	Moore
(or Tardif)	Zimmer

\*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE  
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

*Président* : L'honorable Colin Kenny

*Vice-président* : L'honorable Norman K. Atkins

et

Les honorables sénateurs :

Banks	* LeBreton, C.P.
Day	(ou Comeau)
* Hervieux-Payette, C.P.	Moore
(ou Tardif)	Zimmer

\*Membres d'office

(Quorum 4)



**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Monday, June 11, 2007  
(29)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 3:46 p.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Atkins, Day, Kenny, Moore and Zimmer (5).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Steven James, Melissa Radford and Jason Yung, Analysts; Barry Denofsky, National Security Advisor; Major-General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; and Captain (N) John Gardam, DND Liaison Officer.

*Also present:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.)

**WITNESSES:**

*As individuals:*

David Charters;  
Gavin Cameron;  
John Ferris;  
James Gould;  
Wesley Wark;  
Stuart Farson;  
Al Hensler;  
Jim Corcoran;  
Bob Brule.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

It was agreed that the committee adopt the report of the Subcommittee on Veterans Affairs entitled *An Enduring Controversy: The Strategic Bombing Display in the Canadian War Museum*.

At 4:00 p.m., the committee suspended.

At 4:10 p.m., the committee resumed in public in room 505.

David Charters, Gavin Cameron, John Ferris and James Gould each made a presentation and answered questions.

At 5:17 p.m., the committee suspended.

At 5:22 p.m., the committee resumed.

**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le lundi 11 juin 2007  
(29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit à huis clos aujourd'hui, à 15 h 46, dans la salle 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Atkins, Day, Kenny, Moore et Zimmer (5).

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Steven James, Melissa Radford et Jason Yung, analystes; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; et le capitaine de vaisseau John Gardam, agent de liaison du MDN.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale du Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

**TÉMOINS :**

*À titre personnel :*

David Charters;  
Gavin Cameron;  
John Ferris;  
James Gould;  
Wesley Wark;  
Stuart Farson;  
Al Hensler;  
Jim Corcoran;  
Bob Brule.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine une ébauche de programme.

Il est convenu que le comité adopte le rapport du Sous-comité des Anciens combattants intitulé : *Une controverse qui persiste : l'exposition de la campagne de bombardement stratégique au musée canadien de la Guerre*.

À 16 heures, la séance est interrompue.

À 16 h 10, la séance reprend en public dans la salle 505.

David Charters, Gavin Cameron, John Ferris et James Gould font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 17 h 17, la séance est interrompue.

À 17 h 22, la séance reprend.

Wesley Wark, Stuart Farson, Al Hensler, Jim Corcoran and Bob Brule each made a presentation and answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 18, 2007  
(30)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:45 a.m. in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Banks, Day, Kenny, Moore and Zimmer (5).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Steven James, Analyst; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Major-General (ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor.

*Also present:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Tuesday, April 25, 2006, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

*Ontario Provincial Police:*

Julian Fantino, Commissioner;

Detective Staff Sergeant Pat J. Morris;

*Royal Canadian Mounted Police:*

Mike McDonnell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations;

*Security Intelligence Review Committee:*

Susan Pollak, Executive Director;

Tim Farr, Associate Executive Director;

Marian McGrath, Senior Counsel.

*Privy Council Office:*

Gregory Fyffe, Executive Director, International Assessment Staff.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:00 a.m., the committee suspended.

At 10:05 a.m., the committee resumed in public in room 2.

Julian Fantino made a presentation and answered questions with Pat J. Morris.

Wesley Wark, Stuart Farson, Al Hensler, Jim Corcoran et Bob Brule font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 18 juin 2007  
(30)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit à huis clos aujourd'hui, à 9 h 45, dans la salle 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Banks, Day, Kenny, Moore et Zimmer (5).

*Également présents :* De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Steven James, analyste; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale du Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du mardi 25 avril 2006.*)

TÉMOINS :

*Police provinciale de l'Ontario :*

Julian Fantino, commissaire;

Sergent détective Pat J. Morris;

*Gendarmerie Royale du Canada :*

Mike McDonnell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale;

*Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité :*

Susan Pollak, directrice exécutive;

Tim Farr, directeur exécutif associé;

Marian McGrath, avocate principale;

*Bureau du Conseil privé :*

Gregory Fyffe, directeur exécutif, Bureau de l'évaluation internationale.

Conformément à l'alinéa 92(2)(e) du Règlement, le comité examine une ébauche de programme.

À 10 heures, la séance est interrompue.

À 10 h 5, la séance reprend en public dans la salle 2.

Julian Fantino fait une présentation puis, aidé de Pat J. Morris, répond aux questions.



At 11:50 a.m., the committee suspended.

At 12:00 p.m., the committee resumed.

Mike McDonnell made a presentation and answered questions.

At 1:00 p.m., the committee suspended.

At 1:05 p.m., the committee resumed in camera in room 705.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 1:55 p.m., the committee suspended.

At 2:05 p.m., the committee resumed in public in room 2.

Susan Pollak made a presentation and answered questions with Tim Farr and Marian McGrath.

At 3:35 p.m., the committee suspended.

At 3:40 p.m., the committee resumed.

Gregory Fyffe made a presentation and answered questions.

The following material was filed as exhibits with the Clerk:

- [Ontario Provincial Police, Julian Fantino, Commissioner, Opening Remarks June 18, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "71")
- [Public Safety and Emergency Preparedness Canada, The Honourable Stockwell Day, P.C., M.P. Minister, May 29<sup>th</sup>, 2007 reply to letter of November 17, 2006 regarding the number of critical incident reports filed by CBSA officers in 2003-2005] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "72")
- [Privy Council Office, Margaret Bloodworth, National Security Advisor to the Prime Minister and Associate Secretary, Reply to question taken on notice at the meeting of March 26, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "73")
- [Royal Canadian Mounted Police, Mike McDonnell, Assistant Commissioner, Information for presentation to the Committee] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "74")
- [Privy Council Office, Gregory Fyffe, Executive Director, International Assessment Staff, Opening Remarks June 18, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "75")
- [Auditor General of Canada, Sheila Fraser, Chapter 6 of report tabled on May 1, 2007, "Modernizing the NORAD System in Canada — National Defence"] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "76")
- [Auditor General of Canada, Sheila Fraser, A Status Report of the Auditor General of Canada to the House of Commons] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "77")

À 11 h 50, la séance est interrompue.

À 12 heures, la séance reprend.

Mike McDonnell fait une déclaration puis répond aux questions.

À 13 heures, la séance est interrompue.

À 13 h 5, la séance reprend à huis clos dans la salle 705.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine une ébauche de programme.

À 13 h 55, la séance est interrompue.

À 14 h 5, la séance reprend en public dans la salle 2.

Susan Pollak fait une déclaration puis, aidée de Tim Farr et Marian McGrath, répond aux questions.

À 15 h 35, la séance est interrompue.

À 15 h 40, la séance reprend.

Gregory Fyffe fait une présentation puis répond aux questions.

Les documents suivants sont déposés auprès de la greffière :

- [Police provinciale de l'Ontario, Julian Fantino, commissaire, remarques préliminaires du 18 juin 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 71 »)
- [Sécurité publique et Protection civile Canada, l'Honorable Stockwell Day, C.P., député, ministre, réponse du 29 mai 2007 à la lettre datée du 17 novembre 2006 portant sur le nombre de rapports au sujet d'incidents critiques déposés par des agents de l'ASFC en 2003-2005] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 72 »)
- [Bureau du Conseil privé, Margaret Bloodworth, conseillère nationale à la sécurité auprès du premier ministre et secrétaire associée du Cabinet, réponse à une question prise en note au cours de la séance du 26 mars 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 73 »)
- [Gendarmerie Royale du Canada, Mike McDonnell, sous-commissaire, renseignements aux fins d'une présentation au comité] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 74 »)
- [Bureau du Conseil privé, Gregory Fyffe, directeur exécutif, Bureau de l'évaluation internationale, remarques préliminaires du 18 juin 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 75 »)
- [Vérificatrice générale du Canada, Sheila Fraser, Chapitre 6 du rapport déposé le 1<sup>er</sup> mai 2007 et intitulé : « La modernisation du système NORAD au Canada — Défense nationale »] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 76 »)
- [Vérificatrice générale du Canada, Sheila Fraser, Rapport « Le Point » de la vérificatrice générale du Canada à la Chambre des communes] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 77 »)

- [Canada Border Services Agency, Alain Jolicoeur, President, Reply to question taken on notice at meeting of June 19, 2006] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "78")
- [Office of the Independent Investigator into RCMP Pension and Insurance Matters, Report entitled "A Matter of Trust: Report of the Independent Investigator into Matters Relating to RCMP Pension and Insurance Plans", June 15, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "79")
- [Royal Canadian Mounted Police, Bev Busson, Commissioner, Reply to question taken on notice at the meeting of April 30, 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 "80")

At 4:25 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:*

*La greffière du comité,*

Jodi Turner

*Clerk of the Committee*

- [Agence des services frontaliers du Canada, Alain Jolicoeur, président, réponse à une question prise en note à la séance du 19 juin 2006] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 78 »)
- [Bureau de l'enquêteur indépendant sur les allégations concernant les régimes de retraite et d'assurances de la GRC, rapport intitulé : « Une question de confiance — Rapport de l'enquêteur indépendant sur les allégations concernant les régimes de retraite et d'assurances de la GRC », le 15 juin 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 79 »)
- [Gendarmerie Royale du Canada, Bev Busson, commissaire, réponse à une question prise en note à la séance du 30 avril 2007] (5900-1.39/N2-SS-1-7 28 « 80 »)

À 16 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :*



REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, June 12, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

SIXTEENTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, May 11, 2006, to examine and report on the services and benefits provided to Canadian Forces, veterans of war and peacekeeping missions and members of their families in recognition of their services to Canada, now tables an interim report entitled *An Enduring Controversy : The Strategic Bombing Campaign Display in the Canadian War Museum*.

Respectfully submitted,

*Le président,*  
COLIN KENNY

*Chair*

*(Text of the report appears following the evidence)*

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 12 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

SEIZIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 11 mai 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, sur les services et les avantages sociaux offerts aux membres des Forces canadiennes, aux anciens combattants, aux membres des missions de maintien de la paix et à leurs familles en reconnaissance des services rendus au Canada, dépose maintenant son rapport intérimaire intitulé *Une controverse qui persiste: L'exposition de la campagne de bombardement stratégique au Musée canadien de la guerre*.

Respectueusement soumis,

*(Le texte du rapport paraît après les témoignages)*

**EVIDENCE**

OTTAWA, Monday, June 11, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:10 p.m. to examine and report upon the national security policy of Canada.

**Senator Colin Kenny** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Before we begin, I will introduce the members of the committee.

Senator Norman Atkins is from Ontario. He is deputy chair of the committee, and he came to the Senate with 27 years of experience in the field of communications. He served as a senior advisor to former federal Conservative leader Robert Stanfield, to Premier William Davis of Ontario and to Prime Minister Brian Mulroney.

Senator Rod Zimmer is from Winnipeg, Manitoba. He has had a long and distinguished career in business and philanthropy, and has volunteered his services for countless charitable causes and organizations. He sits on the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs, as well as the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

Senator Joseph Day is from New Brunswick. He is chair of the Standing Senate Committee on National Finance. He is a member of the bar of New Brunswick, Ontario and Quebec and a fellow of the Intellectual Property Institute of Canada. He is also a former President and CEO of the New Brunswick Forest Products Association.

Colleagues, we have brought together today a distinguished panel of experts from across the country to discuss issues relating to intelligence, and to share their thoughts on the government's proposal to expand the foreign intelligence-gathering capacity of the Canadian Security Intelligence Service, CSIS. We have asked each of them to give some thought to the government's proposal before coming and we will ask them to share their thoughts in turn. In the remaining time, we will have an opportunity to question them briefly.

We are starting a little bit late, so I will introduce each of our witnesses only by name. We have James Gould, David Charters, Gavin Cameron and John Ferris.

Mr. Charters, I have you first on my list. If we could start with you, you have the floor, sir.

**David Charters, as an individual:** Thank you very much. I was asked to address Canada's interests and priorities and how an intelligence service might serve those. To state the usual disclaimer, these are my views only.

**TÉMOIGNAGES**

OTTAWA, le lundi 11 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 10, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la politique de sécurité nationale du Canada.

**Le sénateur Colin Kenny** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** J'ai le plaisir de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Avant que nous ne commençons, je vais vous présenter les membres du comité.

Le sénateur Norman Atkins vient de l'Ontario. Il est vice-président du comité, et il a été nommé au Sénat après avoir travaillé pendant 27 ans dans le domaine des communications. Il a été conseiller principal de Robert Stanfield lorsque celui-ci était chef du Parti conservateur du Canada, de William Davis lorsqu'il était premier ministre de l'Ontario et de Brian Mulroney lorsqu'il était premier ministre du Canada.

Le sénateur Rod Zimmer vient de Winnipeg, au Manitoba. Il a fait une longue et distinguée carrière dans le domaine des affaires, il est philanthrope et il a donné de son temps pour d'innombrables bonnes causes et à d'innombrables organisations caritatives. Il siège au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles, ainsi qu'au Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Le sénateur Joseph Day vient du Nouveau-Brunswick. Il préside le Comité sénatorial permanent des finances nationales. Il est membre des barreaux du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec, ainsi que de l'Office de la propriété intellectuelle du Canada. Il a été par ailleurs président-directeur général de la New Brunswick Forest Products Association.

Chers collègues, nous avons réuni aujourd'hui un groupe de spécialistes distingués de partout au pays pour discuter des questions liées au renseignement et pour qu'ils nous fassent part de ce qu'ils pensent de la proposition du gouvernement d'augmenter la capacité de collecte de renseignements étrangers du Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS. Nous leur avons demandé de réfléchir à cette proposition avant de venir témoigner, et nous allons maintenant les prier de nous faire part de leurs idées là-dessus. Par la suite, nous utiliserons le temps qui restera pour leur poser rapidement quelques questions.

Nous commençons avec un peu de retard, alors je ne vais présenter les témoins qu'en les nommant. Nos témoins sont James Gould, David Charters, Gavin Cameron et John Ferris.

Monsieur Charters, votre nom est le premier sur ma liste. Si vous permettez, nous allons commencer avec vous. Vous avez la parole, monsieur.

**David Charters, à titre personnel :** Merci beaucoup. Je voulais aborder les intérêts et les priorités du Canada et la manière dont un service de renseignement peut les servir. Pour faire l'avertissement habituel, ce que je vais dire n'est que mon point de vue personnel.



I will start with Canada's domestic interests, which I have arranged in rough order of priority. I recognize that any of my colleagues or yourselves might rank them differently. However, I would say the difference in their relative importance is minimal. They are interdependent and it would not matter where you put them in order.

I start with the security and independence of our democratic institutions and processes; followed by the preservation of our rights and freedoms guaranteed under the Charter; maintaining our territorial integrity; maintaining our internal and border security — that is containing domestic threats and preventing threats from spilling over to our neighbours, particularly the United States; and maintaining a healthy economy, however that might be defined, and maximizing the benefits of that healthy economy to all Canadians. There may be other interests on the domestic front that could be identified, but those are the ones that came to mind.

If we look from inside our country out into the world, we have a range of global interests that are often defined in idealistic terms that occasionally border on the clichéd. That said, these goals are desirable to strive for; they are ones that a lot of Canadians share. Even if we, in the international community, fall short, we endeavour to reach those goals. These are not presented in rank order because they are all equally important; and like our domestic interests, our global interests are interdependent and tie into our domestic interests as well.

Among domestic interests, I would include the peaceful resolution of disputes, where Canadians have traditionally exhibited a preference for law over force, but have always recognized that force is the last resort; reduction of poverty, crime, inequality and injustice; maintaining a healthy, stable global economy that benefits as many people as possible — and that, of course, in terms of our trading interests, means managing our trading relations with the United States, which is probably the number one economic priority; reducing, if possible, and reversing the effects of climate change and managing the consequences effectively; containment and termination of armed conflicts, including terrorism; prevention, containment and elimination of infectious diseases; and support for multilateral institutions such as the United Nations, North Atlantic Treaty Organisation and other bodies to which Canada is a party.

There may well be more interests than these, and the relative importance of them and others may vary over time and place. At the moment, for example, climate change is a high profile issue, and it was not perhaps as high profile a decade ago.

What are the challenges and threats to these interests? The threat environment includes long-standing familiar problems, along with new ones. Reducing these challenges and threats to a

Je vais commencer par les intérêts nationaux du Canada, que j'ai mis grosso modo en ordre de priorité. J'admetts que n'importe lequel de mes collègues ou d'entre vous pourrait les ordonner différemment. Cependant, je dirais que la différence entre l'importance relative d'un intérêt et d'un autre est minime. Ces intérêts sont interdépendants, et l'ordre est peu important.

Je commence par la sécurité et l'indépendance de nos institutions et de nos processus démocratiques, pour aborder ensuite la préservation des droits et des libertés qui nous sont garantis par la Charte, le maintien de l'intégrité de notre territoire, notre sécurité intérieure et la sécurité de notre frontière — c'est-à-dire la prévention des menaces intérieures et des répercussions de ces menaces sur nos voisins, surtout les États-Unis —, le maintien d'une économie saine, quelle que soit la définition qu'on en donne, et la répartition du plus d'avantages possible de cette économie saine à l'ensemble des Canadiens. Il existe peut-être d'autres intérêts nationaux, mais ceux-ci sont ceux qui me sont venus à l'esprit.

Si nous tournons notre regard, à partir d'ici, vers le monde, nous avons tout un éventail d'intérêts, sur le plan international, qui sont souvent définis de façon idéaliste et qui frôlent à l'occasion le cliché. Cela dit, il est souhaitable de poursuivre ces objectifs; ce sont des objectifs que beaucoup de Canadiens partagent. Même si nous, les membres de la communauté internationale, n'y arrivons pas, nous cherchons à atteindre ces objectifs. Ils ne sont pas présentés de façon ordonnée, parce qu'ils sont tous aussi importants les uns que les autres, et, comme nos intérêts nationaux, nos intérêts à l'échelle mondiale sont interdépendants, et ils sont liés aussi à nos intérêts nationaux.

Parmi les intérêts nationaux, je citerais la résolution pacifique des conflits, domaine dans lequel les Canadiens ont toujours exprimé une préférence pour le recours à la loi plutôt qu'à la force, tout en admettant que le recours à la force constitue le dernier recours, la réduction de la pauvreté, du crime, des inégalités et de l'injustice, le maintien d'une économie mondiale saine et stable, qui profite au plus de gens possible — ce qui, au chapitre de nos intérêts commerciaux, signifie, bien entendu, la gestion de nos relations commerciales avec les États-Unis, qui est probablement la première priorité sur le plan économique —, la réduction et, si c'est possible, l'inversion des effets des changements climatiques et une gestion efficace des conséquences, la limitation et la cessation des conflits armés, notamment les activités terroristes, la prévention, la limitation et l'élimination des maladies infectieuses et le soutien aux organisations multilatérales comme les Nations Unies, l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord et d'autres organismes auxquels le Canada prend part.

Il se peut très bien qu'il y ait encore d'autres intérêts, et l'importance relative de ceux-ci peut varier avec le temps et d'un endroit à l'autre. À l'heure actuelle, par exemple, les changements climatiques sont un sujet très médiatisé, ce qui n'était pas aussi vrai il y a dix ans.

Qu'est-ce qui pose problème et qui menace ces intérêts? Il y a parmi les menaces des problèmes que nous connaissons depuis longtemps, ainsi que des nouveaux problèmes. Ramener ces

short list does not diminish their importance or complexity. Coping with them, let alone resolving them, will not be easy. Every one of these threats or challenges has the capacity to impact our domestic or global interests in a negative manner.

Intelligence, whether it is foreign or domestic, can address all these threats and challenges to further and protect Canadian interests. There is a direct link between our domestic and global interests, the threats to them and the intelligence capabilities we have or may need to address them. I put climate change first, followed by major ongoing or potential conflicts, such as those in the Middle East or Asia — and here we must look at the present and what might emerge two, five or 10 years down the road; failed or failing states and their underlying problems — poverty, injustice, infrastructure, governance and so on; global terrorism; marginalization of expatriate populations and their subversion by extremists, whether here or abroad; ethnic cleansing, genocides and forced population migrations; the spread of treatment-resistant, infectious diseases and potential pandemics; decline of vital resources, including non-renewable energy supplies; global crime, including child exploitation, human trafficking, cyber crime and narcotics; and economic, scientific and technological theft, piracy and espionage.

How our intelligence structure might best address those interests and the threats to them starts with an understanding of what an intelligence structure should consist of and what it can deliver. An effective security or intelligence capacity is but one tool that can contribute to furthering and protecting our interests at home and abroad.

Such an effective capacity would include five components: first, a broad-based, open and possibly covert collection system; second, a high quality analytical capability; third, a product that they produce with a reputation for reasonable timeliness and accuracy; fourth, the appropriate means to deliver that product to those who need it; and fifth, decision makers willing and able to use intelligence wisely in their deliberations.

What I have presented is a kind of ideal model. Given sufficient time and resources, good leadership and personnel training, a security or intelligence service can create the first four parts and make them work. The wild card in this model is number five, the role played by decision makers. It lies outside the control of the service and is entirely dependent on personalities, politics agendas, public perceptions, expectations and so on.

problèmes et menaces à une courte liste ne diminue en rien leur importance ni leur complexité. Composer avec ceux-ci ne sera pas facile, et il sera encore plus dur de les éliminer. Chacune de ces menaces ou chacun de ces problèmes peut avoir des répercussions négatives sur nos intérêts nationaux et mondiaux.

Le renseignement, qu'il soit étranger ou national, peut éliminer ces menaces et problèmes de façon à promouvoir et à défendre les intérêts canadiens. Il y a un lien direct entre nos intérêts nationaux et mondiaux, les choses qui les menacent et les capacités de renseignement dont nous disposons ou dont nous devons nous doter pour éliminer ces menaces. Je place les changements climatiques au premier rang, suivis des importants conflits en cours ou qui peuvent éclater, comme au Moyen-Orient ou en Asie — et nous devons ici nous pencher sur ce qui se passe à l'heure actuelle et ce qui se passera peut-être d'ici deux, cinq ou dix ans, des États faillis ou défaillants et leurs problèmes sous-jacents — la pauvreté, l'injustice, l'infrastructure, la gouvernance et ainsi de suite, du terrorisme à l'échelle mondiale, de la marginalisation des populations d'expatriés et de leur enrôlement par des extrémistes, que ce soit ici ou à l'étranger, du nettoyage ethnique, des génocides et des déplacements forcés de population, de la propagation de maladies infectieuses résistant au traitement et les pandémies qui peuvent éclater, du déclin des ressources vitales, notamment des sources d'énergie non renouvelable, du crime, à l'échelle mondiale, notamment de l'exploitation des enfants, de la traite des personnes, du cybercrime et du trafic de stupéfiants, ainsi que du vol, du piratage et de l'espionnage économiques, scientifiques et technologiques.

Pour déterminer la meilleure façon pour notre structure du renseignement de servir ces intérêts et de prévenir les choses qui menacent ceux-ci, il faut commencer par se faire une idée de ce que la structure du renseignement devrait être et de ce qu'elle pourrait permettre de réaliser. Une capacité de sécurité ou de renseignement efficace n'est que l'un des outils qui peuvent nous aider à promouvoir et à défendre nos intérêts au pays et à l'étranger.

Ce genre de capacité efficace comporterait cinq éléments : premièrement, un système de collecte de renseignements général, ouvert et éventuellement secret; deuxièmement, une capacité d'analyse de haute qualité; troisièmement, un produit que les gens concernés mettent au point en préservant une réputation de rapidité et de précision raisonnables; quatrièmement, les moyens appropriés pour diffuser ce produit auprès des gens qui en ont besoin; cinquièmement, des décideurs souhaitant utiliser ces renseignements de façon avisée dans le cadre de leurs délibérations, et ayant la capacité de le faire.

Ce que j'ai présenté, c'est une espèce de modèle idéal. Avec suffisamment de temps et de ressources, quelques bons éléments à la tête de l'organisation et un programme de formation pour le personnel, un service de sécurité ou de renseignement peut mettre en place les quatre premiers éléments que j'ai cités et les faire fonctionner. L'inconnue, dans ce modèle, c'est le cinquième élément, c'est-à-dire le rôle joué par les décideurs. Ce rôle échappe au service, et il dépend entièrement de la personnalité des décideurs en question, des programmes politiques, de la perception du public, des attentes et ainsi de suite.



At present, I believe we have organizational structures in place to do everything that is needed; but it would be presumptuous of me to claim I know how well or poorly they do their jobs or whether the current structures provide the best means to do so. I do not know enough to make that judgment.

I will make two points. There is no magic bullet here, no formula or structure that can guarantee perfect security to ensure our interests are fulfilled and threats will not harm us. Much of what we wish to achieve, avoid or prevent in the world is beyond our control. Our fate lies in the hands of others, both friend and foe. Our limited diplomatic, security and economic power allows us to exploit our opportunities, to further our interests and minimize and mitigate threats to them. Intelligence is one tool that allows us to do that. Tinkering with existing structures might deliver marginally better capacity to do this but there is no certainty of that. Changes could erode existing capabilities, leaving us worse off. I tend to err on the side of caution; better the devil you know than the one you do not. There is a credible case for expanding our foreign intelligence collecting capacity in the area of clandestine collection. It could provide added value to our foreign intelligence assessments and be useful in furthering our domestic and foreign interests. It could provide a measure of independent Canadian content to those products: provide us with output useful to and valued by our allies and give us a product that we can trade. We already do that, but creating a whole new service to do this is a substantial undertaking. We must make sure the possibly modest return is worth the effort. It would take financial costs and considerable time to produce results but it would not be risk free. Politically, the decision and process of creating a wholly new service through legislation would be a political hot potato. We need to be realistic about that. A government taking this on would need to be courageous, some may say foolhardy. A new service would experience the growing pains of mistakes, misjudgements and perhaps even the odd scandal. It would require the patience of government and the broader political constituency of the country. Does our political system exhibit sufficient tolerance and patience for these things to allow a new service to survive and develop its full potential if it does not do so immediately? I am not convinced that it does. I wish I was persuaded otherwise though.

This brings us to the art of the possible. If our foreign collection capacity were to be enhanced, for the present, the best solution is to expand the mandate or resources of CSIS, which already has trained and experienced personnel. This would

À l'heure actuelle, je pense que nous disposons des structures organisationnelles qui nous permettent de faire tout ce qui est nécessaire, mais je ne peux me vanter de savoir que les gens concernés font bien leur travail ou non, pas plus que je peux dire que les structures actuelles offrent les meilleurs moyens de le faire. Je ne connais pas suffisamment la question pour poser ce jugement.

Je vais dire deux choses. Il n'y a pas de panacée; pas de formule ou de structure qui permettent de garantir une sécurité parfaite et de nous assurer que nos intérêts sont servis et qu'aucune menace ne va nous toucher. Une bonne partie des choses que nous souhaitons accomplir, éviter ou prévenir dans le monde échappe à notre emprise. Notre destin est entre les mains des autres, qu'ils soient amis ou ennemis. Notre pouvoir limité en matière de relations diplomatiques, de sécurité et d'économie nous permet de tirer parti des occasions qui s'offrent à nous, de promouvoir nos intérêts et de réduire au minimum et d'atténuer les menaces à ces intérêts. Le renseignement est l'un des outils qui nous permettent de le faire. Modifier les structures existantes pourrait permettre d'améliorer cette capacité, mais rien n'est sûr. Les modifications pourraient éroder les capacités actuelles, ce qui nous placerait dans une situation moins intéressante que la situation actuelle. J'ai tendance à pécher par excès de prudence; mieux vaut un problème connu qu'un problème inconnu. Il y a des arguments crédibles en faveur de l'expansion de notre capacité de collecte de renseignements étrangers du côté de la collecte secrète. Cette mesure pourrait donner une valeur ajoutée à nos évaluations du renseignement étranger et être utile pour la promotion de nos intérêts nationaux et à l'étranger. Elle pourrait faire en sorte que les produits en question soient en partie du contenu canadien et indépendant : elle nous permettrait d'obtenir des résultats qui ont une utilité et de la valeur aux yeux de nos alliés et un produit que nous pourrions vendre. Nous le faisons déjà, mais la création de tout un nouveau service dans ce but est une entreprise de grande envergure. Nous devons nous assurer que les retombées, qui sont peut-être modestes, en valent la peine. Il faudrait consacrer passablement d'argent et de temps pour obtenir des résultats, mais ce ne serait pas sans risque. Sur le plan politique, la décision de créer tout un nouveau service en adoptant une loi, ainsi que le processus de mise en place de ce service, serait une patate chaude. Nous devons être réalistes. Le gouvernement qui entreprendra de le faire devra être courageux, sinon téméraire, diront certains. Le nouveau service connaîtrait, au cours de sa mise en place, des erreurs, des mauvais jugements, et peut-être même un scandale comme il y en a parfois. Il faudrait que le gouvernement et le milieu politique du pays en général fassent preuve de patience. Est-ce que notre système politique peut faire preuve d'une tolérance et d'une patience suffisantes envers ce genre de chose pour permettre à un nouveau service de survivre et de réaliser son plein potentiel, si cela doit prendre un certain temps? Je ne suis pas convaincu que c'est le cas. J'aimerais bien être convaincu du contraire, cependant.

Voilà qui nous amène à parler de l'art du possible. Si notre capacité de collecte de renseignements étrangers doit être augmentée, pour l'heure, la meilleure solution, c'est de donner de l'ampleur au mandat ou aux ressources du SCRS, qui emploie

require legislative changes. It is not cost or risk free but we do not live in a perfect world. It would be a compromise, a perfectly Canadian solution.

**John Ferris, as an individual:** We should start out with a sense of what we are talking about. What exactly is intelligence? Intelligence is not knowledge only for itself. It is not scholarship. It is something we use, knowledge for action. Intelligence is geared toward gathering information or material that people are trying to keep secret or hiding. Intelligence begins where information ends. Intelligence is one means to understand our environment. It is important to know the whole story and the hidden story of international relations.

States in the west and elsewhere routinely, in the past century, have maintained large intelligence agencies. What is the situation in Canada? Since the end of the Second World War, Canada has ended up with an unusual situation. We have an internal security service, the normal round of official or open sources, military attachés and diplomats. We have a military intelligence capability used when Canadian Forces are in operations. This capability is gathering tactical or operational intelligence. We have a substantial communications or signals intelligence capability.

What is unusual in the Canadian case is there is no agency directed to gather foreign intelligence through human means. So what? What is Canada missing when every other country in the western world thinks it has something to gain? We really do not know what we are missing because we have no means to gauge it. We do not have a service so we do not know what is there. Even countries such as the Netherlands or Spain feel a necessity for a foreign-intelligence-gathering capability.

This probably indicates that it is at least worthwhile to ask the question. The answer usually put forward is, we receive human intelligence from allies but what that means is we receive whatever they want to give us. We have no control over that and we are potentially affected by the views of other people without means to check whether what they are saying is true or in our national interests. Having a human intelligence agency gives us control over the validity of what other people give us and increases our ability to trade. If we have human intelligence of our own, something of value, we are in a better position to have other agencies cooperate with us.

déjà des gens formés et expérimentés. Il faudrait pour cela procéder à certaines modifications législatives. Ce n'est ni sans coût ni sans risque, mais nous ne vivons pas dans un monde idéal. Ce serait un compromis, une solution tout à fait canadienne.

**John Ferris, à titre personnel :** Nous devrions commencer par nous faire une idée de ce dont nous parlons. Qu'est-ce que le renseignement, exactement? Le renseignement, ce n'est pas des connaissances qu'on acquiert pour elles-mêmes. Ce n'est pas un savoir comme celui qu'on constitue dans les universités. C'est quelque chose que nous utilisons, les connaissances qui servent à agir. Le renseignement consiste à rassembler de l'information ou des documents que les gens tentent de garder secrets ou de cacher. Le renseignement commence là où l'information se termine. Le renseignement est une façon de comprendre le milieu dans lequel nous vivons. Il est important de connaître toute l'histoire et l'histoire secrète des relations internationales.

Les États occidentaux et du reste du monde ont fait fonctionner, dans le cadre de leurs activités routinières, pendant le siècle dernier, de grands organismes de renseignement. Quelle est la situation au Canada? Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Canada se trouve dans une situation inhabituelle. Nous disposons d'un service de sécurité intérieur, du groupe habituel de fonctionnaires ou de sources ouvertes, d'attachés militaires et de diplomates. Nous disposons d'une capacité de renseignement militaire à laquelle les Forces canadiennes ont recours dans le cadre de leurs opérations. Cette capacité permet de recueillir des renseignements tactiques ou opérationnels. Nous disposons aussi d'une importante capacité de collecte de renseignements de transmissions ou électromagnétiques.

Ce qui est inhabituel, au Canada, c'est qu'il n'existe pas d'organismes chargés de recueillir des renseignements étrangers humains. Qu'est-ce que ça fait? À côté de quoi le Canada passe-t-il lorsque tous les autres pays du monde occidental pensent avoir quelque chose à y gagner? Nous ne savons vraiment pas ce que nous ratons, parce que nous n'avons aucun moyen de le savoir. Nous n'avons pas de service, alors nous ne savons pas ce que le service pourrait trouver. Même des pays comme les Pays-Bas et l'Espagne jugent nécessaire d'avoir une capacité de collecte de renseignements étrangers.

Voilà qui montre probablement qu'il vaut à tout le moins la peine de se poser la question. La réponse habituelle, c'est que nous obtenons des renseignements humains de la part de nos alliés, mais cela signifie que nous recevons ce que ceux-ci veulent bien nous donner. Nous n'avons aucune emprise là-dessus, et nous laissons peut-être les autres nous imposer leur point de vue, sans pouvoir vérifier si ce qu'ils disent est vrai ou conforme à nos intérêts nationaux. Disposer d'un organisme de renseignement humain nous permettrait de vérifier ce que les autres nous communiquent et augmenterait notre capacité d'échange. Si nous possédions nos propres renseignements humains, des renseignements de valeur, nous nous trouverions dans une meilleure position pour solliciter la collaboration des autres organismes.



Finally, in the historical perspective it is clear that human intelligence can help one solve problems, although as a source, human intelligence is highly variable. By that I mean we end up receiving historically the worse possible report and I would also argue the best possible report, although it is rare. At its best, an agent in place can provide better intelligence than communications intelligence, although it is rare. What sorts of needs does Canada have that human intelligence might address?

One is the possibility of terrorism: gathering intelligence on terrorist activities abroad although, for what it is worth, CSIS could be entirely, justifiably, the source to deal with that issue. Another is to provide intelligence for the use of Canadian Forces in robust peacekeeping or military operations abroad. Although the core of that collection would be the Department of National Defence, and indeed would be Canadian Forces or allies in theatre, nonetheless a human intelligence agency could collect political intelligence usefully on the background of adjacent countries. In Afghanistan at the moment, clearly Canadian Forces will not gather information inside Pakistan although it might be useful to have human intelligence inside Pakistan.

We might gather intelligence on our friends. Historically, the way intelligence works is something like this: You want strategic intelligence on your enemies and diplomatic intelligence on your friends because they are the people you interact with. However, it is not an entirely safe or wise process to gather secret intelligence on your friends because if it blows up in your face, it causes difficulties. States are generally willing to assume that their friends are reading their communications and they are willing to live with that particular threat. They are less happy if they think their friends are running agents against them.

Finally, there are general issues. In effect, a general purpose and human intelligence service gathers lots of different material. We cannot predict what material will be of use, to use or trade. That might be the meat and potatoes of what an intelligence agency produces. If we look at what kind of intelligence the Canadian government can obtain that is of direct immediate interest to the actions of the Canadian government or policy, it is clear that a foreign intelligence service will be able to provide only some answers. For what it is worth, one is driven toward the conclusion that the strongest arguments in favour of developing a human intelligence service for Canada are those that say, we are doing it to reduce our reliance on our allies, to have a greater check on what they provide us and to acquire some information for trading. In that way, they can give us information and we can give them information. Judging from the way that normal Canadian governments function, it is by no means clear that a

Enfin, du point de vue historique, il est clair que le renseignement humain peut contribuer à la résolution de certains problèmes, même s'il s'agit d'une source de renseignements très variable. Je veux dire par là que, dans le passé, nous avons obtenu les pires rapports de cette source, et je dirais aussi les meilleurs, même si c'est rare. Lorsqu'il est à son meilleur, un agent en place peut fournir de meilleurs renseignements que les renseignements de transmissions, même si la chose est rare. Quel genre de besoins le Canada a-t-il auxquels il puisse répondre en recueillant des renseignements humains?

L'un de ces besoins découle de la possibilité d'actes terroristes : il s'agit de recueillir des renseignements sur les activités terroristes à l'étranger, même si, à cet égard, le SCRS pourrait tout à fait être la source qui s'occuperait de ce dossier, et ainsi le besoin de fournir des renseignements aux Forces canadiennes dans le cadre de solides opérations militaires ou de maintien de la paix à l'étranger. Même si le ministère de la Défense nationale était la principale organisation à effectuer la collecte de renseignements, et, en fait, ce serait les Forces canadiennes ou les alliés dans le théâtre des opérations, un organisme de renseignement humain pourrait faire la collecte de renseignements utiles sur la situation politique des pays adjacents. En ce moment, en Afghanistan, il est clair que les Forces canadiennes ne recueillent pas d'information au Pakistan, même s'il serait utile de faire la collecte de renseignements humains au Pakistan.

Nous pourrions recueillir des renseignements sur nos amis. Dans le passé, le renseignement a fonctionné comme suit : on recueille des renseignements stratégiques sur ses ennemis et des renseignements diplomatiques sur ses amis, parce qu'il s'agit des personnes avec lesquelles on interagit. Cependant, il n'est pas tout à fait sécuritaire ou sage de procéder à la collecte de renseignements secrets sur ses amis, parce que si cela vous éclate au visage, il y a des problèmes. Les États sont généralement prêts à présumer que les États amis interceptent leurs communications, et ils sont prêts à vivre avec cette menace particulière. Ils sont moins contents lorsqu'ils pensent que leurs amis ont des agents qui travaillent contre eux.

Enfin, il y a des problèmes d'ordre général. En réalité, un service d'usage général et de renseignement humain réunit beaucoup de documents différents. Nous ne sommes pas en mesure de prédire quels documents sont utilisés, que ce soit à nos propres fins ou aux fins d'échange avec d'autres pays. C'est peut-être la production ordinaire des organismes de renseignement. En ce qui concerne le genre de renseignement que le gouvernement canadien peut obtenir et qui est d'un intérêt direct par rapport à ses mesures ou politiques, il est clair qu'un service de renseignement étranger ne sera en mesure de fournir que certaines réponses. Ainsi, on est poussé à conclure que les meilleurs arguments en faveur de la mise sur pied d'un service de renseignement humain au Canada sont ceux selon lesquels nous allons de cette façon réduire notre dépendance envers nos alliés, pouvoir mieux vérifier ce qu'ils nous fournissent et obtenir certains renseignements que nous allons pouvoir utiliser comme

human intelligence service will provide a huge amount of material on a daily basis to the government.

This analysis suggests that it would be an effective way for the Canadian government to think about dealing with issues of intelligence. The point would be to follow a multi-pronged strategy. One of the first things should be to improve our collection of open source and official intelligence. It is plausible that we could improve the collection of intelligence specifically on our friends by having the Department of Foreign Affairs and International Trade work more at acquiring political intelligence. We can focus on analyzing and distributing the intelligence that we have, more effectively than we do, although one faces the question of the following: If it is truly important to gather and analyze intelligence, why do the users not demand that we do more of that? My answer is that the users do not demand more of it in part because they have no experience in what they can obtain from it. In other words, the more experience they have, perhaps the more likely they are to use it.

Clearly an improvement in our intelligence on internal security threats at home can be done abroad through CSIS, more than anyone else. Finally, in that context, one can make an argument that a human intelligence service would give us a useful improvement in our ability to gather information on problems in the world that would be of use to the government. Also, it would increase our bargaining position in acquiring information and gathering the whole story from our allies as well.

Across the board, we can make a case that Canada would gain from maintaining a relatively medium-sized human intelligence agency focused on foreign intelligence. I am not certain where it would be best placed. Historically, it is problematic to place human intelligence agencies within security services. However, especially in the early days of any such organization, it might be an acceptable beginning point.

I emphasize that the real issue is getting something you can use — knowledge for action. In many ways, the question we need to ask is: What kind of actions does the Canadian state conduct that it could gain from having intelligence on?

**Gavin Cameron, as an individual:** It seems that when we consider foreign intelligence capability for Canada, we ask two questions. First, does Canada need a foreign intelligence capability? That seems to be a much more fundamental

monnaie d'échange. Ainsi, ils vont pouvoir nous fournir des informations, et nous allons pouvoir leur en fournir. Si l'on en juge par la manière dont les gouvernements fonctionnent habituellement au Canada, il n'est en aucun cas clair qu'un service de renseignement humain va fournir quotidiennement d'énormes quantités de documents au gouvernement.

Cette façon d'analyser les choses donne à penser que ce serait une façon efficace pour le gouvernement canadien de réfléchir au sujet de la manière de régler les questions liées au renseignement. L'idée, ce serait de suivre une stratégie à plusieurs volets. Une des premières choses à faire, ce serait d'améliorer nos méthodes de collecte de renseignements de sources ouvertes et de renseignements officiels. Nous pourrions probablement améliorer la collecte de renseignements portant précisément sur nos alliés en demandant au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international de travailler davantage à réunir des renseignements politiques. Nous pouvons nous concentrer sur l'analyse et la diffusion des renseignements qui sont en notre possession pour les rendre plus efficaces, même si on est confronté à la question suivante : s'il est vraiment important de recueillir et d'analyser des renseignements, alors pourquoi les utilisateurs ne nous demandent-ils pas de le faire davantage? Ma réponse, c'est que les utilisateurs n'en demandent pas davantage en partie parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils peuvent obtenir par là. En d'autres termes, plus ils auront d'expérience dans le domaine, plus ils seront susceptibles d'utiliser des renseignements.

Il est clair que l'amélioration du renseignement sur les menaces à la sécurité intérieure du pays peut être effectuée à l'étranger par l'intermédiaire du SCRS plus que n'importe quelle autre organisation. Enfin, dans ce contexte, on peut soutenir qu'un service de renseignement humain nous permettrait d'améliorer de façon utile notre capacité de recueillir des renseignements sur les problèmes qui existent dans le monde, renseignements qui seraient utiles au gouvernement. En outre, cela nous placerait dans une meilleure position pour négocier avec nos alliés et obtenir d'eux de l'information et qu'ils nous racontent tout ce qu'ils savent.

En général, on peut dire que le Canada profiterait de la mise sur pied d'un organisme de renseignement humain de taille moyenne qui serait axé sur le renseignement étranger. Je ne suis pas sûr du choix de l'organisation à laquelle il faudrait intégrer cet organisme. Dans le passé, nous avons pu constater que l'intégration d'organismes de renseignement humain aux services de sécurité posait problème. Cependant, ce pourrait être un point départ acceptable, surtout les premiers temps.

J'insiste sur le fait que le véritable enjeu, c'est d'obtenir des renseignements que nous puissions utiliser — des connaissances servant à agir. À de nombreux égards, la question que nous devons nous poser est la suivante : quel genre de choses le Canada fait-il sur lesquelles il serait avantageux pour lui d'obtenir des renseignements?

**Gavin Cameron, à titre personnel :** Il semble que lorsque nous abordons la question d'une capacité de renseignement étranger au Canada, nous posons deux questions. Premièrement, le Canada a-t-il besoin d'une capacité de renseignement étranger?



question. Second, if the answer to the first question is, yes, where should such a capability be based? Those two separate questions need to be addressed separately rather than together.

On the first question, whether Canada needs a foreign intelligence capability, realistically, this subject has been discussed extensively in the past few months. There seems to be a fairly strong consensus, and I agree with both Mr. Charters and Mr. Ferris that the answer to that question is, yes.

When we speak to foreign intelligence, we have to be clear what we mean. It is my view that foreign intelligence means economic or political issues of the sort that traditionally have been handled by the foreign affairs department. In that sense, Canada has a limited foreign intelligence capability through Foreign Affairs and International Trade Canada. The Communications Security Establishment, CSE, is also conducting communications intelligence, which has a foreign intelligence role. It is therefore the covert human intelligence component that seems to be missing from the Canadian foreign intelligence capability.

That missing component seems problematic for a number of reasons. First, we face an increasingly interconnected world, which means not only globalization but also that the distinction between security intelligence and foreign intelligence is not nice and clean. We cannot have foreign intelligence on one side of the equation and security intelligence on the other side because they blend into a grey area. We risk missing some of the picture if we exclude foreign intelligence.

As Mr. Ferris said, relying on allies as a source of information for foreign intelligence or other forms of intelligence raises two problems, and he talked about both: the reliability of sources that we have no means to verify and the ability of Canada over time to trade for information. I concur with both those assessments.

There is at least the strong possibility that a range of Canadian actors suffer a gap. Industry is the obvious example but a range of other Canadian actors would benefit from a greater level of foreign intelligence. As has been mentioned, Canada is the only major power not to have a foreign intelligence agency in some form, whether integrated or separate. That, in itself, is not an argument for having a capability. The fact that we are the only country that does not have a foreign intelligence agency does not necessarily mean that we should have one. It does, however, raise the question of what others see that we do not. My conclusion is that Canada needs a heightened foreign intelligence capability.

Cette question semble être beaucoup plus fondamentale. La deuxième, si la réponse à la première est oui, c'est : où devrait-on loger cette capacité? Il s'agit de deux questions différentes, auxquelles il faut répondre à part plutôt qu'ensemble.

Pour ce qui est de la première question, celle de savoir si le Canada a besoin d'une capacité de renseignement étranger, pour être réaliste, on a beaucoup parlé de ce sujet au cours des derniers mois. Il semble y avoir un consensus assez fort, et je suis d'accord avec M. Charters et M. Ferris pour dire que la réponse à cette question, c'est oui.

Lorsque nous parlons de renseignement étranger, nous devons expliquer clairement ce que nous voulons dire. À mon sens, le renseignement étranger, ce sont les questions économiques ou politiques du genre dont s'est occupé dans le passé le ministère des Affaires étrangères. À cet égard, le Canada dispose d'une capacité limitée de renseignement étranger par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Le Centre de la sécurité des télécommunications ou CST effectue aussi des activités de collectes de renseignements de transmissions, ce qui suppose qu'il joue un rôle lié au renseignement étranger. Il semble donc que c'est le volet de renseignement humain secret qui fait défaut à la capacité de renseignement étranger du Canada.

Ce volet manquant semble poser problème pour un certain nombre de raisons. Premièrement, le monde dans lequel nous vivons est de plus en plus un monde de communications, ce qui signifie non seulement que la mondialisation fait son œuvre, mais aussi que la distinction entre le renseignement de sécurité et le renseignement étranger n'est pas tout à fait claire. Nous ne pouvons pas mettre le renseignement étranger d'un côté de l'équation, et le renseignement de sécurité de l'autre, parce que ces deux types de renseignements se fondent dans une zone grise. Nous risquons de passer à côté de certains éléments de l'ensemble si nous excluons le renseignement de sécurité.

Comme M. Ferris l'a dit, le fait d'utiliser nos alliés comme source d'information et de renseignements étrangers ou d'autres formes de renseignements pose deux problèmes, et il a parlé des deux : la fiabilité de sources que nous n'avons aucun moyen de vérifier et la capacité du Canada d'échanger les renseignements avec ses alliés au fil du temps. Je suis d'accord avec ces deux constats.

Il y a à tout le moins la possibilité importante qu'une lacune porte préjudice à un éventail d'intervenants canadiens. L'exemple évident, c'est l'industrie, mais il y a tout un éventail d'autres intervenants canadiens qui feraient partie de l'amélioration du renseignement étranger. Comme on l'a mentionné, le Canada est la seule puissance importante qui ne dispose pas d'un quelconque organisme de renseignement étranger, que ce soit un organisme intégré ou à part entière. Voilà qui, en soi, n'est pas un argument en faveur de la création de cette capacité. Le fait que nous soyons le seul pays à ne pas disposer d'un organisme de renseignement étranger ne veut pas nécessairement dire que nous devrions en avoir un. Cela soulève cependant la question de savoir ce que les autres voient que nous ne voyons pas. Ma conclusion, c'est que le Canada a besoin d'une capacité de renseignement étranger renforcée.

On the second question about where the needed foreign intelligence agency should be based, we have three obvious options. First, if the answer to the first question is that we need an enhanced capability of the status quo, that answer is a non-option. The second option would be an expanded role for CSIS, which politically at the moment has the most traction. The third option would be a new foreign intelligence agency, probably under Foreign Affairs Canada. Likely, the model would be similar to the Secret Intelligence Service, SIS, in the U.K. Of the two options that I have not ruled out, like any good academic I like to sit on the fence. There are pros and cons for both. There is not one single, clear-cut good answer.

My preferred option is the CSIS option. As Mr. Ferris suggested, initially, it would be a quicker and easier means of getting the capability up and running. Currently, CSIS handles intelligence overseas as it impinges on Canada's security and, therefore, some capability exists. If we talk about the lines blurring between foreign intelligence and security intelligence, that would seem to suggest that there is some merit in having the two capabilities within one organization, at least initially.

On the other hand, Foreign Affairs and International Trade Canada does not gather intelligence in the covert sense. However, it works extensively to cultivate individuals as sources of information on an overt and legal basis. The logic is that it would mean spending years building a capacity from the ground up if we chose the foreign affairs option, or it would mean taking expertise from elsewhere in Canada's security and intelligence community. That last argument is somewhat of a red herring. If we decide that we want Canada a foreign affairs capability, then we will spread the personnel in the security and intelligence community more thinly no matter where the agency is located. That is unavoidable. Therefore, the argument that it is a compelling reason to place such an organization in CSIS does not entirely convince me.

However, the argument that the Minister of Foreign Affairs and the department are the ones that conduct foreign policy in a way that the Minister of Public Safety does not seems to be a more convincing argument that would lead one toward the Department of Foreign Affairs and International Trade.

Regarding the pros and cons on both sides, two principal arguments are made against expanding the role of CSIS into foreign intelligence. The first is that domestic intelligence and foreign intelligence are different and require different strategies and skills. That might be true in terms of some of the people one would choose to recruit. I am less convinced that is true in terms of training and techniques between those two types of intelligence.

Pour ce qui est de la deuxième question, celle de savoir où il faudrait loger l'organisme de renseignement étranger dont nous avons besoin, nous avons trois options évidentes. Premièrement, si la réponse à la première question est que nous avons besoin d'une capacité renforcée par rapport au statu quo, la réponse est une option qui n'en est pas une. La deuxième option, ce serait d'étendre le rôle du SCRS, ce qui, sur le plan politique, a le plus de chance de se concrétiser à l'heure actuelle. La troisième option, ce serait la création d'un organisme de renseignement étranger qui relèverait probablement d'Affaires étrangères Canada. Il est probable que le modèle utilisé serait semblable à celui du Secret Intelligence Service ou SIS du Royaume-Uni. Pour ce qui est des deux options que je n'ai pas écartées, comme tout bon universitaire, j'aime me situer entre les deux. Les deux ont des avantages et des inconvénients. Il n'y a pas qu'une seule bonne réponse claire.

Mon option préférée, c'est celle du SCRS. Comme M. Ferris l'a laissé entendre, au départ, ce serait le moyen le plus rapide et le plus efficace de mettre cette capacité en branle. À l'heure actuelle, le SCRS s'occupe à l'étranger du renseignement qui a trait à la sécurité du Canada, et, ainsi, il existe une certaine capacité dans le domaine. Si nous parlons de frontières qui ne sont pas claires entre le renseignement étranger et le renseignement de sécurité, il semblerait que le fait de loger les deux capacités au sein de la même organisation ait un certain mérite, du moins au départ.

Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ne recueille cependant pas de renseignements secrets. Par contre, il travaille intensivement à entretenir des liens avec des gens qui sont des sources d'information, de façon ouverte et légale. Logiquement, si nous choisissons l'option des affaires étrangères, cela signifierait qu'il faudrait passer des années à mettre sur pied une capacité à partir de rien, ou encore qu'il faudrait prendre l'expertise ailleurs dans le milieu de la sécurité et du renseignement du Canada. Présenter ce dernier argument revient un peu à noyer le poisson. Si nous décidons de nous doter d'une capacité au sein des affaires étrangères, alors nous allons répartir encore davantage le personnel du milieu de la sécurité et du renseignement, peu importe où nous logeons cet organisme. C'est inévitable. Ainsi, l'argument selon lequel il s'agit d'une raison convaincante pour intégrer une telle organisation au sein du SCRS n'est pas tout à fait convaincant à mes yeux.

Cependant, l'argument selon lequel le ministre des Affaires étrangères et son ministère s'occupent des politiques étrangères, alors que le ministre de la Sécurité publique ne le fait pas, semble être un argument plus convaincant qui peut pousser à opter pour le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international.

En ce qui concerne les avantages et les inconvénients des deux côtés, on présente deux arguments principaux contre le fait d'étendre le rôle du SCRS au renseignement étranger. Le premier argument, c'est que le renseignement intérieur et le renseignement étranger sont deux choses différentes qui exigent l'adoption de stratégies différentes et des compétences différentes. C'est peut-être vrai en ce qui concerne le choix des personnes recrutées. Je ne suis pas aussi sûr que c'est vrai en ce qui concerne la formation et les techniques propres à ces deux types de renseignement.



The second key argument is that there is a risk of a high ethical price and a loss of access if foreign intelligence and security intelligence are merged in one organization — particularly if it means breaking foreign laws or other conventions, for example. That argument does not seem to me to be convincing. Canadian norms matter immensely, and it does not seem beyond the realm of possibility that we could constrain a foreign intelligence organization to abide by Canadian norms.

What is important is that we have a Canadian foreign intelligence capability up and running as quickly as possible. That seems to be the reason to argue for expanding the role of CSIS, amending the CSIS Act and altering the oversight regime for CSIS rather than creating from scratch a new agency complete with a legislative and oversight regime. It is an instrumental perspective on why one option is better than the other, rather than it being a clear-cut decision on other grounds, from my perspective.

**James Gould, as an individual:** I will speak to two issues: Foreign intelligence in general, by which I mean the utility of foreign intelligence and Canada's need for it; and the suggestion of the extension of a foreign intelligence mandate within CSIS.

We are discussing today foreign intelligence and I take the point made by Dr. Cameron that it is not distinctly severed from security intelligence. Interestingly, it is best defined, I believe, by the CSIS Act, as "information or intelligence relating to the capabilities, intentions or activities of any foreign state or group of foreign states."

Canada needs foreign intelligence to inform the foreign policy decisions of the Prime Minister and the Minister of Foreign Affairs. Without clear, accurate, timely and objective intelligence, our decision-makers are groping; they do not have the necessary tools.

We need to ensure that Canada is not surprised by events as they unfold. I use the example of how useful a source or asset would have been in the Spanish prime minister's office during the fish war. Think of the issues we have today with China, if we were to have a high level contact, an asset somewhere in the government in China to provide us with information.

Then the question becomes: Do we need a separate organization or would the amendments to the CSIS Act be sufficient for our needs? If I can reflect quickly on what a foreign intelligence agency does, it provides all-source intelligence: it undertakes clandestine, human and technical operations to gather information; it works on the counterintelligence front; and it can employ covert action when the government deems that sort of

Le deuxième argument clé, c'est que nous risquons de subir une perte importante sur le plan éthique et sur le plan de l'accès, si le renseignement étranger et le renseignement de sécurité sont fusionnés en une seule organisation — surtout si cela signifie qu'il faut enfreindre les lois d'autres pays et ne pas respecter d'autres conventions, par exemple. Cet argument ne nous semble pas convaincant. Les normes canadiennes sont d'une importance capitale, mais il ne semble pas impossible que nous contraignions une organisation de renseignement étranger à respecter les normes canadiennes.

Ce qui est important, c'est que nous mettions en branle une capacité de renseignement étranger le plus rapidement possible au Canada. Voilà qui semble être une raison suffisante pour défendre le fait d'étendre le rôle du SCRS, de modifier la Loi sur le SCRS et de changer le régime de surveillance du SCRS plutôt que de créer de toutes pièces une nouvelle organisation dotée d'un régime législatif et de surveillance. Voilà un point de vue important sur les raisons qui font que l'une des options est meilleure que l'autre, plutôt qu'une décision claire fondée sur d'autres motifs, à mon sens.

**James Gould, à titre personnel :** Je vais aborder deux questions : le renseignement étranger en général, et j'entends par là l'utilité du renseignement étranger et le besoin du Canada de procéder à la collecte de renseignement étranger, et la proposition d'étendre le mandat du SCRS pour y intégrer le renseignement étranger.

Nous parlons aujourd'hui de renseignement étranger, et j'admets le point soulevé par M. Cameron, selon lequel le renseignement étranger n'est pas clairement distingué du renseignement de sécurité. Fait intéressant, c'est dans la Loi sur le SCRS que la chose est, selon moi, le mieux définie : « informations ou [...] renseignements sur les moyens, les intentions ou les activités d'un État étranger ou d'un groupe d'États étrangers ».

Le Canada a besoin du renseignement étranger pour éclairer le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères lorsqu'ils doivent prendre des décisions concernant les politiques étrangères. S'ils n'obtiennent pas en temps opportun des renseignements clairs, exacts et objectifs, nos décideurs avancent à tâtons; ils ne disposent pas des outils dont ils ont besoin.

Nous devons nous assurer que le Canada ne soit pas pris au dépourvu lorsque des événements se produisent. Je prends l'exemple du fait qu'il aurait été utile d'avoir une source ou un élément auprès du bureau du premier ministre espagnol pendant la guerre du poisson. Pensez aux enjeux actuels par rapport à la Chine; si nous avions un contact de haut niveau, un élément au sein du gouvernement de la Chine qui pourrait nous fournir des renseignements.

La question qui se pose ensuite, c'est : avons-nous besoin d'une organisation à part entière, ou quelques amendements apportés à la Loi sur le SCRS suffiraient-ils à combler nos besoins? Si je peux me permettre de dire quelques mots sur ce qu'un organisme de renseignement étranger fait, je dirais que ce genre d'organisme fournit des renseignements de toutes sources : il entreprend des opérations secrètes, humaines et techniques visant à recueillir de

thing necessary. I assume that Canada is only interested in the first two, analysis and collection. The third is already well addressed by CSIS; and I cannot believe that the Canadian people would want an agency of the government to undertake covert action as a matter of policy.

Canada needs top of the line, current intelligence analysis — not post-event, classified journalism — and clandestine collection from human sources or from technical means. The Privy Council Office analysts and the other analysis units are already at work in a number of government agencies: They can provide the analysis if provided with sufficient resources.

Can CSIS provide the intelligence we need or should we look at a different option? I have great misgivings about wrapping the foreign intelligence clandestine and technical collection role into the CSIS mandate. By so doing, we emulate a model that is not a savoury one. The late KGB and the other former East Bloc agencies were the most prominent examples of the union of the two roles.

CSIS is a security intelligence agency. They operate overseas in this capacity. Foreign intelligence is a different target, and the distinction between the two is important. It is not clearly defined but it is important.

Foreign intelligence collectors need to be accountable to the main clients. They need to be accountable to the Minister of Foreign Affairs and the Prime Minister, not the Minister for Public Safety. Foreign intelligence collectors must be connected closely with their main clients, so that they require tasking. The roll can be amended and updated frequently as events evolve.

Use of diplomatic cover is the norm in most intelligence agencies for a variety of reasons. Those assigned to these positions of collection must be part of the diplomatic environment for their own safety and to improve their effectiveness. From my personal experience abroad, in other embassies it is all too often easy to spot those persons who do not fit in.

It should be clear that I believe that any agency tasked with the collection of foreign intelligence must be attached to the Department of Foreign Affairs and International Trade — and, of course, this becomes the U.K. SIS or MI6 model. The Department of Foreign Affairs would provide the cover for these people to operate abroad. It has had years of experience sending people overseas to collect information and in providing policy-relevant information to decision makers.

l'information, il travaille du côté de la contre-ingérence et il peut effectuer des opérations secrètes lorsque le gouvernement juge que ce genre de chose est nécessaire. Je présume que le Canada n'est intéressé que par les deux premières activités, c'est-à-dire l'analyse et la collecte de renseignement. Le SCRS s'occupe déjà très bien de la troisième activité, et je ne croirais pas que la population du Canada souhaite créer un organisme du gouvernement chargé d'effectuer des opérations secrètes en matière de politiques.

Le Canada a besoin de pouvoir effectuer une excellente analyse des renseignements à jour — et non de faire du journalisme « secret » après les événements — et il va pouvoir faire en secret la collecte de renseignement de ressources humaines ou par des moyens techniques. Les analystes du Bureau du Conseil privé et d'autres unités d'analyse travaillent déjà auprès d'un certain nombre d'organismes gouvernementaux : ils peuvent effectuer l'analyse en question si on leur fournit les ressources suffisantes.

Le SCRS peut-il nous fournir les renseignements dont nous avons besoin, ou devrions-nous envisager une autre option? L'intégration des rôles de renseignement étranger secret et de collecte technique au mandat du SCRS me rend très perplexe. En faisant cela, nous nous trouverions à copier un modèle qui n'est pas un modèle de choix. Le KGB et les autres organismes du Bloc de l'Est étaient d'éminents exemples de la fusion des deux rôles.

Le SCRS est un organisme de renseignement de sécurité. Il effectue des opérations à l'étranger dans ce cadre. Le renseignement étranger est un objectif différent, et la distinction entre les deux est importante. Elle n'est pas clairement établie, mais elle est importante.

Les personnes chargées d'effectuer la collecte de renseignement étranger doivent rendre des comptes aux principaux clients. Elles doivent rendre des comptes au ministre des Affaires étrangères et au Premier ministre, et non au ministre de la Sécurité publique. Elles doivent entretenir des liens étroits avec leurs principaux clients, de façon à pouvoir répondre à leurs demandes. Le rôle peut être modifié et mis à jour fréquemment, en fonction des événements.

Le recours à une couverture diplomatique est la norme dans la plupart des organismes de renseignement, pour toutes sortes de raisons. Les personnes occupant ce genre de postes et effectuant la collecte de renseignement doivent faire partie du milieu diplomatique pour leur propre sécurité et pour être plus efficaces. D'après mon expérience personnelle à l'étranger, dans les autres ambassades, il est souvent trop facile de repérer les gens qui ne cadrent pas.

Je ne devrais laisser planer aucun doute sur le fait que je pense qu'un organisme chargé de la collecte de renseignement étranger devrait être lié au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international — et, bien sûr, nous adopterions alors le modèle du SIS du Royaume-Uni ou le modèle du MI6. Le ministère des Affaires étrangères offrirait la couverture dont ces personnes auraient besoin pour les opérations à l'étranger. Le ministère a des années d'expérience dans l'envoi de gens à l'étranger pour recueillir des renseignements et fournir de l'information pertinente aux décideurs, en matière de politiques.



Many professionals see an embassy abroad as an intelligence collection platform. Diplomatic reporting is often construed as overt, but classified, intelligence information. Note that I said attached to and not part of. The Department of Foreign Affairs must be kept at arm's length lest the collection and production of the objective and policy-neutral intelligence gathering be tainted by the departmental need to produce policy advice to the minister and Prime Minister.

It might also be suggested that the Department of Foreign Affairs could conduct clandestine intelligence collection operations abroad already without the need for new or amended legislation — a not unimportant security consideration.

While pondering your recommendation and preparing your report over the coming months, you must be aware that setting out to collect foreign intelligence poses dangers, and your decisions must take into account the downside. The process will be costly. In some places, lives will be at risk — and not only the lives of those persons who are the assigned collectors.

Canada's international reputation will be at stake. Pennies cannot be saved. The United States devotes over \$30 billion a year to its intelligence programs. If we work on the 10-to-1 rule — they are 10 times bigger than we are — I do not think we would suggest that we will receive \$3 billion for intelligence collection; however, the costs almost certainly will be higher than we can foresee at the moment.

It will not be timely. As has been said, it may take a decade before we can find or develop agents, assets or sources in places where we need them.

There will be failures. The goal of foreign intelligence is to eliminate surprises. This can never be certain. You only have to think of Pearl Harbour, the Yom Kippur war in 1973 and September 11, 2001. It does not always work. Foreign intelligence collection must be undertaken in secrecy. Despite calls for government openness and transparency, human intelligence collection, agent running and other collection methods must be conducted in the shadows. Finally, you must recognize, we will be caught. That is a certainty. Human collection is an unpleasant business. Despite Minister Day's statement, laws will be broken, not Canadian laws but laws of other countries. If Canada becomes involved in this sort of collection, we seek individuals who can be convinced by honourable or foul means to betray their country, ideals and friends. How will the Canadian public react to revelations that Canadians have blackmailed, bribed,

Bon nombre de professionnels voient les ambassades comme des plates-formes pour la collecte de renseignement. Les rapports diplomatiques sont souvent vus comme étant officiels, alors qu'ils contiennent des renseignements classifiés. Remarquez que j'ai dit « lié », et non « faire partie ». Il faut faire en sorte que le ministère des Affaires étrangères n'intervienne pas, si l'on veut que la collecte et la diffusion de renseignements restent objectives et neutres sur le plan des politiques, et ne soient pas biaisées par l'exigence pour le ministère de donner des conseils stratégiques au ministre et au premier ministre.

Vous pourrez aussi proposer que le ministère des Affaires étrangères effectue des opérations de collecte de renseignement secret à l'étranger sans qu'il soit nécessaire d'adopter une nouvelle loi ou de modifier une loi existante — considération qui n'est pas sans importance sur le plan de la sécurité.

Lorsque vous réfléchirez à votre recommandation et rédigerez votre rapport, au cours des mois qui viennent, gardez en tête que la collecte de renseignement étranger présente certains dangers et que vos décisions doivent tenir compte des inconvénients. Le processus sera coûteux. Dans certains endroits, des vies seront en jeu — et pas seulement les vies des personnes chargées de la collecte de renseignement.

La réputation du Canada à l'échelle internationale sera aussi en jeu. Ce n'est pas le moment de chipoter. Les États-Unis consacrent plus de 30 milliards de dollars par année aux programmes de renseignement. Si nous nous fondons sur la règle de 10 pour 1 — le pays est dix fois plus gros que le Canada — je ne pense pas que nous laisserions entendre que nous allons obtenir trois milliards de dollars pour la collecte de renseignement. Cependant, les coûts vont presque certainement être plus élevés que ce nous pouvons envisager à l'heure actuelle.

Les choses ne vont pas se dérouler rapidement. Comme on l'a déjà dit, il va peut-être falloir dix ans pour que nous puissions trouver et former des agents, des éléments ou des sources là où nous avons besoin d'eux.

Il va y avoir des échecs. L'objectif du renseignement étranger, c'est d'éliminer les surprises. On ne peut jamais être sûr d'y parvenir complètement. Il n'y a qu'à songer à Pearl Harbour, à la guerre du Yom Kippour en 1973 et aux événements du 11 septembre 2001. Ça ne fonctionne pas toujours. La collecte de renseignement étranger doit s'effectuer dans le secret. Malgré les pressions pour que le gouvernement agisse de façon ouverte et transparente, la collecte de renseignement humain, la formation des agents et les autres méthodes de collecte doivent s'effectuer dans l'ombre. Enfin, vous devez savoir que nous allons nous faire prendre. C'est certain. La collecte de renseignement humain n'est pas une tâche agréable. Malgré les déclarations du ministre Day, on va enfreindre des lois, pas des lois canadiennes, mais des lois d'autres pays. Si le Canada entreprend d'effectuer ce genre de collecte de renseignement, nous allons chercher à convaincre des

threatened, seduced or otherwise coerced people to provide information to us? There will be political fallout.

Should Canada move forward? Is it worth the risk when results cannot be certain? We should take on this challenge even if we are only moderately successful. Not only will our decision-makers receive Canadian produced and generated foreign intelligence but it will ensure our continued place with our allies and share the intelligence they collect.

**Senator Zimmer:** Interesting, and thank you for your presentations. You wish to attach this capability to CSIS. Mr. Gould, you suggested a new agency.

You have identified the costs. \$3 billion, if we use one tenth of the amount the United States spends. More importantly, what are the major political and economic risks with a separate agency and how would they relate to CSIS?

**Mr. Gould:** I am not sure the risks would be different depending on other sources. It is a risk to Canada and its reputation. We are perceived, in many quarters, as the good guys. We have not done this before and suddenly we do. We will be caught, whether next week, or 10 years from now. It will happen. The risk is to Canada's international reputation. There will be a political cost in Canada to the government when Canadians wake up and see we are doing something unpleasant.

The potential risks would not differ, whether it is an agency attached to the Department of Foreign Affairs or an expanded CSIS mandate.

**Senator Zimmer:** What would you see as the benefits, and do they outweigh the risks?

**Mr. Gould:** In my mind they do. I have been a foreign service officer for 30 years and involved in foreign intelligence for 10 to 12 of those years. Our decision-makers need the best information available to make decisions. For example, do we or do we not go into Iraq? That decision was tough. Did we have all the information available? We, as the Department of Foreign Affairs, the Department of National Defence and CSIS gave the ministers the best information we had. Was it everything we might have had? Did we obtain everything from our allies that we might have gotten? I do not know. Would we receive more? If we trade, we receive more. If we provide a service to the United States and the U.K., providing intelligence on country Y, they will be more open to sharing on country X.

gens de trahir leur pays, leurs idéaux et leurs amis par des moyens honorables ou non. Comment la population canadienne réagira-t-elle lorsqu'elle apprendra que des Canadiens ont fait du chantage, ont distribué des pots-de-vin, ont fait des menaces, ont séduit ou convaincu d'une manière ou d'une autre les gens à nous fournir des renseignements? Il y aura des retombées politiques.

Le Canada devrait-il aller de l'avant? Le jeu en vaut-il la chandelle, même si nous ne pouvons être certains d'obtenir des résultats? Nous devrions relever ce défi même si nous ne devons connaître qu'un succès modéré. Non seulement nos décideurs obtiendront-ils des renseignements étrangers produits et générés par des Canadiens, mais nous allons aussi nous assurer de continuer d'occuper la même place auprès de nos alliés et de partager les renseignements qu'ils collectent.

**Le sénateur Zimmer :** Intéressant. Merci, de vos exposés. Vous souhaitez lier cette capacité au SCRS. Monsieur Gould, vous avez proposé la création d'une nouvelle organisation.

Vous avez déterminé ce qu'il en coûterait — trois milliards de dollars —, si nous dépensons le dixième de ce que les États-Unis dépensent. Ce qui est plus important, cependant, c'est la question des risques politiques et économiques si l'organisme est rattaché au SCRS?

**M. Gould :** Je ne suis pas sûr que les risques seraient différents en fonction d'autres sources. C'est le Canada qui est confronté à un risque, notamment pour sa réputation. On nous perçoit, dans de nombreuses régions, comme faisant partie des bons. Nous n'avons jamais ce que nous nous proposons de faire, et tout à coup, nous allons le faire. Nous allons nous faire prendre, que ce soit la semaine prochaine ou dans dix ans. Ça va se produire. Le risque, c'est une atteinte à la réputation du Canada dans le monde. Au Canada, le gouvernement fera face à un coût politique lorsque les Canadiens se réveilleront et se rendront compte que nous nous occupons d'une tâche désagréable.

Les risques ne sont pas différents selon que nous créons un organisme lié au ministère des Affaires étrangères ou que nous étendons le mandat du SCRS.

**Le sénateur Zimmer :** Selon vous, quels sont les avantages, et ces avantages ont-ils plus de poids que les risques?

**M. Gould :** À mon avis, oui. J'ai été agent du service extérieur pendant 30 ans, et je me suis occupé du renseignement étranger pendant dix à douze ans, là-dessus. Nos décideurs ont besoin d'avoir accès aux meilleurs renseignements possibles lorsqu'ils doivent prendre des décisions. Par exemple, nous nous sommes demandé s'il fallait ou non aller en Irak? Ça a été une décision difficile. Disposons-nous de toute l'information accessible? Nous, au ministère des Affaires étrangères, au ministère de la Défense nationale et au SCRS, avons fourni au ministre les meilleurs renseignements qui étaient en notre possession. Leur avons-nous fourni tout ce que nous aurions pu avoir? Avons-nous obtenu de nos alliés tout ce que nous aurions pu obtenir? Je ne sais pas. Pourrions-nous obtenir davantage? Si nous effectuons des échanges, oui. Si nous offrons un service aux États-Unis et au Royaume-Uni, si nous leur fournissons des renseignements sur le pays Y, ils seront davantage prêts à partager les renseignements dont ils disposent sur le pays X.



**Senator Zimmer:** Mr. Ferris referred to trade information. Of information that is gained by other countries about Canada and even though we have nothing to trade, do they share?

**Mr. Gould:** Yes, senator.

**Senator Zimmer:** Would they share to the same extent if we were able to trade some our information that we have and they need?

**Mr. Gould:** We would probably obtain more information. I was the liaison officer in Washington for three years dealing with the American agencies in trading information. The more we have, the more we receive.

**Senator Zimmer:** We are a passive society, and in some ways we do not progress on this. If it does happen and we create a new agency, we will create a reputation, maybe positive or negative. In the end, it may be good to have the image that we protect our country.

**Mr. Gould:** It is almost irrelevant whether you collect intelligence with a separate agency or with CSIS. It is the collecting.

**Senator Zimmer:** What lessons can we draw from the establishment of a successful foreign agency such as MI6 and the Central Intelligence Agency, CIA?

**Mr. Gould:** The British have been doing this for five hundred years. The Americans have been doing it for five decades or more. I hope, as friends and allies, they would assist us with advice, guidance and training, and that would involve lessons learned from their mistakes.

We would want to avoid the covert action side. Both the Americans and British have been involved in covert actions in the past and those are unpleasant. Canadians do not want covert actions, nor does the government need them. They are good friends and want to help us.

**Senator Zimmer:** Do you think the current systems of review and accountability are sufficient? Is more review oversight required, Mr. Charters?

**Mr. Charters:** The existing mechanisms for review are adequate for the kinds of things we are doing currently. If the mandate of CSIS were to expand, the review mechanism would need to be modified to take that expanded mandate into account.

You could not move into the foreign intelligence area without some greater degree of scrutiny, to provide the accountability expected by the government and population.

**Le sénateur Zimmer :** M. Ferris a parlé d'échange d'information. Est-ce que les autres pays qui obtiennent de l'information sur le Canada nous en font part, même si nous n'avons rien à échanger?

**M. Gould :** Oui, sénateur.

**Le sénateur Zimmer :** Partageraient-ils autant d'information avec nous si nous étions en mesure de leur fournir en échange une partie de notre information, ce dont ils ont besoin?

**M. Gould :** Nous obtiendrions probablement davantage d'information. J'ai été agent de liaison à Washington pendant trois ans, et j'ai eu affaire à des organismes américains qui échangeant de l'information. Plus nous avons d'information, plus nous en recevrons.

**Le sénateur Zimmer :** Nous sommes une société passive, et, à certains égards, nous n'arrivons pas à changer cette situation. Si nous finissons par créer un nouvel organisme, nous allons nous faire une réputation, qui sera peut-être positive, peut-être négative. Au bout du compte, ce serait peut-être une bonne idée de donner l'impression que nous protégeons notre pays.

**M. Gould :** La question de savoir si nous allons recueillir des renseignements au sein d'un organisme à part entière ou au sein du SCRS n'a pratiquement aucune importance. Ce qui importe, c'est de recueillir des renseignements.

**Le sénateur Zimmer :** Quelles leçons pouvons-nous tirer de l'établissement d'organismes étrangers qui ont été un succès, par exemple MI6 et la Central Intelligence Agency, ou CIA?

**M. Gould :** Les Britanniques effectuent ce genre d'activité depuis 500 ans. Les Américains le font depuis 50 ans ou peut-être davantage. J'espère, puisque ce sont nos amis et nos alliés, qu'ils nous aideraient en nous donnant des conseils, en nous orientant et en nous offrant de la formation, et cela supposerait qu'ils nous communiquent les leçons qu'ils ont tirées lorsqu'ils ont fait des erreurs.

Nous souhaiterions éviter le volet des opérations secrètes. Les Américains et les Britanniques ont effectué des opérations secrètes dans le passé, et ce genre d'opérations est désagréable. Les Canadiens n'en veulent pas, pas plus que le gouvernement en a besoin. Ce sont de bons amis qui sont prêts à nous aider.

**Le sénateur Zimmer :** Pensez-vous que les systèmes actuels d'examen et de reddition de comptes sont adéquats? Faut-il davantage d'examins de surveillance, monsieur Charters?

**M. Charters :** Les mécanismes d'examen existants sont adéquats pour le genre de choses que nous faisons à l'heure actuelle. Si le mandat du SCRS devait être étendu, le mécanisme d'examen devrait être modifié pour en tenir compte.

Il serait impossible de commencer à effectuer des activités de renseignement étranger sans assurer un examen plus approfondi, de façon à rendre des comptes comme le souhaite le gouvernement et la population.

I would go further and be clear. We are talking about review, not oversight. Oversight involves managing the direction of the services. We have not gone that route in Canada. I would limit it to a review process.

**Mr. Cameron:** I concur with that and also with what Mr. Gould said. Clearly, we are not talking about a foreign intelligence capability that expands to covert actions. The oversight mechanism would need to be expanded and reworked but not built from the ground up. In the same way that we are talking about building on the existing strengths in some respects with the foreign intelligence capability but also the organizational basis on which we try to achieve that, the same basic idea, as a concept, applies to the review mechanism.

**Mr. Ferris:** I will begin by saying that the best solution, although it is not immediately practicable, is to have a foreign intelligence service distinct from a security intelligence service.

However, I do not see that as being practical in Canada at all. As a short-term means to develop a capability, I would recommend or support having it based in CSIS, as it stands. In the long run there are problems with having two institutions, which must operate by different legal regimes, working within the same institution. A foreign-intelligence-gathering agency will not be able to function according to the Charter or according to Canadian law abroad. It will do some things that we, as private citizens, would disapprove of. In the case of a foreign intelligence service based inside CSIS, any review system set up must recognize that it must look at external actions in a different light than it looks at internal actions. The review system will need to apply double standards, which will require a change in mentality and, possibly, a change in instructions to a review system.

In the long run, the best bet would be an entirely distinct system but there is no practical way to get there in the short term.

**Senator Zimmer:** Are you of the opinion that components of the Privy Council Office that engage in intelligence activities should be included as well in the review process?

**Mr. Ferris:** Do you mean analytical functions and the Communications Security Establishment as well?

**Senator Zimmer:** Yes.

**Mr. Ferris:** Analytical functions presumably can be reviewed and present no problem. The CSE is more complicated and needs a different kind of review system because it works in close relationship with international partners. Therefore, the ability of any Canadian review system to function will be seriously constrained. Within some limits of the review, the process for

J'irais plus loin et j'éclaircirais la question. Nous parlons d'examen, et non de surveillance. La surveillance consiste à gérer la direction des services. Nous n'avons pas suivi cette voie au Canada. Je m'en tiendrais à un processus d'examen.

**M. Cameron :** Je suis d'accord avec ça, ainsi qu'avec ce que M. Gould a dit. Il est clair que nous ne sommes pas en train de discuter d'une capacité de renseignement étranger qui inclut des opérations secrètes. Le mécanisme de surveillance devrait être étendu et retravaillé, mais il ne serait pas nécessaire d'en créer un nouveau de toutes pièces. Tout comme nous parlons, en ce qui concerne la capacité de renseignement étranger, de tirer parti des bons éléments qui existent à certains égards, et aussi du fondement organisationnel à partir duquel nous voulons réaliser cela, la même idée fondamentale s'applique au mécanisme d'examen.

**M. Ferris :** Je vais commencer par dire que la meilleure solution, même si elle n'est pas immédiatement applicable, ce serait d'avoir un service de renseignement étranger distinct du service de renseignement de sécurité.

Cependant, je ne vois pas du tout cette solution comme étant pratique pour le Canada. Comme moyen temporaire de mettre sur pied une capacité, je recommanderais que le service de renseignement étranger fasse partie du SCRS, sans modification, ou je serais en faveur de cette idée. À long terme, le fait qu'il y ait deux institutions encadrées par des régimes législatifs différents au sein de la même institution pose problème. L'organisme de collecte de renseignement étranger ne sera pas en mesure de fonctionner à l'étranger dans le respect de la Charte ou des lois canadiennes. Cet organisme fera des choses que nous, les citoyens, condamnons. En ce qui concerne un service de renseignement étranger faisant partie du SCRS, tout système d'examen qui sera mis en place devra tenir compte de la nécessité d'envisager les opérations extérieures comme étant différentes des opérations effectuées au pays. Le système d'examen devra faire deux poids deux mesures, ce qui supposera un changement de mentalité, et, éventuellement, une modification des directives données aux responsables de ce système d'examen.

À long terme, nous serions plus avisés de mettre sur pied un système tout à fait distinct, mais il n'y a aucun moyen pratique d'y arriver à court terme.

**Le sénateur Zimmer :** Pensez-vous que les éléments du Bureau du Conseil privé qui participent aux activités de renseignement devraient participer aussi au processus d'examen?

**M. Ferris :** Parlez-vous aussi des fonctions d'analyse et du Centre de la sécurité des télécommunications?

**Le sénateur Zimmer :** Oui.

**M. Ferris :** On peut présumer qu'il est possible de faire l'examen des fonctions d'analyse et qu'elles ne présentent aucun problème. Le CST est plus complexe, et cette situation exige un système d'examen d'une espèce différente, parce que le Centre travaille en collaboration étroite avec des partenaires internationaux. Ainsi, la capacité de fonctionnement de tout



the CSE would be appropriate but could not go as far as it can with CSIS.

**Mr. Charters:** You need to look at the existing mechanism of the CSE and determine whether the job performed by the commissioner is sufficient. I am not in a position to say whether that person is doing a good job because I do not know. If a good job is not being done, then we need another mechanism. I am not in a position to say that the existing review mechanism is not working.

**Mr. Gould:** I agree with my colleagues that the situation of the CSE is sufficiently complicated. If the mandate were to be expanded such that they were to become more operationally oriented than they are today, let us take a look at the mandate and review the mechanism again.

**Senator Atkins:** I would like to go back to the ABC's. There is a great deal of confusion between security intelligence and foreign intelligence. Why does this confusion exist? What can be done to clarify it?

**Mr. Ferris:** The function of security intelligence is, in essence, to deal with threats to internal security, whether they have a foreign link. Foreign intelligence is any kind of intelligence gathered on any topic outside our own country. The subject matter tends to be military, political and economic. Security intelligence deals with an internal threat. To confuse matters, security services often operate abroad. When dealing with a internal threat that has international connotations, they can pursue it abroad. Foreign intelligence services deal with security threats based abroad as well. The issue, to a large degree, is the kind of problem they are gathering information on. If the problem ultimately focuses on their home territories, then it is security. If the problem deals with people based outside, then it is foreign intelligence.

**Senator Atkins:** Is there a way to clarify it in the minds of the public?

**Mr. Ferris:** Security intelligence can be clearly differentiated. As for the rest, everyone understands the difference between spies and code-breakers. It might be helpful to understand the difference between them and the people who collect intelligence through imagery. Where most are uncertain is the role of analysts. In the 21st century, analysis becomes a fundamental part of intelligence and, without it, they do not have intelligence in a large proportion of, and perhaps most, cases.

**Senator Atkins:** Does anyone else wish to comment?

système d'examen canadien sera très limitée. À l'intérieur de certaines limites, le processus qui s'applique au CST serait approprié, mais il ne pourrait aller aussi loin que dans le cas du SCRS.

**M. Charters :** Nous devons nous pencher sur le mécanisme du CST et déterminer si les tâches effectuées par le commissaire sont suffisantes. Je ne suis pas en mesure de vous dire si cette personne fait du bon travail, parce que je ne le sais pas. Si elle ne le fait pas, alors nous avons besoin d'un autre mécanisme. Je ne peux pas vous dire si le mécanisme d'examen actuel fonctionne ou non.

**M. Gould :** Je suis d'accord avec mes collègues pour dire que la situation du CST est suffisamment complexe. Si l'on devait étendre le mandat du Centre de façon qu'il devienne davantage axé sur les opérations qu'à l'heure actuelle, nous devrions nous pencher sur le mandat et réviser le mécanisme.

**Le sénateur Atkins :** J'aimerais revenir aux choses fondamentales. Il y a beaucoup de confusion autour des notions de renseignement de sécurité et de renseignement étranger. Pourquoi tant de confusion? Que peut-on faire pour éclaircir les choses?

**M. Ferris :** La fonction de renseignement de sécurité consiste essentiellement à prévenir les menaces à la sécurité intérieure, même si celles-ci peuvent être liées à d'autres pays. Le renseignement étranger, c'est toute espèce de renseignement sur n'importe quel sujet et obtenu à l'extérieur de notre pays. Il s'agit habituellement de renseignements militaires, politiques et économiques. Le renseignement de sécurité a trait à une menace intérieure. Ce qui rend les choses plus compliquées, c'est que les services de sécurité effectuent souvent des activités à l'étranger. Lorsque la prévention d'une menace intérieure passe par l'obtention de renseignements à l'échelle internationale, ils le font. Les services de renseignement étranger s'occupent des menaces à la sécurité qui viennent de l'extérieur aussi. La confusion vient en grande partie du genre de problème sur lequel on recueille de l'information. Si le problème touche au bout du compte le territoire national, alors c'est une question de sécurité. Si le problème vient de gens qui se trouvent à l'extérieur, alors c'est une question de renseignement étranger.

**Le sénateur Atkins :** Y a-t-il moyen de rendre la distinction claire dans l'esprit du public?

**M. Ferris :** Le renseignement de sécurité peut être clairement distingué. Pour ce qui est du reste, tout le monde comprend la différence entre les espions et les cryptographes. Il peut être utile de connaître la différence entre ces gens et les gens qui recueillent des renseignements grâce à l'imagerie. Là où la plupart des gens ont des doutes, c'est en ce qui concerne le rôle des analystes. Au XXI<sup>e</sup> siècle, l'analyse est devenue une partie essentielle du renseignement, et, sans elle, on n'obtiendrait pas de renseignements dans une proportion de cas, sinon la majorité des cas.

**Le sénateur Atkins :** Quelqu'un d'autre veut dire quelque chose?

**Mr. Charters:** I can only reinforce what has been said. Mr. Cameron made a point earlier with which I agree. There is a kind of grey area between security and foreign intelligence. Some of our security threats originate overseas. They might have routes in Canada or routes to which they are linked outside as well. It is in the area where they are collecting the information and where they see the source of their challenges arising. A military problem arising in the Darfur region is a foreign intelligence issue and does not impact on Canada's internal security. Perhaps we want to collect foreign intelligence on such an issue. It might be useful for us to have assets on the ground to provide us with information in that area. I do not think anyone sees the Darfur issue as one that threatens the domestic security of Canada. That is the easiest way to draw a distinction.

**Senator Atkins:** You often refer to "the users." Who are the users?

**Mr. Ferris:** The user is any decision-maker and could be a desk officer in the Department of Foreign Affairs and International Trade, a prime minister or a commander in the field. A lieutenant commanding a platoon in Afghanistan is a user. A user is someone who acts on what is provided through both collection and analysis. A user is any normal decision-maker who gains knowledge that can help his or her action. The way in which users behave depends dramatically. A lieutenant thinks in different terms than a prime minister thinks.

**Senator Atkins:** Is there any disconnect? Can you tell me that in our situation it is seamless?

**Mr. Ferris:** There is no such thing as a seamless intelligence system. In our case, we are missing an entire dimension of the picture, and we do not know how important that missing dimension is. Most western countries believe that they need this piece of the picture to fully understand it. Insofar as historians can comment, it is clear that secret intelligence, both code-breaking and human intelligence, has been essential to great power politics. It is like being able to handicap a horse race and know what the real percentages are so that over the long term they make the most rational bet. It is like playing poker and knowing what the other player has in their hand. It might allow them to avoid being bluffed and, on rare occasions, intelligence transforms what they can do. Sometimes, capabilities are multiplied dramatically. On a day-to-day basis, it shaves the odds in their favour.

**Mr. Charters:** There were periods of time during the Second World War when the British were breaking the German codes, which was never a seamless process. There were times when they could not break them or could not do it in time. I echo the comment from Mr. Ferris: It is never a seamless process. It is never seamless in collection or in the process of transforming raw data into a finished product and delivering it to those who need it.

**M. Charters :** Je ne peux qu'insister sur ce qui a déjà été dit. M. Cameron a dit quelque chose tout à l'heure avec quoi je suis d'accord. Il y a une espèce de zone grise entre la sécurité et le renseignement étranger. Certaines des menaces à notre sécurité sont d'origine étrangère. Elles peuvent venir du Canada ou encore venir de l'extérieur. La distinction tient à la région où on effectue la collecte d'information et où on juge que se trouve la source du problème. Un problème militaire survenant dans la région du Darfour est un problème de renseignement étranger qui n'a pas de répercussions sur la sécurité intérieure du Canada. Il peut être utile pour nous d'avoir certains éléments sur le terrain qui puissent nous fournir des renseignements sur la région. Je ne pense pas que personne envisage le problème du Darfour comme un problème menaçant la sécurité intérieure du Canada. C'est la façon la plus facile de faire la distinction.

**Le sénateur Atkins :** Vous parlez souvent des « utilisateurs ». Qui sont ces utilisateurs?

**M. Ferris :** L'utilisateur, c'est tout décideur, c'est-à-dire un agent de bureau du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, un premier ministre ou un commandant sur le terrain. Un lieutenant qui commande un peloton en Afghanistan est un utilisateur. L'utilisateur, c'est la personne qui agit en fonction des renseignements qu'on lui offre après avoir effectué la collecte et l'analyse. L'utilisateur, c'est tout décideur ordinaire qui obtient des connaissances qui peuvent l'aider à prendre des mesures. Le comportement des utilisateurs varie de façon spectaculaire. Un lieutenant réfléchit différemment d'un premier ministre.

**Le sénateur Atkins :** Y a-t-il un écart? Pouvez-vous me dire que, dans notre cas, il n'y a pas de faille?

**M. Ferris :** Il n'y a pas de système de renseignement sans faille. Dans notre cas, il y a toute une dimension qui nous échappe, et nous ne savons pas à quel point elle est importante. La plupart des pays occidentaux pensent avoir besoin d'en prendre connaissance pour bien comprendre la situation. Dans la mesure où les historiens peuvent nous en parler, il est clair que le renseignement secret, tant l'analyse cryptographique et le renseignement humain, est un élément fondamental des grandes puissances politiques. C'est comme pouvoir évaluer les chances de gagner tel ou tel cheval dans une course et connaître les vrais pourcentages, de façon que, à long terme, on puisse faire le pari le plus rationnel. C'est comme jouer au poker en sachant ce que son adversaire a en main. Ça peut permettre d'éviter d'être victime de bluff, et, en de rares occasions, le renseignement transforme ce qu'il est possible de faire. Il arrive parfois que les capacités soient multipliées de façon spectaculaire. Au jour le jour, c'est ce qui permet de faire jouer le hasard en sa faveur.

**M. Charters :** Il y a eu des moments, au cours de la Seconde Guerre mondiale, où les Britanniques perçaient les codes allemands, ce qui n'a jamais été un processus infaillible. Il y a eu des moments où ils n'arrivaient pas à percer les codes ou à le faire à temps. Je me fais l'écho de ce que M. Ferris a dit : ce n'est jamais un processus sans faille. Ni la collecte ni le processus de transformation des données brutes en un produit fini et de



Some leaders are receptive to receiving and using intelligence, while others have been less so. Sometimes the mechanisms by which they receive the information do not work for them.

The book by Christopher Andrews on American presidents and their use of intelligence is a telling example of that. Each president had a different style of handling information. Some were good at using intelligence; others were not.

**Senator Atkins:** Mr. Ferris, you talked about human intelligence. I have the impression you thought that was maybe the first way to go in terms of any development of an agency. CSIS has 2,000 people; the CIA has perhaps 100,000; and MI5 and MI6 have massive amounts. We are only a pebble in the brook. How can we make any impact and be taken seriously on that basis?

**Mr. Ferris:** If you look at the Canadian military, it is small — probably about the same order of magnitude compared to the Americans and most European militaries. However, it has had an effective role in increasing Canadian leverage. It also has achieved results that the Canadian public and the Canadian government want. Simply because something is small does not mean it is ineffective.

The CSE is much smaller than the National Security Agency, NSA, but CSE has established a high reputation for quality, which has done Canada a good deal in terms of military intelligence and relations with the United States. As long as we have a human intelligence capacity that is of a reasonable level of quality, there is no reason why even an organization with 100 people could not be significant in world terms.

**Senator Atkins:** That was my next question.

**Mr. Ferris:** If you are asking me whether it would be rational to go head-on with CIA, SIS or the Israelis in areas where they are strong, no. It is unlikely we will find out things in areas where SIS, CIA and Mossad are concentrating their efforts. However, we can find out things we would like to know, and others would like to know and be willing to trade for.

**Mr. Cameron:** To use your metaphor, even a pebble makes a splash. There are ripples so it is not disappearing into the brook.

I echo much of what Mr. Ferris has said, and also reiterate that part of the leverage we have with our allies in terms of the reciprocal arrangements for intelligence is precisely because it is reciprocal. The fact we are throwing stones is significant in terms of not only being able to gather intelligence that is of direct

diffusion de ce produit auprès de ceux qui en ont besoin n'est sans faille. Certains dirigeants sont réceptifs et utilisent les renseignements qu'on leur fournit, alors que d'autres le sont moins. Parfois, les mécanismes grâce auxquels ils reçoivent l'information ne sont pas les bons pour eux.

Le livre de Christopher Andrews sur les présidents américains et l'usage qu'ils ont fait du renseignement en est un bon exemple. Chacun des présidents avait son style propre lorsque venait le temps de traiter l'information. Certains réussissaient bien; d'autres moins.

**Le sénateur Atkins :** Monsieur Ferris, vous avez parlé du renseignement humain. J'ai eu l'impression que vous pensiez que le fait de recueillir des renseignements humains était la première chose à faire dans le cadre de la mise sur pied d'un organisme. Le SCRS compte 2 000 employés, la CIA en compte peut-être 100 000 et MI5 et MI6 en ont des tonnes. Nous ne sommes qu'une goutte d'eau dans l'océan. Puisqu'il en est ainsi, comment nos activités peuvent-elles avoir des répercussions et comment pouvons-nous être pris au sérieux?

**M. Ferris :** Prenez par exemple l'armée canadienne. C'est une petite armée — probablement du même ordre de grandeur que ce dont vous venez de parler, comparativement aux armées américaines et de la plupart des pays européens. Cependant, elle a joué un rôle efficace dans l'augmentation du pouvoir d'action du Canada. Elle a aussi obtenu des résultats que la population et le gouvernement souhaitent obtenir. Ce n'est pas parce qu'elle est petite qu'elle n'est pas efficace.

Le CST est beaucoup plus petit que la National Security Agency ou NSA, mais le CST s'est forgé une excellente réputation, ce qui a beaucoup aidé le Canada sur le plan du renseignement militaire et des relations avec les États-Unis. Pour autant que nous disposions d'une capacité de renseignement humain d'une qualité raisonnable, il n'y a aucune raison pour que même une organisation de 100 personnes soit insignifiante à l'échelle mondiale.

**Le sénateur Atkins :** C'était ma prochaine question.

**M. Ferris :** Si vous me demandez s'il serait raisonnable d'affronter la CIA, le SIS ou les Israéliens dans les domaines où ils sont forts, je vous répondrai que non. Il est peu probable que nous trouvions quoi que ce soit dans les régions où le SIS, la CIA ou le Mossad concentrent leurs efforts. Cependant, nous pouvons découvrir des choses que nous aimerions connaître, que d'autres aimeraient connaître et contre lesquelles ils seraient prêts à échanger d'autres renseignements.

**M. Cameron :** Pour reprendre votre image, une seule goutte d'eau peut parfois faire la différence. Elle ne disparaît pas nécessairement dans l'océan.

Je me fais l'écho d'une bonne partie de ce que M. Ferris a dit, et je répète aussi que l'influence que nous avons sur nos alliés en ce qui concerne les accords réciproques en matière de renseignement est attribuable précisément au fait que c'est quelque chose de réciproque. Ce que nous faisons est important

interest to us, but also in our ability to facilitate this reciprocal arrangement with our allies.

**Mr. Gould:** This question probably will be the biggest one if we go ahead and create some form of collection unit: How do we target, what do we target, and how many resources do we devote to it? Do we try to compete with the CIA or do we try to cut out a tiny niche somewhere that has been missed by the others? These questions will need to be asked by the managers and will need to receive guidance from the decision-makers, the politicians.

**Senator Atkins:** CSIS collects some foreign intelligence under the existing act. Do you envision, if there was an expansion of the role of CSIS, that there would be some amendments to that act? If so, what do you see as the major amendments that need to take place?

**Mr. Charters:** It would depend on the kinds of tasks we would expect a different CSIS to undertake. If we wanted a more broad-based foreign-collection capability, several sections of the CSIS Act would probably require amendments. Other experts here are better placed to discuss this issue, and they may be able to shed light on that in the later session. However, I think section 2, section 12 and section 16 are the ones that probably would be affected by any amendments to the mandate, mission and tasks that CSIS would undertake. However, other people could speak to that question better than I can.

**Mr. Gould:** At the simplest, the removal of two words from section 16 — “within Canada” — give the first steps to the collection of foreign intelligence abroad. If you start from there, you take a look at the rest of the act and determine whether there are portions of the act that would impede how they do it. That is where I am not clear.

However, at present, you are correct. They could collect foreign intelligence at the request of the Minister of Foreign Affairs and the Minister of National Defence within Canada — that is the difference.

**Senator Atkins:** If it was to be organized under the Department of Foreign Affairs and International Trade, would there be any amendments to the act there?

**Mr. Gould:** The Minister of Foreign Affairs has the authority to conduct Canada's affairs overseas. This would be a matter for the lawyers to look at; but my first blush look would be that we could move forward at the Department of Foreign Affairs and International Trade under the aegis of the minister without a need for amended legislation. However, I am sure there would be a lot of lawyers looking at it before that step was taken.

non seulement parce que nous sommes en mesure de recueillir des renseignements qui nous intéressent directement, mais aussi parce que nous sommes capables de faciliter ces accords réciproques avec nos alliés.

**M. Gould :** Voici la question qui peut être la plus importante : nous décidons de mettre sur pied une quelconque unité de collecte de renseignement : qu'allons-nous cibler, comment et combien de ressources allons-nous consacrer à cela? Allons-nous tenter de concurrencer la CIA, ou allons-nous plutôt choisir un secteur très précis que les autres ont négligé? Il faudra que les gestionnaires posent cette question, et qu'ils reçoivent des directives de la part des décideurs, des politiciens.

**Le sénateur Atkins :** Le SCRS recueille certains renseignements étrangers dans le cadre de la loi actuelle. Si on étend le rôle du SCRS, envisagez-vous qu'on apporte certains amendements à cette loi? Le cas échéant, quels selon vous les principaux amendements qu'il faut y apporter?

**M. Charters :** Ça dépend du genre de tâches que nous aimerions voir le nouveau SCRS effectuer. Si nous voulions nous doter d'une capacité de collecte de renseignement étranger, plus générale, il faudra probablement modifier plusieurs articles de la Loi sur le SCRS. D'autres spécialistes sont mieux placés que moi pour en discuter, et ils seront peut-être en mesure de faire la lumière là-dessus au cours de la séance suivante. Cependant, je pense que les articles 2, 12 et 16 sont probablement ceux qui seraient touchés par les amendements relatifs au mandat, à la mission et aux tâches du SCRS. Cependant, d'autres personnes pourraient mieux répondre à la question que moi.

**M. Gould :** La chose la plus simple à faire, c'est-à-dire, supprimer cinq mots de l'article 16 — « dans les limites du Canada » — permet de franchir les premières étapes en vue de la collecte de renseignement étranger dans d'autres pays. Si vous partez de là, vous devez ensuite vous pencher sur le reste de la loi pour déterminer quelles en sont les parties qui empêcheraient le service d'agir de telle ou telle manière. C'est à cet égard que je ne connais pas les détails.

Cependant, à l'heure actuelle, vous avez raison. Le CR pourrait recueillir des renseignements étrangers à la demande du ministre des Affaires étrangères et du ministère de la Défense nationale au Canada — c'est ça, la différence.

**Le sénateur Atkins :** Si l'organisme devait être lié au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, faudrait-il apporter des amendements à la loi constitutive de ce ministère?

**M. Gould :** Le ministre des Affaires étrangères a le pouvoir de mener les affaires du Canada à l'étranger. C'est une question sur laquelle des avocats devraient se pencher, mais, à première vue, j'en dirais que nous pourrions envisager d'aller de l'avant au ministère des Affaires étrangères du commerce international, sous les auspices du ministre, sans avoir besoin de modifier la loi. Cependant, je suis sûr qu'on demanderait à beaucoup d'avocats d'étudier la question avant de prendre les mesures.



**The Chairman:** I would like especially to thank you. The assistance that you provided us in terms of planning today was helpful. We will be back in touch with you. We also thank you for your brief comments tonight and we look forward to staying in touch as we move ahead with the study.

Honourable senators, next we will hear from Wesley Wark, Stuart Farson, Bob Brule, Al Hensler and Jim Corcoran. The latter three are available for questioning on the general subject but we will hear brief presentations only from Mr. Wark and Mr. Farson.

**Wesley Wark, as an individual:** We have had a long and interesting day of discussions about the question of a foreign intelligence capacity for Canada and I will not repeat in this session the remarks I made earlier on. I want to address a slightly different range of issues.

First, I wish to call attention to the significance of the decisions that we may be about to make. It is important to understand that Canada has been debating the question of whether we need a foreign intelligence service or increased foreign intelligence capabilities for over 60 years. The debate began immediately after World War II and has proceeded episodically ever since, the most recent round before September 11 and then a renewed interest post-September 11 for obvious reasons.

If we decide, as I hope we will, to cross that threshold and finally bring this long debate to a conclusion and create a foreign intelligence service and an increased capability, we do so in a way by cutting cords with some past practices, past cautions and past anxieties.

I want to dwell a minute on what we can tell from the historical record of the reasons why we have debated the issue and not taken steps for all these years. To some extent, we can say that certain things are pertinent to this conversation and useful to keep in mind.

In no particular order, it is important to understand that we have never proceeded to create a foreign intelligence service prior to this year where we seem now to be moving ahead for this set of reasons: concerns about costs; concerns about Canadian effectiveness and capabilities, in other words, a modest or humble self-opinion of ourselves — we could probably not do it well so why do it if we have to do it badly; a sense that to create such a capacity as a Canadian foreign intelligence service, no matter how it may seem attractive, was somehow neither Canadian nor would it fit into our perception at home or image abroad; and probably the most important of all, the reason we never did this in the past was that we assumed we could rely on our allies to do it for us. We made that assumption, not naively, but in the context of considerable experience of operating within an international alliance context; a partnership with greater powers and powers similar to ourselves, greater being Britain and United States and, powers similar in size to ourselves, or medium powers, such as Australia and the so-called Four or Five Eyes

**Le président :** Je tiens à vous remercier. C'est une aide précieuse que vous nous avez apportée aujourd'hui en ce qui concerne la planification. Nous allons communiquer de nouveau avec vous. Nous vous remercions aussi de votre exposé de ce soir et nous avons hâte de vous reparler dans le cadre de notre étude.

Mesdames et messieurs les sénateurs, nous allons écouter maintenant Wesley Wark, Stuart Farson, Bob Brule, Al Hensler et Jim Corcoran. Les trois dernières personnes que j'ai nommées pourront répondre aux questions sur le sujet général que nous abordons, mais seul MM. Wark et Farson présenteront un exposé, de courte durée.

**Wesley Wark, à titre personnel :** Nous avons passé une séance à la fois longue et intéressante à discuter la question de la capacité du Canada en matière de renseignement étranger, et je ne vais pas répéter ce que j'ai dit plus tôt. Je veux aborder une série de questions qui est un peu différente.

Premièrement, je souhaite attirer l'attention sur l'importance des décisions que nous sommes peut-être sur le point de prendre. Il importe de savoir que le Canada cherche à savoir depuis plus de 60 ans s'il doit oui ou non établir un service de renseignement étranger ou accroître ses capacités établies à cet égard. Le débat est né immédiatement après la Seconde Guerre mondiale et il renaît de façon épisodique depuis, le dernier volet étant survenu avant le 11 septembre, puis, après le 11 septembre, pour des raisons évidentes, l'intérêt pour la question s'est renouvelé.

Si, comme je l'espère, nous décidons de franchir le seuil fatidique et de porter enfin ce long débat à sa conclusion et de créer un service de renseignement étranger ainsi que d'accroître notre capacité à cet égard, nous pouvons y parvenir en délaissant des pratiques, des peurs et des angoisses qui appartiennent au passé.

Je veux m'attarder pendant une minute aux raisons pour lesquelles, d'après les historiens, nous avons débattu de la question sans adopter de mesures pendant toutes ces années. Jusqu'à un certain point, nous pouvons dire qu'il existe certains éléments qui sont utiles à la discussion que nous avons en ce moment et qu'il faut garder à l'esprit.

Voici donc, dans le désordre, les raisons... Il importe de savoir que nous n'avons jamais décidé de créer un service de renseignement étranger avant cette année — nous semblons maintenant sur le point de le faire —, pour plusieurs raisons : une inquiétude quant aux coûts; une inquiétude quant à l'efficacité et aux moyens d'action du Canada, autrement dit, par modestie ou par humilité face à nous-mêmes — nous ne pourrions probablement pas faire un bon travail, alors pourquoi faire un travail bâclé? ... L'idée que la création d'un tel service, si attrayante que cela puisse paraître, serait soit anticanadien, soit nuisible à la perception qu'ont les gens du Canada ici même au pays ou à l'étranger; et, c'est l'élément qui est probablement le plus important de tous, si nous n'avons pas créé un tel service par le passé, c'est que nous avons présumé que nous pouvions nous fier à nos alliés. Ce n'était pas une forme de naïveté; c'était une idée née de l'expérience considérable que nous avons acquise à travailler à l'intérieur d'une alliance internationale, une association avec de grandes puissances et des puissances

alliance. Canada historically made the decision that our contribution in that alliance context would come through security intelligence, analytical or assessment projects or signals capabilities, which are foreign intelligence capabilities, and that would be sufficient. We could avoid the complexity, the costs, the difficulties and the potential political embarrassments of a foreign intelligence service for that kind of product being provided to our allies and that our allies, in turn, would cover that gap left in the Canadian intelligence community by our own unwillingness to go down the road of a foreign intelligence capacity of our own.

Why are we thinking, with that historic decision on the absence of a need to gather foreign intelligence ourselves, that we need to reconsider that decision or that we need such a capacity? The answer to that, I think, is that many past cautions, under closer scrutiny, begin to evaporate. The question of cost for a service would not be a great burden given the relative wealth of our country. On the question of capability and effectiveness, I think we are a more confident and mature power, and have a sense of ourselves as an international actor and important power on the world stage and those kinds of humble self-reflections are things of the past. A sense of the "unCanadianness" of this kind of activity, I think, has also been dispelled, in part, by Canada's involvement in the post-9/11 global conflict with terrorism and our involvement in countries such as Afghanistan. We see ourselves as being an activist and militarily engaged in the counterterrorism front, and perhaps gathering foreign intelligence would not be so new or scarifying in that context.

For the purposes of Canadian interests and needs, in terms of security of Canada and the protection of our interests at home and abroad, we find that we need our own capacity, even modest in size to begin with, to collect our own intelligence and reach our own judgments about the nature of that intelligence on a wide range of threats and issues that come at us from abroad that are outside the realm of purely security intelligence.

I think we are less willing, if this reading of the situation is right, to assume that we can afford to operate as a power reliant on others for certain kind of intelligence. We are perhaps slightly less trusting of some kinds of intelligence and intelligence assessment that might be provided even by close friends in the post-9/11 world. Issues in this world are complex and clear

semblables au Canada, les grandes puissances étant la Grande-Bretagne et les États-Unis, et les puissances de taille semblable au Canada, ou puissances intermédiaires, l'Australie et les pays membres de l'alliance « Four or Five Eyes ». Historiquement, le Canada a déterminé que notre contribution à une telle alliance prendrait la forme du renseignement de sécurité, d'une analyse ou d'une évaluation quelconque, sinon le renseignement électromagnétique, tâches relevant du renseignement étranger, et que cela suffirait. Nous pouvions éviter les coûts, les difficultés complexes et d'éventuels ennuis politiques associés à un service de renseignement étranger en effectuant de telles tâches pour nos alliés. Nos alliés, à leur tour, réaliseraient le travail auquel renonce le milieu canadien du renseignement parce que nous n'étions pas prêts à nous donner une capacité propre en matière de renseignement étranger.

Ayant décidé dans le passé que nous n'avons pas besoin d'un service de renseignement étranger qui nous est propre, pourquoi envisageons-nous aujourd'hui de revenir sur cette décision? Pourquoi nous faudrait-il une telle capacité? Pour répondre à cette question, je crois qu'il faut dire que bon nombre des peurs que nous avons dans le passé, si nous les soumettons à un examen rigoureux, commencent à se dissiper. Quant à la question du coût, la création d'un service ne serait pas un si grand fardeau pour un pays relativement riche comme le nôtre. Quant à la question de la capacité et de l'efficacité, je crois que le Canada forme aujourd'hui une puissance plus confiante et plus mûre, que nous nous voyons comme un acteur sur la scène internationale, une puissance importante sur la scène mondiale, et que la modestie de ces réflexions que nous avons sur nous-mêmes fait maintenant partie du passé. L'idée que ce type d'activité puisse être « anticanadien », à mon avis, est également disparue, du moins en partie, du fait de la place que nous avons prise dans la lutte mondiale contre le terrorisme à la suite des événements du 11 septembre et aussi de la lutte que nous menons aux côtés d'autres pays, par exemple en Afghanistan. Nous nous voyons comme un pays militant qui est engagé militairement dans la lutte contre le terrorisme. Peut-être que le fait de recueillir du renseignement étranger ne serait pas une chose si nouvelle ou si stigmatisante dans le contexte.

Étant donné les besoins et les intérêts du Canada, quant à la sécurité du Canada et à la défense de nos intérêts au pays et à l'étranger, nous constatons qu'il nous faut nos propres moyens d'action à cet égard, même s'ils sont modestes au départ, qu'il nous faut recueillir nos propres renseignements et porter nous-mêmes un jugement sur la nature des renseignements qui nous parviennent de l'étranger en rapport avec toute une série de menaces et d'enjeux, en dehors du cadre strict du renseignement de sécurité.

Dans la mesure où cette lecture de la situation est juste, je crois que nous sommes moins enclins à croire que nous pouvons continuer à nous fier à d'autres pays pour obtenir certains types de renseignements. Peut-être prêtons-nous un peu moins foi à certains types de renseignements et d'évaluation des renseignements que peuvent fournir même les pays amis dans



mistakes have been made by some of our trusted friends and allies with regard to the 9/11 attacks or the threat assessments over weapons of mass destruction in Iraq.

All this is to say that we now possess a new confidence about our capability. We have a new sense of ourselves as a country and our informational needs because that is what it is about. We have a new sense of requirements for information when it comes to Canada's conduct of overseas policy.

Additionally, in the long term, the maintenance of Canada's alliance connections to its four or five partners is essential to our capacity to perform as an intelligence power. That is not to say that if we do not create an intelligence service we will be kicked out of that privileged club. No one is arguing that. There are new threats and requirements for intelligence abroad, post-9/11, which, from a Canadian and an allied sense, can be met only by a greater contribution from Canada on the human intelligence side.

I hope we are past the point of debating as we reflect on this new environment and sense of ourselves. We are past the point of debating the general and age-old question of, do we need a foreign intelligence service or capacity. From my perspective, the answer to that question is crystal clear. It is all about a new threat environment and a new sense of Canadian identity and needs in an informational age.

Real questions should engage us if we can put that 60-year debate behind us. How do we do this and how do we do it well? There is no point in constructing a foreign intelligence service and capability unless we do it well and have a real plan for it. If we do it without a professional plan that convinces allies, Canadians and Parliament, it will be a disaster. We probably, certainly in our lifetimes, have one shot at this. We will do it well and plan it properly, or we will do it badly and wait another 60 years before considering the question again.

I applaud this committee for taking on this question. I urge the committee to keep an open mind to the alternatives. The government of the day seems to have concluded that there is only one way to launch a foreign intelligence capability and that is to embed it in CSIS and let it grow from there. That may well be a good argument but it is not the only argument. One way to resolve this argument would be to let the interested players in the Canadian government bid for the job. CSIS claims to have an interest in expanding its capacity into the foreign intelligence

un monde qui a changé depuis les événements du 11 septembre. Les enjeux dans le monde représentent quelque chose de complexe, et les amis et alliés en qui nous avons par ailleurs confiance ont visiblement fait des erreurs en rapport avec les attaques du 11 septembre et l'évaluation de la menace représentée par les armes de destruction massive en Irak.

Tout ça pour dire que nous regardons maintenant notre capacité avec une confiance nouvelle. Nous nous voyons autrement en tant que pays et nous voyons autrement nos besoins en information, car l'essentiel est là. Nous voyons d'un œil nouveau les informations qu'il faut posséder pour conduire la politique canadienne à l'étranger.

En outre, à long terme, pour que le Canada puisse bien exercer un rôle de premier plan dans le monde du renseignement, il doit impérativement préserver ses liens avec les quatre ou cinq partenaires en question. Ce n'est pas dire que, si jamais nous ne créons pas de services de renseignement, nous serons expulsés de ce cercle privilégié. Personne n'avance cela. Il existe des menaces et des exigences nouvelles en rapport avec le renseignement étranger, depuis le 11 septembre. Du point de vue du Canada et de celui des alliés, la seule façon d'atteindre le but consiste, pour le Canada, à apporter une plus grande contribution à la tâche du point de vue du renseignement de source humaine.

Tandis que nous réfléchissons à ce nouvel environnement et à cette nouvelle façon de nous voir nous-mêmes, j'espère que cette question historique est réglée. Nous n'en sommes plus à débattre de cette vieille question d'ordre général : nous faut-il, oui ou non, un service ou une capacité quelconque en ce qui concerne le renseignement étranger? Quant à moi, la réponse me paraît claire comme de l'eau de roche. Cela tient à un monde marqué par de nouvelles menaces et à notre nouvelle façon de nous voir en tant que Canadiens et aux besoins que présente notre époque de l'information.

Nous allons pouvoir aborder de véritables enjeux si nous acceptons d'enterrer ce débat sexagénaire. Or, comment y arriver et comment faire pour bien faire ce travail? Rien ne sert d'édifier une capacité ou un service en matière de renseignement étranger si c'est pour bâcler le travail, sans véritable plan. Si nous n'avons pas de plan professionnel à proposer aux alliés, aux Canadiens et au Parlement, ce sera la catastrophe. Il n'y aura probablement qu'une occasion d'agir, certainement, du moins de notre vivant. Soit que nous travaillons bien et que nous planifions bien les choses, soit que nous bâclons le travail et que nous sommes forcés d'attendre encore 60 ans avant d'envisager la question de nouveau.

J'applaudis au fait que le comité ait décidé d'aborder cette question. Je presse le comité de rester ouvert aux diverses options qui existent. Le gouvernement en place semble avoir conclu qu'il n'existe qu'une seule façon de lancer un service de renseignement étranger, soit de le greffer sur le SCRS et de le laisser croître. Il existe peut-être de bons arguments en faveur de cette option, mais ce ne sont pas les seules qui existent. Une façon de régler le problème consisterait à laisser les parties intéressées au gouvernement canadien soumissionner afin d'obtenir le contrat.

sphere and claims to be the best situated to build and grow this capacity on the basis of what it currently does, and on the basis of legislation, expertise, talent pool, infrastructure and so on.

You will hear arguments from experts in other government departments who have been involved in intelligence, the Department of National Defence or the Department of Foreign Affairs who say they are not so sure what the best model is. Maybe it should be in the Department of Foreign Affairs, the Department of National Defence or a central organization reporting directly to the Prime Minister, as it is in some Westminster parliamentary systems.

At the end of the day, any of those models are possible. All of them need to be scrutinized. We should be careful about accepting what seems to be the fait accompli of the moment driven by bureaucratic politics — this is the decision that CSIS is the best place to launch this foreign intelligence service — rather than by genuine best practices or strategic decisions. Hear all the arguments from the different agencies that will ultimately have a hand in this one and come what may.

Who should you trust on this question? You will hear much testimony from many people. You will hear testimony from former and current practitioners, perhaps international experts and academics in Canada. Each will have their experiences, pet projects and biases.

Keep in mind the value of paying attention to academic advice on this issue but also respect the limitations of that advice. Academic advice is not interested in running the agency. Academics bring a broad appreciation of international comparisons in history: what works and what does not. That is not touched by bureaucratic interests. Academics have no hands-on experience of the business, so you will need to blend what academics and practitioners say.

If we move past the threshold of debating the issue to the creation of something, the biggest challenge is deciding where such capacity will come to rest. Which agency will be responsible for it and how will controls surround it in terms of direction, ministerial accountability and outside review? As well, there is the challenge of what this intelligence service will do. I stress that all the different answers are not meant collectively to convey an impression of confusion, bewilderment, bemusement and befuddlement. They are simply appropriate answers. A foreign intelligence service can do many things. The truth is that we will face a 10-year-or-so period experimenting and innovating with the creation of something we never had. It is important to embark on that experiment, appreciating that it will be an experiment, and

Le SCRS dit avoir intérêt à élargir son champ d'action de manière à évoluer dans la sphère du renseignement étranger. Il prétend être le mieux placé pour instaurer et élargir les moyens d'action à cet égard, à partir de ce qu'il fait déjà, et compte tenu aussi des lois, de l'expertise, des talents à son service, de l'infrastructure et ainsi de suite...

Vous allez entendre les arguments des experts d'autres ministères ayant eu affaire avec le milieu du renseignement, le ministère de la Défense nationale ou le ministère des Affaires étrangères, où on affirme ne pas être sûr de ce qui constitue le meilleur modèle. Cela devrait peut-être faire partie du ministère des Affaires étrangères, sinon du ministère de la Défense nationale ou d'un organisme central directement comptable au premier ministre, comme cela se fait dans certains régimes parlementaires de type britannique.

Au bout du compte, tous les modèles proposés peuvent s'appliquer. Il faut examiner attentivement chacun d'entre eux. Il faut se garder d'acquiescer au fait accompli qui est actuellement dû à l'appareil bureaucratique — soit la décision que le SCRS est le meilleur endroit où mettre sur pied ce service de renseignement étranger —, plutôt que de prendre en considération le meilleur usage ou le meilleur règlement d'un point de vue stratégique. Écoutez tous les arguments formulés par les divers organismes qui finiront par mettre la main à la pâte d'une manière ou d'une autre.

À qui faudrait-il faire confiance en rapport avec cette question? Vous allez entendre le témoignage de nombreuses personnes. Vous allez entendre des praticiens en service ou à la retraite, et peut-être des experts internationaux et des universitaires canadiens. Chacun apportera au débat sa propre expérience, ses idées de prédilection et ses préjugés.

N'oubliez pas qu'il vaut la peine de prêter attention aux conseils des universitaires sur la question, mais qu'il faut aussi tenir compte des limites de tels conseils. Ce ne sont pas les universitaires qui dirigeront l'organisme. Le travail universitaire permet de comprendre, de manière générale, les comparaisons internationales que proposent les historiens : ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Les intérêts bureaucratiques n'entrent pas en jeu. Les universitaires n'ont pas d'expérience concrète du domaine; il vous faudra donc faire la part des choses entre ce que disent les universitaires et les praticiens.

Si nous réglons la question du débat et décidons de créer quelque chose, le plus grand défi consistera à déterminer où il faut mettre sur pied un tel service. Quel organisme en aura la charge et quels seront les contrôles exercés sur le service en ce qui concerne les orientations du service, les responsabilités ministérielles et l'examen externe? Il y a aussi la difficulté qui consiste à déterminer quelle sera la tâche de ce service de renseignement. J'insiste pour dire que toutes les solutions différentes qui sont proposées ne visent pas collectivement à donner l'impression de foutoir et fatras, fouillis et embrouillamini. Ce sont simplement des solutions appropriées. Un service de renseignement étranger peut effectuer de nombreuses tâches. La vérité, c'est que nous en avons pour dix ans environ à faire des expériences et à innover, à



will not have all the answers in the beginning. Some answers will be provided, in terms of what this service will do, through experience.

That said, we can develop a general picture. Canada is not lucky as we do not have a geographic niche to operate on. We cannot say Canada will target its intelligence operations against this part of the world because that makes sense to us and is sufficient in terms of national interests. We are not Australia. On the other hand, we will not be a global intelligence power. We cannot say that now, in 10 years or ever. We will always be an allied intelligence player. Canada has always done well at this and we should focus our capacities on that. We are a country that is smart about how its national interests and its allied connections function for it. In creating a foreign intelligence service, we will change, adapt and utilize the long history of Canada's allied intelligence operations to our best advantage. This means we will work in cooperation with our major foreign partners to carve out areas of operation and specific issues and targets that Canada wants to tackle in cooperation with those powers. We will not do this alone as that would be a mistake. There is a flip-side challenge. We will not do it for our allies alone either. There will be important negotiations and feeling out between Canada and our allies about what everyone thinks Canada can and should do.

Until those discussions are held and they will need to be secret discussions, although politically overseen, it will be hard to sort out what Canada will do.

Much of what Canada does within that allied context will be driven by identified Canadian national security priorities and needs. We have a national security policy. In April 2004, the policy addressed certain key issues and themes, to which intelligence services can make a contribution. Terrorism is clearly one of those key issues and themes. Aspects of the terrorism problem go well beyond the current capabilities and operations of CSIS, even the intention of the CSIS Act. Proliferation is a major issue that Canada could do more on with a foreign intelligence service. Canada could be more effective at counter intelligence. The threat from foreign intelligence agencies will grow rather than subside over the years to come and Canada could be more effective with a foreign intelligence capacity.

Our ability to engage with failed states, which is an important and appropriate recognition in the national security policy, can be accomplished only with a foreign intelligence capacity. Our desire

essayer de créer une chose que nous n'avons jamais eue. Il importe de s'engager dans cette expérience, d'apprécier que c'est bien une expérience et de ne pas croire connaître toutes les réponses au départ. C'est l'expérience qui fera ressortir certaines réponses aux questions posées, en ce qui concerne les tâches particulières du service.

Cela dit, nous pouvons brosser un tableau général de la situation. Le Canada n'est pas chanceux, dans le sens où nous n'avons pas de créneau géographique où évoluer. Nous ne pouvons dire que le Canada va cibler ses activités de renseignement sur une partie particulière du monde parce que ce serait logique pour nous de le faire et que ce serait justifiable dans l'intérêt national. Nous ne sommes pas l'Australie. Par ailleurs, nous ne sommes pas une puissance mondiale du monde du renseignement. Nous ne saurions l'affirmer aujourd'hui, pas plus que nous ne pourrions le faire dans dix ans, ni jamais. Nous serons toujours un allié dans ce monde. Le Canada a toujours bien fait ce travail, et nous devrions concentrer nos moyens d'action là-dessus. Nous formons un pays qui sait utiliser intelligemment son intérêt national et ses liens avec ses alliés. En créant un service de renseignement étranger, nous allons changer, adapter et utiliser à notre avantage maximal la longue histoire des activités alliées de renseignement du Canada. Cela veut dire que nous allons collaborer avec nos principaux partenaires étrangers afin de désigner des champs d'action ainsi que des questions et des cibles précises auxquelles le Canada voudra s'attaquer de concert avec les puissances en question. Nous n'allons pas agir seuls, car ce serait là une erreur. Il y a aussi une sorte de défi complémentaire à relever. Nous n'allons pas agir seulement au nom de nos alliés non plus. Il y aura d'importantes négociations et tractations entre le Canada et ses alliés, quant à savoir ce que le Canada peut et doit faire.

Jusqu'à ce que ces discussions aient lieu, il faudra que ce soit des discussions secrètes, mais sous surveillance politique, il sera difficile de dire quel sera le rôle précis du Canada.

Pour une grande part, ce que le Canada fait ainsi dans le contexte du travail avec les alliés sera motivé par les besoins et les priorités relevés par les responsables canadiens en matière de sécurité nationale. Nous avons bien une politique de sécurité nationale. En avril 2004, cette politique soulevait les thèmes et les enjeux principaux dont il est question, que les services de renseignement peuvent venir éclairer. Indubitablement, le terrorisme figure parmi les thèmes et enjeux principaux en question. Il y a des aspects du problème du terrorisme qui transcendent les opérations et capacités actuelles du SCRS, voire le champ d'action de la Loi sur le SCRS. La prolifération représente un grand enjeu où le Canada pourrait faire appel davantage à un service de renseignement étranger. Le Canada pourrait accomplir un travail de contre-espionnage qui serait plus efficace. La menace provenant des services de renseignement étranger ira en s'accroissant au fil des années à venir, plutôt que l'inverse, et le Canada pourrait être plus efficace s'il se donnait des moyens d'action à cet égard.

Notre capacité d'être en lien avec les États faillis, élément de reconnaissance important et approprié dans le contexte d'une politique en matière de sécurité nationale, exige le recours à un

to contribute to international security and global prosperity is also something that a foreign intelligence service can contribute to. Canada's contribution to debates in the United Nations, and collective actions in the United Nations and elsewhere, can be added to immensely with greater increments of foreign intelligence capacity.

We will be engaged in a process of feeling out this new thing called a "foreign intelligence service," a process of trial and error and innovation. Our safeguards as we go forward will be the needed assistance from our close allies, our ability to define Canadian interests carefully and closely so that we are not steered or gulled by our foreign allies at the same time, and a sense that the threat environment has changed. There are new actors and new pieces of the puzzle in the informational landscape, which only a human service can solve. This is an especially good case with non-state actors and non-traditional threats. That goes beyond terrorism but it includes terrorism. It includes such things as people-smuggling and international criminal organizations. A whole new realm of activity can be tackled by a human agency, even if we have come to think of human services as traditional services. They are traditional services where intelligence services began but there are new roles for them today and this is, in part, why Canada needs to have a foreign intelligence service in a 21st century context.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Wark. When you suggested that we ask the different players to bid on it? Were you thinking of a public auction, a silent auction, a Dutch auction or a deal or no deal?

**Mr. Wark:** Something dramatic.

**Stuart Farson, as an individual:** I am afraid if you trust academics, I will give you a different view than Mr. Wark because he and I have some fundamental differences. We agree on one thing: He mentioned that this discussion is not new and this dialog has been happening for several decades. Of the dialogue that has occurred over the last quarter century, the primary thrust of it can be identified. The primary thrust is whether Canada should have a foreign intelligence service. The question has been framed as organizational. This focusing has not been as useful as it might have been. We are told that it will be expensive but we are not told where it will do its human source collection or what else it might do and not do. It is presumed that there is a need for such an organization without making the case for one, and what it should do and where it should do it. Instead, there should have been a focus on whether there is a need for Canada to augment its foreign-intelligence-gathering capacity, whether this existed and, if so, how such an augmentation might be achieved. In other

service de renseignement étranger. Notre volonté de contribuer à la sécurité internationale et à la prospérité mondiale peut aussi faire intervenir un service de renseignement étranger. L'apport du Canada aux débats qui ont lieu aux Nations Unies et aux mesures collectives adoptées aux Nations Unies comme ailleurs peut bénéficier grandement des éléments d'information que procure un service de renseignement étranger.

Nous en serons à essayer de définir cette chose nouvelle connue sous le nom de « service de renseignement étranger », en procédant à tâtons et en innovant. Les mesures de protection qu'il nous faudra pour cheminer en ce sens seront l'aide fournie par nos proches alliés, notre propre capacité de définir l'intérêt canadien soigneusement, de manière à ne pas être dirigés à distance ou dupés par nos alliés étrangers et l'idée que les menaces existantes ne seront plus les mêmes. Le paysage informationnel comporte de nouveaux acteurs et de nouvelles données, ce pourquoi seul un service humain convient. C'est particulièrement le cas des menaces atypiques et des acteurs qui ne sont pas reliés à un État particulier. Le terrorisme y figure, mais pas seul. Il y a là le trafic des êtres humains et les organisations criminelles internationales, par exemple. Un service de renseignement humain peut s'attaquer à un champ d'activités tout à fait nouveau, même si nous avons fini par croire que les services humains sont des services traditionnels. C'était des services traditionnels à l'époque où les services de renseignement sont nés, mais ils sont appelés à jouer de nouveaux rôles. Voilà pourquoi, en partie, le Canada a besoin d'un service de renseignement étranger dans le contexte du XXI<sup>e</sup> siècle.

**Le président :** Merci, monsieur Wark. Lorsque vous avez proposé que nous demandions aux différents intervenants de soumissionner, est-ce que vous pensiez à des enchères publiques, à des enchères silencieuses, à des enchères au rabais ou carrément à l'émission Le Banquier?

**M. Wark :** Un truc où il y a du suspense.

**Stuart Farson, à titre personnel :** Pour ce qui est de faire confiance aux universitaires, je crains de devoir vous donner un point de vue qui est différent de celui de M. Wark, car nous avons, lui et moi, des divergences d'opinion fondamentales sur la question. Nous sommes tout de même d'accord sur un point : il a dit que la discussion n'avait rien de nouveau et que le débat a lieu depuis plusieurs décennies. Or, on peut dégager l'essence de ce que le débat a pu représenter depuis 25 ans. Il s'agit essentiellement de savoir si le Canada doit se doter d'un service de renseignement étranger. La question a été dépeinte comme étant de nature organisationnelle. Cela ne s'est pas révélé aussi utile que cela aurait pu l'être. On nous dit que ce sera coûteux, mais on ne nous dit pas où les renseignements de sources humaines seront recueillis ni ce que l'organisme pourra faire ou ne pas faire par ailleurs. On présume qu'il est nécessaire d'avoir un tel organisme, sans expliquer pourquoi c'est le cas ou préciser ce que l'organisme devrait faire et où il devrait le faire. Le débat a plutôt été centré



words, the question should be phrased and framed as a capacity or capability question, not as an organizational one.

I am not sure whether the government, or any government to date, has ever prepared a detailed review of its needs in terms of what it gathers information about abroad. I suggest that this committee needs to press the government, and anyone else it can press, on whether such a review has ever been done. We need to know whether there are shortfalls and where they exist. I am talking in terms of both security intelligence and foreign intelligence, and how we might fix those shortfalls. Even though we do not know the answer to that question, we might hypothesize that the shortfall exists, possibly in a number of different areas, in human source collection, in technical source collection, in open source collection, et cetera. Within these three categories, the shortfall might be in respect of specific countries or regions where our interests are at play.

Shortfalls in collection need to be considered in terms of whether we need to augment additional other activities of the intelligence community. For example, by what margin should the assessment and analysis staff need to be increased? Would such an increase in assessed intelligence be welcomed and made use of by consumers, given the state of the intelligence culture in this country?

What conclusions might I come to? My view has not changed on this particular question since the 1990s. I still feel that it would be wise and prudent for Canada to increase its intelligence gathering abroad, particularly but not exclusively in terms of human source collection. However, such additional collection will be of limited value unless other important matters receive your attention: better use of open source information; a significant increase in assessment and analytical staff, especially focused on fusion centres; a positive change to Canada's intelligence culture, something which is not easily achieved but I believe is crucial if best use is to be made of any increased collection abroad; change in the review and oversight methodologies that currently exist; and enhanced coordination and cooperation within the intelligence community as it exists.

One additional point I would like to make, which has been said before, is that, in the future, Canada will disagree with its allies, as it has in the past, on how to handle particularly tricky foreign policy issues, such as occurred over Iraq. It may be argued that in the Iraq situation, Anglo-American intelligence was seriously flawed. Its public presentation was made to fit policy preferences

sur l'idée de savoir si le Canada doit enrichir ses moyens d'action en matière de renseignement étranger, dans la mesure où cela existe, et, le cas échéant, quelle forme un tel enrichissement des moyens d'action pourrait prendre. Autrement dit, la question a été présentée comme renvoyant à la capacité ou aux moyens d'action, et non pas à un problème d'organisation.

Je ne suis pas sûr que le gouvernement en place ou l'un quelconque de ses précurseurs ait jamais procédé à un examen détaillé des besoins du Canada en ce qui concerne le renseignement recueilli à l'étranger. Je crois que votre comité doit insister auprès des autorités gouvernementales et de toute autre instance à laquelle il a accès pour savoir si un tel examen a déjà été fait. Nous devons savoir s'il existe des lacunes et savoir où elles se situent. Je parle du renseignement de sécurité et du renseignement étranger à la fois, de la nécessité de savoir comment combler les lacunes en question. Même si nous ne connaissons pas la réponse à cette question, nous pouvons formuler l'hypothèse selon laquelle il existe bel et bien des lacunes, peut-être dans plusieurs secteurs différents, du point de vue de la collecte de renseignements de source humaine, de la collecte de renseignements de source technique, de la collecte de renseignements de source ouverte et ainsi de suite. Dans les trois catégories en question, la lacune peut toucher des régions ou des pays en particulier, où les intérêts du Canada sont en jeu.

Il faut examiner les lacunes en question en cherchant à savoir si nous devons donner de l'ampleur aux autres activités du milieu du renseignement. Par exemple, dans quelle mesure faudrait-il accroître le personnel chargé des évaluations et des analyses? Étant donné la culture du renseignement qui règne au pays, les consommateurs du renseignement réserveraient-ils un accueil favorable à un tel accroissement du renseignement évalué et en feraient-ils usage?

Quelles sont les conclusions que je pourrais tirer? Mon point de vue n'a pas changé sur cette question particulière depuis les années 1990. Je crois toujours qu'il serait à la fois sage et prudent pour le Canada d'accroître sa collecte de renseignements à l'étranger, particulièrement, mais non pas exclusivement, la collecte de renseignements de source humaine. Cependant, l'accroissement à cet égard serait d'une valeur limitée si d'autres questions importantes ne sont pas prises en considération : un meilleur usage du renseignement de source ouverte; un accroissement important du personnel chargé des évaluations et des analyses, surtout dans les centres de fusion; une évolution positive de la culture du renseignement au Canada, ce qui ne sera pas une mince tâche, mais je crois que c'est un élément essentiel pour un usage optimal de la somme accrue de renseignements recueillis à l'étranger; une modification des méthodes d'examen et de surveillance actuellement appliquées; et l'intensification de la coordination et de la coopération dans le milieu du renseignement.

Il y a une question supplémentaire que je voudrais soulever, et on en a déjà parlé : à l'avenir, le Canada sera parfois en désaccord avec ses alliés, comme il est arrivé dans le passé, quant à la manière de traiter d'une question particulièrement délicate relevant de la politique étrangère, par exemple la question de l'Irak. Il est possible d'avancer que, dans le cas de la question de

and, given that Canada has historically relied on these two countries for most of its foreign intelligence over the years, this intelligence failure gives added weight to the idea that Canada should have a more robust and independent intelligence-capacity gathering system abroad.

Before such a capacity is put in place, it would be prudent to clarify a number of other matters, such as where the collection is needed; what organization should do the collection; what the mandate of the new form of collection should be under; what principles should drive or underpin that mandate, for example, should they be focused primarily on the security of Canada and Canadian interests or on another set of principles; and, not least, what should be excluded specifically from such a mandate? It has been said before that we do not want a mandate that includes covert actions abroad, particularly in such matters as renditions, severe interrogations and assassinations. As well, at least over the short term, we do not want a collection of foreign intelligence. We have enough needs to gather more information about the threats to Canada and to Canadian interests abroad to keep us worried over the short term.

Nevertheless, I see it as feasible under the current circumstances for CSIS to expand its current role, relatively easily, given its current mandate. I do not feel that the old arguments that have been paraded around since the Cold War against having security services blended in with foreign intelligence services necessarily are as compelling or apply at the present time.

By way of a conclusion, to stress the point I have already made, it may be argued that the mandate of CSIS, when it was established in 1984, saw such a blending of gathering intelligence inside and outside Canada in the one area of threats to the security of Canada and Canadian interests. That is a large rubric, and one that is sufficiently flexible to fit our current needs.

In blending security and foreign gathering abroad, I do not think we are, as some have suggested, establishing something similar to what existed in Eastern Europe, nor would we be setting up something similar to the CIA or SIS. We are doing something uniquely Canadian with a uniquely Canadian approach to the problems of intelligence.

**The Chairman:** Thank you. We have three retired experienced practitioners here. Would any of you like to make a brief comment on what you have heard so far?

l'Irak, le renseignement anglo-américain a présenté de graves déficiences. La présentation au public des fruits du renseignement a été adaptée aux préférences de l'administration et, étant donné que le Canada compte depuis plusieurs années sur les deux pays en question pour la majeure partie de ses renseignements étrangers, l'échec en question justifie d'autant l'idée que le Canada installe à l'étranger un système autonome de collecte de renseignements digne de ce nom.

Avant de faire de tels aménagements, il serait prudent de préciser un certain nombre d'autres questions : là où il faudra recueillir des renseignements; l'organisation qui devrait se charger de recueillir le renseignement; l'établissement du mandat à cet égard; l'établissement des principes qui devraient sous-tendre le mandat en question, soit qu'ils privilégient la sécurité du Canada et les intérêts du Canada, soit qu'ils reposent sur un autre ensemble de principes, par exemple; et, ce n'est pas la question la moins importante, le choix des éléments qui seraient exclus d'un tel mandat. Il a été dit que nous ne voulons pas d'un mandat qui comporte des actions clandestines posées à l'étranger, particulièrement en rapport avec des questions comme la remise de prisonniers, des interrogatoires sévères et des assassinats. De même, à court terme tout au moins, nous ne voulons pas recueillir de renseignements étrangers. Le besoin de recueillir davantage de renseignements sur les menaces qui planent sur le Canada et les intérêts du pays à l'étranger suffiront à nourrir nos soucis à court terme.

Néanmoins, dans la situation actuelle, je crois qu'il sera faisable que le SCRS étoffe son rôle actuel, d'une manière qui serait relativement facile, compte tenu du mandat qui lui est actuellement confié. À mon avis, les vieux arguments qui nous sont servis depuis l'époque de la guerre froide contre l'idée d'intégrer les services de sécurité et les services de renseignement étranger ne sont pas forcément très convaincants ni ne s'appliquent particulièrement bien en ce moment.

En guise de conclusion, pour insister sur une question que j'ai déjà soulevée, on peut faire valoir que le mandat du SCRS, tel qu'il a été établi en 1984, ouvrait la voie à une telle intégration de renseignements intérieurs et extérieurs au Canada en ce qui concerne un domaine : les menaces pour la sécurité du Canada et les intérêts du pays. Vaste programme que celui-là, et qui est suffisamment large pour correspondre à nos besoins actuels.

En intégrant le renseignement de sécurité et le renseignement étranger, à mon avis, contrairement à ce que certaines personnes ont laissé entendre, nous ne créons pas une structure semblable à ce qui existait en Europe de l'Est, ni ne créons quelque chose de semblable à la CIA ou au SIS. Nous créons quelque chose de proprement canadien au moyen d'une approche proprement canadienne des problèmes du renseignement.

**Le président :** Merci. Nous avons ici trois praticiens chevronnés à la retraite. L'un d'entre vous voudrait-il présenter une courte déclaration à propos de ce que nous avons entendu jusqu'à maintenant?



**Bob Brule, as an individual:** The issue of whether we need a service or not has been addressed appropriately by both gentlemen. If we could stop debating that, we could get to the more important questions. They have handled those well.

My background is from the Communications Security Establishment. What I could add to what has been said is that organizations such as the CSE desperately require a foreign intelligence service for them to continue to be successful in the future. From a purely selfish point of view, some decision that the government could make to move forward would be of benefit to technical organizations such as the CSE.

**Al Hensler, as an individual:** As one who has been around for a good portion of those 60 years of debate, I agree. I think that the debate has ended in terms of whether there is a need; that has been established. In the discussions I heard today I did not hear anyone who said, we do not need more foreign intelligence. The debate will be around where that settles and operates from.

I agree with Mr. Charters on the point that the combination of foreign and security intelligence in one agency is not something we need to be preoccupied with. In 1980, the MacDonald commission identified having those two functions in one agency as a danger in a democracy. That is still a valid argument.

You only have to look at the examples Mr. Charters gave; the Eastern European countries. One of the first moves the Russians made after the revolution was to disband the KGB and separate the two functions. There must be some rationale for that, and no democratic country has those two functions in one agency. I am not sure if we will be right and they are all wrong.

The lessons of the MacDonald commission, which gave us CSIS in a measured argument — probably one of the best services in the world in a short time — was right on that point of separating police law enforcement from security intelligence. The commission was also right that we should not keep foreign and security intelligence in one agency. I hope that you look at that aspect of the MacDonald commission in your deliberations.

**Jim Corcoran, as an individual:** To go back to the MacDonald commission, I do not necessarily agree that what was relevant in 1980 is necessarily relevant today. We need to look at what a Canadian model could be. From what the minister has said recently, the current government seems to have determined already that at this point in time it will not push for a separate foreign intelligence service. This government thus far is saying, we intend to enhance the capacity of CSIS to collect more foreign intelligence. That may change as politics change and elections come and go.

**Bob Brule, à titre personnel :** Les deux hommes ont bien traité de la question de savoir s'il nous faut un service ou non. Si nous pouvions cesser de débattre de cette question, nous pourrions aborder des sujets plus importants. La discussion là-dessus a été fructueuse.

J'ai travaillé au Centre de la sécurité des télécommunications. Ce que je pourrais ajouter à ce qui a déjà été dit, c'est que les organismes comme le CST ont désespérément besoin d'un service de renseignement étranger pour connaître du succès à l'avenir. D'un point de vue purement égoïste, je dirai que ce que le gouvernement peut décider pour faire progresser le dossier sera utile à un organisme dont le travail est technique comme le CST.

**Al Hensler, à titre personnel :** Ayant vécu une bonne partie des 60 années où il y a eu débat, je dirais que je suis d'accord. Je crois que le débat ne vise plus à déterminer s'il y a un besoin à ce point de vue; cela a été établi. Pendant les discussions que j'ai entendues aujourd'hui, je n'ai entendu personne dire qu'il ne nous faut pas plus de renseignement étranger. Le débat visera à savoir ce à quoi cela va ressembler.

Je suis d'accord avec M. Charters quand il parle de l'intégration du renseignement de sécurité et du renseignement étranger sous la coupe d'un seul organisme. Nous n'avons pas à nous en soucier. En 1980, la Commission MacDonald a affirmé que le fait de confier les deux fonctions à un seul organisme est dangereux dans une démocratie. L'argument demeure valable.

Il suffit de songer aux exemples que M. Charters a donnés, notamment les pays d'Europe de l'Est. Une des premières mesures adoptées par les Russes après la révolution a été de démanteler le KGB et de dissocier les deux fonctions. Il faut qu'il y ait une raison à cela, et aucun pays démocratique ne confie les deux fonctions à un seul et unique organisme. Si nous faisons cela, je ne suis pas sûr que nous ayons raison alors que tous les autres auront tort.

Les auteurs de la commission MacDonald, qui nous a donné le SCRS à la suite d'une décision pondérée — et c'est probablement un des meilleurs services à avoir été créés dans le monde en si peu de temps — avaient raison : il faut dissocier service policier et renseignement de sécurité. La commission avait également raison de faire valoir qu'il ne faut pas confier à un seul organisme le renseignement étranger et le renseignement de sécurité. J'espère que vous allez tenir compte de cet aspect des travaux de la commission MacDonald pendant vos délibérations.

**Jim Corcoran, à titre personnel :** Pour revenir aux travaux de la commission MacDonald, je dirais que je ne suis pas forcément d'accord avec l'idée que ce qui valait en 1980 vaut nécessairement aujourd'hui. Nous devons regarder ce que devrait représenter un modèle canadien. D'après ce que le ministre a affirmé récemment, le gouvernement en place semble, pour l'heure, avoir déjà décidé de ne pas créer de service de renseignement étranger distinct. Jusqu'à maintenant, il affirme que nous souhaitons accroître au SCRS la capacité de recueillir des renseignements étrangers. Cela pourrait changer en fonction de la situation politique et des élections.

Your task is a difficult one. It would be more interesting if the government had not already firmly made up its mind. What we are doing is valuable in the sense that it raises all these issues. I do not know whether there is a right or wrong, but I do not think we need to look to other foreign services and say that because they have done it one way or another that Canada necessarily must follow that model.

**Senator Atkins:** The point you make is valid. You can talk about the CIA or security agencies, but we should have our own made-in-Canada agency. Even if they were to begin development, the training process is not an overnight proposition. We are talking about people that sometimes take years to become effective enough that they can be assigned the responsibilities that any good organization would expect of them. Would you care to comment on that?

**Mr. Corcoran:** When CSIS was created in 1984, I was the first person in charge of setting up the new training programs for CSIS. I and some colleagues went around the world, talked to all the foreign services that would talk to us about training; we talked especially to our allies and to some that were not necessarily our allies at the time. We set up an elaborate training program and we ran it out of Camp Borden in 1984. It has since moved here to Ottawa.

To create an effective intelligence officer takes five to 10 years. Along with Mr. Hensler, as someone who managed operations at CSIS, when they send someone out on the street in Canada that person must have experience to do that. If we multiply that by sending someone abroad to operate in a foreign country, they must be very experienced. They must know the environment, how to operate, how to recruit sources and how to run them abroad, which brings a greater dimension than if you are working within your own country.

It would take time. It can be done. You can build a separate foreign intelligence service, there is no question. My concern is that in the initial instance it will rob resources from the existing structure we have in place now.

That may be short-sighted, but I see that as an initial problem for the first five years, at least. People will move from CSIS to this new foreign service, or will want to move, as will people from other government departments involved in the intelligence function to some degree now. We must bear that in mind. It is not something that can be prevented, but we need to be cognizant of it.

**Mr. Hensler:** I disagree with my colleague. In the Canadian government and Canadian society, we have a lot of expertise in terms of working and operating abroad. We have people who are linguistically capable of going into countries now. The military has a large cadre of people experienced in working abroad. Yes, one cannot necessarily rob those agencies but we can consolidate

La tâche que vous vous donnez est difficile. Ce serait plus intéressant si le gouvernement n'avait pas déjà très bien arrêté sa décision. Notre travail ici est utile dans le sens où il permet de soulever toutes ces questions. Je ne sais pas s'il s'agit de choisir entre une bonne solution et une mauvaise, mais, à mon avis, nous n'avons pas à regarder les autres services de renseignement étranger et à nous dire que, étant donné que les autres pays ont agi comme ceci ou cela, le Canada doit forcément faire de même.

**Le sénateur Atkins :** Vous avez raison. On peut bien parler de la CIA ou d'organismes de sécurité, mais il nous faut un organisme proprement canadien. Même s'il fallait commencer tout de suite à élaborer la chose, il faut songer au fait que la formation ne se fera pas du jour au lendemain. Il faut parfois des années pour qu'un agent devienne assez efficace pour se voir confier les responsabilités que toute bonne organisation s'attendrait à le voir remplir. Qu'en pensez-vous?

**M. Corcoran :** Au moment de la création du SCRS, en 1984, c'est moi qui ai été chargé en premier lieu de mettre sur pied les nouveaux programmes de formation de l'organisme. Des collègues et moi avons fait le tour du monde, nous nous sommes entretenus avec tous les services de renseignement étranger qui acceptaient de nous parler de formation; nous avons discuté en particulier avec nos alliés et, dans une certaine mesure, avec des gens qui n'étaient pas forcément nos alliés à ce moment-là. Nous avons mis sur pied un programme de formation complexe que nous avons lancé au camp de Borden en 1984. Depuis, il a été transféré ici à Ottawa.

Pour qu'un agent de renseignement devienne efficace, il faut compter cinq à dix ans. Ayant géré les opérations au SCRS, tout comme M. Hensler, je peux vous dire que l'agent qui est envoyé sur le terrain au Canada doit posséder l'expérience nécessaire pour se débrouiller. S'il est question en plus d'envoyer quelqu'un à l'étranger, qui doit se débrouiller dans un autre pays, il doit s'agir de quelqu'un qui possède beaucoup d'expérience. La personne doit connaître l'environnement, la façon de procéder, la façon de recruter des sources et la façon d'y recourir à l'étranger, tâche qui devient plus complexe ailleurs qu'au pays.

Il faudrait du temps. Cela peut se faire. On peut créer un service de renseignement étranger distinct. Cela ne fait aucun doute. Ce qui m'inquiète, c'est que, au début, cela prive la structure existante de ressources.

C'est peut-être raisonner à court terme, mais j'y vois un problème initial qui se posera pendant les cinq premières années, tout au moins. Les gens passeront du SCRS à ce nouveau service de renseignement étranger, sinon ils voudront le faire, tout comme les gens d'autres ministères dont le travail touche déjà à la fonction de renseignement dans une certaine mesure. Nous devons garder cela à l'esprit. Nous ne pouvons empêcher que cela se produise, mais nous pouvons en être conscients.

**M. Hensler :** Je ne suis pas d'accord avec mon collègue. Au gouvernement canadien et au sein de la société canadienne, nous avons accès à beaucoup d'expertise en ce qui concerne le travail à l'étranger. Nous avons des gens qui possèdent les aptitudes linguistiques voulues pour travailler dans notre pays dès maintenant. L'appareil militaire compte bon nombre d'éléments



them to establish a core group of an agency. We have the academic capability. We could recruit these two gentlemen to the right, who have the knowledge. We have the ability to produce new intelligence officers and to broaden the number of people involved over the years, but, in the short term, we have a solid cadre in the Canadian government that can start this organization.

**Senator Atkins:** How do you recruit? If we go back to the model that exists today in CSIS of 2,000 people, there is probably some attrition. I do not know how much there would be, but there must be some. If you are expanding, where is the best place to look?

**Mr. Wark:** I think Mr. Corcoran and Mr. Hensler are both right. We have a rich talent pool of existing capabilities in the Canadian government, and, inevitably, the creation of a foreign intelligence service in the beginning would be a bit of a drain on some of the existing organizations in terms of taking away some of the personnel from their operations. We should keep our eyes on the longer term picture because this project is long term.

It astounds me, looking back, to think there was ever a notion that Canada would be an incompetent foreign intelligence power. We are technologically sophisticated, rich, well educated and multicultural. We have every single attribute we would want as a society to develop such a capacity. These days, recruitment is the least of our problems in the sense that, as Jim Judd testified to this committee, the problem will not be recruiting but turning away recruits. All kinds of people will be interested, for good reasons, bad reasons, inappropriate reasons and deceptive reasons, in joining such a service, but a flood tide of people will want to engage in the business of foreign intelligence. The recruitment process must be done carefully and on the basis of clear profiles, with security clearances, but we have lots of experience with that.

From my perspective, Canada is ideally placed to be an international information gatherer. That is really what we are talking about. We have all those skills sets. It is only the determination that is finally needed now to get this underway, on top of which I think we should keep in mind that our allies will be interested in us succeeding in this. We will receive help, which we should always measure with a grain of salt, but we will receive help from allies in terms of access to training programs and cross-training programs, instructors, specialized courses and so on that will be invaluable and the kind of things we would not be able to create easily *de novo* here.

**The Chairman:** At first I thought he was describing the Senate.

**Senator Zimmer:** You ask questions, and you answer them. Really, this is more of a comment. What shape does this animal take? Mr. Wark has talked about the resources, the skill sets and

expérimentées en opérations menées à l'étranger. Oui, on ne veut pas forcément priver les organismes en question de ressources, mais une fusion permettrait de mettre sur pied un groupe de base sous la forme d'un seul organisme. Nous avons la capacité théorique voulue. Nous pourrions recruter deux hommes qui se trouvent à droite, qui possèdent les connaissances nécessaires. Nous avons les moyens de former des agents de renseignement et d'en accroître le nombre au fil des ans, mais, à court terme, nous disposons quand même au gouvernement canadien d'un groupe d'éléments solides qui pourrait servir à lancer l'organisation.

**Le sénateur Atkins :** Comment faites-vous votre recrutement? Si nous songeons au modèle qui est appliqué aujourd'hui au SCRS, où il y a 2 000 personnes, il faut voir qu'il y a probablement une certaine attrition. Je n'en connais pas l'ampleur, mais il doit y en avoir. Si vous voulez engager des gens, quelle serait la meilleure source?

**M. Wark :** Je crois que MM. Corcoran et Hensler ont tous les deux raison. Nous disposons d'un riche bassin d'employés au gouvernement canadien lui-même et, inévitablement, la création d'un service de renseignement étranger, au début, aurait pour effet de grever un peu les ressources des organismes existants, dans le sens où certaines personnes y seraient recrutées. Nous devons réfléchir à la situation à long terme, car il s'agit d'un projet qui vaut sur le long terme.

À y penser, je suis ahuri de savoir qu'il a même jamais été question du fait que le Canada serait incompétent du point de vue du renseignement étranger. Nous sommes à la fine pointe de la technologie, nous sommes riches, bien instruits et multiculturels. Nous possédons tous les attributs nécessaires, sans exception, en tant que société, pour créer une telle capacité. En ce moment, le recrutement est le moindre de nos problèmes dans le sens où, comme Jim Judd a pu le souligner au comité, la difficulté consistera non pas à engager des recrues, mais plutôt à en refuser. Toutes sortes de personnes seront intéressées, pour des raisons qui seront bonnes ou mauvaises, condamnables ou trompeuses, mais il y aura toute une vague de personnes qui souhaiteront s'engager dans le service de renseignement étranger. Il faut recruter avec soin en prenant pour critère des profils sans équivoque, avec les cotes de sécurité voulues, mais nous avons beaucoup d'expérience à cet égard.

D'après moi, le Canada est dans une position idéale pour recueillir des informations internationales. C'est vraiment de cela qu'il s'agit. Nous possédons toutes les compétences voulues. Il ne manque plus que la détermination nécessaire pour mettre ce projet en branle, ce à quoi il faut ajouter que nos alliés souhaitent notre succès en la matière. Nous allons recevoir de l'aide, ce qu'il faut toujours voir avec un grain de sel, mais nous allons recevoir de nos alliés de l'aide quant à l'accès au programme de formation, notamment la formation croisée, les instructeurs, les cours spécialisés et ainsi de suite — ce seront là des éléments précieux, le genre de truc qu'il ne sera pas facile de créer ici à partir de rien.

**Le président :** Au début, je pensais qu'il décrivait le Sénat.

**Le sénateur Zimmer :** Vous posez des questions, puis vous y répondez. De fait, ma question ressemble davantage à un commentaire. Quelle forme doit prendre la bête en question?

the talent pools. We have talked about perhaps piggybacking systems on some of our allies. It is a bush hunt with the size, the shape, the purpose and the magnitude. We have to get our heads around this issue and start to put it together, because even ministers have indicated there must be an increased capacity. We have agreed to that. What shape do you see this foreign intelligence service taking?

**Mr. Corcoran:** We all have our individual thinking, and I am not certain there is a right or a wrong. I would opt for the hybrid model at this stage. That may develop into a separate intelligence service in due course.

When I look at Canada's role in the world and what kinds of information we want to collect and what we want to do with it, I have always said, in my years in the intelligence business, that we could never interest our senior government political masters in foreign intelligence and could never convince them to use intelligence in the decision-making process. If we cannot create that interest, it is difficult for them to buy into seriously using intelligence. We do not have a history of using intelligence in the decision-making process except in times of disaster. Everyone was interested in intelligence the day after 9/11 and after the bomber was caught at the border going across to the United States. Those are the days that everyone is interested but, beyond that, no one wants to hear about intelligence and no one believes it can help them in their day-to-day work. That is the dilemma we always seem to have in this country. Those of us in the intelligence business are to blame, because we have remained secret. We have been reluctant to talk to people, to politicians and to Canadians about what we do, how we do it and the difficulties associated with that role. We have been reluctant to tell them what we can do for them in terms of helping in the Canadian decision-making process in today's world.

**Senator Zimmer:** I think you are right in that it is one thing to collect it and set it up, but there must be a culture on the other side ready to use it, and I am not sure we are there yet.

**Mr. Brule:** There are no military commanders in Afghanistan who are not basing their operational decisions on it. We are seeing a significant shift. Afghanistan is a big step forward. You talked about intelligence being important to decision makers. My experience is that we produce a lot of tactical intelligence, and it is not surprising that ministers and prime ministers are not that interested in it, but on those occasions where the information was of a strategic nature, access to senior decision-makers was challenging, but usually happened. We are not the United

M. Wark a parlé des ressources, des compétences et des groupes de candidats. Nous avons parlé de l'idée de nous brancher peut-être sur les systèmes de certains de nos alliés. Quant à savoir quelle taille, quelle forme, quel but et quelle ampleur, nous sommes en quelque sorte en terrain inconnu. Il nous faudra bien réfléchir à la question et mettre ensemble tous les morceaux du puzzle, car il y a même des ministres qui ont signalé qu'il nous faudra une capacité accrue. Nous avons accepté cela. Quelle forme prendrait selon vous ce service de renseignement étranger?

**M. Corcoran :** Nous avons tous notre réflexion personnelle sur la question, et je ne suis pas sûr qu'il y ait une bonne solution et une mauvaise entre lesquelles il faudrait choisir. J'opterais pour un modèle hybride au point où nous en sommes. Cela finira peut-être par donner un service de renseignement distinct.

À songer au rôle du Canada dans le monde et au genre d'information que nous souhaitons recueillir ainsi qu'à ce que nous voulons en faire, depuis les années où j'évolue dans le milieu du renseignement, j'ai toujours dit que nous ne parvenons jamais à convaincre nos maîtres politiques de la nécessité du renseignement étranger ni encore de l'application du renseignement au processus décisionnel. Si nous n'arrivons pas à susciter cet intérêt, il est difficile pour eux d'envisager sérieusement d'appliquer le renseignement. Historiquement, sauf en cas de catastrophe, nous n'appliquons pas le renseignement au processus décisionnel. Tout le monde s'est intéressé au renseignement le lendemain du 11 septembre et le jour où le type s'est fait prendre à la frontière américaine avec des explosifs. Ces jours-là, tout le monde s'y intéresse, mais à part cela, personne ne veut entendre parler de renseignement et personne n'est d'avis que le renseignement peut l'aider à accomplir son travail quotidiennement. C'est le dilemme que nous semblons avoir au pays. La faute est imputable à nous, qui oeuvrons dans le milieu du renseignement, car nous nous sommes tenus cois. Nous avons été réfractaires à l'idée de parler aux gens, aux politiciens et aux Canadiens de ce que nous faisons, de la façon dont nous le faisons et des difficultés liées à la tâche. Nous ne leur avons pas dit volontiers ce que nous pouvons faire pour eux de façon à être utiles au processus décisionnel canadien dans le monde d'aujourd'hui.

**Le sénateur Zimmer :** Je crois que vous avez raison : il est bien beau de recueillir le renseignement et de mettre sur pied l'organisme, mais les gens de l'autre côté doivent être prêts à s'en servir, et je ne suis pas sûr que nous en sommes là.

**M. Brule :** Il n'y a pas un commandant en Afghanistan qui ne fonde pas ses décisions opérationnelles sur le renseignement. Nous vivons une évolution importante de la situation. L'Afghanistan représente un grand progrès. Vous parlez de l'importance du renseignement pour les décideurs. D'après mon expérience, je vous dirais que nous produisons beaucoup de renseignement tactique, et il n'est pas étonnant de savoir que les ministres et premiers ministres ne s'y intéressent pas, mais, les fois où nous avons recueilli un renseignement de nature stratégique,



States or Great Britain but, in the last 10 years, there has been a positive movement in that regard.

One question you asked earlier, Senator Zimmer, and I do not think you got an answer, I would agree with, was about establishing this organization on a non-legislative basis. That is a non-starter. I existed in an intelligence organization that did not have legislation for a long time. It makes the job difficult. They are much better off, as challenging as it is, working within legislation, and they are much better off having legislation to go forward with if they will run an organization.

**The Chairman:** Thank you, Senator Zimmer. To the five of you, thank you very much. It has been a terrific and useful day, and the best part of it has been the disagreements. It makes the committee work much more interesting when we have experts who have different perspectives. It is clear you are friends, but you all have your own points of view and that is valuable. We appreciate the assistance. I hope it will help us set up a good framework for our work. We hope to come back to you again over the coming months to probe, test and reject your points of view. Thank you on behalf of the committee.

The committee adjourned.

OTTAWA, Monday, June 18, 2007

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:45 a.m. to examine and report upon the national security policy of Canada.

**Senator Colin Kenny** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** I call the meeting to order. This is a meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny, and I chair the committee.

Before we begin, I would like to briefly introduce the members of the committee. On my immediate right is Senator Wilfred Moore from Halifax. He is a lawyer with an extensive record of community involvement and has served for ten years on the Board of Governors of St. Mary's University. He also sits on the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and the Standing Joint Committee of the Senate and the House of Commons for the Scrutiny of Regulations.

To his right we have Senator Joseph Day from New Brunswick. He is the chair of the Standing Senate Committee on National Finance. He is a member of the bar of New Brunswick, Ontario and Quebec, and a fellow of the Intellectual Property Institute of Canada. He is also the former president and CEO of the New Brunswick Forest Products Association.

l'accès aux décideurs de haut rang était difficile, mais la communication s'établissait habituellement. Nous ne sommes ni les États-Unis ni la Grande-Bretagne, mais, depuis dix ans, nous avons été témoins d'une évolution positive à cet égard.

Je crois que vous avez posé une question, sénateur Zimmer, qui est restée sans réponse... La question portait sur l'établissement de l'organisme en question à partir de fondements non législatifs. Je serais d'accord avec vous. Ce serait possible. J'ai travaillé pendant longtemps dans un organisme de renseignement dont le mandat ne reposait sur aucune loi. Cela compliquait le travail. Si éprouvant que cela puisse être, il est nettement mieux de travailler à partir d'une loi et il est nettement mieux de pouvoir compter sur une loi pour diriger une telle organisation.

**Le président :** Merci, sénateur Zimmer. Aux cinq témoins, je dis : merci beaucoup. Nous avons eu une journée à la fois merveilleuse et utile, et les meilleurs moments sont ceux où il y avait désaccord. Le travail du comité devient beaucoup plus intéressant lorsque les spécialistes présentent des perspectives divergentes. Vous êtes amis, cela se voit, mais vous avez tous votre propre point de vue, et voilà qui est précieux. Nous apprécions l'aide fournie. J'espère que ce sera utile à l'établissement d'un bon cadre de travail pour nous. Nous espérons vous revoir à nouveau au cours des prochains mois pour mieux sonder, éprouver ou rejeter vos points de vue. Merci au nom du comité.

La séance est levée.

OTTAWA, le lundi 18 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 45 pour étudier la politique du Canada en matière de sécurité nationale et faire rapport à ce sujet.

**Le sénateur Colin Kenny** (*président*) : occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Je déclare la séance ouverte. Il s'agit d'une réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Colin Kenny, et je suis le président du comité.

Avant de commencer, j'aimerais présenter brièvement les membres du comité. À ma droite immédiate se trouve le sénateur Wilfred Moore de Halifax. Il est avocat, il a beaucoup participé aux activités communautaires et il a siégé pendant 10 ans au conseil d'administration de l'Université St. Mary's. Il siège également au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce et au Comité mixte permanent du Sénat et de la Chambre des communes de l'examen de la réglementation.

À sa droite se trouve le sénateur Joseph Day, du Nouveau-Brunswick. Il est président du Comité sénatorial permanent des finances. Il est membre des barreaux du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec et membre de l'Institut de la propriété intellectuelle du Canada. Il est également un ancien président-directeur général de l'Association des produits forestiers du Nouveau-Brunswick.

On the far side of Senator Day is Senator Rod Zimmer, from Winnipeg. Senator Zimmer has had a long and distinguished career in business and philanthropy. He has volunteered his services for countless charitable causes and organizations. He sits on the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs and also on the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

To my left is Senator Tommy Banks from Alberta. He was called to the Senate following a 50-year career in the entertainment industry. He is the chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

Honourable senators, we have before us today, again, Mr. Julian Fantino, Commissioner of the Ontario Provincial Police. Welcome, Mr. Fantino. Mr. Fantino was appointed to his current position in October of 2006. In this role, he oversees front-line delivery, administrative support services and specialized and multi-jurisdictional investigations throughout the Province of Ontario.

Mr. Fantino has had a long and distinguished career in policing. His appointments include commissioner for emergency management Ontario in March of 2005, chief of the Toronto Police Service in 2000, chief of York Regional Police in 1998, and chief of the London Police Service in 1991.

Mr. Fantino is accompanied today by Detective Staff Sergeant Pat J. Morris, Provincial Anti-Terrorism Section, Ontario Provincial Police.

**Julian Fantino, Commissioner, Ontario Provincial Police:** Thank you, honourable senators, for the opportunity to come before you to address a significant topic matter which you have been involved with for a long time now, and on which you have reported significant findings in your travels through this whole network of national security and associated issues.

I will briefly give a little bit of information about the Ontario Provincial Police. We operate in an area of some 922,000-plus square kilometres of territory, and about 110,000-plus square kilometres of waterways. Our sworn strength is 5,500 uniformed officers and over 1,700 civilian staff, plus over 800 auxiliary members. We operate in 313 municipalities across the province and, of course, also render services in a number of other contract areas. We respond to almost a million calls for service in 165 detachments located across the province. We are coming up to our one hundredth anniversary in 2009. That is a little bit of history by way of background with regard to much of the specialized areas in which the OPP operates in major investigative areas, but I will get more into the focus of our discussion here today with regard to terrorism and those kinds of issues.

De l'autre côté du sénateur Day se trouve le sénateur Rod Zimmer, de Winnipeg. Le sénateur Zimmer a eu une carrière longue et distinguée en affaires et en philanthropie. Il a offert bénévolement ses services à d'innombrables œuvres de charité et organisations. Il siège au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles et au Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

À ma gauche se trouve le sénateur Tommy Banks, de l'Alberta. Il a été nommé au Sénat après une carrière de 50 ans dans le secteur du spectacle. Il est président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

Honorables sénateurs, nous avons devant nous aujourd'hui, à nouveau, M. Julian Fantino, commissaire de la Police provinciale de l'Ontario. Bienvenue, monsieur Fantino. M. Fantino a été nommé à son poste actuel en octobre 2006. Dans le rôle qu'il exerce, il assure la surveillance de l'exécution de première ligne, des services de soutien administratif et des enquêtes spécialisées et pluri-gouvernementales pour l'ensemble de la province de l'Ontario.

M. Fantino affiche une carrière longue et distinguée dans le service policier. Au nombre de ses affectations, on peut citer celle de commissaire de Gestion des situations d'urgence Ontario en mars 2005, de chef du Service de police de Toronto en 2000, de chef de la Police régionale de York en 1998, et de chef du Service de police de London en 1991.

M. Fantino est accompagné aujourd'hui par le sergent détective d'état-major Pat J. Morris, Section provinciale de lutte contre le terrorisme, Police provinciale de l'Ontario.

**Julian Fantino, commissaire, Police provinciale de l'Ontario :** Merci, honorables sénateurs, de l'occasion de comparaître devant vous et d'aborder une question d'importance qui vous intéresse depuis longtemps déjà et au sujet de laquelle vous avez fait rapport de constatations significatives concernant l'ensemble du réseau de la sécurité nationale et des questions connexes.

Permettez-moi de vous donner quelques brefs renseignements au sujet de la Police provinciale de l'Ontario. Nous fonctionnons dans un territoire de plus de 922 000 kilomètres carrés, et qui englobe également plus de 110 000 kilomètres carrés de voies navigables. Nos effectifs comptent 5 500 agents en uniforme assermentés et plus de 1 700 civils, auxquels s'ajoutent plus de 800 membres auxiliaires. Nous fonctionnons dans 313 municipalités de la province et, bien entendu, nous rendons également des services dans un certain nombre d'autres régions à titre contractuel. Nos 165 détachements répartis dans toute la province répondent à près d'un million d'appels de service. Nous approchons de notre 100<sup>e</sup> anniversaire, qui aura lieu en 2009. Voilà donc quelques éléments d'histoire et d'information de base concernant une bonne partie des domaines spécialisés où évoluent les principales activités d'enquête de la Police provinciale de l'Ontario. Cependant, je vais maintenant me concentrer davantage sur ce qui nous occupe aujourd'hui, concernant le terrorisme et les questions connexes.



We also, of course, have taken notice over the years of the evolution of the threats that we face, and perhaps I will start by indicating on my documentation here, senators, on page 9. In regard to the relationship, I will discuss the context of change brought about by many factors but primarily by the O'Connor inquiry and the response to it by the federal government, specifically the new governance framework and the resultant national security policy. I will conclude by outlining the nature of change in the national security area and, of course, the point of view of OPP and municipal partners in the anti-terrorism section.

First, it is important to understand that the terrorism threat is real and is very tangible. In Ontario and Canada, it is not a matter of whether terrorists or their supporters will become active; they are, and have been, active for many years. As Thomas Homer Dixon pointed out in his recent book:

Never before has the world faced the determination of five determined men with the ability to paralyze a nation.

Terrorism and the emergence of extremists have made this both a possibility and a reality. The unfortunate reality is that the perpetrators have learned that terrorism works. Terrorism is all about making a statement, and that statement can be made anywhere. As Canadians, we tend to believe that the terrorist threat is far removed from our borders. I do not think I need to assure this committee that this is not the case.

Terrorism is not new to Canada. We have had the tragic events of 1985 — the bombing of the Air India flight over Ireland, killing 329 people — so we have our home-grown terrorism issues and investigations. More recently, there were the allegations made against 18 people out of the greater Toronto area, the GTA, some of them are young offenders as well.

We must look at how Canada, and especially Ontario, represents a target-rich environment. We have the largest and most concentrated population in Canada. We have the largest nuclear jurisdiction in North America. We have more than 50 per cent of Canada's chemical industry in our province. Basically, as I stated, we are a target-rich environment.

The world's second largest bilateral trading partnership exists between Canada and the United States. Even the perception of a porous border is a significant threat to Ontario's economic well-being. You know how the American authorities are watching everything we do very carefully in that regard.

There is also the 5,525 miles of border that we share with the United States, the international border. In addition to the amount of trade that goes back and forth between our two countries, there are also some 200 million people who cross back and forth each year.

Nous avons tous constaté, évidemment, au fil des années, l'évolution des menaces auxquelles nous faisons face. Permettez-moi de vous renvoyer à mon document, à la page 9. Pour ce qui est des facteurs pertinents, je vais discuter du contexte de changement qui est attribuable à de nombreux facteurs, mais surtout à l'enquête O'Connor et la réaction du gouvernement fédéral à cette enquête, et plus particulièrement pour ce qui est du nouveau cadre de gouvernance et de ses incidences sur la politique nationale en matière de sécurité. Je vais terminer en décrivant quelle est la nature des changements dans le domaine de la sécurité nationale et, bien entendu, dans l'optique de la Police provinciale d'Ontario et des partenaires municipaux de la Section provinciale de lutte contre le terrorisme.

Il faut tout d'abord comprendre que la menace terroriste est réelle et très concrète. En Ontario et au Canada, nous n'en sommes pas à nous demander si les terroristes ou leurs associés vont prendre des initiatives; ils en prennent, et ils en prennent depuis de nombreuses années. Comme l'a signalé Thomas Homer Dixon dans son récent livre :

Le monde n'avait jamais eu auparavant à faire face à cinq hommes déterminés capables de paralyser un pays.

Le terrorisme et la montée des extrémistes non seulement ont rendu cela possible mais en ont fait une réalité. Et, malheureusement, les auteurs d'actes de terrorisme ont appris que le terrorisme donnait des résultats. L'action terroriste vise foncièrement à lancer un message et il peut l'être n'importe où. Comme Canadiens, nous avons tendance à croire que la menace terroriste est bien loin de nos frontières. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire au comité que tel n'est pas le cas.

Le terrorisme n'est pas nouveau au Canada. Compte tenu des événements tragiques de 1985 — l'explosion d'une bombe sur un avion d'Air India qui survolait l'Irlande, entraînant la mort de 329 personnes — nous avons ici même au Canada nos problèmes et nos enquêtes liés au terrorisme. Plus récemment, on se souvient des allégations portées contre 18 personnes de la région du Grand Toronto, dont certaines étaient également de jeunes contrevenants.

Nous devons considérer qu'il existe au Canada, et tout particulièrement en Ontario, de nombreuses cibles intéressantes. Notre population est la plus grande et la plus concentrée du Canada. Nos installations nucléaires sont les plus importantes en Amérique du Nord. Notre province accueille plus de 50 p. 100 de l'industrie chimique du Canada. Essentiellement, donc, comme je l'ai dit, nous offrons de nombreuses cibles.

Le partenariat commercial qui existe entre le Canada et les États-Unis est le deuxième en importance au monde. Il suffit que la frontière soit jugée perméable pour qu'une menace considérable pèse sur le bien-être économique de l'Ontario. Comme vous le savez, les autorités américaines surveillent de très près tout ce que nous faisons à cet égard.

Également, nous partageons 5 525 milles de frontière avec les États-Unis : la frontière internationale. En plus des échanges commerciaux constants entre nos deux pays, quelque 200 millions de personnes traversent la frontière chaque année.

Ontario's five key border crossings handle 45 per cent of all of Canada's trade with the United States. One of the key commitments Canada's police leaders have made is working together to enhance the security of our country. This is not new but it has become an ever-increasing reality for us.

At the provincial level, the Ontario Provincial Police is responsible, together with the Royal Canadian Mounted Police and all police services, for the protection of Ontarians against the threat of terrorism. In non-contract provinces such as Ontario and Quebec, the provincial police services and municipal agencies are very much part of the struggle to combat terrorism. We must do this, as Justice O'Connor stressed in his second recommendation, in an integrated fashion.

Following the events of September 11, 2001, the government tasked the Ontario Provincial Police with developing a provincial anti-terrorism emergency management plan. The plan we recommended contained measures aimed at strengthening intelligence and policing capabilities right across the province. It recognized the effective use of intelligence collection and its subsequent analysis as essential elements of a concentrated, strategic approach to counterterrorism. A number of those measures have been implemented, including an integrated provincial anti-terrorism section whose primary focus is twofold: proactive, criminal intelligence-gathering in Ontario; and working in concert with other agencies within the intelligence community at the municipal, provincial and national levels. I will talk about this unit in a later comment in my presentation.

The Ontario Provincial Police has also taken an active role in commenting on Canada's counterterrorism legislation, and in helping our members learn as much as possible about the initiatives and measures being put in place federally to counter terrorism. On this topic, I must say that I believe the trepidation regarding the anti-terrorism legislation is ill-founded. The police recognize the exigent threat of terrorism and the legislative requirements to combat it. I think we have acted, and continue to act, responsibly in the application of that legislation. It is for this reason that the investigative means have been rarely used, the charges laid have been few and the arrests even fewer.

If there is one lesson to be learned from the attacks of September 11, it is that instability in one part of the world can be a problem for stable sovereign nations on the other side of the globe. This is especially the case for a multicultural country such as Canada. The events of September 11 have cast new importance on the need to share information and ensure the broadest possible integration among all those responsible for gathering and sharing this information.

Les cinq principaux postes frontaliers de l'Ontario traitent environ 45 p. 100 de l'ensemble du commerce avec les États-Unis. Nos dirigeants policiers se sont engagés tout particulièrement à travailler ensemble pour améliorer la sécurité de notre pays. Cela n'est pas nouveau, mais il s'agit d'une réalité toujours plus concrète pour nous.

À l'échelle provinciale, la Police provinciale de l'Ontario, de concert avec la Gendarmerie royale du Canada et l'ensemble des services policiers, est responsable de la protection des Ontariens contre la menace du terrorisme. Dans les provinces où la GRC ne fournit pas de services à contrat, telles que l'Ontario et le Québec, les services de police provinciaux et municipales participent de près à la lutte contre le terrorisme. Comme l'a souligné le juge O'Connor dans sa deuxième recommandation, nous devons le faire de façon intégrée.

À la suite des événements du 11 septembre 2001, le gouvernement a chargé la Police provinciale de l'Ontario d'élaborer un plan de gestion d'urgence des activités antiterroristes. Le plan que nous avons recommandé contient des mesures qui visent à renforcer les capacités policières de renseignement et de surveillance partout dans la province. Selon ce plan, l'utilisation efficace des renseignements et leur analyse subséquente constituent des éléments essentiels d'une approche concentrée et stratégique de lutte contre le terrorisme. Un certain nombre des mesures proposées ont déjà été mises en œuvre, y compris la création d'une section provinciale intégrée de lutte contre le terrorisme dont les deux grands volets d'activité sont les suivants : la collecte proactive de renseignements concernant la criminalité en Ontario, et la collaboration avec d'autres organismes du milieu du renseignement aux échelles municipale, provinciale et nationale. Je vais parler davantage de cette unité plus tard dans mon exposé.

La police provinciale de l'Ontario a également joué un rôle actif pour ce qui est de commenter la législation canadienne de lutte contre le terrorisme et d'aider nos membres à en apprendre autant que possible au sujet des initiatives et des mesures prises par le gouvernement fédéral pour lutter contre le terrorisme. Sur cette question, je dois dire que, à mon avis, l'agitation générale suscitée par la législation antiterroriste n'est pas justifiée. Les autorités policières reconnaissent les exigences de la menace terroriste et la nécessité de légiférer pour combattre le terrorisme. J'estime que nous avons agi et continuons d'agir de façon responsable dans l'application de cette législation. Pour cette raison, les moyens d'enquête ont rarement été utilisés et les accusations portées ont été peu nombreuses alors que les arrestations l'ont été encore moins.

Parmi les leçons apprises dans le sillage des attaques du 11 septembre, on peut noter que l'instabilité dans une partie du monde peut constituer un problème pour des pays souverains stables situés aux antipodes. Cela est d'autant plus vrai pour un pays multiculturel comme le Canada. Les événements du 11 septembre ont donné une nouvelle importance à la nécessité de partager l'information et d'assurer l'intégration la plus poussée possible entre tous ceux qui sont responsables de réunir et de partager cette information.



Our ability to respond effectively depends on the capabilities and resources housed in many different organizations, on numerous levels of law enforcement and government agencies and on what might once have been considered an extraordinary degree of inter-agency coordination, collaboration and a whole lot of goodwill. It has finally come home to most of us that we face a common threat that requires an integrated response; in essence, we are all in this fight together.

Just noting the diverse organizations in the province of Ontario is an indication of the breadth of the network that is involved in protecting the people we serve. Cooperation within the law enforcement and intelligence communities, from an information sharing context, is not new. Information is a prime commodity in our world and the intelligence-led approach being used to target organized crime and terrorism is a good working example in our province.

The reality is, however, that prior to September 11, the open and proactive sharing of law enforcement information was inconsistent and not as well-coordinated as it could have been. However, the threat of terrorism has changed the world and our attitude forever.

Canada's, and Ontario's, ability to respond to a terrorist incident depends on the capabilities and skills of many different organizations and individuals, numerous levels of law enforcement and government and, to an extraordinary degree, on inter-agency coordination and collaboration — in a word, partnerships everywhere. Serious dialogue is needed to address the challenge of protecting the safety and security of Canadians from the terrorist threat and from the climate that it generates, including the motivation for hate-mongering and hate crimes. That means, of course, ensuring our front line personnel have the resources and training they need to do their job. While some politicians and media critics have criticized the federal government for arming border guards, I have no problem with it as long as due diligence is done before the issuing of weapons and the proper training and accountabilities are there. The bad guys have guns and are not afraid to use them; they would not think twice about capitalizing on any vulnerability. Since we are asking the guards to protect our borders, the least we can do is give them the resources, training and capacity to do so.

The Ontario Provincial Police supports the integration and sharing of information whenever possible with partners and the law enforcement and intelligence communities at a provincial, national and international level. While progress was being made prior to September 11, it has certainly sped up since. The work that this committee has been doing has also created a good deal of leadership in that regard.

Notre capacité de réagir efficacement dépend des capacités et des ressources de diverses organisations, de divers paliers de responsabilité dans l'application des lois et de divers organismes gouvernementaux et elle dépend également de mesures de coordination et de collaboration entre services que l'on aurait pu juger extraordinaires par le passé, ainsi que d'une très grande réserve de bonne volonté. La plupart d'entre nous ont fini par comprendre que nous faisons face à une menace commune qui exige une réaction intégrée. Bref, cette bataille nous concerne tous.

Il suffit de prendre connaissance des diverses organisations qui existent en Ontario pour avoir une idée de l'ampleur du réseau qui assure la protection de la population. Ce n'est pas d'hier que la collaboration existe au sein des collectivités responsables de l'application des lois et du renseignement, sur le plan d'échange de l'information. Dans notre monde, l'information vaut son pesant d'or, comme le montre bien dans notre province l'approche axée sur le renseignement qui nous a servi pour cibler le crime organisé et le terrorisme.

Il faut dire, toutefois, que avant le 11 septembre, le partage ouvert et proactif de renseignements concernant l'application des lois était inégal et n'était pas aussi bien coordonné qu'il aurait pu l'être. Cependant, la menace du terrorisme a changé le monde, tout comme notre attitude, à tout jamais.

La capacité du Canada et de l'Ontario de réagir à tout incident terroriste dépend des capacités et des compétences d'un grand nombre et d'une grande diversité d'organisations et de personnes, de nombreux paliers de services policiers et de gouvernement et, dans une très large mesure, de la coordination et de la collaboration entre divers organismes. Bref, elle dépend d'une multitude de partenariats. C'est par un dialogue soutenu que nous pouvons relever le défi de protéger la sécurité et la sûreté des Canadiens de la menace terroriste et du climat qu'elle engendre, y compris celui d'un terreau fertile pour les propos et des crimes haineux. Cela veut dire, bien entendu, que nous devons fournir à nos effectifs de première ligne les ressources et la formation qui leur permettront de faire leur travail. Dans certains milieux politiques et dans certains médias, on a critiqué le gouvernement fédéral pour avoir armé les gardes-frontière. Pour ma part, je n'y vois aucun problème, dans la mesure où l'on prend les dispositions nécessaires avant de fournir les armes, notamment la formation et la responsabilisation. Les criminels ont des armes à feu et n'hésitent pas à s'en servir; ils n'hésiteraient pas non plus à profiter de toute vulnérabilité. Puisque nous demandons à nos gardes-frontière de protéger nos frontières, il va de soi que nous leur fournissions les ressources, la formation et la capacité nécessaires.

La police provinciale de l'Ontario favorise l'intégration et le partage de l'information avec ses partenaires et les milieux de l'application de la loi et du renseignement, aux paliers provincial, national et international, dans tous les cas où la chose est possible. Des progrès en ce sens étaient faits dès avant le 11 septembre, mais leur cadence s'est accrue depuis cet événement. Par son travail, votre comité a certainement exercé un rôle de leadership à cet égard.

Work is well under way in a number of quarters — provincially, nationally and internationally — to put this commitment into place. The focus is on finding ways to enable the kinds of partnerships needed to avoid duplication and ensure the timely delivery of information to the right agencies and organizations.

Some of the key questions that need to be resolved are: How do we integrate effectively at an intra- and inter-organizational level, at a technical level, and at a human relationships level; and how do we link effectively within the parameters of legislated mandates and jurisdictional boundaries?

Today, we are operating in an environment in which information is gathered, analyzed, correlated and disseminated throughout a complex network of agencies with various legislated mandates and jurisdictions. Joint forces operations are a case in point. Through close cooperation, law enforcement can, and does, successfully investigate and prosecute criminals. Despite the complexities, information can be acted upon effectively. Given the current global situation, no single agency — law enforcement, intelligence or government — has the kind of vast technical and human resources needed to take sole responsibility for combating terrorism in any jurisdiction. We will need our partners, including our private sector partners, to be successful in this battle.

Investigations of terrorist organizations are among the most complex of undertakings. They have the potential to last for several years, cross international boundaries and involve individuals who communicate in many different languages under very technical conditions. Therefore we need to ensure that we are leveraging resources. We need integration provincially, nationally and internationally through working partnerships that are, in effect, institutionalized. We need to understand jurisdictional parameters and mandates so that gaps and duplication are avoided and eliminated. Allow me to give you a brief example of what I mean.

The Blue Water Bridge at Point Edward, near Sarnia, is the second busiest commercial crossing in Canada and the only bridge that permits dangerous goods crossing in southwestern Ontario. On busy days, traffic volumes can reach 700 vehicles an hour between noon and 10 p.m. Daily traffic flows westbound to the United States are 8,000 to 10,000 vehicles. Despite those numbers, border crossings have decreased steadily since 2003. Politicians and chambers of commerce on both sides of the border cite border congestion as the reason that traffic is down. With each development issue around the world, the U.S. Customs and Border Protection Border Patrol Agents clamp down and, of course, the borders become even more clogged. This points out again the need for a secure but open border between Canada and the United States.

Ainsi, en matière de partage d'information, nous avons beaucoup progressé déjà, tant à l'échelle provinciale que nationale et internationale. Nous nous efforçons tout particulièrement d'établir des partenariats nécessaires qui seraient de nature à éviter les dédoublements et à assurer la transmission en temps opportun d'information aux services et organisations qui en dépendent.

Parmi les questions clés que nous avons à résoudre, nous devons nous demander comment assurer une intégration efficace à l'échelle intra-organisationnelle et inter-organisationnelle, sur le plan technique, et sur le plan des relations interpersonnelles et aussi comment établir des liens de façon efficace en respectant le cadre des mandats prévus par la loi et les aires de compétences des uns et des autres?

Nous fonctionnons aujourd'hui dans un environnement où l'information est réunie, analysée, intégrée et disséminée grâce à un réseau complexe d'organismes dotés de divers mandats législatifs et de diverses compétences. Pensons aux opérations policières conjointes. Grâce à une étroite collaboration, les organismes d'application des lois peuvent faire enquête et poursuivre des criminels et ils réussissent à le faire. En dépit de la complexité, l'information peut être exploitée de façon efficace. Compte tenu de la situation à l'échelle planétaire, aucun service — qu'il s'agisse de l'application de la loi, du renseignement ou du gouvernement — ne dispose de ressources techniques et humaines assez vastes pour assumer à lui seul la responsabilité de combattre le terrorisme, où que ce soit. Pour réussir, nous devons pouvoir compter sur nos partenaires, y compris ceux du secteur privé.

Les enquêtes portant sur les organisations terroristes sont parmi les plus complexes. Elles durent parfois durant des années, se déploient sur plusieurs pays et impliquent des communications dans de nombreuses langues, dans un cadre extrêmement technique. Nous devons veiller à ce que nos ressources donnent le maximum de résultats. Il nous faut intégrer nos activités à l'échelle provinciale, nationale et internationale grâce à des partenariats fonctionnels qui, de fait, sont institutionnalisés. Nous devons comprendre les caractéristiques des diverses limites de compétences et des divers mandats de manière à éviter et à éliminer aussi bien les dédoublements que les angles morts. Permettez-moi de vous proposer un bref exemple.

Le pont Blue Water à Point Edward, près de Sarnia, est le deuxième point de passage en importance pour le commerce au Canada et le seul pont où est autorisé le passage de produits dangereux dans le sud-ouest de l'Ontario. Les jours de grande fréquentation, le débit routier peut atteindre les 700 véhicules l'heure entre midi et 22 heures. Les débits quotidiens vers l'Ouest, à savoir vers les États-Unis, sont de 8 000 à 10 000 véhicules. Or, les mouvements transfrontaliers ont diminué constamment depuis 2003. Les politiciens et les Chambres de commerce des deux côtés de la frontière attribuent la baisse du débit à la congestion frontalière. Toujours attentifs à la situation internationale, les agents de la U.S. Customs and Border Protection Border Patrol serrent la vis de plus en plus, de sorte que le goulot d'étranglement aux frontières prend toujours plus d'ampleur. Voilà qui illustre une fois de plus la nécessité d'une frontière sûre mais ouverte entre le Canada et les États-Unis.



Meanwhile, due to shortages of resources, the RCMP has had to pull back a number of their people, so that the OPP is now doing much of the work at an international border with regard to not only security but also calls for service to the bridge and the waterways in that location. Point Edward, a community of fewer than 2,000 people, is policed by OPP under contract, so when our officers respond to Point Edward's needs, we pay what amounts to a great price to ensure national security.

I want to also talk briefly about our Provincial Anti-Terrorism Section, or PATS, of the OPP. The OPP-led joint forces operation is one of the important measures taken in Ontario since September 11 to combat terrorism and extremism. Established as part of Ontario's anti-terrorism plan, PATS primary focus is to facilitate multi-jurisdictional strategic intelligence operations. The Provincial Anti-Terrorism Section encompasses 10 police agencies, including the RCMP and CSIS, and has 20 detectives and two analysts, including a seven-member dedicated OPP surveillance team.

PATS operates from a Toronto home office co-located with the Royal Canadian Mounted Police and five deployed locations across Ontario: Sault Ste. Marie, Ottawa, Niagara Falls, London and Windsor. Its overall mandate is to work proactively and collaboratively with other OPP units, police and other intelligence agencies to collect, evaluate, analyze and disseminate intelligence information across the province, across the nation and across borders; identify and monitor suspected terrorists, terrorist groups and individuals suspected of providing logistical and financial support for terrorist operations in efforts to anticipate and prevent criminal acts and provide investigative support to police agencies involved in terrorism-related investigations. In short, it focuses on an intelligence-led approach to detect, prevent, disrupt and aid in the prosecution of terrorist activity. It is a very efficient and effective application of both strategic and tactical intelligence. With regard to this last point, the Ontario Provincial Police Anti-terrorism Section operates in a variety of forums to assist front line members and police leaders in Ontario to identify, document and disseminate relevant information pertaining to terrorist and potential threat activities.

I will not speak to some of the more intimate work. Although PATS and the INSETS, the Integrated National Security Enforcement Teams, the RCMP-led unit, have worked closely since 2002, there is a recognized need for change in this relationship. Recent events and much more have formed and increased the way in which we need to approach national security

Entre-temps, à cause d'une pénurie de ressources, la GRC a dû retirer un certain nombre de ses agents, de sorte que la police provinciale de l'Ontario effectue à l'heure actuelle une bonne partie du travail à la frontière, non seulement pour ce qui est de la sécurité, mais aussi pour le service sur le pont et sur les voies d'eau situées à cet endroit. Point Edward, une localité qui compte moins de 2 000 personnes, bénéficie des services policiers de la police provinciale de l'Ontario par arrangement contractuel, de sorte que lorsque l'affectation de nos agents aux besoins de Point Edward, nous coûte très cher sur le plan de la sécurité nationale.

J'aimerais aussi vous parler brièvement de notre Section provinciale de la lutte contre le terrorisme, qui fait partie de la police provinciale de l'Ontario. Il s'agit d'une activité policière conjuguée sous la direction de la police provinciale de l'Ontario et de l'une des importantes mesures prises en Ontario depuis le 11 septembre pour combattre le terrorisme et l'extrémisme. La section a été créée dans le cadre du plan de l'Ontario de lutte contre le terrorisme et elle vise principalement à faciliter des opérations de renseignements stratégiques pluri-gouvernementales. La section provinciale de la lutte contre le terrorisme englobe 10 services policiers, dont la GRC et le SCRS, et compte 20 détectives et deux analystes, y compris une équipe spécialisée de surveillance de sept membres de la police provinciale de l'Ontario.

La section fonctionne à partir d'un bureau central situé à Toronto, partagé avec la Gendarmerie royale du Canada, et de cinq emplacements déployés dans diverses régions de l'Ontario, soit Sault Ste-Marie, Ottawa, Niagara Falls, London et Windsor. Elle a pour mandat général de travailler de façon proactive et en collaboration avec d'autres unités de la police provinciale de l'Ontario, d'autres services de police et de renseignement pour recueillir, évaluer, analyser et disséminer des renseignements partout dans la province, au Canada et à l'étranger; d'identifier et de surveiller des personnes et des groupes soupçonnés d'être des terroristes ou de fournir une aide logistique et financière aux activités terroristes, afin de prévoir et d'empêcher des actes criminels et de fournir un soutien aux services policiers qui participent à des enquêtes liées au terrorisme. Bref, la Section provinciale de lutte contre le terrorisme met l'accent sur les activités de renseignements pour détecter, empêcher et perturber l'activité terroriste ainsi que pour faciliter la poursuite des auteurs d'activités terroristes. Elle représente une application très efficace et très efficiente du renseignement stratégique aussi bien que tactique. À ce dernier égard, la Section provinciale de lutte contre le terrorisme exerce ses activités dans des circonstances et des lieux divers pour faciliter la tâche des agents de la ligne de front et des dirigeants des services policiers de l'Ontario dans l'identification, la documentation et la dissémination de renseignements pertinents concernant les activités terroristes et les menaces en puissance.

Je ne parlerai pas de certaines activités plus pointues. La Section provinciale de la lutte contre le terrorisme de la Police provinciale de l'Ontario et l'Équipe intégrée de la sécurité nationale collaborent étroitement depuis 2002, mais on reconnaît qu'il faut modifier le rapport entre ces deux entités. De récents événements et bien d'autres facteurs renforcent la

challenges, which also offer opportunities. I am speaking of the recommendations made by Mr. Justice O'Connor following the Arar inquiry and, perhaps, some recommendations that will be mirrored by the Iacobucci inquiry recommendations that we accepted wholeheartedly. There is a framework going forward to adopt those recommendations.

I am speaking primarily to issues related to law enforcement mandates, the grounds upon which investigations or intelligence activity is based, dissemination of classified information domestically and internationally, proper training for national security investigators and the need to formalize MOUs as well as new oversight or review mechanisms being constructed. These steps are necessary changes if we are to ensure effective and efficient national security investigations that maintain the balance between our national security and civil liberties.

The OPP and its Provincial Anti-Terrorism Section accepts that the RCMP has primary responsibility in national security investigations, as cited in the Security Offences Act, and the mandate of CSIS in relation to national security intelligence. Our intention is to move forward in an efficient manner the relationship with both organizations within the criminal intelligence mandate in relation to national security. I would also add that this is a necessary step in a province such as Ontario, which is home to 70 per cent of the national security files in Canada and where the RCMP does not maintain a primary front-line presence.

One of the most difficult challenges for Canadian chiefs of police in relation to national security or terrorism has been to bridge the gap between the uniformed officer on the street and the specialists in order to facilitate an effective two-way flow of information. The OPP is trying to deal with that in a very concerted way. Since the release of the findings of Arar inquiry and the development of policy response that the relationship and efficiencies have improved. The nature of this change can be divided into the three main areas of policy, administration and operations. These new directives are found in the Policy and Governance Framework and the Operational Policy Manual for national security. These two documents have initiated extensive change, but the OPP is completely in step with the nature and direction of this change and arrangements are being made to implement these changes more formally in a Memorandum of Understanding.

In relation to newly established roles and mandates, the OPP recognizes that the mission of the INSETs is to prevent, detect and investigate terrorism, and that the OPP will facilitate this role in the province of Ontario both directly through PATS and through the work of our members. In our specific terrorist-related investigations, we will act within the INSETs umbrella, being

nécessité d'aborder les questions de sécurité nationale et influencent la façon de le faire, ce qui offre des possibilités. Je parle des recommandations du juge O'Connor suite à l'enquête sur l'affaire Arar, que nous avons entièrement acceptées et que le juge Iacobucci reprendra peut-être dans les conclusions de son enquête. Il y a un cadre qui se dessine pour l'adoption de ces recommandations.

Je parle principalement des questions liées aux mandats d'application de la loi, des motifs sur lesquels reposent les enquêtes ou les activités de renseignement, de la diffusion à l'échelle nationale et internationale de renseignements classifiés, de la formation appropriée des enquêteurs de la sécurité nationale et de la nécessité de signer des protocoles d'entente officiels et d'élaborer de nouveaux mécanismes de surveillance et d'examen. Ces modifications s'imposent pour assurer l'efficacité et l'efficacité des enquêtes sur la sécurité nationale tout en maintenant l'équilibre entre la sécurité nationale et les libertés civiles.

La Police provinciale de l'Ontario et la section de lutte contre le terrorisme acceptent que la GRC ait la responsabilité première des enquêtes sur la sécurité nationale, tel que prévu dans la Loi sur les infractions en matière de sécurité et dans le mandat du SCRS au sujet du renseignement concernant la sécurité nationale. Nous avons l'intention de faire évoluer de façon efficiente la relation avec ces deux organismes, dans le cadre du mandat en matière de renseignements criminels relatifs à la sécurité nationale. J'ajoute qu'il s'agit d'une étape nécessaire dans une province comme l'Ontario d'où proviennent 70 pour 100 des dossiers liés à la sécurité nationale au Canada et où la GRC n'assure pas une présence de première ligne.

Un des plus grands défis pour les chefs de police canadiens en matière de sécurité nationale et de lutte contre le terrorisme a été d'établir la communication entre les agents en uniformes qui travaillent dans la rue et les spécialistes, afin de faciliter un échange d'information efficace dans les deux sens. La Police provinciale de l'Ontario se penche sur la question de façon très concertée. Depuis la publication des conclusions de l'enquête sur l'affaire Arar et l'élaboration d'une politique d'intervention, les relations et l'efficacité se sont améliorées. Le changement porte sur trois grands secteurs, soit les politiques, l'administration et les opérations. Ces nouvelles lignes directrices figurent dans le Cadre de politiques et de régie et dans le Manuel des politiques sur les opérations en matière de sécurité nationale. Ces deux documents ont donné lieu à des changements profonds, mais la Police provinciale de l'Ontario s'est entièrement adaptée à la nature et à l'orientation de ce mouvement et des dispositions ont été prises pour inscrire officiellement ces changements dans un protocole d'entente.

Pour ce qui est des nouveaux rôles et mandats, la Police provinciale de l'Ontario reconnaît que la mission de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale est de prévenir et de détecter les activités terroristes et de faire enquête sur celles-ci; la Police provinciale de l'Ontario facilitera ce rôle en Ontario directement, par l'entremise de la Section provinciale de la lutte contre le



cognizant of the new hierarchy whereby all INSETS answer to the RCMP Assistant Commissioner, National Security Investigations, and all investigations are centrally controlled.

From an operational perspective, one area I will address before I finish my comments, honourable senators, is the reality that in a truly holistic effort to detect and prevent acts of terrorism, it is critical for us to appreciate the value of our front-line police officers, who represent a yet to be fully realized first line of defence against terrorism. These officers network at the community level and develop the contacts and sources where most terrorist plans are hatched and even carried out. They have an ear to the ground and their eyes on local goings on. Front-line police officers plugged in at the community level through contacts and relationships represent a well-trained human radar system such that, if properly trained and resourced, can detect and report suspicious persons and activities that might constitute potential terrorist threats.

In my humble view, we need to do much more to fully utilize this resource. The fight — and it is a fight — to counter the threat of terrorism requires a concentrated, two-level approach, prevention and consequence management, and front-line police officers are critical to both. I regret to state, however, that not enough emphasis and resources are expended on our front-line police in our fight against terrorism, and this honourable committee might wish to review or explore that aspect.

It has taken the OPP 98 years to achieve the reputation and respect that it has internationally. Our vision is safe communities in a secure Ontario, and our mission is policing excellence through our people, our work and our relationships.

Honourable senators, I am open to respond to any of your questions.

**The Chairman:** Thank you, Commissioner Fantino, for a comprehensive presentation. Perhaps you could comment briefly on resources.

The committee is astonished when we find that Canada ranks twenty-sixth out of 28 OECD nations in terms of police per capita. We do not understand why we would rank there. We estimate that the Royal Canadian Mounted Police are understaffed by between 5,000 and 7,000 personnel. That is a lot of people, and it is expensive to get those sorts of increases. What is the situation with you? Do you have the resources that you need?

**Mr. Fantino:** We never do, senator. One of the problems we face is that with the exponential growth in our work, the requirements of the courts and new rulings, the added workload has grown exponentially for us. Right now, we spend an

terrorisme et avec le concours de ses membres. Dans le cadre de nos enquêtes sur des activités terroristes, nous agissons sous la direction de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, compte tenu de la nouvelle hiérarchie selon laquelle l'équipe relève du commissaire adjoint de la GRC, responsable des enquêtes liées à la sécurité nationale. Dorénavant, toutes les enquêtes relèveront d'un contrôle central.

Honourables sénateurs, avant de terminer mes observations, je signale que d'un point de vue opérationnel, dans un véritable effort d'ensemble pour détecter et prévenir les actes terroristes, il est essentiel de tenir compte des agents de police de première ligne, qui offrent un premier niveau de défense contre le terrorisme et dont le potentiel n'est pas pleinement utilisé. Ces agents de police font du réseautage dans la collectivité et ils trouvent des sources et des contacts là où la plupart des plans terroristes sont élaborés, voire exécutés. Ils sont à l'écoute sur le terrain et ils surveillent ce qui s'y passe. Les agents de police de première ligne placés dans la collectivité grâce à des contacts et à des relations représentent un système de radar humain efficace qui, à condition d'avoir la formation et les ressources appropriées, peut détecter et signaler les personnes et les activités douteuses qui constituent peut-être de menaces terroristes.

À mon humble avis, il faut faire bien davantage pour utiliser pleinement cette ressource. La lutte — car il s'agit bien d'une lutte — pour contrer la menace terroriste exige une approche concertée à deux niveaux, soit la prévention et la gestion des répercussions, et les agents de police de première ligne jouent un rôle essentiel dans les deux cas. Cependant, c'est à regret que je mentionne qu'on n'accorde pas assez d'attention et de ressources à nos forces policières de première ligne dans la lutte contre le terrorisme; cet honorable comité voudra peut-être se pencher sur cet aspect de la question.

Il a fallu 98 ans à la Police provinciale de l'Ontario pour obtenir la réputation et le respect dont elle jouit à l'échelle internationale. Notre vision est d'avoir des collectivités sécuritaires et de veiller à la sûreté pour l'Ontario et notre mission est d'assurer l'excellence des services policiers grâce à notre personnel, à notre travail et à nos relations.

Honourables sénateurs, je suis prêt à répondre à vos questions.

**Le président :** Merci, commissaire Fantino, de votre exposé fort complet. Vous pourriez peut-être parler brièvement des ressources.

Le comité est étonné de constater que le Canada arrive au 26<sup>e</sup> rang des pays membres de l'OCDE pour ce qui est du nombre de policiers par habitant. Nous ne comprenons pas comment il se fait que le Canada se situe là. Nous estimons qu'il manque entre 5 000 et 7 000 agents à la Gendarmerie royale du Canada. C'est un manque d'effectif sérieux et il coûte cher de remédier à une telle pénurie. Quelle est la situation de votre côté? Avez-vous les ressources dont vous avez besoin?

**M. Fantino :** Notre effectif n'est jamais suffisant, sénateur. Nous sommes entre autres confrontés à une croissance exponentielle de la charge de travail, notamment à cause des exigences des tribunaux et des nouvelles décisions. À l'heure

extraordinary amount of time on bureaucratic work that never used to be there. Investigations are much more laboured now. More oversight, higher requirements and the expectations of the public take more time.

In the case of the OPP, we have extraordinary distances to travel. However, we are no different than anybody else; we would like to do more. We are called upon to do more, but we do not have the resources to do it. It all comes down to affordability, senator. It is all about affordability.

**The Chairman:** When the Commissioner of the RCMP testified here, he advised the committee that he only had the resources to deal with 30 per cent of the organized criminal groups that they are aware of in Canada. Is that the same situation for you?

**Mr. Fantino:** Yes, it is. We have to develop a hierarchy of priorities, and often we cannot go after the things that we need to pursue, or sustain the things that we need to sustain. We are cherry-picking all the time insofar as what we need to do. We are doing what we can. If you look at some of the successes that we have had, they come about when we can bring our collective resources together. Joint force operations are the way to go now. You saw recently the organized crime investigation that went down with the Hell's Angels. You saw as well the effort that recently took place in the GTA with regard to outside dealing with guns and gangs and that whole business. Those are long, protracted, very labour-intensive investigations. They go on for a year or more. We must do those sorts of operations now to get at the heart and soul of these cases. Taking the profits out of crime has added yet one more tool to our kit, if you will, but then you need forensic accountants and all kinds of new skills and experts, and all of that is very expensive.

**The Chairman:** You must have reflected on the shortage of police officers more than most people have. Why would we be 26th out of the 28 richest countries in world?

**Mr. Fantino:** I do not have the answer for that. I can only tell you that it has always been a struggle to get the resources necessary to deploy to do the kinds of work that we are mandated to do, that the public expects us to do, and that we determine should be done. As you know, I have worked in other police departments and it has always been the same. It is always a struggle to get the resources in place. We create efficiencies; we do what we can to work within the envelope. At the end of the day, the bottom line is affordability. To be fair, we compete with health, education and so many other issues when it comes to how the tax dollars will be apportioned.

There was a flurry of activity following 9/11, for instance, when a great deal of money went out to deal with the threat of terrorism and the response to it. You may recall in one of my other appearances before this honourable committee that I thought a

actuelle, nous consacrons un temps énorme à des tâches administratives, ce qui n'était pas le cas auparavant. Les enquêtes sont devenues beaucoup plus laborieuses. Une surveillance accrue, des exigences plus serrées et des attentes plus élevées de la part du public nécessitent plus de temps.

La Police provinciale de l'Ontario doit couvrir des distances considérables. Cependant, nous ne sommes pas différents des autres; nous aimerions faire davantage. On nous demande de faire davantage, mais nous ne disposons pas des ressources suffisantes pour le faire. C'est une question de coût, sénateur. C'est uniquement une question de capacité financière.

**Le président :** Quand le commissaire de la GRC a témoigné devant le comité, il a indiqué qu'il n'avait des ressources que pour faire face à 30 pour cent des groupes criminels organisés dont nous connaissons l'existence au Canada. Êtes-vous dans la même situation?

**M. Fantino :** Oui. Nous avons établi une liste de priorités et souvent nous ne pouvons pas nous occuper de certains dossiers importants ou maintenir certains services qu'il faudrait maintenir. Nous faisons constamment une sélection dans ce qu'il y a à faire. Nous faisons ce que nous pouvons. Si on jette un coup d'œil à certaines de nos réussites, on constate qu'elles sont le fruit d'une mise en commun des ressources. Dorénavant, les opérations policières conjointes sont la formule à retenir. On a récemment vu l'enquête sur le crime organisé visant les Hell's Angels. On a également vu les efforts déployés dans la région du Grand Toronto en ce qui concerne les interventions liées notamment à l'utilisation d'armes à feu et aux activités des gangs. On parle ici d'enquêtes très longues et très exigeantes. Elles durent un an ou plus. Maintenant, il faut ce genre d'opération conjointe pour aller au cœur de ces cas. La possibilité de s'attaquer aux profits de la criminalité nous donne encore un outil, mais elle exige la participation de juricomptables et d'experts et elle fait appel à toutes sortes de nouvelles compétences; c'est un processus fort coûteux.

**Le président :** Vous devez avoir réfléchi plus que la plupart des gens à la pénurie de policiers. Comment se fait-il que nous nous classions au 26<sup>e</sup> rang des 28 pays les plus riches du monde?

**M. Fantino :** Je n'ai pas la réponse à cette question. Je peux uniquement vous dire que nous avons toujours dû nous battre pour obtenir les ressources nécessaires pour nous acquitter des tâches dont on nous a chargés, que les Canadiens attendent de nous et que nous estimons devoir être faites. Comme vous le savez, j'ai travaillé pour d'autres corps policiers et la situation a toujours été la même. Il faut toujours se battre pour obtenir des ressources. Nous créons des gains d'efficacité; nous faisons notre possible pour nous accommoder du budget qui nous est imparti. En somme, c'est une question de capacité financière. Si on veut être juste, il faut admettre qu'on fait concurrence à la santé, à l'éducation et à tellement d'autres secteurs au chapitre de l'affectation de l'argent des contribuables.

Après les événements du 11 septembre, par exemple, il y a eu beaucoup d'activités et des sommes considérables ont été consacrées au traitement de la menace terroriste et aux interventions. Vous vous rappelez peut-être que lors d'une de



good exercise would be to look at where all that money had gone, to whom, for what purpose and for what results. We talk about how much money we spend on this and that, but is it going to the right places? Are we getting the right kinds of outcomes?

I stated in my closing remarks that one of the first lines of defence against terrorism is our front-line police officers. They seem to be the last in the chain of resources for many different reasons. The origin of much of that information about who is doing what is from front-line police officers who hear or are told something, or develop a contact that gets an investigation going. We need to do a lot more work with them.

**Senator Banks:** This committee has found that there is reticence on the part of governments of all stripes and jurisdictions to invest in the kind of resources that you are talking about. Is that because Canadians do not get it? Is it because we do not understand what the problem is? You have said that terrorism is a real threat in Canada. Most Canadians are not convinced of that. Are you absolutely certain that that is so?

**Mr. Fantino:** There is always push-back when that issue is raised. There is a different attitude in the United States. My colleagues in the United States are right in line with the notion that the threat is real and tangible, and they are doing what they can on all fronts to deal with that threat. For them, it is not a question of if; it is a question of when. That is the mindset in the United States. That is why, on the American side of the border, you will have the Coast Guard patrolling, complete with weaponry. On our side of the border we may have a boat of sorts. That is the attitude. When you cross the border, you are met by American border people who are peace officers who are trained, armed, equipped and of a different mindset. On this side, we are a little more complacent. A lot of it is denial, and a lot of it is: "It can't happen to us." We know that Al Qaeda has fingered Canada in its rhetoric as one of the target countries. With the deployment of our troops in Afghanistan, we know for a fact that there is a renewed energy, if you will, in the mindset of terrorists that our people are or should be a target. It is only a matter of time before that target becomes our home territory.

As I stated earlier, terrorism is all about making a statement. That statement can be made anywhere. We have a target-rich environment in this country, and we do know for a fact that for years terrorists, if they are not obviously acting out their terrorist threats here, have certainly been supporting terrorists operating elsewhere.

**Senator Banks:** Terrorism is not new to our country, as you pointed out, with Air India and the Japan problem. The complacency of Canadians to which you have just referred is ill-placed.

mes comparutions devant cet honorable comité, j'ai dit qu'un bon exercice serait d'examiner où tout cet argent est allé, à qui il a été affecté, à quelles fins et quels ont été les résultats obtenus. On dit que tels et tels montants ont été consacrés à ceci et à cela, mais l'argent va-t-il au bon endroit? Obtenons-nous les résultats recherchés?

Dans ma conclusion, j'ai indiqué que les agents de police de première ligne constituent une des premières lignes de défense contre le terrorisme. Or, pour diverses raisons, ils semblent figurer au dernier rang de la chaîne de ressources. L'origine d'une grande partie de l'information concernant qui fait quoi vient des agents de police de première ligne qui entendent certaines choses, qui en sont informés ou qui établissent un contact qui déclenche une enquête. Il faut collaborer nettement plus avec eux.

**Le sénateur Banks :** Le comité a constaté une réticence de la part des gouvernements, quelle que soient leur allégeance et leur niveau de compétence, à investir dans le genre de ressources dont vous parlez. Est-ce parce que les Canadiens ne saisissent pas? Est-ce parce qu'ils ne comprennent pas le problème? Vous avez dit que le terrorisme constitue une véritable menace pour le Canada. La plupart des Canadiens n'en sont pas convaincus. Êtes-vous absolument certain que de l'existence de cette menace?

**M. Fantino :** Il y a toujours une certaine résistance quand on soulève cette question. L'attitude est différente aux États-Unis. Mes collègues américains sont absolument persuadés que la menace est réelle et tangible, et ils font ce qu'ils peuvent sur tous les fronts pour y faire face. En ce qui les concerne, il n'y a pas de doute; il s'agit seulement de savoir quand elle se manifestera. Voilà l'attitude qu'on trouve aux États-Unis. Voilà pourquoi, du côté américain de la frontière, on voit la Garde côtière patrouiller avec un armement complet. De ce côté-ci de la frontière, on a peut-être un navire ici et là. Voilà l'attitude. Lorsqu'on traverse la frontière américaine, on a affaire à des agents de la paix formés, armés, équipés et qui ont une attitude différente. De ce côté-ci de la frontière, nous sommes un peu plus complaisants. On nie beaucoup et on répète souvent : « Ça ne peut nous arriver à nous ». Nous savons tous qu'Al-Qaïda a désigné le Canada comme cible dans ses discours. Avec le déploiement de nos troupes en Afghanistan, nous savons qu'il y a un renforcement de la position des terroristes qui estiment que les Canadiens sont ou devraient être une cible. Ce n'est qu'une question de temps avant que notre territoire national ne soit ciblé.

Comme je l'ai indiqué précédemment, l'objet du terrorisme est de se faire entendre. Il peut frapper n'importe où. Au Canada, les cibles ne manquent pas et nous savons pertinemment que, pendant des années, certains terroristes en ont appuyé d'autres qui, s'ils n'ont pas mis à exécution leurs menaces ici, se sont exécutés ailleurs.

**Le sénateur Banks :** Le terrorisme n'est pas nouveau au Canada, comme vous l'avez signalé en parlant de la tragédie d'Air India et du problème du Japon. La complaisance des Canadiens dont vous venez tout juste de parler est fort mal à propos.

**Mr. Fantino:** Absolutely, yes it is. We go into shock almost when these things happen. We all were tuned into what happened in the U.K., for instance, and Spain and elsewhere in the world. That can happen here. As you know, we have had investigations, and we do not know how much we have prevented.

**Senator Banks:** We do not know, but you probably have a better idea than we do.

**Mr. Fantino:** We have prevented some. The whole idea is to just keep working at this, nationally and internationally. That is the other thing that has happened with terrorism: law enforcement, national security and international security have become one joint effort now. The exchange of information is more global, and we learn from lessons learned elsewhere. Once a terrorist strike happens anywhere in the world, we preoccupy ourselves with finding out all of the information we can to then employ here in our efforts to frustrate any similar efforts going on in this country.

**Senator Banks:** You talked about the fact that the sharing of information and the integration and reduction of silos and all of those things is getting better. We have had misgivings about that a lot. It is easier, I suppose, in a unitary state where you can say there is one organization that will handle all of this. Is it working?

If a guy riding home on a bus looked at a list of the acronyms of organizations in three orders of government that are all concerned with dealing with the response to whatever the terrorist threat might be, he would be, as we are, nonplussed by it. He would ask how could all of these different organizations within your organization that are subsets be dealing with it? Who is driving the bus here? That is one of our favourite questions here. Are you satisfied that we are moving as quickly as we can, as opposed to what we should be doing in that direction to complete integration?

**Mr. Fantino:** If I had my way, I would just turn the switch on to make it happen. However, we are dealing with mandates, jurisdictions, laws, policies and all those kinds of issues. Within that entire framework, I can say we have made a quantum leap forward in doing what we are supposed to do: Integrating, sharing and coordinating. That is happening on an ongoing basis. We respect, for instance, that the lead on counterterrorism on a national basis is the RCMP. However, we also have primary responsibility for our constituency in Ontario. That is why the provincial anti-terrorism unit is in place. Those two units work together. We have people in both places and the sharing of information is better than it has ever been. Is it not absolutely perfect, though, and we still have a long way to go.

**Senator Banks:** You have had an opportunity at three different levels to deal with, look at and try to fix this situation. You told us, in fact, when you were here in 2002 that there was a great need to improve all of those things.

**Mr. Fantino:** Yes.

**M. Fantino :** Absolument. Nous sommes presque en état de choc quand des tragédies surviennent. Nous nous sommes tous intéressés à ce qui s'est passé par exemple au Royaume-Uni, en Espagne et ailleurs dans le monde. Mais la même chose peut se produire ici. Comme vous le savez, il y a eu des enquêtes, mais nous ne connaissons pas l'ampleur de ce que nous avons évité.

**Le sénateur Banks :** Nous ne savons pas exactement ce qui a été évité; vous en avez probablement une meilleure idée que nous.

**M. Fantino :** Nous avons prévenu certains actes terroristes. Il s'agit avant tout de continuer à contrer le terrorisme à l'échelle nationale et internationale. Le terrorisme a donné lieu à une nouvelle dynamique : l'application de la loi, la sécurité nationale et la sécurité internationale font maintenant l'objet d'un effort conjoint. On partage de plus en plus d'information au niveau mondial et on s'inspire des leçons tirées ailleurs. Lorsqu'un attentat terroriste frappe quelque part dans le monde, on s'empresse de trouver autant d'information que possible pour l'appliquer ici dans nos efforts pour contrer des tentatives semblables au Canada.

**Le sénateur Banks :** Vous avez parlé d'une amélioration en matière de partage de l'information, d'intégration et de réduction du cloisonnement administratif. Cela a suscité énormément d'inquiétude. J'imagine que la tâche est plus facile dans un État unitaire où on peut dire qu'une seule organisation s'occupera de la question. Est-ce que ça fonctionne?

Une personne qui en rentrant chez elle en autobus regardera une liste d'acronymes d'organisations, des trois niveaux de gouvernement, toutes concernées par l'intervention à une menace terroriste quelconque, serait, comme nous, complètement abasourdie. Elle pourrait se demander comment différentes divisions d'une même organisation peuvent être mises en cause. Qui est aux commandes en pareil cas? Voilà l'une de nos questions favorites ici? Estimez-vous que nous agissons aussi rapidement que possible par rapport à ce que nous devrions faire pour terminer l'intégration?

**M. Fantino :** Si ce n'était que de moi, j'actionnerais simplement l'interrupteur pour que cela se produise. Cependant, il y a des mandats, des compétences, des lois, des politiques et toute d'autres questions. Néanmoins, je peux dire que nous avons fait un pas de géant quant à ce qu'il nous incombe de faire, soit intégrer, partager et coordonner. Cela se fait constamment. Nous respectons entre autres le fait que la GRC est l'organisme responsable de la lutte contre le terrorisme à l'échelle nationale. Toutefois, nous avons également la responsabilité première à l'égard des citoyens de l'Ontario. C'est pourquoi nous avons créé l'unité antiterroriste provinciale. Ces deux organismes travaillent de pair. Nous avons affecté des agents aux deux endroits et le partage de l'information se fait mieux que jamais. Évidemment tout n'est pas parfait et il reste encore beaucoup à faire.

**Le sénateur Banks :** Vous avez eu la possibilité d'examiner la situation à trois niveaux de gouvernement, d'intervenir et de régler les problèmes. En fait, lorsque vous avez témoigné en 2002, vous nous avez dit qu'il était grandement nécessaire d'améliorer tout cela.

**M. Fantino :** Oui.



**Senator Banks:** You were, at the time, the chief of police of Toronto.

**Mr. Fantino:** Yes.

**Senator Banks:** Subsequently you became in charge of security for the province of Ontario. Were you able, in doing that, to bring about some of the improvements in integration that you were talking about when you were chief of police of Toronto?

**Mr. Fantino:** Yes. It all comes down to dedicating resources to joint forces operations, where we all sit at the same table, we all work on the same issues, we define priorities, we do the analysis and we dedicate the resources to pursue various initiatives. That is happening all the time now to a much greater degree. We still have issues following Mr. Justice O'Connor's inquiry. There are issues about how information is shared and with whom information is shared. There are still things we have to sort out to address the threat in a balanced, reasoned way, along with civil liberties and those kinds of issues.

**Senator Banks:** Could you give us examples of the ways in which, while you were the Commissioner of Emergency Management in Ontario, you changed things?

**Mr. Fantino:** As Commissioner of Emergency Management my role was somewhat different from law enforcement. In that role, we were into mitigating and those kinds of issues. We brought together police, fire, EMS, military and other entities to deal with a post-event situation for situation management. That has been a great thing. Now there is training, the collaboration of resources, and a joint response in regard to any tragedy that may happen. Those are the kinds of things we have done.

In policing, it is no different. Now, with PATs, the Provincial Anti-terrorism units, we have 10 different agencies at the table. Anyone and everyone who has a stake in public safety with respect to these issues is at the table.

**Senator Banks:** Do we need to have those 10 agencies? Would it not be easier if there were five doing the same job?

When you were here in 2002, our late colleague, Senator Wiebe, asked about the efficiency of national policing with respect to security matters and the like, and suggested that there should really be one police force across the country, and you answered that it should be the RCMP. Do you still think that that is so?

**Mr. Fantino:** When it comes to these issues and talking about national security issues, it would be my wish that it would be one-stop shopping, but one-stop shopping with particular attention given to local issues. There is no

**Le sénateur Banks :** Vous étiez à l'époque chef de la Police de Toronto.

**M. Fantino :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Par la suite, on vous a confié la responsabilité de la sécurité de l'Ontario. Dans ces fonctions, avez-vous pu apporter certaines des améliorations dont vous nous avez parlé en matière d'intégration quand vous étiez chef de la Police de Toronto?

**M. Fantino :** Oui. Il s'agit essentiellement de consacrer des ressources à des opérations policières conjointes. De telles opérations exigent que nous nous assoyons à la même table, que nous collaborions à l'égard des mêmes questions, que nous établissions des priorités, que nous analysions les situations et que nous consacrons des ressources à diverses initiatives. À l'heure actuelle, c'est ce qui se passe régulièrement dans une plus large mesure. Il y a encore des problèmes à régler après l'enquête dirigée par le juge O'Connor. On s'interroge sur le mode de partage de l'information et avec qui elle est partagée. Il y a encore des questions à éclaircir pour aborder la menace d'une façon équilibrée et raisonnée tout en tenant compte des libertés civiles et d'autres questions du même genre.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous nous donner des exemples de façons dont vous avez changé les choses lorsque vous étiez commissaire à la gestion des situations d'urgence de la province de l'Ontario?

**M. Fantino :** Mon rôle de commissaire à la gestion des situations d'urgence ne portait pas exactement sur l'application de la loi. Il portait davantage sur l'atténuation et sur des questions similaires. Nous avons réuni les forces policières, les services d'incendie, les services médicaux d'urgence, le secteur militaire et d'autres entités pour gérer la situation après une urgence. Cet exercice a été fort utile. Maintenant, il y a de la formation, de la collaboration entre effectifs et, advenant une tragédie, il y aura une intervention conjointe. Voilà un exemple de ce que nous avons fait.

En matière de maintien de l'ordre, ce n'est pas différent. Maintenant, avec les unités antiterroristes provinciales, dix organismes différents se réunissent pour discuter. Tous les organismes qui ont un intérêt en matière de sécurité publique à l'égard de ces questions se retrouvent à la table.

**Le sénateur Banks :** Avons-nous besoin de ces dix organismes? Ne serait-il pas plus facile s'il n'y en avait que cinq pour s'acquitter de la même tâche?

Lorsque vous avez témoigné devant le comité en 2002, notre regretté collègue, le sénateur Wiebe, vous a posé une question au sujet de l'efficacité des services nationaux de police en matière de questions de sécurité et d'autres questions semblables et il a suggéré qu'il ne devrait y avoir qu'une seule force policière à l'échelle du Canada et vous avez répondu que ce devrait être la GRC. Êtes-vous toujours du même avis?

**M. Fantino :** En ce qui concerne les questions de sécurité nationale, je souhaiterais qu'il y ait un guichet unique, mais qu'une attention particulière soit accordée aux questions locales. Il n'y a pas une solution unique pour tous les cas. Le modèle du

one-size-fits-all solution. The Home Office model in the U.K. works well, but they still have many police departments now. However, on policy, integration, and so many of the critical issues there is one unified policing model.

It has always been my view that the fewer barriers there are, the more efficiencies will be acquired. If the ultimate goal is the best possible public safety, then as many barriers as possible must be removed.

**Senator Banks:** If you had a short list to make, what would be on that list in terms of the challenges that now face the OPP?

**Mr. Fantino:** Going back to Senator Kenny's question, it all comes down to resources. Everything we do is so labour intensive. If we had dedicated resources with the elevated skill sets and the training to dedicate to more of these high-end, labour-intensive investigations, organized crime and terrorism, we could do more. It is a trade-off with how many people you have answering calls for service or doing highway patrol, traffic safety or whatever else. We had 444 people killed in traffic fatalities last year on OPP-patrolled highways in Ontario. Public safety is a serious issue. It is not cherry-picking; you have to do whatever you can across the board with the resources available. Therefore, there is a trade-off.

**Senator Banks:** On some things you do have to cherry-pick. I suppose that applies to certain criminal investigations and that might even apply to some terrorism-related threats, although we would all rather that that were not so. Do you think the OPP, over the next 10 years, will be able to move in the right direction so that you will not have to say that there is no time to deal with a particular thing because another thing is more important? That would be practicing triage, in effect.

**Mr. Fantino:** We are working now on defining exactly what resources we should have in the OPP to do all of these things. That will be a matter that I will need to advance and promote to the policy makers. We are nowhere near where we need to be, however. We are having to look at just what it is that we can and cannot do, and how we must go about deploying our people.

**The Chairman:** The question that Senator Banks was just putting to you, commissioner, was what I was trying to address as well. That is, the legislature reflects their interpretation of where the people of Ontario are at any given time. That has a huge impact on the funding that is allocated to the OPP. Where is the disconnect between the electorate and the legislature, or between the problem and the electorate?

**Mr. Fantino:** I do not know that it is a disconnect. It is a matter of trying to address so many wants, asks, demands, and expectations. It is how many dollars are out there and available

Home Office fonctionne bien, mais, au Royaume-Uni aujourd'hui, il y a encore de nombreux services de police. Toutefois, en matière de politique, d'intégration et de bon nombre de questions essentielles, on trouve un modèle de maintien de l'ordre unifié.

J'ai toujours été d'avis que moins il y a de barrières, plus il est possible de réaliser des gains d'efficacité. Si l'objectif ultime est d'atteindre le meilleur niveau de sécurité publique possible, il faut alors supprimer autant d'obstacles que possible.

**Le sénateur Banks :** Si vous aviez à établir une courte liste des défis auxquels est confrontée la Police provinciale de l'Ontario, qu'est-ce que vous y indiqueriez?

**M. Fantino :** Je reviens à la question du sénateur Kenny et j'indique que c'est une question de ressources. Toutes nos activités sont exigeantes en termes de main-d'œuvre. Si nous avions affecté des ressources possédant des compétences et une formation élevées à un plus grand nombre de ces enquêtes de haut niveau et de longue haleine sur le crime organisé et sur le terrorisme, nous pourrions faire davantage. Il y a un compromis à faire entre le nombre de personnes qui répondent à des appels de service, qui patrouillent l'autoroute ou qui assurent la sécurité routière, par exemple. L'an dernier, on a rapporté 444 décès accidentels sur les routes que patrouillent les agents de la Police provinciale de l'Ontario. La sécurité routière est une question sérieuse. Il n'est pas question de sélection; il faut faire tout ce qui est possible avec les ressources disponibles. Par conséquent, on fait forcément des compromis.

**Le sénateur Banks :** Dans certains cas, il faut faire des choix. Je suppose que c'est ce qui se passe dans certaines enquêtes criminelles, voire devant certaines menaces terroristes, même si nous préférierions tous qu'il n'en soit pas ainsi. Pensez-vous que la Police provinciale de l'Ontario, au cours des dix prochaines années, sera en mesure d'aller dans la bonne direction pour éviter d'invoquer le manque de temps pour s'occuper de certains dossiers parce que d'autres sont plus importants? Si c'était le cas, il y aurait en effet une sorte de tri.

**M. Fantino :** Nous nous employons actuellement à établir exactement de quelles ressources la Police provinciale de l'Ontario doit disposer pour s'acquitter de toutes ses responsabilités. Je devrai soumettre cette question aux décideurs et en faire la promotion. Cependant, nous sommes bien loin d'avoir atteint le niveau qu'il faudrait. Nous devons nous contenter de voir ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire et comment il faut déployer nos effectifs.

**Le président :** Monsieur le commissaire, la question que le sénateur Banks vient de vous poser porte précisément sur un sujet que je voulais moi aussi aborder. En fait, l'assemblée législative prend des décisions en fonction de son interprétation des souhaits des Ontariens à un moment ou à un autre. Cela a une énorme incidence sur le financement consenti à la Police provinciale de l'Ontario. Où est la divergence entre l'électorat et les élus ou entre le problème et l'électorat?

**M. Fantino :** Je ne vois pas de divergence. Le gouvernement doit répondre à d'innombrables souhaits, requêtes, exigences et attentes. Il doit voir combien d'argent peut être alloué au



to dedicate to policing, health, education, and on it goes. That is the issue. These are choices that political people make as to where they will put their money. We operate within an envelope over which we sometimes do not have much say as to what goes in there.

Of course, in the case of the OPP, there are situations that arise virtually overnight with Aboriginal land claims issues, for example, and that propel us into a whole different dynamic where our priorities change overnight. In the case of deploying people to Caledonia, for instance, we have had to bring in people from our 165 detachments all over the province to do service in Caledonia. Caledonia is not a terribly big place, but that is the kind of issue that happens to us and we have to work with it. We get some relief for special needs and special cases, but for the most part we work within the envelope we are given. We certainly try to make a case for why the envelope should be expanded in terms of what we would like to do to safeguard ourselves from terrorism and organized crime.

Organized crime is in all of our pockets. We should do much more in relation to organized crime. However, do you take your people out of their jobs to put them elsewhere when, at the same time, you do not have enough human resources to begin with in those places from where you are taking people? That is why we resorted to joint forces operations. It is a way of creating a critical mass and sustaining investigations that, in the end, over a long period of time, could not be sustained by any one given agency. Going back to your earlier comments, Senator Banks, if nothing else we have been driven to do that more and more. Circumstances, events and economics have forced us to join forces, and we do that very well. Can we do it better? Yes.

**Senator Day:** Mr. Commissioner and Mr. Morris, thank you for your presentations and for the background material, which will be helpful to us as we review our material. I have a few points of clarification in order that I clearly understand your presentation.

You indicated that there are 1,700 to 2,000 civilian employees within the OPP. Is that primarily support or are some of those investigative, non-uniformed people as well?

**Mr. Fantino:** They would be mainly support staff. That would include prisoner transportation, secretarial staff, and IT people.

**Senator Day:** The people in your force who are involved in investigative matters from the point of view of intelligence, are they uniformed or non-uniformed?

**Mr. Fantino:** There are some non-uniformed analysts. We have a number of people in the investigative area with specialized skills, such as analysts and accountants.

maintien de l'ordre, à la santé, à l'éducation et ainsi de suite. Voilà la question. Les politiciens font des choix quant à l'attribution des fonds. Nous fonctionnons avec un budget à l'égard duquel nous n'avons parfois pas grand chose à dire.

Évidemment, la Police provinciale de l'Ontario est confrontée à des situations de crise qui surviennent pour ainsi dire du jour au lendemain, notamment des revendications territoriales autochtones, qui nous amènent dans une tout autre dynamique et qui modifient nos priorités instantanément. Quand il a fallu déployer des effectifs à Caledonia, par exemple, nous avons dû faire venir des agents de nos 165 détachements à l'échelle de toute la province. Caledonia n'est pas une très grande localité, mais la crise qui y est survenue est le genre de situation qui exige notre intervention et avec laquelle nous devons composer. Nous recevons de l'aide pour les besoins spéciaux et les cas particuliers, mais la plupart du temps nous nous accommodons du budget qui nous a été attribué. Il va sans dire que nous essayons de justifier pourquoi notre budget devrait être élargi, entre autres pour lutter contre le terrorisme et le crime organisé.

Le crime organisé coûte cher à tout le monde. Il faudrait faire nettement plus pour lutter contre ce fléau. Toutefois, doit-on affecter nos gens ailleurs alors qu'il y a déjà une pénurie de ressources humaines aux endroits où on irait les chercher? Voilà pourquoi nous avons recours aux opérations policières conjointes. Cette formule permet de créer une masse critique et de poursuivre des enquêtes qu'un seul organisme ne pourrait soutenir à long terme. Sénateur Banks, pour en revenir aux observations que vous avez faites plus tôt, je signale que nous sommes amenés à recourir de plus en plus souvent à cette formule. Les circonstances, les événements et les contraintes financières nous ont amenés à joindre nos forces, ce que nous faisons fort bien. Pourrions-nous le faire mieux? Oui.

**Le sénateur Day :** Monsieur le commissaire et M. Morris, je vous remercie de vos exposés et de la documentation que vous nous avez fournie; elle nous sera utile lorsque nous nous pencherons sur les documents. J'aimerais avoir quelques précisions pour bien comprendre ce que vous avez dit.

Vous avez indiqué que la Police provinciale de l'Ontario compte entre 1 700 et 2 000 employés civils. S'agit-il principalement de personnel de soutien ou en partie de personnel d'enquête ne portant pas l'uniforme?

**M. Fantino :** Il s'agit surtout de personnel de soutien qui s'occupe entre autres du transport des prisonniers, du secrétariat et des services informatiques.

**Le sénateur Day :** Les membres de votre force policière qui participent à des enquêtes portant sur le renseignement portent-ils l'uniforme ou non?

**M. Fantino :** Certains analystes ne portent pas l'uniforme. Dans la section des enquêtes, bon nombre d'employés possèdent des connaissances spécialisées, notamment les analystes et les comptables.

**Detective Staff Sergeant Pat J. Morris, Ontario Provincial Police:** With regard to our intelligence analysts, we strive for a 50/50 split between uniformed personnel and civilian personnel.

**Senator Day:** Non-uniformed personnel who are out in the community gathering information, are they part of the 1,700 to 2,000, or do you call them "uniformed" even though they are not in uniform?

**Mr. Fantino:** They would be within the infrastructure in a support role. They would not be actively gathering intelligence.

**Senator Day:** Along the lines that you have been discussing with Senator Kenny and Senator Banks, I would like you to explain a bit more about the "stovepiping," the roles of investigation in the RCMP and how you cooperate with the RCMP and CSIS. It seems to me that your provincial anti-terrorism section that you created five years ago is an intelligence-gathering, analytical organization, but that is the same thing that the RCMP and CSIS are doing on a national level, is it not?

**Mr. Morris:** Many people feel that way. I will discuss the terrorism section to illustrate the fine differences. The provincial anti-terrorism section is primarily engaged in criminal intelligence-gathering. We are looking at a lot of investigations, specialized or not, that are tied to terrorism. I will give you the example of an auto theft investigation run by the OPP-led provincial auto theft team. The criminals involved in that exercise could be doing fundraising for terrorism. We have what we call a predicate offence. It could be narcotics trafficking or importation, ATM frauds, which have a lot to do with the Liberation Tigers of Tamil Eelam specifically — those types of fraud or extortions within the GTA. While those investigations such as fraud or auto theft are more mundane criminal investigations, we are looking at those to gather intelligence in order to build what has been called in the national security framework the criminal nexus: the nexus that ties the criminal act for profit to a cause, that is, for the Liberation Tigers of Tamil Eelam, for Hezbollah, et cetera.

We are primarily mandated with intelligence operations. We are not engaging in fishing expeditions or the gathering of security intelligence, such as CSIS would do. We may have people who provide us with information of that sort and we share it with CSIS, since CSIS is involved in our joint management team. However, we are not gathering security intelligence to advise the government. We recognize that that is the role of CSIS. We are targeting criminal intelligence. The consumer of that criminal intelligence is the RCMP-led INSETS, which is tasked with and primarily engaged in criminal investigations as a result of that information.

**Sergent détective Pat J. Morris, Police provinciale de l'Ontario:** Pour ce qui est des analystes du renseignement, nous nous efforçons d'avoir un nombre égal de policiers et de civils.

**Le sénateur Day :** Les membres du personnel civil qui recueillent de l'information dans la collectivité sont-ils compris dans les 1 700 à 2 000 employés civils ou les considérez-vous comme des policiers même s'ils ne portent pas l'uniforme?

**M. Fantino :** Ils figurent dans l'infrastructure à titre d'employés de soutien. Ils ne recueillent pas des renseignements de façon active.

**Le sénateur Day :** Dans le même ordre d'idées que ce dont vous avez parlé avec les sénateurs Kenny et Banks, j'aimerais que vous précisiez un peu la notion de cloisonnement, les rôles d'enquête de la GRC et comment vous collaborez avec cette force policière avec le SCRS. Si je ne m'abuse, la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme que vous avez créée il y a cinq ans fait de la collecte et de l'analyse de renseignements, mais la GRC et le SCRS font la même chose au niveau national, n'est-ce pas?

**M. Morris :** C'est ce que pensent bien des gens. Je vais parler de la section de lutte contre le terrorisme pour illustrer les légères différences qui existent. La Section provinciale de lutte contre le terrorisme s'occupe principalement de la collecte de renseignements criminels. Elle fait énormément d'enquêtes spécialisées et non spécialisées, liées au terrorisme. Par exemple, dans le cas d'un vol de voiture, l'enquête est menée par l'Équipe provinciale de lutte contre le vol d'automobiles de la Police provinciale de l'Ontario. L'objectif des criminels qui se livrent à ce genre d'activité est peut-être de financer le terrorisme. Il s'agit de ce que nous appelons une infraction de prédictat. Il pourrait également s'agir de trafic ou d'importation de narcotiques ou de fraude à des guichets automatiques, ce qui est souvent le fait des Tigres libérateurs de l'Eelam tamoul — un genre de fraude d'extorsion qui a cours dans la région du Grand Toronto. Les enquêtes sur des fraudes ou des vols de voitures relèvent davantage du secteur criminel, mais elles nous permettent d'obtenir des renseignements pour établir le lien avec la criminalité dans le cadre de sécurité nationale du Canada; autrement dit, le lien qui existe entre l'activité criminelle et le profit qui en découle et qui pourrait servir à financer une cause, comme par exemple celles des Tigres libérateurs de l'Eelam tamoul ou du Hezbollah.

Nous sommes surtout chargés d'opérations de renseignement. Nous n'effectuons pas de recherche ou de collecte de renseignements de sécurité, comme le fait le SCRS. Si on ne fournit ce genre de renseignements, nous les communiquons alors au SCRS puisqu'il fait partie de notre équipe de cogestion. Cependant, nous ne recueillons pas de renseignements de sécurité pour le compte du gouvernement. Nous reconnaissons que c'est le rôle du SCRS. Nous ciblons les renseignements liés à la criminalité. C'est surtout l'Équipe intégrée de la sécurité nationale dirigée par la GRC qui s'intéresse aux renseignements criminels puisque sa tâche principale est de mener des enquêtes criminelles à la lumière de cette information.



**Senator Day:** Is it easy to differentiate between criminal intelligence and security intelligence? Is that an easy thing to do when you are sitting at your desk reviewing all of this information that is being gathered?

**Mr. Morris:** It can be difficult. Sometimes it is the same commodity, but the difference is in how it is utilized. We stay away from gathering security intelligence, and we did that prior to the Arar inquiry. First, it is not our mandate. Second, in his first recommendation of the factual inquiry, Justice O'Connor stated that that was the case, for many reasons similar to the Macdonald commission.

Sometimes it is difficult, and when we are provided information that is more strategic in scope and that would be better utilized through public policy, that information is given to CSIS. Some of the information will have a criminal application. For example, for a group such as Jammah Islamiyah, if strategic intelligence was acquired from the community that they were attempting to have more of a presence in Ontario and to engage in criminal activity such as auto theft, there is a strategic application for that situation, and the federal government should be advised so that they can take steps vis-à-vis immigration, et cetera. CSIS can also take steps at the airport for their interviews, as can the Canada Border Services Agency. There is also a criminal intelligence application for to us look at that group and its associates and supporters and how they are engaging in that activity.

Sometimes there is a trade-off: Do we move forward in the intelligence business by utilizing that information strategically with CSIS, or do we move forward in an enforcement capacity to gather criminal intelligence to be utilized by the RCMP-led INSETS?

**Senator Day:** Are all of these people sitting together so that you can make decisions fairly easily as to whether you should move forward and decide that there is a potential for criminal prosecution here; that this group is doing something on which we can charge them now? Or perhaps you decide that you should wait and see where this is leading, that it may have something to do with national security, so you hold off and see where they are going and where the improperly acquired funds are being sent. How are those decisions being made?

**Mr. Fantino:** Decisions are made as part of a collaborative effort, with a lot of advice from Crown attorneys, depending on what the issues are. Those decisions are debated back and forth amongst all of the parties.

**Mr. Morris:** I agree with the commissioner. In relation to your question about improvement and integration, on a weekly basis we have what is called an operating committee on operations within INSETS, at which all of the partners are present. When information comes in, from any of a variety of sources, it is analyzed exactly as you have just described: How is this best

**Le sénateur Day :** Il est facile de faire la différence entre le renseignement criminel et le renseignement de sécurité? La différence est-elle facile à faire lorsqu'on est assis à un bureau et qu'on examine l'information recueillie?

**M. Morris :** Il peut être difficile de faire la différence. Parfois, la marchandise est la même; c'est son utilisation qui fait la différence. Nous évitons de recueillir des renseignements de sécurité; c'est d'ailleurs ce que nous avons fait avant l'enquête sur l'affaire Arar. Premièrement, ce n'est pas notre mandat. Deuxièmement, dans sa première recommandation au terme de l'enquête sur les faits, le juge O'Connor a déclaré que c'était le cas, pour de nombreuses raisons semblables à celles invoquées par la Commission Macdonald.

Il est parfois difficile de faire la différence et lorsqu'on nous fournit de l'information dont la portée est plus stratégique et qui serait plus utile à la politique publique, nous la transmettons au SCRS. Certains renseignements auront des répercussions criminelles. Par exemple, dans le cas d'un groupe comme la Jammah Islamiyah, si certains renseignements stratégiques indiquent que le groupe envisage d'accroître sa présence en Ontario et de se livrer à des activités criminelles comme le vol de voitures, cette situation a une incidence stratégique, et le gouvernement fédéral doit en être informé afin de prendre des mesures notamment en matière d'immigration. Le SCRS peut également prendre des mesures à l'aéroport pour les entrevues, tout comme l'Agence des services frontaliers du Canada. Cette situation a également une incidence sur nos activités de renseignement criminel et nous devons obtenir de l'information sur ce groupe, ses associés et ses partisans et voir quel rôle ils jouent dans cette activité.

Il faut parfois faire des compromis. Allons-nous de l'avant en matière de renseignement en utilisant l'information de façon stratégique en collaboration avec le SCRS ou intervenons-nous à titre d'organisme d'application de la loi pour recueillir des renseignements criminels qui seront utilisés par l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, dirigée par la GRC?

**Le sénateur Day :** Est-ce que tous ces gens se réunissent de façon à ce que vous puissiez décider assez facilement si vous devez aller de l'avant et s'il y a matière à une poursuite criminelle parce que le groupe visé se livre à une activité dont on peut l'accuser maintenant? Peut-être estimez-vous préférable d'attendre pour voir comment la situation évolue, parce qu'elle concerne peut-être la sécurité nationale; vous les laissez poursuivre leurs activités pour voir où les fonds acquis malhonnêtement sont envoyés. Comment les décisions sont-elles prises?

**M. Fantino :** Les décisions sont prises en collaboration, selon la nature du problème et à la lumière des nombreux conseils des avocats de la Couronne. Les divers intervenants discutent de la pertinence des décisions.

**M. Morris :** Je partage l'avis du commissaire. Pour ce qui est de votre question au sujet de l'amélioration et de l'intégration, un comité d'administration des opérations se réunit chaque semaine avec l'Équipe intégrée de la sécurité nationale; tous les partenaires assistent à cette réunion. Quand des renseignements arrivent de diverses sources, ils sont analysés comme vous venez de

applied in terms of the public security interest? Is this something we would like to see proceed? Is there any negative public security impact? Is this something that we should proceed on in an operation led by CSIS or in a criminal enforcement environment?

I have been involved in the terrorism section since 2002, and there has been steady improvement. At one time, the entities were not collocated, and now they are. Collocation can also be a misnomer because you do not have real integration. Recently, for external reasons, such as the Arar inquiry report, integration has become a fait accompli. These matters are discussed every day by the people on the floor.

**Senator Day:** I am having some trouble with the name of your provincial-led anti-terrorism section. To my mind, anti-terrorism normally should be led by the RCMP or CSIS. Criminal investigation and criminal intelligence is a frontline job for you, and analysis for the OPP. We are into national securities issues and terrorism. You are doing a lot of gathering of criminal intelligence. That is the main purpose of your work, and the type of work that you are doing, namely, to gather the information to prosecute or to help the prosecutor with respect to information leading to a conviction.

Concerning the terrorism aspect of this, how do you tie the criminal activity with the criminal aspect and say, "This is for the small group that is a provincially-led anti-terrorism group"?

**Mr. Fantino:** I can answer some of that question, senator. Immediately following 9/11, there was a flurry of activity, both at the federal government and provincial government levels, about how we should respond to this very significant threat of terrorism that came about.

In Ontario, the province made a response to it. The PATS unit is that response. We have been pushing to further integrate PATS with the INSETS units. We realize well that the lead in terrorism is the police and CSIS, but we are trying to ensure that the provincial interests are there in a way that we can best integrate with the RCMP and INSETS. I can only tell you that these were responses made at the time. It was determined that that is what the province would do, and we are doing it.

**Senator Day:** Is the RCMP-led Integrated National Security Enforcement Team, collocated with you?

**Mr. Fantino:** Yes, in the same building.

l'expliquer. On se demande quelle en est la meilleure utilisation dans l'intérêt de la sécurité publique. On se demande également si on souhaite que la situation évolue, s'il y a une incidence négative en matière de sécurité publique, s'il faudrait intervenir dans le cadre d'une opération dirigée par le SCRS ou s'il faudrait imposer des sanctions de droit criminel.

J'évolue dans la section de lutte contre le terrorisme depuis 2002 et je dois dire qu'il y a eu une amélioration constante. À une certaine époque, les entités n'étaient pas réunies; elles le sont maintenant. Toutefois, la co-implantation peut aussi être une trompeuse s'il n'y a pas vraiment d'intégration. Récemment, pour des raisons externes, notamment le rapport d'enquête sur l'affaire Arar, l'intégration est devenue un fait accompli. Les gens qui travaillent sur l'étage discutent quotidiennement de ces questions.

**Le sénateur Day :** La désignation de votre section provinciale de lutte contre le terrorisme me pose certains problèmes. À mon avis, c'est la GRC ou le SCRS qui devrait s'occuper des activités antiterroristes. Les enquêtes criminelles et les renseignements criminels constituent des activités de premier plan pour vous et la Police provinciale de l'Ontario se charge de l'analyse. Nous parlons de questions de sécurité nationale et de terrorisme. Vous recueillez énormément de renseignements criminels. Le but principal de votre travail est d'obtenir de l'information pour tenter des poursuites ou pour aider les procureurs en fournissant des renseignements susceptibles de mener à une condamnation.

En ce qui concerne le terrorisme, comment établissez-vous un lien entre l'activité criminelle et l'aspect criminel, pour être en mesure de dire qu'un dossier doit être confié au petit groupe que constitue la Section provinciale de lutte contre le terrorisme?

**M. Fantino :** Je peux répondre à une partie de la question, sénateur. Immédiatement après les événements du 11 septembre, on a noté une très grande fébrilité tant au niveau fédéral que provincial, quant à la façon de réagir à la très grave menace terroriste qui venait de se manifester.

En Ontario, les autorités provinciales ont réagi en mettant sur pied la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme. Nous avons exercé des pressions pour intégrer davantage cette section de lutte contre le terrorisme à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Nous sommes bien conscients que la police et le SCRS sont les principaux responsables en matière de lutte contre le terrorisme, mais nous cherchons à faire en sorte que les intérêts provinciaux soient pris en compte, c'est pourquoi nous collaborons le mieux possible avec la GRC et l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Je peux uniquement vous dire qu'il s'agit de décisions prises à l'époque. La province a décidé que c'est ce qu'elle ferait et nous le faisons.

**Le sénateur Day :** Est-ce que l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, dirigée par la GRC, est logée dans les mêmes locaux que votre force policière?

**M. Fantino :** Oui, nous sommes dans le même édifice.



**Senator Day:** When you say you have 10 different agencies within your provincial anti-terrorism group, they are the same people who are taking the lead on anti-terrorism, from an RCMP point of view, under INSETS?

**Mr. Fantino:** INSETS has their own hierarchy and numbers of partners. They were in there as well, with PATS. However, as I indicated earlier, we still must respect that the province, in the wisdom of the day, made the policy decision that there would be an anti-terrorism unit in the province. As time has gone on, we have tried to bring the two entities together. In fact, when I came into the Ontario Provincial Police, I first wanted us to work even closer. Years ago, we lobbied to have the two units collocated. There are some obstacles that still must be overcome but we are trying to overcome those by putting people in both units, working together, as was indicated earlier. We still have a way to go, senator.

**Senator Day:** Are they the same people with two hats?

**Mr. Fantino:** No, they are not.

**Senator Day:** They are two different groups, people sitting in different offices with a name on the door saying either provincial OPP anti-terrorism or federal government INSETS?

**Mr. Fantino:** Yes.

**The Chairman:** When you said you still have a way to go, Commissioner, where do you see it ending up? What is your goal at the end of the day?

**Mr. Fantino:** I would like to see this as one-stop shopping, senator. That has always been my dream and vision.

**The Chairman:** The PATS integrated with the INSETS?

**Mr. Fantino:** Yes, with respect to the particularities and the customizing of certain responses to local issues, being observant of the dynamics that one must deal with. The overarching front on terrorism should be a united front.

**The Chairman:** What is the road block? What stops that from happening tomorrow?

**Mr. Fantino:** I guess a lot of it is probably beyond our control. There are legislated authorities that have to be respected, such as who does what, and the will to blend all of this into one shop.

**The Chairman:** Assistant Commissioner McDonnell will appear next. Will he say the same thing you are saying?

**Mr. Fantino:** I would suspect that if we were looking at the best united front on the fight against terrorism, it should be a one-stop shopping kind of approach. We should all be working together.

**Le sénateur Day :** Quand vous dites que le groupe provincial de lutte contre le terrorisme compte dix organisations, s'agit-il des mêmes intervenants qui sont responsables de la lutte antiterroriste, sous la direction de la GRC, dans le cadre de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale?

**M. Fantino :** Les équipes intégrées de la sécurité nationale possèdent leur propre hiérarchie et de nombreux partenaires. Elles en font partie comme la Section provinciale de lutte contre le terrorisme. Cependant, comme je l'ai indiqué plus tôt, nous devons toujours respecter le fait que les autorités provinciales, dans leur sagesse du moment, ont pris la décision stratégique de créer une unité de lutte contre le terrorisme dans la province. Avec le temps, nous avons tenté de réunir les deux entités. En fait, quand je suis entré à la Police provinciale de l'Ontario, je souhaitais même une collaboration plus étroite. Il y a de cela plusieurs années, nous avons exercé des pressions pour que les deux unités soient logées dans le même édifice. Il reste encore des obstacles à franchir; nous tentons d'y arriver en affectant des gens dans les deux unités pour qu'ils collaborent, comme je l'ai indiqué précédemment. Il y a encore beaucoup de travail à faire, sénateur.

**Le sénateur Day :** Les mêmes personnes occupent-elles deux fonctions différentes?

**M. Fantino :** Non.

**Le sénateur Day :** S'agit-il de deux groupes distincts qui occupent chacun des locaux différents et, sur une porte, on peut lire Section de lutte contre le terrorisme de la Police provinciale de l'Ontario et, sur l'autre, Équipe intégrée de la sécurité nationale du gouvernement fédéral?

**M. Fantino :** Oui.

**Le président :** Commissaire, quand vous dites qu'il y a encore beaucoup de travail à faire, où envisagez-vous que la tâche devrait s'arrêter? Autrement dit, quel est votre objectif?

**M. Fantino :** Je souhaiterais qu'il y ait un guichet unique, sénateur. Voilà ce dont j'ai toujours rêvé.

**Le président :** Vous souhaiteriez l'intégration de la Section provinciale de lutte contre le terrorisme avec l'Équipe intégrée de la sécurité nationale?

**M. Fantino :** Oui, en tenant compte des particularités, en adaptant certaines interventions aux problèmes locaux et en observant la dynamique à laquelle il faut faire face. Pour lutter contre le terrorisme, il est essentiel de faire front commun.

**Le président :** Quel obstacle empêche cela? Qu'est-ce qui empêche ce front commun d'être mis en place demain?

**M. Fantino :** J'imagine que, en grande partie, cela ne dépend pas de notre volonté. Il faut respecter certaines dispositions de la loi, notamment quant à savoir qui fait quoi. Il faut également une volonté de regrouper tous les organismes sous une même enseigne.

**Le président :** Le commissaire adjoint McDonnell témoignera après vous. Tiendra-t-il les mêmes propos que vous?

**M. Fantino :** J'imagine que si on cherche le meilleur front commun pour lutter contre le terrorisme, il faut songer à une formule à guichet unique. Nous devons tous collaborer. Il ne doit

There should be no "stovepipes," but there must be respect for particularities that would have to be applied with regard to provincial issues, for instance, and all of that. In other words, the problem we would have in Ontario is that we would not want to have someone tell us "No, we will not deal with that issue," when we feel it is an important issue. We must have some control over our footprint, if you will. When I say "one-stop shopping," there must also be respect for local needs and issues.

**The Chairman:** When people collocate, our impression is that the different agencies represented tend to pretty quickly develop a common perspective. They have the problem described in a similar way; they have the same fact base. Do you really think there would be concerns that Ontario's interests would not be taken care of?

**Mr. Fantino:** In the current environment, they would be, because we would not want to go through a lot of bureaucracy to get certain things done. We probably would have a much more expeditious way of doing business and clearing the path for certain investigations to take place than what might happen at the federal level.

**The Chairman:** You are saying that you feel the problem is in Ottawa at this stage?

**Mr. Fantino:** I feel the problem is that governments have to come together and develop policy that is homogeneous to one and all, and allow for the application of policy to be customized to some of the local needs — that is, provincial needs. I believe that if someone in high office were to say tomorrow, "This is the way it will be," we would certainly fall into line. There is no doubt about it. All we want to do is protect our citizens, be it in Ontario or in Canada, from this threat. If we can do it perfectly, we certainly will embrace it, but we must be respectful of the recommendations and findings of Mr. Justice O'Connor. We have the Iacobucci situation coming on stream. Quite frankly, we are getting kick-started on this situation a great deal. We have had Bill C-36 in the books with a clawback clause in there, and a lot of rhetoric about how authorities cannot have all kinds of unfettered authority because we will abuse it. Well, we do not abuse, normally. We just have to find a better way of doing this work.

Other nations are doing this, by the way. Even if you look at the police chief in New York City, Ray Kelly, he has now put people on the ground in cities all over the world to fight the battle offshore, away from his city. We could do a lot more if we were, for instance, to unite our common effort here across the U.S.-Canada border and look at protecting North America, to try to mirror and match and coordinate our resources, our laws and their application and protect us as the greater border, if you will.

pas y avoir cloisonnement; il faut néanmoins respecter les particularités et en tenir compte dans le traitement des questions provinciales. Autrement dit, en Ontario, nous aurions un problème si on nous disait qu'on ne se penchera pas sur une question que nous estimons importante. Nous devons avoir un certain contrôle sur nos actes, si vous voulez. De plus, quand je parle de « guichet unique », je pense qu'il faut tout de même tenir compte des besoins et des problèmes locaux.

**Le président :** On a tendance à croire qu'en situation de co-implantation, les différents organismes présents développent assez rapidement une perspective commune. Ils décrivent les problèmes de façon similaire; ils se fondent sur les mêmes faits. Pensez-vous vraiment qu'on puisse craindre que l'intérêt de l'Ontario ne soit pas pris en compte?

**M. Fantino :** Dans le contexte actuel, il le serait, parce que nous ne voudrions pas remplir quantité de formalités administratives pour que certaines choses se fassent. Nous aurions probablement une méthode nettement plus rapide de procéder et d'ouvrir la voie pour la tenue de certaines enquêtes qu'au niveau fédéral.

**Le président :** Est-ce que cela veut dire que, dans le moment, vous estimez que le problème se situe au niveau du gouvernement fédéral?

**M. Fantino :** À mon avis, les gouvernements doivent joindre leurs efforts pour élaborer une politique homogène pour tous et permettre l'application d'une procédure adaptée à certains besoins locaux - c'est-à-dire aux besoins provinciaux. J'estime que si, demain, un haut placé disait « Voilà la façon dont nous allons procéder », nous nous conformerions certainement. Cela ne fait aucun doute. Notre unique objectif est de mettre les citoyens à l'abri de cette menace, que ce soit en Ontario ou au Canada. S'il y a une façon de le faire parfaitement bien, nous allons certainement la retenir, mais il faut tenir compte des recommandations et des conclusions du juge O'Connor. De plus, nous attendons les conclusions du juge Iacobucci. En toute franchise, énormément d'éléments nous incitent à aller de l'avant. Il y a notamment le projet de loi C-36 qui comporte, en théorie du moins, une disposition de récupération; on a beaucoup entendu dire que les autorités ne peuvent disposer de pouvoirs illimités parce qu'elles risquent d'abuser. Je signale que normalement nous n'abusons pas de notre autorité. Nous avons simplement trouvé une meilleure façon de nous acquitter de notre tâche.

En passant, je signale que c'est ce que font d'autres pays. Il faut voir ce que fait Ray Kelly, le chef de la police de New York, qui a détaché des agents dans différentes villes du monde pour continuer la lutte à l'étranger, loin de sa ville. Nous pourrions faire beaucoup si, par exemple, le Canada et les États-Unis unissaient leurs forces et qu'ils envisageaient de protéger l'Amérique du Nord; si les deux pays s'employaient à harmoniser et à coordonner leurs ressources, leurs lois et l'application de celles-ci et à protéger leurs frontières élargies, si vous voulez.



**The Chairman:** We do that with the IBETs now, the International Border Enforcement Teams. You have members in all IBETs in Ontario?

**Mr. Fantino:** We do. Simply put, it is a matter of willing this to happen. So much happened, if you will recall, senator, after 9/11: new bills, new authorities, and new resources. We could take it to the next step and move forward with this grander vision and create a truly united front on this threat, which is common to all of us. Free democratic societies everywhere face the same threat.

**Senator Moore:** I have a supplementary question. In your provincial anti-terrorism section you say you have 10 agencies at the table. Is one of those the INSETS? Do they have a representative at the table?

**Mr. Fantino:** Yes.

**Mr. Morris:** If I could explain that, yes; the RCMP is present. We literally are right down the hall. We co-mingle and work together every day. The INSETS is a joint force operation. I will let Assistant Commissioner McDonnell talk about that. Almost all of the partners are engaged in both of these joint force operations but there is a different mandate. The provincial anti-terrorism section is engaged in criminal intelligence activity and feeds into INSETS. INSETS has various units under it as well. We are together daily. The RCMP participates in the provincial anti-terrorism section and the OPP participates in INSETS. It is not a competitive situation. Due to our composition, sometimes one entity will have a competition advantage in certain operations, and that is what we discuss.

**Senator Day:** How many personnel are involved in the provincial anti-terrorist PATS?

**Mr. Morris:** We have 18 detectives and two analysts, as well as two administrative staff.

**Senator Day:** In September of 2006, commissioner, you indicated that you had done a lot of thinking about the issues and the outstanding problems. At page 19 of your submission, you provided quite a list of areas in which improvement is needed. That was less than a year ago. Is that still reflective of the areas that need improvement and where we should be going?

**Mr. Fantino:** Yes, we are working toward some of these goals and objectives.

**Le président :** C'est ce que font maintenant les EIPF, soit les équipes intégrées de la police des frontières. Est-ce qu'il y a des membres de votre force dans toutes les équipes intégrées en Ontario?

**M. Fantino :** Oui, nous en avons. En termes clairs, il s'agit de vouloir que cela se concrétise. Si vous vous rappelez bien, sénateur, bien des choses se sont passées après les événements du 11 septembre : on a élaboré de nouvelles mesures législatives et on a accordé de nouveaux pouvoirs et de nouvelles ressources. Nous pourrions passer à une autre étape et aller de l'avant avec cette vision élargie et créer un véritable front uni pour lutter contre cette menace qui nous concerne tous. Partout, les sociétés démocratiques libres sont confrontées à la même menace.

**Le sénateur Moore :** J'ai une question supplémentaire à poser. Vous dites que dix organismes sont membres de votre section provinciale de lutte contre le terrorisme. Est-ce que l'Équipe intégrée de la sécurité nationale est l'un de ces organismes? L'équipe intégrée a-t-elle un représentant à votre section provinciale?

**M. Fantino :** Oui.

**M. Morris :** Si vous me permettez d'expliquer la situation, je précise que la GRC est représentée à la section. Nos bureaux sont situés sur le même plancher. Nous avons des contacts constants et nous collaborons quotidiennement. L'Équipe intégrée de la sécurité nationale est une force conjointe. Je laisse le commissaire adjoint McDonnell vous parler de cela. Presque que tous les partenaires participent à ces deux initiatives policières conjointes, mais le mandat de chacune est différent. La Section provinciale de la lutte contre le terrorisme recueille des renseignements criminels qu'elle fournit à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Cette dernière est également responsable de diverses unités. Nous collaborons quotidiennement. La GRC participe à la Section provinciale de lutte contre le terrorisme et la Police provinciale de l'Ontario participe à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Il ne s'agit pas d'un rapport de concurrence. Compte tenu de la composition de nos organismes respectifs s'il arrive parfois que l'un d'eux ait un avantage concurrentiel par rapport à l'autre, nous en discutons.

**Le sénateur Day :** Combien d'employés la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme compte-t-elle?

**M. Morris :** Elle compte 18 détectives et deux analystes, ainsi que deux employés de soutien.

**Le sénateur Day :** Monsieur le commissaire, en septembre 2006, vous avez dit avoir énormément réfléchi aux questions et aux problèmes à régler. À la page 19 de votre mémoire, vous avez fourni une liste des secteurs où des améliorations s'imposent. Cela se passait il y a moins d'un an. Cette liste correspond-elle encore aux secteurs où il y a matière à amélioration et devrions-nous toujours aller dans la même direction?

**M. Fantino :** Oui, nous nous employons à atteindre certains des objectifs qui y figurent.

**Senator Day:** Finally, you indicate that the governance framework and the operational policy manual for national security are providing guidance to you. Has that come from the federal government, and do you agree that that is the direction in which we should all proceed?

**Mr. Fantino:** We have received input. We are all in agreement with it and would like to move forward on it.

**Senator Zimmer:** Commissioner, thank you for your testimony this morning. You have touched on many of the issues we are currently addressing. Senator Banks raised an issue that I want to ask you about.

A culture exists that, despite 9/11, the NIMBY principle comes into play — not in my backyard. We are nice guys; we are Canadians; no-one wants to pick a fight with us; it is not going to happen. They do not believe it. Over the weekend, I saw a survey that shows a shift in public opinion with more people now moving toward the melting pot theory rather than the mosaic. Will it take a catastrophe to make Canadians realize that this is as serious as it is? What role can Canadians play to assist the process and assist your organization?

**Mr. Fantino:** One would hope that it would not take a disaster or a catastrophe to bring the message home. The message has already been well articulated by the events we have seen transpire around the world, as well as some things we have had to deal with here.

People need to embrace the fact that terrorism is a real threat, that it is not the rhetoric of a commissioner or another official in law enforcement or national security. I believe Jack Hooper appeared before this committee. Mr. Hooper is retired now, but he has his feet on the ground and he sees the big picture. He has articulated clearly that the threat we are facing is real. It is not a figment of anyone's imagination. It is real and tangible, but we in Canada seem not to want to appreciate it.

Regrettably, when something does happen, you will probably see a renewed set of activities on so many fronts, much like we saw after 9/11 — new legislation, new policies, new resources, new this and new that. As time has gone on from 9/11, memories have seemingly faded.

**Senator Zimmer:** That seems to be a natural progression. Something happens and we cannot sustain it, so we forget about it get on with our lives. We all have a role to play in ensuring that we support the process.

**Mr. Fantino:** I learned long ago that, if it is predictable, it is preventable. We cannot absolutely prevent so much of what happens of this nature but we cannot ignore the fact that the

**Le sénateur Day :** En dernier lieu, vous dites vous baser sur le cadre de gouvernance et sur le Manuel des politiques sur les opérations en matière de sécurité nationale. Cette décision vient-elle du gouvernement fédéral et estimez-vous que c'est dans cette direction que nous devrions nous engager?

**M. Fantino :** Nous avons reçu des suggestions. Nous sommes tous d'accord avec ces suggestions et nous aimerions les mettre en application.

**Le sénateur Zimmer :** Monsieur le commissaire, je vous remercie du témoignage que vous avez fait ce matin. Vous avez abordé de nombreuses questions que nous examinons actuellement. Le sénateur Banks a soulevé un point au sujet duquel j'aimerais vous poser une question.

En dépit des événements du 11 septembre, les Canadiens ont une mentalité du « pas de ça chez nous ». Nous sommes gentils, nous sommes Canadiens; personne ne veut se battre avec nous; rien ne se produira. Les Canadiens ne croient pas à une telle éventualité. En la fin de semaine, j'ai pris connaissance d'un sondage qui révèle un changement dans l'opinion publique; dorénavant, plus de gens favorisent la théorie du creuset d'ethnies que celle de la mosaïque. Faudra-t-il une catastrophe pour que les Canadiens se rendent compte de la gravité de la situation? Quel rôle les Canadiens jouent-ils pour soutenir le processus et votre organisation?

**M. Fantino :** On espère toujours qu'il ne faudra pas un désastre ou une catastrophe pour que le message passe. Pourtant, les événements survenus dans le monde ont déjà lancé un signal d'alarme bien clair, à l'instar de certaines situations auxquelles nous avons été confrontés ici même au Canada.

Les gens doivent reconnaître que le terrorisme constitue une véritable menace, qu'il n'existe pas uniquement dans les discours d'un commissaire ou d'un autre personnage haut placé des forces de l'ordre ou de la sécurité nationale. Je crois que Jack Hooper a comparu devant votre comité. M. Hooper est maintenant à la retraite, mais il a les deux pieds sur terre et il voit la situation d'ensemble. Il a clairement dit que la menace à laquelle nous sommes confrontés est bien réelle. Elle n'est pas le fruit de l'imagination de quelqu'un. Elle est réelle et tangible, mais au Canada, on ne semble pas vouloir l'admettre.

Malheureusement, lorsque quelque chose se produira, on verra probablement un regain d'activités dans un grand nombre de secteurs, comme ce fut le cas après les événements du 11 septembre — notamment l'élaboration de nouvelles lois et politiques et l'affectation de nouvelles ressources ici et là. Cependant, au fur et à mesure que le temps nous éloigne des événements du 11 septembre, les souvenirs semblent s'estomper.

**Le sénateur Zimmer :** Je crois que c'est une réaction naturelle. Lorsque quelque chose survient qu'on ne peut supporter, on l'oublie et la vie continue. Nous avons tous un rôle à jouer pour appuyer le processus.

**M. Fantino :** J'ai appris depuis longtemps que tout ce qui est prévisible peut être évité. On ne peut absolument pas prévenir tous les événements de cette nature, mais on ne peut faire



lessons are there. We must learn from those lessons and adopt every possible strategy to defeat the work of terrorists, because terrorists are working overtime to defeat us on many fronts.

One of the big dangers is complacency. People are in denial and want to avoid having to deal with the threat. That is one of the big obstacles we face.

**Senator Zimmer:** Your website indicates that the Provincial Emergency Response Team has a chemical-biological-radiological-nuclear consultant, or CBRN, who is a member of the Auxiliary OPP and works full time with the National Defence Department. What does this position entail and what role does national defence play with that position?

**Mr. Fantino:** One area that the Canadian military now deals with is aid to civil authority. In many of our plans today, including consequence management with the provincial emergency operations centre that is going on in Ontario, we are working with the military on collocating, sharing, and integrating the resources that the military can bring to any situation.

We are utilizing the military in a way that is very much in keeping with General Hillier's focus of aid to civil authority. Consequence management is a big issue. When we exhaust our resources and expertise in law enforcement, we work with the military in many areas where they are the lead, such as on explosives issues.

It is a good news story that the military is now very involved in aid to civil authority, not only in terms of floods and other things we have seen them respond to but also in terms of national security issues such as terrorism. They have high-end expertise in dealing with explosives and CBRN issues. That is what it is all about.

**Senator Zimmer:** I understand that PERT maintains a working partnership with municipal, provincial and federal responders as well as the Centre for Forensic Sciences in Toronto to ensure a seamless response to incidents. Which responders does the team communicate with? Does the interaction occur on an ad hoc basis as incidents unfold, or is there regular communication among all the entities?

**Mr. Fantino:** There is regular communication as well as joint training, joint response, compatibility of equipment, and deployment policies and procedures. Those have become the marching orders for us all.

abstraction des leçons qui ont été tirées. Il faut en tenir compte et adopter toutes les stratégies possibles pour miner les efforts des terroristes, parce qu'ils cherchent constamment à nous abattre sur de nombreux fronts.

La complaisance est un grand danger. Les gens nient la menace et ils tentent d'éviter d'avoir à y faire face. Voilà un des grands obstacles qui se dresse devant nous.

**Le sénateur Zimmer :** D'après votre site web, l'Équipe provinciale d'intervention en cas d'urgence compte sur les services d'un consultant en attaques chimiques, biologiques, radiologiques et nucléaires. Ce consultant fait partie de la force auxiliaire de la Police provinciale de l'Ontario et il travaille à temps plein avec le ministère de la Défense nationale. Qu'est-ce que ce poste nécessite et quel rôle joue la Défense nationale à l'égard de ce poste?

**M. Fantino :** Le secteur militaire canadien fournit maintenant de l'aide aux autorités civiles. Aujourd'hui en Ontario, dans nombre de nos plans, notamment le plan de gestion des répercussions avec le Centre provincial des opérations d'urgence, nous collaborons pour co-planter, partager et intégrer les ressources que le secteur militaire peut fournir dans une situation donnée.

Nous faisons appel au secteur militaire d'une façon qui répond au souhait du général Hillier de mettre l'accent sur l'aide aux autorités civiles. La gestion des répercussions constitue une question importante. Lorsque nous avons épuisé nos ressources et notre expertise en matière d'application de la loi, nous collaborons avec le secteur militaire dans de nombreux domaines où il assume la responsabilité principale, notamment en matière d'explosifs.

C'est une bonne nouvelle que dorénavant le secteur militaire appuie activement les autorités civiles, non seulement en cas d'inondation ou d'autres situations où nous avons vu les militaires intervenir, mais aussi à l'égard des questions de sécurité nationales comme le terrorisme. Les militaires possèdent une expertise de haut niveau en matière d'intervention lors de situations mettant en cause des explosifs et des produits de nature chimique, biologique, radiologique ou nucléaire. Voilà de quoi il s'agit vraiment.

**Le sénateur Zimmer :** Si je comprends bien, l'Équipe provinciale d'intervention en cas d'urgence a établi un partenariat de travail avec les intervenants aux niveaux municipal, provincial et fédéral ainsi qu'avec le Centre des sciences judiciaires à Toronto, pour assurer le bon déroulement des interventions d'urgence. Avec quels intervenants l'équipe communique-t-elle? Les interactions entre les divers organismes sont-elles ponctuelles; sont-elles fonction des situations d'urgence ou sont-elles régulières?

**M. Fantino :** La communication est régulière, la formation commune et les interventions conjointes. De plus, il y a compatibilité en matière d'équipement, de politiques et de procédures de déploiement. Ces dernières sont devenues les consignes pour tous.

We have different levels of response to CBRN issues. These are strategically located around the province. We work with local fire services, EMS, police and the military in those circumstances. There is now a joint response to all these issues.

For example, last week there was an exercise carried out by HUSA, the Heavy Urban Search and Rescue Unit, of which PERT forms part. They worked at this exercise for 10 days in total, I believe. I visited twice, and what I saw was amazing. There was an amazing amount of coordination. Fire services, EMS, military, the fire marshal's office, the Toronto police and the OPP were all there. We are doing that because we strongly believe that we need to bring our collective resources together to deploy in these circumstances.

We have developed joint deployment procedures for civil unrest where everyone operates under the same rules. Different agencies can be integrated into a response with all working under the same plan.

**The Chairman:** We are aware of that exercise.

**Mr. Fantino:** It was awesome.

**The Chairman:** Will you make it a permanent training facility?

**Mr. Fantino:** They want to dismantle it, so we are working at that. There is an upcoming training exercise, which is more national in scope. Other provinces will be training at that location. I am surprised you knew about that exercise.

**The Chairman:** We watch your progress.

**Senator Zimmer:** There is another part to that question. What does the Centre of Forensic Sciences contribute to knowledge for the base and its operations?

**Mr. Fantino:** That is a very good question. Much of the expertise here comes from the scientific community with respect to the analysis of some of the substances that this particular unit will come in contact with or respond to. That kind of information, plus how to safely handle some of those items, are all part of that partnership. We also deploy now. We deploy in a lot of these circumstances. We have tactical paramedics who actually form part of the police response in some of these situations. However, the scientific knowledge and support must come from the Centre for Forensic Sciences in that case. We do not have that knowledge available in-house.

The beauty of this is that they train together, work together and deploy together. You have people onsite who can provide immediate advice about how to proceed with certain initiatives.

Il y a différents groupes d'intervention en cas d'accidents mettant en cause des produits de nature chimique, biologique, radiologique ou nucléaire. Ces groupes sont établis un peu partout dans la province. Lorsque de tels accidents se produisent, nous collaborons avec les services d'incendie locaux, les SMU, la police et le secteur militaire. Il y a maintenant une intervention conjointe lors de toute situation d'urgence.

La semaine dernière, par exemple, l'unité de recherche et sauvetage en milieu urbain à l'aide d'équipement lourd, dont fait partie l'Équipe provinciale d'intervention en cas d'urgence, a effectué un exercice. Cet exercice a duré dix jours en tout, je crois. Je me suis rendu deux fois sur place et j'y ai vu des choses étonnantes. Il y avait un niveau de coordination remarquable. Les services d'incendie, les SMU, le secteur militaire, le bureau du chef du Service des incendies, la Police de Toronto et la Police provinciale de l'Ontario étaient tous présents. Nous faisons cela parce que nous croyons fermement qu'il faut mettre nos ressources en commun pour en cas d'urgence.

Nous avons élaboré des procédures communes en matière de déploiement advenant un désordre civil, auquel cas tous les intervenants se conformeraient aux mêmes règles. Divers organismes pourraient participer à une intervention où tous les intervenants suivraient le même plan.

**Le président :** Nous avons entendu parler de cet exercice.

**M. Fantino :** C'était impressionnant.

**Le président :** En ferez-vous des installations permanentes de formation?

**M. Fantino :** Comme il est question de les détruire, nous nous penchons sur la question. Un exercice de formation de portée plus nationale est prévu au calendrier. D'autres provinces feront de la formation à cet endroit. Je suis étonné d'apprendre que vous avez entendu parler de cet exercice.

**Le président :** Nous suivons vos progrès.

**Le sénateur Zimmer :** Il y a une autre partie à cette question. Quelle est la contribution du Centre des sciences judiciaires en matière de connaissances pour la base et son fonctionnement?

**M. Fantino :** C'est une question très pertinente. Une grande partie de l'expertise que nous avons vient du milieu scientifique, notamment en ce qui concerne l'analyse de certaines des substances avec lesquelles l'unité sera en contact ou à l'égard desquelles elle devra intervenir. Ce genre d'information, ainsi que la façon de traiter de façon sûre ces substances sont des éléments de ce partenariat. Nous déployons déjà nos forces, dans de nombreuses situations. Des auxiliaires médicaux tactiques participent à nos interventions policières dans certaines de ces situations. Cependant, en pareil cas, les connaissances scientifiques et l'appui doivent venir du Centre des sciences judiciaires. La Police provinciale de l'Ontario ne dispose pas de ces connaissances à l'interne.

Ce qui est fantastique c'est que les agents sont formés ensemble, travaillent ensemble et sont déployés ensemble. Il y a des gens sur place qui peuvent fournir immédiatement des conseils sur la façon de mettre certaines initiatives en application.



**Senator Moore:** Thank you for appearing. I will follow along a bit with regard to what Senator Zimmer was asking in terms of the integration. You are talking about sharing information. What happened, pre-Arar?

**Mr. Fantino:** The parameters were not very clear as to what constituted information and intelligence that could be shared, with whom, formal and informal, those kinds of issues. Now we have the rules defined as to what information is or is not properly to be shared, with whom and under what circumstances.

**Senator Moore:** Who decides what information is to be shared?

**Mr. Morris:** Everything was murky, pre-Arar. The definitions of intelligence and the grounds upon which a tactical intelligence operation may be launched were murky. In the factual inquiry, the recommendations created clarity around that question. There were murky rules in the sharing of information. For example, I consider it a major advantage that now there is central coordination and control under the National Security Criminal Operations Branch of the RCMP for all sharing of information. In the past, there was not as much clarity on that question. Other entities may have shared information.

In the past, the provincial anti-terrorism section shared information internationally. I accept as a conclusion of the Arar inquiry report that the RCMP needed to do that because they needed to see from a 30,000-foot level, or the national level, because it has an impact on Canada. There were looser controls before the Arar situation.

**Senator Moore:** You need one agency, basically speaking, for the national interest. Even though you may have information of that nature, it is now for you to pass it on to the RCMP and have them talk to their international counterparts to avoid an investigative threat. Were you previously accomplishing that yourselves?

**Mr. Fantino:** I suppose we were doing it more unofficially, whatever seemed to fit the occasion, within the parameters of the law and what was allowed to us.

**Mr. Morris:** As a quick example, if we were doing an investigation in Toronto in the provincial anti-terrorism section and we wanted to solicit information from the United States or the United Kingdom, we would do that through a request to the National Security Criminal Operations Branch in Ottawa, recognizing that there may be an investigation done at E-division in British Columbia that has an impact on that situation, and that we do not have the full picture. It may also have an impact on Canadian citizens — for example, Maher Arar. Therefore, it is better to be shared from that level and then come back to us.

**Le sénateur Moore :** Je vous remercie d'être venu témoigner. J'ai une question qui va dans le même sens que celle du sénateur Zimmer au sujet de l'intégration. Vous parlez de partage d'information. Que s'est-il passé avant l'affaire Arar?

**M. Fantino :** Les paramètres n'étaient pas très clairs quant à la nature de l'information et des renseignements de sécurité pouvant être communiqués, entre autres à qui ils pouvaient l'être et de quelle façon, soit officielle ou officieuse. Des règles ont maintenant été établies quant à l'information pouvant être partagée, aux destinataires et aux circonstances du partage.

**Le sénateur Moore :** Qui décide quel genre d'information doit être partagée?

**M. Morris :** Tout était très flou avant l'affaire Arar. La définition de renseignement de sécurité et les motifs pouvant justifier le déclenchement d'une opération de renseignement tactique étaient flous. Les recommandations qui ont fait suite à l'examen des faits ont permis d'éclaircir la question. Les règles concernant le partage de l'information étaient floues. J'estime entre autres qu'il y a un avantage considérable à ce que la Section des opérations de la sécurité nationale de la GRC assure dorénavant la coordination et le contrôle centralisés de tout ce qui concerne le partage de l'information. Dans le passé, les règles n'étaient pas claires à cet égard. D'autres organismes ont peut-être échangé des renseignements.

Dans le passé, la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme a partagé de l'information à l'échelle internationale. J'accepte la conclusion du rapport d'enquête sur l'affaire Arar selon laquelle la GRC devait procéder comme elle l'a fait parce qu'il lui fallait envisager la situation d'ensemble, soit au niveau national, parce que ce genre de question a une incidence sur le Canada. Avant l'affaire Arar, les contrôles étaient moins serrés.

**Le sénateur Moore :** Essentiellement, il faut un organisme qui veille sur les intérêts nationaux. Si vous obtenez de l'information de cette nature, il vous incombe maintenant de la transmettre à la GRC pour qu'elle communique avec ses pendants sur la scène internationale pour éviter une menace. Est-ce que votre force policière procédait de cette façon auparavant?

**M. Fantino :** J'imagine que nous le faisons, mais de façon moins officielle, en fonction de la situation tout en respectant la loi et nos pouvoirs.

**M. Morris :** Je donne brièvement un exemple. Si la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme mène une enquête à Toronto et qu'elle souhaite obtenir des renseignements des États-Unis ou du Royaume-Uni, elle doit d'abord faire une demande à la Section des opérations de la sécurité nationale à Ottawa, d'une part, parce qu'une enquête peut être en cours à la division E en Colombie-Britannique et que cela peut avoir une incidence sur la situation, et, d'autre part, parce que nous n'avons pas une idée de la situation d'ensemble. Cela peut également avoir une incidence sur les Canadiens — il suffit de songer à Maher Arar. Par conséquent, il est préférable que l'information soit communiquée à ce niveau et qu'elle nous soit ensuite transmise.

**Mr. Fantino:** However, we need fast processes. We are in a lightning-speed kind of a world.

**Senator Moore:** I appreciate that.

**Mr. Fantino:** Although these policies, procedures and directives are in place and we are determined to follow them, we need a lightning-fast response to our needs. We cannot sit on these issues.

**Senator Moore:** In Mr. Morris's example with respect to your request to the National Security Criminal Operations Branch of the RCMP, do you have to provide them with a written document saying "This is what we think; this is why we need this. Would you please make the ask?" Or can this sort of thing be done quickly, verbally, on the strength of the integrity of the people involved? How does it work?

**Mr. Morris:** Assistant Commissioner McDonell will be better able to answer that question.

In the new National Security Policy, there is a process that is laid out. It will be written. We would present what we wanted to know from the FBI, for example, and why we need to know it and express the exigency. It needs to be done in writing through headquarters but there are allowances for exigencies, for that to be done verbally.

**Senator Moore:** How long has this process been in place?

**Mr. Morris:** It is a very new process.

**Senator Moore:** Is there any kind of a track record in terms of response time? Is the process working? Can you tell if it is doing what we all hope and what you need in terms of the quickness of acting on certain threats?

**Mr. Morris:** First, for me as a non-RCMP member and head of the terrorism section, it is a concrete process. The second way in which it is working is via a major improvement in integration. I know that the officer in charge, Inspector Fred Hildebrand of INSETS, will accommodate that request immediately.

What happens on many occasions is that our requests could come from the New York Police Department. They go to the Department of Justice, the FBI, and then down to NYPD. Therefore, it slows the process down. Previously, we would have just called our contact in the NYPD.

**Senator Moore:** Because the United States is another country, it falls under the international framework, and you now have to go through the RCMP offices?

**Mr. Morris:** That is correct.

**Senator Moore:** Commissioner Fantino, is there anything else you wanted to add?

**M. Fantino :** Toutefois, les processus doivent être rapides. Nous vivons dans un monde où tout se passe à la vitesse de la lumière.

**Le sénateur Moore :** J'en conviens.

**M. Fantino :** Ces politiques, procédures et lignes directrices sont en place et nous sommes déterminés à les respecter, mais il faut réagir à nos besoins avec la rapidité de l'éclair. Il est hors de question de négliger ces dossiers.

**Le sénateur Moore :** Dans l'exemple que M. Morris a donné concernant les demandes que vous faites à la Section des opérations de la sécurité nationale de la GRC, devez-vous fournir un document écrit dans lequel vous exposez votre point de vue, vous justifiez les motifs de votre demande et vous demandez qu'on obtienne l'information pour vous? Ou les choses peuvent-elles se faire plus rapidement, verbalement, en se fiant à l'intégrité des personnes mises en cause? Comment cela fonctionne-t-il?

**M. Morris :** Le commissaire adjoint McDonell sera mieux en mesure que moi de répondre à cette question.

Dans la nouvelle politique canadienne de sécurité nationale, on a prévu un processus. Il fera d'ailleurs l'objet d'un document écrit. Le demandeur exposerait ce qu'il souhaite obtenir comme information du FBI, par exemple, pour quels motifs il en a besoin et il en ferait expressément la demande. Il faut présenter une demande écrite au quartier général, mais il est possible de faire une demande verbale si la situation l'exige.

**Le sénateur Moore :** Depuis combien de temps ce processus est-il en place?

**M. Morris :** Il s'agit d'un tout nouveau processus.

**Le sénateur Moore :** Y a-t-il des données sur les délais d'intervention? Est-ce que le processus fonctionne? Pouvez-vous dire s'il donne les résultats que nous attendons tous et s'il répond à vos besoins en termes de rapidité de réaction à certaines menaces?

**M. Morris :** Premièrement, pour moi qui ne suis pas membre de la GRC et qui dirige la section de lutte contre le terrorisme, il s'agit d'un processus concret. Deuxièmement, il a donné lieu à une amélioration considérable au chapitre de l'intégration. Je sais que l'inspecteur Fred Hildebrand, le responsable de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, répondra à la demande immédiatement.

Il arrive souvent que les réponses à nos demandes au Service de police de la ville de New York sont d'abord acheminées au département de la Justice, au FBI, et ensuite au service de police de la ville de New York. Par conséquent, cela ralentit le processus. Auparavant, il nous suffisait de communiquer avec notre personne-ressource au Service de police de la ville de New York.

**Le sénateur Moore :** Comme les États-Unis sont un pays étranger, les demandes s'inscrivent dans le cadre international et vous devez dorénavant passer par la GRC?

**M. Morris :** C'est exact.

**Le sénateur Moore :** Commissaire Fantino, souhaitez-vous ajouter quelque chose?



**Mr. Fantino:** Much of this process is in its infancy, trying to interpret the spirit and intent of the recommendations that followed Mr. Justice O'Connor's findings. We talked earlier about Mr. Justice Iacobucci's findings as well.

For us, dealing with terrorism or the threat of terrorism is a very difficult issue in any event. We just cannot put more roadblocks in place. There has to be, as I indicated earlier, some kind of a trade-off, the need to protect our country and our people and the need to ensure that civil rights are upheld. There is a balance there that must be struck. I do not think the police can do that perfectly all the time.

**Senator Moore:** I was interested in your remarks as they appear on the last page, Commissioner Fantino: There are certain obstacles to overcome, including the final MOU. The MOU, memorandum of understanding, is between whom?

**Mr. Fantino:** It is between —

**Mr. Morris:** There are two types of memorandums of understanding, one for our OPP member in INSETS, the same as any other police service in INSETS. That is no problem.

The memorandum of understanding that we are awaiting now is one between the RCMP and the OPP for the interrelationship of the provincial anti-terrorism section and the INSETS. A lot of issues need to be dealt with. We have different ways of classifying or restricting information as established by the federal government and by the Province of Ontario. We have different policies in relation to how we deal with confidential informants, for example.

Issues arise when we try to push our relationship and make it more viable. We have different issues that came up in the policy review of the Arar situation in terms of discipline and how officers from the Peel Regional Police Service, the OPP or the RCMP would come under scrutiny. Those are some of the issues. We have different policies on dissemination. The MOU will need to establish those ground rules and accommodate the different interests.

**Senator Moore:** Are we down to a deficiency list of five or six items to clean up, or are we into the real heart of the whole thing where this is an ongoing struggle? Do we see where we can come to a meeting of minds in the best interests of the things you mentioned earlier?

**Mr. Fantino:** There is no struggle. We are just trying to make sure that the rules of engagement are those that will also address the particularities of different agencies and their policies on many of these issues. The situation will work out fine; it just needs to be

**M. Fantino :** Une grande partie de ce processus n'en est qu'à ses débuts; on tente de mettre en application l'esprit et la lettre des recommandations qui ont fait suite aux conclusions du juge O'Connor. Plus tôt, nous avons également parlé des conclusions du juge Iacobucci.

En ce qui nous concerne, la lutte contre le terrorisme ou contre la menace terroriste n'est jamais une tâche facile. Il est absolument hors de question que nous mettions en place davantage d'obstacles. Comme je l'ai indiqué précédemment, il doit y avoir une forme de compromis entre la protection du Canada et des Canadiens et le respect des droits civils. Il faut établir un équilibre entre ces deux objectifs. Je ne pense pas que la police puisse, dans tous les cas, s'acquitter parfaitement bien de cette tâche.

**Le sénateur Moore :** Commissaire Fantino, vos observations qui figurent à la dernière page ont retenu mon attention. Vous dites qu'il faut franchir certains obstacles, notamment le protocole d'entente final. Quelles sont les parties au protocole d'entente?

**M. Fantino :** Il est intervenu entre...

**M. Morris :** Il y a deux types de protocoles d'entente, un pour la Police provinciale de l'Ontario à titre de membre de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, ainsi que pour tous les Services de police membres de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Cela ne pose pas de problème.

Le protocole d'entente dont nous attendons actuellement la conclusion est celui qui doit être signé entre la GRC et la Police provinciale de l'Ontario concernant le partenariat entre la Section provinciale de lutte contre le terrorisme et l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Nombre de questions doivent être réglées. Les méthodes de classification ou de restriction de la diffusion de l'information diffèrent selon qu'elles émanent du gouvernement fédéral ou de celui de l'Ontario. Ainsi, par exemple, les politiques relatives au traitement de la confidentialité des informateurs diffèrent.

Des problèmes surviennent lorsque nous tentons de renforcer notre relation et de la rendre plus viable. Différents problèmes se sont manifestés lors de l'examen des politiques liées à l'affaire Arar, notamment en ce qui concerne la discipline et la façon dont les agents du Service de police régional de Peel, de la Police provinciale de l'Ontario ou de la GRC pourraient être tenus de rendre des comptes. Voilà quelques-uns des problèmes qui se présentent. De plus, nos politiques en matière de diffusion sont différentes. Le protocole d'entente devra préciser les règles de base et tenir compte des divers intérêts mis en cause.

**Le sénateur Moore :** En êtes-vous à une liste de cinq ou six points à régler ou êtes-vous en plein cœur de la bataille? Envoyez-vous un terrain d'entente tenant compte des éléments dont vous avez fait mention plus tôt?

**M. Fantino :** Il n'y a pas de lutte. Nous tentons simplement de nous assurer que les règles d'engagement tiendront compte des particularités de chaque organisme et de leurs politiques respectives à l'égard de ces questions. Tout ira très bien; il

talked through. Everyone is of goodwill and of one mind to get it done and get on with it. It will take debate, but it is not a struggle. We all want to go to the same place for the same reasons, and we want to do the same things. It is just customizing things as best we can so that everyone can buy in.

**Senator Moore:** You mentioned earlier the Caledonia situation. Can you walk us through what happened, how you came to be involved and what it means to you operationally, situations such as Caledonia or whatever? You said you had to draw upon people and bring people in from other branches. How does that impact on what the local branch should have been doing?

**Mr. Fantino:** That situation is all as a result of a land claim issue —

**Senator Moore:** I understand that.

**Mr. Fantino:** — between First Nations — in this case, Six Nations people and government. What happened in the end is that it became an occupation. The land was being developed by a builder, who was building a subdivision, to be known as Douglas Creek Estates. It is not a huge piece of property but when the occupation took place, the owners of the property, if you will, sought and received a court injunction. That injunction then had to be dealt with.

**Senator Moore:** To keep protestors off the land so that they could proceed with their development work?

**Mr. Fantino:** That is correct. That injunction was acted upon by the OPP.

**Senator Moore:** You were brought in to enforce the injunction?

**Mr. Fantino:** Yes, to keep the peace and all of that. Eventually, the injunction was enforced by the OPP and that created more of a conflict and confrontation, the end result of which is that we have been there for over a year, just keeping the peace.

**Senator Moore:** Are you still there today?

**Mr. Fantino:** Yes, we are. The other problem we have there, of course, is that the passions are so high and the potential for conflict at any given time is huge. Then we have interlopers who come in from time to time who have seized on this issue.

The problem for us is that we have to be mindful of the Ontario Court of Appeal, which ruled that the tempered, reasoned approach is the way to go in these circumstances; that violence is the last resort, and all of that. We have been taking that as the way to go forward. Now we have the Ipperwash findings as well. All of that has created a significant dynamic for us. We have

faudra simplement de discuter sérieusement. Les parties sont de bonne foi et elles souhaitent en arriver à une entente une fois pour toutes. Il faudra discuter, mais il n'est pas question de lutte. Nous visons tous le même objectif pour les mêmes raisons et nous voulons faire la même chose. Il suffit uniquement d'harmoniser les choses du mieux que nous le pouvons pour que tout le monde puisse adhérer.

**Le sénateur Moore :** Vous avez mentionné plus tôt la situation à Caledonia. Pouvez-vous nous résumer ce qui s'est passé, comment vous avez été amené à intervenir et ce que les crises comme celle de Caledonia entre autres représentent pour vous sur le plan opérationnel? Vous avez dit que vous deviez faire appel à des gens d'autres divisions et faire des affectations temporaires. Quelle est l'incidence de telles mesures sur ce que la division locale aurait dû faire?

**M. Fantino :** La situation à Caledonia est liée à une revendication territoriale...

**Le sénateur Moore :** Je comprends cela.

**M. Fantino :** — entre les Premières Nations — dans le cas qui nous intéresse, la bande Six Nations, et le gouvernement. À la fin, il y a eu une occupation. Un promoteur immobilier a entrepris un projet de développement qui devait s'appeler Douglas Creek Estates. Il ne s'agit pas d'un terrain énorme, mais quand l'occupation a commencé, les propriétaires du terrain, ont demandé une injonction et le tribunal a accédé à leur requête. Il a fallu réagir à cette injonction.

**Le sénateur Moore :** J'imagine que le but était d'empêcher les protestataires d'occuper le terrain, afin de pouvoir poursuivre le développement?

**M. Fantino :** C'est exact. C'est la Police provinciale de l'Ontario qui est intervenue suite à l'injonction.

**Le sénateur Moore :** On vous a demandé de faire respecter l'injection?

**M. Fantino :** Oui, entre autres de maintenir l'ordre. Par la suite, c'est encore la Police provinciale de l'Ontario qui a pris des mesures pour faire respecter l'injonction, ce qui a envenimé le conflit et la confrontation et ce qui explique que nous sommes encore forcés d'être sur place après plus d'un an, simplement pour maintenir l'ordre.

**Le sénateur Moore :** La Police provinciale de l'Ontario est-elle toujours sur place?

**M. Fantino :** Oui, elle l'est. L'autre problème que nous avons là-bas, évidemment, c'est que les passions sont à leur comble et qu'un conflit peut éclater à tout moment. \*Par surcroît, des intrus qui ont été mis au courant du problème interviennent de temps à autre.

Le problème pour nous c'est qu'il faut tenir compte de la décision de la Cour d'appel de l'Ontario qui a entre autres statué qu'il faut adopter une approche modérée et raisonnée en pareil cas et que la violence est une solution de dernier recours. Nous avons basé notre approche sur cette décision. Maintenant, les conclusions de l'enquête sur l'affaire Ipperwash ont également été



brought in people from all over the province to maintain the peace in Caledonia, and we are still doing that. That will continue until such time as these land issues are resolved.

It has also flared up in a First Nations community called Tyendinaga in Deseronto, Ontario, east of Toronto, where the CN lines were blocked there for a period of time. We also had another construction site blocked off in Hagersville, down the road from Caledonia.

In other words, we, the police, are sitting on a volatile situation. All along, under accusations of a two-tiered justice system and of not doing our jobs, and being pilloried unfairly and widely, we have been doing our jobs and keeping the peace. In the process, we have had several dozen of our police officers injured. We have enforced every law that has been broken to the extent that we felt was appropriate. We have numerous people charged with all kinds of criminal offences. There are also outstanding arrest warrants for some people. The rhetoric has been such that it has been very difficult for us to deal with because people saw the OPP as the problem as well as the solution. We are neither. We are just trying to keep the peace.

**Senator Moore:** Do you have within the OPP, officers, men or women, who are trained in mitigation or dealing with Native issues such as this land claims situation in Caledonia?

**Mr. Fantino:** Yes, senator. We have special teams of First Nations or Aboriginal police officers who have been the link. To be honest about it, with regard to myself, I have inserted myself into this situation as well because I felt that, at the end of the day, I needed to develop relationships and trust with the leadership. We have been doing a lot of that.

**Senator Moore:** With the leadership of the Native people?

**Mr. Fantino:** Yes, sir. When we had the situation in Tyendinaga with the CN lines blocked off, I went out and met with the Tyendinaga chief and his band to try and get them to help us resolve this issue. That went on for 30 hours. We do have liaison people. We have been spending a lot of time meeting First Nations leaders, because of the situation coming up on June 29, the national day of action. There are all kinds of activities in the wind across the country, and all we want to do is ensure that we do everything we can to make it peaceful. But we are taking an awful drubbing from those who see the OPP as both the problem and the solution.

In terms of integration, we have had to bring in other agencies to help us in these circumstances as well, especially when these interlopers come into town. It creates angst. People are prone to rise to the potential conflict, on both sides. We have found ourselves facing two sides of an issue where normally you face

publiées. Tout cela a créé une dynamique importante pour nous. Nous avons fait venir des renforts d'un peu partout dans la province pour maintenir l'ordre à Caledonia; c'est d'ailleurs encore ce que nous faisons. La situation perdurera tant et aussi longtemps que ces revendications territoriales ne seront pas réglées.

La situation est également devenue explosive dans la collectivité ontarienne de Tyendinaga à Deseronto, à l'est de Toronto, où les lignes du CN ont été bloquées pendant un certain temps. De plus, l'accès à un autre chantier de construction a été bloqué à Hagersville, à proximité de Caledonia.

Autrement dit, à titre de services de police, nous sommes confrontés à une situation volatile. On nous accuse constamment d'appliquer un système de justice à deux niveaux, de ne pas faire notre travail. Nous sommes abondamment et injustement critiqués alors que nous nous acquittons de notre tâche et que nous assurons le maintien de l'ordre. Dans le processus, plusieurs dizaines de nos policiers ont été blessés. Nous avons fait respecter, dans la mesure où nous l'estimions approprié, toutes les lois qui ont été violées. Nous avons fait accuser de nombreuses personnes de toutes sortes d'infractions criminelles. Nous avons également émis des mandats d'arrestation visant certaines personnes. Il y a eu tellement de critiques que nous avons du mal à composer avec la situation parce que les gens perçoivent la Police provinciale de l'Ontario à la fois comme le problème et la solution. Or, nous ne sommes ni l'un, ni l'autre. Nous nous employons simplement à maintenir l'ordre.

**Le sénateur Moore :** La Police provinciale de l'Ontario compte-t-elle des agents, hommes ou femmes, qui sont formés pour faire de la médiation ou pour s'occuper des questions liées aux Autochtones, comme ce problème de revendication territoriale à Caledonia?

**M. Fantino :** Oui, sénateur. Nous avons des équipes spéciales de policiers autochtones qui ont servi de lien. Pour être franc, je me suis personnellement mêlé de la situation parce que j'ai estimé que, en fin de compte, il fallait que j'établisse des liens et une certaine confiance avec les dirigeants autochtones. Nous avons fait énormément de travail dans ce sens.

**Le sénateur Moore :** Avec les dirigeants autochtones?

**M. Fantino :** Oui, monsieur. Lors du blocage des lignes du CN à Tyendinaga, je me suis rendu sur place et j'y ai rencontré le chef et sa bande pour qu'ils nous aident à dénouer la crise. Cela a duré 30 heures. Nous avons des agents de liaison. Nous avons consacré beaucoup de temps à rencontrer des dirigeants autochtones en vue de la journée nationale d'action qui aura lieu le 29 juin. Il souffle un vent d'activités de toutes sortes un peu partout au Canada et nous tenons à tout mettre en œuvre pour que les choses se passent dans l'ordre. Toutefois, ceux qui considèrent la Police provinciale de l'Ontario à la fois comme le problème et la solution nous compliquent terriblement la tâche.

Pour ce qui est de l'intégration, nous avons également dû faire appel à d'autres organismes pour nous prêter main forte dans certaines situations, particulièrement quand des intrus s'immiscent dans la situation. Cela crée des tensions. Les gens sont prêts à s'enflammer et à déclencher un conflit, d'un côté

one. It is difficult for us. We are determined to keep the peace and, in spite of the difficulties, we have been managing, and we will continue doing that.

**Senator Banks:** I would like to go back to intelligence sharing, which has to do with everything that we have been talking about, and especially the point that Senator Moore raised. I understand that there is yet to be a memorandum of understanding signed in respect of intelligence sharing between the RCMP and the OPP, is that correct?

**Mr. Morris:** We do not yet have a specific memorandum of understanding between us.

**Senator Banks:** There are other extant MOUs that do exist. Do those MOUs constitute the system by which you are assured that intelligence that has been gathered by other agencies with whom you are sitting at the table is brought to you? Is that the system that you rely upon to ensure that that happens? When everyone is sitting around the table, as you describe, and all those agencies are there with the same end in mind, they all need to know the same stuff, do they not? Are the MOUs the means by which you are assured of that fact? Is that the system?

**Mr. Morris:** No, I would not say that that is the system. We do have one-stop shopping, and the terrorist-related intelligence will come to the INSETS. Within the operational policy that I discussed and the RCMP framework, that is stipulated for each of their members that all of these things need to be reported to INSETS. In the province of Ontario, all the terrorist-related information will come, in almost all cases, into INSETS and/or the provincial anti-terrorism section.

The memorandums of understanding are about issues in terms of employment of another entity, such as another police service. I am quite comfortable that the information comes in.

**Senator Banks:** When you described the situation where you wanted to either give or receive from the NYPD, for example, it sounded as though you were describing a situation in which the present circumstances have made things more difficult than the previous one. Did I understand that?

**Mr. Morris:** I do not want to be overly critical but, yes, it is onerous sometimes in terms of time. The reason is, as an example very close to the Arar case, if we were to call and ask about individuals who had aroused our suspicions, there could be circumstances that we, as the OPP, or we as the provincial anti-terrorism section, were not aware of. By virtue of our request for information to the NYPD, those individuals could be placed on lists, et cetera, or suffer circumstances that would not be warranted.

comme de l'autre. Nous avons été aux prises avec les deux aspects du problème alors que normalement il n'y en a qu'un seul. Ce n'est pas facile pour nous. Nous sommes déterminés à maintenir l'ordre et, en dépit des difficultés, nous avons réussi à le faire et nous avons l'intention de continuer.

**Le sénateur Banks :** J'aimerais revenir sur le partage de renseignements de sécurité, question liée à tout ce dont nous avons parlé, particulièrement le point qu'a soulevé le sénateur Moore. Si je ne m'abuse, on doit signer un protocole d'entente concernant le partage de renseignements entre la GRC et la Police provinciale de l'Ontario, est-ce exact?

**M. Morris :** Il n'y a pas encore de protocole d'entente entre nous à cet égard.

**Le sénateur Banks :** Cependant, d'autres protocoles d'entente existent. Ces protocoles vous donnent-ils l'assurance que les organismes avec lesquels vous collaborez vous communiquent les renseignements qu'ils ont recueillis? Est-ce que les protocoles constituent le système sur lequel vous comptez pour le partage des renseignements? Quand tous les organismes présents à la table, comme vous le dites, ont le même objectif en tête, ils ont tous besoin de la même information, n'est-ce pas? Les protocoles d'entente sont-ils le moyen d'assurer le partage des renseignements? Est-ce le système qui est en place?

**M. Morris :** Non, je ne dirais pas que c'est le système. Il y a un guichet unique et les renseignements concernant les activités terroristes seront transmis à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. Selon la politique opérationnelle dont j'ai parlé et le cadre de la GRC qui s'appliquent aux effectifs respectifs de ces organismes, tous les renseignements de cette nature doivent être transmis à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale. En Ontario, toute l'information liée au terrorisme sera communiquée dans presque tous les cas à l'Équipe intégrée de la sécurité nationale et/ou à la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme.

Les protocoles d'entente portent sur des questions liées à l'emploi dans une autre entité, notamment un autre corps de police. J'ai tout lieu de croire que l'information est communiquée.

**Le sénateur Banks :** Quand vous avez donné l'exemple où vous souhaitiez soit fournir des renseignements au Service de police de la ville de New York, soit en obtenir de celui-ci, j'ai eu l'impression, d'après ce que vous avez dit, que les choses sont maintenant devenues plus compliquées qu'auparavant. Est-ce que j'ai bien compris?

**M. Morris :** Je ne veux pas être trop critique, mais, le processus est parfois long. Dans un cas très similaire à l'affaire Arar, un agent de la Police provinciale de l'Ontario ou de la Section provinciale de la lutte contre le terrorisme peut, sans être au courant de certaines circonstances, appeler pour obtenir des renseignements sur des individus qui ont éveillé des soupçons. En faisant une demande d'information au Service de police de la ville de New York, les individus concernés peuvent entre autres être fichés ou faire l'objet des conséquences injustifiées.



The framework and the operational policy that has been devised will work very well. As the commissioner said, it needs to work in a very efficient and quick manner to help the investigations along.

**Mr. Fantino:** These have been lessons learned following the findings of the Arar inquiry and the allegations that certain information led to certain actions by certain governments. I think that it is in our own best interests that we define rules of engagement. It is not so much about information coming in — we are confident that it comes in — it is how we manage information, by either asking or passing information on, that now has to be — I will even put it bluntly — codified in some way so that we do not get into these difficulties again.

**Senator Banks:** Are you convinced, when sitting at the INSETS table, that you are hearing everything that you need to hear to be able to do your part of the job?

**Mr. Fantino:** I am confident, yes.

**Senator Banks:** When internationally obtained information, for example, is obtained by the Canadian Communication Security Establishment, or CSIS or whatever, are you confident that you are getting that information?

**Mr. Fantino:** I can answer that in this way: I am convinced that due diligence is done. Whether I get, or we get, everything we want at any given time is a matter for debate. I am convinced that, more and more, the information we collectively need is being shared.

**Senator Banks:** You know what we are talking about because everyone is human and everyone wants to have a proprietary interest in the information they have obtained on their own. We have come to understand that, in the past, protection of sources was an impediment, or has in the past been an impediment, to the sharing of information that was obtained from those sources. You are convinced that that situation has changed, or is it still on the way to being fixed?

**Mr. Fantino:** I do not think you can be assured that you get everything you need to know when decisions are being made by humans, human frailties being what they are. I would like to believe that, in the threat climate that we face today, all the information we need to have and to ensure that we fulfill our primary responsibility, which is safety to our nation, our communities and our people, is being shared.

**Senator Banks:** When CSIS or the RCMP get information on a subject, their use of that information and the way they apply it in Canada is susceptible to review and, in some cases, oversight by federal agencies set up for that specific purpose. Do you think that when that information is given to you at the OPP, your use of that information ought to be susceptible to a federal oversight?

Le cadre et la politique opérationnelle qui ont été établis fonctionneront très bien. Comme l'a dit le commissaire, il faut procéder de façon très efficiente et très rapide pour faciliter les enquêtes.

**M. Fantino :** Voilà les leçons tirées des conclusions de l'enquête sur l'affaire Arar et des allégations selon lesquelles des informations données ont amené certains gouvernements à prendre des mesures. J'estime qu'il est dans notre intérêt d'établir des règles d'engagement. Non pas tant au sujet de l'information qui nous est fournie — nous savons qu'elle nous est communiquée — comme sur la gestion de celle-ci, qu'il s'agisse d'une demande ou d'une transmission de renseignements. Pour dire les choses carrément, dorénavant, l'information doit être codifiée de façon à éviter que nous nous retrouvions face aux mêmes difficultés.

**Le sénateur Banks :** Êtes-vous convaincu que lors des réunions de l'Équipe intégrée de la sécurité nationale, on vous fournit toute l'information que vous devez avoir pour vous acquitter de votre tâche?

**M. Fantino :** Oui, je le crois.

**Le sénateur Banks :** Quand le Centre de la sécurité des télécommunications, le SCRS ou un autre organisme obtient de l'information concernant la scène internationale, par exemple, croyez-vous qu'on vous la communique?

**M. Fantino :** Je peux répondre à cette question de la façon suivante : je suis persuadé qu'on fait preuve de la diligence voulue. Quant à savoir si j'obtiens ou si nous obtenons tous les renseignements que nous voulons à un moment précis, c'est une question dont on peut discuter. Je suis de plus en plus convaincu que l'information dont nous avons besoin collectivement est partagée.

**Le sénateur Banks :** Vous savez de quoi nous parlons parce que nous sommes humains et que les gens qui obtiennent de l'information eux-mêmes souhaitent avoir un droit de propriété sur cette information. Nous avons compris que, dans le passé, la protection des sources était ou a été un obstacle au partage de l'information provenant de ces sources. Êtes-vous convaincu que la situation a changé ou est-elle en voie de changer?

**M. Fantino :** Je ne pense pas qu'on puisse avoir l'assurance d'obtenir tout l'information nécessaire quand ce sont des humains qui prennent les décisions et qu'on sait que la nature humaine est faillible. Néanmoins, dans le contexte de menace actuel, j'aimerais croire qu'il y a partage de toute l'information nécessaire pour nous permettre de nous acquitter de notre responsabilité première, soit d'assurer la sécurité du Canada, de nos collectivités et de nos concitoyens.

**Senator Banks :** Lorsque le SCRS ou la GRC obtient de l'information sur un sujet, leur utilisation de cette information au Canada et de façon générale peut faire l'objet d'un examen et, dans certains cas, d'une surveillance de la part des organismes fédéraux établis spécialement à cette fin. Pensez-vous que l'utilisation faite par la PPO de l'information qu'elle reçoit peut faire l'objet d'une surveillance fédérale?

**Mr. Fantino:** There are proprietary responsibilities that have to be honoured and respected with respect to information. You cannot just pass information on without being mindful of the conditions under which that information is shared, who owns it, all of those issues and what is done with it. We are very mindful of that all of the time. Sometimes you would like to get something but maybe you do not get it because there is some proprietary issue that must be addressed.

The MOU will help us resolve some of those issues but we still have to be respectful and mindful of the proprietary nature of information and who really owns it and what, then, you can do with it.

**Senator Banks:** Once it is shared, the ownership is different.

**Mr. Fantino:** It is classified in different ways. There are pieces of information that can only be shared with certain people. Those people, for instance, must have a security clearance. We are very mindful of how and under what circumstances information can be shared.

Certainly, the decision makers, if you will, the people who need to know, they have this high-end security clearance, and they are able to receive information that normally would not be transitioned to other people.

Then there is the proprietary nature of the information. If the information is mine and I am not authorized to share it, then I cannot do it. You cannot offend the proprietary nature that is apportioned to that information.

**Senator Banks:** Speaking of assessing the information, is the OPP a member of ITAC, the Integrated Threat Assessment Centre? Do you sit at that table?

**Mr. Morris:** Yes, we do.

**Senator Banks:** Good. Has that fact benefited the OPP a great deal?

**Mr. Fantino:** Yes, senator. Any time we can sit together and develop one common cause and sort out the issues, it is a great benefit.

**Senator Banks:** Based on your membership of ITAC, is there anything, in respect of that operation, that you would like to see improved, and if so, what?

**Mr. Morris:** No, we receive ITAC products certainly on a weekly basis. They are sent to the INSETS office via secure communications and are immediately distributed.

**Senator Banks:** Are they unrestricted in the sense that you are able to convey those things to the senior provincial authorities, and if so, do those authorities make the use of them that you think would be appropriate?

**M. Fantino :** Il y a des responsabilités à assumer relativement à l'exclusivité de l'information. On ne peut pas tout simplement communiquer l'information sans tenir compte des conditions selon lesquelles toute communication de cette information doit se faire. Il faut savoir notamment à qui appartient l'information et ce que l'on compte faire avec elle. Nous prenons toujours bien soin de respecter ces conditions. Il peut arriver qu'on veuille obtenir de l'information, mais que ce ne soit pas possible en raison de son caractère exclusif.

Le protocole d'entente va nous aider à résoudre quelques-uns de ces problèmes, mais nous allons quand même devoir continuer de tenir compte de la propriété de l'information et de respecter les conditions rattachées à son utilisation.

**Le sénateur Banks :** Une fois l'information communiquée, la propriété est différente.

**M. Fantino :** L'information est classée de diverses manières. Certains éléments d'information peuvent être communiqués uniquement à certaines personnes. Il peut s'agir, par exemple, de personnes ayant une certaine cote de sécurité. Nous prenons bien soin de respecter les conditions limitant la communication de l'information.

Les décideurs ou, si vous voulez, les personnes qui ont absolument besoin d'être informées ont une cote de sécurité élevée, ce qui leur permet de recevoir de l'information qui ne serait pas normalement fournie à d'autres personnes.

Il y a en outre l'exclusivité de l'information. Si je détiens de l'information exclusive sans autorisation de la communiquer, alors il m'est interdit de la transmettre à qui que ce soit. On ne doit pas en violer l'exclusivité, telle qu'elle a été définie.

**Le sénateur Banks :** Puisqu'il est question de l'évaluation de l'information, pourriez-vous me dire si la PPO est membre du CIEM ou Centre intégré d'évaluation des menaces? Faites-vous partie de ce groupe?

**M. Morris :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Bien. La PPO bénéficie-t-elle beaucoup de cette participation?

**M. Fantino :** Oui, Monsieur le sénateur. Il est toujours grandement utile de pouvoir unir ses efforts à ceux d'autres joueurs, de faire cause commune et de résoudre les problèmes.

**Le sénateur Banks :** Compte tenu de votre expérience au sein du CIEM, y a-t-il des aspects des activités de cet organisme qui devraient selon vous être améliorés? Le cas échéant, quels sont ces aspects?

**M. Morris :** Non, nous recevons chaque semaine l'information produite par le CIEM. Cette information est envoyée au bureau des équipes intégrées de la sécurité nationale par transmission sécurisée et elle est immédiatement distribuée.

**Le sénateur Banks :** Vous est-il permis de transmettre cette information aux autorités supérieures provinciales? Le cas échéant, ces autorités en font-elles selon vous un bon usage?



**Mr. Fantino:** It depends on the classification of the information. Some of it is for regular consumption. Some of it is not. That of a sensitive nature is channelled to those who need to know, have the clearance and have a responsibility to know as well.

**Senator Banks:** Even with the best of intentions and goodwill, there will still be silos, and information restricted within those silos?

**Mr. Fantino:** I do not know if "silos" is the right connotation. There are required processes and policies.

**Senator Banks:** Information that will be, in the proprietary sense, kept within one agency and not, in some circumstances, be shared with other agencies?

**Mr. Fantino:** It could be, yes.

**Senator Banks:** You have pointed out how significant the proportion of energy-related infrastructure is in Ontario; it is very large. In Alberta, which is the province where I come from, I am proud to say that government is paying a lot of attention to protection of that infrastructure against terrorism and other things because of course if those things went down, we would all be in trouble. The same thing is true in New Brunswick, to a large degree. How is it going in Ontario? Is sufficient attention being paid and resources being directed to the protection of energy-based infrastructure in Ontario?

**Mr. Fantino:** That is where the partnership comes in between the corporate sector and law enforcement.

**Senator Banks:** Is that cooperation working?

**Mr. Fantino:** Absolutely. If you look at the nuclear plants, they have top-drawer security in place with well-equipped and well-trained people. Many of the other infrastructure sectors have employed the same kind of —

**Senator Banks:** Refineries for example.

**Mr. Fantino:** Yes. There is a huge amount of work going on now, flat out. I can tell you, during my time as commissioner of emergency management in Ontario, we had a process whereby, according to requirements, every municipality had to have an emergency plan in place, a response plan; all of those issues.

The corporate sector bought into that before we did, having very robust security plans, business continuity plans on how to sustain their business if such and such happens. I would venture to say that the private, corporate sector is well plugged in on the threat. I know that they are doing all kinds of work to safeguard themselves.

**M. Fantino :** Tout dépend de la cote accompagnant l'information. Une partie de l'information peut être utilisée sans condition. Mais, des conditions peuvent être rattachées à certains éléments d'information. Ces éléments, de nature sensible, sont transmis aux personnes qui ont besoin de les obtenir, compte tenu de leurs responsabilités, et qui ont la cote de sécurité nécessaire.

**Le sénateur Banks :** Même avec les meilleures intentions et toute la bonne volonté du monde, il restera toujours des vases clos hors desquels l'information ne pourra pas circuler?

**M. Fantino :** Je ne sais pas s'il y a lieu de parler de « vases clos ». Il s'agit de méthodes et de politiques qui doivent être observées.

**Le sénateur Banks :** Il peut donc y avoir de l'information dont un organisme a l'exclusivité et qui, dans certaines circonstances, ne peut pas être communiquée à d'autres organismes?

**M. Fantino :** C'est effectivement possible.

**Le sénateur Banks :** Vous avez souligné l'importance, en Ontario, de l'infrastructure liée à l'énergie, qui est de très grande taille. Je suis fier de dire qu'en Alberta, qui est ma province d'origine, le gouvernement consacre beaucoup d'efforts à la protection de cette infrastructure contre le terrorisme et les autres dangers puisque, bien entendu, s'il fallait qu'elle soit mise hors service, nous serions tous dans une fâcheuse situation. Le même constat peut être fait au Nouveau-Brunswick, dans une large mesure. Comment les choses se passent-elles en Ontario? S'occupe-t-on suffisamment de la protection de l'infrastructure liée à l'énergie dans cette province? Y consacre-t-on suffisamment de ressources?

**Mr. Fantino :** C'est là qu'intervient le partenariat entre le secteur privé et la police.

**Le sénateur Banks :** Cette coopération fonctionne-t-elle?

**M. Fantino :** Bien sûr. Dans le cas des centrales nucléaires, nous avons établi un dispositif à très haute sécurité. Nous sommes bien équipés et nous pouvons compter sur des gens bien formés. Nombre d'autres secteurs de l'infrastructure emploient le même genre de...

**Le sénateur Banks :** Les raffineries, par exemple.

**M. Fantino :** Oui. On est en train d'effectuer une quantité énorme de travail. On travaille d'arrache-pied. Je peux vous dire qu'à l'époque où j'étais commissaire à la gestion des situations d'urgence, en Ontario, nous avons établi, conformément à des exigences, une marche à suivre selon laquelle chaque municipalité devait être dotée d'un plan d'urgence, d'un plan d'intervention, et devait être prête à tous les égards.

Le secteur privé a adhéré avant nous à ce principe. Il s'est doté de plans de sécurité et de plans de maintien des activités très robustes de manière à pouvoir continuer de fonctionner dans telle ou telle éventualité. Je dirais que le secteur privé a pris le temps de bien cerner les dangers. Les entreprises ont pris toutes sortes de mesures pour se protéger.

**Mr. Morris:** I wanted to use an example — your example and what the commissioner said in regard to the critical infrastructure, specifically energy-based, oil and natural gas. I might be slightly off on dates, but at the end of February or the beginning of March, al-Jihad, the voice of al Qaeda, put out a specific threat against the Canadian oil and natural gas industry, as well as Venezuela. To illustrate what the OPP does in terms of front line to work with those entities, the next day a one-page bulletin went out to every one of our uniform officers on what the nature of that threat was and what the indicators of terrorist activity would be in relation to an oil field or a pipeline. Then there was liaison with the detachments, which were primarily in the south-western part of Ontario — the Blue Water Bridge, et cetera — to ask for proactive, directed patrols, problem-oriented policing to look for surveillance and persons of interest that would be engaged in activity that could be perceived as threatening — the precursors to a terrorist act; then we would liaise, at the detachment level, with those entities. That is the way the specialized services try to engage: Take a threat and get it out to the front-line members.

**The Chairman:** Commissioner, thank you very much. We have kept you beyond the time you agreed to come for. As always, you have been very helpful to the committee and we are grateful to you for it. Thank you for bringing Detective Sergeant Morris with you. We appreciate your assistance and hope we can call on you in the future.

**Mr. Fantino:** Thank you very much. Good wishes on all your work. It is mission-critical work, as I call it.

**The Chairman:** For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

Our next witness is Mr. Mike McDonell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations, Royal Canadian Mounted Police. Mr. McDonell joined the RCMP in 1975. Over the years he has worked in a variety of capacities, including serving with the United Nations CIVPOL mission in the former Yugoslavia. In 1997, he received his Queen's commission to the rank of Inspector as the officer in charge of national security investigations in Toronto.

**M. Morris :** J'aimerais reprendre votre exemple et poursuivre ce que vient de dire le commissaire au sujet des éléments vitaux d'infrastructure, notamment les installations de production d'énergie pétrolière et gazière. Je me trompe peut-être légèrement en ce qui a trait à la date, mais à la fin de février ou au début de mars, al-Jihad, la voix d'Al-Qaïda, a proféré des menaces contre l'industrie pétrolière et gazière au Canada et au Venezuela. Voici donc un exemple du travail que fait la PPO en première ligne pour lutter contre de telles organisations. Le lendemain de la diffusion de ces menaces, nous avons envoyé bulletin d'une page à tous nos agents en uniforme pour les informer sur la nature du danger et leur fournir des indices qui leur permettraient de détecter d'éventuelles activités terroristes visant un champ pétrolifère ou un pipeline. En outre, on a communiqué avec les détachements, c'est-à-dire principalement avec ceux du sud-ouest de l'Ontario — aux environs du pont Blue Water et d'autres éléments d'infrastructure semblables — pour leur demander d'effectuer des patrouilles préventives axées sur ce problème bien précis dans le but d'exercer la surveillance nécessaire et de repérer les personnes se livrant à des activités susceptibles d'avoir pour but de commettre un acte terroriste. Dans le cas où des activités risquant de présenter un danger seraient détectées, il est prévu que les gens des détachements s'emploient à infiltrer l'organisation terroriste. C'est ainsi que les services spécialisés entrent en action. On détecte un danger, puis on envoie le personnel de première ligne s'en occuper.

**Le président :** Merci beaucoup, monsieur le commissaire. Nous avons dépassé le temps que ce que vous aviez accepté de nous consacrer. Comme toujours, vous avez été très utile pour le comité, et nous vous en sommes reconnaissants. Merci d'avoir amené le sergent-détective Morris avec vous. Nous apprécions votre aide et nous espérons qu'à l'avenir, nous pourrions encore faire appel à vous.

**M. Fatino :** Merci beaucoup. J'espère que votre travail portera fruit. Pour employer une expression qui m'est familière, je dirais qu'il s'agit d'un travail essentiel à la réussite de notre mission.

**Le président :** J'aimerais dire au public qui nous regarde que les gens qui veulent poser des questions ou faire des commentaires peuvent se rendre dans notre site Web, à l'adresse [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). Ils y trouveront les témoignages que nous recueillons ainsi que le calendrier des audiences confirmées. Ils peuvent aussi joindre la greffière du comité en composant le 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou des indications leur permettant de communiquer avec les membres du comité.

Le prochain témoin que nous allons entendre est M. Mike McDonell, commissaire adjoint de la Gendarmerie royale du Canada chargé des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale. M. McDonell est entré dans la GRC en 1975. Au fil des ans, il y a rempli diverses fonctions. Il a notamment occupé un poste dans le cadre de la mission de police civile, en ex-Yougoslavie. En 1997, il a été promu au rang d'inspecteur et a été nommé responsable des enquêtes relatives à la sécurité nationale à Toronto.



In 2002, he was promoted to Superintendent and appointed Director of National Ports Strategy, Organized Crime Operations, at national headquarters in Ottawa. He was promoted to Chief Superintendent in 2003 and became the Director General, Border Integrity.

In 2005, he was promoted to Assistant Commissioner and posted to the Criminal Intelligence Directorate. In October 2006, the CID was restructured to allow for a more specific focus on both national security and organized crime. He was named Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations.

Welcome, Assistant Commissioner McDonell. We are pleased to see you before us again. Do you have a brief statement for the committee?

**Mike McDonell, Assistant Commissioner, National Security Criminal Investigations, Royal Canadian Mounted Police:** I do not have a prepared statement today. I will continue in the same vein of national security criminal investigations from my previous appearance with Assistant Commissioner Souccar and Commissioner Busson.

**The Chairman:** Where does the document you provided today fit into the discussions?

**Mr. McDonell:** That fits in to allow me to better explain how criminal evidence evolves from security intelligence and the roles and responsibilities of the National Security Criminal Investigations Section.

**The Chairman:** Thank you. Senator Zimmer, do you want to lead off the questions?

**Senator Zimmer:** Assistant Commissioner McDonell, thank you for appearing today. Could you provide the committee with an appreciation of the role of the RCMP within the Canadian security and intelligence community and your understanding of the difference between security intelligence and criminal intelligence?

**Mr. McDonell:** Yes, senator. I might refer you to the document that you have before you. These are working definitions. As the committee has heard from previous testimony with respect to foreign intelligence and security intelligence, they are defined by legislation. The part that is most relevant to the National Security Criminal Investigations Section is the criminal intelligence that leads us to an investigation of a criminal event with respect to terrorism. We look for something that is specific and producible to the court. Our relationship with security intelligence is the transition from the broader type of intelligence that affects the role and interests of Canada, and CSIS giving advice to the government with respect to the threats to Canada or Canadian interests. From that, there is an overlap, if you will. Some of that information is highly relevant to our criminal investigations, and we work with the service to extract what we require to carry out

En 2002, il a été promu surintendant et a été nommé directeur de la Stratégie nationale des ports, au sein de la Sous-direction du crime organisé, à la Direction générale, à Ottawa. Il a été promu surintendant principal en 2003 et est devenu directeur général de l'Intégrité des frontières.

En 2005, il a été promu commissaire adjoint et affecté à la Direction des renseignements criminels. En octobre 2006, cette direction a été restructurée afin qu'elle se concentre plus particulièrement sur la sécurité nationale et sur le crime organisé. Le commissaire adjoint McDonell a été nommé commissaire adjoint aux enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale.

Bienvenue, monsieur le commissaire adjoint McDonell. Nous sommes heureux de vous recevoir de nouveau en tant que témoin. Auriez-vous une brève déclaration à faire devant le comité?

**Mike McDonell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale, Gendarmerie royale du Canada :** Je n'ai pas préparé de déclaration pour aujourd'hui. Je vais poursuivre dans la même veine que lors de mon témoignage précédent en compagnie du commissaire adjoint Souccar et de la commissaire Busson, c'est-à-dire que je vais parler des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale.

**Le président :** Comment le document que vous nous apportez aujourd'hui s'insère-t-il dans les discussions?

**M. McDonell :** C'est un document dont je compte me servir pour bien vous expliquer comment la collecte de renseignements de sécurité permettent d'obtenir des preuves contre des criminels et pour décrire les rôles et les responsabilités de la section des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale.

**Le président :** Je vous remercie. Sénateur Zimmer, voulez-vous poser les premières questions?

**Le sénateur Zimmer :** Monsieur le commissaire adjoint McDonell, je vous remercie d'être venu témoigner aujourd'hui. Pourriez-vous donner au comité un aperçu du rôle de la GRC dans l'univers canadien de la sécurité et du renseignement? Quelle distinction faites-vous entre les renseignements de sécurité et les renseignements criminels?

**M. McDonell :** Oui, sénateur. Permettez-moi de vous renvoyer au document que vous avez sous les yeux. Il contient les définitions en usage. Comme les témoignages précédents ont permis au comité de le constater au sujet des renseignements étrangers et des renseignements de sécurité, les termes sont définis dans la loi. La section des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale s'intéresse surtout aux renseignements pouvant lui être utiles pour effectuer ses enquêtes sur les actes criminels liés au terrorisme. Nous cherchons des renseignements précis pouvant être utilisés dans une procédure judiciaire. Les renseignements de sécurité, eux, sont de nature plus générale que les renseignements criminels. Ils concernent le rôle et les intérêts du Canada et permettent au SCRS de conseiller le gouvernement au sujet des dangers qui menacent le Canada ou les intérêts canadiens. Ainsi, il y a une sorte de chevauchement, si vous voulez. Nous collaborons

our criminal investigations. However, we require tangible elements that we can take before the court to give us reasonable and probable grounds to believe.

**Senator Zimmer:** Can you give us an overview of the evolution of the RCMP and national security responsibilities, starting just prior to September 11 to date?

**Mr. McDonnell:** Yes, senator, I would like to comment on that. There has been a great deal of talk recently that the RCMP are back in the spy game and have created a new entity. The RCMP has been involved in national security criminal investigations since 1920 and has evolved significantly since 2001. I do not think there is a country in the world that was prepared for the scope and enormity of the threat in 2001.

Our work since that time has been sharply focused on the current threat. It has evolved two or three times since 2001, and we have been trying to keep up with that, specifically looking at criminal events that relate to the safety and security of Canada and Canadian interests abroad. I hope that answers your question.

**Senator Zimmer:** Thank you, it does. Can you provide us with an overview of the RCMP's national security program?

**Mr. McDonnell:** Our national security program is centrally controlled from headquarters in Ottawa, for which I am responsible. We have four integrated national security enforcement teams, INSETs, in Vancouver, Toronto, Ottawa and Montreal. That is where the threat today is focused, so we have the main thrust of our critical mass in those areas. The INSETs are integrated with provincial and municipal partners as well as other federal partners. We have small offices for national security investigative sections in Calgary, Edmonton, Regina, Winnipeg, Quebec City, Fredericton, Halifax, Charlottetown and St. John's, where the threat is not as great, or is deemed not to be as great.

**Senator Zimmer:** What criteria do you use to judge the level of threat?

**Mr. McDonnell:** We use intelligence and workload. On the number of files that we are carrying, it is fair to say that the centre of gravity for us with respect to today's national security threat is in the Toronto area, so we have a great deal of focus and energy going into the Toronto area.

**Senator Zimmer:** Perhaps my other colleagues have other questions to ask in that vein. In any event, I will move to another area of questioning, biometrics. Saturday's *Ottawa Citizen* ran an article entitled, "The rise of the biometric state", in which it was noted that Canada has a 70-member biometrics working group drawn from 22 federal departments and agencies. This group

avec le SCRS pour extraire l'information dont nous avons besoin en vue d'effectuer nos enquêtes criminelles. Cependant, nous avons besoin d'éléments tangibles que nous pouvons produire devant un juge et qui constituent des motifs raisonnables de croire certains faits probables.

**Le sénateur Zimmer :** Pourriez-vous nous donner un aperçu de l'évolution de la GRC et de ses responsabilités en matière de sécurité nationale depuis la période ayant tout juste précédé le 11 septembre 2001?

**M. McDonnell :** Oui, monsieur le sénateur, j'aimerais vous faire part de mes observations à cet égard. On a beaucoup dit récemment que la GRC avait recommencé à jouer aux espions et qu'elle avait créé un nouveau service. Or, la GRC participe aux enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale depuis 1920 et a grandement évolué depuis ce temps. Je ne pense pas qu'un seul pays s'attendait à devoir affronter le péril que nous a apporté l'année 2001.

Depuis ce tournant, notre travail a été beaucoup axé sur les dangers actuels. La charge de travail a doublé et même triplé depuis 2001, et nous essayons de suivre la cadence. Nous nous employons en particulier à faire enquête sur les actes criminels qui ont un lien avec la sécurité du Canada et avec les intérêts canadiens à l'étranger. J'espère avoir ainsi répondu à votre question.

**Le sénateur Zimmer :** Merci, vous avez bien répondu à ma question. Pourriez-vous nous parler brièvement du Programme de sécurité nationale de la GRC?

**M. McDonnell :** Notre programme de sécurité nationale est dirigé de manière centralisée, depuis Ottawa, et je suis responsable de ce programme. Nous disposons de quatre équipes intégrées de la sécurité nationale, qui se trouvent à Vancouver, Toronto, Ottawa et Montréal. Ce sont les quatre endroits où la menace est la plus présente, alors nous y concentrons notre effectif. Les équipes travaillent en collaboration avec des partenaires municipaux, provinciaux et fédéraux. Nous avons en outre de petits bureaux chargés des enquêtes relatives à la sécurité nationale à Calgary, Edmonton, Regina, Winnipeg, Québec, Fredericton, Halifax, Charlottetown et St. John's, où le risque n'est pas considéré comme aussi grand.

**Le sénateur Zimmer :** Quels critères employez-vous pour évaluer le danger?

**M. McDonnell :** Nous tenons compte du contenu des renseignements et de leur quantité. Or, avec le nombre de dossiers sous enquête dans la région de Toronto, on peut dire sans trop risquer de se tromper qu'à toutes fins utiles, le risque d'atteinte à la sécurité nationale est beaucoup plus élevé dans cette région qu'ailleurs au pays. Par conséquent, nous y concentrons beaucoup de ressources et d'énergie.

**Le sénateur Zimmer :** Mes collègues ont peut-être des questions à poser à ce sujet. Quoi qu'il en soit, je vais maintenant vous poser des questions dans un autre domaine, celui de la biométrie. Un article de l'édition de samedi de l'*Ottawa Citizen* intitulé « The rise of the biometric state » indiquait que le Canada avait mis sur pied un groupe de travail de 70 personnes en provenance de



meets regularly to assess and coordinate biometric initiative. What is the RCMP's role in working with this group? How does it use biometrics in its operations?

**Mr. McDonell:** Senator, I can take that as notice and get an expert from that field to respond to your question. Basically, they provide support to my area of responsibility. I get the time from them; not how to build the watch. I can take that as notice and get back to the committee through the clerk with respect to that.

**Senator Zimmer:** All right. In what way is the RCMP collaborating with the private sector entities to ensure the security of Canada's critical infrastructure?

**Mr. McDonell:** The RCMP is quite heavily involved, specifically my office, in the critical infrastructure/criminal intelligence unit. We work through the Canadian Association of Chiefs of Police Counterterrorism Committee, of which I am a co-chair, as well as with CSIS and other entities to establish a quick and efficient movement of information back and forth. Recently, we have developed the appropriate model, driven mainly by the thrust given to us through the transportation industry, the work of Transport Canada and the G8 Roma/Lyon group. We are right at the cusp of rolling out this specific information flow. As well, we have been working with the Canadian Bankers Association to ensure that we move that information back and forth. We are not only receiving but also providing good intelligence to private industry.

**Senator Moore:** Assistant Commissioner McDonell, I noticed that you were sitting in the gallery during the previous witness' testimony. Commissioner Fantino said that the main obstacle to overcome is the final MOU that could be developed between the OPP and the RCMP. Where does that stand? What is the status of that MOU from your side of the desk? I keep hearing about the jurisdictions respecting each other's ground. Where does that fit in?

**Mr. McDonell:** Although, as defined by section 6(1) of the Security Offences Act, the RCMP has primary responsibility to criminally investigate offences arising out of threats to the security of Canada; no one police service has jurisdiction over terrorism today.

With the OPP, I do not think you will find a better example of mature integration, which has evolved from our work over the years. We continue to work closely with the OPP. The obstacle, if you will, is in defining that relationship.

I believe the relationship defines the MOU, not the other way around. We are working through our experience, through legislation, through recommendations that came from the

22 ministères et autres organismes fédéraux. Ce groupe se réunit régulièrement pour évaluer les progrès réalisés et coordonner les travaux dans le domaine de la biométrie. Quel est le rôle de la GRC au sein de ce groupe? Comment la GRC emploie-t-elle la biométrie?

**M. McDonell :** Monsieur le sénateur, je peux prendre note de votre question et demander à un expert dans ce domaine d'y répondre. Les experts dans ce domaine conseillent mon personnel. Ils me donnent l'heure juste, mais ils ne m'enseignent pas comment faire leur travail. Je peux noter votre question et faire parvenir la réponse au comité par l'intermédiaire de la greffière.

**Le sénateur Zimmer :** C'est bien. Dans quelle mesure la GRC collabore-t-elle avec le secteur privé pour garantir la sécurité des infrastructures essentielles du Canada?

**M. McDonell :** Par l'intermédiaire en particulier du service que je dirige, la GRC participe beaucoup aux travaux du Groupe des renseignements relatifs à l'infrastructure critique. Nous œuvrons au sein du Comité de contre-terrorisme de l'Association canadienne des chefs de police, comité dont je suis coprésident. Nous collaborons avec le SCRS et avec d'autres acteurs pour que les échanges d'information soient rapides et efficaces. Récemment, nous avons élaboré un modèle bien adapté de circulation de l'information, sous l'impulsion de l'industrie des transports, de Transports Canada et du groupe de Lyon et de Rome du G8. Nous sommes sur le point de mettre en œuvre ce modèle. De plus, nous collaborons avec l'Association des banquiers canadiens pour veiller à ce que l'information circule dans les deux sens. Nous ne nous bornons pas à recueillir des renseignements; nous fournissons aussi de bons renseignements au secteur privé.

**Le sénateur Moore :** Monsieur le commissaire adjoint McDonell, j'ai remarqué que vous étiez assis à la tribune pendant le témoignage précédent. Le commissaire Fantino a alors déclaré que le principal obstacle à surmonter était la conclusion d'un protocole d'entente définitif entre la PPO et la GRC. Où en est-on dans ce dossier? Quelle est votre perspective de l'état d'avancement des travaux en vue de conclure ce protocole d'entente? J'entends dire constamment qu'on s'efforce de ne pas empiéter sur les compétences de l'autre partie. Comment cette idée doit-elle s'insérer dans le protocole d'entente?

**M. McDonell :** Bien qu'en vertu du paragraphe 6(1) de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, la GRC ait la responsabilité première d'effectuer les enquêtes criminelles sur les infractions mettant en danger la sécurité nationale au Canada, aucun service de police n'a actuellement la compétence exclusive en matière de terrorisme.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur exemple d'intégration parvenue à maturité que l'intégration qu'ont raffinée la PPO et la GRC au fil de plusieurs années de travail. Nous continuons de collaborer étroitement avec la PPO. Ce qui est difficile, si vous voulez, c'est de trouver comment définir cette relation.

Je crois que c'est la relation déjà établie qui doit déterminer le contenu du protocole d'entente, et non l'inverse. Nous nous employons à décrire cette relation en nous inspirant de notre

O'Connor inquiry, through expectations of our international partners, to lay that all out so that the people actually carrying out the work know exactly the parameters.

We have no problem whatsoever in working with the OPP. For example, in the case known as the Toronto 18, the resources that the OPP poured into that investigation were significant, above and beyond. We both recognize, as Commissioner Fantino stated, that our primary responsibility is to protect Canadian citizens and Canadian interests, and security is paramount. We work to ensure that. We have gone from "need to know" to "need to share." When looking at a piece of information, the principle affecting your judgment in the first instance is not the "need to know" but the "need to share," and what do they need to do their job? More specifically, in doing their job, what do we add to the grander picture?

The MOU, I would suggest, follows our behaviour. Certainly, the MOU we just signed last year with CSIS is a reflection of our modified behaviour. Our behaviour did not come from that MOU. It is to define the parameters for the frontline officers and people coming in, and also to set the guideposts for investigations and to put it down on paper. At this point, I believe it to be an exercise in definition.

**Senator Moore:** You are obviously working together now. It is not as though you are stopping and nobody is doing anything, not talking or integrating, and waiting for this document.

**Mr. McDonell:** We are working closely together. From my experience in Ontario and my knowledge across Canada, Ontario sets the standard for integration as far as the police services on the criminal front are concerned. Everyone recognizes each other's responsibility and who has the lead responsibility, and we second people back and forth. For example, we have 18 people seconded to the Biker Enforcement Unit and that is under the OPP lead.

**Senator Moore:** They work under the orders of the OPP officers?

**Mr. McDonell:** Yes, and we have OPP officers in our organized crimes unit. We are trying not to duplicate. If we are conducting national security criminal investigations and we pick up something that we know is relevant to the OPP, it immediately goes over. Beyond that, people can query from the data banks.

expérience, de la législation, des recommandations issues de l'enquête du juge O'Connor ainsi que des attentes de nos partenaires étrangers, de manière à ce que les gens qui font le travail sur le terrain puissent savoir exactement quels sont les paramètres.

Nous n'avons absolument rien à redire au sujet de notre collaboration avec la PPO. Par exemple, dans l'affaire des 18 suspects de Toronto, la PPO a consacré à l'enquête des ressources importantes, qui vont bien au-delà de ce qu'on aurait attendu de sa part. Comme l'a indiqué le commissaire Fantino, les deux services de police que nous représentons comprennent que leur première responsabilité est de protéger les citoyens et les intérêts canadiens. La sécurité est primordiale. Nous nous efforçons de la garantir. Nous sommes passés du principe de la « nécessité d'obtenir l'information » au principe de la « nécessité d'échanger l'information ». Lorsque nous sommes en présence d'un élément d'information, c'est le principe de la « nécessité de l'échanger », et non celui de la « nécessité de l'obtenir » qui nous guide en premier. Nous nous demandons si quelqu'un a besoin de cette information pour faire son travail et nous cherchons à voir quels progrès nous pouvons favoriser dans l'ensemble en communiquant l'information.

Selon moi, le protocole d'entente doit être adapté à notre mode de fonctionnement. Le protocole d'entente que nous venons de signer l'année dernière avec le SCRS a été calqué sur notre nouveau mode de fonctionnement, et non l'inverse. Il définit les paramètres à suivre pour les agents de première ligne et les nouveaux membres du personnel. Il balise les enquêtes et constitue un document de référence officiel. Au point où nous en sommes, je pense que l'élaboration du protocole d'entente est davantage un travail de rédaction que de conception.

**Le sénateur Moore :** Manifestement, votre collaboration est déjà effective. Vous n'êtes pas en train de vous tourner les pouces, sans vous parler, ni progresser vers une meilleure intégration, en attendant que le protocole d'entente soit prêt.

**M. McDonell :** Nous collaborons étroitement. L'expérience que j'ai acquise en Ontario et ma connaissance du reste du Canada me dit que c'est l'Ontario qui pave la voie à l'intégration des services de police au pays en vue de lutter contre la criminalité. Chacun accepte les responsabilités des autres et l'autorité du principal responsable de chaque dossier. Nous nous prêtons mutuellement du personnel. Par exemple, nous avons prêté 18 membres de la GRC à l'Unité de lutte contre les bandes de motards, qui relève de l'OPP.

**Le sénateur Moore :** Ils travaillent sous les ordres des agents de la PPO?

**M. McDonell :** Oui, et des agents de la PPO font partie de nos unités de lutte contre le crime organisé. Nous essayons d'éviter de faire les choses en double. Si, dans le cours de nos enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale, nous découvrons de l'information qui pourrait être utile à la PPO, nous lui envoyons immédiatement cette information. De plus, les gens peuvent aussi interroger les bases de données.



We are cognizant that information must be actionable, shared in a timely manner, and objective. The final principle of the eight principles of sharing is that information must be accessible. I go back to the old school, the eight principles of intelligence. I do not believe these principles ever went away, so I adhere to them.

**Senator Moore:** Are these an appendix to your pending MOU?

**Mr. McDonell:** No.

**The Chairman:** Assistant Commissioner McDonell, when you said Ontario sets the standard, eight of the provinces are contract provinces, so I would think the integration is pretty good there.

**Mr. McDonell:** I am talking about inter-agency integration.

**The Chairman:** That only leaves Quebec to contrast with Ontario.

**Mr. McDonell:** We have municipal partners as well. One can look at the GTA, the large population there, and the number of police forces in the 905 hub alone. I was responsible for RCMP operations in a certain segment there. There is integration of the regional police with Toronto Police Service, OPP, RCMP and CBSA, the Canadian Border Services Agency. We ensure at all times that our efforts are focused in helping one another. If one has a problem, we are all made aware of it. We chip in as we can.

**The Chairman:** I was referring to your comment that Ontario sets the standard.

**Mr. McDonell:** Yes.

**Senator Banks:** It is the only one.

**Mr. McDonell:** No. We have an integrated homicide unit in the Lower Mainland of B.C., IHIT, or the Integrated Homicide Investigation Team. Our other integrated units are robust and are also excellent examples. Integration in Ontario has been going on a lot longer. The special squad at the airport in Toronto was formed pre-1977, and the CFSEU, the Combined Forces Special Enforcement Unit in Ontario, was formed in 1977. These are long-term, joint force operations that are integrated units.

**Senator Moore:** I want to ask you about a situation of which I became aware recently, Mr. Assistant Commissioner. I think it might fall under your bailiwick. This happened at Halifax International Airport. A Canadian citizen was going through the pre-clearance en route to the United States of America. This person had a conviction many years ago, and was denied entrance into the United States by the border people working in the

Nous sommes bien conscients que l'information doit pouvoir être utilisée lors d'une procédure judiciaire, doit être communiquée dans les meilleurs délais et doit être objective. Le dernier des huit principes à observer dans le domaine du renseignement a trait à la communication de l'information. Ce principe veut que l'information soit accessible. Je suis de la vieille école. J'adhère toujours à ces huit principes. Je ne crois pas qu'ils aient jamais été remis en question.

**Le sénateur Moore :** Ces principes sont-ils annexés au protocole d'entente que vous vous apprêtez à conclure?

**M. McDonell :** Non.

**Le président :** Monsieur le commissaire adjoint McDonell, vous avez dit que l'Ontario pavait la voie, mais je vous rappelle que, dans huit provinces, c'est la GRC qui, conformément à un contrat, fournit les services de police. Il n'est pas difficile d'imaginer une intégration assez forte dans ces cas.

**M. McDonell :** Je parle d'intégration entre services de police.

**Le président :** Il n'y a que le Québec comme point de comparaison pour l'Ontario.

**M. McDonell :** Nous avons aussi des partenaires municipaux. On n'a qu'à jeter un coup d'œil du côté de la région du grand Toronto, où se trouve une population importante et où, dans la ceinture de l'indicatif téléphonique 905 à elle seule, se trouvent un grand nombre de corps policiers. J'ai déjà été responsable des opérations de la GRC dans une partie de ce territoire. Les activités des services de police régionaux sont intégrées à celles du Service de police de Toronto, de la PPO, de la GRC et de l'Agence des services frontaliers du Canada. Nous veillons en tout temps à ce que nos efforts soient axés sur l'aide que nous nous devons les uns aux autres. Si un organisme d'application de la loi a un problème, nous sommes tous mis au courant. Nous mettons tous la main à la pâte dans la mesure du possible.

**Le président :** Je parlais de votre observation selon laquelle c'est l'Ontario qui paverait la voie.

**M. McDonell :** Oui.

**Le sénateur Banks :** C'est le seul cas.

**M. McDonell :** Non. Nous avons une équipe intégrée d'enquête sur les homicides dans les basses-terres continentales de la Colombie-Britannique. Nous avons aussi d'autres unités intégrées, qui sont solides et qui constituent d'excellents exemples à suivre. En Ontario, l'intégration se fait depuis beaucoup plus longtemps. L'escouade spéciale qui œuvre à l'aéroport de Toronto a été formée avant 1977, et le Groupe spécial interpolices a été formé en Ontario en 1977. Ce sont des unités intégrées dans lesquelles des corps policiers conjuguent leurs efforts à long terme.

**Le sénateur Moore :** J'aimerais vous parler d'une situation dont j'ai eu connaissance récemment, monsieur le commissaire adjoint. Je pense que c'est un cas qui tombe dans votre champ de compétence. L'histoire s'est passée à l'aéroport international de Halifax. Un citoyen canadien, qui avait déjà été condamné par la justice de nombreuses années auparavant et qui s'apprêtait à prendre l'avion pour les États-Unis, s'est fait interdire l'accès dans

Halifax International Airport. The border authorities said that, regardless of the fact that the Canadian court had issued a pardon, they would not observe that pardon.

I have spoken to Ambassador Michael Wilson in Washington. He has told me he knows of situations personally as well, where people have been turned back. They have paid their debt to society, they have gone to court and received a pardon, and somehow the record is not cleared. Most Canadians would think that when they have gone through this process, the record is wiped clean. Apparently, it is not. Somehow, the record is there and it can be accessed by the American authorities. I do not think the public knows that. I found this quite disturbing. The person paid his or her debt, did all the right things, went to court, got a pardon, and that is the rule of law. However, the American authorities say they do not recognize our court pardons, that if the individual had a record 25 or 30 years ago, as far as they are concerned he or she still has a record and cannot enter the United States. What can you tell the public about that?

**Mr. McDonell:** I cannot comment on that particular case. I do not know the facts of the case. I can take the question as notice.

**Senator Moore:** Aside from that particular case, what is the policy? Is information available? The cross-border sharing of information has existed since 9/11, or perhaps before that; I do not know. How would an American authority even get that information? There must be an agreement between them and the RCMP or the central registry.

**Mr. McDonell:** The Americans can query our information, much the same as a Canadian police officer can query NCIC, the National Crime Information Centre in the United States. For criminal queries, it is as simple as calling in or marking a box for a Canadian officer to get an American person checked for warrants.

**Senator Moore:** What happens when a person goes to court and he or she gets a pardon? Is that record then cleared from the Canadian record?

**Mr. McDonell:** Yes, senator, it is. It is removed.

**Senator Moore:** It is removed?

**Mr. McDonell:** Yes.

**The Chairman:** The challenge, if I may, is that we have no control over what the Americans do. Once the Americans have access to that information, it may be removed from our database but it would not necessarily be removed from their database.

ce pays par les gardes-frontières postés à Halifax avant même de monter à bord. Même si le voyageur s'était vu octroyer une réhabilitation par les autorités canadiennes, les gardes-frontières sont demeurés intransigeants.

J'ai parlé de ce cas à l'ambassadeur canadien à Washington, Michael Wilson. Il m'a répondu qu'il avait eu personnellement connaissance d'autres cas semblables, c'est-à-dire de personnes qui se sont vu interdire l'accès aux États-Unis. Elles ont payé leur dette à la société. Elles se sont présentées devant un juge et ont obtenu leur réhabilitation, mais leur passé les rattrape encore. Aux yeux de la plupart des Canadiens, après une telle démarche, une personne devrait pouvoir mener une vie normale. Mais ce n'est apparemment pas le cas. La tache reste au dossier, et les autorités américaines y ont toujours accès d'une façon ou d'une autre. Je ne pense pas que le public soit au courant de cette fuite d'information, que je trouve assez troublante. La personne a payé sa dette envers la société, a fait tout ce qu'elle devait, s'est présentée devant le juge et a obtenu sa réhabilitation. Pour la loi, l'affaire est close. Mais, les autorités américaines ne reconnaissent pas les réhabilitations octroyées par les tribunaux canadiens. À leurs yeux, si une personne avait un casier judiciaire il y a 25 ou 30 ans, ce casier existe toujours, et la personne ne peut pas entrer aux États-Unis. Qu'avez-vous à dire au public à ce sujet?

**M. McDonell :** Je ne peux pas me prononcer sur ce cas en particulier. Il faudrait que je voie les faits. Je peux prendre note de la question pour y répondre plus tard.

**Le sénateur Moore :** Mis à part ce cas précis, quelle est la politique? L'information est-elle disponible? Il y a des échanges transfrontaliers d'information depuis le 11 septembre 2001. Il y en avait peut-être même avant cette date; je ne sais trop. Comment les autorités américaines peuvent-elles obtenir ce genre d'information? Il doit y avoir un accord entre elles et la GRC ou le dépôt central.

**M. McDonell :** Les Américains peuvent interroger nos bases de données, tout comme un agent de police canadien peut interroger les bases de données du National Crime Information Centre, aux États-Unis. Il n'y a rien de sorcier à obtenir de l'information dans le domaine criminel. D'un simple coup de fil ou en cochant simplement une case, un agent canadien peut savoir si un citoyen américain est visé par un mandat.

**Le sénateur Moore :** Que se passe-t-il lorsqu'une personne obtient sa réhabilitation en s'adressant à la justice? L'antécédent judiciaire est-il supprimé du dossier de cette personne au Canada?

**M. McDonell :** Oui, monsieur le sénateur, l'antécédent est supprimé.

**Le sénateur Moore :** Il est supprimé?

**M. McDonell :** Oui.

**Le président :** Toutefois, nous n'avons aucune prise sur ce que font les Américains, et c'est là que le bât blesse, si je puis dire. Une fois que les Américains ont eu accès à des renseignements, même si nous les supprimons de notre base de données, il n'est pas garanti qu'ils vont également être supprimés de leur base de données.



**Mr. McDonnell:** I might suggest that perhaps it had come up prior to the removal and it thus was in the American database. I do not know the particulars.

**The Chairman:** We also have a similar situation with Mr. Arar, who has gone through a court of inquiry, found to be blameless, yet still is denied access, and the Americans are entitled to deny anyone access that they choose.

**Senator Moore:** You are confirming that for Canadians who have had a conviction, have gone to court and received a pardon, the record is cleared?

**Mr. McDonnell:** Of that offence, yes. It is off our files. The RCMP maintains the files; that is, the Criminal Number Index, CNIs. When the pardon is granted — not by the courts — that is removed.

**The Chairman:** Then if there was a query at that point, the answer would come up negative, that there is just nothing there?

**Mr. McDonnell:** If it was a fresh inquiry into our system, it would come out negative.

**The Chairman:** But if the query had taken place before the pardon was granted, that would be residual in whatever files were in another country?

**Mr. McDonnell:** They could be. I cannot state for sure.

**Senator Banks:** In the document you provided this morning, you make clear that there is a difference between overseas intelligence and foreign intelligence. We — and I in particular — have been wrestling with some of the definitions with respect to intelligence, security intelligence, criminal intelligence, and so on. Often, they turn out to be one and the same thing. What is the difference between overseas intelligence and foreign intelligence?

**Mr. McDonnell:** You are not alone in wrestling with these issues. I have been at this game for a long time and I find it hard to take specific types of information and put it in one box by itself. My view of the difference is that foreign intelligence can be collected in Canada. We can collect through overt means or through sources. We can collect intelligence that relates to criminal activities that impact Canada that are taking place in another country, whereas overseas intelligence is, in my mind, intelligence that originates overseas and is about foreign governments and states.

**Senator Banks:** The same piece of information could have been garnered both ways. It is a question of how it has been obtained?

**M. McDonnell :** Il est possible que les renseignements en question aient été transférés dans la base de données américaine, pour une raison ou une autre, avant leur suppression dans la base de données canadienne. Je ne connais pas les détails à ce sujet.

**Le président :** Nous avons été témoins d'un cas semblable, soit celui de M. Arar, qu'une commission d'enquête a complètement blanchi, mais qui se voit toujours refuser l'accès. Les Américains ont le droit de refuser à n'importe qui l'accès au territoire américain, comme bon leur semble.

**Le sénateur Moore :** Vous confirmez donc que tout Canadien ayant déjà été condamné pour une infraction, mais ayant obtenu sa réhabilitation par la suite en s'adressant à la justice voit cet antécédent complètement supprimé de son dossier?

**M. McDonnell :** Cette infraction en particulier est bel et bien effacée de nos dossiers. C'est la GRC qui tient à jour les dossiers, à savoir le fichier judiciaire nominatif. Lorsqu'une réhabilitation est octroyée — ce qui ne relève pas des tribunaux cependant —, l'infraction est enlevée de ce fichier.

**Le président :** Si, après coup, quelqu'un interrogeait la base de données, il n'obtiendrait aucun résultat, n'est-ce pas?

**M. McDonnell :** Si notre système recevait la requête après coup, il ne retournerait aucun résultat.

**Le président :** Mais si la requête était envoyée avant l'octroi de la réhabilitation, le résultat obtenu pourrait être conservé dans le fichier d'un autre pays?

**M. McDonnell :** Ce pourrait être le cas, mais je n'en suis pas certain.

**Le sénateur Banks :** Dans le document que vous nous avez remis ce matin, vous faites la distinction entre les renseignements obtenus à l'étranger et les renseignements étrangers. Nous avons de la difficulté — du moins, j'ai moi-même de la difficulté — à nous y retrouver parmi les définitions des renseignements, des renseignements de sécurité, des renseignements criminels, et ainsi de suite. Souvent, il s'agit en fin de compte de la même chose, mais avec des noms différents. Quelle différence y a-t-il entre les renseignements obtenus à l'étranger et les renseignements étrangers?

**M. McDonnell :** Vous n'êtes pas le seul à essayer de vous y retrouver dans ces concepts. C'est un domaine où j'œuvre depuis longtemps, mais j'ai encore de la difficulté à caser les types précis d'information chacun dans une catégorie exclusive. Selon moi, la différence tient au fait que les renseignements étrangers peuvent être recueillis au Canada, par des moyens déclarés ou par l'entremise de sources qui nous sont propres. Nous tâchons alors de recueillir des renseignements ayant trait aux activités criminelles pouvant nuire au Canada et se déroulant à l'étranger. Les renseignements obtenus à l'étranger, eux, proviennent d'autres pays et concernent des gouvernements et des États étrangers.

**Le sénateur Banks :** Le même renseignement pourrait être obtenu des deux manières. La distinction tient-elle essentiellement à la manière d'obtenir les renseignements?

**Mr. McDonell:** Yes.

**Senator Banks:** With respect specifically to criminal intelligence matters, you just talked about the cooperation level in Ontario in enforcement. At the Greater Toronto airport, Pearson airport, there are, if I understand it correctly, the Peel Regional Police, and I think the Toronto municipal police have a role there; there is the OPP, which I guess by definition has a role; and the RCMP has a role. There are at least four, if not more, police forces.

If you were the king — and we are talking about efficiency, efficacy and eliminating barriers to criminal matters — would you not say: We should have one police force at that airport dealing with things rather than four, or maybe more? I have not even talked about the Canada Border Services Agency. Would it not be better if there were just one police force there?

**Mr. McDonell:** If I were the king, senator, I would not be sitting here.

**Senator Banks:** You never know.

**Mr. McDonell:** I dislike dealing with hypothetical situations. I have worked at the Toronto airport myself. I do believe that the system there is working quite well, specifically with respect to the special squad that does the criminal intelligence, moving back and forth. In the current structure, the information actually gets back to the force; it serves as a link. It is a conduit through which information moves back and forth. The special squad, in its current format, serves as an excellent conduit out between the airport and either the origin or the target of the information, relationship or commodity, and through the police forces back and forth. In that sense, I see the integrated unit as being most effective.

**Senator Banks:** How long has it been in place?

**Mr. McDonell:** Pre-1977.

**Senator Banks:** We have heard testimony in this committee from police officers there who have said that they have had great difficulty operating in that circumstance. When they found things they would like to have pursued, they were constrained in their pursuit of it by circumstances having to do with the fact that there are a number of different police authorities there.

**The Chairman:** More specifically, there was a turf war there for a great period of time, Assistant Commissioner McDonell. We are all aware of it. When we took testimony from Inspector Landry there, he sent us back a list of 50 organizations that had security roles at the airport. He gave us a great deal of evidence about how difficult it was to function there.

**Mr. McDonell:** That was, perhaps, at a level a little lower than the large criminal investigations. It has been my experience with the large criminal investigations that they flow quite freely, and especially with respect to national security.

**M. McDonell:** Oui.

**Le sénateur Banks:** En ce qui concerne précisément les renseignements criminels, vous venez de parler du degré de coopération en Ontario pour l'application de la loi. Si je comprends bien, il y a au moins quatre services de police, sinon davantage, qui ont des rôles à jouer à l'aéroport Pearson, qui dessert le grand Toronto, soit la police régionale de Peel, la police municipale de Toronto, la PPO et la GRC.

Si vous étiez le roi — puisque nous voulons accroître l'efficacité et abattre les obstacles dans la lutte contre la criminalité —, ne diriez-vous pas qu'il vaut mieux qu'un seul service de police s'occupe de l'aéroport, plutôt qu'il y en ait quatre et même davantage? Je n'ai même pas parlé de l'Agence des services frontaliers du Canada. Ne vaudrait-il pas mieux qu'il y ait un seul service de police à cet endroit?

**M. McDonell:** Si j'étais le roi, monsieur le sénateur, je ne serais pas assis ici.

**Le sénateur Banks:** On ne sait jamais.

**M. McDonell:** Je n'aime pas avoir à me prononcer sur des situations purement hypothétiques. J'ai travaillé moi-même à l'aéroport de Toronto. Je crois que le système qui existe à cet endroit fonctionne assez bien, notamment en ce qui a trait à l'escouade spéciale qui s'y emploie à recueillir des renseignements criminels et qui fait circuler ces renseignements. Dans la structure actuelle, l'information revient à l'escouade, qui fait le lien entre les services de police. Dans sa forme actuelle, l'escouade constitue un canal de communication facilitant les échanges d'information entre l'aéroport et l'origine ou le destinataire de l'information. Elle permet d'établir des relations ou de transmettre des éléments utiles. Dans cette optique, je considère que cette unité intégrée est des plus efficaces.

**Le sénateur Banks:** Depuis combien de temps cette unité existe-t-elle?

**M. McDonell:** Elle a été formée avant 1977.

**Le sénateur Banks:** Le comité a entendu les témoignages d'agents de police qui lui ont dit éprouver de la difficulté à faire leur travail dans de telles circonstances. Lorsqu'ils sont tombés sur des pistes qu'ils auraient voulu suivre, ils ont dû se plier à des contraintes liées à la présence de plusieurs autorités policières à cet endroit.

**Le président:** Pour être plus précis, disons, monsieur le commissaire adjoint McDonell, qu'il y a eu une guerre intestine à cet endroit pendant longtemps. Nous sommes tous bien au courant. Nous avons entendu le témoignage de l'inspecteur Landry, qui nous a fait parvenir une liste de 50 organismes ayant des rôles à jouer à l'aéroport, dans le domaine de la sécurité. Il nous a fourni beaucoup d'information nous permettant de comprendre jusqu'à quel point le travail est difficile à l'aéroport.

**M. McDonell:** C'était peut-être à un niveau un peu inférieur aux grandes enquêtes criminelles. Mon expérience me dit que, dans le cas des grandes enquêtes criminelles, le personnel dispose d'une bonne latitude, en particulier lorsque la sécurité nationale est en jeu.



**The Chairman:** You never saw a turf war that involved Peel Regional Police and the RCMP?

**Mr. McDonell:** There were turf wars with respect to the evolution from the RCMP to Peel, and specifically those turf wars were in the uniformed branches.

**The Chairman:** They have been resolved since?

**Mr. McDonell:** Yes.

**The Chairman:** There are MOUs in place and things are running better?

**Mr. McDonell:** Yes, to my knowledge. I have been focusing on national security, but the turf wars I am aware of deal with the uniformed response, the emergency response team response, and that sort of stuff. At the large investigative level, I have not seen those turf wars in the last 20 years.

**Senator Banks:** I will have to revisit that. My recollection is that one or two instances were given to us that there were impediments to criminal investigations, not uniform kind of situations.

**Mr. McDonell:** I would think they would be personality driven for the most part.

**Senator Banks:** That is precisely the point.

**Mr. McDonell:** The previous commissioner spoke of the frailty of humans — I go so far as to say the frailty of the human spirit. There are still some that take a proprietary or territorial view to their information and to their work. The majority of police officers are well beyond that today. We realize, specifically in national security, that the threat belongs to all of us, but more so in organized crime. I find a real collegiality, and a real need to share as the primary motivation in meeting with other police officers.

**Senator Banks:** That is very much to be hoped.

You would have something to do, in one way or another, with the new no-fly list, I would think, because that would sometimes involve folks who might be persons of interest?

**Mr. McDonell:** Yes.

**Senator Banks:** How can Canadians find out if they are on the no-fly list? Is it a published thing? Can I go on the Internet and find the no-fly list that says John Smith cannot go there?

**Mr. McDonell:** Transport Canada has the lead for that file, that initiative. We support them. I do not know how I could get on there and find out if I were on the no-fly list, so I cannot respond. That would be a question that I would suggest be directed to Transport Canada.

**Senator Banks:** I will so direct it. Thank you.

**Le président :** Vous n'avez jamais entendu parler d'une guerre intestine opposant la police régionale de Peel et la GRC?

**M. McDonell :** Il y a eu des guerres intestines concernant le transfert de responsabilités entre la GRC et la police régionale de Peel. Ce sont des agents en uniforme qui étaient impliqués.

**Le président :** A-t-on trouvé une solution à ce conflit depuis lors?

**M. McDonell :** Oui.

**Le président :** On a conclu des protocoles d'entente, et les choses vont mieux?

**M. McDonell :** Oui, à ce que je sache. Je m'occupe principalement de sécurité nationale, mais les guerres intestines dont j'ai eu connaissance concernent les interventions du personnel en uniforme, les interventions des équipes d'urgence et ce genre de chose. Dans le domaine général des enquêtes, je n'ai pas vu de guerre intestine au cours des 20 dernières années.

**Le sénateur Banks :** Je n'en suis pas si certain. Je me souviens d'un ou deux cas où on a fait obstacle à des enquêtes criminelles. Il ne s'agissait pas de personnel en uniforme.

**M. McDonell :** Je dirais qu'il s'agissait essentiellement de conflits de personnalités.

**Le sénateur Banks :** C'est bien ce dont il est question.

**M. McDonell :** Le commissaire précédent parlait des faiblesses des êtres humains. Je dirais pour ma part que l'esprit humain a des faiblesses. Il y a encore des gens qui voient leur information ou leur travail comme une chasse gardée. Mais, la majorité des agents de police ont largement dépassé ce stade aujourd'hui. Nous nous apercevons, en particulier dans le domaine de la sécurité nationale, que nous sommes tous unis contre le danger, mais encore davantage lorsqu'il s'agit de lutter contre le crime organisé. Je ressens un véritable esprit collégial et une volonté d'échanger qui motive les agents de police à aller au-devant de leurs collègues.

**Le sénateur Banks :** C'est à espérer sincèrement.

J' imagine que vous collaborez d'une façon ou d'une autre à la préparation de la liste d'interdiction de vol, puisque cette liste doit comprendre des personnes auxquelles vous vous intéressez.

**M. McDonell :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Comment les Canadiens peuvent-ils savoir s'ils figurent dans la liste d'interdiction de vol? Cette liste est-elle publique? Y a-t-il un site Internet où je peux savoir si Jean Tremblay, par exemple, est interdit de vol?

**M. McDonell :** C'est Transports Canada qui est le principal responsable de ce dossier. Nous leur prêtons notre concours. Je ne sais pas s'il y a moyen de trouver ce genre d'information dans l'Internet et de savoir si l'on figure dans la liste d'interdiction de vol, alors je ne peux pas répondre. C'est une question que je vous suggérerais de poser aux gens de Transports Canada.

**Le sénateur Banks :** Alors, je vais la leur poser. Merci.

Going to the very high profile case of Mr. Arar, the Department of State in the United States wrote that tensions that arose as a result of the Arar case had a dampening effect on the willingness of Canada to share intelligence information. I think most Canadians would understand why that is so. Has that been repaired? Are we sufficiently confident that foreign authorities will deal with information that we provide them about Canadians in ways that Canada would regard as proper?

**Mr. McDonell:** Senator, I can speak to criminal intelligence. I am satisfied that in my dealings with the Federal Bureau of Investigation my information will be protected and that I will be notified and consulted before any action is taken with respect to information that I provide the bureau. I am satisfied that if I said the information could not be used in a certain way, we could work through that.

**Senator Banks:** Would the same apply in France, Britain and Germany?

**Mr. McDonell:** The same would apply in Britain.

**The Chairman:** Is it not inherent in any ongoing relationship that if they do not play by the rules —

**Mr. McDonell:** That is exactly it, and I have not had criminal dealings with France or Germany. I deal quite regularly with Britain, to the point of ghosting or job shadowing my counterpart's desk, and I deal quite regularly with the United States. Those relationships are founded on complete trust.

**The Chairman:** There is an understanding that if a caveat on the sharing of information is broken, they should not expect much more information for a while, and vice versa.

**Mr. McDonell:** That is correct. However, we have to weigh that against human life.

**The Chairman:** They may get a yellow card rather than a red card?

**Mr. McDonell:** There is a quick airplane ride by one of the two, and a very frank discussion about it. Again, we are dealing with humans.

**Senator Banks:** In his report on the Arar situation, Mr. Justice O'Connor made several recommendations affecting the RCMP specifically, and I would think that some of them would have to do with criminal intelligence matters. Has the force implemented those recommendations or is it in the process of implementing them?

**Mr. McDonell:** Yes. In fact, most are fully implemented. We were well on our way to that before the recommendations came out. Within a couple of hours of the recommendations coming out, I was able to run upstairs to our commissioner and provide him with a matrix of the recommendations, our new state of the

Passons maintenant au cas très médiatisé de M. Arar. Au Département d'État américain, on a écrit que les tensions résultant de l'affaire Arar avaient considérablement réduit l'empressement du Canada à échanger des renseignements avec les États-Unis. Je pense que la plupart des Canadiens n'ont pas de difficulté à comprendre cette nouvelle réticence. A-t-on apporté les correctifs nécessaires? Avons-nous obtenu les assurances qu'il nous faut de la part des autorités étrangères? Se sont-elles engagées à se servir de l'information que nous leur fournissons à propos des Canadiens uniquement dans les limites qui sont acceptables pour le Canada?

**M. McDonell :** Sénateur, je peux vous répondre en ce qui concerne les renseignements criminels. Je sais que l'information que je fournis au FBI sera protégée et que je serai averti et consulté avant que des mesures soient prises relativement à de l'information que j'ai fournie au FBI. Je sais que, si je dis à mes interlocuteurs américains qu'un renseignement ne peut pas être utilisé d'une certaine manière, je peux compter leur coopération.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous en dire autant de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne?

**M. McDonell :** Je pourrais en dire autant de la Grande-Bretagne.

**Le président :** Lorsqu'on ne suit pas les règles établies, n'est-il pas normal que des relations que l'on souhaite entretenir...

**M. McDonell :** C'est exactement le cas, et je n'ai jamais échangé de renseignements criminels avec la France ou l'Allemagne. J'entretiens des relations si régulières avec la Grande-Bretagne que mon bureau est pratiquement jumelé à celui de mon homologue britannique. J'entretiens aussi des relations assez régulières avec les États-Unis. Ces relations reposent sur une confiance totale.

**Le président :** De toute évidence, si un pays ne respecte pas une condition limitant l'utilisation d'un renseignement qui lui est communiqué, il doit s'attendre à ce qu'on ne lui communique pas beaucoup d'information pendant un certain temps, et vice-versa.

**M. McDonell :** C'est exact. Cependant, quand des vies humaines sont en jeu, il faut en tenir compte.

**Le président :** On leur montre un carton jaune au lieu d'un carton rouge?

**M. McDonell :** L'un des deux responsables prend vite l'avion pour aller discuter bien franchement de la situation avec son homologue dans l'autre pays.

**Le sénateur Banks :** Dans son rapport concernant l'affaire Arar, le juge O'Connor fait plusieurs recommandations visant spécialement la GRC, et je pense que quelques-unes de ces recommandations ont trait à la question des renseignements criminels. La GRC a-t-elle appliqué ces recommandations ou est-elle en train de les appliquer?

**M. McDonell :** Oui. En fait, la plupart des recommandations ont été appliquées intégralement. Nous étions même déjà sur la bonne voie avant que les recommandations ne soient connues. Dans les deux heures qui ont suivi la publication des recommandations, j'ai pu monter à toute vitesse au bureau du



union — if I can use that term — and where we need to go to be 100 per cent within those recommendations. We had already touched on every one of those recommendations save the one with respect to caveats.

We had been working for a year previously to reshape national security criminal investigative operations and to come up with a new governance model for centralized control, so we were well placed when the recommendations came out. That is where we were going.

**Senator Banks:** All in all, can Canadians now feel more confident that they will be dealt with properly by us and by other governments with whom we are cooperating with respect to providing information? Can I feel more confident about that today?

**Mr. McDonell:** I believe you can.

**Senator Banks:** There is a thing called the National Security Community Advisory Committee. Is the RCMP a member of it, or is there a relationship there?

**Mr. McDonell:** I am trying to line that title up with different advisory committees that we have across Canada.

**Senator Banks:** I know nothing about that one.

**Mr. McDonell:** In different cities we have outreach programs and advisory committees. In Ottawa, for example, we have an advisory committee that sits with our Integrated National Security Enforcement Team people and provides advice with respect to culture and background, helping us to understand the community with which we work and, more important, helping the community to understand us.

**Senator Banks:** Could you undertake to check that out and let us know? It is called the National Security Community Advisory Committee. Perhaps you could advise us through a note to the clerk what it is, and whether the RCMP is involved.

**Mr. McDonell:** It is what I spoke of. However, Toronto may give theirs a different name. I believe that title is the one used in the National Capital Region. The principles followed are identical across Canada.

**Senator Banks:** You said that there is a rumour that the RCMP is getting back into the spy business, and that you are not. We know that CSIS is being reorganized to do more work overseas, and to gather intelligence from other places, be it foreign intelligence or overseas intelligence. You will surely need to

commissaire et lui fournir un tableau illustrant l'état de l'union — si je peux me permettre cette expression — par rapport aux recommandations. J'ai pu ainsi lui montrer le chemin qu'il nous restait à parcourir pour appliquer intégralement les recommandations. Nous avons déjà pris des mesures concernant chacune des recommandations à l'exception de la recommandation sur les conditions de communication de l'information.

Pendant un an auparavant, nous nous étions employés à remanier nos modes de fonctionnement dans le domaine des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale et à trouver un nouveau modèle de gouvernance pour le contrôle centralisé. Par conséquent, nous étions en bonne posture lorsque les recommandations sont arrivées. Nous étions déjà partis du bon pied.

**Le sénateur Banks :** Somme toute, les Canadiens peuvent-ils actuellement faire davantage confiance à l'État canadien et aux pays avec lesquels il coopère en ce qui a trait aux échanges d'information? Puis-je me sentir davantage en confiance aujourd'hui à ce sujet?

**M. McDonell :** Je crois que vous le pouvez.

**Le sénateur Banks :** La GRC est-elle membre de ce que l'on appelle le comité consultatif communautaire sur la sécurité nationale ou entretient-elle des relations avec ce comité?

**M. McDonell :** J'essaie de me remémorer ce comité parmi les divers comités consultatifs que nous avons formés un peu partout au Canada.

**Le sénateur Banks :** J'ignore tout de ce comité.

**M. McDonell :** Nous avons dans plusieurs villes des programmes de sensibilisation du public et des comités consultatifs. À Ottawa, par exemple, nous avons un comité consultatif qui siège en compagnie de représentants de l'équipe intégrée de la sécurité nationale et qui nous conseille relativement aux cultures et aux origines des populations avec lesquelles nous travaillons, ce qui nous aide à comprendre ces populations et ce qui aide surtout les populations à nous comprendre.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous faire une vérification pour répondre à ma question relativement au comité consultatif communautaire sur la sécurité nationale? Vous pourriez nous transmettre la réponse par l'intermédiaire de la greffière. J'aimerais savoir ce qu'est ce comité et j'aimerais aussi savoir si la GRC en est membre.

**M. McDonell :** C'est le comité dont je viens de parler. Toutefois, il est possible qu'à Toronto, le comité porte un autre nom. Le titre que vous avez prononcé est celui qu'on emploie dans la région de la capitale nationale. Les principes sont néanmoins identiques d'un comité à l'autre, dans l'ensemble du pays.

**Le sénateur Banks :** Vous avez dit qu'il y avait une rumeur voulant que la GRC soit en train de se remettre à l'espionnage, mais que c'était faux. Nous savons que le SCRS est en cours de réorganisation pour accroître ses activités à l'étranger et pour recueillir des renseignements sur d'autres pays, qu'il s'agisse de

have access to that kind of information. Are you convinced that the system is now in place for the sharing of such information for your purposes?

**Mr. McDonnell:** Yes, I am, and I do not need access to a lot of that. I need access to what is relevant to criminal activity here in Canada, or what affects Canada as per section 83 of the Criminal Code. Again, as is Commissioner Fantino, I am satisfied that due diligence is being applied to the decisions on what I need to know.

We also have a case management index system, which is a new system within the service, through which I am kept fairly well abreast of their investigations and they are kept fully aware of ours. We go back and forth as to when a file might move from being a CSIS investigation "primary lead" to an RCMP investigation "primary lead."

**Senator Banks:** Sometimes RCMP officers are posted outside of Canada to do certain work. Will the forthcoming change in the mandate of CSIS change the way in which the RCMP will operate outside of Canada as well?

**Mr. McDonnell:** Are you referring to the foreign intelligence entity that is being suggested?

**Senator Banks:** Or, in your case, criminal intelligence that is gathered, as you said, for example, in the United Kingdom.

**Mr. McDonnell:** We are very careful about staying within our mandate and protecting our reputation with our partners around the world. We have an excellent relationship between our liaison officers and CSIS liaison officers. They chat regularly, and their offices are usually side by side.

However, we are careful to stay within our mandate and keep our LOs within our mandate. It is my responsibility to ensure that. The international sharing of national security criminal information and intelligence must go through my office and be sanctioned by me. I am ultimately responsible for that. We are very cognizant of staying within our mandate and keeping that trust with the police community.

With respect to foreign intelligence units, we rely on CSIS to do that, but I will go to the service here in Ottawa to collect or disperse information they may deem relevant in the security intelligence world. In only very limited cases do we interact with foreign security intelligence.

**Senator Banks:** CSIS is now about to become more active in that area. Will that increase your interest in what they do?

renseignements étrangers ou de renseignements obtenus à l'étranger. Vous allez certainement devoir consulter de tels renseignements. Êtes-vous certain de disposer d'ores et déjà du système nécessaire pour que les renseignements qui vous intéressent puissent vous être communiqués?

**M. McDonnell :** Oui, j'en suis certain et je n'ai pas besoin d'obtenir une grande partie des renseignements. Je dois pouvoir consulter les renseignements qui ont trait à des activités criminelles ayant lieu au Canada ou ayant des conséquences pour le Canada, conformément à l'article 83 du Code criminel. À l'instar du commissaire Fantino, je suis convaincu qu'on fera preuve d'une diligence raisonnable quand viendra le temps de déterminer s'il y a lieu de me communiquer un renseignement.

Nous avons également un index de gestion des cas, qui est un nouveau système au SCRS. Grâce à ce système, nous sommes tenus passablement au courant de leurs enquêtes et ils sont tenus bien au courant des nôtres. Nous faisons passer des dossiers d'enquête sous la responsabilité première du SCRS ou sous la responsabilité première de la GRC.

**Le sénateur Banks :** Parfois, des agents de la GRC sont affectés hors du Canada pour occuper certaines fonctions. Le changement à venir du mandat du SCRS aura-t-il une incidence également sur les activités de la GRC hors du Canada?

**M. McDonnell :** Voulez-vous parler de l'entité chargée des renseignements étrangers que l'on voudrait mettre sur pied?

**Le sénateur Banks :** Ou bien, dans votre cas, de la collecte de renseignements criminels qui se fait, par exemple, comme vous l'avez dit, au Royaume-Uni.

**M. McDonnell :** Nous faisons bien attention de rester dans les limites de notre mandat et de protéger notre réputation aux yeux de nos partenaires ailleurs dans le monde. Nos agents de liaison entretiennent d'excellentes relations avec les agents de liaison du SCRS. Ces gens se parlent régulièrement, et leurs bureaux sont habituellement voisins.

Cependant, nous prenons garde de rester dans les limites de notre mandat et nous voyons à ce que nos agents de liaison respectent ces limites. Les échanges internationaux de renseignements criminels liés à la sécurité nationale doivent se faire par l'intermédiaire de mon bureau, et je dois les autoriser. C'est moi qui en suis responsable en fin de compte. Nous sommes tout à fait conscients de l'importance de rester dans les limites de notre mandat et de préserver la confiance que nous accorde le milieu policier.

En ce qui concerne les renseignements étrangers, nous laissons le SCRS s'en occuper, mais je lui rends visite, dans ses bureaux d'Ottawa, pour obtenir ou distribuer l'information pouvant être utile dans l'univers des renseignements criminels. Il ne nous arrive que dans un très petit nombre de cas d'interagir avec les unités chargées des renseignements étrangers liés à la sécurité.

**Le sénateur Banks :** Le SCRS est sur le point d'accroître ses activités dans ce domaine. Allez-vous, de ce fait, vous intéresser davantage à ces activités?



**Mr. McDonell:** As the amount of intelligence increases, the fruit would proportionately fall on to our plate. It is their system, for the most part, that applies a process of diligence to that and decides what comes over to the RCMP.

**Senator Banks:** Is most of that fruit as a result of them supplying something that may be of interest to you, or is it as a result of your asking about a particular operation or person?

**Mr. McDonell:** It is a two-way street, senator. They are aware of where we are going. We have regular meetings in the divisions and here in Ottawa that they are aware of — in fact, we take our strategic priorities from the service. We no longer produce them ourselves.

**Senator Banks:** Say that again?

**Mr. McDonell:** We take our strategic national security priorities from the service. We do not produce them. We have gotten out of that strategic intelligence with respect to national security threats.

**Senator Banks:** When CSIS is looking at a matter of national security and the intelligence that has to do with it, and there are stages at which those things happen that lead from one to the other, how soon — if you can generalize, and I am asking a general question here — in that process are you brought in and made aware of what is going on?

**Mr. McDonell:** At the start.

**Senator Banks:** At the start?

**Mr. McDonell:** Yes. But I may not have a specific interest.

**Senator Banks:** Because there may not be a criminal involvement.

**Mr. McDonell:** That is correct.

**Senator Banks:** In other words, you are not handed a sort of three-quarters baked hot potato, three-quarters of the way up to the point where you have to arrest someone. You have known about that from the beginning and have been informed all along?

**Mr. McDonell:** Senator, I may be handed a hot potato at the speed in which today's threat moves. I am satisfied that I get the information at the earliest instance from the service. I am satisfied.

**Senator Banks:** You would have an input, I would presume —

**Mr. McDonell:** That is what we are working out right now to ensure objectivity is applied to the decision making and that there is a police mind as to when it was switched over. In the past, it was a CSIS decision. Now we are involved from the start. Our

**M. McDonell :** À mesure qu'augmente la quantité de renseignements recueillis par le SCRS, il est normal que davantage de renseignements nous soient transmis. C'est dans le système du SCRS qu'on applique essentiellement les règles selon lesquelles certains renseignements sont transmis à la GRC.

**Le sénateur Banks :** Les renseignements vous sont-ils transmis parce que le SCRS pense qu'ils peuvent vous intéresser ou parce que vous lui demandez des renseignements sur une opération ou une personne en particulier?

**M. McDonell :** Les échanges se font dans les deux sens, monsieur le sénateur. Le SCRS est au courant de nos activités. Nous tenons régulièrement, dans les divisions ainsi qu'à Ottawa, des réunions auxquelles le SCRS prend part. En fait, nos priorités stratégiques nous sont dictées par le SCRS. Nous ne les établissons plus nous-mêmes.

**Le sénateur Banks :** Pourriez-vous répéter ce que vous venez de dire?

**M. McDonell :** Nos priorités stratégiques en matière de sécurité nationale nous sont dictées par le SCRS. Nous ne les établissons pas nous-mêmes. Nous ne nous occupons plus de la stratégie de collecte des renseignements sur les dangers qui menacent la sécurité nationale.

**Le sénateur Banks :** Lorsque le SCRS s'occupe d'une question de sécurité nationale sur laquelle il recueille des renseignements, il y a des étapes qui s'enchaînent. Or, à quel moment de la démarche — si vous pouvez généraliser, car ma question est d'ordre général — vous met-on au courant du dossier?

**M. McDonell :** Au début.

**Le sénateur Banks :** Au début?

**M. McDonell :** Oui, mais il arrive que le dossier ne me concerne pas.

**Le sénateur Banks :** Parce que, dans certains cas, il n'est pas question d'activités criminelles.

**M. McDonell :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** Autrement dit, on ne vous envoie pas une patate chaude, cuite aux trois quarts, en vous annonçant tout bonnement que vous devez arrêter quelqu'un. Vous êtes au courant de l'affaire depuis le débat et vous avez été tenu informé.

**M. McDonell :** Sénateur, compte tenu de l'évolution rapide des dangers qui nous menacent dans le monde d'aujourd'hui, il peut très bien arriver qu'on m'envoie une patate chaude. Je suis heureux de pouvoir être informé le plus tôt possible par le SCRS. C'est suffisant pour moi.

**Le sénateur Banks :** Vous avez votre mot à dire en pareil cas, je présume...

**M. McDonell :** C'est une question sur laquelle nous travaillons à l'heure actuelle. Nous voulons nous assurer que les décisions se prennent en toute objectivité et en tenant compte du point de vue de la police quand vient le temps de lui confier le dossier. Dans le

regional people must sign off on the file every time they are given an update on it as to whether "It is ours now," or "It is not ours now," or "It is approaching our threshold."

**Senator Banks:** Following that along, would there be a tension from time to time in a case where you would be saying "We have this person dead to rights" on a criminal matter, between CSIS or someone else wanting to say "No, do not touch him or her, let it go, notwithstanding that there is criminal activity going on because we need to see where that will go and if it will get us higher up in the scheme of things"? Is that tension always happily resolvable?

**Mr. McDonell:** It has been, in my experience.

**Senator Moore:** With regard to the National Security Community Advisory Committee that is here in Ottawa, will you send a note to the clerk with regard to its mandate and who is currently on it? I would like to know how they got to be on that committee. Were they appointed, or how does that happen? Are there other such committees in Canada, and if so, where? Are there others planned, and if so, where?

**Mr. McDonell:** There are other committees where we have INSETs and I believe we are planning on putting them in every city. With respect to your questions as to how do people get on that committee; I will take that question as notice and get back to the committee.

**Senator Day:** Is that community advisory committee the group that Anne McLellan had indicated when she was minister that she would create and Minister Day came along and implemented? They advised with respect to how the community is reacting to some of this activity, and things like racial profiling and those issues?

**Mr. McDonell:** I have appeared before that specific committee at least three times. It was a nomenclature with which I was wrestling and I defaulted to the community efforts specific to the RCMP. I will get back to the committee and clarify that.

**Senator Day:** You suggested that that is an Ottawa committee. I thought it was of national scope.

**Mr. McDonell:** There is the larger government committee that is very broad. I was speaking to RCMP efforts, the title with which I was wrestling.

**Senator Day:** You were here earlier when Commissioner Fantino talked about — and I wrote down here — the National Security Criminal Operations Branch of the RCMP. Should that be national security criminal investigations or are there two different things here?

passé, la décision revenait entièrement au SCRS. Aujourd'hui, nous sommes partie prenante depuis le début. Notre personnel dans les régions doit signer le dossier chaque fois que de la nouvelle information lui parvient et qu'on lui indique si le dossier relève désormais de nous, s'il ne relève pas de nous ou s'il approche du seuil à partir duquel nous devons nous en charger.

**Le sénateur Banks :** Dans cet ordre d'idée, se développe-t-il de temps en temps des tensions, lorsque vous êtes d'avis que vous disposez des preuves nécessaires pour arrêter une personne dans une affaire criminelle, mais que le SCRS ou quelqu'un d'autre vous demande de ne pas intervenir, malgré les activités criminelles, pour pouvoir se servir de la personne dans le but de remonter plus haut dans la filière? Arrivez-vous toujours à calmer ces tensions à la satisfaction de tous?

**M. McDonell :** Mon expérience me dit que nous y arrivons.

**Le sénateur Moore :** En ce qui concerne le comité consultatif communautaire sur la sécurité nationale, à Ottawa, voudriez-vous en communiquer à la greffière le mandat et la composition actuelle? J'aimerais savoir comment les membres de ce comité ont été choisis. Ont-ils été nommés? Comment procède-t-on? Y a-t-il d'autres comités semblables ailleurs au Canada? Le cas échéant, où se trouvent-ils? Prévoit-on former d'autres comités? À quel endroit?

**M. McDonell :** Il y a d'autres comités aux endroits où nous avons des équipes intégrées de la sécurité nationale. Je crois qu'il est prévu de former de tels comités dans toutes les villes. Quant à votre question sur le choix des membres du comité, je vais en prendre note et, dès que j'aurai la réponse, je la fournirai à votre comité.

**Le sénateur Day :** Ce comité consultatif communautaire est-il en fait le groupe qu'Anne McLellan prévoyait former lorsqu'elle était ministre et que le ministre Day aurait formé lui-même après avoir pris le relais? S'agit-il d'un groupe qui donne son avis sur les réactions de la population à certaines activités et sur des questions comme le profilage racial?

**M. McDonell :** J'ai témoigné devant ce comité-là au moins trois fois. Ma mémoire fait défaut en ce qui a trait aux appellations, alors je me suis rabattu sur les efforts de police sociopréventive de la GRC. Dès que j'aurai pu obtenir les précisions, je les transmettrai à votre comité.

**Le sénateur Day :** Vous dites qu'il s'agit d'un comité d'Ottawa. Je croyais qu'il s'agissait d'un comité d'envergure nationale.

**M. McDonell :** Il y a un comité à composition très élargie qui concerne l'ensemble de l'appareil de l'État. Je parlais des efforts particuliers à la GRC, mais le nom du comité issu de ces efforts m'échappe.

**Le sénateur Day :** Vous étiez présent lorsque le commissaire Fantino a parlé de la direction de la police criminelle chargée de la sécurité nationale, à la GRC, comme j'ai noté. S'agit-il en fait des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale ou plutôt de deux entités différentes?



**Mr. McDonell:** The National Security Criminal Operations Branch reports to me. It is one of the four directorates that I have reporting to me.

**Senator Day:** How does that fit in with what we have been talking about today? What do they do?

**Mr. McDonell:** That is the pointy end of the stick. They are looking after the investigations.

**Senator Day:** Criminal operations look after investigations. The RCMP national security criminal investigations are the overall?

**Mr. McDonell:** That is my title, and I have four different directorates under it.

**Senator Day:** When we talked about the national security investigations section, the smaller ones, you said there were four INSETs in the larger areas.

**Mr. McDonell:** That is correct.

**Senator Day:** Are they an integrated group like the integrated national security enforcement groups? Are they national security investigations sections? Are they an integrated group with other police forces involved?

**Mr. McDonell:** No, senator, they are not.

**Senator Day:** Talking in terms of jurisdiction, we are all trying to get our minds around this question. You indicated that the Security Offences Act, section 6.1, gives the RCMP primary responsibility to investigate. Is that with respect to security offences?

**Mr. McDonell:** That is correct, in relation to threats to the security of Canada.

**Senator Day:** If it can be defined as a threat to the security of Canada, then that is an RCMP role?

**Mr. McDonell:** The prime minister will hold us accountable.

**Senator Day:** And you —

**Mr. McDonell:** And the people of Canada will, also.

**Senator Day:** You gave us this one-page document here.

**Mr. McDonell:** Yes.

**Senator Day:** I was looking at the RCMP program responsibilities for criminal investigations. Then there are threats to the security of Canada as defined by the CSIS Act.

**Mr. McDonell:** Yes.

**M. McDonell:** La direction de la police criminelle chargée de la sécurité nationale est l'une des quatre directions qui relèvent de moi.

**Le sénateur Day:** Comment s'insère cette entité dans ce dont nous parlons aujourd'hui? Que fait-elle?

**M. McDonell:** C'est elle qui fait le travail de première ligne. Elle s'occupe d'enquêter.

**Le sénateur Day:** La police criminelle s'occupe d'enquêter, et l'ensemble dont elle fait partie, à la GRC, s'appelle les enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale?

**M. McDonell:** C'est le titre qu'on m'a donné, et cet ensemble comprend quatre directions.

**Le sénateur Day:** Lorsque nous avons parlé des sections des enquêtes relatives à la sécurité nationale, qui sont plus petites, vous avez dit qu'il y avait quatre équipes intégrées de la sécurité nationale et que ces équipes se trouvaient dans les grandes villes.

**M. McDonell:** C'est exact.

**Le sénateur Day:** S'agit-il d'un groupe intégré comme les équipes intégrées de la sécurité nationale? S'agit-il de sections des enquêtes relatives à la sécurité nationale? S'agit-il d'un groupe intégré dont font partie d'autres services de police?

**M. McDonell:** Non, Sénateur, ce n'est pas le cas.

**Le sénateur Day:** Nous essayons tous de bien saisir le partage des compétences. Vous avez indiqué qu'en vertu du paragraphe 6(1) de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, la GRC a la responsabilité première d'effectuer les enquêtes. Cette responsabilité s'applique-t-elle aux infractions en matière de sécurité?

**M. McDonell:** C'est exact. Cette responsabilité s'applique aux enquêtes sur les dangers qui menacent la sécurité du Canada.

**Le sénateur Day:** Si on détermine que la sécurité du Canada est en danger, c'est le rôle de la GRC de s'en occuper?

**M. McDonell:** Nous avons des comptes à rendre au premier ministre.

**Le sénateur Day:** Et vous...

**M. McDonell:** Nous en avons à rendre également à la population du Canada.

**Le sénateur Day:** Vous nous avez remis ce document d'une page.

**M. McDonell:** Oui.

**Le sénateur Day:** Je regardais les responsabilités rattachées aux programmes de la GRC relativement aux enquêtes criminelles. On y trouve les dangers menaçant la sécurité du Canada, conformément à la Loi sur les infractions en matière de sécurité.

**M. McDonell:** Oui.

**Senator Day:** Is that another area in addition to section 6 of the Security Offences Act? Do we also need to go to the CSIS Act to find jurisdiction for you?

**Mr. McDonell:** The definition within the Security Offences Act comes from section 2 of the CSIS Act. That is the definition that we use to describe threats to the security of Canada, and follows it into the Security Offences Act.

**Senator Day:** Do you have a lawyer sitting beside you all the time here to determine whether you should or should not be doing something?

**Mr. McDonell:** I have five books open on my desk at all times.

**Senator Day:** You probably have studied law along the way.

**Mr. McDonell:** At a very basic level.

**Senator Day:** I am wondering if there is a time, and I suspect this happens, and I want to know if this is a seamless transition, where there is a criminal investigation going on that evolves into a criminal investigation that has national security implications to it and then it would have to be transferred to your group of people.

**Mr. McDonell:** That is correct. I refer you to the same document where it speaks to other program areas impacting national security criminal investigations. There are instances where that takes place on a regular basis where the integrated border enforcement team will come across information that has national security implication and at that point, by ministerial directive and by RCMP policy, it defaults right into my section and we become ultimately responsible for it, giving direction as required.

**Senator Day:** When your group is looking at a file that indicates there is some national security aspect to it, could it be as remote or removed from something happening here, as some funds being raised here that will probably be used in a group outside of Canada? Would that be a part of -

**Mr. McDonell:** That is part of our terrorist financing investigations, yes.

**Senator Day:** Even though the infrastructure or the impact of the activity might take place somewhere else in the world?

**Mr. McDonell:** That is the backbone or the thrust of our investigations.

**Senator Day:** Do you have RCMP officers in various places around the world who are liaison-type officers?

**Mr. McDonell:** Yes, we do. I believe we have 34 or 35 offices.

**Senator Day:** Are they gathering information and intelligence that is fed to you?

**Le sénateur Day :** Y a-t-il une autre disposition en plus de l'article 6 de la Loi sur les infractions en matière de sécurité? Faut-il consulter également la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité pour cerner votre champ de compétence?

**M. McDonell :** Le terme employé dans la Loi sur les infractions en matière de sécurité est défini à l'article 2 de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité. C'est la définition que nous employons pour déterminer s'il y a un danger qui menace la sécurité du Canada et qui tombe par conséquent sous notre responsabilité, conformément à la Loi sur les infractions en matière de sécurité.

**Le sénateur Day :** Êtes-vous constamment accompagné d'un avocat pour déterminer si vous devez intervenir ou non?

**M. McDonell :** Il y a cinq livres d'ouverts sur mon pupitre en tout temps.

**Le sénateur Day :** Vous avez probablement étudié le droit au fil de votre travail.

**M. McDonell :** À un degré très élémentaire.

**Le sénateur Day :** Je me demande s'il y a des cas où, comme je le soupçonne, on s'aperçoit en cours de route qu'une enquête criminelle a des implications sur la sécurité nationale et où l'on doit en confier la suite à votre groupe. La transition se fait-elle alors sans heurt?

**M. McDonell :** C'est exact. Je vous renvoie au même document, à l'endroit où il est question des incidences des autres programmes sur les enquêtes relatives à la sécurité nationale. Une telle transition peut se produire régulièrement, par exemple lorsque l'équipe intégrée de la police des frontières trouve de l'information ayant une incidence sur la sécurité nationale. Dès lors, conformément à la directive ministérielle et à la politique de la GRC, l'enquête est confiée à mon personnel. Nous en sommes les premiers responsables et nous la dirigeons.

**Le sénateur Day :** Les dossiers relatifs à la sécurité nationale qu'étudie votre groupe peuvent-ils avoir trait à des actes ayant des conséquences loin d'ici, comme une campagne pour financer un groupe hors du Canada? Est-ce que cela ferait partie...

**M. McDonell :** De telles activités font effectivement l'objet d'enquêtes sur le financement du terrorisme.

**Le sénateur Day :** Même si l'infrastructure du groupe ou les répercussions de ses activités se font sentir ailleurs dans le monde?

**M. McDonell :** Cette question se trouve au cœur de nos enquêtes.

**Le sénateur Day :** Y a-t-il des agents de la GRC qui, depuis divers endroits dans le monde, agissent comme agents de liaison?

**M. McDonell :** Oui, il y en a. Je crois que nous avons 34 ou 35 bureaux.

**Le sénateur Day :** Ces agents recueillent-ils des renseignements pour vous les envoyer?



**Mr. McDonell:** They are pretty busy responding to requests from the host country and other countries for which they are responsible. Our requests are very case-oriented, for the most part.

**Senator Day:** If money were gathered in Canada and being sent to an organization which we have defined as a terrorist organization operating elsewhere in the world, what role, if any, would your RCMP foreign liaison officers have in relation to that activity?

**Mr. McDonell:** They would broker the exchange of information between our investigators and police investigators at the other end. For the most part, because of continuity of evidence, if you are not adding any value, you step away. They facilitate the meetings and exchange of information, and we try to keep the number of people involved down to a minimum. However, because of fiscal realities, sometimes it is easier and more financially prudent for them to pick up the information, but we weigh that against the fact that they will have to come back for court.

They facilitate the exchange of information — ensure it is moving back and forth — and know, when our investigators are asking a question, where they can go to get the answers. For the most part, they put those people together; the link is made and they monitor it to make sure that there are no short circuits.

**Senator Day:** It is not inconceivable that you might be concerned about a collection activity going on here for funds, and when you investigate that in another foreign country, you find that the funds are being used to build a school. Therefore, it is not a criminal activity; it is not a threat to any national security issue or interest of Canada?

**Mr. McDonell:** That is entirely within the realm of possibilities.

**Senator Day:** Your liaison officer would be instrumental in feeding that information back to you?

**Mr. McDonell:** It is a case-by-case situation. It could come from the liaison officer; it could come from the investigators doing their own research; it could come from information we pick up from another police agency. Basically, they are scouring all the time.

**Senator Day:** You indicate that you have a budget of about \$40 million. Is that just the RCMP's NSCI program that has \$40 million per year?

**Mr. McDonell:** Yes, that is correct.

**Senator Day:** That is the National Security Criminal Investigations program, and that is inclusive of these foreign —

**M. McDonell :** Ils sont passablement occupés à répondre aux demandes des pays où ils se trouvent et des autres pays dont ils sont chargés. Nos demandes d'information portent sur des dossiers bien précis, la plupart du temps.

**Le sénateur Day :** Si des gens collectaient de l'argent au Canada pour l'envoyer à une organisation que nous considérons comme une organisation terroriste et qui œuvre ailleurs dans le monde, quel serait le rôle éventuel des agents de liaison de la GRC œuvrant à l'étranger relativement à de telles activités?

**M. McDonell :** Ils agiraient comme intermédiaires entre nos enquêteurs et les enquêteurs de la police du pays concerné. La plupart du temps, puisqu'il faut qu'il y ait continuité de la preuve, s'il n'y a pas moyen d'ajouter de l'information vraiment utile, on s'abstient. Les agents de liaison favorisent la tenue de réunions et les échanges d'information. Nous essayons de réduire au minimum le nombre de personnes auxquelles nous faisons appel. Cependant, compte tenu des réalités financières, il leur est parfois plus facile et plus prudent sur le plan financier de recueillir l'information. Et, si nous l'utilisons, ce n'est qu'après avoir tenu compte de la nécessité pour eux de revenir témoigner au pays lors de la procédure judiciaire.

Ils facilitent les échanges d'information — en veillant à ce que l'information circule dans les deux sens — et lorsque nos enquêteurs leur posent une question, ils savent où ils peuvent trouver la réponse. La plupart du temps, ils s'occupent d'établir la communication entre les gens dans les deux pays. Puis, lorsque le lien est établi, ils veillent à ce qu'il n'y ait pas de rupture dans la communication.

**Le sénateur Day :** Il n'est pas difficile d'imaginer, par exemple, que, bien que vous puissiez avoir des doutes concernant des activités de financement au Canada, vous vous rendez compte au fil de votre enquête qu'en fait, l'argent est utilisé dans un autre pays pour construire une école. Donc, il ne s'agit pas d'une activité criminelle, et il n'y a aucun danger pour la sécurité nationale ou pour les intérêts du Canada.

**M. McDonell :** Ce genre de situation est effectivement tout à fait possible.

**Le sénateur Day :** Votre agent de liaison vous serait alors utile pour vous fournir l'information nécessaire?

**M. McDonell :** Selon le cas, l'information pourrait provenir de l'agent de liaison ou les enquêteurs pourraient l'obtenir eux-mêmes en faisant des recherches. Elle pourrait nous être fournie par un autre service de police. Leur travail consiste à fouiller constamment.

**Le sénateur Day :** Vous avez indiqué que vous aviez un budget d'environ 40 millions de dollars. Cette somme est-elle entièrement consacrée chaque année au programme de la GRC des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale?

**M. McDonell :** Oui, c'est exact.

**Le sénateur Day :** Le programme des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale comprend, à l'étranger...

**Mr. McDonell:** No. Federal and International Operations fall under the ambit of Assistant Commissioner Souccar.

**Senator Day:** You have the \$40 million for the four departments?

**Mr. McDonell:** In Canada.

**Senator Day:** If you had \$80 million, would you do a much better job?

**Mr. McDonell:** I do not think there is a police officer in Canada who would not say they could do a better job with more funds or more resources.

**Senator Day:** What do you need? Do you need more equipment or personnel?

**Mr. McDonell:** Presently, we are very short of personnel. I am bringing in people from other sections all the time; we are on a continuous draw from our federal and international operations program. There is no risk-taking in national security criminal investigations and it must be done in an effective and timely manner. We stay on top of it. If we see a gap, I march into Assistant Commissioner Souccar's office and ask for resources. Presently, I have well over 100 of his resources working for me.

**Senator Day:** The RCMP is going through a major recruitment process now but that is coming in the front door. Presumably there is a lot of training. What specific type of training would you have to offer, and how long would that take for your personnel to be trained so that they could operate in this national security criminal investigations side?

**Mr. McDonell:** To begin with, we require mature police officers who have a few years of basic police experience. We need to see if they have the investigative capability — if I can use the term, the “moxie” — to handle investigations. They have come up through the system and then we talent-spot, if you will; we bring them into the program.

Now we have just redesigned our whole training program to ensure that they are getting the proper training. There is a continuum of training exercises that we are working through. I would state that we are doing that with the service so that in the final segment of every training package, the intelligence officer who is new to the service and investigators who are new to us spend the last part of that training together. The mystique as to who does what and who is whom in the zoo is removed and we start that team approach.

**M. McDonell :** Non. Les opérations fédérales et internationales font partie des attributions du commissaire adjoint Souccar.

**Le sénateur Day :** Vous disposez de 40 millions de dollars pour les quatre services?

**M. McDonell :** Au Canada.

**Le sénateur Day :** Si vous disposiez de 80 millions de dollars, pourriez-vous faire un meilleur travail?

**M. McDonell :** Je ne pense pas qu'il y ait un seul dirigeant de police au Canada qui ne serait pas heureux d'avoir davantage d'argent ou de ressources pour pouvoir faire un meilleur travail.

**Le sénateur Day :** Qu'est-ce qu'il vous faut? Davantage d'équipement ou davantage de personnel?

**M. McDonell :** Actuellement, il nous manque cruellement du personnel. Je dois constamment faire appel à des gens d'autres sections. Notre programme d'opérations fédérales et internationales nous prête continuellement du personnel. On ne peut se permettre de prendre des risques en bâclant les enquêtes criminelles relatives à la sécurité nationale. Ces enquêtes doivent être faites efficacement et dans les meilleurs délais. Nous surveillons la situation et, si nous constatons qu'il manque des ressources, je me rends au bureau du commissaire adjoint Souccar pour lui en demander. Actuellement, il y a plus de 100 membres de son personnel qui travaillent pour moi.

**Le sénateur Day :** La GRC consacre présentement beaucoup d'efforts au recrutement, mais les recrues commencent au bas de l'échelle. Je présume qu'il faut beaucoup de formation. Quel type particulier de formation devez-vous offrir et combien de temps faut-il afin de former votre personnel suffisamment pour qu'il puisse fonctionner dans le milieu des enquêtes criminelles liées à la sécurité nationale?

**M. McDonell :** Nous cherchons au départ des agents de police qui ont quelques années d'expérience à ce titre. Nous devons pouvoir juger de leurs capacités d'enquêteur. Si je peux me permettre cette expression, je dirais qu'il faut voir s'ils ont le couilles pour s'occuper des enquêtes. Nous allons donc puiser dans le système, où nous faisons la détection du talent, si vous voulez. Lorsque nous repérons des candidats prometteurs, nous les affectons à notre programme.

Nous venons tout juste de remanier la totalité de notre programme de formation pour que les candidats reçoivent vraiment la formation dont ils ont besoin. Nous travaillons actuellement sur une suite d'exercices de formation. J'ajoute que nous collaborons dans cette optique avec le SCRS pour que, dans la dernière partie de la formation, le nouvel agent de renseignement du SCRS et le nouvel enquêteur de notre programme puissent faire connaissance. Nous faisons disparaître ainsi le mystère entourant la répartition des rôles et les acteurs du système et nous faisons naître dans l'esprit des candidats l'esprit de collaboration que nous recherchons.



Our training package is being worked concurrently with the service. Again, it is involved in removing that duplication and getting the timely movement of information — who needs what and what the roles are. I believe we are on our fourth or fifth iteration of that course, and we are continuously working on it.

**Senator Day:** Do you have a special need for language facility and ethnic background, like CSIS does?

**Mr. McDonell:** Yes, we do.

**Senator Day:** That is another challenge for you.

**Mr. McDonell:** Yes, it is.

**Senator Zimmer:** I asked the previous witness, Commissioner Fantino, a similar question. To what degree is the RCMP trying to engage the private sector to ensure the security of Canada's critical infrastructure? I am not saying everyone gets a gun and a horse and out they go. What can we do in the public sector to ensure and help the security and the infrastructure of our country?

**Mr. McDonell:** The RCMP is not alone in responding to this question. Our first effort, which we are putting forward through the CACP program, is to engage the 62,000 sets of eyes and ears that are front-line police officers who are key to engaging the public and private industry. We should have a training package ready to roll out across Canada to all police forces by August of this year — roll call presentations.

Today's threat lives within the community. Nobody knows that community better than the front-line police officers. We need their input and their eyes and ears, and the information flow has to be back and forth. We are working on a training package for the front-line police officers. After that, those packages or reports will be quarterly and as need be, whatever the threat is.

The detective sergeant who appeared prior to myself mentioned how the OPP responded to the al Qaeda threat to Canada's gas industry. We will be ensuring that that sort of thing is reported on continuously, but as a police community. We in the CACP are taking ownership for that. For the RCMP, we see our responsibility there to get that information out.

That speaks to the front-line officers, who are critical. Specifically, we are using the transportation industry as the one of the 10 segments of the critical infrastructure to get this information architecture and flow of information going back and forth. We are at the cusp of actually flicking the switch and making that go. Then we will roll it out to the other nine aspects of our critical infrastructure and move it forward.

La formation se fait conjointement avec le SCRS. Nous nous efforçons ainsi de ne pas faire les choses en double et de favoriser la circulation de l'information dans les meilleurs délais — nous apprenons aux candidats qui a besoin de telle ou telle information et nous leur faisons comprendre les rôles de chacun. Je crois que le cours a déjà eu lieu à quatre ou cinq reprises, et nous sommes constamment en train de l'améliorer.

**Le sénateur Day :** Avez-vous particulièrement besoin de compétences linguistiques et ethnologiques, à l'instar du SCRS?

**M. McDonell :** Oui.

**Le sénateur Day :** Il s'agit pour vous d'une difficulté supplémentaire.

**M. McDonell :** Oui.

**Le sénateur Zimmer :** J'ai posé au témoin précédent, le commissaire Fantino, une question semblable à la question suivante. Dans quelle mesure la GRC s'efforce-t-elle de sensibiliser le secteur privé pour qu'il contribue à garantir la sécurité des infrastructures essentielles du Canada? Je ne suis pas en train de dire que tout le monde devrait se procurer un revolver et un cheval, et en avant la musique. Mais, que peut faire le secteur public pour sécuriser les infrastructures du pays?

**M. McDonell :** La GRC n'est pas seule à agir sur ce plan. Notre premier effort, que nous faisons au moyen du programme de l'Association canadienne des chefs de police, consiste à avoir recours aux 62 000 paires d'yeux et d'oreilles des agents de police de première ligne, qui ont une importance cruciale pour sensibiliser le public et le secteur privé. D'ici le mois d'août, nous devrions être prêts à offrir une trousse de formation à tous les services de police de l'ensemble du Canada. Il s'agit d'exposés à faire lors des rassemblements de routine.

Le danger se cache aujourd'hui au sein même de la population. Or, personne ne connaît mieux le milieu social que les agents de police de première ligne. Ils doivent nous communiquer leurs observations. Nous avons besoin de leurs yeux et de leurs oreilles sur le terrain. L'information doit circuler dans les deux sens. Nous sommes en train de produire une trousse de formation pour les agents de police de première ligne. Par la suite, nous produirons une trousse ou un bulletin chaque trimestre ou selon les besoins, compte tenu de la présence de dangers.

Le sergent-détective qui a témoigné avant moi a indiqué que la PPO avait réagi aux menaces d'Al-Qaïda contre l'industrie gazière canadienne. Nous devons veiller à ce que les menaces de ce genre soient constamment signalées et nous devons nous y employer en réunissant à cette fin l'ensemble du milieu policier. L'Association canadienne des chefs de police en fait son affaire. Quant à la GRC, elle considère qu'elle a la responsabilité de diffuser cette information.

Voilà pour ce qui est des agents de première ligne, qui ont un rôle essentiel à jouer. Le secteur du transport est le premier des 10 ensembles d'infrastructures essentielles à propos desquels nous comptons faire circuler l'information dans cette optique. Nous sommes sur le point de mettre la machine en marche. Puis, nous appliquerons l'idée aux neuf autres ensembles d'infrastructures essentielles.

I believe it is fair to say that we have moved the yardstick significantly in the last year, from just talking about it to actually having something tangible and the network in place and on up from there. The last critical point in this architecture is that of the front-line officer and the police force of jurisdiction.

**The Chairman:** Thank you, assistant commissioner. We are grateful to you for coming back and completing the testimony that we started earlier. We appreciate your assistance to the committee, and we look forward to having you back again sometime in the future.

**Mr. McDonell:** Thank you, honourable senators. I appreciate your work very much.

**The Chairman:** Honourable senators, we have before us today Ms. Susan Pollak, Executive Director, Security Intelligence Review Committee. Ms. Pollak began her career in public service at the Communications Security Establishment of the Department of National Defence in 1973. From there, she was seconded to the Privy Council Office in 1984, and three years later she accepted a position as principal adviser to the Deputy Clerk of Security and Intelligence, and Counsel. Since then, she has held several senior management positions with the Treasury Board Secretariat, the Department of Fisheries and Oceans, and Natural Resources Canada. She was appointed to her current position on November 15, 1999.

Ms. Pollak is accompanied today by Mr. Tim Farr, Associate Executive Director; and Ms. Marian McGrath, Senior Counsel.

**Susan Pollak, Executive Director, Security Intelligence Review Committee:** Honourable senators, I would like to begin by extending greetings from the Chairman of the Security Intelligence Review Committee, Mr. Gary Filmon, who could not be here with you today. As SIRC's executive director, I will be speaking on the committee's behalf. It is a great privilege to be here to address you, and I thank you for this opportunity.

The last time that SIRC appeared before the Senate was on April 18, 2005, when I was testifying before a special committee reviewing the Anti-terrorism Act. A lot has happened in the past two years, so I want to use this opportunity to remind you briefly about SIRC's role and responsibilities and to discuss with you some of the current challenges that we face. Then I would be pleased to answer any questions you may have.

As I am sure you are aware, SIRC came into being at the same time that Canada created its civilian security intelligence service, also known as CSIS. With the passage of the CSIS Act in 1984, Canada became one of the first democratic governments anywhere in the world to establish a statutory mandate for its

Je crois pouvoir dire en toute honnêteté que nous avons fait beaucoup de progrès au cours de la dernière année. Nous ne faisons encore que parler de la question l'année dernière, tandis que nous avons aujourd'hui une mesure tangible et un réseau prêt à fonctionner, ce qui nous met sur la bonne voie. Les derniers éléments essentiels de cette architecture sont l'agent de première ligne et le service de police de chaque territoire.

**Le président :** Merci, monsieur le commissaire adjoint. Nous vous sommes reconnaissants d'être revenu pour terminer votre témoignage. Nous apprécions l'aide que vous apportez au comité et nous serons heureux de vous revoir un jour ou l'autre.

**M. McDonell :** Merci, honorables sénateurs. J'apprécie beaucoup votre travail.

**Le président :** Honorables sénateurs, nous allons entendre le témoignage de Mme Susan Pollak, directrice exécutive du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité. Mme Pollak a commencé sa carrière dans la fonction publique en 1973, au Centre de la sécurité des télécommunications du ministère de la Défense nationale. Puis, elle a été détachée au Bureau du Conseil privé en 1984. Trois ans plus tard, elle a accepté le poste de conseillère principale du sous-greffier, conseiller juridique et coordinateur de la sécurité et du renseignement. Depuis ce temps, elle a occupé plusieurs postes de cadre supérieur au Secrétariat du Conseil du Trésor, au ministère des Pêches et des Océans et au ministère des Ressources naturelles. Sa nomination à son poste actuel remonte au 15 novembre 1999.

Mme Pollak est accompagnée aujourd'hui par M. Tim Farr, directeur exécutif associé et par Mme Marian McGrath, avocate principale.

**Susan Pollak, directrice exécutive, Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité :** Honorables sénateurs, j'aimerais commencer par vous transmettre les salutations du président du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, M. Gary Filmon, qui ne peut être présent avec vous aujourd'hui. En tant que directrice exécutive du CSARS, c'est moi qui en suis aujourd'hui la porte-parole. C'est un grand privilège de pouvoir m'adresser à vous, et je vous remercie de m'en donner l'occasion.

Le dernier témoignage du CSARS devant le Sénat remonte au 18 avril 2005. Je m'étais alors présentée devant un comité spécial qui procédait à l'examen de la Loi antiterroriste. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts au cours des deux dernières années, alors j'aimerais profiter de l'occasion pour vous rappeler brièvement le rôle et les responsabilités du CSARS et pour examiner avec vous les difficultés que nous rencontrons à l'heure actuelle. Par la suite, je serai heureuse de répondre à vos questions éventuelles.

Comme vous le savez sans doute, le CSARS a vu le jour au même temps que le Service canadien du renseignement de sécurité ou SCRS. Avec l'adoption de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, en 1984, le Canada a été l'une des premières démocraties au monde à doter son service d'



security service. Equally significant, the CSIS Act created a framework to keep those powers in check, a framework that, by and large, has stood the test of time.

Specifically, the CSIS Act defines the mandate and limits of state power to conduct security intelligence. It also spells out how the service's work is to be monitored through a rigorous system of political and judicial controls, including two review bodies — each with a distinct mandate — to watch over this agency. I will not describe in detail the role of the Inspector General for CSIS, but I will simply say that this is an internal body that provides the Minister of Public Safety with a knowledgeable set of eyes and ears on CSIS operations. SIRC, on the other hand, is an external review mechanism that does not report to any minister but, rather, directly to Parliament and, therefore, ultimately to all Canadians.

SIRC's role is relatively easy to describe, if rather complex at times to execute. The committee has two basic functions: first, to conduct reviews into CSIS operations; and second, to investigate complaints against CSIS. SIRC has, in law, the absolute authority to examine all of the service's activities and has full access to all of its files, no matter how highly classified the information may be. The sole exception to this is cabinet confidences.

Our reviews are done by assessing the service's activities and operations against several instruments, which together form the legislative and policy framework for the service. These are the CSIS Act, ministerial direction, national requirements for security intelligence, as established by cabinet, and CSIS operational policies.

In each of its reviews, the committee examined several essential questions, such as: Did CSIS have reasonable grounds to suspect a threat to the security of Canada? Was the level of investigation proportionate to the seriousness of the threat? Did exchanges of information between CSIS and domestic and foreign partners comply with the agreements and the caveats that govern information sharing in each case? Last but not least, did the service's investigation respect the rights of individuals who were involved in lawful activities such as protest or dissent?

Normally, our reviews take several months to complete and involve extensive briefings and discussions with CSIS, as well as the examination of thousands of pages of documents. Once a review is completed, copies are sent to the Director of CSIS and to the Inspector General. In some special cases, we do send our reviews directly to the Minister of Public Safety. Declassified summaries, with any national security and privacy concerns removed, are included in SIRC's Annual Report to Parliament.

renseignement d'un mandat défini dans la loi. Qui plus est, la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité prévoyait un cadre pour maintenir les pouvoirs de ce service sous contrôle. Ce cadre s'est révélé au fil du temps tout à fait efficace.

La Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité définit clairement le mandat et les limites du pouvoir étatique en matière de renseignement de sécurité. Elle décrit en détail la façon de surveiller le travail effectué par le SCRS au moyen d'un système rigoureux de contrôles politiques et judiciaires, y compris deux organismes — munis chacun d'un mandat distinct — chargés de surveiller le nouvel organisme. Je ne décrirai pas en détail le rôle du Bureau de l'inspecteur général du SCRS. Je me bornerai à dire que c'est un organisme de surveillance interne et que l'inspecteur est en quelque sorte le bras droit du ministre de la Sécurité publique du Canada en matière de surveillance des activités du SCRS. Le CSARS, lui, est un organisme de surveillance externe qui ne relève pas d'un ministre, mais qui rend des comptes directement au Parlement et, en définitive, à tous les Canadiens.

Le rôle du CSARS est relativement facile à décrire, bien qu'il ne soit pas simple à jouer. Le CSARS a deux fonctions fondamentales : premièrement, il examine les activités du SCRS; deuxièmement, il fait enquête sur les plaintes contre le SCRS. En vertu de la loi, le CSARS a le pouvoir absolu d'examiner toutes les activités du SCRS et a accès à tous ses dossiers, peu importe leur cote de sécurité. Seuls les documents confidentiels du Cabinet, soit les délibérations des ministres, font exception.

Lorsque nous procédons à nos examens, nous évaluons les activités et les opérations du SCRS en tenant compte de quatre instruments, qui forment ensemble le cadre législatif et stratégique du SCRS : la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, les directives ministérielles, les exigences nationales en matière de renseignement de sécurité, telles qu'établies par le Cabinet, ainsi que les politiques de fonctionnement du SCRS.

Dans le cadre de chaque examen, le CSARS se pose plusieurs questions essentielles, telles que les questions suivantes : le SCRS avait-il des motifs raisonnables de croire que la sécurité du Canada était menacée? Le degré d'approfondissement de l'enquête a-t-il été proportionnel à la gravité du danger? Les échanges d'information entre le SCRS et ses partenaires canadiens et étrangers ont-ils été conformes aux accords et aux conditions applicables dans chaque cas? Dernière question, mais non la moindre, l'enquête a-t-elle respecté les droits des personnes qui prenaient part à des activités légales comme des manifestations ou l'expression de la dissidence?

Normalement, nos examens s'étendent sur plusieurs mois et comprennent des réunions et des discussions exhaustives avec le SCRS ainsi que la consultation de milliers de pages de documents. Une fois l'examen terminé, un rapport est envoyé au directeur du SCRS et à l'inspecteur général. Dans certains cas, nous faisons parvenir le rapport directement au ministre de la Sécurité publique. Des résumés des rapports d'examen, dont on a biffé toute information risquant de compromettre la sécurité nationale

Since its creation, SIRC has completed 168 reviews containing 383 recommendations.

Although SIRC's Annual Report is our main communications vehicle for informing Parliament and Canadians about our work, SIRC has implemented a modest communications program. The chair has given media interviews and made several public presentations, and committee members and senior staff do some outreach and liaison, such as attending international symposia or addressing university seminars.

Moving now to the subject of complaints. You are no doubt aware that SIRC does investigate complaints about CSIS brought by individuals or groups. These complaints can be about "any act or thing done by the service," which is fairly broad; denials of security clearances to federal government employees and contractors; referrals from the Canadian Human Rights Commission in cases where the complaint relates to events that may touch on the security of Canada; and, very infrequently, Minister's reports in respect of the Citizenship Act.

When SIRC accepts jurisdiction, the complaint is investigated through a quasi-judicial hearing presided over by one or more committee members, whose role is similar to that of a judge. At the conclusion of the investigation, SIRC issues reports containing findings and recommendations to the Minister, the Director of CSIS and, in some cases, the Deputy Head of the government department involved. We also provide a declassified report on our investigation to the complainant. To date, SIRC has issued 125 written complaints reports.

As far as SIRC is concerned, having review and complaints under one body has proven advantageous. Our reviews give us the expertise to evaluate and investigate complaints more fully; at the same time, complaints give us another "window" on CSIS operations, particularly their impact on the lives of ordinary Canadians. In some jurisdictions, these functions are kept separate; but Canada's experience suggests that there are real benefits in having them under one roof.

Whether we are speaking about reviews or complaints, SIRC's recommendations are non-binding. The scheme that Parliament created was not meant to have SIRC substitute for either the Director of CSIS, who is accountable to the Minister, or for the Minister, who is answerable to Parliament. Nevertheless, CSIS has implemented the majority of SIRC's recommendations and has publicly acknowledged that SIRC has made it a better organization over the years. In late 2003, then-CSIS Director Ward Elcock said at a major public conference:

ou le droit à la vie privée des gens, sont contenus dans le rapport annuel que le CSARS remet au Parlement. Depuis sa création, le CSARS a effectué 168 examens, au terme desquels il a formulé 383 recommandations.

Bien que le CSARS se serve principalement de son rapport annuel pour informer le Parlement et les Canadiens de son travail, il s'est tout de même doté d'un modeste programme de communication. Le président du CSARS a accordé des entrevues aux médias et fait plusieurs allocutions en public. De plus, les membres et les cadres supérieurs du CSARS font de la sensibilisation et ont d'autres activités de liaison, notamment lorsqu'ils participent à des symposiums internationaux ou qu'ils prennent la parole dans des colloques universitaires.

Passons maintenant à la question des plaintes. Vous savez sans doute que le CSARS étudie les plaintes portées par des particuliers ou des groupes contre le SCRS. Ces plaintes peuvent viser les « activités du Service », quelles qu'elles soient; les refus d'habilitation de sécurité à des fonctionnaires ou à des entrepreneurs au service de l'État fédéral; les plaintes liées à la sécurité nationale dont la Commission canadienne des droits de la personne peut saisir le CSARS; les rapports ministériels portant sur des dossiers de citoyenneté, ce qui est toutefois très rare.

Lorsque le CSARS juge que la plainte relève de sa compétence, il l'étudie lors d'une audience quasi judiciaire présidée par un ou plusieurs de ses membres, dont le rôle est assimilable à celui d'un juge. Une fois l'audience terminée, il produit un rapport où il formule ses constatations et ses recommandations et il envoie ce rapport au ministre, au directeur du SCRS et, dans certains cas, à l'administrateur général du ministère concerné. Il produit également, à l'intention du plaignant, un compte rendu de son enquête ne contenant rien de secret ou de confidentiel. Jusqu'à présent, le CSARS a produit 125 rapports d'enquête sur des plaintes.

Pour le CSARS, il est avantageux que les examens et le traitement des plaintes contre le SCRS relèvent d'un même organisme. Les examens nous permettent d'acquérir l'expertise nécessaire pour évaluer les plaintes et pour approfondir nos enquêtes à leur sujet. Les plaintes, elles, constituent une « fenêtre » supplémentaire sur les activités du SCRS, particulièrement en ce qui concerne leurs répercussions sur la vie des Canadiens ordinaires. À d'autres endroits dans le monde, on isole ces deux fonctions l'une de l'autre, mais l'expérience canadienne nous porte à croire qu'il y a des avantages réels à les confier à un même organisme.

Qu'il s'agisse d'un examen ou du traitement d'une plainte, les recommandations du CSARS ne sont pas exécutoires. Le Parlement n'a jamais voulu que le CSARS se substitue au directeur du SCRS, qui est comptable au ministre, ni qu'il se substitue au ministre, qui est comptable au Parlement. Néanmoins, le SCRS a mis en œuvre la plupart des recommandations qui lui a faites le CSARS et a reconnu publiquement que le CSARS avait fait de lui un meilleur organisme au fil des ans. À la fin de l'année 2003, le directeur du SCRS à l'époque, Ward Elcock, a déclaré ce qui suit lors d'une importante conférence publique :



Twenty years of constant review activity have resulted in many recommendations on how we could run things differently, and many of these recommendations have mirrored adjustments that have made been to the service's management procedures. SIRC's comments have extended into the heart of how the organization is run, including matters of source-handling, investigative methods, targeting decisions and other core functions . . .

Do we always share SIRC's views? No in some cases, yes in some . . . but that is not the point. The point is that the review process remains an ongoing debate on ways to ensure that the principles of the legislation are sustained as we evolve and adapt to new threats. That is what the legislators intended.

Having given you a brief overview of SIRC, I would like to take a few more minutes and describe some of the major challenges we are facing. A great deal has happened over the past two years and I want to identify some of the issues which are preoccupying the committee members and myself.

First, looking to the future, the findings and recommendations of the Commission of Inquiry into the Actions of Canadian Officials in Relation to Maher Arar could have a significant impact on SIRC's work. In September 2006, Mr. Justice O'Connor released his report on the events relating to Maher Arar. This seminal report contained 23 recommendations on various aspects of the RCMP's and other agencies' national security activities, such as investigative interaction with countries that have questionable human rights records and the treatment of Canadians detained abroad. I am pleased to note that Mr. Justice O'Connor's findings concerning CSIS' activities with respect to Mr. Arar were consistent with SIRC's, following our own exhaustive examination of this matter.

Three months later, Mr. Justice O'Connor released a companion report summarizing the work of his policy review. Although nine of its 13 recommendations dealt with an independent, arm's length review mechanism for the RCMP's national security activities, it also proposed that independent review and complaints investigations be extended to encompass the same aspects of the Canada Border Services Agency, Citizenship and Immigration, Transport, the Financial Transactions and Reports Analysis Centre of Canada, and Foreign Affairs and International Trade. Mr. Justice O'Connor concluded that SIRC was the logical body to review the national security activities of the later four entities.

« Vingt années de surveillance incessante ont donné lieu à de nombreuses recommandations nous proposant des façons de faire les choses différemment. Bon nombre de ces recommandations ont amené le SCRS à apporter des ajustements à ses procédures de gestion. Les recommandations du CSARS ont visé le cœur même du fonctionnement du SCRS, y compris le traitement des sources, les méthodes d'enquête, le choix des cibles et d'autres questions fondamentales [...]

Partageons-nous toujours les vues du CSARS? Pas toujours [...] mais là n'est pas la question. Il s'agit de veiller à ce que la surveillance continue d'alimenter le débat sur les moyens de garantir le respect des principes de la loi au fur et à mesure que nous évoluons et que nous nous adaptons aux nouveaux dangers. C'est l'objectif visé par les législateurs.

Après cet aperçu du CSARS, j'aimerais prendre quelques minutes de plus pour vous décrire les difficultés que nous rencontrons à l'heure actuelle. Il s'est passé beaucoup de choses au cours des deux dernières années, et j'aimerais vous parler de certains problèmes qui nous préoccupent, les membres du CSARS et moi.

Jetons premièrement un coup d'œil vers l'avenir. Les constatations et les recommandations de la Commission d'enquête sur les actions des responsables canadiens dans l'affaire Maher Arar pourraient avoir des répercussions importantes sur les travaux du CSARS. En septembre 2006, le juge O'Connor publiait le Rapport sur les événements concernant Maher Arar. Ce rapport d'importance déterminante contenait 23 recommandations sur divers aspects des activités de la Gendarmerie royale du Canada et d'autres organismes relativement à la sécurité nationale, comme les interactions, dans le cadre des enquêtes, avec des pays ayant des antécédents douteux en matière de respect des droits de la personne et comme la question des Canadiens détenus dans d'autres pays. Je suis heureuse de pouvoir dire que les constatations du juge O'Connor à l'égard des activités du SCRS ayant trait à M. Arar concordaient avec les constatations du CSARS, qui a effectué son propre examen exhaustif de l'affaire.

Trois mois plus tard, le juge O'Connor a en outre rendu public un rapport qui accompagne le premier rapport et qui présente les conclusions de son examen des politiques. Parmi les 13 recommandations du juge, 9 recommandations portaient sur un mécanisme d'examen indépendant des activités de la GRC relatives à la sécurité nationale, mais il est aussi proposé dans ce rapport que les examens indépendants et les enquêtes sur les plaintes soient étendus aux activités relatives à la sécurité nationale de l'Agence des services frontaliers du Canada, du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, du ministère des Transports, du Centre d'analyse des opérations et déclarations financières et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Le juge O'Connor a conclu que le CSARS était l'organisme tout désigné pour examiner les activités relatives à la sécurité nationale des quatre derniers organismes.

It is now up to the government to respond to Mr. Justice O'Connor's recommendations. SIRC has stated that it would be ready to assume an expanded role, subject to a full assessment of the mandate, workload and resource implications.

The committee is also anxious to learn more about the government's proposal to establish a committee of parliamentarians on national security. Although the Minister of Public Safety has stated that his government intends to pursue this initiative, it remains unclear what the new committee's mandate and powers would be. SIRC, therefore, has questions about its relationship with the proposed committee and, in particular, concerns about its continuing independence and effectiveness, and the potential for overlap and duplication.

In addition, SIRC's members have concerns about how they would respond to parliamentary requests for classified information, as these could conflict with their oaths of secrecy and certain provisions of the CSIS Act.

Another subject which SIRC is following with interest, and of course so is this committee, is the government's intention to expand CSIS' role in foreign intelligence gathering, which is currently restricted to collection only within Canada. The expansion would see collection abroad. Such an expansion of CSIS' role will have implications for SIRC as it will introduce an entirely new type of activity for SIRC to monitor.

As are you no doubt aware, in May 2006 the government appointed Mr. Justice Major to lead an independent judicial inquiry into certain aspects of the 1985 Air India bombing. Seven months later, in response to the findings of the O'Connor commission, the government announced a second internal inquiry under former Supreme Court Justice Frank Iacobucci to examine allegations made by three Canadian citizens that information provided by Canadian officials resulted in their detention and torture abroad. Both inquiries have the potential to affect SIRC's work in two distinct ways.

First, the internal resources allocated by CSIS to respond to these inquiries are the same resources used by SIRC, and so the inquiries could have an adverse effect on CSIS' capacity to respond in a timely fashion to SIRC's requirements for information. Second, if SIRC were officially contacted by either inquiry — as did happen with the O'Connor commission — it would unhesitatingly offer its full cooperation. However, depending on the workload and owing to SIRC's small size, this could have an impact on our capacity to deliver our own programs.

Finally, I should add that SIRC's complaints program could be significantly affected by what is envisaged in Mr. Justice O'Connor's policy review. For example, if "review" were to include recourse mechanism for Canadians identified on Transport Canada's no-fly or passenger protect list, this would have huge implications for the volume of complaints that SIRC

Il appartient maintenant au gouvernement de donner suite aux recommandations du juge O'Connor. Le CSARS s'est dit prêt à assumer un rôle élargi, sous réserve d'une évaluation complète des implications quant à la charge de travail et aux ressources.

Par ailleurs, le CSARS a hâte d'en savoir davantage sur la proposition du gouvernement visant à créer un comité de parlementaires sur la sécurité nationale. Bien que le ministre de la Sécurité publique ait déclaré que le gouvernement n'avait pas l'intention d'abandonner cette idée, on ne sait toujours pas ce que seraient exactement le mandat et les pouvoirs de ce nouveau comité. Le CSARS s'interroge donc sur les rapports qu'il entretiendrait avec ce comité. Il se demande notamment comment il pourrait préserver son indépendance et son efficacité et il craint les chevauchements et les doubles emplois.

De plus, les membres du CSARS se demandent comment ils pourraient répondre aux demandes de renseignements secrets ou confidentiels des parlementaires sans violer leur serment de confidentialité et certaines dispositions de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité.

Tout comme votre comité, bien entendu, le CSARS s'intéresse par ailleurs vivement à l'intention du gouvernement d'étendre le rôle du SCRS, qui recueille actuellement des renseignements uniquement au Canada. Le SCRS recueillerait désormais des renseignements à l'étranger également. Une telle extension du rôle du SCRS aura des conséquences pour le CSARS, puisqu'il devra exercer sa surveillance sur un type d'activités entièrement nouveau.

Comme vous le savez sans doute, en mai 2006, le gouvernement a confié au juge Major la conduite d'une enquête judiciaire indépendante sur certains aspects de l'attentat contre un vol d'Air India en 1985. Sept mois plus tard, pour donner suite aux constatations de la Commission O'Connor, le gouvernement a annoncé une deuxième enquête, sous la direction de l'ancien juge de la Cour suprême Frank Iacobucci. Cette enquête vise à examiner les allégations de trois citoyens canadiens, qui affirment avoir été détenus et torturés à l'étranger en raison d'informations fournies par des responsables canadiens. Ces deux enquêtes pourraient avoir deux conséquences distinctes sur le travail du CSARS.

Premièrement, le personnel du SCRS chargé de répondre aux demandes de ces deux commissions est le même personnel auquel s'adresse le CSARS, qui pourrait donc avoir de la difficulté à obtenir dans les meilleurs délais l'information qu'il demande au SCRS. Deuxièmement, si les commissions faisaient appel au CSARS, celui-ci leur offrirait son entière collaboration. Cependant, la charge de travail additionnelle qu'entraînerait cette collaboration pourrait réduire la capacité du CSARS de s'occuper de ses propres programmes, compte tenu de sa petite taille.

Enfin, j'aimerais ajouter que les propositions du juge O'Connor à la suite de son examen des politiques pourraient nuire considérablement au programme de traitement des plaintes du CSARS. Par exemple, s'il fallait que les examens que doit effectuer le CSARS comprennent dorénavant la liste d'interdiction de vol du Programme de protection des passagers,



currently handles. Furthermore, if SIRC were asked to investigate complaints against the other agencies identified, we would need to acquire in-depth knowledge and expertise concerning the national security activities and governing legislation of Citizenship and Immigration, Transport, the Financial Transactions and Reports Analysis Centre and Foreign Affairs and International Trade.

I will conclude by saying that for over twenty-three years, SIRC has striven to approach its work in an objective, fair and balanced way. The state has a clear obligation to protect its citizens from harm and to counter threats to public safety and security, the most significant today being terrorism. However, at the same time, we must uphold the principles of accountability, fairness and absolute adherence to the rule of law. I will admit that this task has become more challenging since 9/11, as allegations of human rights abuses in the name of fighting terrorism have surfaced in many countries. Canada has not been immune to such controversy. The case of Maher Arar, which SIRC reviewed before the government appointed a separate commission of inquiry, serves as a case in point.

The committee and SIRC staff take great pride in the fact that Canada's accountability mechanisms have helped to make CSIS a more professional organization. This objective has become even more important since 9/11, as we strive to preserve our free and open society while defending ourselves against threats to our society.

I thank you for your attention and look forward to answering any questions that you may have.

**The Chairman:** Thank you very much. Senator Moore?

**Senator Moore:** Thank you, and I thank everyone for being here. I have a general question here. Given that CSIS is only one part of Canada's security intelligence community, is it possible for you to have a full and complete picture of what is happening without having access to information held by other departments and agencies? Maybe that is what Mr. Justice O'Connor was thinking of. How do you know that you have everything you should have before you when you are reviewing the activities?

**Ms. Pollak:** The short answer is: We cannot have a full and complete picture of the entire regime of security and intelligence activities and organizations across the board. What we do have access to, by virtue of our unfettered access to all CSIS information, is any information that is shared with the service by its partner agencies in its investigative activities. No, we cannot follow the ball over the fence and look inside, for example, the RCMP or Canada Border Services Agency. That is not within our mandate.

la capacité de traitement des plaintes du CSARS se trouverait énormément réduite. De plus, s'il fallait qu'on demande au CSARS de s'occuper d'enquêter sur les plaintes contre les autres organismes dont il est question, nous serions obligés d'acquérir des connaissances et une expertise approfondies sur les activités relatives à la sécurité nationale du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, du ministère des Transports, du Centre d'analyse des opérations et déclarations financières et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ainsi que sur la législation régissant ces organismes.

Je conclus en disant que, pendant plus de vingt-trois ans, le CSARS s'est employé à envisager son travail de manière objective, équitable et équilibré. L'État a nettement l'obligation de protéger les citoyens contre les préjudices et de lutter contre les dangers qui menacent la sécurité publique, dont le plus important est aujourd'hui le terrorisme. Toutefois, nous devons parallèlement faire respecter les principes de la responsabilité, de l'équité et de la primauté du droit. J'admets que cette tâche est plus difficile depuis le 11 septembre 2001, puisqu'on entend, en provenance de nombreux pays, des allégations de violations des droits de la personne commises au nom de la lutte contre le terrorisme. Le Canada n'a pas été éclaboussé par la controverse. Le cas de Maher Arar, que le CSARS a examiné avant que le gouvernement nomme une commission d'enquête spécialement chargée de ce cas, est un bon exemple à cet égard.

Les membres et le personnel du CSARS sont très fiers de constater que les mécanismes mis en œuvre au Canada pour obliger le SCRS à rendre des comptes lui ont permis d'œuvrer avec davantage de professionnalisme. L'objectif visé avec ces mécanismes est encore plus important depuis le 11 septembre 2001, alors que nous nous efforçons de préserver la liberté et la tolérance tout en protégeant la société dans laquelle nous vivons contre les dangers qui la menacent.

Je vous remercie pour votre attention et je serai heureuse de répondre à vos questions.

**Le président :** Merci beaucoup. Sénateur Moore?

**Le sénateur Moore :** Merci à vous et à toutes les personnes présentes. J'ai une question d'ordre général à poser. Puisque le SCRS ne représente qu'une partie du monde canadien du renseignement de sécurité, est-il possible pour vous de vous faire une bonne idée de ce qui s'y passe sans avoir accès à l'information détenue par d'autres organismes fédéraux? C'est peut-être ce que le juge O'Connor avait en tête. Comment pouvez-vous être certaine d'avoir devant vous tous les éléments pertinents lorsque vous examinez les activités dans ce domaine?

**Mme Pollak :** Pour répondre rapidement à votre question, je vous dirais que nous ne sommes tout simplement pas en mesure de nous faire une idée complète de l'ensemble des activités et des organismes du domaine de la sécurité et du renseignement. Nous avons un accès libre à la totalité de l'information détenue par le SCRS, y compris celle qui peut lui être transmise par ses partenaires au cours de ses enquêtes. Mais, il nous est impossible de chercher à en savoir davantage en consultant, par exemple, les dossiers de la GRC ou de l'Agence des services frontaliers du Canada. Nous n'en avons pas le mandat.

**Senator Moore:** But for any information that has come to CSIS from any of those other agencies, you are privy to all of that information?

**Ms. Pollak:** Yes.

**Senator Moore:** Toward the end of your remarks, you mentioned something that I was thinking about earlier today. We were told by a witness earlier today, and I did not realize this, that the so-called no-fly list is administered by Transport Canada and not by one of our security agencies.

You do not have access to Transport Canada information?

**Ms. Pollak:** No, we do not. Let me pose a scenario to you, though. This subject was being discussed on the radio this morning. An official from the Transport Canada department has been explaining that much of the information that they would use in compiling the list would come from CSIS or the RCMP, or both, as well as partners, meaning foreign governments. To the extent that CSIS information was used in compiling the list and an individual believed that they were on the list because of CSIS' role in this exercise, then they could make a complaint to us. We would only be able to examine what CSIS' input or contribution had been.

**Senator Moore:** Do you have the review of all the information pertaining to how a name got on such a list, and do you have any role in the oversight of a delisting of a name? Who is in charge of that?

**Ms. Pollak:** None of this has been spelled out.

**Senator Moore:** Is not today the day the list is effective?

**Ms. Pollak:** Yes.

**Senator Moore:** None of it has been spelled out?

**Ms. Pollak:** Not that we are aware of. It is Transport Canada's responsibility, and I believe it is an administrative process.

**Senator Moore:** What do you mean by that?

**Ms. Pollak:** I have not seen anything in the CSIS Act referring to this type of document, so it is not linked directly to the statute of which we are part.

**The Chairman:** Except that they have said they will be depending upon information that comes from CSIS.

**Ms. Pollak:** Yes.

**The Chairman:** If they are relying on that, it does not need to be in the CSIS Act, does it?

**Ms. Pollak:** No. I am saying the CSIS Act has not identified SIRC or any other body as a body to examine these things or to delist individuals. I am not sure how it would work.

**Le sénateur Moore :** Mais vous pouvez consulter toute l'information qui est parvenue au SCRS, en provenance de l'un de ces organismes, n'est-ce pas?

**Mme Pollak :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Vers la fin de votre allocution, vous avez mentionné un fait auquel je réfléchissais tout à l'heure. Un autre témoin nous a dit aujourd'hui que la prétendue liste d'interdiction de vol est administrée par Transports Canada, et non par l'un des quatre organismes canadiens du domaine de la sécurité, ce que j'ignorais.

Vous n'avez pas accès à l'information détenue par Transports Canada?

**Mme Pollak :** Non. Permettez-moi toutefois de vous donner un exemple. Le sujet était discuté à la radio ce matin. Selon un fonctionnaire de Transports Canada, la plus grande partie de l'information utilisée pour préparer la liste viendrait du SCRS, de la GRC ou des deux. Elle pourrait aussi venir d'autres États. Or, si un jour, une personne croit qu'elle se trouve dans la liste à cause de l'information fournie par le SCRS, elle pourra porter plainte en s'adressant à nous. Nous pourrions toutefois examiner uniquement l'information fournie par le SCRS.

**Le sénateur Moore :** Avez-vous le mandat d'examiner toute l'information pouvant expliquer qu'un nom se retrouve dans la liste? Devrez-vous exercer une surveillance lorsqu'il s'agira d'enlever un nom de la liste? Qui est chargé de cela?

**Mme Pollak :** Rien n'a encore été précisé à cet égard.

**Le sénateur Moore :** La liste n'entre-t-elle pas en vigueur aujourd'hui même?

**Mme Pollak :** Oui.

**Le sénateur Moore :** Rien n'a encore été précisé à cet égard?

**Mme Pollak :** Nous n'avons reçu aucune information à ce sujet. C'est la responsabilité de Transports Canada, et je crois qu'il s'agit d'un processus administratif.

**Le sénateur Moore :** Qu'entendez-vous par là?

**Mme Pollak :** Je n'ai rien vu dans la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité qui traite d'un document de ce type, alors il n'y a pas de lien entre cette liste et la loi qui nous régit.

**Le président :** Sauf lorsqu'on dit qu'on préparera la liste à partir de renseignements venant du SCRS.

**Mme Pollak :** Oui.

**Le président :** Pour pouvoir utiliser des renseignements fournis par le SCRS, il n'est pas nécessaire que ce soit prévu dans la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, n'est-ce pas?

**Mme Pollak :** Non. La Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité ne dit pas que le CSARS ou un autre organisme doit examiner ces renseignements ou voir à ce qu'on retire des personnes de la liste. Je ne sais pas exactement comment on pourrait procéder.



**The Chairman:** Are you feeling confident in the system, Senator Moore?

**Senator Moore:** Given the fact that today is the first day, maybe Department of Transport has made some type of public pronouncement so that people know. Canadians should know how a name gets on a list and how a name gets off a list.

You have mentioned that, since its creation, SIRC has completed 168 reviews containing 383 recommendations. Later, you said that CSIS has implemented the majority of those recommendations. Of the 383, what is the majority: Half plus one or is it much more?

**Ms. Pollak:** It is closer to two-thirds, to 70 per cent; in that range.

**Senator Moore:** You said the recommendations that they do not implement are nonbinding. Does CSIS come back to you and say, "Look, Madam Director, we have looked at this." Is there any further discussion, or do they just do not do it?

**Ms. Pollak:** We have a rolling check-off system with them regarding our recommendations. On an annual basis, we go back with the recommendations we have made in the previous year and we say, "What have you done or not done in respect of this recommendation?" We get a written response, and usually such responses are quite lengthy. If they do not agree, they explain why. It can be something along the lines of, "We believe that the systems we have in place or the policies we already have do address the issue. We do not feel the need to introduce new mechanisms." The explanation tends to be fairly complete. Sometimes we simply agree to disagree.

**Senator Moore:** What happens then? Your organization is there to provide the oversight. You have looked at all kinds of situations so I expect you would have a pretty good feeling as to what is right and wrong and what could be improved.

**Ms. Pollak:** In the overall scheme of things, we would say we are reasonably well satisfied with the level of take-up of our recommendations. Even if they do not fully implement a recommendation, quite regularly they will partially implement a recommendation. It goes to the question of who, at the end of the day, is responsible for actually managing CSIS. It is the director. The director has to explain, in my view, to the minister why a recommendation may or may not have been implemented.

**Senator Moore:** When you were discussing the comments of Mr. Justice O'Connor with respect to reviews of other agencies, you said "owing to SIRC's small size." How many people are on your staff?

**Ms. Pollak:** We have a complement of 21.

**Le président :** Le système vous inspire-t-il confiance, Sénateur Moore?

**Le sénateur Moore :** Comme c'est la première journée aujourd'hui, le ministère des Transports a peut-être fait une annonce pour mettre le public au courant. Les Canadiens devraient savoir comment un nom peut se retrouver dans la liste et comment on peut l'en retirer.

Vous avez mentionné que, depuis la création du CSARS, celui-ci a réalisé 168 examens, qui contenaient 383 recommandations. Par la suite, vous avez dit que le SCRS avait appliqué la majorité de ces recommandations. Sur les 383 recommandations, à quoi correspond la majorité dont vous parlez? S'agit-il de la moitié plus une ou de bien davantage?

**Mme Pollak :** Ce serait plutôt environ les deux tiers ou 70 p. 100.

**Le sénateur Moore :** Vous avez dit que les recommandations n'étaient pas exécutoires, ce qui fait que le SCRS n'est pas obligé de les appliquer. Quand le SCRS ne veut pas appliquer une recommandation, vous mettez simplement devant le fait accompli ou en discute-t-il avec vous?

**Mme Pollak :** Nous avons un système de contrôle cyclique concernant l'application de nos recommandations. Chaque année, nous demandons au SCRS de nous dire ce qu'il a fait ou n'a pas fait pour donner suite aux recommandations faites l'année précédente. Le SCRS nous répond par écrit, et la réponse est habituellement plutôt détaillée. Lorsqu'il ne souscrit pas à une recommandation, il justifie son point de vue. Il nous dit par exemple que, selon lui, les systèmes dont il se sert et les politiques dont il s'est déjà doté suffisent pour résoudre le problème. Il peut être d'avis qu'il n'est pas nécessaire d'établir de nouveaux mécanismes. Les explications sont en général assez complètes. Parfois, nous nous entendons pour dire que nous ne sommes pas d'accord.

**Le sénateur Moore :** Que se passe-t-il par la suite? Votre organisme a le mandat d'exercer la surveillance. Il a eu connaissance d'une grande variété de situations, alors il est sans doute bien placé pour savoir ce qui va bien, ce qui va mal et ce qui pourrait être amélioré.

**Mme Pollak :** Dans l'ensemble, je dirais que nous sommes assez satisfaits du degré de mise en œuvre de nos recommandations. Il arrive assez souvent que le SCRS, sans appliquer pleinement une recommandation, l'applique en partie. Ce qui nous amène à la question de savoir qui est en fin de compte responsable de gérer le SCRS, dans les faits. C'est le directeur. Le directeur doit selon moi expliquer au ministre pourquoi une recommandation a été appliquée ou ne l'a pas été.

**Le sénateur Moore :** Lorsque vous avez parlé de l'idée du juge O'Connor concernant l'examen d'autres organismes, vous avez mentionné la petite taille du CSARS. Combien de personnes compte votre effectif?

**Mme Pollak :** Notre effectif compte 21 personnes.

**Senator Moore:** There are three of you. What are the SIRC officers like? Are they trained in a certain way? You are there to review. Are they lawyers? What is the nature of the officers?

**Ms. Pollak:** We have three lawyers on staff; Marian is number one. We have a paralegal as well to support the quasi-judicial aspect of their work. On the side of reviews, we have eight researchers and one research manager. Tim Farr has been responsible for that side of the program. We have four administrative staff who keep the trains running and the paperwork flowing and accord it the proper protections. That covers it.

As far as professional qualifications go, most of our research people come from backgrounds of having studied international affairs, history, sometimes criminology. Virtually all of them have at least one graduate degree; several of them have doctorates. They are highly educated. We have brought many people in from Martin Rudner's school, the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies. We do train them in-house and they also receive training at CSIS in terms of manipulating the database, learning how to use it and read the documentation that is there, since it is unique.

**Senator Moore:** Are any of your staff former intelligence officers?

**Ms. Pollak:** No, they are not.

**Senator Moore:** Is that by design? Is it because you do not want to have people with old habits, or you want to train your own to be analysts and have a fair but more objective view?

**Ms. Pollak:** In principle, I would not have any difficulty bringing in someone with an intelligence background, as long as it was not from CSIS itself. It would be problematic to bring in a former CSIS officer into SIRC, but there are other agencies involved in this area. There are other possibilities, and I had a career at CSE, which has been helpful to me. Ms. McGrath worked in the legal services shop in CSE as well. Some knowledge of the intelligence world and how the various actors work is useful.

**Senator Moore:** It sets a framework for you to know what to ask. I do not know what you are looking for.

**Ms. Pollak:** The problem with having someone who had worked at CSIS working at SIRC is that we are a reviewing agency looking back, and they might have been involved in something we were examining. It would be unhelpful.

**Senator Zimmer:** I understand that because of its small size in relation to CSIS, SIRC operates on the basis of risk management. Your website indicates that one of the factors that influences the committee's decision about which issues to examine shifts in

**Le sénateur Moore :** Vous êtes trois. Qui sont les autres dirigeants du CSARS? Quelle formation ont-ils? Comme vous devez procéder à des examens, sont-ils des avocats? Qui sont les dirigeants?

**Mme Pollak :** Il y a trois avocats au sein de notre personnel. Marian est l'avocate principale. Nous avons aussi un technicien juridique pour leur venir en aide. En outre, nous avons huit chercheurs, dirigés par un gestionnaire, qui sont affectés aux examens. Tim Farr est responsable des examens. Nous avons quatre employés administratifs qui veillent à ce que la machine tourne rondement et à ce que les documents soient transmis, avec la protection qu'ils nécessitent. Voilà pour l'effectif.

En ce qui concerne les compétences professionnelles, les membres de notre personnel de recherche ont étudié les affaires internationales, l'histoire ou parfois la criminologie. Ils ont pratiquement tous au moins un diplôme d'études supérieures. Plusieurs ont des doctorats. Ils sont très instruits. Nous avons engagé beaucoup de gens qui sont passés par l'école de Martin Rudner, le Canadian Centre of Intelligence and Security Studies. Nous leur donnons une formation en cours d'emploi, et le SCRS leur montre comment se servir de la base de données, qui est unique en son genre, pour qu'ils puissent consulter la documentation qui s'y trouve.

**Le sénateur Moore :** Y a-t-il au sein de votre personnel d'anciens agents du renseignement?

**Mme Pollak :** Non.

**Le sénateur Moore :** Est-ce voulu ainsi? Est-ce parce que vous ne souhaitez pas que se trouvent dans vos rangs des gens ayant de mauvaises habitudes? Préférez-vous former vous-mêmes vos analystes de manière à ce qu'ils aient une vision équitable et plus objective des choses?

**Mme Pollak :** En principe, je n'aurais aucune objection à engager une personne ayant travaillé dans le renseignement, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un ancien du SCRS lui-même. Il serait problématique pour le CSARS d'intégrer dans ses rangs un ancien agent du SCRS, mais il y a d'autres organismes de renseignement. Ainsi, j'ai fait carrière au Centre de la sécurité des télécommunications, et j'en ai tiré une expérience utile. Mme McGrath a travaillé, elle aussi, au Centre de la sécurité des télécommunications. Elle a fait partie de son personnel juridique. Il est utile d'avoir une certaine connaissance du milieu du renseignement et du travail de ses acteurs.

**Le sénateur Moore :** Vous avez ainsi une bonne idée de ce que vous devez demander. Je ne sais pas ce que vous cherchez.

**Mme Pollak :** Si nous comptons au sein de l'effectif du CSARS une personne ayant travaillé pour le SCRS, cette présence poserait problème parce que nos examens sont rétrospectifs. La personne pourrait avoir été impliquée dans une affaire soumise à un examen de notre part. Ce serait un obstacle.

**Le sénateur Zimmer :** D'après ce que je vois, compte tenu de sa petite taille par rapport au SCRS, le CSARS doit faire des choix selon les risques. Dans votre site web, vous indiquez que l'un des facteurs qui déterminent si vous allez examiner une affaire plutôt



relation to the nature of the threat environment. Given its role in reviewing the operation of CSIS, in reporting to Parliament SIRC would maintain a certain healthy distance from CSIS.

Based on that, I would like to know how SIRC keeps itself apprised of changes in the threat environment while, at the same time, trying to keep that same distance. There is a bit of a conflict there.

**Ms. Pollak:** First, there is a lot of open-source information about the external threat environment. I would like to think, and I do believe that our staff are, on a daily basis, reading a great deal of reporting from respected international newspapers and journals so that they are well informed of what is happening in the world.

We are also in receipt of the PCO threat assessments and other intelligence assessments that come out of that shop. We do get an integrated view of the threat environment from that source. We are in receipt of the *Jane's Intelligence Digest* and brief. These are all sources of information that are not specifically CSIS documents or CSIS' own products. However, we do read CSIS' threat assessments as well on a constant basis. Taken together, that allows us to have a fairly broad perspective on what is happening. Of course, world events are such that really you cannot get away from it.

**Senator Zimmer:** Is there any other consideration for expanding SIRC's mandate from reviewing past operations of CSIS to also provide oversight of current CSIS activities?

**Ms. Pollak:** None that I am aware of. I am fairly certain that that would be a significant change. I do not think you can have both together. It is either oversight or review. Review has allowed us to come at our work with clean hands, so to speak. We are not implicated in any of the policy or operational decisions which are taken with the service vis-à-vis their ongoing investigations, so we can assess their propriety and compliance with the law without feeling that we have been implicated in any of the decisions leading up to how those things were conducted.

**Senator Zimmer:** In light of the sensitive nature of many CSIS operations, do you consider oversight a viable option for your or any other organization?

**Ms. Pollak:** It would be much closer to the American system. Governments can choose to do it in any way they wish. I suppose, but review provides you with a clearer perspective, perhaps. It is less politically charged. We are very independent because we are a review body and not involved in directing the service in any way. My own view is that it works.

qu'une autre est l'évolution des dangers présents. Compte tenu du rôle que lui confie le Parlement et qui consiste à examiner les activités du SCRS, le CSARS ne fait que garder sagement ses distances par rapport au SCRS.

Ainsi, j'aimerais savoir comment le CSARS se tient au courant de l'évolution des dangers tout en maintenant la distance voulue, ce qui semble quelque peu contradictoire.

**Mme Pollak :** Premièrement, il existe beaucoup d'information librement accessible concernant l'existence de dangers externes. Je sais que, chaque jour, notre personnel lit beaucoup d'articles publiés dans des journaux et d'autres périodiques réputés sur la scène internationale et qu'il se tient ainsi bien au courant de ce qui se passe dans le monde.

Nous recevons aussi de la part du Bureau du Conseil privé des évaluations des dangers et d'autres évaluations faites à partir des renseignements obtenus. Cette source d'information nous fournit une bonne vue d'ensemble des dangers existants. Nous recevons par ailleurs le condensé et les dossiers du *Jane's Intelligence Digest*. Toute cette information ne provient pas du SCRS. Cependant, nous lisons aussi régulièrement les évaluations des dangers faites par le SCRS. Compte tenu de l'ensemble de l'information que nous consultons, nous avons une vue assez complète de ce qui se passe. Évidemment, les événements qui se produisent dans le monde finissent toujours par nous rattraper.

**Le sénateur Zimmer :** Envisage-t-on d'étendre le mandat du CSARS pour qu'il ne se limite pas aux examens rétrospectifs, mais qu'il comprenne aussi la surveillance des activités courantes du SCRS?

**Mme Pollak :** Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel. Je considère qu'il s'agirait d'un changement important. Je ne pense pas que nous pourrions faire les deux en même temps. Nous ferions ou bien de la surveillance, ou bien des examens. Étant donné que nous nous consacrons à des examens, notre travail ne nous oblige pas à nous salir les mains, pour ainsi dire. Nous ne sommes pas impliqués dans les décisions stratégiques ou opérationnelles du SCRS relativement à ses enquêtes en cours. Par conséquent, nous pouvons évaluer la justesse et la conformité à la loi des décisions prises sur la conduite des enquêtes en sachant que nous n'avons rien eu à voir dans ces décisions.

**Le sénateur Zimmer :** Compte tenu de la nature délicate de nombreuses activités du SCRS, pensez-vous qu'il serait possible de le soumettre à une surveillance de la part de votre organisme ou d'un autre organisme?

**Mme Pollak :** On aurait alors un système qui ressemblerait bien davantage au système américain. Les gouvernements sont libres de choisir le système qu'ils veulent, je suppose, mais le recours à des examens permet peut-être d'avoir une perspective plus nette. Il y a moins de risques sur le plan politique. Nous jouissons d'une grande indépendance, car nous sommes un organisme d'examen qui ne participe aucunement à la prise des décisions au sein du SCRS. Selon moi, c'est une approche qui fonctionne bien.

**The Chairman:** Ms. Pollak, you have not talked to us about the members of the committee itself. You have talked about the background of your staff. How often does the committee meet?

**Ms. Pollak:** The committee has regularly scheduled meetings nine times a year, nine months of each year.

**The Chairman:** For how many hours, roughly?

**Ms. Pollak:** I would say six or seven hours.

**The Chairman:** It is a day?

**Ms. Pollak:** It is a day. They usually come in the day before, so they can do some reading prior to the meeting starting. As you can appreciate, the nature of the work is such that we cannot mail all this stuff out to them ahead of time.

**The Chairman:** What sort of training would they receive?

**Ms. Pollak:** I would not describe it as training. They have a lot of contact with us, the senior executive in the body itself, but they do not have formal training in the field of intelligence.

**The Chairman:** Do they just apply a smell test to what you have to say? There is a language that the intelligence community has and uses that probably requires a glossary, or at least someone who is willing to explain things to them.

**Ms. Pollak:** Maybe I should tell the members of this committee who the members of our committee are. The Honourable Gary Filmon is the chair. In descending order of longevity we have Ray Speaker, a former Reform Party MP and provincial cabinet minister from the Province of Alberta; the Honourable Baljit S. Chadha, a businessman from Montreal; the Honourable Roy Romanow; and the Honourable Aldéa Landry, who was deputy premier of the Province of New Brunswick. Taken together, this is a pretty impressive crowd. They are eminent and respected Canadians who represent a cross-section of political, regional and linguistic perspectives, and so forth, in the country.

You are right that there is a certain element of a sniff test, but because they tend to serve at least five years, and sometimes a second term, as is the case with Mr. Speaker, they develop a lot of knowledge about how CSIS works just from reading our stuff and meeting with the director of the service and his senior managers from time to time, which does happen two to three times a year.

**The Chairman:** How long do you think it takes someone to get up to speed? If Senator Zimmer was to be the next appointee after he leaves the Senate, how long would it take him?

**Ms. Pollak:** That is probably not a fair question to ask me because I am not one of them. I would guess about a year, just to see the cycle completed and to see the range of review activities we would complete in a year.

**Le président :** Mme Pollak, vous ne nous avez pas parlé des membres du comité lui-même. Vous avez parlé de la formation de votre personnel. À quelle fréquence les réunions du comité ont-elles lieu?

**Mme Pollak :** Les réunions du comité ont lieu régulièrement, neuf fois par année, c'est-à-dire neuf mois de l'année.

**Le président :** Combien d'heures environ dure chaque réunion?

**Mme Pollak :** Je dirais six ou sept heures.

**Le président :** Une journée complète?

**Mme Pollak :** Une journée complète. Les membres arrivent habituellement la veille pour pouvoir faire un peu de lecture avant le début de la réunion. Comme vous le pouvez le comprendre, compte tenu de la nature du travail, nous ne pouvons pas leur poster l'information à l'avance.

**Le président :** Quelle sorte de formation reçoivent-ils?

**Mme Pollak :** Je ne dirais pas que nous leur donnons de la formation. Ils communiquent beaucoup avec nous, les cadres supérieurs, mais ils ne reçoivent aucune formation particulière dans le domaine du renseignement.

**Le président :** Évaluent-ils simplement à vue de nez ce que vous leur dites? Le milieu du renseignement a son propre jargon. Pour le comprendre, il leur faut ou bien un glossaire, ou bien une personne capable de leur expliquer.

**Mme Pollak :** Je pourrais peut-être vous dire tout d'abord qui sont les membres du comité. C'est l'honorable Gary Filmon qui en est le président, et par ordre d'ancienneté, les membres sont : Ray Speaker, ancien député réformiste et ancien ministre du gouvernement provincial de l'Alberta, l'honorable Baljit S. Chadha, homme d'affaire de Montréal, l'honorable Roy Romanow et finalement, l'honorable Aldéa Landry, autrefois vice-première ministre du gouvernement du Nouveau-Brunswick. Ce sont des personnes éminentes et respectées qui représentent tout un éventail de points de vue aux divers niveaux politique, régional, linguistique et autres au pays.

Vous avez raison de dire que l'expérience pratique compte pour beaucoup. Les membres sont généralement nommés pour cinq ans et leur mandat est parfois renouvelé, comme c'est le cas pour M. Speaker. Ils apprennent donc beaucoup de choses sur le fonctionnement du SCRS grâce à tous ces documents qu'ils doivent lire sur le service et aux rencontres avec le directeur et les hauts gestionnaires auxquelles ils doivent assister deux ou trois fois par année.

**Le président :** D'après vous, combien de temps faut-il à un nouveau membre pour atteindre sa vitesse de croisière? Par exemple, si le sénateur Rimmer devait devenir membre du comité après son départ du Sénat, combien de temps lui faudrait-il pour apprendre ce qu'il doit savoir pour bien faire son travail?

**Mme Pollak :** Je ne suis probablement pas la meilleure personne pour répondre à cette question puisque je ne fais pas partie du comité. Je dirais toutefois que cela prend environ un an pour avoir le temps de vivre tout un cycle et de voir toutes les activités qui se produisent au cours d'une année.



**Senator Zimmer:** When they are chosen, their backgrounds are looked at, and I went to university with Mr. Romanow and I know Mr. Filmon. There are some criteria that the appointers are looking for. Are they looking for a broad range of experience? Is there specific criteria based on the backgrounds of CSIS and SIRC?

**Ms. Pollak:** This question belongs with the PMO or the senior personnel secretary to PCO. I do not know what they look for.

**The Chairman:** From what you are telling us, you have never been consulted as to what you are missing in terms of a skill set on the committee?

**Ms. Pollak:** No. I want to amplify my answer to your query about how often they meet. The committee members are the presiding members in complaints cases. They meet to preside over complaints for several days of every year, depending on the workload they take on. Those nine formal meetings are just meetings of the committee to review the studies and research that has taken place. The complaints process is altogether separate.

**Senator Moore:** If there is a complaint by a citizen in Saskatchewan, do you have the meeting in Saskatchewan?

**Ms. Pollak:** We do go to the cities where the complaints arise.

**Senator Moore:** You do that?

**Ms. Pollak:** Yes.

**The Chairman:** You have described the committee members as eminent people with a good geographic spread. By and large, they are known to the public before they are appointed. You have not, however, described them as having any knowledge about the matter they are overseeing.

**Ms. Pollak:** I was not trying to suggest that they do not have any knowledge, but I would say that their knowledge evolves during their tenure on the committee. They do not necessarily come to the committee with prior expertise in the field of intelligence and security. This may be a good thing because they would come without prejudice about how things ought to be done.

**The Chairman:** You do not give them a one-week primer when they arrive?

**Ms. Pollak:** I usually spend a day or two with new members, talking to them about how things function and the kinds of issues we are dealing with.

**Le sénateur Rimmer :** Lorsqu'on choisit ces membres, on tient compte de leurs antécédents. J'ai moi-même fait mes études universitaires avec M. Romanow et je connais M. Filmon. Les membres du comité de nomination se basent certainement sur certains critères. Les candidats doivent-ils avoir une expérience très variée? Doivent-ils avoir une vaste connaissance du SCRS et du CSARS?

**Mme Pollak :** C'est une question que vous devriez poser au CPO ou aux hauts fonctionnaires du BCP. Je ne connais pas leurs critères.

**Le président :** Si je comprends bien, on ne vous a jamais demandé s'il y avait d'autres compétences que vous souhaitiez voir chez les membres du comité?

**Mme Pollak :** Non. Je voudrais toutefois revenir à la réponse que je vous ai donnée sur le nombre de rencontres auxquelles les membres participent. Les membres de ce comité doivent également présider les audiences sur les plaintes. Ils se rencontrent plusieurs fois par année, selon le nombre de plaintes qui sont présentées. Les neuf rencontres officielles dont j'ai parlé plus tôt ne portent que sur la revue des études et des recherches récentes et elles n'ont rien à voir avec l'évaluation des plaintes qui constitue un processus distinct.

**Le sénateur Moore :** Si une personne de la Saskatchewan dépose une plainte par exemple, la rencontre se fera-t-elle en Saskatchewan?

**Mme Pollak :** Nous nous rendons effectivement dans les villes où les plaintes ont été déposées.

**Le sénateur Moore :** Vous vous rendez sur place?

**Mme Pollak :** Oui.

**Le président :** Vous nous avez dit que les membres du comité étaient des personnes éminentes qui représentaient plusieurs parties du pays. Ce sont généralement des gens qui étaient bien connus avant leur nomination, mais vous ne nous avez pas dit toutefois s'ils avaient quelque connaissance du secteur qu'il sont chargés de surveiller.

**Mme Pollak :** Je ne voulais pas dire qu'ils n'avaient aucune connaissance du milieu, mais il est vrai qu'ils en apprennent beaucoup après leur nomination. Ils ne connaissaient pas nécessairement le domaine du renseignement et de la sécurité avant de devenir membres du comité et c'est d'ailleurs probablement une bonne chose puisqu'ils pourraient autrement avoir des préjugés sur la façon dont les choses devraient être faites.

**Le président :** N'ont-ils pas droit à une semaine d'orientation à leur arrivée?

**Mme Pollak :** Je passe généralement une journée ou deux avec les nouveaux membres pour leur expliquer le fonctionnement du comité et le genre de dossiers dont il est chargé.

**The Chairman:** You were talking earlier with Senator Moore about the difference between oversight and review, and you commented on the oversight process that the Americans have, which differs from most Westminster-type systems. The other members of the Five Eyes all have review systems?

**Ms. Pollak:** Yes.

**The Chairman:** Is that fair?

**Ms. Pollak:** Yes, with varying degrees of ability to probe.

**The Chairman:** Would you have a view on whether someone operating in a congressional system, where they have oversight and control of the purse strings, has more capacity to ensure that they are getting accurate reporting than someone who has no influence over the purse strings and is involved in reviewing after the fact?

**Ms. Pollak:** I can only speak about my experience at SIRC and how it has operated within our own organization. The legislation under which we and the service operates gives us such full and unfettered access, with the minor exception of cabinet papers, that we have no qualms about our ability to get to the bottom of matters. I am not sure that having access to the purse strings would have an influence.

**The Chairman:** What about confirming a director? Would that not provide you some input?

**Ms. Pollak:** Yes, if that were added to our responsibilities.

**The Chairman:** That is not what I asked. I was asking you to compare to the U.S. Senate. An appointment to head a major intelligence agency in the United States requires the advice and consent of the Senate. That seems to me to have some real clout. That is something that SIRC does not have, correct?

**Ms. Pollak:** That is right.

**The Chairman:** I am trying to establish whether you think that the American system provides an opportunity for more candour.

**Ms. Pollak:** That is very hard for me to say.

**The Chairman:** There is some method to our madness. We came back from Washington two weeks ago, where we met with most of the Senate Select Committee on Intelligence and with the chair and the ranking member of that committee. They expressed great frustration at the information they were getting from the intelligence community.

We asked the question that I will now ask you: How do you know you are getting the straight goods? How do you know you are getting candid answers?

**Le président :** Vous avez parlé plus tôt avec le sénateur Moore de la différence entre le processus de surveillance et le processus d'examen, précisant que les Américains appliquaient un processus de surveillance qui diffère de la plupart des systèmes établis selon le type de Westminster. Les autres membres de ce Groupe des cinq, connu sous le nom de « Five Eyes », ont-ils tous des systèmes d'examen différents?

**Mme Pollak :** Oui.

**Le président :** Est-ce équitable?

**Mme Pollak :** Oui, avec des capacités différentes au niveau de la tenue d'enquêtes.

**Le président :** Croyez-vous qu'une personne travaillant dans le cadre d'un système comme celui du Congrès américain, qui permet à la fois une surveillance et un certain contrôle sur les cordons de la bourse, peut se fier davantage à la précision des rapports qu'elle obtient qu'une personne qui n'a aucun contrôle sur les cordons de la bourse et qui se contente d'examiner les choses par après?

**Mme Pollak :** Je ne peux vous parler que de mon expérience au SCRS et de l'influence que ce système a sur notre organisme. La mesure législative qui régit le service ainsi que notre organisme nous donne un accès complet aux renseignements, sauf pour ce qui est des documents du Cabinet, et nous sommes donc bien certains de pouvoir aller au fond des choses. Je ne suis pas certaine que cela changerait quoi que ce soit si nous avions un certain contrôle sur les cordons de la bourse.

**Le président :** Que dire de la possibilité de ratifier le choix du directeur? Cela ne vous donnerait-il pas un mot à dire dans le processus?

**Mme Pollak :** Oui, bien sûr, si cela faisait partie de nos responsabilités.

**Le président :** Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Je voulais établir une comparaison avec le Sénat américain. Aux États-Unis, pour toute nomination à la tête d'un important organisme de renseignement, le Sénat doit être consulté et il doit donner son approbation. Il me semble donc que le Sénat exerce une influence réelle, ce qui n'est pas le cas du CSARS. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** Tout à fait.

**Le président :** Ce que j'aimerais savoir en fait, c'est si vous croyez que le système américain permet une plus grande ouverture.

**Mme Pollak :** Je ne sais pas trop.

**Le président :** Il y a une certaine logique derrière tout cela. Nous sommes rentrés de Washington il y a deux semaines où nous avons rencontré le président et la plupart des membres supérieurs du Senate Select Committee on Intelligence. Ces derniers se sont dits très frustrés des renseignements qu'ils obtenaient du monde du renseignement.

Nous leur avons posé la question que je vous poserai maintenant. Comment savez-vous que vous obtenez les bons renseignements? Comment savez-vous que vous obtenez des réponses franches?



**Ms. Pollak:** I will describe how a research project evolves. We establish the broad outline, what we are inquiring into and why, and then we establish a time frame. Then we launch a very formal, written process which allows us to identify to the service exactly what kinds of documents we are looking for through this inquiry. First, we ask them to provide us with a briefing so that we have some sense of the field of play, but then we will ask them for all of the information related to the targeting decisions that were taken, the sources that were utilized and the scope of the investigation. We have full access to their electronic database, which is known as BRS.

The reason I feel very confident that we get to the bottom of things is that once you start having access to the operational database, as we do, everything is connected. It would be difficult for us to miss anything, and certainly I would say impossible for them to hide anything, even if they were so inclined, which I doubt, because everything is cross-referenced and interjoined.

Therefore, this often leads us in new directions. As we are doing a review, when we write to them, we say "This does not preclude us going further than we have identified in this formal document." Often, in fact, that is what we do because we find things in our preliminary review of their operational information that lead us in new directions.

I do not think it is a plausible scenario, given how we work and given our powers, which are well understood and accepted in CSIS.

**The Chairman:** How does SIRC ensure that the Canadian system does not get politicized and that intelligence is not selected for the political convenience of the government of the day?

**Ms. Pollak:** That is a question relating to the integrity of the director of CSIS. The service is there to provide advice and warnings on potential threats to the security of Canada, not to pick and choose. I believe it is a seminal position, and it must be fulfilled in a very responsible fashion.

**The Chairman:** Your answer, if I heard you correctly, was that it depends on the integrity of the director. What is SIRC's role in ensuring that that does not happen?

**Ms. Pollak:** When we look at the assessments that have been written or the advice that has been provided, we go backwards and make sure that the facts in the operational files support what has been said. If we see this at this end, then we go backwards and look through all of the supporting documentation and information.

**The Chairman:** At the end of the day, will it not be someone's judgment? Someone must interpret the information and come to a conclusion?

**Ms. Pollak:** Yes, you are right. More weight may be given to some matters than to others.

**Mme Pollak :** Je vais vous expliquer comment fonctionne un projet de recherches. Nous établissons d'abord les grandes lignes du sujet de notre étude et des raisons qui la motivent, puis nous préparons un échéancier. Nous rédigeons ensuite un document très officiel qui nous permet de faire savoir au service quels sont les documents que nous voulons obtenir. Nous leur demandons tout d'abord de nous faire un briefing pour nous mettre au courant du dossier en cause, puis nous leur demandons de nous fournir tous les renseignements disponibles sur les décisions qui ont été prises, sur les sources auxquelles on a eu recours et sur la portée de l'enquête. Nous avons un accès illimité à leurs base de données électroniques.

La raison pour laquelle je dis que j'ai confiance de pouvoir aller au fond des choses, c'est que lorsque vous avez accès aux bases de données opérationnelles, comme nous le pouvons, tout est relié. Nous ne pouvons rien manquer et il leur serait difficile de nous cacher quoi que ce soit, même s'ils le voulaient, ce dont je doute d'ailleurs, parce que tout est relié qu'il y a des renvois d'un dossier à l'autre.

Cela nous mène donc souvent dans de nouvelles directions. Lorsque nous faisons un examen, nous précisons dans notre document écrit que nous pouvons aller au-delà de ce que nous avons prévu dans notre document officiel. C'est d'ailleurs souvent ce que nous faisons, parce que nous découvrons dans notre examen préliminaire des choses qui nous mènent dans de nouvelles directions.

Je ne crois donc pas que cela soit plausible, compte tenu de la façon dont nous fonctionnons et des pouvoirs dont nous sommes investis, des pouvoirs que le SCRS comprend et accepte d'ailleurs.

**Le président :** Comment le CSARS peut-il s'assurer que le système canadien n'est pas politisé et que les renseignements transmis ne sont pas triés pour servir les intérêts politiques du gouvernement en poste?

**Mme Pollak :** Cela renvoie à l'intégrité du directeur du SCRS. Le Service doit fournir des conseils et des avertissements sur les menaces possibles à la sécurité du Canada. Il ne peut choisir de transmettre certains renseignements et d'en omettre d'autres. Ce sont des responsabilités très importantes dont le titulaire doit s'acquitter de façon très responsable.

**Le président :** Si je comprends bien, vous nous dites que nous devons nous fier à l'intégrité du directeur. Quel est le rôle du CSARS à cet égard?

**Mme Pollak :** Lorsque nous nous penchons sur les évaluations rédigées et les conseils fournis, nous retournons en arrière pour nous assurer que les faits inscrits dans les fichiers opérationnels appuient les renseignements qui nous ont été donnés. Si des doutes sont soulevés à la fin de nos travaux, nous retournons en arrière et vérifions tous les renseignements et toute la documentation connexe.

**Le président :** Ne peut-on pas dire qu'en fin de compte, c'est une question de jugement. Une personne doit interpréter les renseignements fournis et en venir à une conclusion.

**Mme Pollak :** Vous avez raison. Il arrive qu'on accorde plus de poids à une question qu'à d'autres.

**The Chairman:** What happens if it appeared to be fitting someone's political agenda?

**Ms. Pollak:** We have never seen that.

**The Chairman:** How do you look for that? What would your tests be to spot it?

**Ms. Pollak:** I would have to invent a scenario. Let us imagine that the director had provided an assessment to the Prime Minister saying that this or that was becoming a major threat. If we went back, looked in their files and found that that did not seem terribly credible, then we would question it. That has not happened. That is the only way I can imagine such a thing happening.

**The Chairman:** When you disagree with CSIS, you said earlier in your testimony that you assumed or you knew, I was not sure which, that the director then justified the disagreement to the minister. Do you know that that, in fact, does happen? The director goes through in a systematic way and justifies the disagreements that you may have had, and the minister then deals with them one way or another?

**Ms. Pollak:** No, I do not know that. I am not privy to that. I do not know that the director sits down with the minister and walks through the recommendations.

**The Chairman:** Do you know that the minister is aware of the disagreements?

**Ms. Pollak:** The minister would only be aware of the recommendations. It would be for the minister's department and the staff who work there to decide whether they want to institute a process to track these recommendations with the service on behalf of the minister.

**The Chairman:** Does the committee have the capacity to communicate directly to the minister?

**Ms. Pollak:** We do.

**The Chairman:** When you have a disagreement, does the chair send a letter to the minister that says, "Dear minister, we do not agree with the director on these three items and we want you to be conscious of that"?

**Ms. Pollak:** It is not beyond possibility that it could happen, but in point of fact it has not happened vis-à-vis a recommendation, no.

**The Chairman:** Has it not happened because you are satisfied that the minister is made aware of it in another way?

**Ms. Pollak:** It has not happened because we recognize that we are not going to win every argument and that sometimes we will not agree on our recommendations to the service. We do not insist that they implement everything; we do not have any means to do that. We hold them to account by tracking the implementation, but we have a 70 per cent implementation rate, and if nothing

**Le président :** Que se passe-t-il lorsqu'il pourrait sembler que l'on ait tenté de servir certains intérêts politiques?

**Mme Pollak :** Nous n'avons jamais vu une telle situation.

**Le président :** Comment pouvez-vous vous en assurer? Quels critères appliqueriez-vous pour vérifier si cela pourrait être possible?

**Mme Pollak :** Je dois penser à une situation hypothétique. Imaginons par exemple que le directeur ait transmis au premier ministre une évaluation dans laquelle il affirmait qu'une situation risquait de présenter une menace importante. Nous retournerions en arrière pour vérifier les dossiers, et si nous n'étions pas convaincus de la pertinence de cette affirmation, nous la remettrions en question. Cela n'est jamais arrivé, mais c'est la seule façon dont je pourrais voir les choses.

**Le président :** Vous avez dit plus tôt qu'en cas de désaccord avec le SCRS, vous présumiez, ou vous saviez, je n'ai pas trop bien saisi, que le directeur devait justifier ce désaccord auprès du ministre. Est-ce bien ce qui se produit? Le directeur suit un processus établi pour justifier le désaccord du comité et le ministre prend ensuite des mesures à cet égard?

**Mme Pollak :** Non. Je ne peux affirmer une telle chose. Je ne connais pas la procédure établie dans de tels cas. Je ne suis pas certaine que le directeur doive rencontrer le ministre pour lui expliquer chacune des recommandations.

**Le président :** Êtes-vous certaine que le ministre est mis au courant de ce désaccord?

**Mme Pollak :** Le ministre n'est mis au courant que des recommandations. C'est au ministre et à ses adjoints qu'il incombe de décider s'ils veulent étudier chacune des recommandations avec les employés du ministère.

**Le président :** Les membres du comité peuvent-ils communiquer directement avec le ministre?

**Mme Pollak :** Nous pouvons le faire.

**Le président :** En cas de désaccord, est-ce que le président du comité écrit au ministre en disant : « Cher ministre, nous ne sommes pas d'accord avec le directeur sur les trois points suivants, et nous tenons à vous le faire savoir »?

**Mme Pollak :** Il n'est pas impossible qu'une telle situation puisse se produire, mais ce n'est jamais arrivé pour aucune recommandation.

**Le président :** Si cela n'est jamais arrivé, est-ce parce que votre comité est convaincu que le ministre est mis au courant par d'autres moyens?

**Mme Pollak :** Cela ne s'est jamais produit parce que nous savons bien que nous ne pouvons pas gagner à chaque fois et qu'il arrive qu'il y ait désaccord à propos de nos recommandations. Nous n'avons aucun moyen d'exiger que toutes nos recommandations soient mises en pratique. Nous vérifions si elles le sont et demandons des comptes, mais le taux de mise en



that is extraordinarily important seems to be being ignored, then we are prepared work on that basis and go back from time to time to revisit the questions that remain on the table.

**The Chairman:** Obviously, if you are disagreeing you are not doing it for frivolous reasons. You are disagreeing because you have good cause to disagree and the members of the committee have contemplated the matter, and if they did not think it was important they would not have disagreed.

**Ms. Pollak:** The recommendations do range from fairly small pieces to bigger ones and I believe the committee simply takes on board what they are told by us about what has been implemented and what has not, and then they decide for themselves whether or not they want to pursue anything that is still outstanding.

**The Chairman:** You seem to be describing that you were relying on the discussion between the minister and the director —

**Ms. Pollak:** No, we are relying on the report by the service as to what they have implemented of our recommendations.

**The Chairman:** I did not finish the question, actually.

**Ms. Pollak:** I am sorry.

**The Chairman:** It seems to me you are relying on the discussion between the minister and the director to deal with the differences that exist. If I recall what you said — I do not have the blues here — I thought I heard you say that where there is a difference, the director will be answerable to the minister and that that would satisfy the committee. The committee would at least know that the minister had the director before him and asked, “Well, why are you ignoring SIRC? They are here for a purpose and what is your rationale for not agreeing with them?”

**Ms. Pollak:** I may not have been clear. I am not privy to whether or not the minister and the director meet to review the implementation of our recommendations. I do not know if that process takes place. I do know that our recommendations are all available to the minister's own department. What they do to ensure whether or not the director has implemented them, I do not know.

**Senator Moore:** With regard to the review process, does your staff review a complaint or the ongoing work of CSIS and then present a brief or summary to the committee members when they come in for one of their meetings? Does one person on your staff take a file and see it through? How do you do your review? What is the process internally?

**Tim Farr, Associate Executive Director, Security Intelligence Review Committee:** Every year we prepare an annual research plan which goes to the committee and we will identify a number of topics and subject matters. It could be a particular service investigation or activity that they do.

œuvre est de 70 p. 100, et si rien d'important ne semble avoir été mis de côté, nous sommes prêts à l'accepter et à retourner en arrière de temps en temps pour revoir les questions qui ne sont pas réglées.

**Le président :** J'imagine que lorsque vous exprimez un désaccord, vous le faites pour des raisons importantes, que tous les membres du comité ont eu l'occasion de se pencher sur la question et qu'ils n'auraient pas exprimé un désaccord s'ils ne jugeaient pas que c'est important.

**Mme Pollak :** Certaines de nos recommandations sont moins importantes que d'autres et je crois que le comité ne se penche que sur ce que nous lui soumettons relativement aux mesures qui ont été adoptées ou non. Les membres du comité doivent ensuite décider s'il veulent prendre des mesures à l'égard des recommandations qui n'ont pas encore été mises en pratique.

**Le président :** Vous sembliez dire que vous comptiez sur les discussions entre le ministre et le directeur...

**Mme Pollak :** Non. Nous nous basons sur le rapport préparé par le Service relativement aux recommandations qui ont été mises en œuvre.

**Le président :** Je n'avais pas terminé ma question.

**Mme Pollak :** Je m'excuse.

**Le président :** Vous semblez compter sur les discussions entre le directeur et le ministre pour régler les écarts. Si je me souviens bien de ce que vous avez dit, et je n'ai pas la transcription sous les yeux, il me semble que vous avez souligné qu'en cas de désaccord, le directeur pouvait être appelé à rendre des comptes au ministre et que cela suffisait au comité. Selon vous, les membres du comité savent-ils à tout le moins que le ministre a rencontré le directeur et qu'il lui a demandé pourquoi le Service ne tenait aucun compte du CSARS, précisant que le Comité avait sa raison d'être et qu'il aimerait bien savoir pourquoi il n'était pas d'accord avec les conclusions des membres de ce comité?

**Mme Pollak :** Je ne me suis peut-être pas exprimée très clairement. Je ne sais pas si le ministre et le directeur se rencontrent en personne pour faire le point sur la mise en œuvre de nos recommandations. Je ne sais pas si les choses se font ainsi. Je sais toutefois que le ministère a accès à nos recommandations, mais je ne sais pas quelles sont les mesures qui sont prises pour vérifier si le directeur les a mises en œuvre.

**Le sénateur Moore :** Pour ce qui est du processus d'examen même, est-ce qu'un membre de votre comité étudie un dossier ou le travail courant du SCRS et en présente ensuite un résumé aux autres membres du comité lorsqu'ils se réunissent? Est-ce qu'un de vos membres est chargé d'un dossier au complet? Comment procédez-vous à ces examens? De quelle façon fonctionnez-vous à l'interne?

**Tim Farr, directeur exécutif associé, Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité :** Nous préparons chaque année un plan de recherche que nous soumettons aux membres du comité et dans lequel nous présentons un certain nombre de sujets et de questions. Il pourrait s'agir d'une enquête de service ou d'une activité en particulier qu'ils auraient faite.

**Senator Moore:** Who is "they"?

**Mr. Farr:** The service.

**Senator Moore:** CSIS does this?

**Mr. Farr:** Correct. The committee decides which of those topics or subject matters it would like to undertake. We typically do eight to 10 a year. Once we have a decision on that, as Ms. Pollak was explaining, we prepare a work plan. It is almost like a formal contract with the service. We tell them what we want to look at, what are the types of issues we want to explore and what is the time frame because we are a review agency. We then assign staff to that project. You are talking about an exercise that might take three or four months to complete.

**Senator Moore:** I can see that.

**Mr. Farr:** They literally review thousands of pages of electronic and hard copy documentation, they get briefings from the service face to face, and they pose written questions when they are not sure they understand an issue.

**Senator Moore:** Is there a team assigned to each of these eight to 10 topics, or is one person spearheading the review of that particular topic?

**Mr. Farr:** That is correct. Typically, it is a team of two people. The continuity would remain; they would be on that project for the life of the project.

**Senator Moore:** Then what happens?

**Mr. Farr:** We prepare a draft. The draft is presented to the committee at one of their meetings. The committee may have questions for the researchers and there will be a discussion at the meeting. They may send them back with further questions because they are not satisfied that something was properly explored. Only when they have approved the findings and recommendations will we then send a draft over to the service and ask for them to comment on its factual accuracy. We will review their comments and then finalize it.

**Senator Moore:** Why do you do the last part? You have already looked at all of this and you have the documents.

**Mr. Farr:** It could be something like did we correctly cite the file number in one of the footnotes, or do we have the dates right, and it is simply a check to make sure that we have the best possible product.

**Senator Moore:** Then they come back with a response and you submit your report in final form to the committee. Is that what happens?

**Mr. Farr:** If there was any suggestion to change either a recommendation or a finding, it would go back to the committee. If it is something like my example of an incorrect file number, we

**Le sénateur Moore :** De qui parlez-vous quand vous dites « ils »?

**M. Farr :** Du service.

**Le sénateur Moore :** Le SCRS fait de telles choses?

**M. Farr :** Tout à fait. Les membres du comité décident des sujets ou des questions sur lesquels ils veulent se pencher. Nous faisons en général de huit à dix vérifications par année. Comme Mme Pollak l'a expliqué, une fois que nous nous sommes mis d'accord sur un sujet, nous préparons un plan de travail. C'est un peu comme un contrat officiel conclu avec le service. Nous leur disons ce que nous voulons examiner, quelles sont les questions sur lesquelles nous voulons nous pencher et quel est notre échéancier puisque nous sommes un organisme d'examen. Nous affectons ensuite des personnes à ce projet. C'est un exercice qui peut prendre de trois à quatre mois.

**Le sénateur Moore :** Je vois bien cela.

**M. Farr :** Les responsables examinent littéralement des milliers de pages de documentation, tant sous format électronique que sous format papier. Ils assistent à des réunions de mise au courant et transmettent des questions par écrit lorsqu'il y a quelque chose qu'ils ne sont pas certains de bien comprendre.

**Le sénateur Moore :** Affecte-t-on une équipe à l'étude de ces huit à dix questions, ou une seule personne est-elle chargée de diriger l'étude sur un sujet en particulier?

**M. Farr :** On charge généralement une équipe de deux personnes d'étudier un dossier et de le mener à bien, ce qui assure une certaine continuité.

**Le sénateur Moore :** Que se passe-il ensuite?

**M. Farr :** Nous rédigeons un document provisoire que nous présentons aux membres du comité lors d'une de leurs réunions. Il arrive que les membres du comité aient des questions à poser et que cela donne lieu à une discussion. Ils peuvent également demander des précisions sur d'autres points. Ce n'est que lorsque les membres du comité ont approuvé les diverses constatations et recommandations que nous transmettons un rapport provisoire au Service, lui demandant de nous faire part de ses commentaires. Nous revoyons ensuite leurs commentaires avant de rédiger le document final.

**Le sénateur Moore :** Pourquoi prendre ces dernières mesures? Vous vous êtes déjà penchés sur tout cela et vous avez tous les documents en main.

**M. Farr :** Nous pourrions vouloir nous assurer que nous avons inscrit les bons numéros de dossier dans une note en bas de page par exemple, ou que nous n'avons pas fait erreur sur les dates. Il s'agit tout simplement d'une vérification supplémentaire pour que le document final soit le plus parfait possible.

**Le sénateur Moore :** Une fois que vous avez obtenu leur réponse, vous soumettez ensuite votre rapport au comité. C'est bien cela?

**M. Farr :** Si nous devons apporter des modifications à une recommandation ou à une constatation, nous devons d'abord en référer aux membres du comité. Pour ce qui est des corrections



would make that change ourselves. When the report is finalized, a copy is sent to the director of the service, the inspector general, who is the minister's eyes and ears, and in some cases we do what is called a section 54 report. Those go directly to the Minister of Public Safety.

**Senator Moore:** Who is the inspector general?

**Ms. Pollak:** Eva Plunkett.

**Senator Moore:** Where is this person?

**Ms. Pollak:** She works inside the public safety ministry.

**Senator Banks:** Mr. Farr, what are the criteria that identify the eight to 10 investigations that you will do in a year? They are investigations into what? I know they are into what CSIS did, but what else?

**Mr. Farr:** You were talking earlier about risk management, and SIRC is very small in comparison to the service, so we must pick and choose what we will look at. One of the things we are hoping to do is look at each generic aspect of the service's operations without letting too much time elapse; for example, looking at a counterterrorism operation fairly frequently because that is a priority.

**Senator Banks:** In order to determine what?

**Mr. Farr:** Do you mean the objective of the review?

**Senator Banks:** Yes.

**Mr. Farr:** It is compliance. We hold them up against their operational policies, the CSIS Act, and ministerial direction. It is to ensure that what they have done respects the law.

**Senator Banks:** That is the main thrust of those eight to ten investigations in a year. They are to ensure that nothing was overstepped, and that CSIS operated within its mandate and within the bounds of the law?

**Mr. Farr:** That is accurate.

**Senator Banks:** I have understood that, but I want to make sure that it is true. You have said that SIRC's second objective is to investigate complaints against CSIS, but the first is to conduct reviews into CSIS' operations. Would any of the criteria that you would use to identify an investigation into what CSIS has done be, "We understand that there is this situation happening in Venezuela, and we need to be sure that that has been looked at," or in Leduc, perhaps? In other words, I know you are making sure that nobody broke the law or stepped over their bounds. Are you making sure that the job is being done?

**Ms. Pollak:** Yes, absolutely. I would draw to your attention the fact that, in the year after 9/11, our principal review concerned itself with extremism and CSIS' investigation of that form of

mineures, portant sur un numéro de dossier par exemple, comme je le mentionnais, nous apportons directement les corrections nécessaires. Une fois le rapport terminé, nous en faisons parvenir une copie au directeur du Service, à l'inspectrice générale, qui est l'adjointe principale du ministre, et dans certains cas, nous préparons également ce que nous appelons un rapport aux termes de l'article 54, lequel est transmis directement au directeur de la Sécurité publique.

**Le sénateur Moore :** Qui est l'inspectrice générale?

**Mme Pollak :** Madame Eva Plunkett.

**Le sénateur Moore :** Qui est cette personne?

**Mme Pollak :** Elle relève du ministère de la Sécurité publique.

**Le sénateur Banks :** Monsieur Farr, quels sont les critères qui vous permettent de choisir les huit ou dix enquêtes que vous menez chaque année? Sur quoi portent ces enquêtes? Je sais qu'elles portent en gros sur les travaux du SCRC, mais encore?

**M. Farr :** Vous parliez tout à l'heure de la gestion du risque. Le CSARS est un très petit organisme en comparaison avec le Service et nous devons faire un choix quant aux sujets sur lesquels nous nous penchons. Nous voulons entre autres nous pencher sur chacun des aspects génériques des opérations du service, et ce le plus rapidement possible. Nous nous penchons par exemple assez fréquemment sur les opérations en matière de lutte contre le terrorisme parce qu'elles constituent une priorité.

**Le sénateur Banks :** Que tentez-vous de déterminer?

**M. Farr :** Voulez-vous parler des objectifs de l'examen?

**Le sénateur Banks :** Oui.

**M. Farr :** C'est une question de conformité par rapport aux politiques opérationnelles, à la Loi sur le SCRS et aux directives ministérielles. Nous voulons nous assurer que leurs actes sont conformes aux dispositions de la loi.

**Le sénateur Banks :** C'est donc le principal objectif des huit ou dix enquêtes que vous menez chaque année. Vous voulez vous assurer qu'il n'y a pas eu transgression, que le SCRS a bien respecté son mandat et qu'il s'est conformé aux dispositions de la loi?

**M. Farr :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** J'ai compris cela, mais je tiens à m'assurer que c'est bien vrai. Vous avez dit que le deuxième objectif du CSARS était de faire enquête sur les plaintes déposées contre le SCRS, mais que son premier objectif était de faire enquête sur les opérations du SCRS. Se pourrait-il que vous vous disiez par exemple, dans votre évaluation de la nécessité de mener une enquête sur les activités du SCRS, « Nous comprenons qu'il se passe quelque chose d'important au Venezuela et nous voulons nous assurer que cela n'est pas passé inaperçu », ou à Leduc peut-être. Autrement dit, je sais que vous voyez à ce que personne n'enfreigne la loi ou ne dépasse les bornes, mais vous assurez-vous que le travail est fait?

**Mme Pollak :** Bien sûr. Je vous souligne qu'au cours de l'année qui a suivi les événements du 11 septembre, nous nous sommes tout particulièrement penchés sur la question de l'extrémisme et

extremism. Yes, we certainly do try to ensure that it is a topical kind of investigation that we undertake. We do not just say, "Well, we will do a counter-terrorism or a counter-intelligence investigation." We say, "What are the kinds of terrorist activities that are taking place in the world today, or in Canada in particular, that we believe the service ought to be on top of and that we ought to inform ourselves about?" Then we measure it against the instruments that Mr. Farr has described to you.

**Senator Banks:** Among the things about which SIRC would report is the efficacy of the operations of CSIS as opposed to the question of whether CSIS has done those things within its mandate and within the law?

**Ms. Pollak:** Let us put it this way: If we were to go to CSIS and say that we wanted to do a major study this year on their investigation of something that we knew full well was an issue that they ought to be extremely concerned about, and we found them saying that they had not looked at it, or "We only have two people assigned to look at it," then we would be asking questions about efficacy. In that sense, the answer is yes.

**Senator Banks:** Does that happen?

**Ms. Pollak:** It has not happened, no.

**Senator Banks:** To this point, in the main, SIRC has not examined questions of efficacy. It has, rather, used the criteria that Mr. Farr put out, making sure that what it did was within proper bounds. Is that right?

**Ms. Pollak:** I would say that the question of efficacy would come into play if we were to learn that the service simply was ignoring or incapable of investigating a threat that seemed very real and pertinent, but it just has not happened.

**Senator Banks:** That has not happened?

**Ms. Pollak:** No.

**Senator Banks:** The review is, in the main, of things that CSIS has done as opposed to things that CSIS perhaps ought to have done, and did not?

**Ms. Pollak:** That is right.

**Senator Banks:** You mentioned that there was a prior bill before Parliament to establish parliamentary — I do not know if it was called oversight. Perhaps it was a committee of parliamentarians to look at matters having to do with security intelligence. There is another new bill, a private member's bill from Mr. Derek Lee, who was the chair of the all-party committee of both houses that examined questions of parliamentary oversight of security intelligence at the behest of the government, of which two members of this committee were members. We travelled to Washington, London and Canberra to find out how the system works elsewhere. The chair has referred to that.

des enquêtes menées par le SCRS sur cette forme d'extrémisme. Nous tentons bien sûr de voir à ce que nos enquêtes tiennent compte de l'actualité. Nous ne décidons pas simplement de nous pencher sur le contre-terrorisme ou le contre-espionnage. Nous nous demandons à quel type d'activités terroristes se produisant actuellement dans le monde, ou au Canada en particulier, le Service devrait s'intéresser et quels sont les genres de renseignements que nous devrions tenter d'obtenir. Puis, nous mesurons cela avec les instruments dont M. Farr vous a parlé.

**Le sénateur Banks :** Le CSARS se pencherait donc plutôt sur l'efficacité des opérations du SCRS que sur le niveau de conformité de ses opérations par rapport à son mandat et à la loi?

**Mme Pollak :** Disons que si nous décidions de faire une étude approfondie sur une enquête menée par le SCRS sur un sujet auquel nous savons qu'ils auraient dû accorder une grande importance et qu'ils nous disaient qu'ils ne se sont pas penchés sur la question ou qu'ils n'ont affecté que deux personnes à ce dossier par exemple, nous nous poserions des questions sur leur efficacité. Dans ce sens, la réponse est oui.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que cela se produit parfois?

**Mme Pollak :** Cela n'est jamais arrivé.

**Le sénateur Banks :** Jusqu'à présent, le CSARS ne s'est jamais penché sur des questions d'efficacité. Il a plutôt eu recours aux critères définis par M. Farr et s'est assuré que les activités passées respectaient les limites établies. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** Je dirais que la question de l'efficacité entrerait certainement en ligne de compte si nous apprenions que le Service n'a tout simplement pas prêté attention à une menace qui semblait réelle et pertinente ou qu'il a été incapable de le faire, mais cela n'est jamais arrivé.

**Le sénateur Banks :** Ce n'est jamais arrivé?

**Mme Pollak :** Non.

**Le sénateur Banks :** L'examen se fait donc principalement sur ce que le SCRS a fait, plutôt que sur ce qu'il aurait peut-être dû faire, mais n'a pas fait?

**Mme Pollak :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** Vous avez souligné qu'un projet de loi avait déjà été déposé au Parlement en vue de prévoir une surveillance parlementaire, et je ne sais pas si le terme est bien exact. Il s'agissait peut-être d'un groupe de parlementaires chargés de se pencher sur des questions ayant trait aux renseignements de sécurité. Un nouveau projet de loi d'initiative parlementaire a été déposé récemment par M. Derek Lee, qui a présidé le comité multipartite mixte chargé par le gouvernement de se pencher sur la surveillance par les parlementaires des questions de renseignements de sécurité auquel deux membres de notre comité siégeaient. Nous nous sommes rendus à Washington, Londres et Canberra pour voir comment les choses fonctionnaient là-bas. Le président en a parlé plus tôt.



One question that has come up in determining what the report of that committee recommended to the government was that there should be some kind of parliamentary oversight of security intelligence. This is the only country in which that is not so, of any significance, I think. Is that right?

**Ms. Pollak:** I think most countries have a parliamentary committee.

**Senator Banks:** As well, it probably ought to contain within its purview examinations of things that might involve CSIS, such as questions that had to do with my previous question to you, looking at things that perhaps CSIS ought to have looked at and did not, or ought to have looked at more thoroughly or deeply than it might have done. That would imply, I suppose theoretically, almost a review of SIRC, would it not?

**Ms. Pollak:** In what sense, senator?

**Senator Banks:** It is not proposed to be a committee of Parliament. It is proposed to be a committee of parliamentarians. There is a significant difference. It is not merely a nicety in that respect. If its mandate is to look at and to review questions having to do with security intelligence, would that, do you think, properly involve a review of what SIRC has looked at?

**Ms. Pollak:** It could, if that is what the legislation established.

**Senator Banks:** I guess it is a theoretical question. It does not name the agencies in particular, I do not think, but it talks about security intelligence in the largest sense.

When you said that you have complete, unfettered access to everything except cabinet documents, does that mean that anything that is in a cabinet document that has not otherwise come to your attention is obscured from that unfettered access?

**Ms. Pollak:** Yes, that is what it would mean, unless it had somehow been translated into some other policy paper or operational directive.

**Senator Banks:** That you would otherwise have got.

**Ms. Pollak:** Yes.

**Senator Banks:** If someone was being Machiavellian and wanted to make sure that SIRC did not have access, unfettered or otherwise, to a piece of information, all they would have to do is put it in a cabinet document, and then you would not have access to it at all?

**Ms. Pollak:** That would presuppose that the information did not exist in some other place to which we do have access. It is theoretically possible. If it relates to an investigation by the service, that is hard to imagine.

**Senator Banks:** If you had not found out about it otherwise or previously, and if it were a piece of information that did not appear elsewhere, and if I wanted to make sure that you did not have access to it, I would simply put it in a cabinet document, and then you would not have access to it, right?

**Ms. Pollak:** Yes.

Le comité a entre autres recommandé au gouvernement de prévoir un certain niveau de surveillance parlementaire sur les activités de renseignement en matière de sécurité. Je crois que nous sommes pour ainsi dire le seul pays où cela n'existe pas. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** Je crois que la plupart des pays ont mis sur pied un comité de surveillance parlementaire.

**Le sénateur Banks :** Ce comité devrait peut-être également être chargé de se pencher sur des cas touchant le SCRS, comme ceux dont je vous ai parlé plus tôt par exemple, dans lesquels le SCRS aurait eu avantage à se pencher sur une question en particulier, mais ne l'a pas fait, ou sur des points auxquels il aurait pu accorder une plus grande attention. En théorie, cela correspondrait presque à un examen du CSARS, n'est-ce pas?

**Mme Pollak :** Dans quel sens, sénateur?

**Le sénateur Banks :** On ne parle pas d'un comité du Parlement, mais plutôt d'un comité de parlementaires. Il y a une différence appréciable. Il ne s'agit pas d'un simple détail. Si ce comité avait le mandat de revoir des questions portant sur le renseignement de sécurité, cela pourrait-il impliquer, à votre avis, un examen des questions sur lesquelles le CSARS s'est penché?

**Mme Pollak :** Oui, si c'était ce qui était prévu dans la loi.

**Le sénateur Banks :** Je présume qu'il s'agit là d'une question théorique. Je ne crois pas qu'on parle d'un organisme en particulier, mais plutôt du secteur du renseignement de sécurité dans un sens large.

Vous avez dit que vous aviez un accès complet et illimité à tous les documents, à l'exception des documents du Cabinet. Cela signifie-t-il que tout ce qui se trouve dans un document du Cabinet et qui n'a jamais été porté à votre attention n'est pas soumis à cet accès illimité?

**Mme Pollak :** C'est effectivement ce que cela signifie, à moins que cette question ait été reprise dans un quelconque document de politique générale ou dans une directive opérationnelle.

**Le sénateur Banks :** Auxquels vous auriez eu accès.

**Mme Pollak :** Oui.

**Le sénateur Banks :** Si nous voulions pousser les choses à l'extrême et nous assurer que le CSARS ne peut avoir accès, illimité ou autre, à un renseignement en particulier, il suffirait de l'inclure dans un document du Cabinet pour que vous ne puissiez y avoir accès. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** En présumant que ces renseignements ne se retrouvent dans aucune des autres sources auxquelles nous avons accès. En théorie, c'est possible. Toutefois, si ces renseignements sont liés à une enquête menée par le service, ce serait très difficile.

**Le sénateur Banks :** Si je voulais m'assurer que vous n'aurez pas accès à des renseignements dont vous n'avez jamais été mis au courant par tout autre moyen et qui ne se retrouvent nulle part ailleurs, il suffirait donc que je m'assure de n'en faire mention que dans un document du Cabinet pour que vous n'y ayez pas accès. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** Oui.

**Senator Banks:** I have a final curiosity question, chair. Looking at the membership of SIRC, I would guess that Mr. Chadha was made a Privy Councillor by virtue of being named to SIRC and that the other current four members were already Privy Councillors before being named to SIRC. Am I right?

**Ms. Pollak:** No.

**Senator Moore:** Premiers are not.

**Senator Banks:** They ought to be.

**Senator Moore:** I think colleagues should be also. Catherine Callbeck is not.

**Senator Banks:** One final question: Does the chair of SIRC, to your knowledge, meet as a matter of course, or at all, with either the minister or with the Prime Minister in respect of SIRC's reports?

**Ms. Pollak:** Not to my knowledge, but my knowledge may not be complete.

**Senator Banks:** It is not a novel matter, of course.

**Ms. Pollak:** It is not a standard part of the process, no.

**The Chairman:** The Minister of Public Safety announced that the government had the intention to expand CSIS' role with the collection of foreign intelligence outside of Canada. What impact will that have on your review process?

**Ms. Pollak:** As I said in my introductory comments, it would introduce a very new and potentially quite large, new field of study for us. I would have to assume that there would be legislative amendments to the CSIS Act and that new operating rules would be established for that type of activity. We would have to start examining that activity, if it were to take place, against whatever the standards or the legislation stated were the operational framework for it.

**The Chairman:** When you look at section 16 of the CSIS Act, is there anything there that would lead you to believe that it would be better to have a separate agency doing that kind of work rather than have it done in CSIS?

**Ms. Pollak:** It is really a policy issue that needs to be decided by the government. You have all heard the various discussions about how other countries do these things; I believe there are only two that have both combined in one agency. Traditionally, in places like the U.K. and the United States, which are our primary partners, they have been kept separate; and there are reasons why that has been the case.

I really would not want to say that there is anything in section 16 that leads me to think it should be separated out or kept in, one way or the other. The investigative techniques at play for a domestic security service would often be the same. However, it is really for the government to decide whether it wants to have them all under one roof or not.

**Le sénateur Banks :** J'ai une dernière question à poser, monsieur le président. En ce qui a trait aux membres du CSARS, je présume que M. Chadha est devenu membre du Conseil privé en raison de sa nomination au CSARS et que les quatre autres étaient déjà membres du Conseil privé avant leur nomination. Est-ce exact?

**Mme Pollak :** Non.

**Le sénateur Moore :** Les premiers ministres des provinces n'en sont pas membres.

**Le sénateur Banks :** Ils devraient l'être.

**Le sénateur Moore :** Je crois que nos collègues devraient l'être aussi. Catherine Callbeck ne l'est pas.

**Le sénateur Banks :** Une dernière question. À votre connaissance, le président du CSARS rencontre-t-il systématiquement, ou à l'occasion, le ministre ou le premier ministre pour discuter des rapports du CSARS?

**Mme Pollak :** Pas à ma connaissance, mais il pourrait en être autrement.

**Le sénateur Banks :** Cela n'a rien de nouveau je présume

**Mme Pollak :** Cela ne fait pas partie du processus normal.

**Le président :** Le ministre de la Sécurité publique a fait savoir que le gouvernement avait l'intention d'élargir le rôle du SCRS et de lui confier la responsabilité de recueillir des renseignements à l'extérieur du Canada. Quelles répercussions cela pourrait-il avoir sur votre processus de révision?

**Mme Pollak :** Comme je l'ai dit au début de mon exposé, cela nous fournirait un tout nouveau domaine d'études qui pourrait s'avérer très large. Je présume qu'il faudrait apporter des modifications à la Loi sur le SCRS et que de nouvelles règles devraient être établies pour les activités de ce genre. Il faudrait alors examiner ces activités et voir ce que les normes ou les mesures législatives prévoient comme cadre opérationnel à cet égard.

**Le président :** Pour ce qui est de l'article 16 de la Loi sur le SCRS, y a-t-il quoi que ce soit qui pourrait vous porter à croire qu'il serait préférable de confier ce travail à un service distinct plutôt qu'au SCRS?

**Mme Pollak :** Il s'agit là d'une question de stratégie et la décision revient au gouvernement. Vous avez tous entendu les discussions sur la façon dont cela se passe dans les autres pays. Je crois qu'il n'y a que deux pays où ces responsabilités ont été confiées à un seul service. Dans les pays comme le Royaume-Uni et les États-Unis, qui sont nos principaux partenaires, ces responsabilités sont généralement séparées et ce n'est pas sans raison.

Je ne voudrais toutefois pas laisser entendre qu'il y a quoi que ce soit dans l'article 16 qui puisse porter à croire que ces responsabilités devraient être séparées ou au contraire, qu'elles devraient être combinées. Les techniques d'enquête utilisées par un service chargé de la sécurité intérieure sont souvent les mêmes. Toutefois, c'est au gouvernement de décider s'il préfère regrouper ces responsabilités ou non.



**The Chairman:** Leaving aside section 16, are there any other reasons? Did you highlight, in your last answer, whether there are other reservations you have about one agency or two?

**Ms. Pollak:** Right now, as we have explained, we assess CSIS' compliance with the law. The law includes a lot of things; it is primarily the CSIS Act, but it also includes the Charter, for example. If you are to have human operations overseas, of necessity there will be law-breaking going on. The measure of whether or not these are effective or compliant to whatever standards are established by the government will be quite different from what is happening when you are looking at investigations taking place within Canada and within the framework of the CSIS Act. That would be the issue. You will not have judicial warrants, for example, for activities taking place overseas, which is a very key part of the control that is placed on the service here in Canada. It will not be the case.

**The Chairman:** In many respects, the job would be easier, is that right?

**Ms. Pollak:** Here or there?

**The Chairman:** There.

**Ms. Pollak:** For whom?

**The Chairman:** Presumably, you will see strictures on CSIS against doing certain things. For example, it is conceivable that the government might decide that assassination would not be an appropriate activity for CSIS.

**Ms. Pollak:** Yes.

**The Chairman:** One assumes that. There would be a list, perhaps, of a number of types of activities that the government would choose not to have its foreign intelligence service involved in. They then would be incorporated into what you would be reviewing. Obviously, other things you would review now would not be part of it. Am I seeing it the way you are seeing it?

**Ms. Pollak:** Yes, I think that is a fair representation. The other danger that others have flagged to you is that if people operate in a certain fashion overseas and come back and are reintegrated into a domestic operation, they may have acquired habits or outlooks that will make it more difficult for them to readjust to the strictures that apply to a domestic agency.

**The Chairman:** You have the capacity to determine now whether or not people are complying, do you not?

**Ms. Pollak:** Yes.

**The Chairman:** Therefore, you presumably would still have that capacity; and it would become fairly obvious to you if people's bad habits were slopping over back home.

**Ms. Pollak:** I would have to assume, too, that there might even be more difficulty reporting to the public on what we learn. Our annual report is, of necessity — it is in the law — a very

**Le président :** Outre l'article 16, y a-t-il d'autres facteurs dont il faut tenir compte? Avez-vous soulevé dans votre dernière réponse quelque réserve à l'égard de l'établissement d'un seul ou de deux organismes?

**Mme Pollak :** Pour l'instant, comme nous l'avons précisé, nous tentons de déterminer si le SCRS respecte les dispositions de la loi. Il y a plusieurs mesures législatives en cause. Il y a bien sûr la Loi sur le SCRS, mais il y a aussi la Charte dont il faut tenir compte par exemple. En cas d'opération physique sur le terrain à l'étranger, il est évident qu'il faudra enfreindre certaines lois. La mesure dans laquelle ces opérations sont efficaces ou conformes aux normes établies par le gouvernement ne peut être évaluée de la même façon que pour les enquêtes qui sont menées au Canada dans le cadre de la Loi sur le SCRS. Cela serait un point important. Par exemple, nous n'aurions pas de mandat judiciaire à l'appui des opérations menées à l'étranger, ce qui est un élément essentiel du contrôle exercé sur le service ici au Canada. Ce ne serait pas le cas.

**Le président :** On pourrait donc dire que cela faciliterait le travail, n'est-ce pas?

**Mme Pollak :** Ici ou à l'étranger?

**Le président :** À l'étranger.

**Mme Pollak :** Pour qui?

**Le président :** On pourrait penser à certaines restrictions qui pourraient être imposées au SCRS. Il est permis de croire, par exemple, que le gouvernement pourrait interdire au SCRS de se livrer à des assassinats.

**Mme Pollak :** Effectivement.

**Le président :** On peut certainement le présumer. Il pourrait y avoir une liste, ou à tout le moins un certain nombre d'activités auxquelles le gouvernement pourrait interdire à son service de renseignements étrangers de participer. Ces activités feraient alors partie des éléments que vous devriez vérifier. Il est évident que certains des éléments sur lesquels vous vous penchez maintenant seraient éliminés. Est-ce que je vous comprends bien?

**Mme Pollak :** Je crois que c'est en effet une bonne façon de présenter les choses. Certains ont affirmé également que si nous envoyons des membres travailler à l'étranger sur la base de critères différents de ceux qui s'appliquent ici, ils pourraient avoir du mal à se réhabituer aux structures d'un service de sécurité intérieure après avoir acquis d'autres habitudes ou méthodes de travail à l'étranger.

**Le président :** À l'heure actuelle, vous êtes en mesure d'établir si les membres respectent les normes établies n'est-ce pas?

**Mme Pollak :** Oui.

**Le président :** On pourrait donc penser que vous serez toujours en mesure de le faire, et que dans un tel cas, vous vous en rendriez rapidement compte s'il y avait relâchement dans les habitudes de travail de ces personnes après leur retour au pays.

**Mme Pollak :** Je serais également portée à croire qu'il serait alors plus difficile de faire rapport de nos constatations au public. Il est évident que notre rapport annuel d'activité, et c'est prévu

stripped-down version of what we have examined throughout the course of the year. It is a significant distillation because it has to be a public report. It is questionable, in my mind, how much we could ever say about foreign human operations overseas.

**The Chairman:** Having raised the report, can you describe to the committee the process that you go through to write two separate reports?

**Ms. Pollak:** We complete our cycle of work generally in the month of May. Sometimes it extends into June; by that, I mean the individual studies and all of the complaints investigations that have been completed by June. Then they start to be rewritten as unclassified summaries of the investigations into complaints and the reviews that have been done.

We work with the committee also to assist them in writing a statement at the beginning of each annual report. We also go back to the service with a series of very lengthy and exhaustive questions about their internal workings during the year — any reorganizations that have taken place, et cetera. A lot of statistical detail is outlined in the report as well concerning, for example, warrants. Then we sit down with the committee, both in June and in August, with drafts of the annual report as we project it for the following cycle. That report must be tabled in the Houses of Parliament, I think within 15 sitting days of September 30. It goes to the minister by September 30 and he is the conduit for the tabling. However, the committee does have two full meetings in which it deals with nothing but our annual report — the draft we have prepared.

**The Chairman:** Can you describe the dynamics that go on in preparing the report? Who is the advocate for more disclosure and who is the advocate for more secrecy? How does that work?

**Ms. Pollak:** We try to disclose as much as we can. We are obliged to show the draft of the report to CSIS. It has always been done, and we are required to do it. Usually, they will come back and suggest that a few more things be deleted or revised or shaded so that there is no concern for them about national security. Sometimes we go back and forth on it a few times. I am finding, over the years that I have been with SIRC, that this is less and less of an issue. We are hitting more or less the right note in our initial attempt.

**The Chairman:** Are you saying it is not an adversarial approach?

**Ms. Pollak:** Not particularly, no.

**The Chairman:** Are you suggesting that your and CSIS' seeing things the same way is a good thing?

dans la loi, n'est qu'une version édulcorée des opérations que nous menons au cours d'une année. Nous sommes obligés de simplifier beaucoup puisqu'il s'agit d'un rapport public. Pour ce qui est des opérations menées à l'étranger, je ne sais pas vraiment quels sont les renseignements que nous pourrions rendre publics.

**Le président :** Puisque vous avez parlé du rapport, pouvez-vous nous expliquer le processus qui mène à la rédaction de deux rapports distincts?

**Mme Pollak :** Nous terminons généralement notre cycle de travail en mai. Il arrive parfois que cela déborde sur le mois de juin, c'est-à-dire que le rapport tient compte des études et des enquêtes sur les plaintes terminées en juin. Puis, nous commençons à rédiger des résumés non classifiés sur les enquêtes portant sur les plaintes ainsi que sur les examens qui ont été effectués.

Nous collaborons également avec les membres du comité pour les aider à rédiger une déclaration au début de chacun des rapports annuels. Nous communiquons également avec le Service pour éclaircir une longue liste de points complexes sur les travaux menés au cours de l'année, ce qui tient compte de toute réorganisation qui pourrait avoir eu lieu et autres. On inclut également dans le rapport bon nombre de détails statistiques sur les mandats par exemple. Nous rencontrons par la suite les membres du comité, en juin et en août, pour discuter du rapport annuel provisoire que nous prévoyons déposer pour le prochain cycle. Si je ne m'abuse, le rapport doit être déposé au Parlement dans les 15 premiers jours de séance suivant le 30 septembre. Il doit être transmis au ministre au plus tard le 30 septembre, et c'est lui qui est chargé de le déposer au Parlement. Le comité tient donc deux réunions au cours desquelles le seul sujet à l'étude est le rapport annuel, c'est-à-dire la version provisoire que nous avons préparée.

**Le président :** Pouvez-vous nous décrire le processus à la base de la préparation du rapport? Qui sont ceux qui préconisent une plus grande ouverture et qui sont ceux qui préconisent le secret? Comment cela fonctionne-t-il?

**Mme Pollak :** Nous essayons de divulguer le plus de renseignements possible. Nous devons soumettre notre rapport provisoire au SCRS. Nous l'avons toujours fait et nous avons l'obligation de le faire. En général, le SCRS nous propose certaines modifications, des points à supprimer, à réviser ou à ombrer pour s'assurer qu'il n'y aura pas de problème au niveau de la sécurité nationale. Il arrive que nous devions leur soumettre plusieurs versions. Étant à ce poste depuis plusieurs années, je trouve toutefois que cela se produit de moins en moins souvent. Nous arrivons de plus en plus à trouver le juste équilibre dès notre premier essai.

**Le président :** Si je comprends bien, il ne s'agit pas d'une négociation sans compromis?

**Mme Pollak :** Pas particulièrement, non.

**Le président :** D'après vous, est-ce une bonne chose que le SCRS et vous soyez sur la même longueur d'onde?



**Ms. Pollak:** No. I am suggesting that in our ability to find the right balance between disclosure of national security information and our requirement to inform the public, I think we are hitting the right stride.

**The Chairman:** Should Canadians be uncomfortable when the watchdog and the agency being watched are of the same mind? Should CSIS not always be a little unhappy with you or a lot unhappy with you?

**Ms. Pollak:** You would have to talk to CSIS, but my guess is that they are unhappy with us as a matter of course from time to time.

**The Chairman:** When they say nice things in public, that is just to lull you into a sense of —

**Ms. Pollak:** We are not airing our dirty laundry, I guess. I was really talking about the annual report process. It is not a particularly contentious process in which we engage with the service. I was simply suggesting that I think we are reasonably mature now in our understanding of what we can and cannot say, and we come to a meeting of minds fairly readily. That is not to say that they are always thrilled with the findings and the recommendations in our reviews or in our complaints decisions.

**The Chairman:** How would one ever know?

**Ms. Pollak:** How would you know?

**Marian McGrath, Senior Counsel, Security Intelligence Review Committee:** Mr. Chairman, probably the better illustration of where there is a certain amount of tension comes with the complaints. The complaints are clearly an adversarial process and we act as a quasi-judicial administrative tribunal. One of the members presides over the investigation, as a judge would.

Once we have determined the jurisdiction, we request access to their documents. They are under an obligation to produce those documents to the committee. As we follow this quasi-judicial process, and the committee has all the powers of a Superior Court of record, then we can compel witnesses and have exhibits produced. Clearly, both sides will have an opportunity to present. A member of the public will give evidence in testimony before the committee and CSIS, as the complainant, will respond. The committee will find and recommend based on that evidence. Historically, we have found that complaints against CSIS have been sustained. The process gives confidence to members of the public such that it is balanced and based on principles of procedural fairness that illustrate the tension between the committee and CSIS. The clarity is in the fact that a member of the public has an opportunity to see and participate in the process, and have confidence in the members presiding over the investigation.

The procedure differs from the review process because the process is adversarial. We have access to the same number of documents, except for cabinet confidences, and we have undertakings from counsel for CSIS when we want to have

**Mme Pollak :** Non. Ce que je veux dire, c'est qu'en établissant un juste équilibre entre la nécessité de divulguer des renseignements sur la sécurité nationale et celle d'informer le public, je crois que nous en arrivons à une cadence acceptable.

**Le président :** Les Canadiens devraient-ils être rassurés de voir que le chien de garde et le service qu'il surveille pensent de la même façon? Ne serait-il pas préférable que le SCRS soit toujours un peu mécontent, ou même beaucoup, à votre égard?

**Mme Pollak :** C'est une question que vous devriez poser au SCRS, mais je dirais qu'il leur arrive tout naturellement d'être mécontents de temps à autres.

**Le président :** Lorsqu'ils disent de belles choses sur vous en public, c'est simplement pour vous donner l'impression que...

**Mme Pollak :** Je suppose que nous préférons tous laver notre linge en famille. Je parlais du processus de préparation du rapport annuel. Nous ne nous engageons pas dans un processus très controversé avec le service. Tout ce que je voulais dire, c'est que nous savons suffisamment maintenant ce que nous pouvons et ne pouvons pas dire et que nous arrivons assez rapidement à nous entendre. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont toujours très heureux des constatations et des recommandations qui se trouvent dans nos rapports d'examen ou dans les décisions que nous rendons sur les plaintes.

**Le président :** Comment pourrait-on le savoir?

**Mme Pollak :** Comment le sauriez-vous?

**Marian McGrath, avocate principale, Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité :** Monsieur le président, c'est probablement en examinant les plaintes que nous sommes le mieux en mesure de déterminer où se trouvent les principales tensions. Le mécanisme de règlement des plaintes est un processus accusatoire et nous agissons à titre de tribunal quasi judiciaire. L'un des membres du comité préside la séance, tout comme un juge le ferait.

Une fois notre compétence établie, nous demandons d'avoir accès à leurs documents. Ils ont l'obligation de fournir ces documents au comité. Puisque notre processus est quasi judiciaire et que le comité a tous les pouvoirs d'une juridiction supérieure, nous pouvons donc obliger les témoins à comparaître et ordonner le dépôt de preuves. Il est évident que les deux parties ont l'occasion d'intervenir. Un citoyen peut venir témoigner devant le comité et le SCRS y répond à titre de plaignant. Le comité se base sur les preuves ainsi recueillies pour formuler ses constatations et ses recommandations. Par le passé, les plaintes déposées contre le SCRS ont généralement été accueillies. Ce processus inspire confiance au public puisqu'il assure un certain équilibre et qu'il est basé sur des principes d'équité en matière de procédure qui tiennent compte des tensions entre le comité et le SCRS. Le principe de la clarté est assuré par le fait qu'un membre du public peut participer au processus et juger de la confiance qu'on peut accorder au membre du comité qui préside le processus d'enquête.

Ce processus diffère du processus d'examen en ce sens qu'il est contradictoire. Nous avons accès au même nombre de documents, à l'exception des documents du Cabinet, et nous avons obtenu des engagements de la part des avocats du SCRS à l'égard de la

documents produced. If we do not have documents produced on a timely basis, or for some reason they are not disclosed to the committee, that will be reflected in the report.

There is an impetus on counsel for CSIS to cooperate and to ensure that there is full disclosure, that we, members of the public and parliamentarians, can be satisfied that the committee is doing a diligent job in its investigation. In that way, the public can be assured of confidence in the procedure, in someone with access to classified information having all the classified information and, when secrecy is required, in a disinterested third party having access to determine the issues presented to us.

**The Chairman:** Going back to Senator Banks' comment about cabinet confidences, once the matter is dealt with in a cabinet document does that then subsume other references to it? That is what Senator Banks was trying to get at, not just the specifics of the document. Once the subject matter is in a cabinet document, does that then limit your capacity to address it elsewhere?

**Ms. Pollak:** Not in our experience, no. Information appears in cabinet documents that we know is reflected, more or less in the same form, in other papers also, and we have access to those.

**The Chairman:** How do you know that?

**Ms. Pollak:** I refer here to the terrorist entity listing process. I cannot say with absolute certainty that the reports and the advice that we have seen provided by CSIS absolutely have not been changed in any way before they hit the cabinet table. I would be very surprised if their view of the entity that they are proposing be listed is presented any differently to cabinet ministers than it is presented in the papers leading up to that gateway.

**The Chairman:** You are saying to the committee that you do not have someone from CSIS saying, "I cannot go there because that is dealt with in a cabinet document"?

**Ms. Pollak:** We cannot see the cabinet document but we do see all of the other steps in the process and the final report prepared by CSIS on the individual entity. An element of trust must be present. I have to trust that the director and his staff are not altering the report that we see before it is presented to cabinet ministers. That is all I can say about it because I do not see the cabinet paper.

**The Chairman:** Are there other areas that you cannot verify independently?

**Ms. Pollak:** No, cabinet papers are the only things off-limits to us.

**Senator Moore:** Toward the end of your presentation, Ms. Pollak, you mentioned that since 9/11, allegations of human rights abuses in the name of fighting terrorism have

production de certains documents. Lorsque des documents ne nous sont pas transmis en temps opportun ou qu'ils ne sont pas remis au comité, pour quelque raison que ce soit, nous en faisons mention dans notre rapport.

Les avocats du SCRS ont avantage à collaborer et à voir à ce que tous les renseignements pertinents soient transmis pour que nous, membres du public et parlementaires, puissions être convaincus que le comité fait son travail de la meilleure façon qui soit. Le public peut ainsi avoir confiance en ce processus et savoir qu'une personne ayant accès à des renseignements classifiés a obtenu tous les renseignements nécessaires, et dans les cas où le secret doit être assuré, qu'un tiers neutre a eu accès à ces renseignements pour pouvoir déterminer ce qui devait nous être soumis.

**Le président :** Pour en revenir aux commentaires que le sénateur Banks a faits sur les documents confidentiels du Cabinet, peut-on dire que lorsqu'une question est traitée dans un document du Cabinet, cela signifie qu'on ne peut en faire mention ailleurs? C'est ce que le sénateur Banks voulait établir. Il ne parlait pas seulement des détails de ce document. Une fois qu'une question est soulevée dans un document du Cabinet, est-ce que cela signifie qu'on ne peut en faire mention ailleurs?

**Mme Pollak :** Non, pas à ce que nous sachions. Nous savons qu'il y a des renseignements qui se trouvent dans des documents du Cabinet et qui se retrouvent aussi, plus ou moins sous la même forme, dans d'autres documents auxquels nous avons accès.

**Le président :** Comment le savez-vous?

**Mme Pollak :** Je pense par exemple au processus d'inscription des entités terroristes. Je ne peux vous dire avec une certitude absolue que les rapports et les conseils que nous savons avoir été transmis par le SCRS n'ont pas été modifiés de quelque façon que ce soit avant d'être transmis au Cabinet. Je serais toutefois très étonnée que l'opinion qu'ils ont de l'entité qu'ils veulent faire inscrire sur la liste soit présentée de façon différente aux ministres qu'elle ne l'a été dans les documents préalables.

**Le président :** Vous nous dites qu'il n'y a personne du SCRS qui vient vous dire « Je ne peux toucher à cela parce que cela est inscrit dans un document du Cabinet »?

**Mme Pollak :** Nous ne pouvons consulter les documents du Cabinet, mais nous avons accès à toutes les autres étapes du processus, ainsi qu'au rapport final présenté par le SCRS sur chacune de ces entités. Il doit y avoir un élément de confiance. Je dois pouvoir croire que le directeur et son personnel ne feront rien pour modifier le rapport que nous avons vu avant qu'il soit présenté aux ministres. C'est tout ce que je peux dire à cet égard, parce que je ne vois pas le document du Cabinet.

**Le président :** Y a-t-il d'autres secteurs sur lesquels vous ne pouvez pas vous pencher de façon indépendante?

**Mme Pollak :** Non. Les documents du Cabinet sont les seuls auxquels nous n'avons pas accès.

**Le sénateur Moore :** Vers la fin de votre présentation, Mme Pollak, vous avez souligné que depuis les événements du 11 septembre, il y a eu de nombreuses allégations de violation des



surfaced in many countries. Canada is not immune in the case of Maher Arar, which SIRC reviewed before the government. When you reviewed that case, how long was it before Justice O'Connor was appointed to the inquiry? Was it about one year? I was not on this committee then.

**Ms. Pollak:** In December 2003, SIRC announced its review of the matter vis-à-vis CSIS' involvement. It was limited to that. We started it in October and made it public in December. Then, the government appointed Justice O'Connor in January of 2004. We were several months into the process by that time and we completed our review a few months later in May of 2004. We provided our study in its entirety to the then minister of public safety and said that we would have no difficulty if she, Minister McLellan, were to provide it to the commission of inquiry to assist them in their inquiry.

**Senator Moore:** When you completed your report in May 2004, what were your findings?

**Ms. Pollak:** They were consistent with the findings of Justice O'Connor. We could not look at everything, obviously, but in terms of the degree, the nature and the legitimacy of CSIS' involvement, we came to all of the same conclusions.

**Senator Moore:** You completed your report. Was it made public or did it go only to the minister?

**Ms. Pollak:** No. We summarized it in our annual report the following year. There is always a bit of a lag.

I should clarify that we are also subject to the Access to Information and Privacy Act, ATIP. Anyone who wants access to our reports can request them under access to information legislation. This does happen quite regularly.

**Senator Moore:** When you review a case such as the Maher Arar case, you do not report until the annual report, is that correct?

**Ms. Pollak:** As a rule, no, but if some astute reporter wants to put in an access to information request, they might get it a little faster.

**Senator Moore:** Yes. Otherwise, it is an annual report, which is not large enough to contain everything in the individual reports on this matter.

**Ms. Pollak:** That is right. It has to be an unclassified paper.

**Senator Moore:** Interesting.

**The Chairman:** What relations do you have with other review committees or organizations?

droits de la personne au nom de la lutte au terrorisme dans bon nombre de pays. Le Canada ne fait pas exception avec l'affaire Maher Arar sur laquelle le CSARS s'est penché avant le gouvernement. Combien de temps après votre étude de ce dossier le juge O'Connor a-t-il été nommé pour faire enquête? Était-ce à peu près un an? Je ne faisais pas partie du comité à ce moment-là.

**Mme Pollak :** En décembre 2003, le CSARS a annoncé qu'il faisait enquête sur la participation du SCRS dans cette affaire, c'est tout. Nous avons commencé notre étude en octobre et nous l'avons rendu publique en décembre. Puis, le gouvernement a nommé le juge O'Connor en janvier 2004. Nous travaillions alors sur ce dossier depuis plusieurs mois et nous avons terminé notre examen quelques mois plus tard, soit en mai 2004. Nous avons fourni un compte rendu complet de nos travaux à la ministre de la Sécurité publique de l'époque, Mme McLellan, en lui disant que nous n'avions pas d'objection à ce qu'elle en fournisse une copie à la Commission d'enquête pour aider les membres dans leurs travaux.

**Le sénateur Moore :** Lorsque vous avez terminé votre rapport, en mai 2004, quelles étaient vos constatations?

**Mme Pollak :** Elles correspondaient aux constatations du juge O'Connor. Il est évident que nous n'avons pas pu tout examiner, mais pour ce qui est du degré, de la nature et de la légitimité de la participation du SCRS, nous en sommes tous arrivés aux mêmes conclusions.

**Le sénateur Moore :** Vous avez terminé votre rapport. A-t-il été rendu public ou n'a-t-il été présenté qu'au ministre?

**Mme Pollak :** Nous en avons fait un résumé dans notre rapport annuel de l'année suivante. Il y a toujours un peu de retard.

Je devrais préciser que nous sommes également soumis aux dispositions de la Loi sur l'accès à l'information et de la Loi sur la protection des renseignements personnels. Toute personne qui désire avoir accès à nos rapports peut en faire la demande en vertu de la Loi sur l'accès à l'information. Cela se produit assez régulièrement.

**Le sénateur Moore :** Lorsque vous vous penchez sur un dossier comme celui de Maher Arar, vous n'en faites pas rapport avant le dépôt de votre rapport annuel. Est-ce bien exact?

**Mme Pollak :** Généralement non, mais si un journaliste futé décide de faire une demande d'accès à l'information, il risque de l'obtenir un peu plus rapidement.

**Le sénateur Moore :** Oui. Autrement, cela fait partie d'un rapport annuel qui n'est pas assez exhaustif pour contenir tous les détails que l'on retrouve dans les rapports individuels sur la question.

**Mme Pollak :** C'est exact. Il faut tenir compte du fait que c'est un document sans classification.

**Le sénateur Moore :** C'est intéressant.

**Le président :** Quels liens entretenez-vous avec d'autres comités d'examen ou d'autres organismes?

**Ms. McGrath:** There is a forum, which began about nine or ten years ago, called the International Review Agencies Conference. It meets every two years. It began with the core U.K., U.S., Canada, Australia, New Zealand and South Africa as the six founding countries. At the time, South Africa was just becoming a fully fledged democracy, so they were very interested in putting similar mechanisms in place in their own government. It has been a bit of a fluid membership that continues to meet every two years on a rotational basis in different countries. That is one forum.

SIRC launched an interesting symposium two years ago that has been followed recently by the Dutch. Ours was about national security and keeping intelligence agencies accountable, and recently they did one on national security and respecting human rights: Finding the right equilibrium between those two matters.

Some of you might be aware that a conference was held last week in Ottawa that was co-sponsored by Carleton University and the Federal Court on adjudication of national security matters. We participate in all of these, which are international in nature. We have many opportunities to exchange views on issues with our counterparts in other countries.

There is no country just like Canada. This is a model that is unique. It is viewed with great respect and great interest by everyone who knows of us. Other countries have chosen to do other things, but in any event we enjoy the exposure. Over the years we have had quite a few, what I would call emerging democracies come through our doors and talk to us about how we do this work. We have had the Czech Republic. Who else?

**Ms. Pollak:** Australia, although they are not really too emerging.

**Ms. McGrath:** We have had Poland and quite a few other Eastern European countries over the years.

**The Chairman:** In your time with SIRC, have you ever had the government inquire of you as to how your legislation could be improved or how you could do a better job?

**Ms. Pollak:** Not while I have been with SIRC, no. It may have come up during the five-year review of the CSIS Act in 1989.

**The Chairman:** When you think of the size of CSIS and your organization and the fact that you have — it is not even fair to call them part-timers if they are only meeting — you said nine times a year?

**Ms. Pollak:** There are nine formal meetings a year.

**The Chairman:** That is clearly a challenge.

**Mme McGrath :** Il existe un forum, la Conférence internationale des organismes de surveillance, qui a vu le jour il y a neuf ou dix ans. Les membres se rencontrent tous les deux ans. Les six pays fondateurs étaient le Royaume-Uni, les États-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud. À ce moment-là, l'Afrique du Sud venait à peine d'être reconnue comme un pays démocratique et ses représentants étaient bien intéressés à mettre des mécanismes semblables en place dans leur propre gouvernement. La participation est inégale, mais des rencontres continuent d'avoir lieu tous les deux ans dans différents pays, à tour de rôle. C'est un des groupes auxquels nous participons.

Puis, le CSARS a mis sur pied un intéressant symposium il y a deux ans, et l'idée a été reprise récemment par les Hollandais. Le nôtre portait sur la sécurité nationale et la reddition de comptes exigée des services de renseignement, et celui qui s'est tenu récemment portait sur la sécurité nationale et le respect des droits de la personne et la meilleure façon de trouver le juste équilibre entre les deux.

Certains d'entre vous savent peut-être qu'il y a eu à Ottawa la semaine dernière une conférence sur le règlement des dossiers de sécurité nationale qui a été coparrainée par l'Université Carleton et la Cour fédérale. Nous avons participé à toutes ces rencontres de niveau international. Nous avons de nombreuses occasions de partager des opinions avec nos homologues étrangers.

Il n'y a pas de pays comme le Canada. Nous sommes uniques. Tous ceux qui nous connaissent nous traitent avec beaucoup de respect et d'intérêt. D'autres pays ont choisi de faire autre chose, mais nous sommes heureux de la visibilité que cela nous offre. Au fil des ans, nous avons vu un bon nombre de démocraties émergentes comme je les appelle, venir nous voir pour discuter de la façon dont nous procédons à cet égard. Je pense par exemple à la République tchèque. Qui d'autre?

**Mme Pollak :** Il y a eu l'Australie, bien qu'on ne puisse pas réellement parler d'une démocratie émergente dans ce cas.

**Mme McGrath :** Il y a aussi eu la Pologne et quelques autres pays de l'Europe de l'Est.

**Le président :** Depuis que vous êtes au CSARS, est-il déjà arrivé que le gouvernement vous demande si les lois qui vous régissent pourraient être améliorées ou s'il y aurait des façons de vous aider à améliorer votre travail?

**Mme Pollak :** Non, pas depuis que je suis au CSARS. Cela pourrait par contre s'être produit au cours de l'examen quinquennal de la Loi sur le SCRS en 1989.

**Le président :** Quand on pense à la taille de votre organisme par rapport à celle du SCRS et au fait que vos membres sont des membres à temps partiel — et je crois que nous ne devrions même pas les qualifier ainsi puisqu'ils ne se réunissent que — neuf fois par année vous avez dit?

**Mme Pollak :** Il y a neuf réunions officielles par année.

**Le président :** C'est réellement un défi.



**Ms. Pollak:** Yes, and it is even more of a challenge these days because SIRC is a public agency and, of necessity, we have to abide by all of the same reporting mechanisms that others do, but I can tell you that between the management accountability framework and the management of information technology strategy and the program activity architecture, there is this burgeoning group of reporting mechanisms coming at us fast and furiously; it is no different for us than the Department of National Defence. It is taking a lot of our time. We were not funded to deal with quite as much as is in play today.

**The Chairman:** Do you publish how much of your resources are allocated to meeting these reporting requirements?

**Ms. Pollak:** We have not, to date, tried to parse it out, but we may have to do that at some point. It falls under the general rubric of administration.

**The Chairman:** Thank you very much. On behalf of the committee, we appreciate your appearing here. Your testimony has been helpful to us and we are grateful to you for taking the time to run through these issues for us.

Honourable senators, we have before us Mr. Gregory Fyffe, executive director of the International Assessment Staff, Privy Counsel Office. Mr. Fyffe has been in his current position since April of 2007.

He has served previously as assistant deputy minister of policy and citizenship at Immigration Canada; as a faculty member of the Canada School of Public Service; as Executive Director of the Immigration and Refugee Board; and as Assistant Deputy Solicitor General, Corrections.

Mr. Fyffe, welcome to the committee.

**Gregory Fyffe, Executive Director, International Assessment Staff, Privy Council Office:** Thank you, Mr. Chairman. I apologize if the note that came to you said that I started in April of 2007. I started in 2000.

**The Chairman:** The error is ours, so thank you for correcting us.

**Mr. Fyffe:** Honourable senators, thank you for the opportunity to appear before the committee. I understand from the invitation conveyed by the clerk that you were particularly interested in three areas: The roles and responsibilities of the International Assessment Staff; our interdepartmental coordinating role; and our relationships with assessment agencies outside of Canada.

The International Assessment Staff is located in the Privy Council office and reports to the Prime Minister's foreign and defence policy adviser. The IAS is comprised of approximately 40 people who have analytical roles of one kind or another,

**Mme Pollak :** Oui, et c'est encore plus vrai de nos jours, parce que le CSARS est un service public et que nous devons évidemment respecter tous les mécanismes de rapport qui s'appliquent aux autres, mais je peux vous dire qu'entre le cadre de responsabilisation de gestion, la stratégie en matière de technologie de l'information et l'architecture des activités du programme, nous devons suivre le rythme des mécanismes de rapport qui nous rattrape rapidement et avec force. La situation est la même pour nous que pour le ministère de la Défense nationale. Cela prend beaucoup de notre temps. Les fonds qui nous ont été accordés sont loin d'être suffisants pour nous permettre de faire face à tout ce à quoi nous devons faire face aujourd'hui.

**Le président :** Est-ce que vous préparez un rapport sur le pourcentage de vos ressources qui sont consacrées à ces exigences en matière de rapport?

**Mme Pollak :** Jusqu'à présent, nous n'avons pas tenté de le faire, mais nous pourrions bien en arriver là à un moment donné. Pour l'instant, cela fait partie de la catégorie générale de l'administration.

**Le président :** Au nom des membres du comité, je vous remercie beaucoup de votre présence. Votre témoignage nous a été très utile et nous vous sommes reconnaissants d'avoir pris le temps de nous expliquer toutes ces choses.

Honorables sénateurs, nous entendrons maintenant M. Gregory Fyffe, directeur exécutif du Bureau de l'évaluation internationale du Bureau du Conseil privé. M. Fyffe occupe son poste actuel depuis avril 2007.

Il a auparavant occupé le poste de sous-ministre adjoint responsable de la politique et de la citoyenneté à Immigration Canada et il a été membre du corps enseignant de l'École de la fonction publique du Canada, directeur exécutif de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada ainsi que sous-solliciteur général adjoint au Service correctionnel.

M. Fyffe, je vous souhaite la bienvenue au comité.

**Gregory Fyffe, directeur exécutif, Bureau de l'évaluation internationale, Bureau du Conseil privé :** Merci, monsieur le président. Je suis désolé si les notes que vous avez reçues laissent entendre que je suis arrivé en 2007 alors qu'en fait, je suis arrivé en 2000.

**Le président :** C'est nous qui avons fait l'erreur et je vous remercie de nous l'avoir fait remarquer.

**M. Fyffe :** Honorables sénateurs, je vous remercie de me donner la chance de comparaître devant votre Comité. D'après l'invitation que j'ai reçue du greffier, je crois comprendre que vous vous intéressez particulièrement à trois domaines : les rôles et les responsabilités du Bureau de l'évaluation internationale, notre rôle de coordination interministérielle et nos rapports avec les organismes du renseignement à l'extérieur du Canada.

Le Bureau de l'évaluation internationale fait partie du Bureau du Conseil privé et il relève du conseiller en matière de politique étrangère et de défense auprès du premier ministre. Notre équipe se compose d'une quarantaine de personnes qui occupent

including directors and those who prepare intelligence summaries. Additionally, we have staff responsible for liaison, technical support, editing and formatting and distribution. Two graphic artists prepare the maps which accompany many of our papers. There are five subject divisions: Europe, Middle East and Africa, Western Hemisphere, Asia, and Global. Our mandate is to prepare policy-neutral, all-source intelligence assessments on subjects of direct interest to those working on foreign policy issues. We do not write assessments on exclusively domestic intelligence and security issues. IAS papers are distributed across the intelligence and foreign policy communities. Our briefing role within government is almost exclusively carried out through written, prepared intelligence memorandums and intelligence summaries. We do few formal oral briefings.

The IAS is an all-source organization because the analysis incorporates open source material and diplomatic reporting as well as covert intelligence collected by Canadian agencies or by Canada's allies. Assessments are strategic rather than tactical. That is, they look at broad questions of national direction, circumstances, intent or capability.

Reports are typically two to four pages, and usually conclude with a view of possible future developments and the implications for Canada. Reports do not deal with policy options or choices but are designed to be relevant to policy discussions by providing analysis of what is happening and what might happen next.

*[Translation]*

The term "intelligence assessment" is a description of our basic function in two senses. First, the covert intelligence has to be considered together with open and diplomatic sources so that the judgments we make are well-informed, balanced, and sensitive to the quality of the evidence. This requires detailed knowledge of a region or subject matter, but also a willingness to challenge the assumptions and evidence to produce robust conclusions. Sources do not always agree and sometimes the discrepancies are critical.

Second, specific terms of intelligence have to be evaluated for their credibility, reliability, and relevance. This requires an expertise on the part of the analyst on different kinds of intelligence, their strengths and weaknesses, and the clues that the sources, source descriptions, and the intelligence itself, give to the weight that can be placed on individual intelligence reports.

différents postes d'analystes, dont des directeurs et des agents de synthèse des renseignements. De plus, nous avons des employés responsables de la liaison, du soutien technique, de la mise en forme, du formatage et de la distribution. Deux graphistes préparent les cartes qui accompagnent plusieurs de nos documents. Notre bureau se subdivise en cinq divisions: l'Europe, le Moyen-Orient et l'Afrique, l'hémisphère occidental, l'Asie et le monde. Nous avons pour mandat de préparer des évaluations impartiales provenant de toute une gamme de sources, sur des sujets qui intéressent directement les responsables de la politique étrangère. Nous ne produisons pas d'évaluations portant uniquement sur la sécurité ou le renseignement intérieur. Nos rapports sont distribués au sein de la collectivité du renseignement et de celle des politiques étrangères. Au sein du gouvernement, notre rôle d'information consiste presque exclusivement à rédiger des mémorandums du renseignement et des synthèses. Nous ne faisons que très peu d'exposés oraux officiels.

Le BEI est un organisme qui puise ses renseignements dans toutes les sources. Nous analysons aussi bien des documents publics ou des rapports diplomatiques que des renseignements confidentiels recueillis par les organismes canadiens ou nos bureaux alliés. Nos évaluations sont davantage stratégiques que tactiques, c'est-à-dire qu'elles se portent sur des questions générales comme l'orientation nationale, les circonstances, l'intention ou la capacité.

En règle générale, nous produisons des rapports de deux à quatre pages, et ceux-ci se terminent habituellement par une analyse des futurs événements possibles et des répercussions pour le Canada. Nos rapports ne présentent pas d'options, ni de choix en matière de politiques. Ils servent plutôt de complément aux discussions stratégiques en fournissant une analyse de ce qui se passe et de ce qui pourrait se produire.

*[Français]*

L'expression "évaluation du renseignement" décrit de deux manières notre rôle fondamental. Tout d'abord, nous devons évaluer les renseignements confidentiels en tenant compte de sources publiques et diplomatiques de sorte que nos jugements soient réfléchis, équitables et qu'ils découlent d'une bonne appréciation de la qualité des preuves. Ce travail exige non seulement une connaissance approfondie de la région ou du sujet donné, mais aussi une volonté de remettre en question les présomptions et les preuves afin de pouvoir tirer des conclusions rigoureuses. Les sources n'affirment pas toujours la même chose et parfois les divergences sont importantes.

Deuxièmement, nous devons évaluer les renseignements en fonction de leur crédibilité, de leur fiabilité et de leur pertinence. Pour ce faire, les analystes doivent poser un jugement sur les différents types de renseignement, évaluer leur force et leur faiblesse et repérer les indices — liés aux sources, aux descriptions des sources ainsi qu'au renseignement lui-même — qui permettent de déterminer le poids à leur accorder.



[English]

We do not discuss IAS intelligence assessments in public. This is an essential condition for the preservation of our neutral analytical role. Access to information requests are sometimes made for our material and the parts based on open sources can usually be released. Although we report to the Prime Minister's foreign and defence policy advisor and encourage all those who can make use of our reports to task us with specific analytical requests, our judgments are independent and are signed off by me as executive director.

We currently prepare just over 200 intelligence memoranda per year. About one-third of these are directly requested. The others respond to issues that we know are developing and may be proposed by analysts, directors, the deputy executive or by myself.

Directors liaise closely with the policy communities to determine where analysis may be needed, even if there is no specific request. We also perform a warning function in the choice of analytical topics signalling important developments at an early stage.

In preparing assessments, IAS analysts consult widely within the intelligence community with appropriate DFAIT officers in Canada and abroad, and on occasion with allies to ensure that our papers reflect a broad knowledge and assessment base, and sometimes competing views of the significance of events. Unless the papers are specifically intended as cross-community assessments, however, the analysis and judgments in them remain those of the International Assessment Staff. The IAS also prepares a daily intelligence summary which is distributed across the intelligence community.

To turn to the coordination role, it includes a number of elements. The IAS chairs the Intelligence Assessment Coordinating Committee. This committee replaced the former Intelligence Assessment Committee, which focused almost entirely on the discussion of community assessments. The IACC focuses much more on community coordination issues, although I expect the number of community assessments will gradually increase in keeping with our own experience and with allied experience.

As part of the IACC structure, there are subject matter committees comprised of analytical experts from across the community. These committees are often, but not always, chaired by an IAS director or analyst and are a means of bringing the collective knowledge of the community into the preparation of assessments.

On behalf of the IACC community, and with its support, the IAS has set up a training course for new intelligence assessment analysts. We are planning to increase the number and nature of training courses for analysts. Our objective is to ensure that there are common professional standards across the assessment community.

[Traduction]

Nous ne discutons pas des évaluations du BEI en public. Il s'agit là d'une condition essentielle pour préserver la neutralité de notre rôle d'analyse. Nos documents font parfois l'objet de demandes d'accès à l'information et les passages fondés sur des sources ouvertes peuvent habituellement être divulgués. Bien que nous relevions du conseiller de la politique étrangère et de la défense auprès du premier ministre et que nous encourageons toutes les personnes à qui profitent nos rapports à nous soumettre des requêtes, nos analyses sont indépendantes, et à titre de directeur exécutif, je suis responsable de les signer.

Nous produisons actuellement plus de 200 mémorandums du renseignement par année, dont près du tiers sont des demandes spéciales. Les autres portent sur des questions que nous avons cernées nous-mêmes et peuvent être proposés par les analystes, les directeurs, le directeur exécutif adjoint ou moi-même.

Les directeurs restent en liaison étroite avec les responsables des politiques pour déterminer les éventuels besoins d'analyse, même si nous n'avons pas reçu de demande précise. Notre choix de sujets à analyser joue aussi un rôle d'avertissement, puisque nous attirons ainsi l'attention sur les prémices d'événements importants.

Les analystes du BEI fondent leurs évaluations sur de nombreuses consultations auprès des milieux du renseignement, des responsables concernés du MAECI au Canada et à l'étranger et, parfois, de nos alliés. Ainsi, nos évaluations reflètent une grande masse de connaissances et d'avis et révèlent parfois des points de vue contradictoires sur l'importance des événements. Les analyses et jugements qui s'y trouvent sont toutefois bien ceux du Bureau de l'évaluation internationale, sauf si l'évaluation traduit un consensus de l'ensemble de la collectivité. Enfin, le BEI produit aussi un résumé du renseignement quotidien qui est diffusé au sein de la collectivité du renseignement.

Passons maintenant à notre rôle de coordination de l'évaluation du renseignement. Le BEI préside le Comité de coordination de l'évaluation du renseignement. Ce comité remplace l'ancien Comité de l'évaluation du renseignement, qui se concentrait presque exclusivement sur la discussion des évaluations collectives. Le CCER est beaucoup plus axé sur la coordination, quoique je m'attende, d'après notre expérience et celle de nos alliés, à ce que le nombre d'évaluations collectives augmente graduellement.

Le CCER regroupe des comités thématiques auxquels siègent des experts analytiques de partout dans la collectivité du renseignement. Ces comités, souvent présidés par un directeur ou un analyste du BEI, permettent donc de canaliser les connaissances de l'ensemble de la collectivité.

Au nom des intervenants du CCER et avec leur appui, le BEI offre une formation à l'intention des nouveaux analystes du renseignement. Nous prévoyons d'ailleurs accroître le nombre et la diversité des cours ainsi offerts, afin que les normes professionnelles soient uniformes dans toute la collectivité du renseignement.

*[Translation]*

Analytical reports are circulated within the intelligence and policy community, subject to classification restrictions.

*[English]*

To turn now to international assessment linkages, the IAS benefits from the close intelligence-sharing relationship that the Canada has with the United Kingdom, the United States and Australia. This "Four Eyes" community shares many assessments. Analysts are in contact through various visits and forums, and assessment organization heads meet to discuss common issues. The "Five Eyes" relationship includes New Zealand. Canada also exchanges some assessments with other allied countries, particularly Germany and Spain.

*[Translation]*

We initiated and co-chair the Canadian Association of Professional Intelligence Analysts, which brings together current intelligence analysts for professional discussions and work-related networking.

Finally, we help coordinate the visits of analysts from other countries to Canada, and we frequently arrange colloquiums with these visitors, inviting participants from across the intelligence and policy communities. We have also increasingly been asked by others in the community to help coordinate outgoing visits of representatives from several Canadian departments or agencies.

*[English]*

The sharing of intelligence among allies is governed in part by the degree of common interest in an evaluation subject, complementary strengths, the degree to which papers may refer to domestic considerations, and the sources of the intelligence in the papers. If the intelligence in a paper has only been shared bilaterally, then it cannot be included in an assessment outside that bilateral relationship.

As noted above, relationships with allied assessment agencies frequently include discussions among partners and visits by analysts and managers to their counterparts. Because of the multilateral nature of many of today's issues, multilateral discussions are increasing in frequency. These discussions often include professional issues such as training, community coordination, common challenges and lessons learned.

I would be happy to elaborate on these comments in response to questions.

**Senator Banks:** I know that I am often nonplussed by the number of agencies, sub-agencies, committees, subcommittees, groups, subgroups, et cetera, that deal with the single issue of security intelligence. I suspect that other of my colleagues here are sometimes, although perhaps not so much, in the same boat. I

*[Français]*

Les rapports analytiques sont communiqués à la collectivité du renseignement et à celle des politiques selon les restrictions de classification.

*[Traduction]*

Sur le plan des relations avec les organismes de renseignement d'ailleurs dans le monde, le BEI profite grandement des étroites relations d'information que le Canada entretient avec le Royaume-Uni, les États-Unis et l'Australie. Ces quatre pays, ou « collectivité des quatre », comme on les appelle parfois, mettent en commun bon nombre de leurs évaluations. De plus, leurs analystes restent en contact lors de divers forums ou visites, et les dirigeants de leurs bureaux d'évaluation respectifs se rencontrent au besoin pour discuter des enjeux communs. On parle également de la « collectivité des cinq », ce qui inclut la Nouvelle-Zélande. Le Canada échange aussi certaines évaluations avec d'autres pays alliés, particulièrement l'Allemagne et l'Espagne.

*[Français]*

Nous avons aussi lancé et nous coprésidons maintenant l'Association canadienne des analystes professionnels du renseignement. Cette association permet aux analystes du renseignement de discuter de leur travail et de faire du réseautage.

Enfin, nous aidons à coordonner les visites au Canada des analystes étrangers. Nous organisons fréquemment des colloques auxquels nous invitons ces visiteurs, mais aussi d'autres participants des milieux du renseignement et de la politique. De plus en plus, on nous demande aussi de coordonner les séjours à l'étranger de représentants de plusieurs ministères ou organismes canadiens.

*[Traduction]*

Cet échange de renseignements entre alliés est régi en partie par le degré d'intérêt commun envers le sujet, la complémentarité des forces, la présence ou l'absence de détails sur la situation intérieure du pays et la nature des sources citées. Par exemple, si les renseignements contenus dans l'évaluation ont été donnés dans une optique uniquement bilatérale, ils ne peuvent être communiqués à une tierce partie.

Comme je l'ai mentionné, nos relations avec les organismes de renseignement alliés prennent souvent la forme de discussions ou de rencontres entre analystes ou gestionnaires. Comme les enjeux d'aujourd'hui présentent souvent un caractère multilatéral, les discussions multinationales sont de plus en plus fréquentes. On y parle de diverses thématiques, telles que la formation, la coordination de la collectivité, les défis communs et les leçons apprises.

Je suis tout disposé à répondre à vos questions.

**Le sénateur Banks :** Je reconnais que le nombre de services, sous-services, comités, sous-comités, groupes, sous-groupes et autres qui traitent du seul dossier du renseignement en matière de sécurité me déroute parfois. J'ai même l'impression que certains de mes collègues sont aussi un peu perplexes, mais peut-être pas



once made a list of the agencies and the acronyms that represent them, and it is quite mind-boggling. You have told us of a new one today: The Intelligence Assessment Coordination Committee. That is a new one on me. I will add it to the list.

Would it not be more efficient and effective if there were fewer layers going on before it got to whoever was making the decision? That is a question that has been asked from time to time about a lot of things, including security intelligence.

By way of specific example, you made reference to the Four Eyes. The U.K., while it may be easier in a unitary state, has pretty well put all of their information and intelligence analysts into one place that serves everyone looking for the processing on that information.

If you had the capacity, in the stroke of a pen, to do things, would you eliminate some of the alphagetti bowl we are continually trying to find our way through with so many people dealing with this information, or are we just imagining this? Is it all okay? Is it all going as quickly as it should to the right place?

**Mr. Fyffe:** The challenge is not so much to reduce the number of committees but to ensure that the linkages between them are working properly. There are analysts in Britain and in different places, although you are quite right to point out that the Joint Intelligence Committee Secretariat is a central organization and it is quite compact. There is also JTAC, the defence intelligence organization and so on.

I would want to separate in my answer to you the question of organization versus the pathway an assessment travels to get to its customers. We have in place a consultation process that is internal to the IAS. It is our process.

**Senator Banks:** Does it have an acronym?

**Mr. Fyffe:** I apologize, but there is no acronym for it. What we try to do with our papers, focusing on our responsibility, we circulate them to other analysts within the community to get their views. We do have, as I referred to in my statement, a committee of analysts to which these papers often go before for comment. These committees are valued by our analysts. It gives them an opportunity to have the perspectives of others within the community.

We do, in fact, send our papers for comment to relevant embassies abroad and to the Department of Foreign Affairs. We are ultimately trying to ensure that we have not missed something, and that we have a good perspective.

autant que moi. Il m'est déjà arrivé de dresser une liste de tous les services et acronymes qui les représentent et je dois vous avouer que je trouve tout cela plutôt déconcertant. Vous nous en avez même présenté un nouveau aujourd'hui, c'est-à-dire le Comité de coordination de l'évaluation du renseignement. Je ne le connaissais pas. Je vais devoir l'ajouter à la liste.

Ne serait-il pas plus efficace de réduire le nombre d'intermédiaires auxquels les renseignements doivent être soumis avant d'atteindre les décideurs? C'est une question qui revient assez souvent dans toutes sortes de domaines, y compris dans celui du renseignement de sécurité.

Je vais vous donner un exemple. Vous avez parlé de la « collectivité des quatre ». Le Royaume-Uni, et je reconnais que c'est peut-être plus simple pour un État unitaire, a en grande partie regroupé tous les analystes chargés de l'information et du renseignement en un seul endroit qui sert de point central pour tous ceux qui ont besoin de quoi que ce soit en rapport avec ces renseignements.

Si vous pouviez en faire autant, d'un seul trait de plume, songeriez-vous à éliminer une partie de ces organismes que nous avons peine à reconnaître parce qu'il y a tellement de personnes qui traitent ces renseignements ou n'est-ce là que le fruit de notre imagination? Est-ce que le processus est efficace? Est-ce que les renseignements se rendent là où ils doivent se rendre dans les délais prévus?

**M. Fyffe :** Le défi n'est pas tant de réduire le nombre des comités, mais bien de voir à ce que tous ces comités soient reliés de façon efficace. Il y a des analystes en Grande-Bretagne et dans divers autres endroits, mais vous avez également raison de dire que le Secrétariat du Comité mixte d'examen est un organisme central et qu'il est plutôt compact. Puis, il y a le Joint Terrorism Analysis Center, ou JTAC, la Defence Intelligence Organization, et ainsi de suite.

J'aimerais faire une distinction dans ma réponse entre les organismes eux-mêmes et le cheminement qu'une évaluation doit suivre pour se rendre jusqu'aux gens qui en ont besoin. Le BEI a mis en place un processus de consultation interne. C'est notre propre processus.

**Le sénateur Banks :** A-t-il un acronyme?

**M. Fyffe :** Je suis désolé, mais il n'y a pas d'acronyme pour ce processus. Ce que nous essayons de faire avec les documents qui portent sur nos responsabilités, c'est de les soumettre à d'autres analystes de la communauté pour savoir ce qu'ils en pensent. Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, nous avons un comité d'analystes auquel nous soumettons souvent ces documents en tout premier lieu. Nos analystes apprécient beaucoup ces comités qui leur donnent l'occasion de connaître l'opinion d'autres personnes de la communauté.

Nous transmettons même parfois nos documents à certaines ambassades qui ont un rapport avec le sujet traité et au ministère des Affaires étrangères. Nous voulons en fait nous assurer que nous n'avons rien oublié et que nous sommes sur la bonne voie.

The paper itself, when it is ready to go out, comes up from the director into our production department and is formatted. Frequently, if a paper is on my desk late in the morning for a signature, it is distributed to the community by late afternoon. We have quite an efficient process for putting it out.

The process gets more complicated if we are trying to put out a community assessment. One of the things that we did in changing our committee structure and giving you a new acronym to work with is that we temporarily moved away from the old Intelligence Assessment Committee, which was totally preoccupied with community assessments for which there was a fairly long turnaround period. We are focusing more on issues of coordination across the community, such as how we teach analysts, how we react with visitors coming to Canada or how we improve our trade-craft. That can be a very long process.

That particular committee is focused on assessments for the assessment community. There are other committees on the security side that we have nothing to do with. The number of committees we actually need to be concerned with is relatively small. The number of committees that an individual analyst would have to deal with is relatively small.

**Senator Banks:** I take some comfort from the example of speed that you provided. We have heard examples from the other end of the stick, but I am sure those things are being gradually addressed. You said there are 40 people working there?

**Mr. Fyffe:** We have about 40 people who are in a roughly defined analytical role.

**Senator Banks:** Are these partly coordinative roles?

**Mr. Fyffe:** No. When I say "roughly defined," it also includes people who prepare summaries. Most of those people are devoted to a country, a subject or another subject. Some of them are directors, and some of them are doing intelligence summaries. The liaison function would be others in addition to that 40.

**Senator Banks:** Synthesizing things from various areas?

**Mr. Fyffe:** That is correct.

**Senator Banks:** Do you provide direction and tasking to Canada's security-gathering apparatus and community, or do they simply tell you something they think you ought to know? Is it a one-way, two-way or three-way street?

**Mr. Fyffe:** We have some input into discussions around priorities. When Rennie Marcoux was before the committee, Ms. Bloodworth alluded to the process that is run from the Security and Intelligence Secretariat, which works on the priority process and has a role in tasking.

Une fois prêt, le document nous est transmis du bureau du directeur et il est acheminé à notre service de production qui en fait le formatage. Il arrive souvent qu'un document qui m'est transmis en fin d'avant-midi puisse être distribué dans la communauté dès la fin de l'après-midi. Notre processus de distribution est assez efficace.

Toutefois, le processus devient plus complexe lorsque nous voulons produire une évaluation communautaire. L'une des mesures que nous avons prises pour modifier la structure de notre comité et créer un nouvel acronyme a été de mettre temporairement de côté l'ancien comité d'évaluation des renseignements, qui s'occupait uniquement des évaluations communautaires pour lesquelles le délai était assez long. Nous nous intéressons davantage aux questions de coordination au sein de la communauté et examinons notre façon de former les analystes, d'agir avec les visiteurs qui viennent au pays et de perfectionner notre matériel technique. C'est un processus qui peut être très long.

Ce comité s'occupe tout particulièrement des évaluations pour les responsables des évaluations. Il y a d'autres comités du secteur de la sécurité dont nous ne nous occupons pas du tout. Le nombre de comités dont nous tenons réellement compte est assez limité. Le nombre de comités dont un analyste doit s'occuper est relativement limité.

**Le sénateur Banks :** La rapidité d'exécution dont vous me parlez m'encourage un peu. Nous avons entendu des exemples qui allaient dans le sens inverse, mais je suis persuadé que vous tentez graduellement de trouver des solutions. Vous avez mentionné qu'il y avait 40 personnes qui travaillaient à cet endroit?

**M. Fyffe :** Nous avons une quarantaine d'employés qui occupent des fonctions ayant un certain lien avec l'analyse.

**Le sénateur Banks :** S'agit-il en partie de rôles de coordination?

**M. Fyffe :** Non. Quand je parle de fonctions qui ont un certain lien avec l'analyse, cela inclut la préparation de résumés. La plupart de ces employés s'occupent d'un pays ou d'un sujet en particulier. Certains d'entre eux remplissent des fonctions de direction et d'autres font des résumés de renseignements. Les personnes chargées de faire la liaison ne sont pas incluses dans ces 40 postes.

**Le sénateur Banks :** Ils font la synthèse de données provenant de divers endroits?

**M. Fyffe :** Exactement.

**Le sénateur Banks :** Est-ce que vous donnez des directives à la collectivité canadienne du renseignement et leur confiez-vous des tâches précises ou ces gens vous font-ils tout simplement part de renseignements qu'ils croient que vous devriez savoir? Les liens qui vous unissent vont-ils dans un, deux ou trois sens?

**M. Fyffe :** Nous avons un certain mot à dire en ce qui a trait aux discussions et aux priorités. Lorsque Rennie Marcoux a comparu devant le comité, Mme Bloodworth a parlé du processus de travail établi au Secrétariat de la sécurité et du renseignement qui se penche sur le processus des priorités et a un rôle à jouer en matière d'attribution des tâches.



We can make suggestions along the way in that process, and we can sometimes make suggestions directly to one of the intelligence agencies. However, their response depends on how much flexibility they have. If we asked for a piece of information that they do not immediately have but they have the means in place to get quickly, they might be able to get it for us. If that means pointing some part of their apparatus in a different direction, that is a higher level decision.

We get intelligence that we use in our assessments from many sources. We get it from the Canadian agencies, but we benefit greatly from the intelligence-sharing arrangements that Canada has with its allies.

It is not just intelligence that goes into an intelligence assessment. We have a great array of diplomatic reporting to work with. We have all of the open source material, which I am sure one witness or another has told you often represents about 90 per cent of what is known about a particular subject.

**Senator Banks:** More than it used to.

**Mr. Fyffe:** That is a fair statement. There is so much out in the media of different kinds and in academic studies, and it is available so quickly that it is an important part. In many cases, open source material is more immediate and valuable than intelligence material because intelligence material is reported through its own processes. It may be reported in more depth, but it is certainly slower unless it is something that is visibly urgent. We often have a great deal of material to work with at our disposal for an assessment.

**Senator Banks:** Which departments and agencies do you, as a matter of course, deal with?

**Mr. Fyffe:** On the collection or distribution of our material?

**Senator Banks:** Both.

**Mr. Fyffe:** For material that we would use in our assessments, it would certainly come from the intelligence agencies. It would come from CSE and from CSIS. We would have diplomatic reporting from Foreign Affairs and we would have some intelligence material from DND. I say some intelligence from DND. It is not that there is not a lot of intelligence, but a lot of it is in greater tactical detail than we can use in our assessments. They have a lot of valuable expertise that we also draw on.

To a lesser extent, we use material from the border agency and from the RCMP, and that would depend on the subject. If we were touching on something like organized crime it would be very valuable, but a lot of their material is not directly relevant to what we are doing.

Nous pouvons faire certaines suggestions tout au cours de ce processus et nous pouvons parfois même nous adresser directement à l'un des services de renseignement. Toutefois, la réponse que nous obtenons dépend de la flexibilité dont ils disposent. Si nous leur demandons de nous fournir un renseignement qu'ils n'ont pas en main, mais qu'ils sont en mesure d'obtenir rapidement, il est possible qu'ils l'obtiennent pour nous. Toutefois, si notre demande les oblige à modifier les opérations d'un secteur ou de l'autre de l'appareil, ils doivent en référer à des autorités supérieures.

Nous obtenons les renseignements dont nous avons besoin pour faire nos évaluations de diverses sources. Nous les obtenons en grande partie des services canadiens, mais nous profitons également beaucoup des arrangements sur le partage de renseignements signés entre le Canada et les pays alliés.

Nos évaluations du renseignement ne renferment pas que des renseignements de sécurité. Nous devons également tenir compte de tout un éventail de rapports diplomatiques et nous pencher sur le renseignement de sources ouvertes. Vous avez d'ailleurs certainement entendu un témoin précédent vous dire que ces renseignements comptent pour environ 90 p. 100 de tout ce que nous connaissons sur un sujet en particulier.

**Le sénateur Banks :** Plus qu'autrefois?

**M. Fyffe :** On pourrait le dire. On trouve tellement de données dans les médias en général et dans les études de toute sorte et ces données sont si facilement accessibles qu'elles constituent une part importante de nos renseignements. Dans bien des cas, les renseignements de sources ouvertes sont plus facilement accessibles et plus utiles que les documents secrets parce que ces derniers font l'objet d'un processus de rapport distinct. Ces renseignements sont parfois plus élaborés, mais le processus est certainement plus lent, à moins qu'il s'agisse manifestement d'une urgence. Nous disposons souvent de beaucoup de matériel pour effectuer une évaluation.

**Le sénateur Banks :** Quels sont les ministères et les services avec lesquels vous traitez généralement?

**M. Fyffe :** Pour la collecte ou pour la distribution de notre matériel?

**Le sénateur Banks :** Les deux.

**M. Fyffe :** Le matériel que nous utilisons pour effectuer nos évaluations provient en majeure partie des organismes de renseignement, du Centre de la sécurité des télécommunications, ou CST et du SCRS. Nous obtenons des renseignements de source diplomatique des Affaires extérieures et certains renseignements du MDN. Je dis bien certains renseignements du MDN. Ce n'est pas que le MDN ne recueille pas un grand nombre de renseignements, mais une bonne partie de ces renseignements sont d'ordre trop tactique pour nous être utiles. Le ministère a également une grande expertise dont nous pouvons profiter.

Nous utilisons également, dans une moindre mesure, des données des services frontaliers et de la GRC, selon le sujet. Ces renseignements sont très utiles en ce qui a trait au crime organisé par exemple, mais une bonne partie de ce matériel n'a pas de lien direct avec ce que nous faisons.

We would see material from other agencies, such as Transport, and clearly from ITAC. A lot of material comes in through the pipeline from ITAC.

**Senator Banks:** For the benefit of viewers, what is ITAC?

**Mr. Fyffe:** I have to stop and think. It is the terrorist assessment agency, the Integrated Threat Assessment Centre. They are a pipeline, not only for their own material but for a lot of allied material.

**Senator Banks:** Is the distribution list different from that?

**Mr. Fyffe:** Our distribution list includes people who have asked to get everything we produce. It includes many people only interested in a particular geographic area or a particular subject. Probably the number of departments that we go out to is slightly larger than the number that we regularly collect from because all elements of the intelligence community share with each other, and they look at each other's material, which has varying relevance. You may skim someone else's material just to see what is there. Our analysts, in particular, look in more depth than I would personally be able to look because of the volume of material.

**Senator Banks:** When you are distributing the material that you have processed, is it in the main classified and going to the intelligence components of all of those distribution recipients, or is it public information at that point?

**Mr. Fyffe:** It is always classified.

**Senator Banks:** Is that true, whether it came from an open source or not?

**Mr. Fyffe:** We would not put out a report that was totally unclassified. It would always have some element of classification, even if the classification was just of the judgments at the end. Some papers would have a relatively high content of open source material but the judgments would be classified. That is the difference between a paper that can be released under access and one that cannot, the amount of material from open sources.

The lists are basically built up on people signalling to us what they are interested in. Someone might only want reports from the Middle East. Most of those people would have very high security classifications, but if, for example, someone wanted material on a particular topic and they were only cleared to "secret," then that is the material they would get, and they would not receive material that was above that classification.

De plus, nous obtenons des renseignements d'autres ministères, dont le ministère des Transports, et bien sûr du CIEM, le Centre intégré d'évaluation des menaces. Bon nombre de renseignements que nous obtenons de sources diverses nous viennent du CIEM.

**Le sénateur Banks :** À l'intention des gens qui nous regardent, pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste le CIEM?

**M. Fyffe :** Voyons voir. Il s'agit d'un organisme, le Centre intégré d'évaluation des menaces, qui fait l'évaluation des activités terroristes. Les membres du CIEM transmettent leurs propres renseignements, mais aussi beaucoup de matériel provenant de diverses sources.

**Le sénateur Banks :** La liste de distribution est-elle différente?

**M. Fyffe :** Notre liste de distribution comprend des gens qui ont demandé de recevoir tout ce que nous produisons. On y retrouve aussi bon nombre de gens qui ne s'intéressent qu'à un secteur géographique ou à un sujet en particulier. Les ministères avec lesquels nous communiquons sont probablement plus nombreux que ceux dont nous obtenons régulièrement des renseignements, parce que tous les intervenants du milieu du renseignement partagent leurs renseignements et que ces renseignements ne sont pas tous aussi pertinents. Il arrive que nous jetions un coup d'œil aux renseignements des autres services tout simplement pour voir ce qui s'y trouve. Nos analystes font d'ailleurs un travail beaucoup plus poussé à cet égard que je ne pourrais le faire moi-même, en raison de la quantité de matériel en cause.

**Le sénateur Banks :** Lorsque vous distribuez le matériel que vous avez recueilli, ces renseignements sont-ils généralement classifiés et sont-ils transmis aux services du renseignement des membres de la liste de distribution, ou sont-ils alors devenus publics?

**M. Fyffe :** Ce sont tous des renseignements classifiés.

**Le sénateur Banks :** Est-ce bien le cas, que ces renseignements viennent d'une source ouverte ou non?

**M. Fyffe :** Nous ne publions jamais un rapport sans aucune classification. Tous nos rapports portent une certaine classification, même si dans certains cas, cette classification ne vise que les opinions exprimées à la fin. Certains documents renferment une grande proportion de renseignements de sources ouvertes, mais les opinions formulées à la fin sont classifiées. C'est ce qui distingue les documents auxquels on peut avoir accès en vertu de la Loi sur l'accès à l'information et ceux auxquels on ne peut avoir accès, c'est-à-dire la proportion de matériel provenant de sources ouvertes.

Ces listes de distribution sont en grande partie établies selon l'intérêt manifesté par les demandeurs. Certaines personnes ne s'intéressent par exemple qu'aux renseignements portant sur le Moyen-Orient. La plupart de ces personnes sont habilitées à un niveau très élevé. Toutefois, si une personne habilitée au niveau « secret » seulement demandait d'obtenir des renseignements sur un sujet en particulier, elle ne pourrait obtenir les renseignements classifiés à un niveau supérieur.



**Senator Banks:** You talked about one of your sources as being material or covert intelligence collected by Canadian agencies. If I were to ask you what those agencies are, I think you have already answered that question, have you not?

**Mr. Fyffe:** In particular that would be CSIS, ITAC, CSE, and DND to some extent.

**Senator Banks:** To what degree do you think your products affect government decisions?

**Mr. Fyffe:** That is a difficult question for any assessment agency to answer. I believe it has an impact but I cannot give you numerical values. We have a sense sometimes when a paper goes out, from the comments we get back, that it was welcomed, that it provided insight useful to the policy makers. That would only be one element of the impact, though. There are many things that go into an assessment; many things that go into a policy decision and often the real impact of an assessment might be somewhere down the road. It has some facts in it that someone stores away, and then they remember it later on and call us back for another copy of the paper.

Gradually, the impact of assessments as an element of decision-making has been growing, but I cannot give you a quantitative measure of that.

**Senator Banks:** You talked about a one-third, two-third relationship as between things for which you are tasked and things you provide because you think someone ought to know it. Would that be the same proportion if it applied to things which you send to the PCO, per se? That is to say, does the government ask for about a third of what you send them?

**Mr. Fyffe:** When I say we have been tasked, I mean by all the people in government with whom we would deal. Most of the assigned tasks would come from the Department of Foreign Affairs, a proportion of them from the Foreign and Defence Policy Secretariat in the Privy Council Office and a scattering that might come from outside that group.

**Senator Banks:** I believe you said that you form the secretariat to the Intelligence Assessment Coordinating Committee?

**Mr. Fyffe:** That is right.

**Senator Banks:** What is the composition of the IACC? How often does it meet and what does it do?

**Mr. Fyffe:** The IACC is comprised of 12 different agencies that have a connection with intelligence and it meets mostly on a monthly basis. I say "mostly" because sometimes we miss, and we do not meet during the summer.

**Senator Banks:** Is that at the director level?

**Le sénateur Banks :** Vous avez mentionné que certaines de vos sources correspondaient à du matériel ou des renseignements fermés recueillis par les services canadiens. Je crois que vous nous avez déjà dit quels étaient ces services, n'est-ce pas?

**M. Fyffe :** Il s'agit principalement du SCRS, du CIEM, du Centre de la sécurité des télécommunications et dans une certaine mesure du MDN.

**Le sénateur Banks :** À votre avis, dans quelle mesure les évaluations que vous produisez ont-elles des effets sur les décisions prises par le gouvernement?

**M. Fyffe :** C'est une question difficile pour tout organisme d'évaluation. Je crois que nos évaluations ont une certaine incidence, mais je ne pourrais pas vous donner de chiffre. D'après les commentaires que nous recevons lorsque nous transmettons des rapports, nous avons l'impression qu'elles ont une certaine utilité et que les décideurs en ont tiré des renseignements utiles. Ce n'est là bien sûr qu'un des éléments des répercussions de notre travail. Tout comme les évaluations, les décisions stratégiques comprennent de nombreux éléments et les répercussions réelles d'une évaluation ne peuvent se faire sentir que plus tard. On y retrouve parfois des données que les gens mettent de côté et dont ils ne se souviennent que plus tard. Ils nous appellent alors pour obtenir une nouvelle copie du document.

L'utilité des évaluations dans le processus de décision a augmenté graduellement, mais je ne pourrais vous donner de chiffre exact à cet égard.

**Le sénateur Banks :** Vous avez parlé d'une relation d'un tiers à deux tiers en ce qui a trait aux choses qu'on vous demande de produire et à celles que vous croyez utile de transmettre. La proportion serait-elle la même pour ce que vous devez envoyer au BCP? Autrement dit, le gouvernement demande-t-il d'obtenir le tiers de ce que vous leur transmettez?

**M. Fyffe :** Lorsque je dis que nous avons été mandatés, je veux dire par tous les gens du gouvernement avec lesquels nous faisons affaire. La plupart de ces tâches nous sont confiées par le ministère des Affaires étrangères, une autre partie provient du Secrétariat de politique étrangère et de défense du Bureau du Conseil privé et quelques-unes de sources extérieures.

**Le sénateur Banks :** Je crois vous avoir entendu dire que vous formiez le Comité de coordination de l'évaluation du renseignement?

**M. Fyffe :** C'est exact.

**Le sénateur Banks :** Qui sont les membres de ce comité? Combien de fois se réunit-il et que fait-il?

**M. Fyffe :** Le CCER réunit 12 services différents qui ont un lien avec le renseignement et il se réunit en général une fois par mois. Je dis « en général » parce qu'il arrive que nous sautions un mois. De plus, nous ne nous réunissons pas en été.

**Le sénateur Banks :** Les membres occupent-ils des postes du niveau de la direction?

**Mr. Fyffe:** Approximately, but it varies. There are a couple of representatives who are higher and a couple who are lower. It is mostly at the director level, plus or minus. It does vary, and we have accepted over the years that the people who will come and participate regularly will be at different levels.

**Senator Banks:** You report, if I remember correctly, to the foreign and defence policy adviser?

**Mr. Fyffe:** Yes, that is Susan Cartwright.

**Senator Banks:** To what degree does she provide direction to what you do?

**Mr. Fyffe:** There is certainly administrative direction and she has the capacity to ask for, and has on occasion asked for, a specific paper. By and large, the decision on the papers that we write come either from the people who are our regular clients and task us, or is generated by our own staff because they are attending meetings and seeing what the policy files are. For example, our directors keep in close touch with their counterparts in the Department of Foreign Affairs. On some occasions they may be asked to do a paper on X, on another occasion they might come back and say "This is becoming an increasingly important topic. It would be helpful if we developed a paper on this subject to further their discussions."

**Senator Banks:** As a matter of course, are there things that you generate that you know someone ought to look also sent in that direction?

**Mr. Fyffe:** Yes. We hope that most of our papers, if not all of our papers, are directed towards an active policy file. Some will be general background because a situation is developing, but we really do not want to produce very many papers that are not of direct interest to someone. An exception might be some of the more long-term issues people should be thinking about as we get closer to them. Most of them are fairly urgently directed towards policy files that are active files.

**Senator Zimmer:** In relation to the foreign and defence policy adviser, what is the frequency of your meetings with this individual?

**Mr. Fyffe:** We have a regular bilateral meeting every three to four weeks. On top of that I would see her when I need to. As well, she also has a regular meeting with her senior staff, which I can attend.

**Senator Zimmer:** The Minister of Public Safety has indicated that the government's intention is to expand the mandate of CSIS to include the collection of foreign intelligence outside Canada. To what extent did you or the work of the IAS influence the

**M. Fyffe :** De façon générale oui, mais cela varie. Certains représentants occupent un poste plus élevé et d'autres un poste moins élevé. Ils sont pour la plupart plus ou moins à un niveau de directeur. Cela varie et nous avons accepté au fil des ans que les gens qui participent régulièrement aux activités puissent être à divers niveaux.

**Le sénateur Banks :** Si je me souviens bien, vous avez dit que vous vous rapportiez à la conseillère en matière de politique étrangère et de défense?

**M. Fyffe :** Effectivement. Il s'agit de Mme Susan Cartwright.

**Le sénateur Banks :** Vous donne-t-elle beaucoup de directives en ce qui a trait à vos opérations?

**M. Fyffe :** Elle nous donne certaines directives en matière administrative et elle a le pouvoir d'exiger un document en particulier, pouvoir qu'elle a déjà exercé à l'occasion. De façon générale, les décisions relatives aux documents que nous préparons sont prises soit par nos clients réguliers qui nous confient des mandats, soit par nos propres membres qui assistent à des réunions et prennent connaissance des documents de politique. Par exemple, nos directeurs gardent un contact étroit avec le ministère des Affaires extérieures. Il arrive que les responsables du ministère leur demandent de rédiger un document sur un sujet en particulier ou qu'ils leur disent qu'un sujet semble prendre beaucoup d'importance et qu'il leur serait utile d'avoir un document à l'appui des discussions pouvant avoir lieu à cet égard.

**Le sénateur Banks :** De façon générale, y a-t-il des documents que vous produisez et sur lesquels vous savez que quelqu'un voudra se pencher?

**M. Fyffe :** Oui. Nous espérons que la plupart de nos documents, si ce n'est tous nos documents, ont trait à un dossier de politique. Certains sont d'ordre plutôt général et traitent d'une situation qui se développe, mais nous ne tenons réellement pas à produire un grand nombre de documents qui ne présentent pas un intérêt direct pour qui que ce soit. La seule exception que j'y vois porte sur les questions à plus long terme auxquelles les gens doivent commencer à s'intéresser lorsqu'elles deviennent davantage d'actualité. La plupart de ces questions traitent de points relativement urgents liés à des dossiers directives actifs.

**Le sénateur Zimmer :** Pour ce qui est de la conseillère en matière de politique étrangère et de défense, pouvez-vous nous dire quelle est la fréquence des rencontres que vous avez avec cette personne?

**M. Fyffe :** Nous avons des rencontres bilatérales régulières aux trois ou quatre semaines. Je peux également aller la rencontrer en cas de besoin. De plus, elle tient régulièrement des réunions avec ses cadres supérieurs auxquelles je peux y assister.

**Le sénateur Zimmer :** Le ministre de la Sécurité publique a indiqué que le gouvernement avait l'intention d'élargir le mandat du SCRS au renseignement extérieur recueilli en dehors du Canada. Dans quelle mesure la décision du gouvernement a-t-elle



government's decision? Do you think intelligence gaps exist and if so, can these only be addressed through expansion of the CSIS mandate? Do you think we need to expand?

**Mr. Fyffe:** I know that when Ms. Bloodworth appeared before you, she referred to the fact that this was an area in which officials were giving advice to the government, so I can only answer your question to a limited degree. I would say first that there are always gaps in intelligence. Even the United States, which has enormous machinery for intelligence, has gaps in its coverage.

As an assessment agency, we would always welcome more information that is collected by a Canadian agency, whatever the means. Aside from that, all I can say is that you have had a number of witnesses who exhaustively outlined some of the considerations that go into the development of the different kinds of options, and I do not think it would be appropriate for me to go beyond that.

**Senator Zimmer:** Are you of the opinion that Canada's foreign intelligence requirements would be appropriately served by changes to the CSIS Act, or do you think a separate and distinct foreign intelligence service is required?

**Mr. Fyffe:** That is exactly the point that I do not think it would be appropriate for me to comment on.

**Senator Zimmer:** Does the IAS maintain relationships with foreign security and intelligence agencies?

**Mr. Fyffe:** The broad answer to that would be no, but I will qualify that. We maintain vigorous relationships with other assessment agencies. We see our counterparts in the United States, Australia, Britain, and New Zealand quite frequently. We have a lot of exchange back and forth. As I said in my statement, we do exchange assessments on a regular basis. There is a regular machinery set up for doing that.

We do have contact at times with representatives of other parts of the allied intelligence machinery. For example, I was recently visiting counterparts in Australia and New Zealand. In Australia, my deputy executive director visited Canberra and talked to some of the people in the intelligence community in Australia, and both of us visited counterparts in New Zealand. However, we do not have regular relationships with those agencies in the same way that we do with the assessment agencies in those countries.

**Senator Banks:** This is sort of the same question in terms of the gathering and processing that Senator Zimmer has talked about. There is an argument about that some of our good friends have been given, and have made decisions based upon wrong intelligence, sort of purposefully wrong, if I can put it that way. It is less likely to happen here, or just as likely to happen here?

été influencée par vous ou par le travail du BEI? Pensez-vous qu'il existe des lacunes sur le plan du renseignement et, dans l'affirmative, suffirait-il d'élargir le mandat du SCRS pour y remédier? Pensez-vous qu'un élargissement soit nécessaire?

**M. Fyffe :** Je sais que, lorsque Mme Bloodworth est venue nous livrer son témoignage, elle a mentionné le fait que c'était un domaine dans lequel le gouvernement était conseillé par des fonctionnaires. Ma réponse à votre question ne pourra donc être que limitée. Je dirais d'abord qu'il y a toujours des lacunes sur le plan du renseignement. Même les États-Unis, qui disposent d'un gigantesque dispositif pour le renseignement, n'arrivent pas à tout couvrir.

En qualité d'organisme d'évaluation, nous accepterions toujours volontiers de recevoir plus d'information recueillie par un organisme canadien, quel que soit le moyen employé. Cela étant dit, vous avez eu plusieurs témoins qui ont décrit de manière exhaustive certains des éléments pris en considération dans l'élaboration de différentes solutions et je pense qu'il ne serait pas indiqué que j'en dise plus à ce sujet.

**Le sénateur Zimmer :** D'après vous, les besoins du Canada en matière de renseignement étranger seraient-ils comblés de manière satisfaisante par des modifications à la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité ou pensez-vous qu'il nous faudrait un service du renseignement étranger distinct?

**M. Fyffe :** C'est précisément l'élément sur lequel j'estime qu'il ne serait pas approprié que j'émette des commentaires.

**Le sénateur Zimmer :** Le BEI entretient-il des liens avec des services de renseignement et de sécurité étrangers?

**M. Fyffe :** En gros, la réponse à cette question serait « non », mais je vais la nuancer. Nous entretenons des liens dynamiques avec d'autres organismes d'évaluation. Nous rencontrons assez souvent nos homologues des États-Unis, de l'Australie, de la Grande-Bretagne et de la Nouvelle-Zélande. Nous communiquons beaucoup entre nous. Comme je l'ai dit dans mon exposé, nous échangeons régulièrement des évaluations. Des mécanismes ont été mis en place à cette fin.

Il nous arrive d'être en contact avec des représentants d'autres parties du réseau du renseignement allié. Par exemple, j'ai récemment rendu visite à des homologues en Australie et en Nouvelle-Zélande. En Australie, mon directeur exécutif adjoint est allé à Canberra pour s'entretenir avec des gens du milieu du renseignement australien et nous avons tous deux rendu visite à des homologues en Nouvelle-Zélande. Cependant, nous n'avons pas de contacts réguliers avec ces organismes de la même manière qu'avec les organismes d'évaluation dans ces pays.

**Le sénateur Banks :** C'est, en quelque sorte, la même question, en ce qui a trait à la collecte et au traitement de renseignements, que celle dont le sénateur Zimmer a parlé. D'aucuns soutiennent que certains de nos bons amis ont reçu des renseignements erronés sur lesquels ils ont fondé des décisions, et que ces faux renseignements leur avaient été fournis intentionnellement, si je peux dire. Est-ce que cela est moins susceptible ou tout aussi susceptible de se produire ici?

**Mr. Fyffe:** That is such a broad question; I have trouble answering it as a supplementary.

**Senator Banks:** I can be specific.

**Mr. Fyffe:** There is a rigorous process that every analyst has to go through when looking at intelligence and there are some challenges built in that are not always easy to deal with. In looking at a piece of intelligence, we would look at the context, general credibility in terms of other things that we know; we would look at the originating agency and the source descriptions themselves, which would tell us what the relationship of the agency was with whoever produced the intelligence.

There is often a dilemma in intelligence. As almost a cliché, people say that you do not go with a single source, but often the most important intelligence is a single source. Therefore you have a dilemma if an important piece of intelligence that would make a difference in your assessment is single source. You have to look at where it came from, what we know about it, how sure we are with all of the tools we have at our disposal. That is really the bottom line in intelligence assessment: Can you take a particular piece of intelligence and properly decide what credibility should be given to it?

**Senator Banks:** I am not talking about just a mere error.

**Mr. Fyffe:** You are talking about intelligence that is deliberately wrong.

**Senator Banks:** In the layers between you and the decision makers, the intelligence that I am referring to was wrong almost by the omission or the telling of half-truths or the suppression of things otherwise known. Could that happen in this country or are we assured that the decision makers in this country are getting the straight goods? In other instances we know that our friends have not received the straight goods.

**Mr. Fyffe:** I am speaking for our own organization, but we all face the same challenge, which is to make sure that what goes up is complete and accurate and that we have properly evaluated the intelligence which goes into it. If intelligence that is wrong goes up, a number of things have to go wrong. Not only does the intelligence have to be fabricated or misapplied, or whatever, but the people who process the intelligence, that is the people who take it when it initially comes in and write the source descriptions on it, have to be only partial in fulfilling their responsibilities. If a piece of intelligence comes to us and it says "This comes from an untried source with no reporting record," that is a flashing red light. It is the job of the processing agency to make sure that a judgment — a source description like that — is included. If that piece of intelligence comes to us, and even though it should have been a flashing red light, it says it is a normally reliable source who has been accurate in the past, and that is an agency that we normally would trust implicitly, that is where we would have a problem.

**M. Fyffe :** C'est une question tellement générale; j'ai de la difficulté à y répondre comme question complémentaire.

**Le sénateur Banks :** Je peux être précis.

**M. Fyffe :** Pour examiner des renseignements, chaque analyste doit suivre une méthode très rigoureuse et certaines difficultés inhérentes ne sont pas toujours faciles à surmonter. Lorsque nous évaluons un renseignement, nous examinons son contexte, sa crédibilité générale, à la lumière des renseignements que nous détenons déjà; nous tenons compte de l'organisme qui l'a fourni et de la description des sources elles-mêmes, ce qui nous indique le lien entre l'organisme et celui qui a produit le renseignement.

Dans le domaine du renseignement, nous faisons souvent face à un dilemme. C'est presque devenu un cliché, mais on dit qu'il ne faut pas s'en remettre à une seule source, sauf que, souvent, les renseignements les plus importants viennent d'une seule source. Par conséquent, vous vous retrouvez devant un dilemme si un renseignement important, qui ferait une différence dans votre évaluation, provient d'une seule source. Nous devons vérifier sa provenance, ce que nous en savons, et sa fiabilité, avec tous les outils dont nous disposons. C'est là le but essentiel de l'évaluation du renseignement : déterminer le degré de crédibilité d'un renseignement particulier.

**Le sénateur Banks :** Je ne parle pas d'une simple erreur.

**M. Fyffe :** Vous parlez de renseignements faussés.

**Le sénateur Banks :** Aux échelons entre vous et les décideurs. Les renseignements auxquels je fais allusion étaient erronés, presque du fait qu'il y avait eu des omissions, des demi-vérités ou que des faits connus avaient été omis. Cela pourrait-il se produire dans notre pays ou avons-nous l'assurance que les décideurs, dans notre pays, ne reçoivent que des renseignements véridiques? Nous savons qu'il est arrivé à nos amis de ne pas recevoir des renseignements véridiques.

**M. Fyffe :** Je parle pour notre propre organisme, mais nous avons tous la même tâche : nous assurer que les documents transmis aux échelons supérieurs sont complets et exacts et que nous avons évalué correctement les renseignements qu'ils contiennent. Si des renseignements erronés se retrouvent à des échelons supérieurs, c'est que plusieurs choses ont mal fonctionné. Non seulement les renseignements doivent avoir été inventés ou mal employés, mais les personnes qui les traitent, c'est-à-dire qui les reçoivent quand ils nous parviennent initialement et qui notent la description de la source sur le document, doivent être partiales dans l'exercice de leurs fonctions. Si un renseignement nous parvient, accompagné d'une note disant qu'il vient d'une source non vérifiée, qui n'a jamais transmis de renseignements auparavant, nous devons être sur nos gardes. Il incombe au service qui s'en occupe de veiller à ce qu'un avis — une description de la source comme celle-là — soit inclus. Si le même renseignement nous parvenait, accompagné d'une note disant qu'il provient d'une source habituellement fiable, qui s'est révélée juste par le passé et que c'est un organisme auquel, normalement, nous ferions totalement confiance, au lieu de la mise en garde qui aurait dû l'accompagner, c'est là que nous aurions un problème.



I think one of the lessons that was learned as a result, and I think you are referring to various things around Iraq, was that the intelligence agencies in question devoted extra energy to making sure that that processing step took place.

It is not that we would never want to see a doubtful piece of intelligence, but we would want to have a proper description of that intelligence so that we would know we should handle it with care. Sometimes those dots or threads might be important and this new untried source may be on to something that we would have to pay attention to. It is very important that we have, between us and the originator, professionals who can properly evaluate how we should think about that piece of intelligence.

**Senator Banks:** Assuming you are being 100 per cent objective in that respect — this is the last part of the question, chair — are you convinced that once it leaves you and you have said “This is our best shot at this,” are you comfortable that that is the information that will get to the decision makers; that it will not be over-vetted between the time it leaves you and the time it gets into the Prime Minister’s ear?

**Mr. Fyffe:** Our reports are our reports. They go forward as our reports. If someone reads one of our reports, it will not be altered in any way from when I signed it off. Someone preparing a report using a whole lot of information might use one of our reports as a source, and they might choose to give more weight to some other source. That is their privilege, and they may very well be right, but our reports go forward as our reports.

**Senator Banks:** Thank you.

**Senator Zimmer:** Just one last question, piggybacking on what Senator Banks has said about maintaining relationships with foreign security intelligence agencies, given the relationships that CSIS and CSE have outside of Canada, are we assured that our efforts are not being duplicated elsewhere?

**Mr. Fyffe:** Yes, I think I can say that our efforts are not being duplicated. CSE’s relationships are with other SIGINT agencies, agencies involved with signals intelligence. They meet to talk about SIGINT issues. CSIS is concerned with the collection of foreign intelligence or domestic intelligence and some other issues. We keep ourselves to issues of assessment with the partners we trade assessments with, and we do not get into the issues that the other agencies get into. I will not say there is never any overlap in what we are interested in pursuing but I think we have distinct interests in our partnership with agencies abroad, and like deals with like, if you will. Then we need to integrate at this end so that we have a collective sense of relationship with agencies of other countries. The overlap is not significant in that sense.

Je pense que l’une des leçons que nous avons tirées par la suite, et je pense que vous faites allusion à différentes choses concernant l’Iraq, c’est que les services de renseignement en cause doivent redoubler d’effort pour s’assurer que l’étape du traitement n’est pas omise.

Ce n’est pas que nous ne voudrions jamais voir un renseignement douteux, mais nous voudrions en avoir une description exacte pour savoir que nous devons le traiter avec prudence. Il arrive que ces bribes d’information soient importantes et que la nouvelle source non vérifiée ait fait une découverte intéressante à laquelle nous devrions prêter attention. Il est très important que, entre nous et le fournisseur du renseignement, il y ait des professionnels capables de bien évaluer ce que nous devrions penser d’un renseignement.

**Le sénateur Banks :** En supposant que vous êtes totalement objectifs à cet égard — c’est la dernière partie de la question, président — êtes vous convaincu, une fois que vous laissez partir les renseignements, en sachant que vous les avez évalués de votre mieux, qu’ils parviendront aux décideurs? Qu’ils ne seront pas remaniés outre mesure avant de parvenir au premier ministre?

**M. Fieffe :** Nous sommes les auteurs de nos propres rapports. Ils sont acheminés dans la forme où ils ont été rédigés. Si quelqu’un lit l’un de nos rapports, il va sans dire que ce rapport n’a été modifié d’aucune façon, à partir du moment où je l’ai autorisé. Une personne qui prépare un rapport à partir de plusieurs documents peut utiliser l’un de nos rapports comme source d’information et peut décider de donner plus de poids à une autre source. C’est son droit et elle peut très bien avoir raison de procéder ainsi, mais nos rapports restent nos rapports.

**Le sénateur Banks :** Merci.

**Le sénateur Zimmer :** Une dernière question. Dans la foulée de ce que le sénateur Banks a dit au sujet du maintien de relations avec des services de renseignement étrangers, compte tenu des relations du SCRS et du CST à l’extérieur du Canada, avons-nous la certitude qu’il n’y a pas de chevauchement de notre travail et de ce qui se fait ailleurs?

**M. Fyffe :** Oui, je pense pouvoir dire qu’il n’y a pas de chevauchement. Le CST a des liens avec d’autres organismes de renseignement d’origine électromagnétique, qui s’occupent de renseignement sur les transmissions. Ils se réunissent pour discuter de questions touchant au renseignement d’origine électromagnétique. Le SCRS s’occupe de la collecte de renseignements canadiens et étrangers et d’autres questions. Nous nous en tenons aux questions d’évaluation avec les partenaires avec lesquels nous échangeons des évaluations et nous ne nous occupons pas des questions auxquelles se consacrent les autres organismes. Je ne dirais pas qu’il n’y a jamais de chevauchement de nos champs d’intérêt, mais je pense que nous avons des intérêts différents de ceux des organismes à l’étranger avec lesquels nous travaillons en partenariat, et les organismes semblables traitent ensemble, en quelque sorte. Puis, nous devons être intégrés de notre côté si nous voulons avoir, collectivement, le sentiment d’être en rapport avec les services des autres pays. Le chevauchement n’est pas important, dans ce sens-là.

**Senator Moore:** Thank you, Mr. Fyffe, for being here. Does your office collect foreign intelligence abroad?

**Mr. Fyffe:** No.

**Senator Moore:** You do not?

**Mr. Fyffe:** No.

**Senator Moore:** You assess information from the various sources that you have named?

**Mr. Fyffe:** That is correct.

**Senator Moore:** With the recommendation that CSIS be expanded to do foreign intelligence work, would they then do what you are doing?

**Mr. Fyffe:** No.

**Senator Moore:** You would not disappear in that instance?

**Mr. Fyffe:** No, CSIS has, and has had for a long time, an assessment group but, as I understand the way their current mandate functions, that assessment group is focused on things we do not do, such as internal security issues. It is focused on helping CSIS, as a collector, direct its collection efforts. Therefore it is not really a direct competitor with us. I do not say there is never any overlap but we have distinct, perhaps even complementary, roles and when we have an interdepartmental experts group, we have them there.

**Senator Banks:** For the viewer, please tell them what SIGINT is.

**Mr. Fyffe:** It is signals intelligence.

**Senator Moore:** Did you say that you have been the executive director since April 2000?

**Mr. Fyffe:** That is correct.

**Senator Moore:** How long has the International Assessment Service been in existence?

**Mr. Fyffe:** In approximately its current form, it has been in existence since 1993. Before that, it really was only a secretariat to a cross-community committee and it had very little research capacity of its own. As of 1993, it started to grow an independent assessment capacity. That is, it had researchers and writers of its own.

**Senator Moore:** Who oversees the IAS?

**Mr. Fyffe:** There is no oversight function, in the sense that Susan Pollak would provide for CSIS, for us as an assessment agency. We report within the PCO structure. Assessment organizations often do not have oversight in the same sense because we are not collectors, we do not write about individuals within Canada, so we do not raise a lot of the same issues that raise oversight concerns with other types of agencies.

**Senator Moore:** You do not write about individuals in Canada?

**Le sénateur Moore :** Merci, Monsieur Fyffe, d'être venu ici. Votre bureau, recueille-t-il des renseignements étrangers à l'étranger?

**M. Fyffe :** Non.

**Le sénateur Moore :** Vous ne le faites pas?

**M. Fyffe :** Non.

**Le sénateur Moore :** Vous évaluez l'information provenant des diverses sources que vous avez nommées?

**M. Fyffe :** C'est exact.

**Le sénateur Moore :** Si la recommandation d'élargir le mandat du SCRS pour qu'il s'occupe de renseignements étrangers était suivie, ferait-il le même travail que vous?

**M. Fyffe :** Non.

**Le sénateur Moore :** Vous ne disparaîtriez pas, le cas échéant?

**M. Fyffe :** Non, le SCRS a un groupe d'évaluation depuis longtemps, mais, de la façon dont je comprends son mandat actuel, ce groupe d'évaluation se consacre à des questions dont nous ne nous occupons pas, comme les questions de sécurité interne. Son travail consiste essentiellement à aider le SCRS pour la collecte et à orienter ses efforts à ce chapitre. Nous ne sommes donc pas en concurrence directe. Je ne dis pas qu'il n'y a jamais de chevauchement, mais nous avons des rôles distincts, voire complémentaires, et nous avons un groupe de spécialistes interministériels; ils sont là-bas.

**Le sénateur Banks :** Pour les gens qui nous regardent, dites-nous ce qu'est le renseignement d'origine électromagnétique.

**M. Fyffe :** Il s'agit du renseignement sur les transmissions.

**Le sénateur Moore :** Avez-vous dit que vous étiez directeur exécutif depuis avril 2000?

**M. Fyffe :** C'est exact.

**Le sénateur Moore :** Depuis combien de temps le Bureau de l'évaluation internationale existe-t-il?

**M. Fyffe :** Plus ou moins dans sa forme actuelle, il existe depuis 1993. Auparavant, ce n'était qu'un secrétariat pour un comité intercommunautaire et il avait très peu de capacité de recherche. En 1993, il a commencé à développer une capacité d'évaluation indépendante, en d'autres termes, à employer ses propres chercheurs et rédacteurs.

**Le sénateur Moore :** Qui supervise le SER?

**M. Fyffe :** Il n'y a pas de fonction de supervision, c'est-à-dire que Susan Pollak s'occupe du SCRS pour nous, en qualité d'organisme d'évaluation. Nous relevons du BCP. Souvent, les organismes d'évaluation ne sont pas surveillés, car nous ne recueillons pas de renseignements et nous ne rédigeons pas de rapports sur des personnes au Canada, bien des questions de surveillance qui s'appliquent à d'autres types d'organismes ne nous concernent pas.

**Le sénateur Moore :** Vous ne rédigez pas sur des personnes au Canada?



**Mr. Fyffe:** Yes.

**Senator Moore:** All of your reports deal with situations, organizations, individuals, outside of Canada?

**Mr. Fyffe:** Yes, but let me underline a rare exception. By individuals in Canada, I mean we do not do intelligence reports on individuals, per se, but if we were doing a paper on organized crime, we might mention a connection in Canada. However, that is fairly rare.

**Senator Moore:** On June 29 of this year, there will be a native people's march, or demonstration day. Would you do a paper on that?

**Mr. Fyffe:** No.

**Senator Moore:** You would not?

**Mr. Fyffe:** No.

**Senator Moore:** This goes back to my other question. With regard to the papers that you produce, how does the recipient of them know the truth and the value of their contents?

**Mr. Fyffe:** One way that they know is simply by our reputation. They get used to us after a while and know whether they can trust us, and I do not say that lightly because it is an important part of the base of trust. When we receive comments back, we have an exchange with our customers on where we got something. We do not put precise intelligence footnotes in our reports when they go out but we are prepared to discuss with our customers where something came from. If they come back and ask where the information came from, provided we have the proper secure channels, we will discuss our assessment basis.

If it is a piece of intelligence, we might be able to discuss it with them but if it is an opinion only, as happens at times and our analyst has a view of an issue and they do not, we will listen carefully to them. We receive detailed comments, especially from posts abroad. When a paper is being planned, our divisions will send out a note that we are planning a paper on a particular country and on the following aspects, and we will ask whether they have any preliminary comments. When the paper is prepared in draft form, it will go out to the embassy in addition to others. They will sometimes come back with detailed comments, which are often of the nature of, "Generally, we liked the paper but we think you should develop this a little more. We are not sure we agree with you on this. You should put in more about that." Our analysts will consider all of that. Our analysts know that I am reading this traffic and that I will sign off the final paper. I expect that they will take these views into account. Ultimately, the opinions expressed are ours. We might disagree with the post for

**M. Fyffe :** Exact.

**Le sénateur Moore :** Tous vos rapports portent sur des situations, des organismes et des personnes à l'extérieur du Canada?

**M. Fyffe :** Oui, mais permettez-moi de souligner une rare exception. Pour ce qui est des personnes au Canada, nous ne dressons pas de rapports sur des personnes, à proprement parler, mais, si nous préparions un rapport sur le crime organisé, nous pourrions mentionner un contact au Canada, mais, cela se produit assez rarement.

**Le sénateur Moore :** Le 29 juin, cette année, il y aura un défilé d'Autochtones, ou une journée de manifestation. Est-ce que vous rédigeriez un rapport à ce sujet?

**M. Fyffe :** Non.

**Le sénateur Moore :** Vous ne le feriez pas?

**M. Fyffe :** Non.

**Le sénateur Moore :** Cela me ramène à mon autre question. En ce qui a trait aux documents que vous produisez, comment le destinataire peut-il déterminer la véracité et l'utilité de leur contenu?

**M. Fyffe :** Cela tient, entre autres, à notre réputation. Après un certain temps, nos clients sont habitués de traiter avec nous et ils savent s'ils peuvent nous faire confiance et je suis très sérieux en disant cela, car c'est en grande partie ce sur quoi repose cette confiance. Lorsque nous recevons des commentaires, nous discutons avec nos clients de nos sources d'information. Nous ne mettons pas de notes précises en bas de page dans les rapports que nous envoyons, mais nous sommes prêts à discuter avec nos clients de nos sources d'information. Si des clients nous demandent d'où vient l'information, dans la mesure où nous avons des canaux sécurisés, nous discutons de la base de notre évaluation.

S'il s'agit d'un renseignement, il est possible que nous puissions en discuter avec le client, mais si c'est seulement une question d'opinion, comme cela se produit de temps à autre, et si notre analyste voit une question d'une certaine façon et le client la voit autrement, nous écoutons attentivement le client. Nous recevons des commentaires détaillés, surtout des bureaux à l'étranger. Lorsque nous planifions un document, nos divisions envoient une note indiquant que nous prévoyons de rédiger un document sur un pays en particulier et de quels aspects nous traiterons, et nous leur demandons s'ils ont des observations préliminaires à faire. Une fois rédigée, la version préliminaire est envoyée à l'ambassade, entre autres. Elle nous revient parfois avec des commentaires détaillés, souvent du genre : « De façon générale, nous trouvons le document intéressant, mais nous pensons que vous pourriez développer tel point un peu plus. Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec vous sur ce point. Vous devriez parler davantage de telle chose. » Nos analystes tiennent compte

whatever reason but we pay very close attention to their comments.

**Senator Moore:** You mentioned that if intelligence in a paper has been shared bilaterally only, then it cannot be included in an assessment outside that bilateral relationship. Of the 200-odd papers that you prepare each year, what percentage of those would be bilateral and therefore not shareable?

**Mr. Fyffe:** It is almost impossible to answer that question directly. The initial version of a paper might not be shareable but we might find that if we remove a particular piece of intelligence from it, then we can share it. Some of our papers go out in "Canadian Eyes Only" format and some go out in a bilateral format. Often, they go out in as many as three formats: Canadian eyes only, Four Eyes and confidential level with some of our other allies. There are multiple versions of papers.

**Senator Moore:** When you issue a paper each day, do four versions of it go out each day?

**Mr. Fyffe:** They might do so. I do not make that decision most of the time. The director looks at the paper with the analyst to determine how much of it they can share. Since we receive material from our allies, we want to share as much as we can with them. However, if a paper is originally CEO, then some things will come out of it so that it can be shared with the Four Eyes community.

**Senator Moore:** Who is the director who makes that decision?

**Mr. Fyffe:** It is the director of one of our five divisions — people who report to me. Multiple versions go out because we want to ensure that if something will be useful to our allies, even if some piece of intelligence has come out of it, that we will be able to share it. They have their own sources of intelligence and might be more interested in our viewpoint rather than in the actual intelligence.

**The Chairman:** Thank you, Mr. Fyffe. This has been instructive and we appreciate your coming to share your expertise with us.

**Mr. Fyffe:** Thank you for the opportunity, Mr. Chairman.

**The Chairman:** For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact

de toutes ces observations. Nos analystes savent que je les lirai et que je devrai approuver la version finale. J'attends d'eux qu'ils tiennent compte de ces points de vue. En bout de ligne, les opinions exprimées sont les nôtres. Nous pouvons être en désaccord avec les bureaux à l'étranger, pour une raison ou une autre, mais nous prêtons attention à leurs commentaires.

**Le sénateur Moore :** Vous avez mentionné que, si les renseignements dans un rapport ont été échangés uniquement entre deux parties, ils ne peuvent pas être inclus dans une évaluation en dehors de cette relation bilatérale. Sur les 200 et quelques documents que vous préparez chaque année, quel pourcentage de ces documents seraient de nature bilatérale et, donc, non partageables?

**M. Fyffe :** Il est quasi impossible de répondre directement à cette question. La version initiale d'un document peut ne pas être partageable, mais nous pouvons découvrir que, si nous en retirons un certain renseignement, nous pourrions le partager. Certains de nos documents sortent dans une forme « Réservé aux Canadiens » et d'autres dans une forme bilatérale. Souvent, ils sortent sous trois formes : réservé aux Canadiens, destiné à la collectivité des Quatre et confidentiel, auprès de certains de nos autres alliés. Les documents existent en plusieurs versions.

**Le sénateur Moore :** Lorsque vous sortez un document par jour, est-ce que vous sortez quatre versions de chacun chaque jour?

**M. Fyffe :** Cela peut arriver. Ce n'est pas moi qui prend cette décision, dans la plupart des cas. Le directeur examine le document avec l'analyste pour déterminer quelle proportion peut être partagée. Comme nous recevons des documents de nos alliés, nous voulons en partager le maximum avec eux. Toutefois, si un document est initialement réservé aux Canadiens, nous en retirons des parties pour qu'il puisse être partagé avec la collectivité des Quatre.

**Le sénateur Moore :** Qui est le directeur qui prend cette décision?

**M. Fyffe :** C'est le directeur de l'une de nos cinq divisions — ces directeurs relèvent de moi. Plusieurs versions sortent, car nous voulons être certains que, si une information peut être utile à nos alliés, même si un renseignement a été retiré du document, nous pourrions partager cette information. Ils ont leurs propres sources de renseignements et pourraient être davantage intéressés par notre point de vue qu'au renseignement proprement dit.

**Le président :** Merci, Monsieur Fyffe. Vos propos ont été instructifs et nous vous sommes reconnaissants d'être venu nous faire bénéficier de vos connaissances.

**M. Fyffe :** Merci de m'en avoir donné la possibilité, monsieur le président.

**Le président :** Aux membres du public qui nous regardent à la télévision, si vous avez des questions ou des observations, n'hésitez pas à consulter notre site Web au [www.sen-sec.ca](http://www.sen-sec.ca). Nous y affichons les témoignages aussi bien que les ordres du jour



the Clerk of the Committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee adjourned.

révisés. Sinon, vous pouvez communiquer avec la greffière du comité en composant le 1-800-267-7362, pour obtenir de plus amples informations ou communiquer avec des membres du comité.

La séance est levée.





**AN ENDURING CONTROVERSY:  
THE STRATEGIC BOMBING CAMPAIGN DISPLAY IN THE  
CANADIAN WAR MUSEUM**

Interim Report of the Subcommittee on Veterans Affairs  
of the Standing Senate Committee on National Security and Defence

Chair  
The Honourable Joseph A. Day

Deputy Chair  
The Honourable Norman K. Atkins

June 2007

## MEMBERS SUBCOMMITTEE ON VETERANS AFFAIRS

The Honourable Joseph A. Day, Chair  
The Honourable Norman K. Atkins, Deputy Chair  
The Honourable Colin Kenny

Other Senator who participated in the work of the Committee: The Honourable Roméo Dallaire

## ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, May 11, 2006:

The Honourable Senator Day moved, seconded by the Honourable Senator Dallaire:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to undertake a study on:

(a) the services and benefits provided to members of the Canadian Forces, veterans of war and peacekeeping missions and members of their families in recognition of their services to Canada, in particular examining:

access to priority beds for veterans in community hospitals;

availability of alternative housing and enhanced home care;

standardization of services throughout Canada;

monitoring and accreditation of long term care facilities;

(b) the commemorative activities undertaken by the Department of Veterans Affairs to keep alive for all Canadians the memory of the veterans achievements and sacrifices;

(c) the implementation of the recently enacted Veterans Charter;

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate



## EXECUTIVE SUMMARY

The Senate Subcommittee on Veterans Affairs examined issues surrounding the unfortunate public dispute over a Canadian War Museum display relating to the allied strategic bombing campaign in Europe, during the Second World War.

Many Honourable Senators, certainly members of the Subcommittee, have received numerous letters from the public on this issue. The majority came from veterans who felt strongly that the display dealing the operations of the Royal Air Force (RAF) Bomber Command, in which thousands of Canadian aircrew served, inaccurately captures the reality of their service.

### Recommendation

After due consideration, the Subcommittee respectfully suggests that the Canadian War Museum has both the public responsibility and professional capacity to take the lead in resolving the disagreement. We feel they have the duty to review the detailed presentation of the display panel in question and that they will want to consider alternative ways of presenting an equally historically accurate version of its material, in a manner that eliminates the sense of insult felt by aircrew veterans and removes potential for further misinterpretation by the public.

As we began to investigate this issue, some questioned the need for a Senate Subcommittee to become involved in this debate at all. While our mandate does not specifically relate to heritage or historical issues, we do have a responsibility to monitor the effective and efficient expenditure of public funds, particularly in relation to issues involving Canadian veterans and so, in line with this duty, we felt it was appropriate for us to examine issues surrounding concern over the Bomber Command display in the Canadian War Museum.

## THE ISSUE

Veterans, who served with RAF Bomber Command in the Second World War, feel insulted by a display at the Canadian War Museum, relating to the morality and effectiveness of the Allied strategic bombing campaign. The final display panel entitled *The Enduring Controversy*, reads:

The value and morality of the strategic bomber offensive against Germany remains bitterly contested. Bomber Command's aim was to crush civilian morale and force Germany to surrender by destroying its cities and industrial installations. Although Bomber Command and American attacks left 600,000 Germans dead, and more than five million homeless, the raids resulted in only small reductions in German war production until late in the war.

The ire of aircrew veterans is raised by the first sentence, which they feel questions their value and morality. The second sentence also aggravates them because, in their view, it is an incomplete description of the role they played and neglects to mention attacks on many strategic military installations, as well as important tactical support to D-Day preparations, assault and subsequent break-out operations. They also think the last sentence is an inaccurate assessment of the effect and value of the strategic bombing campaign. Adjacent photographs in the display area, showing dead German corpses in the street and bombed-out city rubble, when viewed in conjunction with the last panel, have led some to argue that the combination of photos and panel wording implies Canadians involved in the bombing were "war criminals" who added little value to the Allied cause and that the Canadian War Museum has implicitly supported that view.

The Museum insists it is in no way trying to denigrate the ethics, morality and value of RCAF veterans and that the *Enduring Controversy* panel passage is an accurate and reasonable statement of fact.

While the Museum is technically and professionally correct in its stand, it seems that the direct association of Bomber Command with the legitimate description of controversy over the nature of the strategic bombing campaign, in the last panel, has, unintentionally, been interpreted by individual veterans as a criticism of their morality and the value of their contribution to the overall war effort.

It is unfortunate that this dispute has lingered for as long as it has and that it has settled into firm, some say obstinate, positions on both sides. The Subcommittee deeply regrets this development and hopes that, by its examination of this continuing disagreement, it will be able to help both sides resolve the impasse.

## THE DISPLAY

The Canadian War Museum's presentation of the air war is located in its Second World War gallery, one of the building's six permanent exhibitions. The entire display is not just about Bomber Command or strategic bombing, but strategic bombing is clearly its principal component.

The air war section indicates repeatedly the size and nature of the Canadian effort. It discusses the strategic context to air operations and it identifies the nature of enemy defences against which Canadians were pitted. It includes casualty and loss statistics. The display also emphasizes the human experience of taking this fight to the enemy and discusses the nature of the German defence effort, including the many resources Germany committed to fending off or recovering from bomber attacks. At the end of the display, one finds the *Enduring Controversy* panel that is the subject of on-going dispute.

## THE COMPLAINTS

When they appeared before the Subcommittee, representatives of the Royal Canadian Legion spoke on behalf of nearly 400,000 Legion members. Their remarks focussed on the issue of the *Enduring Controversy* panel itself. The Legion felt that, by elevating a huge placard, with



headline font in a central position, reading *An Enduring Controversy* and by accompanying it with wall size photos of dead German civilians in the streets of bomb-ravaged cities, the Museum generated a biased, unbalanced message, directly questioning the aims of the campaign, its effectiveness and the sacrifice of the veterans involved.

In November 2006, the issue was formally taken up by General (Retired) Paul Manson, the Chairman of the War Museum Committee, a committee serving the Board of Trustees of the Canadian Museum of Civilization Corporation. General Manson fully supported the appeal for a compromise and presented the appeal to the Board of Trustees.

In response to the Board's request that the matter be reviewed, the Chief Executive Officer of the Canadian Museum of Civilization Corporation, enlisted the support of four distinguished Canadian historians<sup>1</sup> to review the exhibit and the panel in question. The historians were asked two questions: first; does the War Museum section on the strategic air bombing campaign provide a balanced presentation and does it explain the part that strategic bombing played in the wider European military campaign? Second; one panel in the current installation entitled *An Enduring Controversy* has been criticized by some people. Does this panel appropriately present current understanding of some of the impacts of the bombing campaign during the war?

The historians were divided in their opinions, particularly as to question two concerning the panel. Despite some concerns about the tone and content of the display, Museum officials (backed by the Board of Trustees) decided not to alter any of the panel's words or adjacent pictures.

This decision had the effect of hardening positions on both sides of the argument.

## **SUBCOMMITTEE VIEWS**

The Subcommittee's aim is not to engage in historical argument, but to facilitate an effective resolution to this 'enduring controversy.' Also, at this time, the Subcommittee does not intend to venture into consideration of any issues relating to Canadian War Museum governance, as raised by some of the witnesses.

This is a somewhat 'asymmetric' controversy. The veterans' argument is based on fact and emotion, while the Canadian War Museum stand is based on fact and academic objectivity. The Subcommittee understands both positions.

The Subcommittee truly regrets that this dispute has gone as far as it has. In our view, it is an entirely unintended consequence of a genuine professional effort on the part of the Canadian War Museum to present a historically accurate and ethically substantive depiction of the allied strategic bombing effort in the Second World War.

---

<sup>1</sup> The January 2007 review was conducted by Dr. David Bercuson of the University of Calgary, Dr. Serge Bernier of the Department of National Defence, Dr. Margaret MacMillan of the University of Toronto and Dr. Desmond Morton of McGill University.

We wish to note that all witnesses who appeared before us on this matter unanimously agreed that the Canadian War Museum was doing an outstanding job in its overall efforts to present Canada's war history to Canadians and international visitors. The Subcommittee also understands and agrees that professional museums and their well-qualified staff must be allowed to exercise academic and curatorial independence, without being inappropriately influenced by outside groups with credible special interests. In the end, displays must be historically accurate and resistant to misinterpretation.

Veterans' acknowledge and accept that a valid academic controversy over the value and morality of the strategic bombing does indeed exist, and did exist during the Second World War. They point out however, that such controversy existed above and beyond Bomber Command personnel, who loyally and professionally carried out missions assigned by duly elected political leaders and appointed military commanders. Even today, they say, the dispute resides almost exclusively in the academic realm of historians.

Ultimately, we cannot disregard the fact that, as mentioned earlier, Honourable Senators have received a significant amount of mail from the public on this issue. We note that while the majority of our mail came from veterans whose attention is clearly focussed on the *Enduring Controversy* panel, the existence of the dispute indicates that the panel text is liable to misinterpretation by the public. We think the removal of any potential for such misunderstanding is the essence of a good remedy in this case.

During testimony we heard from Canadian War Museum officials and other independent historical and curatorial experts that there is indeed more than one way to tell a story accurately. History is, after all, interpretive. This being the case, we feel that no one display, in any museum, should be immutable. In fact, we think continual review and research, along with educated re-thinking of past events are important in preserving the currency and relevance of historical displays.

## CONCLUSION

The Subcommittee has concluded it is now in the best interests of all concerned that good faith initiatives on the part of all parties be initiated as soon as possible.

As noted above in the Executive Summary, we respectfully suggest that the Canadian War Museum has both the public responsibility and professional capacity to take the lead in resolving the disagreement. We feel they have the duty to review the detailed presentation of the display panel in question and that they will want to consider alternative ways of presenting an equally historically accurate version of its material, in a manner that eliminates the sense of insult felt by aircrew veterans and removes potential for further misinterpretation by the public.

Finally, this is one disagreement that is equally troubling to all parties and its existence provides a distinctly unneeded public spectacle. We are eager to see it concluded and thus allow the Canadian War Museum to return, without distraction, to its world-class endeavours.



**UNE CONTROVERSE QUI PERSISTE :  
L'EXPOSITION DE LA CAMPAGNE DE BOMBARDEMENT STRATÉGIQUE AU  
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE**

Rapport intérimaire du Sous-comité des Anciens combattants  
du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense

Président  
L'honorable Joseph A. Day

Vice-président  
L'honorable Norman K. Atkins

Juin 2007

## MEMBRES DU SOUS-COMITÉ DES ANCIENS COMBATTANTS

L'honorable Joseph A. Day, président

L'honorable Norman K. Atkins, vice-président

L'honorable Colin Kenny

Autre sénateur ayant participé aux travaux du comité: L'honorable Roméo Dallaire

## ORDRE DE RENVOI

Extrait des *journaux du Sénat* du jeudi 11 mai 2006 :

L'honorable sénateur Day propose, appuyé par l'honorable sénateur Dallaire :

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à entreprendre une étude sur :

a) les services et les avantages sociaux offerts aux membres des Forces canadiennes, aux anciens combattants, aux membres des missions de maintien de la paix et à leurs familles en reconnaissance des services rendus au Canada, et vérifier notamment :

l'accès à des lits prioritaires pour les anciens combattants dans les hôpitaux communautaires;

la disponibilité de centres d'hébergement et de meilleurs soins à domicile;

l'uniformisation des services dans tout le Canada;

la surveillance et l'agrément des établissements de soins de longue durée;

b) les activités commémoratives organisées par le ministère des Anciens combattants pour rappeler à tous les Canadiens les réalisations et les sacrifices des anciens combattants;

c) la mise en œuvre de la Charte des anciens combattants adoptée récemment;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la première session de la trente-huitième législature soient déférés au Comité;

Que le Comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle



## RÉSUMÉ

Le Sous-comité sénatorial des Anciens combattants a examiné les enjeux qui sous-tendent le regrettable débat public sur l'exposition du Musée canadien de la guerre consacrée à la campagne de bombardement stratégique des puissances alliées organisée en Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale.

De nombreux sénateurs et des membres du Sous-comité, ont reçu un grand nombre de lettres émanant du public sur cette affaire. La majorité de celles-ci étaient signées par des anciens combattants convaincus que l'exposition relative aux opérations du Bomber Command de la Royal Air Force (RAF), auxquelles ont participé des milliers d'équipages d'aéronefs canadiens, ne rend pas justice aux services que ceux-ci ont rendus.

### Recommandation

Après mûre réflexion, les membres du Sous-comité font valoir respectueusement que le Musée canadien de la guerre est doté à la fois de la responsabilité publique et de la capacité professionnelle de prendre l'initiative de la résolution du différend. Nous estimons que le Musée a le devoir d'examiner en détail la présentation du panneau d'exposition afin de prendre en considération d'autres modes de présentation tout aussi fidèles aux faits historiques, mais susceptibles de mettre le public à l'abri d'autres erreurs d'interprétation et d'éliminer l'impression des équipages canadiens de ces bombardiers d'être la cible d'insultes.

Quand nous avons abordé l'investigation de cette affaire, plusieurs personnes ont remis en cause, purement et simplement, le bien fondé de la participation d'un sous-comité du Sénat à ce genre de débat. Même si notre mandat ne porte pas spécifiquement sur des questions patrimoniales ou historiques, nous avons la responsabilité de surveiller l'efficacité et l'efficience de la dépense des deniers publics, particulièrement à l'endroit des affaires des anciens combattants canadiens, et ainsi, conformément à cette obligation, nous estimons que l'examen des questions entourant les préoccupations soulevées à l'égard de l'exposition du Bomber Command au Musée canadien de la guerre s'inscrit dans ce mandat.

## LA CONTROVERSE

Les anciens combattants qui ont servi dans les rangs du Bomber Command de la RAF pendant la Deuxième Guerre mondiale, s'estiment insultés par une exposition du Musée canadien de la guerre, portant sur la moralité et l'efficacité de la campagne de bombardement stratégique des puissances alliées. Le dernier panneau d'exposition, intitulé *Une controverse qui persiste*, se lit comme suit :

Le bien-fondé et la moralité de l'offensive du bombardement stratégique contre l'Allemagne demeurent vivement contestés. L'objectif du Bomber Command était de saper le moral des civils allemands en détruisant les villes et les installations industrielles. Même si les attaques du Bomber Command et des forces américaines tuèrent 600 000 Allemands et en laissèrent cinq millions d'autres sans abri, ils réduisirent à peine la production de guerre allemande avant la fin de la guerre.

La colère des anciens combattants, membres des équipages d'aéronef, est attisée par la première phrase de cette inscription qui, selon eux, remet en question leur valeur et leur moralité. La deuxième phrase leur porte également préjudice parce que, de leur point de vue, il s'agit d'une description incomplète du rôle qu'ils ont joué et qui passe sous silence les attaques d'un grand nombre d'installations militaires stratégiques ainsi que le soutien tactique important aux opérations de préparation, de combat et de dégagement du jour J. Ils estiment également que la dernière phrase constitue une évaluation inexacte de l'effet et de la valeur de la campagne de bombardement stratégique. Les photographies avoisinantes de l'aire d'exposition montrant les corps de civils allemands dans les rues et les villes bombardées en conjonction avec le dernier panneau, ont incité certains spectateurs à prétendre que la combinaison des photos et de la formulation du panneau laissait entendre que les Canadiens participant au bombardement étaient des « criminels de guerre » dont l'intervention n'avait eu que peu de valeur pour la cause des alliés et que le Musée canadien de la guerre avait implicitement appuyé cette prise de position.

Le Musée réplique qu'il ne tentait aucunement de dénigrer l'éthique, la moralité ou la valeur des anciens combattants de l'ARC et que le texte du panneau intitulé *Une controverse qui persiste* est une représentation exacte et raisonnable des faits.

Même si, d'un point de vue technique et professionnel, le Musée a raison dans sa prise de position, il semble que l'association directe du Bomber Command avec la description légitime d'une controverse sur la nature de la campagne de bombardement stratégique dans le dernier panneau ait amené les anciens combattants, par malentendu, à interpréter l'exposition comme une critique de leur moralité et de la valeur de leur contribution à l'ensemble de l'effort de guerre.

Il est infortuné que ce différend persiste depuis si longtemps et qu'il ait abouti à des positions fermes – certains diront « obstinées » – dans chaque camp. Le Sous-comité regrette vivement que les choses aient pris une telle tournure et espère que, grâce à son examen de ce différend sans issue, il sera en mesure d'aider les deux protagonistes à sortir de l'impasse.

## L'EXPOSITION

La présentation que fait le Musée canadien de la guerre de la guerre aérienne est située dans sa galerie consacrée à la Deuxième Guerre mondiale, une des six expositions permanentes de l'édifice. L'exposition ne se limite pas au Bomber Command ni au bombardement stratégique, mais le bombardement stratégique est, de toute évidence, son principal volet.



La section sur la guerre aérienne indique à maintes reprises l'envergure et la nature de l'effort de guerre canadien. Elle aborde la question du contexte stratégique des opérations aériennes et identifie la nature des défenses ennemies auxquelles les Canadiens étaient confrontés. La section inclut des statistiques sur les blessures et les pertes de vie. L'exposition met également en lumière l'expérience humaine résultant de la décision de déplacer l'aire de combat dans le camp ennemi et discute de la nature de l'effort de défense allemand, y compris des nombreuses ressources que l'Allemagne a dû exploiter pour repousser l'assaut ou se relever des attaques aériennes. À la fin de l'aire d'exposition, se dresse le panneau intitulé *Une controverse qui persiste* qui fait l'objet du différend.

## LES PLAINTES

Lorsqu'ils ont comparu devant le Sous-comité, les représentants de la Légion royale canadienne se sont exprimés au nom des quelque 400 000 membres de l'association. Leurs observations étaient axées sur le panneau *Une controverse qui persiste*. Les membres de la Légion estimaient qu'en aménageant un panneau géant portant en son centre le titre – *Une controverse qui persiste* – et en accompagnant ce panneau de photos murales de civils allemands tués dans les rues des cités ravagées par les bombardements, le Musée diffusait un message biaisé remettant directement en question les buts de la campagne de bombardement, son efficacité et le sacrifice des anciens combattants qui y ont participé.

En novembre 2006, la question a été examinée officiellement par le général (à la retraite), Paul Manson, président du Comité du Musée canadien de la guerre, un comité au service du conseil d'administration de la société du Musée canadien des civilisations. Le général Manson a fait valoir les mérites indéniables d'un appel au compromis et présenté cet appel au conseil d'administration.

En réponse à la demande du conseil de faire réexaminer l'affaire, le directeur général de la société du Musée canadien des civilisations s'est assuré le concours de quatre historiens<sup>1</sup> canadiens de renom pour examiner l'exposition et le panneau controversé. Deux questions ont été posées à ces historiens : Premièrement, la section du Musée de la guerre consacrée à la campagne de bombardement aérien stratégique donne-t-elle une version équilibrée des faits et explique-t-elle le rôle qu'a joué le bombardement stratégique dans la campagne militaire européenne? Deuxièmement, un panneau de l'installation actuelle, intitulé *Une controverse qui persiste*, a été critiqué par certaines personnes. Ce panneau présente-t-il de manière appropriée la compréhension que l'on a aujourd'hui de certaines des répercussions de la campagne de bombardement organisée pendant la guerre?

Les historiens ont fait part d'opinions divergentes, particulièrement sur la question du panneau. En dépit des préoccupations exprimées à l'endroit du ton et du contenu de l'exposition, les représentants du Musée (appuyés par les membres du conseil d'administration) ont décidé de ne pas modifier la formulation du panneau ni les photos adjacentes.

---

<sup>1</sup> L'examen de janvier 2007 a été réalisé par Monsieur David Bercuson (Ph. D) de la University of Calgary, Monsieur Serge Bernier (Ph. D) du ministère de la Défense nationale, Madame Margaret MacMillan (Ph. D) de la University of Toronto et Monsieur Desmond Morton (Ph. D) de l'Université McGill.

Cette décision a eu pour effet de durcir la position des parties.

## OPINIONS DES MEMBRES DU SOUS-COMITÉ

Le Sous-comité souhaite ne pas s'engager dans une argumentation fondée sur des considérations historiques, mais plutôt faciliter la résolution efficace de cette « controverse qui persiste ». De plus, à ce stade, le Sous-comité n'a pas l'intention d'aborder de quelque façon que ce soit les questions liées à la gouvernance du Musée canadien de la guerre qui ont été soulevées par certains témoins.

Il s'agit d'une controverse quelque peu « asymétrique ». L'argumentation des anciens combattants est fondée sur des faits et des émotions, alors que la position du Musée canadien de la guerre est fondée sur des faits et une certaine objectivité théorique. Le Sous-comité comprend les deux positions.

Les membres du Sous-comité regrettent profondément que ce différend se soit poursuivi aussi longtemps. À notre avis, il s'agit là de la conséquence totalement fortuite d'un effort réel de professionnalisme déployé par le Musée canadien de la guerre pour présenter une description, exacte sur le plan historique et valable d'un point de vue éthique, du bombardement stratégique allié durant la Deuxième Guerre mondiale.

Nous voulons signaler que tous les témoins qui ont comparu devant nous sur cette question ont reconnu unanimement que le Musée canadien de la guerre accomplissait un travail remarquable dans la ligne des efforts qu'il déploie pour présenter l'histoire des guerres canadiennes aux Canadiens et à ses visiteurs internationaux. Le Sous-comité comprend également et reconnaît que les musées professionnels et leur personnel parfaitement qualifié doivent être autorisés à faire preuve d'indépendance, tant sur le plan scientifique que du point de vue de la conservation, sans être influencés indûment par les groupes externes faisant valoir des intérêts particuliers crédibles. Enfin, les expositions doivent être historiquement exactes et à l'épreuve de toute interprétation abusive.

Les anciens combattants reconnaissent et acceptent qu'une controverse théorique valide portant sur la valeur et la moralité du bombardement stratégique existe et existait durant la Deuxième Guerre mondiale. Ils font toutefois remarquer qu'une telle controverse s'est poursuivie indépendamment et en marge du personnel du Bomber Command qui a accompli, avec loyauté et professionnalisme, les missions qui lui étaient assignées par des leaders politiques élus et des commandants militaires nommés. Même aujourd'hui, selon eux, le différend n'a plus cours que dans le cénacle des historiens.

Enfin, nous ne pouvons passer sous silence le fait que, tel que signalé plus tôt, les honorables sénateurs ont reçu un grand nombre de missives du public sur cette question. Nous notons que même si la majorité de ces messages provenaient d'anciens combattants dont l'attention était clairement axée sur le panneau intitulé *Une controverse qui persiste*, l'existence même du différend indique que le texte de ce panneau peut amener le public à interpréter les faits de façon



erronée. Nous estimons que l'élimination de l'objet même de ce malentendu représentera un règlement adéquat en l'espèce.

Au cours des témoignages, nous avons entendu de la bouche des représentants du Musée canadien de la guerre et d'autres experts indépendants – historiens ou conservateurs – qu'il existe, bien entendu, plus d'une façon de respecter les faits historiques. L'histoire est après tout un art interprétatif. Ceci étant dit, nous estimons qu'aucune exposition, dans aucun musée, ne devrait être inaltérable. En fait, nous pensons que des efforts permanents de recherche et d'examen, de concert avec une réinterprétation éclairée des événements passés s'imposent si on veut préserver l'actualité et la pertinence des expositions historiques.

## CONCLUSION

Le Sous-comité a conclu qu'il est aujourd'hui dans le meilleur intérêt de toutes les parties concernées que celles-ci prennent aussi vite que possible et en toute bonne foi les mesures qui s'imposent.

Tel que noté dans le résumé, les membres du Sous-comité font valoir respectueusement que le Musée canadien de la guerre est doté à la fois de la responsabilité publique et de la capacité professionnelle de prendre l'initiative de la résolution du différend. Nous estimons que le Musée a le devoir d'examiner en détail la présentation du panneau d'exposition afin de prendre en considération d'autres modes de présentation tout aussi fidèles aux faits historiques, mais susceptibles de mettre le public à l'abri d'autres erreurs d'interprétation et d'éliminer l'impression des équipages canadiens de ces bombardiers d'être la cible d'insultes.

Enfin, signalons qu'il s'agit d'une pomme de discorde troublante pour toutes les parties et que son existence même offre au public un spectacle de toute évidence superflu. Nous sommes impatients d'assister au règlement de ce différend et de permettre ainsi au Musée canadien de la guerre de se consacrer à nouveau, sans entraves, à ses réalisations de calibre mondial.





*al Canadian Mounted Police:*

ike McDonnell, Assistant Commissioner, National Security  
Criminal Investigations.

*urity Intelligence Review Committee:*

usan Pollak, Executive Director;

m Farr, Associate Executive Director;

arian McGrath, Senior Counsel.

*Council Office:*

gregory Fyffe, Executive Director, International Assessment Staff.

*Gendarmerie royale du Canada :*

Mike McDonnell, commissaire adjoint, Enquêtes criminelles  
relatives à la sécurité nationale.

*Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité :*

Susan Pollak, directrice exécutive;

Tim Farr, directeur exécutif associé;

Marian McGrath, avocate principale.

*Bureau du Conseil privé :*

Gregory Fyffe, directeur exécutif, Bureau de l'évaluation  
internationale.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

**Monday, June 11, 2007**

*As individuals:*

David Charters;  
Gavin Cameron;  
John Ferris;  
James Gould;  
Wesley Wark;  
Stuart Farson;  
Al Hensler;  
Jim Corcoran;  
Bob Brule.

**Monday, June 18, 2007**

*Ontario Provincial Police:*

Julian Fantino, Commissioner;  
Detective Staff Sergeant Pat J. Morris.

*(Continued on previous page)*

#### TÉMOINS

**Le lundi 11 juin 2007**

*À titre personnel :*

David Charters;  
Gavin Cameron;  
John Ferris;  
James Gould;  
Wesley Wark;  
Stuart Farson;  
Al Hensler;  
Jim Corcoran;  
Bob Brule.

**Le lundi 18 juin 2007**

*Police provinciale de l'Ontario :*

Julian Fantino, commissaire;  
Sergent détective Pat J. Morris.

*(Suite à la page précédente)*















